UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

11012

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME XV. — 1er MAI 1913.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

LIBRARY UNIVERSITY OF TORONTO

TOME QUINZIÈME

130266
9/12/13.

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1913

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

AP
20
R5
pér. 6
t. 15

SAINT AUGUSTIN[1]

TROISIÈME PARTIE [2]

LE RETOUR

« *Et ecce ibi es in corde eorum, in corde confitentium tibi, et projicientium se in te, et plorantium in sinu tuo, post vias suas difficiles...*

Et voici, mon Dieu, que tu es là, dans leur cœur, dans le cœur de ceux qui te confessent leurs misères, qui se jettent entre tes bras et qui pleurent dans ton sein, après s'être égarés par les voies mauvaises. »

(*Confessions*, V, II.)

I. — LA VILLE D'OR

A peine arrivé à Rome, Augustin tomba malade : c'est vraisemblablement au mois d'août ou au commencement de septembre, avant la rentrée des cours, qu'il y arriva, c'est-à-dire à l'époque des fièvres et des chaleurs, alors que tous les Romains, qui pouvaient quitter la ville, s'enfuyaient vers les stations estivales de la côte.

Comme tous les grands centres cosmopolites de ce temps-là, Rome était malsaine. Les maladies de l'univers entier, apportées par l'afflux continuel des étrangers, y trouvaient, pour s'épanouir, un terrain propice. Aussi les habitans avaient-ils, comme nos contemporains, la phobie des contagions. On se sauvait prudemment des gens contaminés, qu'on abandonnait

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril.

à leur malheureux sort. Si, par pudeur, on dépêchait un esclave au chevet d'un malade, on l'envoyait tout de suite aux étuves, on le faisait désinfecter de la tête aux pieds, avant de lui rouvrir la porte de la maison.

Augustin eut du moins la chance d'être bien soigné, puisqu'il en réchappa. Il était descendu chez un de ses frères manichéens, un « auditeur » comme lui, brave homme qui demeura son hôte pendant tout son séjour à Rome. Néanmoins, il fut très éprouvé par la fièvre, au point d'être en danger de mort. « Déjà, je m'en allais, — dit-il, — et j'étais perdu. » Il s'épouvante, à l'idée d'avoir vu la mort de si près, et dans un moment où il était si loin de Dieu, — si loin, en vérité, qu'il ne songea même pas à demander le baptême, ainsi qu'il avait fait, en pareil cas, quand il était petit. Quel coup irréparable ç'aurait été pour Monique ! Il en frémit encore, en se rappelant le péril : « Si le cœur de ma mère eût été frappé d'une telle blessure, il n'aurait jamais guéri. *Car je ne puis assez dire de quelle âme elle m'aimait,* ni combien les angoisses de mon enfantement spirituel lui étaient plus douloureuses que les douleurs de mon enfantement selon la chair. » Mais Monique priait. Augustin fut sauvé. Il attribue son salut aux supplications ardentes de sa mère, qui, demandant à Dieu la guérison de son âme, obtint, sans le savoir, celle de son corps.

Sitôt convalescent, il dut se mettre en campagne pour recruter des élèves. Il lui fallut solliciter maint personnage important, frapper à mainte porte inhospitalière. Ce triste début, cette crise presque mortelle dont il relevait à peine, ces corvées obligatoires, tout cela ne lui rendait pas Rome aimable. Il paraît bien qu'il ne s'y est jamais plu, et que, jusqu'à la fin de sa vie, il lui a gardé rancune de son mauvais accueil. Dans toute la masse de ses écrits, il est impossible de découvrir un mot d'éloge pour la beauté de la Ville éternelle, tandis qu'au contraire, à travers ses invectives contre les vices de Carthage, on sent percer sa complaisance secrète pour la Rome africaine. La vieille rivalité entre les deux villes n'était pas éteinte après tant de siècles. Au fond, Augustin, en bon Carthaginois, — et parce qu'il était Carthaginois, — n'aimait pas Rome.

Les circonstances les plus défavorables se réunissaient comme à plaisir pour l'en dégoûter. Il s'y installait aux approches de la mauvaise saison. Les pluies de l'automne s'étaient mises à

tomber. Les matinées et les soirées étaient froides. Avec sa poitrine délicate, son tempérament frileux d'Africain, il dut souffrir de ce climat humide et glacial. Rome lui apparut comme une ville du Nord. Les yeux encore tout pleins de la chaude lumière de son pays, de la blancheur joyeuse des rues de Carthage, il errait comme un exilé entre les sombres palais romains, attristé par les murs gris et les pavés boueux. Des comparaisons involontaires et perpétuelles entre Carthage et Rome le rendaient injuste pour celle-ci. Il lui trouvait un aspect dur, tendu, déclamatoire, et, devant l'âpreté de la campagne romaine, il évoquait la riante banlieue carthaginoise, avec ses jardins, ses villas, ses vignes et ses olivaies, ceintes, de toutes parts, du resplendissement de la mer et des lagunes.

Et puis Rome ne pouvait pas être un séjour bien enchanteur pour un pauvre maître de rhétorique qui venait y chercher fortune. D'autres étrangers s'en étaient plaints avant lui. Toujours monter, descendre les escaliers et les rampes souvent très raides de la ville aux sept collines, courir de l'Aventin aux jardins de Salluste, des Esquilies au Janicule ! Se meurtrir les pieds aux cailloux pointus des venelles en pente ! Ces courses étaient épuisantes, et cette ville n'en finissait pas. Carthage aussi était grande, — presque aussi grande. Mais Augustin n'y était point en solliciteur. Il s'y promenait en flânant. Ici, le mouvement des foules, la cohue des attelages dérangeaient et exaspéraient sa nonchalance de Méridional. A tout instant, on risquait d'être écrasé par des chars lancés au galop dans des rues étroites : c'était alors la manie des élégans de courir en poste. Ou bien on était obligé de s'arrêter pour livrer passage à la litière d'une matrone, escortée de sa maison, depuis les esclaves des métiers et les gens de cuisine, jusqu'aux eunuques et à la menue valetaille, toute cette armée évoluant sous les ordres d'un chef qui tenait à la main une baguette, insigne de ses fonctions. Quand la voie était redevenue libre et qu'enfin on avait atteint le palais du personnage influent qu'on allait visiter, on n'y entrait point sans graisser le marteau. Pour se faire présenter au maître, il convenait d'acheter les bonnes grâces de l'esclave nomenclateur, qui non seulement vous introduisait, mais qui, d'un mot, pouvait vous recommander, ou vous desservir. Encore, après toutes ces précautions, n'était-on point assuré de la bienveillance du patron. Certains de ces grands seigneurs, qui n'apparte-

naient pas toujours aux vieilles familles romaines et qui se piquaient d'un nationalisme intransigeant, affectaient de traiter avec hauteur les étrangers. Les Africains n'étaient pas très bien vus à Rome, surtout dans les milieux catholiques. Augustin dut en faire la désagréable expérience.

Le soir, à travers les grandes rues brillamment éclairées (il paraît que l'éclairage de Rome rivalisait avec la lumière du jour), il revenait exténué au logis de son hôte, le manichéen. D'après une antique tradition, ce logis était situé dans le quartier du Vélabre, dans une rue qui s'appelle encore aujourd'hui la *Via greca*, et qui longe la très vieille église de Santa-Maria-in-Cosmedin : quartier pauvre, où grouillait toute une pouillerie orientale, où descendaient les immigrans des pays levantins, Grecs, Syriens, Arméniens, Égyptiens. Les entrepôts du Tibre n'en étaient pas très éloignés : les manœuvres, les portefaix et les bateliers du port abondaient sans doute dans cette région. Quel milieu pour celui qui avait été, à Thagaste, l'hôte du fastueux Romanianus, et, à Carthage, le familier du proconsul ! Quand il avait remonté les six étages de son logeur, tout grelottant devant le brasero mal allumé, à la lueur parcimonieuse d'une petite lampe de bronze ou d'argile, dans le froid humide qui tombait des murs, il sentait davantage sa détresse et son isolement. Il détestait Rome et la sotte ambition qui l'y avait amené.

Et pourtant, Rome devait toucher vivement ce lettré, cet esthéticien si épris de la beauté. Bien que le transfert de la cour à Milan l'eût privée d'une partie de son animation et de son éclat, elle était encore tout illuminée de ses grands souvenirs, et jamais elle n'avait été plus belle. Il semble impossible qu'Augustin n'en ait pas été frappé, en dépit de ses préventions d'Africain. Si bien bâtie que fût la nouvelle Carthage, elle ne pouvait se comparer à une ville plus que millénaire, qui, à toutes les époques de son histoire, avait eu le goût princier des bâtimens, et qu'une longue série d'empereurs n'avait cessé d'embellir.

Lorsque Augustin débarqua d'Ostie, il vit se dresser devant lui, fermant la perspective de la Voie appienne, le Septizonium de Septime Sévère, imitation sans doute plus grandiose de celui de Carthage. Ce vaste édifice, probablement un château d'eau de dimensions gigantesques, avec ses ordres de colonnes super-

posées, était comme le portique, par où s'ouvrait le plus merveilleux et le plus colossal ensemble d'architectures que l'ancien monde ait connu. La Rome moderne n'offre rien qui en approche, même de loin. Dominant le forum romain et le forum des Empereurs, — dédales de temples, de basiliques, de portiques et de bibliothèques, — le Capitole et le Palatin surgissaient comme deux montagnes de pierre travaillée et sculptée, sous l'entassement de leurs palais et de leurs sanctuaires. Tous ces blocs enracinés dans le sol, suspendus et pyramidant aux flancs des collines, ces alignemens interminables de colonnes et de pilastres, cette profusion de marbres précieux, de métaux, de mosaïques, de statues, d'obélisques, — il y avait dans tout cela quelque chose d'énorme, une démesure qui inquiétait le goût et qui terrassait l'imagination. Mais c'était surtout la surabondance de l'or et des dorures qui étonnait le visiteur. Dès ses origines besogneuses, Rome s'était signalée par son avidité de l'or. Quand elle put disposer de celui des nations vaincues, elle en mit partout, avec un faste un peu indiscret de parvenue. Néron, en bâtissant la Maison d'or, réalisa son rêve. Elle eut des portes d'or pour son Capitole. Elle dora ses statues, ses bronzes, les toitures de ses temples. Tant d'or, répandu parmi les surfaces et les arêtes brillantes des architectures, éblouissait et fatiguait les yeux : *Acies stupet igne metalli*, dit Claudien. Pour les poètes qui l'ont chantée, Rome est la Ville d'or, — *aurata Roma*.

Un Grec, comme Lucien, avait peut-être le droit de se scandaliser devant cette débauche architecturale, cette beauté trop écrasante et trop riche. Un rhéteur de Carthage comme Augustin n'éprouvait à cette vue que l'admiration chagrine et secrètement jalouse de l'empereur Constance, lorsque, pour la première fois, il visita sa capitale.

De même, sans doute, que le César byzantin, et que tous les provinciaux, il passa en revue les curiosités, les monumens célèbres qu'on signalait aux étrangers : le temple de Jupiter-Capitolin, les thermes de Caracalla et de Dioclétien, le Panthéon, le temple de Rome et de Vénus, la place de la Paix, le théâtre de Pompée, l'Odéon et le Stade. S'il s'en ébahissait, il songeait aussi à ce que la République avait tiré des provinces, pour édifier ces merveilles, il se disait : « C'est nous qui les avons payées ! » En effet, tout l'univers avait fourni, pour que Rome

fût belle. Depuis quelque temps, une hostilité sourde couvait, dans le cœur des provinciaux, contre la tyrannie du pouvoir central, surtout depuis qu'il était incapable d'assurer la paix et que les Barbares menaçaient les frontières. Fatigués de tant d'insurrections, de guerres, de massacres et de pillages, ils en venaient à se demander si cette grande machine compliquée de l'Empire valait tout le sang et tout l'argent qu'elle coûtait.

En outre, Augustin approchait de la crise qui allait le rendre à la foi catholique : il avait été chrétien, et, comme tel, élevé dans des principes d'humilité. Avec ces dispositions, il jugeait peut-être qu'à Rome, l'orgueil et la vanité de la créature s'arrogeaient une place excessive, pour ne pas dire sacrilège. Ce n'étaient pas seulement les empereurs qui disputaient aux dieux le privilège de l'immortalité, c'était n'importe qui, pourvu qu'on fût riche, ou qu'on eût une célébrité quelconque. Parmi les dorures criardes, aveuglantes des palais et des temples, que de statues, que d'inscriptions s'efforçant de perpetuer une mémoire obscure, ou les traits d'un inconnu ! Sans doute à Carthage, où l'on copiait Rome, comme dans toutes les grandes villes, les inscriptions et les statues foisonnaient aussi sur le forum, sur les places et dans les thermes publics. Mais ce qui n'avait pas choqué Augustin dans sa patrie, le choquait dans une ville étrangère. Ses yeux dépaysés s'ouvraient sur des défauts que l'accoutumance lui avait voilés jusque-là. Enfin, à Rome, la folie des statues et des inscriptions sévissait certainement beaucoup plus qu'ailleurs. Le pullulement des statues sur le forum y produisait un tel encombrement, qu'on dut à plusieurs reprises les mettre en coupe réglée et déménager les plus insignifiantes. Les hommes de pierre chassaient les hommes vivans, refoulaient les dieux dans leurs temples. Et les inscriptions des murailles étourdissaient l'esprit d'un tel bruit de louange humaine que l'ambition ne rêvait plus rien au delà. C'était une espèce d'idolâtrie qui révoltait les chrétiens austères, et qui devait troubler déjà, en Augustin, la pudeur d'une âme ennemie de l'enflure et du mensonge.

Les vices du peuple de Rome qu'il était obligé de coudoyer, lui infligeaient d'autres froissemens plus pénibles. Et d'abord les indigènes détestaient les étrangers. Au théâtre, on criait : « A bas les métèques ! » Fréquemment, des accès de xénophobie aiguë causaient des émeutes dans la ville. Quelques années avant l'arrivée d'Augustin, la crainte de manquer de vivres

avait fait expulser, comme bouches inutiles, tous les étrangers résidant à Rome, même les professeurs. La famine y était un mal endémique. Et puis ce peuple de fainéans était toujours affamé. La goinfrerie et l'ivrognerie des Romains excitaient l'étonnement et aussi la répulsion des races sobres de l'Empire, des Grecs comme des Africains. On mangeait partout, dans les rues, au théâtre, au Cirque, autour des temples. Le spectacle était tellement ignoble et l'intempérance publique si scandaleuse que le préfet Ampélius dut rendre un arrêté interdisant, aux gens qui se respectaient, de manger dans la rue, aux marchands de vin d'ouvrir leurs boutiques avant dix heures du matin et aux vendeurs ambulans de débiter de la viande cuite avant une heure déterminée de la journée. Mais ce fut peine perdue. La religion elle-même encourageait cette gloutonnérie. Les sacrifices païens n'étaient guère que des prétextes à ripailles. Sous Julien, qui abusait des hécatombes, les soldats s'enivraient et se gorgeaient de viandes dans les temples, d'où ils sortaient en titubant : des passans, réquisitionnés de force, devaient les transporter sur leurs épaules jusqu'à leurs casernes respectives.

Pour comprendre l'austérité et l'intransigeance de la réaction chrétienne, il importe de se rappeler tout cela. Ce peuple de Rome, comme tous les païens en général, était effroyablement matériel et sensuel. La difficulté de s'affranchir de la matière et des sens sera le plus grand obstacle qui va retarder la conversion d'Augustin. Et pourtant, lui, il était un intellectuel et un délicat ! Que penser de la foule ? Ces gens-là ne songeaient qu'à boire, à manger et à faire la débauche. Quand ils sortaient de la taverne ou du bouge, ils n'avaient pour s'exalter que les obscénités des mimes, les culbutes des cochers dans le Cirque, ou les boucheries de l'amphithéâtre. Ils y passaient la nuit sous les vélums tendus par l'édilité. Leur passion pour les courses de chevaux et pour les gens de théâtre, bien que refrénée par les empereurs chrétiens, se perpétua jusqu'après le sac de Rome par les Barbares. Au moment de la famine, qui fit expulser les étrangers, on excepta de cette proscription en masse trois mille danseuses, avec leurs choristes et leurs chefs d'orchestre.

L'aristocratie ne montrait pas des goûts beaucoup plus relevés. A part quelques esprits cultivés, sincèrement amoureux des lettres, le plus grand nombre ne voyait dans la pose littéraire qu'une élégance facile. Ceux-là s'engouaient d'un auteur inconnu,

ou ancien, dont les livres étaient devenus introuvables. Ils les faisaient rechercher, recopier soigneusement. Eux « qui avaient horreur de l'étude à l'égal du poison, » ils ne parlaient que de leur écrivain favori : les autres n'existaient pas pour eux. En réalité, la musique avait supplanté la littérature : « les bibliothèques étaient closes comme des sépulcres. » Mais on s'éprenait d'un orgue hydraulique, on commandait aux luthiers « des lyres grandes comme des chars. » Pure grimace, au fond, que cette manie musicante. En réalité, on ne s'intéressait qu'aux sports : courir, faire courir, élever des chevaux, entraîner des athlètes ou des gladiateurs. Par passe-temps, on collectionnait des étoffes orientales. La soie était alors à la mode, comme les pierres précieuses, les émaux, les lourdes orfèvreries. On avait des enfilades d'anneaux à tous les doigts. On se promenait en robes de soie, brochées de figures d'animaux, un parasol dans une main, un éventail à franges d'or dans l'autre. Les costumes et les modes de Constantinople envahissaient la vieille Rome et le reste du monde occidental.

D'immenses fortunes, réunies sur quelques têtes, à la suite d'héritages ou de concussions, permettaient de soutenir un luxe insensé. Comme les milliardaires américains d'aujourd'hui, qui possèdent des villas et des propriétés dans les deux hémisphères, ces grands seigneurs romains en possédaient dans tous les pays de l'Empire. Symmaque, qui était préfet de la Ville pendant le séjour d'Augustin, avait des domaines considérables non seulement en Italie et en Sicile, mais jusqu'en Maurétanie. Et pourtant, malgré toute leur fortune et tous les privilèges dont ils jouissaient, ces gens riches n'étaient ni heureux ni tranquilles. Au moindre soupçon d'un pouvoir despotique, leurs vies et leurs biens étaient menacés. Accusations de magie, de lèse-majesté, de complots contre l'Empereur, tous les prétextes étaient bons pour les dépouiller. Au cours du précédent règne, celui de l'impitoyable Valentinien, la noblesse romaine avait été littéralement décimée par le bourreau. Un vice-préfet, Maximinus, s'était acquis une sinistre réputation d'habileté dans l'art d'inventer des suspects : sous une des fenêtres du prétoire, il avait fait suspendre, au bout d'une ficelle, une corbeille destinée à recueillir les dénonciations. La corbeille fonctionnait nuit et jour.

Évidemment, lorsque Augustin s'établit à Rome, cet abomi-

nable régime s'était un peu adouci. Mais la délation était toujours dans l'air. Enveloppé par cette atmosphère de défiance, d'hypocrisie, de vénalité et de cruauté, nul doute que le Carthaginois ne se soit livré à d'amères réflexions sur la corruption romaine. Si brillante que fût sa façade, l'Empire n'était pas beau à voir de près.

Surtout, il avait la nostalgie de son pays. Lorsqu'il se promenait sous les ombrages du Janicule ou des Jardins de Salluste, il se disait déjà à lui-même ce qu'il répétera plus tard à ses auditeurs d'Hippone : « Prenez un Africain, mettez-le dans un lieu de fraîcheur et de verdure, il n'y restera pas. Il faut qu'il s'en aille et qu'il revienne à son désert brûlant. » Lui, il avait mieux à regretter qu'un désert brûlant. Devant la Ville d'or étendue à ses pieds et l'horizon des monts Sabins, il se remémorait la douceur féminine des crépuscules sur le lac de Tunis, l'enchantement des nuits de lune sur le golfe de Carthage, — et cet étonnant paysage, que l'on découvre du haut de la terrasse de Byrsa, et que toute la grandeur de la campagne romaine ne pouvait lui faire oublier.

II. — LA SUPRÊME DÉSILLUSION

Le nouveau professeur avait fini par trouver un certain nombre d'élèves, qu'il réunissait chez lui : il pouvait vivre à Rome, — sinon y faire vivre la femme et l'enfant qu'il avait laissés à Carthage. En cela, son hôte et ses amis manichéens lui avaient rendu de fort utiles services. Quoique réduits à cacher leurs croyances, depuis l'édit de Théodose, les manichéens étaient nombreux dans la ville. Ils formaient une Église occulte, fortement organisée, et dont les adeptes avaient des intelligences dans toutes les classes de la société romaine. Augustin s'y présenta peut-être comme chassé d'Afrique par la persécution. On devait des compensations à ce jeune homme, qui avait souffert pour la bonne cause.

Celui qui l'aida le plus à se faire connaître et à recruter des étudians fut son ami Alypius, « le frère de son cœur, » qui l'avait précédé à Rome, pour y suivre des cours de droit, selon le désir de ses parens. Manichéen lui-même, converti par Augustin, appartenant à une des premières familles de Thagaste, il n'avait pas tardé à occuper dans l'administration impériale

une place importante. Il était assesseur du Trésorier général, ou « Comte des Largesses d'Italie, » et jugeait en matière fiscale. Grâce à son crédit, comme à ses relations dans les milieux manichéens, il était un ami précieux pour le nouveau débarqué, un ami qui pouvait l'obliger non seulement de sa bourse, mais aussi de ses conseils. Ayant assez peu de goût ou d'aptitudes pour la spéculation, cet Alypius était un esprit pratique, une âme droite et foncièrement honnête, dont l'influence fut excellente sur son bouillant camarade. De mœurs très chastes, il lui prêcha la sagesse. Et, même dans les études abstraites, les controverses religieuses où celui-ci l'entraînait, son ferme bon sens modérait les écarts d'imagination, les excès de subtilité qui détournaient parfois Augustin de la saine raison.

Malheureusement, ils étaient l'un et l'autre très occupés, — le juge et le rhéteur, — et, bien que leur amitié se soit encore affermie pendant leur séjour à Rome, ils ne se voyaient point autant qu'ils l'eussent désiré. Peut-être aussi que leurs plaisirs n'étaient pas les mêmes. Augustin ne se piquait nullement alors d'être chaste, et Alypius avait la passion de l'amphithéâtre, passion que réprouvait son ami. Déjà, à Carthage, Augustin l'avait dégoûté du cirque. Mais, à peine arrivé à Rome, il s'éprit des combats de gladiateurs. Des camarades l'y conduisirent malgré lui, presque de force. Il déclara donc qu'il assisterait aux jeux, puisqu'on l'y traînait, mais il paria qu'il fermerait les yeux tout le temps de la lutte et que rien ne pourrait l'obliger à les ouvrir. Il s'assit sur les gradins avec ceux qui l'avaient amené, les paupières closes, se refusant à regarder. Tout à coup, un cri formidable monta, le cri de la foule saluant la chute du premier blessé : ses paupières se relevèrent d'elles-mêmes, il vit le sang couler : « En même temps, dit Augustin, il but la cruauté avec la vue du carnage, et il ne se détourna point, mais il y fixait son regard, et il devenait fou, — et il ne savait plus... il se délectait dans l'atrocité criminelle de cette lutte, et il s'enivrait dans cette volupté du sang. »

Ces phrases haletantes des *Confessions* semblent palpiter encore du féroce émoi de la foule. Elles nous traduisent directement l'espèce de plaisir sadique qu'on venait chercher autour de l'arène. Spectacle salutaire, au fond, pour de futurs chrétiens, pour toutes les âmes que révoltait la brutalité des mœurs païennes! L'année même où Augustin était à Rome, des pri-

sonniers de guerre, des soldats sarmates, condamnés à s'entre-tuer dans l'amphithéâtre, préférèrent le suicide à cette mort ignominieuse. Il y avait là de quoi le faire réfléchir, lui et ses amis. Les iniquités foncières sur lesquelles reposait le monde antique, — l'écrasement de l'esclave et du vaincu, le mépris de la vie humaine, — ils les touchaient du doigt, lorsqu'ils assistaient aux tueries de l'amphithéâtre. Tout ceux dont le cœur se soulevait de dégoût et d'horreur devant ces scènes d'abattoir, tous ceux qui aspiraient à un peu plus de douceur, à un peu plus de justice, tous ceux-là étaient des recrues désignées pour l'armée pacifique du Christ.

Pour Alypius, en particulier, il ne fut pas mauvais d'avoir connu par expérience cette ivresse du sang : il n'en aura que plus de honte de lui-même, quand il tombera aux pieds du Dieu de miséricorde. Et il ne lui servit pas moins d'avoir éprouvé à ses dépens la rigueur de la justice des hommes, d'en avoir constaté les vices et les lacunes, dans l'exercice de ses fonctions de juge. Étudiant à Carthage, il faillit être condamné à mort, sur une fausse accusation de vol, — le vol d'un morceau de plomb! Déjà, on le conduisait sinon au supplice, du moins à la prison, lorsque l'intervention d'un sénateur de ses amis l'arracha à la foule menaçante. A Rome, assesseur du Comte des Largesses, il dut résister à une tentative de corruption, en y risquant sa place et sans doute quelque chose de pis. La vénalité et la malhonnêteté administratives étaient des maux si communs, si profondément enracinés, que lui-même fut sur le point d'en subir la contagion. Désirant se faire copier des manuscrits, il eut la tentation de mettre la dépense au compte du Trésor. Cette indélicatesse avait, à ses yeux, une excuse assez relevée, et il était sûr de l'impunité. Néanmoins, il se ressaisit après réflexion, et, vertueusement, il renonça à s'offrir une bibliothèque aux frais de l'État.

Augustin, qui nous raconte ces anecdotes, en tire la même moralité que nous : c'est que, pour un homme qui allait être évêque, et, comme tel, administrateur et juge, ce stage dans l'administration publique fut une bonne école préparatoire. La plupart des grands chefs de cette génération chrétienne étaient, eux aussi, d'anciens fonctionnaires : avant de recevoir l'ordination, ils avaient été mêlés aux affaires ou à la politique, avaient largement vécu de la vie du siècle : tel est le cas de saint

Ambroise, de saint Paulin de Nole, d'Augustin lui-même et de ses amis, Évode et Alypius.

Cependant, si absorbés par leurs fonctions que fussent nos deux Africains, il est à peu près certain que les préoccupations d'ordre intellectuel primaient, pour eux, toutes les autres. Pour Augustin, du moins, cela est sûr. Il dut étonner le bon Alypius, lorsqu'en arrivant à Rome, il lui avoua qu'il ne tenait presque plus au manichéisme. Et il lui exposa ses doutes sur la physique et la cosmogonie de leurs maîtres, ses soupçons sur l'immoralité cachée de la secte. Quant à lui, les controverses, qui étaient le fort des manichéens, ne l'éblouissaient plus. Déjà, à Carthage, il avait entendu un catholique, un certain Helpidius, leur opposer des textes de l'Écriture, qu'ils n'avaient pu réfuter. Enfin, l'évêque manichéen de Rome lui fit, dès le début, une mauvaise impression : c'était, nous dit-il, un homme d'extérieur rustique, sans culture, ni politesse dans les manières : sans doute, ce paysan malappris n'avait point accueilli le jeune professeur selon ses mérites. Celui-ci en fut froissé.

Alors, sa dialectique aiguisée et son esprit satirique (Augustin resta, jusqu'à la fin de sa vie, un moqueur redoutable) s'exercèrent sur le dos de ses coreligionnaires. Provisoirement, il avait admis comme indiscutables les principes fondamentaux du manichéisme : d'abord, l'hostilité primordiale des deux substances, le Dieu de la Lumière et le Dieu des Ténèbres ; ensuite, cet autre dogme que des parcelles du premier, après une victoire momentanée du second, étaient captives dans certaines plantes et dans certaines liqueurs. D'où la distinction des alimens purs et des alimens impurs. Étaient purs tous ceux qui renfermaient une part de la Lumière divine, impurs tous ceux qui en étaient privés. La pureté des mets se trahissait par certaines qualités de saveur, d'odeur et d'éclat. Mais, aujourd'hui, Augustin trouvait bien de l'arbitraire dans ces distinctions et bien de la naïveté dans cette croyance que la Lumière divine pouvait habiter un légume. « N'ont-ils pas honte, disait-il, de chercher Dieu avec leur palais ou avec leur nez? Et si sa présence se décèle par une luminosité particulière, la bonté de la saveur ou de l'odeur, pourquoi admettre tel mets et condamner tel autre, qui est tout aussi lumineux, savoureux et parfumé?...

« Oui, pourquoi regardent-ils le melon doré comme sorti des

trésors de Dieu, et pourquoi exclure la graisse dorée d'un jambon, ou le jaune d'un œuf? Pourquoi la blancheur de la laitue leur proclame-t-elle la Divinité, et pourquoi celle de la crème ne leur dit-elle rien du tout? Et pourquoi cette horreur des viandes? Car enfin, le cochon de lait rôti nous offre une couleur brillante, une odeur agréable et un goût appétissant, — indice parfait, selon eux, de la présence de la Divinité... » Une fois lancé sur ce thème, la verve d'Augustin ne s'arrêtait plus. Il se laissait même aller à des plaisanteries dont le goût aristophanesque offenserait les pudeurs modernes.

Ces argumens, à vrai dire, n'entamaient pas le fond de la doctrine, et, s'il convient de juger une doctrine d'après ses œuvres, les manichéens pouvaient se retrancher derrière l'austérité de leur morale et de leur conduite. En face du catholicisme plus accommodant, ils affichaient une intransigeance de puritains. Cependant, à Carthage, Augustin s'était rendu compte que cette austérité n'était, la plupart du temps, qu'hypocrisie. A Rome, il fut complètement édifié.

Les Élus de la secte se prévalaient fort de leurs jeûnes et de leur abstinence des viandes. Or il devenait manifeste que ces dévots personnages, sous de pieux prétextes, se crevaient littéralement de bombances et d'indigestions. Selon leur croyance, en effet, l'œuvre pie par excellence consistait à délivrer des parcelles de la Lumière divine emprisonnée dans la matière par l'artifice du Dieu des Ténèbres. Étant les Purs, ils purifiaient la matière, en l'absorbant dans leur corps. Manger, c'était délivrer de la Lumière. Les fidèles leur apportaient des provisions de fruits et de légumes, leur servaient de véritables festins, afin qu'en les mangeant ils missent en liberté un peu de la substance divine. Évidemment, ils s'abstenaient de toute chair, — la chair étant l'habitacle du Dieu ténébreux, — et aussi du vin fermenté, qu'ils appelaient « le fiel du Diable. » Mais comme ils se dédommageaient sur le reste! Augustin s'égaie fort de ces gens qui croiraient pécher, s'ils prenaient, pour toute nourriture, un petit morceau de lard aux choux arrosé de deux ou trois gorgées de vin pur, mais qui se font servir, dès trois heures de l'après-midi, toute espèce de fruits et de légumes, et les plus exquis, et relevés d'abondantes épices (les épices passaient, chez les manichéens, pour très riches en principes ignés et lumineux). Puis, le palais enflammé par le poivre, ils se désal-

téraient largement avec du vin cuit ou miellé, des jus d'oranges, de citrons ou de raisins. Et ils réitéraient ces agapes à la tombée de la nuit. Ils avaient une préférence pour certains gâteaux, et surtout pour les truffes et les champignons, légumes plus spécialement mystiques.

Un tel régime mettait la gourmandise humaine à une rude épreuve. Maints scandales éclatèrent dans la communauté de Rome. Des Élus se rendirent malades, en dévorant des quantités prodigieuses de mets qu'on leur avait apportés à purifier. Comme il était sacrilège d'en laisser perdre, les malheureux se forcèrent à engloutir le tout. Il y eut même des victimes : des enfans, bourrés de friandises, moururent étouffés. Car les enfans, créatures innocentes, étaient considérés comme doués de vertus purificatrices toutes particulières.

Augustin commençait à s'indigner de ces extravagances. Pourtant, ces folies mises à part, il continuait à croire à l'ascétisme des Élus, ascétisme si rigoureux que le commun des fidèles jugeait impossible de le mettre en pratique. Et voici qu'il apprenait d'étranges choses sur l'évêque Faustus, ce Faustus qu'il avait attendu à Carthage comme un Messie. Le saint homme, tout en prêchant le renoncement, s'accordait à lui-même bien des douceurs : il couchait sur la plume, ou sur de moelleuses couvertures en poil de chèvre. Et ces puritains n'étaient même pas intègres. L'évêque manichéen de Rome, ce rustre qui avait si fort déplu à Augustin, allait être convaincu d'avoir volé la caisse commune. Enfin des rumeurs circulaient, accusant les Élus de se livrer à des abominations dans leurs réunions secrètes. Ils condamnaient le mariage et la génération, comme œuvres du Diable, mais ils autorisaient la fornication et même, disait-on, certaines pratiques contre nature. Ce fut, pour Augustin, la désillusion suprême.

Malgré cela, il ne se sépara point ouvertement de la secte. Il restait à son rang d'auditeur dans l'Église manichéenne. Ce qui l'y retenait, c'étaient des considérations spécieuses d'intellectuel. Avec sa distinction des deux substances, le manichéisme lui offrait une solution commode du problème du mal et de la responsabilité humaine. Ni Dieu ni l'homme n'étaient responsables du péché ni du mal, puisque c'était l'autre substance, celle des Ténèbres, qui les accomplissait dans l'homme et dans le monde. Augustin, qui continuait à pécher, continuait aussi à se trouver

fort bien d'une telle morale et d'une telle métaphysique. Et puis, il n'était pas de ces esprits entiers et tranchans qui éprouvent le besoin de rompre en visière bruyamment avec ce qu'ils regardent comme l'erreur. Nul n'a combattu les hérésies avec plus de vigueur, avec une patience plus infatigable que lui. Mais il y mettait des ménagemens. Il savait, par expérience, combien il est facile de se tromper, et il le disait charitablement à ceux qu'il désirait convaincre : il n'avait rien d'un saint Jérôme.

Ensuite, des raisons personnelles l'engageaient à ne pas se brouiller avec ses coreligionnaires, qui l'avaient soutenu, soigné même, à son arrivée à Rome et qui, d'ailleurs, pouvaient lui rendre encore des services : nous le verrons tout à l'heure. Augustin n'était point, comme son ami Alypius, un esprit pratique, mais il avait du tact, et, malgré toute l'impétuosité et toute la fougue de sa nature, une certaine souplesse, qui lui permettait d'évoluer, sans trop de heurts, au milieu des conjonctures les plus embarrassantes. Par une instinctive prudence, il persista donc dans son indécision. Peu à peu, lui qui, autrefois, s'était jeté avec tant d'ardeur à la poursuite de la Vérité, il glissa au scepticisme, — le scepticisme des Académiques, sous sa forme commune.

En même temps qu'il perdait le goût de la spéculation, de nouveaux déboires de métier achevaient de le décourager. Si les étudians de Rome étaient moins tapageurs que ceux de Carthage, ils avaient la déplorable habitude de quitter leurs maîtres sans les payer. Augustin fut bientôt victime de ces escroqueries : il perdait son temps et ses paroles. A Rome, comme à Carthage, il constatait qu'il ne pouvait pas vivre de sa profession. Quel parti prendre? Allait-il retourner dans son pays? Il se désespérait, lorsqu'une chance imprévue se présenta.

La municipalité de Milan mit au concours une chaire de rhétorique. C'était le salut pour lui, s'il l'obtenait. Depuis longtemps, il souhaitait d'entrer dans l'enseignement public. Recevant un traitement fixe, il n'aurait plus à s'occuper du recrutement de sa classe, ni à compter avec la mauvaise foi de ses élèves. Tout de suite il se fit inscrire parmi les candidats. Mais le seul mérite ne suffisait point pour réussir, pas plus en ce temps-là qu'aujourd'hui. Il fallait encore intriguer. Ses amis, les manichéens, s'en chargèrent pour lui. Ils le recommandèrent chaudement au préfet Symmaque, qui, probablement, présidait

le concours. Augustin l'emporta. Par une plaisante ironie de la destinée, il dut sa place à des gens qu'il se préparait à quitter, qu'il allait même attaquer bientôt, et aussi à un homme qui était l'adversaire en quelque sorte officiel du christianisme. Le païen Symmaque faisant nommer à un poste important un futur évêque catholique, il y a de quoi être surpris! Mais Symmaque, qui avait été proconsul à Carthage, protégeait, à Rome, les Africains. En outre, il est à supposer que les manichéens lui avaient signalé leur candidat comme hostile aux catholiques. Or, en cette année 384, le préfet venait d'entrer en lutte ouverte contre le catholicisme. Il crut donc faire un bon choix en nommant Augustin.

Ainsi, un enchaînement de circonstances, où sa volonté n'entrait que pour peu de chose, allait conduire le jeune rhéteur à Milan, et même beaucoup plus loin, — là où il ne voulait pas aller, où les prières de Monique l'appelaient sans relâche : « Là où je suis, là ausssi tu seras! » Au moment où il quitta Rome, il ne s'en doutait guère. Il comprenait seulement qu'il avait enfin conquis son indépendance matérielle et qu'il était devenu un fonctionnaire considérable. Il en eut tout de suite la preuve flatteuse : c'est aux frais de la municipalité milanaise et dans les équipages impériaux qu'il traversa l'Italie pour rejoindre son nouveau poste.

III. — LA RENCONTRE D'AMBROISE ET D'AUGUSTIN

Avant de partir, et pendant le trajet de Rome à Milan, Augustin dut se répéter plus d'une fois le vers de Térence, que son ami Marcianus lui avait cité, en guise d'encouragement et de conseil, au moment où il s'embarquait pour l'Italie :

Ce jour qui t'apporte une vie nouvelle réclame, en toi, un homme nouveau.

Il avait trente ans. Le temps des folies juvéniles était passé. L'âge, les désillusions, les difficultés de la vie avaient mûri son caractère. Voici qu'il devenait un homme posé, un fonctionnaire en vue, dans une très grande ville, qui était la seconde capitale de l'Empire d'Occident et la résidence habituelle de la Cour. S'il voulait éviter de nouvelles contrariétés dans sa carrière, il lui importait d'adopter une ligne de conduite dûment réfléchie.

Et d'abord, il était temps de jeter la défroque du manichéisme. Un manichéen aurait fait scandale dans une ville où la majorité de la population était chrétienne, où la Cour était catholique, quoiqu'elle ne cachât point ses sympathies pour l'arianisme. Depuis longtemps, Augustin n'était plus manichéen de conviction. Il n'avait donc pas à feindre, pour rentrer dans une Église qui le comptait encore officiellement parmi ses catéchumènes. Sans doute, il était un catéchumène bien tiède, puisqu'il inclinait, par intermittence, au scepticisme. Mais il jugeait convenable de rester, au moins provisoirement, dans la communion catholique, où sa mère l'avait élevé, jusqu'au jour où quelque certitude éclatante dissiperait ses doutes. Or, saint Ambroise était alors l'évêque catholique de Milan. Augustin se préoccupait fort de se concilier ses bonnes grâces. Ambroise était une véritable puissance politique, un personnage considérable, un orateur célèbre dont la renommée rayonnait à travers tout le monde romain. Il appartenait à une famille illustre. Son père avait été préfet du prétoire des Gaules. Lui-même, avec le titre de consulaire, gouvernait les provinces d'Émilie et de Ligurie, lorsque le peuple de Milan le proclama évêque malgré lui. Baptisé, ordonné prêtre et consacré coup sur coup, il ne résigna ses fonctions civiles qu'en apparence : du haut de sa chaire épiscopale, il représentait toujours la plus haute autorité du pays.

Dès son arrivée à Milan, Augustin s'empressa d'aller visiter son évêque. Tel que nous le connaissons, il dut se rendre auprès d'Ambroise avec un grand élan de cœur. Son imagination aussi s'était échauffée. Dans sa pensée, c'était un lettré, un orateur, un écrivain fameux, presque un confrère qu'il allait voir. Le jeune professeur admirait, dans l'évêque Ambroise, toute la gloire qu'il ambitionnait et tout ce qu'il croyait être déjà lui-même. Il s'imaginait que, tout de suite, et, quelle que fût l'inégalité de leurs conditions, il se trouverait de plain-pied avec ce grand personnage et qu'il causerait familièrement avec lui, comme il faisait à Carthage, avec le proconsul Vindicianus. Il se disait encore qu'Ambroise était prêtre, c'est-à-dire médecin des âmes : il comptait lui confier ses misères spirituelles, les angoisses de son esprit et de son cœur. Il attendait de lui un réconfort, sinon la guérison.

Or, il fut déçu. Bien que, dans tous ses écrits, il parle du

« saint évêque de Milan » avec des sentimens de vénération et d'admiration sincères, il laisse deviner que celui-ci trompa son attente. Si l'évêque manichéen de Rome l'avait rebuté par ses façons rustiques, Ambroise le déconcerta à la fois par sa politesse, sa bienveillance, et par la réserve, peut-être involontairement hautaine, de son accueil. « Il me reçut, dit Augustin, paternellement, et, comme évêque, il se réjouit assez de mon arrivée : *peregrinationem meam satis episcopaliter dilexit!* Ce « satis episcopaliter » a tout l'air d'une petite malice à l'adresse du Saint. Il est infiniment probable que saint Ambroise accueillit Augustin non pas précisément comme le premier venu, mais comme une brebis de son troupeau et non comme un orateur de talent, et qu'enfin il lui témoigna la même bienveillance « épiscopale » qu'il accordait, par devoir, à toutes ses ouailles. Il est bien possible aussi qu'Ambroise se soit défié, au début, de cet Africain, nommé professeur municipal sur la recommandation du païen Symmaque, son adversaire personnel. Pour les catholiques italiens, il ne venait rien de bon de Carthage : ces Carthaginois étaient, en général, des manichéens ou des donatistes, sectaires d'autant plus dangereux qu'ils se prétendaient orthodoxes et que, mêlés aux fidèles, ils les contaminaient hypocritement. Enfin, le grand seigneur qu'était Ambroise, l'ancien gouverneur de Ligurie, le conseiller des Empereurs, dut laisser percer une certaine commisération ironique pour ce « marchand de paroles, » ce jeune rhéteur encore tout gonflé de ses prétentions.

Quoi qu'il en soit, c'est une leçon d'humilité que saint Ambroise donna, sans le vouloir, à Augustin. La leçon ne fut pas comprise. Le professeur de rhétorique ne retint qu'une chose de cette visite, c'est que l'évêque de Milan l'avait bien reçu. Et, comme la vanité humaine attribue tout de suite une importance extrême aux moindres avances des gens illustres ou puissans, Augustin en éprouva de la reconnaissance : il se mit à aimer Ambroise presque autant qu'il l'admirait, et il l'admirait pour des raisons toutes profanes : « Il me paraissait, dit-il, un homme heureux selon le monde, honoré par ce qu'il y avait de plus élevé sur la terre. » La restriction, qui suit aussitôt, exprime assez naïvement les dispositions où se trouvait alors le sensuel Augustin : « Seul, le célibat d'Ambroise me paraissait, pour lui, un lourd fardeau. »

En ces années-là, l'évêque de Milan pouvait passer, en effet, pour un homme heureux selon le monde. Il était l'ami du très glorieux et très victorieux Théodose; il avait été le mentor du jeune empereur Gratien, récemment assassiné, et, bien que l'impératrice Justine, dévouée aux Ariens, intriguât contre lui, il était encore très écouté dans le Conseil de Valentinien II, un petit empereur de treize ans, que son entourage de païens et d'Ariens essayait d'entraîner dans une réaction anti-catholique.

Juste au moment où Augustin arrivait à Milan, il put se rendre compte, à l'occasion d'un débat retentissant, du crédit et de l'autorité, dont jouissait Ambroise.

Deux ans auparavant, Gratien avait fait enlever de la Curie la statue et l'autel de la Victoire, alléguant que cet emblème païen et ses accessoires n'avaient plus leur raison d'être dans une assemblée en majorité chrétienne. Du même coup, il retirait, avec leurs immunités, les revenus des collèges sacerdotaux et en particulier ceux des Vestales, supprimait, au bénéfice du fisc, les allocations accordées pour l'exercice du culte, confisquait les biens des temples et défendait aux prêtres de recevoir en legs des propriétés immobilières. C'était la séparation complète de l'État et de l'ancien culte. La minorité païenne du Sénat, le préfet Symmaque à sa tête, protesta contre cet édit. Une délégation fut envoyée à Milan pour faire entendre à l'Empereur les doléances des païens. Gratien refusa de la recevoir. On pensa que son successeur, Valentinien II, étant plus faible, serait plus accommodant. Une nouvelle députation sénatoriale vint lui apporter une requête rédigée par Symmaque, véritable morceau oratoire, que saint Ambroise lui-même admire ou feint d'admirer. Cette harangue, lue dans le Conseil impérial, y produisit une vive impression. Mais Ambroise intervint de toute son éloquence. Il réclama le droit commun pour les païens comme pour les chrétiens, et c'est lui qui l'emporta. La Victoire ne fut pas rétablie dans la Curie romaine, pas plus que les biens des temples ne furent restitués.

Cet avantage remporté par le catholicisme dut frapper vivement Augustin. Il devenait clair que, désormais, c'était la religion d'État. Et, d'autre part, lui qui enviait si fort les heureux du monde, il pouvait constater que la religion nouvelle apportait à ses adeptes, avec la foi, la richesse et les honneurs. A

Rome, il avait écouté les médisances des païens et de ses amis manichéens contre les papes et leur clergé. On s'égayait aux dépens des clercs mondains et captateurs d'héritages. On se racontait que le pontife romain, serviteur du Dieu des pauvres, menait un train de vie fastueux et que le luxe de sa table rivalisait avec celui de la table impériale. Le préfet Prætextatus, païen opiniâtre, disait malignement au pape Damase : « Nommez-moi évêque de Rome et je me fais tout de suite chrétien ! »

Assurément, les médiocres raisons humaines sont impuissantes à déterminer comme à expliquer une conversion sincère. La conversion est un fait divin. Mais des raisons humaines ordonnées en vue de ce fait, par une Volonté mystérieuse, peuvent au moins y préparer une âme. En tout cas, il n'est pas indifférent qu'Augustin, arrivant à Milan, avec des pensées d'ambition, y ait vu le catholicisme entouré d'un tel prestige en la personne d'Ambroise. Cette religion, qu'il avait méprisée jusque-là, lui apparaissait comme une religion triomphante, qu'il faisait bon servir.

Si des considérations pareilles arrêtaient l'attention d'Augustin, elles n'avaient aucune prise sur sa conscience. Bon pour un intrigant de Cour de se convertir par intérêt. Lui, il voulait tout ou rien, — et le bien le plus indispensable à ses yeux, c'était la certitude de la vérité. Quoiqu'il n'y crût plus guère et qu'il ne pensât point la trouver chez les catholiques, il assistait néanmoins aux homélies d'Ambroise. Il y vint d'abord en amateur de beau langage, avec la curiosité un peu jalouse d'un homme de métier qui en regarde un autre faire ses preuves. Il tenait à juger par lui-même si l'orateur sacré était à la hauteur de sa réputation. La substantielle et solide éloquence de cet ancien fonctionnaire, de cet homme d'État qui était avant tout un homme d'action, domina immédiatement le rhéteur frivole. Sans doute, celui-ci ne trouvait point, dans les sermons d'Ambroise, le brillant ni les caresses de parole qui l'avaient séduit autrefois dans ceux du manichéen Faustus ; mais ils avaient une onction qui l'attirait. Augustin écoutait l'évêque avec plaisir. Cependant, s'il aimait à l'entendre parler, il continuait à dédaigner la doctrine qu'il prêchait.

Puis, peu à peu, cette doctrine s'imposa à ses méditations : il s'aperçut qu'elle était plus sérieuse qu'il ne l'avait pensé jusque-là, du moins qu'elle était défendable. Ambroise avait

inauguré en Italie la méthode exégétique des Orientaux. Il découvrait dans l'Écriture des sens allégoriques, tantôt édifians, tantôt profonds, toujours satisfaisans pour un esprit raisonneur. Augustin, qui avait un penchant à la subtilité, goûtait fort ces explications ingénieuses, quoique souvent forcées. La Bible ne lui paraissait plus aussi absurde. Enfin les immoralités que les manichéens reprochaient tant aux Livres saints, Ambroise les justifiait par des considérations historiques : ce que Dieu ne permettait plus aujourd'hui, il avait pu le permettre autrefois, eu égard à l'état des mœurs. Cependant, de ce que la Bible n'était ni absurde, ni contraire à la morale, cela ne prouvait pas qu'elle fût vraie. Augustin ne sortait point de ses doutes.

Il aurait souhaité qu'Ambroise l'aidât à en sortir. Plusieurs fois, il essaya d'en conférer avec lui. Mais l'évêque de Milan était un personnage si occupé ! — « Il m'était impossible de l'aborder, dit Augustin, pour l'entretenir de ce que je voulais, comme je le voulais, séparé que j'étais de son oreille et de ses lèvres par une foule de gens qui l'importunaient de leurs affaires et qu'il assistait dans leurs nécessités. Le peu de temps qu'il n'était pas avec eux, il l'employait à réparer les forces de son corps par les alimens nécessaires, ou celles de son esprit par la lecture. Mais, quand il lisait, ses yeux parcouraient les pages, son cœur s'ouvrait pour les comprendre, sa voix seule et ses lèvres demeuraient en repos. Il m'arriva souvent qu'étant venu le visiter (car tout le monde pouvait entrer chez lui sans être annoncé), je le trouvais lisant en silence et jamais autrement. Je m'asseyais et, après être resté longtemps sans rien dire (*qui eût osé troubler un lecteur si absorbé ?*) je me retirais, présumant que, pendant les courts instans qu'il pouvait saisir, pour délasser son esprit fatigué du tracas de tant d'affaires étrangères, toute distraction nouvelle lui serait importune. *Peut-être aussi était-ce dans la crainte qu'un auditeur attentif et embarrassé ne le surprît en quelque passage obscur et ne le mît dans la nécessité de l'expliquer, ou de discuter quelques questions plus difficiles*, et de perdre dans ces explications le temps qu'il destinait à d'autres lectures... *Au surplus, quelle que fût l'intention qui le fît agir, elle ne pouvait être que bonne dans un homme d'une si haute vertu...* »

On ne saurait commenter plus finement, — ni plus mali-

cieusement aussi, — l'attitude de saint Ambroise vis-à-vis d'Augustin, que ne le fait, ici, Augustin lui-même. Lorsqu'il écrit cette page, les événemens qu'il raconte sont déjà lointains. Mais il est chrétien, il est évêque à son tour; il comprend maintenant ce qu'il ne pouvait comprendre alors. Il sent bien, au fond, que si Ambroise s'est dérobé, c'est que lui, Augustin, n'était pas mûr pour engager avec un croyant une discussion profitable : l'humilité du cœur et de l'esprit lui manquait. Mais, sur le moment, il dut prendre les choses d'une tout autre manière, et éprouver quelque peine, pour ne pas dire davantage, de l'indifférence apparente de l'évêque.

Qu'on se représente un jeune écrivain d'aujourd'hui, assez rassuré sur son mérite, mais inquiet de son avenir, qui vient demander les conseils d'un illustre aîné : il y a quelque chose de cela dans la démarche d'Augustin auprès d'Ambroise, sauf que le caractère en est beaucoup plus grave, puisqu'il s'agit non de littérature, mais du salut d'une âme. A cette époque-là, même lorsqu'il consultait Ambroise en matière sacrée, ce qu'Augustin voyait surtout en lui, c'était l'orateur, c'est-à-dire, à ses yeux, un émule plus âgé... Il entre. On l'introduit, sans l'annoncer, *comme tout le monde*, dans le cabinet du grand homme. Celui-ci ne se dérange pas de sa lecture pour le recevoir, ne lui adresse même pas la parole... Que pouvait penser d'un tel accueil le professeur de rhétorique de la ville de Milan? On le devine assez clairement à travers les lignes des *Confessions*. Il se disait qu'Ambroise, comme évêque, avait charge d'âmes, et il s'étonnait que l'évêque, si grand seigneur qu'il fût, ne s'empressât nullement de lui prodiguer les secours spirituels. Et, comme il ignorait encore la charité chrétienne, il se disait aussi que, sans doute, Ambroise ne se jugeait pas de taille à se mesurer avec un dialecticien de sa force et que d'ailleurs il connaissait mal les Écritures (il avait dû, en effet, dès son élévation si brusque à l'épiscopat, s'improviser une science hâtive). S'il se refusait à la controverse, Augustin en concluait qu'il avait peur d'être embarrassé.

Saint Ambroise ne se doutait pas, à coup sûr, de ce qui se passait dans l'esprit du catéchumène. Il planait trop haut, pour se préoccuper de misérables blessures d'amour-propre. Dans son ministère, il était tout à tous, et il aurait cru déroger à l'égalité chrétienne, en accordant à Augustin un traitement de

faveur. Si les brèves conversations qu'il eut avec le jeune rhéteur lui révélèrent quelque chose de son caractère, il n'en conçut peut-être pas une trop bonne opinion. Ce tempérament exalté d'Africain, ce vague à l'âme, ces mélancolies stériles, ces perpétuelles hésitations devant la foi, tout cela ne pouvait que déplaire à un Romain positif comme Ambroise, à un ancien fonctionnaire habitué au commandement.

Quoi qu'il en soit, Augustin, par la suite, ne s'est pas permis le moindre reproche à l'adresse d'Ambroise. Au contraire, il le comble partout des plus grands éloges, il le cite sans cesse dans ses traités, il se retranche derrière son autorité. Il l'appelle son « père. » Une fois, pourtant, à propos de l'abandon spirituel, où il se trouvait à Milan, il lui est échappé comme une plainte discrète, qui semble bien viser Ambroise. Après avoir rappelé avec quelle ardeur il cherchait la vérité, en ce temps-là, il ajoute : *On aurait donc eu alors, en moi, un disciple on ne peut mieux disposé et plus docile, s'il s'était trouvé quelqu'un pour m'instruire.*

Cette phrase, qui contraste si fort avec tant de passages laudatifs des *Confessions* sur saint Ambroise, paraît bien l'expression de l'humble vérité. Si Dieu se servit d'Ambroise pour convertir Augustin, il est probable qu'Ambroise, personnellement, ne fit rien, ou pas grand'chose, pour cette conversion.

IV. — PROJETS DE MARIAGE

A mesure qu'il se rapproche du but, Augustin semble, au contraire, s'en éloigner. Telles sont les démarches secrètes du Dieu qui prend les âmes comme un voleur : il fond sur elles à l'improviste. Jusqu'à la veille du jour où le Christ viendra le prendre, Augustin est obsédé par le monde et par le souci d'y être en bonne place.

Bien que les homélies d'Ambroise l'excitent à réfléchir sur cette grande réalité historique qu'est le Christianisme, il n'y distingue encore que des lueurs confuses. Il a renoncé à son scepticisme superficiel, sans croire à rien de précis. Il se laisse aller à une sorte d'agnosticisme fait de paresse d'esprit et de découragement. Quand il descend au fond de sa conscience, c'est tout au plus s'il y retrouve la croyance à l'existence de Dieu et à sa providence, notions tout abstraites, qu'il est incapable de

vivifier. Mais à quoi bon tant spéculer sur la Vérité et sur le Souverain Bien! Commençons d'abord par vivre!

Maintenant que son avenir est assuré, Augustin s'inquiète d'arranger sa vie au mieux de sa tranquillité. Il n'a plus de très grandes ambitions. L'essentiel, pour lui, c'est de se ménager une petite existence paisible et agréable, on dirait presque bourgeoise. Quoique modeste, sa fortune présente lui suffit déjà : il se hâte d'en jouir.

C'est ainsi qu'à peine installé à Milan, il fit venir d'Afrique sa maîtresse et son fils. Il avait loué un appartement dans une maison attenant à un jardin. Le propriétaire, qui n'y habitait point, lui laissait la jouissance de tout le logis. Une maison, le rêve du Sage! Et un jardin au pays de Virgile! Le professeur Augustin dut être bien heureux! Sa mère ne tarda pas à le rejoindre. Puis, peu à peu, toute une tribu africaine l'envahit, s'imposa à son hospitalité : Navigius, son frère, ses deux cousins, Rusticus et Lastidianus, son ami Alypius, qui ne pouvait se résoudre à le quitter, et probablement aussi Nebride, un autre de ses amis de Carthage. Rien de plus conforme aux mœurs de l'époque. Le rhéteur de la ville de Milan avait une situation qui pouvait passer pour brillante aux yeux de ses parens pauvres, il était en relations avec des personnages considérables, tout près de la Cour impériale, source des faveurs et des largesses : aussitôt la famille accourut pour se mettre dans sa clientèle et sous sa protection, bénéficier de sa fortune nouvelle et de son crédit. Et puis, ces exodes d'Africains et d'Orientaux dans les pays du Nord se produisent toujours de la même façon. Il suffit que l'un d'eux y réussisse : il fait immédiatement la tache d'huile.

La personne la plus importante de ce petit phalanstère africain était, sans contredit, Monique, qui avait pris la direction morale et matérielle de la maison. Elle n'était pas très âgée, — à peine cinquante-quatre ans, — mais elle tenait extrêmement à son pays. Pour qu'elle l'eût quitté, qu'elle eût affronté les fatigues d'un long voyage par mer et par terre, il fallait qu'elle eût de bien graves raisons. La pauvreté, où elle était tombée depuis la mort de son mari, n'expliquerait pas suffisamment qu'elle se fût expatriée. Elle possédait encore un peu de bien à Thagaste : elle y pouvait vivre. Les vrais motifs de son départ sont d'un tout autre ordre. D'abord, elle aimait passionnément

son fils, au point de ne pouvoir se passer de sa présence. Rappelons-nous le mot si touchant d'Augustin : « Beaucoup plus qu'aucune autre mère, elle aimait à m'avoir auprès d'elle. » Ensuite, elle voulait le sauver. Elle croyait fermement que telle était sa tâche en ce monde.

Dès cette époque, elle n'est plus la veuve de Patritius, elle est déjà sainte Monique. Vivant comme une nonne, elle jeûnait, priait, se mortifiait. A force de méditer les Écritures, elle avait développé, en elle, le sens des réalités spirituelles, au point que, bientôt, elle étonnera Augustin lui-même. Elle avait des visions, peut-être des extases. Pendant la traversée de Carthage à Ostie, le bateau qui la portait fut assailli par une tempête. Le danger devenait angoissant, et les hommes d'équipage ne cachaient pas leur inquiétude. Mais Monique, intrépidement, les réconfortait : « on arriverait au port, sains et saufs! Dieu, affirmait-elle, lui en avait donné l'assurance! »

Si, dans sa vie de chrétienne, elle connut d'autres minutes plus divines, celle-là fut vraiment la plus héroïque. A travers le sobre récit d'Augustin, on entrevoit la scène : cette femme couchée sur le pont, parmi les passagers à demi morts de fatigue et d'épouvante, et qui, tout à coup, rejette ses voiles, se dresse, devant la mer en démence, et, avec une flamme soudaine sur sa pâle figure, dit aux matelots : « Que craignez-vous? Nous arriverons! *J'en suis sûre!* » Le bel acte de foi!

A cet instant solennel, où elle vit la mort de si près, elle eut la claire révélation de sa destinée : elle sut, avec la plus entière évidence, qu'elle était chargée d'un message pour son fils et que, ce message, son fils le recevrait, malgré tout, malgré la fureur des vagues, malgré son cœur lui-même.

Quand cet émoi sublime se fut apaisé, il lui en resta la certitude que, tôt ou tard, Augustin allait changer ses voies. Il s'était égaré, il se méconnaissait. Ce métier de rhéteur était indigne de lui. Le Maître du champ l'avait choisi pour être un des grands ouvriers de sa moisson. Depuis longtemps, Monique pressentait le rôle exceptionnel qu'Augustin devait jouer dans l'Église. Pourquoi gaspiller son talent et son intelligence à vendre de vaines paroles, quand il y avait des hérésies à combattre, la Vérité à mettre en lumière, quand les donatistes enlevaient aux catholiques les basiliques africaines? Qu'était-ce enfin que le rhéteur le plus illustre devant un évêque, protec-

teur des cités, conseiller des Empereurs, représentant de Dieu sur la terre? Augustin pouvait être tout cela. Et il s'obstinait dans son erreur! Il fallait redoubler d'efforts et de prières, pour l'en arracher. C'était pour elle-même aussi qu'elle luttait, pour la plus chère de ses espérances maternelles. Enfanter une âme à Jésus-Christ, — et une âme d'élection, qui sauverait, à son tour, des âmes sans nombre, — elle n'avait vécu que pour cela. C'est pourquoi, sur le pont du navire, — brisée par le tangage, renversée par les paquets d'eau et les coups de la rafale, elle disait aux matelots : « Que craignez-vous? Nous arriverons! J'en suis sûre!... »

A Milan, elle fut, pour l'évêque Ambroise, une paroissienne exemplaire. Elle assistait à tous ses sermons, était « suspendue à ses lèvres, comme à une source d'eau vive, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. » Cependant, il ne semble point que le grand évêque ait mieux compris la mère que le fils : il n'en avait pas le temps. Pour lui, Monique était une bonne femme d'Afrique, un peu bizarre peut-être dans sa dévotion et adonnée à mainte pratique superstitieuse. Elle continuait, par exemple, comme c'était la coutume à Carthage et à Thagaste, de porter, sur les tombeaux des martyrs, des corbeilles pleines de pain, de vin et de pultis. Quand elle se présenta, avec sa corbeille, à l'entrée d'une des basiliques milanaises, le portier l'empêcha d'aller plus loin, alléguant la défense de l'évêque, qui avait solennellement condamné ces pratiques, comme entachées d'idolâtrie. Du moment que c'était défendu par Ambroise, Monique, la mort dans l'âme, se résigna à remporter son panier : Ambroise, à ses yeux, était l'apôtre providentiel qui conduirait son fils au salut. Cependant, elle eut beaucoup de peine à renoncer à cette vieille coutume de son pays. Sans la crainte de déplaire à l'évêque, elle y eût persévéré. Celui-ci lui savait gré de son obéissance, de sa ferveur et de sa charité. Quand, par hasard, il rencontrait son fils, il le félicitait d'avoir une telle mère. Augustin, qui ne méprisait pas encore la louange humaine, attendait sans doute qu'Ambroise le complimentât à son tour. Mais Ambroise ne le louait point, — et peut-être qu'il s'en trouvait mortifié.

Lui aussi, d'ailleurs, était toujours très occupé : il n'avait guère le temps de mettre à profit les pieuses exhortations de l'évêque. Son métier et ses relations lui prenaient toute sa journée. Le matin, il faisait son cours. L'après-midi était con-

sacré aux visites amicales et aux démarches auprès des gens en place, qu'il sollicitait pour lui-même ou pour ses proches. Le soir, il préparait sa leçon du lendemain. Malgré cette vie agitée et si pleine, qui paraissait combler toutes ses ambitions, il ne parvenait pas à étouffer le cri de son cœur en détresse. Au fond, il ne se sentait pas heureux. D'abord, il est douteux que Milan lui ait plu davantage que Rome. Il y souffrait du froid. Les hivers milanais sont extrêmement rigoureux, surtout pour un Méridional. Des brouillards épais montent des canaux et des prairies marécageuses, qui entourent la ville. Les neiges des Alpes sont toutes proches. Ce climat, encore plus humide et plus glacial que celui de Rome, ne valait rien pour sa poitrine. A tout instant, sa gorge était prise : il était obligé d'interrompre ses déclamations, nécessité désastreuse pour un homme dont c'est le métier de parler. Ces indispositions se renouvelaient si fréquemment, qu'il en venait à se demander s'il pourrait continuer longtemps ainsi. Il se voyait déjà contraint de renoncer à sa profession. Alors, dans ses heures de découragement, il faisait table rase de toutes ses ambitions de jeunesse : en désespoir de cause, le rhéteur aphone entrerait dans une administration de l'Empire. L'idée d'être un jour gouverneur de province n'excitait pas en lui de trop vives répugnances. Quelle chute pour lui ! — Oui, mais c'est la sagesse ! ripostait la voix mauvaise conseillère, celle qu'on est tenté d'écouter, quand on doute de soi.

L'amitié, comme toujours, consolait Augustin de ces pensées désolantes. Il avait auprès de lui le « frère de son cœur, » le fidèle Alypius, et aussi Nébride, ce jeune homme si passionné pour les discussions métaphysiques. Nébride avait quitté ses riches domaines de la banlieue carthaginoise et une mère qui l'aimait, uniquement pour vivre avec Augustin, à la recherche de la vérité. Romanianus aussi était là, mais pour un motif moins désintéressé. Le mécène de Thagaste, après ses prodigalités ostentatoires, voyait sa fortune compromise. Un ennemi puissant, qui lui avait suscité un procès, travaillait à sa perte. Romanianus était venu à Milan pour se défendre devant l'Empereur et se concilier l'appui des hauts personnages de la Cour. Et ainsi il fréquentait assidûment Augustin.

En dehors de ce petit cercle de compatriotes, le professeur de rhétorique avait de brillantes connaissances dans l'aristo-

cratie de la ville. Il était lié notamment avec ce Manlius Théodore, que célébra le poète Claudien, et à qui lui-même dédiera prochainement un de ses livres. Ancien proconsul à Carthage, où sans doute il avait rencontré Augustin, cet homme riche vivait alors retiré à la campagne, partageant ses loisirs entre l'étude des philosophes grecs, des platoniciens surtout, — et la culture de ses vignes et de ses oliviers.

Ici, comme à Thagaste, dans ces belles villas assises aux bords des lacs italiens, le fils de Monique s'abandonnait encore une fois à la douceur de vivre : « J'aimais la vie heureuse, » avoue-t-il en toute simplicité. Plus que jamais, il se sentait épicurien. Il l'aurait été sans réserves, s'il n'eût gardé l'appréhension de l'au-delà. Mais, quand il était le convive de Manlius Théodore, en face des montagnes riantes du lac de Côme, qui s'encadraient dans les hautes fenêtres du triclinium, il ne songeait guère à l'au-delà. Il se disait : « Pourquoi souhaiter l'impossible ? Il faut si peu de chose pour remplir une âme humaine ! » La contagion énervante du luxe et du bien-être le corrompait doucement. Il devenait comme ces gens du monde qu'il savait si bien charmer par sa parole. Comme les gens du monde de tous les temps, ces victimes prochaines des Barbares se faisaient un rempart de leurs petites félicités quotidiennes contre toutes les réalités offensantes ou attristantes, laissaient sans réponse les questions essentielles, ne se les posaient même plus, et ils disaient : « J'ai de beaux livres, une maison bien chauffée, des esclaves bien stylés, une salle de bain joliment décorée, une voiture agréable : la vie est douce. Je n'en souhaite pas une autre. A quoi bon ? Celle-ci me suffit. » Dans ces momens où sa pensée lasse renonçait, Augustin, pris au piège des jouissances faciles, désirait ressembler tout à fait à ces gens-là, être l'un d'eux. Mais, pour être l'un d'eux, il lui fallait un emploi plus relevé que celui de rhéteur, et, d'abord, mettre dans sa conduite tout le décorum, toute la régularité extérieure que le monde exige. C'est ainsi que, peu à peu, l'idée lui vint sérieusement de se marier.

Sa maîtresse était le seul obstacle à ce projet : il s'en débarrassa.

Ce fut tout un drame domestique, qu'il s'est efforcé de cacher, mais qui dut lui être extrêmement pénible, à en juger par les plaintes qui lui échappent malgré lui, à travers quelques

phrases très brèves et comme honteuses d'elles-mêmes. De ce drame, Monique fut sans contredit l'acteur principal, bien que, vraisemblablement, les amis d'Augustin y aient aussi joué leur rôle. Sans doute, ils remontrèrent au professeur de rhétorique qu'il nuisait à sa considération, comme à son avenir, en conservant auprès de lui sa concubine. Mais les raisons de Monique étaient plus pressantes et d'une tout autre valeur.

D'abord, il est naturel qu'elle ait souffert, dans sa dignité maternelle, comme dans sa conscience de chrétienne, de subir à ses côtés la présence d'une étrangère, qui était la maîtresse de son fils. Si vaste qu'on suppose la maison, où habitait la tribu africaine, des froissemens étaient inévitables entre ses hôtes. Ordinairement, des conflits d'autorité pour la direction du ménage divisent la belle-mère et la bru qui vivent sous le même toit. Quels sentimens Monique pouvait-elle nourrir envers une femme qui n'était même pas sa bru, et qu'elle considérait comme une intruse? Elle n'envisageait point, d'ailleurs, la possibilité de régulariser par le mariage la liaison de son fils : cette personne était de condition par trop inférieure. On a beau être une sainte, on n'oublie pas qu'on est la veuve d'un curiale, et qu'une famille bourgeoise qui se respecte ne se mésallie point, en admettant parmi les siens la première venue. Mais ces considérations étaient secondaires à ses yeux. La seule qui ait réellement agi sur son esprit, c'est que cette femme retardait la conversion d'Augustin. A cause d'elle, — Monique le voyait bien, — il ajournait indéfiniment son baptême. Elle était la chaîne de péché, le passé impur, sous le poids duquel il étouffait : il importait de l'en délivrer au plus tôt.

Alors, convaincue que tel était son devoir impérieux, elle n'eut plus de cesse qu'il ne rompît. Afin de le mettre, en quelque sorte, en présence du fait accompli, elle lui chercha une fiancée, avec la belle ardeur que les mères apportent d'habitude à cette chasse. Elle découvrit une jeune fille qui réunissait, comme on dit, toutes les conditions, et qui réalisait toutes les espérances d'Augustin : elle avait une dot suffisante pour n'être pas à charge à son mari. Sa fortune, jointe au traitement du professeur, permettrait au couple de vivre dans une confortable aisance. Des promesses furent échangées de part et d'autre. Dans le désarroi moral où Augustin se trouvait alors, il laissait sa mère travailler à ce mariage. Sans doute, il l'approuvait, et,

en bon fonctionnaire, il estimait qu'il était temps, pour lui, de se ranger.

Dès lors, la séparation s'imposait. Comment la pauvre créature, qui lui était restée fidèle pendant tant d'années, accepta-t-elle ce renvoi ignominieux? Quels furent les adieux de l'enfant Adéodat et de sa mère? Comment enfin Augustin lui-même put-il consentir à le lui ôter? Encore une fois, ce drame douloureux il a voulu le taire, par une pudeur bien compréhensible. Assurément, il n'était plus très épris de sa maîtresse, mais il tenait à elle par un reste de tendresse et par le lien si fort de la volupté partagée. Il l'a dit, en une phrase brûlante de repentir : « Quand on arracha de mes flancs, sous prétexte qu'elle empêchait mon mariage, celle avec qui j'avais coutume de dormir, depuis si longtemps, là où mon cœur était attaché au sien, il se déchira, — et je traînais mon sang avec ma blessure. » La phrase éclaire, en même temps qu'elle brûle : « Là où mon cœur était attaché au sien, — *cor ubi adhaerebat...* » Il avoue donc que l'union n'était plus complète, puisque, sur bien des points, il s'était détaché. Si l'âme de sa maîtresse était restée la même, la sienne avait changé : il avait beau l'aimer encore, il était déjà loin d'elle.

Quoi qu'il en soit, elle se montra admirable, en cette circonstance, cette délaissée, cette misérable, qu'on jugeait indigne d'Augustin. Elle était chrétienne : elle devina peut-être (une femme aimante peut avoir de ces divinations) qu'il s'agissait non seulement du salut d'un être cher, mais d'une mission divine à laquelle il était prédestiné. Elle se sacrifia, pour qu'Augustin fût un apôtre et un saint, — un grand serviteur de Dieu. Elle s'en retourna donc dans son Afrique, et, pour prouver qu'elle pardonnait, si elle n'oubliait pas, elle promit de vivre dans la continence : « celle qui avait dormi » avec Augustin ne pouvait pas être la femme d'un autre homme.

De si bas qu'elle fût partie, la malheureuse fut grande à ce moment-là. Sa noblesse d'âme humilie Augustin et Monique elle-même, qui, d'ailleurs, ne tardèrent pas à être punis, lui de s'être laissé entraîner à de sordides calculs d'intérêt, elle, la sainte, d'y avoir été trop complaisante. Dès que sa maîtresse s'en fut allée, Augustin souffrit de sa solitude, « Il me semblait, dit-il, que ce serait, pour moi, le comble de la misère que d'être privé des caresses d'une femme. » Or sa fiancée était

trop jeune : il ne pouvait l'épouser avant deux ans. Comment patienter jusque-là? Augustin n'hésita pas : il prit une autre maîtresse.

Ce fut le châtiment pour Monique, cruellement déçue dans ses pieuses intentions. En vain espérait-elle beaucoup de bien de ce mariage tout proche, le silence de Dieu lui témoignait qu'elle faisait fausse route. Elle implorait une vision, un signe qui l'avertît sur les suites de cette union projetée : elle n'était point exaucée.

« Ainsi, dit Augustin, mes péchés se multipliaient. » Mais il ne se bornait pas à pécher, il induisait les autres en tentation. Même en matière matrimoniale, il fallait qu'il fît des prosélytes. C'est ainsi qu'il endoctrina le bon Alypius. Celui-ci se gardait chastement des femmes, bien que, dans sa première jeunesse, il eût goûté, pour faire comme tout le monde, aux plaisirs de l'amour : il n'y avait trouvé aucun agrément. Mais Augustin lui vantait, avec une telle chaleur, les délices conjugales, qu'il eut envie d'en tâter, lui aussi, « vaincu non par l'attrait de la volupté, *mais par la curiosité.* » Le mariage, pour Alypius, serait une sorte d'expérience philosophique et sentimentale.

Voilà des expressions toutes modernes, pour traduire des états d'âme bien vieux. Au fond, ces jeunes gens, amis d'Augustin et Augustin lui-même, ressemblent d'une manière saisissante à ceux d'une génération déjà distancée, hélas! et qui conserveront probablement, dans l'histoire, le nom présomptueux qu'eux-mêmes se sont donné : *les intellectuels.*

Comme nous, ces jeunes latins d'Afrique, élèves des rhéteurs et des philosophes païens, ne croyaient guère qu'aux idées. Très près d'affirmer que la vérité est inaccessible, ils n'en pensaient pas moins que sa vaine poursuite est un beau risque à courir, à tout le moins, un jeu passionnant. Ce jeu faisait, pour eux, toute la dignité et toute la valeur de la vie. Bien qu'ils eussent des accès d'ambition mondaine, en réalité, ils méprisaient tout ce qui n'était pas la pure spéculation. A leurs yeux, le monde était laid, l'action dégradante. Ils se renfermaient dans l'idéal jardin du sage, le « coin du philosophe, » comme ils disaient, et, jalousement, ils en bouchaient toutes les ouvertures, par où la réalité blessante eût pu leur apparaître. Ce qui les distingue de nous, c'est qu'ils avaient beaucoup moins de

sécheresse d'âme, avec tout autant de pédantisme, mais un pédantisme si ingénu ! Ils se sauveront par là, — par leur générosité d'âme, par leur jeunesse de cœur. Ils s'aiment entre eux, ils finiront par aimer la vie et par reprendre contact avec elle. Nébride vient de Carthage à Milan, abandonne sa mère et sa famille, délaisse des intérêts considérables, non pas seulement pour philosopher avec Augustin, mais pour vivre avec un ami. Dès ce moment, ils auraient pu mettre en pratique ces paroles du psaume, que, bientôt, Augustin va commenter à ses moines, avec une si tendre éloquence : « *Voici qu'il est bon et doux que des frères habitent sous le même toit.* »

Cela n'est pas une hypothèse gratuite : ils eurent réellement l'intention de fonder une sorte de monastère laïque, où l'unique règle serait la recherche de la vérité et de la vie heureuse. On devait être environ une dizaine de solitaires. On mettrait en commun tout ce que l'on possédait. Les plus riches, comme Romanianus, promettaient d'apporter toute leur fortune à la communauté. Mais la question des femmes fit avorter ce naïf projet. On avait négligé de les consulter, et si, comme il était probable, elles refusaient d'entrer au couvent avec leurs maris, ceux qui étaient mariés s'effrayaient à l'idée de se passer d'elles. Augustin, en particulier, qui était sur le point de convoler, avouait qu'il ne se sentirait jamais un tel courage. Il oubliait aussi qu'il avait charge d'âmes : toute sa famille ne vivait que de lui. Pouvait-il laisser sa mère, son enfant, son frère et ses cousins ?

Avec Alypius et Nébride, il s'affligeait sincèrement de ce que ce beau rêve de vie cénobitique fût irréalisable : « Nous étions, dit-il, trois bouches affamées, qui ne s'ouvraient que pour déplorer leur mutuelle indigence, et qui attendaient de toi, mon Dieu, leur nourriture au temps marqué. Et. dans toute l'amertume que ta miséricorde répandait sur nos actions mondaines, si nous voulions considérer la fin de nos souffrances, nous ne voyions que ténèbres. Alors, nous nous détournions, en gémissant, et nous disions : Combien de temps encore cela durera-t-il?... »

Un jour, la rencontre d'un menu fait banal leur fit sentir plus cruellement leur misère intellectuelle. Augustin, en sa qualité de rhéteur municipal, venait de prononcer le panégyrique officiel de l'Empereur. La nouvelle année commençait :

toute la ville était en liesse. Cependant, il était triste, ayant conscience d'avoir débité beaucoup de mensonges, et surtout parce qu'il désespérait d'être heureux. Ses amis l'accompagnaient. Soudain, en traversant une rue, ils aperçurent un mendiant, complètement ivre, qui se livrait à une folle joie. Ainsi, cet homme était heureux! Quelques sous avaient suffi pour lui donner la félicité parfaite, tandis qu'eux, les philosophes, en dépit des plus grands efforts et malgré toute leur science, ils s'agitaient inutilement vers le bonheur. Sans doute, quand l'ivrogne serait dégrisé, il se trouverait plus malheureux qu'avant. Qu'importe, si ce misérable bonheur, même illusoire, peut exalter à ce point un pauvre être, l'élever ainsi au-dessus de lui-même ! Cette minute au moins, il l'aura vécue en toute béatitude. Et la tentation venait à Augustin de faire comme le mendiant, de jeter par-dessus bord son fatras philosophique, — et de se mettre à vivre tout simplement, puisque la vie est bonne quelquefois.

Mais un instinct plus fort que celui de la volupté lui disait : « *Il y a autre chose!* — Si c'était vrai? — Peut-être que tu pourrais le savoir. » Cette pensée le tourmentait sans relâche. Avec des intermittences de ferveur et de découragement, il se mit à chercher cette « autre chose. »

V. — LE CHRIST AU JARDIN

« J'étais las de dévorer le temps et d'être dévoré par lui : » toute la crise d'âme que va subir Augustin peut se résumer en ces quelques mots si ramassés et si forts. Ne plus se répandre dans la multitude des choses vaines, ne plus s'écouler avec les minutes qui passent, mais se recueillir, s'évader de la dispersion, pour s'établir dans l'incorruptible et dans l'éternel ; briser les chaînes du vieil esclave qu'il est toujours, afin de s'épanouir en liberté, en pensée, en amour : voilà le salut auquel il aspire. Si ce n'est pas encore le salut chrétien, il est sur la voie qui y conduit.

On peut se complaire à tracer une sorte de graphique idéal de sa conversion, resserrer en une chaîne solide les raisons qui le firent aboutir à l'acte de foi : lui-même peut-être a trop cédé à cette tendance, dans ses *Confessions*. En réalité, la conversion est un fait intérieur, et, — répétons-le encore, — un fait divin,

qui échappe à toute discipline rationnelle. Avant d'éclater à la lumière, il se prépare longuement dans cette région obscure de l'âme, qu'on appelle aujourd'hui la subconscience. Or, personne n'a plus *vécu* ses idées qu'Augustin, à ce moment-là de sa vie. Il les a prises, quittées, reprises, obstiné en son désespérant effort. Elles reflètent, sans ordre, la mobilité de son âme, les agitations qui en troublaient les profondeurs. Et pourtant, il ne faut pas que ce fait intérieur soit en contradiction violente avec la logique. La tête ne doit pas empêcher le cœur. Chez le futur croyant, un travail parallèle s'accomplit dans l'ordre du sentiment et dans celui de la pensée. Si nous ne pouvons pas en reproduire les marches et les contremarches, en suivre la ligne continuellement brisée, nous pouvons du moins en marquer les principales étapes.

Rappelons-nous l'état d'esprit d'Augustin, lorsqu'il vint à Milan. Il était sceptique, de ce scepticisme qui considère comme inutile toute spéculation sur le fond des choses et pour qui la science n'est qu'une approximation du vrai. Vaguement déiste, il ne voyait en Jésus-Christ qu'un homme sage entre les sages. Il croyait à Dieu et à sa providence : ce qui fait que, tout en étant rationaliste de tendance, il admettait l'intervention divine dans les choses humaines, — le miracle : ceci est un point important, par où il se différencie des modernes.

Puis, il écouta les prédications d'Ambroise. La Bible ne lui paraissait plus absurde, ni contraire à la morale. Cette exégèse, tantôt allégorique, tantôt historique, était acceptable, en somme, pour de bons esprits. Mais ce qui frappait surtout Augustin, c'était, avec la sagesse, l'efficacité pratique de l'Écriture. Ceux qui vivaient selon la règle chrétienne étaient non seulement des gens heureux, mais, comme le dira Pascal, de bons fils, de bons époux, de bons pères de famille, de bons citoyens. Il commençait à soupçonner que la vie d'en bas n'est supportable et ne prend un sens que suspendue à celle d'en haut. De même que, pour les nations, la gloire est le pain quotidien, de même, pour l'individu, le sacrifice à quelque chose qui dépasse le monde est le seul moyen de vivre dans le monde.

Ainsi Augustin corrigeait peu à peu les idées fausses que les manichéens lui avaient inculquées touchant le catholicisme. Il avouait qu'en l'attaquant, il avait « aboyé contre une pure chimère de son imagination charnelle. » Cependant il éprouvait

beaucoup de peine à se débarrasser de tous ses préjugés manichéens. Le problème du mal restait, pour lui, insoluble en dehors du manichéisme. Dieu ne pouvait pas être l'auteur du mal. Cette vérité admise, il en vint à penser qu'il n'existe pas de choses mauvaises en soi, comme l'enseignaient ses anciens maîtres, — mauvaises par la présence en elles d'un principe corrupteur. Toutes les choses, au contraire, sont bonnes, quoique à des degrés différens. Les imperfections apparentes de la création perceptible par nos sens s'évanouissent dans l'harmonie du tout. Le crapaud et la vipère entrent dans l'économie d'un monde parfaitement ordonné. Mais il n'y a pas que le mal physique, il y a aussi le mal que nous faisons et le mal que nous souffrons. Le crime et la douleur sont de terribles argumens contre Dieu. Or les chrétiens professent que l'un est le produit de la seule volonté humaine, de la liberté dépravée par la faute originelle, et que l'autre est permise par Dieu, en vue de la purification des âmes. C'était une solution sans doute, mais qui suppose la croyance aux dogmes de la chute et de la rédemption. Augustin n'y croyait pas encore. Il était trop orgueilleux pour reconnaître la déchéance de son vouloir et la nécessité d'un sauveur : « L'enflure, — dit-il, — l'enflure de mon visage me fermait les yeux. »

Néanmoins, c'était un grand pas de fait que d'avoir rejeté le dogme fondamental du manichéisme, celui de la double substance du bien et du mal. Désormais, pour Augustin, il n'existe plus qu'une substance, — unique et incorruptible, — le Bien, qui est Dieu. Mais cette substance divine, il la conçoit encore en pur matérialiste, tellement il est dominé par ses sens. Dans sa pensée, elle est corporelle, étendue et infinie. Il se l'imagine comme une sorte d'océan sans limite, où, pareil à une énorme éponge, baignerait le monde, qu'elle pénètre de partout... Il en était là, lorsqu'un de ses amis, « homme gonflé d'un orgueil démesuré, » lui mit entre les mains quelques dialogues de Platon, traduits en latin par le célèbre rhéteur Victorinus. Remarquons-le en passant : Augustin, à trente-deux ans, rhéteur par métier et philosophe par goût, n'avait pas encore lu Platon. Cela prouve une fois de plus combien l'enseignement des anciens, semblable, en cela, à celui des musulmans d'aujourd'hui, était oral. Jusqu'alors, il n'avait connu Platon que par ouï-dire. Il le lut donc, et ce lui fut comme une révélation. Il apprit qu'il

peut exister une réalité, en dehors de toute représentation spatiale. Il conçut Dieu comme inétendu et pourtant infini. Le sens de la spiritualité divine lui était donné. Puis la nécessité primordiale du Médiateur ou du Verbe s'imposa à son esprit. C'est le Verbe qui a créé le monde. C'est par le Verbe que le monde et Dieu et toutes choses, y compris nous-mêmes, nous sont intelligibles. Quelle surprise ! Platon et saint Jean se rencontraient : « Au commencement était le Verbe, *in principio erat Verbum!* » dit le quatrième Évangile. Mais ce n'était pas seulement un évangéliste, c'était presque tout l'essentiel de la doctrine du Christ qu'Augustin découvrait dans les dialogues platoniciens. Il distinguait bien les différences profondes, mais, pour l'instant, il était frappé surtout par les ressemblances, et cela l'éblouissait. Ce qui le ravissait d'abord, c'est la beauté du monde, construit, à sa propre image, par le Démiurge : Dieu est la Beauté, le monde est beau comme Celui qui l'a fait. Cette vision métaphysique transportait Augustin, tout son cœur bondissait vers cet Être ineffablement beau. Soulevé d'enthousiasme, il s'écrie : « Je m'étonnais de t'aimer, mon Dieu, et non plus en vain fantôme. Si je n'étais pas encore capable de jouir de toi, *j'étais emporté vers toi par ta beauté.* »

Mais un tel ravissement ne se soutenait point : « Je n'étais pas capable de jouir de toi. » Voilà l'objection capitale d'Augustin contre le platonisme. Il sentait bien qu'au lieu de toucher Dieu, d'en jouir, il ne sortait pas des purs concepts de son esprit, qu'il s'égarait toujours dans les fantasmagories de l'idéalisme. A quoi bon renoncer aux réalités illusoires des sens, si ce n'est point pour en *posséder* de plus solides? Son intelligence, son imagination de poète pouvaient être séduites par le mirage platonicien, son cœur n'était point rassasié. « Autre chose, dit-il, est d'apercevoir, du haut d'un pic sauvage, la patrie de la paix, autre chose de marcher dans le chemin qui y conduit. »

Ce chemin, c'est saint Paul qui le lui montrera. Il commença à lire assidûment les *Épîtres*, et, à mesure qu'il les lisait, il prenait conscience de l'abîme qui sépare la philosophie de la sagesse, — celle-là qui assemble les idées des choses, celle-ci, qui, par delà les idées, conduit jusqu'aux réalités divines, auxquelles les autres sont suspendues. L'Apôtre enseignait à Augustin qu'il ne suffit pas d'entrevoir Dieu à travers le cristal des concepts, mais qu'il faut, en esprit et en vérité,

s'unir à Lui, — le posséder, jouir de Lui. Et, pour s'unir au Bien, il est nécessaire que l'âme se mette en l'état convenable pour une telle union, qu'elle se purifie et qu'elle se guérisse de toutes ses maladies charnelles, qu'elle reconnaisse sa place dans le monde et qu'elle s'y tienne. Nécessité de la pénitence, de l'humilité, du cœur contrit et humilié. Seul, le cœur contrit et humilié verra Dieu. — « Le cœur brisé sera guéri, dit l'Écriture, le cœur superbe sera mis en pièces. » — Ainsi, l'intellectuel qu'était Augustin devait changer de méthode, et il sentait que ce changement était juste. Si l'écrivain, pour écrire de belles choses, doit se mettre préalablement dans une sorte d'état de grâce, où non seulement des actions basses, mais d'indignes pensées lui deviennent impossibles, de même le chrétien, pour concevoir les vérités divines, doit purifier et préparer son œil intérieur par la pénitence et l'humilité. Augustin, en lisant saint Paul, se pénétrait de cette pensée. Mais ce qui l'émouvait surtout dans les *Épîtres*, c'en était l'accent paternel, la douceur, l'onction cachée sous la rudesse inculte des phrases. Il en était charmé. Quelle différence avec les philosophes! — « Nulle trace, dans leurs pages si célèbres, ni de l'âme pieuse, ni des larmes de la pénitence, ni de ton Sacrifice, ô mon Dieu, ni des tribulations de l'esprit... Personne n'y entend le Christ qui appelle : « Venez à moi, vous tous qui souffrez ! » Ils dédaignent d'apprendre de Lui qu'il est doux et humble de cœur, car « vous avez caché ces vérités aux habiles et aux savans, et vous les avez révélées aux petits. »

Mais c'est peu de s'abaisser : il importe avant tout de se guérir de ses passions. Or les passions d'Augustin étaient, pour lui, « de vieilles amies. » Comment pourrait-il s'en séparer? Le courage lui manquait pour cette médication héroïque. Qu'on songe à ce que c'est qu'un jeune homme de trente-deux ans. Il pensait toujours à prendre femme. La luxure le tenait par les liens inextricables de l'habitude, et il se complaisait dans l'impureté de son cœur. Quand, cédant aux exhortations de l'apôtre, il essayait de conformer sa conduite à la nouvelle méthode de son esprit, « les vieilles amies » accouraient pour le supplier de n'en rien faire : « Elles me tiraient, dit-il, par le vêtement de ma chair, et elles murmuraient à mon oreille : — Est-ce que tu nous quittes? Quoi! dès ce moment, nous ne serons plus avec toi, pour jamais? *Non erimus tecum ultra in æternum?...*

Et, dès ce moment, telle chose que tu sais bien, et telle autre chose encore ne te sera plus permise, — pour jamais, pour l'éternité?... »

L'éternité! Quel mot! Augustin était saisi d'épouvante. Puis ayant réfléchi, il leur disait : « Je vous connais, je vous connais trop! Vous êtes le Désir sans espérance, le gouffre sans fond, que rien ne rassasie. J'ai assez souffert à cause de vous! » Et le dialogue angoissé reprenait : « Qu'importe! Si le seul bonheur possible pour toi, c'est de souffrir à cause de nous, de jeter ta chair au gouffre vorace, sans fin, sans espérance! — Bon pour les lâches!... Pour moi, il y a un autre bonheur que le vôtre, il y a *autre chose* : j'en suis sûr! » Alors, les amies, un moment déconcertées par ce ton d'assurance, chuchotaient d'une voix plus basse : « — Si pourtant tu perdais ce misérable bonheur pour une chimère encore plus creuse!... D'ailleurs tu t'abuses sur ta force : tu ne pourras pas, tu ne pourras jamais te passer de nous! » Elles avaient touché le point douloureux : Augustin n'avait que trop conscience de sa faiblesse. Et sa brûlante imagination les lui évoquait, avec un extraordinaire éclat, ces plaisirs dont il ne pourrait se passer. Ce n'étaient pas seulement les voluptés de la chair, mais aussi ces riens, ce superflu, « ces plaisirs légers qui font aimer la vie. » Les vieilles amies perfides chuchotaient toujours : « Attends encore! Les biens que tu méprises ont leurs charmes : ils offrent même de grandes douceurs. Tu ne dois pas en détacher ton cœur à la légère, car il serait honteux pour toi d'y revenir ensuite. » Ces biens qu'il allait abandonner, il se les énumérait, il les voyait resplendir devant lui et se teindre des couleurs les plus captivantes : le jeu, les festins somptueux, la musique, les chants, les parfums, les livres, la poésie, les fleurs, la fraîcheur des forêts (il se rappelait les bois de Thagaste et les chasses avec Romanianus), enfin tout ce qu'il avait aimé, — jusqu'à « cette candeur de la lumière, si amie des yeux humains. »

Pris entre ces tentations et l'ordre de sa conscience, Augustin ne pouvait pas se décider, et il s'en désespérait. Sa volonté affaiblie par le péché était incapable de lutter contre elle-même. Et ainsi il continuait à subir la vie et à être « dévoré par le temps. »

La vie de ce temps-là, si elle était supportable pour les gens paisibles, volontairement éloignés des affaires et de la politique,

cette vie de l'Empire finissant offrait un spectacle scandaleux pour un esprit droit et une âme fière comme était Augustin. Cela aurait dû le dégoûter tout de suite de rester dans le monde. A Milan, tout près de la Cour, il se trouvait en bonne place pour voir ce que l'ambition et la cupidité humaines peuvent engendrer de bassesse et de férocité. Si le présent était hideux, l'avenir s'annonçait sinistre. L'Empire romain n'existait plus que de nom. Des étrangers, accourus de tous les pays de la Méditerranée, exploitaient les provinces sous son nom. L'armée était presque complètement aux mains des Barbares. C'étaient des tribuns goths qui faisaient le service d'ordre autour de la basilique où saint Ambroise s'était renfermé avec son peuple, pour résister aux ordres de l'impératrice Justine qui voulait donner cette église aux ariens. Des eunuques levantins régentaient, au palais, la valetaille des comtes et des fonctionnaires de tout rang. Tous ces gens-là se précipitaient à la curée. L'Empire, même affaibli, restait toujours une admirable machine à dominer les hommes et à extraire l'or des peuples. Aussi les ambitieux et les aventuriers, d'où qu'ils vinssent, aspiraient-ils à la pourpre : elle valait encore qu'on y risquât sa peau. Plus que les patriotes, désolés de cet état de choses (et il y en eut de très énergiques), les gens de rapine et de violence étaient intéressés au maintien de l'Empire. Les Barbares eux-mêmes désiraient y entrer pour le rançonner plus impunément.

Quant aux empereurs, même chrétiens sincères, ils étaient obligés de devenir d'affreux tyrans, pour défendre leurs vies sans cesse menacées. Jamais les supplices ne furent plus fréquens ni plus cruels qu'à cette époque. A Milan, on avait pu montrer à Augustin, près du cubiculum impérial, les loges où le précédent empereur, le colérique Valentinien entretenait deux ourses, *Miette d'Or* et *Innocence*, qui étaient ses exécuteurs sommaires. Il les nourrissait de la chair des condamnés. Peut-être Miette d'Or vivait-elle toujours. Innocence, — notons l'atroce ironie du nom, — avait été rendue à la liberté de ses forêts natales, en récompense de ses bons et loyaux services.

Augustin, qui rêvait toujours d'être fonctionnaire, allait-il se mêler à ce monde de fourbes, d'assassins et de bêtes brutes? A les voir de près, il sentait sa bonne volonté faiblir. Comme tous ceux qui appartiennent à des générations fatiguées, il devait être dégoûté de l'action et des vilenies qu'elle entraîne.

A l'approche ou au lendemain des grandes catastrophes, il y a ainsi une contagion de pessimisme noir, qui glace les âmes délicates. En outre, il était malade : circonstance favorable pour un désabusé, s'il caresse des pensées de détachement. Dans les brouillards de Milan, sa poitrine et sa gorge se délabraient de plus en plus. Enfin, il est probable que, comme rhéteur, il n'y réussissait pas mieux qu'à Rome. Il y avait là une espèce de fatalité pour les Africains. Si grande que fût leur réputation dans leur pays, c'en est fait, dès qu'ils avaient passé la mer. Apulée, le grand homme de Carthage, l'avait expérimenté à ses dépens. On s'était moqué de sa rauque prononciation carthaginoise. Pareille chose arriva pour Augustin. Les Milanais tournaient en ridicule son accent d'Afrique. Il se trouvait même, parmi eux, des puristes pour découvrir des solécismes dans ses phrases.

Mais ces misères d'amour-propre, ce dégoût croissant des hommes et de la vie étaient peu de chose, au regard de ce qui se passait en lui. Augustin avait mal à l'âme. Son inquiétude habituelle devenait une souffrance de tous les instans. A de certains momens, il était assailli par ces grandes vagues de tristesse qui déferlent tout à coup du fond de l'inconnu. Nous croyons, en ces minutes-là, que le monde entier se rue sur nous. La vague le roulait, il se relevait meurtri. Et il sentait se tendre en lui une volonté nouvelle qui n'était pas la sienne, et sous laquelle l'autre, la volonté pécheresse, se débattait. C'était comme l'approche d'un être invisible, dont le contact l'oppressait d'une angoisse pleine de délices. Cet être voulait éclore en lui, mais le poids de ses vieilles fautes l'en empêchait. Alors son âme criait de douleur.

Dans ces momens-là, avec quelle volupté il se laissait bercer par les chants d'église ! Les chants liturgiques étaient alors une nouveauté en Occident. L'année même où nous sommes, saint Ambroise venait de les inaugurer dans les basiliques milanaises.

La jeunesse des hymnes ! On ne peut y songer sans émotion. On envie Augustin de les avoir entendues dans leur fraîcheur virginale. Ces beaux chants, qui allaient monter pendant tant de siècles et qui planent toujours aux voûtes des cathédrales, prenaient leur vol pour la première fois. On se refuse à penser qu'un jour ils replieront leurs ailes et qu'ils se tairont.

Puisque les corps humains, temple du Saint-Esprit, revivront en gloire, on voudrait croire, avec Dante, que les hymnes, temples du Verbe, sont immortelles aussi et qu'elles retentiront encore dans l'éternité. Sans doute, parmi les vallons crépusculaires du Purgatoire, les âmes dolentes continuent à chanter le *Te lucis ante terminum*, de même que, dans les cercles d'étoiles, où tournent sans fin les Bienheureux, s'élancent à jamais les accens jubilatoires du *Magnificat*...

Même sur ceux qui ont perdu la foi, le pouvoir de ces hymnes est invincible : « Si tu savais, disait Renan, le charme que les magiciens barbares ont su enfermer dans ces chants !... Rien qu'à les entendre, mon cœur se fond ! » Le cœur d'Augustin, qui n'avait pas encore la foi, se fondait, lui aussi, en les entendant : « Comme j'ai pleuré, mon Dieu, à tes hymnes et à tes cantiques ! Comme j'étais exalté par les douces voix de ton Église ! Elles pénétraient dans mes oreilles, et la vérité se répandait dans mon cœur, et l'élan de ma piété rebondissait plus fort, et mes larmes coulaient, et cela me faisait du bien. » Son cœur se soulageait de son oppression, tandis que son esprit était ébranlé par la divine musique. Augustin aimait passionnément la musique. A cette époque, il conçoit Dieu comme le grand Musicien des mondes, et, bientôt, il écrira que « nous sommes une strophe dans un poème. » En même temps, les figures vivantes et fulgurantes des psaumes, par delà les métaphores banales de la rhétorique qui encombraient sa mémoire, réveillaient, au fond de lui, son imagination sauvage d'Africain et lui donnaient l'essor. Et puis, l'accent si tendre de la plainte, dans ces chants sacrés : « *Deus ! Deus meus !*... O Dieu ! ô *mon* Dieu ! » La Divinité n'était plus une froide chimère, un fantôme qui se recule dans un infini inaccessible : elle devenait la possession même de l'âme aimante. Elle se penchait sur la pauvre créature meurtrie, elle la prenait dans ses bras, et elle la consolait avec des mots paternels.

Augustin pleurait de tendresse et de ravissement, mais aussi de désespoir. Il pleurait sur lui-même. Il voyait qu'il n'avait pas le courage d'être heureux du seul bonheur possible. De quoi s'agissait-il, en effet, pour lui, sinon de conquérir cette « vie bienheureuse, » qu'il poursuivait depuis si longtemps. Ce qu'il avait cherché à travers les amours, c'était le don total de son âme, c'était de se réaliser complètement. Or, cette plénitude de

soi, elle n'est qu'en Dieu : *in Deo salutari meo.* Les âmes que nous avons blessées ne sont à l'unisson, avec nous et avec elles-mêmes, qu'en Dieu... Et le doux symbolisme chrétien l'invitait par ses plus accueillantes images : les Ombrages du Paradis, la Fontaine d'eau vive, le Rafraîchissement dans le Seigneur, le Rameau vert de la Colombe, annonciatrice de la paix... Mais les passions résistaient toujours : — Demain ! Attends encore un peu ! Est-ce que nous ne serons plus avec toi pour jamais ? *Non erimus tecum ultra in æternum?...* Quel son lugubre dans ces syllabes, — et combien effrayant pour une âme timide ! Elles tombaient, lourdes comme du bronze, sur celle d'Augustin.

Il fallait en finir. Il fallait que quelqu'un le forçât à sortir de son indécision. Instinctivement, conduit par cette volonté mystérieuse qu'il sentait naître en lui, il alla trouver, pour lui conter sa détresse, un vieux prêtre, nommé Simplicianus, qui avait converti ou dirigé, dans sa jeunesse, l'évêque Ambroise. Sans doute, il lui parla de ses lectures récentes, — et notamment de ses lectures platoniciennes, — et de tous les efforts qu'il faisait pour entrer dans la communion du Christ : il s'avouait convaincu, mais incapable de passer à la pratique de la vie chrétienne. Alors, très habilement, en bon connaisseur des âmes, qui savait que la vanité n'était pas morte chez Augustin, Simplicianus lui proposa en exemple justement le traducteur de ces Dialogues de Platon, qu'il venait de lire avec tant d'enthousiasme : ce fameux Victorinus, cet orateur si admiré et si savant, qui avait sa statue sur le forum romain. Lui aussi, ce rhéteur, il croyait que la foi est possible sans les œuvres. Il était chrétien seulement de tête, par un reste d'orgueil philosophique et aussi par crainte de se compromettre aux yeux de l'aristocratie de Rome, encore presque tout entière païenne. Simplicianus lui remontrait en vain l'illogisme de sa conduite, lorsque, tout à coup, il se décida. Le jour du baptême des catéchumènes, l'homme illustre monta sur l'estrade préparée dans la basilique pour la profession de foi des nouveaux convertis, et, là, comme le dernier des fidèles, il prononça la sienne devant tout le peuple assemblé. Ce fut un coup de théâtre. La foule, transportée par ce beau geste, acclama le néophyte. Partout, on criait : « Victorinus ! Victorinus !... »

Augustin écoutait ce petit récit, dont tous les détails étaient si heureusement choisis pour agir sur une imagination comme

la sienne : la statue sur le forum romain, l'estrade du haut de laquelle l'orateur avait parlé un langage si nouveau et si inattendu, les acclamations triomphales de la foule : « Victorinus ! Victorinus ! » Déjà, il s'y voyait lui-même. Il était dans la basilique, sur l'estrade, en présence de l'évêque Ambroise; il prononçait, lui aussi, sa profession de foi, et le peuple de Milan battait des mains : « Augustin! Augustin! » Mais un cœur contrit et humilié pouvait-il se complaire ainsi à la louange humaine? Si Augustin se convertissait, ce serait uniquement pour Dieu et devant Dieu ! Il repoussa bien vite la tentation... Néanmoins, cet exemple venu de si haut lui fit une très forte et très salutaire impression. Il y aperçut comme une indication providentielle, une leçon de courage qui le concernait personnellement.

A quelque temps de là, il reçut la visite d'un compatriote, un certain Pontitianus, haut fonctionnaire du Palais. Augustin se trouvait seul à la maison, avec son ami Alypius. On prit des sièges pour causer, et par hasard, les yeux du visiteur rencontrèrent les Épîtres de saint Paul posées sur une table à jeu. La conversation partit de là. Pontitianus, qui était chrétien, célébra l'ascétisme et, en particulier, les prodiges de sainteté accomplis par Antoine et ses compagnons dans les déserts d'Égypte : c'était un sujet d'actualité. A Rome, dans les milieux catholiques, on ne parlait que des solitaires égyptiens, et aussi du nombre de plus en plus grand de ceux qui se dépouillaient de leurs biens, pour vivre dans le renoncement absolu. A quoi bon les garder, ces biens que l'avarice du fisc avait si tôt fait de confisquer et que les Barbares guettaient de loin ! Les brutes qui descendaient de Germanie s'en empareraient tôt ou tard ! Et même, en admettant qu'on pût les sauver, en garder la jouissance toujours précaire, est-ce que la vie d'alors valait la peine d'être vécue ? Il n'y avait plus rien à espérer pour l'Empire ! Les temps de la grande désolation étaient proches !...

Pontitianus, sentant l'effet de ses paroles sur ses auditeurs, en vint à leur conter une aventure tout intime. Il se trouvait à Trèves, où il avait suivi la Cour impériale. Or, un après-midi, que l'Empereur était au cirque, il se promenait aux environs de la ville, avec trois de ses amis, comme lui fonctionnaires du Palais. Deux d'entre eux, s'étant séparés des autres et errant dans la campagne, rencontrèrent une cabane habitée par

quelques ermites. Ils entrèrent, aperçurent un livre, la *Vie de saint Antoine*. Ils le lurent, et ce fut, pour eux, la conversion foudroyante, instantanée. Résolus à se joindre sur l'heure aux solitaires, les deux courtisans ne reparurent point au Palais. Et c'étaient des fiancés!...

Le ton de Pontitianus, en rapportant ce drame de conscience, dont il avait été témoin, trahissait une émotion singulière, qui se communiquait à Augustin. Les paroles du visiteur résonnaient en lui comme des coups de bélier. Il se reconnaissait dans les deux courtisans de Trèves. Lui aussi, il était las du monde, lui aussi il était fiancé! Allait-il faire comme l'Empereur, rester au cirque, occupé de vains plaisirs, tandis que d'autres se tournaient vers l'unique félicité?

Lorsque Pontitianus se retira, Augustin était dans un trouble inexprimable. L'âme repentante des deux courtisans avait passé dans la sienne. Sa volonté se dressait douloureusement contre elle-même et se torturait. Brusquement, il saisit le bras d'Alypius et lui dit avec une exaltation extraordinaire :

« — Que faisons-nous? Oui, que faisons-nous? N'as-tu pas entendu? Les ignorans se lèvent, ils ravissent le ciel, et nous, avec nos doctrines sans cœur, voilà que nous nous roulons dans la chair et le sang! »

Alypius le regardait avec stupeur : « C'est qu'en effet, dit-il, mon accent avait quelque chose d'insolite. Mon front, mes joues, mes yeux, mon teint, l'altération de ma voix exprimaient ce qui se passait en moi, bien plus que mes paroles. » S'il pressentait, à cet émoi de sa chair, l'imminence de la céleste approche, il n'éprouvait, en cet instant, qu'une violente envie de pleurer, et il avait besoin de solitude pour pleurer en liberté. Il descendit au jardin. Alypius, inquiet, le suivit de loin, s'assit en silence, à côté de lui, sur le banc où il s'était arrêté. Augustin ne remarqua même point la présence de son ami. Son agonie intérieure recommençait. Toutes ses fautes, toutes ses souillures passées se représentèrent à son esprit, et, sentant combien il leur était encore attaché, il s'indignait contre sa lâche faiblesse. Oh! s'arracher à toutes ces vilenies! En finir une bonne fois!... Soudain, il se leva. Ce fut comme un souffle de tempête qui passait sur lui. Il se précipita au fond du jardin, tomba à genoux sous un figuier, et, la face contre terre, il éclata en sanglots. De même que l'olivier de Jérusalem qui abrita la

veillée suprême du Divin Maître, le figuier de Milan vit tomber sur ses racines une sueur de sang. Augustin, haletant sous l'étreinte victorieuse de la Grâce, gémissait : « Jusques à quand ? Jusques à quand ?... Demain ? Demain ?... Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi pas, sur l'heure, sortir de mes hontes ?... »

A ce moment même, une voix d'enfant, venue de la maison voisine, se mit à répéter en cadence : « *Prends et lis ! Prends et lis !* » Augustin tressaillit : qu'était-ce que ce refrain ? Était-ce une cantilène que les petits garçons ou les petites filles du pays eussent coutume de chanter ? Il ne s'en souvenait point, il ne l'avait jamais entendue... Aussitôt, comme sur un ordre divin, il se releva de terre, courut à la place où Alypius était toujours assis, et où il avait laissé les Épîtres de saint Paul. Il ouvrit le livre, et le premier verset qui s'offrit à ses yeux fut celui-ci : *Revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne cherchez point à contenter les désirs de la chair !* La chair !... Le verset sacré le visait directement, lui Augustin, encore si charnel ! Ce commandement, c'était la réponse d'en haut !...

Il marqua du doigt le passage, ferma le livre. Ses angoisses avaient cessé. Une grande paix l'inondait : — tout était fini ! — D'un visage tranquille, il apprit à Alypius ce qui venait de s'accomplir, et, sans plus tarder, il entra dans la chambre de Monique, pour le lui dire aussi. La sainte n'en fut point surprise. Depuis longtemps, elle savait tout d'avance : « Là où je suis, là aussi tu seras. » Mais elle laissait éclater sa joie. Son message était rempli. Elle pouvait chanter son cantique d'actions de grâces et rentrer dans la paix de Dieu.

Cependant, le bon Alypius, toujours avisé et pratique, avait rouvert le livre et montré à son ami la suite du verset, que, dans son exaltation, il avait négligé de lire. L'Apôtre disait : *Soutenez celui qui est encore faible dans la foi !* Cela aussi s'adressait à Augustin. C'était trop sûr : sa foi nouvelle était encore bien chancelante. Que la présomption ne l'aveuglât point ! Oui, sans doute, de toute son âme, il voulait être chrétien : il lui restait maintenant à le devenir.

LOUIS BERTRAND.

(*La quatrième partie au prochain numéro.*)

LAURE[1]

DERNIÈRE PARTIE (2)

X

Marc ne passa point la journée sans observer que dans l'esprit de sa femme s'était produit un changement singulier; même il s'en rendit compte beaucoup plus nettement que n'avait fait Laure. Elle avait, en réalité, été touchée jusqu'au fond de l'âme, et cette secousse trop forte l'avait laissée chancelante et désorientée. Le dévouement de Laure subitement révélé, et, plus encore, cette brusque ouverture sur l'infini avaient brisé tous ses sentimens habituels et jusqu'à l'idée qu'elle se faisait de sa propre vie. Dans cette crise qu'un sourd malaise avait préparée, elle avait besoin de Laure, de sa présence, de son affection, comme si la sorte de grandeur qu'elle trouvait en sa conduite et ses paroles pouvaient seules la mettre à l'aise et la secourir.

Que, après ce qu'elle avait appris, tout demeurât immuable et pareil dans son existence, cette supposition blessait sa générosité native. Mais encore, que faire? elle n'en avait pas idée...

Marc, assis près d'elle et causant, lui apportait la rumeur et les échos de ce monde extérieur dont depuis plusieurs semaines elle avait été séparée. Elle le voyait s'intéresser à des objets ou des événemens insignifians et incapables, en ce moment tout au moins, de la toucher. Combien le ton même de sa conversa-

(1) *Copyright by* Bernard Grasset, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars, 1er et 15 avril.

tion était différent de celui auquel Laure l'avait déjà presque accoutumée! Pour rompre ce malentendu pénible, plusieurs fois le désir lui vint de confier à Marc ce qui s'était passé; le secret de Laure monta jusqu'à ses lèvres : cependant, il ne lui appartenait pas de le révéler. A quoi bon, du reste? Pourrait-elle même à ce prix faire entendre à Marc la sorte d'émoi dont elle était troublée?

Lui s'apercevait bien qu'elle l'écoutait distraitement, comme si elle avait eu l'esprit captif d'autres préoccupations. Cet accueil le surprit un peu; mais il supposa que c'était l'humeur et le caprice d'un moment, et tout d'abord n'y voulut point prendre garde. Pourtant, au cours de l'après-midi, sa contrariété s'accrut peu à peu et, finalement, bien qu'il ne fût pas habitué à une intimité profonde avec sa femme, il observa chez elle avec impatience ce flot de pensées continu et pour ainsi dire visible, qui la mettait très loin de lui.

Il n'avait jusque-là vu Laure que peu d'instans. Mais, à huit heures, tous les trois furent réunis pour dîner dans la salle à manger : là, au bout de peu de minutes, quelques gestes, de menus indices, les signes d'une entente qui n'existait pas entre Laure et Louise lorsqu'il était parti, lui suggérèrent brusquement l'idée que Laure, pendant son absence, avait pu prendre sur sa femme un grand ascendant. Cette supposition prit corps dès qu'elle l'eut effleuré. Il avait toujours jugé Louise de caractère assez flexible et mobile, et il lui parut tout à coup naturel et presque inévitable que Laure, sortant d'un cloître, avec toute son exaltation, eût fait effort pour l'amener à ses vues. L'attitude de sa femme ainsi interprétée le blessa bien davantage. Ses idées coururent sur cette pente... Il regarda Laure : ses manières effacées et discrètes lui déplurent, et il pensa qu'il faudrait peu de certitudes dans le sens de ses craintes pour détruire la sympathie qu'il lui avait gardée jusque-là.

Longtemps il ne dit rien; dans le silence, chacun poursuivait ses réflexions particulières; or, en ce même moment, Laure avait la sensation vive et directe que la situation présente ne pouvait pas se prolonger.

En se retrouvant auprès de sa sœur après ces quelques heures de séparation, elle avait, en face de Marc, fait précisément la même observation que lui : à savoir qu'entre elles deux, une alliance s'était formée, une indéfinissable et secrète union

dont il était exclu. Elle se douta même qu'il s'en rendait compte, et entrevit ses soupçons. Ainsi, pour la première fois, elle s'aperçut que sa présence pouvait les diviser; et, sentant son tort, dans ce silence glacial qui durait, elle éprouva un grand malaise. Elle prit la résolution de s'éloigner le plus tôt possible, dans deux ou trois jours, pensa-t-elle. Du reste, de toutes façons, sa position ici était devenue trop pénible... Lorsqu'elle se fut ainsi décidée, elle éprouva un réel soulagement, malgré le regret douloureux d'abandonner l'unique affection qui eût jamais brillé dans sa solitude.

Après le dîner, on se rendit dans le salon. Laure se retira de bonne heure.

Lorsqu'elle fut partie, Marc se leva; il marcha un moment de long en large en passant près de Louise, qui était assise dans un fauteuil à l'angle de la cheminée.

Puis il s'arrêta à côté d'elle et lui demanda d'un ton neutre, presque indifférent, presque conciliant :

— Est-ce que Laure va encore rester longtemps?

Malgré cette intonation bienveillante, Louise pressentit le désir secret qui s'abritait sous cette question.

— Mon Dieu, je l'espère..., dit-elle avec simplicité.

Marc ne répondit pas et se remit à marcher. Mais, une minute après, il s'arrêta à nouveau et, comme s'il restait sur le même sujet, il dit qu'en passant à Paris il avait invité plusieurs amis pour une date prochaine, et ajouta :

— Si Laure est encore ici lorsqu'ils viendront, je crains que ce ne soit gênant, — au moins pour elle... Tu te souviens de son arrivée?

Comme Louise ne témoignait rien, il demanda :

— Est-ce que j'ai eu tort de faire ces invitations?

Louise fit un geste ennuyé :

— Cela ne m'amuse plus de voir ces gens, qu'il faudra occuper, distraire...

— Voyons, dit-il, voyons! — la première fois avec un léger accent de reproche, et ensuite comme s'il voulait s'adresser à elle d'une façon très sérieuse.

Elle se redressa assez brusquement :

— Eh bien! continua Marc. Qu'arrive-t-il? Voilà que, maintenant, tu ne veux plus voir personne!

Il ajouta avec une ironie assez douce, comme s'il avait

pénétré ses secrets motifs : « Tu veux, toi aussi, te cloîtrer? »

Elle le regarda d'un air inquiet.

— C'est Laure qui t'a donné ces idées, affirma-t-il avec un peu de brusquerie... C'était facile à prévoir du reste, reprit-il d'un ton mécontent. Réponds-moi, n'est-ce pas vrai?

Elle fit un signe qui pouvait passer pour un signe d'acquiescement.

— Laure s'est mêlée de ce qui ne la regarde pas, dit-il avec le même accent un peu âpre, qui offusqua Louise. Il n'est pas difficile de reconnaître là sa main.

Il ajouta : « Je sais ce qu'elle est... »

Louise, levant la tête, répliqua :

— Je sais que tu le sais.

Il fut très étonné, fronça les sourcils, leurs regards se croisèrent; dans les yeux de sa femme il vit de l'indécision, de la prière, un mystère bizarre. Il regretta soudain sa vivacité, ce mouvement d'humeur. Ayant fait encore quelques pas, il vint s'asseoir en face d'elle et aborda d'autres sujets, sur lesquels il tenta vainement de retenir son attention.

Louise avait été froissée de ses paroles, affligée aussi qu'il eût de l'hostilité envers Laure et qu'il le laissât paraître. De plus, les sentimens de Marc ne lui permettaient plus de douter de l'imminence et de la nécessité d'une solution qui serait certainement pénible. Elle éprouva le désir très vif de se retrouver près de Laure; ayant attendu quelques momens, elle sortit et monta dans la chambre de sa sœur.

Laure était déjà couchée. Quand Louise entra, elle alluma la lampe près d'elle et s'inquiéta de cette visite imprévue.

— Que s'est-il passé? demanda-t-elle.

Louise s'approcha, s'assit au bord du lit; puis, sans donner d'explications, se mit à pleurer. Depuis la veille, elle avait l'esprit et les nerfs tendus; aussi ses larmes la soulageaient. Laure, accoudée sur son oreiller, la regardait avec un regret navré.

— Je ne te comprends pas, dit-elle. Ne te tourmente donc pas.

Elle ajouta :

— Écoute-moi. Dès que je ne serai plus ici, tu seras libre de t'expliquer avec Marc à ta guise. Ainsi rien ne subsistera de la gêne que causent en ce moment ici, soit ma présence, soit mes confidences que tu es obligée de tenir secrètes.

Louise fit signe qu'il ne s'agissait point de cela.

Elle dit en secouant la tête :

— Marc ne me comprendra pas.

On entendit du bruit dehors, comme si de la pluie et de la grêle battaient les murs et les volets. Laure en fit la remarque que Louise ne releva pas ; elle se pencha vers Laure en murmurant :

— Laure, il ne faut pas me quitter ! J'ai tant besoin de toi, maintenant ! Je ne peux m'entendre qu'avec toi !

Laure fut émue. Elle dit :

— Marc n'aimera point que je reste.

Louise fit un signe de tête pour reconnaître que c'était vrai.

— Tu vois bien, conclut Laure.

Elle ajouta avec un sourire en indiquant le lieu de leur entretien :

— Nous aurons presque l'air de tenir des conciliabules...

Louise haussa légèrement les épaules comme pour montrer que peu lui importait ; puis elle dit :

— Si tu savais, Laure, comme je me trouve coupable envers toi ! Maintenant que je connais ta vie, il me semble que tout ce dont est composée la mienne est faux et usurpé ; c'est une sensation de chaque minute, et, si elle s'étend sur l'avenir, je ne saurai comment la supporter.

Elle ajouta :

— En comparaison de moi, tu étais d'une matière si précieuse...

Laure, voyant en elle tant d'émoi, déplora ses confidences de la veille. Elle jugea bien que ce qui l'avait ainsi affectée, c'était moins les événemens eux-mêmes que le récit de ses volontés secrètes, de ses expériences et de ses inquiétudes. Qu'avait-elle besoin de lui parler ainsi ?... Toute sa vie elle avait eu un certain désir caché de dominer les âmes d'autrui, d'y mettre la marque de la sienne. Elle se l'avouait en ce moment et se le reprochait. Longtemps après que sa sœur fut partie, elle continua à réfléchir. Dans ce désarroi où elle voyait Louise, elle se faisait un scrupule de la quitter, et cependant, après ce qu'elle avait ce soir-là observé et appris, il ne lui convenait plus de demeurer. Elle ne savait quel parti prendre.

Elle resta dans le même embarras toute la matinée du lendemain ; ensuite une circonstance survint qui trancha ses doutes.

Avant le déjeuner, elle était restée quelques instans seule avec Marc dans la salle à manger, presque sans échanger avec lui aucune parole. Ensuite Louise vint, s'excusant de son retard ; elle se plaignit de migraine ; elle avait les traits fatigués ; après le déjeuner, elle remonta de bonne heure dans sa chambre. Comme Laure se disposait à aller dans le parc, Marc s'offrit à l'accompagner.

Il s'était en effet proposé de lui faire quelques questions au sujet de ce qu'il avait remarqué la veille, et il jugea cette occasion favorable. Laure pressentit ses intentions.

Le temps était comme la veille, gris, froid, menaçant, le ciel était chargé de nuages. Ils marchèrent un moment sur la terrasse.

Marc éprouva de l'embarras à aborder un point aussi délicat. Il dit qu'il avait, en arrivant, trouvé sa femme tout autre qu'à son départ, distraite, préoccupée ; il demanda à Laure si elle l'avait remarqué aussi, et si elle savait pourquoi. Elle fit un geste évasif et ne répondit rien.

Il poursuivit, révélant cette fois sa pensée d'une façon plus directe :

— Comme je ne pouvais comprendre ce changement, je me suis demandé, Laure, si votre présence n'aurait pas eu sur elle quelque influence imprévue ? Est-ce que cette supposition vous étonne ?... En somme, il n'y aurait rien là d'extraordinaire, et ce pourrait être même sans que vous l'eussiez voulu.

Laure ne se hâta point de répondre, si bien qu'il crut qu'elle ne dirait rien encore. Mais ensuite il vit qu'il s'était fait comprendre plus clairement encore qu'il ne l'avait imaginé. De sa voix unie et calme, elle l'assura qu'elle n'avait pas le moins du monde tenté de modifier les idées ni la manière de vivre de sa sœur selon ses propres sentimens de piété.

— Non point, dit-elle, que je voie là un crime, mais enfin, puisque ce n'est pas, j'aime mieux m'en justifier. Après quoi pourtant elle se hâta d'ajouter qu'elle avait, la veille précisément, fait la même remarque que lui, de sorte qu'aussi la même supposition lui était venue. En conséquence, elle ne doutait pas qu'ils se fussent également rencontrés sur la conclusion à tirer de cette circonstance, à savoir qu'il était préférable qu'elle s'éloignât.

Son assurance tranquille déconcerta un peu Marc, qui pro-

testa; il dit qu'une telle résolution, qu'il devait considérer comme motivée par ses paroles, le peinerait.

Laure le pria de se défendre de ce scrupule, répétant que, avant tout reproche, elle était déjà persuadée autant que lui des avantages de son départ.

Marc alors ne se défendit plus que faiblement, laissant deviner, peut-être malgré lui, qu'il n'avait pas de répugnance véritable pour cette solution. De sorte qu'un moment de silence vint où ils se sentirent tous les deux d'accord sur ce point.

Mais aussitôt Laure se trouva gênée. Après cette promesse d'un prochain départ, quelle attitude avoir devant Marc jusqu'à l'instant où elle quitterait la maison ? Pouvait-elle demeurer avec dignité un jour de plus? Il lui parut que non et qu'elle n'avait qu'à s'éloigner au plus tôt. Elle hésita une seconde à cause de sa sœur... Puis, se tournant vers Marc, elle lui dit, comme conclusion de sa réflexion silencieuse, que plus elle y songeait, plus elle trouvait nécessaire de ne point rester, et qu'elle s'en irait le soir même.

Cette seconde décision, radicale et précipitée, fut mal interprétée par Marc. Il ne douta point qu'elle eût été piquée au vif par ses paroles, et qu'elle cherchât, sinon à le lui faire sentir, au moins à le mettre dans l'embarras en tirant de ses reproches les conséquences les plus dures pour elle-même. Il fut, à son tour, vexé. Il essaya d'expliquer mieux sa démarche et de l'excuser. Laure l'interrompit aussitôt :

— Marc, je vous l'ai déjà dit : vous avez raison et je suis entièrement de votre avis.

Elle était sincère, mais lui ne le voulait point croire. Bref, ils ne s'entendirent pas.

Par dépit, il cessa de faire des objections à ce départ. Elle demanda à quelle heure elle devait quitter la maison pour prendre le train qui la mènerait à Paris. Il lui répondit qu'il lui faudrait être prête à sept heures, que le coupé l'attendrait à ce moment-là.

Comme ils se séparaient, elle lui demanda s'il voudrait bien prévenir Louise.

— Oui, répondit-il.

Laure alla du côté du parc et s'y promena quelques momens. Son cœur, pendant plusieurs minutes, battit avec violence. Elle sentait maintenant davantage le côté pénible de cet entre-

tien. Cependant aurait-elle pu agir autrement? Non, elle avait été contrainte par les circonstances... Donc, dans quelques heures elle ne serait plus ici.

Marc s'était dirigé du côté des écuries, à la recherche du cocher; là il donna des ordres pour que la voiture fût prête à l'heure dite. Puis il voulut se rendre près de sa femme pour la mettre au courant de ce qui s'était passé; il rentra dans la maison; mais lorsqu'il fut au pied de l'escalier qui menait à la chambre de Louise, il s'arrêta perplexe. N'eût-il pas mieux valu que Laure se chargeât de la prévenir? Si lui-même racontait l'incident, Louise, quoi qu'il fît, serait persuadée qu'il avait voulu, provoqué peut-être ce départ? Il hésita un moment; puis, se persuadant que Laure ne pouvait tarder d'aller trouver sa sœur, il abandonna le dessein de cette explication difficile et se rendit dans son bureau.

Cependant, une fois là, il se dit : « En somme, si Louise pense que je suis cause de ce départ, est-ce qu'elle se trompera tant? Est-ce que ce n'est pas la vérité, après tout? » Il eut des remords. Il se rappela tout ce qu'il avait dit à Laure jadis; vraiment, il n'eût pas dû se donner même les apparences d'un tel tort. Il songea encore que si Laure n'avait point fait l'abandon de sa fortune, sans doute à la mort de Maximilien, elle aurait eu en héritage cette maison qu'elle allait quitter ce soir... Et cependant, devait-il, lui, pour ces motifs, s'interdire la moindre observation si elle était cause de désunion entre sa femme et lui? Non, son droit était bien certain... Irrité à la fois contre elle et contre lui-même, il marcha longtemps dans la pièce d'un pas nerveux.

Laure se promena quelques momens dans le parc; puis, lorsqu'elle se fut remise de son premier trouble, elle monta chez elle. Il était déjà plus de trois heures. Elle sonna une femme de chambre, qu'elle attendit vainement; elle s'occupa seule à préparer son départ. Elle fit sa malle; lentement, méthodiquement elle rangea ses affaires, s'appliquant à retenir ses pensées sur cet unique souci, matériel et présent, et se gardant par cette occupation contre des réflexions trop graves. Beaucoup de temps passa ainsi; avant même qu'il fût cinq heures, sous le ciel bas le jour s'obscurcit, et le soir fit glisser ses ombres dans la pièce. Elle regarda au dehors : sur la façade de la maison, qu'elle apercevait de biais, des fenêtres s'éclairèrent çà et là. Le vent pas-

sait par bourrasques sur le parc, faisant gémir les arbres ; par momens, dans le jour finissant, la neige et la grêle tombaient en averses brusques, et de leur chute oblique et violente voilaient le paysage comme un rideau. Un chagrin douloureux se leva dans le cœur de Laure; elle s'approcha de la fenêtre et appuya son front contre la vitre, comme font les enfans tristes par les jours pluvieux.

Elle pensa à sa sœur... Pourquoi Louise n'était-elle pas venue ? Elle l'avait peut-être froissée par sa décision soudaine ? Est-ce qu'il lui faudrait la quitter mécontente et glacée ? Du reste, elle ne la reverrait sans doute pas avant bien longtemps ; qui sait ? elle ne la reverrait peut-être plus ?... Et elle-même, où serait-elle demain ? Son cœur se serra, une inquiétude sourde et tragique envahit son âme, elle éprouva le besoin impérieux d'aller vers sa sœur, de passer à côté d'elle les brefs momens qui la séparaient encore de ce départ irréparable et qu'elle avait voulu.

Elle sortit de sa chambre, descendit l'escalier et se rendit dans le salon, où elle pensait trouver Louise. Elle entra : les deux pièces étaient vides ; elles étaient éclairées comme chaque soir ; elles avaient un air inhabité, sous la lumière immobile, dans le silence morne. Laure les traversa rapidement, presque émue, et gagna une salle du rez-de-chaussée où le petit garçon avait ses jouets et où il passait la plus grande partie de son temps. Elle entr'ouvrit la porte : Louise n'était pas là non plus ; au delà d'un vaste espace d'ombre, elle aperçut dans le fond de la pièce l'enfant avec sa bonne, sous la clarté d'une lampe. Elle voyait de face son visage entouré de cheveux blonds. Il était debout, il appuyait les coudes sur les genoux de sa bonne qui était assise ; et, les mains sous le menton, il levait vers elle ses grands yeux limpides avec l'air d'écouter une paisible histoire. Laure referma la porte sans entrer.

Elle se dit que sans doute Louise n'avait pas quitté sa chambre de l'après-midi. Elle s'y rendit et en effet la trouva là. Louise, dans un angle près d'une fenêtre, était étendue sur un divan qu'une étoffe orientale couvrait de ses plis. La pièce assez vaste était garnie de tentures rares, de meubles anciens et de bibelots ; par terre, au pied du divan, était étalée la peau d'un ours à la gueule énorme, près de laquelle une haute lampe au globe dépoli posait son pied de cuivre mince et tordu.

Louise tenait à la main un livre qu'elle ne lisait pas. Quand Laure se fut approchée d'elle, elle se souleva un peu, et, en même temps qu'elle lui prenait la main, elle lui dit avec une expression de regret, affectueux et peiné :

— Pourquoi m'as-tu laissée seule cet après-midi ? J'ai souffert de la tête tout le temps... Maintenant je vais un peu mieux ..

Laure fut très étonnée de cet accueil si calme.

Elle demanda :

— Marc est venu ?

— Non...

— Comment ! s'écria Laure. Marc n'est pas venu ?

Elle recula d'un pas et devint pâle.

Louise, subitement effrayée, se leva :

— Pourquoi ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Ce qu'il y a, Louise ? Mais je pars...

— Quand donc ?

— Tout de suite... C'est-à-dire dans deux heures... Marc devait te prévenir...

— Tu pars ! Tu ne reviendras pas ?

— Non.

Louise resta quelques secondes immobile, regardant devant elle avec un visage sombre. Elle murmura :

— C'est Marc qui a voulu cela...

— Non, Louise, je m'y suis déterminée moi-même.

— Oh ! Laure, ne me dis pas cela ! fit-elle avec un geste véhément. Elle ajouta : — Du reste, je vous ai vus passer en causant sur la terrasse, c'est alors que tout a été résolu, j'en suis sûre. N'est-ce pas vrai ?

— Marc n'a pas demandé que je m'en aille, protesta Laure.

— Oh ! naturellement, je comprends... Il ne t'a pas dit : Je veux que vous partiez ce soir... ; c'est évident. Mais il t'a parlé de telle manière que tu as dû t'y décider.

— Louise, je trouvais, moi aussi, que je ferais bien de m'en aller... Tu le vois : je mets la discorde entre Marc et toi. Le mieux est que je parte. La voiture m'attendra à sept heures.

— Non, tu ne partiras pas ! dit Louise avec résolution. Tu ne partiras pas, ou, du moins, pas ainsi...

Elle ajouta :

— Ne me quitte pas : que ferai-je ensuite ?... Et toi, où donc iras-tu ? quoi ! dans cette froide maison où je t'aie vue un jour ?

Très animée, elle dit encore :

— Marc s'est mal conduit envers toi, au point qu'il n'a pas osé venir me le dire; cela m'étonne même de sa part... Je te demande pardon pour lui : mais tout ce qu'il pourra faire de blessant à ton égard sera réparé par moi.

Laure lui dit :

— Laisse donc cela, ne te tourmente point!

Elle crut bien faire en ajoutant que rien ne l'obligeait à s'éloigner le soir même.

Louise sonna; sa femme de chambre vint, et, ayant ouvert la porte, resta debout dans l'embrasure.

— Allez dire, commanda Louise, qu'il est inutile d'atteler le coupé : mademoiselle Laure ne partira pas.

La femme de chambre, peut-être surprise du ton impératif de Louise, attendit un instant, répéta l'ordre, puis sortit. Elle alla trouver le cocher, auquel Marc avait parlé, et lui transmit les instructions nouvelles; lui, ayant reçu un ordre de Marc, voulut tenir de lui aussi ce contre-ordre. C'est pourquoi, après conciliabule, la femme de chambre se rendit auprès de Marc, qui était toujours dans son bureau.

Marc lui fit raconter exactement ce qu'elle avait vu et ce qu'on lui avait dit.

— Madame vous a commandé de me prévenir?

— Non, monsieur.

Cette circonstance le froissa. Il se représenta bien ce qui avait dû se passer. Il ne tenait nullement à ce que Laure partît ce jour-là; mais il comprit qu'il avait eu grand tort de ne pas aller trouver sa femme à l'issue de leur conversation, et, pour ne pas laisser la situation s'aggraver davantage, il se rendit auprès d'elle aussitôt.

Dès qu'il fut entré dans la chambre, où toutes deux se trouvaient encore, Louise, s'avançant de quelques pas, lui dit avec vivacité :

— Tu viens savoir pourquoi Laure ne s'en va point?

Marc se tourna vers Laure et lui dit :

— Voyez, c'est la première fois, depuis des années, qu'entre ma femme et moi s'élève une discussion grave. Reconnaissez-y la vérité de ce que je vous disais. Cependant, Laure, vous devez en convenir, je n'ai point demandé que vous vous sépariez de nous : cela, pourquoi Louise ne le sait-elle pas?

Laure allait répondre, mais Louise, avant elle, s'adressa à Marc :

— Il importe peu que tu aies, en causant avec Laure, dit au juste ceci ou cela, puisque je sais qu'en réalité tu désirais son départ, et du reste tu ne t'en es point caché.

Marc la reprit assez doucement, disant qu'elle ne devait point tenir ce langage; puis, avec plus d'autorité, il dit qu'il avait en effet craint de voir régner dans sa maison les sentimens et les idées de Laure, idées qu'il avait connues autrefois, qu'il jugeait dangereuses et qu'il n'aimerait pas voir à sa femme. C'est à ce sujet seulement qu'il avait voulu poser une question à Laure; s'il s'était trompé dans ses suppositions, rien n'était plus simple que de le rassurer.

— Non, Marc, dit Louise d'un ton résolu, tu ne t'étais pas trompé.

— Louise, oh! je t'en prie, dit Laure comme pour lui reprocher cette parole, et l'empêcher de poursuivre... Elle avait remarqué que la figure de Marc s'était contractée et embrunie; et elle voyait avec anxiété ce conflit dont elle était cause croître et se dérouler autour d'elle sans qu'elle pût rien pour l'apaiser. Elle était restée un peu en arrière, debout à côté de la lampe.

Mais Louise ne l'écouta pas, et, les yeux pleins de flammes, continua, avec cette même exaltation dont Laure, depuis deux jours, avait vu plusieurs fois les signes.

— Non, tu ne t'es pas trompé, tu as deviné juste... Je n'ai pas passé toute ma jeunesse à côté de Laure sans qu'il me soit resté d'elle un long souvenir; que j'en aie quelquefois souffert, c'est possible; que parfois, à cause de cette influence cachée, j'aie eu de l'ennui et des larmes, c'est possible encore; et souvent je ne savais pourquoi... Mais, maintenant, je ne pourrai plus oublier; c'est vrai, il est trop tard, je suis attachée à elle, tu ne te trompais pas. Mais, écoute-moi, il est autre chose encore qui fait qu'il me serait impossible de donner tort à ma sœur et de consentir à ce qu'elle soit contrainte de s'en aller d'ici comme il a failli arriver ce soir à cause de toi... Cela, un jour tu l'aurais regretté toi-même. Oui, tu l'aurais regretté; Marc, au lieu de t'irriter, remercie-moi.

— Oh! Louise, je t'en prie! dit de nouveau Laure, inquiète de son ton ardent et ne sachant où pouvait l'entraîner le mouvement de ses paroles et de ses pensées.

Mais elle ne l'écouta point.

— Oui, quelque chose fait que ce départ brutal est révoltant,

impossible, que je ne peux pas l'accepter; quelque chose que tu as ignoré sans doute et qui fait que cela ne se peut pas...

A ces mots, Laure effrayée se rapprocha d'elle.

—Mais, Louise, que veux-tu dire? Est-ce ce que je t'ai raconté?

Elle ne voyait pas de lien entre cet événement et la situation présente. Elle saisit le bras de Louise et s'adressant à elle avec vivacité :

— Je t'en supplie, tais-toi! Tu m'avais promis le silence...

— Mais pourquoi cacher cela? Il faut bien que je m'explique au contraire, car c'est l'heure ou jamais...

— Comment! c'est donc vrai?... Oh! Louise, tais-toi! Je t'en supplie, tais-toi! Ces paroles que tu veux prononcer, tu ne pourras plus les réparer; je suis sûre que tu les regretteras. Je t'ai prévenue déjà : un abîme sera creusé entre vous et moi; c'est un éternel adieu!...

Malgré ces supplications de Laure, Louise, en quelques phrases rapides et décidées, dit à Marc à quel prix leur mariage s'était fait. Dès les premiers mots, Laure avait reculé de quelques pas, jusqu'à ce coin plus éclairé où elle avait trouvé Louise en arrivant. Marc, déconcerté, se tourna vers elle, comme s'il sollicitait une protestation ou un démenti. Elle resta immobile. Il murmura, après quelques secondes de silence :

—Louise, je pense, comme Laure, que tu ne devais rien dire...

Elle répliqua :

— Mais tu m'y as obligée...

Elle reprit avec éclat :

— Oh! c'est que tu ne me comprends pas... Il ne s'agit point de toi, Marc : je n'ai pas voulu te faire de reproches, même pour ce qui s'est passé ce soir; non, ce n'est point cela. Seulement, représente-toi ce que je fus, moi, en cette circonstance, moi qui suis venue, ne me doutant de rien, ou plutôt, égoïste, aveugle, et qui ai été cause pour Laure d'un si profond changement; elle ne m'en a point voulu pourtant, et s'est au contraire sacrifiée pour me rendre heureuse... Alors, le sachant maintenant, puis-je consentir à ce qu'elle subisse quelque offense ici? Est-ce que je peux ne pas me révolter? Tu me comprends, à présent... Non, je te le répète, Marc, ce n'est pas que j'aie eu l'idée de te blâmer en quoi que ce fût, je ne pensais pas à cela; je ne pensais même pas à toi; sinon, j'aurais peut-être, en effet, préféré ne rien dire. Mais moi! vois donc! moi, qui suis toute chargée de

sa solitude, puis-je ne pas me demander seulement où elle va aller? Puis-je la laisser partir ainsi, brusquement, par cette tempête et cette nuit? Songe, songe à moi...

Laure, après un premier moment d'extrême embarras, s'était redressée avec fierté. Au contraire, l'attitude de Marc manifesta l'incertitude et un grand malaise. Son premier mouvement avait été tout de surprise et de regret ; mais bientôt après, découvrant les conséquences de cette révélation soudaine, il éprouva aussi de la contrariété et du dépit, car il se vit, en cet instant décisif et qui commandait l'avenir, obligé de s'incliner devant Laure, de s'effacer, de céder, quoi qu'il pût penser du présent. Tout d'abord, s'étant tourné vers elle, il lui avait dit, d'une voix émue et qui tremblait un peu :

— Certes, il eût mieux valu mille fois que je quitte moi-même cette maison plutôt que vous en laisser partir mécontente et blessée... Ensuite, ses phrases se succédèrent, isolées, coupées, hésitantes :

— En tout cas, je n'augmenterai pas mes torts envers vous. Jamais je ne vous reprocherai plus rien... Louise a eu raison de m'instruire.

Il s'arrêta, puis, comme s'il se reprenait et comme si sa pensée plongeait en des perspectives graves et lointaines, il ajouta :

— Il faut l'en remercier peut-être, ou bien peut-être il eût encore mieux valu plus d'oubli...

— Non, dit Laure, il ne faut pas blâmer Louise. Mais ses paroles iront à l'encontre de ce qu'elle voulait : elle a eu tort de briser un silence qui seul pouvait permettre encore de différer nos adieux; maintenant, l'heure en est venue.

— Oui, reprit Marc, pensif et convaincu, il est vrai, l'heure en est venue.

— Pourquoi ? dit Louise avec vivacité en s'adressant à Laure.

— Oh! Louise, voyons!

Elle fit un geste qui allait d'elle à Marc, pour indiquer qu'à cause de ce qu'il savait sur elle, elle ne pourrait demeurer désormais auprès de lui. Louise ne dit plus rien : de sorte que cette nécessité d'une définitive séparation, qu'elle avait voulu écarter et qui pourtant depuis deux jours ne cessait de s'affirmer et de grandir, maintenant planait au-dessus d'eux, perceptible pour chacun, exigeante, pressante, inévitable; et la même question oscilla dans l'âme de tous : Qui donc va dire adieu?

Quelques secondes passèrent, lourdes d'attente et d'immobilité : puis Laure allait parler, mais Louise, d'une voix à la fois timide et nette, murmura :

— Laure ne partira pas...

— Louise, c'est donc moi qui m'en irai? dit Marc, comme pour lui remémorer la portée immense d'un pareil choix.

Mais ces paroles ne l'arrêtèrent point. Au contraire, d'un mouvement spontané, elle ouvrit les bras, les tendit vers Laure, et elle s'avança vers elle en disant :

— Non, Laure ne partira pas! Non! car j'ai trop besoin d'elle : elle sait bien pourquoi... Elle seule au monde peut savoir pourquoi...

Elle traversa une partie de la pièce et vint jusqu'auprès de Laure, qui, craintive et désolée, regardait dans ses yeux une flamme merveilleuse. Elle serra Laure dans ses bras.

Marc répéta, non sans amertume :

— Par conséquent, tu en as décidé, Louise : c'est moi qui m'en irai.

Laure avait senti qu'elle ne pouvait, en ce moment, repousser sa sœur sans lui causer une déception capable de la briser. Elle-même, d'autre part, ne se défendait point d'un sentiment de reconnaissance pour cet élan d'amour profond; aussi elle ne fit que murmurer plusieurs fois le nom de Louise, comme si elle la suppliait de prendre garde et de réfléchir.

Mais Marc l'interrompit :

— Non, Laure, cessez cet appel. Il est trop tard maintenant : à quoi bon ajouter un seul mot, puisque, entre vous et moi, il fallait choisir et puisque ma femme a choisi? Quand il me serait donné de rester, de quel prix pensez-vous que ce puisse être pour moi à présent? Non, n'offrez rien ni ne demandez rien; je pars. Et, du reste, jugez-en : maintenant que vous avez passé entre nous, que me servirait encore d'être ici?

En prononçant ces derniers mots, une sourde irritation fit frémir sa voix, malgré sa volonté bien arrêtée d'avoir des égards pour Laure. Pour elle, elle ne douta pas que Louise l'eût cruellement blessé, et elle devina qu'en cette minute, il les enveloppait l'une et l'autre dans un égal ressentiment. Louise s'en rendait compte aussi, et s'écartait de lui d'autant plus.

Maintenant, épuisée d'émotion, elle s'appuyait contre sa sœur, comme si elle s'était tout entière remise à elle.

Marc poursuivait :

— Restez donc avec Louise... Puisque vous me l'avez donnée, reprenez-la...

Il ajouta :

— Ou plutôt, que dis-je? c'est déjà fait! Vous l'avez reprise déjà. Notre union, peut-être, méritait plus de respect, quoi qu'on y pût critiquer. Mais je ne me permettrai même pas de me défendre contre vous; je vous l'ai dit: je m'en dénie le droit. Il est juste et naturel que ce soit moi qui m'éloigne; c'est mon tour, Laure. Et puis, la maison est à vous : j'aurais eu honte s'il vous en avait fallu sortir à cause de moi.

Laure ne tenta point de répondre : il lui parut que tout effort serait vain pour empêcher la situation de se dénouer suivant sa nécessité présente. Mais déjà elle se promettait de s'appliquer par la suite à réparer ce désordre né de ses actions passées. Marc sans doute pensa lui-même que cet adieu n'était peut-être pas irréparable.

— Laure, vous réfléchirez, dit-il avant de s'éloigner.

— Marc! dit-elle, il ne s'agit point de moi... Attendez, la paix reviendra...

Marc déclara qu'en partant il emmènerait son fils. Louise, à ces mots, se redressa, comme pour la prendre à témoin que c'était là une chose abominable.

Mais Laure, dont la pensée était tournée déjà vers l'avenir, estimant que Marc emportait le gage le meilleur d'une réconciliation future, et, d'autre part, craignant peut-être pour l'instant des paroles trop vives, empêcha Louise de protester.

Marc dit :

— Je sais, Laure, que si vous m'en priiez, je le devrais laisser. Mais comprenez que, si je vous l'enlève, ce n'est point pour vous offenser, ni pour offenser sa mère. Seulement, j'aurais un scrupule à vous le confier : il aura d'autres maîtres que vous.

Elles restèrent seules.

Un temps assez long passa. Laure se demandait si Louise n'aurait pas un regret, si elle n'allait pas, par un brusque retour, empêcher ce qui s'accomplissait. Elle attendait, n'osant rien dire, la regardant. Mais Louise, assise, immobile, les yeux un peu vagues, semblait presque distraite du présent.

On entendit une voiture rouler sur le sable de la terrasse. Louise alors tressaillit; elle se redressa, comme si elle était

ramenée tout à coup au cœur d'une réalité qui la blessait. Elle se leva, elle alla jusqu'à la fenêtre qu'elle ouvrit; le vent bruissait dans la nuit noire. Elle se pencha; elle ne vit rien. Elle revint s'asseoir; puis, comme comprenant maintenant mieux ce qui s'était passé, elle se mit à pleurer.

Elle attira Laure près d'elle; elle demanda :

— Ai-je eu tort?

Laure, debout près d'elle, pour le moment désireuse avant tout de la consoler, dit :

— Rappelle-toi qu'au lieu d'eux ce serait moi qui partirais...

Louise dit :

— C'est vrai. C'est vrai...

Et elle ajouta : « Il ne me reste que toi! »

Par la fenêtre encore ouverte, un grand coup de vent ténébreux entra, qui fit vaciller la lumière des lampes, jeta des gouttes de pluie sur le parquet brillant, remua les rideaux et alla secouer dans un vase une gerbe de fleurs d'où tombèrent quelques pétales.

Près de sa sœur, inclinée, pleurant, dans cette pièce qui venait d'être témoin de cette scène violente, Laure sentit avec un frisson passer ce souffle destructeur, venu des profondeurs de la nuit, et où il lui sembla reconnaître une puissance tragique et familière.

Louise lui dit :

— Vois : à présent, je te suis soumise, je suis pareille à toi. Est-ce que pour toi ce n'est pas beaucoup?

Elle ne doutait point d'une réponse affirmative. Mais au contraire, cette question fit faire à Laure un retour très grave sur elle-même : non, elle ne tenait plus à cette domination sur les âmes; non, elle n'aspirait plus à cette souveraineté autrefois si précieuse. Déjà, la veille, elle s'était reproché ce penchant ancien et secret : et depuis, s'était encore élargi son savoir!

Aussi elle dit à mi-voix, suivant un sentiment intérieur plus encore qu'elle ne répondait à la question posée :

— Non, Louise, je ne suis plus ainsi...

XI

Le lendemain matin, quand Laure descendit de sa chambre, elle fut frappée de l'aspect de la maison. Aucune animation,

point de bruit ; partout quelque chose de glacé et d'inquiet. Non que le train ordinaire de la vie fût dérangé ; les domestiques vaquaient comme de coutume à leurs occupations, mais silencieusement, avec l'air de craindre ou d'épier. Ils n'avaient guère pu manquer d'interpréter le brusque départ de Marc comme une rupture entre sa femme et lui, et avaient dû supposer que Laure n'était pas étrangère à cette circonstance. Elle crut entrevoir ce soupçon, mêlé peut-être d'un secret reproche, dans quelques regards rapides qui heurtèrent le sien... Émue par ce morne accablement, qui semblait atteindre jusqu'aux choses mêmes, elle sortit et se promena un moment sur la terrasse. Ces effets de sa présence, visibles autour d'elle, cette sourde accusation éparse faisaient venir de toutes parts et peser sur sa conscience un sentiment très poignant de responsabilité.

Ce sentiment était si puissant qu'il l'enveloppait tout entière, pénétrait jusqu'à l'intime de son être. Car elle se disait que, si elle était cause de ces événemens pénibles, cependant ils s'étaient accomplis en dehors d'elle, non seulement sans qu'elle les eût conduits, mais encore sans qu'elle y eût librement participé : c'est pourquoi elle se voyait coupable, non dans sa volonté, mais bien plus profondément, dans sa nature même... Ainsi pensait-elle, tandis qu'elle marchait en face de la maison inerte aux volets mi-clos, dans la brume légère de cette matinée sans soleil.

Elle était venue ici quelques semaines plus tôt comme pour une tentative nouvelle : oui, après cette misère intérieure rencontrée aux extrêmes de la solitude et du renoncement, elle avait désiré savoir si elle trouverait un peu plus de bien-être au milieu des personnes qui avaient accepté la vie avec simplicité. Mais de cette expérience qu'était-il résulté ? ce qu'elle avait devant les yeux, ces signes de malheur sur cette maison, entre toutes la plus chère, où elle avait passé.

Donc elle voyait que, de quelque côté que s'adressât son âme, elle était vouée à un échec total.

Cette constatation, quoique très amère, ne la révolta point ; elle s'y soumit comme à une nécessité désormais inéluctable. Il lui apparut avec évidence qu'elle avait pour ainsi dire apporté en naissant et ensuite traîné partout un certain savoir sur la vie qui était un savoir dangereux. Sur cette connaissance fatale, à la fois science et inquiétude, elle avait osé ici, devant des yeux

préparés à bien voir, faire des confidences trop secrètes et lever un coin de rideau : mais, à l'avenir, elle ne voulait plus répandre autour d'elle le trouble qu'elle ressentait.

Une chose cependant lui demeurait presque inexplicable : comment se faisait-il qu'elle, voyageuse lasse d'elle-même, désabusée, portant dans le cœur cette sorte de désenchantement des choses éternelles, fatiguée des rives lointaines, comment avait-elle pu, sans le vouloir, et presque malgré elle, susciter tant d'enthousiasme pour ce qui l'avait déçue? Il ne suffisait pas de mettre en garde, de prévenir! Rien ne servait, ni l'expérience d'autrui, ni aveux, ni avertissemens, ni conseils! C'était un mal qui rayonnait de ses pensées : si elle voulait l'épargner à d'autres, elle devait se taire rigoureusement, ne plus rien laisser transparaître de sa nature profonde, enfermer dans un silence unique à la fois espoirs et désillusions, les désirs et les larmes.

Oui, auprès de sa sœur, telle était la conduite qu'elle devait désormais tenir : plus jamais elle ne laisserait sur ses actes ou ses paroles glisser un reflet de ses sentimens intimes et véritables... Elle se promit de se tenir strictement à ce dessein durant les jours suivans, mais sans soupçonner encore durant ces premières minutes combien, pour cette épreuve, il lui faudrait de courage et même de dureté.

Au cours de cette matinée, elle se rendit près de sa sœur, qu'elle trouva prête à sortir. Elle lui dit qu'elle était levée depuis longtemps, qu'il y avait dans la maison une pénible atmosphère de mélancolie, qu'elle avait été surtout attristée de l'absence du petit garçon. Une ombre passa sur le visage de Louise, qui souffrit non seulement de ce que disait Laure, mais surtout qu'elle le dît. Elle s'étonna de ce changement dans ses manières. Ainsi commença cet obscur et douloureux conflit.

Laure ne modifia pas extérieurement ni même visiblement son attitude envers sa sœur : mais elle eut désormais l'air de ne rien savoir des sentimens qui l'avaient troublée. Cela sans affectation, sans parti pris apparent : elle ne se dérobait point aux questions, parlait du même ton qu'auparavant; ce n'étaient que des altérations insensibles, un léger changement de nuances comme si toutes ses pensées à la fois étaient devenues d'un degré plus vulgaires. S'il était question de la scène de la veille, elle paraissait n'y voir qu'un incident assez commun, regrettable du reste, et auquel elle était affligée d'avoir donné

occasion : mais rien ne témoignait qu'elle en eût connu le sens véritable. Sans cesser d'être affectueuse, elle écartait cependant doucement la tendresse vive de sa sœur, arrêtant de loin tout élan, évitant toute parole qui eût pu permettre à des sentimens d'ordre profond de se produire et de s'exprimer; enfin, après avoir provoqué ce grand ébranlement d'âme, ne le connaissant et ne le reflétant plus qu'à la façon d'un miroir défectueux qui diminue et qui déforme.

Louise en ressentit de la gêne et un malaise cruel avant même qu'elle eût compris pourquoi. Puis, peu à peu, son inquiétude s'éclaira, grandit; ne percevant aucun signe des intentions de Laure et très éloignée de pénétrer son silence, au cours même de cette première journée, elle vint à se demander s'il serait vrai que sa sœur eût cessé de la comprendre.

Laure, qui voyait son chagrin, lui dit que de plus en plus elle se repentait de lui avoir laissé connaître les événemens survenus huit années plus tôt; mais Louise murmura, hochant la tête :

— Non, Laure, non... Il ne s'agit plus de cela.

Mais elle ne savait comment s'expliquer.

Laure, à plusieurs reprises, lui dit qu'elle la remerciait d'avoir voulu à tout prix lui éviter un départ qui eût pu paraître humiliant; et elle ajouta une fois :

—Mais certes, à présent, je m'en irai sans qu'il puisse venir à l'idée de personne que j'y ai été contrainte.

A ces mots, Louise dit d'une façon un peu brusque et amère :

— Comment! Tu veux donc t'en aller ?

Elle paraissait stupéfiée de cette perspective; et Laure, au contraire, sembla n'en avoir jamais envisagé d'autre.

Tout le long de ce jour, Louise chercha à provoquer des paroles qui, tout au moins, porteraient sur la réalité de leur situation présente; mais elle n'y réussit pas. Laure, doucement, sans éclat, réduisait ce que disait sa sœur à des proportions sages et banales; son calme, sa sérénité indifférente ne se démentirent pas et elle ne mettait pas à suivre son dessein assez d'empressement pour le trahir.

Lorsque le soir, après dîner, Louise, tourmentée d'un effroi nouveau, se trouva dans le salon seule en compagnie de Laure qui ne disait rien, tout à coup, elle murmura :

— Laure, si tu pars, je veux m'en aller avec toi...

Cette phrase, jetée timidement dans leur silence, avait un accent de prière que Laure aurait dû entendre.

Distraitement, quoique d'une façon amicale, elle répondit :

— Quelle idée! Tu n'y as pas réfléchi...

Apparemment, elle n'avait pas une seconde pris cette demande au sérieux.

— Mais si, insista Louise, c'est ce que je veux...

Laure lui dit :

— Tu as donc renoncé à voir ton mari et ton fils? mais comme si elle lui prêtait une opinion absurde, à laquelle il n'était même pas possible de s'arrêter.

Louise, confuse, fut contrainte de répondre « non, » et Laure l'abandonna sur cette contradiction; puis elle s'occupa d'autre chose, sans paraître même garder la mémoire de ce qui venait d'être dit. Cependant elle ajouta, d'une façon à la fois détachée et nette :

— Lorsque je serai partie, Marc reviendra...

Louise, qui jugeait que sa rupture avec Marc était grave et peut-être irréparable, ne répondit rien; mais à plusieurs reprises elle secoua la tête tristement, elle pensa : « Non, décidément, Laure ne se rend pas compte... Elle était là, tout s'est passé devant elle, autour d'elle, et pourtant on dirait qu'elle a été comme une étrangère; elle voyait, et c'est comme si elle n'avait pas vu... Sinon, elle saurait bien que ce qu'elle dit et fait à présent ne suffit point : mais moi, qui ai tant cru en elle, que me reste-t-il désormais? » Sans doute, l'idée l'effleura que cette réserve pouvait être méditée et voulue ; mais, quoi que ce fût qui manquât, que ce fût compréhension, sympathie ou bonne volonté, en tout cas quelque chose faisait défaut, sur quoi elle avait compté absolument, sur quoi s'appuyait tout l'avenir. Ce n'était qu'illusion, mirage! S'était-elle trompée à ce point? Et elle avait tout sacrifié! Ses idées couraient hâtives, et son imagination animée poussait sa déception à bout... Les mains posées sur les bras de son fauteuil, elle regardait devant elle comme si elle avait vu défiler des visions douloureuses, et toute son attitude exprimait la lassitude et le découragement.

Mais Laure ne fit attention ni au regard suppliant que de temps en temps elle jetait vers elle, ni à sa détresse, qu'elle avait l'air de lui offrir. Certes elle voyait bien, mais elle était résolue à demeurer près d'elle inflexible et ignorante, malgré sa

tendresse et sa pitié. Elle savait qu'à sa sœur tout manquait à la fois; que ses enthousiasmes, ses élans vers ce qui lui apparaissait le plus noble et le plus haut, maintenant blessés, désorientés, retombaient comme des chimères et des mensonges. Et, cependant, il valait mieux, dans cette angoisse même, qu'elle ne reçût ni aide ni conseil, afin qu'une heure arrivât où, accablée de son attente vaine et la jugeant à jamais inféconde, elle consentît à nouveau et se pliât au bonheur plus simple qu'elle avait fui. Laure se disait que, quand aurait sonné cette heure d'amertume souveraine et d'oubli, elle s'en irait pour toujours, et d'abord elle se rendrait près de Marc pour le prier d'oublier de son côté et de revenir... Mais, pour cela, il était nécessaire que Louise n'entendît pas un mot qui la secourût, que pas une lueur ne brillât dans ses doutes, que pas un regard ami ne traversât sa solitude : ainsi cette crise se dénouerait dans le silence et la nuit, où seulement peut périr un mal profond.

Le lendemain, Louise, repliée sur elle-même, sombre, n'essaya même plus de la questionner, comme si déjà elle s'était persuadée que toute tentative était perdue d'avance et qu'elle ne pouvait compter sur elle. Et Laure, comme la veille, évita de prononcer aucune parole qui porterait sur sa peine véritable. Mais elle eut besoin de toute l'énergie qu'elle s'était promise pour ne pas faire un mouvement vers cette détresse où elle reconnaissait la sienne. Car, elle aussi, avait jeté ce même appel douloureux et vain; elle aussi, avait souffert d'une attente pareille qui se blessait partout et qui dans tout l'univers ne rencontrait nul écho, et il fallait maintenant que ce fût elle qui, à l'égard d'une autre personne, réalisât ce refus et détînt ce silence !

Cependant il valait mieux que sa sœur fît en quelques jours cette expérience décisive et brève, plutôt que d'être entraînée là où elle-même n'avait jamais été satisfaite ni consolée. Mais quel dur combat pour briser dans le cœur d'autrui les sentimens qui lui étaient le plus intimes et le plus chers, pour les détruire après les avoir fait naître ! Elle savait qu'elle écartait d'elle à jamais la seule amitié qui fût selon son destin, le seul repos, le seul bonheur pour elle. Plusieurs fois, elle se sentit proche de sa sœur par la pensée, si pareille, si unie à elle, si voisine, si aimante, qu'elle-même s'étonnait qu'il suffît, pour creuser des abîmes, de cette apparence glacée.

Le jour suivant, elles sortirent ensemble l'après-midi. Louise,

intentionnellement, dirigea leurs pas sur les chemins de la colline ; et, ainsi, elles allèrent jusqu'à l'endroit où elles avaient causé quelques jours plus tôt.

Le ciel était jusqu'à l'horizon uniformément triste et gris.

D'une voix résignée, douce, à peine plaintive, Louise dit :

— Tu vois, Laure, c'était ici, je ne l'oublierai jamais... Ici, un jour, non seulement j'ai appris ce que tu as été jadis pour moi, mais je me suis sentie transformée par ta présence, et, pour ainsi dire, illuminée intérieurement. Ce jour-là, j'ai pensé que, si tu le voulais, tu pourrais m'élever au-dessus de ce que j'ai été jusqu'ici... J'ai cru cela, mais voilà qu'à présent, tu ne m'entends plus ; on dirait qu'entre nous une porte s'est fermée ! Cependant, à cause de toi, j'ai délaissé tout ce que j'avais. Je me disais : Si j'agis ainsi, Laure sait pourquoi...

Sa voix s'attrista et elle ajouta en laissant tomber les mains :

— En me disant cela, je me trompais : Laure ne savait pas.

Ce reproche voilé et mélancolique n'ajoutait rien à ce qu'avait deviné Laure. Elle ne répondit pas ; aussi Louise reprit d'un ton qui, maintenant, insistait davantage :

— En vérité, il m'est difficile d'admettre que tu ne sais plus ce que je veux dire : si tu me désapprouves, il vaudrait mieux le laisser paraître, car même un reproche me serait précieux. Tandis qu'en me refusant cette aide, tu laisses supposer qu'à tes yeux, je compte à peine et que tu n'es occupée que de toi... Tu ne songes qu'à t'éloigner ; tu as l'air de t'être désintéressée de ce qui me concerne ; et peut-être cependant tu n'en as point le droit autant que tu penses.

Sa voix s'était relevée, plus ferme et précise, presque accusatrice, et Laure crut y distinguer une nuance de ressentiment. Elle ne répondit que sur le dernier point, avec indulgence, de la façon dont on écarte un reproche injuste sans tenir rigueur à celui qui l'a fait. Elle dit à Louise qu'elle avait tort de la rendre responsable de ce qui s'était passé ; elle n'était point cause du départ de Marc, puisque au contraire elle avait fait son possible pour s'y opposer.

Louise fit un bref signe de tête approbatif, qui était en même temps presque dédaigneux, comme si elle indiquait qu'elle accordait ce point, et, puisque c'était inutile, n'y reviendrait plus.

Mais elle répéta avec amertume l'une des questions qu'elle avait déjà posées :

— N'est-ce point vrai que maintenant encore tu n'attends que le moment de t'éloigner ?

Et comme Laure, quoique émue, ne se hâtait point de répondre, elle dit :

— Tu es dure, Laure...

Laure regardait la terre à ses pieds. Cette dernière parole l'atteignit au fond de l'âme. Elle songea : « C'est vrai, Louise a raison : plusieurs fois dans ma vie j'ai été dure; mais je sais bien pourquoi : et précisément parce que je le sais je n'entraînerai jamais personne dans ces voies de l'infini où l'on apprend à être dure. »

Toutefois, délaissant ses pensées, elle se contenta de répondre à la question posée par Louise :

— Avant de m'en aller, j'attendrai quelque temps si tu le désires, cependant peu de jours, pour que Marc ne puisse rien me reprocher.

— A cet égard, qu'importe le nombre de jours ! murmura Louise, à la fois découragée et impatiente. Elle laissa ses yeux errer au loin sur la plaine : « Comme la lumière est terne aujourd'hui ! dit-elle ; à perte de vue, la plaine s'étend sous son manteau sombre. »

Puis, ayant réfléchi, elle s'adressa de nouveau à Laure :

— Tu as l'air hautaine et détachée ; mais ce n'est qu'une apparence ; en fait, tu n'es pas si assurée, et je jurerais qu'au fond du cœur tu souffres et tu ne sais rien.

Presque impérativement, elle ajouta :

— Laure, regarde-moi !

Laure tourna lentement la tête vers elle ; Louise chercha à lire dans ses yeux ; mais elle les trouva inertes, voilés, et son regard s'y brisa.

« Non seulement je souffre et je ne sais rien, pensait Laure, mais cela même je suis condamnée à ne le révéler jamais... Ainsi d'autres souffrances passeront près de moi, même les plus pures, les plus chères, même filles de la mienne, sans qu'il me soit permis d'avoir pour elles une larme ou un regard d'amitié. » Mais en même temps, comme Louise la dévisageait toujours, elle lui dit :

— Pourquoi cherches-tu à lire ainsi au fond de mes yeux ? Les crois-tu pleins de mensonges ?... De quoi t'inquiètes-tu ? Hélas ! pourquoi m'avoir, une fois après l'autre, menée sur cette colline ?

— Ni une fois ni l'autre je n'y suis venue en vain. Malgré tout, malgré toi, quelque chose en demeurera...

Avec un accent désolé, elle ajouta, suivant la même pensée :

— Laure, puisque tu es ainsi à présent, il valait mieux ne point venir, ne jamais entrer dans ma maison...

A ces mots, la figure de Laure se contracta péniblement; elle acquiesça cependant aussitôt et dit :

— Certes, je le sais bien, il eût mieux valu.

Les deux jours suivans, elles ne se parlèrent presque pas, Laure montrait la même humeur qu'auparavant, complaisante, calme, et elle paraissait ne pas même remarquer que sa sœur l'évitait. Maintenant, c'était Louise qui se tenait à l'écart, offensée, morne, répondant à peine, voulant sans doute opposer à l'indifférence de Laure une indifférence égale. Et pourtant, dès le deuxième jour, Laure sentit que cette volonté hautaine déjà cédait, fléchissait, s'inclinait, que sa sœur se rapprochait d'elle, sans l'avoir comprise probablement, mais sans doute émue à la longue et vaincue par la grandeur austère de son silence.

Le soir de ce jour, assises comme à l'ordinaire dans le salon, au milieu de la maison sans bruit, Laure parcourait un journal des yeux, et Louise était près d'elle, inoccupée. Or, elle sentit que la main de Louise se posait doucement sur son bras; elle ne bougea pas; elle entendit ces paroles lentes glisser devant elle comme un souffle, chuchotées et distinctes :

— Laure, ma chère Laure, pour une fois réponds-moi donc... Laisse-moi, pars si tu le veux, puisque aussi bien tu m'as déjà abandonnée. Mais, je t'en supplie, au moins dis-moi si tu fais exprès de ne plus me connaître; car si je savais qu'il en est ainsi, je me serais moins trompée et te pardonnerais mieux.

Laure ne prononça pas un seul mot, mais son regard se détacha de sa lecture, et, chargé d'un sens très lourd, s'arrêta quelques secondes sur le visage de sa sœur; ensuite ses yeux plongèrent au loin dans l'ombre, droit devant elle et fixement. A plusieurs reprises sa poitrine se souleva et sa respiration émue fit un léger bruit; elle ne fit rien pour réprimer ce signe qui la trahissait... Donc, Louise ne reçut aucune réponse, mais elle vit ce regard immobile et elle entendit ce souffle pressé; ce fut assez pour qu'elle pressentît un monde d'intentions mystérieuses; tout à coup persuadée, et peut-être repentante, elle se

pencha dans une attitude soumise, inclinant sous le regard de Laure la masse de ses cheveux noirs, tandis qu'elle laissait sur son bras reposer encore une main tremblante.

Elles restèrent ainsi quelques instans, se comprenant à demi, dans une sorte de trêve tacite, hors de la trame des incidens et des heures. Mais pour rompre cette confidence muette qui déjà débordait ses desseins, Laure se leva ; elle fit quelques pas dans la pièce. Elle vit qu'elle était devenue libre, que sa sœur maintenant était docile et brisée : et elle faillit pleurer.

Elle dit :

— Louise, je partirai...

Bien que cette parole fût hâtive et presque brutale, elles n'en eurent ni l'une ni l'autre l'impression précise, tant cette résolution était enveloppée encore de ce qui s'était mystérieusement passé.

Aussi Louise ne protesta point.

Après quelques secondes, Laure dit, presque comme si elle commandait :

— Tu resteras ici, tu ne feras rien avant que je t'écrive.

Louise acquiesça d'un léger signe de tête.

Elle était restée assise ; Laure s'approcha d'elle, posa la main sur ses cheveux et demanda :

— Tu ne m'en veux point ?

Louise secoua la tête et dit :

— Non.

Laure, après ce commencement d'entente, avait craint d'être désormais plus faible, et que, par cette première fêlure, bientôt tout son secret ne s'enfuît. C'est pourquoi, voyant son départ possible, elle s'était hâtée de le décider. De plus, elle savait que Marc était, pour le moment, dans sa propriété de Vauxcelles, située à une douzaine de kilomètres ; elle avait fait le projet d'aller le trouver là : mais il pouvait s'éloigner d'un jour à l'autre...

Donc, le lendemain même elle quitta la Mettrie.

Vers une heure de l'après-midi, la victoria qui devait l'emmener attendait devant le perron. Louise vint avec elle sur le seuil. Les nuages ternes et froids de la semaine précédente s'étaient écartés, le ciel était bleu ; le soleil brillait ; et, comme elles passaient la porte de la maison, un souffle de chaleur jeune et caressante vint glisser sur leurs visages. C'était de toute l'année le premier jour véritablement beau ; non point pareil

aux quelques après-midi lumineuses éparses sur le mois d'avril, non plus cet éclat fragile et sec ; mais il régnait dans l'atmosphère une singulière douceur, pénétrante, neuve ; dans le jardin verdissant, chaque branche se parait de bourgeons, et on eût dit qu'il était sensible à tous les êtres de la création que, après une longue attente, cette fois le printemps s'était déclaré.

Laure descendait déjà les degrés du perron, Louise lui dit :

— Voilà que tu me délaisses et tu t'en vas dans cette lumière...

Elle continua, regardant le jardin devant elle :

— C'est étrange comme, durant ces derniers jours brumeux, tout a sourdement travaillé pour qu'éclate aujourd'hui ce tardif printemps. Mais les maisons sont encore froides...

Laure, avant de se séparer d'elle, l'embrassa et lui demanda d'avoir confiance. Louise retint sa main et lui dit :

— Une fois de plus il me faut savoir que je te retenais ici par force et que tu n'y restais qu'à contre-cœur. Je sais l'importance de cet adieu... Mais laissons cela, n'en parlons plus : j'accepte, je ne demande rien. Tu vois, je ne t'ai même pas questionnée sur ce que tu attendais de l'avenir pour toi ou pour moi... Et cependant, reprit-elle comme la priant, songe une fois à tout ce que tu emportes avec toi d'ici, et qui n'y sera jamais plus.

Elle accompagna ces derniers mots d'un geste navré, venu du fond d'elle-même, et qui semblait désigner à la fois elle et cette nature enchantée du printemps.

Laure monta dans la voiture, qui partit, gagna le village sur les coteaux, puis descendit vers le pont pour passer l'Allier. Arrivée là, Laure donna au cocher l'ordre de la conduire au château de Marc, à Vauxcelles, au lieu de la mener à Moulins, comme il avait été convenu précédemment. De sorte que le landau traversa la plaine, puis gravit les hauteurs qui la bordent de l'autre côté.

Laure ne se retourna point pour voir la maison ni l'amphithéâtre de ses collines ; car, même en repoussant toute impression du dehors, même close ainsi et repliée sur elle-même, elle avait déjà peine à soutenir sa volonté et à empêcher ses pleurs. Il n'y avait cependant autour d'elle que paix et universelle bienveillance ; le vent qui courait sur les blés, en les courbant les argentait de reflets ; les arbres étaient pareils à des bouquets roses ou neigeux ; des fermes blanches aux toits rouges brillaient sur

le tapis de verdure fraîche chargée de boutons d'or, où elles semblaient posées comme des jouets. Mais dans son cœur un désespoir s'enflait, âpre, immense, plein d'abîmes, comme si elle avait, en ces minutes, souffert de toute sa vie à la fois et comme si le passé et l'avenir ensemble avaient convergé là, sur ce moment qui fléchissait. La douceur épandue autour d'elle, les clartés, les parfums, tant de nouveauté jetée sur ses adieux, au lieu de l'aider, faisaient avec ses sentimens un contraste qui les rendait plus amers. Elle avait sans doute conscience de porter dans l'âme quelque chose de grand et que sa conduite en avait le signe jusqu'en cette démarche dernière; elle sentait cette sorte de beauté sur elle, mais à la manière d'un crépuscule aux lueurs extrêmes et tristes ; et dans cette voiture qui courait sur les routes, elle se voyait chétive, accablée, misérable, comme un point de détresse au milieu de la lumière infinie qui tombait du ciel pur et revêtait les plaines.

Ce n'était pas cependant qu'elle s'inquiétât de l'accueil que lui ferait Marc. Elle y songeait au contraire à peine, et avait secrètement, à cet égard, une sécurité confiante. Et il était en effet vrai, sans qu'elle pût le deviner, que Marc, depuis quelques jours, avait fait sur les derniers événemens des réflexions qui préparaient sa venue et aplanissaient ses pas.

Dans sa solitude, il lui était venu des regrets de ce mouvement de surprise et d'humeur qui avait décidé de son brusque départ ; il s'était reproché de n'avoir pas usé de ménagemens et de patience. Il avait éprouvé un remords mélancolique en se représentant de quel poids avaient pesé sur la vie de Laure les journées d'autrefois, où ils avaient été rapprochés; et ces momens à quoi, dans la suite de son existence, plus rien n'avait ressemblé, où il avait été souvent étonné par ses paroles en même temps qu'il y voyait la marque d'une volonté haute et magnifique, avaient à plusieurs reprises réapparu dans sa mémoire avec la fraîcheur d'un songe ancien.

La voiture qui conduisait Laure, après avoir longé quelques instans le mur d'un parc, s'arrêta devant la grille du portail. On apercevait à travers les barreaux un chemin où se penchaient des arbres. Elle descendit de voiture et entra. Son cœur se mit à battre à coups violens, et pourtant on eût dit qu'elle pénétrait dans un asile de silence, d'ombre et de recueillement. Elle suivit le chemin sous les branches retombantes, et arriva devant

le petit château Louis XIII aux ailes courtes, au toit d'ardoises, qu'elle n'avait pas revu depuis les visites de son enfance. Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes; à l'une d'elles apparut un vieux domestique, gardien de la demeure, pour le moment occupé dans l'une des pièces, et qui avait été attiré par le bruit de ses pas.

A sa question, il répondit que Marc était dans le parc avec son fils, « probablement au bout de la grande allée. » Elle se souvenait que l'allée que depuis très longtemps on dénommait ainsi était à la lisière du parc, du côté de la plaine, et qu'une balustrade la bordait au-dessus des prairies inclinées.

Le domestique avait remarqué que chacun des derniers jours Marc s'y était promené souvent. Or cet après-midi, en effet, il y était venu de nouveau ; il s'était assis sur un banc, tandis que son fils jouait dans le sable à ses pieds ; au bout d'un moment, envahi de lassitude ou peut-être engourdi par la chaleur nouvelle, il s'était étendu sur ce banc courbe et profond, puis, ayant ramené et croisé les mains sous sa tête, peu à peu il avait fermé les yeux dans un demi-sommeil.

Laure alla donc du côté qui lui était indiqué. Mais d'abord elle se reconnut difficilement dans le fouillis des allées mal entretenues. Dans les fourrés, où erraient ces allées étroites et d'où s'envolaient des oiseaux, une certaine obscurité régnait, non tant à cause des feuilles à peine naissantes que de la masse des rameaux jamais coupés ; des ronces avançaient, qui accrochaient sa robe ; plusieurs fois, il lui fallut écarter des branches avec la main. Un moment elle pensa s'égarer. Elle arriva au bord d'un bassin dont elle n'avait nul souvenir. La surface de l'eau était couverte d'une mousse vert clair et, à son approche, de tous côtés s'y élancèrent des grenouilles. Elle s'arrêta, ne sachant plus comment se diriger. Plusieurs avenues convergeaient vers ce point : d'un côté imprévu, au bout de l'une d'elles, elle aperçut, encadrée dans un ovale de lumière, une aile du petit château aux briques rouges et blanches. Elle s'orienta ainsi, et, s'enfonçant à nouveau dans les massifs, elle atteignit bientôt la lisière du taillis. Elle en sortit et découvrit en face d'elle toute la plaine ; et, quoique dans les premières secondes elle fût éblouie par ce vaste horizon et par le grand soleil, elle reconnut aussitôt à peu de distance l'allée nue et sans arbres qu'elle cherchait.

Elle s'approcha de Marc et de l'enfant, et, en s'avançant, elle s'étonnait que ni l'un ni l'autre ne la vît. Elle pensa bien que Marc s'était endormi. Quant au petit garçon, il était penché vers le sol avec un air très attentif; elle l'apercevait de profil; ses boucles blondes tombant en avant sur ses joues cachaient presque son visage. Venue près de lui, Laure découvrit avec surprise que ce qui l'occupait à ce point était de retenir dans le sable un lézard prisonnier. Il se redressa soudain ; d'abord un éclair brilla dans ses yeux; cependant, au lieu de s'élancer vers Laure, il se rapprocha de son père avec un air presque craintif. Il s'appuya contre le banc, et un doigt au coin de la bouche, il leva vers elle un regard étonné et très sérieux.

Elle vint jusqu'à côté de Marc, dont les yeux étaient toujours clos.

Debout près de lui, elle remarqua une fois de plus combien, depuis une huitaine d'années, ses traits avaient peu changé. Elle resta là un instant, immobile, et sa poitrine oppressée se soulevait irrégulièrement.

Puis elle l'appela à plusieurs reprises; sa voix était basse, et avait pourtant l'accent d'un appel qu'on jette à une personne située à une distance très lointaine :

— Marc ! Marc !... Marc, éveillez-vous !...

Marc dormait à peine; il se souleva, et, stupéfié de voir Laure près de lui, il passa la main devant ses yeux, comme on fait pour écarter les débris d'un songe.

— Oui, c'est moi, Marc, qui suis venue.... Vous ne m'attendiez pas; vous avez peine à croire que c'est réellement moi qui suis ici, mais je n'en suis point surprise, et vous me voyez en effet pour la dernière fois.

Marc, qui s'était levé, lui offrit de s'asseoir, elle accepta parce qu'elle était très lasse. Le vaste paysage s'étendait devant elle, un peu dissimulé par la balustrade qui bordait l'allée.

Comme elle ne disait rien, Marc demanda pour quel motif elle était venue; elle répondit :

— Oh! vous le devinez bien... Il suffit de me voir ici... J'ai voulu vous demander de retourner près de Louise. Je ne tiens plus qu'à cela. Vous le pouvez sans crainte à présent, car moi je lui ai dit adieu, quoi qu'il ait pût m'en coûter, et je ne reviendrai jamais.

Après quoi, elle parut très accablée. Marc vit un reproche

dans ces mots, qui, en fait, n'en contenaient point. Il dit qu'il n'avait pas souhaité ni demandé une solution si radicale et, sans doute, si dure pour elle.

Mais elle secoua la tête :

— Si, si, c'est ce que vous avez demandé, ce que vous avez désiré; et en cela, du reste, vous n'aviez point tort... Ce qui serait mal de votre part, ce serait de faire expier à ma sœur son affection pour moi; mais vous aviez raison de vouloir que je me sépare d'elle, et c'est là ce qu'il fallait précisément.

Elle eut un geste d'extrême lassitude, comme si, en même temps qu'elle faisait cet aveu, lui échappait la force qui l'avait soutenue jusque-là, et maintenant s'épandait son chagrin longtemps accumulé.

Marc vit des pleurs s'assembler au bord de ses yeux.

Avec remords et pitié, il regarda ces larmes qui, peu à peu, débordaient des paupières et commençaient à glisser au long de ses joues. Il remarqua qu'elle avait le visage pâle et fatigué; il vit son buste mince, en ce moment un peu penché en avant, dans un étroit corsage noir; tout à coup, elle lui parut infiniment fragile, faible, délicate, comme minée par quelque mal impitoyable; elle était frêle, courbée, il eut l'impression très forte qu'elle avait, depuis des années, supporté une longue suite de fatalités.

Très ému, il lui dit :

— Cette séparation vous coûte beaucoup et, peut-être, n'est pas nécessaire... Est-il vrai que je doive vous affliger encore, et être cause d'un malheur pour vous?

A cette brève allusion aux événemens d'autrefois, elle l'interrompit avec un mouvement de lassitude :

— Ne vous accusez pas : vous ne pouviez rien... Tout ce qui est arrivé, soit ces derniers jours, soit jadis, ne dépendait pas de votre volonté.

Elle ajouta :

— Ce que moi-même j'ai fait dans ma vie toujours s'est décidé au-dessus de moi.

Elle prononça ces dernières paroles comme si elle était à bout de porter un grand fardeau et faisant un geste vague pour montrer qu'en effet quelque chose s'accomplissait au-dessus d'elle.

— Laure, puis-je quelque chose pour vous? dit Marc avec

élan... Je vous promets de vous obéir en ce que vous voudrez; vous n'avez qu'à parler...

Elle eut confiance en ce mouvement de générosité. Elle répondit :

— Je vous demande ceci seulement : oubliez ce qui s'est passé depuis que je suis arrivée à la Mettrie. Oui, effacez cela de votre mémoire; qu'il n'en reste ni trace, ni souvenir. Supposez que je ne suis même pas venue chez vous. De la même façon que si j'étais demeurée dans mon couvent sans en sortir jamais, ou bien comme si depuis dix ans j'étais morte, rentrez et vivez dans votre maison.

Marc ne répondit pas d'abord, parce qu'il sentait l'amertume profonde de ces paroles. Néanmoins, elle ne douta pas de son consentement.

Après un instant d'attente, il dit :

— Laure, qu'est-ce donc qu'il importe tant que j'efface de ma mémoire? Je cherche et je ne vois point...

Il ajouta :

— Est-ce bien à moi qu'il fallait demander la promesse d'un pareil oubli?

Laure, comprenant le sens de cette dernière question, répliqua gravement :

— Ne reprochez rien à Louise... Elle n'a pas pu entendre sans trouble ce que je lui ai dit; mais, Marc, personne au monde ne l'aurait pu.

Là-dessus, il y eut un moment de silence. Ensuite Laure dit :

— Ma vie est terminée à présent; de l'avenir je ne peux plus rien attendre...

Il essaya de la consoler: mais, pour la réconforter, il ne sut que murmurer les paroles banales qu'on répète ordinairement en de pareils cas.

Elle secouait la tête tristement, elle lui dit que toute parole était superflue, que partout où elle était allée, elle s'était heurtée à d'égales déceptions, partout elle avait été froissée, repoussée.

Comme, en lui répondant, il prononçait le mot : courage, elle l'interrompit et dit :

— Du courage, j'en ai eu jusqu'à m'épuiser; j'en ai eu, Marc, plus que je ne l'aurais supposé moi-même : assez pour le plus grand des mensonges.

Il ne la comprit pas et fut surpris.

Aussi elle poursuivit, pour s'expliquer :

— Si j'avais dit à Louise, comme tout à l'heure vous sembliez l'avoir désiré, si je lui avais dit simplement, ainsi que je viens de le faire pour vous : « Oubliez-moi! » croyez-vous qu'elle m'eût obéi et que cette parole eût suffi ?

Marc ne savait ce qu'il devait répondre, il hésita.

Aussi, elle répondit pour lui :

— Non, Marc, non, cela n'eût pas suffi.

Elle continua :

— Je n'avais pas deviné qu'elle serait à ce point remuée par mes confidences ; j'avais cru pouvoir lui dire mes volontés les plus secrètes et tout l'intime de ma vie. Mais quand j'ai vu ce désordre surgir autour de moi, j'ai senti que j'avais eu tort de parler; je me suis dit que je devais à l'avenir me taire sur ces sujets, et aussitôt c'est là ce que j'ai fait... Vous ne me comprenez pas? Il est vrai, c'est étrange, je me demande comment j'ai pu : je suis restée près d'elle sans plus connaître ce qui avait passé de mon âme dans la sienne... Tout à l'heure, vous me voyiez pleurer, mais vous ne pouviez deviner de quelle source profonde venaient mes pleurs. Je suis restée près d'elle comme une étrangère, en apparence close à son appel... au seul appel qui puisse m'aller jusqu'au cœur; et étant donné, Marc, ce qu'a été ma vie et aussi tout ce qui est en question, vous comprenez bien, comme je vous le disais il y a un instant, que c'est là le plus grand des mensonges.

Après ces mots, des larmes revinrent à ses yeux, bien plus abondantes, comme une pluie de l'âme; pour les cacher, elle mit une main devant son visage. Marc la regardait, la figure contractée de tristesse, mais n'osant plus rien dire, car il sentait que cette douleur le dépassait infiniment. Le petit garçon s'approcha d'elle, s'appuya sur ses genoux et voulut prendre la main qui couvrait ses yeux. Mais elle ne la lui abandonna point ; sa gorge se contractait, et durant un moment, dans le silence, sous le grand soleil immobile, on n'entendit plus que le bruit doux de ses pleurs.

Marc finit par dire :

— Laure, vous avez souffert d'une longue injustice... Sans doute je suis d'une autre race que vous, car ce qui vous émeut le plus m'a toujours paru lointain, singulier, et même un peu chimérique. Il faut me le pardonner : tant d'autres seraient

comme moi!... Je souhaiterais, à mon tour, faire quelque chose pour vous. Encore une fois, que puis-je? dites-le-moi... Retournez seule auprès de Louise, je ne vous en voudrai plus... Ou bien, si cela vous convient, demeurez avec nous... car vous avez besoin d'amitié.

Laure avait relevé la tête et essuyé ses larmes ; voyant l'enfant près d'elle, elle l'avait embrassé, et tandis que Marc parlait, elle caressait ses cheveux.

Elle répondit :

— Marc, je vous remercie, mais il est trop tard : pour moi, tout est fini... A présent, je suis trop renseignée sur le monde et sur moi. Je sais à l'excès que, si j'acceptais votre offre, rien de bien n'en résulterait... N'essayez plus de me tirer de l'exil où j'étais prédestinée... Ne dites pas non plus que vous vous êtes jadis trompé dans vos jugemens sur moi, ne vous excusez point si, lorsque j'étais encore ignorante et neuve, vous saviez ce qu'il y avait de folie et de songe dans ce que ma jeunesse demandait aux nuits d'été. Je n'ignore plus à présent que ce qui vient de ces profondeurs désorganise nos vies chétives : j'ai appris cela dans la douleur, dans la solitude et près de la mort, et j'ai été, moi aussi, instruite peu à peu à arrêter mes pensées sur le bord de l'infini.

Elle fit un geste bref tendu vers l'immense horizon pour indiquer qu'elle appliquait cette parole précisément à ce moment et à ce lieu.

Elle se tut, réfléchit ; puis elle murmura :

— Et pourtant! pourtant!... Si était possible quelque alliance que je n'aie pas connue, qu'y aurait-il de plus grand, de plus précieux?

Son regard distrait s'arrêta dans l'azur en face d'elle et elle ajouta lentement :

— Où j'ai échoué, un autre réussira peut-être.

Elle se leva et s'écarta du banc où elle était assise, comme pour dissimuler ses dernières larmes ou en essuyer plus secrètement les traces. Elle vint jusqu'à la balustrade de l'autre côté de l'allée, et de là elle regarda sur les prairies.

Au-dessous d'elle la vallée très large, aperçue de ce côté avec le feston de ses collines lointaines, paraissait s'incurver comme un berceau. Elle la vit d'un bord à l'autre drapée de verdure et d'or : ce paysage dont elle allait s'éloigner lui apparut en cette

minute tout étincelant de jeunesse et paré comme pour une venue merveilleuse... Elle-même ressentit dans son cœur cette attente splendide et confuse; ce n'était pas seulement l'annonce des saisons plus belles, la promesse de quelque magnifique été; quelques instans, il lui sembla entendre une musique ailée, sublime; et son regard, dévalant jusqu'aux brumes de l'horizon, et chargé d'images grandioses, crut entrevoir dans un lointain lumineux une sagesse meilleure venue des au-delà du monde, qui offrirait à ses enfans les corbeilles de la vie.

De sorte que lorsqu'elle se retourna, ses prunelles étaient à la fois claires de larmes et d'un sourire mystérieux.

A ce moment, elle vit le bébé qui était resté debout à quelques pas derrière elle; l'ayant pris dans ses bras, elle le contempla avec émotion.

— Je ne te reverrai plus, dit-elle, être doux et charmant, qui m'as bien des fois consolée... Mes regrets iront vers toi; tu as l'âme intacte et tendre; tu as cherché souvent un abri sur mon cœur, qui ne sait où s'abriter.

Bientôt, tandis qu'elle le tenait et le berçait un peu sur ses bras, elle vit ses paupières battre et son regard devenir flottant. Elle sourit de ce qu'il cédait ainsi au sommeil.

— C'est vrai, dit-elle, chaque après-midi, régulièrement, tu t'endors; nous n'y pensions plus; mais voilà que l'heure coutumière, en passant, a jeté du sable dans tes yeux...

Il tourna son visage vers l'épaule de Laure en même temps qu'il étendait la main dans le sens opposé, comme pour éloigner de lui la lumière. En face du paysage immense, elle continua à regarder d'un air pensif la petite figure blottie contre elle.

— Plus tard, murmura-t-elle, que deviendras-tu, toi que j'aurai vu à l'aube de tes jours comblé des plus beaux présages? A ton enfance quelle grâce aura manqué?... Pourtant, faudra-t-il qu'au long des années, dans ton cœur si pur, les instincts vulgaires de la race s'éveillent l'un après l'autre?... Hélas! le faudra-t-il? Que deviendras-tu? Quoi donc? homme, simplement homme, traînant indéfiniment les mêmes désirs et les mêmes passions banales dans le cercle que nous savons! Cela seulement! éternellement cela! A cette perspective, toute pensée se décourage...

Elle se tut un instant, puis reprit :

— Qui sait pourtant si tu ne lèveras point ton regard plus

haut? Peut-être cette pureté d'enfance restera sur toi comme une armure splendide, et tu sauras briser un long servage.

Elle ajouta, songeuse :

— Oui, pourquoi ne serait-ce point?

Elle mit un baiser sur son front, puis le souleva plus haut dans ses bras :

— Je suis demeurée peu de temps près de toi, dit-elle, et tu ne m'auras guère connue : dois-je craindre pourtant qu'ait passé dans ton âme quelque parcelle de mon destin? Puis-je, au contraire, souhaiter que s'imprime en toi, plus avant même que dans ta mémoire fragile, la marque de mes rapides baisers? Je ne sais; je m'en vais pour épargner à d'autres le mal d'un désir qui m'a moi-même brisée : mais toi, ce poids te ferait-il fléchir aussi, ou bien serais-tu assez fort pour le mieux porter? Est-ce une malédiction funeste? Est-ce, au contraire, un trésor que tu saurais sauver?...

« Va, dors, mon bel enfant!... A l'heure où je te quitte à jamais, qu'il me soit permis de laisser ce qu'il me reste encore d'espoir au seuil de ton sommeil... Un jour peut-être quelque autre que moi verra éclore sous tes pas le rêve que j'avais fait. »

Elle le porta sur le banc placé derrière elle; elle l'enveloppa dans un manteau de Marc, fit un coussin pour sa tête, puis avec précaution le coucha là.

— Je veux t'étendre à cette place où était étendu ton père, mon enfant bien-aimé... En attendant que les années t'éveillent, environné des espérances que mon cœur te confie, dors le plus beau sommeil...

Marc lui dit :

— Je ne sais si, après ce bref séjour parmi nous, la retraite où vous voulez rentrer vous paraîtra plus douce ou moins aimée... Je crains que ne reste longtemps dans votre âme ce sentiment d'amertume dont témoignaient vos pleurs : pourtant, quelque mélancolie qui ait accompagné vos pas, il n'est point vrai que doive être inutile et perdu ce retour éphémère en un monde que vous aviez quitté. Si, un moment, votre présence a suscité quelque émoi, ce tumulte, vite apaisé, laissera après lui un bienfait que nous recueillerons. Pour nous, qui ne le connaissions pas ou bien qui l'avions oublié, votre venue a rétabli le prix de ce que vous nous aviez donné. Tout s'use et s'efface

en des jours trop faciles : il est bien que sur un bonheur qui décline passe l'ombre de ce qu'il a coûté...

« Sans doute, il est égoïste d'estimer votre présence ou vos larmes selon l'avantage qui nous en demeurera. Mais puisque vous n'acceptez rien de ce que nous saurions offrir, il ne peut s'agir que de ce que vous donnez.

— Il est vrai, dit Laure, j'ai été quelques jours peinée de voir que Louise et vous n'aviez pas protégé comme un bien plus précieux l'affection qui vous avait unis. J'y perdais beaucoup moi-même, et la joie qui vous manque me manquait aussi.

Marc lui dit que, nécessairement, dans leur vie, quelque chose serait désormais changé :

— La générosité de vos sentimens, que vous craignez de donner en exemple et que vous voulez cacher dans un dernier exil, laissera, quoi que vous en pensiez, un sillage après vous. Il en naîtra pour nous, qui vous avons mieux connue, une profondeur et un sérieux nouveau. Je ne m'offenserai plus de rencontrer chez Louise des aspirations mystérieuses dont jusqu'ici j'avais ignoré la source et qui ne m'avaient pas apparu dans leur plénitude et leur grandeur. Et, pour Louise, quel qu'ait été le silence de vos adieux, votre passage près d'elle la détournera à jamais soit de futiles plaisirs, soit d'un futile ennui... Hélas! il se peut, Laure, que vos désirs, votre savoir et vos vertus mêmes, doivent être très réservés. Vous le pensez : il faut vous croire. Mais pour ceux qui n'ont qu'une vie simple et commune, cela seul est déjà une grande chose de savoir que vous existez... Votre désintéressement absolu et une destinée si dangereuse et si haute confèrent une sorte de dignité à ceux mêmes qui ne vous imiteront pas...

En ces termes et d'autres semblables, il l'assura à plusieurs reprises que de sa retraite même lointaine un rayonnement viendrait sur eux.

Ainsi s'achevèrent leurs adieux, pleins de promesses.

ÉMILE CLERMONT.

A L'EXPOSITION DAVID

L'INSTINCT ET L'INTELLIGENCE CHEZ L'ARTISTE

L'entomologiste Fabre, en une série d'expériences méticuleuses et mémorables, a montré qu'un même insecte accomplit des travaux merveilleux d'ingénieur, de maçon, de géomètre et de chirurgien, tant qu'il est poussé et soutenu par son instinct, et devient assez pauvre et même tout à fait mauvais ouvrier, lorsqu'on fait appel à son intelligence. Je ne sais si ce trait ne se retrouverait pas ailleurs que chez les insectes, et s'il suffit à distinguer nettement la nature animale de la nature humaine. Mais il y a une espèce d'homme, au moins, chez qui l'instinct de son métier, aveuglément suivi, suggère des œuvres infiniment supérieures à ce que produisent les systèmes élaborés par son intelligence : c'est l'artiste. Il y a une œuvre humaine en laquelle la perfection est atteinte, sans que l'auteur lui-même sache comment ni pourquoi, et où les meilleures règles appliquées ne conduisent jamais à rien qui vaille : c'est un tableau, une statue, un poème, une symphonie. De cela, l'histoire nous offre maint exemple. Je ne crois pas qu'on en puisse trouver de plus saisissant que celui de David, tel qu'il ressort de l'exposition de ses œuvres en ce moment réunies au Petit Palais. Les toiles de ses élèves : Gros, Gérard, Girodet, M. Ingres, et d'autres moins célèbres, comme Granet, Navez, Rouget, qui prolongent son exposition, ne font que prolonger son exemple. Si après avoir parcouru cette collection éphémère, rassemblée pour notre instruction par M. Henry Lapauze, on remonte la Seine

jusqu'au Louvre, pour revoir les chefs-d'œuvre du maître : *Mme Récamier*, les deux *Seriziat*, le *Couronnement*, les *Trois dames de Gand*, les *Sabines*, on possède tous les élémens de l'expérience. Ce qui peut rester de David, en dehors de ces deux groupemens, n'est pas assez important, ni différent, pour en modifier les résultats. Or, nous avons, sous les yeux, ce double et constant phénomène : un homme qui, devant la nature, s'enthousiasme, travaille sans système, sans théorie, sans prétention, et s'élève, d'un bond, au niveau des grands maîtres; puis, ce même homme, ayant réfléchi sur son art, raisonné son enthousiasme, cherché à remonter aux sources de la Beauté, hésite, choisit, élague, épure, « désindividualise, » et, ainsi, produit des ouvrages si mornes, si dépourvus de vie, qu'à peine méritent-ils d'être montrés à côté des autres. Le phénomène n'est pas chronologique et successif : il est spécifique et concomitant. A toutes les époques de sa vie, il se reproduit régulier comme un coup de balancier. Les seules œuvres vivantes de David sont celles qu'il a créées dans un emportement qui ne lui a pas laissé le temps de la réflexion. A aucun moment, l'expérience ne lui sert de rien : plus il raisonne son art, moins il réussit. Il meurt enfin, en face de son plus mauvais tableau, la *Colère d'Achille*, le considérant avec complaisance, se rappelant avec orgueil tous ses enfans du devoir, sans s'être douté, un instant, qu'il ne laisse vivans que les enfans de l'amour. Jusqu'à quel point et pourquoi ? C'est ce qu'il est intéressant d'examiner.

I

On raconte que le lendemain du jour où le jeune Bonaparte, revenant d'Italie, mince, bilieux, serré dans sa redingote bleue à collet noir, eut grimpé le petit escalier de bois qui conduisait à l'atelier de David, pour lui donner son unique séance de pose, le maître ne put se tenir de venir raconter à ses élèves, béans de curiosité, cette mémorable entrevue. « Oh ! mes amis, quelle belle tête il a ! C'est pur, c'est grand, c'est beau comme l'antique ! Le connaissez-vous ? l'avez-vous vu ? — Non, non, monsieur, s'écrièrent quelques-uns des élèves. — Eh bien ! attendez, attendez, je vais faire en sorte de vous en donner une idée... Ces maladroits de graveurs italiens et français n'ont pas seulement

eu l'esprit de faire une tête passable avec un profil qui donne une médaille, ou un camée tout faits. Attendez, attendez, vous allez voir ce que c'est que ce profil-là... Oui, mes amis, oui, mes chers amis, Bonaparte est mon héros! » Sept ans après, le Maître, après une séance du portrait de Pie VII, rayonnait du même enthousiasme : « Ce bon vieillard, quelle figure vénérable! Comme il est simple et quelle belle tête il a! Une tête bien italienne : l'enchâssement de l'œil grand, bien prononcé! Celui-là est vraiment un Pape, c'est un vrai prêtre... Oh! il a bien la tradition, il porte bien sa main avec sa bague!... »

Ainsi, en face de ces deux têtes, emporté par sa fougue d'artiste, David avait oublié tous ses principes. Oh! je ne veux pas parler de ses principes politiques. Qu'en l'an VIII, le peintre David, dans son atelier, songeant à son métier, au milieu de ses élèves, ait oublié ces paroles du conventionnel David, à la tribune : « Si jamais un ambitieux vous parlait d'un dictateur, d'un tribun, d'un régulateur, ou tentait d'usurper la plus légère portion de la souveraineté du peuple, ou bien qu'un lâche osât vous proposer un Roi, combattez ou mourez comme Michel Lepelletier, plutôt que d'y jamais consentir! » c'est trop naturel chez un artiste. Il n'est même pas absolument nécessaire d'être artiste pour être exposé à de semblables accidens. Mais ce que David oubliait, alors, en face de ses modèles, était quelque chose de beaucoup plus grave, pour un peintre, — c'était les principes d'art de toute sa vie. Il oubliait ce fameux *beau idéal*, « qui est sans saveur, sans couleur, sans odeur... » Il reniait Winckelmann, car, quoi qu'il en dît, Bonaparte, à cette époque, creusé, ravagé, maigri, le menton en galoche, était fort différent de ce qu'il aimait dans l'Antiquité ; Pie VII, avec son prognathisme inférieur, était loin d'être régulièrement beau et le cardinal Caprara était régulièrement laid. Pourtant l'artiste demeurait pantelant d'enthousiasme, saisi par le caractère de ces hommes, et il les peignit avec une ferveur passionnée.

Il avait, d'ailleurs, adoré pire encore : Marat était la figure la moins classiquement belle qu'on pût imaginer. Sa ferveur à le peindre avait été la même. Il devait pousser encore plus loin le culte de la réalité. Longtemps après, se trouvant en présence des trois dames de Gand, il souligna toutes leurs dissymétries d'un pinceau impitoyable, et ayant jugé leur cas intéressant, il les condamna à vivre, dans toute leur laideur et à jamais, pour

la postérité. Bien d'autres de ses modèles sont remarquablement laids, de cette laideur qu'on nomme « ingrate. » Il n'en avait cure. C'était vivant, caractérisé, donc matière à tableau. Parfois, d'ailleurs, il a laissé échapper l'aveu de sa nature profonde. « Je n'aime pas le merveilleux, je ne puis marcher à l'aise qu'avec un fait réel. » Voilà l'artiste qui était en lui, voilà le cri de l'instinct.

Quand il l'a suivi, David a fait des chefs-d'œuvre. Nous les voyons ici. Ce sont ses portraits. Tous ne sont pas égaux. Ils s'échelonnent sur plus d'un demi-siècle. Le premier a été peint avant que la Révolution fût commencée, le dernier lorsque l'Empire n'était plus qu'un souvenir. Entre les têtes de *Jacques Desmaisons*, architecte du Roi, de *Mme Buron*, qui pourraient avoir été vues sous Louis XV, et la tête de *Sieyès*, vieilli et exilé, qu'on imagine fort bien causant avec Lamartine ou M. Thiers, il y a tout un monde. Non seulement un monde politique détruit, un édifice social écroulé, mais une complète révolution de la peinture. Les premiers sentent encore Boucher, les derniers annoncent M. Ingres. C'est la nouveauté et l'originalité de cette exposition que de nous montrer les commencemens inconnus d'un artiste célèbre et aussi sa fin lamentable et jusqu'ici pieusement cachée. Nous y voyons David avant qu'il fût David, et nous le voyons, aussi, quand il ne l'était plus guère et ne paraissait plus que son propre élève, une sorte de Fabre travaillant pour un musée de province. Mais toujours en lui, et quelle que soit l'époque ou la manière, le portraitiste est admirable.

Regardez ses figures les plus dissemblables, si dissemblables qu'elles paraissent de plusieurs mains différentes, depuis le *Desmaisons* (n° 17) jusqu'aux portraits de *Jeune garçon* (n° 13) et du *flûtiste Devienne* (n° 12), du *Baron Jeanin* (n° 52) et du *Baron Meunier* (n° 53), en passant par son propre portrait jeune (n° 26), celui de la *Marquise d'Orvilliers* (n° 30), et surtout la délicieuse *Marquise de Pastoret* (n° 39). Tous ont le même accent de vérité. Les attitudes sont d'un naturel parfait. Elles ne sont pas posées : elles sont surprises ; c'est à peine si le pinceau arrêtant la plume, l'aiguille, la flûte, la main qui puise à la tabatière ou touche le clavecin, les a immobilisées. Il y a plus de réserve que d'abandon, plus de sérieux que de grâce, si on les compare aux portraits d'avant la Révolution ; nulle coquetterie, une sorte de dignité bourgeoise, mais rien de tendu, d'austère, d'agressi-

vement vertueux. On ne sent, nulle part, le « philosophe » que le peintre prétendait devoir être. Les portraits des deux Sériziat, qui sont au Louvre, sont aussi gracieux et aussi délibérés que s'ils sortaient de l'atelier de Reynolds ou de Gainsborough.

Ce qui montre bien, toutefois, qu'ils n'en sortent pas, c'est la perfection de leur dessin. Le dessin de David est serré, précis, et n'a pas l'affectation de précision qu'il aura plus tard chez M. Ingres, ni ses virtuosités voulues, ses raccourcis savans, ses sous-entendus. Le modelé est parfait, comme presque toujours chez un homme qui a profondément étudié la statuaire. Le dessin des mains partout et notamment dans le portrait de *Mme David*, dénote une science consommée. Le point le plus faible, c'est la couleur. Dans son enthousiasme en face de la nature, c'est évidemment ce qui l'échauffe le moins. Sans doute, il n'est pas anti-coloriste, il n'y a pas, dans ses portraits, de contre-indication, comme chez M. Ingres, mais on y chercherait vainement la pulpe savoureuse d'un beau ton, une fête et une joie des yeux. Le *Lavoisier et sa femme*, la *Marquise d'Orvilliers*, sont beaux, malgré leurs couleurs. Le *Pie VII* est d'un bon coloriste, mais non d'un grand coloriste. Aucune finesse de tons, aucun passage subtil, nulle modulation. Il y a des finesses dans son *Marat*, dans sa *Mme Récamier*, dans son propre portrait, mais ne nous y trompons pas : ce sont les *valeurs* qui sont fines, non les couleurs. Lorsqu'une peinture est presque monochrome, les deux se confondent, et l'on est tenté de prendre l'une pour l'autre, mais de même qu'en musique, la mesure est une chose et la sonorité en est une autre, de même, en peinture, il peut y avoir harmonie des valeurs sans qu'il y ait grande modulation de couleurs. Et c'est ce qui se produit ici. La démonstration la plus saisissante en est fournie par ce fait que les plus harmonieux des tableaux de David sont ceux qu'il n'a pas terminés : *Mme Récamier*, la *Marquise de Pastoret*, le *Tambour Bara*. C'est la préparation en valeurs qui est fine et nuancée : le glacis en couleurs ne l'est pas.

Le caractère, toutefois, reste le même, et un portrait de David, quel que soit son degré de fini, quel que soit son rôle dans une composition, à quelque moment qu'il soit saisi : sur un cadavre écroulé dans une baignoire, ou un pontife bénissant sur les marches d'un autel, est un document physiologique de premier ordre. Le jour où la science physionomique aura fait

assez de progrès pour qu'on puisse lire un visage, comme on fait un hiéroglyphe, les portraits de David seront consultés comme le principal document sur les hommes de ce temps. On s'étonnera seulement d'en posséder si peu. Où sont donc les scènes de la Révolution? dira-t-on, où les séances du Comité de Salut public? Ce peintre est assurément le Balzac de la Révolution. Il a été créé, par un décret spécial et nominatif de la Providence, pour nous donner, sur les bourgeois de 89, le témoignage épique et presque caricatural de Rembrandt, en sa *Ronde*, de Velazquez en ses *Borrachos*, de Holbein en sa *Famille de Thomas More* : pour nous montrer le sensible disciple de Rousseau, famélique et chevelu, plantant des arbres de la Liberté, déguisé en tigre sous la Terreur, gras chambellan sous l'Empire, vieilli et podagre sous la Restauration, mais agile encore à se retourner, le « Paillasse » qui « saute pour tout le monde » du chansonnier. Il a été le témoin de la plus violente crise de nerfs de la France moderne. Il a vu la Convention tenir tête à l'Europe, décréter la victoire, frémir sous la banqueroute, s'amputer, elle-même, un à un, de ses principaux membres; Robespierre pâlir à la tribune; la peur, la haine, la panique, changer, d'heure en heure, les visages et les cœurs. Il était là; il a baigné dans cette ambiance, grandiloquente et farouche, pittoresque à plaisir. Son talent était mûr pour reproduire les grands revers, les bottes, les cheveux flottans, les cravates dénouées, les scènes triviales et tragiques auxquelles vingt ans il a assisté. Il avait pour cela l'œil pénétrant, la main sûre. Il a dû le faire... Il l'a fait...

Eh bien! non, il ne l'a pas fait, ou il ne l'a fait que contraint et forcé, dans un moment d'exaltation, devant Lepelletier de Saint-Fargeau mort, devant Marat assassiné, dans le *Couronnement de Napoléon* et la *Distribution des Aigles*, et le *Serment du Jeu de Paume*. Encore ces trois dernières scènes, — des « peintures-portraits » comme il disait, — sont-elles « voulues » au moins autant que senties. Tout le reste de sa vie s'est consumé à tout autre chose : à quelque chose qui n'avait aucun rapport avec ce qu'il voyait, aucune analogie ni de forme, ni de trait, ni de couleur, ni d'air, ni de lumière, ni de climat, avec les êtres vivans qui respiraient autour de lui; c'était le *Beau Idéal*... Les portraits que nous venons de voir ne l'ont occupé, un instant, qu'à titre de distraction; il ne comptait nullement sur eux pour sa gloire; pour un peu, il les aurait méprisés. Le modèle qui

l'enthousiasmait et l'entraînait à une imitation presque servile, tant qu'il était là, lui paraissait, l'exaltation tombée, une mesquinerie, une passion enfantine, et il s'en détournait aussitôt.

Bien mieux, il en détournait les autres. On a de lui une lettre à Gros, écrite de Bruxelles, en 1820, qui, sur ce point, illustre admirablement sa pensée : « Êtes-vous toujours dans l'intention de faire un grand tableau d'histoire ? écrit-il à son élève. Je pense que oui. Vous aimez trop votre art pour vous en tenir à des sujets futiles, à des tableaux de circonstance : la postérité, mon ami, est plus sévère. Elle exigera de Gros de beaux tableaux d'histoire. Quoi ! dira-t-elle, qui devait, plus que lui, représenter Thémistocle faisant embarquer la valeureuse jeunesse d'Athènes, se séparant de sa famille, abandonnant ce qu'elle a de plus cher pour courir à la gloire, animée par la présence de son chef? Pourquoi Alexandre, âgé de dix-huit ans, sauvant son père Philippe, n'a-t-il pas été représenté par Gros ? A-t-il oublié aussi les mariages samnites?... S'il voulait s'en tenir à Rome, que n'a-t-il peint Camille qui punit l'arrogance de Brennus, le courage de Clélie allant trouver Porsenna dans son camp, Mucius Scævola, Regulus retournant à Carthage, bien convaincu des tourmens qui l'y attendent, etc. ? Le temps s'avance, et nous vieillissons et vous n'avez pas encore fait ce qu'on appelle un vrai tableau d'histoire. (Gros n'avait fait, à la vérité, que *Bonaparte à Jaffa*, la *Bataille d'Eylau* et quelques autres morceaux semblables.) Vite ! vite ! feuilletez votre Plutarque... » Il faut lire cette lettre, dans cette salle du Petit Palais, où sont les Gros et les Gérard, entre les admirables portraits de Murat et de Chaptal, pour en goûter toute la saveur. « Je suis content, ajoute-t-il un peu plus tard, de vous voir tiré des habits brodés, des bottes, etc. Vous vous êtes assez fait voir dans ces sortes de tableaux où personne ne vous a égalé. Livrez-vous actuellement à ce qui constitue *la vraie peinture d'histoire...* »

Ce que David entendait par la « vraie peinture d'histoire, » nous le voyons à côté de ses portraits; et c'est un autre art, et c'est un monde tout autre. L'antithèse est si nette qu'elle fait, tout le long de l'exposition, une sorte de cloison étanche entre les deux sortes de tableaux. Le passant qui gravit les marches du Petit Palais et entre dans ces salles, sans avoir chaussé les lunettes de l'érudition, sans avoir jamais rien lu sur David, — un enfant, par exemple, — s'en aperçoit tout de suite.

Il y a là deux espèces de figures. Il y a des figures qui sont des gens, des personnes qui ont vécu vraisemblablement, avec des costumes démodés, mais seyans ou divertissans, qui vous regardent, qui semblent vivre encore et avoir quelque chose à vous dire. Et puis, il y a des bonshommes dévêtus, qui font de grands gestes, manifestement sans objet, qui portent des paquets de linge en guise de vêtemens, qui ne ressemblent à personne qu'on ait connu, qui ne rappellent que des statues, qui n'ont jamais vécu dans aucun temps, ni dans aucun pays et qui ne nous « disent rien, » parce qu'elles n'ont rien à nous dire. Cela s'appelle *Socrate au moment de prendre la ciguë*, ou bien *Bélisaire reconnu par un soldat qui avait servi sous lui, au moment où une femme lui fait l'aumône*, ou bien encore *Eristrate découvrant la maladie d'Antiochus dans son amour pour Stratonice*, ou le *Serment des Horaces*, ou *Léonidas aux Thermopyles*...

Ce sont des statues mises bout à bout, sur un seul plan, sans éloignement, sans profondeur, sans paysage presque, sans ciel, sans effets d'ombre et de lumière qui les fassent vibrer, sans atmosphère, et enfin sans aucune diaprure de couleurs, posées dans le vide, en des attitudes théâtrales, avec des gestes toujours en extension, les membres formant, avec la ligne du corps, de grands angles ouverts, gestes dépourvus de toute expression physionomique, dictés par des maîtres d'armes ou des professeurs de gymnastique. Tout est faux, je ne dis pas scientifiquement faux, mais manifestement et de façon agressive. Il saute aux yeux que, jamais, on ne s'est dévêtu comme Tatius et Romulus, pour combattre, ou, qu'ainsi dévêtu, on n'a pas arboré, pour toute parure, un casque monumental. Il est évident que Socrate a reçu des leçons de Talma et qu'un homme au moment de mourir, et, si philosophe qu'il puisse être, ne s'étudie pas à faire deux gestes à la fois : un geste démonstratif pour montrer le ciel à ses disciples et un geste effectif pour prendre la coupe que tend le valet des Onze. Il n'est pas douteux que ce valet ait été instruit par un maître de ballet, pour avoir si bien pivoté sur lui-même, au moment où il a tendu la coupe au philosophe, de sorte que son pied gauche soit encore à l'avant-dernier temps du mouvement. Il est clair que Romulus ne songe pas plus à atteindre Tatius, que Tatius ne songe à se garer du coup, mais que tous les deux gardent la pose pour qu'on les admire. Léonidas, enfin, et ses compagnons se sont groupés sur le de-

vant d'une scène de théâtre, entre des portans de carton peint et une toile de fond pour le bouquet final d'un drame à grand spectacle. Chaque geste est une périphrase ; chaque membre une démonstration anatomique.

Pas d'air, pas de frissonnemens lumineux, pas de reflets portés par les objets proches ou lointains, pas d'interchange de couleurs. Aussi, non seulement tout est faux, mais tout est froid. On se sent en présence d'un monde artificiel, voulu, non senti, laborieusement enfanté dans une idée philosophique. On ne se trompe pas. « Les arts, disait David à la Convention, doivent puissamment contribuer à l'instruction publique. Ce n'est pas seulement en charmant les yeux que les monumens de l'art ont atteint le but, c'est en pénétrant l'âme, en faisant sur l'esprit une impression profonde semblable à la réalité. C'est alors que les traits d'héroïsme, de vertus civiques, offerts aux regards du peuple électriseront son âme et feront germer en lui toutes les passions de la gloire, de dévouement pour sa patrie. Il faut donc que l'artiste soit *philosophe...* »

Une fois enfermé dans cette idée, David est insensible à tout le reste. L'antique et la statuaire sont deux œillères qui l'empêchent de voir le monde extérieur, sauf quand une circonstance impérieuse, involontaire, lui met le nez dessus. Il s'acharne à imaginer des héros fictifs, dont il épelle péniblement les noms dans de fades traductions et il ne songe pas à laisser au monde le témoignage de la prodigieuse épopée où il vit. Vingt ans durant, il a vu passer devant lui Murat, Ney, Lasalle, Masséna, Lannes, Poniatowski,

> Ces Achilles d'une Iliade
> Qu'Homère n'inventerait pas...

il ne les a pas reconnus, parce qu'ils n'étaient pas habillés, — ou déshabillés, — à la mode antique. Il ne les a pas peints. Il a détourné les autres de les peindre. Il meurt enfin, l'épopée finie, sans s'être douté qu'il a toujours eu, auprès de lui, ce qu'il est allé chercher bien loin dans le passé et chez des peuples inconnus. Ainsi, il laisse à d'humbles dessinateurs, à des faiseurs d'images populaires, la gloire de frapper nos imaginations à l'effigie des héros. Les grognards de Raffet sont épiques : les Grecs de David ne le sont pas.

II

Et pourquoi ne le sont-ils pas, et d'où vient une si prodigieuse erreur? Nous le découvrirons aisément si nous examinons les opérations purement intellectuelles d'où est sorti l'art de David. A la base, une observation juste, immédiatement déviée par une généralisation hâtive, puis une loi issue de cette généralisation poussée, par le goût qu'a l'esprit français pour l'absolu, jusqu'à ses extrêmes conséquences, c'est-à-dire jusqu'à l'absurde : voilà l'histoire de la pensée davidienne.

D'abord, un besoin de réaction contre l'école de Boucher. Il y a une lettre de Mme Vigée-Lebrun très significative à cet égard. Étant à Londres, en 1802, elle écrit à un peintre anglais : « Pour ce qui concerne notre temps, vous auriez le plus grand tort si vous jugiez l'école française sur ce qu'elle était il y a trente ans (1772). Depuis cette époque, elle a fait d'immenses progrès dans un genre tout contraire à celui qui l'a fait dégénérer. Ce n'est pas cependant que l'homme qui la perdit alors ne fût point doué d'un très grand talent. Boucher était né coloriste. Il avait du goût dans ses compositions, de la grâce dans le choix de ses figures ; mais, tout à coup, ne travaillant plus que pour les boudoirs, son coloris devint fade, sa grâce de la manière, et l'impulsion une fois donnée, tout le monde voulut l'imiter. On exagéra ses défauts, ainsi qu'il arrive toujours ; ce fut de pire en pire et l'art semblait éteint sans retour. Alors il vint un homme habile, nommé Vien, qui parut avec un style simple et sévère... Depuis, notre école a produit David, le jeune peintre Drouais mort à Rome à l'âge de vingt-cinq ans, alors qu'il allait peut-être nous sembler l'ombre de Raphaël, Gérard, Gros, Girodet, Guérin et tant d'autres que je pourrais citer. » — C'est toute l'exposition du Petit Palais que la charmante femme nous invite à visiter...

Ne la chicanons pas sur le mépris qu'elle témoigne pour une époque où vivaient Chardin, Fragonard, Greuze, Perronneau, La Tour : notre critique actuelle prononce, peut-être, en ce moment, sur les peintres d'hier, des arrêts qui ne seront pas davantage ratifiés après-demain. Ne retenons de son jugement que le besoin qu'il témoigne d'une réaction contre l'école de Boucher. Ce besoin était général. On était las du rococo et du chiffonné,

du maniérisme gracieux, des minois piquans, des sous-entendus galans, des Cupidons à fossettes, des devinettes sentimentales ou grivoises, des : « Pensent-ils à ce mouton ? » ou des « Cruches cassées, » las de la sensiblité pleurarde de Greuze, et de l'effronterie de Baudouin, de l'art-friandise en un mot. D'où, réaction contre les sujets. On était las, aussi, des figures envolées, projetées, ou dégringolées, en des postures risibles : des *Escarpolettes* et des *Gimblettes*, des amours joufflus et dodus, rebondis en l'air comme des ballons, des écharpes flottantes en arc-en-ciel, ou des linons gonflés en montgolfières, de tout ce qui se trémousse, se contourne ou se bistourne. D'où, réaction contre le mouvement. Las, enfin, de l'éclat artificiel des porcelaines peintes, des fleurs en papier, des chatoiemens de soies, de satins, de dentelles, du rose qui se lave dans du bleu, de ce bleu éternel qui recouvre tout chez les maîtres galans, las du blanc, las de la poudre... D'où, réaction contre la couleur. Par antithèse, on était donc enclin à rechercher un art où la ligne droite l'emporterait sur la ligne serpentine, le ton sévère sur les couleurs adoucies, le thème haut et moral sur le sujet plaisant On inclinait vers la simplicité, la sobriété, l'immobilité, l'impassibilité, la monochromie.

Ce besoin devait-il conduire nécessairement à l'art de David ? Non. La réforme aurait pu être tout aussi complète et plus complète encore sans revêtir les formes froides et conventionnelles que voici. Il eût suffi, pour cela, d'aller à la nature, sans passer par l'intermédiaire des Anciens, de reproduire les scènes, les gestes, les colorations de la rue, du tribunal révolutionnaire, des clubs. Il eût suffi d'aller demander, pour peindre, des conseils aux maîtres d'Amsterdam ou de Haarlem. La réforme eût été, sur tous les points où on la désirait, aussi radicale et beaucoup plus sur d'autres, en ce sens qu'elle eût porté aussi sur les sujets et qu'elle eût balayé toute la mythologie et l'histoire ancienne dont s'était embarrassé l'art du XVIIIe siècle. On peut se demander ce qui fût arrivé, si, au lieu de prendre, comme tous ses devanciers, le chemin de Rome, David eût, par quelque hasard, été conduit à Amsterdam. Mais il n'a été ni devant la Nature, ni chez les Hollandais : il a été en Italie.

Ce qui frappe le plus, en Italie, ce sont les marbres grecs. Il s'éprend, comme tout artiste, de leur perfection ; dans leur simplicité, leur calme, leur sobriété d'accessoires, la retenue et

la mesure de leurs expressions, il voit l'antithèse qu'il cherchait à l'art maniéré du rococo. Voilà donc sur quoi s'appuyer pour la réforme qu'il désire, qu'il appelle, qu'il va tenter. Il ne s'avise pas un instant que, si beaux qu'ils soient, ces marbres sont de la sculpture, et que c'est une réforme dans la peinture qu'il faudrait. Il oublie qu'il est un peintre : les *Noces Aldobrandines*, ou les peintures de vases grecs lui suffisent pour témoigner de la science picturale des anciens. De ce qu'ils ont produit une statuaire parfaite, il en conclut immédiatement que leur art tout entier est parfait et doit servir, en tout, de modèle au nôtre. Il a fait une observation juste : il la dévie immédiatement en une généralisation fausse. Il va en tirer une loi qui le perdra.

Malheur à l'homme qui, se trompant, a tout le monde pour complice : il ne s'apercevra jamais de son erreur. L'erreur de David était celle de son temps. D'Herculanum et de Pompéi exhumés à la lumière, les archéologues et les amateurs croyaient qu'allait sortir un art vivant, plus vivant que celui de Chardin et de Fragonard, l'art nouveau, l'art de l'avenir. Pourquoi l'aller chercher dans la Nature? Le *Beau idéal* était là. « En convenant que l'étude de la nature est absolument indispensable aux artistes, disait Winckelmann, il faut convenir, aussi, que cette étude conduit à la perfection par une route plus ennuyeuse, plus longue et plus difficile que l'étude de l'antique. *Les statues grecques offrent immédiatement aux yeux de l'artiste l'objet de ses recherches ; il y trouve réunis dans un foyer de lumière les différens rayons de beauté divisés et épars dans le vaste domaine de la nature.* » Voilà le mot d'ordre de tout l'académisme. C'est la confusion éternelle entre l'artiste et l'amateur d'art. Il est tout à fait vrai que les belles œuvres d'art découvrent plus clairement à la foule des amateurs les beautés ou les caractères de la nature que la vue de la nature elle-même. Mais c'est, précisément, parce que tout l'art est de les découvrir, que la fonction propre de l'artiste est d'aller à la nature pour les en dégager. En l'envoyant consulter l'œuvre déjà faite au lieu de l'envoyer à l'objet même de l'œuvre, c'est-à-dire en envoyant le traducteur lire une traduction, au lieu de lui donner à lire l'original, on supprime tout simplement sa raison d'être. Voilà une première confusion. En voici une seconde.

Les Grecs ont fait des œuvres parfaites, impossibles à dépasser, — mais ce sont des œuvres de sculpture. Elles ne pourraient

donc servir de modèle, si modèle il y a, que pour des ouvrages de plastique. Transposer les lois de la statuaire, dans la peinture, et oublier les lois ou les virtualités de la peinture elle-même, c'est se condamner à chercher ce qu'on ne peut atteindre et à se priver de tout ce qu'on aurait dû réaliser. C'est ce que David a fait.

D'abord le nu. « J'ai entrepris de faire une chose toute nouvelle, » disait-il à ses élèves en parlant du tableau des *Sabines*. « Je veux ramener l'art aux principes qu'on suivait chez les Grecs... J'étonnerai bien des gens : toutes les figures de mon tableau seront nues, et il y aura des chevaux auquels je ne mettrai ni mors, ni brides... » C'est fort bien dit pour un statuaire, et le lamentable spectacle que nous donnent, sur toutes les places publiques d'Europe, les monumens élevés à nos contemporains, en redingote, en veston, en bottes et chapeau haute forme, prouve assez qu'on a eu grand tort d'oublier cette loi. Mais, en peinture, c'est autre chose, et la plupart des chefs-d'œuvre de tous les temps sont faits de figures vêtues, fût-ce de la plus bizarre façon et de la plus compliquée. La complication même et le fouillis sont une joie pour le peintre. Un coloriste ne se fût pas tenu d'aise devant les uniformes de l'Empire. Se figure-t-on Rubens ou Véronèse en face de Murat ou de Cambacérès, les consuls empourprés passant, comme des flammes, dans un ouragan d'ors, d'aciers, de buffleteries, le jaillissement des plumets, la cascade des dentelles, le mince croissant des sabres rejoignant l'étoile des éperons! En s'interdisant le costume contemporain, David s'interdisait toutes ces ressources pittoresques. De plus, il s'obligeait à ne peindre aucun groupement en profondeur, car rien n'est plus déplaisant qu'une foule d'académies gesticulantes, qu'une grappe humaine. En dépit du *Jugement* de Michel-Ange, et de quelques *Damnations* de Rubens, on ne voit pas que l'artiste ait jamais pu se tirer d'une foule où tous les plans sont occupés par des académies.

Aussi David ne l'a-t-il pas fait ! Il a observé qu'en sculpture, on ne pouvait donner l'idée de la profondeur, ni du lointain. Sa peinture en est donc dépourvue. Sa composition se développe toujours en longueur, jamais en profondeur. Non seulement elle ne creuse pas, mais elle bombe. C'est de la peinture *convexe*, les figures centrales étant toujours les plus en avant et les plus éclairées, les figures latérales ou le décor latéral tournant et

s'enfonçant dans l'ombre ou les demi-teintes, comme vus dans un miroir bombé. C'est très frappant dans les *Sabines*, et rigoureux comme un théorème : on peut l'observer dans toutes ses autres œuvres. Il serait facile de les traduire en bas-relief : ce sont les lois du bas-relief qui les ont dictées.

Une autre loi purement statuaire a dicté ses gestes, loi oubliée à la vérité par notre sculpture moderne, mais très sensible dans l'Antique admiré du temps de David ; l'*Apollon*, le *Laocoon*, le *Gladiateur*, par exemple. Le geste est en extension : il se profile également de tous les côtés ; il est choisi, non pas du tout pour son efficacité, ni pour sa vérité, encore moins pour sa nouveauté ou pour son caractère, mais pour la révélation qu'il nous donne d'un jeu de la machine humaine, pour son équilibre harmonieux, pour sa ligne et sa plastique. Les *Horaces*, le *Socrate*, le *Romulus*, les compagnons de *Léonidas* peuvent être mis sur un socle, au milieu d'une pelouse : nul n'imaginera qu'ils soient tirés d'un tableau.

De plus, la statue étant, de sa nature, une image matériellement semblable à la figure humaine, il suffirait d'assez peu de chose en couleur et en expression, pour en faire un trompe-l'œil, — comme il arrive dans les figures de cire, — ce qui détruirait toute impression esthétique. Il faut donc s'abstenir non seulement de toute couleur vraie, mais de tout réalisme trop prononcé. Pour la même raison, la figuration de la laideur ou une caractérisation assez forte pour aller aux confins de la caricature, les signes de la maladie ou de la caducité, en un mot, toute chose déplaisante à croire réelle, doivent être évités dans une forme d'art qui les matérialise. *La Buveuse accroupie*, du Louvre, n'est tolérable qu'à cause de sa petite taille. En peinture, au contraire, il y a nombre d'œuvres admirables où sont représentés non seulement la laideur et la maladie, la vieillesse et la souffrance, mais le grotesque : d'abord, parce qu'elles sont moins matérialisées qu'en statuaire et ensuite parce qu'elles peuvent être magnifiées par la couleur qui, par elle-même et toute seule, est une beauté. Ainsi donc, la laideur n'est pas sculpturale, mais elle est pittoresque. En la proscrivant de sa peinture, en ramenant toutes ses figures à un type uniforme de beauté régulière, David a donné le plus parfait exemple d'ennui qui se puisse imaginer.

Encore, s'il avait varié l'expression! Mais autant qu'à les

rendre belles, il s'est appliqué à rendre les physionomies impassibles ! De la statuaire grecque où cette impassibilité est admirable, il l'a transportée dans la peinture où elle n'a que faire. Au début, formé par l'école de Boucher, il animait encore ses figures. « Voyez-vous, disait-il à son élève Étienne, en lui montrant deux têtes dessinées d'après l'antique, à Rome, dans sa jeunesse, voilà ce que j'appelais, alors, l'*antique tout cru*. Quand j'avais copié ainsi cette tête avec grand soin et à grand'peine, rentré chez moi, je faisais celle que vous voyez dessinée auprès. Je l'assaisonnais à la sauce moderne, comme je le disais dans ce temps-là. Je fronçais tant soit peu le sourcil, je relevais les pommettes, j'ouvrais légèrement la bouche ; enfin, je lui donnais ce que les modernes appellent de l'*expression* et ce qu'aujourd'hui (c'était en 1807), j'appelle de la *grimace*... » Peu à peu, en effet, il parvint à mettre, en peinture, de l' « antique tout cru, » — c'est-à-dire à priver totalement ses figures, non seulement des « grimaces » de Boucher, qui étaient une affectation de la vie, mais de la vie elle-même.

En même temps, il les priva de toute ambiance naturelle et pittoresque. En sculpture, en effet, il ne faut pas d'accessoires, détachés de l'ensemble, surtout pas de simulation, en une matière dure, d'objets souples et effilés, encore moins de paysage, de lointain, de tout ce qui est fluide et vaporeux. Il n'y en a pas, non plus, chez David. Les pièces où se meuvent ses héros sont vides : elles ne peuvent servir qu'à faire de l'escrime. Ses chevaux, comme il s'en vante, n'ont ni mors, ni brides. Quant au paysage, il est purement idéographique. David n'a jamais fait qu'un paysage en sa vie : c'est qu'il était en prison. Quand il veut représenter *Leonidas*, il donne à un de ses élèves un plan topographique des Thermopyles et il lui fait bâtir une vue perspective là-dessus. Enfin, l'atmosphère est nulle. Une fois ses figures posées, il ne met pas d'air autour. Il compte, comme le sculpteur, sur l'air ambiant pour adoucir, fondre, faire trembler les contours. Sa couleur est lamentable. Pour bien montrer que l'Art doit prêcher l'austérité aux peuples, il semble peindre avec le brouet noir des Spartiates. « Il met du *noir* et du blanc pour faire du bleu, du *noir* et du jaune pour faire du vert, de l'ocre rouge et du *noir* pour faire du violet, » dit Delacroix, et, en effet, dans sa peinture académique, c'est à peu près exact. Sa facture est plus affreuse encore. En réaction contre la touche libre, savou-

reuse de Fragonard, il adopte un faire lisse, partout égal, partout glacé : le plus vilain « métier » peut-être qui ait jamais paru dans la peinture française.

Retournez-vous vers ses portraits, ou ses « peintures-portraits » comme *le Sacre*, revenez surtout vers ses portraits inachevés, vers tout ce qu'il a fait sans système : aucun de ces défauts ne s'y retrouve plus. Donc, rien de tout cela ne lui était naturel, tout a été voulu, cherché, conquis. Chez lui, comme chez la plupart de ses élèves, — chez Gros, surtout, — la peinture est une lutte continuelle et tragique entre le devoir et le plaisir : le plaisir qui leur inspire, naturellement et sans grand effort, des chefs-d'œuvre ; le devoir qui, avec beaucoup de peine et d'intelligence dépensées, leur dicte des œuvres froides et insipides. L'antithèse se poursuit partout : chez Gérard : comparez son *Murat* ou sa *Récamier* avec sa *Corinne au Cap Misène ;* chez Girodet : comparez son *De Sèze* ou son *Murat* avec son *Hippocrate* ou sa *Danaé ;* chez Gros : comparez son *Chaptal* à son *Éleazar ;* chez M. Ingres : comparez son *Granet* et l'esquisse de sa femme avec son *Achille* ou sa *Stratonice*. Partout, chez l'élève comme chez le Maître, nous voyons le portrait ou la scène contemporaine dus à son goût instinctif de la réalité, demeurer, après un siècle écoulé, une œuvre admirable. Et partout, nous voyons la grande composition historique, sur quoi il comptait pour passer à la postérité, nous faire douter de son talent. Si, par delà les nues, quelque Fabre étudie, au microscope, les insectes que sont les hommes, il doit être stupéfait des merveilleux ouvrages faits par l'artiste dans les limites de son instinct et du piteux échec des systèmes où sa raison raisonnante est intervenue.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

VOLTAIRE INÉDIT

LE CHAPITRE *DES ARTS* DE *L'ESSAI SUR LES MŒURS*

Établi à Cirey en 1733, Voltaire, entre plusieurs projets, avait celui d'achever une *Histoire de Louis XIV*, entreprise dès 1732. Il éprouva tout d'abord une difficulté assez inattendue : Mme du Châtelet, vouée depuis peu à la science, n'avait point le goût de l'histoire. Sa raison solide répugnait à « l'afféterie » des belles-lettres ; elle admettait la tragédie, dont les succès rapportent à l'auteur, les vers impromptus, qui débités à propos donnent du relief dans la société ; mais pour Tacite, elle le traitait de « bégueule qui dit les nouvelles de son quartier. » Enfin elle était fille d'un homme d'État ; dès l'enfance, elle savait combien sont pernicieux, dans un gouvernement réglé, les livres qui relatent les actions des ministres ; elle ne concevait pas, disait-elle, le plaisir d'écrire un ouvrage condamné à ne pas voir le jour. Aussi tenait-elle enfermées les notes et les esquisses de son ami et la clef en était dans son tablier.

Tout appliqué que fût le poète à s'instruire dans la géométrie, il ne laissait pas de regretter ses anciennes études. La rigueur des théorèmes contenait mal sa fantaisie, et, du reste, son entendement ne passait pas le second livre d'Euclide. Il entreprit de réduire la marquise. Dans les termes où ils étaient, rien de plus aisé en apparence, et peu d'affaires au fond, qui fussent plus délicates. Si le plaisir de l'esprit, vif et mutuel, avait éclairé les débuts de leur commerce, ils n'y furent bientôt retenus, l'un que par la vanité, l'autre que par l'intérêt ; le cœur n'était point de la partie, et Mme du Châtelet, nature sèche et dominatrice, se dédommageait de la dépendance où elle était à certains égards par une hauteur intraitable sur tout le reste. Il n'y avait pas espoir de l'amener à rien, si l'on n'engageait pas son amour-propre.

Voltaire lui fit voir en conséquence la gloire qu'il y aurait à elle d'appliquer son génie à l'histoire. Elle se défendait par de bonnes raisons. « Que m'importe, disait-elle, à moi Française vivant dans ma terre, de savoir qu'Égil succéda au roi Haquin en Suède et qu'Otoman était fils d'Ortogul? Je ne vois dans l'histoire que de la confusion et des récits de bataille, dans lesquelles je n'apprends pas seulement de quelles armes on se servait pour se détruire. — Mais, disait-il, si parmi tant de matériaux bruts et informes, vous choisissiez de quoi vous faire un édifice à votre usage; si vous faisiez de ce chaos un tableau général et bien articulé; si vous cherchiez à démêler dans les événemens l'histoire de l'esprit humain? » Cette idée lui plut, comme philosophique; et « le respectable Bossuet » ayant terminé son histoire à Charlemagne, il fut convenu qu'on prendrait l'histoire universelle à cette époque, et qu'on la conduirait au siècle de Louis XIV pour lui servir d'introduction. Le poète commença de lire Puffendorf, et dans un séjour qu'il dut faire à Bruxelles pour un procès de la marquise, il trouva les plus grands secours chez M. de Witt, petit-fils du Grand Pensionnaire, et possesseur d'une des plus riches bibliothèques de l'Europe.

L'étude du moyen âge était très ingrate, celle surtout qui touche aux disputes de l'Église romaine et de l'Église grecque, aux querelles du Sacerdoce et de l'Empire. Voltaire ne se retrouvait avec plaisir que dans l'histoire des sciences et des arts. Cette partie, dit-il, devint son principal objet; bientôt il dirigea ses recherches sur les peuples de l'Orient, « dont tous les arts nous sont venus avec le temps » et dont Bossuet n'avait presque rien dit. Il s'aperçut que « dans nos siècles de barbarie et d'ignorance qui suivirent le déchirement de l'Empire romain, nous reçûmes presque tout des Arabes : astronomie, chimie médecine, arithmétique, algèbre, géographie... Plusieurs morceaux de la poésie et de l'éloquence arabe me parurent sublimes et je les traduisis; ensuite, quand nous vîmes tous les arts renaître en Europe par le génie des Toscans et que nous lûmes leurs ouvrages, je fis autant que je le pus des traductions exactes en vers des meilleurs endroits des poètes des nations savantes. Je tâchai d'en conserver l'esprit. En un mot, l'histoire des arts eut la préférence sur l'histoire des faits (1). »

Dès 1742, Voltaire était à même d'envoyer un morceau de son histoire au Grand Frédéric, qui la trouva « réfléchie, impartiale, dépouillée de tous les détails inutiles. » En 1745, patronné par Mme de Pompadour, nommé historiographe et sur le point d'entrer enfin à l'Académie, il hasarda de donner au *Mercure*, sous le titre de *Nouveau plan d'une histoire de l'Esprit humain*, quelques morceaux sur la Chine et les

(1) Préface du tome troisième de l'*Abrégé de l'Histoire universelle*, chez Walther à Dresde, 1754.

Indes, les Normands au IXe siècle, l'état des empires d'Orient et d'Occident au IXe siècle, de l'Europe au Xe siècle et de l'Espagne au XIIe siècle. « Les auteurs du *Mercure* retranchèrent pieusement tout ce qui regarde l'Église et les papes. » En réalité, ils semblent avoir supprimé certains chapitres, comme ceux de l'*Origine de la puissance des papes* et de la *Religion du temps de Charlemagne*, plutôt que mutilé en détail la prose de Voltaire. « Apparemment, dit-il, que ces examinateurs voulurent avoir des bénéfices en Cour de Rome. Pour moi, qui suis très content de mes bénéfices en Cour de Prusse, j'ai été un peu plus hardi. » En 1750, nouveaux fragmens dans le *Mercure*. Un libraire ne tarda pas à les recueillir et les joindre à une édition de *Micromégas*, que l'auteur désavoua, selon son habitude. Mais il en profita pour déclarer ce qu'il y avait de neuf dans son ouvrage : il s'était attaché à peindre les mœurs des hommes, plutôt que « les naissances, les mariages et les pompes funèbres des rois. » Et en effet, tel qu'on peut la lire dans cette édition, cette *Histoire de l'esprit humain* fait assez bien voir quel était à l'origine le dessein de Voltaire : une érudition sobre et désinvolte ; un exposé des faits, mais qui motivât seulement les sentimens de l'auteur sur les mœurs, les usages, les lois, les gouvernemens ; une histoire assez diligente de l'opinion, qui mène le monde ; et en regard celle des arts, des inventions, des découvertes, qui ont renouvelé la face de la terre ; quelques récits des guerres, compris dans le catalogue « des sottises du genre humain, » et ce qui n'allait pas sans hardiesse, à une époque tout ensanglantée par les prétentions des princes, une apologie continuelle des poètes, des savans, des navigateurs, et jusque des marchands, mis en parallèle avec les conquérans. L'ouvrage, en un mot, n'était qu'un petit brûlot, mais où soufflait à pleines voiles l'esprit de la « philosophie. »

Les morceaux de l'*Essai sur les mœurs*, publiés jusqu'à 1750, sont des morceaux authentiques, et, ce qui est rare avec Voltaire, reconnus par l'auteur. Ceux qui ont vu le jour par la suite ne sont probablement pas moins originaux ; mais ils sont disqualifiés par les insinuations, les réticences et les désaveux du grand homme.

En mai 1751, à Potsdam, Voltaire fut avisé, par Mme Denis, que son secrétaire valet de chambre Longchamp, resté à Paris avec elle pour la modérer dans ses dépenses, avait détourné tous ses papiers : justice en était demandée par elle au lieutenant de police. Le poète aussitôt d'envoyer une annonce au *Mercure* : « Toute la partie qui regarde les arts depuis Charlemagne et celle de l'histoire publique depuis François Ier ont été perdues. Si quelqu'un est en possession de ce manuscrit, encore très imparfait et qui ne peut guère servir qu'à son auteur, il est prié très instamment de vouloir bien le lui remettre. » A quelques jours de là, Longchamp rendit les papiers à Mme Denis sans in-

tervention du magistrat : ces papiers étaient l'*Histoire universelle*, celle du *Siècle de Louis XIV*, les *Campagnes de Louis XV* et enfin *la Pucelle ;* et comme Voltaire, instruit de la restitution, réclamait encore certain manuscrit *in-folio* de l'*Histoire universelle*, le secrétaire lui écrivit : « A l'égard du manuscrit in-folio dont vous parlez, épais de trois doigts et qui est une suite de votre histoire générale, je n'en ai jamais connu d'autre que celui que je vous ai envoyé ; mais celui-là n'est point écrit de votre main. Il se trouve encore un manuscrit dans votre bibliothèque à Paris, où il n'y a que peu de pages écrites par vous-même : et c'est aussi une suite de la même histoire. Voilà tout ce que j'ai jamais vu chez vous à ce sujet. Croyez que cet article est la pure vérité. »

On n'examinera pas si, dans cette affaire, Longchamp est tombé, comme il le prétend, dans un piège de Mme Denis. Mais n'est-il pas singulier qu'il nie l'existence du gros *in-folio* réclamé par Voltaire, et que, d'autre part, il découvre celle d'un petit *in-folio*, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, et que Voltaire déclara toujours avoir disparu ? Car après l'annonce du *Mercure*, comme on lui signalait diverses copies de l'*Essai*, l'historien répondait : « Ce n'est pas là ce que je cherche. On m'a volé l'histoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de Pétrarque et du Dante et jusqu'à des poètes arabes que je n'entends point : le siècle de Louis XIV devait se renouer à cette histoire générale. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre avait aussi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce exigea de lui le sacrifice de tout ce qu'il avait copié. » En décembre 1753, ayant reçu à Colmar « le fatras énorme de ses papiers, » il persista à donner ce manuscrit comme perdu. Il n'y a pourtant pas de doute que le cahier ne se soit trouvé parmi ses papiers : dans une *Lettre à M..., professeur en histoire*, composée dans ce mois de décembre 1753, sont insérés les passages traduits de Dante et des poètes orientaux.

Ces contradictions cessent d'être un mystère dès qu'on les rapporte à l'*Abrégé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint*, publié en cette fin de 1753 par Jean Néaulme, libraire à la Haye et à Berlin. Ce n'est pas que l'on doive préciser la part directe ou indirecte que Voltaire put avoir dans cette édition. Le libraire, dans sa préface, dit avoir acheté l'une des copies qui, selon l'auteur même, se trouvaient entre les mains de trente particuliers ; et il n'y a rien là d'invraisemblable. Mais Jean Néaulme, dès 1742, avait reçu la promesse de cette édition, et depuis il s'était rencontré à Potsdam avec l'auteur. Mais l'habitude de Voltaire fut toujours de susciter des éditions « fausses » de ses œuvres. Mais le philosophe, pour désavouer ces deux volumes, n'imagina pas mieux que d'en donner lui-même une

suite, avouée celle-ci, et intitulée *tome troisième*. Mais Jean Néaulme, sans nécessité, dit encore dans sa préface que cet abrégé semble complet, quoiqu'il s'arrête à Charles VII quand le titre promet Charles-Quint; et il ajoute : « Ainsi il est à présumer que ce qui devrait suivre est cette partie différente d'histoire qui concerne les arts, qu'il serait à souhaiter que M. de Voltaire retrouvât. » Prétexte aussitôt exploité par l'auteur dans sa *Lettre à M...* : « Mon principal but, dit-il, avait été de suivre les révolutions de l'esprit humain dans celles des gouvernemens. Je cherchais les routes du commerce qui répare en secret les ruines que les sauvages conquérans laissent après eux; j'examinais comment les arts ont pu renaître et se soutenir parmi tant de ravages. » Cette histoire des arts, ces routes du commerce, c'est-à-dire les voyages des Portugais et la découverte du Nouveau-Monde, qui se trouvaient dans le manuscrit « volé » par Longchamp, il n'en était pas traité dans l'édition de la Haye : donc elle était supposée, donc elle n'était pas son ouvrage véritable. Enfin, nous avons les lettres de Voltaire à Néaulme; les unes sont publiques et accablantes pour le libraire; et dans celles qu'il lui écrit en particulier, il lui reproche doucement son impression hâtive et incorrecte, il l'assure qu'il est « avec douleur, mais sans aucun ressentiment, toujours prêt à lui rendre service. »

Il y avait en effet des omissions regrettables dans l'édition de la Haye. Néaulme, dès l'avertissement, avait défiguré cette phrase de Voltaire : « Les historiens ressemblent à quelques tyrans dont ils parlent : ils sacrifient le genre humain à un seul homme. » Il imprima : « les historiens, semblables aux rois, sacrifient le genre humain à un seul homme. » Le philosophe alors se crut perdu, et à tout le moins exilé. A la vérité, je n'ai pas trouvé trace de cet exil aux archives, ni même du moindre blâme : mais après l'aventure de Francfort, c'était beaucoup pour Voltaire que de ne pas trouver à Paris le dédommagement d'un accueil triomphal, tel qu'il le devait recevoir vingt-cinq ans plus tard. Il accusa ses ennemis de Berlin « de vouloir le perdre en France après l'avoir perdu en Prusse, » et parmi ces méchans, il alla jusqu'à compter Frédéric lui-même. Pour se disculper, il pria Malesherbes de supprimer l'ouvrage; il lui adressa de Colmar le procès-verbal, rédigé par deux notaires, de la collation de son manuscrit véritable avec l'édition de la Haye : dans ces deux volumes, on avait relevé jusqu'à quatorze omissions ou variantes, parmi lesquelles « l'affectation sensible de mettre *docteurs* à la place d'*imans*. » Puis, comme personne n'avait garde à ces désaveux, il s'occupa d'amender l'ouvrage en vue d'une édition nouvelle.

Cette édition, qui occupe les tomes XI et suivans des œuvres complètes imprimées par Cramer à Genève, fait avec l'édition Néaulme

un sujet de comparaison bien instructif. En général, le premier texte a subsisté; mais il est remarquable que tous les passages offensans pour Rome aient disparu, ceux mêmes qui rapportent les faits les mieux reconnus du Saint-Siège, comme l'aversion invincible qu'il a toujours inspirée aux Églises d'Orient. En revanche, on y voit maints nouveaux paragraphes, célébrant la décence, la gravité de l'Église romaine. Elle apparaît gouvernée, non seulement par des hommes pleins d'humanité, mais par des sages, par des philosophes : « Elle a toujours eu cet avantage de pouvoir donner au mérite ce qu'ailleurs on donne à la naissance. Aujourd'hui, en Allemagne, il y a des couvens où l'on ne reçoit que des nobles. L'esprit de Rome a plus de grandeur et moins de vanité... Elle était faite pour donner des leçons aux autres. » Enfin des additions considérables avaient porté au nombre de 68 les 49 chapitres de l'édition Néaulme : peu à peu la compilation des faits l'emportait sur l'examen philosophique ; les réflexions hardies qu'on y voit encore sont diluées, sont assombries sous le fatras de l'érudition. Lors de l'édition définitive en 1768, Voltaire avait répudié son premier dessein. Il considérait son œuvre comme un manuel d'histoire à l'usage des gens du monde, il souhaitait sa diffusion dans les collèges, et il faisait remarquer qu'à l'époque où elle fut entreprise, « aucune des compilations universelles qu'on a vues depuis n'existait. »

C'est qu'un événement comparable à son séjour en Angleterre, et à la rencontre de Mme du Châtelet, avait remué depuis peu l'esprit du philosophe : il venait de découvrir le commerce des érudits, personnes qui n'étaient point à la mode au temps qu'il vivait à Paris. Près de Colmar, où il résida plus d'un an à son retour de Prusse, était l'abbaye de Senones, dirigée pour lors par le célèbre dom Calmet. Le religieux ouvrit sa bibliothèque à l'homme du monde; il le persuada de composer un ouvrage utile plutôt que de recueillir les saillies de son esprit; et Voltaire, bientôt, ne céda pas moins à l'entraînement de l'étude qu'à l'autorité vénérable de l'exégète. Vers le même temps, il renouait d'anciennes relations avec le pasteur Vernet, professeur à l'université de Genève. Enfin il avait pour secrétaire un certain Colini, jeune Florentin quelque peu antiquaire, et par conséquent érudit. Celui-ci admirait beaucoup qu'on osât écrire une histoire universelle avec le secours de cinq ou six volumes; et il s'échappait parfois en sourires que son maître surprenait, et, à part soi, mettait à profit.

Voilà les dispositions qui firent abandonner par Voltaire ce *Chapitre des arts*, auquel il attribuait d'abord tant de prix. Car ce n'est pas pour avoir donné longtemps ce chapitre comme perdu que le philosophe a renoncé à le comprendre dans son *Essai :* dans le « tome troisième » publié à Dresde en juillet 54, il le faisait encore désirer, le promettant dès les premières pages, et terminant l'ouvrage sur ce

propos : « Je parlerai ailleurs de l'empire de l'esprit qu'eurent les seuls Italiens dans tous les genres de science, de littérature et de beaux-arts. » Mais dès qu'il renonçait aux vues d'ensemble et s'astreignait à la chronologie, il n'avait plus de place pour ce brillant tableau : force lui fut de le morceler, et d'en répartir selon les époques des fragmens du reste fort abrégés, notamment dans les chapitres 82 et 121 de l'*Essai sur les mœurs*.

Correspondant par son format et son épaisseur, — in-folio couronne de 160 pages, — à la description du manuscrit « volé » par Longchamp, le manuscrit autographe du chapitre des arts se trouve aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, parmi les papiers de Voltaire conservés dans sa propre bibliothèque. Achetée par l'impératrice Catherine II en 1780, cette bibliothèque fut transportée en Russie et rangée dans l'ordre même qu'elle occupait à Ferney par le secrétaire du grand homme : elle comprend près de 6 000 volumes, parmi lesquels une vingtaine de gros volumes manuscrits où se trouvent pêle-mêle les mémoires utilisés par Voltaire dans ses ouvrages historiques, de nombreuses notes et remarques sur l'histoire, la religion, la philosophie, quelques manuscrits annotés de ses tragédies, le premier jet des chapitres 141 à 152 de l'*Essai sur les mœurs*, les minutes des lettres au roi de Prusse, enfin les dossiers des affaires la Barre et Lally, tous documens qui méritent une étude particulière. Nous n'ignorons pas qu'en matière d'art, l'érudition de Voltaire n'est guère moins faible que touchant l'histoire du moyen âge ou les institutions de la Chine. Encore ne croyons-nous pas devoir laisser dans l'ombre cet important morceau. Il nous fait toucher en effet ce qu'était l'*Essai sur les mœurs*, avant que l'auteur n'ait voué quinze ans de sa vie, selon l'expression de Villemain, « à l'augmenter, à le remanier et à le gâter. »

FERNAND CAUSSY.

Depuis les inondations des barbares en Europe, on sait que les beaux arts furent ensevelis sous les ruines de l'empire d'Occident. Charlemagne voulut en vain les rétablir. L'esprit goth et vandale étouffèrent ce qu'il fit à peine revivre.

Les arts nécessaires furent toujours grossiers, et les arts agréables ignorés. L'architecture, par exemple, fut d'abord ce que nous appelons l'ancien gothique ; et le nouveau gothique, qui commença du temps de... n'a fait qu'ajouter des ornemens vicieux à un fond plus vicieux encore. La sculpture, la gravure étaient informes. Les étoffes précieuses n'étaient tissées qu'en Grèce et dans l'Asie Mineure. La peinture n'était guère en usage que pour couvrir de quelques couleurs des lambris

épais. On chantait et on ignorait la musique ; on n'a jusqu'au XIVe siècle aucun ouvrage de bon goût en aucun genre. On parlait, on écrivait et l'éloquence était inconnue. On faisait quelques vers, tantôt en latin corrompu, tantôt dans les idiomes barbares, et on ne connaissait rien de la poésie.

... Nous avons vu les malheurs de la terre entière, Gengis-khan, etc., mais au moins au XIVe siècle l'Asie riche et heureuse, Perse, Chine, Indes ; l'Europe toujours faible, divisée et barbare, Allemagne, Italie, France sous Charles VII, États de Charles VII...

Il n'en était pas tout à fait ainsi dans l'Orient. Constantinople conserva les arts jusqu'au temps où elle fut désolée par les Croisades. Elle fournissait même quelquefois des mathématiciens aux Arabes. Plusieurs empereurs écrivirent en grec avec pureté.

Aben ou Eben Sina que nous appelons Avicenne florissait chez les Persans au XIe siècle et nul homme alors en Europe n'était comparable à lui. Il était né dans le Korassan qui est l'ancienne Bactriane. La géométrie, l'éloquence et la poésie furent depuis lui en honneur dans la Perse ; aucun de ces arts, à la vérité, n'y fut porté à son comble et j'ai toujours été étonné que l'Asie qui a fait naître tous les arts n'en ait jamais perfectionné aucun. Mais enfin ils y subsistaient, tandis qu'ils étaient anéantis en Europe.

J'ai déjà remarqué (1) que Tamerlang, loin de leur être contraire, les favorisa. Son fils Haloucoucan fit dresser des tables astronomiques, et son petit-fils Houlougbeg en composa de meilleures avec l'aide de plusieurs astronomes. Ce fut lui qui fit mesurer la terre (2).

Notre Europe avait cependant cette supériorité sur eux d'avoir inventé la boussole et la poudre et enfin l'imprimerie. Mais ces connaissances déjà vulgaires à la Chine ne furent point en Europe le fruit de la culture assidue des arts. Le génie du siècle, l'encouragement des princes n'y contribuèrent pas. Ces découvertes furent faites par un instinct heureux d'hommes grossiers qui eurent un moment de génie.

Les Orientaux avaient d'ailleurs un grand avantage sur les Européens. Leurs langages s'étaient soutenus, l'arabe par

(1) Dans le chapitre 88 de l'*Essai sur les mœurs*.
(2) Tome 18, *Académie des Sciences*. (Note de Voltaire.)

exemple n'avait jamais changé, et la langue persane, refondue dans l'arabe, était fixe et constante depuis la grande révolution qu'apporta la loi de Mahomet.

C'est par cette raison que les poètes arabes et persans qui faisaient, il y a huit cents ans, les délices de leurs contemporains plaisent encore aujourd'hui, tandis que les jargons européens des XIIe et XIIIe siècles ne sont plus entendus.

On ne trouve pas à la vérité dans leurs ouvrages de poésie et d'éloquence plus de perfection que dans les autres arts. Il y a toujours plus d'imagination que de choix, plus d'enflure que de grandeur. J'avoue qu'ils peignent avec la parole, mais ce ne sont que des figures hardies mal assemblées, ils ont trop d'enthousiasme pour penser finement, l'art des transitions n'a jamais été connu d'eux : quelque poésie orientale qu'on lise, il est aisé de s'en convaincre.

Sady, par exemple, né comme Avicenne en Bactriane, le plus grand poète persan du XIIIe siècle, s'exprime ainsi en parlant de la grandeur de Dieu :

> Il sait distinctement ce qui ne fut jamais,
> De ce qu'on n'entend point son oreille est remplie,
> Prince, il n'a pas besoin qu'on le serve à genoux,
> Juge, il n'a pas besoin que sa loi soit écrite.
> De l'éternel burin de sa prévision
> Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères.
> De l'aurore au couchant il porte le soleil.
> Il sème de rubis les masses des rochers.
> Il prend deux gouttes d'eau, de l'une il fait un homme,
> De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
> L'Être au son de sa voix fut tiré du néant.
> Qu'il parle, et dans l'instant l'Univers va rentrer
> Dans les immensités de l'espace et du vide.
> Qu'il parle, et l'Univers repasse en un clin d'œil
> De l'abîme du rien dans les plaines de l'être.

On sent dans cette version assez littérale un esprit hardi et poétique pénétré de la grandeur de son sujet et qui communique à l'âme du lecteur les élancemens de son imagination. Mais si on lit le reste, on sent aussi l'irrégularité de cent figures incohérentes entassées pêle-mêle. Le style qui étonne doit à la longue fatiguer. Il faut convenir que les Orientaux ont toujours écrit vivement, et presque jamais raisonnablement. Mais avant le XIVe siècle, nous ne savions faire ni l'un ni l'autre. J'avertis

ici que toutes les poésies des Persans et des Arabes sont en rimes et que c'est bien mal à propos qu'on impute à nos moines d'avoir introduit la rime. Toutes les nations ont rimé, excepté les Grecs, et les Romains leurs imitateurs. Mais nos rimes et notre prose n'avaient rien que de barbare.

Dans cette mort générale des arts, on avait toujours plus de signes de vie en Italie qu'ailleurs. On y avait au moins les manuscrits des anciens. La langue latine ressemblait à ces lampes conservées, disait-on, dans les tombeaux, elle donnait un peu de clarté. Rome fut toujours plus instruite en tout que les ultramontains. On voit même que sous Charlemagne, les moines gaulois de Saint-Denis ayant prétendu que leur musique valait mieux que celle de l'Église de Rome, Charlemagne décida pour les Romains.

Mais au commencement du XIVe siècle, quand la langue italienne commença à se polir et le génie des hommes à se développer dans leur langue maternelle, ce furent les Florentins qui défrichèrent les premiers ce champ couvert de ronces. Le climat de Toscane semble être un des plus favorables aux arts et à l'esprit humain. Les Toscans avaient autrefois servi de maîtres aux Romains, et dans la religion et dans plus d'un art, quoique grossier. Ils leur en servirent encore aux XIVe et XVe siècles. Tout ce qu'on connaissait d'éloquence en Italie n'était presque renfermé que dans la Toscane. On en vit un témoignage bien étrange lorsque Boniface VIII donna en un jour audience à douze envoyés de douze différens princes de l'Europe, qui le complimentèrent sur son avènement au pontificat. Il se trouva que ces douze orateurs étaient tous de Florence (1).

Le premier ouvrage écrit dans une langue moderne qui ait conservé sa réputation jusqu'à nos jours, est celui du Dante. Cet auteur naquit à Florence en 1265. La langue italienne prit sous sa plume des tours nouveaux et cette même forme qui subsiste aujourd'hui, quoique beaucoup de ses expressions soient hors d'usage. On n'entend plus ce qui se composait alors dans les autres idiomes de l'Europe, et le style du Dante paraît moderne, je dis son style, que je distingue des mots surannés et de quelques termes de jargon. Ses vers faisaient déjà la gloire de l'Italie

(1) Chap. 82 : « Florence était alors une nouvelle Athènes : et parmi les orateurs qui vinrent de la part des villes d'Italie haranguer Boniface VIII sur son exaltation, on compta dix-huit Florentins. »

lorsqu'il n'y avait encore aucun bon auteur prosaïque en langue vulgaire. Toutes les nations ont commencé à se signaler par la poésie avant de réussir dans la prose.

Homère est longtemps avant Thucydide, Térence florissait avant que Rome eût un orateur. Il en fut de même à la renaissance des lettres. Ne serait-ce point parce qu'on écrit en prose trop aisément et que l'esprit se contente alors de l'incorrect et du médiocre ; mais, dans la poésie, la contrainte force l'esprit à se recueillir davantage, à chercher des tours et des pensées, car dans la littérature comme dans les affaires, les grandes choses naissent des grands obstacles.

On ne peut pas dire que le poème du Dante soit fondé sur le bon goût. Ce qui fait dans l'*Énéide* les deux tiers du sixième chant est chez le Dante le sujet de près de quatre-vingt-treize livres. Il rencontre Virgile à la porte des Enfers, le grand poète latin est dans ces lieux souterrains avec Homère, Orphée, Platon, Socrate, Démosthène, Cicéron et tous ceux qui, ayant été vertueux sans être instruits du mystère de la rédemption, ne sont ni reçus dans le ciel, ni confondus avec les damnés. Virgile apprend au Dante qu'à peine était-il arrivé dans ces lieux mitoyens qu'il vit un homme divin forcer les portes des enfers et amener au ciel en vainqueur les âmes de plusieurs justes (1).

La longueur du poème, la bizarrerie et l'intempérance d'une imagination qui ne sait pas s'arrêter, le mauvais goût du fond du sujet n'empêchèrent pas que l'Europe ne lût avidement l'ouvrage et que dans toutes les éditions on ne donnât à l'auteur le nom de divin. Il est vrai que ses vers ont souvent de l'harmonie et de l'élégance, que son style est naturel, que ses images sont variées, qu'il est souvent naïf et quelquefois sublime, mais ce qui contribua le plus à sa vogue, ce fut le plaisir malin qu'eurent les lecteurs de trouver dans un ouvrage bien écrit la satire de leur temps.

Le Dante met en enfer et en purgatoire beaucoup de personnages connus dont il transmet les actions à la postérité, il parle même des plus grands intérêts de l'Europe, et surtout des querelles entre le Sacerdoce et l'Empire. En voici un exemple qui peut donner une idée de son style et de sa manière de pen-

(1) Cf. *Dictionnaire philosophique*, art. *Dante :* « Virgile lui raconte que peu de temps après son arrivée en enfer, il y vit un être puissant qui vint chercher les âmes d'Abel, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de David. »

ser. Il figure la Papauté et l'Empire sous l'emblème de deux soleils au seizième chant de son *Purgatoire*. Il faut que le lecteur pardonne à la faiblesse de la traduction.

[Jadis on vit dans une paix profonde
De deux soleils les flambeaux luire au monde
Qui sans se nuire éclairaient les humains,
Du vrai devoir enseignaient les chemins
En nous montrant de l'aigle impériale
Et de l'agneau les droits et l'intervalle.
Ce temps n'est plus et Rome a trop changé.
L'un des soleils de vapeurs surchargé
En s'échappant de sa sainte carrière
A su de l'autre absorber la lumière.
La règle alors devint confusion
Et l'humble agneau parut un fier lion
Qui tout brillant de la pourpre usurpée
A réuni la houlette à l'épée] (1).

Il s'exprime comme on peut le voir d'une manière plus précise et plus forte sur Boniface VII.

Si la satire fait valoir son livre, son génie fait valoir aussi sa satire. On y trouve des peintures de la vie humaine qui n'ont pas besoin pour plaire de la malignité de notre cœur. Le Dante restera toujours un beau monument de l'Italie, ceux qui sont venus après lui l'ont surpassé sans l'éclipser. Il fut commenté dix fois et même immédiatement après sa mort. On le traitait déjà comme ancien et c'est le plus grand effet de l'estime des contemporains.

Nous nous étonnons aujourd'hui que le Dante ait choisi un sujet qui paraît si bizarre, mais plaçons-nous au temps où il vivait. La religion était le sujet de presque tous les écrits et des fêtes et des représentations publiques. Il n'y a rien de si naturel à l'homme ; il répète dans l'âge mûr l'école de son enfance. L'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament se représentaient sur la place publique et c'est des Italiens qu'on prit cette coutume en France et en Espagne (2). Ces représentations s'appelaient sacrées. Il en restait encore des traces au XVIe siècle, et

(1) Imprimé avec quelques variantes dans la *Lettre à M****, et le chapitre 82 de l'*Essai*.

(2) Chap. 82 : « L'art des Sophocles n'existait point : on ne connut d'abord en Italie que des représentations naïves de quelques histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament : et c'est de là que la coutume de jouer les mystères passa en France. »

on parle encore à Florence de la mascarade du triomphe de la Mort que le Roselli fit paraître, dans laquelle des tombeaux s'ouvraient aux sons d'une musique lugubre et il en sortait des figures de mort qui criaient *dolor, pianto e penitenza*...

... Pétrarque. Ses *Canzonette*, son meilleur ouvrage. Pour avoir aimé, il est connu de l'univers. S'il n'eût été que philosophe et théologien il serait ignoré. Son triomphe, celui du Tasse...

Du temps de Pétrarque et même de Dante la comédie était un peu cultivée en Italie. Il y avait même, outre les farces des mimes, des pièces assez régulières. On prétend que la *Floriana* fut faite avant l'an 1300, et il y a grande apparence qu'on jouait dès le XIIIe siècle des comédies assez décentes, puisque saint Thomas dans ses *Questions* dit qu'il faut bien distinguer les histrions qui sont sans bienséance d'avec ceux qui représentent des pièces où il est permis aux honnêtes gens d'assister. Ces dernières, dit-il, sont nécessaires à la douceur de la société. Les Italiens ont toujours pensé ainsi sur les spectacles. Ces premiers maîtres en Occident de la religion et de l'art d'écrire savaient très bien concilier ce qu'on doit aux autels et ce qu'on doit aux délassemens des hommes. Mais la comédie ne prit une forme régulière que vers l'an 1480. Le cardinal Bibiena fit cette fameuse comédie de la *Calandra* qui a servi longtemps de modèle aux pièces intriguées des Italiens et des Espagnols.

L'Italie en ce temps-là, mais surtout la Toscane faisaient renaître les beaux jours de la Grèce (1). Le Ruccelaï, cousin de Léon X et de Clément VII, fit représenter en 1516 sa tragédie de *Rosemonde* à Florence devant Léon X. Il travaillait à sa *Rosemonde* dans le même temps que le Trissin faisait sa *Sophonisbe*. L'un et l'autre écrivaient en vers libres et imitaient scrupuleusement les Grecs. Ruccelaï disait que la rime avait été inventée par l'écho.

Tu sai pur, che l'imagin de la voce
Che risponde da sassi dové l'Echo alberga
Sempre nimica fu del nostro regno
E fu inventrice de le prime rime (2).

(1) Chap. 121 : « Rien ne rappelle davantage l'idée de l'ancienne Grèce... le cardinal Bibiena avait fait revivre la comédie grecque. »

(2) *Les Abeilles*, vers 15 et sq. L'édition Mazzoni (Bologne, 1887) donne au second vers la leçon :

Che risponde da i sassi ov'Eco alberga.

Mais ce qui faisait encore plus d'honneur au Ruccelaï et au Trissin et même aux gens de lettres d'alors, c'est qu'ils étaient rivaux et intimes amis.

L'Arioste né à Ferrare porta plus loin qu'aucun autre la gloire de la poésie italienne. Jamais homme n'eut plus d'imagination ni plus de facilité ; il réussit dans tout ce qu'il entreprit. Il peignit les mœurs et sut mettre de l'intrigue dans ses comédies. Ses élégies respirèrent l'amour, ses satires furent un mélange de gravité et d'enjouement. Son poème de *Roland le furieux* surprit et enchanta l'Italie par cette rapidité d'imagination, cette invention inépuisable, ces allégories si bien ménagées qui sont toujours une image agréable du vrai, mais surtout par ce style toujours pur, toujours enchanteur qui fait grand le mérite de ses ouvrages, et sans quoi toutes les autres parties de l'esprit seraient des beautés perdues. Beaucoup de ces contes qui sont jetés dans ses satires et dans son *Roland* ont été recueillis et mis en vers français par La Fontaine. Il faut avouer que l'auteur italien l'emporte beaucoup sur le Français non seulement comme auteur, mais comme écrivain. L'Arioste parle toujours purement sa langue, il emploie des termes familiers, mais presque jamais bas, il ne va point chercher dans la langue qu'on parlait avant le Dante des expressions surannées, jamais son style ne lui manque au besoin. Son imitateur, d'ailleurs excellent en son genre, est bien loin de cette correction et de cette pureté.

Il est vrai que l'Arioste, dans la facilité de ses narrations qui coulent plus aisément que la prose, se laisse emporter quelquefois à des plaisanteries tolérées dans la chaleur de la conversation, mais qui choquent la bienséance dans un ouvrage public : il dit, par exemple, en parlant d'Alcine :

Del gran piacer ch'avean, lov dicer tocca
Che spesso avean piu d'una lingua in bocca (1).

Il fait dire à saint Jean :

Gli scrittori amo, e fo il debito mio
Ch'al vostro mondo fui scrittore anch'io
. . . . . .
E ben convenne al mio lodato Cristo
Render mi guiderdon di si gran sorte (2).

(1) *Orlando furioso*, C. VII.
(2) *Ibidem*, C. XXXV.

Mais ces libertés sont rares, ses jeux de mots sont plus rares encore, et il faut remarquer que celui qui lui est reproché par Despréaux dans sa *Joconde* est dans la bouche d'un hôtelier.

Je sais qu'un poème tel que le *Roland furieux*, bâti d'un amas de fables incohérentes et sans vraisemblance, n'est pas comparable à un véritable poème épique, chez qui le merveilleux même doit être vraisemblable. Ces fictions romanesques, telles que celles des anciens ouvrages de chevalerie, telles que nos Amadis ou les contes persans, arabes et tartares, sont par elles-mêmes d'un prix médiocre; premièrement, parce qu'il n'y a de beau que le vrai; secondement, parce qu'il est bien plus aisé de travailler en grotesque que de terminer des figures régulières. Aussi ce n'est pas cet amas d'êtres de raison gigantesques qui fait le mérite de l'Arioste, c'est l'art d'y mêler des peintures vraies de toute la nature, de personnifier les passions, de conter avec un naturel ingénieux que jamais l'affectation n'altère, et enfin ce talent de la versification qui est donné à un si petit nombre de génies. Je ne traduirai rien de lui parce qu'il est trop connu (1), je dirai seulement : il est presque impossible de le traduire tout entier en vers français, et c'est ne le point connaître que de le lire en prose (2).

Le Trissin, né au temps de l'Arioste et qui fut un des favoris de Léon X et de Clément VII, fut un des restaurateurs ardens de l'antiquité; il n'avait pas ce génie fécond et facile, ce don de peindre, ces finesses de l'art que la nature avait prodigués à l'Arioste; mais, nourri de la lecture des Grecs et des Romains et faisant suppléer le goût au génie, il ressuscita le théâtre tragique par sa *Sophonisbe*, qui est encore estimée, et il donna quelque idée des poèmes épiques dans son *Italia liberata da Goti*. On lui doit l'usage des vers non rimés que les Italiens ont toujours employés depuis sur le théâtre comme plus propres au dialogue :

(1) Voltaire en a traduit plusieurs passages dans l'article *Épopée* du *Dictionnaire philosophique*.

(2) *Essai sur les mœurs*, chap. 121 : « Si l'on veut mettre sans préjugé dans la balance l'*Odyssée* d'Homère avec le *Roland* de l'Arioste, l'Italien l'emporte à tous égards; tous deux ayant le même défaut, l'intempérance de l'imagination et le romanesque incroyable. L'Arioste a racheté ce défaut par des allégories si vraies, par des satires si fines, par une connaissance si approfondie du cœur humain, par les grâces du comique, qui succèdent sans cesse à des traits terribles, enfin par des beautés si innombrables en tout genre, qu'il a trouvé le secret de faire un monstre admirable. »

c'est en quoi les Anglais les ont imités, mais la langue française n'a pu permettre cette liberté.

Quand l'Arioste finissait sa carrière, le Tasse né en 1544 commençait la sienne. Il avait ce génie qui manquait au Trissin, et la lecture de l'Arioste avait développé son talent. Il fait la gloire de Sorrente où il naquit en... comme l'Arioste fait celle de Ferrare. Je n'entrerai point ici dans l'histoire de sa vie malheureuse, ce sont ses ouvrages que je considère. Ses infortunes ne sont que celles d'un particulier, mais ses poèmes, qui font le plaisir de tous les siècles, appartiennent au genre humain. Il dut beaucoup sans doute à l'Arioste. Il est sensible que le palais d'Armide est presque bâti sur le modèle de celui d'Alcine et que les deux caractères se ressemblent. On voit encore que Didon a servi d'exemple à l'un et à l'autre, comme Calypso en a pu servir à Didon. Toutes quatre ont des beautés différentes, mais je ne sais si Didon et Armide ne méritent pas la préférence. Je ne nierai pas qu'il n'y ait un peu de clinquant dans le Tasse comme on le dit, mais il me semble qu'il y a aussi beaucoup d'or. Lorsqu'une fois une langue est fixée et qu'un auteur fait les délices de plusieurs, généralement d'une nation éclairée, le mérite de cet auteur est hors d'atteinte. Non seulement il fut poète épique, mais aussi poète tragique, talens très difficiles à rassembler.

Les Italiens ont encore l'obligation au Tasse d'avoir inventé la comédie pastorale. Son essai en ce genre fut à quelques égards un chef-d'œuvre, mais son *Aminte* fut encore surpassée par le *Pastor fido* de Guarini, contemporain du Tasse et secrétaire du duc de Ferrare. Cette pièce est, à la vérité, beaucoup trop longue, trop remplie de déclamations, défigurée par les brutalités d'un satyre, peu asservie aux règles, mais quoique les scènes n'en soient presque jamais liées, l'intrigue n'est point interrompue, l'ouvrage est tout élégant, tendre, respirant l'amour et les grâces, et écrit de ce style qui ne vieillit jamais. Beaucoup de ses vers ont passé en proverbe, non pas de ces proverbes de la populace, mais de ces maximes qui font le charme de la société chez les honnêtes gens. On savait plusieurs scènes de cette pastorale par toute l'Europe, on en sait même encore quelques-unes. Elle appartenait à toutes les nations. On retrouve les chœurs des anciens dans la *Sophonisbe* du Trissin, dans l'*Aminta* du Tasse, dans le *Pastor*, mais ce qu'il y a d'assez étrange, c'est que le chœur chez les Grecs ne chante jamais que la vertu, et

chez les Italiens, il célèbre quelquefois le plaisir. Il y a surtout dans le *Pastor fido* un chœur sur les baisers qu'on n'oserait jamais réciter sur nos théâtres.

Unqua non fia
Che parte alcuna in bella donna baci;
Che baciatrice sia
Senon la bocca : ove l'un' alma, e l'altra
Corre, e si bacia anch' ella (1).

Les autres nations voulurent imiter les Italiens, mais tard, et elles n'approchèrent point d'eux. Lopez de Vega en Espagne, et Shakspeare en Angleterre, au XVIe siècle, firent briller des étincelles de génie; mais c'étaient des éclairs dans la nuit de la barbarie, leurs ouvrages n'ont jamais pu être du goût des autres nations comme les écrits italiens. C'est là l'épreuve véritable du bon, il se fait sentir partout, et ce qui n'est beau que pour une nation ne l'est pas véritablement. Si nous suivons la destinée de la poésie en France, nous la verrons un peu renaître sous François Ier avec les autres arts dont il était le père. Avouons que ce fut en tout genre une faible aurore, car que nous reste-t-il de ce temps-là qu'un homme de goût puisse lire avec plaisir et avec fruit? quelques épigrammes libertines de Saint-Gelais et de Marot, parmi lesquelles il n'y en a peut-être pas dix qui soient correctement écrites. On y peut encore ajouter une quarantaine de vers qui sont pleins d'une grâce naïve, mais tout le reste n'est-il pas grossier et rebutant? Le temps de la France n'était pas encore venu. Fauchet s'est donné sous Henri IV la peine de recueillir les sommaires de cent vingt-sept poètes français qui ont écrit avant l'an 1300. C'est ramasser cent vingt-sept monumens de barbares.

Pour reprendre l'histoire des sciences et des arts, il faut encore repasser en Italie. La prose italienne, quoique éloignée de cette hauteur à laquelle atteignit la poésie, reçut encore sa première culture en Toscane. Boccace le premier qui...

Cette grande difficulté d'écrire en sa propre langue peut seule nous faire juger si tous ceux qui ont écrit en latin n'ont pas perdu leur temps. Il manquera toujours aux auteurs qui voudront écrire dans une langue morte deux guides absolument

(1) *Pastor fido,* chœur du deuxième acte.

nécessaires, l'un est l'usage, l'autre le jugement des oreilles délicates. Ce n'est que dans une langue vivante qu'on peut avoir ces deux secours. Ainsi on peut regarder tous les livres latins depuis le IVe siècle comme autant de monumens informes de l'ancienne Rome.

Les bons auteurs de cette ancienne Rome étaient nécessaires pour instruire les modernes et pour former leur goût corrompu, pour leur apprendre à transporter dans leur langue des idées neuves et des beautés étrangères; aussi voit-on que tous les Italiens qui réussirent les avaient lus avec soin. Une des causes qui contribuèrent le plus à éveiller le génie italien de la léthargie universelle, c'est que ces bons modèles de l'antiquité ne se trouvaient guère qu'en Italie; encore y étaient-ils si rares que Panormita même au commencement du XVe siècle acheta un exemplaire de Tite-Live cent vingt écus d'or. Le Poggio, l'un de ceux qui rétablirent la bonne étude de la langue latine et qui montrèrent qu'on pouvait bien écrire en italien, retrouva les poèmes de Lucrèce qu'on croyait absolument perdus. On lui doit Silius Italicus, Manilius, Ammien Marcellin, et même huit oraisons de Cicéron qu'il déterra dans des couvens qui possédaient ces trésors sans les connaître.

***

Il semble que [tous les arts se donnent la main], car dans le temps que Dante, Pétrarque, faisaient renaître la poésie, la peinture sortait aussi du tombeau, et toutes ces nouveautés étaient dues aux Florentins.

Cimabué, né dans la ville de Florence même en 1240, fut le premier dans l'Occident qui mania le pinceau avec quelque art. On peignait à Constantinople où toute l'ancienne industrie était réfugiée, mais avant Cimabué on ne savait pas en Italie dessiner une figure, encore moins en peindre deux ensemble. Les Florentins dérobèrent encore aux Grecs l'art de peindre en mosaïque avec de l'émail. Taffi est le premier qui ait travaillé de cette manière. Le Giotto, autre Florentin dont il reste encore des ouvrages, perfectionna l'art du pinceau, et chaque peintre enchérissant ensuite sur ses prédécesseurs, l'Italie vit naître des miracles dans toutes ses villes sous les mains des Mazaccio, des Bellini, des Perugin, des Mantegna, et surtout enfin des Léonard de Vinci, des Michel-Ange, des Raphaël, des Titien, des Cor-

rège, des Dominiquin, et d'une foule d'autres artistes excellens.

Il manquait à l'art de peinture avant Michel-Ange et Raphaël un secret nécessaire pour conserver longtemps les tableaux et pour donner aux couleurs plus d'union, de douceur et de force. Un Flamand, nommé Jean de Bruges, trouva dans le xve siècle cet heureux secret qui ne consiste qu'à broyer les couleurs avec de l'huile. C'est tout ce que l'industrie des autres Européens contribua pour lors à la perfection de l'art.

Immédiatement après la renaissance de la peinture, l'Italie vit aussi la sculpture reparaître. Elle avait de bons sculpteurs dès le xive siècle, et au milieu du xve le Pisanello, né aussi à Florence, ornait l'Italie de ses statues. La gravure et l'art des médailles qui tiennent si naturellement à la sculpture fleurissaient sous le burin de ce même Pisanello qui grava les médailles d'Alphonse, roi de Naples, du pape Martin V et du grand Mahomet second, conquérant de Constantinople et amateur des arts : les *intaglie* et les reliefs sur les pierres précieuses commencèrent alors à imiter l'antique, et, au xvie siècle, l'antique fut égalé.

L'art de fortifier les villes contre le canon fut réduit en méthode régulière.

L'architecture ne pouvait rester toujours grossière quand tout ce qui dépend du dessin se perfectionnait. On commença dans le xive siècle à orner le gothique. On n'en savait pas assez pour le proscrire tout d'un coup, mais au commencement du xvie siècle les dessins du Bramante et de Michel-Ange portèrent l'architecture à un degré de grandeur et de beauté qui effacent tout ce que la magnificence des anciens Romains, le goût des Grecs et les richesses asiatiques avaient produit. Le pape Jules second eut la gloire de vouloir que Saint-Pierre de Rome surpassât Sainte-Sophie de Constantinople et tous les édifices du monde, gloire qui semble devoir être médiocre, mais qui est très grande, parce que rien n'est si rare que des princes qui veulent efficacement de grandes choses. Jules second avait encore en cela un autre mérite, c'était le courage d'entreprendre ce qu'il ne pouvait jamais voir fini. Les fondemens de cette merveille du monde furent jetés en 1507 et un siècle entier suffit à peine pour achever l'ouvrage. Il fallait une suite de pontifes qui eussent tous la même noblesse d'ambition, des ministres animés d'un même esprit, des artistes dignes de les seconder, et tout cela

se trouva dans l'Italie, car depuis le Bramante jusqu'au cavalier Bernin, il y eut toujours des maîtres de l'art chargés par les papes des embellissemens de cet édifice.

Une seule chose suffit pour le faire admirer ; c'est que Michel-Ange, en voyant un jour à Rome le temple du Panthéon de la Rotonde, dont on louait le jet et les proportions, dit : Je mettrai ce temple en l'air et je le renverserai pour servir de dôme à Saint-Pierre. En effet le dôme de Saint-Pierre porté sur quatre colonnes qui sont énormes sans le paraître est à peu près dans les mêmes dimensions que le Panthéon.

Un autre art qui est un des enfans du dessin, celui de multiplier les tableaux à l'aide de la gravure, entièrement ignoré de l'antiquité, naquit aussi en Italie au milieu de tous ces beaux arts, vers l'an 1460. Les Florentins eurent encore l'honneur de cette belle et utile invention : Maso Finiguerra, graveur et orfèvre, ayant frotté ses moules de noir et d'huile et ayant passé sur ces empreintes un papier humide qu'il pressait avec un rouleau en tira les premières estampes. Ensuite, on grava en taille-douce sur le bois, puis sur le cuivre avec l'eau-forte, et enfin en polissant avec le burin ce que l'eau-forte a dessiné sur la planche. Cette invention a non seulement éternisé, fait revivre à jamais des tableaux et des statues que le temps a détruits, orné à peu de frais tous les cabinets, répandu partout le goût du dessin, mais c'est encore un de ses grands services de perfectionner la géographie, en rendant les cartes plus communes et en les préservant des fautes inévitables des copistes.

Mais de tous les arts, le plus utile à l'avancement de l'esprit humain naissait alors en Allemagne. L'imprimerie qui de la Chine n'avait passé dans aucun peuple du monde fut trouvée en Europe par un gentilhomme nommé Gutemberg qui vivait tantôt à Strasbourg et tantôt à Mayence. On ne pouvait pas mieux réparer la honte de ceux qui se disaient nobles et qui regardaient leur ignorance comme un titre de noblesse. Les premières impressions furent faites avec des planches gravées et vers l'an 1450, quelques années avant que l'art des estampes fût inventé, sans qu'on puisse dire que l'art des estampes fût dû à celui de l'imprimerie.

D'abord, on n'imprima que de la façon que les Chinois mettent encore en usage aujourd'hui avec des caractères taillés dans les planches, lesquels demandent une main très habile à

les former et qui ne peuvent servir qu'au même livre. Jean Faustus de Mayence et Pierre Scheffer apportèrent à Paris en 1466, du temps de Louis XI, plusieurs livres imprimés. Qui croirait qu'ils furent accusés de magie devant le Parlement par des membres de l'Université ? Le fait est pourtant certain ; ils furent obligés de s'enfuir, et si les juges n'avaient pas appris que leurs Bibles étaient un effet du nouvel art trouvé en Allemagne, la même ignorance qui les fit accuser, les eût fait aussi probablement condamner. Rome fut la première à faire fleurir un art qui devait lui être un jour si pernicieux par la multitude des livres imprimés contre elle. Paul second en 1466 appela des imprimeurs allemands à Rome. Les Italiens n'avaient encore rien appris des autres peuples de la communion latine et ce fut...

Quoique l'art d'écrire et tous les genres de poésie fussent cultivés en Italie avec tant de succès, la musique n'avait pas fait le même progrès, mais dès l'onzième siècle, 1024, par cette destinée qui devait rétablir tant d'arts par les mains des Toscans, Guy d'Arezzo avait rendu cet art plus aisé par l'invention de notre manière de noter. Le nombre des musiciens qui étaient au concile de Constance au XIVe siècle fait voir que l'art était en beaucoup de mains.

Il y avait même depuis longtemps parmi les chants d'église quelques-uns de ces airs agréables qui sont du goût de toutes les nations comme l'hymne de Pâques *O Filii*, et celle du Saint-Sacrement.

La saine physique était inconnue par toute la terre. Ce n'est pas que les hommes fussent plongés dans l'ignorance totale des mécaniques. L'invention seule des moulins à vent, qui est du XIIe siècle ou de la fin du douzième, celle des bésicles, celle de la poudre, la fonte des canons, les manufactures de tapisserie, tant d'autres ouvrages prouvent que cette partie de la physique, qui consiste dans l'expérience ou dans les mécaniques, était cultivée. On savait beaucoup pour l'utilité, mais peu pour la curiosité. On connaissait quelques effets et point de causes. L'envie de savoir, qui est un des besoins des hommes, était trompée. On n'arrivait point au but parce qu'on avait été toujours dans des routes fausses...

La philosophie scolastique rendait inutiles au monde beaucoup de bons esprits qui s'égaraient dans de vaines disputes...

Cet instinct mécanique qui est chez l'homme avait fait découvrir des secrets, mais tout ce qui est le fruit d'une étude sérieuse des mathématiques manquait jusqu'à Galilée.

***

Les Florentins avaient été les restaurateurs de la poésie, de l'éloquence et de la peinture au XIVe siècle, ils furent les pères de la philosophie à la fin du XVIe siècle. Galilée inventa dans Padoue, vers 1597, le compas de proportion qui fait aujourd'hui la pièce principale de nos étuis de mathématiques, invention aussi utile qu'ingénieuse et par laquelle vous pouvez tout d'un coup construire des figures planes et solides, régulières, dans la proportion qu'il vous plaît. On lit encore dans quelques-uns de nos livres modernes que c'est à un Milanais nommé Balthazar Capra qu'on doit cette invention. Ces écrivains modernes ne servent qu'à faire voir combien Galilée eut raison de s'assurer juridiquement la possession de son ouvrage et de sa gloire. Il força ce Balthazar Capra de comparaître à Venise devant les curateurs de l'Université de Padoue, et là, en présence de tous les savans, et surtout du célèbre fra Paolo Sarpi, non moins bon mathématicien qu'historien excellent dans un nouveau genre, Capra, interrogé et confondu, fut obligé d'avouer qu'il s'était attribué les inventions de Galilée, lesquelles même il n'entendait pas. On le convainquit d'être un plagiaire et un calomniateur, et il fut rendu un jugement solennel par lequel on saisit tous les exemplaires de son livre. On voulut plus d'une fois ravir à Galilée la gloire de ses découvertes, et il ne paraît pas qu'il s'attribuât ce qui ne lui appartenait point. Les télescopes étaient récemment inventés en Hollande, par Jacques Metius vers l'an 1609. Galilée avoue qu'il y avait déjà dix mois qu'on avait fait cette découverte, lorsqu'un Français qui avait été son écolier à Padoue lui en confirma la nouvelle de laquelle on doutait beaucoup en Italie. Galilée, mis sur la voie, devait aller plus loin qu'un autre. Il fit travailler des verres à l'aide desquels le disque de la lune paraissait quatre-vingt-dix fois plus grand qu'à la simple vue. Ce fut là l'époque d'une astronomie nouvelle, les hommes enfin connurent le ciel autant qu'ils le peuvent connaître, et dès ce moment, on alla de découverte en découverte jusqu'au comble de cette science où on est parvenu.

Alors nos sens nous apprirent que la lune est un globe

comme le nôtre, inégal et éclairé comme lui. Quelques anciens avaient deviné cette vérité, mais connaître au hasard, c'est ne rien connaître, elle n'avait jamais été prouvée. La Voie lactée, qui n'était aux yeux qu'une immense trace blanche et lumineuse, devint une multitude d'étoiles. Enfin le 7 janvier de l'année 1610 à une heure après minuit, Galilée vit trois planètes autour de Jupiter et, quelques jours après, il aperçut la quatrième. Nouveau Colombo qui découvrait des mondes à l'extrémité des cieux comme le pilote génois en avait trouvé au delà des mers, il les appela d'abord les astres de Médicis, mais le nom ne dura pas : si on les eût appelés les astres de Galilée, ce nom n'aurait pas dû périr.

L'année suivante, ce même homme découvrit l'anneau de Saturne ; la situation de cet astre était telle alors qu'il n'y avait que les deux extrémités des anses qui pussent être distinguées. Ainsi cet astre parut un assemblage de trois planètes jointes par un cercle très délié qui était ce même anneau dont on ne voyait que les bords.

Non seulement Galilée vit les satellites de Jupiter, mais il observa le cours de ces quatre lunes et en tira dès lors un nouvel argument en faveur de la véritable construction du monde découverte par Copernic.

Une nouvelle preuve de cet admirable système fut l'observation suivie que fit Galilée de la planète de Vénus. Il vit, dit-il, avec les yeux ce qu'il connaissait déjà par l'entendement, que Vénus avait les mêmes phases que la lune.

Copernic avait prévu ce que le télescope confirmait. Tous les ennemis de la vérité, c'est-à-dire les philosophes d'alors, avaient objecté à Copernic que si son système était vrai, Vénus devait éprouver les mêmes changemens que notre lune : « C'est aussi ce qu'elle éprouve sans doute, » répondit Copernic avec confiance. Le grand Képler n'en doutait pas, les autres en doutaient, enfin Galilée, ne permit plus qu'on doutât. Dois-je avilir ici cette histoire des grandeurs de l'esprit humain en rapportant que Képler, dans une de ses lettres sur cette importante observation de Galilée, dit qu'il n'est pas étonnant que Vénus ait un croissant et des cornes puisqu'elle préside à tant de cornus ; je ne répète cette basse et méprisable plaisanterie, indigne je ne dis pas d'un philosophe, mais de tout homme bien élevé, que pour faire voir à quel point l'envie de se distinguer par des saillies d'esprit a

corrompu le goût des plus grands hommes. Képler, Allemand, et dans un temps où ce qu'on appelle esprit était inconnu à l'Allemagne, croyait devoir égayer son style en écrivant à un Florentin. Ce trait d'histoire est par lui-même bien petit, mais il peut être une grande leçon à tout esprit qui veut sortir de sa sphère.

Les secrets du ciel se découvrirent de jour en jour à Galilée. Il fut le premier qui nous apprit que le centre de la révolution de la lune n'est point la terre, mais un point assez près de la terre, et que le centre des révolutions de toutes les planètes n'est pas le centre du soleil même. La même sagacité lui fit encore conjecturer que les étoiles fixes, sur lesquelles on n'avait jamais eu d'idées arrêtées, étaient autant de soleils, de feux autour desquels roulaient des mondes. La nature alors parut infinie.

Il régnait une opinion confuse de je ne sais quelle pureté qu'on attribuait aux astres, erreur consacrée dans toutes les écoles, ainsi que les autres erreurs d'Aristote. Galilée détruisit cette erreur dans Rome au mois de mai de l'année 1611 en faisant voir des taches dans le Soleil ; bientôt après il suivit les taches avec son industrie ordinaire, et, voyant qu'elles marchaient avec le soleil d'occident en orient, il en conclut que le soleil tourne en ce sens sur lui-même. Les mêmes observations répétées depuis lui, nous ont enfin appris que le soleil fait sur son axe sa révolution en 25 jours et demi.

Il ne fit pas moins de découvertes dans les choses de la terre que dans le ciel. Ce fut lui qui le premier osa dire et sut prouver que la loi de la pesanteur entraîne également tous les corps vers le centre de la terre et qu'une plume et un lingot d'or tomberaient également vite dans le même temps sans la résistance de l'air. Avant lui toutes les écoles enseignaient d'après Aristote qu'un corps dix fois plus pesant qu'un autre tomberait dix fois plus vite. Il est bien surprenant que pendant plus de deux mille ans on eût reçu une telle erreur qu'il était si aisé de détruire par l'expérience. Comment Archimède ne la renversa-t-il pas dans son livre des équipondérans ? C'est que la difficulté n'entra pas dans le plan de ses démonstrations. Cette vérité d'une pesanteur primitive égale dans tous les corps était la clef d'une nouvelle physique. C'était découvrir un des premiers ressorts de la machine de ce monde. Il ne s'en tint pas

là. C'est à lui que nous avons la première obligation de savoir que les corps accélèrent leur vitesse dans leur chute et que les espaces qu'ils parcourent sont entre eux comme les carrés des temps, qu'ils tombent plus vite dans un arc de cercle que dans la corde de cet arc, qu'ils décrivent une parabole ou du moins qu'ils la décriraient, n'était la rotation de la terre, lorsqu'ils retombent après avoir été jetés parallèlement à l'horizon, qu'enfin les longueurs des pendules sont entre elles comme les carrés des temps de leurs vibrations, tous principes féconds dont les philosophes postérieurs ont fait éclore mille vérités nouvelles.

L'imperfection humaine met toujours son sceau sur les plus grands génies. L'auteur de tant de vérités mathématiques paya tribut à l'horreur du vide. Ce n'est pas qu'il entendît par ce mot, avec les autres écoles, je ne sais quelle aversion de la nature pour le vide. Ce n'est pas non plus ainsi que l'entendait Aristote qui, avec toutes ses erreurs, était un très grand homme, et qui, en disant une infinité de choses fausses, était incapable d'en dire d'absurdes. Aristote avait cru que le vide était impossible par une raison ingénieuse. Les corps qui tombent dans le vif-argent, disait-il, y tombent moins rapidement que dans l'eau, moins dans l'eau que dans l'air parce que l'air résiste moins ; s'ils tombaient dans le vide, ils se précipiteraient en un instant parce que le vide ne peut résister. Or rien ne peut se faire que dans le temps, donc il n'y a pas de vide. Les physiciens d'aujourd'hui sentent bien le faux de ce raisonnement, mais il faut avouer aussi qu'Aristote se trompait en homme de beaucoup d'esprit.

Les erreurs de Galilée ne pouvaient être que de ce genre. Les directeurs des jardins du grand-duc de Toscane, Cosme second, vinrent implorer le secours des lumières du philosophe contre un prodige inouï. Leurs pompes aspirantes ne pouvaient faire monter l'eau par delà trente-deux pieds environ. Cette surprise faisait voir que jamais on n'avait tenté jusques alors de faire monter l'eau à cette hauteur avec une seule pompe, car si on l'eût entrepris, les hommes auraient su que par delà trente-deux pieds l'eau ne monte plus. Les jardiniers de Florence furent donc les premiers qui le surent et Galilée fut réduit à dire que la force du vide n'équivalait apparemment qu'à trente-deux pieds d'eau. Cette faible réponse est un des plus grands triomphes du pré-

jugé. Cependant, il fit des expériences pour savoir combien l'air pesait, car on l'avait toujours cru pesant et Aristote même n'en avait pas douté. Mais connaître les effets et le degré de cette pesanteur, c'était ce qui n'avait pas encore été donné aux hommes.

Le prodigieux mérite de Galilée, dans un temps qui touchait encore à la barbarie scolastique, lui donna presque autant d'ennemis que de gloire. A chaque découverte qu'il faisait, il trouvait des Balthazar Capra. Il est triste que ce soit du corps destiné à cultiver tous les arts que sortit le grand ennemi qui remplit sa vieillesse d'amertume. Le Père Skeiner, jésuite, qui enseignait à Ingolstadt, fut son persécuteur parce qu'il avait comme lui vu des taches dans le soleil et plus encore parce qu'il les avait mal vues et mal expliquées, car il les avait vues, disait-il, marcher de l'orient à l'occident, et cependant il est indubitable qu'elles suivent la rotation du soleil en un sens tout contraire. Puisque Galilée commençait à donner de nouvelles preuves du système de Copernic, il fallait bien que Skeiner traitât ce système d'hérésie.

La vraie physique dont le chancelier Bacon n'avait fait qu'indiquer la route en Angleterre, mais que Galilée avait découverte le premier en Italie, reçut son premier accroissement dans le lieu de sa naissance. Il fallait connaître le degré de la pesanteur de l'air et ses effets. Torricelli (de Faenza), élève et successeur de Galilée, en vint à bout en 1643 par l'invention du baromètre, instrument aujourd'hui si commun qu'on croit qu'il eût dû toujours l'être.

L'air était entièrement chassé de l'espace qui est dans ce baromètre entre le haut du tube et le mercure ; alors tous ceux qui observaient la nature se demandèrent ce qui arriverait aux corps dans un lieu ainsi privé d'air. On devait voir, en effet, ce qui appartient purement à l'action de l'air, par la manière d'être qu'on découvrirait dans les corps qui n'y seraient pas exposés. C'est ce qui donna lieu à l'invention de la machine pneumatique que l'on doit au célèbre Guerick, magistrat de Magdebourg.

Alors les ténèbres de l'école qui avaient offusqué la raison humaine pendant tant de siècles commencèrent à se dissiper, et les hommes surent un peu ce que c'est que la vérité en interrogeant la nature.

Les sciences sont sœurs : toutes profitaient de ce goût de

raison et de recherche qui se répandait en Europe. Harvey, Anglais, créa une anatomie toute nouvelle par sa découverte de la circulation du sang. Après lui, Azellius vit par quels conduits passent les alimens pour être convertis en chyle avant de l'être en sang, Péquet vit ensuite le petit réservoir du chyle ; ainsi fut connu le secret de la nutrition et de la vie animale ignoré depuis qu'il y avait des hommes.

Toutes ces vérités furent combattues dans leur naissance, et lorsqu'elles furent reconnues, on prétendit qu'elles n'étaient point nouvelles. Peu à peu, la chimie, qui n'était pas une science parce qu'on avait voulu trop savoir, en devint une quand on n'opéra plus qu'avec méthode et par degrés.

Les mathématiques qui liaient ensemble toutes ces sciences faisaient de tous côtés un grand progrès.

Il est vrai que cette réformation universelle ne se fit d'abord que dans un petit nombre d'esprits et lentement. Il y avait encore, par exemple, peu de vrais chimistes et beaucoup d'alchimistes, peu d'astronomes et beaucoup d'astrologues. La faiblesse qu'avait eue Ticho-Brahé de croire à l'astrologie judiciaire lui fit plus de disciples que sa science. La mode de l'astrologie fut même si universelle que Gassendi et Cassini commencèrent par s'y attacher et cette superstition des philosophes n'est abolie que depuis quelques années.

... Il est difficile de dire si Descartes contribua plus en France qu'il ne nuisit au progrès de l'esprit humain.

Il appliqua le premier l'algèbre à la géométrie, il débrouilla l'optique et il raisonna en métaphysique avec une force et une clarté qui parurent nouvelles. Mais il s'égara et il égara pour un temps l'Europe, lorsqu'il s'écarta des deux seules routes qui peuvent mener au vrai, je veux dire la physique expérimentale et les mathématiques. Il se trompa dans tout ce qu'il imagina parce qu'il ne suivit que son imagination.

La métaphysique de Descartes fut fondée sur deux erreurs, les idées innées et la prétendue perception positive de l'infini ; sa physique sur plusieurs erreurs dont la plus grande est de dire : Donnez-moi de la matière et je fais un monde.

Il n'avait fait aucune expérience sur les quatre élémens, tant soumis depuis à nos recherches, et il en supposa trois, qui étaient comme le préambule d'un long roman privé de vraisemblance.

Deux choses lui donnèrent la vogue, premièrement, cet air de roman même, et, en second lieu, les persécutions que lui attirèrent les seules vérités qui étaient dans ses ouvrages.

On adopta le faux, et le vrai fut persécuté.

Pendant qu'en Italie l'Académie du Cimento...

Il s'en établit une à Londres vers l'an 1660 qui poussa les découvertes plus loin qu'on n'eût osé l'espérer.

***

Au commencement du XVIIe siècle, les Espagnols dominaient dans l'Europe par l'esprit comme par les armes; leur théâtre, tout informe qu'il était, servait de modèle à ceux de l'Europe. Ils avaient de bons historiens, Mariana, jésuite, Antonio de Solis; Balthazar Gracian, aussi jésuite, remplit ses ouvrages d'une morale profonde qu'ornait une grande imagination. Mais celui de leurs auteurs qui fut le plus à la mode et le plus du goût de toutes les nations fut Michel Cervantès; l'auteur, aussi malheureux qu'il dépeint son héros, mourut, dit-on, dans la plus extrême misère en...

Je ne sais si son livre sera de tous les temps comme il fut en paraissant de toutes les nations. Il semble qu'il ait perdu un peu de son prix depuis que l'esprit de chevalerie et le goût de romans qui en traitaient sont disparus du monde. Ce grand attrait des lecteurs, le plaisir de voir tourné en ridicule ce qui est en vogue ne subsistant plus a laissé plus de liberté à l'esprit de considérer le vide qui se trouve dans beaucoup d'endroits de ce roman de Don Quichotte; on s'est aperçu qu'il y a des endroits insipides, tels que l'histoire de Marcelle, que les vers qui y sont semés ne valent rien, qu'il y a des traits aussi bas qu'inutiles, que souvent les aventures ne sont point liées, que c'est un ouvrage qui ne fait point un tout ensemble, qu'enfin si le naturel, les bonnes plaisanteries, et le caractère des deux héros, d'autant plus plaisant qu'ils sont tous deux de bonne foi et qu'ils ne veulent jamais être plaisans ; si, dis-je, ces beautés donnent encore beaucoup de prix à cet ouvrage, il semble que les défauts dont je parle l'ont fait descendre de la première place où on le mettait.

La langue française était beaucoup plus difficile à polir et bien moins harmonieuse que l'italienne et l'espagnole. La manière dont on l'écrit, si différente de celle dont on la prononce,

accuse encore son ancienne barbarie et laisse voir la grossièreté de la matière à laquelle on n'a donné que depuis cent ans une forme agréable.

C'était surtout en poésie un instrument aigre et rebelle à l'harmonie. La quantité de désinences dures, le petit nombre de rimes semblaient devoir exclure les vers. Ils n'étaient point à leur aise dans cette langue comme dans l'italien. Aussi qu'a-t-elle produit jusqu'à Henri second ? Le seul Marot. Il y a eu vingt poètes en Italie à peu près contemporains de Marot qui ont badiné beaucoup plus agréablement que lui, et qui ont répandu plus de sel et de grâces dans leurs ouvrages, tels que l'archevêque de Bénévent la Casa, le Mauro, le Berni, le Tassoni, qui écrivirent tous avec élégance, et que, cependant, je n'ai pas cités parmi les principaux auteurs qui faisaient honneur à leur nation.

Il le faut avouer, Marot pensait très peu et mettait en vers durs et faibles les idées les plus triviales. De plus de soixante épîtres, il n'y en a guère que deux qui puissent se lire, l'une dans laquelle il conte avec naïveté qu'un laquais l'a volé, l'autre où il fait la description du Châtelet. De deux cent soixante et dix épigrammes, y en a-t-il plus d'une douzaine dignes d'amuser un lecteur de goût ? et retranchez encore cette licence qui en fait presque tout le mérite, que restera-t-il ? Le reste de ses ouvrages, à un ou deux rondeaux près, ses psaumes, ses cimetières, ses étrennes, portent le caractère d'un siècle qui, ne connaissant pas mieux le bon, estimait beaucoup le mauvais.

Cependant le peu qu'il y a de bon est si naturel qu'il a mérité d'être dans la bouche de tout le monde. Trois ou quatre petites pierres précieuses ont passé à la postérité à travers tant de débris et ont fait dire à Despréaux :

Imitez de Marot l'élégant badinage.

Il n'y eut rien en France qui dût donner l'idée de la véritable poésie jusqu'à Malherbe. La poésie véritable est l'éloquence harmonieuse et les véritables vers sont ceux qui passent de bouche en bouche à la postérité. Tels ne sont point ceux des Ronsards, des Baïfs et des Jodelles, mais quelques-uns de Malherbe ont ce caractère. On sait encore par cœur ces vers :

Là se perdent les noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre,

Comme ils n'ont plus de sceptres, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chute commune
Tous ceux que la fortune
Faisait leur serviteurs.
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Encore deux ou trois stances dans ce goût, et on a tout ce que Malherbe a fait d'excellent. Son imagination n'était pas vive, son goût n'était pas encore sûr. Il pensait peu, et dans ce peu de pensées, il n'était pas délicat sur le choix, mais la France n'a connu l'harmonie que par lui, la langue n'eut du nombre et de la douceur que sous sa plume. Combien la poésie paraît aisée, et combien elle est difficile ! Depuis Hugues Capet, on faisait des vers français. Malherbe est le premier qui en ait fait d'harmonieux, et il s'en fallait encore beaucoup qu'il fût un grand poète.

L'art de poésie ne se perfectionna pas sous les mains de Racan, mais il ne dégénéra pas. Cet illustre disciple de Malherbe, seul rejeton de l'ancienne maison de Sancerre, avec moins de génie que Malherbe, d'ailleurs très ignorant, s'est fait pourtant un nom qui ne mourra jamais, parce qu'il sut connaître ce naturel et ce nombre que Malherbe seul avait connus, que presque toutes les oreilles sentent, et qu'il était si difficile de trouver. Son ode au comte de Bussy vivra autant que la langue française. C'est le seul morceau de Racan qui soit de cette force :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars
Pour mourir, tout en vie, au milieu des hasards
Où la guerre te mène ?
Cette mort qui promet un si digne loyer
N'est pourtant que la mort qu'avec bien moins de peine
On trouve à son foyer.

Que sert à ces héros ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil
Des trésors du Pactole ?
La gloire qui les suit après tant de travaux
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

A quoi sert d'élever ces monts audacieux
Qui de nos vanités font voir jusques aux cieux

Les folles entreprises?
Ces châteaux accablés dessous leur propre faix
Enterrent avec eux les noms et les devises
De ceux qui les ont faits.

Employons mieux le temps qui nous est limité.
Quittons ce fol espoir pour qui la vanité
Nous en fait tant accroire ;
Qu'amour soit désormais la fin de nos désirs,
Car pour eux seulement les dieux ont fait la gloire,
Et pour nous les plaisirs.

S'il avait fait une douzaine de pièces aussi bonnes, il serait bien au-dessus de Malherbe et comparable à Horace, qui, tout supérieur qu'il est, n'a pas peut-être douze odes parfaites.

La poésie se produisit encore sous un nouveau jour par le génie de Régnier; c'est le genre de la satire si l'on peut l'appeler poésie, car son style tient du style uni de la comédie. Régnier, né à Chartres en 1575, contemporain de Malherbe et de Racan, n'avait pas leur douceur dans ses vers : son naturel était plus rude, mais c'était le Lucilius des Français. Il a beaucoup de vers heureux; il est étrange que personne n'attrapât alors le style de la comédie, auquel celui de Régnier pouvait servir de modèle. Les satires en effet disent dans un monologue ce que la comédie dit en dialogue; mais le théâtre était alors tout barbare.

Il y a dans la littérature deux sortes de barbarie, l'une qui n'exclut pas le génie, et qui suppose seulement le défaut de goût et de choix; l'autre est celle qui exclut tout jusqu'au génie. La barbarie de la première espèce régnait sur le théâtre anglais et espagnol, celle de la seconde était le partage des Français.

Ce fut un bonheur pour eux que cette disette totale. Il vaut mieux, dans les arts, n'avoir rien que d'avoir quelques beautés dans une foule de défauts capitaux ; ces défauts à la faveur des beautés séduisent une nation. Bientôt même on les confond avec elles, le goût du public se corrompt presque sans ressource; les grands génies qui auraient ouvert une bonne route trouvent, en arrivant, le mauvais chemin et s'y précipitent comme les autres. Voilà en partie pourquoi la tragédie n'est encore que grossière à Londres et à Madrid.

Dès le règne d'Élisabeth, Shakspeare, homme sans lettres,

avait fait la gloire du théâtre par quelques traits sublimes que son heureux naturel faisait briller dans le chaos de ses pièces. Quelque temps après, Lope de Vega, né en 1562, et qui mourut en 1636 lorsque Corneille travaillait au *Cid*, donna quelque éclat au théâtre espagnol, comme Shakspeare à celui de Londres. On l'accusa d'avoir fait environ quinze cents pièces. Cette malheureuse abondance ne prouve que trop la facilité de mal faire.

La comédie était moins mauvaise que la tragédie chez les Espagnols, comme chez les Anglais. Il est plus aisé en effet d'y réussir. Elle demande un génie moins fort, elle exige moins de décence, elle peint des objets plus familiers, à peine est-elle un poème; Horace ne sait si on doit lui donner ce nom. Les Espagnols, les Anglais, ainsi que plusieurs Italiens, l'écrivaient en prose. Ainsi Ben Jonson, qui suivit Shakspeare, fit des comédies qui eurent de la réputation; et enfin Calderon, mort vers l'an 1664 en Espagne, fit des pièces comiques fort estimées. Quelque temps même avant Calderon, lorsque le théâtre italien tomba en décadence avec les belles-lettres en Italie, c'est-à-dire vers l'an 1600, les Espagnols, maîtres de Naples et de Milan, y portèrent leurs comédies : car les Espagnols, vers 1600, avaient acquis la supériorité dans l'empire de l'esprit, et leur langue était la langue générale de l'Europe.

Paris avait un théâtre en ce temps-là, qu'on appelait le théâtre du Marais près de la Grève. Un auteur nommé Hardy, qui a fait autant de pièces que Lope de Vega, entretenait malheureusement ce théâtre par des pièces innombrables, qui sont autant de monumens de la barbarie. Si une vaine curiosité veut remonter encore plus haut, on trouvera que, dès l'an 1402, les Confrères de la Passion furent établis dans les temps horribles de Charles VI pour représenter les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament et qu'en 1548, ces confrères achetèrent l'hôtel des Ducs de Bourgogne, dont on ôta les armes, pour mettre à la place les instrumens de la Passion. On a imprimé plusieurs recueils des anciennes farces pieuses qu'on y jouait, recueils fort chers et qu'on ne peut lire.

Enfin le temps de la France arriva, car précisément lorsque Descartes commençait à y changer la philosophie, Corneille changea le théâtre et avec lui la poésie et même l'éloquence de la prose, qui n'a jamais été cultivée dans aucune nation qu'après les vers. Ainsi les belles-lettres doivent tout à Corneille.

Le théâtre, quand l'honnêteté y règne et que l'art approche de sa perfection, devient la partie de la littérature la plus brillante. Il est l'école de la jeunesse, il entretient le goût de l'âge mûr, il attire les étrangers dans un État. Ce qui contribue le plus encore à sa gloire, c'est qu'il rassemble les mérites divers de presque tous les autres genres de poésie. Le théâtre français ne méritait avant Corneille aucun de ces éloges, le seul homme de quelque génie qui travaillât alors était Rotrou, mais il n'avait pas un génie assez fort pour n'être pas disciple de son siècle. Mairet, en 1635, purgea le premier la scène française des irrégularités qui s'opposaient fondamentales. Il rappela la règle d'Aristote, de ne pas étendre au delà d'un jour une action théâtrale. Sa *Sophonisbe*, longtemps goûtée, fut asservie à cette loi, mais à quoi sert la régularité sans génie? Il en faut un très grand pour changer l'esprit du siècle, et ce changement ne se fait jamais tout d'un coup.

On sait que Corneille commença sa carrière en 1625 par des comédies qui sont autant au-dessous des plus médiocres de nos jours qu'au-dessus de tout ce qu'on faisait alors. Ce qui dut, il me semble, frapper davantage, c'était le talent de dire en vers sa pensée, talent jusqu'alors presque inconnu au théâtre et très rare en poésie. Par exemple, on a rarement eu depuis lui des morceaux plus naturels que ce discours d'une jeune personne que je rencontre dans la *Suivante :*

Si tu m'aimes, ma sœur, agis ainsi que moi
Et laisse à tes parens à disposer de toi.
Ce sont des jugemens imparfaits que les nôtres,
Le cloître a ses douceurs, mais le monde en a d'autres,
Qui pour avoir un peu moins de solidité
N'accommodent que mieux notre instabilité.
Je sais qu'un bon dessein dans le cloître te porte
Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte.
Et l'on court grand hasard d'un cuisant repentir
De se voir en prison sans en pouvoir sortir.

Le plus grand vice de ces pièces est la froideur. Elles étaient au-dessus de son siècle, mais indignes de l'auteur. Son génie qui s'était mépris se jeta enfin dans le tragique. Il ne vola, dans sa *Médée*, qu'avec les ailes des Latins, et il se servit beaucoup de celles des Espagnols dans *le Cid* joué en 1637. Tous les défauts de cet ouvrage qui est le fondement du théâtre tragique en

France et beaucoup de ses beautés sont tirées de Guilhem de Castro. C'est à Castro qu'on doit ces admirables mouvemens de tendresse et de devoir qui déchirent le cœur de Chimène. C'est l'Espagnol qui a fourni mot à mot ces beaux vers :

> Et je veux que la voix de la plus noire envie
> Élève au ciel ma gloire et plaigne mon ennui
> Sachant que je t'adore et que je te poursuis.

C'est aussi de l'espagnol qu'est traduit ce morceau dont la fausse beauté fut longtemps applaudie :

> Pleurez, pleurez, mes yeux et fondez-vous en eau,
> La moitié de mon âme a mis l'autre au tombeau, etc.

Cette situation nouvelle d'une amante intéressante qui voit son père tué par son amant, ce beau caractère de don Diègue, ces sentimens si vrais, si passionnés, si bien exprimés de Chimène et de Rodrigue, ces combats de l'amour et du devoir enlevèrent tous les suffrages et firent pardonner tous les défauts. Il est vrai que, dans l'acclamation générale, on oublia trop l'Espagne, mais il est vrai que Corneille avait tellement embelli son original espagnol que *le Cid* français fut traduit lui-même en castillan.

On sait quels ennemis ce grand succès valut à Corneille.

Le cardinal de Richelieu, dont le nom seul rappelle à tout le monde l'histoire de ces temps, venait de fonder en France une Académie à l'exemple de tant d'Académies d'Italie. Le bruit prodigieux que fit cet établissement venait en partie de l'éclat du fondateur et en partie du besoin que la nation avait de cultiver les lettres. Il est étrange que les universités établies pour former les hommes, loin de suffire à leur objet, y fussent contraires. Il fallait une nouvelle société non moins pour ôter la rouille de l'école que pour éclairer le goût des hommes du monde.

Il faut avouer qu'il n'y avait aucun homme de grand talent dans cette Académie naissante. Il y avait même de très mauvais poètes que le cardinal de Richelieu encourageait par de petits bienfaits et par la faiblesse qu'il avait de faire avec eux des vers fort au-dessous du médiocre. Mais les vues étaient belles, malgré la faiblesse de ces commencemens, et Richelieu faisait en France ce que Léon X avait fait à Rome, il encourageait des arts qui contribuent à la splendeur d'un État.

Cette salle du Palais-Royal qui, toute mal construite qu'elle est, sert pourtant de témoignage à sa magnificence, fut bâtie en 1634 pour faire jouer plusieurs tragédies auxquelles il avait part. C'était lui qui en inventait le sujet; il le disposait en cinq actes quelquefois il en composait un en vers; quelquefois il donnait les cinq actes à faire à cinq auteurs. On peut juger ce que c'étaient que des tragédies de pièces rapportées, inventées par un ministre occupé de tant de soins, et travaillées par des mains différentes. Corneille eut le malheur d'être quelque temps de cette société; il avait pour compagnons Colletet, l'Estoile, Scudéry; mais rien ne pouvait gâter tout à fait le talent de Corneille. Il fit donc *le Cid* sans consulter la société et il lui déplut, ainsi qu'au protecteur. On sait avec quelle hauteur chagrine, soutenue de quelques bonnes raisons et de beaucoup de mauvaises, Scudéry écrivit contre *le Cid;* on sait que le cardinal de Richelieu, qui penchait trop pour Scudéry, voulut que l'Académie jugeât entre Scudéry et Corneille; il paraît évidemment que le cardinal trouvait *le Cid* mauvais en tout, puisqu'il écrivit de sa main : « La dispute sur cette pièce n'est qu'entre les ignorans et les doctes. » Il était en effet assez savant pour connaître toutes les règles violées dans *le Cid;* il était, comme poète, jaloux du succès, et, comme premier ministre, il ne goûtait pas ces beautés de sentimens qui demandent un cœur tendre pour être senties.

Il paraît par le petit ouvrage de l'Académie que si, au lieu de s'en tenir à juger les critiques de Scudéry, elle eût examiné toute la pièce, elle aurait donné une bonne poétique du théâtre. Le jugement de l'Académie est encore aujourd'hui confirmé par celui du public. Cet exemple prouve manifestement qu'il est très faux qu'il y ait moins de bons connaisseurs en poésie que de bons poètes. C'est un paradoxe avancé tous les jours, mais réfuté par cet ouvrage de l'Académie. Chapelain et Desmarets, les plus mauvais poètes de ce temps, furent ceux qui eurent le plus de part aux observations sur *le Cid,* tant la distance est immense entre la connaissance et le talent.

On sait que, malgré le cardinal de Richelieu et malgré l'Académie, tout le monde disait communément en France quand on voulait louer quelque chose : Cela est beau comme *le Cid;* mais l'année 1639 vit deux ouvrages qui firent oublier le proverbe. Cette année fut une grande époque pour l'esprit humain.

Corneille donna les *Horaces* et *Cinna*. La tragédie des *Horaces* n'était belle qu'en partie, *Cinna* l'était presque en tout ; mais ces beautés étaient à lui : le théâtre espagnol ne pouvait en fournir le canevas. Ce n'est pas ici le lieu de faire des dissertations, mais en suivant l'histoire des arts, me sera-t-il permis de dire que ce genre de beauté avait été inconnu à tout le reste de la terre ?

Les Grecs qui inventèrent la tragédie et qui la perfectionnèrent à quelques égards, ne traitèrent guère que les infortunes des héros fabuleux ; mais jusqu'à Corneille, personne ne sut faire parler les grands hommes, les héros véritables, et ils furent plus héros, plus grands hommes dans Corneille qu'ils ne l'avaient été dans leur vie.

Je ne veux point répéter ici ce que tant de critiques habiles ont écrit et ce que tout le monde sait sur les autres ouvrages de ce père de la scène française, sur son sublime et sur le grand nombre de ses chutes, sur ses traits brillans, mais noyés dans les déclamations qu'on lui reproche aujourd'hui, sur l'amour, qu'il ne traita jamais d'une manière bien intéressante que dans *le Cid*, et qui, si vous en exceptez deux scènes de *Polyeucte*, languit dans ses meilleures pièces, sur l'incorrection de son style, enfin sur tous les défauts qui font que, de trente de ses pièces, il n'y en a guère que quatre ou cinq qu'on puisse représenter aujourd'hui.

Le sublime qui se trouve dans ce petit nombre d'ouvrages éleva le génie de la nation.

Rotrou, son contemporain, mais plus vieux que lui, et que Corneille appelait son père, devint son disciple. Il fit en 1648 son *Venceslas*, dont le premier et le quatrième acte sont excellens et font passer le reste de l'ouvrage. Il est vrai que la pièce était imitée de l'Espagnol François de Roxas, mais elle est écrite dans le goût de Corneille.

Il manquait à la perfection du théâtre un art au-dessus du sublime, celui de faire verser des larmes. Racine vint dans la décadence de Corneille et atteignit quelquefois à ce but de l'art. N'ayant pas encore vingt ans et portant la soutane sous laquelle il avait été élevé à Port-Royal-des-Champs, il composa la tragédie de *Théagène et Chariclée* qui n'a jamais vu le jour, puis, en 1665, les *Frères ennemis*, et enfin tous ces chefs-d'œuvre qui passeront à la dernière postérité.

On lui reproche de n'avoir presque jamais traité que l'amour; mais reproche-t-on à l'Albane et au Titien d'avoir peint Vénus et les Grâces? Le sujet une fois choisi, la question n'est plus que de savoir s'il est bien manié. L'antiquité n'a rien à mettre à côté des peintures que ce génie charmant a faites d'une passion si chère à tous les hommes et quelquefois si funeste.

Il sut dire toujours ce qu'il faut dire et l'exprimer de la meilleure manière possible : voilà son grand art. Le génie seul y peut atteindre. Il fut le premier qui sut faire de suite quinze cents vers tous élégans. Trente ans auparavant on n'en savait pas faire une vingtaine, en quelque genre que ce pût être. La gloire de la poésie française fut alors à son comble, malgré quelques Français plus jaloux que savans qui étudient moins l'antique qu'ils ne négligent le moderne, et qui, plus ignorans dans leur langue, que savans dans le grec, veulent rabaisser un théâtre qu'ils ne connaissent pas, hommes étrangers dans leur patrie et ennemis des arts dont ils parlent.

Après les pièces de ce grand homme, nous en avons sept ou huit marquées au bon coin.

On s'étonne quelquefois qu'après Raphaël, il y ait eu tant de bons peintres, et après Corneille, si peu de bons poètes. C'est qu'en premier lieu il est plus aisé d'imiter ce qui dépend en grande partie de la main que ce qui dépend uniquement de l'esprit, et en second lieu le Corrège, qui imita bien Raphaël, fut un grand peintre et qui ne ferait que bien imiter Corneille serait peu de chose.

LA VILLE ET LA COUR

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE[1]

EXTRAITS DU JOURNAL

DU COMTE RODOLPHE APPONYI[2]

I

ANNÉE 1831

---

29 mai. — Je viens de Saint-Cloud. J'ai fait ma cour à la famille royale. Je l'ai trouvée fort bien établie dans ce beau château, qui est magnifique et confortable à la fois. Le Roi m'a paru plus pensif qu'à l'ordinaire. Il regrette Neuilly; je le conçois; c'est sa création. Mais la Reine et Madame Adélaïde sont enchantées, Madame Adélaïde surtout.

— Nous n'avons pas connu jusqu'à présent le charme de Saint-Cloud, m'a-t-elle dit. J'y étais bien venue quand cela appartenait encore à mon grand-père, car vous savez, comte Rodolphe, que cela nous appartenait.

— Très certainement, Madame.

— Eh bien, continua-t-elle, depuis ce temps, je ne m'y suis jamais retrouvée que pour faire visite, avec mon frère, au roi

(1) *Copyright by* Ernest Daudet.

(2) Les extraits de cet attachant Journal que nous avons déjà publiés (*Revue* des 1er et 15 octobre 1912) figurent dans le tome Ier qui vient de paraître à la librairie Plon. Ceux qu'on va lire et que nous communique M. Ernest Daudet, sont tirés du second volume actuellement en préparation.

Charles X. Je ne connaissais donc ni le parc particulier, ni les autres promenades; le parc réservé surtout est ravissant.

— Je partage entièrement l'opinion de Votre Altesse Royale sous ce rapport; le parc d'en haut est une des plus belles choses qu'on puisse voir.

— Mais, reprit Madame Adélaïde, je doute que vous l'ayez jamais vu, car il n'est ouvert pour personne.

— Je le sais bien, Madame, et ce n'est que par une protection toute particulière de Madame la Dauphine, que je suis parvenu à le voir, lors du séjour de la princesse Esterhazy au pavillon Breteuil.

— En ce qui concerne le château de Saint-Cloud lui-même, poursuivit la princesse, les autres le trouvent humide; je devrais cependant m'en apercevoir, puisque je loge au rez-de-chaussée.

L'appartement que la Reine occupe maintenant était celui du Dauphin et consiste en un grand vestibule, une salle de passage, un premier salon, un second où se trouve la Reine avec sa famille placée comme toujours autour de la table ronde, près la cheminée, et enfin d'une salle de billard où messieurs les aides de camp se tiennent avec le Duc d'Orléans.

Après avoir fait mes conversations avec chacun des membres de la famille royale et Mmes de Montjoye et de Chantérac, j'ai passé chez le prince royal qui jouait au billard avec un aide de camp. Celui-ci voulait à toute force me céder sa place; mais je la déclinai avec politesse, malgré les invitations du duc, non parce qu'il m'en imposait par son adresse, mais de peur de devoir prolonger par là trop longtemps ma visite. J'avais encore un bal à Paris où je ne voulais point arriver trop tard.

Mme la Duchesse de Berry se trouve en ce moment à Bath, les eaux lui font un bien extrême, mais elle manque de tout: elle n'a ni domestique, ni femme de chambre. Le domestique de M. de Mesnard fait en même temps que le service de son maître celui de Son Altesse Royale, et lorsque M. de Mesnard est en course, une femme de peine de l'auberge le remplace. La princesse n'a point de voiture et souvent pas de souliers à mettre. Je tiens ces détails d'une source très sûre. Rosny et tout ce qu'elle possède en France ne suffit pas pour payer ses dettes, et sa fortune de Naples consiste en 10 000 francs de rentes; avec cela, elle vit dans la plus mauvaise intelligence avec le roi

Charles X, à cause de M. de Damas qu'elle voudrait renvoyer d'auprès du Duc de Bordeaux. La dauphine et le dauphin ont fait leur possible pour engager le Roi à changer le gouverneur de son petit-fils; mais le Roi s'y refuse et n'y consentirait que si M. de Damas donnait sa démission; or, il ne la donnera jamais, se croyant engagé en conscience à remplir sa tâche auprès de Henry Dieudonné.

3 juin. — Les républicains attendaient avec impatience la mort de l'abbé Grégoire, tant ils avaient envie de faire du train à cette occasion. Il est mort enfin; mais le gouvernement avait pris de si fortes mesures pour empêcher toute espèce de désordre que ces messieurs ont dû se retirer de la rue de Babylone, sans avoir pu provoquer le moindre scandale. Le ci-devant général Dubourg s'est mis à la tête des tapageurs, il exècre le gouvernement de Louis-Philippe, ayant été destitué par celui-ci de son grade de général.

— Nous ne pouvons, disait-il à quelqu'un qui me l'a redit, nous ne pouvons rien tenter aujourd'hui; nous sommes trop faibles; mais nous le perdrons, ce gouvernement, en le dépopularisant!

Pendant mes trois mois d'absence (1), bien des choses ont changé. Plusieurs petits journaux ont paru et d'autres ont remplacé leurs rédacteurs et par conséquent leurs principes. La *Mode*, par exemple, autrefois petit journal de dames, bien insignifiant et bête même, s'est jeté maintenant dans le parti carliste. L'opposition donne de l'esprit en France; on sait bien attaquer et l'on est gauche dès qu'il s'agit de se défendre. La *Mode* a donc, depuis quelque temps, des articles très agressifs. Un journal, pour avoir de la vogue en ce moment, doit avoir eu quelque procès: les rédacteurs font donc leur possible pour être coffrés, pour payer une amende qui, peu de jours après, leur est rendue avec usure par l'augmentation de leur vente.

Plusieurs nouvelles salles de spectacle ont été ouvertes, et le grand Opéra a été décoré avec une magnificence, un bon goût que rien n'égale. Il n'y a pas de salle de bal qui soit plus brillante et plus claire. Pour la société, j'y ai trouvé aussi des changemens très notables. D'abord, il s'est formé une petite coterie

(1) Le comte Rodolphe revenait de Hongrie où il s'était rendu en congé.

de jeunes femmes très agréables pour les hommes à la mode, mais un peu exclusives pour les autres et insupportables peut-être pour les femmes plus âgées ou moins élégantes; elles rassemblent autour d'elles autant de jeunes gens qu'elles peuvent en attraper; elles sont fort jolies, très coquettes et deux d'entre elles ont de l'esprit pour toutes. Ces dames font des parties aux petits spectacles; elles se font faire la cour dans les salons et elles arrangent de petits soupers. Ces petits soupers sont surtout fort mal vus par tous ceux qui n'en sont point. On veut bien m'y admettre et j'y prends part en observateur et avec calme. Je profite de ce qu'on m'offre et voilà tout; je n'admire pas ce genre; mais je le trouve tout simple, parce que je connais les individus et qui plus est les relations intimes de chacune de ces dames. Il fallait une révolution pour les rapprocher et la chute d'un trône et d'un gouvernement comme celui de Charles X pour qu'elles pussent se mettre en avant de la sorte. Madame la Dauphine, surtout, était un grand obstacle à une gaîté un tant soit peu déréglée; il fallait cacher ses plaisirs sous les dehors d'une dévotion, d'une pruderie, d'une sévérité dont ces dames n'auraient peut-être pas été capables.

11 juin. — Nous recevons la nouvelle du débarquement à Cherbourg de l'empereur du Brésil Dom Pedro; il vient d'arriver avec sa femme et ses enfans, excepté l'aîné en faveur duquel il a abdiqué à la suite d'une révolte, qui a eu lieu à Rio Janeiro (1). Dans quel temps vivons-nous! Quelle nouvelle complication dans les affaires! Que fera Dom Pedro? Se mettra-t-il à la place de son frère en Portugal? Voudra-t-il conquérir l'Espagne? Rien ne me paraît improbable de sa part.

15 juin. — M. l'abbé Bervanger, mon confesseur et celui de mes cousins Rodolphe et Jules et autrefois celui du Duc de Bordeaux, vient d'arriver du château de Holy Rood. Il m'a dit que

(1) Fils de Jean VI, roi de Portugal, il avait suivi ce prince, quand celui-ci chassé de son royaume par Napoléon, s'était réfugié au Brésil. Il resta dans ce pays après que Jean VI eut recouvré ses États et y devint empereur. A la mort de son père, qui faisait passer sur sa tête la couronne de Portugal, il abdiqua cette couronne en faveur de sa fille encore mineure, dont il promit la main à son frère Dom Miguel en le nommant régent. Mais, bientôt après, en 1827, Dom Miguel se déclara roi, au mépris des droits de sa fiancée. En 1831, Dom Pedro, ayant cédé à son fils le trône du Brésil, revenait en Europe pour rétablir sa fille dans ses droits. Il y parvint en 1833, en soulevant le royaume portugais contre Dom Miguel.

le Roi avait une mine parfaite, que jamais il n'avait eu meilleur visage, de même le Duc de Bordeaux; il est plein d'esprit et de grâce, tout le monde l'adore. Madame la Dauphine est avec le Roi et ne le quitte jamais. La Duchesse de Berry fait ses voyages, elle ira à Londres.

— Elle est plus montée que jamais, me disait M. de Bervanger; vous en entendrez parler bientôt.

— Pourvu que cela ne soit pas trop tôt pour son propre intérêt! repris-je.

— Oui, continua l'abbé, elle s'est déjà fait beaucoup de torts, et ses amis lui en ont fait encore plus et davantage peut-être que ses ennemis. Il lui vient sans cesse des personnes de France qui lui offrent leurs services pour organiser une contre-révolution. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait se fier à eux, mais qu'elle me chargerait de bien des commissions, si je voulais les accepter. Je lui répondis que, si cela ne dépendait que de ma bonne volonté, elle pourrait compter sur moi. Elle me chargea donc de mille commissions bien difficiles à remplir, bien épineuses, et je ne sais vraiment comment en venir à bout. La seule dont je me sois chargé avec plaisir, consiste à vous dire de sa part et à toute votre famille bien des choses; elle sait très bien que vous n'avez pas changé pour elle.

16 juin. — Dom Pedro va à Munich, à ce qu'il paraît; de là il veut revenir ici et s'établir en particulier à Paris. Il ne nous sera pas bien commode à nous autres Autrichiens. Il a laissé tous ses enfans à Rio; il n'y a que Donna Maria da Gloria qui soit avec lui. Quel drôle de personnage que cela fait ici! Le voilà, ce souverain le plus libéral de la terre, cet archiconstitutionnel, ce donneur de charte, culbuté, renvoyé, lui et toutes ses institutions. Quelle leçon pour les rois constitutionnels!

17 juin. — On a arrêté hier Lennox (1), l'un des agens de M. de Lafayette. On a trouvé chez lui tout le grand plan de la nouvelle conspiration ourdie contre Louis-Philippe; on a trouvé

(1) Américain de naissance, il avait servi sous Napoléon, comme capitaine instructeur à Saint-Cyr et à Saumur. Quoique, à la suite de sa participation aux journées de Juillet, il eût été nommé chef d'escadron, il se jeta dans le parti républicain, quitta l'armée et fut mêlé à la plupart des conspirations de cette époque. Il mourut en 1836, à quarante et un ans, ruiné par ses tentatives révolutionnaires et par des essais malheureux de navigation aérienne.

tous les noms des personnes qui devaient composer le gouvernement provisoire. Lafayette aurait été dictateur, Odilon Barrot, Lamarque et compagnie auraient été ses ministres et conseils; enfin, la République était toute faite. Au général Dubourg auraient été confiées les forces militaires. Un gouvernement mieux assis que celui de Louis-Philippe aurait commencé par faire coffrer tous ces messieurs d'après la liste trouvée chez Lennox; mais il n'y avait pas moyen.

Les attroupemens continuent; 12 000 hommes de troupes sont sur pied; mais on ne peut se fier à eux. Il y en a qui ne sont plus rentrés dans leur caserne depuis plusieurs jours; ils restent dans les cabarets des rues Saint-Martin et Saint-Denis à boire avec les mutins. Ils sont dans un état d'ivresse continuelle; on ne sait qui paie cette quantité de vin et d'eau-de-vie. Le pillage de trois boutiques fait horreur à tout le monde et j'espère que cet incident ranimera la garde nationale qui commence à se fatiguer de son service, de ce rappel éternel. Le commerce en souffre beaucoup, les faillites continuent. Tout Paris se trouve encore replongé dans cette terreur du mois de février, où, à tout moment, on croyait voir proclamer la République. Encore les mêmes bivouacs dans les rues, sur les quais et sur les places.

Hier, en allant aux Allemands, nous avons été arrêtés plusieurs fois par les marches et les contremarches des troupes: il fallait dire que c'était la voiture de l'ambassadeur d'Autriche pour qu'on nous laissât passer. La fête des vendanges de Bourgogne, où M. Gallois a brandi un poignard en disant : *Pour Louis-Philippe*, est aussi un fameux scandale, et ce qui l'est encore plus, c'est le procès qui s'en est suivi, où M. Gallois (1) a dit dans son plaidoyer toutes les horreurs imaginables contre le Roi et son gouvernement, et cet homme a été acquitté! Les jurés et les juges avaient reçu des lettres anonymes dans lesquelles on les menaçait de mort s'ils condamnaient Gallois. Les jurés tout comme les juges connaissent le formidable pouvoir du comité directeur, et n'osent l'affronter lorsqu'il menace.

18 juin. — Entre onze heures et minuit, s'est formé un grand attroupement devant le Palais-Royal et dans la rue Saint-

(1) Publiciste et historien dont les œuvres s'inspiraient d'opinions révolutionnaires très accusées.

Honoré, en poussant des vociférations épouvantables contre la personne du Roi, ses ministres et contre le clergé. M. Casimir Perier, malgré sa grippe, fut obligé de rester sur pieds pendant toute la nuit, la chose devenait d'heure en heure plus sérieuse. Déjà, on parlait de piller le Palais-Royal et les hôtels des ministres. Le Président du Conseil ordonna donc qu'une force imposante se réunît sur la place du Palais-Royal et que la cavalerie chargeât contre les mutins. Tout arriva selon ses désirs et les carabiniers, les rangs serrés, chargèrent la foule au grand galop avec des coups de plat de sabre à droite et à gauche. Cette manœuvre répétée deux fois tout le long de la rue, de la Fontaine des Innocens à la rue Royale, eut son effet; à une heure, la tranquillité était rétablie, sauf à recommencer un autre jour.

J'ai été ce matin chez la marquise de La Châtaigneraie; je l'ai trouvée dans une inquiétude à faire pitié. Les fonds baissent tous les jours; elle voudrait retirer les siens pour les placer dans un autre pays; mais on y perd, en les déplaçant, la moitié de son capital. C'est bien une considération ; il vaut mieux cependant en conserver la moitié que de courir la chance de tout perdre. D'un autre côté, les fermiers refusent aussi de payer ce à quoi ils se sont engagés par contrat; voilà ce qui force Mme de Narbonne à aller dans le Midi. Mme de La Châtaigneraie, sa fille, l'y accompagne. J'ai fait tout au monde pour l'engager à rester à Paris, elle ne le peut; la seule chose que j'aie obtenue, c'est la promesse de revenir dans six semaines ou deux mois.

20 juin. — Nous voilà donc aux élections nouvelles, beaucoup de Carlistes refusent d'y aller, ils ne savent ce qu'ils font. Le sort de la France sera tout entier entre les mains de la Chambre qui va venir, voilà ce que ces messieurs ne devraient pas perdre de vue. Jamais, peut-être, plus grande mission ni plus décisive n'a été confiée aux électeurs. A côté de chaque nom tracé sur les bulletins, se trouvera aussi la paix ou la guerre, l'ordre ou l'anarchie. Avec une Chambre sage, il serait possible, non sans effort, il est vrai, de surmonter les obstacles que l'esprit de faction entasse avec audace et persévérance contre le gouvernement. Avec une Chambre ou lâche ou folle, la carrière est ouverte au désordre; la monarchie désarmée n'est plus qu'une proie livrée aux partis. Tout est remis en question, et, pour mieux organiser, on commence par tout détruire.

21 juin. — L'abbé Châtel, le fondateur de la religion catholique française, fait beaucoup parler de lui (1). Il n'est plus abbé maintenant, il s'est fait évêque. Deux ou trois autres prêtres se sont réunis à lui et il a loué un local dans lequel il exerce ses fonctions d'évêque. Il y a fait ériger un autel; un piano remplace l'orgue et une grande chaise la chaire. C'est dans cette chambre qu'il réunit ses fidèles et encore plus de curieux.

Dimanche dernier, il y avait foule, on parlait tout haut, on avait même les chapeaux sur la tête. Comme la porte d'entrée pour le public et celle par où Mgr l'évêque doit entrer est la même, elle se trouvait fort encombrée de monde au moment où l'évêque dut avancer vers l'autel. Ses prières, ses instances furent inutiles; il fallut faire une espèce de charge pour faire passer Monseigneur. Enfin le voilà dans le sanctuaire, la mitre sur la tête, la crosse dans sa main; on lui jette de l'encens; il suit en tout notre rite, mais psaumes et prières sont en français, ce qui donne à tout un air de parodie, qui fut accueilli par une partie du public à coups de sifflets redoublés.

Les partisans de l'évêque Châtel prirent fait et cause et mirent à la porte les siffleurs. Tout ceci donna lieu à un vacarme épouvantable; on se poussait, on se donnait des coups de poing; enfin, on fit si bien qu'une grande armoire en tombant manqua de tuer plusieurs personnes. Cet incident, qui serait devenu bientôt tragique, rétablit le calme et l'ordre. L'abbé continua l'office et prononça un sermon plein d'invectives contre la religion catholique et ses prêtres et il finit par entretenir ses fidèles de politique, dans un sens tout à fait républicain.

22 juin. — Je suis parvenu à me faire introduire dans la société des *Amis du peuple*, qui maintenant n'est plus publique comme du temps où j'y allais avec Félix Schwarzenberg. Je me suis placé dans un groupe composé d'Italiens et d'Espagnols réfugiés. Ce local est celui de la redoute de la rue de Grenelle-Saint-Honoré; il est très propre à une société délibérante : bureau, tribune, tout s'y trouve. J'ai écouté avec attention

(1) On sait que ses tentatives pour fonder une religion nouvelle échouèrent piteusement non seulement sous les railleries dont elles furent l'objet, mais aussi par suite des dissentimens qui avaient éclaté entre le fondateur et ses coreligionnaires.

d'excellens orateurs; l'un surtout a parlé pendant deux heures sans discontinuer. Il est impossible de mieux dire. J'y ai vu Cavaignac; c'est un bel homme, il est un des conseillers. Les orateurs prouvaient jusqu'à l'évidence que le principe de la Révolution de Juillet, s'il était reconnu par les peuples, devait amener la chute de tous les rois; que ce mot, roi, était un anachronisme *impie* en France depuis les glorieuses journées de Juillet.

De pareils discours se gravent en traits de feu dans la mémoire de tous ces jeunes gens qui viennent en foule. Étudians en droit et en médecine, ils retournent chez eux imbus de ces principes et y propagent ce poison. Les Espagnols et Italiens réfugiés présens étaient dans un enthousiasme difficile à peindre : ils trépignaient, ils s'embrassaient. Cela me fit frémir. On me fit remarquer un certain Cantelli, ex-officier italien, décoré de la Couronne de fer; il boite; c'est celui qui paraît avoir le plus d'influence sur ceux de sa nation. Ces gens-là espèrent toujours la guerre; ils veulent rentrer dans leur pays avec l'armée française.

Il est encore fort question de piller les ambassades : l'Autriche, la Russie sont surtout désignées. Le comte Pozzo en a si peur qu'il compte partir pour l'Angleterre, sous prétexte d'aller voir une des grandes-duchesses qui s'y trouve avec Mme de Nesselrode. Rien ne m'amuse plus qu'un général poltron!

Un adjudant-major de la garde nationale, un chef de bataillon et un officier d'état-major disaient dernièrement à quelqu'un de ma connaissance :

— Nous aurons, entre autres besognes, celle de défendre l'accès des hôtels des ambassadeurs de Russie, d'Autriche et de Naples.

Le gouvernement cherche à prendre les mesures les plus énergiques pour se tirer d'embarras. Nous sommes à la veille d'une crise effroyable. Les armuriers ont eu l'ordre d'envoyer leurs armes hors de la ville; la plupart l'ont fait; il n'y a que les revendeurs des quais qui résistent à cet ordre et continuent leur commerce.

Il paraît que l'ouverture de la Chambre sera avancée de six semaines, le gouvernement craint de se trouver isolé au moment des troubles de Juillet. La troupe ne veut pas agir contre le peuple, c'est une résolution prise. Le prélude des scène tumultueuses doit être la délivrance de Lennox.

23 juin. — De retour à Paris, je me suis hâté de rejoindre une petite société qui m'avait engagé à aller avec elle à l'Opéra à la première représentation du *Philtre*. C'étaient Mmes de Bellissen, de Narbonne, de La Châtaigneraie et MM. de Fourmont et de Balincourt. La salle de l'Opéra, nouvellement décorée, est la plus belle chose qu'on puisse voir. Elle est toute dorée, toute resplendissante, éclairée à jour. Le nouvel opéra ne m'a pas plu; au reste, j'ai tant causé avec ces dames, que les beautés peuvent m'avoir échappé.

Après le spectacle, nous sommes allés chez Tortoni prendre des glaces, nous y avons rencontré le duc de Vallombrosa et le colonel Pozzo. Il était bien deux heures lorsque je me suis retrouvé dans ma chambre.

J'ai fait aujourd'hui, avec ces mêmes personnes, une partie au Bois de Boulogne; nos deux messieurs nous y ont quittés un instant pour faire visite à Rothschild. J'ai mieux aimé rester avec ces dames et me promener avec elles. Mme de La Châtaigneraie m'a raconté qu'on avait découvert une nouvelle conspiration contre le roi Louis-Philippe; elle doit être ourdie par le parti napoléoniste, avec la reine Hortense à la tête. Cette dame se trouve ici en ce moment, à ce qu'on prétend. L'intrigue étouffe donc même la douleur d'une mère qui vient de perdre son fils si tendrement aimé.

On m'assure avoir vu aujourd'hui à la Bourse des pièces de 5 francs avec le timbre de Henri V ayant pour légende : « Henri V, roi de France et de Navarre. »

Nous avons encore fini notre soirée chez Tortoni, dans la même salle; mais à une autre table se trouvait une autre société. C'était le duc de Valençay, M. et Mme de Vaudreuil, Mme de Saint-Priest et M. de Bonneval. Je les ai salués; mais je n'aurais jamais osé les approcher, de peur d'indisposer contre moi la coterie avec laquelle je me trouvais. La mienne était toute pour Henri V, et l'autre est tout à fait dans le mouvement.

27 juin. — Le nonce Lambruschini, à sa grande satisfaction, vient d'être rappelé. Ce digne prélat, depuis la Révolution, se trouvait entièrement dépaysé à Paris. Il ne pouvait se faire aux idées du jour et tout ce qu'il désirait le plus ardemment au monde, c'était de s'en aller. Plusieurs fois déjà, il avait demandé son rappel au Pape, sans que le Saint-Père eût exaucé ce vœu. Ne

voilà-t-il pas que le ministre des Affaires étrangères M. Sébastiani donne ordre à M. de Saint-Aulaire, ambassadeur de France à Rome, de demander au Pape le rappel de Mgr Lambruschini? Sa Sainteté, à ce qu'il paraît, en fut vivement piquée et fit déclarer par le cardinal secrétaire d'État à M. l'ambassadeur de France que Mgr Lambruschini était son ami personnel, qu'il ne demandait pas mieux que de l'avoir auprès de lui pour en faire son conseiller, mais que ce nonce avait été en tout l'exact organe de la cour de Rome et que tout autre tiendrait par conséquent le même langage et la même ligne de conduite. M. de Saint-Aulaire, malgré cette déclaration, insista sur sa demande, vu que ses ordres à ce sujet étaient précis. Il fut donc convenu que la cour de Rome ferait insinuer à son nonce à Paris de demander un congé en donnant pour motif une santé altérée. Le secrétaire d'État fit connaître à Mgr Lambruschini le désir de Sa Majesté le roi des Français, avec tous les détails de sa conversation avec M. de Saint-Aulaire, et il lui fut ordonné de demander un congé sous prétexte d'aller aux eaux.

Le nonce nous raconta dernièrement la conversation qu'il a eue avec M. le général Sébastiani à ce sujet. Tous les deux jouèrent la comédie on ne peut mieux; ils se livrèrent à un véritable assaut de finesse. M. Sébastiani, après avoir écouté le récit de tous les soi-disant maux dont Mgr Lambruschini prétendait être accablé, feignit de prendre le plus vif intérêt à la santé de M. le nonce. Sa figure prit un air triste et compatissant, enfin un air tout à fait correct pour la circonstance. Le nonce lançait en attendant une pointe après l'autre contre le général, si bien que celui-ci ne savait pas s'il était le mystificateur ou le mystifié.

Après une conversation assez longue dans ce genre, le nonce finit en ces termes :

— Monsieur le comte, j'ai encore une dernière grâce à vous demander; je vous serai infiniment reconnaissant si vous me l'accordez.

— Je serai très heureux d'être à même de faire quelque chose qui puisse être agréable à Monseigneur, répond le ministre.

Le nonce s'était profondément incliné, les mains jointes, les yeux baissés, enfin dans une attitude de suppliant; il resta quelques instans dans cette position, puis il leva sa tête, mais le corps toujours encore courbé en avant, et avec ses yeux flam-

boyans, un sourire des plus malicieux sur ses lèvres, dit au général :

— Rien qu'un passeport, monseigneur, un passeport, voilà tout ce que j'espère de la bienveillance de Votre Excellence.

Et il se retira.

13 juillet. — En vue de la célébration de l'anniversaire des journées de Juillet, les chapeliers ont fabriqué des bonnets phrygiens rouges à l'instar de celui de 93. Pour les mettre à la portée de tout le monde, le prix en a été fixé de trente sous à quinze francs.

On a déjà saisi plusieurs arbres de la liberté, ils sont tous à la police; il faudrait être bien adroit pour en trouver un pour demain. Les mesures que le gouvernement prend sont vraiment imposantes. J'espère donc que nous n'aurons point de troubles sérieux.

15 juillet. — J'ai tant couru hier, que, le soir, je n'en pouvais plus. Nous avons passé la journée fort tranquillement; il y a bien eu quelques attroupemens et quelques charges; on a tué des individus dans les Champs-Élysées, qui essayaient d'abattre un arbre pour le planter en l'honneur de la liberté; mais il y a eu tant de troupes de ligne, tant de gardes nationaux sur toutes les places qu'il n'y avait pas moyen de tenter la moindre des choses.

J'ai vu la charge aux Champs-Élysées et j'ai passé de là par les rues et boulevards jusqu'à la place de l'ancienne Bastille et de là, par la rue Saint-Antoine, dans le Marais et sur la place Royale. Partout quantité de troupes, foule de spectateurs curieux, mais rien de sinistre ni de mauvais augure. Le soir tout est rentré dans l'ordre accoutumé. Dieu veuille que l'ouverture de la Chambre et les glorieuses journées surtout se passent ainsi.

Notre cousine, pour éviter le bruit des canons des Invalides qui, depuis quatre heures du matin jusqu'après le coucher du soleil, tireront de quart d'heure en quart d'heure, ira passer les trois journées à Saint-Germain.

24 juillet. — Nous attendons avec calme l'accomplissement du programme des fêtes, réjouissances et tristesses qui auront

lieu pendant l'anniversaire des trois glorieuses journées. Nous pleurerons donc le premier jour, le second nous commencerons à nous égayer et le troisième nous ne saurons vraiment plus qu'inventer pour exprimer notre joie.

Il y a déjà des échafaudages immenses sur l'ancienne place de la Bastille ; ce sont des tribunes, des je ne sais quoi encore ; cela a l'air d'une forteresse plutôt qu'autre chose, et si je devine bien, je crois que le Roi s'est informé si les poutres sont assez fortes pour *résister au poids* des personnes qui s'y placeront.

27 juillet. — Nous voilà à l'anniversaire des glorieuses journées.

Notre cousine est partie à quatre heures après-midi pour Saint-Germain et a fait faire ses excuses à la Reine de ne pouvoir assister au concert de la Cour. Après l'avoir mise en voiture, j'ai encore un peu travaillé pour le courrier. J'ai fait ensuite deux visites, une à Mme Sock, dame anglaise, et l'autre à Mme de Werther; puis arriva l'heure du dîner, puis la promenade et les jeux au jardin jusqu'au moment de faire nos toilettes pour aller à la Cour. Les galeries et appartemens étaient déjà bien garnis lorsque nous sommes arrivés au Palais-Royal. Qu'on se figure notre étonnement lorsqu'on nous dit que Dom Pedro était arrivé à quatre heures, sans que personne l'attendît, qu'il dînait en ce moment au Palais-Royal et qu'il assisterait au concert. J'étais bien curieux de le voir, cet empereur déchu et qui nous arrive de l'autre monde.

Comme l'on s'était mis à table beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, Leurs Majestés n'étaient qu'à la seconde entrée du dîner quand, déjà, les invités étaient depuis assez longtemps rassemblés dans les appartemens où le concert devait avoir lieu. Il faisait une chaleur étouffante. Pour respirer un peu, j'allai sur l'un des balcons avec les ministres des Pays-Bas et de Suède. De ce balcon, on a la vue dans la cour d'honneur où stationnaient les voitures et l'on voit en même temps par-dessus la terrasse dans les appartemens de la Reine ; c'est de là que je vis passer deux domestiques, chacun portant sur un plat un énorme biscuit de Savoie. Je courus vite à l'ambassadrice d'Angleterre pour l'inviter à passer sur mon balcon, mais elle avait si chaud, elle était tellement décolletée qu'en acceptant ma proposition, elle se serait exposée à prendre mal. Pour la même raison, ni la prin-

cesse de Castel-Cicala, ni Mlle Ruffo sa fille ne voulurent profiter de mon balcon.

Cependant la Reine arriva, Dom Pedro lui donnant le bras. Les portraits de l'Empereur lui ressemblent assez. Je le croyais plus grand de taille et je fus fort étonné de voir qu'il ne l'était pas beaucoup plus que Dom Miguel. Il a bonne tournure malgré cela ; il avait l'air un peu embarrassé en parlant, avec les dames surtout. La Reine, en entrant, lui présenta à peu près toutes celles qui se trouvaient dans la salle ; l'Empereur les salua assez bien, mais leur parla peu ou rien. Lorsque la Reine lui présenta le général de La Fayette, il parut en éprouver le plus vif plaisir ; il lui fit complimens et révérences sans fin et prit un air amical avec lui comme s'il l'avait connu autrefois.

Aujourd'hui, j'ai circulé dans Paris. J'ai vu les portes des églises tendues de noir. On y célébrait le service des morts pour les victimes de Juillet. La lettre de l'archevêque de Paris aux curés, dans laquelle il leur donne des ordres à cet effet, est excellente. Les églises étaient remplies de gardes nationaux et autres ; on jasait beaucoup, on tournait le dos à l'autel, c'était très peu édifiant. Le Panthéon, converti en temple, était tout rempli de tribunes, il fallait des billets pour y entrer. Un orchestre de 400 musiciens a exécuté toute espèce de musique religieuse et profane ; c'était dans le genre des concerts du Conservatoire.

Arrivé, à travers une foule de monde, jusqu'à la place de la Bastille, j'ai vu et admiré l'immense tribune qu'on y avait érigée pour le Roi, les députés, etc. Le monument dont le Roi posa la première pierre s'y trouvait figuré dans toute sa grandeur par des planches couvertes de toile peinte, représentant le marbre et le bronze, le tout fort bien imité et d'assez bon goût.

L'aspect de la foule immense était vraiment imposant ; le flux et le reflux de cette masse qui, par toutes les larges rues, se précipitait par torrens sur cette vaste place, avait quelque chose d'effrayant. Un mot eût été suffisant pour la mettre en mouvement, et on eût été impitoyablement écrasé, les portes des maisons étant barricadées par des échafaudages qui formaient des tribunes. Cependant, tout le monde avait l'air gai autour de moi ; on n'y parlait que de Dom Pedro, de Louis-Philippe et de la nouvelle légion de la garde nationale à la polonaise, dont on voyait quelques échantillons. Le Roi ne parut pas

être reçu bien chaudement. Mais la place était si grande que les voix ne pouvaient arriver jusqu'à lui ; il devina l'enthousiasme du peuple plutôt par les gestes que par les cris de : « Vive le Roi ! » qui furent poussés, mais qu'on ne distinguait pas dans cette formidable rumeur.

Dans la cohue qui précédait et suivait le Roi, se trouvaient les héros des Glorieuses et, parmi eux, des gens de mine épouvantable, des poissardes, des filles de joie décorées de la croix de Juillet. Ces gens se donnaient le bras et formaient des chaînes de douze à vingt personnes, qui séparaient le Roi de ses aides de camp et chantaient *la Marseillaise* et *la Parisienne*. Dom Pedro était à la gauche de Sa Majesté, puis les Ducs d'Orléans et de Nemours, les maréchaux et les ministres.

29 juillet. — Les fêtes continuent aujourd'hui ; ce sont des réjouissances sans fin. J'ai été surtout frappé par la fête d'hier soir aux Champs-Élysées ; c'était vraiment superbe par son immensité. Tous les quinconces étaient éclairés à jour car chaque arbre était entouré de lampions, outre les festons de lampes qui enchaînaient pour ainsi dire avec des guirlandes de feu un arbre à l'autre. En y entrant, j'ai cru me trouver dans une de ces forêts enchantées dont on parle dans les contes de fées. Une foule innombrable de curieux la parcourait dans tous les sens ; ici, on voyait des théâtres superbes érigés comme par un coup de baguette sur une vaste pelouse ; on y représentait toute espèce de pièces, la plupart guerrières, avec force fusillades et coups de canon ; là, on admirait de belles salles improvisées sous de larges tentes resplendissantes de quinquets, où se pressait une population joyeuse dansant et mangeant tour à tour, sans que cela eût l'air d'une orgie ; les hommes étaient polis avec les femmes ; ils y mettaient même plus de recherche, plus de façons que nous ne le faisons dans nos salons dorés pour inviter les jeunes personnes à la danse.

Un jeune homme, qui se trouvait à côté de moi, dit à son voisin :

— Connais-tu cette *particulière* qui est vis-à-vis de moi ; elle est très jolie, je m'en vais l'engager.

Je le suivis ; il fit quantité de révérences et puis mille excuses, à cause de sa hardiesse, et l'engagea enfin avec une phrase fort extraordinaire que malheureusement j'ai oubliée.

La *particulière* lui répondit avec beaucoup de petites mines :

— Je suis très flattée, monsieur, que vous pensiez à moi à l'occasion de cette contredanse; mais, je suis déjà *reteinte*.

— Alors, répliqua le *particulier*, puis-je espérer, pour mon bonheur, d'être plus fortuné à la *subséquente?*

Il y avait des boutiques à 25 sous et à 5 sous, d'autres encore où tous les objets se vendaient en organisant une espèce de loterie. Même chose se passait dans des boutiques de pains d'épices et de bonbons. Il y avait aussi quantité d'orchestres dont les musiciens étaient déguisés soit en Turcs, en Grecs, en nègres, jouant de la musique en rapport avec leur costume. Puis c'étaient des tournois, des danseurs de corde et autres jongleurs, des chœurs de chanteurs exécutant des morceaux de *la Muette* et autres opéras connus et les plus en vogue. Enfin, je n'ai jamais rien vu de plus varié, de plus grand et de plus animé que cette fête populaire.

L'Hôtel des Invalides qu'on découvrait au loin produisait un effet magique. Ce palais, illuminé dans toute la longueur de sa façade, semblait tapissé d'étoiles et suspendu dans l'air. Le Jardin des Tuileries, tout embrasé, avait l'air de se prolonger à l'infini et ses bassins et ses jets d'eau paraissaient en feu. Les coups de canon, de fusil, de pétards, tirés de tous côtés et du haut des maisons jusque sur les voitures et sous les pieds des chevaux faisaient un bruit épouvantable comme si l'on eût assiégé la ville. Ce vacarme a duré toute la nuit. Paris, aujourd'hui comme l'an dernier, avait l'air d'être en état de siège.

31 juillet. — Dom Pedro vient de quitter Paris pour se rendre de nouveau à Londres. Mme de Loulé est ici, elle reste à Paris, à ce qu'on m'assure. J'irai la voir un de ces jours pour la faire causer. On m'a assuré que Dom Pedro n'est venu à Paris qu'après avoir appris l'entrée de la flotte française dans le Tage (1). Il a intrigué auprès de Louis-Philippe, afin d'obtenir le renversement de son frère Dom Miguel au profit de sa fille Donna Maria. Il a échoué dans sa négociation; il n'a donc eu de son séjour de Paris que des mécomptes.

(1) Dom Miguel qui régnait encore en Portugal ayant refusé les réparations que la France exigeait de lui, à la suite de dommages infligés à des Français résidant en Portugal, une escadre française se présenta devant Lisbonne et Dom Miguel dut subir les conditions auxquelles il avait voulu se dérober.

Mme de Chastellux a dîné chez nous hier ; elle repart aujourd'hui pour la campagne. C'est une femme de beaucoup d'esprit ; je lui suis fort attaché. Elle nous a donné bien des détails sur les habitans de Holy-Rood, chez lesquels elle a passé quelques jours en mai dernier. Charles X parle de tout ce qui a eu lieu en France comme un homme qui n'a rien à se reprocher et qui se trouve justifié par ce qui arrive tous les jours ici ; mais il est triste et pensif. Rien n'est moins fait pour le distraire que le séjour du château de Holy-Rood, vaste bâtiment qui tient en même temps du palais et du couvent. Ce mélange d'architecture produit un effet très attristant, qui est encore augmenté par les brouillards presque continuels de ce pays. Le salon où la famille se réunit est sombre. Il ne peut donc faire oublier les superbes appartemens de Saint-Cloud, qui charment même la famille du roi Louis-Philippe tant gâtée par les appartemens du Palais-Royal et de Neuilly. Aussi est-on fort triste dans le salon de Holy-Rood, surtout lorsque les enfans de France n'y sont pas. Le Duc de Bordeaux et Mademoiselle, par leur gaîté, leur esprit, leur gentillesse, les animent.

Madame la Dauphine s'occupe maintenant exclusivement de leur éducation. Elle leur prodigue les soins les plus tendres. Elle a entièrement renoncé au bonheur de revoir sa chère France ; elle l'aime encore toujours et peut-être avec plus d'exaltation. Les personnes qui se sont mal conduites envers elle, ne lui inspirent pas la moindre haine ; leur ingratitude lui fait du mal, mais elle leur pardonne. Elle est comme une personne qui a entièrement renoncé au monde ; elle ne vit que pour Charles X et pour l'avenir des enfans.

Mme la Duchesse de Berry, tout au contraire, est remplie d'espérances ; elle compte agir, elle veut courir toute espèce de chances pour reconquérir ses droits et ceux de ses enfans ; elle est par conséquent très montée contre ceux qui occupent le trône de son fils, et son ressentiment s'étend même jusqu'à sa tante, la reine des Français, tandis que Madame la Dauphine et même Charles X n'ont pas cessé d'aimer cette princesse et sont très fâchés lorsque les personnes de leur cour confondent la Reine avec les autres membres de la famille d'Orléans.

Tous les seigneurs écossais sont on ne peut mieux pour les augustes exilés ; ce sont des attentions sans fin ; ils ne manquent

jamais une occasion pour leur témoigner tout l'intérêt qu'ils éprouvent pour eux.

Mme de Chastellux, ainsi que tous les Français qui vont voir la famille royale, a été avertie à Londres qu'il y avait à Édimbourg quantité de ces exécrables gens qui n'épient que le moment favorable pour assassiner le Duc de Bordeaux.

— Je me suis empressée, me disait la comtesse, d'avertir les personnes de la Cour, afin de les rendre attentives. « Ah! Madame, m'a-t-on répondu, c'est sans cesse qu'on nous avertit; nous surveillons le Prince autant que faire se peut, mais il doit cependant se promener; un coup de fusil ne peut-il pas nous l'enlever un jour? »

3 août. — Notre dîner chez le Roi a été de soixante couverts; il faisait une chaleur étouffante; je n'en pouvais plus avec ma pelisse (1). La Reine m'a dit :

— Vous êtes véritablement en pénitence, comte Rodolphe.

Elle avait raison; ce fut pour moi un véritable supplice que ce dîner, et si j'ai eu quelque dédommagement, je le dois à la princesse Marie, qui a repris son ancienne gaîté et fraîcheur. Le Duc d'Orléans était triste, préoccupé; le Roi aussi avait l'air soucieux et parlait du chagrin que lui faisait le départ du ministère de Casimir Perier.

Casimir Perier se trouvant offensé de ce que, malgré sa déclaration, il n'avait eu qu'une seule voix de majorité, a dit au Roi qu'il ne pouvait gouverner avec une Chambre dont il ne possédait pas la confiance. Mais, où prendre un autre ministre en ce moment? Dans quel parti se jeter? Il paraît donc décidé que Soult et quelques autres membres resteront au Ministère; mais personne ne veut se charger ni de l'Intérieur et de la Présidence, ni des Affaires étrangères, et cela par une raison bien simple, c'est qu'on ne veut pas prendre un ministère de huit jours; d'après les menées de la gauche, cela arriverait ainsi.

4 août. — Nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'hier; tout le monde refuse les portefeuilles que le Roi offre à tout venant.

Ce soir, j'ai assisté à une charge qui a eu lieu contre un

(1) Dans les réceptions officielles, le comte Rodolphe portait le costume des magnats de Hongrie.

attroupement au Palais-Royal; on avait annoncé d'avance le tumulte, ce qui fait qu'on s'y est rendu pour le voir; cela n'était pas grand'chose, on n'a presque pas fait de résistance. Tout le monde a couru à toutes jambes ; les cris d'hier ont eté encore répétés, tout cela durera encore quelques jours.

La nouvelle importante qui vient de nous arriver en ce moment résout non seulement la question du Ministère, mais va en soulever bien d'autres encore. La guerre est déclarée par la Hollande à la Belgique. Déjà les premières hostilités ont commencé. Le roi des Belges a demandé des secours à la France. Louis-Philippe les lui a accordés et a donné le commandement de l'armée du Nord au maréchal Gérard. Le Ministère n'est pas dissous et il attendra tranquillement l'adresse de la Chambre au Roi.

Voilà donc le brandon de la guerre jeté. L'armée française se trouve forte de 50000 hommes et celle du roi de Hollande est de 60 000. L'armée du roi Léopold ne compte presque pour rien, tant elle est peu disciplinée; on craint même ici qu'il ne soit battu avant que l'armée française n'arrive. Elle fait cependant diligence pour arriver à temps. Les Ducs d'Orléans et de Nemours sont déjà partis pour Maubeuge ; le maréchal Gérard va à Bruxelles pour réunir et organiser, si faire se peut, les troupes belges. On se flatte ici que tout sera fini en huit marches.

En attendant, les difficultés intérieures sont aplanies comme d'un coup de baguette : le Ministère reste; l'adresse, au lieu d'être mauvaise, sera bonne; les émeutes qui devaient continuer tous les soirs sous les croisées du Roi vont cesser; tous les budgets du monde seront votés, car l'affaire de la Belgique, les protocoles et la conférence de Londres, enfin toutes les questions les plus critiques pour le gouvernement se trouvent résolues maintenant. Les fonds ont pourtant fléchi de 5 francs. Si cette guerre est terminée en huit marches, elle consolidera beaucoup Louis-Philippe.

Il y a des personnes ici qui disent que le roi de Hollande a raison de faire la guerre en ce moment, car de cette manière il se met en état de traiter avec la France et les autres puissances, ce qui lui assurera une situation toujours plus favorable que celle dans laquelle il se trouvait et qui ne pouvait se prolonger, à cause des immenses dépenses auxquelles il était entraîné.

Son représentant à Paris, M. Le Hon, est allé trois fois chez le Roi aujourd'hui ; c'est que le temps presse ; si les troupes n'arrivent point, son gouvernement et son roi se trouvent chassés de Bruxelles. L'ambassadeur de Russie, qui aurait dû partir pour l'Angleterre, reste ; d'abord il ne pourrait s'absenter maintenant de Paris, et puis il n'a plus rien à craindre des émeutes; celle qui aurait dû avoir lieu devant son hôtel ne se fera pas plus que celles du Palais-Royal. Le général Fagel, ministre de Hollande, est au désespoir de tout ce qui vient d'arriver; il trouve que son maître a été mal conseillé et que cette déclaration de guerre à toute l'Europe ressemblait furieusement à un coup de tête.

Le Duc d'Orléans a été fait général ; sa brigade est composée du 1er régiment de hussards appelé de Chartres et du 1er de lanciers, dont le Duc de Nemours est colonel. Le commandement de la cavalerie légère est confié au général de Lawœstine et au Duc d'Orléans; deux de ses aides de camp, les généraux de Marbot et Baudrand, l'ont accompagné.

La position dans laquelle se trouve en ce moment la ville d'Anvers, fait pitié. Cette ville est menacée de se voir d'un moment à l'autre incendiée, dévastée. Nous vivons dans un siècle où les événemens se pressent tellement qu'à peine on a le temps de les coucher sur le papier pour les transmettre à la postérité.

20 août. — Les jours qui précédèrent le 4 août où nous est arrivée la nouvelle de la guerre entre les rois des Pays-Bas et de Belgique, Paris fut encore une fois le théâtre d'émeutes et de troubles. Casimir Perier ne voulait plus rester, voyant qu'il avait perdu la confiance du Roi, et le parti républicain voulait profiter de cette occasion pour pousser ses chefs au Ministère ; mais, pour y parvenir, il fallait faire peur au Roi. A cet effet, on rassembla de la canaille sous ses croisées ; on la fit hurler et beugler. Le Roi se décida à prendre Odilon Barrot pour ministre ; il le lui offrit même, mais celui-ci eut peur à son tour de ne pas pouvoir conduire cette machine et refusa. Cette circonstance mit le comble à l'embarras du Palais-Royal. La guerre en Belgique, si populaire dans le parti républicain, est venue remédier à tout.

J'ai été présent à la dernière émeute ; on criait : *Mort à Casimir Perier; mort au Roi s'il ne change de ministère!* Je me

trouvais dans une des galeries du Palais-Royal, accompagnant l'ambassadeur. On chargea le peuple dans les jardins du Palais et dans les rues environnantes. Tout à coup, un homme s'approche de nous :

— Messieurs, ne vous exposez pas, vous courez de grands dangers; nos ennemis pourraient vous reconnaître et dans ce moment, sur la place, l'on désarme la troupe de ligne.

Cet avis, tout exagéré qu'il nous parût, nous fit cependant rebrousser chemin et nous réfugier chez un glacier du Palais, de la croisée duquel nous vîmes passer et repasser l'émeute avec son hideux attirail.

17 septembre. — Le parti du désordre a profité de la nouvelle de la prise de Varsovie, comme il profite de tout pour troubler le repos, pour bouleverser ce qui existe; cette fois, ce fut une guerre au Ministère. A toute force, on a voulu le chasser pour le remplacer par des républicains. L'ambassadeur de Russie, Pozzo, en a été quitte pour la peur; Casimir Perier et Sébastiani ont manqué d'être pendus et ce n'est qu'au sang-froid du premier qu'ils doivent leur salut.

Le désordre une fois calmé dans les rues, grâce à quelques coups de baïonnette et de sabre, le démon de la discorde est entré dans la Chambre; ce furent des interpellations au Ministère, des menaces, des reproches. Mauguin, fort heureusement pour le Ministère, se laissa emporter par sa fougue, sa violence, et il gâta par là la position de son parti.

D'un autre côté, le Ministère s'est bien défendu; les imputations, la plupart fausses, étaient faciles à démentir. Mauguin n'ayant pas d'acte à produire, fut obligé de se rendre. Jamais je n'ai vu Paris dans une plus grande agitation; les esprits étaient partagés entre le désir de l'ordre et celui de secourir les Polonais, car on pensait encore que le Roi pouvait en trouver le moyen; on voulait l'y contraindre et il y eut un moment où l'on ne croyait plus qu'il fût en sûreté à Paris. Vincennes devait le recevoir.

Le danger était arrivé si vite que l'on n'avait pas même eu le temps de prendre les mesures nécessaires pour défendre les hôtels les plus exposés à la fureur de la populace, ainsi que ceux des ministres et de l'ambassadeur de Russie. Le comte Pozzo était au moment de prendre son thé après dîner, lorsqu'un

émissaire du préfet de police vint l'avertir de l'imminence du danger.

— N'ayant pas la force nécessaire réunie dans ce moment, dit cet agent de la police, pour réprimer les mutins, le préfet de police invite Votre Excellence à quitter son hôtel au plus vite.

L'ambassadeur avait beau parler du droit des gens et du désir qu'il avait de finir sa tasse de thé, il fallut se sauver et il passa chez Mme de Montcalm. C'est le général Sébastiani qui a payé tout l'écot avec la perte de ses vitrages et de la grille de son jardin.

18 septembre. — L'inquiétude et l'effervescence augmentent d'heure en heure; les rues sont encombrées de monde, des bandes de Clubistes parcourent la ville, tout nous annonce quelque grand coup. Le Palais-Royal est rempli de troupes; Casimir Perier et Sébastiani ont eu toute la peine du monde à se soustraire aux assaillans en se sauvant dans un corps de garde de la place Vendôme. On pille les armuriers, la troupe ne veut point agir sans la garde nationale, et celle-ci est très irritée contre le ministère. On veut du sang et il en coulera. On arrange le château fort de Vincennes pour le cas où la révolte se porterait sur Neuilly où la famille royale vient de se réfugier depuis ce matin; enfin, nous voilà encore replongés dans tous les troubles de l'année dernière et du mois de février de celle-ci. La populace a forcé les portes des théâtres et fait évacuer les salles; la même chose serait arrivée aux Italiens, si l'on n'avait pas eu la bonne idée de faire éteindre les lustres du foyer, des bureaux et les lampes qui se trouvent placées devant le théâtre et de fermer les portes, de sorte que l'on a pu faire croire aux tapageurs qu'il n'y avait point de représentation; malgré cela, ils se sont amusés à casser les carreaux et, de là, ils sont allés piller les armuriers de la rue de Richelieu et briser les réverbères; plusieurs scènes dans ce genre s'y sont passées et le pillage aurait été complet si la force armée n'avait pas réussi à chasser les mutins. Notre hôtel et celui de la Russie sont désignés.

20 septembre. — Tout est tranquille aujourd'hui et l'on espère que ce sera encore pour quelque temps; je le désire; mais l'affaire de la Pairie nous pend encore sur la tête. On

recule autant que l'on peut cette question douteuse et critique pour le gouvernement ; le public le sent et de là cette inquiétude, ce malaise dans tout le corps social.

Mais, trêve à la politique et passons enfin au Palais-Royal, où nous venons de faire notre dernière visite. La Reine et les princesses étaient placées comme de coutume autour de la table ronde, au bout de la galerie Valois, à côté de la grande cheminée. Le Roi était dans le salon qui précède la galerie et nous y reçut. Il passa après dans la salle du Conseil, les ministres y étant déjà réunis. La Reine avait l'air rassuré qu'elle prend toujours lorsqu'elle croit ses ennemis vaincus. Madame Adélaïde était rayonnante. Cependant, ces dames étaient mises avec plus de soin qu'aux jours où elles restent en famille et où la Reine ne reçoit que le peu de personnes qui ont la permission d'aller la voir tous les jours. Il y avait même quelques bougies allumées de plus. Madame Adélaïde, sans doute à mon air un peu étonné, comprit que je m'apercevais de ces petits changemens et me dit :

— Je vois, comte Rodolphe, que vous vous apercevez de notre toilette un peu plus recherchée qu'à l'ordinaire ; je vais vous mettre sur la voie pour vous épargner la peine de vous perdre en conjectures. L'Empereur et Donna Maria passeront leur soirée ici.

Son Altesse Royale avait à peine prononcé ces noms qu'on annonça Leurs Majestés. La Reine se leva aussitôt pour aller à la rencontre de l'Empereur et de sa fille ; elle leur fit de profondes révérences, puis elle embrassa la jeune Reine, la prit par la main, la conduisit vers nous et l'invita à se placer dans le fauteuil qu'elle (la reine des Français) occupe ordinairement et s'assit à quelques chaises de là.

Qu'on se figure une personne très forte pour son âge avec des traits dans le genre de notre famille impériale, beau teint, beaux cheveux blonds, pas très grande, assez forte de hanches, belles mains, joli pied et déjà toute formée, on lui donnerait dix-huit ans. Réunissez tout cela sur une même personne et vous avez Donna Maria da Gloria. Sa démarche, chacun de ses gestes me rappelèrent Mme la Duchesse de Berry. Sa timidité est extrême, son langage enfantin, son esprit peu développé.

L'heure de la retraite de Mademoiselle de Beaujolais avait sonné ; elle avait par conséquent déjà quitté le salon, ce fut un grand regret pour la reine de Portugal. Mesdemoiselles d'Orléans

et de Valois firent leur possible pour remplacer leur sœur près de la jeune Reine ; elles lui apportèrent les joujoux de Toto (le Duc de Montpensier) ; c'étaient des maisons en cartes, faites d'après les modèles de la maréchale Gérard, qui possède un grand talent dans ces sortes de constructions ; c'étaient des jeux de parquets, des tableaux coupés et autres. Sa Majesté de Portugal s'amusa d'abord à enlever une tour à un de ces palais en cartes, ce qui arracha un petit soupir à Mademoiselle de Valois, qui redoutait d'avance le chagrin que cela ferait à son frère et chercha par conséquent à détourner l'attention de la Reine en lui proposant de faire le fond d'une tapisserie. Mais Donna Maria trouva probablement que cela ressemblait trop à une leçon d'ouvrage et elle préféra démolir une seconde tour du palais de Toto.

Me trouvant appuyé sur le dossier du fauteuil de Sa Majesté de Portugal, Mademoiselle de Beaujolais me regarda avec un air qui me prouva ses regrets de voir enlever les principaux ornemens du palais que son frère avait construit avec tant de peine. Je crus de mon devoir de sauver d'une ruine certaine les tours qui restaient encore au dit palais et, en prenant un jeu de parquets, je représentai à Sa Majesté portugaise tout le charme de ce jeu. Inspiré par le regard approbateur de la princesse Marie, mon discours fut si persuasif que je réussis à fixer l'attention de la petite reine. Elle commença par fourrer ses deux mains dans la boîte que je tenais et en sortit quelques poignées de ces petites pierres colorées, non sans en jeter la grande moitié par terre et sur la table, cassettes, ouvrages, paniers et flambeaux en vermeil, tout en fut inondé.

— Nous allons faire, dit-elle, une étoile.

— Votre Majesté désire-t-elle que nous lui préparions les couleurs ? demanda Mademoiselle d'Orléans.

La Reine témoigna son approbation par un signe de tête, et nous voilà tous occupés à ranger les couleurs d'après les nuances. Déjà deux rayons de cette étoile allaient être achevés, lorsque la voix de Dom Pedro se fit entendre à l'autre bout de la galerie :

— Maria ! Maria !

La Reine, comme un enfant qui a peur, sans perdre une seconde, laissa là tout, se leva brusquement, fit d'énormes enjambées pour passer par-dessus les genoux de notre cousine et de la reine des Français, car ces dames n'avaient pas eu le temps

nécessaire de se lever. Le Roi, qu'on avait rappelé du Conseil, venait de rentrer et Donna Maria devait lui faire une demande en faveur de quelques réfugiés portugais. Le pourpre au visage, les yeux baissés, elle fit une profonde révérence à Sa Majesté. Le Roi en fit une plus profonde encore et puis une autre et encore une. Cependant, la Reine, toute tremblante, récita la phrase qu'on lui avait apprise. Louis-Philippe, avec la galanterie qu'un roi même doit à une femme et surtout si cette femme est une reine, accorda la demande avec beaucoup de grâce dans ses paroles et très peu dans son maintien. Philippe d'Orléans a le don de la parole autant que Charles X, mais il est loin de posséder cette grâce chevaleresque, ce port vraiment royal du Roi exilé. Dom Pedro permit à sa fille d'aller rejoindre les princesses. Elle nous arriva en sautillant.

— Ah ! dit-elle, c'est fait, c'est fait, quel bonheur !

— Oui, ma chère, lui dit la reine des Français, avec cette bonté qui n'est qu'à elle, c'est fait, vous l'avez très bien dit. Calmez-vous maintenant ; il n'y a plus rien qui puisse vous préoccuper.

La petite Reine profita bien de cet avis ; dès ce moment, elle fut tout à son affaire ; c'était une autre personne ; c'étaient des éclats de rire, des gaîtés, des enfantillages dignes et même au-dessous de son âge et qui contrastaient bien singulièrement avec son physique, car, comme je l'ai dit, elle a l'air d'avoir dix-huit ans.

Le lendemain de notre visite, a eu lieu le dernier concert au Palais-Royal ; il n'a été question que de l'installation de la famille royale aux Tuileries ; les uns trouvent cette mesure indispensable et les autres la prennent comme une transition de la royauté libérale à l'absolutisme. Déjà on nommait des dames d'honneur, des grandes maîtresses, des chambellans, un grand maréchal du Palais, des aumôniers, etc., etc. Chacun distribuait ces charges lucratives ou d'honneur selon sa guise.

Cependant, deux jours après, nous eûmes cercle diplomatique à la Cour et aux Tuileries. Jamais ce palais ne m'a paru plus triste, plus inhabité, ni plus vides ces salles de gardes et plus déserts ces salons autrefois peuplés de chambellans, de maîtres de cérémonies. A peine y avait-il un domestique ou une hallebarde pour ouvrir les portes. Nous voilà enfin arrivés dans

la salle du trône. Le tapis est changé, les tentures aussi ; plus de fleurs de lis, plus d'armoiries de France nulle part, du velours cramoisi uni et voilà tout. Le Roi, en uniforme de garde national, avec ses aides de camp pour tout cortège, puis la Reine avec Mme de Dolomieu, puis Madame Adélaïde avec Mme de Montjoie, puis les trois princesses avec leur gouvernante, puis le Duc d'Orléans avec le général Baudrand et le Duc de Nemours avec son gouverneur. Toute la famille était donc entassée dans la même pièce. Le Roi, dans son discours, eut l'air de s'excuser auprès du Corps diplomatique d'être venu habiter l'ancien palais du roi Charles X et il rappela que l'empereur d'Autriche le lui avait conseillé.

Le Duc d'Orléans occupe l'appartement de Mme la Duchesse de Berry, la Reine celui de Mme la Dauphine, le Roi celui du Dauphin et Madame Adélaïde s'est réservé les chambres que Mme de Damas et les autres dames d'honneur occupaient sous Charles X et qui, sous l'Empire, composaient l'appartement du Roi de Rome ; les autres princes et princesses sont logés dans les appartemens des Enfans de France et de Mme de Gontaut. Le prince royal reçoit dans les appartemens de Charles X ; la chambre à coucher de ce roi a été convertie en salle de billard, son cabinet et sa bibliothèque servent aujourd'hui de chambres de passage, et la chambre à coucher de parade d'autrefois est le salon de la Reine où elle se tient tous les jours. Ils n'ont d'autre salle à manger que la galerie de Diane, ce qui fait qu'en la traversant le soir pour faire visite à la Reine, on a toute l'odeur du manger, ce qui ne laisse pas d'être fort incommode. Le Roi passe une partie de sa soirée dans le salon de la Reine ; le Duc d'Orléans s'est émancipé depuis quelque temps et se dispense de pareil ennui.

La table ronde du Palais royal est placée dans un coin de la chambre, entre la cheminée et l'endroit où se trouvait le lit des rois de France. Le soleil de Louis XIV, avec la légende *Nec pluribus impar*, est resté intact. La tenture de cette pièce est d'un gros vert en satin broché d'or dans des encadremens en bois doré et richement ciselé; le plafond en voûte est surchargé de dorures et d'ornemens qui nuisent aux belles peintures, la plupart allégoriques, en rapport avec la première destination de cette pièce. Le tapis fleurdelisé a disparu de cette salle comme des autres, et on l'a remplacé par celui que Napoléon y

a fait poser, avec les douze cohortes en rosace. Peu de jours après l'entrée de Louis-Philippe aux Tuileries, nous fûmes priés à dîner. Il y avait encore, avec nous autres, lady Granville, son mari et ses deux filles, M. et Mme de Werther avec leur fille, le baron de Humboldt, M. de Schegel, le prince et la princesse de Castel-Cicala et sir Richard Acton, qui venait d'Italie.

Chargé d'un message du roi de Naples pour Mme la Duchesse de Berry, il avait eu toute la peine du monde à trouver cette princesse dans la petite ville de Massa; quelqu'un enfin lui indiqua la maison; il frappe à la petite porte à plusieurs reprises, il était nuit: on arrive enfin, la porte s'ouvre. Qu'on se figure son étonnement, en voyant Madame Royale elle-même devant lui avec un chandelier à la main. Elle l'invita à rester à dîner; ce dîner fut bien frugal; le marmiton, avec son bonnet sur la tête, en veste et tablier, fit tout le service.

M. Acton a eu une longue conversation au sujet de Mme la Duchesse de Berry, avec la Reine qui le questionna sur tout. Pas le moindre détail ne lui échappa, tout l'intéressait.

Après dîner, le Roi me fit l'honneur de me montrer l'appartement en détail; il me répéta encore qu'il n'était entré aux Tuileries uniquement que parce que l'Empereur le lui avait conseillé.

— Je me rappelle parfaitement, Sire, dis-je à Sa Majesté, le propos tenu par mon auguste maître et les détails que nous en a donnés le général Belliard.

— Dites-vous bien, comte Rodolphe, continua le Roi, que j'ai fait un grand sacrifice aux convenances en quittant mon beau Palais-Royal pour cet appartement si noir. Voyez toutes ces pièces; il y a cependant assez de bougies et, malgré cela, comme elles sont sombres et tristes, puis ce petit salon de ma femme (en se reprenant) de la Reine, comparé avec la belle galerie où elle recevait au Palais-Royal; et encore si vous voyiez l'appartement de ma sœur!

— Oui, comte Apponyi, dit Madame Adélaïde, le Roi a bien raison, je ne suis pas logée, je suis campée; j'aurais bien pu trouver un appartement plus convenable au Pavillon Marsan; mais c'est si éloigné, et je souffre, comme vous savez, de mes migraines. C'eût été pour la Reine et les enfans une affaire de venir me voir; ici, au moins, elles peuvent descendre chez moi par le petit escalier tournant, chauffé comme ce salon; elles

n'ont donc besoin ni de fichu, ni de boa, ni de rien, ce qui fait qu'on viendra chez moi plus souvent et surtout avec plus de plaisir.

Au dernier concert à la Cour, je me suis trouvé debout à côté du Roi ; le dey d'Alger se trouvait non loin de nous.

— C'est incroyable, me dit Sa Majesté, tout ce qu'on voit de nos jours : voilà le dey d'Alger à la Cour du *Roi de France*.

— Je viens de faire la même réflexion, Sire.

— Peut-être, continua Sa Majesté, dira-t-il comme le doge de Gènes à Louis XIV : « Ce qui m'étonne le plus, c'est de m'y voir. »

Je souris et me tus. Le ministre d'Argout, meilleur courtisan que moi, prit la parole et dit au Roi :

— Le doge de Gènes avait raison de le dire, mais quelle différence entre le siècle despote de Louis XIV et celui d'aujourd'hui ! Les étrangers voient chez nous des choses bien plus utiles et plus étonnantes que le château de Versailles. Je crois donc que le dey d'Alger n'a jamais dit et pas même pensé pareille chose.

— Je l'espère, dit le Roi avec un air satisfait.

Et l'on changea de conversation.

Le dey d'Alger avait avec lui, outre son interprète, un homme grand, à larges épaules, à la figure noire, sévère et pittoresque. L'interprète nous dit que c'était le *Bourreau honoraire du dey*.

En fait de personnages curieux, il y avait encore, à ce concert, l'envoyé de Tunis, avec sa grande couverture de laine blanche, dans laquelle il est enveloppé de la tête aux pieds, et son neveu, charmant garçon de dix à douze ans avec des yeux noirs de toute beauté.

J'ai passé hier, dans la matinée, chez Mme de Loulé (1). Elle me parla beaucoup de l'expédition prochaine de son frère contre le Portugal ; elle me dit que leurs correspondans de Lisbonne n'avaient aucun doute sur la réussite de cette expédition.

— En cas de succès, à quel parti s'arrêtera l'Empereur ? demandai-je à la marquise. Sera-t-il régent, co-régent ou bien prendra-t-il la couronne de sa fille ?

(1) Fille de Jean VI roi de Portugal ; née en 1806, elle avait épousé, en 1827, le marquis de Loulé, fils du ministre qui avait été assassiné en 1823, lors de la révolte fomentée par Dom Miguel contre le Roi son père, à l'instigation de sa mère.

— Vous savez, me répondit la marquise, que mon frère, en montant sur le trône du Brésil dont son abdication l'a fait descendre, avait cédé à Dom Miguel la couronne de Portugal sous certaines conditions. Dom Miguel n'en a rempli aucune, ce qui donne le droit à l'Empereur de reprendre la couronne, si bon lui semble. A mon avis, je crois que c'est ce qu'il pourrait faire de mieux, car il serait dur pour lui d'être le lieutenant général et le premier ministre de sa fille, ayant tous les droits d'occuper le trône lui-même.

Le marquis de Loulé, qui s'était tu tout le temps de cette conversation, prit la parole et, après m'avoir dit qu'il accompagnerait l'Empereur, chercha à donner une autre tournure à la conversation, trouvant probablement que sa femme avait parlé avec un peu trop d'abandon. Étant au fait de ce que je voulais savoir, je n'ai fait aucune tentative pour ramener l'entretien sur l'expédition de Dom Pedro.

Le même soir, l'Empereur est venu nous faire visite dans notre loge aux Italiens; il se déchaîna contre Larocha, le nouvel envoyé du Brésil qui vient d'arriver et qui n'a pas passé chez lui. Dom Pedro se trouve vivement piqué de ce manque d'égards.

— Ce petit homme et sa suite sont tous mulâtres, nous dit-il; il aurait été le plus heureux des mortels si, pendant que j'étais au Brésil, je l'avais honoré d'un regard, et, maintenant, il fait le fier.

En parlant, il frappait du pied rudement le plancher. L'Empereur est très susceptible vis-à-vis du corps diplomatique; il prétend qu'on vienne chez lui, qu'on lui fasse la cour à son jour de fête; il l'a fait insinuer aux membres du corps diplomatique; les ambassadeurs et ministres des puissances parentes sont seuls venus.

15 octobre. — En parlant de la soirée à laquelle assistait le dey d'Alger, j'ai oublié l'incident que voici. Le Roi s'aperçut que le dey, peu accoutumé à rester debout, ne pouvait dissimuler sa fatigue. Voyant tout ce qu'il en souffrait, le Roi et la Reine lui firent donner une chaise qu'il accepta avec reconnaissance; cependant il n'en profita pas longtemps. Le fameux quintetto du *Turco in Italia* fut recommencé. Lorsqu'on vint à la phrase : « Questo Turcaccio maledetto, » que Lablache dit si

bien, le dey comprit qu'il était question d'un Turc et en demanda l'explication à son interprète; celui-ci lui traduisit la phrase. Alors, le dey se lève et sort pour se réfugier dans l'autre pièce. Dom Pedro, placé à côté de lui, en riait sans se gêner le moins du monde. Les dames de la Cour et toutes les autres personnes dans la salle, usèrent de plus de ménagement. Le *quintetto* fini, le dey reparut dans la salle. S'étant fait présenter à notre cousin, il lui fit demander par l'interprète des nouvelles de sa précieuse santé, à quoi l'ambassadeur lui fit répondre qu'il était fort sensible à sa politesse et que, grâce au ciel, sa santé jusqu'à présent ne lui donnait pas la moindre inquiétude. Le dey en parut très satisfait, et son bourreau honoraire fit une profonde révérence à cette occasion. Il paraît en avoir une grande habitude.

Au moment où j'entrais dans la salle du trône, j'aperçus de loin la belle duchesse de Vallombrosa que je n'avais pas encore vue depuis son mariage, et je voulus m'approcher d'elle pour lui faire mes complimens. Ne voilà-t-il pas que ce grand bourreau de Turc me barre le chemin de concert avec son maître. Moi, ne pensant pas plus aux Turcs en ce moment qu'au Grand Mogol, l'aspect de tous ces turbans et poignards (le bey de Tunis s'y trouvant aussi avec son neveu) me fit reculer de trois pas au moins; ces messieurs en profitèrent pour me faire des révérences jusqu'à terre; j'en fis de même, en les imitant, ce qui fit sourire les dames qui nous entouraient.

29 octobre. — Voici le récit que j'ai entendu M. de Chateaubriand faire chez Mme de Jumilhac. Il était question de son entrée triomphale à Paris lors des glorieuses journées.

— Ah! quel jour que celui-là! disait-il. Savez-vous ce que c'est que d'être porté en triomphe par le peuple? Je m'en vais vous en donner une idée. J'étais descendu de voiture, car on ne pouvait entrer à Paris autrement qu'à pied : on me reconnut; d'abord je ne fus suivi que de quelques polissons qui criaient de toutes leurs forces : « Vive Chateaubriand! » Ne pouvant les en empêcher, je cherchais à me dérober à ces ovations en passant par des rues moins populeuses; mais la foule devenait toujours plus grande derrière moi; bientôt j'en fus entouré et pressé de tous les côtés. Brusquement, une tête assez mal peignée s'introduit entre mes jambes, deux bras vigoureux

entourent mes mollets, et me voilà à califourchon sur les épaules d'un de mes prétendus amis. J'avais beau prier, conjurer, tout fut inutile ; il fallut subir toute cette belle distinction. Je fus porté ainsi, passant d'un dos sur un autre, car chaque fois que le porteur était fatigué, il se courbait, retirait sa tête d'entre mes jambes et un autre le remplaçait. La promenade dura des heures par toutes les rues de Paris et me fatigua au point que je demandai qu'on me laissât me reposer dans un café. On le fit et je me crus sauvé. Mais point du tout ; on m'attendait à la porte et ma cavalcade improvisée recommença. Ce n'est qu'au déclin du jour que j'arrivai tout éreinté dans ma rue d'Enfer. Je vous assure, mesdames, que ce n'est point la manière de voyager la plus commode, ni la plus agréable.

28 novembre. — Les troubles qui ont éclaté à Lyon ont pris, depuis le 23, un caractère des plus alarmans. Ce n'est plus une simple émeute, c'est l'insurrection de la plus grande ville de France après Paris. Le Duc d'Orléans nous a quittés vendredi dernier avec le maréchal Soult pour se mettre à la tête de l'expédition contre les insurgés. Nous avons eu depuis des nouvelles de son arrivée, mais seulement par le télégraphe. Le maréchal veut réunir 50 000 hommes avant d'entrer dans la ville. Les personnes dignes de foi disent qu'il en faudrait 80 000 pour prendre Lyon en ce moment.

Il paraît que le gouvernement a été, quoi qu'en dise M. Casimir Perier, d'une imprévoyance incroyable. On l'avait averti d'avance que des troubles éclateraient, et cependant pour garder cette immense ville, il n'y avait que quinze cents hommes de troupes de ligne. La garde nationale, composée surtout d'artisans, ne pouvait être d'une grande utilité en cas d'émeute. Jamais insurrection n'a été mieux dirigée ; les organisateurs avaient eu soin d'attendre que la ville fût approvisionnée pour l'hiver ; en outre, depuis longtemps, on incitait les ouvriers à se soulever en les engageant à réclamer le relèvement des salaires, alors que déjà les chefs payaient la main-d'œuvre si cher que plusieurs avaient fait banqueroute et que les autres ne se soutenaient qu'en congédiant nombre de leurs ouvriers.

Parmi les troupes de ligne, il y en a eu qui ne voulaient pas combattre ; celles qui obéissaient furent bientôt cernées ; l'arsenal a été pillé, l'Hôtel de Ville pris d'assaut. Dès ce

moment, la ville fut au pouvoir des insurgés et, pour la leur reprendre, on a dû sacrifier beaucoup d'hommes. De leur côté, ils doivent avoir perdu immensément de monde, car on les a chargés à la baïonnette et mitraillés. Jamais bataille ne fut plus acharnée, plus sanglante; on ne connaît pas encore le nombre des victimes, mais on l'évalue au moins à 6 000, sans compter les blessés.

Les nouvelles arrivées hier soir nous disent que les troupes ont été obligées d'abandonner le fort de Montessuy, construit depuis la révolution de Juillet pour se défendre contre une attaque des puissances alliées.

Carlistes et républicains sont sur le qui-vive. Déjà on a fait beaucoup d'arrestations à Paris, bien que plusieurs des chefs aient pu s'enfuir. Toutefois, avant-hier, on a coffré Lennox au moment où il voulait se rendre à Lyon. Un ennemi plus dangereux, plus entreprenant, qui réunit du talent à son courage, leur a échappé; c'est le général Dubourg, républicain par conviction autant que par haine pour ce gouvernement qui l'a destitué à la suite des troubles de Février. Ce général est entre Lyon et Marseille, dit-on, pour soulever cette dernière ville et achever l'alliance entre les carlistes et les républicains. S'il y parvient, tout le Midi et la Vendée sont en feu; Mme la Duchesse de Berry n'a qu'à débarquer à Marseille, et Bourmont est à ses ordres pour commander l'armée.

30 novembre. — Les amis des Tuileries regrettent qu'on ait envoyé le Duc d'Orléans contre les Lyonnais. On aurait dû, disent-ils, le faire paraître dans cette ville comme l'ange du pardon. Voilà le rôle qu'il devait jouer. Le maréchal Soult aurait dû frapper et d'Orléans pardonner.

Le choléra ne fait ici aucune espèce d'impression. On en parle comme de la grippe ou de la coqueluche. On en a tant parlé que c'est comme l'enfant de la fable qui criait au loup.

Comte Rodolphe Apponyi.

LA TÂCHE ACTUELLE DE LA PHILOSOPHIE[1]

La situation présente de la philosophie n'est pas sans quelque ressemblance avec l'état critique où elle se trouvait à l'époque de Socrate et de ses disciples.

Les personnages qui occupaient alors la scène se divisaient en deux chœurs principaux, celui des physiciens ou « physiologues, » celui des sophistes, sans compter celui des « mythologues, » partisans des croyances traditionnelles ou chercheurs de symboles nouveaux. Les physiologues s'absorbaient dans l'étude de la nature et ne connaissaient guère, pour l'interprétation du monde, que les élémens matériels ou leurs rapports mathématiques. Les sophistes, déclarant que l'homme est « la mesure de toute chose, » battaient en brèche l'idée de « vérité, » pour y substituer l'utilité pratique ou la coutume sociale. — Aujourd'hui, le rôle des physiologues est tenu par nos savans positivistes, celui des sophistes, par nos pragmatistes, qui d'ailleurs se réclament eux-mêmes de Protagoras et déclarent la guerre à Platon.

D'un côté, donc, toute *réalité* semble s'évanouir dans les phénomènes extérieurs et mécaniques; de l'autre, toute *vérité*

(1) L'article que nous publions avait été destiné à la *Revue des Deux Mondes*, par M. Fouillée, qui avait commencé à le préparer peu de temps avant sa mort. Il est extrait de l'*Introduction* du livre posthume : *Esquisse d'une interprétation du monde*, qui paraîtra incessamment dans la collection de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* éditée par la librairie Félix Alcan. C'est dans la même collection qu'est parue tout récemment, sous le titre : *la Philosophie et la Sociologie d'Alfred Fouillée*, une remarquable étude consacrée à la biographie et à l'ensemble de l'œuvre de l'éminent philosophe par son fils adoptif, M. Augustin Guyau, fils de l'auteur des livres bien connus : *la Morale sans obligation ni sanction*, — *l'Irréligion de l'avenir*, — *les Vers d'un philosophe*, etc., J. M. Guyau.

tend à se perdre dans l'utilité individuelle ou sociale; la science même n'a plus de valeur que relativement à nos besoins et dans la mesure où elle nous permet d'agir sur les choses pour les adapter aux fins humaines. Nietzsche, un des chorèges du pragmatisme contemporain, n'a pas assez de sarcasmes pour Platon, pour son monde *réel* au delà des phénomènes, pour son monde *vrai* au delà des apparences. Si la réaction antiplatonicienne triomphait, la haute philosophie spéculative, qui poursuivait le réel et le vrai, aura bientôt disparu au profit de la technique scientifique, morale ou sociale, qui n'atteint que le « commode » ou le « pratique. »

Heureusement, la philosophie spéculative est loin de disparaître, surtout en France, où, depuis quarante ans, elle a pris le plus remarquable essor.

Depuis un certain nombre d'années, chez quelques-uns, elle revêt une forme nouvelle ou en apparence nouvelle; elle devient une métaphysique d'intuition et de sentiment, superposée à la philosophie d'action et de pratique que soutiennent les pragmatismes. Les abus d'une méthode faussement scientifique, qui prétendait traiter les choses morales comme les choses matérielles et qu'on a justement appelée le *scientisme*, ont provoqué l'excès contraire : le retour au sentiment immédiat comme vrai moyen de connaissance, non plus scientifique, mais philosophique.

D'après les partisans de cette méthode, la tâche de la métaphysique future serait de substituer l'intuition et l'instinct, vrais révélateurs de l'absolu, aux procédés ordinaires de réflexion, d'observation intérieure, d'induction, d'analogie, de déduction, qu'on a jusqu'ici considérés comme les seuls capables d'établir une interprétation intelligible du monde. L'essentiel, en philosophie, serait de restaurer chez l'homme les facultés divinatrices des animaux, uniquement guidés, semble-t-il, par leur sagesse instinctive. Dans la philosophie première, l'intuition remplacerait ou compléterait la réflexion, la sympathie suppléerait à la comparaison et à l'analogie, l'instinct à l'induction et à la déduction. Tous les procédés laborieux d'analyse et de synthèse préconisés par les auteurs de « Discours de la Méthode » ou de *Regulæ ad directionem ingenii* ne seraient qu'un exercice préliminaire, d'ailleurs utile et même indispensable, pour aboutir à la grande question : Comment vivez-vous

la vie réelle et absolue, et comment sympathisez-vous avec les autres vies par le sentiment, par l'action, par la pensée? Chaque philosophe s'efforcerait de symboliser au moyen du langage, — surtout du langage imagé, — sa vie interne et profonde, indivisiblement sentie et vécue, ce serait comme la musique de son âme. Les autres philosophes échangeraient leurs plus intimes impressions avec les siennes. A la mélodie sortant du cœur et de l'esprit de chacun, répondraient les mélodies des autres, et l'ensemble finirait par produire le grand concert philosophique. Ce serait entre tous une suggestion réciproque d'intuitions par voie de « sympathie » intellectuelle, comme si les cordes d'une lyre, non encore accordée, à force de vibrer sous les doigts, arrivaient à se mettre elles-mêmes d'accord par l'éveil progressif de vibrations harmoniques.

En face des diverses tendances de l'esprit contemporain que nous venons d'indiquer, nous essaierons de faire voir que la tâche de la philosophie actuelle est triple :

1° Affirmer et démontrer sa pérennité en face de la science positive, tout en s'alliant à cette dernière pour l'interprétation du monde;

2° Maintenir sa portée spéculative et sa valeur de vérité, en face des praticiens et techniciens de toute sorte qui voudraient la subordonner à la recherche utilitaire ou même morale des fins humaines;

3° Maintenir son caractère propre d'*intellection du réel*, tout en faisant leur part légitime aux suggestions du sentiment immédiat et intuitif, de l'instinct et de la sympathie.

Le triple problème qui se pose ainsi à la pensée contemporaine est, en quelque sorte, vital pour la philosophie et, à ce titre, commande toute l'attention de ceux qui s'intéressent aux idées sur le monde et sur la vie, de ceux qui comprennent la force de réalisation inhérente à ces idées. Marx a dit : Interpréter le monde n'est rien, le transformer est tout. Certes, la philosophie doit être transformatrice, créatrice d'idéaux et créatrice de réalités. — Mais, pour transformer le monde, ne faut-il pas d'abord l'interpréter dans son passé, dans son présent et surtout dans son avenir? Cette interprétation ne restera pas purement spéculative; elle passera dans la pratique par la force efficace qui appartient aux idées. — Bien plus, interpréter le monde, c'est déjà le transformer en y ajoutant quelque chose qui n'y

était pas d'abord compris : notre propre interprétation. Celle-ci est un microcosme qui vient se superposer au macrocosme ; par là, l'homme n'est plus seulement, comme le croyait Leibniz, un miroir de l'univers, il est un des agens de l'évolution universelle. Non moins que l'homme d'action et plus encore peut-être, le philosophe contribue, par ses idées, à l'histoire de l'univers.

***

Est-il vrai d'abord, comme le répètent volontiers nos positivistes et « physiologues, » que, les sciences particulières s'étant détachées toutes du tronc de la philosophie pour vivre d'une vie indépendante, l'arbre antique et vénérable perde aujourd'hui sa sève, se dessèche et meure? La philosophie disparaîtra-t-elle au profit des sciences, seules qualifiées désormais pour interpréter le monde et la vie?

Il y a tout au moins, remarquons-nous d'abord, une chose qui ne saurait disparaître : c'est l'*idée* même de la philosophie comme recherche de ce qu'il y a de *radical* et d'*universel* dans la *réalité*. Or cette *idée* exerce une action et tend à se réaliser ; si sa réalisation complète est impossible, sa réalisation progressive n'est pas démontrée impossible. Par cela même que la conception de la philosophie est un idéal, elle est aussi une force ; elle meut l'intelligence, elle meut toute l'âme et l'empêche de se murer dans aucune science particulière, pas plus que l'univers n'y est muré.

Mais la philosophie est plus qu'une idée ; elle a, elle aussi, et aura toujours sa réalité, quelque incomplète qu'on la juge ; elle a sa nature spécifique et sa valeur propre, que la première tâche du philosophe actuel est de mettre en pleine lumière.

La philosophie est, selon nous, le plus haut effort de cette volonté qui fait le fond de notre être et que nous avons proposé ailleurs d'appeler la « volonté de conscience, » par opposition à la « volonté de vie » de Schopenhauer et à la « volonté de puissance » admise par Nietzsche. En effet, la philosophie est une tentative pour prendre conscience, aussi profondément et aussi largement qu'il est possible à l'homme, d'abord de ce qui constitue notre réalité propre, puis de celle des autres êtres et du monde entier. Elle pourrait se définir : la recherche progressive de la conscience radicale et intégrale.

C'est à cette *conscience* universelle qu'aspire déjà, mais sans

pouvoir l'atteindre en sa sphère propre, la science elle-même. Supposez achevée l'optique, elle ne suffira pas pour donner à un Saunderson, outre la connaissance parfaite de toutes les lois de la lumière, la *conscience* de la lumière, du bleu, du rouge, du vert et de leurs nuances. On ne peut pleinement connaître une sensation sans l'éprouver. La science ne peut donc être une connaissance complète du réel sans la conscience, parce que tous les élémens de la connaissance sont, en dernière analyse, des faits de conscience et tous les élémens de la réalité connaissable des faits révélés à la conscience. Mais, dans l'avenir comme par le passé, la conscience ne pourra jamais être appliquée à l'interprétation du réel que par une étude qui domine toutes les sciences objectives : la philosophie.

La science dite positive d'un objet cherche ce qui constitue, non pas sa réalité propre, mais seulement ses relations. La philosophie essaie et essaiera toujours de connaître l'objet lui-même. Si je ne vous ai jamais vu, mais qu'on m'énumère toutes les personnes avec lesquelles vous êtes en relation et la nature de vos rapports avec tout votre entourage, je ne dirai pas pour cela que je vous connais. C'est pourtant de cette manière que le chimiste, par exemple, connaît l'atome d'hydrogène, comme étant dans telle relation avec celui d'oxygène, avec celui de chlore, etc. La science, qu'on nomme positive, qu'on devrait appeler relative et idéale, n'est qu'une connaissance partielle de rapports partiels séparés de l'ensemble, qu'elle s'efforce de ramener finalement à des rapports logiques et mathématiques dans l'espace et dans le temps. Alors même que la science parle de *termes*, plantes, animaux, hommes, etc., elle ne désigne encore par là que des ensembles complexes de relations dont le fond reste en dehors de sa sphère.

La philosophie, au contraire, a plus que jamais pour tâche de poursuivre les termes concrets entre lesquels s'établissent les rapports abstraits ; elle doit être essentiellement la recherche du réel et de l'existant ; soit qu'elle puisse, soit qu'elle ne puisse pas atteindre complètement son but, elle va vers lui, elle est mue par l'idée-force de *réalité* ultime, et c'est là, pour l'esprit humain, la plus puissante, la plus irrésistible de toutes les idées. Jamais on n'empêchera l'esprit de se poser cette question : qu'est-ce qui est réel ?

La science *positive*, à notre époque, est justement fière de

ses certitudes ; mais elle n'est certaine que parce qu'elle se contente des *comme si* et se suspend à des *hypothèses*. Tout se passe pour nous, dit-elle, comme si les corps s'attiraient, comme si les volumes des gaz étaient en raison inverse des pressions. La science est donc en partie artificielle et hypothétique. La philosophie, elle, se donne pour tâche de rejeter les *comme si*, les analogies, les fictions ; son idéal serait de voir face à face ce qui est, au moins ce qui est en nous et pour nous, ce que nous concevons comme existant en vertu de la nature de notre pensée et de notre conscience. Idéal impossible à atteindre entièrement, mais dont il est possible de se rapprocher sans cesse.

La philosophie, qui se mêla jadis à la science, ira donc en se distinguant de plus en plus des sciences positives. Une proposition de philosophie première, par contraste avec celles des sciences particulières, est une proposition qui porte soit sur quelque chose de simple et de fondamental *pour nous* dans notre conscience, soit sur quelque chose qui s'étend absolument à *tout* ce que nous pouvons concevoir. L'*individuel* indécomposable et l'*universel* infranchissable, l'élément de la réalité et le tout de la réalité, le terme de notre humaine analyse et le terme de notre humaine synthèse, voilà les objets de la philosophie *humaine*.

Sans doute, la philosophie future, pas plus que la philosophie d'autrefois, ne pourra rien saisir d'absolument primitif par la pensée proprement dite, qui est une *réflexion* sur l'existence en devenir continu. — Mais, si la pensée réfléchie complique nécessairement la vie spontanée de la conscience, ce n'est pas à dire pour cela qu'elle l'altère. On peut toujours, sinon penser le primitif lui-même, du moins s'en rapprocher et le traduire en idées de plus en plus voisines de ce qu'il est. Ces idées sont aussi des sentimens, elles sont même des actions et incitent à de nouvelles actions. C'est précisément parce qu'elles ont ce caractère actif qu'elles nous révèlent non pas seulement des formes et contours, mais le fond même de la vie et de l'existence, qui est action accompagnée de sentiment plus ou moins sourd. Ce sont donc, en ce sens, nos idées-forces les plus fondamentales, qui sont des ouvertures sur la réalité la plus fondamentale.

Par cela même que la philosophie sera toujours l'étude de l'être universel et individuel, elle sera aussi toujours l'étude de la *pensée*, car l'être n'est donné à lui-même que dans la pensée,

qui seule le pose comme existant véritablement, qui seule prononce à la fois le *cogito* et le *sum*.

Quoi que nos savans puissent dire, le sujet pensant restera toujours en dehors de toutes les sciences d'objets, qui sont les sciences dites positives. La philosophie aura donc toujours, outre un objet propre, un *sujet* propre ; la *pensée* dans son rapport avec la *réalité*, rapport qui est précisément la *conscience* ou plutôt la *volonté de conscience universelle*.

En parlant de la pensée, nous prenons ce mot, comme le fit Descartes, au sens le plus large, qui embrasse la conscience entière ; sensations, sentimens, tendances, appétitions, non moins que jugemens, raisonnemens et idées. Il y a de la pensée dans tous les faits ou actes de conscience, parce qu'aucun d'eux ne peut se saisir lui-même et devenir conscient que par un acte de discernement qui est déjà la pensée en germe, le sujet saisissant un objet ; de plus, aucun d'eux ne peut être posé comme *réel* et affirmé comme *vrai* que par la pensée. Nous n'admettons nullement la séparation classique des « facultés : » intelligence, sensibilité, volonté. Pas de pensée sans quelque sentiment et sans quelque vouloir ; pas de sentiment ni de vouloir sans quelque pensée ; l'intellectuel, le sensitif et le volitif sont toujours inextricablement mêlés. L'œuvre de la psychologie contemporaine est de retrouver en tout état ou acte intérieur le même « processus » à triple aspect, que nous avons nommé « le processus appétitif : » sensation, émotion, appétition.

Ainsi conçue, la psychologie sera essentiellement philosophique, puisqu'elle partira toujours du réel concret, conscient ou subconscient, et aboutira toujours au réel concret, devenu de plus en plus conscient pour la pensée. Son travail proprement *scientifique* ne consistera jamais que dans l'établissement de simples rapports internes et de lois internes, comme celles de l'association des idées, comme aussi de rapports entre ces lois internes et les lois externes, entre le mental et le physique ; mais ce qu'il y aura toujours de profondément *philosophique* dans la psychologie, c'est le point de vue de la conscience de soi : nous nous y plaçons nécessairement pour nous voir vivre de la vie qui se sent et se pense elle-même, seule vie réelle et complète d'après laquelle nous pouvons interpréter toute autre vie.

A la différence de la psychologie pure, la philosophie ne

doit pas rester confinée dans l'étude du moi, elle doit être, selon nous, une psychologie étendue à l'univers. A la différence de la science positive, elle ne se borne pas à considérer les différens êtres du dehors et à les interpréter dans ce qui n'est pas eux ; elle cherche à s'unir par la pensée avec l'être de tous les êtres, à nous faire prendre conscience d'eux et, conséquemment, à reproduire en nous par induction, par analogie, par représentation concrète, leur vie intérieure. La science se contente, dans le grand bal masqué de l'univers, de noter du dehors les costumes et de dénombrer les figures de danse ; la philosophie s'efforce de lever les masques, d'atteindre les visages et surtout les cœurs. Elle prend, pour ainsi dire, la place de tous les autres êtres, hommes, animaux, plantes, minéraux, et cherche à pénétrer leur existence immanente, leur développement interne ; elle est, encore un coup, la psychologie universelle.

***

Nous venons de comparer l'interprétation philosophique et l'interprétation scientifique par rapport aux deux grands points de vue de l'*être* et de la *pensée;* comparons-les maintenant par rapport aux grandes idées de la *quantité*, de la *qualité*, de la *causalité* et de la *finalité;* nous verrons s'accuser encore le contraste.

La quantité, avec son expression spatiale ou numérique, est l'objet propre de la science positive, qui s'efforce de tout ramener aux lois de la quantité dans l'espace et dans le temps. La philosophie ne s'occupe de la quantité que pour rechercher l'origine et la valeur de cette idée, que pour se demander si elle est applicable à toutes choses ou si elle doit être restreinte aux choses matérielles.

Nous avons toujours, pour notre part, conçu la qualité comme essentiellement « psychique. » On parle bien de qualités physiques, comme la chaleur ou la lumière ; mais ce qu'il y a de qualitatif dans la chaleur, ce qui, à ce point de vue, la distingue de la lumière, c'est la sensation qu'elle nous fait éprouver. Supprimez nos sensations, qui ne sont pas des objets de la physique, il ne reste plus que des mouvemens auxquels, pour les distinguer et les classer, nous donnons les noms subjectifs de chaleur, lumière, son, etc. Dans la couleur rouge, qu'est-ce que la science positive considère? Ce n'est nullement

la qualité sensible du rouge, ce n'est nullement ce que nous éprouvons et sentons en présence d'une rose vermeille ; c'est 1° le rapport physiologique entre notre impression et ses objets ; 2° les rapports physiques des objets entre eux. Et, par objet, le physicien n'entend toujours que des ensembles de relations, isolées des autres pour notre organisme et acquérant ainsi une certaine indépendance objective.

Il s'ensuit que la qualité, *comme telle*, échappe à la science positive ; celle-ci roule sur ce que Stuart Mill appelle des faits de « séquence » et sur des quantités ; elle ne se sert ou ne devrait jamais se servir des qualités que provisoirement, comme symbole de rapports non encore analysés et de quantités non encore calculées.

Le philosophe, au contraire, s'installe dans le monde des qualités, soit réelles, soit idéales. Pour lui, la qualité est la manifestation propre de l'existence ; l'être sans qualités est égal au non-être. Le philosophe ramène la quantité elle-même à une espèce de qualité, la plus pauvre de toutes. Aussi est-ce par les qualités essentielles qu'il définit l'être, de manière à caractériser ainsi ce qu'il a d'individuel, tout en dégageant les qualités communes qui le rattachent aux autres êtres.

Il est à remarquer que la qualité n'est jamais immobile et, pour parler le langage d'Auguste Comte, « statique. » Elle est toujours « dynamique » et en voie de changement. L'être, avide de la variété et de l'accroissement, a une tendance perpétuelle à passer d'un certain mode de qualité à un autre, et d'une conscience plus pauvre à une conscience plus riche ; c'est cette tendance interne, cette volonté de conscience, qui est le vrai principe de l'évolution. Elle est « l'évolution en train de s'accomplir » par contraste avec « l'évolution accomplie » et toute faite, que la science positive étudie. Son étude n'est donc plus du domaine de la science positive, qui ne considère que les résultats ; seule, la philosophie étudie le mouvement interne de l'évolution et montre que, en dernière analyse, ce mouvement est de nature psychique. Il est l'inquiétude de l'être qui s'agite en vue du mieux, qui aspire à la conscience croissante et plus pleine. La seule évolution véritable, celle qui est *en train* de se faire et non toute faite, ne se constate que dans l'existence consciente.

De la considération du changement évolutif, passons mainte-

nant à la considération de l'activité qui l'explique. Nous aborderons ainsi une catégorie nouvelle et importante : celle de la causalité. La science positive s'en tient aux lois extérieures et superficielles du changement, c'est-à-dire : 1° aux formules purement quantitatives (mathématiques et mécaniques); 2° aux formules purement empiriques de « concomitance » ou de « séquence « dans l'espace et dans le temps. Non seulement la science ne cherche pas une source première d'où descendrait le torrent des phénomènes, mais, dans ce torrent même, elle se borne à constater l'ordre selon lequel les flots coulent, puis à soumettre au calcul la régularité qui se cache sous les sinuosités du cours.

Pour cela, la science n'a à sa disposition que deux données : la *masse* des élémens et la nature de leurs *mouvemens*. Or, elle ne pourra jamais tirer de là une explication vraiment causale. En effet, la masse scientifiquement considérée n'est encore elle-même qu'une formule de mouvemens possibles, en résistance à d'autres mouvemens possibles; les « élémens » matériels ne sont que des arrêts provisoires dans la régression à l'infini, et on les formule géométriquement pour en faire des atomes jusqu'à nouvel ordre indivisibles; enfin la nature des mouvemens ne consiste qu'en leur vitesse, en leur direction, en leur composition, toutes choses d'ordre spatial et temporel qui se traduisent encore en pures formules.

Même dans l'ordre biologique, le savant ne peut, pour ainsi dire, que tâter le pouls à la réalité vivante, compter les battemens, en mesurer l'intensité et le rythme, exprimer le tout par un graphique; mais il n'a pas à rechercher la force cachée qui anime l'organisme ; il n'essaie pas de saisir la vie dans sa causalité mystérieuse.

Le philosophe, lui, à ses risques et périls, doit se poser le grand problème de la *production* et de l'activité vraiment causale. Au delà du monde vulgaire des *apparences sensibles*, au delà du monde scientifique des *lois abstraites*, le philosophe a pour tâche de pénétrer et d'interpréter un troisième monde, le seul véritable, celui des *activités réelles*. Or, ces activités, il ne pourra jamais se les représenter que par analogie avec l'unique espèce de causalité que nous puissions prendre comme en flagrant délit d'action, à savoir la nôtre, qui se révèle à soi dans la volonté inhérente à notre être. C'est là que le réel pal-

pite en nous et pour nous ; c'est là qu'il devient nous-même.

Dès lors, en présence de tous les autres êtres, nous n'avons que deux partis possibles : ou les laisser à l'état d'X absolument indéterminés, ou bien, *mutatis mutandis*, les figurer comme *d'autres nous-mêmes* à des degrés très divers et projeter en eux quelque activité plus ou moins analogue à celle dont nous avons le sentiment quand nous avons conscience d'agir au lieu de pâtir, de vouloir et de désirer au lieu de sentir. Après tout, nous sommes dans le monde et le monde est partiellement en nous; sans s'égaler au tout, la partie peut donc interpréter le tout d'après ce qui se passe en elle-même ; sans méconnaître le caractère fragmentaire de cette interprétation psychique, le philosophe peut la confronter avec le témoignage de l'expérience externe et scientifique.

L'ancienne métaphysique, ou ontologie, se flattait de saisir, sous le nom de substance, quelque chose qui serait différent à la fois des phénomènes extérieurs et de la conscience intérieure. Kant a montré la vanité de l'entreprise ; mais il ne s'ensuit nullement que toute idée de réalité substantielle soit vaine. Ce qu'on doit chercher et ce qu'on peut atteindre, c'est la conscience de l'être en nous et, par analogie, dans les autres êtres ; c'est donc la réalité substantielle prise en flagrant délit au plus profond de notre conscience et non en dehors de toute conscience ou de toute action. Cause et substance ne font qu'un.

En même temps que l'idée de cause, nous avons aussi celle de *fin*, qui n'a pas moins d'action sur notre pensée. Nous puisons encore cette idée, comme celle de cause, dans notre volonté même, dans l'insatiable appétition qui fait le fond de notre vie. En nous, le mouvement évolutif ne se relie pas seulement au passé par ses causes; il est, par sa direction, en marche vers l'avenir; il n'est pas seulement une « poussée » par derrière; il est une aspiration en avant. Cette aspiration essentielle à l'existence, et sans laquelle elle retomberait aussitôt dans le néant comme l'éclair dans la nuit, peut prendre deux formes principales. Dans la première, l'être n'a pas conscience de la fin qu'il poursuit avec une spontanéité sans retour sur soi; il agit sans voir et sans savoir où il va. Dans la seconde forme, au contraire l'être se représente une fin à l'avance et la poursuit avec réflexion, les yeux ouverts. Il est abusif de réserver le nom de finalité à ce second mode, qui n'est que le mode intellectuel; l'autre, tout

sensitif et appétitif, n'en est pas moins déjà la finalité à son début. Il est faux de dire : *ignoti nulla cupido*, puisque l'être aspire d'abord sans *connaître* l'objet de son aspiration.

Quelle est la nature, quel est le but dernier de la finalité interne et immanente, du désir inassouvi qui meut l'être? Voilà un nouvel objet de la philosophie, pour laquelle la recherche des fins est étroitement liée à la recherche des causes. Cet objet est plus que jamais en dehors des sciences positives. La philosophie seule est une recherche des fins immanentes, de l'idéal pressenti ou prévu qui se réalise lui-même en se concevant et en se désirant. En d'autres termes, pour parler la langue que nos contemporains affectionnent, la philosophie est la recherche des plus hautes *valeurs*, — Platon eût dit : des *idéaux* les plus élevés que puissent poursuivre la pensée et le désir.

En même temps qu'une psychologie amplifiée et généralisée, la philosophie est une sociologie à portée universelle. Il se produit, chez les êtres en société, des phénomènes originaux que la simple psychologie n'eût pas fait prévoir, pas plus que la physique ne fait prévoir la chimie. Les rapports sociaux étant les plus élevés de tous et se retrouvant dans les diverses manifestations de la vie, depuis les sociétés animales jusqu'aux sociétés humaines, leur étude peut jeter un jour nouveau sur les lois mêmes de l'évolution universelle. C'est ici qu'il faut dire avec Comte : l'inférieur se comprend par le supérieur.

Pour résumer tout ce qui précède, la philosophie doit être désormais conçue, selon nous, comme la volonté de la conscience s'efforçant de saisir par la pensée *l'être réel*, dans son *individualité* et son *universalité*, avec ses *qualités* essentielles, son *changement* évolutif, sa *causalité* active et sa *finalité* tout interne. Or, réalité, qualité, changement, causalité, finalité, tout cela ne saurait être appréhendé comme *existant* que dans la *conscience*, et affirmé comme *vrai* que par l'acte de la *pensée*. Si l'on admet ces diverses propositions, — et elles sont incontestables, — on admet que la philosophie aura toujours un objet différent de celui des sciences positives. La conception scientifique de la *nature* appellera donc toujours, comme nécessaire complément, une interprétation philosophique de *l'univers*, qu'elle ne saurait jamais remplacer.

Quant à la question de savoir jusqu'à quel point la philosophie pourra ou ne pourra pas atteindre son but propre, cette

question fait elle-même partie de la philosophie. Ce qui est dès à présent certain, c'est que l'homme a *l'idée* de la philosophie comme effort de son esprit tout entier, — pensée, sentiment, volonté, — pour se mettre consciemment en harmonie avec la totalité du réel. La question du connaître est pour elle inséparable de la question de *l'être*, mais cette dernière, en définitive, sera toujours la principale. Cette conception de la philosophie réconcilie toutes les autres ; mais elle fait plus, elle en montre le lien et en découvre l'unité dans le moteur le plus profond de notre être, et, par extension, de tout être : volonté de conscience.

Pour rendre le monde aussi intelligible et aussi un qu'il est possible, il faut trouver un type d'existence universelle qui en fournisse, pour ainsi dire, l'unité de composition. Ce type d'existence doit-il être cherché dans la conscience ou au dehors? Voilà le problème.

Mais d'abord, nous ne connaissons directement que ce qui est dans la conscience; ce que nous disons être *au dehors* n'est conçu que médiatement.

En second lieu, le dehors n'est conçu que par une répétition ou une diminution de notre conscience. Par une répétition et duplication, s'il s'agit des autres sujets consciens que nous nous représentons à notre image. Par une diminution, s'il s'agit des êtres dits matériels, que nous concevons en les dépouillant d'un certain nombre des attributs de notre existence consciente; nous appauvrissons notre conscience, nous la réduisons à ce qu'elle offre de plus élémentaire : activité et passivité. De cette façon, nous concevons des forces extérieures qui ne seraient que des sources de résistance ou de mouvement, et nous répandons dans l'espace ces résidus de nos sensations visuelles ou tactiles, sous le nom de corps.

Selon Nietzsche, nous lisons le monde extérieur dans notre conscience comme le sourd-muet lit sur les lèvres les mots qu'il n'entend pas directement. Selon nous, au contraire, c'est quand nous regardons le monde extérieur que nous lisons sur les lèvres de la nature des mouvemens dont le sens intérieur nous échappe; en nous seulement, au fond de notre conscience, retentit en écho la musique des sphères. Choisissez un type d'existence non conscient, non réductible à des états quelconques de la vie consciente, qu'arrivera-t-il? La conscience, avec son caractère absolument spécifique et *sui generis*, demeurera

réfractaire et irréductible au type que vous aurez choisi. Dès lors, au lieu d'unité, vous aurez une dualité entièrement inexpliquée et inexplicable. Le problème de l'existence restera sans solution. Vous direz : il y a la matière et il y a la conscience, sans pouvoir ramener la conscience à la matière, et sans essayer de ramener la matière au type de l'existence consciente. C'est là une solution *évasive*, un refus de solution.

Nous n'avons sans doute pas le droit, dans notre représentation de l'univers, de substituer purement et simplement la partie au tout ; mais il faut, néanmoins, que nous nous représentions *incomplètement* le tout d'après les parties que nous en connaissons. Alors se pose le problème : Quelle partie faut-il prendre de préférence comme spécimen ? Est-ce la plus pauvre en élémens ou la plus riche? Là où il y a une plus grande variété réduite à une plus grande unité, avons-nous plus de chance d'entrevoir le secret du tout? L'homme, par exemple, est-il un meilleur fragment de miroir pour l'univers qu'un des grains de poussière qui flottent dans l'air ambiant? La vie consciente de l'homme a-t-elle chance d'envelopper un plus grand nombre des élémens du tout que l'existence pauvre et monotone du minéral? Sont-ce les élémens figurables dans l'espace, auxquels aboutit par l'analyse la science humaine, qui constituent la réalité vraie, ou sont-ce les touts concrets, agissans et vivans, que nous appréhendons dans notre conscience? Par exemple, ce qui est réel, est-ce de souffrir et de pleurer sur la mort d'un être chéri, d'avoir la conscience remplie de l'image aimée, de tous les souvenirs qu'elle éveille et, en même temps, d'être privé, à jamais de la voir et d'entendre sa voix? Est-ce de se sentir mutilé, appauvri, souffrant, malheureux? Est-ce tout cela qui est réel, ou est-ce le tourbillonnement de corpuscules insensibles dans lesquels le scalpel de l'entendement anatomise notre cerveau, nos organes, le monde même qui nous entoure? *That is the question.* Où est l'apparence, où est la réalité? Pour nous, nous disons : Je souffre, donc ma souffrance est réelle, donc je suis réel en tant que souffrant; c'est ma conscience de souffrir qui, dans ce cas particulier, me révèle la réalité en la constituant pour sa part et en se révélant ainsi comme réelle. C'est donc dans la conscience qu'il faut descendre pour trouver ce qui est.

***

Outre les partisans exclusifs de la science, la philosophie actuelle trouve devant elle les partisans exclusifs de la pratique, qui, en ces derniers temps, se sont intitulés pragmatistes. La méthode, selon eux, consisterait à interpréter le monde, non pas d'après les élémens de réalité que nous trouvons en nous et d'après les lois que la science découvre au dehors de nous, mais d'après nos sentimens et nos besoins, d'après les nécessités de notre action.

Le pragmatisme contemporain est une extension utilitaire de la méthode morale des postulats, que Kant avait appliquée à la métaphysique. Kant, pour introduire en philosophie sa méthode morale, avait une raison importante et digne d'examen; il considérait la moralité comme un mode d'action *supra-sensible* et le devoir comme la loi d'un monde également supra-sensible ; cette loi lui paraissait donc donnée à l'homme d'une manière certaine au milieu même de la vie sensible, et elle pouvait communiquer sa certitude aux postulats de la liberté, de la divinité et de l'immortalité. Mais ce n'est pas ainsi que, de nos jours, les pragmatistes procèdent. Ils professent, avec William James, un empirisme absolu, auquel la loi morale n'échappe pas plus que tout le reste. Dès lors, la moralité n'est plus qu'un besoin supérieur de notre activité dans le monde de l'expérience, une condition de vie personnelle ou sociale, d'utilité pour l'individu ou pour la collectivité. La vie future elle-même n'est que notre vie empirique et temporelle prolongée au delà de la tombe; elle peut devenir certaine du jour au lendemain, d'une manière tout empirique, par la découverte de communication avec les spiritistes, avec les morts, soit par l'intermédiaire des médiums, des tables tournantes, de l'écriture automatique, soit par la télépathie ou par les apparitions d'esprits, etc. La méthode morale n'a donc plus, pour le pragmatiste empiriste, le caractère rationnel et impératif « catégorique et apodictique » qu'elle avait chez Kant; elle se perd au sein d'une méthode plus vaste, celle qui affirme pour les besoins de l'action en général (non pas seulement de l'action morale). C'est la méthode utilitaire, chère aux Anglo-Saxons.

Dans l'application de cette méthode, jamais on n'a vu s'élever un édifice de paradoxes comme ceux que le pragmatisme

contemporain a entassés les uns sur les autres; mais, selon nous, ce n'est pas avec cette tour de Babel qu'on escaladera le firmament philosophique. L'école pragmatiste, comme l'école nietzschéenne, semble vouloir, à l'inverse du *Discours de la Méthode*, proposer à la philosophie actuelle des « canons de logique » à rebours : 1° N'admettre pour recevables, en métaphysique, en morale et en religion, que les idées obscures, indistinctes et inévidentes ; 2° ne rien définir avec précision, ne rien analyser avec rigueur, la réalité étant un « flux » indéfini et indéfinissable (*fluxus*, *stream*), l'analyse, un jeu subjectif de « concepts ; » 3° ne pas établir de liens trop rigoureux et rationnels entre les idées, tout lien, surtout logique, étant factice; se dispenser ainsi de preuves en règles, la preuve n'étant qu'un « discours; » 4° ne faire ni divisions, ni classifications exactes, ni dénombremens complets, la division étant un artifice, la classification une discontinuité fictive au sein du réel continu. De là une philosophie fluente, fuyante, insaisissable et incommunicable, mais purgée, et pour cause, de l'« intellectualisme » comme de l'intelligibilité. C'est le « je ne sais quoi » qui s'évanouit entre les mains dès qu'on veut le saisir.

Si pourtant on essaie de démêler, dans l'amas des sophismes pragmatistes, ceux qui sont dominateurs et commandent tout le reste, on pourra mettre à part les cinq suivans, sur la valeur des idées, la nature de la vérité, son critérium, la méthode pour la découvrir, et le degré de certitude qui y répond.

1° Nos *idées* produisent toujours des *effets* qui peuvent devenir pour nous des *fins*, donc nos idées sont uniquement *valables* pour *nos fins*.

2° La *vérité* nous est utile comme *moyen*, donc elle n'est, en sa nature intime, que finalité, non rationalité.

3° Nous *jouissons* de la vérité, donc le critérium ultime du vrai est une *jouissance*, une satisfaction de besoin.

4° Toute *méthode* fait appel à l'*expérience* et à la *vérification* objectives ; donc toute méthode est une poursuite de fins subjectives posées par la volonté.

5° Toute *certitude* théorique peut devenir pratique; donc le rapport de principe à conséquence n'est encore qu'un rapport de *moyen* à *fin*. — Tels sont les principaux paradoxes qui sont constitutifs du pragmatisme, et où chaque conclusion déborde manifestement ses prémisses.

Que nos idées produisent toujours des effets, qui peuvent ensuite devenir pour nous des fins, que nous soyons toujours actifs dans la connaissance, c'est ce que nous avons soutenu nous-même bien avant les pragmatistes; mais il n'en résulte nullement que toute la valeur de nos idées et de nos connaissances, surtout en philosophie, consiste dans les résultats qu'elles produisent, et non dans leur concordance intrinsèque avec les choses elles-mêmes, révélées à nous par l'expérience.

« A la recherche des causes, disent les pragmatistes, la philosophie actuelle doit substituer la mesure des valeurs et les mesurer à l'efficacité des buts. » Autrement dit, les causes explicatives seront remplacées par les causes finales, et encore celles-ci seront-elles mesurées à nos buts humains, à nos valeurs humaines. Poussez à bout cet abandon de toute vraie science, comme de toute vraie philosophie, vous aboutirez à dire, avec Bernardin de Saint-Pierre, que les rochers des rivages ont été créés noirs pour avertir de loin les matelots en détresse, que le melon a été créé avec des tranches pour être mangé en famille. Voilà la recherche des « valeurs humaines. » Bernardin de Saint-Pierre était un pragmatiste avant l'heure.

« Qu'est-ce que la vérité ? » demandent les pragmatistes avec Ponce-Pilate. Et ils répondent avec Protagoras, que connaissait sans doute Pilate : Rien n'est vrai en soi, quoi qu'en puisse dire Platon, mais nous affirmons telles et telles choses comme vraies « parce que nous en avons besoin pour agir. » Toute affirmation est « un postulat en vue de l'action. » Est vraie, selon William James, la proposition telle que « l'affirmation de son objet est utile et efficace pour nos fins. » Ainsi la vérité se trouve déplacée ; des objets et de leurs rapports, elle passe au sujet sentant et au rapport des objets avec le sujet pris pour but ; c'est là, purement et simplement, nier toute vérité objective et ramener le vrai à l'utile, au praticable, au pratique. Du même coup, c'est nier la philosophie. En effet, celle-ci n'a pas seulement pour objet la recherche de la réalité telle que nous la pouvons appréhender par toutes les puissances dont nous disposons ; elle a aussi et aura toujours pour objet, comme le crurent les Platon et les Malebranche, la « recherche de la vérité. » Le vrai, c'est le réel même en tant que posé et affirmé par une intelligence comme *objet* possible pour *toute* intelligence, comme quelque chose qui non seulement existe ou devient, mais qui, même

passé, conserve éternellement ce caractère d'avoir existé, et ne peut plus en être dépouillé par aucune puissance humaine ou surhumaine. Affirmer un fait, n'eût-il que la durée d'un instant, c'est l'élever à la dignité de quelque chose qui, d'une certaine manière, existe à jamais pour toute intelligence. Ainsi la pensée, en déclarant le réel universellement affirmable, éternise le fait qui passe et change l'éclair disparu en un jour sans fin.

L'objectivité plus qu'*humaine* du vrai n'empêche pas la découverte du vrai d'être un résultat de tout l'effort humain. On a dit excellemment, à propos de William James, que, pour la théorie courante, la vérité est une découverte, pour le pragmatisme, une invention. Mais par là, selon nous, on ne fait que mettre en évidence la confusion pragmatiste de la vérité avec la connaissance. C'est de la connaissance qu'on a toujours dit qu'elle est une découverte, quand elle est vraie, c'est-à-dire en concordance active avec le *réel*. Ce n'est pas à dire que la connaissance, par un autre côté, ne soit pas *invention*, en ce sens qu'elle est un effort de l'intelligence pour reconstruire le réel dans l'esprit, pour inventer des hypothèses qui soient en une concordance plus ou moins approximative avec le réel, qui nous le fassent toucher dans la mesure où elles expriment des rapports réels. Toute découverte non fortuite présuppose une invention : toute idée est active et est un produit d'activité. Mais toute invention n'a de valeur que si elle aboutit à une découverte.

Nous ne saurions donc accepter l'antithèse établie par le pragmatisme entre découvrir et inventer. Une pure invention est chimérique ; une pure découverte, qui serait absolument passive, est impossible dans le domaine de la science. L'Amérique a pu être d'abord une invention de Colomb, mais elle est ensuite devenue une découverte ; il faut convenir que, même avant Colomb et son invention, il était vrai qu'elle existait. La vérité de la mort de Socrate n'est pas une invention ; la vérité de notre mort future n'est pas une invention et, quoique cette vérité ne soit pas logée d'avance dans « une cachette » où nous la découvririons en mourant, il n'en est pas moins vrai, dès maintenant, c'est-à-dire affirmable et intelligible pour toute intelligence, que la mort arrivera pour nous, comme pour tous.

Les pragmatistes reprochent à la philosophie qui les a précédés de poursuivre des vérités qui regardent en arrière, au lieu de vérités qui regardent en avant et portent sur ce qui *sera*.

Mais la vérité regarde à la fois en arrière, en avant, de toutes parts dans l'espace et dans le temps, parce qu'elle est indépendante des lieux et des momens. Même pour la vie future, qui est « en avant, » les conditions de cette vie sont préexistantes ; sinon, elle n'aura pas lieu. Si ces conditions n'existent pas, dès maintenant et aussi en arrière, William James aura eu beau, dans une pensée généreuse, promettre à ses amis de leur envoyer des messages après sa mort ; les messages ne viendront pas : l' « *invention* » des *spirites* ne sera pas devenue une « *découverte.* »

Nous ne voulons pas de vos vérités toutes faites, répètent les pragmatistes. — Que vous les vouliez ou non, elles s'imposent à vous et à tous. C'est une vérité toute faite que vous existez ; c'est une vérité toute faite que vous n'existiez pas il y a cent ans et que vous n'existerez plus dans cent ans ; c'est une vérité tonte faite que vous ne pouvez pas à la fois, sans contradiction, être et ne pas être et que, quand vous cesserez de vivre, votre mort aura des *causes* qui, dès maintenant, commencent à agir au sein de votre organisme. Et, quand vous serez mort, il demeurera vrai que vous avez vécu et cessé de vivre. Nulle omnipotence ne pourrait anéantir cette vérité du fait qui survit au fait lui-même et le consacre en le perpétuant pour toute intelligence. Bref, quand on dit : qu'il n'y a point et ne doit point y avoir pour la philosophie actuelle de « vérités toutes faites, » on abuse de l'ambiguïté, chère au pragmatisme : les vérités ne sont pas toutes faites dans nos intelligences, si vous entendez par vérités les rapports exacts qui se produisent entre notre intelligence même et les choses, c'est-à-dire, au fond nos *connaissances ;* mais, si vous entendez par vérités les rapports intelligibles qui sont immanens aux réalités mêmes et affirmables pour toute pensée, n'y eût-il de fait aucune pensée pour les affirmer, on peut dire alors que les vérités sont toutes faites ou préformées avec les réalités mêmes et dans les réalités.

Profitant de ce que l'homme ne peut pas, ne doit pas s'éliminer lui-même entièrement du monde dont il est partie et qu'il interprète, le pragmatisme conclut de là que ce qui doit être désormais la mesure de nos idées sur le monde, sur la réalité et sur la vérité, ce sont nos besoins et nos fins, comme si nous n'avions pas une autre mesure, celle-là objective : la *pensée,* aidée de la *sensation* qui la confirme et lui donne le caractère d'*expérience.* Les pragmatistes ont beau parler sans cesse de

l'expérience, ils la méprisent sans cesse, puisque, au lieu de l'interroger, ils interrogent nos désirs intérieurs.

Sans doute la philosophie première n'a pas, comme la science positive, la ressource de vérification expérimentale, mais ce n'est pas à dire que le choix des idées philosophiques doive être uniquement réglé par nos besoins ou désirs. Là où manque la possibilité de vérifier, la ressource du philosophe, à l'avenir comme dans le passé, sera de rechercher ce qui établit entre nos idées la plus grande concordance, de manière qu'elles forment un tout bien lié, sans *contradiction interne* et où les principes contiennent la *raison* des conséquences. Là encore, la vérité est l'intelligibilité, la rationalité intrinsèque, à laquelle l'expérience même est suspendue et sans laquelle l'expérience serait impossible. Quant à nos besoins pratiques, ils n'ont le droit de cité, en philosophie, que quand ils sont des besoins *moraux*, c'est-à-dire exprimant la direction essentielle de notre raison et de notre volonté, indépendamment de tout plaisir ou besoin. Mais alors on revient au point de vue de Kant, qui domine le point de vue pragmatiste de toute la hauteur du moral par rapport à l'« utile » et au « commode. »

***

L'intuitionnisme contemporain, bien qu'opposé en un sens au pragmatisme, procède, comme lui, d'une réaction contre l'intellectualisme. On sait avec quelle force le romantisme allemand réagit avec Jacobi contre le rationalisme exclusif du XVIIIe siècle, en opposant le sentiment au raisonnement, la vie à la pensée.

Selon Schopenhauer, toute connaissance a pour objet ce qui est soumis à la causalité dans le temps et dans l'espace, ce qui est pensable et intelligible : la pensée, ayant pour objet la pensée même, est réduite à se repaître de ses propres abstractions qu'elle décore du nom de réalité. Il y a pourtant un moyen, un seul, de pénétrer par delà cette forme extérieure de la réalité, jusqu'à cette « chose en soi » que Kant nous interdit, dont Schelling et Hegel ne nous montrent que l'ombre. C'est au sentiment immédiat, à l'intuition qu'il appartient de nous révéler le fond même de l'existence universelle. Or, ce que l'intuition découvre sans intermédiaire, par une sorte de rentrée en soi, c'est la volonté, non une volonté *pensée*, mais une volonté *en acte*, une volonté *sentie*. Cette volonté, qui

n'est pas plus la mienne que la vôtre, étant libérée de l'*individualité* que produisent le temps et l'espace, se manifeste comme volonté de *vie*, comme vouloir-vivre, et le monde n'est que son évolution.

Cependant Schopenhauer considère le temps comme une forme commune de l'intelligence et de ses objets. Cela est vrai du temps scientifique qu'on mesure par l'espace; mais le temps véritable n'est pas, selon Guyau, une simple forme de la pensée : il est le « cours de la vie. » De cette vie réelle et vécue, nous avons dès l'origine une conscience immédiate, un sentiment interne qui ne se distingue pas de la vie même. Puis de la vie sentie et, pour ainsi dire, agie, nous détachons deux choses qui n'en sont que les « extraits et abstraits, » la conception *de l'être*, et celle *de la pensée*. Au lieu de dire avec Descartes : *cogito, ergo sum*, Guyau dirait plutôt : *vivo, ergo sum, ergo cogito*, concevant ainsi la philosophie comme une « expansion de la vie » et lui donnant pour objet « la vie elle-même dans toute son intensité, toute son extension. »

Nietzsche, de son côté, a fait de la « puissance » l'objet de l'aspiration universelle, et, par voie de conséquence, l'objet de l'aspiration philosophique. La métaphysique ne serait ainsi qu'une des formes de la volonté de puissance ou de domination : s'emparer du monde par la pensée pour le maîtriser.

Pareillement, selon M. Bergson, la durée ne fait qu'un avec la vie, avec l'être véritable; la pensée, avec ses concepts, est simplement une adaptation à la matière, un extrait de la vie interne, que le sentiment déborde. Par delà l'intelligence et la matière, au sein de la durée pure, non plus de l'éternité, la vie se saisit elle-même en une intuition immédiate. Et elle se saisit, non pas à l'état d'immobilité, mais comme mobilité, comme un « élan » que rien n'arrête. Le vouloir-vivre de Schopenhauer, en évolution dans le monde, est devenu « l'élan vital, » principe d'une évolution créatrice où l'instinct s'oppose à la pensée comme une vision du dedans de l'être s'oppose à une vision du dehors. Pour saisir l'évolution de la vie réelle, il faut donc se retourner par une sorte de conversion intérieure, passer du domaine superficiel de la pensée dans les profondeurs de l'intuition.

Que la tâche de la philosophie actuelle soit de renoncer aux entités, aux abstractions, pour prendre sur le fait même la réalité évoluante, ce n'est point nous qui le contesterons, ayant depuis

longtemps mis en lumière l'avenir de la « métaphysique fondée sur l'expérience. »

Mais qu'est-ce qu'on entend au juste par la vie? Est-il vrai que cette idée soit plus claire et plus fondamentale que celle d'être et celle de pensée? Nous ne le croyons pas. Quand nous disons : « Je vis, » nous voulons dire : j'ai conscience *d'exister* en relation avec d'autres êtres qui agissent sur moi par la sensation et sur lesquels je réagis par la motion. En d'autres termes, j'ai conscience de sentir et d'agir, de me mouvoir, de mouvoir et d'être mû. Toutes ces idées impliquent celle d'existence et celle de conscience discernant l'actif et le passif, le sujet et l'objet; elles impliquent le *sum* et le *cogito*, qui restent les vraies idées fondamentales de toute philosophie. La nature de la vie, comme celle de la matière, sont *parmi* les objets de la philosophie; elles ne sont pas son objet même, qui est toute la *réalité;* on n'a donc pas le droit d'introduire d'avance dans la définition même de la philosophie une solution préconçue, celle du vitalisme universel.

Si la philosophie présente ne peut plus se contenter de simples concepts, elle ne peut pas davantage, croyons-nous, se contenter d'intuitions qui nous révéleraient, dit-on, les réalités par un sentiment immédiat de ce qui *est* comme il *est*.

Au sens exact, l'intuition d'une réalité consisterait à la voir telle qu'elle se verrait si elle pouvait se voir. En conséquence, l'intuition serait *adéquate* à son objet; cet objet étant, comme toute vraie réalité, unique en son genre et spécifique, l'intuition aurait le même caractère. Toute vraie réalité étant encore, selon les intuitionnistes eux-mêmes, matériellement indécomposable en élémens, continue, indivisible et simple, l'intuition devrait encore offrir la simplicité indivise d'une vision qui embrasse tout d'un seul regard, sans que rien lui reste opaque ou impénétrable. Noble et généreux rêve, assurément, dont la réalisation constituerait la plus grande des découvertes philosophiques et nous mettrait enfin en possession de l'absolu. Malheureusement, l'intuition ainsi entendue est invérifiable et impossible à constater. Comment constater que j'atteins la réalité absolue et qu'il n'y a rien, dans mon « intuition, » de relatif à ma nature propre, à ma constitution mentale? Comment constater que tels et tels autres philosophes ont eu la vision du réel absolu, face à face? Comment, en un mot, distinguer le « voyant » du « visionnaire? »

Non seulement l'intuition, avec sa simplicité irréductible, est

invérifiable, mais encore elle est impossible, parce qu'elle est contradictoire en son essence, et, de plus, en contradiction avec les principes de la philosophie qui essaie de la préconiser. En effet, l'intuition nous est représentée, d'une part, comme une connaissance par le dedans qui nous ferait pénétrer la réalité des êtres; d'autre part, on attribue aux êtres réels l'*unicité* absolue, ce qui fait qu'ils sont eux et constituent quelque chose d'original, de *sui generis*, d'impossible à reproduire. Comment donc un être différent d'eux, à savoir le philosophe, aura-t-il l'*intuition* de leur être propre? S'il avait cette intuition, il ne ferait plus qu'un avec l'être qu'il veut voir du dedans, de même qu'une *prévision* complète et absolue devrait coïncider avec la chose même qu'elle prévoit, faire un avec l'agent dont elle annonce l'acte.

Dira-t-on que, sans coïncider entièrement, on peut avoir une représentation des autres êtres très voisine de celle qu'ils ont ou pourraient avoir? Fort bien : mais alors, c'est une représentation et non une intuition ; c'est une *copie*, une *ressemblance*. Nous revenons de l'intuition à l'intellection ; notre prétendue vision intime est une *analogie* soumise à toutes les règles de la méthode intellectuelle d'analogie, sans lesquelles elle ne serait plus que pure imagination.

Comment, en particulier, pourrions-nous avoir l'intuition de la matière? D'abord, nous ne pouvons pas avoir l'intuition d'une réalité matérielle telle qu'elle se verrait du dedans, si elle se voyait; cela est contradictoire, car, si elle se voyait, elle ne serait plus la même qu'elle est en ne se voyant pas ; elle ne serait plus matérielle. Un charbon ardent et lumineux n'est pas le même charbon qu'à l'état froid et obscur. Quant à l'essence de la matière, en général, peut-on avoir l'intuition d'une essence, et d'une essence qui est générale, applicable à tous les objets matériels? Là encore, contradiction. De même pour l'intuition des autres vies. Si un être vivant ne se voit pas lui-même et n'a pas la conscience claire de soi, vous ne pouvez pas l'avoir à sa place, car alors ce n'est plus lui tel qu'il est, mais tel que vous vous le représentez par analogie. Que sera-ce s'il s'agit de saisir par intuition l'essence de la vie en général?

Nous voilà donc sans cesse rejetés sur nous-mêmes au moment où nous voulions, par l'intuition, pénétrer dans les autres êtres et donner ainsi un double à leur unité, une copie à leur originalité, qui « n'existe qu'une fois et ne peut se repro-

duire. » — En nous-mêmes, du moins, pourrons-nous enfin réaliser l'intuition, qui ne saurait nous servir pour les autres, puisque nous ne pouvons faire de leur dedans notre dedans?

La conscience nous révèle certainement notre existence, avec telles et telles modifications actuelles ; mais embrasse-t-elle toute notre réalité telle qu'elle est, telle qu'elle se verrait si elle pouvait se voir en entier, devenir parfaitement lumineuse et, par cela même, autre qu'elle est quand elle est obscure ? Non, nous n'avons pas la pleine et entière conscience de nous-mêmes comme nous sommes absolument. Nous n'avons pas l'intuition de notre individualité complète et réelle, mais seulement la conscience partielle de nous-mêmes au moment présent, qui passe et n'est déjà plus. L'intuition, qui nous était fermée pour autrui, nous est aussi, de toutes les manières, fermée pour nous-mêmes : c'est chose fâcheuse, mais c'est chose à laquelle nous ne pouvons rien. Si c'est notre durée pure qui nous constitue, cette durée étant hétérogénéité et nouveauté incessante, le passé n'y subsiste que sous une forme en grande partie inconsciente, qui ne laisse voir dans le présent qu'un ou deux points de lumière ; nous ne pouvons donc embrasser notre durée réelle tout entière dans notre vision ; nous n'avons sur elle qu'une vue instantanée. Là encore la vraie intuition se dérobe à nous ; nous ne possédons toujours que la conscience, avec ses limites, ses défaillances, son insuffisance à nous étaler tout entier sous notre regard intérieur, tel un rouleau déployé où nos yeux pourraient tout voir. Notre humaine condition, c'est d'avoir conscience et de penser : à Dieu seul appartiennent, pourrait dire Bossuet, la puissance, la majesté et l'intuition.

Quelque intuitionniste dira peut-être : Toutes ces distinctions de moi et de non-moi, de ma réalité et de notre réalité, ne sont que relatives et plus apparentes que vraies. Je puis avoir l'intuition de votre vie parce que votre vie ne fait qu'un avec la mienne : « Insensé qui crois que je ne suis pas toi ! » — « *Tat wam asi*, tu es moi. »

Ainsi se pose le dernier problème relatif à la méthode intuitive : Avons-nous vraiment l'intuition de l'Être des êtres, qui suppose que nous sommes cet être et, avec lui, tous les autres êtres ? L'intuition panthéiste et bouddhiste est-elle possible ?

En tout cas, une telle intuition, si elle existe, n'est pas dès le début discernable et évidente, recouverte qu'elle est nécessai-

rement par toutes les données sensibles. Pour la dégager, pour montrer qu'elle est la condition de toutes nos opérations intellectuelles et de toutes les démarches de notre volonté, il faudrait avoir épuisé les ressources de la méthode à la fois expérimentale et conceptuelle.

De plus, si une telle intuition existe, elle sera seule de son espèce et il n'y aura qu'une seule intuition supra-intellectuelle. Or les intuitionnistes semblent multiplier les intuitions de ce genre. Tantôt ils nous disent que nous avons, en nous, l'intuition du *libre arbitre*, d'une liberté créatrice qui ne dépend pas de ce qui existait avant elle, qui, indépendamment de son propre passé et du passé de l'univers, peut créer du nouveau en dehors de la loi qui régit les effets et leur rapport aux causes. Est-ce là une intuition distincte de celle du *divin*, de celle de l'acte créateur du monde et de nous-mêmes, ou ne serait-ce pas une intuition identique à celle-là ? De même, on nous dit que nous avons l'intuition de la *vie* comme d'un élan toujours créateur. Cette vie, qui semblait d'abord simplement ce qu'on entend d'ordinaire par se sentir vivre ou laisser vivre, devient alors la vie divine en nous, la liberté divine accomplissant par nous son œuvre créatrice. On nous attribue enfin l'intuition de l'essence de la *matière*, et il se trouve que cette essence est encore la vie en un moment de descente et de recul.

Nous ne sortons pas, en définitive, de l'intuition du réel absolu créant le monde en nous et par nous, comme dans et par les autres êtres.

Quelque séduisant que soit ce nouveau panthéisme et quelque opinion que l'on ait sur sa vérité intrinsèque, toujours est-il qu'il est un système philosophique et même religieux.

Or, si de tels systèmes sont plausibles, c'est uniquement au point de vue de l'idée et de la pensée, comme expression de la dernière démarche de la pensée même, de la dernière idée à laquelle elle aboutit ; mais ils sont insoutenables au point de vue de l'intuition, qui ici plus que jamais est contradictoire. Avoir l'intuition de l'Être des êtres par le dedans, le voir comme il se verrait s'il se voyait, comme il se voit s'il se voit, c'est chose invérifiable, car on ne peut sauter au-dessus de sa tête, sortir de sa volonté pour saisir la volonté, transcender sa vie pour devenir la vie. — C'est là, de plus, une contradiction dans les termes, car une telle intuition ne serait exacte et vraie que si

elle était adéquate et complète, que si elle embrassait le réel absolu comme il s'embrasse lui-même. Si donc j'ai une vraie intuition de Dieu, il n'y a plus de distinction possible entre cette intuition et celle que Dieu a de lui-même; ce n'est plus mon intuition à moi philosophe vivant en l'an de grâce 1911, c'est l'intuition divine. On reconnaît là le rêve éternel des mystiques; mais ce rêve est contradictoire. Ou il y a tout ensemble Dieu et le mystique, et dans ce cas, le mystique n'a pas d'intuition possible, ou il n'y a plus que Dieu, et alors le mystique n'a pas d'avantage d'intuition; il est anéanti.

Dans cette alternative, il ne reste plus à la méthode intuitive qu'une ressource : surmonter le principe de contradiction et dire : J'ai conscience d'être réellement Dieu et moi, en dépit de la contradiction logique. Sous toutes ses formes, l'intuition est donc la contradiction même et, si elle existe néanmoins, nous ne pouvons l'affirmer comme existante, car toute affirmation implique l'exclusion de la contradiction. *Ergo taceamus.* L'extase mystique est silencieuse, inexprimable et surtout incommunicable.

Comme second procédé de la philosophie intuitionniste, on a proposé la « sympathie, » sorte de dilatation de la conscience qui la ferait pénétrer en autrui et dans l'essence même de la vie ou de la matière.

Si le savant, a-t-on dit, obéit à la nature pour lui commander, le philosophe, lui, n'obéit ni ne commande; il « sympathise. » L'intuition se transforme ainsi en un procédé tout différent d'elle-même; ce n'est plus qu'une répétition en nous de ce qui est en autrui et de ce qui, au fond, est unique, donc impossible à répéter. — Qu'est-ce à dire, sinon que la sympathie est une simple représentation cérébrale par suggestion nerveuse? Le philosophe ne peut pas plus se contenter de ses sympathies pour se représenter la réalité vraie, que le moraliste ne peut s'en contenter pour se représenter la moralité vraie. Adam Smith, pour fonder la morale sur la sympathie, était obligé de recourir aux sympathies d'un spectateur impartial, c'est-à-dire capable, précisément, d'éliminer ses sympathies spontanées au profit de ses jugemens réfléchis; à plus forte raison le philosophe doit-il être un spectateur impartial du monde; il doit employer l'analogie et l'induction méthodique, non substituer les sentimens aux raisons.

Il en est de même pour l'instinct. Les intuitionnistes en veulent faire un procédé de la philosophie, afin de compléter la manière de voir proprement *humaine*, qui est la raison, par la manière de voir des autres animaux, qui, selon eux, est l'instinct. Mais, de ce que l'instinct est parmi les *objets* d'étude du philosophe, il ne s'ensuit nullement que le *sujet* humain doive ériger l'instinct en procédé de méthode philosophique. L'instinct moral, l'instinct religieux méritent d'être étudiés, pris en considération, impartialement critiqués; mais il ne suffit pas, pour le philosophe, de s'écrier avec Rousseau : « Conscience, instinct divin, » ou avec Lamartine : « Immortelle et céleste voix! » Un élément du problème n'est pas une méthode pour résoudre le problème.

L'intelligence, dit-on, n'est faite que pour l'action sur les choses et, conséquemment, ne nous fait pas pénétrer dans le fond des choses, tandis que l'instinct les connaît par l'intérieur même. — On peut faire à ce sujet deux réponses décisives.

La première, c'est que l'instinct est fait, bien plus encore que l'intelligence, pour permettre à l'animal d'agir en vue des besoins de la vie, soit individuelle, soit spécifique, et de la vie matérielle. Quand l'abeille fait instinctivement des cellules, une ruche, des provisions de miel, elle agit pour ses besoins et pour ceux de l'espèce; on ne voit pas que cette action aveugle la fasse pénétrer plus que notre intelligence au fond des choses. Nos instincts à nous, hommes, ont aussi pour but l'action, l'action en vue de l'individu ou de l'espèce. Ils sont la part de l'animalité en nous. Loin de se fier à eux, le philosophe doit s'en méfier, lorsqu'il s'efforce de surmonter notre animalité, et même notre humanité, pour voir le réel tel qu'il est, indépendamment de nos besoins individuels ou spécifiques. Quant à l'existence en nous d'instincts qui n'auraient plus rien de biologique et de social, d'instincts qui seraient proprement métaphysiques et tournés vers *l'être en tant qu'être*, comme dirait Aristote, c'est une question à examiner pour la science philosophique, ce n'est pas un point de départ pour la méthode philosophique. Si l'homme, d'ailleurs, a de tels instincts surhumains, cosmiques, divins, ils n'auront guère de ressemblance avec les instincts de la ruche ou de la fourmilière; ne seront-ils point simplement ce qu'on est convenu d'appeler la raison, c'est-à-dire l'intelligence en son principe même?

Mais il y a plus, c'est gratuitement qu'on voit dans l'instinct une *connaissance* quelconque, alors qu'il est seulement une organisation automatique de tendances et d'actions aboutissant à un effet déterminé, utile pour la vie de l'individu et de l'espèce, mais n'impliquant pas même l'ombre d'une connaissance vraie, c'est-à-dire d'une *conscience des raisons des choses et des raisons des actes*. L'insecte qui pond ses œufs là où ils pourront se développer, *ne sait pas* ce qui arrivera, ne connaît ni l'enchaînement des causes et des effets, ni l'enchaînement des moyens et des fins. Alors même qu'il semble le plus prévoyant, il ne *prévoit* rien. Comment donc voir en son instinct une *connaissance*, et une connaissance supérieure à l'intelligence ?

Notre sagesse consciente vaut bien la sagesse inconsciente du petit oiseau qui brise machinalement la coquille de son œuf et se met machinalement à marcher ou à voler. Raisonner, c'est une manière de marcher et même de voler qui mène plus loin et plus haut que toutes les autres. J'admire les clairvoyances de l'instinct aveugle, que l'on veut opposer à l'intelligence comme une connaissance par le dedans à la connaissance par le dehors ; j'admire nos sœurs les fourmis et nos sœurs les abeilles, mais, quelque divinatoire que soit leur instinct, je doute qu'il dépasse les nécessités purement vitales de la fourmilière ou de la ruche, pour embrasser cet infini où plane la pensée humaine.

***

La conclusion de cette étude, c'est que la philosophie, à notre époque, doit se faire tout ensemble aussi spéculative et aussi pratique qu'il est possible. Après la période de critique que Kant a inaugurée, elle doit, sans rien abandonner de l'esprit critique qui lui est essentiel, maintenir les hautes visées qui caractérisèrent toutes les grandes doctrines, se mettre en présence du réel tel qu'il est et s'efforcer de le voir face à face.

Pour cela, elle ne doit négliger aucun des procédés, qui sont à sa disposition et, tout d'abord, les opérations proprement intellectuelles : expérience intérieure et extérieure, analyse et synthèse. Mais, le réel n'étant pas de nature purement intellectuelle, il est certain que les procédés de l'intelligence pure ne sauraient s'égaler à lui. L'objet des sciences positives est, de sa nature, épuisable par l'intelligence, parce qu'il ne consiste que dans les rapports des choses, non dans leur réalité intime, ni dans leur

activité profonde. L'objet de la philosophie ne saurait être épuisé de la même manière, parce qu'il y a dans la réalité *autre chose* que de l'intelligence, à savoir de l'activité plus ou moins aveugle ou clairvoyante, de la sensibilité plus ou moins sourde ou aiguë, enfin des formes instinctives d'adaptation qui diffèrent de l'entendement réfléchi. Toutes ces puissances du réel ne sont pas sans un rapport profond avec les lois essentielles de l'intelligibilité, qui les dominent comme elles dominent tout le reste.

C'est d'ailleurs en nous-mêmes que nous en trouvons le type, c'est en nous que nous voyons l'activité et la volonté à l'œuvre, c'est en nous que nous sommes témoins du plaisir et de la peine, des émotions plus ou moins confuses, du bien-être ou du malaise indistincts, du sentiment continu, quoique confus, de la vie animale et végétative. Toutes ces manifestations de l'être, qui ne sont pas intellectuelles, nous les affirmons cependant intelligibles, parce qu'elles sont toutes soumises aux deux grandes lois de l'intelligence : identité et causalité. Nous avons beau ne pas toujours voir les causes de nos sensations et émotions, de notre humeur gaie ou triste, de nos tendances obscures et subconscientes, de nos volitions spontanées ou même réfléchies : nous sommes certains que ces causes existent, que tous nos états ou nos actes ont leurs raisons suffisantes et que, de plus, pas un d'eux ne porte la contradiction dans son sein, quelque contraires qu'ils puissent paraître entre eux. C'est d'après tout ce que nous trouvons dans notre conscience et pressentons dans notre subconscience que nous pouvons nous représenter et essayer de nous expliquer la vie dormante du minéral, la vie à demi éveillée du végétal, la vie de plus en plus vigilante et remuante de l'animal.

Nous n'avons donc pas besoin de facultés mystérieuses pour pénétrer dans le réel; nous n'avons besoin ni d'intuitions supra-intellectuelles, ni d'instincts supra-intellectuels, ni de sympathies supra-intellectuelles. Le fil de l'analogie avec notre conscience ne nous abandonne jamais dans le labyrinthe de la Nature. S'il nous abandonnait, n'ayant point d'ailes pour fuir en l'air, nous n'aurions plus qu'à nous arrêter, impuissans et silencieux, nous resterions à jamais perdus dans les ténèbres. Cherchons donc toujours et partout, sinon l'intellectuel, du moins l'intelligible. La philosophie est sans doute l'âme tout entière appliquée à pénétrer le réel, mais elle n'a d'autre moyen de le

connaître, de le comprendre, de le traduire à soi et aux autres, que de lui appliquer les lois de l'intelligence, qui s'appliquent aussi à l'activité et au sentiment. L'intelligence n'est pas en dehors du réel ; elle est le réel même parvenu à l'existence pour soi. La philosophie, étude du réel, est donc nécessairement intellection, non pas sentiment et volonté, quelque part qu'elle doive faire au sentiment et à la volonté. C'est par des inductions méthodiques qu'elle doit faire cette part, non en se laissant guider par des impressions vagues ou de vagues divinations. Tout, en philosophie, doit être motivé et raisonné, ce qui ne veut nullement dire que la philosophie doive réduire toute l'étude de la réalité à la pure raison ou à de pures idées de la raison. Non, elle doit seulement partir de ce principe qu'il y a en toutes choses de l'intelligible, et que rien ne peut se produire en dehors des lois posées par l'intelligence comme universelles : identité et causalité. La tâche de la philosophie, comme celle de la science, c'est de mettre de plus en plus en évidence la profonde rationalité des choses. Elle ne sépare jamais réalité et intelligibilité, vie et lumière; elle aussi a pour devise : *Fiat lux!*

Par cela même qu'elle est ainsi la plus spéculative de toutes les spéculations, la philosophie est aussi la plus pratique de toutes les pratiques. Il y a en elle identité entre l'acte le plus haut de la pensée et l'acte le plus haut de la moralité; de part et d'autre, c'est le désintéressement absolu, c'est le moi s'identifiant avec le tout. La philosophie, connaissance des réalités vraies, est donc du même coup affirmation et même génération des valeurs vraies. Pour rendre la philosophie réellement *pragmatique*, gardons-nous de la rabaisser à la poursuite de l'utile et du commode. C'est précisément parce qu'elle se déprend entièrement de nos utilités, de nos commodités, de nos fins humaines, qu'elle nous élève à la vie morale et nous révèle des fins plus qu'humaines. Après s'être demandé ce qui est réellement réel et vraiment vrai, elle se demande ce que vaut le réel, ce que vaut le vrai, ce que vaut le monde entier, ce que vaut la vie, ce que vaut l'intelligibilité découverte par l'intelligence dans le monde et dans la vie. En un mot, le dernier des problèmes philosophiques, c'est le problème du *bien*. Toute interprétation de l'existence est en même temps une évaluation de l'existence.

Il est clair que cette évaluation, une fois faite, doit dominer

la morale, mais en elle-même, elle n'est pas encore la morale; elle fait partie de la philosophie première, qui, outre le réel ultime et le vrai ultime, cherche le bien ultime. Sans la réalité immatérielle qui est dans les phénomènes matériels, il n'y aurait pas de psychologie; sans la vérité intelligible, qui est au fond de toutes les relations saisies par l'intelligence, il n'y aurait pas de logique; sans le bien, qui est également au fond du réel et du vrai, il n'y aurait pas de morale. La philosophie voit partout et en tout l'être, le vrai et le devoir-être; je veux dire que rien ne lui paraît fixé et immobilisé dans l'existence du fait actuel; elle érige ce fait même en vérité par l'intelligibilité qu'elle y montre, puis elle voit au delà du fait la tendance à changer et à changer en mieux, au delà de ce qui est, ce qui *peut* être, ce qui *doit* être.

Pour accomplir cette partie de sa tâche, qui en est l'achèvement, elle ne se place pas au point de vue de nos fins proprement humaines, mais elle subordonne ces fins elles-mêmes à quelque chose qui les explique en les dépassant.

Ce que la philosophie actuelle doit retenir des doctrines qui introduisent les considérations morales dans la spéculation métaphysique, c'est que la philosophie ne peut pas se réduire à une sorte de science froide et de miroir glacé, comme les sciences qui portent sur des objets extérieurs et sur leurs relations dans l'espace et dans le temps. C'est l'être tout entier, l'être intime, qui est l'objet de l'interprétation philosophique, c'est l'être à la fois pensant, sentant et voulant; c'est, si l'on veut, le « cœur » en même temps que l'intellect. Il en résulte une perpétuelle intervention de tous les élémens de notre être dans les grands problèmes philosophiques qui intéressent précisément notre être tout entier. La philosophie est l'usage réfléchi et motivé de toutes nos puissances intimes pour pénétrer l'intimité du réel; de même que la religion est l'usage spontané, imaginatif et sentimental, de ces mêmes puissances. Il y a longtemps que Platon lui-même a dit : il faut philosopher avec toute son âme, non seulement parce que toute l'âme n'est pas trop pour rechercher la vérité dernière touchant la réalité, mais parce que l'âme entière est la réalité même parvenue au point le plus haut de son évolution. On a donc le droit, quand on interprète le monde, de placer au fond des choses le germe de tout ce que nous trouvons développé en nous-mêmes.

Outre cette tâche spéculative et indivisiblement morale, la

philosophie de notre époque a une tâche sociale qui va croissant.

Les sociétés modernes ont besoin de fins nouvelles ou renouvelées à concevoir, à aimer et à vouloir; elles ont besoin d'une justification scientifique et philosophique des fins les plus hautes que l'humanité puisse poursuivre; elles ont besoin d'un idéal en harmonie avec la réalité, idéal qui, sous une forme de plus en plus consciente et raisonnée, puisse s'imposer à l'éducation, à la conduite nationale et internationale.

Outre que le mouvement scientifique des sociétés modernes réclame une morale aussi scientifique qu'il est possible, le mouvement industriel, qui n'est que la science appliquée à la vie matérielle, réclame une application parallèle de la science à la vie sociale. Dans l'ordre matériel, le progrès de l'industrie aboutit au progrès du *bien-être;* il tend à augmenter l'*intensité* et la *durée* moyenne de la vie, ainsi que son *extension* dans l'*espace* et son *expansion sociale;* il aboutit donc à augmenter ainsi la valeur de la vie. Il tend de même à se traduire par une augmentation parallèle de *jouissances*, compensée d'ailleurs en partie sur certains points par une augmentation de souffrances. A tort ou à raison, la masse de l'humanité espère que les jouissances, grâce à une civilisation mieux comprise et mieux ordonnée, finiront par l'emporter plus qu'à présent sur les souffrances. C'est le fond même des espoirs socialistes.

Pour réaliser cet idéal dans la mesure du possible, la morale des sociétés modernes doit chercher une conciliation, aussi grande qu'il sera possible, entre la doctrine du *devoir* et celle du *bonheur*. Par cela même, elle reviendra en partie au point de vue antique, mais de manière à en opérer la synthèse avec le point de vue chrétien. Les anciens ne séparèrent jamais sagesse et félicité; l'idée de la vie heureuse était, à leurs yeux, inséparable de celle de la vie vertueuse. Les Chrétiens, comprenant le côté triste de la vie et la nécessité du sacrifice, creusèrent l'abîme entre sagesse et bonheur. Les modernes doivent, selon nous, chercher une synthèse qui, unissant de nouveau les deux termes, réconcilie la moralité avec la nature.

Cette synthèse en enveloppera une autre, celle du bien *individuel* avec le bien *social*. Ici encore, l'antiquité nous a donné l'exemple; elle ne séparait pas le bien du citoyen d'avec le bien de la Cité. La morale antique était essentiellement civique. Mais tandis que, dans l'antiquité, la Cité avait des bornes

étroites, elle tend, depuis le christianisme, à embrasser la société humaine tout entière. Il faut donc que la morale soit, non seulement *naturelle* et non seulement *individuelle*, mais encore *universelle*, c'est-à-dire qu'elle recherche la commune loi de la nature, de l'individu et de la société. Les trois idées dominatrices : *nature*, *personnalité*, *collectivité*, doivent être réconciliées en un tout qui satisfasse à la fois les besoins scientifiques et philosophiques de l'esprit moderne. La vraie morale sera donc indivisiblement une œuvre de conscience individuelle et de conscience collective.

Toute société a besoin d'idées-forces communes. Ces idées, qui deviennent une sorte de trésor social, ont pris dès la plus haute antiquité la forme religieuse. A la horde correspondait généralement la croyance aux esprits, au clan l'animisme, à la Cité le polythéisme, à la grande vie nationale et internationale le monothéisme. Nous trouvons partout et toujours, dans l'histoire des sociétés, des représentations collectives qui enveloppaient une philosophie du monde et de la vie; aujourd'hui, nous sommes témoins d'une sorte d'anarchie intellectuelle qui enlève à notre civilisation moderne sa force d'action morale en même temps que de création esthétique et de transformation sociale.

Où va notre société actuelle? Elle semble l'ignorer. Ce qu'elle veut, elle ne le sait guère. Les fins les plus hautes et les plus désintéressées demeurent noyées dans la brume; dès lors, au lieu de travailler pour l'incertain, la plupart des hommes s'attachent au certain, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus rapproché, de plus immédiatement utile, à ces intérêts dont Marx veut faire les seuls moteurs de l'histoire, dont les pragmatistes osent faire les moteurs de la science même et de la philosophie. De là à l'égoïsme universel il n'y a qu'un pas. C'est donc un but clairement défini qui nous manque, c'est une idée directrice qui s'impose à tous les esprits. Que derrière tous les nuages brille une étoile au ciel des idées, hommes et peuples iront à l'étoile.

ALFRED FOUILLÉE.

REVUE LITTÉRAIRE

LE ROMAN ET L'HISTOIRE

MM. Jérôme et Jean Tharaud viennent de publier *La tragédie de Ravaillac* (1). Ils n'ont pas, sous le titre de l'ouvrage, inscrit ces deux mots : roman historique ; — et ils ont bien fait. Non que *La tragédie de Ravaillac* ne soit pas un roman historique : elle en est un, et à merveille ; mais on a compromis ce genre de telle sorte qu'aujourd'hui son étiquette est scandaleuse.

La vérité de l'histoire et la liberté du roman, voilà deux choses qui ne se réunissent pas sans difficulté. Or, les romantiques avaient également la passion de l'histoire et le don presque monstrueux de l'inexactitude. A propos d'un drame d'Alexandre Dumas le père, M. Henry Bidou notait, il n'y a pas longtemps, ce qu'a de ridicule et d'abominable même l'immense caricature de la France et de son passé composée, avec un frivole acharnement, par le plus fécond de nos écrivains. Le plus fécond et le plus abondamment populaire. Ainsi, une absurde image de nos grands siècles est, par lui, répandue à profusion dans les esprits. Il le faisait avec une espèce de bizarre innocence ; et il ne s'était aucunement promis de transformer nos rois en des fantoches libidineux, le Louvre en un lieu mauvais, comme s'il secondait une

(1) *La Tragédie de Ravaillac* (chez Émile-Paul). Des mêmes auteurs, *les Frères ennemis* (Cahiers de la quinzaine, 1906) : — *Dingley, l'illustre écrivain* Édouard Pelletan, 1906 ; nouvelle édition chez Émile-Paul, 1911) : — *Bar-Cochebas* (Cahiers de la quinzaine, 1907) : — *la Ville et les champs : l'Ami de l'ordre* et *les Hobereaux* (Édouard Pelletan, 1907) ; — *la Maîtresse servante* (Émile-Paul, 1911) ; — *Hommage au général Charette* (Champion, 1912) ; — *la Fête arabe* (Émile-Paul 1912).

polémique républicaine : c'est tout de même le résultat de son œuvre. Or, il paraît que toute une jeunesse apprit dans ses livres si attrayans l'histoire de France. Son monument, par Gustave Doré, montre l'ouvrier, la mère et l'enfant si assidus à le lire et à le croire qu'on en ressent la plus vive inquiétude ; et l'on voudrait les avertir.

Ces romantiques, qui avaient tant d'imagination, qui inventaient avec un tel entrain ce qu'ils ne savaient pas, n'auraient-ils pu, n'auraient-ils dû laisser l'histoire un peu tranquille? Pourquoi ne plaçaient-ils pas dans la lune ou ailleurs, n'importe où, leurs personnages si peu humains, leurs anecdotes si peu réelles? Le passé ne réclame point notre unique admiration ni même, d'un bout à l'autre, notre amitié. Il se contenterait de notre indifférence ; ou bien il mérite notre bonne foi scrupuleuse, attentive. Et, le roman historique, tel qu'on le pratiquait jadis ou naguère, c'est une grosse entreprise de légère et insupportable diffamation.

Notre temps, qui a gâté beaucoup d'idées, qui en a même avili plusieurs, a pourtant amélioré l'idée de l'histoire. Nous avons, mieux qu'autrefois, le respect de la vérité ancienne. La méthode de nos recherches a pris une excellente finesse, nous aimons les documens et leur juste commentaire, les faits authentiques et la rigueur méticuleuse du récit. Mais alors, n'est-ce pas la fin de ce genre qui eut de la vogue, le roman historique ?

Non pas ! Et, au contraire, plus sévère sera l'idée de l'histoire, plus elle réservera auprès d'elle la place du roman. Voire, si l'histoire se borne à consigner les fragmens d'incontestable réalité qu'elle attrape dans le désastre des époques, elle laisse au romancier le soin d'une résurrection plus hardie.

Plus hardie, mais encore prudente ! Un père Dumas fausse tout. Ce qu'il emprunte à l'histoire, c'est l'occasion, le prétexte de ses folles fantaisies ; c'est le pittoresque dont il abusera; et c'est le commencement d'une combinaison qu'il s'ingéniera, bien doué, à munir de complications abracadabrantes.

Le roman historique qu'une honnête idée de l'histoire tolère et même encourage est, comme l'histoire, soucieux de vérité : il souhaite de donner la vie à la réalité de l'histoire. Il est un art d'imagination : mais cette imagination, très érudite et soumise, ne se livre point à son démon : elle invente de la vérité, du moins le veut-elle.

MM. Jérôme et Jean Tharaud, pour écrire leur *Tragédie de Ravaillac*, ont assemblé tous les témoignages utiles, le *Procès*, les histoires de Péréfixe, du P. Mathieu, de Mézerai, de Daniel, de Boulanger, les mé-

moires, souvenirs et correspondances, les recueils de pièces et d'archives. C'est ce que fait un historien. Le romancier ? Quand ils ont dénombré les sources de leur information précise, ils ajoutent : « Voilà certes de beaux documens et qui invitent à rêver. Mais pour en sentir tout le prix, il faut, les ayant vus, faire le tour des remparts d'Angoulême et, remontant la Charente, aller jusqu'aux prairies de Touvre, sous le château ruiné auquel la tradition populaire rattache par un sentiment profond la mémoire de Ravaillac, au bord de ce gouffre glacé sur lequel assurément, comme tous les enfans du pays, il est venu pencher son visage, et dont les eaux mystérieuses qu'agite un bouillonnement perpétuel semblent retenir encore l'ombre de son âme tourmentée. »

Je ne crois pas qu'il fût possible de mieux déterminer le caractère et aussi les règles d'un genre qui désormais, ayant reconnu ses conditions, florira de nouveau.

Ce n'est pas tout à fait de l'histoire ; c'est, tout à côté de l'histoire, une vivante hypothèse. On a dit que l'histoire était déjà une petite science hypothétique : à la minute où elle s'écarte des documens, oui. Mais elle contient aussi le document, qui a sa valeur brute. Astreinte au seul document, elle n'est, je l'avoue, que de la mort embaumée. L'imagination dégage de ses bandelettes ce cadavre d'un Lazare qui soudain marche, parle et, sur sa mobile physionomie, montre son âme. Science et poésie ont accompli ensemble ce miracle qui n'a nulle analogie avec les machinations des pères Dumas.

MM. Jérôme et Jean Tharaud prennent leur triste héros tout petit. Le voici, bambin, dans les rues d'Angoulême, cité âpre et rude. Le roc où est perchée Angoulême « la porte très haut dans le ciel comme une couronne royale. » Sa cathédrale lève devant l'horizon large une façade « pareille à une main de paix. » Des remparts l'entourent, qui la fortifiaient et qui sont devenus un promenoir mélancolique. Un climat très sec : les pierres ne moisissent pas ; elles se dorent et elles « donnent à cette ville de l'Ouest une imprévue couleur d'Orient. » Une vallée où se mêlent toutes les nuances du bleu. Une rivière : « tout ce qu'elle touche est riant, aimable comme l'esprit des Valois qui sont nés sur ses rives ; ce qu'elle laisse sur sa gauche est morne, désolé, violâtre ; la mousse, le genêt, le buis jaune et le pauvre genévrier, quelques cyprès s'y élancent : c'est triste comme Ravaillac. » La désolation de la Judée ; et les coteaux « qui produisent l'eau-de-vie la plus embaumée du monde. » Mais la principale beauté du paysage est

le ciel, plein de lumière et où la mer toute proche lance les flottes de ses nuages.

La description d'Angoulême, au début de ce livre, occupe trois pages que j'ai peine à résumer, tant elles sont denses et composées des seuls détails caractéristiques. Dès l'abord, on est informé des volontés de cet art, très riche et bref, qui élimine beaucoup sans s'appauvrir, qui tasse fortement ce qu'il garde, et qui pourtant a le secret de ne point écraser son trésor : il ne laisse pas de bourre entre les objets, il y laisse passer de l'air.

Angoulême, durant la jeunesse de Ravaillac, est peuplée de prêtres et de moines. Les sanctuaires, nombreux sur ses pentes, sont démolis. La campagne environnante est huguenote ; la cité, hardiment catholique, orgueilleuse et inquiète.

Le père de Ravaillac, un ivrogne. Sa mère, tendre et pieuse. Le petit Ravaillac est dévot. Toute son histoire sera l'histoire de sa dévotion, qui aura mal tourné. Pendant que nous verrons cet étrange garçon s'acheminer au crime, nous verrons aussi une idée se corrompre, la plus belle idée, l'idée religieuse, devenir une maladie dans une âme. Et, si l'aventure de Ravaillac est émouvante, le spectacle des tribulations qu'une idée subit sera encore plus pathétique. Les idées gouvernent le monde ; mais il arrive que ces impératrices du monde deviennent folles. Les annales de l'humanité en témoignent, pour l'effroi du lecteur.

La dévotion du petit Ravaillac est un sentiment qu'il tient de sa ville natale et de sa mère, un sentiment où il y a de la douceur rêveuse et de la politique. Les catholiques d'Angoulême ont redouté que leur ville fût livrée aux huguenots du roi de Navarre. Maintenant, le roi de Navarre possède la France. Le petit Ravaillac a hérité la peur et la haine qui, depuis des années antérieures à lui, tourmentent les esprits et les cœurs, là-bas, sur le rocher d'Angoulême. Ses oncles, Nicolas et Jean Dubreuil, chanoines de la cathédrale, lui apprennent à lire, le promènent dans les ruines des couvens et des chapelles, lui montrent le mûrier où les Huguenots ont pendu le gardien des Cordeliers : « ces propos et tout ce qui monte de colère et de ressentiment d'un tas de pierres noircies, ce furent là les voix moroses qu'entendit le jeune enfant. » Et, comme il est difficile d'analyser par le menu ces influences du sol et de l'atmosphère, une image les résumera : « En août, on voit fleurir sur les pentes d'Angoulême une bizarre fleur soufrée, de la giroflée sauvage ; son air est misérable et son parfum violent : elle fait songer à Ravaillac, triste fleur de ce rocher catholique. »

Le jeune Ravaillac est valet de chambre et clerc chez un tabellion. A l'église, où il fréquente avec assiduité, il entend les prédicateurs flétrir le roi renégat et, fort éloquens, dérouler la persuasive anecdote de Judith honorée pour le meurtre d'Holopherne. La vie qu'il mène, pauvre vie de paresse et d'abjection, ne l'occupe guère : sa véritable vie est ailleurs que dans son activité quotidienne, dans sa pensée qui n'a aucun emploi et qui va bon train comme des nuages sous le vent.

Il quitte Angoulême et vient à Paris solliciter des procès. Il a dix-huit ans ; il n'est qu'un saute-ruisseau de la basoche. Mais, tandis qu'il a bien l'air de s'agiter autour de mille intérêts procéduriers, il examine les « secrets de la providence éternelle ; » de jour et de nuit, il a des révélations et les interprète au gré de sa terrible fantaisie. Un peu plus tard, il entre aux Feuillans, comme frère convers. Les jeûnes lui échauffent la cervelle. On s'aperçoit qu'il est un visionnaire ; et on le chasse. Il retourne à Angoulême et vit auprès de sa mère, indigente. Moyennant un peu de blé, de lard et de vin, il enseigne à des écoliers le catéchisme catholique et romain. Mais bientôt il doit quarante-neuf livres, dix sols, trois deniers : on le met en prison.

A la prison comme à la maison, comme dehors, il n'est hanté que d'un souci : la France aux mains de l'hérésie. Une fois libre, il part, afin de parler à ce roi qui ne cesse de le hanter : il l'avertira de faire la guerre aux gens de la religion prétendue réformée. Mais si le Roi ne cède pas ? Ravaillac n'a point encore décidé d'être la Judith nouvelle.

A dater de ce moment, il y a, dans la tragédie de Ravaillac, deux personnages : Ravaillac et le roi Henri. Tout les sépare : les distances matérielles et les autres, celles qui semblent infranchissables. Ravaillac et le roi Henri sont prodigieusement étrangers l'un à l'autre. Le roi Henri ne sait pas l'existence de Ravaillac : et Ravaillac lui-même ne sait pas qu'il tuera le roi Henri. Pourtant le Roi et le garçon perdu ne font pas un geste qui ne prépare et leur approche et enfin leur rencontre. Les hasards travaillent dans l'ombre ; et on les dirait concertés.

Cette extraordinaire combinaison des incidens, MM. Jérôme et Jean Tharaud l'ont développée avec une habileté parfaite. Ils nous mènent au Louvre, où le Roi, vieil énamouré, se fait lire l'*Astrée ;* et la ferveur galante des bergers surexcite en lui jusqu'à la passion le caprice qu'il a pour Mlle de Montmorency, enfant mutine : celle-ci, nymphe dans un ballet de la Cour, a simulé de lui lancer au cœur un javelot. Ce javelot d'amour, en attendant le poignard de la haine, comme si une allégorie annonçait une réalité. Puis nous sommes transportés sur la grand'-route qui va d'Angoulême à Paris. Sur la grand'route, de paroisse en

paroisse, circulent, comme des troupes vagabondes, les fausses nouvelles, les mensonges de sottise ou de malignité : l'on raconte que, pour la Noël, le Béarnais fomente une Saint-Barthélemy de tous les bons catholiques. Sur la grand'route circule aussi, farouche et entêté, Ravaillac. Les troupes de mensonges et de nouvelles fausses, il les croise et lie compagnie avec elles. Dès lors, il se dépêche. Il a hâte d'être à Paris, afin de formuler, devant le Roi, ses remontrances.

Il va au Louvre ; mais on lui refuse l'entrée. Il insiste ; on l'éconduit. On le fouille : il n'a rien sur lui, ni un couteau, ni aucune arme. Et il s'éloigne.

Les deux lignes sinueuses de ces destinées qui se cherchent se sont un instant presque jointes ; puis elles s'écartent.

Chassé, Ravaillac renoncera-t-il au salut de la catholicité, salut qu'il a conscience de tenir entre ses mains ? Non, certes. Mais il pose la question de savoir si la religion l'autorise à employer, pour ce devoir, le seul moyen qu'il ait à sa disposition désormais et qui est, faute de voir le Roi et de le convaincre, de le tuer. Ce problème, au bout du compte, l'embarrasse. Et il consulterait volontiers un prêtre. Seulement, il se méfie : avant de hasarder cette démarche, il épilogue avec lui-même ; il n'aboutit point à une certitude. Il interroge des religieux et leur demande si un confesseur est tenu de révéler la confession d'un gaillard qui, devant lui, s'est ouvert de son projet de tuer le Roi. Les religieux le prennent pour un sot et l'envoient promener. L'un d'eux l'engage à dire des chapelets, à manger de bons potages et à retourner dans son pays. C'est la sagesse, mais offerte à un garçon qui n'est pas sage : en d'autres termes, ce n'est rien.

Obéissant tout de même, Ravaillac retourne à Angoulême. Vient le temps pascal : et il jeûne, il fait de longues pénitences. Or, il entend que le Pape a menacé d'excommunication le roi Henri, lequel répondit que, si le Pape l'excommuniait, il le déposséderait. Et alors, lui, Ravaillac, ne dort plus : il se remet en route.

Avant de partir, il voudrait communier. Il se confesse à Dieu, directement ; et il attend que Dieu, par un signe, lui donne permission d'aller à la sainte table. Aucun signe ; un grand silence, où fait seule du bruit son inquiétude. Il invente alors un stratagème à peu près charmant et que voici : « Quand le matin fut venu, il se rendit, en compagnie de sa mère, dans l'église Saint-Paul où il avait été baptisé. Il entendit la messe, puis, au moment de communier, il accompagna la vieille femme dans la petite procession qui se dirigeait vers l'autel. Lorsqu'elle se fut agenouillée devant la sainte nappe, il se mit debout

derrière elle et resta là, les mains jointes, tandis qu'elle recevait l'hostie, avec l'espoir qu'un peu de cette rosée de grâce qui allait descendre sur elle retomberait peut-être sur lui. » Ce trait, MM. Jérôme et Jean Tharaud l'ont emprunté au témoignage même de Ravaillac, à ses aveux et récits épars. Il est d'une vérité manifeste. Il est extraordinaire et joli. Le pauvre diable, à qui Dieu n'a point répondu, ne sait pas si Dieu l'approuve ou, du moins, lui pardonne. Il lui manque l'assurance de ne pas défendre Dieu malgré Dieu ; et, dans le doute qui le martyrise, il n'ose pas recevoir l'hostie. Il se tient à quelque distance, humble infiniment. Il se tient à peu de distance, pour être là, aux alentours de la grâce, et en recueillir les bribes égarées. Puis n'a-t-il pas une sorte de confiance obscure ou de vague espoir qu'entre sa mère et lui subsistent ces liens qui unissent les âmes et font participer l'une aux vertus de l'autre? Tout cela, dans ses ténèbres spirituelles, bouge, apparaît, disparaît comme des lueurs.

Il est en route. Il hésite encore. Il a un couteau. Un jour, il en brise la pointe. Ensuite, un jour, il l'aiguise sur une pierre et lui refait une pointe. Il a des remords; et bientôt il craint que ses remords ne soient des faiblesses, des langueurs de son dévouement religieux. Il est un endroit où se rassemblent des idées, celles-ci venues de lui, celles-là venues d'ailleurs, des idées pareilles à des gens qui se réunissent pour des disputes. Tels de ces gens, qui n'ont pas raison, parlent plus fort que personne et ont le dernier mot; ou bien, ils parlent sur un ton qui séduit les multitudes, les charme, les entraîne. Il y a des multitudes, dans l'âme du pauvre Ravaillac, des multitudes que secouent des orateurs perpétuels et divers. Mais une voix domine les autres et ordonne de tuer le Roi.

Le Roi, de son côté, a des pressentimens. Il est troublé, inquiet et annonce qu'il mourra bientôt. Il ne sait pas d'où l'avertissement lui vient. « L'homme du rocher d'Angoulême n'a pu encore arriver jusqu'à lui, pénétrer dans son Louvre; mais déjà il le frappe d'une main mystérieuse. Sa présence invisible, ses pensées forcenées forment autour du Roi on ne sait quel triste concert qu'il est seul à entendre, et partout il voit la mort. » Le même jour, à la même heure, le Roi est à Saint-Roch, pour y entendre l'office; et Ravaillac est à Saint-Benoît, pour la messe. Le Roi devine qu'il est sur le point de mourir, tandis que Ravaillac, à genoux, médite la mort du Roi. Et le Roi dit à Bassompierre, qui l'encourage en lui parlant de belles femmes : « Mon ami, il faut quitter tout cela !... » Il est mélancolique ; l'homme du rocher d'Angoulême l'est davantage. Chacun d'eux sur son chemin,

le Roi et le meurtrier, comme des voyageurs qui se hâtent, devancent le point où ils sont, devancent les minutes après lesquelles l'un et l'autre vont se rencontrer. Et ils approchent enfin du carrefour. Ils se rencontrent. L'acte s'accomplit.

Je ne crois pas, — mais aussi je n'ai pas l'imprudence de l'affirmer, — que l'historien le plus averti ait à signaler des fautes graves dans le livre de MM. Jérôme et Jean Tharaud. Du moins semble-t-il que les faits principaux et le détail du récit reposent sur de valables documens.

MM. Jérôme et Jean Tharaud cherchaient la vérité, non le pittoresque : et ce fut, pour eux, la bonne sauvegarde, s'il n'est certainement rien de plus périlleux, et puéril, et vain, que la recherche du pittoresque. Ils ont évité ce défaut. Et même ils désiraient plutôt que leur récit ne fût aucunement pittoresque, suivant le conseil du plus intelligent historien romain, Salluste, qui raconte les aventures de Jugurtha ou de Catilina *quo minus mirandum sit*, de telle sorte que la lecture en soit aussi peu déconcertante que possible. Le pittoresque nous étonne; et, s'il nous amuse, c'est en marquant très fortement la différence des spectacles ou des sentimens qui nous sont familiers et de l'objet qu'il s'applique à orner de nouveautés surprenantes.

L'auteur de *La reine Margot* nous divertit de cette façon, s'il nous divertit. Salluste, lui, ne souhaite que de nous rendre intelligible l'âme d'un Jugurtha ou d'un Catilina; pareillement, MM. Jérôme et Jean Tharaud, l'âme de leur Ravaillac. Alors, il ne faut pas nous déconcerter, mais au contraire nous familiariser avec ces âmes si étranges.

D'autre part, il faut se garder d'amener à nous ces âmes; c'est nous qu'il faut conduire à elles. Certains historiens faussent tout, en ayant trop de complaisance à l'endroit du lecteur moderne, quand ils modernisent excessivement l'antiquité ou l'ancienneté, quand par exemple ils nous présentent la belle anecdote emblématique d'Antoine et de Cléopâtre comme les simples et un peu vulgaires amours d'un militaire qui décline et d'une petite femme qui a besoin d'appui. La vérité historique n'est ni dans le pittoresque ni dans la vulgarité. Elle peut être pittoresque, involontairement; et elle nous devient familière au moment où l'on nous a fait sentir, toucher ce qu'il y a d'humanité permanente sous les dehors variés des époques. MM. Jérôme et Jean Tharaud ne s'y sont pas trompés : c'est l'un des mérites, l'un des agrémens de leur ouvrage. Et, partant d'un juste principe, ils ont procédé avec ce tact qui révèle les artistes parfaits.

Ils sont des artistes parfaits. Tout d'abord, on s'en aperçoit à leur

langage, qui est le bon langage français, avec peu de mots, les mots utiles, — mais aucune pensée ne réclame beaucoup de mots ; — sans néologismes : si l'on n'ignore pas la signification des mots qui sont le vocabulaire autorisé, l'on ne manque pas de mots et l'on n'invente pas de mots qui, étant neufs, n'éveillent dans l'esprit nulle idée. Si l'on aime son art, on ne détraque pas son outil, comme font les mauvais écrivains, gaspilleurs de mots.

MM. Jérôme et Jean Tharaud ont le souci d'écrire bien, d'écrire bref. Ils aiment une élégance serrée, voire un peu sèche ; et Joubert les eût estimés, qui a écrit : « Génies gras, ne méprisez pas les maigres ! » Ils ne sont pas très curieux, probablement, de donner à leur phrase une qualité musicale : ils veillent à son harmonie, mais ils ne comptent pas sur les sons pour évoquer leur pensée. Ils n'appellent pas la poésie et ses ressources mélodieuses au secours d'une prose qui est exactement de la prose et fort bien. Plutôt que des musiciens, ne seraient-ils pas des peintres et, mieux encore, de vigoureux dessinateurs qui, avec peu de traits, campent une attitude ?

D'ailleurs, ils ne dessinent pas pour le seul plaisir de tracer et de combiner des lignes belles ou adroites. La virtuosité, aux tentations de laquelle cèdent si aisément d'autres artistes, n'est pas leur fait ; et il y a de l'austérité dans leur façon de se borner à leur propos, sans le dépasser jamais. La chose dite, ils n'ajoutent rien, quand d'autres artistes ajoutent et ajoutent !... Ils ont le talent de marquer un geste qui caractérise un personnage, à l'instant où ce personnage modifie la série des événemens ; et ils ont l'abnégation de ne pas marquer un geste, fût-il admirable et même fût-il amusant à esquisser, un geste sans conséquence.

Voici la règle de MM. Jérôme et Jean Tharaud : le récit d'abord ; et soumission de tout le reste à l'exigence première du récit.

Les commentaires, les confidences de l'auteur, ces gloses qui, des notes ou des marges, montent ou rampent jusqu'au récit, se glissent dans sa vive substance, s'y introduisent et l'encombrent, MM. Jérôme et Jean Tharaud les suppriment. Mais ils ne pourraient pas les supprimer, s'ils n'avaient, dans ce qu'ils laissent, mis tout ce qu'il faut de solidité, de réalité claire et de richesse ramassée. Ils l'y ont mis. C'est ainsi qu'ils accomplissent le chef-d'œuvre d'un art robuste et prompt.

Le récit des faits. Ils ne sont pas de ces écrivains très ingénieux et appréciables qui, avec très peu de matière, composent un roman, le roman de leur rêverie, l'essai de leur badinage, le malin poème de

leur philosophie. Mais le récit des faits ne va-t-il pas nous mener, tout bonnement, au roman d'aventures ? Et nous reviendrions au père Dumas. Disons, pour que cet inconvénient nous soit épargné : le récit par les faits.

Il y avait, dans l'existence de Ravaillac, tous les épisodes les plus aguichans pour le romancier. MM. Jérôme et Jean Tharaud ne se contentaient pas de cette aubaine. Le sujet de leur « tragédie, » ce n'est pas seulement l'histoire de Ravaillac, mais ce problème-ci : comment, à la fin du XVIe siècle et au début de l'autre siècle, un pauvre enfant très dévot de l'église a-t-il tourné au meurtre? Le sujet de leur « tragédie, » c'est l'analyse de cette dépravation singulière. Et, de cette manière, le sujet de leur « tragédie » a quelque analogie avec le sujet de *Britannicus* où l'on voit comment « les délices de Rome en devinrent l'horreur. » Je ne songe pas à comparer *Britannicus* et *La tragédie de Ravaillac* plus amplement. Mais enfin l'art de MM. Jérôme et Jean Tharaud, je le rapporterais plus volontiers à l'esthétique racinienne qu'à nulle autre : le père Dumas, je ne l'ai cité que pour le contraste. *La tragédie de Ravaillac* mérite ce nom de « tragédie : » ce n'est pas un petit éloge ; et c'est l'indication d'un art très dégagé des influences romantiques, d'un art, — à vrai dire, — classique. Classique sans imitation des dehors, mais classique par nature, dans son essence même, comme dans ses moyens, comme dans ses procédés, comme dans son vocabulaire et comme dans tout le détail de son arrangement.

Peut-être, en lisant *La tragédie de Ravaillac*, n'évitons-nous pas de nous demander pourquoi l'on nous raconte cette histoire. Que nous veut-on? Ravaillac, nous ne pensions pas à lui!...

Je crois que nous éprouvons, d'un bout à l'autre de ce livre, ce sentiment, qui n'est pas sans nous détacher un peu du livre et de son intérêt. Nous avons accoutumé de prétendre qu'un livre soit une réponse à quelqu'une de nos curiosités ou de nos inquiétudes. Et, ce Ravaillac, nous l'avions oublié ; nous vivions sans lui.

Mais il est, ce Ravaillac, un anarchiste! Et sommes-nous si légers qu'en un temps de si rude anarchie, le nôtre, un tel garçon ne nous importe guère?... Oui! Seulement, ce n'est point l'anarchiste ni l'anarchie que MM. Jérôme et Jean Tharaud examinent : c'est Ravaillac, et tout uniment lui. Vers la fin du volume, ils mettent en parallèle Ravaillac et le misérable Caserio ; mais ce n'est que pour affirmer les singularités de Ravaillac. Il ne résulte pas de leur ouvrage une théorie de l'anarchisme, ni même une opinion; leur anarchiste, ils ne le

présentent ni comme un héros ni comme un bandit. Les terribles châtimens du régicide, ils ne les blâment ni ne les approuvent : ils les constatent. Et, leur criminel, sans l'incriminer davantage ou le disculper, ils le constatent, satisfaits de savoir la tête qu'il avait, et le cœur, et l'âme.

Telle est *La tragédie de Ravaillac*, étrangère à cette époque-ci, étrangère à toute « actualité » contemporaine. Et tels sont tous les ouvrages de MM. Jérôme et Jean Tharaud. *Les frères ennemis :* deux jeunes hommes de la Renaissance qui, dans Genève, ont affaire à la frénésie répandue par Calvin ; les auteurs ne prennent aucunement parti dans la querelle de ces théologiens. Mais l'un des frères est de race italienne (ils ne sont frères qu'à demi) : et le plaisir sera de voir comment se mêle une théologie du Nord avec de chaudes et voluptueuses velléités méridionales. *Dingley, l'illustre écrivain :* un romancier de Londres, féru d'impérialisme et qui a consacré tout son génie au fougueux idéal de l'universelle Angleterre ; les auteurs ne jugent pas son ambition. Mais Dingley, impérialiste dans le bonheur, a des chagrins qui tourmentent sa splendide et brutale énergie : et le plaisir sera de voir comment une idéologie dépend de quelques accidens, de hasards, les dompte et, en quelque mesure, leur cède. *Bar-Cochebas :* un petit juif de Buda-Pesth, qui, ayant lu le *Cid*, se tuera, faute de tuer les insulteurs de son père ; les auteurs ne se montrent ni antisémites ni philosémites. Mais le plaisir sera de voir comment l'idée française ou espagnole de l'honneur travaille dans l'esprit d'une race qui ne l'a pas inventée pour son usage. *L'Ami de l'ordre, les Hobereaux, la Maîtresse-Servante, la Fête arabe* traitent, et pareillement, d'autres sujets de la même espèce. Après Genève calviniste, Londres agité par la guerre du Transvaal, la Hongrie et ses nombreux échantillons ethniques, voici Paris sous la Commune, le Périgord pendant la guerre allemande, le Limousin que l'intrusion parisienne démoralise et l'oasis algérienne bouleversée par les Latins. Dans le temps et dans le monde, grands liseurs et grands voyageurs, MM. Jérôme et Jean Tharaud promènent une remarquable curiosité. Les quelques volumes qu'ils ont signés contiennent déjà bien des siècles et bien des pays, des fragmens de siècles et de pays, mais aussi des fragmens où ils enferment beaucoup de durée et d'espace. Le décor et le paysage tentent leur pinceau et leur crayon. Ce qui les tente davantage, c'est la diversité de l'âme humaine. Chacun de leurs sujets : un état de l'âme humaine, qu'ils étudient pour le seul plaisir de la connaître.

Et ils négligent de conclure.

Là encore, ils me semblent retourner, par-dessus le précédent siècle, si passionnément lyrique, et par-dessus le XVIIIe siècle, si ardent à promulguer ses doctrines, retourner à l'esthétique racinienne, classique. L'art, au XVIIe siècle, n'est pas absolument séparé, mais il est plus séparé que jamais de la vie environnante. Omettons, évidemment, les moralistes et les sermonnaires : l'art, au XVIIe siècle, ne gouverne pas les opinions ; il est un divertissement. Racine ne déroutait pas ses auditeurs en leur proposant de sentir comment Néron devint un meurtrier. Nous, qui venons après deux siècles de littérature démonstrative et qui, au surplus, avons repris nos libres et incertaines opinions à l'autorité qui les garantissait, nous portons notre inquiétude partout et nous quémandons partout des réponses : nous en réclamons à l'art même.

Il est possible que ce soit notre manie ; et je crois qu'elle a dénaturé l'idée de l'art : du moins l'a-t-elle modifiée. Une manie assez poignante et qui, malgré ses inconvéniens, a ennobli peut-être l'idée de l'art. Une manie, en tout cas, dont MM. Jérôme et Jean Tharaud ne veulent pas tenir compte, aujourd'hui.

Mais notons que l'œuvre de MM. Jérôme et Jean Tharaud, — si belle, vive et importante, — n'est encore qu'à la période des semailles dans un champ vaste et bien labouré. Ils lieront des gerbes opulentes : nous les verrons alors à cette tâche que d'autres font de trop bonne heure, quitte à ne pas lier grand'chose.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

AUX DEUX SOMMETS DE LA PLANÈTE

Pour bien comprendre l'œuvre des expéditions diverses qui ont réalisé dans ces dernières années la conquête de la calotte polaire boréale de la Terre, pour pouvoir classer commodément et départager les idées théoriques variées et les nécessités géographiques qui leur ont donné des physionomies si diverses, le plus simple est de considérer cette calotte polaire comme divisée en quatre secteurs égaux et convergeant au pôle, à peu près, — si on veut me permettre cette comparaison, — comme les quartiers d'une orange convergent vers son sommet. Deux de ces secteurs sont au Nord de l'Amérique ; celui qui prolonge vers le pôle l'Amérique occidentale et l'Alaska est resté jusqu'ici à peu près en dehors des trajets suivis vers le pôle, sinon de ceux qui ont eu pour objet le passage du Nord-Ouest ; nous le négligerons pour l'instant. Nous réserverons donc le nom de *secteur américain* au second qui comprend la plus grande partie de l'archipel Nord-Américain, le Groenland et ses annexes et se termine sur le méridien de l'Islande. Faisant face à ces deux secteurs nous en avons deux autres qui sont au Nord du vieux continent : le premier, que nous appellerons *secteur européen*, s'étend au delà de la mer du Nord, de la Scandinavie et de la Sibérie orientale ; l'autre que l'on peut nommer *secteur asiatique* s'étend au Nord du reste de l'Asie et se termine au détroit de Behring.

Toutes les expéditions lancées à la découverte du pôle peuvent être rangées dans l'un de ces trois secteurs qui, géographiquement et scientifiquement, correspondent à des circonstances fort différentes ; et nous

devons donc parallèlement distinguer dans la lutte polaire ce qu'on me permettra d'appeler les *routes américaines*, les *routes européennes* et les *routes asiatiques*, qui correspondent respectivement aux trois secteurs que nous venons de définir.

A priori, le secteur polaire américain présente à certains points de vue de grands avantages. Tandis que le vieux continent ne s'étend guère au delà du 77e degré de latitude à son point le plus boréal le cap Tcheliouskine, l'archipel Nord-Américain, qui n'est qu'un prolongement du continent dont il est séparé par des bras de mer relativement étroits, s'étend jusqu'à vers le 83e degré, (à environ 800 kilomètres seulement du pôle), et le Groenland, qui n'est séparé de cet archipel que par le détroit de Smith, atteint une latitude du même ordre. Cette circonstance n'est pas la seule qui ait amené la majorité des expéditions polaires à opérer dans ce secteur : il y faut joindre l'émulation causée par la recherche du célèbre passage du Nord-Ouest, et aussi le fait que le pôle magnétique, découvert par lord Ross en 1833, se trouve dans cette région : il y faut joindre encore l'amour-propre national des Américains. Piqués au jeu par les découvertes que les Anglais (lord Ross, John Franklin, etc., étaient Anglais) avaient faites dans ce domaine que les Américains considéraient comme étant une zone d'influence des États-Unis (bien que ce pays n'ait eu pendant longtemps aucune voie d'accès directe sur l'océan Glacial, puisque l'Alaska ne leur a été cédé par la Russie qu'en 1857), ceux-ci ont dépensé des efforts extraordinaires dans la région du détroit de Smith. L'histoire de ces tentatives est trop connue pour que nous y revenions et nous arrivons enfin aux expéditions du contre-amiral américain Robert Peary.

On a beaucoup discuté et, avouons-le, on discute encore beaucoup sur le mérite et la réalité même de la découverte du pôle par Peary. Celui-ci, dans le moment même qu'il annonçait cette découverte, fruit des nombreuses expéditions qu'il avait poursuivies avec une inlassable énergie, a eu la malchance de trouver en face de lui le célèbre Cook, qui réclamait la priorité de l'exploit. Le monde entier s'est demandé alors si, suivant l'amusante expression de M. Édouard Blanc, le Sphinx avait le même jour rencontré deux Œdipes. On sait comment Cook fut démasqué et reconnu pour un vulgaire imposteur... à moins qu'il ne fût un halluciné, et comment Peary resta seul postulant au titre glorieux de conquérant du pôle. Mais un peu du discrédit dans lequel était tombé Cook rejaillit bon gré mal gré sur son compatriote. On insinua de divers côtés que Peary avait pu, sinon vouloir nous tromper, au moins se tromper. On prononça même le mot de

« bluff, » qui est un mot américain. Il est profondément regrettable que les circonstances aient laissé des soupçons de ce genre effleurer la renommée de Peary. Ses explorations antérieures du Groenland septentrional dont il a délimité la configuration, et dont on sait aujourd'hui, grâce à lui, que ce n'est qu'une île, ses raids précédens vers le pôle, qui l'avaient amené en 1902 à 84°17, battant le record de Lockwood, et en 1906 à 87°6, (à environ 300 kilomètres seulement du pôle) battant tous les records antérieurs, tout cela aurait dû le mettre à l'abri de ces suspicions.

Et pourtant... car il faut bien en ce débat voir le pour et le contre et examiner sans exception toutes les pièces du procès, certaines circonstances peuvent paraître défavorables à Peary. Pourquoi a-t-il renvoyé en arrière, avant d'avoir atteint le 88e parallèle, tous ses compagnons blancs, dont plusieurs étaient des hommes instruits et habiles aux observations astronomiques, pour ne garder avec lui qu'un nègre et des Esquimaux ignorans et incapables de faire des déterminations de latitudes qui eussent complété et contrôlé les siennes? Pourquoi, depuis son retour n'a-t-il pas encore publié (à ma connaissance) le détail de ses observations astronomiques, ce qui eût permis aux savans de tous les pays de se faire une opinion motivée sur leur valeur et leur signification, et n'eût coûté qu'une somme infime à côté de toutes celles que le Peary's Club a dépensées? Les vérités scientifiques ne sont pas articles de foi (1).

Il est vrai qu'une commission composée de trois membres fort honorables de la Société américaine de Géographie a examiné les carnets d'observations et les instrumens de Peary et en a déduit qu'il avait atteint le pôle. C'eût été une raison de plus pour publier ces observations et réduire ainsi à néant des insinuations sans doute malveillantes, relatives à « des coups de pouce, » et à l'inconvénient qu'il y a de mettre en conflit possible deux sentimens également respectables : la vérité scientifique et l'amour-propre national.

(1) Lors des controverses fameuses qu'a créées naguère la compétition de Peary et de Cook on a soulevé la question suivante : les carnets d'observations astronomiques les plus complets peuvent-ils démontrer *absolument* que celui qui en est l'auteur a été au pôle? A cette question, et si on veut être parfaitement rigoureux, il faut répondre : non. Il est certain, en effet, qu'un homme très versé dans la pratique des instrumens et des calculs relatifs à la mesure des latitudes par les observations du soleil pourrait imaginer de toutes pièces des observations astronomiques qu'il n'aurait pas faites et qui le situeraient près du pôle. Mais il faudrait qu'il fût prodigieusement habile pour que quelque tare, quelque détail prouvant le « coup de pouce » ne vinssent pas déceler la supercherie aux astronomes qui pourraient examiner ses registres.

Les considérations précédentes expliquent peut-être la réserve qui s'est manifestée dans certains milieux compétens à l'égard de la découverte de Peary, et notamment ce fait qui eût pu sembler autrement assez singulier : que notre Société de Géographie, que préside avec tant d'autorité le prince Roland Bonaparte, n'ait pas encore décerné à Peary la récompense que semble mériter son exploit.

Il est certain, en tout cas et dès maintenant, que l'explorateur américain a été plus près du pôle Nord qu'aucun autre homme avant lui, qu'il y a fait des observations scientifiques intéressantes et notamment des sondages prouvant que la profondeur de la mer au voisinage du pôle dépasse 2500 mètres, et Peary a mérité pour cela comme pour ses explorations du Groenland une place très honorable dans l'histoire des découvertes géographiques.

LE PASSAGE DU NORD-OUEST

L'honneur d'avoir accompli dans le secteur boréal américain l'exploit peut-être le plus difficile, celui qui en tout cas avait coûté le plus d'efforts vainement dépensés, pendant quatre siècles, revient au Norvégien Roald Amundsen, qui réalisa le premier, de 1903 à 1907, le passage d'un navire de l'Atlantique en Pacifique par-dessus l'Amérique, accomplissant ainsi le passage du Nord-Ouest dont la recherche avait causé tant de désastres tragiques et notamment celui de l'expédition de John Franklin. Cette découverte de Roald Amundsen a passé, alors, presque inaperçue dans le grand public ; elle n'y a pas rencontré en tout cas l'admiration qu'elle eût méritée. Pourtant, et bien que la découverte du pôle Sud par le même homme ait semblé une chose beaucoup plus « sensationnelle, » il est probable que, tant par l'héroïsme dépensé que par les résultats scientifiques obtenus, le premier de ces exploits ne le cède en rien au second, et mérite de faire époque au même titre que lui.

Alors que dans toutes les tentatives antérieures vers le passage du Nord-Ouest, les expéditions étaient munies de puissans navires et d'équipages nombreux (celle de Franklin comprenait 138 membres), c'est avec six compagnons seulement et sur un minuscule voilier de 47 tonnes, le *Gjoä*, qu'Amundsen se lance à l'aventure. Ce que fut cette navigation de trois ans, sur une coquille de noix, à travers les horreurs glacées de l'archipel Nord-Américain, on peut se l'imaginer. Pourtant, malgré la modicité des moyens, Amundsen réussit ce que

nul autre avant lui n'avait pu faire, et le 20 novembre 1906, il était de retour à Christiania. Son succès, ce hardi Viking le devait non pas, comme il l'a dit lui-même avec cette modestie vraie et si fière qui le caractérise, à la chance, mais à la préparation minutieuse des détails même les plus infimes, et à sa calme énergie d'homme du Nord. Parmi les résultats les plus importans de cette croisière unique, il faut noter les observations nombreuses qu'Amundsen fit au pôle magnétique qu'il redécouvrit dans la péninsule Boothia, et où personne n'était arrivé depuis lord Ross. Ces observations nous apportent des lumières inattendues sur les variations périodiques des élémens magnétiques au voisinage de ce lieu singulier où un barreau aimanté suspendu par son centre de gravité pique verticalement vers le sol et où la boussole horizontale est « folle, » c'est-à-dire s'oriente indifféremment dans toutes les directions comme ferait une tige de métal non magnétique. En outre, s'il ne réussit pas à recueillir la moindre trace du malheureux Andrée, Amundsen découvrit dans l'île de Becchey les restes encore intacts de presque tous les membres de la malheureuse expédition Franklin, conservés là dans la neige depuis soixante ans. J'ai vu entre les mains d'Amundsen une chaîne de montre, formée de quelques boutons assemblés, qu'il a recueillis sur les vêtemens de ces malheureux, et cette relique douloureuse et si simple évoque éloquemment les périls et les difficultés dont Amundsen a su triompher avec sa tranquille intrépidité.

LES DERNIÈRES EXPÉDITIONS DANOISES

L'histoire récente de ce secteur polaire ne serait point complète si nous passions sous silence les explorations récentes que les Danois ont accomplies dans le Groenland septentrional. Jusqu'ici, on ne savait presque rien de la côte Nord-Est de ce pays dont l'immense étendue fait plutôt un continent qu'une île, (il a une superficie de près de 2 millions et demi de kilomètres carrés, près de cinq fois celle de la France et dont les 4/5 sont couverts de glaciers). Milius Eriksen et ses deux compagnons parcoururent il y a quelques années ces parages inexplorés et ils découvrirent notamment que la côte Est du Groenland, au lieu de se diriger vers le Nord comme on le croyait dans sa partie la plus septentrionale, se prolonge vers l'Est par une péninsule de plus de 5° qui est limitée au Sud par un fjord colossal, le Danemark-fjord. Malheureusement ces trois explorateurs périrent en 1907 durant leur voyage de retour.

Dans le dessein de retrouver leurs papiers, le capitaine danois Mikkelsen, accompagné du seul docteur Iversen, se fait déposer sur un point de la côte groenlandaise en 1909, s'élance hardiment vers le Nord et réussit à mettre la main sur les précieux documens d'Eriksen. Il pensait ensuite avec son compagnon rejoindre les établissemens esquimaux de la côte Ouest du Groenland, à travers le détroit qui, d'après ce qu'avait annoncé Peary, s'étend à travers le Nord du Groenland. Il dut abandonner ce plan ayant trouvé dans les notes d'Eriksen que « le détroit de Peary n'existe pas, et que la terre de Peary que celui-ci avait affirmé être une île d'après ses constatations, n'était qu'un prolongement péninsulaire du Groenland. » Ce que furent les souffrances des deux hommes munis de provisions insuffisantes et obligés de refaire 900 kilomètres vers le Sud à travers le plus horrible détroit glacé du monde pour revenir à leur point de départ, — d'où leur navire suivant les ordres reçus était parti depuis longtemps, — ce que furent les efforts surhumains qu'ils durent accomplir, pour être recueillis finalement par un navire phoquier et rentrer il y a quelques semaines seulement en Europe, où on les croyait morts depuis deux ans, on ne le lira point sans frémir dans la relation qui vient de paraître de leur fantastique voyage. Rarement sans doute peines plus cruelles furent plus courageusement supportées et vaincues que celles de ces deux « robinsons arctiques, » comme les a si justement nommés M. Charles Rabot. Et l'on ne saurait s'étonner trop de la sévérité avec laquelle Mikkelsen commente dans son récit l'allégation erronée de Peary qui a failli leur coûter la vie.

LES ROUTES POLAIRES D'EUROPE ET D'ASIE

Le secteur boréal européen n'a pas, comme le secteur américain, de terres étendues s'avançant très loin vers le Nord (le cap Nord en Norvège n'est guère qu'à 71° de latitude, c'est-à-dire environ 1 400 kilomètres moins près du pôle que le Groenland septentrional). Pourtant, ce secteur a l'avantage immense d'être sur le trajet du Gulf-Stream, de sorte que la limite des glaces permanentes y est très septentrionale et que la mer y est libre chaque année jusqu'à de très hautes latitudes. Aussi les archipels qui se trouvent dans cette région, celui du Spitzberg, comme celui de la Terre François-Joseph (découverte en 1872-1874 par deux officiers autrichiens, Weyprecht et Payer), ont-ils servi de base à plusieurs tentatives vers le pôle, le premier notamment à l'expédition aérienne du malheureux Andrée, et le second à l'expédi-

tion du duc des Abruzzes, dont le lieutenant, Cagni, parvint en 1900 jusqu'à 86°34, battant de peu le record de Nansen.

Le secteur polaire asiatique, d'un abord extrêmement difficile puisqu'il ne touche qu'aux déserts glacés de la Sibérie du Nord, a été pendant longtemps délaissé, et pourtant contre toute attente, il semble qu'il doive être dans l'avenir la route la plus rationnelle pour la conquête scientifique du pôle. Ce résultat a été obtenu grâce au génie de Nansen, qui, contrairement à beaucoup de ses émules, n'eut pas seulement le courage un peu irréfléchi de ceux que tente un « record sportif » à battre, mais aussi l'audace mûrement raisonnée du penseur qui, partant des prémisses bien constatées et d'ailleurs négligées par les esprits superficiels, et ayant scientifiquement pesé les données d'un problème, en suit jusqu'à ses extrêmes conséquences et, si inattendues qu'elles puissent être, les conclusions logiques.

C'est d'ailleurs, — et on l'a trop souvent oublié, — un de nos compatriotes, Gustave Lambert, qui eut le premier l'idée, il y a une quarantaine d'années, d'attaquer le pôle par le détroit de Behring. Il pensait que le mouvement des glaces vers le Sud qu'on observe dans les parages du Spitzberg pourrait être utilisé fructueusement par un voyageur venant du côté opposé. La balle allemande qui tua en 1870 Lambert sous les murs de Paris endormit du même coup et pour longtemps cette idée. On sait comment les épaves de la *Jeannette* qui avait été broyée vingt ans plus tard, par les glaces sur la côte sibérienne de l'Est, furent retrouvées au bout de trois années sur la côte du Groenland en un point presque diamétralement opposé, par rapport au pôle, à l'endroit de la catastrophe. Nansen en a conclu logiquement, et en s'appuyant sur d'autres argumens fort ingénieux, qu'un lent mouvement de dérive entraîne (à la vitesse d'environ 4 kilomètres et demi par jour) les glaces du détroit de Behring vers le Groenland. Son mérite fut aussi et surtout d'imaginer un navire, le *Fram*, construit de telle sorte qu'il ne pouvait être brisé par l'étreinte des glaces, mais devait être soulevé et porté par elles, et de s'abandonner sur lui à la lente dérive qu'il savait devoir durer des années et qui devait le faire passer près du pôle. Le voyage de Nansen est trop connu pour que nous y revenions en détail. L'admiration qu'a value à son auteur une pareille expédition, fondée sur une simple hypothèse scientifique, qui par bonheur se trouva vérifiée, est de celles qui durent. A la place de la calotte glaciaire massive et immobile que les géographes avant lui plaçaient près du pôle, Nansen a découvert des masses de glace en perpétuelle dérive de l'Est à l'Ouest, (ceci étant entendu

pour un observateur placé en Europe) ; il a montré que cette dérive est causée en grande partie par les vents. Enfin il a découvert que tout le bassin polaire est une mer très profonde et contient, non pas comme on le croyait des eaux très froides, mais au-dessous de la couche superficielle des nappes épaisses d'eaux relativement chaudes, dont la température dépasse souvent + 1°, très salées et qui proviennent évidemment du Gulf-Stream. Aucune expédition boréale n'a jamais dépassé celle-ci en importance : la route rationnelle vers le pôle est celle qu'a découverte Nansen. Et en voici sans doute la meilleure preuve : c'est par cette route, mais en partant cette fois du détroit de Behring, que Roald Amundsen, d'après ce qu'il a bien voulu nous confier, compte entreprendre d'ici à quelques mois la conquête définitive du pôle boréal. Car le vainqueur du pôle Sud n'a point de cesse qu'il n'ait atteint aussi l'autre extrémité de l'axe terrestre. Cet homme du Septentrion, encore qu'habitué à de durs couchages, ne veut point se reposer sur ses premiers lauriers. Alors qu'on voit tant de gens en étaler quelques brins médiocres avec une fière importance, Amundsen pense qu'il en faut des gerbes entières avant que de s'en faire un lit de repos.

LA CONQUÊTE DU PÔLE SUD

Que le pôle méridional de la Terre dût être atteint presque en même temps que l'autre, par deux expéditions distinctes, d'une façon beaucoup plus sûre et dans des conditions ne prêtant pas à la moindre réserve, c'est une chose qui eût paru invraisemblable si on se fût avisé de l'annoncer il y a quelque quinze ans.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, on ne savait en effet à peu près rien sur l'Antarctide, et on en était resté aux résultats des Cook, des Ross, des Dumont-d'Urville, qui avaient, à la fin du XVIIIe siècle ou au commencement du suivant, découvert aux environs du cercle polaire austral des terres dont on ne savait pas si elles formaient un continent ou un archipel.

C'est seulement à la suite du voyage de la *Belgica* (1897-98), qui réalisa le premier hivernage austral, et que M. Dastre a naguère commenté ici même, que coup sur coup plusieurs expéditions s'organisèrent afin d'apporter un peu de lumière sur la nature exacte des environs du pôle austral. Parmi elles il faut citer l'expédition anglaise de Scott, la suédoise de Nordenskjold, l'allemande de Drygalski, enfin les belles et fructueuses expéditions de notre com-

patriote Jean Charcot ; chacune apporta sa moisson de découvertes utiles, et dont les résultats reliés entre eux permettaient d'affirmer que l'Antarctide est en réalité une immense masse continentale grossièrement circulaire, occupant à très peu près toute la superficie du cercle polaire austral, et limitée à peu près par ce cercle. Il s'ensuit qu'environ 23° de latitude, c'est-à-dire à peu près 2 500 kilomètres en moyenne séparent du pôle la côte de ce continent aussi étendu à lui seul que l'Europe et l'Australie réunies. Pourtant, dans la côte vaguement circulaire de cette calotte continentale, il y avait du côté situé au Sud de la Nouvelle-Zélande une vaste et profonde encoche, formant la mer de Ross, au fond de laquelle lord Ross avait aperçu, vomissant les flammes par leurs bouches glacées, deux volcans colossaux qu'il avait appelés, des noms de ses navires, l'Erebus et le Terror. Du fond de la mer de Ross au pôle, il n'y a guère plus de 1 200 kilomètres ; aussi ceux qui voulaient tenter la conquête du pôle établirent-ils, comme il était naturel, leur base d'opération au fond de cette mer où les vaisseaux pouvaient arriver en hiver (qui est l'été austral). Scott le premier s'aventura sur l'immense barrière de glace qui au fond de ce golfe étend ces hautes falaises blanches contre lesquelles lord Ross n'avait pas osé lancer ses navires. Il partit de l'extrémité Ouest de la barrière de Ross et reconnut qu'elle est un immense glacier à peu près plat à sa surface, qui s'avance à perte de vue vers le Sud, et est borné au Sud-Ouest par de hautes chaînes de montagnes. Il s'avança de 450 kilomètres environ vers le Sud sur ce plateau et jusqu'au delà du 82e degré. Puis en 1908 Shakleton, qui avait été lieutenant de Scott sur la *Discovery* six ans auparavant, s'élance sur la route déjà suivie par son chef, dépasse le point extrême atteint par lui, rencontre bientôt un formidable glacier montant entre des montagnes qu'il gravit au prix d'efforts inouïs, et se trouve sur un plateau s'étendant à perte de vue vers le Sud à une altitude de 3 000 mètres environ. Sur ce plateau Shakleton s'est avancé jusqu'à 179 kilomètres du pôle (latitude 88° 23) ce qui était alors et de beaucoup la plus petite distance à laquelle on fût arrivé de l'une et l'autre extrémités de l'axe terrestre. Pendant ce temps un sous-groupe de l'expédition a découvert par 72° 25 de latitude et 155° 15 de longitude Est de Greenwich, dans la Terre Victoria qui s'étend à l'Ouest de la Grande-Barrière et à près de 2 000 kilomètres du pôle géographique, le pôle magnétique austral, point où l'aiguille aimantée suspendue par son centre de gravité se tient dans la position verticale inverse de celle qu'elle a au pôle boréal. A la suite de cette expédition mémorable, que seul le

manque de provisions fit interrompre, Scott prépare patiemment l'expédition qui doit, par la route qu'il a découverte lui-même et que son lieutenant a si magnifiquement développée, le conduire inévitablement au pôle. Aussi lorsqu'en janvier 1911, Scott installe ses quartiers d'hiver non loin de sa base de 1902 et de celle de Shakelton, sur le bord Ouest de la Grande-Barrière, le monde entier est convaincu que cette conquête suprême ne saurait échapper à l'Angleterre.

Pourtant, le 9 août 1908, Amundsen avait quitté la Norvège sur le vieux *Fram* de Nansen, cinglant vers l'Amérique du Sud qu'il avait d'abord l'intention de doubler pour gagner le détroit de Behring et se laisser dériver par la banquise vers le pôle Nord. On sait comment, faute d'avoir pu recueillir des fonds suffisans, et aussi à cause de la nouvelle du succès de Peary, Amundsen annonça en pleine mer à son équipage qu'il changeait son plan primitif, — qu'il reprendra, nous l'avons dit, dans quelques mois, — et décidait de se porter vers le pôle Sud. Son installation à l'extrémité Est de la Grande-Barrière, son hivernage, puis la préparation admirable de la marche vers le pôle, celle-ci enfin réalisée avec une vitesse foudroyante, et qui mettait au but le hardi Norvégien et ses compagnons le 14 décembre 1911, tout cela est aujourd'hui bien connu, grâce à l'adaptation excellente que M. Charles Rabot, avec son talent coutumier, a donnée du récit d'Amundsen. Aussi il serait superflu d'y revenir en détail.

Il est un trait dans la randonnée polaire d'Amundsen qui témoigne d'une audace peu commune : loin de vouloir profiter des itinéraires antérieurs des expéditions britanniques, le capitaine norvégien a pris pour point de départ, à l'extrémité opposée de la Grande-Barrière, un endroit situé à 700 kilomètres de celui qui avait servi de base à ses émules. C'est ainsi que, sur les 2 400 kilomètres de son trajet aller et retour dans l'Antarctide, il n'en est pas un seul qu'il n'ait été le premier à franchir. Grâce à cette heureuse circonstance, Amundsen a réalisé sur sa route de remarquables découvertes géographiques, trouvant notamment des glaciers énormes qui de la Grande-Barrière le firent monter au plateau polaire entre des chaînes de montagnes jusque-là insoupçonnées et dont les sommets atteignent de 4 000 à 4 500 mètres. Chacun de ces sommets a reçu de lui le nom de quelqu'un des hommes qu'il aime ou qu'il admire, comme avait fait déjà à quelque distance de là Shakleton, et comme c'est l'usage chez les découvreurs de terres. Et il y a dans ce privilège qu'ils ont de pouvoir dédier à leurs amis une montagne gigantesque, ou les cascades figées de quelque glacier

monstrueux, une élégance qui n'est peut-être point inférieure à celle des dédicaces en usage dans la république des lettres.

Le succès d'Amundsen a été obtenu par des moyens simples : pas d'automobiles, d'aéroplanes, d'appareils et de matériel ultra-modernes, comme d'autres expéditions en ont utilisé ; des chiens esquimaux, des traîneaux primitifs, des skis, et surtout, ce qui assura le succès, des dispositions de détail minutieusement arrêtées à l'avance de façon à ne rien laisser au hasard. « C'est, comme l'a dit Nansen, le triomphe de la volonté d'un homme au dessein immuable ; » et Nansen ajoute avec un orgueil bien légitime : « Cette œuvre est le produit de la culture norvégienne des temps anciens et modernes, de la vie hivernale du Norvégien, de sa pratique constante du ski et du traîneau. »

Un mois environ après l'arrivée d'Amundsen au pôle, Scott y parvenait à son tour après avoir poursuivi l'itinéraire de Shakleton et y trouvait les documens laissés par son émule. Ce que fut son tragique retour, rendu plus pénible et plus lent par la maladie de deux de ses compagnons qu'il se refusait à abandonner et dont l'un, pour ne plus gêner la colonne, s'alla délibérément jeter dans la tempête pour y mourir « en vrai gentleman anglais ; » ce que furent ensuite les conditions météorologiques épouvantables, les tempêtes et les terribles blizzards joints à la famine, qui firent périr après d'atroces souffrances les explorateurs à quelques kilomètres seulement de leur troisième dépôt de vivres, et alors qu'ils avaient parcouru déjà les cinq sixièmes de leur voyage de retour et touchaient presque au but, le monde entier l'a appris par le message si plein d'héroïque simplicité que Scott agonisant écrivit de ses mains glacées et défaillantes. Ces hommes surent mourir d'une manière qui honore l'humanité, et Plutarque eût célébré leur grandeur d'âme.

Mais la valeur et l'énergie les plus sublimes ne sont pas tout en ces matières, et si nous faisons la part des faits défavorables et fortuits, de la maladie et de la tempête, il faut bien reconnaître que Scott, dans la préparation de sa marche du pôle, avait négligé certaines précautions qu'Amundsen avait prises et qui, dans des circonstances identiques, eussent sans doute sauvé celui-ci. Voici la plus essentielle, et qui nous dispensera de parler des autres : Scott avait, dans une course préliminaire vers le Sud et en prévision du retour, établi trois dépôts de vivres dont le plus méridional se trouvait à 230 kilomètres environ des quartiers d'hiver de son navire et à plus de 1 100 kilomètres du pôle. Amundsen au contraire avait, grâce à des d'efforts dont il savait tout le prix, établi six dépôts de vivres dont le dernier se trouvait à

moins de 600 kilomètres du pôle et à plus de 600 kilomètres du mouillage du *Fram*.

Il résulte de ces deux expéditions que l'Antarctide est un continent relativement très élevé au-dessus du niveau de la mer. A l'antipode au contraire, nous avons vu que l'on trouve une dépression marine très profonde, et cette double constatation vient à l'appui d'une théorie géologique due à Green et qu'on a appelée la théorie tétraédrique. On peut la résumer ainsi : la masse interne de la Terre se refroidissant peu à peu doit diminuer de volume ; par suite, la croûte terrestre qui s'appuie sur ce noyau et dont la surface, elle, ne diminue pas doit tendre à prendre la forme qui, sous un volume donné, occupe la plus grande surface : cette forme est celle d'un tétraèdre, c'est-à-dire d'une pyramide à quatre faces. C'est effectivement celle que prend une balle de caoutchouc remplie d'eau dont on aspire une partie avec une pompe. Pour la Terre, la disposition particulière des masses continentales ou plutôt des principales chaînes montagneuses et des océans déjà connus, et dont les premières sont à peu près antipodes aux seconds, avait déjà donné un commencement de vraisemblance à cette théorie. Si elle était vraie, il fallait qu'à une dépression située à un des pôles correspondît un fort relief à l'autre. C'est précisément ce qui vient d'être établi. — Qu'on ne croie pas d'ailleurs que cela suffise pour affirmer que la rondeur de la Terre est une monstrueuse erreur ; le rapport des reliefs et des creux de la Terre à son rayon est si faible qu'une orange avec les trous minuscules dont son écorce est pointillée est en proportion beaucoup moins sphérique que notre planète. Malgré les savans qui l'affirment tétraédrique, on pourra donc, sans commettre une trop grosse bévue, continuer à dire, dans les conversations courantes, que la Terre est ronde ou à peu près.

A côté de la géologie, la physique du globe, celle de l'atmosphère et des océans, la météorologie ont beaucoup à espérer des dernières découvertes polaires. Mais il faut attendre, avant de s'en pouvoir préoccuper, que les nombreuses observations faites aient été calculées et publiées.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les rapports de la France et de l'Allemagne ont été, depuis quelques semaines, non pas troublés, mais agités par une série d'incidens qui se sont succédé avec une étrange rapidité, à Lunéville, à Nancy, à Arracourt. Nous ne les raconterons pas, car les journaux en ont été remplis et les détails en sont connus. A propos du premier de ces incidens, la chute d'un dirigeable allemand à Lunéville, les procédés courtois des autorités civiles et militaires françaises et la rapidité de la solution qui est intervenue ont produit au premier abord une excellente impression en Allemagne. Le gouvernement impérial a chargé son ambassadeur à Paris d'en exprimer ses remerciemens à M. le ministre des Affaires étrangères et, de part et d'autre, l'affaire a été déclarée close. On a pu croire par la suite que le gouvernement impérial avait éprouvé quelques velléités de la rouvrir : pour nous, elle reste et elle restera close. Nous nous en tenons aux remerciemens qui nous ont été adressés et que nous avons la conscience d'avoir mérités.

Nous l'avons même eue à un tel point que, dans le compte courant qui se poursuit entre l'Allemagne et nous, il nous semblait avoir augmenté le chapitre de notre crédit : nous avions espéré en toute bonne foi que, si un accident regrettable pour nous survenait dans un délai prochain, l'Allemagne mettrait, qu'on nous passe le mot, quelque coquetterie à le régler en toute bienveillance, de manière à pouvoir dire le lendemain que nous étions quittes. Mais les choses n'ont pas tourné ainsi. L'incident de Nancy a éclaté, incident misérable où nous avons reconnu loyalement que les torts étaient de notre côté et que nous avons réglé comme il convenait, puisque le gouvernement allemand a renoncé à lui donner une autre suite. Les torts, disons-nous, étaient de notre côté : mais combien légers ! Eh quoi ! de nombreux Allemands passent la frontière tous les dimanches et viennent à

Nancy parce qu'ils s'y trouvent bien, qu'ils s'y plaisent et s'y amusent, sans que jamais jusqu'ici leur présence ait donné lieu à aucune démonstration désobligeante pour eux, et parce qu'une fois, une seule, depuis un grand nombre d'années, un incident se produit, la diplomatie impériale se met en mouvement! Pourquoi n'avoir pas attendu quarante-huit heures pour voir si nous ne prendrions pas spontanément les résolutions que le cas comportait et nous en laisser le mérite? Mais enfin, soit! Si la diplomatie impériale a agi d'une manière bien précipitée, bien impatiente, bien pressante, ses procédés ont été corrects. Nous ne pouvons malheureusement pas en dire autant de l'opinion allemande qui, par l'organe de ses journaux, s'est livrée, avec une brutalité et une grossièreté sans pareilles, à un emportement dont nous rougirions en France, si nos propres journaux s'y étaient laissé entraîner. Mais nous pouvons sans crainte faire appel au témoignage du monde entier : il dira que nous avons gardé notre sang-froid et notre dignité sous cette pluie qui voulait nous salir. Après tout, nous sommes habitués à ces procédés germaniques que nous regardons avec la philosophie des anciens devant des ilotes ivres. Ce spectacle ne nous émeut plus : il nous amène seulement à penser qu'il y a entre les journalistes français et les journalistes allemands une différence d'éducation. Au surplus, si les journaux nous intéressent parce qu'ils nous renseignent sur l'état de l'opinion, ou d'une partie de l'opinion, nous leur laissons la responsabilité de leur vocabulaire spécial, sans commettre l'injustice de la faire remonter plus haut et de l'imputer, soit à leur pays tout entier, soit à leur gouvernement.

Est-ce à dire que nous n'ayons aucune observation à présenter sur le langage de ce dernier à propos de cette sotte affaire? Devant le Reichstag des paroles regrettables ont été prononcées. Nous avons été surpris en France, et plus que surpris, en apprenant que, dès le lendemain de l'incident de Nancy, sans y être provoqué et, en tout cas, sans attendre même les premiers renseignemens, M. de Jagow, le nouveau ministre des Affaires étrangères du gouvernement impérial, avait dénoncé, dans l'échauffourée de Nancy, une manifestation de ce « chauvinisme français » dont M. de Bethmann-Hollweg avait, quelques jours auparavant, parlé lui aussi. Nous ne savons pas si le chancelier de l'Empire a été flatté de cette justification que M. de Jagow lui a apportée avec un tel empressement que, de son propre aveu, il n'a pas pris le temps de contrôler l'exactitude des faits. Comme l'opinion pangermaniste elle-même, il s'est fié au récit odieusement mensonger qu'un journal venait de faire de l'incident. N'insistons pas : il y aurait

quelque inconvénient, peut-être même quelque injustice à le faire. M. de Jagow est sans doute un diplomate exercé, mais il n'a pas encore l'habitude des assemblées délibérantes, ni de l'atmosphère qu'on y respire et dont il faut se défendre. Quoi qu'il en soit, son discours a produit chez nous une impression pénible que nous ne pouvons pas nous abstenir de signaler.

Nous ne parlons que pour être complet de l'incident d'Arracourt : on n'y a attaché qu'une importance secondaire. Mais les faits de ce genre se renouvellent, en vérité, un peu trop souvent et l'attention des deux gouvernemens doit s'appliquer à en prévenir le retour. Le mieux serait que les manœuvres des dirigeables et des aéroplanes se fissent assez loin de la frontière pour que le danger de la franchir involontairement ne se produisît plus. En tout cas, il y a un intérêt évident et urgent à ne pas laisser au hasard des circonstances le règlement de ces sortes d'affaires. Le gouvernement français l'a pensé et il a fait auprès du gouvernement allemand une ouverture qu'on ne saurait trop approuver en vue de soumettre à un règlement international la solution des difficultés, inconnues de nos pères, qui naissent de la navigation aérienne. On s'est montré, à Berlin, tout disposé à donner suite à cette suggestion. La matière est nouvelle, délicate, complexe, et il faut s'attendre à ce que le règlement à établir ne s'élabore pas en un jour ; mais c'est une raison de plus pour se mettre à l'œuvre sans retard. Jusqu'à ce que cette législation de l'air soit fixée, il entrera inévitablement un peu d'arbitraire dans les solutions qui seront données à chaque cas particulier, et qui n'en voit l'inconvénient?

Ne nous plaignons pourtant pas trop de ces incidens : ils ont montré une fois de plus combien est sincère notre désir de vivre en bonne intelligence avec tous nos voisins. Aucun pays, aucun gouvernement n'ont donné plus que la France et le gouvernement français des gages de leurs dispositions pacifiques ; mais le maintien de la paix ne dépend pas d'une seule partie, il dépend de toutes ; il ne dépend pas seulement des gouvernemens, il dépend de l'opinion dont la force devient de plus en plus prépondérante et qu'il est périlleux d'entretenir dans un perpétuel qui-vive ! M. Barthou a essayé de le faire entendre dans un discours récent. La France use d'assez de ménagemens envers les autres pour avoir droit à quelque réciprocité. C'est de cette réciprocité que la paix est faite : c'est quand elle n'existe pas que la paix est menacée.

En Orient, la prise de Scutari par les Monténégrins n'a pas sim-

plifié la situation. Le premier mouvement en Europe, sauf en Autriche et en Allemagne, a été d'applaudir à la vaillance de ce petit peuple qui s'est obstiné dans son action militaire et qui, abandonné de ses alliés, en opposition avec toutes les grandes puissances, a couronné un siège de six mois par un assaut victorieux. Depuis, le bruit a couru qu'il n'y avait pas eu d'assaut du tout et que la capitulation de Scutari avait été le résultat d'un maquignonnage politico-militaire entre le roi de Montenegro et Essad pacha. Ce dernier, sorti de la place à la tête d'une armée de 25 000 hommes, se serait proclamé à lui tout seul roi, ou plus modestement prince d'Albanie. Cela diminue singulièrement les mérites du roi Nicolas, qui ne peut plus invoquer comme un titre le sang glorieusement versé pour s'emparer de Scutari. Quant à l'entreprise aventureuse et aventurière d'Essad pacha, on ne saurait, dès aujourd'hui, en prévoir les conséquences. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'Europe était unie hier et qu'il faut souhaiter qu'elle le soit encore demain. Si cette union se maintient ferme et unanime, la chute de Scutari n'aura été qu'un incident. Si, par malheur, elle ne se maintenait pas, l'horizon se couvrirait de nuages et l'orage qu'on a jusqu'à présent conjuré risquerait fort d'éclater.

Il est indubitable que toutes les Puissances n'ont pas ici le même intérêt, mais la plupart d'entre elles n'en ont pas de contraires, quelques-unes même n'en ont pas du tout, et c'est ce qui leur a permis de conclure entre elles un accord qui a été jusqu'ici la sauvegarde de la paix. L'organe de cet accord a été la Réunion des ambassadeurs à Londres. On a beaucoup critiqué son œuvre, on a relevé ses contradictions apparentes, on a souligné les démentis qu'elle a reçus des événemens. L'histoire lui rendra meilleure justice parce qu'elle ne confondra pas, comme on le fait si volontiers au cours des événemens, le but avec les moyens. Les moyens peuvent varier beaucoup, il suffit que le but soit immuable, et le but, ici, a été l'accord des Puissances dans une politique commune. Le jour, en effet, où une première d'entre elles, qui, dans les hypothèses qui se sont présentées, aurait été vraisemblablement l'Autriche-Hongrie, aurait pris une initiative isolée dans un sens déterminé, tout porte à croire qu'une seconde, qui, dans les mêmes hypothèses, aurait été vraisemblablement la Russie, aurait pris une initiative en sens inverse. Qu'auraient fait alors les autres? Il serait difficile de le dire avec certitude pour certaines d'entre elles, mais l'Allemagne a fait savoir à diverses reprises, et même avec une affectation significative, qu'elle se rangerait toujours du côté de l'Autriche et qu'il en arriverait ce qu'il plairait

à Dieu. C'est à ce danger que la Réunion des ambassadeurs s'est donné pour tâche d'obvier. Elle a tout subordonné à cette vue générale, pendant que l'opinion européenne, émue, suggestionnée dans les différens pays par les événemens de chaque jour, généreuse sans doute, mais imprudente, s'abandonnait à la vivacité à la mobilité de ses impressions. Le conflit redouté aurait éclaté dix fois si la Réunion des ambassadeurs avait fait de même : le représentant de l'une des Puissances se serait levé aussitôt et aurait pris la porte. Les ambassadeurs ont montré, pour l'empêcher, une remarquable persévérance, une patience inlassable, une grande souplesse qui leur a permis de faire face aux incidens les plus imprévus et parfois les plus déconcertans. Ils n'ont pas pu les empêcher de se produire, mais ils les ont empêchés de produire leurs conséquences extrêmes, et le fait seul qu'ils ont continué de se réunir sans qu'aucun manquât à l'appel, qu'ils ont conservé le contact entre eux, et, par conséquent, entre leurs gouvernemens, est le meilleur service qui pouvait être rendu à la paix générale. Il a fallu pour cela se plier à des concessions réciproques, régler son pas sur celui d'autrui, s'arrêter, revenir en arrière. Nous avons fait, et les autres aussi, des choses que nous n'aurions sûrement pas faites, ni eux non plus, si nous avions pu agir seuls : mais c'est surtout dans la politique internationale qu'on doit dire aujourd'hui : *Væ soli !* Finalement, et au moins jusqu'à ce jour, le but a été atteint : l'accord a été sauvé. Telle a été l'œuvre de la Réunion des ambassadeurs à Londres, modeste dans la forme parce qu'aucun n'a essayé de l'emporter sur les autres, très sérieuse dans le fond, et en fin de compte efficace, puisqu'il s'agissait de maintenir une entente bien souvent vacillante et qu'elle a été maintenue.

Nous avons parlé souvent de l'Autriche, parce qu'elle est, de toutes les Puissances, la plus intéressée aux affaires des Balkans. Nos lecteurs savent quelle a été sa politique : il est inutile de la discuter, il faut la prendre comme un fait. A tort ou à raison, l'Autriche a estimé qu'il y avait lieu de faire contrepoids à la puissance slave démesurément grossie au moyen de l'Albanie. On a dit, nous avons dit nous-même, que c'était une création politique bien artificielle que l'Albanie, qu'on aurait beaucoup de peine à constituer, à unifier, à faire vivre et d'où naîtraient dans l'avenir beaucoup de difficultés ; mais nous sommes dans le présent et il était d'autant plus impossible de refuser en principe à l'Autriche la constitution d'une Albanie indépendante, que l'Albanie existe, qu'elle est habitée par une race particulière, malheureusement divisée en clans divers et souvent hostiles

les uns aux autres, mais qui a conscience d'une nationalité un peu confuse et qui comprend, à côté d'orthodoxes, un grand nombre de musulmans et de catholiques. La Réunion des ambassadeurs à Londres n'aurait pas duré huit jours, si le droit de l'Albanie, soutenu par l'Autriche, n'avait pas été reconnu. L'Autriche toutefois ne s'en est pas tenue là : elle a demandé avec insistance que Scutari restât à l'Albanie dont elle est depuis longtemps la capitale. Sans Scutari, l'Albanie aurait été décapitée et son sort ultérieur, déjà si incertain, serait devenu encore plus précaire. Cependant les autres Puissances ne se sont pas ralliées au point de vue autrichien par simple condescendance envers l'Autriche. Comme nous l'avons dit il y a quinze jours, sir Ed. Grey a fait valoir d'autres argumens. Scutari n'est pas, par sa population, une ville slave, mais bien vraiment une ville albanaise, et le Montenegro, qui la revendique, ne peut invoquer à son profit que le droit de conquête, tandis que l'Albanie peut invoquer le droit des nationalités. Aux yeux de l'Angleterre et de l'Europe, c'est le second qui est le plus légitime. Il faut bien qu'il apparaisse tel, puisque la Russie elle-même en a senti la force. Son cœur l'inclinait du côté du Montenegro, sa raison l'a ramenée du côté des autres Puissances. On peut dire que la solution a été entre ses mains. Si elle s'était opposée à l'attribution de Scutari à l'Albanie, la France, se plaçant au point de vue de l'intérêt de son alliance, ne se serait vraisemblablement pas séparée d'elle et il est à croire aussi que l'Angleterre ne se serait pas séparée de la Triple entente pour manifester avec la Triple alliance. Mais alors, quelle responsabilité pour la Russie ! La guerre, et une guerre dont on ne pouvait pas mesurer l'étendue, risquait de jaillir de la situation qu'elle aurait créée. La Russie l'a compris : on ne saurait trop lui en savoir gré.

Les choses n'en sont pas restées là. Si la Russie a eu quelque mérite à prendre la résolution qu'elle a prise, elle en a eu aussi à s'y tenir fermement, car elle y a trouvé des résistances. On n'a pas cru tout de suite, et partout, à ce que cette résolution avait de définitif. Le parti panslaviste est aussi puissant en Russie et aussi agité que le parti pangermaniste l'est en Allemagne; il essaie, lui aussi, d'agir directement sur le gouvernement, et même sur la diplomatie; il y réussit, dit-on, quelquefois. On assure, par exemple, qu'à Belgrade le gouvernement serbe a pu se tromper pendant quelque temps sur les véritables intentions du gouvernement russe, avec lesquelles il ne croyait pas s'être mis en contradiction en soutenant les Monténégrins dans le siège de Scutari. L'Europe a traversé alors quelques journées

d'inquiétude. L'Autriche-Hongrie avait pris l'initiative d'une manifestation navale et on ne savait pas encore si toutes les autres Puissances y participeraient. Un désaccord pouvait se produire, ou du moins une différence d'attitude et de conduite qui y aurait fait croire. Le gouvernement anglais, par l'organe de sir Ed. Grey, déclarait qu'après la résolution arrêtée en commun de maintenir Scutari à l'Albanie, il ne serait pas « honorable » de ne pas prendre part à la manifestation navale, et un pareil mot, dans sa bouche, avait un grand poids. Néanmoins, l'Angleterre se tournait du côté de la France, et la France du côté de la Russie. C'est alors que celle-ci, tout en disant qu'elle ne pouvait pas se joindre à la manifestation navale parce qu'elle n'avait pas de vaisseaux dans la Méditerranée, a demandé, avec la plus grande insistance, à la France et à l'Angleterre d'y participer pour leur compte et même pour le sien. Sa parfaite loyauté apparaissait déjà avec évidence. Cependant le gouvernement russe a fait plus; il a voulu dissiper une fois pour toutes les incertitudes qu'on attribuait, avec plus ou moins de sincérité, à sa politique, et M. Sazonoff a fait à la presse un communiqué qui ne laissait plus aucun doute sur la fermeté de ses résolutions. Ce communiqué a agi comme un coup de théâtre; il a immédiatement produit une détente. Le gouvernement serbe, désillusionné, s'est empressé de rappeler ses troupes qui concouraient avec l'armée monténégrine au siège de Scutari, et l'Europe s'est retrouvée unie.

Il est vrai que Scutari a succombé tout de même, soit qu'il ait été pris, soit qu'il ait été vendu et livré. Au premier moment, cette nouvelle a produit à Vienne une émotion très vive et très naturelle. Le gouvernement austro-hongrois s'est demandé si la politique d'action commune n'avait pas fait faillite. On lui avait dit que cette politique garantirait ses intérêts, tels qu'elle les a compris, tels que l'Europe les a reconnus ou acceptés. On lui avait notamment donné l'assurance que Scutari appartiendrait à l'Albanie et Scutari est passé entre les mains du Montenegro. Il y a eu là une déconvenue sans doute, mais elle n'a rien d'irréparable. Un échange de vues rapide a eu lieu entre les divers Cabinets; la Réunion des ambassadeurs a tenu une nouvelle séance à Londres; les Puissances ont toutes persisté dans la politique qu'elles avaient arrêtée, et elles ont fait savoir au gouvernement monténégrin qu'il aurait à évacuer une ville occupée par lui contre leur volonté. On a dit que l'Autriche exigeait cette évacuation dans les quarante-huit heures, mais cette allégation n'a pas été confirmée. On a parlé d'une communication d'un caractère intransigeant que l'Autriche

aurait faite aux Puissances, mais aucune d'elles ne l'a reçue. La vérité semble être que l'ambassadeur autrichien à Londres a demandé qu'on prît contre le Montenegro des mesures de répression immédiates et que ses collègues, sans contester qu'il y aurait peut-être lieu d'y recourir par la suite, ont préféré attendre la réponse du Montenegro à la notification qui devait lui être faite. En attendant, la Russie a été la première à proposer qu'on resserrât le blocus. Ne suffit-il pas, pour aujourd'hui, que le roi Nicolas ne se fasse aucune illusion sur l'avenir et qu'il sache, à ne pas pouvoir en douter, qu'il ne conservera pas sa conquête?

On a parlé de compensations à lui donner et, sur le premier moment, l'opinion autrichienne s'y est opposée. — Eh quoi ! a-t-on dit à Vienne, le Montenegro obtiendrait un avantage quelconque, soit en territoire, soit en argent, pour avoir passé outre à la volonté de l'Europe, qui lui avait été signifiée dans les termes les plus explicites ! L'Europe ne s'est même pas contentée de paroles, elle a fait un acte qui engage son « honneur, » comme on l'a dit à Londres : elle a envoyé ses navires sur les côtes du Montenegro. Celui-ci n'en a tenu aucun compte : mérite-t-il pour cela une récompense? — Tel est le langage qu'on tient à Vienne. Nous ne savons pas encore si c'est bien celui du gouvernement, mais c'est celui des journaux, celui des conversations, celui qu'on entend partout. Il est à désirer que ce langage n'exprime pas des résolutions irréductibles. Sans doute, après les déclarations qu'elle a faites et les assurances qu'elle a reçues, l'Autriche ne saurait consentir à ce que Scutari n'appartienne pas à l'Albanie, mais cette satisfaction lui sera donnée comme elle lui a été promise, et, sur le reste, on peut transiger sans s'infliger un démenti à soi-même. Il importe peu que le Montenegro obtienne une rectification de frontière et que l'Europe lui assure les moyens financiers de réparer les dépenses de la guerre. Ce sont là des mesures qui n'auront aucun effet appréciable sur l'avenir et ne diminueront en rien les chances futures de l'Albanie.

Il y aurait danger, au contraire, à tendre la situation à l'excès en repoussant, de parti pris, toute idée de transaction. Le Montenegro a montré, à la vérité, un médiocre respect pour la volonté de l'Europe ; mais s'il est permis d'en éprouver de la mauvaise humeur, ce sentiment ne doit pas être implacable. La Bulgarie, la Serbie, la Grèce auront tiré d'immenses avantages de la guerre qu'elles viennent de faire et pourtant on aperçoit déjà, dans la paix qui se prépare, des germes de dissentimens que l'avenir développera. Faut-il en ajouter

un nouveau, sans raison impérieuse, et même tout à fait gratuitement? Espérons que le gouvernement autrichien ne poussera pas les choses à l'extrême. Tout en reconnaissant le bon droit de ses revendications, parce que nous reconnaissions le caractère sérieux de ses intérêts, nous avons plus d'une fois regretté quelques-uns de ses procédés. Il aurait certainement pu ménager davantage les susceptibilités des races slaves et, si sa générosité ne s'étendait pas sur toutes, en favoriser du moins quelques-unes de manière à ne pas provoquer une coalition générale contre lui. Le Montenegro est peu de chose, mais qui sait s'il ne comptera pas demain autant que l'Albanie? Il ne faut pas remonter bien haut dans l'histoire pour trouver la Serbie et lui à l'état d'hostilité réciproque, intime et profonde. La manière dont on le traite ou dont on menace de le traiter rejettera inévitablement le Montenegro du côté de la Serbie : est-ce là l'intérêt de l'Autriche? Nous n'ignorons pas les réponses qu'on peut faire; il y a des objections à tout; mais cela même prouve qu'il n'y a rien d'absolu et que les affaires humaines sont toujours matière à transaction. Les événemens d'hier nous montrent que, dans le domaine des nationalités, rien ne meurt, rien n'est définitivement écrasé ou étouffé. Le plus sage est, par conséquent, de tout respecter. On peut fonder provisoirement sa grandeur sur l'immolation d'autrui, mais, sur cette base fragile, on ne fonde pas sa sécurité.

Ce sont là des considérations générales : gardons-nous d'en tirer des applications particulières trop précises. Dans les premiers temps de la guerre, après les premiers succès des peuples balkaniques, on a pu craindre que l'Europe, dérangée brusquement de ses vieilles habitudes, ne tînt pas un compte suffisant des faits acquis, et nous avons été de ceux qui lui ont conseillé d'en prendre définitivement son parti. Mais, certes, elle l'a fait et, si l'on peut lui adresser un reproche, ce n'est pas celui de s'être révoltée contre les événemens; elle les a acceptés, au contraire, sagement et généreusement; l'Autriche elle-même en a donné des exemples frappans. Les exigences de l'Europe ont été peu nombreuses, elles se sont réduites à peu près à rien, puisque c'est seulement au sujet de Scutari qu'elles ont pris finalement une forme impérative. L'Europe n'a pas exprimé d'autre volonté que celle-là : pour le reste, elle a donné des conseils, encore l'a-t-elle fait avec une grande réserve, et son intervention a-t-elle le plus souvent consisté à offrir ses bons offices qui n'ont jamais été acceptés que conditionnellement. Loin d'abuser de sa force, l'Europe n'a même pas usé de l'autorité qu'elle aurait pu y

puiser. De là l'apparence d'inconsistance et de faiblesse dont on lui a fait un grief. Qui donc pourrait aujourd'hui trouver excessif qu'elle reste fidèle à elle-même sur la question de Scutari?

Mais, pendant que nous écrivons, les événemens se précipitent et introduisent dans une situation déjà compliquée et précaire des élémens nouveaux. Nous avons dit un mot de l'entreprise audacieuse d'Essad pacha et de sa connivence avec le roi de Montenegro : qui peut prévoir ce qui en sortira? Tout ce qu'on peut assurer, c'est que, si l'accord des Puissances était hier la meilleure et même la seule garantie de la paix, il le sera encore plus sûrement demain.

Il nous reste bien peu de place pour parler comme il aurait convenu du grave événement qui vient de se produire en Belgique, mais nous aurons sans doute l'occasion d'y revenir. Après des incidens dont chacun aurait mérité de notre part une attention particulière, une grève ouvrière, qui avait la prétention d'être générale, a éclaté et s'est continuée pendant dix jours. Générale, elle ne l'a pas été et sans doute elle ne pouvait pas l'être; les tentatives de ce genre qui ont été faites, chez nous ou ailleurs, ont toujours échoué et il est même vrai de dire qu'en France du moins, les grèves qu'on avait annoncées comme devant être générales ont été moins malfaisantes que beaucoup de grèves particulières. Il est heureusement chimérique de vouloir suspendre toute la vie économique d'un pays. Si on y réussissait, le résultat serait le même que celui qui se produirait dans un corps humain où on suspendrait la respiration. La nature des choses ne se prête pas aux expériences de ce genre et, en Belgique, c'est tout au plus si le tiers, d'autres disent le quart des ouvriers ont interrompu leur travail. La vie nationale n'en a pas été arrêtée. Mais si la grève a été partielle, elle a été imposante et impressionnante. Elle est d'ailleurs restée parfaitement calme depuis le premier jour jusqu'au dernier : on peut toutefois se demander ce qui serait arrivé si elle avait duré quelques jours de plus et si, à l'ardeur croissante des esprits, étaient venues s'ajouter les souffrances qu'entraînent la misère et les privations.

Quel en a été l'objet? Les ouvriers demandaient-ils, sur un point quelconque, l'amélioration de leur situation? Non, et c'est là ce qui fait l'originalité de cette grève : les ouvriers demandaient le suffrage universel ou, pour parler plus exactement, l'égalité devant le scrutin. Tous les citoyens, en effet, ont le droit de vote en Belgique, mais les uns disposent de deux voix, quelquefois même de trois, tandis que

les autres n'en ont qu'une, inégalité qui a fini par leur devenir intolérable. Le parti libéral et le parti socialiste lui ont attribué les déceptions électorales qu'ils ont éprouvées. Aussi le moment est-il venu où la fraction la plus ardente de ces deux partis a perdu patience et a résolu d'exercer sur les pouvoirs publics la force d'intimidation et de contrainte qui devait résulter de la grève. La fraction la plus ardente, disons-nous, et en effet, sans même parler des libéraux, les chefs les plus intelligens du parti socialiste déconseillaient la grève et ont fait de sincères efforts pour l'empêcher ; mais le mouvement venu d'en bas a été le plus fort et, bon gré mal gré, les chefs ont été obligés de suivre leurs troupes. Ils ont été du moins pour beaucoup, c'est une justice à leur rendre, dans le caractère pacifique que la manifestation a conservé jusqu'à la fin. Un pareil mouvement n'en est pas moins très condamnable. La grève est une arme économique, rien n'est plus dangereux que d'en faire une arme politique : c'est obliger la majorité du pays de céder à une minorité audacieuse et résolue, pour peu que celle-ci ait entre les mains le moyen d'arrêter le fonctionnement d'un organe indispensable à la vie nationale. On voit les conséquences possibles. Le vote plural est d'ailleurs très défendable en bonne doctrine, et peut-être le principal mérite du suffrage universel pur et simple, tel qu'il se pratique chez nous, est-il qu'on ne peut rien demander au delà, ce qui supprime beaucoup de questions difficiles qui prennent facilement un caractère de violence révolutionnaire. Mais il y a quelque puérilité à croire que le suffrage universel égal pour tous les citoyens soit une panacée : les libéraux et les socialistes belges s'en apercevront, à leur tour, quand ils l'auront.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait admettre que des questions de ce genre soient résolues par l'intervention menaçante d'une seule classe de la société, de la classe ouvrière, et le gouvernement belge a eu raison de dire qu'il ne céderait pas devant une intimidation de cette nature. Il a fait cette déclaration aux bourgmestres qui étaient venus l'entretenir de la situation : ceux-ci en ont conclu un peu vite que, si la menace était retirée, le gouvernement céderait. Le parti socialiste a fait savoir alors qu'il renonçait à la grève ; mais il entendait le faire conditionnellement et, ne voyant rien venir du côté du gouvernement, il s'est cru joué. Rien n'a pu dès lors le retenir : la grève a été déclarée. Le chef du Cabinet, M. de Broqueville, avait dit pourtant que, si la Commission chargée d'étudier la loi électorale provinciale et communale trouvait, au cours de ses travaux, une « formule meilleure » pour les élections législatives elles-mêmes, il ne s'opposerait

pas à ce que les députés en entretinssent leurs électeurs : ce qui signifiait, sans doute, que la question serait posée sur le terrain électoral. C'est de cette déclaration que le parti socialiste n'a pas voulu se contenter au moment où il a commencé la grève : il s'en faut pourtant de bien peu que ce soit de celle-là même qu'il s'est contenté pour la terminer. La Chambre a voté, avec l'adhésion du gouvernement, un ordre du jour qui reprenait, sans y changer grand'chose, ces déclarations de M. de Broqueville et qui se terminait par la condamnation de la grève générale. Le parti socialiste a trouvé là, au moins pour le moment, une satisfaction suffisante et la grève a pris fin, non sans avoir coûté très cher aux ouvriers qui l'ont faite et au pays qui l'a subie. On aurait, semble-t-il, pu en faire l'économie. Elle a causé, pendant quelques jours, des préoccupations très sérieuses et elle laisse pour l'avenir un exemple très dangereux.

En somme, ni d'un côté, ni de l'autre, on n'a poussé les choses tout à fait à bout et l'ordre du jour voté par la Chambre indique la possibilité d'une solution plutôt que cette solution elle-même. Mais on s'était engagé dans une mauvaise voie et c'est sagesse de n'y avoir pas persisté. Le gouvernement a obtenu ce qu'il voulait, à savoir la cessation de la grève devant une parole de bonne volonté, qui le laisse libre de ses déterminations futures. Il est néanmoins à croire qu'il tiendra compte de l'épreuve qu'il vient de traverser et que la loi électorale ne sera plus considérée par lui comme intangible, puisqu'il a admis l'hypothèse qu'elle pourrait être le résultat d'une « formule meilleure. »

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SAINT AUGUSTIN[1]

QUATRIÈME PARTIE [2]

LA VIE CACHÉE

« *Fac me, Pater, quærere te!* Fais, ô mon Père, que je te cherche! »

(*Soliloques*, I, I.)

I. — LE DERNIER SOURIRE DE LA MUSE

Enfin touché par la grâce, Augustin allait-il décidément se convertir avec éclat comme son confrère, l'illustre Victorinus ?

Il n'ignorait pas que ces conversions retentissantes ont une vertu exemplaire qui entraîne les foules. Et, si « contrit et humilié » que fût son cœur, il savait bien qu'il était, dans Milan, un personnage considérable. Quel bruit, s'il donnait sa démission de professeur de rhétorique, pour vivre selon l'ascétisme chrétien !... Mais il préféra éviter à la fois le scandale des uns et la louange tapageuse des autres. Dieu seul et quelques amis très chers seraient témoins de sa pénitence.

Vingt jours à peine le séparaient des vacances. Il patienterait jusque-là. Ainsi, les parens de ses élèves ne pourraient l'accuser de les avoir abandonnés avant la fin de l'année scolaire, et, comme l'état de sa santé s'aggravait, il aurait une excuse valable pour se démettre de ses fonctions. L'humidité du climat lui

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril et du 1er mai.

avait donné une sorte de bronchite chronique, que l'été n'avait pas guérie. Il éprouvait de la peine à respirer, sa voix s'était affaiblie et voilée, au point qu'il se demandait si les poumons n'étaient pas attaqués. Augustin avait réellement besoin de se soigner. C'était un motif plus que suffisant pour interrompre ses cours. Ayant rempli ses obligations professionnelles jusqu'au bout, — et il nous assure qu'il lui fallut, pour cela, du courage, — il descendit de sa chaire, avec l'intention formelle de n'y plus remonter.

Le voilà donc libre de toute attache mondaine! Désormais, il pourra, dans le silence et la retraite, se préparer au baptême. Et pourtant il fallait vivre! Augustin avait plus que jamais charge d'âmes : son enfant, sa mère, son frère, ses cousins. Lourd fardeau sous lequel il se débattait depuis longtemps. Il est probable que, cette fois encore, Romanianus, qui était à Milan, vint à son secours. On se rappelle que le mécène de Thagaste avait accueilli avec empressement ce projet de monastère laïque, dont Augustin et ses amis s'étaient jadis engoués, et qu'il avait promis d'y contribuer de sa fortune. La retraite d'Augustin était un commencement de réalisation de ce projet, sous une nouvelle forme. Romanianus y fut sans doute favorable. En tout cas, il le pria de continuer ses leçons à son fils Licentius. Un autre jeune homme, Trygetius, lui demanda la même faveur. Augustin n'entendait donc pas résigner tout à fait ses fonctions. Provisoirement du moins, — de professeur officiel, il était devenu professeur libre.

C'était le vivre assuré. Il ne lui manquait plus que le couvert. Un ami, un collègue, le grammairien Verecundus, le lui offrit gracieusement. Verecundus s'acquittait ainsi d'un service qu'Augustin venait de lui rendre tout récemment. Sur les instances de celui-ci, Nébride, leur ami commun, avait consenti à suppléer dans sa classe le grammairien, qui se voyait dans la nécessité de prendre un congé. Quoique riche, plein de talent et très désireux de paix et de solitude, Nébride accepta de remplacer Verecundus dans ce modeste emploi, uniquement par complaisance. On ne saurait trop admirer la générosité et la bonhomie de ces mœurs antiques et chétiennes : l'amitié, en ce temps-là, ignorait les étroitesses et les mesquineries de nos égoïsmes.

Or, Verecundus possédait, dans la banlieue milanaise, une

villa nommée Cassiciacum. Il proposa à Augustin d'y passer les vacances et même de s'y établir à demeure, avec tous les siens, à charge d'administrer la propriété et d'en surveiller les travaux.

On voudrait retrouver les traces de cette maison hospitalière où le futur moine de Thagaste et d'Hippone fit ses adieux au monde. Cassiciacum a disparu. Il est permis à l'imagination de la rebâtir idéalement dans les plus beaux endroits de la luxuriante campagne qui entoure Milan. Si, cependant, le jeune Licentius n'a pas trop sacrifié à la métaphore dans ces vers, où il rappelle à Augustin « les soleils révolus parmi les hautes montagnes de l'Italie, » il est probable que le domaine de Verecundus était situé sur les premières ondulations montagneuses qui aboutissent à la chaîne de la Brianza. Aujourd'hui encore, les riches Milanais ont, de ce côté-là, leurs maisons de campagne.

Cette grasse Lombardie dut apparaître aux yeux d'Augustin et de ses compagnons comme une autre Terre promise. Le pays merveilleusement fertile et cultivé est un verger perpétuel, où foisonnent les arbres fruitiers, et que sillonnent, en tous sens, des canaux à l'eau profonde, lente et poissonneuse. Partout, des murmures d'eaux courantes : musique délicieuse pour des oreilles africaines. Des odeurs de menthe et d'anis, des prairies à l'herbe haute et drue où l'on entre jusqu'aux genoux. Çà et là, de petits vallons très encaissés, avec leurs nappes de verdures bocagères, où tranchent les panaches roses des tilleuls et les feuillages bronzés des noisetiers, où les sapins du Nord dressent déjà leurs noires aiguilles. A l'horizon, confondus en une seule masse violette, les étages successifs des Alpes couvertes de neiges, et, plus près du regard, des pics abrupts, des murailles dentelées, sillonnées de sombres crevasses, qui font paraître plus éclatant l'or fauve de leurs parois. Non loin dorment les lacs enchantés. On dirait qu'une splendeur émane de leurs eaux, et, par delà les escarpemens qui les emprisonnent, se répand dans tout le ciel, tantôt un peu froid, — d'un azur suave et mélancolique à la Vinci, — tantôt d'un bleu ardent où flottent de gros nuages soyeux et roux, comme dans les fonds de tableaux du Véronèse. La beauté de la lumière allège et transfigure la trop lourde opulence de la terre.

Où qu'on place le domaine de Verecundus, on y découvrait

quelque morceau de ce grand paysage. Quant à la villa elle-même, Augustin nous en a dit suffisamment, pour que nous la voyions assez bien. C'était sans doute un de ces vieux logis rustiques, que leurs propriétaires n'habitent que quelques mois de l'année, à l'époque la plus chaude, et qui, le reste du temps, sont livrés aux ébats des souris et des rats. Sans prétentions architecturales, elle avait été agrandie et remaniée, uniquement pour la plus grande commodité de ses hôtes. Nul souci de la symétrie : la porte principale n'occupait point le milieu du corps de bâtimens, et il y avait une autre porte sur un des côtés. Le seul luxe de cette maison de campagne était peut-être la salle de bain. Ces bains, tout modestes qu'ils fussent, rappelaient pourtant à Augustin la décoration des gymnases : est-ce à dire qu'il s'y trouvait de riches pavemens, des mosaïques et des statues? C'était chose commune dans les villas romaines. Les Italiens de tous les temps ont toujours eu beaucoup de goût pour les statues et les mosaïques. Peu exigeans sur la qualité, ils se rattrapent sur la quantité. Et, quand ils ne peuvent pas s'en offrir, il leur suffit de s'en donner l'illusion, en peinture. Je m'imagine assez volontiers la villa de Verecundus peinte à fresque du haut en bas, à l'intérieur et à l'extérieur, comme les maisons pompéiennes et les modernes villas milanaises.

Il n'est pas question de jardins d'agrément à Cassiciacum. Ainsi que dans une ferme, tous les environs immédiats devaient être en potagers, en prairies ou en cultures. Un pré, — rien d'une pelouse de château, — descendait devant la maison, que protégeaient du soleil et du vent quelques massifs de châtaigniers. On s'asseyait sur l'herbe, à l'ombre d'un de ses grands arbres, et l'on devisait joyeusement, en écoutant la chanson intermittente d'un ruisseau, qui coulait sous les fenêtres des bains. On vivait là en pleine nature, d'une vie presque rustique. Tout le charme de Cassiciacum était fait de silence, de paix, de fraîcheur surtout. La poitrine fatiguée d'Augustin y respirait un air plus pur qu'à Milan, où l'humide chaleur estivale est accablante. Son âme, avide de recueillement, y trouvait une retraite en harmonie avec ses aspirations nouvelles, — solitude champêtre, dont la douceur virgilienne flattait encore son imagination de lettré. Les jours qu'il y passa furent, pour lui, des jours bénis. Longtemps après, il s'en souvient avec émotion, et, dans un élan de reconnaissance pour son hôte, il

prie Dieu de lui payer sa dette : « Tu le lui rendras, Seigneur, au jour de la résurrection des justes... Tu rendras à Verecundus, en retour de son hospitalité, dans cette campagne de Cassiciacum, où nous nous reposâmes en Toi, au sortir de l'été brûlant du siècle ; tu lui rendras la fraîcheur et les ombrages éternellement verts de ton paradis... »

Ce fut un moment unique dans la vie d'Augustin. Au lendemain de la crise intellectuelle qui a ébranlé jusqu'à son corps, on dirait qu'il savoure les délices de la convalescence. Il se détend, et, comme il le dit lui-même, il se repose. Son exaltation est tombée, mais sa foi reste toujours aussi ferme. D'un esprit calme et souverainement lucide, il juge son état, il voit nettement tout ce qui lui reste à faire pour devenir un chrétien accompli. D'abord, se familiariser avec l'Écriture, résoudre certaines questions pressantes, — par exemple celle de l'âme, de sa nature, et de ses origines, — qui l'obsèdent en ce moment-là. Puis réformer sa conduite, changer les habitudes de sa pensée, et, si l'on peut dire, désaffecter son esprit, encore tout pénétré d'influences païennes : tâche délicate, malaisée, parfois douloureuse, qui demandait plus d'un jour.

Après vingt siècles de christianisme, et malgré nos prétentions à tout comprendre, nous ne concevons pas très bien quel abîme nous sépare du paganisme. Quand par hasard nous en retrouvons des traces dans certaines régions arriérées du Midi, nous nous effarons, nous ne le reconnaissons plus, tellement il est loin de nous, et nous attribuons au catholicisme ce qui n'est qu'une survivance des vieilles mœurs abolies. Augustin, lui, était tout près d'elles. Lorsqu'il se promenait par les prés et les bois de Cassiciacum, les Faunes et les Sylvains de l'antique mythologie hantaient sa mémoire et s'offraient presque à ses yeux. Il ne pouvait faire un pas sans rencontrer une de leurs chapelles, ou se heurter à une borne encore toute grasse de l'huile, dont la superstition des paysans l'avait arrosée. Comme lui, l'antique terre païenne n'avait pas encore revêtu complètement le Christ des temps nouveaux. Il ressemblait à cet Hermès Criophore qui symbolisait gauchement le Sauveur sur les murailles des Catacombes. De même que le Porteur de boucs se transformait peu à peu en Bon Pasteur, l'évêque d'Hippone se dégageait lentement du rhéteur Augustin.

Il en avait conscience, en cet automne languissant de Cassi-

ciacum, — cet automne qui était lourd de toutes les pourritures de l'été, mais qui annonçait déjà la grande paix de l'hiver. Les feuilles jaunies des châtaigniers s'amoncelaient au bord des chemins. Elles obstruaient le ruisseau qui coulait près de la salle de bains, et, pendant quelque temps, l'eau prisonnière s'arrêtait de chanter. Augustin tendait l'oreille. Son âme aussi était obstruée, — engorgée par tous les détritus de sa pensée et de ses passions. Mais il savait que, bientôt, le chant de sa vie nouvelle allait reprendre sur un mode triomphal, et il se répétait les paroles du psaume : *Cantate mihi canticum novum*, « Chantez-moi un cantique nouveau. »

Malheureusement, Augustin, à Cassiciacum, n'avait pas que le souci de son âme et de son salut : il en avait mille autres. Il en sera ainsi pendant toute son existence. Jusqu'au bout, il aspirera à la solitude, à la vie en Dieu, et jusqu'au bout, Dieu lui imposera la charge de ses frères. Ce grand esprit vivra surtout par la charité.

Chez Verecundus, non seulement il était maître de maison, mais il avait à diriger et à administrer tout un domaine rural. Il est probable que chacun des hôtes de la villa s'y employait avec lui. On se partagea les rôles. Le bon Alypius, qui était au courant des affaires et qui connaissait les arcanes de la procédure, se chargea des relations extérieures, — des achats et des ventes, probablement aussi de la comptabilité. Sans cesse, il était sur la route de Milan. Augustin tenait la correspondance, distribuait, chaque matin, leur travail aux tâcherons de la ferme. Monique s'occupait du ménage, ce qui n'était pas une mince besogne dans une maison où, tous les jours, on était neuf à table. Mais la Sainte s'acquittait de ses humbles fonctions avec une bonté et une abnégation touchantes : « Elle prenait soin de nous, dit Augustin, comme si nous eussions tous été ses enfans, et elle nous servait, comme si chacun de nous eût été son père. »

Regardons-les un peu, ces « enfans » de Monique. Outre Alypius, que nous connaissons déjà, il y avait le jeune Adéodat, l'enfant du péché, — « mon fils Adéodat, dont le génie promet de grandes choses, si mon amour pour lui ne m'abuse pas. » Ainsi parle son père. Ce petit garçon était, paraît-il, un prodige, comme le sera, plus tard, le petit Blaise Pascal : « L'esprit de cet enfant m'épouvantait, » *horrori mihi erat illud ingenium*, — dit

encore son père. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut une âme angélique. Quelques mots de lui nous ont été conservés par Augustin. Ils embaument comme une gerbe de lys.

Plus près de la terre sont les autres membres de la famille : Navigius, son oncle, brave homme, dont nous ne savons rien, sinon qu'il avait une maladie de foie, — l'ictère du colon africain, — et que, pour ce motif, il s'abstenait des plats sucrés. Rusticus et Lastidianus, les deux cousins, personnages aussi effacés que des figurans de tragédie. Enfin, les élèves d'Augustin : Trygetius et Licentius. Le premier, qui venait de faire un stage dans l'armée, était passionné pour l'histoire, « comme un vétéran. » Bien que son maître lui ait donné la parole dans quelques-uns de ses dialogues, sa physionomie reste, pour nous, imprécise. Il n'en est pas de même pour Licentius. Le fils de Romanianus, le mécène de Thagaste, fut le disciple chéri d'Augustin. On s'en aperçoit. Toutes les phrases qu'il lui a consacrées ont une chaleur d'accent, une couleur et un relief qui saisissent.

Ce Licentius se présente à nous comme le type de l'enfant gâté et du fils de famille, pétulant, vaniteux, présomptueux, très familier, ne se privant pas, à l'occasion, de plaisanter son professeur. Avec cela, étourdi, sujet à de brusques engouemens, superficiel et un peu brouillon. Au demeurant, le meilleur fils du monde : mauvaise tête, mais bon cœur. C'était un franc païen, et je crois qu'il le resta toute sa vie, malgré les exhortations d'Augustin et celles du doux Paulin de Nole, qui le chapitrait en prose et en vers. Gros mangeur et beau buveur, il faisait pénitence à la table plutôt frugale de sainte Monique. Mais, quand la fièvre de l'inspiration s'emparait de lui, il en oubliait le boire et le manger, et, dans sa soif poétique, il aurait tari, — nous dit son maître, — toutes les fontaines de l'Hélicon. Licentius versifiait avec passion : « C'est un poète presque parfait, » écrit Augustin à Romanianus. L'ancien rhéteur savait son monde et comme il faut parler au père d'un élève riche, surtout quand il est votre bienfaiteur. A Cassiciacum, sous les yeux indulgens d'Augustin, l'élève mettait en vers la romanesque aventure de Pyrame et de Thisbé. Il en déclamait des morceaux devant les hôtes de la villa, car il avait une belle voix sonore. Puis, il plantait là le poème commencé, et, subitement, il s'éprenait de tragédies grecques, auxquelles, d'ailleurs, il ne comprenait rien :

ce qui ne l'empêchait pas d'en rompre la tête à tout venant. Un autre jour, c'étaient les chants d'Église, alors dans toute leur nouveauté, qui l'enthousiasmaient. Ce jour-là, du matin au soir, on entendait Licentius chanter des cantiques.

A ce propos, Augustin raconte, avec une bonhomie candide, une certaine anecdote, qui, aujourd'hui, a besoin de toute l'indulgence du lecteur, pour se faire accepter. Comme elle nous introduit au plus intime de ces mœurs mi-païennes, mi-chrétiennes, qui étaient encore celles d'Augustin, je la rapporterai dans sa simplicité.

Un soir donc, après le dîner, Licentius étant sorti, se dirigea vers un retrait mystérieux, et, là, tout à coup, il se mit à chanter ce verset de psaume : *Dieu des vertus, convertis-nous, montre-nous ta face, et nous serons sauvés !* Depuis quelque temps, en effet, il ne chantait plus autre chose. Il répétait ce verset à satiété, comme on fait d'une mélodie nouvellement apprise. Mais la pieuse Monique, qui l'entendit, ne put supporter que, dans pareil lieu, on chantât des paroles aussi saintes. Elle rabroua le coupable. Sur quoi, le jeune écervelé répliqua assez lestement :

— Suppose, bonne mère, qu'un ennemi m'ait enfermé dans cet endroit : est-ce que tu crois que Dieu ne m'aurait pas écouté tout de même ?...

Le lendemain, il n'y songeait plus et, quand Augustin lui rappela l'incident, il déclara n'en avoir nul remords.

— Pour moi, reprit l'excellent maître, je n'en suis point choqué... En effet, ni cet endroit même, qui a scandalisé ma mère, ni les ténèbres de la nuit ne sont que trop en disconvenance avec ce cantique. Car d'où penses-tu que nous demandions à Dieu de nous retirer, pour nous convertir et contempler son visage ? N'est-ce pas de cette sentine des sens, où nos âmes sont plongées, et de ces ténèbres, dont l'erreur nous enveloppe ?...

Et comme, ce jour-là, on discutait sur l'ordre établi par la Providence, Augustin en prit prétexte pour faire à son élève un petit sermon édifiant. L'espiègle Licentius, ayant écouté le sermon, conclut non sans malice :

— Voyez un peu, quel concours admirable de circonstances pour me prouver que rien n'arrive, sinon dans le plus bel ordre et pour notre plus grand bien !

Cette réponse nous donne le ton de l'entretien entre Augus-

tin et ses élèves. Néanmoins, si libre et enjouée que fût leur conversation, elle était toujours solide, elle visait à instruire. N'oublions pas que le rhéteur de Milan est encore professeur. Pendant la plus grande partie de la journée, il n'était occupé que des deux jeunes gens qu'on lui avait confiés. Dès qu'il avait expédié les affaires de la ferme, causé avec ses paysans et donné ses ordres aux ouvriers, il reprenait son métier de rhéteur. Le matin, on expliquait ensemble les *Églogues* de Virgile. Le soir, on discutait philosophie. Quand le temps était beau, on descendait dans la prairie, et la discussion se poursuivait à l'ombre des châtaigniers. S'il pleuvait, on se réfugiait dans la salle de repos attenant aux bains : il y avait là des lits, des coussins, des sièges moelleux, commodes pour la causerie, et la température égale des étuves voisines était bonne pour les bronches d'Augustin.

Nul apprêt dans ces dialogues, rien qui sente l'école. La dispute partait des choses qu'on avait sous les yeux, parfois d'un événement menu et fortuit. Une nuit qu'Augustin ne dormait pas, — il avait des insomnies fréquentes, — la discussion fut commencée au lit. Car le maître et ses élèves couchaient dans la même chambre. L'oreille dressée dans les ténèbres, il faisait attention au murmure intermittent du ruisseau. Et il cherchait à s'expliquer ces intermittences... Soudain, Licentius s'agita sous ses couvertures, et, ramassant à tâtons un morceau de bois qui traînait, il tapa contre le pied de son lit, pour mettre en fuite les souris. Donc, il ne dormait pas, lui non plus, ni Trygetius, qui se retournait aussi dans son lit. Augustin en fut ravi : il avait deux auditeurs. Incontinent, il leur posa la question : « Pourquoi ces intermittences dans le cours du ruisseau ? N'obéissent-elles pas à une loi secrète ?... » Un thème de controverse était trouvé. Pendant plusieurs jours, on discuta sur l'ordre des choses.

Une autre fois, avant d'entrer dans la salle de bain, ils s'arrêtèrent, pour regarder une bataille de coqs. Augustin fit remarquer aux jeunes gens « un certain ordre plein de convenance dans tous les mouvemens de ces animaux privés de raison :

— Voyez le vainqueur ! leur dit-il. Son chant est fier. Ses membres ramassés font la roue, en signe orgueilleux de domination. Et voyez le vaincu, sans voix, le cou déplumé, l'attitude honteuse. Tout cela a je ne sais quelle beauté, en harmonie avec les lois de la nature... »

Nouvel argument en faveur de l'ordre : la discussion de la veille va rebondir.

Cette petite scène familière vaut la peine que nous nous y arrêtions, nous aussi. Elle nous montre un Augustin, non seulement très épris de la beauté, mais très attentif au spectacle du monde qui l'entoure. Les combats de coqs sont encore fort à la mode dans cette société romaine de la fin de l'Empire. La sculpture y avait, depuis longtemps, trouvé de gracieux sujets. Quand on lit ce passage d'Augustin, on se rappelle, entre autres motifs semblables, cette urne funéraire du Latran, où l'on voit représentés deux petits garçons, l'un qui pleure sur son coq vaincu, l'autre qui presse tendrement entre ses bras et qui baise le sien, le coq vainqueur, reconnaissable à la couronne qu'il tient dans ses ergots.

Augustin est toujours très près de ces humbles réalités. A tout instant, les choses extérieures font irruption dans le dialogue du maître et de ses disciples... Ils sont au lit, par une nuit pluvieuse de novembre. Peu à peu, une lueur vague colore les fenêtres. Ils se demandent si c'est la lune, ou la pointe de l'aube... Ailleurs, le soleil se lève dans toute sa splendeur, et l'on décide qu'on ira dans le pré s'asseoir sur l'herbe. Ou bien le ciel se rembrunit : on apporte les lumières. Ou encore c'est l'apparition du diligent Alypius, qui arrive de Milan...

De même qu'il note au passage ces détails fugitifs, Augustin accueille tous ses hôtes dans ses dialogues, il les admet à la discussion : sa mère, son frère, ses cousins, Alypius entre deux voyages d'affaires, et jusqu'à l'enfant Adéodat. Il connaît le prix du bon sens populaire, la divination d'un cœur pur, ou d'une âme pieuse nourrie dans la prière. Souvent Monique entrait dans la salle, où l'on discutait, pour annoncer que le dîner était servi, ou pour tout autre motif. Son fils la priait de rester. Modestement, elle s'étonnait d'un tel honneur :

— Mère, dit Augustin, est-ce que tu n'aimes pas la vérité? Alors, pourquoi rougirais-je de te donner une place parmi nous? Même si tu n'aimais la vérité que médiocrement, je devrais encore te recevoir et t'écouter. A plus forte raison, puisque tu as pour elle un plus grand amour que pour moi, *et je sais de quel amour tu m'aimes !...* rien ne saurait te détacher de la vérité, ni la crainte, ni la douleur, quelle qu'elle soit, ni la mort même. N'est-ce pas, de l'aveu de tous, le plus haut degré

de la philosophie ? Comment hésiter, après cela, à me déclarer ton disciple ?

Et Monique, toute confuse d'un tel éloge, de répondre avec une affectueuse brusquerie :

— Tais-toi ! Jamais tu n'as débité de plus grands mensonges !

La plupart du temps, ces entretiens étaient de purs jeux dialectiques, selon le goût de l'époque, des jeux un peu pédans, et subtils jusqu'à la fatigue. Le bouillant Licentius ne s'y plaisait pas toujours. Il avait des distractions fréquentes, dont son maître le tançait. Mais enfin, celui-ci entendait à la fois amuser ses deux nourrissons et exercer leur intelligence. A la fin d'une discussion, il leur disait, en riant :

— A cette heure, le soleil m'avertit de remettre dans la corbeille les jouets que j'avais apportés pour les enfans...

Remarquons-le, en passant : c'est la dernière fois, — avant les siècles, qui vont venir, d'universel silence intellectuel ou de scolastique aride, — c'est la dernière fois qu'on agite de hautes questions sur ce ton de badinage élégant et avec cette liberté d'esprit. La tradition commencée par Socrate sous les platanes de l'Ilissus va se clore, avec Augustin, sous les châtaigniers de Cassiciacum.

Et pourtant, quels que soient l'enjouement et la fantaisie de la forme, le fond de ces dialogues sur les *Académiques*, sur l'*Ordre* et sur la *Vie heureuse*, est sérieux, très sérieux même. La meilleure preuve de l'importance qu'Augustin y attachait, c'est que, par la suite, il les publia, après avoir pris soin de les faire sténographier. Des *notarii* assistaient à ces discussions et n'en laissaient rien perdre. L'avènement du scribe, du notaire, date de cette époque. L'administration du Bas-Empire fut effroyablement paperassière. A son contact, l'Église le devint aussi. Ne nous en plaignons pas trop, si cette manie écrivante nous a valu, avec beaucoup de fatras, de précieux documens historiques. En ce qui concerne Augustin, ces procès-verbaux des conférences de Cassiciacum ont au moins le mérite de nous renseigner sur l'état d'âme du futur évêque d'Hippone, en un moment décisif de sa vie.

Malgré leur apparence d'exercices scolaires, ces Dialogues nous révèlent, en effet, les préoccupations intimes d'Augustin au lendemain de sa conversion. En ayant l'air de réfuter les

Académiques, il combat les erreurs dont il a si longtemps souffert. Il définit son idéal nouveau. Non, la recherche de la vérité, sans l'espoir de l'atteindre, ne saurait procurer le bonheur. Et le bonheur véritable n'est qu'en Dieu. Et, s'il existe un ordre dans les choses, il faut mettre de l'ordre aussi dans son âme, pour la rendre capable de contempler Dieu. Il faut apaiser en elle le tumulte des passions : d'où la nécessité de la réforme intérieure et, finalement, de l'ascétisme.

Mais Augustin se rend bien compte que ces vérités ont besoin d'être adaptées à la faiblesse des deux jeunes gens qu'il instruit, et aussi du commun des hommes. En ces années-là, il n'a pas encore l'intransigeance que lui donnera bientôt une plus haute vertu, intransigeance d'ailleurs combattue sans cesse par sa charité et par des ressouvenirs tenaces de lettré. En matière de morale mondaine et d'éducation, il formule alors la règle de conduite que la sagesse chrétienne de l'avenir adoptera : « Si vous avez toujours l'ordre à cœur, dit-il à ses élèves, il faut retourner à vos vers. *Car la connaissance des sciences libérales, mais une connaissance sobre et réglée*, forme des hommes qui aimeront la vérité... Mais il est d'autres hommes, ou, pour mieux dire, d'autres âmes, qui, bien que retenues dans leurs corps, sont recherchées, pour des noces immortelles, par le meilleur et le plus beau des époux. Ces âmes, il ne leur suffit pas de vivre, elles veulent vivre heureuses... Pour vous, allez, *en attendant*, retrouver vos Muses ! »

Allez retrouver vos Muses : le beau mot ! Qu'il est humain et qu'il est sage ! Voilà nettement indiqué le double idéal de ceux qui continuent à vivre dans le monde selon la loi chrétienne de sobriété et de modération, — et de ceux qui aspirent à vivre en Dieu. Quant à Augustin, son choix est fait. Il ne retournera plus la tête en arrière. Ces dialogues de Cassiciacum, c'est son adieu suprême à la Muse païenne.

II. — L'EXTASE DE SAINTE MONIQUE

On passa l'hiver à Cassiciacum. Si absorbé qu'il fût par les travaux de la villa et par le souci de ses élèves, Augustin s'occupait surtout de la grande affaire de son salut.

Les *Soliloques*, qu'il écrivait alors, reproduisent jusqu'au ton passionné des méditations auxquelles il se livrait habituellement

pendant ses veillées et ses nuits d'insomnie. Il cherchait Dieu, en gémissant : « *Fac me Pater, quærere te :* Fais, ô mon Père, que je te cherche! » Mais il le cherchait encore plus en philosophe qu'en chrétien. Le vieil homme n'était pas mort en lui. Il n'avait pas dépouillé complètement le rhéteur, ni l'intellectuel. Il restait le cœur trop tendre, qui avait tant sacrifié aux affections humaines. Dans ces ardens dialogues entre sa raison et lui, on sent bien que la raison n'est pas tout à fait maîtresse : « Je n'aime maintenant que Dieu et l'âme, » déclare Augustin avec une pointe de présomption. Et sa raison, qui le connaît, de répondre : « Tu n'aimes donc pas tes amis? — J'aime l'âme : comment pourrais-je ne pas les aimer? » Que manque-t-il à cette phrase, d'un sentiment exquis et déjà si détaché, pour donner un son purement chrétien? A peine une nuance d'accent.

Lui-même commençait à s'apercevoir qu'il fallait moins philosopher et se rapprocher davantage de l'Écriture, — en écouter la sagesse, avec un cœur contrit et humilié. Sur les indications d'Ambroise, qu'il avait consulté par lettre, il entreprit de lire les prophéties de Jérémie, comme celui de tous les livres sacrés qui contient l'annonce la plus claire de la Rédemption. Les difficultés, qu'il y rencontra, le découragèrent : il en remit la lecture à plus tard. Entre temps, il avait envoyé à la municipalité de Milan sa démission de professeur de rhétorique. Puis, quand le moment fut venu, il adressa par écrit, à l'évêque Ambroise, la confession de ses erreurs et de ses fautes, en lui marquant son intention bien arrêtée de recevoir le baptême. Il le reçut sans bruit, le 25 avril, aux fêtes de Pâques de l'année 387, avec son fils Adéodat et son ami Alypius. Celui-ci s'y était préparé pieusement, s'infligeant les plus rudes austérités, jusqu'à marcher pieds nus, en hiver, sur le sol glacé.

Voilà donc les solitaires de Cassiciacum de retour à Milan. Les deux élèves d'Augustin l'avaient quitté. Trygetius était sans doute reparti pour l'armée. Licentius s'installait à Rome. Mais un autre compatriote, un Africain de Thagaste, Evodius, ancien agent d'affaires de l'Empereur, vint s'adjoindre au petit groupe des nouveaux convertis. Evodius, futur évêque d'Uzale, en Afrique, et baptisé avant Augustin, était un homme d'une piété scrupuleuse et d'une foi entière. Il s'entretenait dévotement avec son ami, qui, au sortir du baptême, goûtait tout l'apaise-

ment de la Grâce. On parlait de cette communauté que saint Ambroise avait fondée ou organisée aux portes de Milan, et, par comparaison avec une vie si austère, Augustin s'apercevait que celle qu'il avait menée à Cassiciacum était encore entachée de paganisme. Il fallait aller jusqu'au bout de la conversion, vivre en cénobite, à la façon d'Antoine et des solitaires de la Thébaïde. Alors il réfléchit qu'il possédait toujours un peu de bien à Thagaste, une maison, des champs. On s'y établirait, on vivrait là, dans le renoncement, comme des moines. La pureté du petit Adéodat le prédestinait à cette existence ascétique. Quant à Monique, qui, depuis longtemps, avait pris le voile des veuves, elle n'avait rien à changer à ses habitudes, pour mener, auprès de son fils et de son petit-fils, une vie toute sainte. D'un commun accord, on décida qu'on se rembarquerait pour l'Afrique, et qu'on y mettrait ce projet à exécution.

Ainsi, au lendemain de son baptême, Augustin n'a qu'un désir : s'ensevelir dans la retraite, vivre d'une vie humble et cachée, partagée entre l'étude de l'Écriture et la contemplation de Dieu. Dans la suite, ses ennemis l'accusèrent de s'être converti par ambition, en vue des honneurs et des richesses de l'épiscopat. C'est une calomnie toute gratuite. Sa conversion fut des plus sincères, des plus désintéressées, — et aussi des plus héroïques : il avait trente-trois ans. Quand on songe à tout ce qu'il avait aimé, à tout ce qu'il abandonnait, on ne peut que courber la tête et fléchir le genou devant la haute vertu d'un tel exemple.

La caravane se mit en route, dans le courant de l'été, et traversa l'Apennin pour s'embarquer à Ostie. La date de cet exode n'a pu être précisée. Peut-être Augustin et ses compagnons fuyaient-ils devant les bandes de l'usurpateur Maxime, qui, dès la fin d'août, franchit les Alpes, et marcha sur Milan, tandis que le jeune Valentinien se réfugiait à Aquilée avec toute sa cour. En tout cas, c'était un voyage fatigant, surtout en cette saison chaude. Monique arriva très affaiblie. Une fois à Ostie, on dut attendre le départ d'un bateau pour l'Afrique. L'occasion propice ne se présentait pas tous les jours. A cette époque-là, on était à la merci de la mer, du vent, et de mille autres circonstances. Le temps ne comptait point, on le dépensait avec prodigalité. On voyageait à petites journées, en longeant les côtes, où les escales se prolongeaient au gré du patron. Sur ces navires, — des balan-

celles à peine pontées, — si la traversée était interminable et peu sûre, elle était surtout fort incommode. On ne se hâtait point d'en subir les tortures, on les espaçait le plus possible par des relâches multipliées. Pour toutes ces raisons, nos Africains firent un assez long séjour à Ostie. Ils descendirent sans doute chez des frères chrétiens, des hôtes d'Augustin ou de Monique, dans une maison tranquille, loin du bruit et des foules cosmopolites, qui encombraient les hôtelleries du port.

Placée à l'embouchure du Tibre, Ostie était à la fois le port et l'entrepôt de Rome. Les navires de l'annone y apportaient les huiles et les blés d'Afrique. C'était un lieu de transit pour le commerce, un point de débarquement pour les immigrans de toutes les parties de la Méditerranée. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'un misérable village. Mais, à quelque distance de cette bourgade, les fouilles des archéologues ont fait surgir, en ces derniers temps, les vestiges d'une grande ville. A l'entrée, ils ont découvert une nécropole, avec des tombeaux en *arcosolia*, où fut peut-être déposé le corps de sainte Monique, — et, dans cette nécropole, une belle statue mutilée, un Génie funéraire ou une Victoire, aux larges ailes repliées comme celles des anges chrétiens. Puis, le forum avec ses boutiques, la caserne des vigiles, des thermes, un théâtre, plusieurs grands temples, des rues à galeries, pavées de larges dalles, des magasins pour les marchandises : on y reconnaît encore, alignés contre les murs, les trous dans lesquels s'emboîtaient les panses des amphores. Tous ces débris éveillent l'idée d'un centre populeux, où le mouvement du trafic et de la navigation était intense.

Dans cette ville bruyante, Augustin et sa mère trouvaient pourtant le moyen de se recueillir, de s'unir par la méditation et la prière. Au milieu de cette agitation un peu vulgaire, parmi cette rumeur de marine et de commerce, se place une scène mystique où l'amour purifié de la mère et du fils nous apparaît comme dans une lumière d'apothéose. Ils eurent, à Ostie, comme un avant-goût de l'union éternelle en Dieu. C'était dans la maison où ils étaient descendus. Ils causaient doucement, appuyés à une fenêtre, qui s'ouvrait sur le jardin... Mais la scène a été popularisée par le tableau trop fameux d'Ary Scheffer. On se le rappelle : deux figures pâles, exsangues, dépouillées de chair, où ne vivent que des yeux ardens élancés vers l'azur, — un azur dense, impénétrable, lourd de tous les secrets de l'éternité.

Nul objet sensible, rien, absolument rien ne les distrait de leur contemplation. La mer elle-même, quoique indiquée par le peintre, se confond presque avec la ligne bleue de l'horizon. Deux âmes et le ciel, — voilà tout le sujet.

C'est de la poésie vivante figée dans de la pensée abstraite. L'attitude des personnages, — noblement assis et non plus appuyés au rebord de la fenêtre, — a pris, dans le tableau de Scheffer, on ne sait quoi d'apprêté, de légèrement théâtral. Et l'ensemble est d'une sécheresse froide, qui contraste avec la chaleur lyrique du récit des *Confessions*.

Pour moi, j'avais toujours cru, — peut-être sur la foi de ce tableau, — que la fenêtre de la maison d'Ostie s'ouvrait, pardessus le jardin, jusqu'à la perspective de la mer. La mer, symbole de l'infini, devait être présente, — me semblait-il, — à l'entretien suprême de Monique et d'Augustin. A Ostie même, j'ai dû abandonner cette idée trop littéraire : la mer y est invisible. Sans doute, à cette époque, le rivage n'était pas aussi ensablé qu'il l'est aujourd'hui. Mais la côte est tellement basse que, tout près de l'embouchure actuelle du Tibre, on ne devine la proximité de la mer que par le reflet des vagues dans l'atmosphère, une sorte de halo nacré, qui tremble au bord du ciel. Maintenant, j'incline à penser que la fenêtre de la maison d'Ostie était plutôt tournée vers le vaste horizon mélancolique de l'*Agro romano :* « Nous parcourûmes, l'une après l'autre, — dit Augustin, — *toutes les choses corporelles*, jusqu'au ciel lui-même. » N'est-il pas vraisemblable de supposer que ces choses corporelles, — ces formes de la terre, avec ses plantes, ses fleuves, ses villes et ses montagnes, — ils les avaient sous les yeux? Le spectacle austère qui se déroulait devant leur regard était d'accord, en tout cas, avec les dispositions de leurs âmes.

Cette grande plaine désolée n'a rien d'opprimant, rien qui retienne la vue sur des détails trop matériels. Les couleurs en sont pâles et légères, comme sur le point de s'évanouir. D'immenses étendues stériles, uniformément fauves, où brille, çà et là, un peu de rose, un peu de vert ; des genêts, des ajoncs près des berges de la rivière, ou quelques *boschetti* aux feuillages poussiéreux, qui tranchent faiblement dans la blondeur du sol. A droite, une forêt de pins. A gauche, les ondulations des collines romaines expirent dans un vide d'une tristesse infinie. Au fond, la masse violette des monts Albains, aux contours voilés

et très doux, se dessine confusément sur le cristal limpide et souriant du ciel.

Accoudés à la fenêtre, Augustin et Monique regardaient. C'était au crépuscule sans doute, à l'heure où les fenêtres méridionales s'ouvrent à la fraîcheur, après une journée brûlante. Ils regardaient : « Nous admirions, dit Augustin, la beauté de tes œuvres, ô mon Dieu!... » Rome était là-bas, derrière les collines, avec ses palais, ses temples, le resplendissement de ses dorures et de ses marbres. Mais l'image lointaine de la Ville impériale ne pouvait vaincre cette tristesse éternelle qui monte de l'*Agro*. Un air de nostalgie funèbre pesait sur cette lande, prête à sombrer sous l'envahissement des ombres. Ces vaines apparences corporelles qui se défaisaient d'elles-mêmes, comme il était facile de s'en détacher!... « Alors, reprend Augustin, nous portâmes plus haut nos esprits. » (Il parle comme si lui et sa mère s'étaient élevés, d'un vol égal, à la contemplation. Plus probablement, il y fut entraîné par Monique, depuis longtemps familière avec les voies spirituelles, habituée aux visions, aux colloques mystiques avec son Dieu...) Où était-il ce Dieu? Toutes les créatures interrogées par leur pressante supplication leur répondaient : *Quære super nos!*... Cherche au-dessus de nous! » Ils cherchaient, ils montaient toujours : « Nous parvînmes à nos âmes, mais nous les dépassâmes pour atteindre, Seigneur, à cette région d'inépuisable abondance, où tu rassasies éternellement Israël du pain de Vérité... Or, tandis que nous parlions, et que nous nous élancions, affamés, vers cette région divine, *par un bond de tout notre cœur, nous y touchâmes un instant*... Puis, en soupirant, nous retombâmes, y laissant attachées les prémices de notre esprit, et nous redescendîmes à ces balbutiemens de nos lèvres, — à cette parole mortelle, qui commence et qui finit... »

« Nous retombâmes! » L'inexprimable vision s'était éclipsée. Mais un grand silence s'était fait en eux, silence des choses, silence de l'âme. Et ils se disaient ;

« Si ce silence pouvait se prolonger, toutes les autres visions inférieures se dissoudre, et cette vision unique emporter l'âme, l'absorber et l'abîmer dans la joie de la contemplation, de telle sorte que la vie éternelle fût semblable à cet instant d'intelligence, qui nous a fait soupirer d'Amour, — ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole : « Entre dans la joie

de ton Seigneur? » Et quand y entrerons-nous? N'est-ce point, ô mon Dieu, lorsque nous ressusciterons d'entre les morts?... »

Ils reprenaient terre peu à peu. Les couleurs mourantes du couchant s'éteignaient dans les brumes de l'*Agro*. Le monde entrait dans la nuit. Alors, Monique, touchée d'un infaillible pressentiment, dit à Augustin :

— Mon fils, pour moi, il n'y a plus rien qui me charme, en cette vie. Je ne sais, en vérité, ce que je fais ici-bas, ni pourquoi j'y suis encore!... Une seule chose me faisait souhaiter d'y rester quelque temps, c'était le désir de te voir, avant de mourir, chrétien et catholique. Mon Dieu a comblé ce désir au delà de mes vœux!... Que fais-je donc ici?...

Elle le sentait : son message était rempli. Elle avait épuisé, comme dit Augustin, toute l'espérance du siècle, *consumptâ spe sæculi*. Pour elle, le départ était proche. Cette extase fut celle d'une mourante, qui a levé un coin du voile et qui n'est déjà plus de cette terre.

En effet, cinq ou six jours après, elle tomba malade. Elle avait les fièvres. Le climat d'Ostie était fiévreux, comme il l'est encore aujourd'hui, et il était malsain habituellement, à cause de tous ces étrangers qui apportaient là les contagions de l'Orient. En outre, les fatigues d'un long voyage, en plein été, avaient exténué cette femme vieille avant l'âge. Elle dut s'aliter. Bientôt son état empira, au point qu'elle perdit tout à fait connaissance. On crut qu'elle agonisait. Tous s'empressaient autour de son lit : Augustin, son frère Navigius, Evodius, les deux cousins de Thagaste, Rusticus et Lastidianus. Mais, tout à coup, elle tressaillit, se souleva, l'air égaré :

— Où étais-je? dit-elle.

Puis, voyant la consternation sur les visages, devinant qu'elle était perdue, elle prononça d'une voix ferme :

— Vous enterrerez, ici, votre mère!

Navigius, épouvanté par cette image de la mort, protesta, de tout son amour filial :

— Non, mère, tu guériras! Tu reverras la patrie, tu ne mourras pas sur la terre étrangère!

Elle le regarda avec des yeux douloureux, comme affligée de ce qu'il parlait si peu chrétiennement, et, se tournant vers Augustin :

— Entends-tu ce qu'il dit?

Et, après un silence, elle reprit d'une voix plus ferme, comme pour dicter à ses fils ses dernières volontés :

— Enterrez ce corps où vous voudrez, et ne vous en mettez point en peine! La seule chose que je vous demande, c'est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, partout où vous serez!...

C'était le sacrifice suprême! Comment une Africaine, si attachée à son pays, pouvait-elle accepter d'être ensevelie en terre étrangère? Dans cette société, où les idées païennes demeuraient encore vivaces, le lieu de la sépulture était une grosse affaire. Monique, comme toutes les autres veuves, avait pris soin de la sienne. A Thagaste, elle avait fait préparer sa place, à côté de son mari Patritius. Et voilà que, maintenant, elle paraissait y renoncer. Les compagnons d'Augustin s'étonnaient d'une telle abnégation. Quant à lui, il admirait que la Grâce eût transformé à ce point l'âme de sa mère. Et, songeant à toutes les vertus de sa vie, à la ferveur de sa foi, — dès cet instant, il ne douta point qu'elle ne fût une sainte.

Elle languit encore quelque temps. Enfin, le neuvième jour de sa maladie, elle expira à l'âge de cinquante-six ans.

Augustin lui ferma les yeux. Une douleur immense gonflait son cœur. Pourtant, lui qui avait les larmes si promptes, il eut le courage de ne pas pleurer... Tout à coup, un sanglot perçant éclata dans la chambre mortuaire : c'était le jeune Adéodat qui se lamentait à la vue du cadavre. Il sanglotait d'une façon tellement déchirante que les assistans, démoralisés par la détresse de cette plainte, furent obligés de le faire taire. Cela frappa si profondément Augustin, que, bien des années après, le brisement de ce sanglot résonnait encore à son oreille. « Il me sembla, — dit-il, — que c'était mon âme d'enfant, qui s'échappait ainsi avec les gémissemens de mon fils. » Pour lui, — de tout l'effort de sa raison en lutte contre son cœur, — il ne voulait considérer que la gloire où la Sainte venait d'entrer. Ses compagnons étaient dans les mêmes sentimens... Aussitôt, Evodius saisit un psautier et, devant le corps à peine refroidi de Monique, il entonna le psaume : « Je chanterai, Seigneur, ta miséricorde et ta justice. » Tous ceux qui étaient dans la maison reprenaient les versets du chant sacré.

Cependant, on entraîna Augustin dans une pièce voisine, tandis que les ensevelisseurs procédaient à la toilette funèbre.

Ses amis et ses proches l'entouraient. Il consolait les autres et lui-même. Selon l'usage, il discourait sur la délivrance de l'âme fidèle, sur la béatitude qui lui est promise. On aurait pu croire qu'il était insensible : « Mais, moi, mon Dieu, tout en parlant, je m'approchais de ton oreille, où nul ne pouvait m'entendre, je me reprochais ma faiblesse, et je m'efforçais d'arrêter le flux de ma douleur... Hélas ! je savais tout ce que je comprimais dans mon cœur. »

Même à l'église, où l'on offrit le sacrifice pour l'âme de Monique, puis au cimetière, devant le cercueil, il ne pleura point. Par une pudeur toute chrétienne, il craignait de scandaliser ses frères, en imitant la désolation des païens et de ceux qui meurent sans espérance. Mais cet effort même qu'il faisait pour retenir ses larmes lui devenait une autre souffrance. Sa journée s'acheva dans une tristesse noire, une tristesse qu'il n'arrivait point à secouer et sous laquelle il étouffait. Alors, se souvenant du proverbe grec : « le bain chasse les soucis, » — l'idée lui vint, pour en finir, d'aller aux thermes. Il entra au *tepidarium*, s'allongea sur la plaque brûlante. Remède inutile : « L'amertume de mon chagrin ne sortit point de mon cœur avec la sueur qui coulait de mes membres. » Les serviteurs l'enveloppèrent de linges tièdes et le conduisirent au lit de repos. Accablé par la fatigue et par tant d'émotions, il s'endormit d'un lourd sommeil. Le lendemain, au réveil, une alacrité nouvelle remplissait tout son être. Des vers chantaient dans sa mémoire : c'étaient les premières paroles de l'hymne confiante et joyeuse de saint Ambroise :

Dieu créateur de toutes choses,
Modérateur des cieux, qui revêts
Le jour de splendeur et de beauté, —
Donne à la nuit la grâce du sommeil,
Afin que le repos rende nos membres fatigués
A leur labeur coutumier,
Relève nos âmes abattues
Et les délivre des angoisses et des deuils !...

Soudain, à ce mot de *deuils*, la pensée de sa mère morte ressurgit en lui, avec le regret de toute la tendresse dont il était privé. Un flot de désespoir le roula. Il s'abattit, en sanglotant, sur son lit, et il pleura enfin toutes les larmes qu'il refoulait depuis si longtemps.

III. — LE MOINE DE THAGASTE

Près d'une année s'écoula avant qu'Augustin se remît en route. On s'explique mal ce retard. Pourquoi différa-t-il ainsi son retour en Afrique, lui qui était si pressé de fuir le Monde?

Il est probable que la maladie de Monique, le soin de ses funérailles et d'autres affaires à régler le retinrent à Ostie jusqu'au seuil de l'hiver. Le temps était redevenu mauvais, la mer dangereuse. La navigation s'interrompait régulièrement dès le mois de novembre, quelquefois même plus tôt, dès les premiers jours d'octobre, si les tempêtes de l'équinoxe étaient exceptionnellement violentes. Il fallut attendre la belle saison. Puis on apprit que les flottes de l'usurpateur Maxime, alors en guerre contre Théodose, bloquaient les côtes d'Afrique. Les voyageurs risquaient d'être capturés par l'ennemi. Pour toutes ces raisons, Augustin ne put s'embarquer avant la fin de l'été suivant.

Dans l'intervalle, il s'établit à Rome. Il y employa ses loisirs à se documenter sur les manichéens, ses frères de la veille. Converti au catholicisme, il devait prévoir des attaques passionnées de la part de ses anciens coreligionnaires. Pour leur fermer la bouche, il réunit contre eux un volumineux dossier, bourré des plus récens scandales. Il se préoccupa aussi d'approfondir leurs doctrines, afin de les mieux réfuter : le dialecticien ne sommeillait jamais en lui. Entre temps, il visitait les monastères romains, en étudiait la règle et l'organisation, y cherchant un modèle pour le couvent qu'il projetait toujours de fonder dans son pays. Enfin, dans le courant d'août ou de septembre 388, il revint à Ostie, où il trouva un bateau qui partait pour Carthage.

Quatre ans auparavant, vers la même époque, il faisait le même voyage en sens inverse. La traversée était belle, on percevait à peine le mouvement du navire. C'est le temps des grands calmes en Méditerranée. Jamais elle n'est plus féerique que dans ces mois d'été. Le ciel, légèrement teinté de bleu, se confond avec la mer toute blanche, étalée en une large nappe sans rides, moire liquide et souple, où passent des frissons d'ambre et des rousseurs orangées, quand le soleil se couche. Nulle forme précise, seulement des reflets d'une suavité étrange, des vapeurs nacrées, la douceur de l'azur à l'infini.

Augustin, à Carthage, s'était accoutumé à la magnificence de ces spectacles marins. En ce moment, la mer avait la même face apaisée et radieuse qu'il lui avait vue quatre ans plus tôt. Mais combien, depuis, son âme était changée! Au lieu du trouble et du mensonge qui déchiraient son cœur et qui l'enténébraient, la lumière sereine de la Vérité, et, plus profond que celui de la mer, le grand apaisement de la Grâce. Augustin rêvait. Au loin, les îles Lipari s'enfonçaient dans les ombres crépusculaires, le cratère fumeux du Stromboli n'était plus qu'un point noir, cerné entre le double azur du ciel et des vagues. Ainsi, le souvenir de ses passions, de toute sa vie antérieure sombrait sous la montée victorieuse de la paix céleste. Il croyait que cet état délicieux allait se prolonger, emplir toute la durée de sa vie nouvelle : il ne savait rien au monde de plus doux...

Encore une fois, il se méconnaissait. Sur le plancher fragile de ce bateau qui le portait, il ne sentait pas la force de l'énorme élément, assoupi sous ses pieds, et qui allait se déchaîner au premier souffle du vent, — et il ne se sentait pas non plus la surabondance d'énergie qui gonflait son cœur renouvelé par la Grâce, — énergie qui allait susciter une des existences les plus complètes, les plus ardentes, les plus riches de pensée, de charité et d'œuvres, qui aient illuminé l'histoire. Tout à son rêve de cloître, au milieu des amis qui l'entouraient, il se répétait sans doute la parole de l'Écriture : « Voici qu'il est bon et doux que des frères habitent sous le même toit... » Il pressait les mains d'Alypius et d'Evodius, tandis que des larmes montaient à ses yeux.

Le soleil avait disparu. Toute l'étendue frigide, désertée par la lumière, s'éteignait dans l'angoisse confuse de la nuit tombante.

Enfin, après avoir longé les côtes de la Sicile, ils arrivèrent à Carthage. Augustin ne fit qu'y passer Il avait hâte de revoir Thagaste et de s'y ensevelir dans la retraite. Cependant des signes favorables l'y accueillirent et semblèrent l'encourager dans sa résolution. Un songe avait annoncé son retour à son ancien élève, le rhéteur Elogius. Il assista aussi à la guérison miraculeuse d'un avocat de Carthage, Innocentius, chez qui il était descendu avec ses compagnons.

Il partit donc pour Thagaste aussitôt qu'il le put. Tout de

suite, il s'y rendit populaire, en donnant aux pauvres le peu qui lui restait de l'héritage paternel, selon le précepte évangélique. En quoi consista au juste ce dépouillement volontaire, il ne nous l'a point dit en termes suffisamment explicites. Il parle d'une maison et de quelques petits champs, *paucis agellulis*, — qu'il aurait aliénés. Pourtant, il ne cessa point d'y demeurer, tout le temps qu'il fut à Thagaste. Il est probable qu'il vendit, en effet, ces quelques lopins de terre, qu'il possédait encore, et qu'il distribua le produit de la vente aux indigens. Quant à la maison, il l'aurait cédée, avec ses dépendances, à la Communauté catholique de sa ville natale, à condition d'en conserver l'usufruit et de recevoir, en échange, ce qui était nécessaire à sa subsistance et à celle de ses frères. A cette époque, beaucoup de personnes pieuses procédaient ainsi, lorsqu'elles donnaient leurs biens à l'Église. Les biens d'Église étant intangibles et exempts d'impôts, c'était une manière détournée de se soustraire soit aux rapines du fisc, soit aux confiscations arbitraires ou aux expropriations à main armée. En tout cas, les âmes détachées du monde et avides de repos trouvaient, dans ces donations, un moyen héroïque de s'épargner le souci d'une fortune ou d'une propriété à gérer. Quand ces fortunes et ces propriétés étaient considérables, les généreux donateurs éprouvaient, nous dit-on, une véritable délivrance à s'en débarrasser.

La question matérielle une fois réglée, Augustin s'occupa d'aménager, dans sa maison, un monastère à la ressemblance de ceux qu'il avait vus à Rome et à Milan. Son fils Adéodat, ses amis Alypius et Evodius, Sévère, qui devint évêque de Milève, partageaient sa solitude. Mais il y avait sûrement, auprès de lui, d'autres solitaires, auxquels il fait allusion dans ses lettres. Leur règle était sans doute encore un peu lâche. Les frères de Thagaste n'étaient point soumis à la claustration. Tout se bornait, pour eux, à des jeûnes, à un régime spécial, à des prières et à des méditations en commun.

Dans cette retraite à demi rustique (le monastère se trouvait aux portes de la ville), Augustin était heureux : il avait enfin réalisé le projet qui lui tenait au cœur depuis si longtemps. Se recueillir, prier, étudier l'Écriture surtout, l'approfondir jusque dans ses parties les plus secrètes, la commenter avec cette ferveur et cette piété, dont l'Africain a, de tout temps, entouré *ce qui est écrit*, — il lui semblait qu'il y avait là, pour

lui, de quoi remplir toutes les minutes de sa vie. Mais ce n'est pas en vain que, pendant près de vingt ans, on a enseigné, disserté, discuté, écrit. Augustin a beau s'être converti : à Thagaste, comme à Cassiciacum, il se souvient toujours de l'école. Pourtant, il fallait en finir une bonne fois. Le nouveau moine fit ce qu'on pourrait appeler son testament de professeur.

Il acheva alors ou il revit des traités didactiques, qu'il avait commencés à Milan et qui embrassaient tous les arts libéraux : la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'arithmétique, la philosophie, la musique. De tous ces livres, il ne termina que le premier, le traité sur la grammaire, — les autres n'étaient que des résumés : ils sont, aujourd'hui, perdus. En revanche, nous avons conservé les six livres sur la Musique, commencés aussi à Milan, et qu'il acheva, comme en se jouant, pendant ses loisirs de Thagaste. Ce sont des dialogues entre lui et son élève, le poète Licentius, sur la métrique et la versification. Mais nous savons par lui-même qu'il se proposait de pousser plus loin son œuvre, et, dans une seconde partie, d'écrire sur la mélodie, c'est-à-dire sur la musique proprement dite. Il n'en trouva jamais le temps : « quand une fois, dit-il, le fardeau des affaires ecclésiatiques me fut imposé, *toutes ces douces choses* me sont tombées des mains. »

Ainsi le moine Augustin ne se repose de la prière et de la méditation, que pour s'occuper de musique et de poésie. Il a cru devoir s'en excuser : « En cela, je n'ai eu qu'une intention. Sans vouloir arracher brusquement les jeunes gens ou les personnes d'un autre âge, que Dieu a douées d'un bon esprit, aux idées sensibles et aux lettres charnelles, *auxquelles il leur est difficile de ne pas être attachées*, — j'ai essayé, par les leçons du raisonnement, de les en détourner peu à peu, et, par l'amour de l'immuable vérité, de les attacher au Dieu, seul maître de toutes choses... Celui qui lira ces livres, verra que, si j'ai fréquenté les poètes et les grammairiens, c'est plutôt forcé par les nécessités du voyage, que par le désir de me fixer au milieu d'eux... Telle est la vie que j'ai choisie pour marcher avec les faibles, n'étant pas très fort moi-même, plutôt que de me précipiter dans le vide avec des ailes encore débiles... »

Encore une fois, comme tout cela est humain, et sage, — et modeste aussi! Augustin n'a rien d'un fanatique. Nulle conscience plus droite que la sienne, plus obstinée même à déraci-

ner l'erreur. Mais il sait qu'il est homme, que la vie d'ici-bas est un voyage parmi d'autres hommes faibles comme lui, et il s'accommode aux nécessités du voyage. Oui, sans doute, pour le chrétien, parvenu au suprême renoncement, qu'est-ce que la poésie, qu'est-ce que la science, « qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? » Pourtant, ces lettres et ces sciences charnelles sont autant d'échelons ménagés à notre faiblesse, pour l'élever insensiblement jusqu'au monde intelligible. Prudent conducteur des âmes, Augustin ne veut pas brusquer l'ascension. En ce qui concerne la musique, il serait peut-être encore plus indulgent, pour elle, que pour les autres arts : car « c'est par les sons que l'on saisit le mieux quel est, dans toute l'espèce de mouvemens, le pouvoir des nombres; et leur étude, nous conduisant ainsi par degré jusqu'aux secrets les plus intimes et les plus élevés de la vérité, découvre, à ceux qui l'aiment et la recherchent, la Sagesse et la Providence divines en toutes choses... » Il y reviendra toujours, à cette musique tant aimée, il y reviendra malgré lui. Sévèrement, il se reprochera, plus tard, le plaisir qu'il goûte aux chants d'église : le vieil instinct persistera quand même. Il était né musicien. Il le restera jusqu'à son agonie.

A ce moment de sa vie, s'il ne rompt pas tout à fait avec les arts et les lettres profanes, c'est, avant tout, pour des raisons de convenance pratique. Une autre préoccupation perce encore à travers ces traités didactiques : celle de prouver aux païens qu'on peut être chrétien, sans être, pour cela, un barbare et un illettré. En face de ses adversaires, la position d'Augustin est extrêmement forte. Aucun d'eux n'était en mesure de rivaliser avec lui ni pour l'étendue des connaissances, ni pour la diversité heureuse, ni pour la richesse des dons intellectuels. Tout l'héritage antique, il l'avait entre ses mains. Il pouvait dire aux païens : « Ce que vous admirez chez vos écrivains et vos philosophes, je l'ai fait mien. Le voilà! Reconnaissez sur mes lèvres l'accent de vos orateurs!... Eh bien! tout cela, que vous prisez si haut, moi je le méprise! La science du monde n'est rien sans la sagesse du Christ! »

Évidemment, la rançon de cette culture universelle, — peut-être, sur certains points, trop embrassante, — Augustin l'a payée : il a souvent abusé de sa science, de sa virtuosité oratoire et dialectique. Qu'importe, si, même dans ces excès, il n'est guidé que par le souci des âmes, par le désir de les édifier

et de leur souffler son ardeur de charité. A Thagaste, il discute avec ses frères, avec son fils Adéodat. Il est toujours le maître : il en a conscience, mais, dans ce rôle périlleux, que d'humilité! La conclusion du livre du *Maître*, qu'il écrivit alors, c'est que toutes les paroles de celui qui enseigne sont inutiles, si le Maître intérieur n'en révèle la vérité à celui qui écoute.

Sous le manteau bourru du moine, il continue donc son métier de rhéteur. Il est venu à Thagaste avec l'intention de se retirer du monde et de vivre en Dieu, — et le voilà qui dispute, qui disserte et qui écrit plus que jamais! Le monde le poursuit et l'obsède jusque dans sa retraite. Il se dit que, là-bas, à Rome, à Carthage, à Hippone, il y a des gens qui pérorent sur le forum et dans les basiliques, qui chuchotent dans les conciliabules secrets, et qui séduisent de pauvres esprits désarmés contre l'erreur. Au plus vite, il faut confondre ces imposteurs, les démasquer, les réduire au silence. De tout son cœur Augustin se jette à cette tâche, où il excelle. Il attaque, surtout, ses anciens amis les manichéens. Il écrit plusieurs traités contre eux. A voir l'acharnement qu'il y met, on juge de la place que le manichéisme avait tenu dans sa pensée, et aussi des progrès de la secte, en Afrique.

Cette campagne fut même la cause de tout un renouvellement dans sa manière d'écrire. Afin d'atteindre les lecteurs les plus incultes, il se mit à employer la langue populaire, ne reculant pas devant un solécisme, lorsque ce solécisme lui paraissait indispensable pour expliquer sa pensée. Ce dut être, pour lui, une cruelle mortification. Jusque dans ses derniers écrits, il tint à prouver que nulle élégance de langage ne lui était étrangère. Mais sa véritable originalité n'est pas là. Quand il fait du beau style, sa période est lourde, empêtrée, souvent obscure. Au contraire, rien de plus vif, de plus clair, de plus coloré, et, comme nous disons aujourd'hui, de plus direct que la langue familière de ses sermons et de certains de ses traités. Cette langue-là, il l'a vraiment créée. Avec son besoin d'éclaircir, de commenter et de préciser, il a senti combien le latin classique est malhabile à décomposer les idées et à en traduire les nuances. Et ainsi, dans un latin populaire, déjà tout près des langues romanes, il a ébauché la prose analytique, qui est l'instrument de la pensée occidentale moderne.

Non seulement, il bataille contre les hérétiques, mais son

inquiète amitié franchit sans cesse les murs de sa cellule, pour voler vers les absens chers à son cœur. Il faut qu'il s'épanche auprès de ses amis, qu'il leur livre ses méditations : ce nerveux, ce malade, qui dormait mal, passait une partie de ses nuits à méditer. L'argument qu'il a trouvé dans son insomnie d'hier, ses amis le sauront. Il les comble de ses lettres. Il écrit à Nébride, à Romanianus, à Paulin de Nole, à des inconnus et à des gens illustres, en Afrique, en Italie, en Espagne, en Palestine. Un moment viendra où ses lettres seront de véritables encycliques, qu'on lira dans tout le monde chrétien. Il écrit tellement qu'il est souvent à court de papier. Il n'a pas assez de tablettes pour y consigner ses notes. Il en demande à Romanianus. Ses belles tablettes, celles d'ivoire, sont épuisées : il s'est servi de la dernière pour une lettre de cérémonie, et il s'excuse, auprès de son ami, de lui écrire sur un méchant bout de vélin.

Avec cela, il s'occupe des affaires de ses concitoyens. Augustin, à Thagaste, est un personnage. Les bonnes gens du municipe n'ignorent point qu'il est éloquent, qu'il a des relations étendues, qu'il est au mieux avec les puissances. Ils réclament sa protection ou son entremise. Peut-être même l'obligent-ils à les défendre en justice. Ils sont fiers de leur Augustin. Et, comme ils ont peur que quelque ville voisine ne leur ravisse leur grand homme, ils font la garde autour de sa maison : ils l'empêchent de trop se montrer dans le voisinage. D'accord avec eux, Augustin, lui aussi, se cachait le plus possible, redoutant qu'on ne le fît évêque, ou prêtre malgré lui. Car, en ce temps-là, c'était le danger que couraient les chrétiens riches, ou de talent. Les riches donnaient leurs biens aux pauvres, quand ils étaient entrés dans les ordres. Les hommes de talent défendaient les intérêts de la communauté, ou lui attiraient d'opulens donateurs. Pour toutes ces raisons, les églises besogneuses ou mal administrées guettaient, comme une proie, le célèbre Augustin.

Malgré cette surveillance, ce perpétuel tracas d'affaires, les travaux de toute sorte dont il se chargeait, il goûtait à Thagaste une paix qu'il ne retrouvera jamais plus. On dirait qu'il se recueille et qu'il rassemble toutes ses forces, avant le grand labeur épuisant de son apostolat. Dans cette campagne numide, si verdoyante et si fraîche, où mille souvenirs d'enfance l'entouraient, où il ne pouvait faire un pas sans rencontrer l'image toujours

vivante de sa mère, il s'élevait vers Dieu avec plus de confiance. Lui qui cherchait, dans les choses sensibles, des échelons, pour monter aux réalités spirituelles, il regardait encore cette nature familière avec des yeux amis. Des fenêtres de sa chambre, il voyait les pins de la forêt arrondir leurs têtes comme de petites coupes de cristal à la tige mince et svelte. Sa poitrine cicatrisée respirait délicieusement les odeurs résineuses des beaux arbres. Il écoutait en musicien les ramages des oiseaux. Les scènes changeantes de la vie rustique l'émouvaient toujours. C'est à cette époque qu'il écrivait : « Dis-moi, est-ce que le rossignol ne te semble pas moduler sa voix à ravir? Est-ce que son chant, si nombreux, si suave, si bien d'accord avec la saison, n'est pas la voix même du printemps?... »

IV. — AUGUSTIN PRÊTRE

Cette halte fut de courte durée. Bientôt va commencer, pour Augustin, l'ère des tribulations, celle des luttes et des voyages apostoliques.

Et d'abord il eut à pleurer son fils Adéodat, ce jeune homme qui promettait de si grandes choses. Il est infiniment probable, en effet, que le jeune moine mourut à Thagaste, dans l'intervalle des trois années que son père y passa. La douleur d'Augustin fut profonde, mais, comme pour la mort de sa mère, il domina son chagrin de toute la force de son espérance chrétienne. Sans doute, il aimait son fils autant qu'il était fier de lui. On se souvient dans quels termes il a parlé de ce génie adolescent, dont la précocité l'épouvantait. Peu à peu, sa douleur s'apaisa, pour faire place à la plus douce résignation. Quelques années après, il écrira, à propos d'Adéodat : « Seigneur, tu l'as promptement retiré de cette terre, mais c'est d'un esprit tranquille que je pense à lui. Mon souvenir n'est mêlé d'aucune crainte, ni pour l'enfant, ni pour l'adolescent qu'il fut, ni pour l'homme qu'il eût été. » Aucune crainte! Quelle différence avec les habituels sentimens de ces jansénistes, qui se crurent ses disciples! Tandis qu'Augustin pense à la mort de son fils avec une joie calme et grave qu'il dissimule à peine, ces messieurs de Port-Royal ne pensaient au jugement de Dieu qu'avec tremblement. Leur foi ne ressemblait guère à la foi lumineuse et confiante d'Augustin. Pour lui, le salut c'est la conquête de la joie.

A Thagaste, il vivait en joie. Chaque matin, en s'éveillant devant les pins de la forêt, embuée par la rosée de l'aube, il pouvait dire, de tout son cœur : « Mon Dieu, donne-moi la grâce de demeurer ici, sous ces ombrages de paix, en attendant ceux de ton paradis! » Mais on continuait à l'épier. Une foule de gens avaient intérêt à ce que cette lumière ne restât pas cachée sous le boisseau. Peut-être qu'un piège lui fut délibérément tendu. En tout cas, il eut l'imprudence de quitter sa retraite pour aller à Hippone. Il s'imaginait y être en sûreté, parce que, cette ville étant pourvue d'un évêque, on n'y avait aucun prétexte pour le faire consacrer malgré lui.

Un habitant d'Hippone, un agent d'affaires de l'Empereur. implorait son assistance spirituelle. Des doutes, prétendait-il, le retardaient encore sur la voie de la conversion totale. Augustin seul serait capable de l'aider à en sortir. Celui-ci, escomptant déjà une nouvelle recrue pour son monastère de Thagaste, se décida à se rendre à l'appel de ce fonctionnaire.

Or, s'il y avait un évêque, à Hippone, — un certain Valérius, — les prêtres manquaient. En outre, Valérius prenait de l'âge. Grec d'origine, il savait mal le latin et ignorait totalement le punique : gros empêchement, pour lui, dans ses fonctions de juge, d'administrateur et de catéchiste. La connaissance des deux langues était indispensable à un ecclésiastique, en un pays, comme celui-là, où la majorité de la population rurale ne parlait que le vieil idiome carthaginois. Tout cela nous prouve que le catholicisme se trouvait en mauvaise posture dans le diocèse d'Hippone. Non seulement, il y avait disette de prêtres, mais l'évêque était un étranger, mal familiarisé avec les usages d'Afrique. L'opinion réclamait, à sa place, un homme du pays, jeune, actif, suffisamment muni d'érudition et d'éloquence pour tenir tête aux hérétiques, comme aux schismatiques du parti de Donat, — et aussi suffisamment habile pour gérer les intérêts de l'église d'Hippone et surtout pour les faire prospérer. N'oublions pas qu'à cette époque aux yeux de la multitude des misérables, le christianisme est d'abord la religion qui donne du pain. Dès ce temps-là, l'Église s'employait de son mieux à résoudre l'éternelle question sociale.

Pendant le séjour d'Augustin à Hippone, Valérius fit, dans la basilique, un sermon, où il déplorait justement ce manque de prêtres, dont souffrait la communauté. Mêlé aux auditeurs, Augus-

tin écoutait, confiant dans son incognito. Mais le secret de sa présence avait transpiré. Tandis que l'évêque prêchait, des gens le désignèrent. Aussitôt, des énergumènes se saisirent de lui, et le traînèrent au pied de la chaire épiscopale, en criant :

— Augustin prêtre! Augustin prêtre!

Telles étaient les habitudes démocratiques des églises d'alors. On en voit assez les inconvéniens. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Augustin aurait risqué sa vie, en résistant, et que l'évêque aurait provoqué une émeute, en lui refusant la prêtrise. En Afrique, on ne badine pas avec les passions religieuses, surtout lorsque la politique et l'intérêt les exaspèrent. Au fond, l'évêque était enchanté de cette brutale capture, qui allait lui valoir un si éminent collaborateur. Séance tenante, il ordonna le moine de Thagaste. Et ainsi, comme dit son élève Possidius, le futur évêque de Guelma, — « cette lampe brillante qui recherchait les ténèbres de la solitude, fut placée sur le lampadaire... » Augustin, qui reconnaissait, dans cette aventure, le doigt de Dieu, s'inclina donc devant la volonté populaire. Néanmoins, il se désespérait et il pleurait à l'idée de la charge qu'on voulait lui imposer. Alors, quelques assistans, se méprenant sur le sens de ses larmes, lui dirent, pour le consoler :

— Oui, tu as raison! La prêtrise est indigne de tes mérites. Mais tu peux être certain que tu seras notre évêque!

Augustin savait tout ce que la multitude entendait par là et ce qu'elle exigeait de son évêque. Lui qui rêvait de sortir du monde, il s'effrayait des soucis pratiques qu'il lui faudrait assumer. Et la partie spirituelle de son administration ne l'effrayait pas moins. Parler de Dieu! Annoncer la parole de Dieu! il se jugeait indigne d'un si haut ministère. Il y était si mal préparé! Pour remédier, autant qu'il le pouvait, à ce défaut de préparation, il aurait souhaité qu'on lui accordât un peu de loisir jusqu'à la Pâque suivante. Dans une lettre adressée à Valérius et, sans doute, destinée à être rendue publique, il exposa humblement les raisons pour lesquelles il demandait un délai. Elles étaient si justes et si honorables pour lui que, très probablement, l'évêque céda. Le nouveau prêtre reçut l'autorisation de se retirer dans une maison de campagne, voisine d'Hippone. Ses ouailles, qui se défiaient de leur pasteur, ne lui auraient pas permis de s'éloigner trop.

Le plus tôt possible, il entra en fonctions. Peu à peu, il devint

le véritable coadjuteur de l'évêque, qui se déchargea sur lui de la prédication et du soin d'administrer le baptême aux catéchumènes. Parmi les prérogatives épiscopales, c'étaient les deux plus importantes. Les évêques y tenaient extrêmement. Quelques collègues de Valérius se scandalisèrent même de ce qu'il permît à un simple prêtre de prendre la parole devant lui, dans son église. Bientôt, d'autres évêques, frappés des avantages de cette innovation, imitèrent l'initiative de Valérius et permirent à leurs clercs de prêcher, même en leur présence. Tant d'honneurs n'enivrèrent point le prêtre d'Hippone. Il en sentait surtout les périls, et il les considérait comme une épreuve infligée par Dieu : « On m'a fait violence, disait-il, sans doute en punition de mes fautes ; car, pour quel autre motif pourrais-je croire qu'on m'ait confié la seconde place au gouvernail, moi qui ne savais même pas tenir une rame !... »

Cependant, il n'avait point renoncé à ses intentions de vie cénobitique. Prêtre, il entendait rester moine. C'était un crève-cœur, pour lui, que d'avoir été contraint d'abandonner son monastère de Thagaste. Il fit part de ses regrets à Valérius qui, comprenant l'utilité du couvent comme séminaire de futurs prêtres, lui donna un verger, appartenant à l'église d'Hippone, pour y établir une nouvelle communauté. Ainsi fut fondé ce monastère, qui allait fournir un grand nombre de clercs et d'évêques à toutes les provinces d'Afrique.

Parmi les ruines d'Hippone, vieille cité romaine et phénicienne, on cherche, sans grand espoir de le retrouver jamais, l'emplacement du monastère d'Augustin. On voudrait le voir sur cette colline où se déversait autrefois, dans des citernes colossales, l'eau, amenée par un aqueduc, des montagnes prochaines, et où se dresse, aujourd'hui, une basilique toute neuve qui, de la haute mer, attire les regards. Derrière la basilique, un couvent, où les Petites Sœurs des Pauvres entretiennent une centaine de vieillards. Ainsi se perpétue, au milieu des Africains musulmans, le souvenir du grand marabout chrétien. On aurait peut-être souhaité là un édifice d'un goût plus purement et plus sobrement antique. Mais, en somme, la piété de l'intention suffit. Cet hospice convient parfaitement pour évoquer la mémoire de l'illustre évêque, qui ne fut que charité. Quant à la basilique, l'Afrique a fait tout ce qu'elle a pu, afin de la rendre digne de lui. Elle lui a donné ses marbres les

plus précieux, et, pour l'encadrer, un de ses plus beaux paysages.

C'est le soir surtout, au moment du crépuscule, que ce paysage prend toute sa valeur et tout son charme signifiant. Les rougeurs du couchant découpent le profil noir des montagnes, qui dominent la vallée de la Seybouse. Glacée de reflets, la rivière pâle descend avec lenteur vers la mer. Le golfe, immensément, resplendit, pareil à une plaque de sel étrangement rosée. Dans cette atmosphère sans vapeurs, la netteté des rivages, l'immobilité figée des lignes ont quelque chose de saisissant. C'est comme un aspect inconnu et virginal de la planète. Puis, les constellations s'allument, avec un éclat, une matérialité hallucinante. Le Chariot, couché au bord de l'Edough, semble un chariot véritable, en marche à travers les vallons du ciel. Une paix profonde enveloppe la campagne agricole et pastorale, où montent, par intervalles, les aboiemens des chiens de garde...

Mais on peut le placer n'importe où, aux environs d'Hippone, ce monastère d'Augustin : partout la vue est aussi belle. De tous les points de la plaine, gonflée par l'amas des ruines, on aperçoit la mer : une large baie, arrondie en courbes molles et suaves comme celle de Naples. Tout autour, un cirque de montagnes : les étages verdoyans de l'Edough, aux pentes forestières. Le long des chemins en corniche, de grands pins sonores, où passe la plainte éolienne du vent marin. Azur de la mer, azur du ciel, nobles feuillages italiques, c'est un paysage lamartinien, sous un soleil plus brûlant. La gaîté des matins y est un rafraîchissement pour le cœur et les yeux, lorsque la lumière naissante rit sur les coupoles peintes des maisons et que des voiles d'ombre bleue flottent entre les murs, éclatans de blancheur, des ruelles montantes.

Parmi les orangers et les oliviers d'Hippone, Augustin aurait pu couler des jours heureux, comme à Thagaste. La règle, qu'il avait instituée dans son couvent et à laquelle il se soumettait le premier, n'était ni trop relâchée, ni trop austère, — telle enfin qu'elle devrait être pour des hommes qui ont vécu dans la culture des lettres et les travaux de l'esprit. Nulle affectation d'excessive austérité. Augustin et ses moines portaient des vêtemens et des chaussures très simples, mais convenables à un évêque et à des clercs. Comme les laïques, ils se couvraient du byrrhus, manteau à capuchon, qui semble bien l'ancêtre du burnous arabe. Tenir le juste milieu entre la recherche et la

négligence du costume, observer la mesure en tout, voilà ce que voulait Augustin. Le poète Rutilius Numatianus, qui attaquait alors, avec une sombre ironie, les moines sordides et lucifuges, n'aurait pu qu'admirer, dans le monastère d'Hippone, une décence et une sobriété qui rappelaient les mœurs antiques, en ce qu'elles avaient de meilleur. Pour la table, pareille modération. On y servait habituellement des légumes, et quelquefois de la viande, quand il y avait des malades ou des étrangers. On y buvait un peu de vin, contrairement aux prescriptions de saint Jérôme, qui condamnait le vin comme un breuvage diabolique. Lorsqu'un moine manquait à la règle, il était privé de sa part de vin.

Par un reste d'élégance chez Augustin, — ou peut-être parce qu'il n'en possédait pas d'autres, — les couverts, dont il se servait, étaient d'argent. En revanche, la vaisselle et les plats étaient en terre cuite, en bois, ou en albâtre vulgaire. Très sobre dans le boire et le manger, Augustin, à table, ne paraissait attentif qu'à la lecture ou à la discussion. Peu lui importait ce qu'il mangeait, pourvu que cette nourriture n'excitât point la sensualité. Il avait coutume de répéter aux chrétiens qui affichaient un rigorisme pharisaïque : « C'est la pureté du cœur qui fait la pureté des alimens. » Enfin, avec son perpétuel souci de charité, il proscrivait, au réfectoire, toute médisance dans les conversations. En ce temps de luttes religieuses, on se dénigrait férocement entre clercs. Augustin avait fait inscrire, sur le mur, un distique ainsi conçu :

> Celui qui se plaît à déchirer la vie des absens,
> Qu'il sache qu'il est indigne de s'asseoir à cette table.

« Un jour, dit Possidius, quelques-uns de ses amis intimes, de ses collègues même dans l'épiscopat, ayant oublié cette sentence, il les reprit vivement et s'écria, tout ému, qu'il allait effacer ces vers du réfectoire, ou se lever de table et se retirer dans sa cellule. J'étais présent avec plusieurs autres, quand ce fait s'est passé. »

Ce n'étaient pas seulement des médisances, des dissensions intérieures qui troublaient la tranquillité d'Augustin. Il cumulait les fonctions de prêtre, de supérieur de couvent et d'apôtre. Il lui fallait prêcher, instruire les catéchumènes, batailler contre les dissidens. La ville d'Hippone était très agitée, pleine d'hérétiques, de schismatiques, de païens. Ceux du parti de Donat

triomphaient, chassaient les catholiques de leurs églises et de leurs propriétés. Quand Augustin arriva dans le pays, le catholicisme y était bien bas. Et puis, les indéracinables manichéens continuaient à y recruter des prosélytes. Il ne cesse pas d'écrire des traités, de disputer contre eux, de les accabler sous la logique minutieuse de son argumentation. A la demande des donatistes eux-mêmes, il eut, à Hippone, dans les thermes de Sossius, une conférence avec un de leurs prêtres, un certain Fortunatus : il le réduisit au silence et à la fuite. Les manichéens ne se découragèrent pas pour cela : ils envoyèrent un autre prêtre.

Si les ennemis de l'Église se montraient tenaces, les propres ouailles d'Augustin étaient singulièrement turbulentes, difficiles à gouverner. La faiblesse du vieux Valérius avait dû laisser s'introduire bon nombre d'abus dans la communauté. Bientôt, le prêtre d'Hippone eut un avant-goût des difficultés qui l'attendaient dans son épiscopat.

A l'exemple d'Ambroise, il entreprit d'abolir la coutume des festins dans les basiliques et sur les tombeaux des martyrs. C'était là une survivance du paganisme, dont les fêtes s'accompagnaient de bombances et d'orgies. A chaque solennité (elles étaient fréquentes), les païens mangeaient dans les cours et sous les portiques qui entouraient les temples. En Afrique surtout, ces repas publics donnaient lieu à des scènes répugnantes de gloutonnerie et d'ivrognerie. D'habitude, l'Africain est très sobre, mais, quand il se décarême, il devient terrible. On le voit bien aujourd'hui, dans les grandes fêtes musulmanes, lorsque les riches distribuent des bas morceaux de boucherie aux indigens de leurs quartiers. Dès que ces gens, habitués à boire de l'eau et à manger un peu de farine bouillie, ont goûté à la viande, ou bu seulement une tasse de vin, il est impossible de les tenir : ce sont des rixes, des coups de couteau, la ruée générale dans les bouges. Qu'on se représente cette débauche populaire s'étalant dans les cimetières et dans les cours des basiliques, et l'on comprendra qu'Augustin se soit efforcé de mettre un terme à de pareils scandales.

Il se concerta, pour cela, d'abord avec son évêque, Valérius, puis avec le primat de Carthage, Aurelius, qui sera désormais son plus ferme auxiliaire dans sa lutte contre les schismatiques.

Pendant le carême, — le sujet étant de circonstance, — il parla contre ces orgies païennes : ce qui souleva, au dehors,

bien des protestations. Pâques se passa sans encombre. Mais, le lendemain de l'Ascension, le peuple d'Hippone avait coutume de célébrer ce qu'il appelait « la Réjouissance » par des buveries et des ripailles traditionnelles. La veille, jour de la fête religieuse, Augustin, intrépidement, parla contre « la Réjouissance. » On interrompit le prédicateur. Quelques-uns crièrent qu'on en faisait autant à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre. A Carthage on dansait autour de la tombe de saint Cyprien. Au nasillement des flûtes, parmi les coups sourds des tambourins, des mimes se livraient à des contorsions obscènes, tandis que les assistans chantaient, en claquant des mains... Augustin savait tout cela. Il déclara que ces abominations avaient pu être tolérées autrefois, pour ne pas décourager les païens de se convertir, mais que, dorénavant, le peuple, devenu tout entier chrétien, devait s'en abstenir. Enfin, il trouva des accens d'une éloquence si touchante que son auditoire fondit en larmes. Il crut le procès gagné.

Le lendemain, tout fut à recommencer. Des meneurs avaient travaillé la foule, tellement qu'une émeute était à prévoir. A l'heure de l'office, Augustin, précédé de son évêque, se rendit néanmoins à la basilique. Au même moment, les donatistes banquetaient dans leur église, qui était à proximité. Derrière les murs de la leur, les catholiques entendaient le vacarme du festin. Il fallut les adjurations les plus pressantes du coadjuteur pour les empêcher d'imiter leurs voisins. Les derniers murmures se calmèrent, et la cérémonie s'acheva dans le chant des hymnes sacrées.

Augustin l'emportait. Mais le conflit en était venu au point qu'il avait dû menacer le peuple de donner sa démission, et, comme il l'écrivait à Alypius, de « secouer sur lui la poussière de ses vêtemens. » Tout cela était de bien mauvais augure pour l'avenir. Lui qui considérait déjà la prêtrise comme une épreuve, il voyait approcher l'épiscopat avec terreur.

LOUIS BERTRAND.

(*La cinquième partie au prochain numéro.*)

LES CHOSES VOIENT[1]

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

C'était une maison d'aspect honnête, parcimonieux et cossu, une de ces maisons de province en pierre de taille qui semblent, comme les objets qu'elles abritent, avoir été longtemps gardées dans un papier soigneusement ficelé.

Il devait y avoir cent cinquante ans, à peu près, qu'elle était installée là et que de ses cinq fenêtres, trois au premier et deux au rez-de-chaussée, elle regardait les boules absurdes dont Sambin a coiffé Saint-Michel.

Un siècle et demi n'est rien pour une maison. Celle-ci n'avait donc pas de rides et pas de style. Elle n'était pas un hôtel, car sa porte ne possédait qu'un battant. Ce n'était pas non plus un de ces immeubles qu'on loue en partie et qui servent, tant bien que mal, à parfaire l'équilibre budgétaire de qui les posséda : non, elle était d'un seul tenant, très bourgeoise. Rien qu'à l'apercevoir, enserrée entre le long hôtel de La Bretonnière et l'hôtel de Chavaines, on sentait que pour avoir pris, fût-ce un si petit espace, en ce coin aristocratique du vieux Dijon, ses habitans avaient appartenu au tiers surélevé, parlementaire ou basochard.

(1) *Copyright by* Perrin et Cie, 1913.

Elle en avait gardé un air de fierté. Elle paraissait dire : « Regardez-moi : je n'ai pas de lignes somptueuses, je suis incommode, j'ai poussé sur un terrain allongé qu'on a utilisé avec difficultés ; du moins, je fais honneur à mes relations. »

A mesure que le temps avait passé, d'ailleurs, ces relations s'étaient dispersées. On ne sait trop aujourd'hui où ont échoué les Bretonnière. Quant aux Chavaines, ils cachent à Paris le regret de leur fortune dissipée. Les êtres ont la mobilité et l'éphémère durée des vagues : seules, les choses qui leur ont servi de témoins sont comme la mer et demeurent immuables.

Les maisons, de même que les hommes, ont un visage.

Le visage de celle-ci était étroit et correct. C'était un visage de bon ton, buriné par les mœurs régulières.

Il reste encore en province de vieilles dames qui donnent l'impression d'être attachées au monde, tout en traversant la vie avec des pas de couvent ; semblablement, le voisinage des Bretonnière et des Chavaines avait bien pu donner à la maison un air mondain : cependant son âme véritable était rivée à l'ombre de Saint-Michel.

A peine si, le matin, la maison échappait à cette ombre.

Dès dix heures celle-ci, trottinant à petits pas, avançait vers la place. Lentement, elle déjeunait avec les bancs qui entourent le bassin et le pré d'herbes qui pousse entre les pavés. Puis, elle faisait un saut brusque sur le trottoir et, tout d'un coup, avalait la façade. Elle demeurait là jusqu'à quatre heures ; après quoi, au lieu de repartir, elle s'évaporait ; et, comme de l'humidité restait ensuite sur les pierres, on pouvait croire que chacune d'elles pleurait son départ.

Toute la journée aussi, les cloches sonnaient.

Ce n'était pas seulement pour les fêtes, les angelus ou les messes. Il ne pouvait survenir un événement sérieux dans la ville, qu'elles ne le criassent par-dessus les toits avec une force à briser les vitres. Noces, enterremens, baptêmes, elles annonçaient tout avec une égale certitude que de tels changemens survenant dans la bonne société avaient le devoir d'intéresser la ville.

Chaque fois, la maison prenait sa part de ces excellentes nouvelles. Même, à force d'écouter, elle avait appris à les redire. A chaque coup, les châssis de ses fenêtres répondaient par un sourd grésillement. Quand le bourdon entrait en branle, la porte, elle-même, daignait s'agiter. Quelle que fût la sonnerie,

les cordes tendues au galetas pour sécher le linge se mettaient à danser.

Ainsi il apparaissait que la maison n'était pas seulement l'abri de gens qui se respectent, mais gardait encore la mémoire d'une société perdue. Elle semblait toujours attendre qu'on l'interrogeât pour fixer des généalogies. Elle pouvait décréter que celui-ci était du monde et tel autre, pas. Elle était mieux que distinguée : elle inspirait du respect et résumait des traditions.

A l'intérieur, sa disposition était singulière.

Un escalier de pierre installé au milieu la dévorait presque en entier. Il passait, au premier, entre un énorme salon éclairé par trois fenêtres qui donnaient sur la place et une chambre à peu près aussi vaste. Au rez-de-chaussée, mêmes dispositions, mais avec des dimensions moindres, à cause du couloir d'accès. Le second était formé par un grenier unique, haut comme une salle de chapitre. Un petit corps de logis installé au fond de la cour et relié au précédent par une série de pièces étroites complétait les communs. Cette cour enfin n'était qu'un puits oblong, limité, en guise de margelle, par les trois bâtimens et un mur nu d'égale hauteur.

Dès qu'on entrait, l'air de grandeur s'évanouissait. Cela paraissait uniquement triste, quoique toujours convenable. Les ouvertures étroites, les enduits verdissans, les pièces en enfilade, l'absence totale de confort, tout affirmait des habitudes de vie étroite et l'obligation de réparer les heures d'apparat par une économie de fourmi. Le résultat d'un tel système est d'ailleurs évident. Depuis sa construction, les maîtres de la maison s'y étaient succédé suivant des hasards de lignée, mais chaque fois par droit d'héritage. Sur la place Saint-Michel, on ne trouvait donc plus que les cloches et ce lieu singulier qui eussent le droit de se reconnaître comme n'ayant pas changé. Le temps aidant, la parvenue s'était transformée en aïeule authentique et, seule, survivait aux ruines d'alentour.

Or, ce mercredi 21 septembre, la façade se ferma et prit un air de morte. Le lendemain, vers huit heures, un homme approcha d'elle à pas tranquilles. Une échelle légère sur l'épaule, un seau à la main, une sacoche en bandoulière, il parcourut des yeux avec une grande attention l'appareillage des pierres et, n'y apercevant pas la place lisse qu'il cherchait, haussa les épaules d'un air mécontent.

Il déposa ensuite son échelle, prit un pinceau, et l'ayant trempé dans le seau, se mit à badigeonner avec soin le montant de la porte. Quand la paroi lui parut suffisamment humide et même un peu plus, il prit dans sa sacoche un placard rouge, l'appliqua de son mieux à grands coups de brosse, et s'en alla.

Ce fut tout. La maison était à vendre : désormais elle n'était plus *la Maison*.

Peu de monde s'en aperçut. A Dijon comme ailleurs, il s'est fait une prodigieuse levée d'êtres sans traditions et n'ayant d'attache pour aucun sol.

Durant près d'un mois, le placard, tel un soufflet, marqua de rouge la porte close.

Puis, un soir, deux messieurs vinrent.

L'un d'eux tira de sa poche une clé, la fit jouer avec peine dans la serrure, et, s'inclinant, dit avec une politesse obséquieuse :

— Entrez chez vous, monsieur.

L'autre dit :

— Après vous, mon cher Maître.

C'était Me Cornet, notaire, pilotant M. Weissgemuth, propriétaire de la Maison, depuis le matin. Ils venaient de concert la visiter.

Avez-vous constaté qu'il est impossible de pénétrer dans une maison inhabitée sans que chacun des pas y provoque un écho? Il semble que les choses, faites au silence, se révoltent contre l'importun qui les dérange. Plus tard seulement, beaucoup plus tard, elles s'habituent à de nouvelles présences coutumières...

Dès l'entrée, les murs, qui ne voient pas, mais entendent, répercutèrent les pas des arrivans.

Deux pas, d'ailleurs, très différens. Celui de Me Cornet, notaire, était menu, sautillant, pressé ; un pas de moineau en quête de la becquée. Il était l'image exacte de son possesseur, petit homme avec de gros mollets, une tête en boule et des yeux en vrille. Celui de M. Weissgemuth, au contraire, s'appliquait sur le sol avec un flac sonore. Il avait l'air de prendre possession de tout ce qu'il touchait et, à cause de cela, s'efforçait d'en toucher le plus qu'il pouvait.

Me Cornet reprit :

— J'estime qu'une belle vente, bien annoncée, sera, quoi que vous imaginiez, le mode le plus avantageux.

M. Weissgemuth répliqua :

— Je préférerais deux parts : les meubles courans que l'on vendrait ici, les autres dont je me déferais à Paris. On n'imagine pas la valeur que prend, à Paris, une vraie vieille chose, même abîmée...

Mieux à portée que les murs et plus sonore, l'escalier s'efforçait à son tour de reproduire cette conversation : mais les voix encore étaient trop différentes. Me Cornet parlait net, se cantonnant dans le registre supérieur. Ses mots avaient le goût d'un bonbon acidulé; on pouvait croire qu'il les croquait, et l'escalier les répétait sans peine. En revanche, la phrase de M. Weissgemuth s'étalait comme un caramel chaud; elle collait aux marches et celles-ci, malgré leur bonne volonté, ne parvenaient pas à la renvoyer intacte.

M. Weissgemuth conclut :

— Quand nous aurons reconnu le mobilier, nous déciderons du moyen de nous en débarrasser le plus avantageux.

Il ajouta :

— Par principe, je suis de mon temps. Je n'aime que le neuf.

A ce moment précis, il pénétrait au salon et crut percevoir un léger murmure. Avant même d'être dégarni, celui-ci sonnait comme une pièce vide. Mais déjà Me Cornet avait couru vers la croisée, l'ouvrait triomphalement :

— Regardez!

Il y eut un court silence.

Autour de la pièce, les meubles soigneusement alignés venaient de sortir de la pénombre avec l'air bourru de gens qu'on dérange dans leur sommeil. On aurait encore pu les prendre pour des dames distinguées qui, voyant apparaître dans leur cercle un monsieur mal élevé, se demandent : « Qui sont ces gens-là? »

Planté au milieu d'eux, les sourcils froncés, M. Weissgemuth se demandait aussi : « Qu'est-ce que cela? »

En effet, il n'apercevait aucune de ces vieilles choses, même abîmées, qu'il s'était fait une fête d'écouler à Paris. Tout ici était vieux, évidemment, mais pas assez. Point de crédences; aucun bois sculpté; rien que des fauteuils et des chaises en acajou, recouverts d'un velours uni couleur ponceau, tels qu'on les aimait en 1827.

— Hé bien? interrogea Me Cornet.

— Le reste est-il du même tonneau? répondit amèrement M. Weissgemuth.

— Peste! s'écria Me Cornet, vous êtes difficile! Ils sont pourtant, comme la maison elle-même, en excellent état.

— Continuons, fit M. Weissgemuth d'une voix sourde, nous verrons bien...

Me Cornet referma les volets. Ils parcoururent la grande chambre, les petites pièces qui font suite du côté de la cour, descendirent à la cuisine, arrivèrent enfin à la salle à manger. Partout le même murmure les accueillait à l'entrée.

M. Weissgemuth, définitivement édifié, repassa en imagination les pendules qu'il avait aperçues. Elles étaient plutôt de 1845, et représentaient soit des bergères gothiques assises au pied d'une croix dressée sur un rocher, soit des dames, également gothiques, et caressant leur lévrier. Il frappa ensuite le sol avec sa canne, et parce qu'il avait pour habitude de chiffrer ses impressions :

— Agréable surprise! le tout ne vaut pas trois cents francs.

Bien qu'il n'accusât pas précisément Me Cornet de l'avoir trompé, celui-ci piqué se redressa de toute la hauteur de sa courte taille :

— Les souvenirs aussi ont leur valeur, répliqua-t-il sèchement, et cette maison en est pleine.

Peut-être parce qu'une bouffée arrivait de la cour au même instant, il sembla que la poussière dansait.

M. Weissgemuth haussa les épaules.

— Quels souvenirs?... historiques?...

Me Cornet ne répondant pas, il reprit :

— Allons! les gens qui habitaient ici étaient de pauvres gens!

Me Cornet continuait de rester silencieux.

— Vous les avez connus... naturellement?

— Cliens de l'étude, depuis...

Cette fois Me Cornet hésita légèrement avant de forcer la note.

— ... depuis deux siècles.

— Ruinés? poursuivit impitoyablement M. Weissgemuth.

— Je ne le crois pas, soupira encore Me Cornet.

M. Weissgemuth sourit, réconforté soudain par une combinaison nouvelle.

— Soit! fit-il avec un geste coupant, on vendra tout, mais aux enchères et sur la place publique.

Si ces gens, en effet, pouvaient payer, ils n'hésiteraient pas à racheter en bloc leurs souvenirs de famille, plutôt que de les voir dispersés de la sorte avec ignominie.

Me Cornet s'assit délibérément sur une chaise, non sans avoir au préalable soufflé dessus pour éviter de salir son pantalon.

— Vous aurez tort, dit-il simplement.

— Pourquoi? Serait-ce parce que vous toucherez moins?

— Vous aurez tort, répéta Me Cornet.

Il promena son regard sur le plafond et reprit après une courte pause :

— Quand on est nouveau venu, à Dijon ou ailleurs, il vaut mieux s'abstenir de certains gestes qui prêtent à interprétation discourtoise.

— Je ne saisis pas, dit M. Weissgemuth avec sécheresse.

— Pourquoi le nierais-je? poursuivait Me Cornet : je ne puis me défendre d'un certain attendrissement à la pensée que ces meubles ont vu vivre une famille qui n'était pas, quoi que vous en auguriez, la première venue. De même, quand je vois un vieux lit, je me demande quelquefois avec émotion qui y est né et qui y est mort... Savez-vous bien, monsieur, que si cette table pouvait répéter quelques-uns des propos qui se tinrent devant elle, nous serions peut-être stupéfaits? Oh! ce qu'elle dirait, évidemment, n'aurait rien de tragique! Elle n'a jamais dû écouter que de braves gens, très méticuleux au point de vue de l'honneur et de la dépense, et qui étaient, comme ces meubles, inconfortables, mais solidement posés sur leurs pieds...

M. Weissgemuth, énervé par cette éloquence inattendue, interrompit :

—... A moins que, pour ne pas faire exception, ils n'aient été de parfaits misérables!

— Allons donc! Tout ici crie la vie saine, les traditions saines comme elle. Ne pas le voir est une folie, de même que juger le passé avec nos idées du présent. Tandis que l'un ne s'alimente plus que de spéculations et de fièvre, l'autre était embaumé dans son immobilité vertueuse. Vous-même, d'ailleurs, ne croyez pas à ce que vous dites, car, en achetant la maison, c'était un peu sa réputation que vous comptiez acquérir!... Dès lors, à votre place, croyez-moi, je ne vendrais rien. Tant pis pour mes honoraires! Je ferais monter au grenier... A propos, nous ne l'avons pas visité!

— Inutile...

— Je mettrais donc au grenier qui est très vaste le plus gros du paquet. J'utiliserais le reste pour garnir les débarras, et je respecterais tout entière l'odeur de vertu que fleure la maison.

M. Weissgemuth haussa les épaules :

— Mille regrets! On vendra la vertu sur la place, seul moyen de savoir au juste ce qu'elle vaut.

— Sans compter, continuait Me Cornet tenace, que tout Dijon les connaît, ces meubles! et les reconnaîtra. Ah! si ce n'étaient que des reliques de morts ou de disparus! ou encore, si on pouvait les écouler à la nuit, sans tapage... Mais des vivans sont là, qui les ont aperçus depuis leur enfance, qui les aiment peut-être... Et tenez, moi-même, presque à cette place, je me souviens d'avoir un certain soir causé pour la première fois avec une femme qui, plus tard...

Les cloches de Saint-Michel, qui commençaient de sonner au même instant, couvrirent la fin de la phrase.

— Il y a de quoi gagner la migraine! fit M. Weissgemuth, exaspéré à la pensée de renoncer à sa combinaison. Est-ce qu'elles font toujours autant de bruit?

— Je ne le crois pas : cependant, on est si près de l'église...

— Sortons : nous n'avons plus rien à faire ici.

Déjà M. Weissgemuth gagnait le corridor d'entrée. Me Cornet se leva pour le suivre.

— Alors, votre décision?

Mais la réponse ne lui parvint pas, car la porte de la salle à manger venait de se fermer violemment. Ce fut au tour de la porte d'entrée de battre ensuite avec un grand coup sourd. Les intrus étaient repartis...

Alors un silence inaccoutumé écrasa la maison. C'était un silence tel que l'ombre même, en cheminant, l'aurait troublé. Il semblait que les choses immobiles fussent devenues plus immobiles que de coutume. En vain les cloches amies continuaient au dehors de sonner à la volée, pour la première fois depuis qu'elle existait, la maison ne répondait plus.

Cela dura cinq minutes peut-être : le temps nécessaire pour que la porte d'entrée, qui avait mis un véritable emportement à chasser Me Cornet et son compagnon, cessât de trembler.

Puis un bruissement à peine perceptible commença.

Ce n'était rien que l'attouchement léger d'un peu d'air qui

rase les murs, le trottis d'une goutte qui descend l'escalier par le limon : moins encore, un souffle dans les serrures comme au fond d'un coquillage, de la poussière qui s'agitait sans marcher...

Aucune oreille humaine n'aurait perçu cet impalpable : pourtant cela sourdait partout, dans chaque pièce, sous chaque siège, le long des plinthes, autour des fenêtres refermées, au pied des cheminées. De la girouette aux poutres de la cave, tout reprenait vie.

Le bruissement grossit. D'ou venait-il? Est-ce qu'on sait? Cette fois, c'étaient les paravens qui, s'agitant devant le foyer, avaient l'air de respirer. Dans le corridor, l'air venu par le vasistas faisait : « Psst! psst! » Il sifflait aussi au pied des croisées mal jointes, faisait frissonner les vitres, retroussait le volant des housses. Les parquets crissaient, rongés par d'invisibles tarets. Les murs tremblaient tout bas.

Tout à coup, une pincette, probablement mal remise en équilibre par Me Cornet, tomba sur le marbre du garde-feu.

Aussitôt, ce fut un branle-bas. Éveillées à une vie inconnue, toutes les choses s'effaraient. Des voix soufflèrent :

— Êtes-vous folle?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Pourquoi cette crise?

Une chaise leva son dossier avec mépris :

— C'est bien la peine de se vanter de n'avoir que deux pieds, quand on ne peut rester d'aplomb!

La pendule placée sur la cheminée fit : « Crrr... » comme pour sonner l'heure.

Un petit nuage de poussière accourut auprès de la pincette :

— Après tout, vous serez mieux, étendue ainsi.

Le tabouret, auquel ce grand bruit avait fait si peur qu'il en avait sauté sur ses quatre pieds, répliqua d'un air agacé :

— Il s'agit bien de cette pécore! Avez-vous entendu la nouvelle? Ils veulent nous vendre sur la place!

Le mot vola :

— Nous vendre!... nous vendre!...

Nul doute que le vent ne le portât d'étage en étage. Subitement, pareille à un violon, la maison résonnait jusqu'au faîte. Tout parlait.

— Oui, c'est chose décidée, déclarait le canapé dans le salon.

— Non, répliquait la table dans la salle à manger, rien n'est plus incertain.

Ventru et pondéré, le buffet suggérait :

— Interrogez plutôt les patères du couloir. C'est en sortant que la décision fut prise. Elles ont dû l'entendre parfaitement.

Mais plantées sur leur barre d'attache comme des perroquets sur un bâton, les patères répondirent :

— La porte d'entrée a fait un tel tapage que nous n'avons rien perçu.

Impassible, celle-ci affectait de regarder la place sans écouter.

— Espèce de folle, cria le paillasson, plutôt que de m'empêcher de voir les pavés que vous apercevez tout le temps, ou de battre stupidement quand il ne faudrait pas, parlerez-vous?

La porte agita orgueilleusement le pène dans sa serrure :

— Je les ai mis dehors : que souhaitiez-vous de plus?

— Enfin, nous vendront-ils?

— Oh! moi, je suis bien trop solide pour être enlevée!

Un concert irrité accueillit la réplique :

— Elle s'en moque! — Hypocrite! — Égoïste! — Entremetteuse!

— Moi? grinça la porte.

— Avez-vous jamais dit qui vous laissiez passez?

Le paillasson hurlait :

— Assez souvent, bien que je sois jeune, je l'ai vue laisser sortir la bonne, au milieu de la nuit!

— Elle n'est jamais plus muette que lorsqu'elle favorise une aventure louche, renchérissait l'escalier.

Cependant la rampe, tremblante, précisait la nouvelle :

— C'est décidé : on vendra tout sur la place!

— Qu'est-ce que cela fait? ripostaient les casseroles dans la cuisine : nous en venons, on s'y trouvait très bien!

Le salon gémit :

— M'expulser, quand à mon âge on est aussi bien conservé! C'est une dépense absurde.

Un flambeau ricana :

— Vous avez bien expulsé votre prédécesseur!

— Il n'était même pas digne du grenier!

— Au fait, reprit l'escalier, ils l'ont oublié, le grenier...

— Vous verrez qu'on ne songera pas au secrétaire!

— Ni au miroir!

— Ni à l'horloge!

— A quoi servent-ils, là-haut?

— On les brûlera, peut-être!

— On ne sait pas qu'ils existent!

Encore les voix s'entre-croisaient, tel un essaim d'abeilles.

— Le grenier! On a oublié le grenier!

Si bien que dans ce grenier, enfin, ceux dont on s'occupait ainsi commençaient d'entendre le vacarme.

— Qu'y a-t-il? murmura le secrétaire, outrageusement sourd.

— La jeunesse qui s'amuse... répondit l'horloge.

— On parle de nous, fit le miroir.

Et s'appuyant de leur mieux contre l'entrait qui les soutenait, chacun d'eux s'efforça d'écouter.

Le salon n'avait pas menti. C'étaient bien trois vieux meubles, de ces meubles précisément que M. Weissgemuth aurait aimé trouver, pour les offrir à un brocanteur de Paris. Ils n'avaient d'ailleurs entre eux aucun rapport de style.

Le secrétaire, né sous Louis XVI, portait encore très beau. Quoique boiteux, il ne lui déplaisait pas de faire parade de ses pieds en corne de biche. Il aimait aussi à rappeler que, jadis, chacun de ses tiroirs était orné d'un bouton ciselé. Une entrée de serrure, également ciselée et demeurée sur l'abattant, témoignait de l'exactitude de ce propos. Il était vêtu d'un justaucorps en bois de rose brodé avec des fleurs de marqueterie, coiffé d'un beau chapeau en marbre gris, et fermé à clé. Bien qu'il fût gonflé de papiers, personne ne se rappelait qu'on l'eût jamais ouvert; sa clé était perdue.

Le miroir était ovale, tout en verre, et biseauté. Un collier bleu, hérissé de roses vénitiennes dont la plupart étaient brisées, lui tenait lieu de cadre. C'était un miroir lourd, somptueux, né probablement à Murano aux alentours de 1825. Malgré l'épaisse couche de poussière qui le recouvrait, il trouvait moyen, maintenant encore, de happer du soleil quand des rayons passaient entre les tuiles du grenier. Il le renvoyait alors en l'éparpillant sur ses voisins, cependant que toutes ses roses, brisées ou non, s'irradiaient de points d'or.

— Vous avez l'air d'une poule qui trousse ses plumes, disait chaque fois le secrétaire agacé par cette façon d'éclabousser inutilement les dessous d'une toiture malpropre.

L'horloge, elle, était une servante de cuisine. Elle en avait

la tenue, étant engainée dans une caisse brune, plate, sans aucun ornement, comme une femme de service dans son tablier de toile bleue. En guise de poids, elle portait encore une grosse pierre suspendue à sa chaîne ; et jadis, quand elle marchait, son tic tac était si lent qu'il ressemblait au pas lourd d'une campagnarde chaussée de sabots. Un cercle en cuivre repoussé, placé autour de son cadran, était le seul ornement dont elle s'enorgueillit. Il représentait des faisceaux avec des tambours, des lances et des drapeaux entrelacés. Comme aux paysannes usées par le travail, on n'aurait pu lui donner un âge.

Venue la première au grenier, elle y avait passé de longues années de solitude. Seules les toiles d'araignée tissées fil à fil et qui, parfois, venaient s'appuyer sur elle, modifiaient l'aspect de sa prison. Encore, une fois l'an, venait-on les enlever.

Les premiers jours, il lui avait paru qu'on respirait là beaucoup mieux que près du fourneau. Sans doute, il y faisait moins clair ; en revanche, on était loin du feu qui fait tant souffrir les planches. D'autre part, ce grenier était énorme. Grâce à la pente du toit et à la hauteur du faîte, il ressemblait à une nef d'église.

Puis, peu à peu, une nostalgie avait accablé l'horloge. Le silence affreux qui avait gagné jusqu'à son cœur, lui était devenu une telle souffrance qu'elle bénissait les vers qui la rongeaient. Eux, du moins, la nuit, mettaient un peu de bruit dans le noir.

Un jour enfin, ô bonheur, des gens étaient venus et avaient apporté le miroir. Le secrétaire était arrivé le dernier.

Depuis lors, ils vivaient côte à côte, pareils à ces retraités qui, assis sur un banc de promenade, y restent des heures silencieux, cuvant à la fois leur tristesse de ne plus servir et le délice de ne rien faire. Ils avaient d'ailleurs l'orgueil d'être les seuls meubles du grenier, car ils ne comptaient pas pour tels un pot à l'eau fêlé, des vases égueulés, des malles, des tréteaux ou des planches à rallonge. D'autre part, ils avaient fini par mépriser le reste des meubles, certains qu'ils portaient en eux l'histoire de la maison.

— Aucun doute, reprit le miroir, on parle de nous.

A travers la chatière, percée dans la porte d'accès du grenier, l'escalier répondit :

— En effet, on en parle !

— De quoi s'agit-il ?

— Attendez que les cloches aient fini leur tintamarre : tout ce fretin d'en bas s'agite, mais ne sait rien : il n'y a que moi qui sois au courant.

— Encore les bavardages de l'escalier ! gronda le secrétaire.

— Eh ! là ! le pot à l'eau ! finirez-vous ? fit l'horloge agacée par le petit bruit continu que faisait celui-ci en frottant contre une assiette fêlée, chaque fois que le bourdon de Saint-Michel donnait de la voix.

L'escalier reprit :

— Il paraît que l'on doit vendre tous les meubles du rez-de-chaussée et du premier. On vous a oubliés : vous êtes si vieux que cela ne m'étonne pas.

Le miroir jeta un rayon de travers du côté de la chatière :

— Insolent ! au train dont vont les choses, à votre place, je tremblerais pour mes marches. Elles sont tellement usées qu'on en fera des pavés !

L'horloge s'interposa :

— Paix ! quand on a duré ce que nous avons duré, chacun est de même âge. Mais savez-vous au moins pourquoi l'on veut tout vendre ?

L'escalier bavard souffla par la chatière :

— Parce que l'acheteur n'a besoin que de la façade ! La réputation de celle-ci suffira pour couvrir son passé qui doit être douteux.

Il attendit un instant :

— Vous ne comprenez pas ? C'est pourtant simple.

Le secrétaire eut un sourire de mépris :

— Bref, il achète l'odeur de vertu qui s'exhale d'un passé qu'il ignore. Jobard !

L'horloge reprit :

— Marché de dupe ! C'est d'ailleurs très bien fait. Tous les hommes sont des bandits. Si je parlais !

Le miroir dit à son tour :

— Les hommes sont très petits : j'arrive sans peine à en réfléchir un tout entier.

— La philosophie m'ennuie, siffla l'escalier. Une autre fois, je ne dirai plus rien. D'ailleurs, la nuit vient.

Il poursuivit avant de disparaître complètement dans l'obscurité :

— Surtout ne parlez pas trop ! on s'apercevrait que vous

existez encore, et on vous vendrait, — comme les autres, — sur la place publique!

— Qu'on s'en avise! répliqua le secrétaire.

Un silence suivit. Les cloches enfin s'étaient arrêtées. Les bruits de la maison n'arrivaient plus ici que faiblement. Ceux de la rue n'existaient pas, faute de passans. Une couleur cendrée filtrait entre les tuiles disjointes, preuve que le soleil venait de se coucher et que l'escalier n'avait pas menti en annonçant la nuit. Les trois meubles, retombés dans leur immobilité, semblaient songer.

Que ce soit au fond d'une prison ou dans un grenier, qu'il y ait ou non des fenêtres, un jour qui meurt est un spectacle poignant. Une angoisse incertaine commençait de flotter. On eût dit qu'à l'appel de l'ombre, des spectres se levaient, évoquant le souvenir de ce qui avait été et ne pourrait plus jamais être.

— Espérez-vous dormir? dit tout bas le miroir à l'horloge.

— Je ne pourrais, répondit celle-ci.

— Ni moi, fit le secrétaire.

Le silence croissait. Dans la lumière morte, le faîtage du grenier devenait presque invisible. Il avait l'air de se perdre au ciel, et l'on craignait en même temps de le toucher du front au premier pas.

Une heure s'écoula.

Soudain le secrétaire murmura tout haut :

— Il achète l'odeur de vertu qui s'exhale du passé!

Le miroir et l'horloge, qui n'avaient cessé de veiller, partirent d'un rire douloureux :

— Le passé!

Le secrétaire reprit :

— S'il savait!

Doucement, le miroir et l'horloge répétèrent :

— S'il savait!

Pensif, le secrétaire poursuivait, sans les entendre :

— On ne se méfie pas des choses; on ne se doute pas qu'elles ont des yeux, ni qu'elles regardent, ni qu'elles retiennent... C'est nous, pourtant, les vrais témoins de l'homme, les seuls devant lesquels il n'hésite pas à se découvrir tout entier, les seuls aussi qui n'oublient pas...

Alternativement, comme s'ils égrenaient un rosaire, le miroir et l'horloge répliquèrent à voix basse :

— Malgré notre silence, notre mémoire est implacable.

— Nous sommes la vie des morts!

— L'âme où le souvenir dort, comme en un coffre, sans s'altérer.

— L'âme de la maison, pleine de mystère et durable comme elle.

Le secrétaire acheva :

— Et l'homme ne le sait pas!

— L'homme pour qui, si patiemment, je comptais le temps, sa première illusion, répondit encore l'horloge.

— L'homme pour qui je n'ai jamais cessé de produire des images vaines! dit le miroir.

— L'homme me fait horreur! reprit l'horloge.

— J'aime l'homme, répliqua le miroir!

— Je le plains, soupira le secrétaire.

Il sembla qu'un écho léger s'emparait du mot pour le répéter dans le lointain.

— Ah! ah! dit l'horloge, on voit bien que vous mentez. Vous parlez comme des gens qui ont oublié ce qui se passa dans cette demeure vertueuse!

— J'ai vu souffrir, dit le miroir assombri.

— J'ai vu des misérables et des héros, affirma le secrétaire d'un ton grave.

L'écho, cette fois, répéta clairement :

— Des misérables et des héros!...

— On nous épie! fit l'horloge effrayée.

— Point : c'est le vent qui passe.

— La girouette a grincé!

Les trois meubles se turent.

Depuis si longtemps qu'ils causaient en bons voisins, ils n'avaient jamais osé parler de l'homme. Parce qu'ils s'y étaient résignés, ils tremblaient maintenant comme à la minute d'un sacrilège. Était-ce pourtant l'annonce que la maison passait en d'autres mains ou la crainte de la tourmente qui menaçait de les disperser, ils éprouvaient un désir violent de continuer.

Ce fut l'horloge qui y céda la première. Elle chuchota :

— J'ai toujours eu peur des hommes. Ils nous obligent à faire des choses que nous ne comprenons pas. Mais, chaque fois que j'ai compris, j'ai frémi d'horreur au spectacle qui m'était donné.

Le miroir continua :

— C'est un phénomène inexplicable que, bien que l'homme nous ait faits, ce soit nous qui lui survivions. Tant qu'il est présent, nous n'avons de raison d'être que de servir ses fantaisies. Il a aussi tant de mépris pour nous qu'il ne daigne même pas se cacher en notre présence. Cependant, à peine est-il disparu, nous ne vivons plus que pour perpétuer sa mémoire.

L'horloge reprit :

— Les hommes aussi prétendent se souvenir. C'est leur prétexte pour nous prendre, nous envelopper soigneusement, et nous enfermer ensuite, — dans un tiroir, si l'on est petit, — sinon dans une chambre où l'on ne pénètre plus. Qui peut connaître les pensées de l'homme!

Le miroir interrompit :

— Elles n'ont pas de secret pour moi. Je lis sur son visage!

Le secrétaire poursuivit :

— Je lis ce qu'il écrit! Je suis plein de lettres mortelles.

— Alors, qu'est-ce que l'homme? souffla l'horloge.

Elle parlait de plus en plus bas, mais, si étouffée que fût sa voix, la phrase encore avait voltigé dans la nuit. A leur tour, les poutrelles, les entraits, les tuiles sur leurs lattes, tout, dans le grenier, frissonna. Des sifflemens passèrent à travers les fentes.

— Comme il y a du vent, ce soir! fit le secrétaire.

— Vous ne répondez pas? insista l'horloge. Au fond, vous êtes comme moi : vous ne savez qu'une chose : c'est qu'il est redoutable... Cependant, le croirez-vous? Tout à l'heure, lorsque l'escalier a dit qu'on nous avait vendus, et que les fils de ceux que j'ai toujours vus ne reviendraient plus, mon poids a tremblé. Il me semble que les temps vont finir; je ne me sens plus d'âme...

Le secrétaire murmura :

— Horloge, ma chère, vous avez aimé ces hommes qui vous ont fait tant peur!

— Non.

Un murmure sourd répéta :

— Vous les avez aimés...

Aucun doute : la Maison, plutôt que de dormir, écoutait les trois meubles. Çà et là, des phrases légères reprirent :

— Ceux qui sont partis ont emporté notre vie!

— La maison ne sera plus la maison.

— A chaque génération, j'étais sûr de les reconnaître, car tous avaient le même pas, murmurait le cadenas.

— Étaient-ils si méchans? interrogeait le faîtage. Je ne les ai aperçus qu'une fois : ils s'étaient mis à cheval sur moi. C'étaient des enfans...

Et tout à coup, du premier, une lamentation vint :

— Eux disparus, arriverons-nous à nous rappeler?

Alors, brusquement, les trois meubles comprirent que la Maison épouvantée venait de se tourner vers eux.

Le secrétaire eut un sourire désabusé :

— Il paraît, murmura-t-il, que cette nuit, les vieux paraissent bons à quelque chose...

Puis, devenu très grave :

— Silence, dit-il, écoutez-moi!

Sa voix était solennelle et tremblait :

— Écoutez! vous, les pierres, qui faites à la Maison une façade et grâce à qui elle a pu rester jusqu'à ce soir fermée à tous les regards; et vous aussi les meubles, qui nous méprisiez parce que vous demeuriez dans les chambres ou au salon, mais qui, demain, serez vendus à l'encan sur une place publique; écoutez, ô vous, toutes les choses menacées de mourir, car personne ne tiendra plus aux souvenirs que vous portez et qui vous rendent vivantes...

Obéissante et muette, la Maison demeurait suspendue à ces paroles impérieuses : jamais d'ailleurs le secrétaire ne s'était exprimé si haut ni avec une telle autorité. Il reprit :

— Réunies, vous formiez la Maison et résumiez son histoire. Mais, dispersées, vous ne serez plus que des morceaux d'âme, et vous cesserez d'exister. Pour échapper à la mort, il faudrait que chacun de vous emportât la mémoire entière de ce qui a vécu dans ces lieux. Or, seuls ici, le miroir, l'horloge et moi, avons tout vu. Tendez l'oreille, nous consentons à parler...

— Oh! s'écria l'horloge, ce que je sais est effroyable. Je n'oserai pas!

— Qu'importe! nous dirons tout! fit le secrétaire avec une secousse violente. Il faut tout dire, car les hommes ne sont point ce que l'on s'imagine. Ce ne sont ni des dieux, ni des démons, ni des nains, ni des géans : ce ne sont que de pauvres bouchons flottant à la surface mouvante de la vie. Pareils à la terre vierge qu'ensemence le hasard, ils portent des fruits de

rencontre et obéissent aux circonstances. Il n'y a pas un honnête homme qui ne soit, à une heure donnée, capable de commettre un assassinat, pas un malfaiteur qui ne porte en lui le pouvoir d'un miracle sublime. Toute demeure humaine, quelle que soit sa renommée, a caché des vertus et des crimes. Nous dirons tout!

Il se tut.

Et d'abord, nulle réponse ne vint. La maison restait sans parole, épouvantée peut-être à la pensée de se retrouver elle-même. Mais bientôt le même bruit sourd recommença. Les choses se consultaient :

— Il a raison !

— Comment survivre à la dispersion, si l'on ne connaît qu'une partie du passé?

— Quand on sait, on n'a plus rien à craindre...

L'escalier, soudain, se décida pour tous.

— Qui parlera le premier? fit-il à travers la chatière.

— L'horloge, déclara le secrétaire.

Un dernier silence suivit. Tout était redevenu immobile. La Maison ressemblait à un sanctuaire...

Au même instant, deux personnes qui passaient sur la place s'arrêtaient devant l'affiche rouge collée sur la porte et prononçaient :

— Encore une maison du vieux Dijon qui se ferme... Les traditions d'honneur disparaissent, le passé s'effondre et ne reviendra plus...

— C'est l'histoire d'un crime que je vais dire, fit l'horloge d'une voix morte.

La Maison, comme pétrifiée, sembla ne pas entendre : tout à coup, elle se souvenait.

L'HORLOGE

I

Je suis entrée dans la maison en 1831. C'était en décembre, vers le soir. Une neige épaisse couvrait la ville que des quinquets fumeux éclairaient de loin en loin. Quand j'arrivai sur

la place, aucune lumière ne luisait aux fenêtres de la façade. Celle-ci, toute noire au-dessous du toit blanc, avait l'air d'un drap mortuaire et me fit peur.

Tout de suite on me conduisit dans la cuisine. M. Virot, l'horloger, enleva la couverture de lit dont il s'était servi pour m'envelopper et m'épargner les chocs. Il remonta ensuite mon poids, mit en branle mon balancier et, doutant peut-être que par un tel froid je fusse en état de marcher, écouta mes premiers battemens d'une oreille attentive.

J'étais déjà, — heureusement! — robuste et ponctuelle. Je partis sans hésiter. J'allais marcher de la sorte tant qu'on me le demanderait. Je ne m'en vante pas, mais je tiens à détruire la légende qui veut que j'aie été remisée au grenier parce que je serais devenue incapable de servir. Aujourd'hui encore, mon cœur est intact. Si l'on m'a cachée ici, c'est précisément pour m'être obstinée à battre, après avoir compté les heures que je vais révéler. Il faut que nous autres, les choses, soyons tout à fait muettes pour être supportées par l'homme. Dès qu'une apparence de vie nous anime, il nous rejette. Les seuls rappels qu'il tolère de notre part, sont ceux qui se font en silence.

Derrière M. Virot, j'aperçus deux femmes et un homme.

Les deux femmes étaient vêtues de deuil avec des robes semblables ou à peu près. Elles portaient, chacune, un bonnet de mousseline cachant leurs cheveux. A première vue, on pouvait les prendre pour les servantes; cependant, je ne m'y trompai pas et compris aussitôt que si elles habitaient, l'une et l'autre, la cuisine, ce devait être à des titres très différens.

La plus vieille, Nanette, paraissait environ soixante ans. Rien qu'aux regards d'admiration qu'elle me jetait, j'aurais deviné qu'elle était illettrée et naïve. Une bonté bourrue s'exhalait de ses traits masculins, de sa bouche barbue, de son corps épais de grenadier. En fait, elle servait depuis sa jeunesse les Clerabault et, à force de vivre dans la maison, avait fini par prendre un peu de notre air. Peu à peu, elle était devenue, elle aussi, une chose qui ne compte pas et regarde en se taisant.

La seconde était au contraire fort jeune : vingt-cinq ou vingt-six ans au plus. Elle était grande, élancée. Je ne peux plus dire si elle était jolie parce que, depuis lors, je ne l'aperçois qu'à travers les événemens que je dois raconter. Je me rappelle seulement que je fus frappée par ses yeux noirs et l'intensité

de leur regard. C'étaient vraiment des yeux de flamme, où passaient avec une incroyable rapidité les nuances les plus contradictoires. Ils étaient tour à tour caressans, voluptueux, volontaires, menaçans, menteurs et sincères. Quoi qu'ils exprimassent, ils avaient l'air de dévorer le reste du visage et empêchaient de le voir.

Aucun doute n'était possible au sujet de l'homme. Ce ne pouvait être que le maître de la maison, M. Marcel Clerabault, fils de Léon Clerabault, jadis greffier au Parlement, dépouillé de ses charges à la Révolution, mais assez avisé pour avoir sauvé de la bourrasque sa tête et son argent, si bien qu'on l'avait entouré à Dijon d'un respect unanime, dû pour le moins autant à son habileté financière qu'à la constance de ses convictions royalistes.

Ce fut d'ailleurs vers Marcel Clerabault que M. Virot, ayant achevé de fermer ma caisse, se tourna respectueusement pour dire :

— Elle marche. Il y en a maintenant pour dix ans, car je la garantis le même temps.

M. Clerabault se contenta d'approuver d'un signe de tête. Il se tourna ensuite vers la femme la plus jeune et demanda d'une voix grêle :

— Êtes-vous satisfaite, Noémi ?

Noémi Pégu, — car c'était elle, — au lieu de répondre, se rejeta sur Nanette :

— J'espère, fit-elle, que désormais vous servirez à l'heure.

Nanette haussa les épaules :

— Je l'entendais aussi bien sonner à Saint-Michel !

Sur ce, M. Clerabault reprit :

— Bonsoir, monsieur Virot, Mlle Noémi se chargera de vous porter l'argent.

Et il sortit. Il portait une robe de chambre à fleurs qui flottait jusqu'à mi-jambe, laissant apercevoir par instant sa culotte de casimir. Je fus frappée par le ton particulier qu'il avait pris en prononçant ces mots : « Mademoiselle Noémi. » Sa voix, naturellement aigre, s'était adoucie. Je vis aussi que, malgré son âge, — quarante ans à peine, — il était affligé de calvitie précoce. Son crâne, au moment où il parlait, se mit à luire comme une boule de verre dans un jardin. Je n'aurais pu déterminer enfin s'il me paraissait sympathique ou s'il me déplaisait. Il laissait une impression incertaine, ni bonne ni mauvaise. Il n'avait pas l'air

malheureux : cependant, on avait l'intuition qu'il pouvait être à plaindre. Il paraissait d'une politesse exquise, mais ses mouvemens avaient de la rudesse. Enfin, sous des dehors corrects, on pressentait en lui de l'ironie et comme un effort secret pour masquer, sous une froideur d'emprunt, des pensées désordonnées.

Ne croyez pas que je m'attarde inutilement à raconter ces menus détails. Sans eux, en effet, vous ne pourriez comprendre ce qui doit suivre. Il était écrit d'ailleurs que, dès ce premier soir, je serais entièrement au fait de la maison, et que, dernière venue, j'en apprendrais d'un seul coup plus que tous les meubles installés par M. Clerabault, greffier au Parlement...

Donc, comme je sonnais six heures, M. Virot sortit, accompagné par Noémi. Nanette se précipita vers son fourneau, prépara un potage, puis sur un coin de table installa un napperon de grosse toile et un couvert. Elle cria, ensuite :

— Monsieur est servi !

Au bout de cinq minutes, Noémi revint dans la cuisine et s'assit devant le couvert. Nanette, après avoir servi Monsieur dans la salle à manger, rentrait avec le plat et servait Mademoiselle à son tour.

Je vis ainsi clairement que *Mademoiselle*, comme on disait, occupait dans la maison une place à part. Évidemment ce n'était pas une parente : elle aurait figuré au repas de M. Clerabault. Ce n'était pas non plus une véritable domestique, car Nanette aurait partagé son repas. Était-ce une femme de charge puisqu'elle payait M. Virot ? C'était possible ; pourtant, M. Clerabault m'avait achetée pour lui faire plaisir, et ce n'est pas la coutume de se préoccuper ainsi des fantaisies d'une gouvernante à gages.

Aucune indication nouvelle ne me vint pendant ce repas. Les deux femmes ne se parlaient pas. On devinait en revanche que dans cette cuisine si nette, si propre, si bien rangée, une atmosphère de discorde sourde régnait. Le visage de Nanette paraissait se hérisser, chaque fois qu'elle approchait de Mademoiselle. Celle-ci, de son côté, semblait ignorer complètement la domestique, et s'absorbait dans des pensées lointaines.

Au moment du dessert seulement, elle s'éveilla et remarquant que Nanette lui présentait une jatte de fruits intacte, demanda :

— Monsieur ne mange donc pas ce soir? Je croyais qu'il aimait beaucoup les pommes.

— Probable qu'il n'a plus faim, répliqua Nanette sèchement.

Sans toucher à la jatte, Noémi plia sa serviette et se leva :

— Tâchez de ne pas être trop lente, fit-elle en s'en allant, j'ai des comptes à faire, ce soir, après votre départ.

Alors j'assistai à un spectacle singulier. Devenue libre, Nanette, au lieu de dîner, se mit à marcher dans sa cuisine. Elle proférait des injures que je distinguais mal, mais dont le sens n'était pas douteux, et c'était à Mademoiselle qu'elle les jetait.

Elle disait :

— Traînée!... Ça sort on ne sait d'où!... quand elle était ouvrière, allez voir si on la servait! Tant que j'y serai, ça ne se fera pas!

Elle ajouta encore, cette fois d'une voix claire :

— Une folie suffit : j'avertirai Marcel plutôt que de le laisser recommencer.

A ce moment, je sonnai sept heures. Je voulais l'avertir que j'entendais, mais elle se retourna vers moi, me montra le poing.

— Elle t'a voulu : cependant, toi aussi, je saurai te faire taire!

Rageusement ensuite, elle entreprit sa vaisselle. Les assiettes heurtées criaient sous ses doigts. L'eau rejaillissait en gouttes noires sur les carreaux. On eût dit qu'une tempête s'emparait des objets et que, pareils à des feuilles sèches, ils s'enfuyaient en tourbillons. Quand ce fut terminé, Nanette prit sa chandelle, passa la porte et disparut.

Je restai un long moment dans le noir.

Pour la première fois, j'étais libre d'écouter le silence de la maison. Il était, comme toujours, grave, reposant. Rien qu'à l'entendre, on devinait que tout ici était à sa place, en bon ordre : un silence de vieille chose qui se respecte et dont la vie s'écoule suivant des lois. Pourtant déjà mon cœur changeait de rythme et s'accélérait. J'avais la prescience que cette paix mentait.

Quels événemens justifiaient cela? Aucun. Tout, au contraire, m'assurait de l'inverse. Je viens de vous dire que la maison était, à cette époque, ce qu'elle n'a jamais cessé d'être, rangée comme une boutique de pharmacien. Rien qu'à examiner la cuisine, il était évident qu'on s'y trouvait à l'abri des incidens imprévus, et que même le moindre bruit l'aurait irritée. Quant

aux habitans, impossible d'imaginer un groupe plus paisible, plus normal. Le maître, Marcel Clerabault, sur le retour de l'âge, veuf, sans enfans, — cela, je le tenais de M. Virot, — et vivant au premier, solitaire; pour le soigner, deux femmes, l'une encore jeune, il est vrai, mais tenue à son rang de première servante et ne mangeant pas à la table, l'autre vieille, bougonne, — n'est-ce pas le propre des gens âgés qui veulent tout faire et n'admettent pas de ne le plus pouvoir? — adorant Clerabault et le nommant, à part soi, par son nom de baptême, ce qui montrait qu'elle avait dû l'élever...

Ainsi, j'aurais dû être parfaitement rassurée, heureuse du hasard qui m'avait conduite là : pourtant, je le répète, une véritable angoisse m'étreignait : j'aurais voulu n'être jamais venue.

Vers huit heures et demie, comme je croyais la maison endormie, la porte se rouvrit. Cette fois, ce n'était pas Nanette, mais Mademoiselle, un gros cahier sous le bras.

Était-ce une illusion de ma part? J'eus tout de suite la certitude qu'elle s'était recoiffée. Elle avait changé de tablier. Je crus voir aussi sur son visage ce je ne sais quoi d'inexprimable qui rayonne chez la femme, chaque fois qu'elle a résolu de jouer une partie redoutable où son cœur est en jeu.

Avec des mouvemens très lents, elle approcha de la table, y déposa son cahier qu'elle ouvrit, puis alla tirer un encrier du placard qui, aujourd'hui encore, est à gauche de l'office. Elle s'assit ensuite, peut-être avec le désir d'apurer ses comptes, ainsi qu'elle l'avait annoncé, mais, au lieu d'écrire, resta, la plume en main, à me considérer.

Elle me regardait avec une joie mal réprimée, comme si j'avais été pour elle la messagère d'une bonne nouvelle longtemps espérée : elle me regardait avec ses yeux profonds, brillans, devenus tout à coup incroyablement allègres. Mais, bien que je fusse l'unique objet de son examen, je sentais qu'elle voyait à travers moi autre chose qui était sa vraie pensée. Évidemment, je continuais d'être pour elle un objet indifférent : seulement, elle y accrochait sa joie.

Cela vous est arrivé souvent, n'est-ce pas? d'être ainsi regardés non pour vous-même, mais pour quelqu'un qu'on ne voit ni ne soupçonne. Moi, je ne sais rien de plus douloureux. Les yeux pèsent sur vous avec une expression si particulière que

l'on est tenté d'abord de se demander : « Suis-je encore moi ? » Puis un malaise vous étreint. On a l'intuition nette que l'on est devenu deux. Sans vous prévenir, un être invisible s'est collé à vous. A mesure que les yeux s'obstinent, il vous enveloppe, vous étouffe. On voudrait crier, surtout on voudrait savoir quel il est : vains efforts ! plus on se débat, plus l'étreinte se resserre, et plus aussi on comprend qu'on ne saura jamais.

Soudain Mademoiselle tressaillit et vivement commença d'écrire. Je perçus en même temps un léger bruit de pas dans l'escalier. A chacun d'eux, distinctement, le cœur de Noémi battait. Enfin, la serrure tourna doucement. Une silhouette se dessina dans l'ombre. Marcel Clerabault à son tour venait d'entrer.

Mademoiselle n'avait pas bougé et continuait d'aligner ses chiffres. Il semblait qu'elle n'eût rien entendu et ignorât cette présence.

— Vous êtes restée là ? dit Marcel Clerabault, se décidant à s'approcher.

Elle poussa un cri de peur vite étouffé. Il reprit :

— Excusez-moi si je vous dérange. Je faisais ma tournée du soir. D'ailleurs, vous avez tort de travailler si tard.

Sa voix à lui me parut encore plus grêle, mais elle ne tremblait pas. De même son visage continuait de rester neutre ; pourtant, je ne sais pourquoi, j'eus l'impression fugitive que cet homme était de ceux qui haïssent ou aiment mortellement.

Voyant que Mademoiselle poursuivait ses écritures, il resta debout, affecta d'examiner si tout était en ordre et reprit la lampe à huile qui lui servait pour s'éclairer, comme s'il voulait repartir.

— A propos, fit-il de nouveau, est-ce qu'elle marche ?

Il me désignait du doigt. Mademoiselle releva la tête :

— Vous le voyez.

Il attendait autre chose, car, après avoir laissé passer un instant, il poursuivit :

— J'espère que maintenant vous ne vous plaindrez plus d'ignorer l'heure. Il n'est d'ailleurs pas désagréable d'entendre une horloge marcher à côté de soi. C'est une compagnie. Je n'ai jamais pu supporter qu'une pendule fût arrêtée dans ma chambre.

Mademoiselle, se décidant à lâcher son écriture, murmura :

— J'ai été comme vous, mais un temps vient où l'on ne

cherche plus la vie, sous quelque forme qu'elle apparaisse...

— Que voulez-vous dire ? interrogea Marcel Clerabault.

Et il s'assit. A l'évidence, il n'avait attendu qu'un prétexte pour le faire. Mademoiselle, au surplus, ne parut pas s'apercevoir qu'il s'installait. Je ne doutai pas que ce ne fût dès longtemps une habitude prise. Elle avait mis ses coudes sur la table. Ses yeux erraient comme à la recherche d'un paysage invisible et très lointain. Elle avait l'air parfaitement paisible, mais ses mains jointes tremblaient.

— Expliquez-vous, reprit Marcel Clerabault, je n'aime pas les rébus. Y a-t-il encore quelque chose qui vous manque ici ?

— Rien, Dieu merci !

— Alors, pourquoi cet air découragé et cette phrase dont la signification m'échappe ?

Elle continua de regarder au loin, s'obstinant à ne pas répondre. Il fit un geste d'impatience :

— Je crains, ma chère Noémi, que vous ne vous montiez la tête en lisant trop. Les romans ne valent rien pour les jeunes filles.

Elle eut un haussement d'épaules :

— Je n'en lis pas depuis que vous me l'avez reproché, et je ne suis plus une jeune fille.

— Alors ?

Leurs yeux, cette fois, venaient de se rencontrer. Tous deux étaient séparés par la table, presque dans la même position et se faisant face. Je ne perdais aucun des mouvemens qui agitaient leurs traits.

Brusquement, le visage de Marcel Clerabault se crispa :

— Je devine, fit-il d'une voix sifflante, vous songez encore à me quitter ?

Elle ne répondit que par un signe vague. On ne pouvait savoir si elle avait voulu dire oui.

— Quelque nouvelle histoire avec cette folle de Nanette ! reprit Marcel Clerabault.

Cette fois, elle l'interrompit :

— De grâce, ne soyez pas injuste ! Nanette ne m'a rien dit.

— Elle a dû faire, ce qui revient au même !

— Si je vous affirme qu'il n'y a rien eu entre nous, me croirez-vous ?

Les traits de Marcel Clerabault exprimèrent un soulagement :

— Dans ce cas, ce n'est pas sérieux. Je ne vois vraiment pas ce qui pourrait vous pousser à une résolution aussi dangereuse pour vous... qu'inacceptable pour moi.

— Elle est pourtant nécessaire, murmura Mademoiselle d'une voix sourde : je ne m'étonne que d'une chose : c'est que ce soit vous qui ne le compreniez pas.

Elle disait la vérité sans doute, puisque précisément Marcel Clerabault en avait parlé le premier, mais il secoua la tête d'un air ennuyé :

— Toujours du roman ! fit-il entre ses dents, vous ne guérirez jamais...

Elle l'interrompit sèchement :

— Vous ne me demandez pas mes raisons parce que vous les connaissez aussi bien que moi.

— Je vous jure que non.

— Alors, tant pis ! je vais vous les dire. J'avais toujours reculé pour le faire, mais ce soir, il n'est plus temps.

Elle s'était animée. Des soupirs douloureux gonflaient sa gorge. Je m'aperçus brusquement qu'elle pouvait être belle, mais c'était une beauté particulière, sans lien avec la forme du visage et due tout entière à la violence de passion qu'elle décelait. A cette minute, j'aurais dû déjà prévoir quels abîmes cette âme pouvait recouvrir.

En face d'elle, Marcel Clerabault m'apparaissait diminué, tout petit. On aurait dit que son crâne était devenu plus étroit. Les deux lumières mettaient dessus deux points brillans d'inégal éclat et ridicules.

Lentement, Noémi commença :

— Voulez-vous que nous résumions ma situation ? Je suis née on ne sait où, de parens dont je ne soupçonne même pas les noms. On m'a baptisée Noémi Pégu. On aurait pu aussi bien me gratifier d'un titre, comme au dernier siècle, et m'appeler de Lespinasse ou La Forêt. Comme il est notoire pourtant que je viens de la rue, on a préféré une désignation qui sentît le ruisseau. Les gens de ma catégorie sont toujours repris dès l'origine par la crasse initiale : tant pis pour eux !... Remercions la Providence : au lieu de mourir sur place, je suis recueillie dans un orphelinat où l'on m'élève, gagnant ma vie dès que mes doigts peuvent tenir une aiguille et avec la perspective, — combien brillante ! — de devenir domestique ou fille de ferme.

Cela me mène jusqu'à dix-huit ans. Allons! reconnaissez qu'au moins jusqu'à cette date, je n'ai pas abusé du romanesque. Je n'ai même connu de l'existence que ses tares. Il y a mille façons de plonger dans la lie. Je ne m'étendrai pas sur celle où je me suis crue noyée. D'ailleurs, cela me paraît aujourd'hui si loin que j'ai presque oublié et que je pardonne...

— Alors, à quoi bon ? interrompit Marcel Clerabault.

Elle l'arrêta d'un geste :

— Laissez-moi finir : cela me fait du bien.

Ayant ensuite repris sa position, elle poursuivit :

— Un jour, je suis appelée par la mère supérieure et j'apprends que j'entre dans la maison Clerabault. Qu'y ferai-je ? On ne sait trop : fille de chambre, bonne d'enfant, ou femme de charge. Peut-être un peu tout cela, peut-être beaucoup moins. On m'a arrêtée sans me connaître, sur la foi du couvent. Quand on achète un meuble, on se garderait d'en confier le choix à un étranger, mais s'agit-il d'un être humain, il ne vaut pas la peine qu'on se dérange. On avait dit simplement à la supérieure : « Envoyez-moi ce que vous avez de mieux. » Il paraît que je représentais ce mieux rêvé. Je suis donc venue ici. C'était un soir comme celui-ci. Pour me recevoir, on fit moins de frais que pour installer cette horloge. Nanette seule m'accueillit et m'indiqua ma chambre. J'y montai. Je ne vous ai vu que le lendemain...

Elle s'interrompit une seconde. Elle avait cessé de regarder Marcel Clerabault pour se tourner vers moi. On aurait cru vraiment qu'elle me priait de l'aider à revivre ce passé auquel j'étais si étrangère!

Une émotion fit ensuite trembler sa voix : elle reprit, presque pour elle-même :

— Vous étiez alors marié... Ce n'était pas à moi de juger : pourtant, tout de suite, je compris et, sans attendre qu'on me demandât rien, je m'efforçai de tenir le rôle qu'une autre négligeait de remplir. M'y avez-vous encouragé ? Je ne m'en souviens pas. Sans que je me rendisse compte moi-même de ce qui s'était passé, je me trouvai un jour avec la charge des clés. Une autre fois, ce furent les cahiers de dépense. Puis j'arrêtai les menus. Quand votre femme s'ennuyait, elle m'appelait pour lui faire la lecture. Elle n'écoutait pas, mais je m'instruisais. J'ai passé ainsi quatre ans qui auraient pu être des années de

paradis, si j'avais su fermer les yeux et ne pas voir. A vingt ans, malheureusement, on manque d'expérience. Je m'irritais devant certains aspects de la vie qui m'étaient révélés. J'avais fini par trop me croire de la maison, et je souffrais... oui, j'ai souffert pour vous... souvent... douloureusement...

Marcel Clerabault ne bougeait plus. Il semblait ennuyé qu'on parlât de son histoire. Les sourcils de Mademoiselle se froncèrent :

— Puis, vous êtes devenu veuf... Mon Dieu ! c'était très simple : j'étais un objet utile dans la maison ; pourquoi s'en serait-on débarrassé à cette occasion ? Moi-même, si j'avais désiré partir, où serais-je allée ? Vous voyez que je ne vous cache rien. Je n'avais pas encore pris racine, ni dépouillé ce détachement des choses qui est le plus clair de l'enseignement du couvent. Si l'on m'avait offert un autre asile, sans doute je vous aurais quitté. Ce n'est qu'après, un peu plus tard, qu'à force de vous voir confiné dans votre chagrin silencieux, et en même temps si solitaire dans la vie, la pitié m'est venue. Alors seulement j'ai commencé de vivre ! Ah ! vous ne vous doutez pas du bonheur que je vous dois ! Pour la première fois, grâce à vous, je savais donc ce que c'est que penser à un autre ! C'est une chose singulière que mon bonheur ait été fait ainsi de votre malheur, à vous... Seulement... seulement, c'était trop beau. La maison vivait dans une paix trop profonde. Comment admettre que les faits soient aussi simples et qu'un homme tel que vous accepte les services d'une femme de mon âge sans exiger d'elle autre chose ? A certains soirs, d'ailleurs, vous êtes descendu comme aujourd'hui. Je ne vous le reproche pas, certes ! Il ne vous déplaisait pas de voir où j'en étais de mon instruction, ni de rompre sans contrainte le long silence de votre journée. Oh ! j'ai très bien compris ! Ce n'était même pas pour cela que vous veniez, mais surtout parce que j'ai vu le passé !... Quoi qu'il en soit, Nanette s'en est aperçue, elle a parlé. Il y a quinze jours, en me confessant, M. le curé de Saint-Michel m'a laissé entendre que je devais lui cacher une faute grave. Le matin, à la messe, je suis regardée. Vos parens, qui sont vos héritiers, chuchotent de leur côté des histoires, en attendant de crier au scandale. Vous n'avez rien à y perdre : soit, mais moi ? Le jour où, sous la poussée de l'opinion, vous aurez dû me congédier, que devenir avec une réputation salie, et dans l'impuissance d'accepter même

l'aide pécuniaire que vous pourriez provisoirement m'offrir? Je serais votre parente : le monde se tairait. Je suis une orpheline recueillie par la charité des sœurs : du même coup, je ne puis être qu'une intrigante ou une coureuse. Vous demandiez mes raisons : les voilà. Je vous défie d'en récuser la valeur. Je dois partir. Je m'en irai d'ici avec le regret de jours que vous avez su rendre si heureux et la pensée que, si j'ai pu monter un peu au-dessus de ma condition, c'est à vous encore que je le dois; mais je m'en irai, dès que j'aurai trouvé la remplaçante que je cherche et qu'il vous faut!

Pendant ce long discours, Marcel Clerabault avait continué de rester immobile, les coudes sur la table. Il semblait écouter ces choses sans surprise. A quoi pensait-il? Avait-il même suivi ce que disait Noémi? Par instant, j'avais eu l'idée qu'il ne songeait peut-être qu'à l'ennui d'un changement d'habitudes dans sa maison. Puis, vers la fin, son visage était devenu de glace. Un tel froid s'en était exhalé que Noémi même s'était mise à parler plus lentement. Enfin, il parut s'apercevoir qu'elle ne parlait plus et sortit de sa torpeur. Une ironie fit grimacer sa bouche.

— Vous raisonnez comme un enfant, dit-il en jetant sur Noémi un regard perçant : je tiens à vous, cela suffit pour que je vous garde.

Une lueur passa dans les yeux de Mademoiselle, mais ce ne fut qu'un éclair.

— Vraiment? murmura-t-elle. Si Nanette vous entendait!...

Il haussa les épaules.

— Laissez donc Nanette en paix : vous comprenez fort bien.

— Non.

Il fit un nouveau geste d'impatience :

— A votre tour, vous désirez des explications? Soit,

Ses bras s'abaissèrent pour se croiser sur la table. Il apparaissait cette fois en pleine lumière, encore différent. Une fatigue démesurée tirait ses traits. Parler devait lui être une souffrance.

— Vous avez deviné très juste : quand je viens ici le soir, c'est avant tout le passé que je cherche, reprit-il d'un ton sourd.

La figure de Mademoiselle se décomposa. Elle allait ouvrir la bouche pour répondre : il l'arrêta d'un geste :

— De grâce, moi aussi, laissez-moi aller jusqu'au bout... Quelle stupeur dans Dijon, si l'on soupçonnait ce que je ressens

et qu'aujourd'hui encore, après trois ans de veuvage, le mari que j'étais, ridicule, dédaigné, malheureux, bafoué, en est encore à pleurer son supplice ! C'est entendu : Rose ne m'a jamais aimé ; elle laissait aller la maison à la diable ; elle était imprudente, écervelée, coquette... Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il est criminel d'enfermer un oiseau dans une cage ? Depuis sa mort, il m'est arrivé souvent de regarder dans la glace l'étrange figure que je fais. Alors je songe que je n'ai pas vieilli, qu'au jour de notre mariage, j'avais déjà ce teint jaune, cette face funèbre de magistrat, et non seulement je pardonne, mais je comprends... C'est quelque chose de monstrueux que, parce qu'il est riche et bien né, parce qu'elle est pauvre et d'origine obscure, un homme laid puisse s'acheter le luxe d'une femme belle !

Mademoiselle eut un sursaut :

— Vous n'avez jamais été laid !

Mais c'était à Marcel Clerabault de ne plus entendre. Emporté par le flot des souvenirs, il poursuivait :

— J'ai commis ce crime ! Elle s'en est vengée... Si peu, vraiment ! que je demeure encore étourdi de mon bonheur, honteux des délices dont j'ai joui et qui ne m'étaient pas dues. Savez-vous que, tout à l'heure, quand vous aviez l'air de me plaindre et de la condamner, j'ai été sur le point de vous chasser? Heureusement, je me suis ressaisi. J'en suis là, en effet, que, morte, je la cherche encore à travers les êtres qui l'ont approchée, parmi les choses qui l'ont regardée vivre. J'ai ainsi des heures de folie où je me heurte au vide, puis d'autres au contraire où je crois entendre de nouveau son pas, et j'imagine alors que son ombre revient, parce qu'elle a découvert enfin ce que cachaient mon air stupide et la maladresse de mon amour. Comprenez-vous maintenant pourquoi je n'admettrai jamais que vous disparaissiez d'ici, vous qu'elle avait prise en affection... Car, elle vous aimait, vous ! et vous n'avez pas l'air de lui en être reconnaissante ! La place que vous avez prise dans cette maison, c'est elle qui vous l'a donnée ! Quand elle allait mourir, c'est vous qu'elle réclamait, et non pas moi ! Vous étiez sa confidente, presque son amie !...

Il eut un geste coupant :

— Vos objections ! Parbleu ! je les savais d'avance ! On dira que vous êtes ma maîtresse : et après ? Qu'est-ce que cela vous

fait, à vous, si je vous garde quand même? Les clabaudages? Vous êtes au-dessus d'eux, j'imagine ! Quant à moi, j'ai prouvé, je pense, à quel point je m'en moque. Quand le fils Clerabault décida d'épouser la fille d'une gantière à façon et la fit entrer à son bras dans cette demeure, je suppose que les ossemens des Clerabault ont dû frémir d'horreur au fond du caveau des ancêtres : pourtant, ai-je hésité? Ainsi, votre intérêt...

— Mon intérêt! répéta Noémi avec une indicible amertume.

— Évidemment ! Avons-nous à parler d'autre chose?

Elle s'était dressée à demi, frémissante :

— Je croyais cependant vous avoir montré combien il comptait peu pour moi !

Mais de nouveau Marcel Clerabault n'entendit pas, ou ne vit pas.

— Ne supposez pas d'ailleurs que je veuille attendre pour vous marquer d'une manière efficace ma reconnaissance...

Cette fois, Noémi s'était levée. Un rire nerveux la secouait.

— Ce qui veut dire que vous envisageriez sans effroi une augmentation de gages que je ne demande pas, et qu'à ce prix mon honneur vous paraîtra suffisamment payé !

— Votre honneur ! Encore des mots de roman...

Le rire de Noémi s'éteignit, en même temps que celui de Marcel Clerabault s'élevait, sec comme si l'on avait agité des noisettes dans un sac.

— A qui en avez-vous, ce soir, ma pauvre Noémi ? Vous savez aussi bien que moi que, pour des raisons diverses, mais également impérieuses, nous sommes rivés l'un à l'autre ! Aller ailleurs ? Redevenir simple domestique, vous qui avez pris désormais, et grâce à moi, des habitudes de dame et, — ce qui est pis, — une mentalité de bourgeoise ? Vous ne passeriez pas vingt-quatre heures derrière vos nouvelles casseroles, sans rêver de suicide !... Regardez donc la vie en face, et tâchons d'en tirer, s'il est possible, un minimum de douleurs. Voici près d'un mois que je sentais venir cette explication et que je l'écartais, sachant d'avance qu'elle n'aboutirait qu'à des constats inutilement pénibles. Vous y avez tenu, vous l'avez. Le meilleur, maintenant, est de l'oublier. Au surplus, ne croyez pas que si je parle raison, je méconnaisse votre affection...

Il laissa passer un temps. Sa voix s'amollit.

— Je sais qu'entre les deux vous aviez fait un choix et que

c'était elle, — votre amie pourtant, — que vous condamniez. Moi non plus, je ne supporterais pas sans déplaisir la perspective d'être privé de vous. Si j'ai parlé un peu durement, n'était-ce pas en somme une façon de vous le prouver ?

Elle écoutait, pétrifiée. Elle avait cet air absent de la bête traquée et qui se heurte à un abîme.

Voyant qu'elle ne répliquait rien, Marcel Clerabault se leva :

— Allons, dit-il, c'est entendu. Nous oublions ce qui s'est dit ce soir. Demain sera comme hier.

Noémi ne put que répéter dans un souffle :

— Demain !...

On sentait que tout autre mot se serait arrêté dans sa gorge, même si elle avait souhaité d'en prononcer un autre.

Marcel Clerabault reprit sa lampe.

— Bonsoir. Allez vous reposer. Vous en avez besoin autant que moi.

Elle redit comme un écho :

— Bonsoir !

Il lui tendit la main. Elle avança la sienne, lentement. Il la sentit glacée.

— Comme vous avez froid ! Prenez garde de prendre mal.

Puis, sans insister plus, il sortit doucement, marchant du même pas feutré qui l'avait annoncé.

Alors, elle demeura longtemps debout, comme il l'avait laissée. Son visage était devenu couleur de cire. Ses yeux fixaient la place qu'il avait occupée tout à l'heure, mais s'ils apercevaient quelque chose, ce devait être au delà du réel, dans l'univers des songes.

Enfin, elle rit ! Les animaux, les choses, tout dans la nature peut pleurer : l'homme seul parvient à rire, et c'est le plus souvent un spectacle terrifiant. Dans ce rire de Noémi Pégu, comment ne pas lire d'avance la destinée qui allait s'accomplir, tant il s'y trouvait de haine et d'amour exaspérés.

— Imbécile !

Elle avait tendu le poing vers la porte. Mais, à faire ce simple geste, son énergie sombra. Je la vis s'effondrer sur une chaise. Elle sanglotait maintenant, tamponnant sa bouche avec un mouchoir pour ne pas troubler le silence. En même temps, des mots entrecoupés lui échappaient. Elle ressemblait à un enfant qui se plaint.

— L'autre !... Ah ! l'autre !... S'il savait à quel point je suis encore sa confidente !

De nouveau, elle jeta :

— L'imbécile !

A ce moment, je sonnai dix heures et demie.

Aussitôt, rappelée au présent, elle se tourna vers moi :

— Toi !... commença-t-elle.

Elle aussi, comme Nanette aurait déjà voulu me chasser !

Un bruit interrompit la phrase. La cloche du dehors venait de retentir violemment. Surprise, Mademoiselle s'arrêta pour l'écouter. Qui pouvait venir à pareille heure ? On se trompait, ou bien ce devait être quelque farce de gamin en train de polissonner sur la place. Mais non : après cinq minutes d'attente vaine, la cloche recommençait.

— Est-ce dehors ? cria la voix de Nanette.

Séchant ses larmes, Mademoiselle répondit :

— Ne l'entendez-vous pas ? Allez voir ce que c'est !

Un quart d'heure s'écoula. Je percevais des allées et venues sans fin dans le corridor et l'escalier. Seul un événement grave pouvait ainsi troubler la maison. Toujours immobile, Mademoiselle écoutait anxieusement.

Nanette enfin parut, en costume de nuit, affolée :

— Mademoiselle, c'est une dame qui couche ici.

— Une dame !

— Monsieur veut qu'on l'installe dans la chambre du fond. Heureusement qu'on a nettoyé mardi, mais il n'y a pas de draps.

Perdue dans ses réflexions, Noémi ne répondait pas. Nanette reprit :

— Mademoiselle a-t-elle entendu ? Il faut des draps.

— Mais enfin, qui est cette femme ? La connaissez-vous ?

— Il paraît que c'est Mme Morcins, la cousine Rose, comme Monsieur l'appelle. Pour les draps...

— Venez, dit brusquement Mademoiselle.

Et ce fut ma première soirée dans la maison. Avant que d'y avoir passé une nuit, je ne doutais déjà plus de la catastrophe.

II

C'est le lendemain que je fis connaissance avec la cousine Rose.

La matinée s'était écoulée sans bruit. Rien dans la maison

ne trahissait la présence d'une étrangère. Il semblait au contraire que cette arrivée eût provoqué un calme plus grand. Mes heures tintaient dans le vide. Nanette, comme d'habitude, vaquait à sa cuisine. Mademoiselle n'avait pas paru. Aucun mouvement enfin dans la chambre de Marcel Clerabault.

A dix heures, suivant l'usage, on servit le déjeuner.

Répondant à l'appel de Nanette, Mademoiselle descendit. Elle avait les traits tirés par l'insomnie. Ses yeux, plus mobiles que d'habitude, guettaient les alentours. Ce fut à peine si elle toucha au repas. Quand elle eut terminé, au lieu de se lever en hâte, ainsi qu'elle en avait l'habitude, elle s'attarda, pensive, à regarder Nanette aller et venir. Peut-être désirait-elle lui parler : ce qu'elle avait à dire, cependant, devait être singulièrement délicat, car elle persistait à se taire. Nanette, de son côté, affectait de ne pas soupçonner sa présence.

Soudain la porte s'ouvrit. Je perçus un froufrou de soie, des pas d'oiseau, un parfum de verveine : la cousine Rose entrait...

Je la vois encore distinctement. Elle avait un visage d'un ovale extrêmement pur, des yeux en amande, et, par une singulière fantaisie, portait les cheveux courts séparés par une raie. Quand elle souriait, deux rangs de perles se découvraient entre ses lèvres. Tout en elle était enfantin, matinal. On n'aurait jamais cru qu'elle pût être mariée. On se demandait son âge : seize ans ou vingt-cinq? on pouvait choisir. Au surplus, vous la connaissez aussi. Son portrait est dans la chambre de M. Clerabault. Il serait ressemblant si un portrait était capable de rendre la vie du regard, le geste puéril, cette allure de poupée choyée et toujours en toilette, l'inexprimable enfin qu'est la mobilité d'un visage où nulle pensée ne s'arrête, parce que trop de pensées s'y pressent à la fois et tumultueusement.

Elle s'arrêta au seuil et fronça légèrement ses sourcils noirs. Il était évident qu'elle ne s'était pas attendue à trouver là Mademoiselle. Puis, faisant contre mauvaise fortune bon visage, elle salua Noémi d'un geste gracieux, et allant vers Nanette :

— Voilà, ma bonne Nanette, j'ai voulu vous faire visite. C'est bien le moins, puisque je vous encombre.

Nanette, rouge d'ébahissement, contemplait la cousine Rose, ne sachant que balbutier.

— Oui, je vois, reprenait celle-ci, vous ne vous souvenez plus de m'avoir vue; mais, moi, je ne vous ai pas oubliée.

Rappelez-vous : c'était au mariage de Marcel... Je n'étais encore qu'une petite fille ; alors, on ne me regardait pas. Depuis ce temps, à mon tour je me suis mariée, mais cela ne m'a pas réussi. Vous devez me trouver terriblement vieillie : vous, je vous retrouve pareille, telle que je vous avais laissée... Mon Dieu ! quelle chaleur ici ! Vous n'ouvrez donc jamais la fenêtre ?

— Pas en hiver, bien sûr : on récolterait le coup de la mort !

— Et vous restez dans cette cuisine toute l'année ? C'est effrayant !... Comment respirez-vous ? Moi, chaque fois que je faisais des confitures, j'étais certaine d'avoir une migraine atroce. Je crois que je n'en ferai plus, d'ailleurs... Enfin, l'existence n'est pas gaie pour tout le monde !...

— Je ne me plains pas, bégaya encore Nanette.

Inquiète et ravie, elle dévorait des yeux cette belle dame venue pour causer avec elle. Une telle attention, si peu dans les usages, la bouleversait. Elle reprit :

— Et Madame, naturellement, va rester quelque temps ?

— Oui... je l'ignore... Enfin cela peut durer... Je compte sur Marcel : il est si bon !

Distraitement, la cousine agitait son mouchoir garni de dentelles, pour s'éventer. De nouveau, un parfum de verveine fusa dans l'air, se mêlant à l'odeur âcre des casseroles. Voyant qu'on ne s'occupait pas d'elle, Mademoiselle se leva :

— Si Madame a besoin de quelque chose dans sa chambre ou ailleurs, elle n'aura qu'à me le demander, fit-elle d'une voix sèche.

— Ah ! Mademoiselle ! vous êtes aussi de la maison ! Mille pardons, je ne m'en doutais pas... sans cela...

La cousine Rose s'interrompit. Eut-elle un pressentiment ? Ses jolis yeux s'éteignirent. Son sourire restait en panne. Il lui fallut un effort pour achever :

— Sans cela, je me serais empressée de faire connaissance. Vous vous appelez ?

— Noémi.

— Hé bien ! mademoiselle Noémi, soyez certaine que j'aurai toujours plaisir à vous rencontrer... Allons ! je remonte auprès de Marcel : nous avons tant à causer d'affaires importantes... Bonne santé, Nanette... Mademoiselle...

Mais, au moment de disparaître, elle m'aperçut :

— Ah ! fit-elle, la belle horloge neuve !

Et elle repartit comme elle était venue. Un bruissement de volans tournoyait autour de sa jupe de soie couleur puce : soulevée par le mouvement de l'air, la guimpe en dentelle qui décorait son col avait l'air de battre comme une aile. C'était décidément un oiseau joli, délicieux, déconcertant. Elle n'était plus là qu'on la cherchait encore...

Alors, debout toutes les deux, Noémi et Nanette se regardèrent. Le bon visage de Nanette semblait chauffé par du soleil. Celui de Mademoiselle exprimait au contraire une exaspération farouche. Enfin une phrase siffla :

— Elle ment ! Elle savait qui je suis !

— Oh ! Mademoiselle ! protesta Nanette.

Mais ses yeux ne pouvaient céler leur joie. Elle non plus ne doutait pas que la cousine Rose n'eût résolu d'ignorer Noémi :

— Qu'est-ce qu'elle vient faire ? reprit celle-ci de la même voix sifflante.

Et Nanette, cette fois, comprit que c'était là cette question qui, depuis le déjeuner, dévorait Mademoiselle. Une nouvelle joie éclaira ses yeux. Dès lors que Marcel n'avait rien dit à cette femme, celle-ci n'en était pas encore au point qu'on pouvait craindre.

— Comment le saurais-je ? fit-elle goguenarde, demandez-le-lui.

— Et elle s'installe ! poursuivait Noémi.

— Elle n'en est pas bien sûre... glissa Nanette.

— Je vous dis qu'elle s'installe !

— En tout cas, elle ne sera pas gênante, et cela ne pourra que distraire Monsieur. Avez-vous remarqué ? Elle s'appelle Rose, comme l'autre... J'avais peur que cela ne le tourmentât : mais je ne le crois plus. Elle est aussi jolie, sans lui ressembler.

— Elle a l'air aussi folle !

— Un air de jeunesse. Ça ne rime à rien et ça fait plaisir.

— Ah ! vous croyez, vous !...

Brusquement Noémi s'arrêta. Qu'allait-elle dire ? et quelle anxiété la troublait pour qu'elle se fût oubliée au point de prendre presque cette domestique pour confidente ?

— En tout cas, reprit-elle s'efforçant de reconquérir son sang-froid, c'est plus de besogne pour vous ; mais, quoi qu'en pense cette dame, j'espère bien que cela ne durera pas. Ne vous tourmentez pas.

— Ce n'est pas moi qui me tourmente, répliqua Nanette d'un ton ambigu.

Et Mademoiselle sortit.

L'après-midi, je la vis passer dans la cour, en chapeau, les mitaines aux mains et tenant son paroissien. Elle se rendait soi-disant à l'église.

— Tiens, murmura Nanette, ce n'est pas samedi pourtant.

Puis je n'entendis plus rien, ou plutôt j'entendis marcher dans la chambre du haut, et je reconnaissais clairement le pas feutré de Marcel Clerabault, escorté par un autre sautillant, celui de la cousine Rose évidemment.

La journée s'écoula sans que Noémi reparût. Celle-ci ne revint qu'après six heures, c'est-à-dire quand le souper commençait.

Elle pénétra directement dans la cuisine ; un air de fête l'enveloppait toute.

— Je vous demande pardon, fit-elle, je suis en retard.

Nanette haussa les épaules.

— Oh ! Mademoiselle n'a pas à se gêner.

Cette prévenance inusitée lui avait fait peur.

Hâtivement, Mademoiselle dévora son potage. Je l'examinais pendant ce temps, et de même que Nanette je sentais qu'un événement était survenu qui l'avait transformée. Elle était partie défaite : elle rentrait chantant le triomphe. A coup sûr, elle venait de vivre une de ces heures où l'âme, après avoir agonisé dans la nuit, se réveille en face d'un soleil levant. Cela se découvrait à ses gestes saccadés : cela s'exhalait d'elle comme un hymne. Il était impossible qu'elle gardât longtemps son secret. A défaut de la voix, son regard l'aurait livré !

Et tout à coup, en effet, elle repoussa l'assiette placée devant elle, se tourna vers Nanette et jeta :

— Hé bien ? cette cousine Rose ?... Je sais, maintenant !

Nanette, immobilisée sur place, attendit sans mot dire. Mademoiselle reprit :

— Elle a un mari, un fils de quatre ans, et elle a lâché le tout pour un amant qu'on ne connaît pas : voilà !

Nanette laissa retomber ses bras :

— Jésus-Dieu !

— Cela court Dijon, tout le monde en parle, c'est le secret de Polichinelle. Elle les a lâchés et vient plaider ici en sépara-

tion, car elle a tous les toupets! Elle réclame son fils!

Elle s'arrêta pour éclater d'un rire terrible, presque semblable à celui qui l'avait saisie la veille, après le départ de Marcel Clerabault. Anéantie, Nanette répéta :

— Jésus-Dieu!

— Et les voilà ses affaires! Comme on ne reçoit pas ces gens-là dans les hôtels convenables, elle s'est dit que M. Clerabault, lui, serait moins dégoûté. Heureusement, quand il saura...

Nanette eut un cri :

— Vous n'allez pas lui dire...

— Ah! non, inutile! Qu'il sorte comme moi cinq minutes, et il sera fixé!

De nouveau Nanette chancelait :

— Et elle a un enfant!

Un coup de timbre, frappé dans la salle à manger, la tira de sa stupeur.

— Mon Dieu! à quoi songez-vous? dit Mademoiselle, allez vite! elle a failli attendre!

Elle riait encore, mais toute seule, cette fois, pour elle-même.

Elle riait d'avoir désormais la certitude que cette cousine Rose ne *pourrait* pas rester. Car ceci était l'évidence : *elle ne le pourrait pas!* A cette époque, en effet, mieux eût valu être lorette que séparée. La femme séparée était une excommuniée en marge de la loi, hors du monde. On n'allait pas chez elle ; on aurait changé de route plutôt que de la saluer.

Cependant une ombre légère passait déjà sur cette ivresse de Mademoiselle. Brusquement une pensée très simple venait de l'effleurer : était-il bien sûr, après tout, que Marcel Clerabault ne fût pas au courant?

Elle l'écarta :

— Impossible! Il ne l'aurait pas acceptée chez lui.

— Pourtant, reprenait la voix, ne se vante-t-il pas d'être au-dessus des préjugés?

Elle secoua la tête :

— Quand il s'agit de lui : pas quand il s'agit des autres!

Elle conclut :

— Si j'ai raison, avant quarante-huit heures, elle sera dehors.

Et comme Nanette rentrait :

— Allons! fit-elle méchamment, j'espère que cette mère modèle n'a pas perdu l'appétit.

Nanette, tremblante, se recueillit, puis brusquement :

— Non, Mademoiselle, je l'ai bien regardée, *ça ne peut pas être vrai.*

— Vous avez l'habitude en effet de ne croire qu'à ce que vous ne voyez pas, repartit sèchement Mademoiselle.

Et ce fut tout pour ce soir-là. Noémi ne revint pas apurer ses comptes. En revanche, vers onze heures, j'aperçus deux lumières qui passaient dans la cour. Marcel Clerabault ramenait la cousine Rose à son appartement. La nuit ensuite couvrit définitivement la maison. Je vis celle-ci s'endormir avec une sérénité d'enfant : on aurait pu croire qu'elle n'abritait que des cœurs paisibles...

Avez-vous songé parfois que la grâce du sommeil est accordée à tout ce qui est, sauf à l'horloge? Je ne me plains pas de la fatigue. Je ne regrette pas les rêves : on rêve aussi tout éveillé. Ce qui est terrible, la nuit, c'est d'être seule à vivre. Alors on nourrit des pensées étranges, déraisonnables. Des peurs insoupçonnées vous font blêmir. On craint aussi d'avoir trop tardé à frapper l'heure, tant la durée du temps semble changée. Quand l'aube approche enfin, on guette sa lumière avec cette angoisse du marcheur harassé qui a vu de loin le gîte promis et désespère de l'atteindre.

Cette fois, contre l'habitude, j'imaginai que tous les habitans de la maison ne cessaient pas de guetter ma sonnerie. Cependant aucun bruit n'aurait permis de justifier cette supposition bizarre. D'ailleurs, pourquoi ne pas dormir cette nuit-là, comme les autres? Revenu dans sa chambre, Marcel Clerabault s'était couché. La chandelle de la cousine Rose avait été soufflée un quart d'heure après qu'il avait retraversé la cour. Nanette se vantait d'un sommeil à défier les plus violens orages. Quant à Mademoiselle, ne l'avais-je pas vue partir heureuse?

Pourtant, non, j'étais sûre que personne ne reposait. Ah! l'on donnerait beaucoup à certains momens pour être le miroir et pénétrer la pensée des hommes! Donc, je savais, j'étais certaine que toute la maison était remplie de pensées anxieuses. Je les sentais rôder. Je n'aurais pu dire ce qu'elles étaient, mais je les voyais passer, tels des fantômes.

Je ne me trompais pas.

Dès quatre heures, je distinguai le pas de Nanette. Chassée par l'insomnie, elle descendait une heure plus tôt que de coutume. Elle vint directement à la cuisine, s'y promena un instant, enfin, par habitude plutôt que par nécessité, s'occupa d'allumer son feu.

A peine avait-elle commencé qu'un nouveau pas se fit entendre. Cette fois quelqu'un se promenait dans la cour. Même on approchait de la fenêtre. Une tête se montra derrière le carreau inspectant les aîtres, puis un coup léger fut frappé.

— Est-ce toi, Nanette?

Effrayée, Nanette lâcha son fourneau, courut à la croisée :

— Monsieur!

— Tais-toi : ouvre la porte.

— Aller dans la cour, à cette heure, par un temps pareil!

Déjà elle se précipitait vers la porte-fenêtre, tournait la clé.

— Ne fais pas de bruit, dit Marcel Clerabault.

Il était en costume de nuit, la tête emmaillotée dans un foulard de coton rouge parsemé d'arabesques noires. Il n'avait passé qu'un simple caleçon de tricot. Ainsi vêtu, la figure bouffie, il paraissait grotesque, très vilain.

Il s'assit tout de suite près du fourneau.

— Qu'est-ce que tu fais, si tôt? demanda-t-il.

Nanette secoua les épaules d'un air bourru :

— Au moins, je reste dedans, tandis que vous...

— Moi, j'avais perçu du bruit, je me suis demandé ce que c'était, et m'étant levé...

Il s'interrompit :

— C'est bon, le feu...

— Chauffez-vous... d'ailleurs, vous devriez aller vous recoucher.

— C'est entendu, j'y vais, mais auparavant...

Marcel Clerabault s'arrêta encore, comme pour respirer plus à l'aise. Il reprit :

— Tu as eu raison de te lever. J'avais à te parler tranquillement. Dans la journée, ce n'aurait pas été aussi commode.

— A qui la faute? murmura Nanette entre ses dents.

Marcel Clerabault fit un geste d'impatience.

— Ne perdons pas de temps, cela vaudra mieux... Sais-tu où demeure M. Tiphaine?

— Tiphaine?...

— Oui, le juge... Au surplus, peu importe. C'est rue du Petit-Potet. Le premier venu t'indiquera la maison. Voici une lettre à lui porter.

Il la tirait de sa chemise et la tendait, preuve évidente qu'il avait menti tout à l'heure en assurant qu'il venait par hasard. Certainement, il avait guetté l'arrivée de Nanette.

— C'est tout? interrogea celle-ci.

— Oui... ou plutôt, suis-moi bien... J'en aurai d'autres probablement à faire parvenir à la même adresse. Je te les donnerai quand il faudra. Toutefois, pour celle-ci, comme pour les suivantes, je tiendrais à ce que tu fusses la seule à savoir que je les envoie. Comprends-tu?

Une joie mal réprimée éclaira le visage de Nanette.

— Rapport à Mademoiselle? demanda-t-elle.

— Si tu le veux : d'une manière générale, à cause de tout le monde.

— C'est bon, donnez... tout sera remis comme vous le désirez.

Elle s'empara du pli et le glissa dans son tablier. Ils se souriaient.

Que d'impressions diverses troublent le cerveau des hommes, même aux heures où les soucis les accablent! Je suis sûre qu'à ce moment, Nanette revoyait Marcel Clerabault en robe courte, trottinant sous sa garde dans les allées du Parc. De son côté, celui-ci devait sentir passer sur lui, telle une brise fraîche, le souvenir de ce dévouement nourri par les années.

— Tu es une brave femme, murmura-t-il soudain, d'une voix que je ne lui connaissais pas.

C'était, cette fois, une voix chaude, enveloppante, câline. Elle faisait un contraste navrant avec l'accoutrement de celui qui parlait.

— Vous savez bien que je fais ce que je peux, repartit Nanette; même quand je vous tourmente, c'est toujours pour vous épargner du souci.

Il ne répondit rien. Il semblait plongé dans ses pensées.

Elle reprit :

— Et puisqu'on est tranquille, j'ai, moi aussi, bien envie de parler... Depuis le temps que ça me travaille!...

— A quoi bon? fit Marcel Clerabault d'un ton bas.

— Si! la première fois, quand vous avez épousé Rose, c'était

vous qui le vouliez et pour votre plaisir : je n'avais rien à dire, tandis que, maintenant...

Elle hésitait, cherchant des mots qui résumassent son long souci, sans pourtant blesser. Si souvent, depuis une année, elle avait espéré cette heure! Ne lui était-il pas arrivé, à maintes reprises déjà, d'enlever son tablier, de monter jusqu'à la porte de Marcel, puis, vaincue par la crainte de l'accueil qui suivrait, de redescendre sans être entrée! Et voici que l'occasion se présentait, unique. Nulle présence à redouter : auprès d'eux, j'étais la seule chose qui eût l'air de vivre, témoin muet et qu'elle aurait découvert bienveillant, si elle avait su regarder!

— Maintenant, voyez-vous, c'est très différent. C'est elle qui vous veut, et j'ai si peur qu'à force de vouloir, le chasseur ne force le gibier! Oh! pour sûr! elle est férue de vous. Cela se voit à des signes qui ne trompent pas une vieille femme de mon espèce : elle l'a même été du premier jour qu'elle vous a vu : mais, alors, elle savait bien que le gâteau ne pouvait être pour elle. C'est seulement depuis la mort de Rose...

Elle disait « Rose » tout court, tandis qu'elle n'osait plus, en sa présence, appeler Marcel Clerabault par son nom de baptême.

— Ah! depuis cette mort, la route est libre, et c'est cela qui grise! quand on a comme elle le goût des hauteurs et, pardessus le marché, le goût d'un homme! Chaque jour, quand elle s'imagine que je ne fais pas attention à elle, je vois, rien qu'à son air, les progrès qu'elle a faits. Lorsqu'elle examine la vaisselle, ma cuisine, quels regards! On dirait qu'elle les guette. Elle semble dire : « Il n'est pas possible que tout cela ne soit pas un jour à moi! » Coucher dans le lit des Clerabault! Elle n'y songe pas! Si encore elle était jolie! rien que rouée... Par exemple, comme elle vous prend! Comme elle nourrit votre chagrin, pour que vous restiez toujours seul... avec elle! Tant que vous l'écouterez, elle fera le vide autour de vous. Si vous aviez simplement vu son état parce que la cousine Rose va demeurer quelque temps, vous vous douteriez...

Marcel Clerabault, qui avait laissé couler le flot, dit encore d'un air las :

— Je ne doute pas : je sais très bien qu'elle m'aime, et qu'elle veut m'épouser : mais qu'est-ce que cela peut te faire, du moment que je ne l'épouserai pas?

Nanette hocha la tête :

— On dit cela, on le croit... puis un jour vient, l'occasion...

— Non.

— Bien vrai?

— Pas plus tard qu'avant-hier, ici même, je le lui ai dit, et elle a compris.

Nanette ferma les yeux. Elle avait envie d'embrasser son petiot pour cette parole de salut.

— Alors, dit-elle simplement, tu ne m'en veux pas?

Faute de l'embrasser, elle était revenue au tutoiement des jours lointains.

— Tu es bien toujours la même, soupira Marcel Clerabault : tu n'as jamais pu te faire à l'idée que j'avais plus de six ans.

Ils se turent.

Soudain Nanette approcha vivement de la fenêtre.

— Ah! j'ai eu peur en voyant de la lumière. Je craignais que ce ne fût *elle*.

— Une lumière?

— C'est dans la chambre de la cousine.

Ainsi la cousine Rose était debout. Quelles inquiétudes avaient pu réveiller l'oiseau dans son nid?

Revenue près du fourneau, Nanette fourgonna le foyer, puis, obéissant tout à coup au désir de profiter de cette heure unique :

— Est-ce que la lettre est pour elle? fit-elle d'un air ambigu.

— Comme tu dis cela! Pourquoi?

— C'est qu'à en croire Mademoiselle...

Marcel Clerabault se redressa vivement :

— Qu'est-ce qu'on t'a raconté?

— Il paraît que ce serait une mauvaise femme : elle a quitté son enfant pour un amant.

— C'est faux.

— Alors, elle n'est pas séparée?

Marcel Clerabault eut un sourire énervé :

— Peste! te voilà bien au fait!... Mais comme je le prévoyais justement, je voulais te dire encore... C'est d'ailleurs une brève histoire. Rose... elle s'appelle Rose aussi!... Rose, effectivement vient pour plaider en séparation. On l'a mariée à seize ans, sans la consulter, avec un ivrogne et une brute. Imagines-tu cette petite chose frêle, ce joujou délicat mis entre les griffes d'un homme de cinquante ans fêtard et gangrené? Partout ailleurs, cela relèverait des assises, mais, dans la famille, cela ne

compte pas. Le ménage ainsi assorti a duré ce qu'il a pu. Un jour, lasse de mauvais traitemens, elle s'est enfuie, mais elle a laissé là-bas la seule passion sérieuse qu'elle ait au monde : son fils. Pour le ravoir, il faut que les juges interviennent. Nous plaiderons. Voilà!

Ébranlée, Nanette examinait Marcel Clerabault.

— Et l'amant? dit-elle enfin.

— Il n'y en a jamais eu.

— Est-ce bien sûr?

— Mais, malheureuse, il suffit de la regarder : elle n'a jamais aimé que l'enfant!

— Je pourrai, en conscience...

Marcel Clerabault se leva :

— Tu le peux.

Il repartait, ayant dit sans doute tout ce qu'il souhaitait, l'air content. Qui sait si la pensée de rendre service à la cousine Rose ne lui donnait pas aussi du plaisir?

En passant, il jeta un coup d'œil vers la chambre de celle-ci. De la lumière continuait d'y briller, et cette lueur menue donnait à la cour solitaire une vie inaccoutumée. Marcel Clerabault eut l'intuition que la maison lui souriait, et sourit. Au lieu de quitter la cuisine, il se tourna encore vers Nanette :

— Je suis sûr qu'elle pense à lui. On n'imagine pas l'intensité que peut prendre une passion unique chez ces êtres frêles : si elle ne l'obtenait pas, elle serait capable d'en mourir!

— Oh! monsieur! elle est bien trop jolie, répliqua Nanette définitivement conquise.

— C'est vrai qu'elle est jolie, répéta Marcel Clerabault, presque aussi jolie que l'autre... Mais si différente! Allons! je vais me recoucher. Je n'avais pas dormi. Je suis très las...

Nanette l'escorta jusqu'à la porte :

— Oui, vous aurez raison, reposez-vous et comptez sur moi.

Elle écouta ensuite le pas de Marcel Clerabault qui remontait vers sa chambre. Quand il s'éteignit, elle revint près de la croisée, s'assit et, regardant à son tour la lumière qui luisait chez la cousine Rose, tomba dans une longue rêverie.

— Comme il s'en occupe! murmura-t-elle.

Peut-être revoyait-elle la délicieuse apparition venue la veille, dans la cuisine; peut-être encore songeait-elle à cet enfant dont Tiphaine devait décider le sort et qui, sans doute,

était pareil au Marcel d'autrefois. Mais sa coiffe oscilla. Peu à peu le sommeil descendait sur elle, d'un vol furtif. Elle soupira. Ses paupières battirent. Puis, ce fut un silence profond, et j'eus la sensation que personne n'était plus là. Tout dormait.

Oui, tout était retombé dans le calme coutumier, dans la muette agonie de la nuit, et pourtant le jour venait, un jour d'hiver au ton froid, dont le ciel ne s'aperçoit pas.

De nouveau, j'étais seule à vivre dans la maison. Sans mes battemens réguliers on aurait pu se croire au fond d'un sépulcre. Mon Dieu! les hommes soupçonnent-ils quelles pensées nous bouleversent à ces minutes de solitude absolue? Tandis que mon balancier allait et venait, je me faisais l'effet, ce matin-là, d'un oiseau entré par mégarde dans une chambre et qui s'affole, allant d'une glace à l'autre heurter ses pauvres ailes, sans jamais trouver l'issue.

C'est probablement aussi parce que le temps, pour moi, est toujours d'une valeur égale que je juge mieux des événemens. Ce que j'avais entendu depuis la veille n'avait fait qu'accroître mon anxiété. Que voulait Marcel Clerabault tenant à Noémi et se cachant d'elle? Nanette, par vengeance, songeait-elle à jeter la cousine Rose dans les bras de son maître? Et quels projets atroces Noémi pouvait-elle nourrir contre cette dernière, venue en trouble-fête à travers son beau rêve?

Mais tout dormait, je vous l'ai dit. Pareil à ces gros cylindres qui écrasent les cailloux sur une route, le sommeil à ce moment faisait rentrer dans les âmes toutes les aspérités de la haine; au réveil seulement, on s'en apercevrait à la dureté plus grande.

Cinq heures... Cinq heures et demie... Six heures... Soudain les cloches qui sonnent. C'est l'angelus à Saint-Michel. Allons! éveillez-vous, Nanette! rallumez ce feu qui s'est éteint: le jour est levé.

Le jour!... A peine si une clarté blafarde frissonne à travers les carreaux. Cela ressemble à un reflet de la neige tombée ces jours derniers. Et c'est si triste! si glacial! dans cette cuisine, avec ce fond de cour pour paysage!

Il y a des choses heureuses, le miroir par exemple, qui presque toujours reflète du soleil; d'autres voient des arbres, les nuages... Moi, dans ce coin sombre je n'ai jamais pu qu'*écouter* l'aube!

Elle a d'ailleurs des bruits bien à elle, des bruits ouatés,

mystérieux, et qui vous suggèrent l'envie de chanter, même si l'on a le cœur serré! Ce matin-là, j'entendis ainsi la ville s'éveiller...

C'est presque toujours la girouette qui commence parce que l'air chauffé sort le premier de sa torpeur et court aussitôt le long des rues. Puis viennent des souffles, des sons amortis, comme si, dans le lointain, chaque demeure arrachée à son somme s'étirait au fond d'une alcôve bien fermée. Alors se lèvent aussi les bruits des vivans, isolés, — quelquefois un sabot qui fait crier le pavé, un juron de chiffonnier qui a mal culbuté sa hotte, un aboi de chien, un hennissement... A mesure, la lumière croît. Elle se coule subrepticement vers les creux, semble caresser la pénombre, afin d'obtenir qu'elle s'éloigne. Enfin, brusquement, sans qu'on sache à quel instant précis, on voit clair!...

J'aperçus ainsi Nanette définitivement réveillée, qui installait une casserole d'eau sur le feu, non sans avoir au préalable vérifié avec soin que la lettre pour M. Tiphaine était bien dans la poche de sa robe.

Je distinguai ensuite le pas décidé de Mademoiselle; elle traversait la cour se rendant comme d'habitude à la première messe.

Après ce passage, une croisée grinça: la cousine Rose, certainement qui, ayant soufflé sa chandelle, examinait avant de se recoucher la couleur du temps... Quelle idée passa dans la tête de Nanette? Soudain, je la vis faire des signes et se précipiter vers la cour. Un chuchotement suivit. On parlait presque à voix basse. Cependant quelques phrases me parviennent entières.

— S'il est à Brazey, c'est peut-être facile d'avoir de ses nouvelles!

— Mon Dieu! Nanette, vous êtes adorable, mais comment ferez-vous?

— J'ai une amie au marché. Elle vient de Brazey, chaque mercredi et chaque samedi.

Encore des exclamations, et Nanette reparaît en coup de vent, un sourire de triomphe sous ses moustaches. A la volée, elle jette son tablier, raffermit son bonnet, tâte ses clés. Avant de partir, elle se tourne vers moi, semble me défier:

— C'est pardieu vrai, me lance-t-elle, elle adore son petit et je lui en aurai des nouvelles!

Quoi ! Nanette ! Vous n'aviez pas cru Marcel ? Il a fallu que vous vissiez par vous-même en interrogeant la cousine Rose ? Maintenant, c'est deux commissions dont vous voici chargée : porter la lettre et courir au marché, afin de remplir votre promesse. Or vous avez oublié de me bien regarder : voyez comme le temps passe : je vais sonner la demie !

— Dépêchons-nous !

Elle s'enfuit.

Quand elle revint, Mademoiselle attendait à la cuisine.

— Huit heures bientôt, Nanette, et rien n'est encore prêt.

— Dame ! j'ai fait comme Mademoiselle, je reviens de la messe.

— Je ne vous y ai pas aperçue.

— Mademoiselle ne voit pas tout.

— En revanche, j'entends...

On entendait en effet une voix de clochette flûtée qui chantait :

Il était une bergère
Et ron ron petit patapon
Il était une bergère...

Les notes en s'envolant avaient l'air de dessiner la ronde. Elles s'échappaient à travers la cour comme des écoliers sortant d'une classe. Pour célébrer sa chance, la cousine Rose n'avait trouvé que cette chanson d'enfant.

— Et elle a planté là son fils ! dit Mademoiselle.

Une joie perfide éclairait ses yeux sombres. Il lui semblait impossible que Marcel Clerabault n'entendît pas aussi. Cette écervelée, pour se perdre, n'aurait pas besoin qu'on l'aidât !

— Elle compte peut-être qu'une bonne âme va lui en donner des nouvelles !

Nanette riait aussi, mais du bout des lèvres, déjà plus récompensée par cette chanson que si la cousine Rose l'avait embrassée.

Mademoiselle, inquiétée par cette façon d'accueillir sa remarque, fronça les sourcils. Cette fille, par hasard, en aurait-elle appris plus qu'elle ne disait ?

— C'est compter sans les juges, reprit-elle d'un ton sec.

Mais, cette fois, je fus seule à répondre. Sans me soucier de la chanson, je m'étais mise à sonner...

Le prologue du drame était joué.

III

L'entr'acte dura trois semaines : trois semaines où l'on ne vit rien, où tout avait repris sa marche accoutumée. Pendant cette période, on aurait cru la maison enfouie dans un sommeil agité par des rêves, ses habitans transformés en somnambules. Aucun mot, sinon par nécessité, quand les besoins de la vie journalière ne permettaient plus de se taire. Une régularité de couvent. Chacun se levait, sortait, se couchait aux mêmes heures. Moi-même, j'imaginais être enfermée au fond d'un tiroir en compagnie de paquets étiquetés et qui, utilisés chaque jour, chaque jour aussi sont remis soigneusement à leur place.

Pourtant, comment ne pas reconnaître dans cette paix je ne sais quoi d'artificiel et un air de volonté tel qu'à chaque minute on attendait un éclat? Si tout se passait suivant la règle, il était clair que certaines choses qui avaient existé, n'existaient plus. Telles des intermittences dans un cœur malade, des arrêts brusques interrompaient le cycle des occupations normales. Cette existence unie était pleine de soubresauts dont personne ne semblait se douter, parce que personne ne se souciait de les remarquer.

Il faut une longue expérience pour se convaincre que l'essentiel réside précisément dans ce que l'on ne voit pas. Ce n'est donc que plus tard, beaucoup plus tard, que j'ai compris. A ce moment, n'apercevant rien ou presque rien, je ne me doutais pas que ce rien forgeait l'avenir.

De l'extérieur, voici à peu près ce qui frappait des yeux nouveaux comme l'étaient les miens...

Nanette d'abord. Une Nanette pas tout à fait la même, affectant avec Mademoiselle une politesse inaccoutumée, ayant évidemment suspendu les hostilités, mais aussi qui gardait sous ses moustaches un petit air de supériorité agressif.

Fréquemment, durant cette période, il lui arriva d'oublier en cours de sortie une ou deux commissions essentielles. A peine rentrée, elle s'en apercevait, geignait sur son manque de mémoire.

— Est-ce que vous êtes malade? interrogeait Mademoiselle, impatientée par ces absences qu'elle attribuait à la vieillesse.

— Non, mais je ne sais ce qui me prend. Par momens, je

me sens tout étourdie, murmurait Nanette d'un ton ambigu.

— C'est bon : reposez-vous. J'irai à votre place.

— Jamais de la vie ! répliquait vivement Nanette. En y retournant, je veux me punir. Peut-être ensuite parviendrai-je à mieux me souvenir.

Et elle repartait aussitôt.

D'autres fois, elle rentrait avec de longs retards dont elle s'excusait à peine. Les jours de marché enfin, au lieu d'attendre Mademoiselle suivant la coutume, elle sortait de grand matin. A son retour, elle rencontrait souvent la cousine Rose.

A côté de Nanette, Mademoiselle plus silencieuse que jamais, la face close comme une armoire, ne faisant d'ailleurs aucune allusion au prolongement inattendu du séjour de la cousine dans la maison.

Au début, cinq ou six jours de suite, je la vis revenir le soir à la cuisine. Elle arrivait avec son livre de comptes, tirait du placard la plume et l'encrier, puis s'installait face à la porte, guettait les bruits du dehors. Elle demeurait ainsi près d'une heure, perdue dans ses songes, parfois les yeux fermés, puis tout à coup se décidait à tracer rapidement une page de chiffres et s'en allait. Un soir, elle ne descendit pas. Elle ne revint plus, et ce fut là tout le changement apparent survenu dans sa vie.

Marcel Clerabault, lui, était devenu invisible. Il n'accompagnait jamais la cousine Rose, ne quittait que rarement son appartement, et toujours quand celle-ci était sortie.

Je ne l'entrevis qu'une fois : le temps pour lui d'entre-bâiller la porte, de s'assurer que Nanette était seule et de lui glisser une lettre. Précisément, une heure après, Nanette fut victime d'une de ces défaillances de mémoire qui inquiétaient Mademoiselle. J'appris ainsi à compter les missives adressées à M. le juge Tiphaine et pus constater que, vers la fin de la deuxième semaine, le nombre s'en accrut notablement.

La cousine Rose, enfin, ne chantait plus. Enfermée dans la chambre de Marcel Clerabault, sortant à peine pour de courtes promenades, elle ne faisait aucun bruit. Vraiment, j'aurais pu m'imaginer qu'elle n'était plus là. Un jour, cependant, elle parut à la fenêtre de la cuisine, affolée, cherchant des yeux Nanette qui lisait auprès de moi.

— Hé bien? demanda-t-elle, avez-vous imaginé quelque chose ?

Et comme Nanette ne répondait pas aussitôt :

— Ah! ma bonne Nanette, je crois que je deviendrai folle : jamais je n'attendrai jusqu'à samedi.

Nanette alla vers elle. Son vieux visage se pencha maternellement par-dessus le chambranle vers celui de la cousine Rose que je devinais en pleurs :

— Voyons, madame, pour une rougeole! Vous n'allez pas vous mettre la cervelle à l'envers! Ça n'est méchant qu'avec les grandes personnes, mais les enfans s'en moquent!

Désespérée, la cousine Rose reprit :

— Nanette! je vous en conjure! tâchez de m'avoir des nouvelles avant samedi, il le faut. Le médecin peut-être pourra vous renseigner... C'est affreux : ne pas même savoir si ce petit a beaucoup de fièvre! Je suis morte d'anxiété et tout me manque à la fois. Jusqu'à mon mari qui a inventé des horreurs! on m'accuse maintenant de choses que Marcel ne veut pas me répéter... Tenez, il y a des heures où je me demande si lui-même ne doute pas quelquefois...

— Lui! Allons donc! moins que tout autre!

Et Nanette, prenant presque Mme Rose dans ses bras, ajouta :

— Je vous jure que, même si c'était vrai, il refuserait d'y croire!

Mais un bruit insolite les interrompit :

— Prenez garde! quelqu'un...

— Je me sauve. Alors, pour les nouvelles?

— Promis.

C'était une fausse alerte, mais la cousine Rose avait disparu. Si bref qu'eût été ce dialogue, il m'apprit donc que Nanette, les jours de marché, tenait ses promesses. Je savais aussi que si Mme Rose ne chantait plus, c'est que son fils était malade et que le procès traînait.

Tel était l'extérieur.

Moi-même, lasse de n'être plus regardée, vaguement inquiète, je m'efforçais pour me distraire de causer avec les autres meubles. La nuit, je les interrogeais, mais en vain. Ils se montraient d'autant plus discrets que j'étais nouvellement arrivée.

Cependant, même des apparences aussi unies, une telle continuité dans la paix succédant aux menaces d'orage qui m'avaient effrayée, la simple logique enfin auraient dû m'avertir de l'existence de courans profonds. Que Mademoiselle soit

venue attendre le soir Marcel Clerabault, puis ait renoncé à cette attente; que Nanette fût restée fidèle correspondante de M. le juge Tiphaine, et renseignât la cousine Rose sur le sort de son fils, cela ne prouvait-il pas qu'aucun des êtres demeurés là n'avait renoncé à suivre son chemin? Le fleuve roulait toujours son flot, mais souterrainement : marche cachée, d'autant plus redoutable qu'elle mine le sol sans qu'on l'entende!

En effet, tandis que s'écoulaient ces journées quiètes, toutes ces âmes, fermentant dans le vide, se cherchaient elles-mêmes, et choisissaient la route fatale qui devait les conduire à l'abîme. Il en est de l'homme tout autrement que des choses. Nous, au moins, savons ce que nous sommes, d'où nous venons, pourquoi nous sommes faites. L'homme, lui, s'ignore absolument. Non seulement il ne soupçonne pas son origine et doute de sa destinée, mais le présent lui échappe. Viennent les heures troubles, il s'épuise à se diriger à travers un torrent de pensées contradictoires. Il cherche encore son chemin qu'il roule, emporté par le courant des faits, entraînant avec lui tout ce qui l'approche, à la fois inconscient du sort qui l'attend, et lourd de la destinée d'autrui. Si j'avais su lire à ce moment, j'aurais vu non pas le tableau que je viens de vous rendre, mais un autre déjà tragique, et que voici.

Attachée à Mme Rose et détestant Mademoiselle, Nanette ne rêvait plus que d'une aventure imprévue qui rapprocherait les deux cousins et chasserait Noémi. Elle, si honnête pourtant, ne réfléchissait pas à ce qu'une telle combinaison avait de suspect ou d'inquiétant.

De leur côté, Marcel Clerabault et Mme Rose, à force de préparer ensemble le procès, peut-être aussi et plus simplement parce qu'elle était jolie et lui sevré depuis longtemps d'une présence de femme, éprouvaient un plaisir sournois à prolonger leur tête-à-tête. Ni l'un ni l'autre ne savaient encore quel péril ils couraient en s'abandonnant au charme de pareilles réunions. Tous deux se seraient refusés à s'en passer. Ils ne s'apercevaient pas d'ailleurs que chaque minute de leur intimité était surveillée, et que Mademoiselle était autour d'eux, *regardant*. Les amoureux sont aveugles : seuls, ceux que le désespoir a touchés de son aile, deviennent clairvoyans.

Parce qu'elle était désespérée, Mademoiselle enfin était devenue le témoin auquel rien n'échappe. Mieux qu'eux-

mêmes, elle *savait* et *sachant* continuait de *regarder* sans trêve.

Mon Dieu ! je voudrais vous faire comprendre ce que ces trois mots peuvent résumer d'effroyable ; à quelles tortures, à quels cris de révolte, à quels besoins de vengeance ils peuvent correspondre !

Imaginez une femme qui, durant huit années, a souhaité passionnément d'être aimée par un homme dont tout la séparait, situation, fortune, habitudes, éducation... Il est entendu que cette femme adore cet homme pour lui-même, que si, plus tard, elle a désiré aussi devenir riche et considérée, c'est uniquement pour diminuer les distances et lui permettre de réaliser son rêve. Il est entendu encore que cette femme n'est pas malhonnête, ni méchante, au sens précis de ces mots; que son amour même, à défaut de morale, la préserverait de toute rébellion contre l'ordre social établi. Non, elle n'est qu'une femme passionnée comme la plupart, sans penchant déterminé pour le bien ni pour le mal. Elle est même très pieuse ; elle croit en Dieu ; elle pratique la religion avec minutie et sans esprit de critique... Supposez maintenant que, par un jeu du hasard, cette femme ait vu peu à peu l'homme qu'elle adore se rapprocher d'elle, qu'elle ait pu se croire même à la veille du triomphe, puis que, tout à coup, par un autre jeu du hasard, parce qu'une étrangère passe, — qui aurait pu ne pas venir, qui pourrait ne pas rester, — elle voie l'abîme se reformer et l'homme pour qui elle vit, s'éloigner d'elle !

Je m'exprime encore mal.

Le supplice de Mademoiselle était plus raffiné, car, dès le premier jour, et depuis, sans arrêt, avec la clairvoyance que donne la jalousie, elle avait pressenti ce qui allait arriver. Alors que ni Marcel Clerabault ni la cousine Rose ne soupçonnaient encore la passion qui les minait, Mademoiselle l'avait déjà lue dans leurs yeux. Elle savait avant eux-mêmes, mieux qu'eux, à quel point ils en étaient. Elle dosait leur amour. Chaque matin, elle pouvait se dire : « Aujourd'hui, il y a cela de plus qu'hier. » Elle se le disait, elle était certaine de ne pas se tromper, elle en mourait de désespoir, et elle devait se taire !

Je ne m'étonne plus si, durant ce temps où rien ne semblait se passer, j'étais surtout frappée par le silence de la maison : ce n'était pas la maison qui se taisait, c'était Mademoiselle ! Ce silence projetait autour de lui une contagion de peur. En

élevant la voix, on avait la certitude de troubler on ne savait où, mais tout près, un être qui se mourait de ne pouvoir parler!

Était-ce bien vrai, pourtant? Était-il possible que Marcel Clerabault, qui gardait Mademoiselle parce qu'elle incarnait le souvenir d'une femme aimée follement, était-il possible qu'un pareil homme, rude, méthodique, averti, se laissât prendre aux charmes d'un oiseau joli, mais sans cervelle, de passé douteux et plus désireux de ravoir son enfant que de courir à nouveau les mauvaises fortunes de l'amour?

Cette question, Mademoiselle avait dû se la poser mille fois: toujours, la même réponse était venue.

Certes, une autre femme aurait tenté sciemment la conquête de Marcel Clerabault : il l'aurait chassée! Mais celle-là! ne disant mot, toujours occupée d'autre chose et si loin de l'amour; celle-là, agissant à toute heure, sans même en avoir conscience, par son air évaporé qui rappelait *l'autre*, son nom identique à celui de *l'autre*, sa joliesse différente de *l'autre* et pourtant si voisine!... Ah! celle-là n'avait qu'à être présente pour rallumer à son profit l'incendie des souvenirs: Marcel Clerabault ne pouvait pas ne pas l'aimer! Comment d'ailleurs se défendre contre un péril qu'on ignore? Il aurait fallu, pour arrêter Marcel Clerabault, qu'il vît clair en lui-même : or tout, dans la cousine Rose, contribuait à l'aveugler; son passé même était un attrait, prétexte à forfanteries philosophiques pour un homme se piquant de libéralisme et qui, au surplus, ne s'y trouvait pas intéressé.

Cependant, si le danger ne tenait qu'à l'ignorance de Marcel Clerabault, pourquoi ne pas parler?

Parler... soit, mais de quel droit? où? quand? Depuis que la cousine Rose était venue, Marcel Clerabault ignorait Mademoiselle. Jadis, presque chaque soir, il descendait à la cuisine : il n'y venait plus. Dans la journée, il n'était jamais seul. L'occasion serait-elle venue, que dire? Pouvait-on définir cet inexprimable qui faisait la certitude de Noémi Pégu?

Elle imaginait Marcel Clerabault l'écoutant. Quels regards d'ironie scandant chaque mot qu'elle prononcerait, puis peut-être pour unique réponse, ce mot qu'elle redoutait plus que tout :

— Restez à votre place!

A sa place, c'est-à-dire à une place de servante gagée, quand

on a cru devenir la maîtresse! Non, elle ne parlerait pas!

Alors, entreprendre la cousine Rose ?... Cela semblait acceptable à première vue. Au fond, n'était-ce pas une inconsciente? Elle n'agissait que guidée par son instinct de femme, courant comme l'alouette au premier rayon du miroir et prête à fuir aussi au premier coup de fusil. Allons! il fallait s'adresser à celle-ci, l'obliger à partir, au besoin en l'effrayant...

Mais aussitôt une objection surgissait : si, dans son émoi, la cousine Rose allait droit à Marcel Clerabault pour demander conseil?... Et de nouveau l'issue se fermait : Mademoiselle se retrouvait murée dans ce caveau de silence dont elle avait cru un instant pouvoir s'évader, mais qui la tenait bien prisonnière, ivre d'impuissance et de chagrin.

Avez-vous compris, cette fois, que lorsqu'on regarde, comme regardait Mademoiselle, tout devient possible, la colère, la folie, la haine, le meurtre?

Pourtant, il faut rendre justice à chacun. Si cette âme était labourée à vif, je ne crois pas qu'il y ait poussé à ce moment autre chose que des fleurs de désespoir. Mademoiselle souffrait trop pour avoir encore une volonté réfléchie de libération. On prétend que toutes les résolutions tragiques sont conçues dans le délire. Ce délire, si c'en est un, est souverainement lucide. Il faut, pour faire un choix et surtout s'arrêter à certaines solutions, avoir la perception aiguë de la valeur relative des faits. Mademoiselle ne percevait encore que sa propre souffrance. Elle en était au premier degré, c'est-à-dire à cette heure où, faute de réfléchir, toutes les imprudences paraissent naturelles, où après avoir répété cent fois : « J'aurais tort d'agir ainsi, » on oublie ses belles résolutions et l'on perd tout.

Or l'occasion vint le dimanche 1er janvier, et c'est ce dimanche qui décida du reste.

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LA VILLE ET LA COUR

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE[1]

EXTRAITS DU JOURNAL
DU COMTE RODOLPHE APPONYI

II[2]

ANNÉE 1832

2 février. — Voilà encore un grand bal à la Cour passé heureusement; nous dansons toujours sur un volcan; cette fois-ci, on a découvert une conspiration à 10 heures du soir; quelques minutes plus tard, il n'était plus temps. Douze personnes devaient être poignardées : le Roi, le Duc d'Orléans, Casimir Perier, Sébastiani et les autres ministres, Soult excepté.

La famille royale et ses entourages avaient l'air bien tristes. Le Duc d'Orléans m'avoua lui-même qu'il se sentait si fatigué qu'il n'attendrait pas la fin du bal. Il a fort peu dansé, s'est assis bien souvent à côté de la Reine, ce qui n'est pas son habitude et a témoigné d'une préoccupation extrême.

Déjà, dans la matinée d'hier, le bruit s'était répandu qu'on avait l'intention d'attaquer les Tuileries pendant le bal pour assassiner le Roi et sa famille, que la conspiration avait été découverte et que le Roi, pour sa défense, avait fait entrer

(1) *Copyright by* Ernest Daudet.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre 1912 et du 1er mai 1913.

8000 hommes au château et qu'ils étaient cachés dans les caves et dans l'orangerie.

On a ajouté d'abord peu de foi à ce bruit; cependant, il est arrivé à la Cour plus d'excuses pour cause d'indisposition qu'à l'ordinaire. Au bal, la disproportion entre le nombre d'hommes et celui des femmes était frappante; celles-ci étaient beaucoup moins nombreuses que les hommes. Tout ce monde avait l'air fort inquiet, et cette inquiétude, loin de diminuer, fut augmentée par les nouvelles qui arrivaient du dehors, annonçant des attroupemens et des charges de la troupe. La disparition de gardes nationaux et d'officiers de ligne, qui étaient rappelés d'urgence à leur corps, mit le comble aux anxiétés; les pauvres mères ne savaient si elles devaient s'en aller ou bien rester; en quittant les Tuileries, elles s'exposaient à se trouver dans l'émeute et empêchées de rentrer chez elles. Lady Granville était dans ce cas, puisque des charges se faisaient dans la rue Saint-Honoré et aux Champs-Élysées. Elle suivit donc mon conseil et se résigna à rester, au grand contentement de ses filles. Mais laissons parler un de mes correspondans qui, ordinairement, est bien informé. Voilà ce qu'il me dit sur les nouvelles du jour :

« Moi, qui suis sceptique, j'ai peine à croire tout ce que l'on débite sur la conspiration du 1er février. Ce que je vais avoir l'honneur de vous dire, venant de personnes dignes de foi, je vous avoue que je ne sais plus que penser. — Le coup serait manqué et ajourné; les auteurs de la conspiration restent inconnus, ils sont à Paris. Un journal, *La Tribune*, affirme qu'un maréchal de France est mêlé au complot dans lequel plus de 10000 individus étaient enrôlés. On leur avait dit qu'il s'agissait seulement de proclamer un gouvernement provisoire à la tête duquel on aurait vu le duc de Bellune, Martignac, et peut-être Chateaubriand. Quatre courriers étaient prêts pour la Duchesse de Berry, pour l'empereur d'Autriche, pour le roi de Prusse et pour l'empereur de Russie. Huit conjurés, qui étaient au bal et qu'on me nommera demain, devaient faire monter Louis-Philippe en voiture et on devait l'emmener à Vincennes. On aurait pénétré aux Tuileries par la Galerie des Tableaux; on avait déjà la clef. »

A ces détails, je suis en mesure d'ajouter qu'à dix heures du soir seulement, la police a appris par deux transfuges ce qui allait arriver. Les chefs de la conspiration l'ont su, et contre-ordre

a été donné à ceux de leurs complices qui étaient postés aux Tuileries. Ils étaient sans armes, mais ils avaient reçu chacun 10 cartouches; on devait leur distribuer des fusils de munition au dernier moment. Un cocher de cabriolet, dont je me sers quelquefois pour mes courses lointaines m'a montré les 10 cartouches et m'a dit qu'il en était et qu'il avait reçu 25 francs pour sa part. Ceci est donc du positif. Il n'a voulu me nommer personne. Le 16e régiment de ligne devait se porter de Rueil et de Courbevoie sur le Louvre, deux régimens d'Issy devaient appuyer le mouvement. Le gouvernement est, dit-on, si troublé des complicités qu'il rencontre dans l'instruction, que le *Moniteur* d'aujourd'hui ne dit mot. La garde nationale est très mal disposée. Il y a eu beaucoup d'argent distribué.

Mon armurier m'a dit qu'il avait vendu presque tous les pistolets de la fabrique de Liège, qu'il avait dans sa boutique ; que ses confrères en avaient aussi vendu considérablement; on a acheté également beaucoup de sabres, épées et fusils sur les quais. J'y suis allé hier et j'y ai interrogé à ce sujet un nommé Moreau, marchand de vieilles armes, qui m'a confirmé ce qu'on m'avait dit. La garnison de Soissons est très compromise dans tout ceci; elle se compose d'un bataillon du 11e régiment d'infanterie légère, les deux autres bataillons de ce régiment sont au château de Ham où ils gardent les anciens ministres. Ce bataillon de 895 hommes est là avec deux batteries du 8e régiment d'artillerie dont l'esprit est ultra-républicain.

2 avril. — J'ai eu la première nouvelle de l'arrivée du choléra à Paris dans la soirée du mardi où il y a eu grande et nombreuse réunion chez nous; ce fut entre la tasse de thé et la brioche qu'on nous l'annonça; cela ne nous empêcha pas de prendre de l'un et de manger de l'autre. On n'a pas la moindre frayeur ou tout au moins si peu, que dîners, raouts, spectacles, bals, concerts, tout va son train sans interruption ; la seule précaution qu'on prenne et qui est même devenue à la mode, c'est de porter sur soi des sachets de camphre que les belles dames offrent aux jeunes cavaliers et de petites cassolettes avec une pastille odoriférante composée de menthe et de camomille; il est de bon genre de porter cette petite boîte dans la poche de son gilet et de la respirer de temps en temps. Il n'y a que très peu de maisons qui changent leur régime. Chez nous, l'eau à la glace,

la salade, les truffes, et les glaces sont abolies; tout le reste est comme à l'ordinaire. La progression de la maladie a été particulièrement sensible entre hier et avant-hier. Hier, il y a eu deux cent un cas, tandis que, les jours précédens, il n'y en avait eu que cinquante au plus. On compte en tout quatre cent cinquante malades et cent quarante et quelques morts.

Le bas peuple, ici comme partout, croit qu'on empoisonne les fontaines, le pain, etc., etc. Les chiffonniers, qui ne trouvent plus autant d'immondices à ramasser dans les rues depuis qu'on les nettoie un peu plus soigneusement, n'ont pas de quoi vivre et s'ameutent; ils brisent les tombereaux de la nouvelle entreprise et les jettent dans la Seine, trop heureux le cheval et son conducteur s'ils n'éprouvent pas le même sort.

Il y a bien quelques personnes qui désertent Paris, mais pas autant que j'aurais cru, surtout avec ce beau temps et à l'approche de la saison qu'on aime à passer à la campagne. Nous autres, nous resterons tranquillement ici, nous avons un beau jardin et une grande et belle maison facile à aérer. Personne de nous n'a peur.

3 avril. — Nous avions le projet de passer une partie de notre soirée chez la Reine, mais les attroupemens étant devenus plus forts et plus sérieux dans la journée, nous avons remis notre visite à un autre jour. On nous dit que la Cour n'est pas inquiète, mais que la Reine est indignée contre les misérables qui profitent d'une calamité publique terrible, pour agir contre le gouvernement. Ayant renoncé à paraître aux Tuileries, nous allâmes tout droit chez Mme de Labriche, qui nous avait priés pour entendre un superbe concert. Entre le chant divin de Rubini, de Lablache, et la musique de Kalkbrenner, des nouvelles nous arrivèrent de tous les côtés sur les mouvemens dont les rues Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Antoine, les places du Châtelet, de l'Hôtel-de-Ville et de Grève étaient le théâtre.

En commentant ces rumeurs, on fut conduit à parler de fontaines empoisonnées et du vin mêlé d'arsenic qu'on accuse le gouvernement de laisser vendre et qui tue ceux qui en font usage. Mme de Lespinasse a raconté qu'une amie de sa femme de chambre est morte dans les crampes les plus horribles après avoir bu du vin qui provenait de la boutique du marchand qui fournit sa maison. Naturellement, elle a donné l'ordre de ne

plus acheter de ce vin, mais de donner à ses gens du cidre qui se trouve dans sa cave.

— Alors, madame, dis-je à la comtesse, vous ne ferez que changer de poison, car le cidre en est un en temps d'épidémie.

— Ah! vraiment! s'écria-t-elle; alors je mettrai mes gens à l'eau.

Toutes ces histoires et le bulletin de la maladie qui constate pour la journée d'hier deux cent cinquante cas, n'ont pas empêché l'enthousiasme qu'ont excité Rubini et Lablache de se manifester; on les a applaudis à outrance. La comtesse Pozzo et sa cousine, la princesse de Chalais, étaient resplendissantes de diamans; elles avaient des robes superbes en blondes et ont causé beaucoup d'ombrage à une autre jeune mariée, Mme de Maillé, qui avait une robe en moire couleur de rose et garnie en blondes, des diamans et des plumes dans les cheveux, mais pas avec autant de profusion que les deux autres. Cependant, elle est encore plus belle, et sa mise plus simple rehaussait, à mon avis, les charmes de sa figure si belle avec cette expression de modestie qui pare tant les femmes.

En quittant ces splendeurs à une heure et demie, j'ai fait une ronde à travers Paris. J'ai trouvé sur le boulevard, devant la porte du général Sébastiani, les trois bataillons du 3e de ligne; à la porte Saint-Denis, le 1er et le 2e bataillon du 1er de ligne. Là, il y avait déjà un attroupement fort considérable et, à deux pas, un escadron du 2e dragons; à la porte Saint-Martin, les 3e et 4e bataillons du 1er de ligne et un bataillon de la 7e légion; mais c'est tout ce qu'il y avait en fait de garde nationale. A la Bastille stationnaient deux bataillons du 16e de ligne, arrivés de Courbevoie pour remplacer le 52e qui part et sur la place, outre ces bataillons, deux escadrons du 2e dragons et du 6e de la même arme.

J'ai vu arriver le Duc d'Orléans précédé de 25 carabiniers et suivi d'un escadron du même régiment; il était au milieu d'un état-major où figurait le maréchal Lobau. J'ai continué ma course jusqu'à la barrière du Trône, confiée à la garde d'un bataillon du 25e de ligne. Là, l'émeute m'a semblé plus hideuse; j'y ai vu des chiffonniers et les débris de tombereaux qui ont été brûlés.

C'est là que j'ai lu le placard suivant, à moitié déchiré par la police :

REMÈDE CONTRE LE CHOLÉRA MORBUS

« *Prenez 200 têtes de la Chambre des Pairs, 150 de celles des Députés, qu'on vous désignera, celles de C. Perier, Sébastiani et d'Argout, celles de Philippe et de son fils, faites-les rouler sur la place de la Révolution et l'atmosphère de la France et de la Belgique sera purifiée...* — Signé : UN DÉCORÉ DE JUILLET. »

La prison de Sainte-Pélagie était gardée par la garde municipale à pied et à cheval. Je suis revenu le long des quais où j'ai vu les tambours de la garde nationale battre en vain le rappel; il n'arrivait que des officiers. Les rues Saint-Denis et Saint-Martin sont veuves de leurs réverbères, qui sont tous brisés. On promenait sur les quais un ouvrier blessé ; il avait reçu d'un dragon du 6e régiment un coup d'épée dans l'œil. Cette promenade lui a valu des aumônes. Moi-même, arrêté dans mon cabriolet, j'ai été forcé d'y contribuer. On répète toujours dans les groupes que le gouvernement et le Roi lui-même font empoisonner le peuple.

6 avril. — Nous avons passé hier une grande partie de notre soirée chez la Reine. Sur les escaliers, nous avons rencontré Casimir Perier et d'Argout ; ces deux ministres avaient l'air assez préoccupés. Le premier nous dit que le nombre des malades augmentait prodigieusement et qu'on n'en guérissait presque pas. Dans la galerie de Diane, nous avons vu Mme de Boigne qui venait de quitter la Reine et qui nous dit qu'elle avait laissé Sa Majesté, pour la première fois de sa vie, non seulement triste et douloureusement affectée, mais même irritée contre la méchanceté atroce de l'esprit de parti qui exploite ces tristes circonstances pour essayer d'en tirer avantage. La comtesse nous dit aussi que l'ambassadeur de Russie n'était malade que pour avoir pris trop de précautions contre le choléra, telles que quatre jattes de chlorure dans la même pièce, puis un régime très échauffant, que tout cela avait fait remonter sa goutte qui, d'ailleurs, depuis ce matin, reprend son siège dans les jambes.

La Reine et Madame Adélaïde étaient, comme à l'ordinaire, à côté de la cheminée, par conséquent là où il y a le plus de courans d'air. Ni elle, ni le Roi, ni personne de la famille royale

n'ont apporté de changement dans leur régime. Ils n'ont même pas cessé de prendre de l'eau glacée pendant et entre les repas. Sa Majesté nous a soutenu qu'il fallait avant tout ne rien changer à sa manière de vivre, que leur médecin le lui avait fortement recommandé et qu'elle abondait dans ce sens. Sa Majesté nous a rassurés aussi sur les empoisonnemens qu'elle taxe de pure invention. Elle prétend que les recherches minutieuses de la police ont prouvé que ce n'était qu'une très mauvaise plaisanterie imaginée par quelques individus ou bien un moyen de répandre la terreur en jetant de la poudre blanche tout à fait inoffensive sur les comestibles et dans le vin pour faire croire qu'il n'y a point de choléra, mais bien des empoisonneurs.

— Il est déplorable, nous a dit la Reine, que le peuple de Paris ajoute foi à des mensonges et y trouve prétexte pour se livrer à des excès atroces.

Mme du Roure m'a parlé de l'attaque de choléra qu'elle a eue et dont elle a heureusement conjuré les effets en provoquant par tout son corps une forte transpiration qu'elle a maintenue pendant seize heures. J'ai su par Madame Adélaïde qu'il y a eu six cas dans la domesticité du château : deux des malades sont morts ; les autres ont été sauvés.

Nous avons fini notre soirée chez la marquise de Bellissen. Chaque personne qui arrivait nous apportait une mine de circonstance et quelque histoire épouvantable. La plus écoutée était celle qui donnait sur l'épidémie les détails les plus sinistres. Dieu ! combien, par le temps où nous sommes, sont heureux les gens sans imagination ! A quoi bon exagérer le mal quand il est déjà si terrible ?

7 avril. — Malgré le choléra, il y avait foule hier chez nous. La seule chose que j'aie remarquée, c'est qu'on a pris deux fois plus de thé qu'à l'ordinaire. Au reste, on n'a servi ni glaces ni boissons acides ou glacées. On était d'une gaîté folle, et cependant la journée d'hier est faite pour inspirer les plus tristes, les plus douloureuses réflexions sur les forfaits qu'engendre l'esprit de parti. Les perturbateurs voyant que le choléra ne répandait pas assez de terreur dans le public, ont imaginé d'augmenter la mortalité en empoisonnant le vin, les fontaines, etc. : on a poussé la cruauté jusqu'à distribuer dans les rues des bonbons

et des gâteaux empoisonnés à des enfans qui, après en avoir mangé, meurent dans des douleurs atroces. Ces horreurs rendent le peuple comme fou. Hier, dans la rue Saint-Denis, on a mis en pièces un individu qu'on accusait d'être un empoisonneur. La police et la troupe, rien n'a pu soustraire ce malheureux à la rage de la populace. Était-il coupable, était-il innocent? On l'ignore : l'événement n'en est pas moins horrible.

Deux marchands de vin m'ont assuré que, ce soir, des agens de police leur ont recommandé de bien surveiller les personnes qui viendraient chez eux leur demander un verre d'eau; que ces individus, au moment où l'on ne s'y attend pas, jettent un poison dans les fontaines de la boutique. Dans un café de la rue des Petits-Champs, on avait surpris un de ces misérables au moment où il jetait un petit paquet de poudre blanche dans une de ces fontaines et on aurait trouvé sur lui douze paquets de cette poudre qu'on a reconnue être de l'arsenic.

8 avril. — La populace de Paris est en train de prouver que le peuple reste toujours peuple et qu'en tous les pays du monde, dans les mêmes circonstances, il se livre aux mêmes excès. Les médecins de Paris, comme partout ailleurs, ont été en butte aux soupçons les plus affreux. Ici, pas plus que chez nous, qu'en Russie et que partout ailleurs, on ne veut croire au choléra; on crie au poison, on parle d'aller délivrer les malades des hôpitaux où, dit-on, on les assassine. L'esprit de parti a profité de la frayeur populaire pour pousser au désordre et répandre la terreur. Soit qu'on ait vraiment empoisonné quelques personnes, soit qu'on ait fait semblant, on est parvenu à exaspérer le peuple et il en est résulté des faits profondément regrettables.

En voici un, cependant moins tragique que beaucoup d'autres qu'on raconte. Un des prétendus empoisonneurs a été, l'autre jour, jeté du haut du Pont-Neuf dans la Seine. Heureusement pour lui, c'était un excellent nageur, et il se dirigea vers le pont des Arts. La populace rassemblée sur les quais et les ponts, qui, tout à l'heure, criait : « A l'eau! à l'eau! » l'applaudit à outrance; on se porta à son secours et on le promena en triomphe à travers les rues, distinction toute faite pour lui donner le choléra; cependant, il en échappa fort heureusement et se porte aujourd'hui aussi bien que nous tous.

9 avril. — Le baron de Delmar, riche étranger, d'origine prussienne, établi à Paris, nous a donné, ces jours derniers, un superbe concert : on y a exécuté *La Création* de Haydn avec la plus rare perfection. Rossini en était le directeur, ayant autour de lui Lablache, Rubini, Consul, Benatti et autres artistes et amateurs, parmi lesquels le duc de Montesquiou-Fezensac, qui conduisait les chœurs d'hommes. Du côté des dames, il y avait, outre les artistes, Mme de Delmar, la duchesse de Rauzan, la marquise de Caraman, Mlle de Fezenzac, la comtesse Potocka, la comtesse de La Redorte, Mlle Greffulhe et la duchesse de Vallombrosa ; une soixantaine de musiciens composaient l'orchestre ; en un mot, rien ne manquait à un ensemble parfait, à une exécution qui ne laissa rien à désirer. Il y avait donc de tout, musique divine et ce qu'il faut pour la faire valoir, et cela dans un local admirable, magique, et pour la vue des spectateurs, un demi-cercle de femmes charmantes sur une estrade. Le choléra semblait bien oublié.

Dans les hôpitaux, on compte de 1 000 à 1 200 malades par jour, mais on n'en avoue que 826 dans le bulletin d'aujourd'hui. Les cholériques ne sont point spécifiés, car le nombre serait par trop effrayant. Cependant, la vie mondaine n'est changée en rien ; visites, dîners, spectacles, soirées, concerts, enfin réunions de toute espèce se continuent comme à l'ordinaire.

Nous avons depuis hier un cholérique à l'ambassade : c'est le domestique du baron Koller, qui est malade, à ce qu'il paraît, pour avoir bu une trop grande quantité d'eau de framboises ; on lui a mis cinquante sangsues sur le bas-ventre, on lui donne des infusions de menthe à boire avec quelques gouttes d'extrait de camphre.

Jusqu'à présent, les médecins sont très malheureux dans leurs essais ; les malades meurent comme des mouches, on ne comprend rien à cette maladie. Koreff m'a dit hier que les autopsies n'apprenaient rien du tout, qu'il avait ouvert dans la matinée d'hier dix cadavres de cholériques et qu'il n'y avait trouvé aucun symptôme de destruction intérieure, aucune lésion dans aucune partie et que tout est encore mystère dans la maladie.

Le comte de Caumont-La Force a été attaqué et est resté pendant trois jours entre la vie et la mort. Koreff a été assez

heureux pour le sauver du choléra, mais il n'est pas encore hors d'affaire : il souffre ordinairement d'une maladie de cœur et on craint pour lui l'effet des remèdes qu'on a dû lui administrer ; on l'a frictionné d'une manière si forte que son corps ne présente qu'une plaie.

Casimir Perier paraît sauvé. Le médecin Broussais l'a traité par des sangsues et de la glace pilée administrée à fortes doses. Hier soir, chez Mme de Delmar, la comtesse de Saint-Maurice m'a dit qu'un médecin, depuis le matin, avait guéri nombre de malades avec du charbon pilé. En réalité, les médecins n'y comprennent rien, et c'est pur hasard si le malade ne meurt pas. Les enfans ne sont pas plus épargnés que les grandes personnes. Mme de La Ferronnays vient de perdre le sien, une petite fille de vingt-deux mois.

12 avril. — Après avoir parlé de toutes les horreurs commises au début de l'invasion du choléra, il est juste de parler de tout le bien qui se fait, de tout l'argent qu'on donne pour les pauvres et pour les malades. Les dons en argent se montent à 60 000 francs par jour; outre cela, on envoie des couvertures de laine, des lits complets, des chemises, des chaussettes. Certaines personnes ont cédé leur maison pour y établir des ambulances. D'autres ont organisé des refuges soit à l'aide de souscriptions dont ils ont pris l'initiative, soit en fournissant eux-mêmes les fonds nécessaires. Il en est de tout rang, de tout âge qui se font inscrire dans les infirmeries pour y faire le service de garde-malade. L'ambassadeur a remis 1 000 francs en argent au Préfet de la Seine et des couvertures de laine pour 600 francs au bureau de secours de notre arrondissement.

15 avril. — Les expériences auxquelles se livrent les savans pour décomposer l'air n'ont rien produit qui puisse expliquer l'épidémie. Mais ce qu'on sait, c'est que personne ne revient du choléra asiatique. Les médecins sont au bout de leur latin, et les plus habiles se perdent en conjectures.

Mme de Laverdine, sœur des Anisson, s'est couchée bien portante ; pendant la nuit, un frisson la prend; les médecins accourent à l'appel de son père, Hippolyte Anisson, et arrivent juste à temps pour la voir expirer. M. de Chauvelin, membre de la Chambre des Députés, a été également enlevé en peu

d'heures. Mme de Couronnel, fille du duc de Laval-Montmorency, au moment d'accoucher, a eu la cholérine.

— Sa pauvre mère, m'a dit le duc, et Mme de Mirepoix ont manqué mourir de frayeur ; heureusement pour nous tous, ma pauvre fille va mieux en ce moment.

Un médecin me dit dernièrement :

— Mangez, buvez tout ce que vous voudrez, sans faire d'excès cependant ; enfin, vivez comme à l'ordinaire et vous n'aurez pas le choléra, si vous n'avez pas la disposition ; mais, si la disposition est dans votre corps, il n'y a rien au monde qui vous préservera, et vous êtes perdu sans retour si le choléra asiatique vous prend, car jamais personne n'en est revenu.

— A la bonne heure, docteur, vous parlez franchement, en honnête homme.

— Avez-vous peur? me demanda-t-il.

— Pas le moins du monde ; il faut bien mourir une fois ; je ferai comme les autres.

16 avril. — Mme de Champlâtreux, fille cadette du comte Molé, mariée depuis deux ans à peine à M. de La Ferté-Meun, frère du marquis de ce nom, qui a épousé la sœur aînée, vient de mourir en peu d'heures du choléra. Son père l'idolâtrait ; c'est à elle qu'il voulait léguer son nom et sa belle terre de Champlâtreux. Elle n'est plus, et laisse après elle une petite fille âgée de neuf mois. La pauvre femme n'avait pas vingt ans. Le désespoir de la famille est difficile à dépeindre ; la pauvre mère est comme folle et Mme de Labriche, la vieille grand'mère, se meurt de chagrin.

Mme Molé et ses deux filles avaient une peur horrible de la maladie régnante et décidèrent de partir pour la Suisse. Mme de Labriche, leur mère et grand'mère, ne voulant pas se séparer d'elles, se décida à les accompagner, bien que n'approuvant pas ce voyage, à la condition toutefois qu'on emmènerait le médecin ordinaire de la maison. Celui-ci, non seulement déconseilla le départ, mais encore déclara au comte Molé qu'il ne pourrait quitter Paris en ce moment, sans se faire accuser par ses confrères d'avoir déserté son poste au moment du danger. Le projet de voyage fut donc abandonné.

Le jour même de la mort de la pauvre Mme de Champlâtreux, le samedi, j'ai rencontré, vers les quatre heures, M. Molé

chez Mme Alfred de Noailles, qui reçoit ses amis tous les samedis matin. Il nous raconta le refus de son médecin et ajouta :

— Je sais bien une chose, c'est que jamais une épidémie ne m'attrapera plus : je saurai la fuir à temps.

A son retour chez lui, vers six heures, sa pauvre fille commençait déjà à souffrir; mais les symptômes étaient encore si peu alarmans que Mme de Labriche la quitta à neuf heures pour faire ses visites. Elle se trouvait encore à minuit chez la princesse de Vaudémont, à qui elle dit que sa petite fille de Champlâtreux était malade et qu'elle irait la voir avant de se mettre au lit. Lorsque la pauvre grand'mère arriva chez sa petite-fille, le choléra s'était déjà déclaré; le mal, malgré tous les soins, fit de tels progrès que, trois heures après, il ne restait de Mme de Champlâtreux qu'un cadavre défiguré. Il y a de quoi devenir fou de douleur.

17 avril. — Nous sommes à 15 000 décès depuis le début de l'épidémie. Le jour où l'on avait annoncé dans le *Moniteur* 1 009 malades, il y avait eu 1 064 morts et, depuis, le nombre a été de 800, 900, 700 et enfin 600 depuis peu de jours. Le gouvernement compte qu'à la disparition du fléau, il y aura eu près de 30 000 décès. Nous ne sommes encore qu'à la moitié. On était dans la ferme persuasion qu'à Paris, le choléra ne serait rien ; à entendre messieurs nos médecins, ils étaient sûrs de le guérir comme un rhume de cerveau; or, l'un d'eux avouait l'autre jour que, pour son compte, il avait eu 800 cas mortels et que ces malades avaient expiré sous ses expériences. Après tant de malheureux essais, il n'est pas plus avancé qu'au premier malade qu'il a traité.

La Duchesse de Berry ayant envoyé 12 000 francs à M. de Chateaubriand pour être distribués en secours, les ministres ont refusé le don. Le vicomte s'est alors adressé aux maires des arrondissemens. Ils lui ont répondu qu'ils n'osaient accepter ce que le gouvernement venait de refuser. Devant cette réponse, il a pris le parti de distribuer lui-même la somme. Mais il annonce une brochure qui sera, paraît-il, virulente.

Le prince de Castel-Cicala, ambassadeur de Naples, vient de mourir, non du choléra, mais d'une inflammation du tube intestinal, à ce que les médecins prétendent. Il n'est pas moins mort et la pauvre princesse et Mlle Dorothée Ruffo, sa fille, sont

dans la plus profonde douleur. L'ambassade d'Autriche a mis un appartement à la disposition de la princesse ; mais elle a déclaré qu'elle ne quitterait pas les restes de son mari jusqu'à son enterrement.

18 avril. — La marquise de Montcalm, sœur du feu duc de Richelieu et de la marquise de Jumilhac, s'est trouvée incommodée hier soir à quatre heures. Nous y avons envoyé à huit heures afin d'avoir de ses nouvelles ; elle était déjà au plus mal et, à dix heures, elle expirait dans les plus affreuses souffrances.

Mme de Montcalm était une de ces femmes qui ont le grand art de conserver leurs amis ; elle avait une société d'hommes et de femmes, qui la soignait beaucoup. L'ambassadeur de Russie y allait tous les soirs depuis trente ans qu'il la connaît. La conversation de la marquise était spirituelle et nourrie ; elle avait un esprit véritablement français, gai, aimable et prompt en reparties et saillies. Ses souffrances continuelles, résultant d'un désordre dans les organes de son côté gauche, qu'elle appelait son petit enfer, la faisaient paraître capricieuse ; dans ces momens, elle brusquait un peu son monde, elle grognait, elle disait même des duretés ; mais, le lendemain, on était sûr de recevoir d'elle un charmant billet tout rempli d'excuses et de regrets, avec l'invitation la plus aimable de venir le soir. Elle ne sortait presque plus ; c'était un événement de la voir aux Tuileries, chez la duchesse de Gontaut, son amie de jeunesse, ou chez la comtesse de Chastenay, qui logeait dans la même maison qu'elle, ou bien chez nous, en tout petit comité.

On ne parle plus que de morts, on ne fait autre chose que se lamenter. Le marquis de Vence a perdu sa sœur ; sa fille a perdu le dernier de ses trois fils. Mme de Rougemont, la mère, a perdu sa sœur cadette. On a enterré sept à huit pairs, quatre à cinq députés. Tout le monde souffre ou croit souffrir. Les églises tendues de noir, des cercueils, des corbillards, des bières dans toutes les rues, dans toutes les maisons, des équipages, des hommes, des femmes en deuil, partout enfin la mort ou ses emblèmes, voilà le lugubre spectacle que présente Paris.

La nuit, on voit arriver de loin, dans les rues désertes, des hommes vêtus de noir, des torches à la main, avancer doucement à la triste lueur vacillante ; on voit jusqu'à cinq cercueils entassés sur un corbillard fait pour n'en recevoir qu'un seul.

Un réverbère rouge frappe vos yeux; il désigne le bureau de secours contre le choléra. C'est là qu'on trouve des médecins, des médicamens; combien de mères, de fils, de frères, de pères, de maris et d'amans ont vainement espéré y trouver le salut d'un être cher!

Tant d'horreurs devraient anéantir les passions de l'homme, imposer silence à l'esprit de parti. Tout au contraire, c'est la même rage des uns contre les autres; c'est un plaisir infernal que d'apprendre la mort de celui qui, pendant sa vie, professait d'autres opinions que vous; il ne vous a fait personnellement aucun mal; vous ne l'avez pas même connu et vous éprouvez une véritable satisfaction en écoutant la nouvelle de son trépas.

Le gouvernement a eu la faiblesse, la gaucherie de ne point accepter l'aumône de la Duchesse de Berry, envoyée de sa part à M. de Chateaubriand pour être distribuée dans les douze arrondissemens de Paris. M. de Chateaubriand en est furieux :

— Comment, dit-il, on refuse le denier de la veuve!

Il a fait insérer aujourd'hui dans *la Quotidienne* une lettre fort désagréable pour le gouvernement.

5 juin. — Déjà, depuis quelques jours, on avait annoncé un mouvement républicain, à l'occasion des funérailles du général Lamarque. Le convoi, partant de sa demeure, passa par la place Vendôme; là, des gens en veste qui précédaient et suivaient en foule le cortège de troupes et de gardes nationaux poussèrent des cris séditieux : *Vive la République! A bas Louis-Philippe! A bas la poire molle!* Pendant qu'ils poussaient ces cris, on agitait au milieu d'eux un drapeau rouge portant l'inscription : « Fraternité, liberté. » On força le cortège à faire trois fois le tour de la colonne de la place Vendôme, ce qui devait commémorer les adieux de Lamarque à Napoléon, le dernier hommage du général à son empereur. On obligea aussi le poste militaire placé à l'état-major, qui se trouve sur cette place, à se mettre sous les armes et à battre la caisse, honneur qu'on ne rend qu'au Roi seul.

Cependant les groupes des perturbateurs, des criailleurs augmentaient à chaque pas et, déjà, on remarquait parmi eux un grand nombre de gens bien vêtus, quelques uniformes d'infanterie et d'artillerie de la garde nationale, des élèves de l'École polytechnique et de l'École d'Alfort. Arrivés au boulevard, vis-

à-vis de la rue de Grammont, où se trouve le Club des étrangers, les manifestans voulurent forcer le duc de Fitz-James et les autres membres du Club à ôter leur chapeau au moment où passait le corbillard du général Lamarque. Ces messieurs et le duc de Fitz-James surtout, ne voulant absolument pas se soumettre aux ordres de la populace, des pierres furent lancées sur le balcon et dans les croisées de la maison; en une minute, toutes les vitres furent cassées, de même une cinquantaine de chaises qui se trouvaient au café Tortoni. Les tapageurs s'emparèrent des débris de ces chaises et s'en servirent en guise d'armes; puis ils escaladèrent le Club, y brisèrent les glaces et autres objets et ce ne fut qu'après s'être convaincus que le duc de Fitz-James et ses amis avaient pris la fuite par une autre porte qu'ils se retirèrent pour continuer la marche funèbre. Je tiens ces détails de Greffulhe, qui était présent à la scène et qui fut légèrement blessé à la main gauche par une pierre lancée du boulevard. Il est au nombre des courageux qui sont venus nous voir dans la soirée.

Le corbillard éprouva quelques difficultés pour arriver à la place du pont d'Austerlitz, à cause du rétrécissement du chemin fermé par le pont du canal de la Bastille. C'est sur ce pont qu'aurait dû avoir lieu la grande scène toute préparée, mais qui n'a réussi qu'en partie.

Le plan était de se faire attaquer et charger par la troupe de ligne, de tirer sur elle et de la forcer par là à faire la même chose. De cette manière, les gardes nationaux et la ligne qui se trouvaient dans le cortège, derrière les tapageurs, auraient été exposés au feu tout comme les républicains et on avait espéré que, plutôt que de se faire tuer ainsi, ils passeraient du côté de ceux-ci; on avait encore le projet de jeter en même temps le cercueil dans la Seine, afin d'augmenter la confusion et d'irriter le peuple.

Mais ce plan, dont la police était avertie, fut entièrement déjoué. On coupa la foule, de manière qu'elle se trouva isolée et sans armes. Cependant, après une espèce de nécrologie du général Lamarque lue par M. Lepelletier du haut d'une estrade érigée sur cette place et tendue en noir, un jeune homme vêtu en noir prononça un discours très véhément dans lequel il proposa de porter le corps du général au Panthéon. Le corbillard fut à l'instant couvert des drapeaux des réfugiés étrangers, parmi

lesquels on distinguait le polonais et celui de la nouvelle Germanie : rouge, noir et or. Il fut également parlé du haut de cette tribune des fautes du gouvernement, de l'inexécution de ses promesses et l'on proposa de proclamer la République, de mener le général de La Fayette à l'Hôtel de Ville et de là aux Tuileries, proposition qui fut accueillie par des cris de : *Vive la République ! A bas Louis-Philippe !* Un fiacre fut aussitôt dételé. La Fayette y monta plus mort que vif, à ce que m'ont assuré les personnes qui l'ont vu dans cette singulière équipée ; de la véritable canaille entourait ce fiacre avec son héros dedans ; des gens déguenillés le traînaient et le héros des deux mondes salua ses chers amis, tout pâle, tout tremblant, tout défait.

Dans ce moment, on aperçut plusieurs drapeaux rouges dont l'un portait l'inscription : *La liberté ou la mort* et un autre surmonté d'un bonnet rouge, autour duquel l'on dansait *la Carmagnole*, accompagnée de chants révolutionnaires. Parmi ces gens, se trouvait une femme qui proposa d'ôter le coq des drapeaux et de le remplacer par un crêpe noir. Cette proposition fut immédiatement exécutée ; on couronna aussi d'immortelles le bonnet rouge et les chefs de la révolte promirent le pillage à la populace.

Sur ces entrefaites, les dragons arrivèrent et chargèrent les mutins ; on tira de part et d'autre deux cents coups environ. Le désordre et la confusion se répandirent partout, des barricades furent improvisées, des jeunes gens, dans une exaltation difficile à dépeindre et armés de pistolets chargés, faisaient entendre les exclamations les plus singulières.

— Aux armes ! criaient-ils ; on nous massacre. La Fayette vient d'être assassiné par les dragons ; il faut le venger. A l'Hôtel de Ville, à l'Arsenal !

Ils s'adressaient surtout aux gardes nationaux et leur disaient :

— Nous abandonnerez-vous ? Nous laisserez-vous massacrer ? Venez avec nous ou donnez-nous vos armes.

Dès ce moment, les révoltés parcoururent les rues Saint-Antoine, Saint-Denis, le Marais et les faubourgs aux cris répétés de : « Aux armes ! »

En quelques instans, la terreur devint générale. Partout où passaient des bandes d'agitateurs, les réverbères étaient brisés ; plusieurs postes furent désarmés ; des barricades s'élevaient

dans beaucoup de rues ; on battit la générale pour réunir la garde nationale ; le gouvernement se trouvait attaqué comme celui de Charles X ; on prit la poudrière, déjà on avait désarmé le poste de la Banque et cela sous la direction d'un colonel polonais, qui voulait s'emparer de l'argent qu'il y avait. On parvint cependant à le repousser lui et ses satellites. La Mairie aussi a manqué être prise par une bande ayant à sa tête un élève de l'École polytechnique, qui venait parlementer au nom du gouvernement provisoire.

Cependant le maréchal Soult donnait ordre aux troupes stationnées à Paris et dans les environs de prendre les armes. A sept heures du soir, à l'Ambassade, nous venions de nous lever de table, lorsqu'un grand nombre de canons avec leur escorte, la mèche allumée, passèrent au grand galop devant la terrasse de notre hôtel qui donne sur l'esplanade des Invalides. Nous entendions en même temps les fusillades plus ou moins rapprochées et la générale qu'on battait dans les rues de notre quartier.

A huit heures et demie, nous arrivèrent Mmes les comtesses de Vaudreuil et de Vignolles, très effrayées ; elles ne restèrent que très peu de temps, de peur d'être coupées soit par l'émeute, soit par l'artillerie qui obstruait toutes les issues. Il fut décidé cependant que nous recevrions, malgré le canon qui grondait, toutes les personnes qui viendraient à notre réception, mais nous étions persuadés que nous prendrions notre thé et nos brioches, seuls, en partie carrée. Plusieurs cependant furent assez courageuses pour venir non seulement de notre quartier, mais même de l'autre côté de la Seine : d'abord le baron et la baronne de Werther avec leur fille, l'ambassadeur de Sardaigne avec la marquise de Brême, la princesse de Béthune avec sa fille, la vicomtesse Alfred de Noailles avec Mlle Cécile, Mme de Vaudreuil, la belle-sœur de celle que j'ai nommée tout à l'heure, la comtesse de Virieu avec ses deux filles, la marquise de Caraman ; en fait d'hommes, les ducs de Noailles, de Montmorency, de Caraman, puis le comte Medem, le marquis de Bartillat avec son fils, Jean Greffulhe, le comte de Grigny et autres jeunes gens. On courait aux croisées pour voir si l'on n'avait pas encore mis le feu aux quatre coins de Paris. Le canon grondait toujours et, malgré cela, la conversation fut encore assez animée. Voilà une belle journée, j'en suis fatigué et ne sachant pas trop si je ne me

réveillerai pas avec la République, je prends avant tout le parti de me coucher.

6 juin. — Le gouvernement déploie une force imposante : partout des bivouacs, des canons braqués, ou attelés, tout prêts à se rendre, au premier signal, là où l'on en aurait besoin. On se bat toujours; les boutiques sont toutes fermées. Je reviens des boulevards; je me trouvais entre les portes Saint-Denis et Saint-Martin, plusieurs individus s'étaient postés sur cette dernière en tirant sur la troupe qui se trouvait dans la rue et sur les boulevards. Une barricade, avec un groupe nombreux, les défendit pendant quelque temps; mais, se voyant repoussé de tous les côtés, le groupe a dû se retirer en abandonnant à la troupe de ligne la barricade et les frères placés en haut de la porte. Le colonel du régiment les fit descendre et fusiller sur-le-champ.

Comme des coups de fusil sifflaient de tous les côtés et que j'avais rendez-vous chez la marquise de Caraman, dans notre faubourg, j'allai retrouver mon cabriolet pour descendre le boulevard des Italiens et me rendre dans la rue de Grenelle. Au coin de la rue de Richelieu, je rencontrai le Roi précédé et suivi de plusieurs détachemens militaires et de garde nationale. En tête de la troupe, se trouvait le comte de Chabannes, qui ouvrait la marche en uniforme de colonel. Il me salua en souriant et en haussant les épaules. Le Roi et le Duc de Nemours me rendirent mon salut avec un air de contentement et de triomphe. Parmi les aides de camp, le seul qui eût l'air triste, c'était M. de Laborde. Le comte de Chabot passa si près de mon cabriolet qu'il put me tendre la main en disant :

— Cela va bien, nous n'avons plus rien à craindre.

Le rappel avait battu aussi à la campagne et les gardes nationales de la banlieue s'était mises en mouvement. Plusieurs bataillons sont arrivés sur la place des Victoires, où ils ont été accueillis avec joie et cordialité par leurs frères de la garde nationale de Paris. C'est eux qui ont le plus souffert à l'affaire du Cloître Saint-Merry. Le mouvement général des troupes avait principalement pour but de cerner les postes occupés par les insurgés, de manière à leur fermer toute retraite. Cette tactique a eu, non sans beaucoup de peine, un complet résultat sur la plupart des points. Le passage du Saumon était enlevé à quatre

heures du matin. Parmi les individus arrêtés au quartier Montmartre, se trouvent, dit-on, deux élèves de l'École polytechnique, un prêtre déguisé, quelques étudians et beaucoup de vagabonds.

Une immense barricade s'élevait à l'entrée du faubourg Saint-Antoine; elle avait plus de neuf pieds d'élévation et était si bien construite avec des pavés et des planches qu'il fallut force boulets pour la démolir; on a remarqué que les barricades étaient beaucoup mieux construites cette fois-ci qu'aux grandes journées. Celle dont je parle a résisté depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après-midi. C'est alors seulement que ses défenseurs ont cédé à la force de l'artillerie et aux troupes nombreuses qui arrivaient de tous les côtés. Je me suis trouvé près de la porte Saint-Martin sur les boulevards et vis-à-vis de la scène; il était près de une heure, et la barricade n'était point encore enlevée.

Les révoltés se sont défendus avec un acharnement et un courage extraordinaires; des jeunes gens de quinze à seize ans franchirent les barricades, s'approchèrent à deux pas de la troupe de ligne qui tirait toujours, se jetèrent comme des tigres enragés sur les soldats et les gardes nationaux, en tuèrent plusieurs à bout portant pour se faire hacher en pièces quelques minutes après. Un cafetier de la rue Saint-Denis, un homme à formes athlétiques, républicain enragé, qu'on avait fait dans le temps capitaine de la garde nationale, espérant le gagner au gouvernement, a passé du côté de la révolte dès les commencemens. Il combattait en uniforme de capitaine de la garde nationale; il se précipitait dans les rangs de ses camarades d'autrefois avec une rage féroce, il en tua sept avant qu'on pût s'emparer de sa personne.

L'insurrection, repoussée de la rue Saint-Martin, était, dès lors, concentrée dans les quartiers des Lombards et de l'Hôtel de Ville. Les étudians et les élèves des écoles, au nombre de trois cents, se trouvant abandonnés de la population de Paris, rentrèrent chez eux vers midi. Cet exemple n'a pas été suivi par les principaux meneurs. Chassés de tous les points, délogés de toutes les rues adjacentes à la rue Saint-Martin, ils ont concentré leurs forces derrière la grande barricade élevée dans le quadrangle formé par cette même rue et celles de Saint-Merry et d'Aubry-le-Boucher. Les charges successives d'infanterie ayant été insuffisantes pour emporter cette barricade, on a employé

l'artillerie; une pièce de huit, placée au marché des Innocens en face de la rue Aubry-le-Boucher, a commencé, vers une heure de l'après-midi, à battre en brèche le parapet. Obligés d'abandonner leur dernier retranchement, les insurgés se sont retirés dans la maison faisant face, dans laquelle ils avaient établi leur quartier général. La lutte déjà si sanglante et si acharnée semblait arriver à son terme, lorsque, contre l'attente générale, elle a pris un caractère d'opiniâtreté et de rage qui a prolongé le carnage depuis trois heures jusqu'à cinq heures et quart.

C'est par des compagnies du 14e léger et du 1er de ligne, soutenues par des gardes nationaux de la banlieue, qu'a été remportée cette victoire si douloureuse, disputée avec un courage dont tout homme raisonnable doit déplorer le funeste abus. Depuis ce moment, le calme, l'ordre et la tranquillité se rétablissent partout et les rues retentissent des cris : *Vive le Roi, vive la ligne, vive la garde nationale!*

Nous avions aujourd'hui quelques personnes à dîner; dans le nombre se trouvaient le duc et la duchesse de Noailles, le duc de Laval-Montmorency, le duc de Caraman, Maurice de Noailles, etc. Après dîner, il a été beaucoup moins question des événemens de Paris que de ceux de la Vendée et de la malheureuse présence de Mme la Duchesse de Berry dans ce pays, présence si compromettante pour ses amis et si peu favorable pour sa cause et celle de Henri V.

M. de Laval nous a raconté que, dans une de ses courses aventureuses, la princesse, accablée de fatigue, conjura son guide de demander pour elle, dans une maison inconnue, l'autorisation de se reposer. Il lui fit observer que les gens qui l'habitaient n'étaient pas des blancs.

— Cela m'est égal, lui dit la princesse; et elle y entra. — Je vous demande l'hospitalité, supplia-t-elle, en s'adressant aux personnes qui se trouvaient assises autour d'une table. Je suis la Duchesse de Berry, mère de votre souverain, de votre roi légitime.

Toute la famille se jeta aux pieds de Madame et lui offrit tous les soins qui étaient dans son faible pouvoir.

7 juin. — Tout est rentré ce matin dans un certain ordre, c'est-à-dire qu'on ne se bat plus; cependant, la ville de Paris est déclarée en état de siège; nous sommes donc sous un gouvernement militaire et tout délit sera puni militairement. Le Roi ne

fait que passer la troupe en revue. Dans les Champs-Élysées, il y a un camp. Dans ma tournée de visites, je m'y suis rendu pour voir le général marquis de Saint-Simon ; je l'ai trouvé établi dans son quartier général, sur le grand carré des Champs-Élysées, au milieu de sa brigade.

— Eh bien ! me dit-il, que pensez-vous de tout cela?

— Je ne suis pas moins étonné que vous, monsieur le marquis, dis-je, de vous voir assiégeant Paris. Vous ne l'auriez certainement pas cru, si je vous l'avais prédit, il y a quelques jours.

— Mais trouvez-vous que le Roi ait mal fait?

— Tout au contraire, mon cher marquis ; le Roi, à moins de vouloir céder la partie comme Charles X, n'a pu faire autrement ; il s'est conduit avec courage, avec force.

— Vous auriez dû le voir hier, reprit le général ; c'était un autre homme, il fit l'étonnement de nous tous ; je l'ai vu à son arrivée de Saint-Cloud ; nous l'attendions avec impatience aux Tuileries. Dès qu'il se vit entouré de ses généraux, il nous dit : « — Messieurs, ma position est grave, mais je ne céderai pas comme mon prédécesseur, je ne quitterai point Paris ; je veux tout voir moi-même, je veux agir avec force. Tout ce qu'il y a de troupes dans et autour de Paris, doit se mettre sur le pied de guerre ; il faut pousser la chose jusqu'au bout, et, si nous sommes battus, je me retirerai avec mes troupes fidèles hors Paris, et je ferai une proclamation dans laquelle j'inviterai à venir auprès de moi tous ceux qui veulent un gouvernement fort et constitutionnel ; puis, je déclarerai Paris en état de siège et je la prendrai, cette ville, comme Henri IV. Messieurs, êtes-vous d'accord avec moi? » Un : Vive le Roi ! retentit dans la salle. « — Partons donc, dit Sa Majesté. » Elle monta à cheval et rien n'arrêta plus sa marche. Nous passions à travers les barricades ; les balles sifflaient autour de nous, et, bien souvent, on représenta au Roi qu'il s'exposait trop ; il nous répondit avec la phrase que vous avez lue dans les journaux : « — J'ai une excellente cuirasse, ce sont mes cinq enfans. » Quant à la Reine, elle n'a pas montré moins de courage ; elle nous disait : « — Je compte sur vous, messieurs, je compte sur la garde nationale de Paris, vous ne nous abandonnerez pas. » Nous avons été assez heureux pour réussir. Il faut rendre justice au maréchal Soult ; tout a été parfaitement ordonné. En peu d'heures, il y a eu 60 000 hommes sur pied. Enfin, il me semble que ce n'est que

d'hier qu'on peut dater le règne de Louis-Philippe ; persuadé qu'on ne peut réussir dans ce pays qu'avec de la force, il n'agira plus autrement. »

Cet événement, si le Roi continue à aller ainsi, peut avoir les plus heureux résultats, non seulement pour la France, mais aussi pour toute l'Europe. Si l'on parvenait à détruire ici le foyer de la Révolution et de la propagande, nous aurions tout gagné.

22 juin. — Berryer avait été envoyé par le Comité carliste auprès de Madame la Duchesse de Berry pour la conjurer de quitter la France. Porteur d'un acte signé par les chefs du Comité, Chateaubriand, Bellune, Hyde de Neuville, Fitz-James, il fut arrêté avant d'avoir pu s'acquitter de sa mission. Interrogé par les magistrats, il perdit complètement la tête au point de dire des choses dont le gouvernement aurait tout autant aimé ne pas être instruit publiquement, car ces révélations l'obligeront à sévir avec rigueur contre des personnages considérables, sous peine d'être accusé par les Républicains de partialité pour les Carlistes.

30 juin. — La princesse Louise d'Orléans, qui va épouser le roi des Belges, est de taille moyenne, très blanche, d'un blond un peu pâle avec des yeux d'un bleu clair ; elle est douce, spirituelle ; elle ressemble de figure et de manières à la Reine dont elle est la favorite. Dans le monde, elle est la réserve même ; elle ne fera jamais la plus petite faute contre l'étiquette, elle ne sourira que lorsque ce sera tout à fait de convenance. Elle salue bien en observant les nuances avec un tact admirable. Elle voit tout, observe tout, sans avoir l'air de s'en occuper. Telle est son attitude dans le monde. Dans le salon de la Reine, dans l'intérieur, dans l'intimité, c'est une autre personne ; elle est rieuse, elle saute, elle est gaie, sa figure si pâle, si solennelle, s'anime ; elle est cordiale et affectueuse pour ses frères et sœurs, pour ses amis. Elle a du talent pour la musique et le dessin, elle excelle à trouver les ressemblances. Elle est occupée maintenant à faire les portraits de toute sa famille : les Ducs de Nemours et d'Aumale, et ses sœurs, Marie et Clémentine, ont déjà subi l'ennui des séances, qui n'ont pas été cependant trop nombreuses.

Mme de Caraman vient d'achever mon portrait, qui est très réussi et dont elle a fait hommage à l'ambassadrice.

12 juillet. — Madame Adélaïde a eu ces jours derniers une attaque assez forte de choléra. On est parvenu à la sauver, mais elle est d'une faiblesse extrême. Plusieurs personnes du château de Saint-Cloud en ont été atteintes, c'est ce qui fait que la princesse, sœur du Roi, ne veut pas qu'on sache que ce fut le choléra dont elle a souffert, afin de ne point effrayer le reste des habitans de Saint-Cloud.

On s'occupe beaucoup du trousseau de la princesse Louise, auquel le Roi consacre une somme de cinquante mille francs. Madame Adélaïde donne à sa nièce une parure en diamans de la valeur de cent mille francs. Le mariage se fera très prochainement. Le roi des Belges viendra à cet effet à Compiègne où les noces se célébreront dans la plus grande intimité et très bourgeoisement, ainsi que le prouve déjà le voyage du roi Léopold, qui vient lui-même chercher sa femme.

25 juillet. — J'ai passé ma soirée d'hier à Saint-Cloud, chez la Reine. Le Roi et toute sa famile s'y trouvaient réunis. Madame Adélaïde avait l'air un peu fatiguée de sa maladie et avait la parole plus traînante encore qu'à son ordinaire. La Reine était de fort bonne humeur, de même les princesses, Mademoiselle Louise d'Orléans exceptée. Elle avait la figure un peu allongée; elle pensait à son futur et à son trône; je ne lui ai parlé ni de l'un, ni de l'autre, Mme d'Hulst m'ayant prévenu qu'elle n'aimait pas à en parler et qu'elle pleurait à chaudes larmes lorsqu'il était question de la séparation d'avec sa famille.

La princesse Louise, sans être belle, a un extérieur fort agréable; elle est bien faite, elle a une belle peau, de belles épaules, un beau bras, une jolie main et un charmant pied, ce qui fait un assez bel ensemble. Elle est de moyenne taille; ses mouvemens sont gracieux, mais elle a des manières un peu trop froides, trop calculées pour son âge; je n'ai jamais surpris chez elle le moindre abandon; elle aime beaucoup la danse, mais elle cessera de danser dès qu'elle aura remarqué que le mouvement commence à déranger sa toilette; elle est toujours en représentation lorsqu'elle est devant le monde. La princesse Marie m'a

assuré qu'elle était tout autre dans son intérieur, qu'elle parlait, qu'elle riait beaucoup, qu'elle était la plus gaie de toutes. Il se peut que sa pâleur et ses cheveux excessivement clairs, de ce blond qu'on ne voit ordinairement qu'en Allemagne, avec des yeux d'un bleu grisâtre, lui donnent un air encore plus froid qu'elle ne l'est réellement.

J'ai eu une longue conversation avec les Ducs d'Orléans et de Nemours. Le premier a été surtout fort aimable; il m'a parlé des anciens temps, du temps de Charles X, de nos amusemens et des regrets qu'il avait de ne plus me voir autant qu'autrefois et qu'il espérait que, peu à peu, il pourrait renouer ses anciennes relations. Il entra après cela dans des détails de société, ce qu'il n'avait pas fait depuis les Glorieuses. Il me demanda des nouvelles de toutes les dames que nous voyions constamment chez la Duchesse de Berry et dont plusieurs étaient des dames d'honneur; je lui ai parlé avec beaucoup de franchise sur tout cela et sur le changement regrettable que le départ de Charles X a opéré dans la société. Le prince m'a dit qu'il en était au désespoir, mais qu'il espérait cependant que, l'hiver prochain, on parviendrait à déblayer un peu les Tuileries. Ce propos m'a fait un sensible plaisir.

31 juillet. — La nouvelle du décès du Duc de Reichstadt nous a gâté notre petit bal, qui était arrangé comme surprise pour Rodolphe II qui atteint aujourd'hui l'âge de vingt ans. Nous avions réussi à inviter quelques centaines de personnes sans que le secret fût arrivé à ses oreilles; il a donc appris notre projet et sa non-réussite à la même heure. Nous avons été tous fort contrits et nous nous sommes mis aussitôt à la triste besogne d'écrire des lettres d'excuse aux personnes invitées. Le pauvre Rodolphe, l'ambassadeur et moi nous nous partageâmes en parties égales cet ennuyeux ouvrage qui, grâce à nos efforts réunis, fut bientôt terminé.

Cette triste nouvelle a fait bien peu d'effet sur les Napoléonistes, ce qui prouve que ce parti depuis longtemps n'existait que de nom, et que, réellement, le Duc de Reichstadt n'avait que peu de partisans en France. Le parti carliste est celui qui a montré le plus de plaisir à la disparition d'un rival de Henri V; il a de la peine à dissimuler devant nous.

L'existence de ce malheureux prince fut toujours considérée

par la branche aînée comme un danger. Les Bourbons craignaient que l'Autriche ne le lâchât un jour et son nom seul les faisait trembler. Madame la Dauphine elle-même, malgré son attachement personnel à la maison d'Autriche, partageait cette crainte. Des royalistes de l'ancienne cour m'en parlaient sans déguisement en disant que semblable astuce ne leur paraissait nullement contraire à la politique du Cabinet de Vienne. Quand je protestais, on feignait d'être convaincu par ma réfutation, mais néanmoins, on continuait à partager cette opinion avec d'autres personnes de tout rang, de toute condition. Les plus polis énonçaient leurs craintes à ce sujet en disant qu'ils avaient peur que le jeune Napoléon, arrivant à l'âge d'homme et ne pouvant plus être tenu en tutelle sous la surveillance immédiate d'un gouverneur, ne s'échappât de la Cour de son grand-père pour venir en France conquérir le trône de son père. J'avais beau dire que c'était matériellement impossible et que pareille entreprise n'entrait pas même dans les idées du Duc de Reichstadt, qui était beaucoup trop fier pour faire l'aventurier, on revenait toujours sur la même question. Cette méfiance a beaucoup gâté les relations, même dans les grandes affaires, entre ces deux empires; elle dirigea constamment toutes les démarches du Cabinet de Charles X; les conseils salutaires de l'Autriche ne furent jamais écoutés et, qui plus est, on agissait presque toujours dans un sens diamétralement opposé aux vœux de l'Empereur, ce qui n'a pas peu contribué à la chute de la branche aînée.

2 août. — Le chansonnier Béranger, si populaire par son talent et plus encore par ses mauvais principes, qui attaquait autrefois, dans ses chansons, le gouvernement de Charles X avec autant de violence que de mauvaise foi, vient d'en lancer une intitulée : *Le lion muselé*, où il attaque le gouvernement de Louis-Philippe. Les royalistes, comme les républicains, se sont emparés de cette chanson; on se la dit, on se la répète; tout leur paraît plus désirable que le régime actuel.

10 août. — Voilà donc Mademoiselle Louise d'Orléans reine des Belges. Jamais on n'a vu une jeune mariée plus éplorée. Le roi des Français, la Reine, les princes et les princesses et toute la Cour pleuraient à cette cérémonie comme des enfans.

Le Duc d'Orléans, avec des efforts inouïs, est parvenu à se vaincre pendant la cérémonie et pendant toute la journée qui précéda cette solennité. C'est lui qui s'approchait, de temps en temps, de sa sœur pour lui prêcher le courage; mais, lorsque le moment arriva où la princesse, donnant le bras au roi des Belges, ne fut plus parmi les siens et se trouva entourée de sa nouvelle Cour, la force du Duc d'Orléans l'abandonna; il fondit en larmes et ce ne fut que le lendemain qu'il reprit un peu plus de contenance.

Jamais famille ne fut plus unie que celle du roi des Français; les sœurs et les frères s'aiment tendrement. Ils sont partagés dans la famille en ménages, d'après le degré de l'intimité qui règne entre eux; ainsi on appelait le ménage d'Orléans la princesse Louise et le prince royal, le ménage de Nemours la princesse Marie et le Duc de Nemours, le ménage Joinville le prince de ce nom et sa sœur la princesse Clémentine. Le Duc d'Orléans se propose d'aller voir sa sœur à Bruxelles quinze jours après le départ de la princesse.

Les nouveaux mariés partent le 13 pour la Belgique. La princesse Marie est au désespoir du départ de sa sœur; c'était son amie, elles ont été élevées ensemble, couchaient dans le même appartement, ne se quittaient jamais. Quel vide lui laissera ce départ! Leur ancienne gouvernante, Mme de Malet, qui a été nommée depuis dame d'honneur de la princesse Marie, devait accompagner à Bruxelles la reine des Belges, mais elle est mourante de la poitrine. Ce n'est même qu'au prix du plus énergique effort qu'elle a pu assister à la cérémonie.

12 août. — Philippe d'Orléans est le père le plus tendre, l'époux le plus fidèle, le plus soigneux, le plus aimable, ne pensant, ne s'occupant que du bien-être de sa femme et de ses enfans. Rien n'est plus touchant que les rapports de ce prince avec sa famille; c'est une union, une confiance sans bornes. Il ne se console pas du départ de sa chère Louise; à chaque lettre qu'il reçoit d'elle, il pleure de joie et de regrets, de joie lorsqu'elle lui dit que le roi des Belges est tout soin, toute tendresse pour elle et qu'elle serait parfaitement heureuse si elle n'était point séparée de ceux qu'elle chérit. Elle tâche de consoler son père en lui disant que le mois d'octobre approche et que le bonheur du revoir compensera les douleurs de la sépa-

ration; elle le dit, mais on voit bien qu'elle ne le pense pas.

La jeune reine a été enchantée de l'accueil qu'on lui a fait en Belgique; elle est dans ce moment établie à Laeken, château royal qui lui plaît beaucoup. « Je suis très bien logée, dit-elle dans sa lettre à la Reine; mes appartemens sont vastes et plus beaux que ceux du Roi même; le parc me rappelle notre jardin de Mousseau, ce qui me le rend cher; il est cependant beaucoup plus grand. »

La princesse Louise aimait à se lever de très bonne heure; elle ne le fait plus maintenant, ne voulant pas contrarier le goût du roi des Belges, qui aime à se lever vers les dix heures; puis elle se promène à cheval avec lui dans le parc; à son retour, on sert le déjeuner; le Roi et la Reine se retirent ensuite chacun dans son appartement. C'est l'arrivée du courrier de Paris, par conséquent l'heure de la journée que la reine Louise attend avec impatience. Elle est seule dans son cabinet, toute seule; elle peut lire et relire toutes ces chères lettres de sa mère, de son père, de ses frères, de sa tante, de ses amies; elle peut pleurer à son aise sans faire du chagrin à son mari, qui ne voit pas couler ses larmes; puis, elle répond à chacune de ces épîtres, elle tâche de consoler les autres, mais elle ne parvient pas à se consoler elle-même de la cruelle séparation, de l'isolement dans lequel elle se trouve. Elle regrette tout, même les caprices, la mauvaise humeur de Mme de Malet, son ancienne gouvernante que la maladie rendait insupportable aux yeux de tout le monde, excepté à ceux de la princesse Louise, qui supportait ses travers avec une douceur, une patience exemplaires.

Avant l'heure de sa toilette, la reine des Belges fait avec le Roi une promenade en voiture. On dîne à cinq heures et demie précises et, après-dîner, la Reine passe dans son salon. Le roi Léopold a fait meubler cette pièce exactement comme le salon de la reine des Français à Saint-Cloud et aux Tuileries : une même table ronde couverte de drap vert avec des tiroirs tout autour, un grand candélabre au milieu et un petit bougeoir devant chacune des dames qui entourent cette table; la Reine dans un fauteuil, les dames sur des chaises, chacune une tapisserie à la main. Le Roi va, çà et là, parler avec les hommes ou jouer au billard qui se trouve dans une pièce à côté; une autre table un peu plus éloignée de la cheminée que celle de la Reine est remplie de journaux de tous les pays. La Reine, après avoir

parcouru les feuilles qui paraissent à Bruxelles, s'occupe de préférence de celles de la France.

Si quelques dames arrivent de Bruxelles pour faire leur cour à la reine des Belges, Sa Majesté les reçoit avec cette grâce qu'elle a héritée de sa mère; mais, à Laeken comme à Saint-Cloud, ce sont à peu près toujours les mêmes personnes. Là, toute la haute aristocratie est orangiste comme on est carliste ou henriquinquiste en France.

2 septembre. — J'ai rencontré, dans la rue de Varenne, la duchesse de Liancourt; elle arrivait de la campagne pour voir la comtesse de Narbonne-Pelet, son amie intime. Elle me dit, en s'arrêtant dans la rue, qu'elle avait trouvé son amie très fatiguée.

— Vous n'êtes cependant point inquiète pour la comtesse?

— Je n'en sais rien, me répliqua la duchesse, je n'en sais rien; je l'ai trouvée bien changée, et, si je n'avais pas tout ordonné pour retourner chez moi à la campagne dans une heure, j'aimerais tout autant rester à Paris.

Effectivement, deux jours après cette conversation, Mme de Liancourt revint en toute hâte à Paris auprès de Mme de Narbonne qui, deux heures après, allait expirer dans ses bras.

C'est une désolation universelle, tout le monde aimait la comtesse de Narbonne; elle était si douce, si jolie, si aimable, si bienfaisante, si spirituelle, si instruite, si gaie, si bienveillante, si affectueuse, si désireuse de plaire, d'une humeur si égale! Tout le monde la gâtait pour être gâté; on lui faisait mille petites surprises, autant pour lui faire plaisir que pour lui donner une nouvelle occasion de dire des choses aimables et obligeantes; elle avait le don de prouver à ses amis combien elle était touchée de leurs attentions et cela de la manière la plus gracieuse, la plus spirituelle du monde; elle leur attribuait mille charmantes idées qu'elle supposait ou qu'elle mettait pour ainsi dire dans la bouche de celui qui lui faisait une petite surprise, au point que la plupart s'en allaient de chez elle tout enchantés d'eux-mêmes et de leur amabilité, car ils finissaient par se persuader qu'ils avaient véritablement eu toutes les intentions que Mme de Narbonne leur attribuait.

Un jour, le comte de Turpin, qui a un tel talent de peintre qu'il peut rivaliser avec les premiers artistes, eut l'idée de peindre

en arabesques à l'huile la salle à manger de la comtesse, et cela pendant qu'elle était malade. Le comte de Narbonne était dans le secret et, lorsque la comtesse fut entièrement rétablie, il invita M. et Mme de Turpin à dîner afin qu'ils eussent le plaisir de voir la surprise de sa femme. A son entrée dans la ravissante salle, elle reconnut sur-le-champ le goût si distingué de Turpin et le combla d'éloges, de remerciemens si aimables, si gracieux, que le comte m'avoua lui-même qu'elle avait trouvé des perfections dans le dessin de ses arabesques et beaucoup de poésie dans la composition de tout l'ensemble et, qu'il y trouvait réellement tout cela depuis que la comtesse le lui avait fait voir, mais qu'il était trop franc pour ne pas avouer qu'il n'y avait pas pensé en travaillant et que son ouvrage devait ces mérites uniquement aux interprétations judicieuses de la comtesse.

Mme de Narbonne passait la moitié de sa vie sur une chaise longue. Malgré toutes ses souffrances, elle restait toujours gaie et aimable. C'était curieux de la voir couchée sur son lit de repos, tout enveloppée d'écharpes et de fichus en dentelles, et cela dans une salle éclairée à jour, une salle de bal avec orchestre et tout ce qui s'ensuit. Les jeunes gens, les jeunes personnes entouraient son lit dans les intervalles de repos, elle les excitait à la danse, à la gaîté. On arrangeait pour elle des bals costumés, des quadrilles burlesques ou de caractère, et le tout était exécuté pour ainsi dire au chevet de la malade. A une certaine heure qu'elle reculait jusqu'au moment où ses forces l'abandonnaient, elle prenait congé de la société; on la roulait jusqu'à sa chambre éloignée de la salle et elle y passait sa nuit, tandis que la jeunesse continuait la danse jusqu'à l'aube.

20 septembre. — Une des dernières victimes du fléau épidémique a été la marquise de Coigny, une des femmes les plus spirituelles de la société, belle-mère du général Sébastiani, mère du duc de Coigny, tante des princesses Charlotte et Berthe de Rohan. Son nom de fille était Conflans. Née sous des auspices les plus brillans, tels qu'un grand nom, une grande fortune, avec de la grâce, de l'esprit et de la beauté, il n'est pas étonnant qu'elle se fût mariée fort jeune et que bientôt elle ait occupé une place éminente dans la société.

Son salon fut le plus recherché de Paris; tous les jeunes

élégans de la Cour de Louis XVI furent aux pieds de la spirituelle et séduisante marquise. Elle exerçait un tel pouvoir sur ces messieurs, qu'un jour où elle se trouvait brouillée avec la reine Marie-Antoinette et avec la princesse de Lamballe, et que Sa Majesté, donnant un petit bal, ne la pria point, la marquise se vengea en donnant chez elle un bal magnifique où elle invita tous les élégans de la Cour et de la ville, et pas un de ces messieurs n'osa mettre le pied dans le salon de Marie-Antoinette, craignant de déplaire à la marquise de Coigny.

Elle fut surtout célèbre pour ses charmans bons mots, ses reparties piquantes et enfin ses billets du matin, qui étaient d'une élégance de style, d'une originalité rares. J'en ai lu beaucoup, car elle en écrivait à tout le monde et nommément à ma cousine, qu'elle appelait « l'Excellence de toutes les excellences et la plus excellente. »

Cette femme si élégante, si recherchée, si aimable, avait un défaut dont elle ne put se défaire, dont elle riait elle-même, mais qui la subjugua entièrement, ce défaut fut l'avarice. Déjeuners, dîners, soupers étaient rayés de son budget; la première chose qu'elle avait faite après la mort de son mari, avait été de supprimer dans sa maison, la cuisine. Elle s'invitait chez ses amies et lorsqu'elle était malade à ne pouvoir sortir, elle avait un petit pot dans lequel elle réchauffait sur quelques charbons des restes de volailles ou autres, qu'elle emportait dans son sac à ouvrage des dîners qu'elle faisait chez les autres.

Sa vie est remplie de traits semblables. En voici un et non des moins piquans : M. Alfred de Vigny venait d'achever un de ses ouvrages et demanda la permission à Mme de Coigny de lui en faire la lecture. La marquise accepta avec reconnaissance et invita avec M. de Vigny quelques amis de la littérature à dîner chez elle. Pareille chose n'était plus arrivée depuis la mort du marquis; toute la ville parla de cet événement comme d'un phénomène précurseur de la mort prochaine de la marquise; ses enfans, dont elle était adorée, en furent très inquiets.

Cependant, le jour du fameux repas arriva. La marquise, pendant toute la lecture qui précéda le dîner, se surpassa en amabilité, en esprit; ce fut un volcan de bons mots, de remarques gaies et remplies de justesse. La lecture était déjà finie depuis longtemps, sept heures venaient de sonner, le dîner n'était pas annoncé et déjà l'on commençait à se regarder avec quelque

inquiétude, lorsque tout à coup la marquise partit d'un grand éclat de rire.

— Ah! par exemple, dit-elle, c'est la chose la plus drôle qui me soit arrivée de ma vie; c'est vous, monsieur de Vigny, qui en êtes la cause; j'étais toute à vous, toute à votre ouvrage et, dans ma préoccupation, j'ai oublié de commander le dîner. La seule chose qui nous reste à faire, c'est d'arranger entre nous un pique-nique. Chacun de vous fera venir du restaurant un plat, moi je me charge du dessert.

Ce dessert fut composé de quelques oranges qu'on venait de lui envoyer en cadeau de Chantilly.

On pourrait écrire un volume entier sur ses manies. Mais le résultat de tout cela fut une fortune immense qu'elle laisse après elle. On a trouvé de l'argent partout, dans son lit, cousu dans les matelas, dans ses jupons, sous le parquet, derrière les vieilles tentures, dans les coussins des canapés. Malgré ses travers, elle était adorée de sa famille; fils, gendre, petite-fille, nièces, amis et amies, tous sont inconsolables de sa perte.

9 novembre. — Ce qui devait arriver est arrivé, voici deux jours, à dix heures du matin : Madame la Duchesse de Berry a été arrêtée à Nantes avec M. de Mesnard, Mlle de Kersabiec et M. Guibourg, cachés dans une maison rue Haute-du-Château. Les recherches dans cette maison ont duré plusieurs heures; on a découvert enfin une plaque de cheminée qui, tournant sur elle-même, donnait accès à une petite chambre. C'est là qu'avaient cherché asile la Duchesse et les personnes qui l'accompagnaient. Elle fut transférée au théâtre de Nantes où elle est détenue et confiée à l'honneur de la garde nationale et de la garnison. On annonce aussi que le gouvernement veut en référer aux Chambres pour statuer sur le sort de la Duchesse de Berry. J'espère encore qu'il ne fera pas cette bêtise.

Le Roi, à la première nouvelle de l'arrestation de Madame Royale, a fondu en larmes. La Reine et les princesses sont vraiment inconsolables de cet événement. Le *Constitutionnel* commence déjà à déclamer contre toute espèce de loi d'exception en faveur de Madame la Duchesse de Berry.

12 novembre. — Le château fort de Blaye près de Bordeaux, a été arrangé pour recevoir Madame la Duchesse de Berry, avec

un luxe, une magnificence royale; le Roi et la Reine ont donné les ordres nécessaires pour que Madame Royale fût traitée de la manière la plus convenable et comme nièce de Leurs Majestés. Aussi, ne reste-t-il au château de Blaye que le nom de prison, car pour le reste, toutes les mesures sont si bien prises, tout est tellement prévu qu'il faudrait plus que de la mauvaise volonté de la part de Madame, pour ne pas être contente d'une pareille réclusion.

La Reine a envoyé à Madame la Duchesse de Berry tout un trousseau complet et magnifique et tout ce qu'elle a pu retrouver en fait de tableaux, de meubles et autres objets ayant appartenu autrefois à sa nièce et dont celle-ci se servait journellement aux Tuileries et à Saint-Cloud. Le tout attendait Madame à Blaye, et, ces jours derniers, la Reine a fait partir pour ce même château tous les maîtres et maîtresses qu'employait autrefois Madame la Duchesse de Berry pour cultiver ses talens ou pour s'amuser.

On m'a dit aussi que les dames amies de Madame et qu'elle désirera avoir auprès d'elle, seront admises, mais à la condition de partager sa réclusion. Le Roi a fixé à 100 000 francs par mois la somme allouée à Madame la Duchesse de Berry et dont le premier semestre a été déjà assigné d'avance.

Madame, une fois entre les mains de ses gardiens, reprit son ancienne gaîté. Elle dit au préfet, au général et aux autres personnes qui assistaient à la rédaction du procès-verbal :

— Me voilà donc enfin en votre pouvoir; j'espère que la galanterie française ne se démentira pas dans cette occasion; j'y compte non seulement pour moi, mais aussi pour ceux de mes fidèles qui ont partagé tous les dangers avec moi; je vous recommande surtout mon pauvre vieux Mesnard que j'ai presque tué. Vous voyez, il n'en peut plus de fatigue.

Puis, elle invita tout ce monde à dîner avec elle, mangea avec appétit et entretint ses convives de toutes ses petites aventures, entre autres de celle où elle-même, en traversant une rivière à cheval, a manqué périr.

— Et mon pauvre Mesnard, dit-elle, était déjà dans l'eau tout de bon; il fallut l'en retirer, il était à moitié noyé.

Elle rit beaucoup de tout cela et témoigne d'une grande amabilité avec ces messieurs qu'elle appelle ses geôliers. Pour moi, je déplore pour elle le manque complet de dignité et cette étourderie qui est dans le caractère de Madame, dont elle

ne pourra jamais se défaire et qui gâte tout l'effet que produiraient sans cela ses grandes qualités, telles que son courage, son dévouement à ses amis et à la cause de Henri V. Dans ses courses, elle s'est oubliée, dit-on, un peu trop souvent; on prétend même que la grande intimité avec les hommes, qu'exigeait souvent sa position critique, est devenue encore plus intime que le cas ne le nécessitait et qu'il en est résulté un inconvénient qui serait fort à regretter en ce moment, puisque, s'il transpirait dans le public, il deviendrait nuisible à la cause du fils en ce qu'il jetterait au moins du ridicule sur la mère.

21 novembre. — Avant-hier, nous avons eu l'ouverture des Chambres. S'il n'y a pas eu d'émeute, il y a eu tentative d'assassinat contre le Roi (1). *Le Constitutionnel* du 20 et *le National* d'aujourd'hui contiennent les détails de l'événement et le discours du trône. Ce discours est parfait. Le Roi, tout en parlant des complications générales, ne dit cependant rien qui puisse le compromettre devant les Chambres ou devant les puissances étrangères. Je trouve de fort bon goût qu'il n'ait pas nommé Madame la Duchesse de Berry.

Sa Majesté, après l'incident fâcheux qui venait de se passer quelques minutes avant son entrée dans la Chambre, n'a pas eu l'air troublé le moins du monde. Elle avait défendu à ses aides de camp d'en parler, de sorte que ce ne fut qu'après la séance que cette nouvelle s'est répandue.

Nous avons fait hier notre visite de condoléances et de félicitations aux Tuileries. Il y avait foule et grand cercle dans la salle du trône. La nouvelle galerie a été ouverte pour la première fois; elle est immense et du plus beau style possible. C'est dans le genre de Versailles, de Fontainebleau, enfin de tout ce qu'on a jamais vu en France dans ce genre de plus beau, de plus grandiose.

Entre autres choses, Madame Adélaïde m'a dit que le Roi, dans la crainte que les détails de l'affreux attentat contre sa vie n'arrivassent défigurés aux oreilles de la Reine, a préféré l'en faire instruire par son aide de camp dans la Chambre même, et au moment où la Reine et sa famille ont pu le voir.

(1) Le Roi se rendant à la Chambre pour ouvrir la session, un coup de pistolet fut tiré sur lui, sans l'atteindre, au débouché du Pont Royal. Arrêtés comme auteurs de cet attentat, les sieurs Bergeron et Benoist furent traduits en Cour d'assises et acquittés, faute de preuves.

— Nous avons tous été atterrés, a ajouté la princesse; mais il fallait se contenir pendant la séance; nous y avons réussi; en revanche, une fois dans la voiture, nos larmes ont coulé; elles coulent encore!...

Madame m'a exprimé aussi son admiration pour le Roi, pour son courage et le désir qu'elle a qu'on trouve l'auteur d'un crime aussi affreux, afin de pouvoir le punir. C'est de toute nécessité et surtout dans ce pays-ci.

Les ministres qui, dans la Chambre, ne savaient rien de l'événement, ont regretté que le Roi dans son discours n'en ait pas parlé; je trouve que le Roi a eu parfaitement raison; on n'aurait pas manqué de dire qu'il se servait de ce moyen pour faire effet, pour provoquer des applaudissemens. Madame Adélaïde m'a dit aussi qu'elle avait remarqué dans la foule, un peu avant l'attentat, des gens d'un aspect sinistre, et qu'elle y avait rendu la Reine attentive.

Le maréchal Soult disait hier pendant le Cercle :

— Tout ce que cet événement nous prouve, c'est que nous avons passé de l'époque des émeutes à celle des assassinats.

Ce n'est pas bien consolant pour la famille royale. Les ministres, le Roi sauvé, sont enchantés d'un événement dont ils comptent tirer tout le parti possible pour dompter l'opposition, pour se raffermir au pouvoir. Ils en ont grand besoin, car le déficit de près de 200 millions de l'année dernière et un budget peut-être encore augmenté pour l'année 1833 ne seront pas chose facile à faire digérer par la Chambre.

La première chose que la Reine a faite, au retour au château, a été d'écrire à ses fils, en ce moment en Belgique, et à la reine des Belges, pour les rassurer. Le Roi et les autres membres de la famille royale ont chacun ajouté quelques lignes de leur main à l'épître de la Reine.

Le Roi nous a dit hier qu'il avait fait pratiquer un escalier dans le château de Blaye pour permettre à Madame la Duchesse de Berry de communiquer de ses appartemens avec un très joli jardin qui se trouve dans l'enceinte des murs du château et qu'il espère pouvoir bientôt trouver le moyen de lui faire rejoindre sa famille à Prague.

Comte Rodolphe Apponyi.

ÉRASME

L'ÉVANGÉLISME CATHOLIQUE

L'ébranlement causé par Luther ne se propageait point dans des sphères sereines. Dès la fin du xve siècle, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, comme en France, s'était éveillé un désir ardent de rénovation religieuse et de réformes. L'humanisme chrétien avait répondu à ces aspirations. Avant Luther, Érasme et Lefèvre avaient parlé. Hors de Wittenberg, et au sein même du catholicisme, s'était produit un mouvement doctrinal beaucoup plus dirigé contre une théologie que contre le dogme, les méthodes de l'école que les pratiques ou les formules de la foi. Le retour à l'antiquité chrétienne, à l'Écriture et aux Pères, un christianisme plus spirituel, une Église plus libre, telles étaient ces tendances qui avaient constitué l'Évangélisme. Courant profond et large, dont Luther s'était servi, qui le portait, qui s'enflait à sa voix. Mais à mesure que déviait le flot, se brisait son unité. Les élémens divers qui l'avaient formé, allaient cesser de se confondre. A la rupture avec Rome, répond une autre rupture, tout intérieure, celle du Réformisme. Derrière Luther un évangélisme révolutionnaire, une théologie qui se sépare de l'Église établie; derrière Érasme et Lefèvre, un évangélisme modéré, intellectualiste ou mystique, qui, fidèle à ses origines, s'efforce de concilier, non de détruire, et rêve, dans le catholicisme, d'un esprit nouveau du catholicisme, laissant debout sa structure historique et son gouvernement.

I

Au début de 1520, la royauté d'Érasme est encore incontestée. « Tous les savans, lui avait écrit J. Eck, le 2 février 1518, sauf quelques porteurs de cuculles et quelques théologastres, sont érasmiens. » De Louvain où il réside alors, cette cour intellectuelle va le suivre à Bâle où il se fixe. Bâle, ville cosmopolite, libérale, savante, « où la douceur du ciel s'allie à l'aménité des habitans, » nulle autre capitale n'eût mieux convenu à celui qui ne voulait être « qu'un citoyen de l'univers. » Dans ce centre où se croisent les grandes voies de l'Europe, c'est l'humanisme entier, chrétien et lettré, qu'il représente et qu'il domine. Prodigieux d'activité, appliqué à ses travaux de philosophie, d'exégèse, de polémique, protégé de Rome, courtisé des rois, loué à l'envi, jusqu'en Espagne, comme le prince des théologiens, consulté de tous, informé de tout, le « divin » Érasme est le souverain qu'on ménage, qu'on adule et qu'on écoute. Comment la France n'eût-elle pas subi l'entraînement? Pas de pays qu'il n'aimât et n'appréciât davantage. Il y avait séjourné trois années sous Charles VIII, des mois entiers, et à plusieurs reprises, sous Louis XII. Séjours ou voyages lui avaient créé de précieuses amitiés. Des hommes d'Église comme Poncher ou Hüe, des magistrats comme Ruzé et de Loyne, des savans ou des lettrés comme Cop, de Brie, J. de Pins, Nicolas Bérauld, le reconnaissent pour chef; et il serait facile de retrouver, dans les idées religieuses de Budé, l'influence des *Adages* ou de *l'Enchiridion.* » En 1520, *la Folie* est traduite dans notre langue. Trois ans plus tôt, François Ier avait commencé les démarches qu'il renouvellera à plusieurs reprises pour appeler Érasme à Paris. Vainement d'ailleurs! Le maître préférait sa liberté. Il n'en garda pas moins pour la science française, pour l'esprit français, une véritable prédilection. Nos qualités répondaient aux siennes, à ce goût de la clarté, de la mesure, de l'éloquence, des idées raisonnables. « Je crains, écrivait-il en 1521, de regretter un jour d'avoir méprisé les offres de la France. » C'était presque une prophétie.

Qu'à Wittenberg, on comprît l'importance d'un tel concours, rien ne le prouve mieux que les efforts tentés pour l'obtenir. L'adhésion de Hutten, du petit cercle d'Erfurt pouvait servir

beaucoup la cause de Luther. Mais Érasme, c'était l'humanisme international, et par lui, avec lui, l'Europe savante venant à la Réforme. Aussi, rien ne semblait plus naturel que d'arriver à une entente. Mêmes aspirations : le retour à l'Évangile; mêmes ennemis : la scolastique et les moines. Ces raisons, des amis communs, Spalatin, Lang, se chargeaient de les faire valoir. Dès 1516, le premier avait transmis à Érasme les jugemens de Luther sur son œuvre, se flattant peut-être de le gagner à la doctrine de la justification. Le 13 novembre 1517, une nouvelle lettre de Spalatin appelle son attention sur la controverse luthérienne. Érasme eut-il alors connaissance des thèses célèbres contre les indulgences? Nous l'ignorons. Personnellement, Luther se prêtait peu à ces démarches. Mais au début de 1519, les instances de Mélanchthon, surtout les controverses qui engageaient définitivement la lutte, devaient l'amener à une autre attitude. Le 28 mars, il écrivit à Érasme. Sous des éloges savamment calculés, c'était une proposition d'alliance qu'il venait offrir.

Le grand humaniste n'avait point attendu pour se faire une opinion. S'il proteste déjà qu'il ne connaît pas Luther, qu'il n'a pas lu ses livres, « sauf une ou deux petites pages, » il est plus informé qu'il ne veut le paraître, et c'est d'une curiosité bienveillante qu'il observe et s'instruit. Peut-être, dès 1517, avait-il eu l'écho des leçons sur saint Paul et songeait-il à leur succès en commençant ses *Paraphrases* par les Épîtres. A coup sûr, en 1518, il regarde vers Wittenberg. L'année suivante, il lit les *Commentaires sur les Psaumes* et la *Tessaradecas*. Il se fait renseigner sur l'état religieux de la Bohême, suivant ainsi le réformateur dans son évolution vers le hussisme. Et de la vie même du jeune moine, il n'ignore rien. Il loue la pureté de ses mœurs, la sincérité de ses convictions, la puissance de sa foi. S'il remarque déjà la violence de son tempérament, il admire sa science des Écritures et son sens profondément chrétien. Luther ne ramène-t-il point la théologie à ses sources? N'est-il point le héraut, hardi, passionné, de l'Évangile? Cette justice, Érasme la lui rendra pendant longtemps encore. En 1519, après la dispute de Leipzig, il écrit à l'archevêque de Mayence : « Luther a de belles clartés de la doctrine évangélique. » En 1520, au lendemain même de la rupture, il rend témoignage à Léon X de sa vie comme de son talent, et à un cardinal, Campeggio,

il adresse ce jugement presque définitif : « Luther... a reçu de rares présens de la nature, un génie admirablement préparé à expliquer les obscurités de l'Écriture, à s'ouvrir aux lumières de l'Évangile. Sa vie était louée de ceux mêmes qui ne partageaient point ses opinions. C'est ainsi que j'ai été favorable à Luther : je dis mieux, moins à Luther, qu'à la gloire du Christ. »

C'était peu de le louer, Érasme s'emploie encore à le défendre. On trouverait peut-être sa main dans les pamphlets écrits contre les facultés de Louvain et de Cologne. En tout cas, publiquement, il intervient. Dans le déchaînement des passions et des colères soulevées, dès la fin de 1519, « contre l'hérésiarque, » il y avait quelque courage à prêcher la modération, à dénoncer aux autorités religieuses, déjà alarmées, l'ignorance, la haine, la perfidie de certains de leurs défenseurs. Quoi donc? Les violences de Luther ne sont-elles point provoquées par les violences de ses ennemis? Il demande à discuter, on l'insulte; Rome se tait, on le juge. Ceux-ci dénaturent sa pensée, falsifient ses écrits, et, au lieu de lui répondre, l'attaquent dans ses mœurs; ceux-là lui répondent, tels Mazzolini et Alfeld, mais sans le réfuter : aux preuves solides qu'il emprunte à l'Écriture, ils n'opposent « que leurs syllogismes. » Moines ou docteurs s'efforcent d'étouffer sa voix, de supprimer ses livres, de le supprimer lui-même. « Hérétique! antéchrist! apostat! » les chaires, les écoles, les places publiques retentissent de ces anathèmes. C'est la querelle de Reuchlin qui recommence, avec les mêmes procédés et la même fureur!... Comment ne voit-on pas qu'à menacer Luther, on l'enhardit; qu'à l'accabler, on l'exalte! La bulle même qui le condamne, « arrachée par les clameurs du parti intransigeant, » peut le frapper avec raison; ce qui est déraisonnable, c'est la manière dont on le frappe. Avec des réformes, des ménagemens, de la justice, que n'eût-on pas obtenu?

Luther n'ignorait pas ces sentimens que des confidences divulguées, des lettres rendues publiques, avaient mis au jour. Son entourage se flattait toujours de compter Érasme comme un allié. En cela, on se trompait. Érasme avait pu louer Luther et le défendre; il ne songe pas à le suivre. Plus clairvoyant, moins enthousiaste que ses amis, dans le « drame » qui commence, il entend n'être qu'un « spectateur. » Luther l'attire et l'inquiète à la fois. Et dès 1518, se dessine cette attitude de neu-

tralité, qui, en 1521, se changera en dissentiment, puis en opposition ouverte. La rupture bruyante a pu surprendre des observateurs superficiels. Elle était en germe dans cette abstention volontaire et réfléchie qu'Érasme s'était imposée au premier contact.

Aux avances de Luther et de Mélanchthon il avait répondu, poliment, par un refus. Et quelque effort que fît, dans la suite, le parti luthérien pour l'entraîner, il demeura inébranlable. On le pressait de tous côtés, d'Allemagne comme de Bohême, et ne pouvant le conquérir, les évangéliques s'efforçaient de le compromettre. Son parti était pris, comme sa voie tracée d'avance. Ni les flatteries intéressées, ni les manœuvres, ni les menaces ne l'en détournent. Habilement, il se dégage. « Je n'accuse point Luther, écrit-il en 1518, je ne le défends point et je n'entends point me mêler à ses affaires. » — « Je ne suis ni son accusateur, ni son défenseur, ni son juge, » répétera-t-il en 1520. Indifférence calculée, qui ne l'empêchera point d'agir. Au moins entend-il garder sa liberté. A ses amis, à des prélats comme Marliano, le conseiller de l'Empereur, il écrira : « Aucune manœuvre ne me fera sortir de mon attitude intellectuelle. Je connais le Christ. Je ne connais pas Luther. » Aux amis du réformateur qui le pressent de s'enrôler dans leurs rangs, il riposte froidement : « S'il y a quelque bien dans ses œuvres, je le cueille ; s'il y a quelque mal, je le passe. » A mesure même que le conflit s'aggrave, ces protestations se multiplient. En 1520, Érasme peut être de ceux qui regrettent la bulle de Léon X ; il ne songe point un instant à s'associer à une révolte. Il conseille la soumission. Il refuse de recevoir Hutten à Bâle. Visiblement, le grand érudit ne veut être ni entraîné, ni poussé dans la « faction nouvelle. » Il peut continuer encore à défendre Luther avec habileté et avec courage. Il n'est pas luthérien.

Lâcheté, envie, amour de l'argent et des honneurs, scepticisme d'épicurien et de négateur?... Hutten et Luther l'ont souffleté de ces outrages, et ces accusations ont trouvé un écho dans l'histoire. Érasme eut lui-même à s'en défendre. Mieux que ses paroles, sa vie suffit à le justifier. Certes, on ne saurait nier que l'amour du repos, l'influence de ses protecteurs, une rancune secrète contre une renommée déjà égale à la sienne n'aient pesé sur son attitude. Mais ces petitesses n'expliquent point les préférences d'un grand esprit. A l'homme qui défendit Luther

auprès de Léon X, ne manquait ni le courage intellectuel, ni même le courage. L'écrivain qui, pour rester libre, se déroba aux richesses et aux honneurs, n'oublia jamais sa dignité. Si donc, dès le début du schisme, il n'est point avec Luther, et que, bientôt, il sera contre lui, c'est au plus profond de son être qu'il faut chercher les raisons de sa conduite. Tout éloigne Érasme de Luther : sa nature, son rôle, son idéal.

Jamais deux caractères furent-ils plus opposés? — Une âme religieuse, pénétrée, obsédée du sens du divin et de l'inquiétude du salut : une âme intellectuelle, faite d'équilibre, moins sensible que raisonnable, et où les facultés se contrôlent, se modèrent et se complètent ; un mystique qui jette aux pieds de son Dieu la raison humiliée et la liberté maudite : un sage qui croit à la noblesse de l'être comme à la beauté des choses, et bénit la vie comme la lumière du jour ; un théologien, familier d'absolu, avide de vérités, simples et crues, qui éclairent, qui consolent et qui sauvent : un lettré, historien et moraliste, habitué à saisir les nuances et la complexité des choses, se défiant, dans sa théologie même, des affirmations tranchantes et des dogmatismes étroits ; un homme d'action, qui se fait peuple pour parler aux foules, écrit, tonne, gesticule « pour les savetiers » qu'il veut convaincre : un aristocrate de l'esprit qui ne discute qu'avec l'élite et n'enseigne que des cénacles ; un génie national qui, dans la plus haute et la plus large des religions, reste l'interprète des sentimens et des aspirations de son pays : un génie universel qui unit toutes les idées de son siècle et la culture de tous les temps... comment ces contraires eussent-ils pu se comprendre, et surtout se concilier ? Avant de se tâter, Luther et Érasme s'étaient déjà jugés l'un l'autre. « Je lis notre Érasme, écrit le premier en 1517, et chaque jour décroît mon affection pour lui. Je crains qu'il ne travaille pas assez au règne du Christ et de la grâce. Les choses humaines ont beaucoup plus d'empire sur lui que les choses divines. » — « Luther nous a avertis excellemment de beaucoup de choses, pense déjà le second ; plût au ciel qu'il l'eût fait avec plus de modération ! » A mesure qu'ils se connaîtront davantage, réformateur et humaniste verront mieux encore ce qui les sépare. Ils ont beau se ménager, ils ne s'aiment point. Ils se louent, mais avec réserves ; l'épine perce sous la fleur.

Ce ne sont point seulement les natures qui se heurtent, mais le sens de l'action, l'idéal de vie qui s'opposent.

Le grand humaniste est un pacifique. Par conviction, par tempérament, il est l'ennemi de toute violence, même au service de la vérité. « La paix et l'union, aime-t-il dire, voilà toute la somme de notre religion. » Comment donc, si favorable qu'il fût aux idées de Luther, eût-il pu approuver son attitude? Ces emportemens, cette véhémence dominatrice, cette impatience d'avoir raison, l'effrayent. Dès le printemps de 1518, il confie ses craintes au recteur d'Erfurt. L'année suivante, c'est Luther lui-même qu'il s'efforce de modérer. « Prenons garde, lui écrit-il, de ne rien faire, de ne rien dire, qui sente l'esprit d'arrogance ou de faction... » Il priera Mélanchthon d'agir pour que « le ciel tempère le style et l'esprit de son maître. » Peine perdue! A l'exemple du Christ, Luther ne se flattait-il point d'être venu déchaîner la guerre? A mesure que le réformateur redouble d'invectives et d'audace, grandit cette aversion. Après la bulle, Érasme stupéfait peut se demander « quel dieu agite » le grand révolté et le pousse à s'élever « avec cette licence contre le pontife romain, les écoles, les ordres. » Non, « nul ne retrouve ici l'esprit de l'Évangile. » Un an plus tard, c'est tout le parti dont les violences vont le détacher à jamais du luthéranisme comme de son chef.

Car Luther est dépassé. Contre la vieille faction des moines, des « pharisiens, » des « théologastres, » sa révolte n'a créé, en effet, qu'une « faction nouvelle, » aussi injuste, aussi étroite, aussi enragée : coalition d'élémens divers et mêlés, d'idées nobles, d'espoirs sincères, de chrétiennes attentes, mais aussi de haines, de licences, de débordemens, armée composite et disparate, qui suit son chef et qui le pousse, le jetant dans des violences contraires à sa doctrine et indignes de son génie. Voilà bien le sort de toute révolution de remuer cette lie humaine. De jour en jour, « la secte luthérienne croît en nombre, mais aussi en fureur, en imposture, en arrogance. Elle mord à pleines dents. Elle jette l'outrage à la face de tous avec une impudence barbare. » Ce sont « des fous et des sots... Que parlent-ils de renouveler le monde quand ils ne peuvent se réformer eux-mêmes? Pour quelques-uns qui rêvent une réforme, combien ne cherchent que la folle liberté des plaisirs de la chair. » Combien aussi qui « n'envient que la richesse des prêtres! » Ils n'ont que

« cinq mots à la bouche : l'Évangile, la Parole de Dieu, la Foi, le Christ, l'Esprit. » Valent-ils mieux que les autres ? Mêmes abus, même intolérance, mêmes vices, mêmes procédés contre ceux qui refusent de les suivre ; Érasme, tout le premier, dont ils divulguent les lettres, qu'ils déchirent de leurs pamphlets, qu'ils salissent de leurs mensonges. Se prononcer entre eux et les moines, c'est tomber de « Charybde en Scylla. » Au fait, pourquoi choisir ? Quels que soient les défauts de la vieille Église, tout, plutôt que « cette liberté séditieuse » et ce tumulte. « J'aime mieux, avoue notre lettré, les pontifes, les évêques tels qu'ils sont, que ces Phalaris émaciés qui sont plus intolérables encore. »

Aussi bien, est-ce moins une réforme qu'une révolution : le contraire de cette rénovation progressive et pacifique rêvée par l'humanisme. Épurer la théologie au contact de l'Écriture et des Pères, spiritualiser la religion, en l'allégeant d'observances trop étroites, restaurer dans le catholicisme la liberté intellectuelle, la réforme érasmienne ne demandait point autre chose. Elle se flattait de renouveler l'Église sans la détruire, de la pénétrer sans la déchirer. « Il faut, disait son chef, traiter les choses de l'Évangile avec l'esprit de l'Évangile, » ou encore : « La piété exige que l'on cache parfois la vérité : il ne faut pas la montrer toujours, n'importe où, n'importe quand, n'importe à qui... Peut-être faut-il admettre avec Platon qu'il est des mensonges utiles pour le peuple ? » Ainsi, du vieil édifice l'humanisme chrétien entendait garder les fondemens et la structure. S'il bafoue les superstitions, il exalte la piété. S'il se moque des quiddités, des syllogismes, des barbarismes, il ne prétend point supprimer l'École. Il revise la Bible, non le dogme, et, flagellant les vices du sacerdoce, il n'en attaque point l'institution. Il ne veut de réformes que par la hiérarchie et avec la hiérarchie. — D'un geste brusque, Luther a jeté bas toutes ces méthodes. Aux suggestions discrètes, aux compromis, aux ménagemens, une parole âpre oppose un radicalisme hautain, des injonctions ou des menaces ; aux vérités en demi-teinte qui s'insinuent, des formules intégrales et brutales qui s'imposent. Et à quels pouvoirs s'attaque-t-elle ? A cette cour brillante de Rome, tolérante et humaine, ces évêques, généreux et cultivés, qui protègent la culture et ont pris la direction du progrès intellectuel. Et à quels pouvoirs surtout s'adresse-

t-elle? A la foule. Il eût fallu disserter dans les écoles, entre théologiens ou lettrés, et convaincre les évêques ou les princes, peu à peu, doucement, à force de patience et de raison. La voici qui jette le débat sur la place publique, dans les carrefours, dans les échoppes. Le peuple théologien? Quelle dérision! Et la voici encore qui s'en prend à tout, non seulement aux abus, mais aux traditions, aux habitudes, au culte, ne craignant personne, fonçant sur qui lui résiste, condamnant qui la condamne. De réforme pacifique il est bien question! La lueur douce qui filtrait peu à peu dans les âmes est devenue l'incendie qui embrase. A ceux qui prétendaient encore souder le mouvement luthérien à l'humanisme, Érasme pouvait répondre par la phrase célèbre: « J'ai couvé un œuf de colombe, Luther en a fait sortir un serpent. » Dans cet héritier illégitime, il ne se reconnaît plus.

La pièce est devenue une tragédie. Et maintenant on peut voir que le dernier acte est tout l'opposé du scénario primitif. Les progrès promis et attendus, où sont-ils? — D'une part, dans cette fièvre théologique qui brûle tous les cerveaux, plus de place pour la douce et sereine quiétude du savoir. Ce n'est point seulement la vraie réforme, c'est la culture que les réformateurs menacent. Qu'attendre d'un parti dont le chef lui-même a dénoncé toute recherche rationnelle comme une erreur et un péché? On ne lit plus Cicéron ou Homère, mais la Bible et saint Paul. On ne récite plus de vers, mais des versets. Tout le monde dogmatise. Les qualités aimables de la raison humaine, créatrice de beauté et de bonheur, ont fui devant l'exaltation farouche des âmes éprises de vérité et de salut. Les universités sont en déclin, nombre de chaires sont désertes. « Presque toutes les études, écrira Érasme, en 1525, sont en ruine comme la culture lettrée. — D'autre part, pour défendre le dogme menacé, jamais le dogmatisme ne s'est fait plus étroit. Une réaction furieuse va s'en prendre aux humanistes du malheur des temps et, pour combattre la licence, « rendre plus dure la servitude. » Dans la tourmente, partisans des vieilles doctrines, des observances, du conservatisme, du passé, ont serré leurs rangs et relevé la tête. Et cette fois, c'est au nom de l'unité menacée qu'ils vont s'attaquer à tout élargissement de la pensée religieuse ou de la discipline. Hébraïsans, hellénistes, exégètes ou philologues, ceux qui touchent au texte sacré de la Vulgate, ceux qui osent critiquer le canon des Écritures, ceux qui parlent de rendre l'Évan-

gile au peuple, tous suspects, tous complices ! Il faut brûler les livres d'Érasme, comme ceux de Luther, extirper toute culture pour détruire le schisme. — De ces clameurs furieuses qui montent plus pressantes, plus hostiles, comment le grand érudit ne serait-il pas troublé ? Et quel meilleur moyen de défendre les Lettres que de séparer leur cause, en se séparant lui-même de la cause de Luther ? Rien donc de commun entre Wittenberg et Bâle. Aux théologiens de Louvain ou de Cologne, Érasme dénoncera les confusions injustes qui s'accréditent. Il met en garde ses protecteurs et ses amis. Il écrit à Wolsey. Il détourne Reuchlin d'entrer dans le parti ; on ne doit point laisser croire que le mouvement nouveau est la suite de sa querelle. Léon X lui-même, bien placé cependant pour discerner les deux Réformes, est prévenu. On comprend qu'Érasme fasse tout, pour que la haine qui s'attache à Luther ne retombe point sur les Lettres. En défendant son orthodoxie, c'est du même coup l'orthodoxie de la Renaissance chrétienne qu'il justifie.

Sentimens intimes, horreur des violences, conceptions réformistes, culture intellectuelle, c'est tout cela qui oppose Érasme à Luther, et enfin, bien plus encore, c'est sa vie même, brisée, broyée, avec ses espoirs les plus nobles, et dont il ne pardonnera point à son grand ennemi le douloureux écroulement. Oh ! ce rêve d'une Europe, d'une Église pacifiée dans le progrès de la raison, de la liberté, de l'amour ! De 1516 à 1520, il semble que l'humanisme le touche du doigt. Après les grandes secousses des premières années, le siècle se repose. Un pape « débonnaire » et lettré, de jeunes princes amoureux d'art, de plaisirs et de fêtes, une diplomatie habile et heureuse qui ajuste leurs différends dans les trames de ses intrigues et de leurs alliances, la Renaissance partout acclamée et triomphante : le présent est si plein de promesses ! Poussé vers les conquêtes de l'esprit ou les découvertes des continens, saisi de la douceur de vivre ou de la volupté de savoir, le monde est désormais à l'abri des commotions. La Salente nouvelle ne doit plus connaître d'autres débats que les discussions savantes ou polies, les jeux des cours d'amour ou des cénacles, les disputes théâtrales et futiles qui charment les heures. Apollon calmera toujours les caprices d'Éole. — La trêve a été courte. En 1519, l'élection à l'Empire réveille les querelles des princes. Mais qu'est cela, auprès de la guerre des dogmes ? Voici bien l'explosion qu'Érasme

redoutait, le cyclone prévu, mais foudroyant, qui va balayer l'Allemagne. Un bruit assourdissant de vociférations et de libelles, la discorde, bientôt l'émeute, dans l'église, sur la place publique, des couvens fermés ou détruits, des moines qui défroquent, des prêtres qui se marient, des seigneurs qui pillent, des prophètes qui dogmatisent, puis, sous l'empire de la grande névrose religieuse dont Luther lui-même s'épouvante, la multiplicité des sectes, l'anarchie morale ou sociale, des brutes illuminées et fanatisées qui, affranchies de l'Église, veulent jeter bas la société, des châteaux qui flambent, le Christ prêché par le fer et par le sang, un pandémonium de démens et de scélérats qui se croient appelés par l'Esprit à changer le monde; et ces fureurs au nom de l'Évangile! Quel spectacle offre la moitié de l'Europe! Jamais licence plus grande n'a été donnée « à l'impudence, à la sottise, au crime... » Le monde retourne « à la barbarie turque. » Il n'y sera bientôt plus d'asile pour la pensée; où le sage fuirait-il?... « Il vaudrait mieux cultiver son champ. »

Décidément, Érasme sera catholique. Et être catholique, c'est rester avec Rome, chef et symbole de l'unité. Dès 1519, il avait écrit à un ami de Bohême, qui le pressait de se joindre à Luther : « Je serai pour lui, s'il est avec l'Église. » Un an plus tard, il précise : « Je reconnais l'Église romaine, qui ne diffère point, à mon sens, de l'Église catholique. Ni la vie, ni la mort ne me sépareront d'elle, à moins qu'elle-même ne se sépare du Christ. » La réserve même du début ne tiendra pas longtemps. En 1518, l'humaniste pouvait s'abstenir encore, suivre d'un regard bienveillant ou amusé les attaques contre les indulgences, la scolastique et les moines. Après *la Captivité de Babylone*, le doute n'est plus permis. Luther est d'un côté, l'Église de l'autre; non seulement il faut choisir, mais il faut combattre. Dès la fin de 1521, les instances de Rome, les démarches des princes, de ses amis, les violences des luthériens, la pression de l'opinion catholique ne lui laissent plus le moyen de se dérober. « Ils me traitent comme un adversaire, écrit-il à Mazzolini : je le suis. » — Ce n'est plus seulement par des raisons de sentiment. Il a pris une conscience plus nette du conflit doctrinal : celui-là même qui va heurter la Réforme et la Renaissance et, avec elles, deux conceptions du christianisme : l'une qui, pour en faire goûter l'efficace consolatrice, lui immole la nature; l'autre

qui, pour en montrer l'universelle vérité, lui incorpore l'esprit humain.

II

Pour prendre position, le grand lettré n'a qu'à rester fidèle à lui-même. Si, déjà, il regrette des écarts de pensée et de style qui, en 1511, n'offraient aucun danger et dont la Cour romaine donnait d'ailleurs l'exemple, tout au moins il ne désavoue en rien, ni son idéal religieux, ni ses méthodes intellectuelles. Il s'honore au contraire de cette unité qui rattache son âge mûr à sa jeunesse, ses travaux de 1520 aux *Adages* et à l'*Enchiridion*. « Personne, écrit-il alors, ne pourra jamais m'opposer une seule assertion dans laquelle je me montre contraire à moi-même. J'écris ce que j'écrivais autrefois. » Et à Luther dont il relève les contradictions, il peut déclarer fièrement : « J'ai toujours écrit, toujours dit, toujours pensé les mêmes choses. » Ainsi, du terrain qu'il a choisi, où il se meut, rien ne le fera dévier, ni la révolution qui se déchaîne, ni la réaction qui s'enhardit. Son aversion pour les moines et l'École ne l'a point jeté dans le parti luthérien ; sa rupture avec Luther ne le rapprochera pas davantage de l'École et des moines. Injures, soupçons, attaques passent sur lui, non sans l'émouvoir, mais sans l'ébranler. Et ce qu'il veut, ce qu'il défend toujours, comme jadis, c'est l'idéal que ses amis et lui-même ont formulé avant Luther, le principe initial de l'Évangélisme : le retour à l'Évangile. Il dira avec énergie, en 1522 : « Il faut restaurer le royaume de Dieu, c'est-à-dire la doctrine évangélique. » Par là, il n'entend point une forme nouvelle d'Église ni de croyance, mais un rajeunissement de la croyance comme de l'Église, par un accord entre la foi et la culture, l'autorité et la liberté, les idées de tradition et de réforme.

Œuvre critique surtout. Elle consiste, en premier lieu, à épurer la religion des abus séculaires : abus de la pensée, de l'autoritarisme ou de la piété. On sait comment, depuis vingt ans, les humanistes s'étaient acquittés de la tâche. L'ironie cinglante de *la Folie* ou de l'*Enchiridion* avait plus contribué que de lourds traités à discréditer la vieille théologie. A l'âpreté de ces attaques ou des satires, la révolution religieuse ne retranche rien. *La Méthode* parue en 1519 avait résumé les griefs de l'évangélisme

érasmien. En 1524, ce sont les *Colloques* qui, sous une forme mordante, vont livrer au ridicule les défenseurs attardés et obstinés des vieux usages. Vendeurs de pardon et trafiquans de miracles, théologastres ignorans qui déclament contre la science, moines corrompus qui matérialisent la dévotion, prêtres à l'affût de bénéfices, pharisiens des observances qui ne craignent point d'offenser Dieu, mais ne sauraient omettre la syllabe d'une prière ou la formule d'un rite, voici de nouveau toutes les sottises, toutes les superstitions, tous les judaïsmes dénoncés, flétris, flagellés par l'implacable ironiste. Ces traits ramassés dans les *Colloques*, nous les retrouvons épars dans ses autres œuvres : les lettres, les polémiques, les commentaires. La gravité tragique des événemens n'enlève rien à sa verve. On comprend les colères que devaient éveiller pareilles attaques. Imprudences souvent stériles d'ailleurs, et qui donnèrent plus d'une fois aux ennemis d'Érasme les argumens qu'ils cherchaient pour l'accuser d'être luthérien.

Heureusement, il y a autre chose dans cette œuvre critique. N'eût-il fait que railler les abus, l'érasmianisme n'eût guère été qu'une négation. Mais les textes qu'il publie, les méthodes qu'il applique, contiennent une doctrine autrement féconde, celle qui va conduire à une analyse plus complète, plus rigoureuse des élémens dont la pensée, les institutions, la vie chrétienne sont constituées.

Nous en connaissons le point de départ. Restaurer l'Écriture et les Pères... Effort immense, qui prépare tous les autres et sans lequel nulle réforme, nul progrès ne sont possibles. De cette maxime fondamentale vont naître les grands travaux qui, depuis 1516, se succèdent sans relâche. L'Écriture d'abord! En 1516, Érasme avait publié, sur les manuscrits grecs, la revision, la traduction latine du *Nouveau Testament*. Une seconde édition paraît en 1518; une troisième en 1521, une quatrième en 1524. Revoyant sans cesse son travail, consultant de nouveaux manuscrits, fouillant partout, à Bâle, à Constance, à Bruges, à Strasbourg, appelant de lui-même les critiques des théologiens, amis ou adversaires, comme Fisher, Biard, Le Masson, Érasme se flattait de donner une édition définitive. On sait l'influence prodigieuse qu'exerça cette publication. En 1518, elle s'enrichit des *Adnotationes*, expliquant le texte sacré à l'aide de la grammaire et des anciens commentateurs, comme Origène, saint

Hilaire, saint Jérôme, saint Chrysostome. « Tout autre ouvrage, avait dit l'auteur, n'est qu'un jeu à côté de celui-là. » Ces notes rédigées, il songe encore à un commentaire sur l'Épître aux Romains, le cinquième évangile du luthéranisme. Et enfin, le *Nouveau Testament* « restitué » pour les théologiens, il va l'expliquer à l'élite. Une exposition simple et claire, en langue polie, mettant en saillie les doctrines fondamentales, les enseignemens ou les faits, tel est le travail qu'il entreprend, à l'usage des gens du monde ou des gens de lettres. En 1518, il commence les *Paraphrases*, celles sur les *Épîtres de saint Paul;* en 1521, à la demande du cardinal de Sion, celles sur les *Évangiles;* en 1524, celles des *Actes* qu'il dédiera à Clément VII. Œuvre capitale, dans la théologie érasmienne, puisque nous y trouverons presque toutes ses idées sur la nature et la valeur du christianisme, le problème moral, les justifications, la grâce et le péché.

Voilà donc, sous une double forme, l'Évangile « retrouvé. » Et après la Bible, les Pères. — En 1519, Érasme avait publié *Saint Cyprien :* en 1522, il édite *Saint Hilaire*, les *Commentaires d'Arnobe sur les Psaumes*. En 1525, sont traduits quelques *Traités de saint Chrysostome* « qu'il serait très opportun de faire connaître tout entier. » En 1527, paraît *Saint Ambroise;* en 1528, *Saint Irénée;* en 1529, *Lactance*, et, dans ces mêmes années, le prodigieux érudit revise, annote, publie *Saint Augustin*. Mais son œuvre préférée est encore *Saint Jérôme*. On peut dire qu'il passa presque toute sa vie à lire, à étudier, à faire revivre celui qui fut son maître. Il avait entrepris, dès 1516, la publication de ses *Lettres;* il y revient, en 1521, puis, en 1524, et, l'année suivante, c'est l'œuvre intégrale qu'il donne. « J'y ai restitué une foule de choses qui m'avaient échappé, » écrit-il à Égnatius. — Ce grand travail d'éditions absorba Érasme jusqu'à sa fin. Malade, infirme, chassé de Bâle par la Réforme, il trouva encore la force de publier, en 1532, *Saint Basile;* cinq ans plus tôt, il avait commencé à réunir les fragmens d'*Origène*. Il eut cette dernière joie de les voir imprimer avant que la mort ne fît tomber la plume de ses mains.

Ainsi, en moins de vingt ans, c'est toute l'antiquité chrétienne rendue à la lumière. Labeur sans égal, dont on reste confondu et qui reste le meilleur, sans doute, de la gloire d'Érasme. Qu'apportait-il ? Peu de chose en apparence. Des

textes épurés, une traduction plus exacte, des commentaires plus riches, empruntés à l'histoire ou aux Pères, bref, une contribution d'historien et de philologue aux sciences sacrées. « Je me suis uniquement appliqué, dit notre érudit, à mettre au jour de très anciens auteurs et à corriger ceux dont le texte est corrompu. » De quoi donc l'orthodoxie s'effrayerait-elle? Rétablir le contact de la théologie avec l'hébreu et le grec, lui ouvrir d'autres horizons que la pensée du moyen âge, est-ce l'altérer, ou, au contraire, l'universaliser et l'enrichir? A tout prendre, l'exégèse ne propose pas un système, mais une méthode.

Une méthode? N'est-ce que cela en vérité? Et qui n'en mesure les conséquences? Quelque soin que prenne l'auteur à se défendre de toute attaque, à ne proscrire que les abus de la scolastique, les arguties et les « sophismes, » c'est en réalité, avec la dialectique, l'édifice construit par elle qui tombe à terre. Ce sont, mises à part dans la spéculation, toutes les vérités qui n'ont point de fondement solide dans l'Écriture ou de relation directe avec notre âme; vérités « inutiles, » qui peuvent être l'aliment des discussions d'école, non de la vraie religion et de la piété chrétienne. Ramenée à l'exégèse et aux problèmes moraux, la théologie se détournera « des causes premières et des substances, » vers cette réalité vécue qu'est l'histoire, vers cette réalité vivante qu'est l'âme humaine. Elle renoncera à explorer le mystère de l'être de Dieu, pour s'incliner vers le problème de ses rapports avec l'homme; elle descendra de l'abstrait pour s'installer dans la vie. Voilà donc limité le domaine propre de la science religieuse. — Et n'est-ce que cela encore? Dans ce domaine, c'est le cercle des définitions strictes et des croyances nécessaires qui se rétrécit. Il n'était pas indifférent de remettre la spéculation en contact avec les Pères. Un Origène, un saint Jérôme étaient pour elle des maîtres autrement libres, autrement hardis que ces « modernes » qu'elle s'était habituée à suivre aveuglément. On avait pu voir ce que Luther avait tiré de l'augustinisme. Les *Annotations* allaient montrer à leur tour comment les grands exégètes des premiers siècles avaient interprété les Évangiles. Que l'on compare donc les deux théologies! Comment ne pas remarquer la part d'idées, de « vérités théologiques, » d'opinions humaines, incorporées au dogme, de prescriptions ajoutées aux préceptes, sans nécessité évidente et sans profit pour le salut?

Comment aussi ne pas voir que, sous l'effort continu des théologiens, des canonistes, c'est la liberté chrétienne qui se restreint de plus en plus? Et, par exemple, si les Pères ont varié sur la nature du mariage, si la confession a son origine dans les consultations secrètes demandées jadis par les fidèles à leurs pasteurs, pourquoi ériger en article de foi cette division des sacremens, telle que le Lombard l'a établie? S'il y a des contradictions, « des fautes de mémoire, » des erreurs de détail dans les Livres saints, ne sont-ce point nos théories de l'inspiration que nous avons à reviser? Si l'épître aux Hébreux, comme le veut saint Jérôme, n'est pas de saint Paul, s'il y a des doutes sur tel verset de saint Jean, comme celui des Trois Témoins, le canon des Écritures est-il invariable? Et s'il est vrai que les Apôtres ou les Évangélistes aient écrit en langue vulgaire, pour le peuple, comme le peuple, de quel droit empêcher les fidèles de lire l'Écriture dans la langue de leur pays?... Accumulez ces petits faits, dites-vous qu'il y eut un temps dans l'Église où on n'enseignait pas, où on n'imposait pas telle doctrine enseignée, imposée par les écoles, et demandez-vous où aboutit maintenant ce grand travail critique de l'érasmianisme. Non, en vérité, il ne change pas seulement les méthodes, il ne déplace pas seulement les problèmes, c'est le bloc doctrinal que le moyen âge a constitué qu'à son tour il dissocie.

La vraie réforme, la voici donc. Elle n'est point dans une théologie nouvelle, une interprétation du christianisme qui ruine l'Église sous prétexte de l'épurer. Elle est, dans l'Église même, une séparation plus nette des deux élémens qui la composent : dogme et « opinions, » religion et observances, loi morale et règlemens, autorité et formes de l'autorité : bref, l'œuvre de Dieu, spirituelle et immuable, l'œuvre des hommes, positive et mobile : action en bornage qui peut seule sauver l'unité organique en faisant la part des changemens. Ce travail d'analyse, de dissection, qu'avaient amorcé déjà l'*Enchiridion* et la *Méthode*, Érasme va le pousser à fond dans ses écrits ultérieurs : les *Paraphrases* ou les *Colloques*, et le petit traite qu'il dédie, en 1522, à l'évêque de Bâle « sur l'usage des viandes. » Nous allons voir à quoi il va conclure.

Que notre humaniste soit traité en ennemi, en suspect, qu'on lui reproche d'unir sa voix, par momens, à celle de Luther, pour dénoncer les confusions et les abus, peu lui importe. Il ne

conteste pas les rapprochemens, mais du même coup, aussi, il marque les distances. Il sait ce qu'il veut et où il va; ce qui est intangible, ce qui est revisable. Épurer la théologie, c'est classer simplement ses ordres de concepts. Vérités dogmatiques, vérités théologiques, certaines ou probables, simples « opinions : » les voici dans leurs degrés de certitude. Si les premières s'imposent à tous et ne peuvent être discutées de personne, si l'Église, mais l'Église seule, a le droit de formuler, et en nombre restreint, les secondes, dans le dernier domaine, une seule chose est possible : la liberté. Il faut surtout que les théologiens se guérissent de cette maladie qui leur est propre, celle de définir. Opinions, que les systèmes de saint Augustin, de saint Thomas, d'Occam, sur les rapports de la liberté humaine et de la grâce; opinion, que la doctrine de Luther lui-même sur la justification... Sacrifierons-nous l'unité de l'Église à ces querelles? Les écoles proposent, l'Église impose : elles cherchent, l'Église conclut : elles expliquent, l'Église formule. Point d'articles nouveaux ajoutés à la croyance générale et publique, en dehors des vérités nécessaires à notre sanctification.

Épurer la religion, ce n'est point détruire les moyens extérieurs que l'Église nous procure, c'est les ramener à leur rang et leur donner leur véritable sens. Observances, cérémonies, règlemens ecclésiastiques, n'ont point par eux-mêmes une valeur propre. Y mettre l'idéal de la vie chrétienne, c'est la « judaïser. » Et décidément aussi, il y en a trop. La croyance en leur efficacité en a multiplié le nombre. Le peuple en est-il plus religieux et plus moral? Excessif le nombre des fêtes, elles ne sont trop souvent qu'une école de jeu, de paresse et de débauche. Excessif le nombre des indulgences et des pardons. Il est devenu un trafic, un pillage éhonté, un tribut sur le repentir : « On vend la rémission du Purgatoire : on ne la vend point seulement à qui l'achète, on l'impose à qui la refuse. » Excessif, l'accroissement prodigieux des dévotions et des cultes particuliers. On n'invoque plus seulement le Christ, mais « des parties de son corps : » la Vierge et les saints, mais « les reliques les plus fabuleuses. » Excessifs, les jours de jeûne ou d'abstinence. « On arrive à ne plus savoir que manger une partie de l'année... » Les œufs sont-ils permis? Le lait est-il défendu? Et à qui profitent les dispenses? « Si un édit ordonnait que les riches vécussent, en ces jours, frugalement, et que leur superflu fût donné aux pauvres,

alors seulement on rétablirait l'égalité... » Eh quoi? Faut-il donc, comme Luther, les abolir? Non. Les expliquer, les ramener à leur rôle d'hygiène morale, les élaguer, et pour beaucoup, les laisser libres, comme l'antiquité primitive les a connues, voilà le vrai moyen de décharger les consciences chrétiennes.

Et enfin épurons l'autorité. C'est ici surtout que, depuis longtemps, humanistes et réformistes ont rappelé à l'envi le caractère spirituel de l'Église et de son gouvernement. Trop de prélats oublieux qu'ils sont des pasteurs, « appelés à paître, non à tondre le troupeau. » Trop de censures, de décrets, de taxes, de tribunaux, d'amendes ; trop de tendances à gouverner par des moyens humains, à coups de privilèges, d'immunités et de contraintes; trop de penchant, chez ces hommes d'Église, à se substituer à Dieu, à croire à leur infaillibilité propre comme à leur toute-puissance. Faut-il donc rejeter la primauté et le sacerdoce? A Dieu ne plaise! Mais qui ne voit ici clairement le travail de séparation qui doit se faire : celle du spirituel et du temporel, et dans le spirituel même, des formes juridiques, historiques, que l'autorité a revêtues et des moyens évangéliques que son fondateur lui a attribués : « Lapider est le fait des Juifs, guérir, des chrétiens. » Une société ne vit point sans garanties et sans droit. C'est fortifier l'autorité que la définir.

Nous commençons à entrevoir comment, sous l'œuvre critique, se dégage une œuvre positive. Réforme mesurée, modérée, qui répond bien au génie du maître, mais aussi à sa notion plus historique et morale que dialectique du christianisme : unité et variété à la fois, identité et changement, autorité et liberté, seule conciliation possible entre les exigences de sa propre vie et celles de la vie intellectuelle ou morale des siècles. Et s'il le conçoit tel, c'est qu'aucune représentation religieuse ne répond mieux à sa philosophie générale du développement et de la vie. Sur cette notion fondamentale, Érasme va contre Luther reconstruire les assises du vieil édifice. L'opposition doctrinale ébauchée en 1519, va se formuler nettement en 1524 et en 1525 dans les deux traités de la *Diatribe* et de l'*Hyperaspistes*. Du christianisme catholique, le grand humaniste va défendre les principes constitutifs : son universalité, son unité.

III

« Où ai-je dit que la vie de l'homme fût un péché?... » Dans cette remarque faite en 1519, se traduit déjà l'antithèse initiale qui va mettre aux prises Érasme et Luther, et bientôt, derrière eux, la Renaissance et la Réforme. Le grand érudit ne s'y trompe pas. Cette conception de la vie est la ligne de partage. Ici, point de transaction possible. Pour Luther, croire est nier la valeur de l'homme : de l'absolu théologique où il s'est placé, le réformateur foudroie la liberté et la raison. Pour Érasme, croire est unir à la foi les aspirations humaines, et dans la voie moyenne où il se meut, le philosophe cherche le point où l'homme et Dieu se retrouvent. Le christianisme est universel parce qu'il se concilie toutes les forces intellectuelles et morales de la nature dont il est l'harmonique achèvement.

La croyance serait-elle donc une pure notion spéculative, et aux yeux de l'écrivain, la vérité de la religion aurait-elle son fondement dans un syncrétisme rationnel? Cela, les ennemis, évangéliques ou orthodoxes, d'Érasme, l'ont répété. Un « impie, » diront Luther et les sorbonnistes; « un libre penseur, » ajouteront les modernes! Nul humaniste cependant qui ait affirmé avec plus de force cette nécessité de la foi, qui va devenir, comme l'Écriture, le ralliement de l'Évangélisme. Il avait pu écrire déjà dans l'*Enchiridion :* « La foi est la seule porte qui nous mène à Jésus-Christ. » Cette notion toute chrétienne s'accuse dans les premières *Paraphrases* écrites en 1517 et en 1518, peut-être sous l'influence du luthéranisme naissant. Cette foi, « à laquelle nul n'est contraint, mais à laquelle tous sont invités, » n'est pas seulement pour Érasme une évidence de la pensée; elle est une adhésion totale de l'être : « l'œil qui voit et connaît Dieu, » et, en même temps, cette vérité qui échauffe et qui console, cette conviction « qui croit au message » et cette confiance qui « s'abandonne à la promesse. » Elle est le principe de notre justice. « J'appelle l'Évangile, la justification par la foi en Jésus le fils de Dieu, que la Loi a promis et figuré. » Elle est la condition de notre pardon comme de notre pénitence. « Quand le Christ remet les péchés, il ne parle point de nos satisfactions et de nos œuvres... Il suffit de venir aux pieds de Jésus. » Elle est enfin « le point de départ »

de notre béatitude. « Tout ce qui nous est donné pour la vraie vie, par la bonté divine, nous est donné seulement par la foi... Dieu veut que le salut des hommes dépende de sa miséricorde et non de nos mérites... Où est la voie? Où le salut? Dans nos mérites et le bienfait de la loi de Moïse? Où donc alors? Dans la munificence toute gratuite du Père. Nous ne sommes que l'organe de la puissance divine qui exerce son action en nous. » Retenons ces formules. Visiblement, à l'heure même où la doctrine de la foi s'affirme comme l'essence du christianisme, Érasme tient à publier son adhésion. Il est avec Luther pour exalter la foi et la gratuité de la grâce. — Il n'est point avec lui, contre l'homme. « Spiritualiser » le christianisme n'est point le mutiler.

Du dogme luthérien, tout le détourne, sa nature comme sa culture. Il est trop ennemi des extrêmes pour souscrire à une condamnation sans réserve et sans appel. « Ceux-là exagèrent singulièrement le péché originel, dit-il, qui prétendent que les forces les meilleures de la nature humaine sont tellement corrompues qu'elle ne peut rien par elle-même que haïr et ignorer Dieu... » « Hyperboles! » dont Luther est coutumier. Érasme volontiers eût dit, avant Pascal, le modifiant légèrement : « Deux excès : exalter la nature ou la condamner. » Mais s'il est trop chrétien pour croire à la bonté originelle de l'homme, il est trop humaniste pour admettre sa corruption totale. Depuis longtemps, ses idées sont arrêtées, et avec Platon, c'est le dualisme qu'il affirme. « L'homme est un composé... » Nulle assertion plus évidente pour lui et plus conforme à la nature des choses. Quand tout, dans l'univers visible, est un mélange de bien et de mal, d'erreur et de vérité, comment l'homme échapperait-il à cette loi? Elle seule explique la vie : la contrariété de nos penchans, la divergence de nos doctrines. Sur elle seule se fondent nos théories et nos méthodes d'éducation. Si nous naissions également intelligens et bons, d'où viendraient l'ignorance et le mal? Si également pervers, quelle énigme que nos penchans au bien et notre aptitude au progrès! Et quelle condition serait la nôtre, pire que celle de la brute « capable au moins de reconnaissance, de bonté et d'efforts! » Sur ce terrain solide de l'observation morale ou psychologique, Érasme est à son aise pour contester l'idée luthérienne du péché. Il puise dans l'étude de l'homme ses meilleures armes pour défendre l'homme. Et en fait, si la

nature est totalement corrompue, comment le christianisme se peut-il concilier avec l'expérience? Mais, inversement aussi, si la nature est capable de vérité et de vertu, où est la nécessité du christianisme? Problème redoutable que Luther a soulevé et dont la philosophie religieuse d'Érasme va chercher la solution.

Cette solution, ce n'est point à la foi, tout d'abord, qu'il la demande. Pour prouver le christianisme, il ne se place point au dedans, mais au dehors; non aux profondeurs de la doctrine, mais aux sommets de l'histoire. Et ce qu'il voit, ce n'est pas, comme Luther, la contrariété, mais la continuité. Loi de nature, loi des œuvres, loi de la grâce, ou en d'autres termes : antiquité, judaïsme, christianisme, telles sont les étapes qui s'appellent, se préparent, se complètent. Ces formes, successives et progressives, que Luther avait séparées et opposées, Érasme les réunit dans sa démonstration du christianisme universel.

Que l'homme, depuis sa chute, ait été abandonné à la corruption totale de sa raison ou de sa volonté, contre cet anathème proteste toute son histoire. Ce qu'elle nous montre, ce n'est point l'uniformité du mal, mais des contrastes; dans ce fleuve boueux de misères ou d'erreurs, il y a des paillettes d'or. Même séparée de Dieu, la raison antique a pu, au spectacle de ses œuvres, le concevoir et le connaître. « Platon a enseigné comme les poètes que le monde a été créé, que l'âme survit au corps. » Les philosophes ont enseigné que Dieu était esprit, « puissance souveraine et souverain bien partout présent, circonscrit nulle part. » Ces idées sont-elles des erreurs ou des vérités? Même sans la Loi, la volonté a eu pour se guider cet idéal de bien qui ennoblit les mœurs et les lois non écrites qui dictent le devoir. La sagesse humaine a « séparé l'honnête de l'utile, proclamé l'excellence du dévouement, prêché les vertus domestiques, la pudeur, la modération, la générosité et la justice... » Ces règles sont-elles ou non conformes au Décalogue? Même sans la grâce, l'homme a pu pratiquer quelques-unes de ces vertus qu'il avait appris à connaître. L'antiquité a eu ses débauchés et ses monstres : un Alcibiade ou un Tibère. Mais elle a eu aussi un Aristide et un Socrate, un Décius et un Caton. Elle a connu le remords, exercé la bienfaisance, goûté la douceur du pardon et l'héroïsme du sacrifice. Cette noblesse des grandes âmes ne serait-elle que mensonge et orgueil?

Concluons qu'il y a eu, de tout temps, dans notre nature, un

élément de vérité et de moralité. Élément rationnel, car par un renversement remarquable des valeurs, contre le nominalisme théologique, ce n'est plus la liberté, mais l'intelligence qu'Érasme remet au premier plan. « Il y a une raison dans tout homme, et dans toute raison un essor vers le bien. » Voilà la loi « non écrite, » gravée en nous, comme le sceau du créateur sur l'âme, qui, nous mettant à part et hors pair dans l'universalité des êtres, explique seule le progrès de l'individu comme le progrès de l'espèce. — Mais alors, où serait la nécessité du christianisme? — Dans cet autre fait. C'est qu'incomplète, imparfaite, la loi naturelle postule d'autres lois qui viennent la couronner. Quelque droite que soit, en effet, notre raison, il y a dans l'homme un autre agent qui l'enténèbre et qui la fausse : la volonté. Et c'est par là que le péché est entré dans le monde, nous opposant à nous-mêmes, nous laissant capables d'entrevoir, de désirer Dieu, non de le posséder. L'antiquité a pu avoir ses héros et ses sages. Fleurs exquises, mais à peine ouvertes; fleurs solitaires, nourries sur les sommets de l'humanité où ne peuvent atteindre ces myriades de plantes qui végètent dans la plaine. « L'homme par lui-même peut vouloir quelque bien : il ne peut vouloir efficacement le bien qui le mène au bonheur. »

Il lui fallait donc une règle supérieure de vie, « un pédagogue », extérieur et infaillible, qui redressât en lui la volonté déchue, et ne se bornât plus à conseiller, mais à prescrire. Œuvre du judaïsme, la Loi a été ce code éternel. Elle est venue enseigner, et pour jamais, la distinction du bien et du mal, commander et défendre. Elle a été « la connaissance du péché. » — Seulement cela, comme le veut Luther? — Elle nous a donné aussi les premières armes pour le combattre. En multipliant les exhortations et les défenses, en prescrivant les observances et les œuvres de miséricorde, les jeûnes, l'aumône et le sabbat, la Loi a créé une discipline. Discipline extérieure, soit! mais qui « a voulu habituer le peuple rebelle aux préceptes divins et le conduire, comme par la main, à l'intelligence des choses spirituelles. » Et enfin la Loi qui commande, qui menace, contient encore la Promesse. Abraham a cru et a trouvé grâce. Tout le mosaïsme est l'affirmation du Messie. Les Psaumes le figurent; les Prophètes le décrivent; or, qu'est le prophétisme lui-même, sinon déjà la religion spirituelle? La Loi des œuvres prépare celle de la foi; elle est à sa manière une justice, quoique imparfaite,

puisque son but suprême a été de nous conduire au Christ, « qu'elle-même n'a pas enseigné autre chose que l'Évangile, mais autrement. »

Nous voici au terme : le christianisme. Révélation définitive qui apporte au monde une foi et une grâce : la foi dans un Rédempteur qui a mérité pour tous ; la grâce, effusion de l'Esprit qui, gratuitement, nous sauve ; l'une et l'autre créant en nous cet homme nouveau, intérieur, spirituel, qui ne connaît point seulement Dieu, mais participe à son être, ne produit pas seulement les œuvres de la Loi, mais les vivifie par l'amour. Une certitude de salut, une loi universelle de charité, une possession libre et réfléchie de soi-même, en un mot, une adoption divine, voilà ce que l'humanité a dû à l'Évangile. — Mais en cela encore, l'Évangile transforme, rénove, achève ; il ne détruit pas. Il s'ajoute à la nature comme à la Loi, non pour les abolir, mais pour les consommer.

Thèse chère à l'humanisme, qu'après Pic et Reuchlin, Érasme reprend avec une vigueur et une richesse incomparables, comme une des idées de fonds de sa pensée religieuse. Ainsi, se trouvent soudées les unes aux autres toutes les pièces de la chaîne qui du premier homme nous mène à Jésus. Dans ce développement grandiose de la vérité, ce qui commence prépare ce qui s'achève, ce qui s'achève absorbe ce qui commence, comme au joyeux midi fusent en gerbes de feu les clartés roses du matin. Plus de contradiction entre le christianisme et l'antiquité. L'Évangile plonge dans « la sagesse » et dans la « Loi. » Le Christ est vrai, le Christ est nécessaire, car lui seul crée l'unité de l'histoire. L'humanité le cherche, et il s'offre à elle, pour qu'elle le vive. — Assise large, indestructible de la démonstration évangélique ! La vérité religieuse n'est plus contenue seulement dans un texte, si vénérable qu'il soit : elle repose sur le témoignage des siècles. Elle déborde la révélation positive ; elle s'appuie sur cette révélation, antérieure et extérieure, qui éclaire tout homme en ce monde, et qui est elle-même mouvement et progrès. — Et c'est sous cette forme encore qu'elle opère dans l'âme individuelle. Elle est en nous, ce qu'elle est dans l'histoire : une *coopération*, un accord entre la vie de l'homme et la vie de Dieu.

Nous touchons au problème initial de la Réforme : grâce et nature. Si Érasme le résout contre Luther, c'est que non seule-

ment il a une conception autre de la nature, mais aussi de l'Évangile.

Il avait pu écrire dans ses *Paraphrases* : « J'appelle l'Évangile la justification par la foi en Jésus. » Mais tout aussitôt, ce principe commun de l'Évangélisme va être interprété et complété. — L'Évangile n'est qu'une foi, avait dit Luther, — une foi et une règle, riposte Érasme, une règle de vie, parce qu'il enseigne l'amour. La charité : voilà même le principe, la racine de la loi évangélique, ce par quoi elle se distingue des autres cultes, ce par quoi elle a fondé la religion unique, définitive, parfaite, celle de l'Esprit. Et voilà aussi le précepte fondamental auquel tout se ramène, la foi elle-même, qui ne serait qu'une chose morte sans l'amour qui l'accomplit. Croire au Christ, c'est l'aimer, et l'aimer, c'est le suivre. « Tu crois en vain, que Dieu est, qu'il est un, si tu ne crois pas aussi que tu dois attendre ton salut de lui seul. Mais tu ne croiras pas comme il faut, si tu n'unis la charité à la foi, si tu n'attestes par tes œuvres ce que tu crois ou ce que tu aimes. » Ou encore : « Celui-là ne vit point pour Dieu, qui ne vit pas pour la piété, pour la justice, pour les autres vertus... La sève que le Christ nous infuse doit se traduire par des fleurs... » Luther avait pu accuser Érasme « d'avoir enseigné la charité sans la foi. » Reproche injuste, qui n'en traduit pas moins cependant la différence initiale qui les sépare. La vision dogmatique, si puissante chez le premier, cède, chez le second, à la vision morale ou sociale. L'évangélisme luthérien s'était constitué sur l'idée de la justification par la foi seule, l'évangélisme érasmien sur celle de la sanctification par la foi et par l'amour.

Que l'on pèse maintenant les conséquences de cette conception. C'est par elle, que tout l'édifice moral de l'ancienne théologie va, pierre par pierre, se reconstruire. — Elle ramène la doctrine des œuvres. Qui dit amour dit devoirs, et qui dit devoirs dit actes. Concédons à Luther que les œuvres « extérieures » et « rituelles » ne sont rien. Les œuvres « spirituelles » demeurent. L'amour n'est point seulement la perte de l'être dans la contemplation de l'Infini, il est une loi de fraternité et d'assistance humaine. Aimer Dieu, c'est aimer le prochain, et aimer le prochain, c'est être bon, généreux, bienfaisant, équitable. — Elle restaure la doctrine traditionnelle du péché. Et en effet, si celui qui manque à la charité a violé toute la loi, le péché

n'est plus dans notre nature, mais dans nos actes. Ceux-là seuls sont bons qui sont conformes aux préceptes; ceux-là, mauvais, qui y dérogent. — Elle restitue aux œuvres leur valeur de justification. Car si Dieu les exige de nous, comment n'en tiendrait-il pas compte? Où il y a précepte, il y a sanction, et où sanction, punition et récompense. Notre salut ne saurait être uniquement l'appréhension par la foi de la justice du Christ, mais encore une création intérieure de notre volonté. « Ce n'est point seulement celui qui parle de justice qui est juste, mais celui qui la pratique dans sa vie et par ses mœurs. » — Et comme nous ne pouvons être responsables, sans être libres, ce qui reparaît avec la conception érasmienne, c'est enfin, c'est surtout l'idée de liberté.

On peut dire qu'Érasme emploie le meilleur de ses forces à la défendre. Que ses raisons spéculatives soient médiocres, n'en soyons point surpris. Il n'est pas métaphysicien. Mais avec quelle richesse, l'historien accumule les argumens de raison pratique ou d'autorité! Contre la théologie, d'abord, qui se couvre de la Bible, il attaquera avec la Bible. L'Écriture reconnaît-elle le libre arbitre?... Querelle de textes, où l'érudit a beau jeu, à son tour, d'entasser les citations. Entendons bien que la Bible ne définit point la liberté. Elle la suppose. L'Ancien Testament nous parle de récompenses et de peines, nous montre Dieu irrité de nos fautes, apaisé par nos repentirs. « Pourquoi maudire, si je pèche nécessairement? A quoi bon ces préceptes, s'il n'est pas dans mon pouvoir d'observer ce qui a été prescrit? » Plus nettement encore, c'est l'Évangile qui nous invite à lutter, à agir, à veiller. « Priez; ne vous laissez point surprendre... Comme l'arbre à ses fruits, vous serez jugé à vos œuvres. » Or comment le péché nous serait-il imputé, s'il n'est pas volontaire, et qui parle de lutte, là où il n'y a pas de liberté? » — Quelle démonstration invincible enfin, si, à ces affirmations des Saints Livres répondent et les opinions des sages et la tradition des docteurs, et notre sentiment intérieur et la croyance séculaire de l'humanité! Nous pouvons discuter sur la nature du libre arbitre, et qu'il soit, par exemple pour Occam, la puissance souveraine de choisir, ou, pour Thomas, l'habitude du bien (et Érasme incline vers cette solution); nous ne pouvons nier la liberté même. Nous ignorons ce qu'elle est. Qu'il nous suffise de savoir qu'elle est; parce que sans elle, et sans la notion de mérite qu'elle

implique, la morale, la religion, la vie n'ont aucun sens.

A merveille ! Mais comment cette doctrine de la liberté et du mérite se peut-elle concilier avec le salut par la foi et la gratuité de la grâce ? — Contradiction apparente, répond Érasme, et qu'une analyse plus serrée permet peut-être de résoudre. Dans l'exercice de notre volonté libre, sachons distinguer, et la grâce qui s'offre, et notre consentement qui répond à la grâce. Dans nos œuvres, ne confondons point la valeur que nous leur attribuons, et celle que Dieu, dans sa bonté pure, leur reconnaît. Si nous nous flattons par nos seules forces de faire le bien, si nous nous donnons nous-mêmes le moindre mérite, nos œuvres sont vaines. Aussi bien, au problème soulevé par la Réforme, Érasme ne prétend point donner de solution originale. Il en connaît la complexité. Mais n'est-il point remarquable que, dans cette controverse, entre les deux grands systèmes qui ont prétendu concilier la nature et la grâce, c'est vers la solution augustinienne que ce rationaliste incline ? « Ceux qui sont le plus loin de Pélage, écrira-t-il, attribuent le plus possible à la grâce, presque rien au libre arbitre, sans pourtant le supprimer ; ils nient que l'homme puisse vouloir le bien sans une grâce particulière, qu'il puisse l'entreprendre, y progresser, l'accomplir entièrement sans le secours essentiel et perpétuel. Leur opinion me paraît assez probable. » Que sauve-t-elle au moins ? L'*effort*. C'est là surtout ce qui importe. Nous restons libres devant la grâce, pouvant répondre ou non à son appel ; libres devant le salut « offert à tous, » sauvés par la bonté seule de Dieu, « damnés uniquement par nous-mêmes. » Et d'un mot, l'homme peut et il veut ; il demeure une cause, une activité qui s'offre, s'incorpore à cette action divine qui s'infuse en lui pour le régénérer.

Seule doctrine qui réponde aux lois comme à la dignité de sa nature. Seule aussi, conforme à la nature de Dieu, souverainement libre, mais souverainement bon et juste. Seule, enfin, qui, dans la foi et la raison réconciliées, affirme la transcendance du christianisme, en l'unissant à l'histoire qu'il domine, à l'âme qu'il transforme, à l'univers qu'il explique. Non, il n'est pas vrai que le surnaturel soit la négation de l'être : il en est la plénitude. Non, il n'est pas vrai que la liberté ne soit qu'un mot, une illusion généreuse ou coupable de notre orgueil : elle est au moins la fin suprême à laquelle tend la création. Sur

cette terre, obscurcie encore par les ténèbres et par le mal, l'homme pleure sa servitude, et comme lui, avec lui, « le monde gémit et appelle dans son enfantement le terme de ses douleurs. » Regardons maintenant; il semble qu'une attraction irrésistible soulève les choses comme les âmes. La nature est en travail, poussée par un immense, un invincible effort. Que veut-elle ?... Comme l'histoire, comme la vie, se dégager de la nécessité qui nous accable. L'univers aspire vers « le meilleur, » et dans cette ascension qui est sa loi, il sera un, il sera libre, le jour où toutes choses consommées par le Christ, totalité de l'idée et totalité de l'être, « la liberté parfaite sera, dans les cieux renouvelés, l'apanage des fils de Dieu. »

IV

Le christianisme véritable n'est pas seulement universel : il est *un*. Une seule foi, une seule vie, une seule Église. — Mais à quels signes se reconnaît, de quels élémens se constitue cette unité ?

Ce principe qu'il cherche, où l'évangélisme érasmien le trouverait-il d'abord, sinon dans la personne même de Jésus ? « Le Christ est commun à tous. » Historiquement, il a pu rapprocher les deux grandes familles religieuses du passé : celle de la sagesse et celle de la Loi, les Gentils et les Juifs. Idéalement, c'est encore lui qui assemble, dans l'unité de son être, ceux qui croient à sa parole. Ce Christ, personnel et vivant, l'Évangile nous le découvre. « Lis l'Évangile, tu touches Jésus. » Voici bien dans le rayonnement de cette personnalité incommensurable, divine, la vie qui, nous unissant à Dieu, nous unit par surcroît les uns aux autres. Et du même coup, voici l'Église, « corps mystique » du Christ, qui apparaît.

Société éternelle et spirituelle des âmes, l'Église ne repose donc point sur les moyens extérieurs et temporels, rites, cérémonies, lois, gouvernemens, tout ce qui crée les sociétés humaines, mais change et périt avec elles. L'unité apparente est fragile, si elle n'est supportée, vivifiée par l'unité intérieure. La pierre angulaire, c'est la foi. Or seul, l'Évangile, commun à tous, rendra la foi commune à tous. Nous sommes au point initial de l'Évangélisme. Ainsi, en dépit même du schisme, de l'abus que les Luthériens vont faire de l'Évangile, des dissidences et

de l'anarchie, Érasme reste fidèle à son principe. Tout chrétien a droit à l'Évangile, et la diffusion du livre sacré sera toujours à ses yeux, en 1524 comme en 1516, la condition première de l'unité vivante. Il faut lire l'Évangile « d'un cœur pur, attentivement, ardemment. » Il faut que l'Église fasse lire l'Évangile. Si les hérétiques abusent des Saintes Lettres, est-ce une raison pour en défendre l'accès à tous ? « Doit-on chasser l'abeille des fleurs, parce que de temps à autre en sort une araignée ? » Et avec une même ardeur, il réclamera des traductions populaires des Livres Saints. Contre les chicanes des théologiens ou le mauvais vouloir des autorités, il remarquera qu'ils ont été rédigés pour le peuple, dans la langue du peuple. Ils sont le message de Dieu aux petits et aux humbles. Souhaiter qu'ils soient compris, est-ce donc une hérésie, ou même une nouveauté ? C'est revenir au contraire à la tradition de l'Église. Il n'est pas d'autre moyen de refaire dans les masses cette unité de foi et de vie dont l'unité extérieure n'est que le revêtement.

Tout est-il donc chimérique des craintes des orthodoxes ? Et si l'Évangile est à lui seul, par lui seul, un principe d'union, comment expliquer l'anarchie qui partout, en son nom, sous son couvert, se développe ? Ne va-t-on point dissoudre l'Église sous prétexte de la purifier et de l'unifier ? C'est que l'Écriture, âme d'une croyance et d'une piété communes, est encore le germe d'un développement doctrinal et d'une théologie. Et c'est ici que va devenir nécessaire un autre principe d'unité.

S'en tenir à l'Évangile ! La théorie est simple en effet, trop simple, car elle suppose que Dieu ait parlé comme un géomètre, en termes clairs, concis, et que sur le livre à jamais clos de la Révélation, la pensée chrétienne n'ait plus qu'à dormir son sommeil. — Or, d'une part, l'Écriture n'est pas claire. Saint Augustin a pu dire que Dieu avait permis que parfois « l'Écriture soit obscure, pour exciter notre zèle à la pénétrer. » Obscurité des mots, altérés par les traducteurs ou les copistes ? Obscurité des choses, dont la complexité, notre ignorance, le temps même nous cachent le véritable sens ? Qu'importe ! Saint Jérôme a hésité. Saint Augustin a hésité. Luther hésite à son tour qui ne peut invoquer cependant son ignorance des langues ou l'inintelligence de l'Esprit. Si l'Écriture est claire, que signifient donc ces sens divers entre lesquels a tâtonné la science ? Comment l'Église a-t-elle dû réserver son jugement

sur certains dogmes ? Et comment Luther qui l'interprète n'est-il point d'accord avec Carlstadt, avec Zwingli, avec Bucer, avec lui-même ? Il faut interpréter l'Écriture, — et, d'autre part aussi, la dépasser. La Révélation n'est point un ensemble de formules tombées du ciel, dans des âmes inertes et vides. Elle crée la vie parce qu'elle-même est la vie. Mais la vie, c'est le mouvement, c'est le progrès dans la vérité comme dans la nature. Il y a un développement dans la Bible, de la Genèse à Moïse, de Moïse aux Prophètes, des Prophètes à Jésus. Et, au delà même de Jésus, la fécondité créatrice de son verbe se continue. Si la parole de Dieu n'était qu'une lettre figée, transmise de siècle en siècle, par une adoration inconsciente et par une pensée morte, où serait l'œuvre de l'Esprit, son action invisible et présente, dans la vie morale de l'humanité ?

Il y a donc une pensée religieuse qui, partant des formules divines, s'élève au-dessus d'elles, qui, dans le champ immense de la Révélation, sonde les profondeurs, discerne les sommets, les relie les uns aux autres, et montant toujours, attirée elle-même par de plus larges sphères, découvre des horizons qui s'étendent et des altitudes qui se dépassent. Voilà le développement doctrinal, celui qui, depuis le Christ, a suscité les interprètes de son message. Il commence avec Paul, le premier des théologiens ; il se prolonge avec les Pères ; il se poursuit par les docteurs. Il crée la théologie et l'exégèse, étend la Révélation, enrichit le dogme, travail incessant de l'esprit sur le texte, effort renouvelé de l'âme vers l'intelligence de la vérité. Mais dans cette suite de doctrines, nous devons savoir où est la vérité, et par quel organe cette vérité se constitue.

« L'inspiration individuelle, la révélation intérieure de l'esprit, » proclame Luther. — Soit ! Et de tout temps, en effet, cette illumination a été reconnue. Elle existe dans les Apôtres, elle se manifeste dans les Pères ; pourquoi cesserait-elle d'agir dans la vie de l'Église ? « Je la préfère, dit Érasme, au savoir ; » et lui-même n'en avait-il point fait, dans sa *Méthode*, une des conditions de l'intelligence des Écritures ? Mais l'inspiration, seule ?... En 1524, le nouveau dogme a porté ses fruits. Luther n'a qu'à regarder autour de lui pour en voir l'aboutissant final. Il l'avait opposé à l'Église : d'autres l'invoquent contre son « Évangile. » « Faudra-t-il ajouter foi à tous ces fanatiques, à ceux qui crient le plus fort qu'ils sont l'Esprit ? » Et dans une

discussion serrée et pressante de la *Diatribe*, Érasme prend corps à corps la doctrine, l'étreint, la disloque. « J'entends bien. Le nombre ne fait rien pour juger du sens de l'Esprit. Je réponds : Que fait l'individu ? — On me dit : Que vaut la mitre à l'intelligence des Écritures ?... Que valent le froc ou la cuculle ? — Sans valeur, la connaissance de la philosophie... Et l'ignorance ? — L'Esprit seul est juge ?... Qui sera juge de ceux qui possèdent l'Esprit ? Eux-mêmes ? On a cru avec peine aux apôtres qui confirmaient la doctrine par des miracles. Qu'un de ces nouveaux apôtres me montre un seul d'entre eux qui ait pu guérir un cheval boiteux ? Et si contre eux, autrement qu'eux, d'autres parlent au nom de l'Esprit, qui décidera ? Nous voici au rouet. »

L'inspiration intérieure ne saurait donc être, par elle-même et par elle seule, un principe de certitude. Ce n'est point à l'unité, mais à l'anarchie qu'elle mène. Et, si légitime que soit le droit de la conscience « éclairée de l'Esprit, » il faut, à comprendre la Bible, un autre critérium, extérieur et supérieur, de vérité.

Ce critérium existe. Sous sa première forme, il est la raison impersonnelle, la science, qui, avec ses méthodes, aura toujours un droit de revision et de contrôle. Luther avait dû reconnaître les services rendus par la philologie à l'interprétation scripturaire. Nous suffit-elle ? La clé des Écritures nous est donnée encore par l'histoire et la critique. Ici la liberté de l'inspiration s'arrête devant l'autorité de l'exégèse. A l'exégèse seule, de classer les matériaux, d'en peser la valeur. Les textes ne sont pas ce que nous voulons qu'ils soient. Dans cet infini qu'est la Bible, nous n'avons droit de les choisir, de les exclure, moins sur leur contenu théologique, que d'après leur origine et leur authenticité. De plus, nous ne pouvons pas plus les séparer de leur milieu que les isoler les uns des autres. Et par exemple, rappelons-nous que Paul « a écrit pour les Juifs qui opposaient les prescriptions légales du mosaïsme à l'Évangile... Il est probable qu'il eût parlé tout autrement s'il avait vécu dans notre siècle. » Vue profonde, qui amènera Érasme à contester toute l'interprétation luthérienne du paulinisme et à rejeter les textes scripturaires invoqués par Carlstadt. Mais si la science seule crée les compétences, jointe à l'inspiration individuelle comme à la sainteté, elle rétablit l'autorité : celle des maîtres,

Pères ou docteurs, qui ont, sur la pierre angulaire de l'Évangile, élevé peu à peu l'édifice de la tradition.

Paul, Irénée, Cyprien, Origène, Jérôme, Ambroise, Augustin, Chrysostome, Grégoire le Grand, Thomas, longue suite des ouvriers qui tour à tour, à leur heure, ont construit la doctrine chrétienne. « — Ce sont des hommes, dites-vous, et ils se trompent... » — Cela, nous, humanistes, nous l'avions dit. Aussi bien, ne s'agit-il point d'étouffer sous l'autorité exclusive de chacun, quels que soient la sainteté et le génie, les droits de la pensée et de la liberté individuelle. Mais nous ne cherchons point la vérité dans un seul, elle est dans ce qui est commun à tous ; non dans leurs opinions propres et parfois contraires, mais dans leur accord : et pour tout dire, en ce par quoi ils se confirment les uns les autres, se relient les uns aux autres, moins dans une inspiration isolée, que dans ces inspirations accumulées. Le consentement général, voilà l'assise ferme de notre certitude. Le progrès doctrinal se fait de toutes ces découvertes qui s'enchaînent, comme les terres d'un même pays que le voyageur découvre dans sa course. Et quand le consentement des docteurs crée à son tour le consentement des fidèles, la croyance raisonnée, la croyance générale, la tradition vaut la valeur d'une révélation. Elle fonde, en la perpétuant, en l'élargissant, l'unité du dogme sur l'unité du Christ.

Cette autorité doctrinale nous suffit-elle encore? Et s'il est vrai que l'Église soit une société, comment n'appelle-t-elle point une dernière forme plus concrète encore et plus visible de l'unité, qui est un gouvernement ?

Ce gouvernement, c'est le sacerdoce. On peut discuter sur l'étendue de ses droits et critiquer l'exercice de son pouvoir : on n'en saurait contester l'institution. Le Christ a choisi ses apôtres, comme les apôtres ont choisi leurs successeurs. Ainsi le sacerdoce est né avec l'Église et a grandi avec elle ; dès le début, les chefs de la communauté chrétienne exercent les fonctions qui se préciseront plus tard. Ils enseignent et ils prêchent ; ils confèrent le baptême et imposent les mains ; ils consacrent, ils surveillent, ils administrent ; et déjà, dans saint Paul, se peuvent discerner les premières constitutions ecclésiastiques. Sous ces formes diverses, à l'origine, se constitue l'autorité. Et pareillement encore, hiérarchie, conciles, primauté sont en germe dans ces pouvoirs primitifs. Autorité inspirée. Car si l'inspira-

tion existe dans l'Église, comment ne pas croire que Dieu ne l'envoie d'abord « à ceux qui ont reçu le sacerdoce ? » Et n'est-il point plus sûr de s'en rapporter au corps des pasteurs « qu'aux conventicules privés, » à l'ensemble, qu'à un seul ou quelques-uns ? Autorité nécessaire et bienfaisante. Puisqu'il vient une heure, en effet, où « il faut mettre fin aux disputes, » constater, consacrer, imposer la tradition. Cette légitimité d'un pouvoir modérateur entraîne la nécessité de l'obéissance. « Ce qui a été transmis par l'assentiment général des docteurs orthodoxes, ce qui a été défini clairement par l'Église ne doit plus être discuté, mais cru. » L'unité du christianisme est à ce prix.

Voici donc enfin l'Église, telle que la tradition l'a consacrée, telle qu'Érasme la conçoit, au-dessus des factions ou des écoles, des opinions ou des systèmes, d'Augustin ou de Scot, de Wittenberg ou de Rome, société vraiment universelle, dont les frontières larges et souples encadrent les vies, les doctrines, les traditions, les individus ou les peuples, une et multiple à la fois, immuable et mobile, dans la fécondité inépuisable de ses grands hommes, de ses saints, corps vivant qui plonge dans le passé, sans s'y enfermer, s'adapte à l'avenir, sans se déformer, comme l'embryon qui naît, grandit, évolue, dans l'identité de sa nature et de sa structure. Elle se développe dans sa foi, dans ses institutions, dans ses rites, toujours en progrès, toujours en marche, éternelle voyageuse qui garde le meilleur de ce vêtement des siècles dont elle se couvre. Et vouloir la ramener à ses origines, sectionner son histoire, ne serait point douter seulement de l'assistance du fondateur, mais « faire revenir l'adulte à son berceau. » — « Le temps apporte bien des choses avec lui : il en change beaucoup d'autres. Autrefois la petite communauté chrétienne se réunissait dans des réunions privées : maintenant la foule des fidèles s'assemble dans un temple public... Autrefois, dans l'assemblée des frères, celui-ci chantait un hymne, cet autre, un psaume ; celui-là parlait en plusieurs langues, cet autre en prophéties. Maintenant quelques-uns seuls ont un rôle fixé d'avance... Autrefois les évêques étaient créés par le suffrage du peuple. Les abus ont amené à confier à quelques hommes le soin de les élire. Pendant quelques siècles, il a paru abominable aux chrétiens de voir dans leurs temples des statues ou des images... Maintenant l'usage de ces symboles s'est tellement accru que le nombre n'en est point seulement excessif, mais que le sujet

même en est parfois inconvenant... Si saint Paul vivait de nos jours, réprouverait-il ces mœurs? »

Loi fatale du temps qui ajoute, transforme, détruit. Qu'importe! si l'âme de l'Église ne change pas, si, au contraire, dans son union avec l'histoire, elle s'enrichit de tout ce qui mérite de survivre dans les conquêtes de l'esprit humain.

V

Œuvre de mesure, de raison, d'équilibre, qui essaie de réformer l'Église, en la conservant, de restaurer l'Évangile, sans rejeter la tradition, les idées de foi et de grâce, sans rompre avec la nature, de concilier la liberté chrétienne avec l'autorité, en un mot, entre deux extrêmes, voie moyenne et large qui peut seule conduire à la paix, voilà les traits de l'évangélisme érasmien. On a dit à tort que, de Rome à Wittenberg, il était une transition : entre le catholicisme, la Renaissance et la Réforme, il est une transaction.

Il n'est guère dans la nature des choses que de tels arbitrages aient chance de réussir. La paix érasmienne s'offrait à une heure où, dans la lutte naissante, toute concession semble une trahison et où les partis ne demandent point à s'entendre, mais à se détruire. Et, par malheur, il manquait à l'arbitre ces dons qui, seuls, maîtrisent ou soulèvent les âmes : l'énergie de l'action ou la puissance d'un système.

L'action? Érasme, on le sait, ne l'aimait guère. Ce n'est point qu'il se dérobât à ses devoirs, ni s'enfermât dans la tour d'ivoire de sa pensée. Ce passionné de beauté et de savoir n'était pas un sceptique. Il ne se borna pas à se démontrer à lui-même l'efficacité de ses remèdes. Tant qu'il crut la paix possible, avec une énergie inlassable, il s'employa pour elle. Il essaye de modérer Luther et ses ennemis. Il pèse sur les humanistes pour les empêcher de prendre parti. A Rome, comme à Vienne, il donne des conseils qui, suivis plus tôt, eussent peut-être modifié le cours des choses. Lui-même, assiste aux conférences de Calais en 1520, intervient, l'année suivante, à la diète de Worms; en 1523, il s'apprêtait à se rendre à l'appel d'Adrien VI, si la maladie ne l'eût arrêté. Le jour enfin où, publiquement, il dut rompre avec Luther, il descendit dans l'arène... Mais il est vieux, infirme, et avec quel regret il se mêle à ces luttes! Non,

il n'est point fait pour être « gladiateur, » encore moins, conducteur d'hommes. L'incomparable vigie peut scruter l'horizon et signaler les tempêtes qui viennent du large ; il n'est point de ceux qui les dispersent. Cet aristocrate n'agit que dans le secret et sur les puissances; mais ceux-là seuls entraînent les foules qui pensent, luttent, souffrent, pour elles et avec elles. — Un système? On a pu dire que sa pensée légère flottait à la surface des choses, sans les pénétrer, que ce génial railleur, qui s'amusait des vices de son siècle, se souciait peu de les corriger. Il suffit de lire Érasme pour l'absoudre de ces critiques; mais ce fut la faiblesse de ce grand esprit, si fin, si souple, si ouvert, de ne point pouvoir, par ses qualités mêmes, ordonner sa pensée dans une doctrine ou la condenser dans des formules. On chercherait en vain dans son œuvre ce qui fut la force de Luther ou de Calvin : ces idées simples, qui rayonnent en phrases sonores, jetées comme une fanfare, aux vents du ciel; ces raisonnemens serrés, qui enlacent l'esprit et l'étreignent dans l'évidence. Lui, a horreur du dogmatisme. Il propose plus qu'il ne démontre ; tout système lui répugne comme une geôle; ménageant ses idées comme ses émotions, il disperse ses vérités, rayons de lumière discrets, projetés en tous sens, que la main de l'ouvrier ne sait pas ou ne veut pas réunir. Assurément, il y a dans Érasme une doctrine, à la fois chrétienne et humaine. Mais cette pensée savante et subtile contient trop de nuances, trop de réserves pour qu'elle crée des certitudes et une foi.

Et surtout à ce génie, il a manqué une âme. Il ne vibre point : il ne passionne et ne se passionne point; il ne souffre que dans sa vanité. Ne demandons point à son stoïcisme l'heureuse faiblesse des larmes. S'il a été chrétien, sincèrement, profondément, cette religion a la sérénité marmoréenne d'une belle philosophie : « la philosophie du Christ. » Harmonie et équilibre, elle est plus un produit de son cerveau qu'un jaillissement de vie intérieure. Qu'on compare ce christianisme, plus intellectuel que mystique, à la richesse de vie et d'accent d'un Luther... Et c'est pourquoi, apôtre d'une élite, le grand humaniste devait compter avec le temps. Il avait pu croire qu'il finissait en vaincu. Suspect aux catholiques, censuré par les théologiens, chassé de Bâle, en 1529, par les évangéliques, il devait s'éteindre tristement, désespérant de la grande cause de l'unité et de la paix. Mais il était de ceux qui ont raison à distance,

sans même toujours obtenir justice, et dont les idées ont leur créance sur l'avenir.

Hors du catholicisme, Zwingli, Castalion, Calvin subiront son influence. Si, en Allemagne, la Réforme luthérienne a repris contact avec les Lettres, si on a pu croire un instant qu'elle reviendrait à l'unité, ce fut l'œuvre de Mélanchthon, le plus catholique, parce que le plus érasmien des protestans. Dans cette Église même à laquelle il est resté fidèle, Érasme aurait pu suivre partout la diffusion de ses idées. Elles arrivent au pouvoir avec Paul III, qui s'honore en lui offrant le chapeau de cardinal. Elles inspirent, comme on l'a remarqué, la réforme des études; elles dominent enfin l'œuvre de Trente, et plus d'une définition conciliaire sur la liberté et sur la grâce nous apporte comme un écho de la polémique érasmienne contre Luther. Enfin et c'est surtout dans notre France, que son esprit s'est continué. C'est qu'en effet cette France qu'il aimait, où il était aimé, a été le pays où l'érasmianisme fut le mieux compris et a porté ses meilleurs fruits; nulle part le grand solitaire de Bâle n'a eu de disciples plus fidèles. C'est dans les *Adages* que Montaigne va puiser en partie sa connaissance de l'antiquité. C'est aux *Colloques*, que les politiques reprendront plus tard la grande doctrine de la tolérance, et notre XVIIe siècle cartésien, avec sa philosophie de la liberté et sa croyance à la raison, peut être compté parmi ses fils intellectuels. Plus loin encore, c'est jusqu'aux temps modernes qu'il plonge, par son œuvre érudite, son exégèse, sa conception dynamique du christianisme, ses idées de développement et de progrès.

Si la pensée française est restée catholique, c'est beaucoup à ce grand esprit, si proche de notre esprit, qu'elle le doit.

IMBART DE LA TOUR.

LES SALONS DE 1913

ET

LE SALON NÉCESSAIRE

Les temps sont proches où les *Salons* ne rendront plus les services pour lesquels on les fit. Ils ne les rendent déjà guère, semble-t-il, car, dans la série ininterrompue des expositions particulières, qui va du 1er janvier au 31 décembre, ils ne forment qu'un épisode marquant par son énormité plutôt que par son intérêt. Tous les artistes qui le peuvent exposent ailleurs qu'au Grand Palais. Tous les prétextes leur sont bons pour déserter leur société officielle : débuts d'un jeune peintre, œuvre complète d'un maître, décoration commandée par un particulier, retour d'un artiste qui fut en exploration dans un pays lointain, groupemens de spécialistes ou de régionalistes, « unions » ou « sociétés » diverses ; — enfin, expositions de clubs, qui, pour les portraits tout au moins, sont de véritables répétitions générales de la représentation salonnière. Tout cela est public ou quasi public, et sur tout cela, les gazettes s'expliquent copieusement. Quand s'ouvrent les *Salons* officiels, les 15 avril et 1er mai, le public des amateurs a, déjà, vu presque tout ce qui pourrait l'intéresser. S'il s'inquiète de l'absence de tel ou tel maître, on lui répond invariablement : « Il se réserve pour son exposition particulière... » Hors les sculpteurs, qui n'ont point, jusqu'ici, trouvé d'emplacement aussi favorable pour y dresser leurs monumens que le hall des Champs-Élysées, il n'est pas d'artiste, inconnu ou célèbre, qui ne rêve de se montrer hors du *Salon*, comme autrefois toute son ambition était d'y rester.

Que s'est-il donc passé qui a, ainsi, renversé toutes choses?

Pour le conjecturer, retournons d'un siècle en arrière. Ouvrons le catalogue d'un *Salon* sous le premier Empire, celui, par exemple, où ont paru les deux grandes œuvres typiques de David: le *Sacre* et les *Sabines ;* le *Salon* de 1808. C'est une chose mélancolique et reposante que de feuilleter ce léger cahier à couverture rouge marbré, qu'on vendait, il y a cent ans, dans les salles du Louvre et qui s'imprimait rue Ventadour. On y trouve des conseils pratiques. On y est averti, par exemple, qu'il ne faut point acheter le livret en dehors du *Muséum*, où on le paierait plus cher, et aussi qu'on trouve, à la porte, des préposés à qui l'on peut confier « son sabre. » Mais comme ce livret est mince ! C'est qu'il contient seulement 834 numéros. Or, notre *Salon* des Champs-Élysées, en 1913, en contient 5 510 et celui de l'avenue d'Antin, qu'il faut y ajouter, pour avoir l'équivalent du *Salon* de 1808, en contient 2829. N'allons pas plus loin. Notre enquête est fermée. Nous voyons, tout de suite, pourquoi le *Salon* ne joue plus le même rôle qu'autrefois. Autrefois, c'était une sélection, sinon judicieuse, du moins effective. La collection d'art présentée au public n'était peut-être pas toujours bien choisie, mais elle était restreinte. Être reçu, c'était être vu et, par conséquent, jugé. Aujourd'hui, être reçu, être exposé parmi 8 339 autres, n'est rien ou presque rien. Car notre faculté d'attention ne s'est pas accrue en proportion des tableaux à regarder, qui ont passé de 834 à 8 339, c'est-à-dire exactement de 1 à 10. Nous ne pouvons, ni physiologiquement, ni moralement, recevoir ces impressions avec la force qu'il faudrait pour leur rendre justice.

Nous allons faire, pourtant, comme si nous le pouvions. Nous allons considérer ce qu'il peut y avoir de bon dans cette invasion annuelle de la peinture mondiale. Mais, après l'avoir considéré, nous nous demanderons ce qu'il faudrait faire pour restituer à nos expositions officielles l'intérêt qu'elles ont perdu, et, ayant dit ce que sont les *Salons* de 1913, qui paraissent un peu inutiles, ce que serait le *Salon* nécessaire.

I

Notre époque est favorable aux *Mémoires*, en peinture comme en tout le reste. Cette année, les grandes toiles décora-

tives ne valent pas grand'chose, les scènes d'histoire ne valent rien. Les symboles resteront indéchiffrables, parce que personne n'a la moindre envie de les déchiffrer. Parmi les scènes de genre ou de style, on ne trouve guère que le *Parc* et *Famille en deuil* de M. Lucien Simon, la *Nuit Joyeuse* de M. La Touche, *Avant de paraître* de M. Frieseke et le *Premier regard au miroir* de M. Muenier, qui retiennent l'attention. Mais les portraits honorables sont légion; les paysages, où l'on aimerait vivre, forment tout un monde. Or, un artiste, qui peint un portrait ou un paysage, sans s'occuper de le faire entrer dans un ensemble imaginé ou préconçu, c'est un passant qui écrit, au jour le jour, ses *Mémoires*. S'il a le moindre talent, quelque don d'observation, de la clarté, de la bonhomie, il nous intéresse, parce que la Nature s'est chargée elle-même de tout le travail de composition, d'équilibre et que, même dans ses exemplaires les plus communs, il est rare qu'elle ait échoué.

Encore faut-il les bien voir et ne pas gâcher ses modèles! Cette année, les peintres et les sculpteurs en avaient d'admirables: MM. Briand, Forain, Paul Deschanel, Jules Lemaître, Paul Hervieu, Thureau-Dangin, Paul Déroulède, le cardinal Merry del Val, Léon Bourgeois, Branly, — de quoi illustrer tout un traité de physiognomonie comparée. Qu'en ont-ils fait? Ce sont, assurément, de « bons portraits, » pour la plupart, c'est-à-dire bien peints ou bien modelés, et ressemblans, mais de cette sorte de ressemblance qui frappe seulement ceux qui connaissent le modèle. Or pour qu'une ressemblance vaille la peine qu'on s'y arrête, il ne faut point qu'elle frappe ceux qui connaissent le modèle. Il faut qu'elle frappe ceux qui ne le connaissent pas. C'est ce qui arrive, tous les jours, dans les musées, devant des effigies vieilles de trois ou quatre siècles, les portraits d'Holbein, par exemple, ou d'Antonio Moro, quand on s'écrie en les voyant: « Comme ce doit être ressemblant! » Pourquoi disons-nous cela, et d'où vient que nous déclarons l'image conforme à un original dont nous n'avons aucune autre copie, ni aucune idée? C'est que nous y avons reconnu quelque trait spécial et saillant qui, n'étant pas un trait commun de l'Espèce, doit être propre à l'individu. Nous ne jugeons point ce portrait par sa « ressemblance » ou sa conformité avec un visage que nous ignorons, mais par sa « dissemblance » avec le visage de l'Espèce, ou, si l'on veut, la moyenne des

visages humains, dont nous gardons le type imprimé dans notre mémoire. C'est ce « trait de dissemblance » qu'il s'agit, pour l'artiste, de trouver et de profiler avec assez de netteté pour qu'il conditionne et détermine la figure tout entière. Tant qu'il n'a pas fait cela, il n'a pas fait œuvre de portraitiste. Il a copié une figure : rien de plus.

M. Roll peignant M. Léon Bourgeois, M. Aimé Morot peignant M. Deschanel, M. L'Hoest faisant le buste de M. Briand, ont copié des figures. Ils ne nous ont rien révélé des caractères. On ne peut pourtant dire qu'elles en manquaient. Il y a, chez ces trois hommes d'État, si différens soient-ils, un trait commun : la souplesse de la dialectique, la douceur persuasive, cette sorte de charme patient et obstiné qui agit, si fortement à la longue, sur les assemblées. Plus d'une fois, en les écoutant, on a dû se rappeler l'invective adressée à ce ministre de la Restauration : « Tais-toi, Sirène ! » ou encore : « La Chambre est vaine de vous ! » Il y a, aussi, chez tous trois, le trait de la fermeté, de la suite et, par là, de l'autorité. Il y a, enfin, des traits particuliers à chacun d'eux, et la bonhomie souriante chez M. Léon Bourgeois, l'entière possession de soi et la maîtrise de son talent chez M. Deschanel, la pénétration désabusée chez M. Briand, se décèlent, au moins observateur des passans, avec un singulier relief. Qu'en reste-t-il dans leurs effigies? Et, en quoi, diffèrent-elles d'une centaine d'autres portraits d'hommes du même âge, installés dans leur fauteuil, ou debout près de leur table de travail, que nous voyons au *Salon?* En rien, parce que le trait qui fait vivre, à jamais, une figure, le « trait de dissemblance » n'y est pas.

Je ne veux pas dire que tous nos artistes y aient échoué. Les bustes en bronze de M. Forain et de M. Jules Lemaître, par M. de Saint-Marceaux, placés aux deux côtés du panneau de M. Aman Jean, salle IV *bis*, avenue d'Antin, sont très dissemblables de l'Espèce, expressément particularisés et ne laissent aucun doute sur la forte individualité de leurs modèles. Déterrés dans quelque quatre mille ans, par des archéologues pour qui nous serons devenus une manière d'Antiquité, ils apparaîtront naturellement comme les deux faces de l'*Ironie*, l'une douce et féline, l'autre amère et brusque, et dans le masque du philosophe comme dans celui du consul, on trouvera la précision, la netteté, la finesse d'une bonne définition. On les décla-

rera « ressemblans, » sans aucun doute, car on verra bien qu'ils diffèrent des figures d'Allégories, de Villes, de Génies, qu'on déterrera en même temps. Nous ne pouvons imaginer quels noms on leur donnera, ni à quel maître on les attribuera, ni même si on rapprochera leur facture simple, massée, du *Génie gardant le secret de la Tombe* ou des nègres ramant sur la pirogue du *Duc d'Uzès*... Qui peut prévoir les attributions que feront les savans, alors, et les chassés-croisés de signatures, entre les œuvres que nous avons, en ce moment, sous les yeux ? En tout cas, ces deux bustes seront d'agréables surprises. Elles reposeront, un instant, de leurs angoisses les archéologues de l'avenir, ceux à qui incombera la tâche délicate et glorieuse, de trouver la tête et les bras de l'*Homme qui marche* ou de quelques autres œuvres de M. Rodin.

Pareillement, le *Portrait de M. Thureau-Dangin*, par M. Marcel Baschet, offre un port de tête, un sourire, un geste si particuliers, d'une telle finesse, quelque chose de si bienveillant à la fois et de si pénétrant dans le regard, de si mesuré dans l'attitude, qu'il paraît impossible que le peintre n'ait pas trouvé ces traits dans son modèle. C'est donc un portrait ressemblant. M. Marcel Baschet est coutumier du fait. On lui doit les plus belles effigies contemporaines qui aient paru, ces dernières années, aux Champs-Élysées. Mais il semble atteindre, aujourd'hui, à un degré d'analyse où il n'était pas encore parvenu. Et il y atteint avec une simplicité de moyens, une franchise de facture, qui double l'intérêt du résultat obtenu.

Ce ne sont point, là, les seuls bons portraits. Il y en a dans presque toutes les salles. Il y a un *Portrait de M. Henry Deutsch de la Meurthe*, par M. Bonnat, qui nous donne, un instant, l'illusion que nous visitons encore l'ancien Palais de l'Industrie, tant la facture du Maître de Bayonne est restée la même. En quelle année sommes-nous au juste ? Sans doute, venons-nous de voir le *Portrait de M. Grévy*, du même artiste, déjà célèbre, les *Derniers rebelles devant le Sultan du Maroc*, de Benjamin Constant, la *Jeanne d'Arc* écoutant ses voix, de Bastien-Lepage et une scène de genre, d'un jeune artiste que quelques-uns ont déjà remarqué, un certain Dagnan-Bouveret : l'*Accident*... N'est-ce pas Albert Wolff qui passe là-bas ?... Mais non, un mot entendu dans le brouhaha des conversations : le mot « cubiste » ou le mot « tango, » dissipe le charme... Nous ne sommes plus

aux environs de 1880, nous sommes en 1913. Seul, M. Bonnat est resté aussi jeune et son talent aussi sûr.

De plus jeunes sont loin d'avoir cette sûreté ou cette égalité dans le travail, et le groupe de portraits qu'expose M. Gabriel Ferrier, par exemple, ne peut être comparé à ses anciennes effigies du général André, de M. Ribot ou de M. Aynard. M. Boldini a donné, maintes et maintes fois, des preuves d'un rare talent que nul ne s'aviserait de lui supposer, à ne voir que ses envois de cette année. D'autres, au contraire, semblent se renouveler, sans faiblir, comme M. Ferdinand Humbert dans son *Portrait de Mlle Geneviève Dehelly*. D'autres, enfin, progressent visiblement, comme M. Raymond Woog dans son *Portrait de Mlle Edith B. G.* : une petite fille, que son chien, un skye, regarde attentivement et admire, il faut l'espérer, car elle est peinte à merveille dans des tons fins, qui modulent très doucement. Parmi les portraits de femmes, on fait halte, un instant, devant celui de *Mme Deschamps* par M. Laszlo et celui que Mme Cecilia Beaux appelle *Portrait* (*Femme et chien*), avenue d'Antin ; devant le *Portrait de Mme Pearman*, par M. Spencer Watson, celui de *Mme B. de S.*, par M. Roybet et celui de la *Comtesse des I...*, par M. Paul Chabas, aux Champs-Élysées. Parmi les portraits d'hommes, on regarde aussi, un peu plus longtemps que les autres, le *Portrait de M. de L...* par M. Dawant, celui de *M. Alapetite*, par M. Patricot, celui de *M. Iswolsky*, par Mme Cotton. Aucun d'eux ne révèle chez son auteur ni une psychologie très pénétrante, ni un métier très supérieur. Mais ce sont des ouvrages faits de main d'ouvrier. Ils reposent et dédommagent des grandes toiles vides et des prétentions décoratives injustifiées.

Toutefois, le vrai repos, dans ces *Salons*, surtout dans le *Salon* de l'avenue d'Antin, c'est le Paysage. L'orientation nouvelle de nos jeunes paysagistes, déjà signalée ici en plusieurs circonstances, se poursuit et devient de plus en plus sensible chez de plus en plus de jeunes peintres : c'est l'unité d'impression dans le motif ou, au moins, dans la manière dont le motif est rendu. Si l'on compare leurs toiles à celles des maîtres de Barbizon, celles de la Salle Thomy Thiery, au Louvre, par exemple, ou de la salle du XIXe siècle, on saisit tout de suite la différence. Les paysagistes anciens cherchaient à rendre toutes les impressions qu'ils avaient en face de la nature : je veux dire

toutes ensemble, dans toute leur force, avec l'aspect caractéristique de tous les objets : impression de force produite par le chêne, de massivité produite par le rocher, de légèreté faite par les soies floches des nuages, de chaleur et de lumière faite par le soleil, de transparence et d'éclat faite par l'eau. Encore y ajoutaient-ils, volontiers, l'impression d'étendue, donnée par la plaine étalée au loin, de retraite et de secret donnée par un massif ombreux, de brise annoncée par les pointes des arbres émoussées dans le ciel et beaucoup d'autres, enfin, qu'on peut éprouver, en effet, dans le même moment, devant le même coin de nature. Le paysagiste actuel choisit un coin de nature qui ne produit, en lui, qu'une impression, ou bien il choisit, parmi ses propres impressions en face de ce coin de nature, une seule, l'isole et cherche à la rendre de la façon la plus intense. Un exemple saisissant nous en est fourni, cette année, par les six tableaux de M. Le Sidaner : ce sont six cadres encadrant six vides : des *Ciels*. Les anciens peignaient, eux aussi, des ciels et tentaient de nous faire éprouver tout ce que nous éprouvons devant cette *Nuit sur la mer*, ce *Clair de Lune*, cet *Orage*, ou ce *Soleil couchant*, mais ils le tentaient au-dessus d'un paysage de terre ferme, tout rempli d'intentions et d'expressions diverses qui en diminuaient nécessairement l'intensité. Ici, nous ne sommes distraits par rien, et sauf peut-être chez Van Goyen et chez Turner, nous n'avons jamais pénétré, à ce degré, le mystère des ondes aériennes accumulées au-dessus de nos têtes ou de ces nuées « qui sont de grandes divinités pour les hommes paresseux... »

De même, chez M. René Ménard, dans ce paysage de pins sombres et d'eaux claires qu'il appelle *Les Baigneuses*, il n'y a qu'une impression : la solennité des grands arbres doublée par le calme miroir. Tout y concourt, rien n'en distrait. Les figures de M. Ménard animent peu ses paysages; elles ne les animent même pas du tout : ce sont des statues immortelles, comme la nature elle-même, et elles doivent tromper les faunes, ægypans, centaures et hamadryades, qu'on imagine toujours ròdant entre les fûts des arbres dans les forêts de ce païen attardé.

C'est encore une impression unique : l'impression de mystère, que donne M. Albert Moullé dans ses six toiles auxquelles il a mis des titres géographiques. C'est une notation psychologique qu'il faudrait, car ce n'est pas « un lieu » sur la terre,

mais un « état » d'âme, qu'elles représentent admirablement. Regardez son *Vieux chemin de Villerville* et les autres : il s'en dégage un sentiment de recueillement, de clôture en plein air, de retraite impénétrable, de secret. Les feuillages descendent du ciel jusqu'à terre en épaisses tentures, de lourds tapis herbus étouffent les pas. On imagine que les paroles, à peine murmurées dans ce lieu, doivent y rester suspendues, car rien ne souffle, rien ne passe qui puisse les emporter. L'œil n'est pas distrait par les fantaisies que se permettent là-haut, peut-être, les nuages de M. Le Sidaner, ni par les jongleries de ce que Corot appelait « ce charlatan de soleil ! »

La course des nuages, justement et sur l'étendue déserte, voilà l'impression unique et contraire, que nous donne M. Damoye dans son *Chemin du Mont-Saint-Michel*. L'étendue calme et lumineuse, comme bénie à jamais par le saint qui y vécut, voilà l'impression unique fournie par M. Prinet dans son *Assise*. Les deux paysages de M. Georges Leroux, *Le Bois sacré* (campagne romaine) et *Paysage italien* (Tivoli), tendent aussi à produire en nous une impression unique : le calme des forêts d'Italie, bénies par la lumière, les têtes d'arbres vus d'en haut, comme les têtes des spectateurs rangés dans un amphithéâtre, serrés, étagés, muets, devant la course toujours semblable et toujours émouvante du jour. *Le Bassin de Flore*, à Versailles, de M. Gallay-Charbonnel, ne témoigne que d'un sentiment : le mystère des hautes allées, à peine touchées à leur sommet par les dernières flammes du jour enflammant les dernières feuilles de l'année. *La Grille du Parc* (Ponthieu), de M. A. de Moncourt, raconte la mélancolie des choses faites pour servir à l'homme, abandonnées et oubliées et envahies par la nature qui, elle, n'a ni avenir, ni passé.

Ces paysages sont si recueillis, si fermés, si religieux, qu'en entrant à l'église, c'est à peine si l'on croit les avoir quittés. Et, en effet, les *Tombeaux* de M. Sabatté, l'*Église de Sainte-Croix* (de Bordeaux), de M. P.-G. Rigaud, même l'*Intérieur de Chapelle* (Bretagne) de M. Le Gout-Gérard, sont des manières de paysages de pierre, avec leurs rochers sculptés, leurs forêts de colonnes, leurs soleils de verrières. Les *Tombeaux* surtout, peints à Jouarre par M. Sabatté, expriment au plus haut point le calme lumineux d'un temple vide, la retraite idéale de l'âme, loin des cités bruyantes et des cris discordans, le grand réservoir de

silence où l'homme moderne, plus que tout autre, a besoin d'aller quelquefois puiser.

Une autre leçon de lumière et de silence, avec le froid du tombeau, nous est donnée par M. Communal, le peintre de la Savoie. Si mal placé et mal entouré que soit son tableau, *Cirque et glacier des Evettes*, aux Champs-Élysées, salle 43, on est saisi par sa puissante beauté pour peu qu'on l'isole, par la pensée, et qu'on s'y attache un instant. Lui aussi, M. Communal exprime une impression unique : celle qu'on ressent dans la haute montagne, auprès des eaux rassemblées au creux du roc, devant les torrens immobiles du glacier et les neiges éparses dans les anfractuosités mal visitées par le soleil. C'est l'insensible beauté de la nature inféconde, abrupte et vide, sans un arbre, sans un sillon, sans une fleur, au-dessus de tout, détachée de tout, étincelante et dure comme un diadème.

Voilà des exemples. Mais ce qui prouve, mieux que tout le reste, la tendance à oublier les objets mêmes qui sont dans un paysage pour ne rendre que l'impression produite, c'est le goût des effets de nuit. Déjà signalé, ici même, il y a plusieurs années, il ne fait, chaque année, que s'accentuer davantage. Et ce sont les meilleurs maîtres qui le manifestent. C'est M. Le Sidaner, qui expose une *Nuit sur la mer* et un *Clair de lune*. C'est M. Louis Picard, qui montre *Un Phare* en Bretagne, phare allumé en pleine nuit et une *Marine*, qui est un effet produit par un autre phare, la lune, émergeant des nuages. C'est M. Muenier, qui étudie Fribourg, la nuit, sous le titre *Nocturne*. C'est M. Meslé, qui montre des paysages de Champagne vus la nuit, notamment *Le Coteau*, lever de lune. C'est M. Auburtin qui, lui aussi, peint son *Nocturne*. C'est une épidémie... Car il faut encore citer M. Dagnac-Rivière et son *Clair de lune à Venise*, M. Guignard et son *Clair de lune dans les landes de Gascogne*, M. Chudant avec ses deux *Soirs de lune*, au château et au pont de Buthiers, M. Guarro et sa *Nuit d'été*, M. Schofield et son *Shadowland*, M. Bastien-Lepage et son *Parc Monceau la nuit*, M. Moisset et son *Soir*, M. Andreau et sa *Rue au clair de lune*, M. Davis et sa *Nuit tombante*, M. Courant et son *Quai de Nieuport au crépuscule*, enfin, M. Cachoud, qui est un vétéran parmi les chevaliers de la lune, et qui expose, aux Champs-Élysées, *Montbel (Savoie) à la lune d'octobre* et l'*Auberge du Platane (Savoie) nuit de lune*. Ces artistes prennent la peine de dire où

ils ont peint la nuit, c'est-à-dire quel est au juste le pays qu'on ne voit pas dans leur tableau : c'est beaucoup de conscience. Mais en réalité, c'est une impression qu'ils ont peinte : l'impression ressentie par le poète :

> *... Quum medio volvuntur sidera lapsu,*
> *Quum tacet omnis ager...*

c'est-à-dire, où que ce soit, le *Portrait de la Nuit.*

Quelques paysagistes demeurent qui ne concentrent pas leur talent sur une seule impression : ils sont très rares, du moins parmi ceux qui rendent justice à la nature. Ce sont M. Olive, dans ses bords de la *Côte d'Azur* (Var) ; M. Gagliardini dans son *Vieux Pays*, M. Ponchin dans son *Anse des Baumelles*, puis *les Vénitiens :* M. Alfred Smith avec ses six vues de Venise, M. Gabriel qui en a exposé autant, M. Iwill, M. Abel Truchet, M. Allègre, M. Bouchor, M. Saint-Germier. Enfin, un maître des paysages du Nord, le Van Goyen de notre temps, venu pour la première fois en Provence, M. Braquaval, qui a porté, dans l'étude du *Marché à Draguignan* et des *Arènes d'Arles*, les fines qualités d'analyse acquises autrefois sous les ciels nuancés de la Baie de la Somme. Si l'on ajoute à ces pages, déjà nombreuses, les envois de M. Dauchez et de M. Cottet, avenue d'Antin, et un excellent effet de *Lumière sur les Dunes du Pas de Calais*, c'est-à-dire une éclipse de soleil, des nuages qui passent, tout frisés de lueurs, par M. Hugues Stanton, aux Champs-Élysées, on aura, je crois, à peu près épuisé l'intérêt de ces traductions de la Nature, — et l'on pourra fermer le volume.

Les sculpteurs, eux aussi, ont, semble-t-il, une ambition nouvelle. Ils s'orientent, de plus en plus, vers la décoration des jardins. On s'est avisé, enfin, que nos places publiques étaient suffisamment pourvues de grands hommes et qu'il n'y avait plus guère, dans nos villes, un « refuge » inoccupé. On se tourne donc vers les parcs et les fontaines, et l'on imagine des figures propres à les animer. Ce sont, — est-il besoin de le dire ? — des figures antiques. Dès que le statuaire n'est plus guindé par un système esthétique, ni lié par une commande, il revient naturellement à la beauté plastique, au nu, aux gestes gracieux et nobles, aux Amours, aux Nymphes, aux Faunes, à ce que M. Henri de Régnier appelle : *les Jeux rustiques et divins.* C'est le titre qu'on pourrait donner à un groupe en plâtre, qui n'en a

pas et qui est signé de M. Vendémiaire Pavot. Une fillette s'est aventurée dans une grotte; deux jeunes faunins en sortent et la poursuivent, tendant le bras pour la saisir. Elle recule épouvantée et ravie. On entend chanter, dans sa mémoire, les vers du poète :

> Jadis nous étions trois faunes dans la forêt...
>
> . . . . . .
>
> Nos clairs yeux d'agate
> Apparaissaient dans l'ombre au détour des sentiers
> Et nos dents blanches, aux pommes que vous jetiez,
> Filles! en nous fuyant, riaient de votre fuite.

Et l'on souhaite voir dans quelque parc ombreux, au fond d'une allée voûtée et secrète, se poursuivre, en marbre, ce jeu rustique et divin.

C'en est un, aussi, que la scène imaginée par M. Perrault-Harry, le *Chevreau qui danse* sur les ruines d'un temple écroulé, où se tord le cep de vigne, d'où filtre la source, un pas qu'il dansait déjà du temps d'Hésiode. Il danse comme un feu follet, avec l'ironie de tout ce qui vit pour tout ce qui s'écroule. C'est un jeu « rustique : » il n'est pas rare de rencontrer, au versant des montagnes qui dominent la Méditerranée, des pâtres qui font danser, devant vous, leurs chevreaux ou leurs boucs. Par ce bout d'entablement et ce morceau de colonne qui évoquent la Grèce antique, par sa grâce, par son style, M. Perrault-Harry en a fait, aussi, un jeu « divin. »

Il y a beaucoup à tirer des expressions et des gestes du monde animal, quand on considère ses espèces souples et gracieuses. C'est ce qui arrive pour M. Vacossin avec son *Chien danois*, intrigué par une tortue. Ce marbre ferait merveille dans l'encadrement régulier de belles allées à la française. De même l'*Enfant au Dauphin* de M. Puech, marbre exquis d'un tour spirituel et vif, se conçoit aussi bien dans quelque pavillon de parc, ou sur quelque balustre de terrasse, que dans un salon. Enfin, toutes les *Fontaines* exposées, cette année, sont bien, par destination, des monumens rustiques. Et il y en a de charmantes. *La Chanson de l'Eau*, de M. Max Blondat, *Le Berger et la Mer*, avec sa frise de chèvres et son fond de bas relief par M. Laporte-Blairsy, la *Fontaine* en marbre de M. Bitter, *L'Enfant à la coquille*, fontaine de pierre de Mme Bonneau-Ladoux, *Biblis* de Mlle Maugendre, statue pour fontaine, *La Douche*, groupe

d'enfans, fontaine de jardin, par M. Peyre, *la Petite Dame de la Mer*, fontaine bronze et marbre vert, de Mlle Janet-Scudder. Enfin, le *Groupe central pour une fontaine monumentale à Nantes*, par M. Fernand David.

Cet ensemble d'œuvres décoratives, tendant au même objet, est d'un bon augure. Trop longtemps, les décorateurs se sont obstinés à la création d'un « style moderne » dont nous n'avions nul besoin et qui, manifestement, s'inspirait de l'Étranger. Souhaitons qu'ils comprennent toute la beauté nouvelle qu'on pourrait ajouter, hors des maisons, aux théâtres de verdure, en reprenant les traditions françaises. Précisément, une Société nouvelle s'est formée, celle des *Amateurs des Jardins*. Elle prépare à Bagatelle, sous l'invocation de Le Nôtre, une exposition, en plein air, de tout ce qui peut servir à décorer les parcs et aussi les modestes parterres de notre pays. L'initiative prise par M. Pierre Roche, au dernier *Salon* de l'avenue d'Antin, va ainsi projeter, au dehors du Grand Palais, un rayonnement fécond pour le renouveau de la statuaire décorative. C'est très bien, mais c'est très fatal au prestige du *Salon*. Et, en ce point comme en tous les autres, nous sommes ramenés à la réflexion qui ouvrait ces lignes : l'intérêt qu'on prenait jadis aux *Salons* est, une fois de plus, transporté à une exposition particulière.

II

Devant cet intérêt croissant des petits expositions et l'intérêt décroissant des *Salons*, une question se pose : « Que faudrait-il pour rendre à cette institution, vénérable et gracieuse, son prestige ? » La réponse est dictée par les faits : il suffirait, mais il faudrait qu'elle redevînt ce qu'elle était autrefois et ce que sont précisément toutes ces expositions qui tendent à l'éclipser. Il faudrait que ce fût un *Salon* fermé, quelque chose comme l'exposition des « Messieurs de l'Académie royale » qui se tenait autrefois dans le grand Salon du Louvre, sous l'autorité de M. Lenormand de Tournehem, ou bien de M. le marquis de Marigny.

A ce seul énoncé je sais bien que notre esprit critique proteste. Il proteste, parce qu'il conserve encore toutes les attitudes qui lui ont été suggérées par la lutte contre les méprises de

l'Art officiel et la tyrannie des jurys, par l'histoire et surtout la légende des génies méconnus et des grands refusés de l'Institut. Et aujourd'hui, que nul n'est plus empêché d'exposer, — fût-ce aux *Indépendans*, — et que l'État protège également toutes les « tentatives, » fût-ce les plus saugrenues; qu'ainsi, tout le danger, pour les talens nouveaux, est, non pas qu'on ne voit pas assez de peintures, mais qu'on en voit trop, — et que les leurs passent inaperçues au milieu de la foule, nous continuons de faire, par atavisme, le geste de protestation qui avait sa raison d'être autrefois, et nous ne faisons pas le geste de sélection qui serait nécessaire aujourd'hui.

Aujourd'hui, en effet, la grande question, pour un jeune artiste de talent, n'est pas d'être reçu, c'est d'être *vu*, c'est-à-dire d'être jugé. Or, s'il expose au milieu de 8 339 autres œuvres d'art, il passe des années sans l'être. La masse des œuvres médiocres, énormes, tapageuses, criardes, écrase son œuvre; l'irritation qu'elles causent au visiteur amène devant lui un juge prévenu. S'il peut s'en aller, exposer seul dans quelque « galerie, » il est sauvé. Les exemples abondent qui le prouvent. Mais s'il ne le peut pas, le jeune artiste reste aussi obscur et ignoré, au milieu du *Salon*, que s'il avait été refusé.

C'est donc pour lui, comme pour nous, qu'un *Salon* fermé est nécessaire : j'entends par « *Salon* fermé » celui qui serait composé de ce que les deux sociétés, — *Société des Artistes français* et *Société nationale*, — contiennent d'intéressant et allégé de ce qu'elles contiennent d'inutile : une collection de 1 000 à 1 200 toiles, tout au plus, rassemblées par un jury inamovible, — l'Académie des Beaux-Arts, par exemple, — et qui dirait au public : « Voilà ce que nous faisons, et voilà ce que nous trouvons bien parmi ce que font les autres. Nous en prenons la responsabilité. » Bien entendu, pour que cette collection eût toute sa valeur, il faudrait que les membres du jury, d'abord, et tous ceux qui sollicitent d'y mettre leurs œuvres, fussent tenus de ne les point mettre ailleurs. Pour que le *Salon* retrouvât son ancien prestige, il ne suffirait pas, en effet, d'en expulser quelques milliers de toiles médiocres : il faudrait encore y attirer et y maintenir les quelques centaines d'œuvres intéressantes qu'on voit aujourd'hui, dispersées, dans les petits *Salons*, tout le long de l'année et en toutes sortes de « galeries. » Il faudrait, à toutes, faire un sort, en les mettant en belle place et

en les isolant convenablement de leurs voisines, ce qui est impossible avec cinq mille cadres, ce qui serait aisé avec mille ou douze cents. A ces conditions, le public des amateurs reprendrait le chemin du Grand Palais, dans de tout autres sentimens, poussé par une curiosité toute nouvelle. Ce ne serait plus la promiscuité, le désordre et le tintamarre d'une réception monstre ou d'une réunion publique : ce serait un *Salon*.

A cela, quelles objections peut-on faire? Aucune qui vaille du point de vue de l'Art, ni du point de vue des jeunes artistes de talent. Nul Maître n'est fondé à prétendre que le *Salon* suffit à déceler le talent, qui, pour sa part, expose en d'autres « galeries, » ou, tout au moins, à son club. Car s'il croyait que le *Salon* suffit, il n'exposerait pas ailleurs. Or, ce qui ne suffit pas à un Maître déjà connu et considéré, comment suffirait-il au nouveau venu que rien ne désigne, sinon son talent? Le *Salon* lui suffirait, il est vrai, s'il était organisé comme une exposition particulière, fermé à la foule des peintres sans valeur et des amateurs, jalousement gardé par un jury inamovible et tenu, lui-même, d'y réserver toute son œuvre. Et cela, c'est l'ancienne Académie royale, — ou à peu près.

Eh quoi! dira-t-on, l'Académie royale! L'Institut! Oubliez-vous ses erreurs, ses préjugés, ses crimes? N'est-il pas avéré que l'ancien jury de l'Institut a proscrit tous les novateurs, tous les inspirés, tous les maîtres : Delacroix, Millet, Rousseau, Corot, Chassériau, Barye, Chintreuil et tant d'autres? Et qu'il ne reste plus aujourd'hui, vivans dans l'Histoire de l'Art, que ceux qu'il a *refusés?*

En effet, c'est avéré; malheureusement, ce n'est pas tout à fait vrai. Les crimes de l'ancien jury de l'Institut ont été fort exagérés par la légende. C'est une histoire de brigands, qu'on raconte aux jeunes artistes pour les endormir. Elle ne supporte pas l'examen d'une critique un peu défiante et d'un regard un peu attentif. Si nous parcourons, en effet, l'histoire des « grands refusés, » voici ce que nous trouvons. On a parfois refusé des œuvres d'un Maître, mais on a souvent accepté, au même *Salon*, d'autres œuvres du même Maître. On a refusé, en 1836, des petits groupes de Barye, mais en recevant son *Lion au repos*, qui valait dix fois ses petits groupes. On a refusé, en 1845, une *Madeleine* de Delacroix, mais il en avait envoyé deux et l'on avait accepté l'autre. On a donc refusé souvent faute de place et

sans se priver, pour cela, du talent dont on repoussait une seule manifestation. D'autre part, la proscription a tenu souvent non pas à l'opinion propre du jury, mais à celle du temps, et le jury a été souvent plus libéral que le public et que les révolutionnaires eux-mêmes. La fameuse *Olympia* de Manet a été reçue en 1864, et ce n'est pas le Jury, mais c'est le révolutionnaire Courbet, qui s'écriait en la voyant : « C'est plat, ce n'est pas modelé. On dirait une dame de pique d'un jeu de cartes, sortant du bain ! » Les reproches faits au jury sont donc très exagérés. Il est vrai que le jury a refusé de grandes signatures; il n'est pas vrai qu'il ait refusé de grands chefs-d'œuvre. Il faut se déshabituer de cette idée, que n'importe quel tableau est bon, quand il est signé du nom d'un homme qui a fait des tableaux admirables, c'est-à-dire qu'un homme qui en a fait de bons n'ait pas pu en faire de mauvais.

Il y a des exemples typiques. Jules Breton nous raconte, dans ses Mémoires, que son tableau *Misère et Désespoir*, sur lequel il comptait beaucoup, fut reçu par le jury en 1849, mais que lui-même il en fut très mécontent, qu'il le roula et l'oublia, à l'humidité, dans un coin de son atelier et le laissa pourrir. Eh bien ! si ce tableau, condamné par son auteur même, avait été refusé à ce *Salon* de 1849, quels cris d'indignation ne pousseraient pas, aujourd'hui, les critiques en écrivant l'histoire de ce jury ! Or, quand nous nous souvenons que Chassériau a détruit sa *Cléopâtre* refusée, que Millet a repeint sur son *Saint Jérôme* refusé un autre sujet, que Rousseau est revenu sur son *Allée de Châtaigniers* refusée et l'a repeinte en partie, que le *Baptême du Christ* de Corot n'était qu'une esquisse, et qu'aucune des œuvres de Puvis de Chavannes refusées, de 1850 à 1859, n'a pu être produite depuis par ses admirateurs, il est permis de supposer que toutes ces épaves, bien que signées de noms illustres, n'étaient peut-être pas beaucoup supérieures au tableau signé : « Jules Breton, » et que Jules Breton, sans y être obligé par personne, a désavoué.

Et puis, les refus, ou si l'on veut les persécutions, n'ont jamais tué un grand artiste, pas plus d'ailleurs que l'indulgence et la protection n'en ont jamais fait naître. Lorsque Castagnary écrivait en 1876 : « Avant d'aborder l'examen des œuvres du *Salon*, je formulerai le cahier des humbles, des oubliés, des dédaignés, des bafoués, des proscrits par rancune, des reçus par ironie, de

toutes les victimes de l'art officiel, » — il exprimait un sentiment généreux. Mais lorsqu'il ajoutait : « Ils ne constituent pas seulement l'immense majorité des artistes présens, ils forment la réserve de l'avenir. De cette couche profonde sortiront nos futurs génies. La République, qui naît et qui a besoin de serviteurs utiles, doit leur montrer de la bienveillance ; ils lui rendront un jour, en honneur et en gloire, plus qu'elle ne leur a avancé en intelligente protection, » — il ajoutait à ses idées généreuses une conclusion tout à fait enfantine. L'histoire de l'art tout entière nous enseigne qu'il n'y a aucun rapport entre le régime libéral adopté par un pays et la production du talent artistique dans ce pays.

Il n'y a jamais eu moins de liberté qu'en Espagne sous Philippe IV, ni un plus grand artiste que Velazquez. L'Angleterre n'a pas vu travailler sous ses parlemens un portraitiste aussi parfait que, sous son roi absolu Charles Ier, a été van Dyck. Les Médicis, à commencer par Cosme l'Ancien, le père de la patrie, étaient des tyrans, et Michel-Ange fut un peu bâtonné par le Pape. Les deux pays les plus libres du monde : la Suisse et les États-Unis, n'ont jamais produit un seul génie artistique, et si l'on considère les différentes époques politiques dans le même pays, comme en Italie, on voit que les grands artistes y ont surgi en foule aux époques de tyrannie et que pas un ne s'est montré depuis l'ère de la liberté.

C'est donc vainement qu'on parle de protection et de liberté accordées aux arts. En réalité, tout protecteur a été un tyran. La plupart des grands maîtres n'ont jamais pu faire agréer leurs plans à ceux qui les faisaient vivre. Aujourd'hui, le moindre élève sorti de l'École de Rome, pourvu d'une commande de l'État, réalise plus facilement son rêve, que Mantegna, aux ordres d'Isabelle d'Este, obligé de traduire les minutieux thèmes de sa protectrice, ou que van Dyck qui rêva, toute sa vie, de faire de la grande peinture décorative et qui fut toujours obligé par son protecteur de s'en tenir aux portraits. Il n'est pas dit, d'ailleurs, que le tyran, qui empêcha van Dyck de se répandre en de grandes compositions, ne lui ait pas rendu service. Il n'est pas dit, non plus, que pour les caractères forts, capables de puiser dans un échec passager une énergie nouvelle, la sévérité, ou même l'injustice d'un jury ne soient pas quelquefois une bonne épreuve, tandis que les succès trop faciles et trop prompts

risquent d'alanguir, dans leurs germes, bien des talens qu'un long effort eût développés.

Mais telle n'est point, ici, la question. Il ne saurait venir à la pensée de personne, aujourd'hui, de fermer le Grand Palais à un seul artiste, ni de réserver à une société, fût-elle l'Institut, le monopole des expositions publiques, officielles, prébendées par l'État. Tout citoyen français a le droit de peindre, d'exposer, voire de remplacer le dessin, la couleur, les idées, l'originalité, par des théories sur sa « conscience, » sur la « matière, » sur le « volume, » d'être « cubiste, » « futuriste, » et d'écarter ainsi, du *Salon*, par le formidable ennui qu'il dégage, les fervens, les naïfs amis de la Nature et de l'Art. On ne voit même pas clairement, au nom de quoi les jurys des *Salons* actuels décident l'exclusion de certaines œuvres, ni pourquoi l'on relègue, sous les tentes du bord de la Seine, l'Exposition des *Indépendans*... Du moment qu'un jury juge et choisit, il est exposé à l'erreur. Le jury d'un *Salon* fermé en ferait donc, comme les autres. Il faudrait, seulement, que ce jugement et ce choix fussent assez sévères pour que le public reprît quelque confiance dans la sélection ainsi opérée. Donc, un *Salon* sans jury, où l'on recevrait tout, — comme en 1848, — et où les places seraient tirées au sort. Puis, à côté, un *Salon* fermé, se recrutant lui-même, où l'on accepterait mille ou douze cents toiles, tout au plus : voilà la solution. Je ne dis pas qu'elle soit possible : je dis qu'elle est nécessaire.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

UNE MAISON FRANÇAISE[1]

J'ai toujours confessé le goût le plus vif pour ce mot de « maisons, » s'il s'applique aux familles qui, des siècles durant, se sont élevées sur notre terre. Le mot est très français tout d'abord; car, à la mode française, il assimile immédiatement une race à son foyer. Il dit aussi très bien le long travail des générations apportant chacune sa pierre à l'édifice dont les aïeux ont posé les solides assises. Voici qu'après des siècles l'édifice se dresse auquel chacun a collaboré : c'est *la Maison.*

Comme notre France n'est, — et ce fut sa force, — qu'un agrégat de ces « maisons, » que, de chacune, à tous les âges, sont sortis les hommes qui ont aidé ce pays à naître, à grandir, à s'illustrer, il se trouve que, pénétrant l'histoire d'une d'entre elles, on va au fond de notre histoire nationale et que, partant, on est amené à la mieux comprendre.

José-Maria de Heredia, recevant, à l'Académie française M. le marquis de Vogüé, a trouvé une expression assez juste à cette pensée : « L'histoire d'une famille telle que la vôtre, minutieusement étudiée suivant le cours des siècles, serait comme un microcosme de l'histoire de France. » J'entends encore l'auteur des *Trophées* prononcer de sa voix chaude cette phrase flatteuse.

M. le marquis de Vogüé n'a pas voulu laisser à d'autres le soin de nous pencher sur ce « microcosme. » Il nous livre l'histoire de sa famille, primitivement écrite pour ses seuls petits-enfans, et dont des amis bien avisés l'ont engagé à nous faire profiter. Et nul en effet n'était plus désigné qu'un si bel historien doublé

(1) *Une famille vivaroise,* par le marquis de Vogüé. 2 vol. in-18; Honoré Champion.

d'un si érudit archéologue pour ressusciter des ruines vivaroises la famille qui, de ses cantons ardéchois, est venue de si bonne heure à la France, — pour le plus grand profit du pays.

***

Venue à la France, ai-je écrit. Le Vivarais, comme toute la vallée du Rhône, était en effet encore au début du XIIIe siècle, sous la suzeraineté, à la vérité abusive et nominale, du Saint-Empire, et ce sera précisément un Vogüé, évêque et comte de Viviers qui, du vivant du saint roi Louis, rompra avec l'empereur Hohenstaufen pour « aller à France » et y entraîner sa province. Dès lors les Vogüé qui se sont donnés ne se reprendront point. Ils seront, entre Provence et Languedoc, parmi les meilleurs défenseurs de cette France alors incarnée dans le roi capétien. Ils serviront roi et pays de toutes les façons. Envoyant aux armées leurs fils et s'y rendant eux-mêmes, ils fourniront au pays des soldats solides et vaillans; mais, plus utilement encore, ils serviront le Roi chez eux.

Ce qui en effet les distinguera, c'est que ce seront essentiellement des terriens enracinés. Arrondissant le domaine, ils paraissent l'avoir amoureusement fait valoir. Ils aimeront tous cette terre où sont leurs racines et d'où seule la Révolution les pourra déraciner. Chefs d'un domaine rural tous les jours agrandi, ils demanderont à la terre de les payer de leur amour : elle les paiera non seulement de biens, mais de vertus utiles. La terre donne la force et conseille la raison : les Vogüé seront une race forte et raisonnable. Et cela déjà est merveilleux. La raison qu'ils puisaient dans le contact de leur terre et de leurs tenanciers leur prêchait d'autre part la tolérance. Nous verrons qu'à l'heure où la nation se divisera, au XVIe siècle, un Vogüé, tout naturellement, s'assignera la tâche de pacifier les esprits, et, tout en restant immuablement fidèle à sa foi et à son roi, d'accorder les âmes. Et comme, dès le XIIIe siècle, cet esprit de sagesse les distinguait, ils avaient gagné les cœurs et conquis l'influence qu'assure une bonté sans faiblesse.

Cette influence, les Vogüé la mettront au service du roi lointain. Un loyalisme instinctif, — c'est un des traits qui m'ont le plus vivement frappé, — leur fera toujours discerner, au milieu des crises les plus affolantes, où est le parti de France. D'ailleurs aucune ambition, aucune tentation d'intriguer. Du lieutenant

général de Vogüé, Dumouriez écrira que ce soldat sut « ne se jamais mêler aux cabales. » Il était dans la tradition de la maison qui, se garant des « cabales, » s'était élevée sans brigues et avait vécu sans autre passion qu'un dévouement éclairé à la France.

Spectacle réconfortant que celui-là. M. de Vogüé a bien fait de le mettre sous nos yeux. « Notre histoire, écrit-il, n'a rien d'exceptionnel : c'est celle de cent familles nées sur le sol des anciennes provinces, y grandissant par les voies normales, y collaborant modestement, avec des chances diverses, au long enfantement de la patrie française. » L'historien dit vrai : s'il y a assurément quelque chose d'exceptionnel dans la continuité même de cette traditionnelle collaboration, il est bien certain que dans toutes les provinces de telles familles existèrent. Leur histoire éclaire celle de la France et explique la fortune singulière de la dynastie. On se demande comment dix fois celle-ci ne succomba point avec le pays dans les convulsions politiques qui, du XIIIe au XVIIe siècle, semblèrent menacer l'un et l'autre. C'était parce qu'il y avait, dans le royaume, des hommes à la mode de Vogüé.

Et c'est l'intérêt de ce livre.

***

Le coin de province où s'éleva la maison, le Vivarais offre à ses habitans un ciel tempéré et un sol encourageant. Cette terre heureuse et ce climat modéré conseillent la modération, tout en récompensant le travail. Les Vogüé sont les hommes de cette terre. Ils la représentent. Elle les a façonnés.

Le bourg de *Vogorium*, — le Vogüé d'aujourd'hui, — s'était bâti sur la voie romaine qui, venant de la vallée du Rhône, s'acheminait vers les Cévennes. Très anciennement des seigneurs y élevèrent leur tour, — peut-être à l'époque où les partages de l'Empire Carolingien mettaient momentanément et fort bizarrement ces pays celto-latins sous la suzeraineté du Saint-Empire et où l'instauration lente du régime féodal faisait, d'autre part, de l'évêque de Viviers, le suzerain plus immédiat de cette petite province.

Ce n'est cependant qu'en 1084 qu'un acte de donation signale l'existence de Bertrand de Vogüé et de sa femme Bertrande. En 1206, un second acte nous montre quatre *co-seigneurs* de Vogüé prêtant serment pour le fief indivis (suivant l'usage de l'époque) à

l'évêque comte. Cette indivision pesant sur le domaine patrimonial dut paraître trop gênante à l'un des co-seigneurs, Raymond, qui acquit, à une lieue de Vogüé, dans une gorge sauvage et sur un rocher isolé, ce nid d'aigle paradoxalement appelé Rochecolombe dont M. le marquis de Vogüé, mettant une plume charmante au service de sa science archéologique, nous fait une description qui eût ravi d'aise Victor Hugo. Celui-ci eût sans hésiter mis de toutes pièces au fond d'une de ses scènes ce noir donjon à la forte porte de fer, planté sur sa falaise cévenole, tandis que le village « dévale comme une avalanche de pierres » jusqu'au torrent qu'on ne peut franchir que par un pont étroit, seul accès à la porte des souterrains.

Rochecolombe restera le siège favori et la résidence ordinaire des Vogüé jusqu'à l'heure où ils regagneront Vogüé, rendu à un seul maître et devenu le centre d'un domaine arrondi. La romantique Rochecolombe représente bien une phase de l'histoire; Vogüé, avec son exploitation rurale, en caractérisera une autre; l'hôtel de Vogüé à Aubenas en évoquera une troisième. Le vieux Rochecolombe, c'est « l'image saisissante de l'association féodale, le manoir protégeant la chaumière, la chaumière nourrissant le manoir. Entre l'un et l'autre, ajoute l'historien, les rapports ont toujours été bons : nos modestes annales n'enregistrent aucune trace de violence : le temps seul a eu raison de l'association. »

C'est du haut de Rochecolombe que les Vogüé virent se jouer autour d'eux le drame albigeois. On sait assez comment l'hérésie albigeoise, après avoir divisé le Midi, provoqua l'intervention des seigneurs du Nord, soldats en principe de la Papauté contre l'hétérodoxie, en fait fourriers du roi de France dans les pays de langue d'oc : la « croisade » ne profita qu'à ce politique consommé que fut Philippe-Auguste.

Les Vogüé étaient, d'instinct, orthodoxes. A l'heure où bien des évêques même du Midi avaient paru pencher vers l'hérésie et y tomber, un Vogüé, homme d'Église, devenu évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, s'était énergiquement prononcé, contre l'hérésie encore triomphante, en faveur du Saint-Siège outragé. Cet évêque Geoffroi, par là même, marqua sa place dans l'événement et, partant, garde de l'importance dans la famille. On possède son sceau où son effigie est visible : « notre plus ancien portrait de famille, » écrit M. de Vogüé.

Peut-être ce prélat n'avait-il pas entrevu la conséquence de la réaction anti-albigeoise : il parut même l'avoir redoutée après coup. C'était l'apparition dans les pays de langue d'oc des agens du roi de France. Tout portait alors les rois de Paris vers le Midi et bientôt le Midi vers les rois de Paris. De ce dernier fait je n'en veux qu'une preuve. Alors que Geoffroi s'était encore tourné vers la maison de Hohenstaufen, son petit-neveu Arnaud de Vogüé, devenu évêque de Viviers, est de ceux qui délibérément rompent avec le petit-fils de Barberousse. S'arracher à la suzeraineté de l'Empire, c'était se jeter dans les bras du roi de France. Le Roi attirait : il s'appelait Louis IX le Saint. L'ombre du chêne de Vincennes s'étendait tous les jours davantage. Les Vogüé venaient avec Arnaud au souverain qui, en face de l'Empire croulant, mettait si haut la France. C'étaient de précieux sujets qui venaient à celle-ci.

Ils l'étaient d'autant plus que Raymond de Vogüé (1166) venait, en reconstituant le domaine, d'accroître singulièrement son influence. Rachetant tout ce qui, autour du château des aïeux, avait été aliéné, ainsi que les droits de ses cousins sur le château lui-même, il avait restauré le fief en sa plénitude et, sans abandonner encore Rochecolombe, il avait refait de Vogüé le centre d'un domaine relativement considérable.

J'aimerais pouvoir reproduire ici la page émouvante qu'à cet instant de sa chronique, M. de Vogüé consacre à la terre des aïeux. C'est le récit de la première visite que, déraciné maintenant du Vivarais, l'historien fit, le cœur en émoi, aux lieux où, six cents ans, avait vécu sa famille. Rien qui, en cette page, sente la littérature. On y voit vibrer une âme très noble et s'illuminer encore un esprit nourri des souvenirs de sa race. Tous ressuscitent dans ce cadre, tous vivent à nos yeux. Je ne connais qu'une page aussi belle, c'est celle où, dans une autre partie du livre, l'historien parle des femmes qui se sont succédé à Rochecolombe, puis à Vogüé. C'est une pensée touchante que ce tribut d'hommages à celles qui, pendant que les seigneurs de Vogüé remplissaient leurs missions d'administrateurs du domaine, de représentans de la province et de soldats de France, restaient les gardiennes du foyer, les éducatrices des enfans, les pieuses et précieuses matrones qui remplirent elles aussi leur tâche, modestement, vertueusement, concourant, par leur sagesse embellie de grâce, à l'édification de « la maison. »

La première de toutes, Guillemette de Laudun avait puissamment soutenu son mari Raymond II dans sa longue tâche. Lorsque celui-ci mourut, chargé d'années, le domaine reconstitué permettait aux Vogüé, tirés de pair, de jouer un rôle important dans la petite province. Il avait, des premiers, affranchi ses serfs et s'était par là valu un surcroît de popularité, si bien qu'à l'heure où Arnaud de Vogüé, évêque de Viviers, amenait le Vivarais à la couronne des lys, ce n'étaient pas des seigneurs insignifians que les neveux voués par lui du même coup au service de la douce France.

***

Les trois seigneurs qui, de 1320 à 1417, se succèdent dans le fief, se contentent, à la vérité, de bien servir le Roi, sur place, tout en arrondissant le domaine par d'honnêtes travaux. Paris leur paraissait loin et d'ailleurs, en dépit des premiers désastres de la guerre avec l'Anglais, le Roi ne semble pas encore si menacé que, de cantons si lointains, il soit nécessaire qu'accoure sa chevalerie. Les Vogüé, dévoués sans ambition à la France, l'assoient dans leur province récemment annexée.

Mais viennent les grands troubles et pour la Monarchie des lys les grands périls, le seigneur de Vogüé dépendra l'épée du croc. C'est Pierre IV, arrière-petit-fils de Raymond II, qui, à l'appel du Roi, part pour Paris. Il y est le 24 janvier 1416. Dans cette chronique épique, la première arrivée d'un Vogüé à Paris me paraît un épisode particulièrement émouvant. Qu'on songe que, dès lors et pendant quatre siècles, sans cesse, contre les ennemis du royaume, des Vogüé viendront semblablement de leurs Cévennes mettre leur épée au service du Roi. Lourde épée de fer de Pierre IV qui va pourfendre l'Anglais du XVe siècle, fine épée d'acier de Charles de Vogüé qui, au XVIIIe, désignera aux habits bleus de France Autrichiens et Prussiens à enfoncer, vous êtes de la même trempe. Sur votre lame je vois gravée la devise qui sera celle d'un des vôtres : *Vigilantia et fortitudine*. Pierre IV vint mettre ces deux qualités maîtresses à la disposition du roi Charles VI. Pauvre roi ! Il aurait grand besoin que tous autour de lui fussent vigilans et courageux. Car tout l'abandonne. Et, de Paris aux plus lointaines provinces, c'est une mêlée confuse où s'obscurcit la conscience nationale, où semble près de sombrer l'âme d'un pays.

Pierre de Vogüé est trop petit seigneur pour pouvoir jouer un rôle très marquant en ce drame. Il joue celui qui, toujours, sera celui de sa race. Loyaliste d'instinct, il va droit à ce qui lui paraît la cause nationale. Encore que le Midi soit, — paradoxalement, — en partie « bourguignon, » lui se déclare sans ambage contre le Bourguignon allié de l'étranger. Il bataille quelque temps parmi les fidèles du roi Valois. Et lorsque la prodigieuse intervention d'une fille du peuple, issue des marches de Lorraine, a rétabli la fortune du roi Charles VII, il sent que sa place est maintenant dans son canton cévenol. Ce n'est pas tout en effet que le « gentil roy » soit sacré à Reims ; ce n'est même pas tout qu'il soit rentré dans sa capitale. Toute la France, du Nord au Sud, est subversée ; telle province est encore pour Bourgogne, telle autre pour France. Le Languedoc a, en grande majorité, abandonné la cause royale, mais sur son flanc une petite province reste fidèle. C'est que les gentilshommes de cette province appuient le roi Valois contre les alliés du roi Lancastre et, au premier rang, Pierre revenu du Nord, où il a servi par l'épée, dans les cantons ardéchois où il sert encore, où il sert toujours. Et le petit Vivarais fait beaucoup pour ramener le grand Languedoc à la fidélité.

En février 1437, le Roi restauré apparaît dans ce Midi mal pacifié encore. Charles vient lui-même présider les États du Languedoc auxquels, « pour la guerre et la défense du royaume, » (car l'Anglais n'est point encore chassé de partout) il demande « une *ayde* extraordinaire, » — impôt que chacun paiera, nouvelle forme du « service. » L'*ayde* est votée et naturellement Pierre de Vogüé est tout désigné pour le nouveau service : il sera un des « *élus* » qui procéderont à la levée de l'*ayde*.

Il est d'autant plus désigné que son influence a grandi avec sa fortune. Cette fortune, elle continue à se traduire en acquisitions terriennes. Ce soldat de la guerre anglaise, cet élu des États du Languedoc reste ce qu'étaient avant tout ses pères : un homme de la terre. « Prés et terres à Saint-Maurice, à Lanas, dans la vallée de l'Auzon et celle de l'Ibie viennent s'ajouter au domaine et augmenter sa surface exploitable : cens et rentes, inféodations diverses, viennent accroître ses revenus en argent. »

Comme ses ancêtres encore, Pierre entretient de cordiales relations avec ses tenanciers et aussi avec cette « oligarchie

rurale » dont l'historien signale avec raison la constitution en ces jours du xve siècle; car une véritable bourgeoisie campagnarde, dès cette époque, traite presque de puissance à puissance avec les seigneurs : une scène pittoresque qui a pour théâtre la petite place de Rochecolombe nous montre Pierre échangeant des signatures avec les descendans des anciens serfs de son domaine tandis qu'interviennent ces hommes de loi des petites villes voisines dont les descendans parviendront bien vite aux hauts emplois, à « la robe, » bientôt à « l'épée. »

La terre rapproche ceux qui l'aiment. Pierre de Vogüé est le type du « bon seigneur » veillant au bien de tous. N'est-ce pas lui qui, à Vogüé, entreprend de bâtir un pont auquel tout le monde aspire, à ce point que le légat du Pape intervient pour accorder de larges indulgences à qui collaborera à sa construction? Heureux temps où la main-d'œuvre se pouvait payer de cette monnaie!

Quoi qu'il en soit, on comprend de quelle influence jouissait ce vieillard et combien, par le seul rayonnement de son loyalisme, l'ancien soldat de la guerre de Cent Ans pouvait encore servir son Roi.

De 1469 à 1555, on voit ses fils et petits-fils Antoine et Jean continuer son œuvre, fortifiant leur maison, arrondissant leurs terres, administrant leur bien et élevant leurs enfans. Ceux-ci sont fort nombreux. Antoine a eu dix enfans; Jean son fils en a onze; Guillaume de Vogüé, fils de Jean, en aura neuf et son fils Melchior autant, en attendant (au xviie siècle) les dix enfans de Georges, les onze enfans de Melchior II, les dix-neuf enfans de Cérice-François. Tels chiffres nous étonnent : ils n'étonnaient pas alors. Les Vogüé et leurs contemporains avaient devant les yeux le *Croissez et multipliez-vous*, et leur foi ne leur permettait pas sur ce point comme sur aucun autre la moindre défaillance.

Antoine s'étant absorbé dans les soins domestiques et l'éducation de sa petite tribu, ses fils furent appelés à des services plus actifs. Voici que de nouveau, mandés par le Roi, les Vogüé ceignent l'épée.

Ce sont guerres de conquête qui se préparent. La France a chassé l'Anglais sous Charles VII : elle s'est, sous la main de fer de Louis XI, constituée en puissante nation par la réunion des grands fiefs; ramassé sous la main du Roi, le pays est prêt à s'élancer. Il s'élance. Il court, — en attendant le Rhin, — vers

les Pyrénées et les Alpes. Aux Pyrénées, c'est Jean de Vogüé qui, en 1503, sous le maréchal de Rieux, contribue à la conquête du Roussillon. Et au delà des Alpes où toute la noblesse française paie le tribut du sang, deux Vogüé, ses frères, Louis et Blaise, connaissent les grandes aventures; belles batailles où Bayard se distingue, chevauchées sur les grandes routes ensoleillées, réceptions délicieuses dans les villes blanches, tous les épisodes de ces merveilleuses et funestes guerres d'Italie, les Vogüé sans doute les vécurent. Louis y resta, tué, dit l'épitaphe de son tombeau, *in exercitu belli ultra montes*, probablement dans cette glorieuse journée de Marignan qui, un instant, mit en Italie et dans la Chrétienté la France au pinacle.

Mais c'est lorsque François Ier et Charles-Quint s'affrontent qu'aucun Français bien né ne peut rester enfermé dans sa maison. La lutte n'est point, quoi qu'on ait dit, entre deux princes jaloux; il s'agit, pour la France, de garder son rang dans le monde que tend à absorber la maison rivale. François Ier appelle en 1532 « le ban et l'arrière-ban : » Jean laisse là ses onze enfans, presque tous mineurs, pour courir se mettre au service du Roi, en Piémont, et ne revient s'asseoir au foyer de Vogüé que lorsque le Roi et le pays le permettent.

Désormais, il y aura presque toujours un, deux, trois Vogüé dans nos armées. L'épée ne reste plus au croc. Aux ennemis du dehors va se joindre derechef l'ennemi de l'intérieur.

***

Ce fut encore une période horriblement critique de notre histoire que celle qui vit l'effroyable tourmente des guerres de religion. La France, dès la première moitié du XVIe siècle, se coupa en deux. Et pas une province n'échappa à la guerre civile.

Un Vogüé, traditionnellement, en de telles occurrences se dit : « Où est la France? » En ces siècles encore, la France était avec le Roi. Les Vogüé se rangèrent du côté catholique, qui était le côté du Roi.

Lorsque la tourmente se déchaîna, le Midi (l'Albigeois est toujours debout) fut, plus qu'aucune province, emporté dans le cyclone : le Vivarais fut comme submergé. De Paris aucun secours n'était à attendre. La guerre civile se déchaînait dans vingt provinces, cent cantons et mille bourgs, et c'était sur place qu'il fallait résister.

Guillaume de Vogüé se substitua, dans ses cantons, à l'autorité royale absente. On s'entendit entre gentilshommes catholiques, en octobre 1562, pour organiser la résistance. Dès l'abord, Guillaume a sa politique. S'il s'est fermement prononcé pour les catholiques, il n'éprouve jamais devant les répressions et les représailles la sombre joie des fanatiques des deux camps. Son voisin, le baron des Adrets, terrorise les populations catholiques; Vogüé doit avoir horreur de ce bourreau, mais il semble bien qu'il désapprouva ses émules catholiques. Son rêve est, puisque aussi bien le protestantisme s'est implanté, qu'on le laisse vivre, mais en le désarmant. En somme, vingt-cinq ans avant l'avènement du bon roi Henri, Guillaume de Vogüé pense à l'accord nécessaire, et c'est la connaissance de tels faits qui fait comprendre comment finalement put triompher le Béarnais. Il répondit aux vœux secrets de mille cœurs loyaux qu'éclairait une sage raison.

Je ne saurais ici entrer dans le détail de la guerre qui, dans le Vivarais comme dans toute la France, fut plus souvent marquée d'escarmouches que de batailles. Guillaume batailla. Mais il négocia plus encore. C'est à force de tentatives conciliatrices qu'il aboutit à l'acte du 5 février 1576 qui pacifia un instant la province en reconnaissant le principe de la dualité.

L'accord auquel Guillaume avait travaillé était prématuré. Peu pratique par certains côtés, il demandait, en tout cas, pour durer, un esprit de conciliation qui n'était guère dans les cœurs. Il n'en va pas moins que la tentative est intéressante, indice de cette mentalité qui, rare encore en 1576, va gagner tant de cerveaux, que, vingt-cinq ans après, on la verra courir des pages de la *Satire Ménippée* aux édits d'un roi de France.

Telle mentalité disposait peu, on en conviendra, Guillaume à subir ce qu'un vieil historien appelait « l'esprit de la Ligue. » La *Ligue*, qui se justifie par certains côtés, n'était, après quelques années d'existence, qu'une nouvelle machine de guerre, montée cette fois dans le camp catholique, contre le trône de France. Vogüé n'avait pas attendu que ce caractère éclatât pour le pénétrer. C'étaient des factieux qu'il avait combattus dans les huguenots, ce n'était point pour s'enrôler parmi d'autres factieux.

En attendant que triomphât la politique d'apaisement, il continua à y travailler. Tolérance ne doit cependant jamais être synonyme de faiblesse; Vogüé le montra bien quand, ayant

gardé entre le protestant Montmorency et le ligueur Joyeuse, qui dans la vallée du Rhône s'affrontaient, une certaine neutralité, il reprenait vigoureusement, en février 1587, Aubenas, un instant occupé par les huguenots. Mais dans la réunion de Vogüé, en janvier 1587, il avait de nouveau travaillé à l'accord, et il y travaillait encore quand Henri IV, porté au trône par l'assassinat de Henri III, vint en augmenter les chances.

Guillaume fut de ceux qui n'hésitèrent pas à reconnaître l'héritier légitime avec l'espoir qu'avant peu le Béarnais reviendrait à la religion de ses pères. De Rochecolombe où, le 1er octobre 1591, une conférence essayait encore de rétablir la concorde, aux États de Vivarais qui, en 1594, se déclaraient favorables à l'apaisement, Vogüé précédait le nouveau Roi. Le 27 juillet 1594, à Viviers, le vieux seigneur avait la satisfaction de voir l'accord enfin conclu. De quelle main joyeuse il dut apposer sa signature sous celle du représentant d'Henri IV, « récompense de trente-deux années de labeur assidu, » écrit son descendant. Beau, noble, fécond labeur qui, sans lui avoir fait un instant abandonner la défense de sa foi et le respect de l'autorité royale, avait constamment visé à réconcilier des Français dans une réciproque tolérance.

***

Melchior de Vogüé, son fils, devait bénéficier de ce labeur. La famille était aussi respectée du peuple que bien vue du Roi. En souvenir des services du vieux Guillaume disparu, Henri IV avait jeté sur les épaules du nouveau seigneur le collier de Saint-Michel, et tout le Vivarais s'en était réjoui. Melchior cependant s'était remis à l'administration du domaine. Henri restaurait la France : Melchior restaurait Vogüé. Il était décidément descendu de Rochecolombe et avait rétabli dans Vogüé la résidence habituelle du seigneur. Il était là au centre du domaine et en dirigeait l'exploitation. C'était à un de ces momens magnifiques où, après de grandes épreuves, on voit, dans notre prodigieuse histoire, la France renaître, plus belle, plus riche, plus forte que devant. Un voisin des Vogüé, Olivier de Serres enseignait aux Français le retour à la terre. Les Vogüé étaient trop foncièrement terriens pour avoir besoin de ses leçons : mais ils n'en participaient que plus allégrement au mouvement général

de résurrection française; l'épée à peine remise au fourreau, ils empoignaient le manche de la charrue.

Ils restaient cependant à tous égards fidèles. On le savait à Paris, témoin la touchante lettre que, lors des troubles de la minorité de Louis XIII, la Régente adressait à Melchior pour l'appeler à la défense du petit Roi. Le seigneur partit pour Paris où, après quinze jours de voyage (le temps qu'il faut pour aller aujourd'hui à l'autre bout du monde), il venait de s'installer dans la petite rue de Champfleury à l'ombre du Louvre royal, ce qui était symbolique. Il retrempa là (en était-il besoin?) son dévouement, si bien que, revenu chez lui, il parut plus que jamais le champion né de la cause royale envers et contre tous.

Il le montra bien en deux occasions.

La première lui fut fournie derechef par les protestans. En 1620, ceux de la vallée du Rhône se soulevaient. L'incendie pouvait gagner. Melchior se met à la tête du régiment de Rochecolombe, sous les ordres de Montmorency, gouverneur pour le Roi du Languedoc. Courant au secours de Montmorency en fort mauvais arroi devant Vallon, « M. de Rochecolombe » (ainsi qu'on l'appelle) rétablissait le combat par une audacieuse charge lorsqu'il aperçut son fils aîné Guillaume qui, atteint d'une balle en pleine poitrine, roulait de son cheval, mourant. On ne peut arrêter le mouvement. Melchior, sans s'arrêter lui-même, bouleversé cependant d'émotion, se penche, criant au mourant : « Mon fils! pense à Dieu!... » puis, à ses soldats : « Ce n'est qu'un homme mort... Vengeons-le!... En avant! » Une heure après, la journée gagnée, le seigneur de Vogüé, sur le corps de son premier né, fondait en larmes, « se consolant de sa perte, dit le chroniqueur contemporain, par la gloire d'une si belle mort. » Je connais peu de scènes qui vaillent celle où se révèle, dans ce gentilhomme du XVIIe siècle, l'âme d'un Spartiate avec la conscience d'un chrétien.

Marcher contre des factieux, ennemis de sa foi et du Roi, cela était peu de chose. Il était autrement dur de se prononcer contre un ami, jeté dans la rébellion par la dureté d'un grand ministre.

En 1632, Montmorency lève le drapeau de la révolte. Il donna rendez-vous près de Vogüé à la noblesse qu'il entendait entraîner. « Il s'adressa d'abord à Melchior de Vogüé, raconte un chroniqueur qui est de la maison, mais cet homme vertueux et

qui savait jusqu'à quel point l'amitié la plus étroite doit aller et qu'elle ne peut engager à rien faire contre son honneur *ni contre l'exacte fidélité au Roi, répondit « qu'il se flattoit qu'il étoit persuadé qu'il sacrifieroit pour lui, avec le plus grand plaisir, et ses biens et sa vie, en toute autre occasion, mais que, voyant avec douleur que, sous de vains prétextes, il avoit pris un parti opposé à son devoir, il ne pouvoit en aucune façon suivre un exemple aussi funeste.* »

Cette attitude enleva à Montmorency foule de partisans. Vogüé ne marcha pas contre son malheureux ami, mais, intransigeant sur ces questions de loyalisme, il entendit que son fils participât, dans les troupes du Roi, à la répression qui, on le sait, se devait terminer par la mort de l'illustre rebelle.

En récompense de quoi, Richelieu, ayant prescrit de raser les donjons, le « châtelet » de Vogüé fut, en dépit des protestations de Melchior, compris dans la mesure. Qu'importaient la tyrannie et l'ingratitude d'un grand ministre ? C'était la majesté royale qu'il apercevait derrière la pourpre du Cardinal. Melchior se soumit, étant de ces âmes nobles que leurs propres querelles touchent moins que le souci intransigeant de l'honneur.

***

Une ère s'ouvrait cependant où, pour le plus grand dam du royaume, la noblesse s'allait laisser *déraciner*. Versailles se bâtirait où Louis XIV entendrait voir accourir sa bonne noblesse, ornement du trône.

Les Vogüé allaient-ils se laisser arracher à cette terre vivaroise qui, depuis des siècles, méritait leur amour et faisait leur force ? D'avance le lecteur hésite à le penser.

Ils restèrent provinciaux. A la mort de son père, en 1643, Georges de Vogüé, encore qu'il eût gagné dans les armées le grade de mestre de camp, a remis l'épée au mur et s'est fait agriculteur. Il a envoyé son fils Melchior batailler, de 1656 à 1661, pour le Roi sous le marquis de la Fare en Italie, puis, pour le Roi encore, contre les corsaires barbaresques en 1664 ; il laisse son frère Charles, chevalier de Malte, partir sous Beaufort contre Candie où une balle turque le met à mal ; lui, cependant, se partage entre le domaine à gérer, les enfans à élever et sa nouvelle charge de bailli du Bas-Vivarais à administrer pour le plus grand bien du pays. C'est lui qui, en 1669, commencera

le premier de ces *livres de raison* qui, poursuivis cent vingt ans par lui et ses descendans, fourniront à leur historien les précieux documens que l'on pense. A travers ces vénérables *livres* (que M. le marquis de Vogüé décrit d'une plume émue), on voit se succéder tous les événemens de famille, mais sans cesse revient la mention d'une acquisition ou d'un établissement : Georges crée des prairies, des vignes, des vergers, il achète des moulins ; il fait profiter ses voisins et ses tenanciers de ses provisions de semence ; il enrichit le pays tout en s'enrichissant. De quel amour il doit chérir une terre qui le nourrit, mais que chaque jour il rend plus féconde et plus belle !

Voici cependant que le Roi l'appelle ? A la Cour ? Non : il ne partirait pas si vite. A la guerre ! Il y court, laissant là prés, vignes, moulins. Lui et ses frères, sous le commandement de Turenne, prennent une part glorieuse à la guerre de Hollande où l'agriculteur de tout à l'heure commande la cavalerie légère. Seulement, la guerre finie, le guerrier se refait cultivateur.

***

Ils seront tous ainsi. En vain autour d'eux le monde change. Ils prennent simplement des nouvelles modes ce qu'il leur convient d'en prendre. Les fils de Georges sont élevés au collège des Quatre-Nations à Paris et goûteront de telle façon aux plaisirs de la capitale qu'il faudra que le bon abbé de Pommerols rassure leur mère en des lettres bien amusantes. Mais l'aîné, Cérice-François, après une campagne dans le régiment du Roi en 1703, consent bien volontiers à recevoir des mains de ses parens une femme qui le ramène à sa province où « il sera heureux et aura beaucoup d'enfans, » — dix-neuf, à bien compter. Et le voici qui, maître de Vogüé, joindra l'industrie et le commerce à l'agriculture, fondant une verrerie après une scierie et exploitant les sources de Vals, situées dans son domaine. Heureuse circonstance ! Car lorsqu'en 1730, il faudra acheter une compagnie à François dans le régiment d'Armenonville, une lieutenance à Félix dans le Maine-Infanterie, l'intendant Dupuy partira pour Paris emportant, avec 2000 livres, vingt caisses d'eau de Vals. En dernière analyse, tout aboutit à permettre à des Vogüé de répandre leur sang sur les champs de bataille.

Charles de Vogüé fut le plus illustre soldat de la famille. De 1733 à 1782, il portera l'épée ; d'Italie où, sous Villars, il combat

en 1733, à l'Allemagne où, durant les deux grandes guerres du règne de Louis XV, il franchira les grades jusqu'à commander en chef l'armée française, il illustre le nom en dix rencontres. La plus tragique fut, pour lui, la journée de Minden, le 1er avril 1759. Il y commande l'aile droite de l'armée. Tandis qu'il en dirige les mouvemens, il voit ses deux fils tomber sur le champ de bataille. Comme, au siècle précédent, son ancêtre Melchior, il ne saurait arrêter la bataille et, le cœur déchiré, il fait jusqu'au bout bravement son devoir. Ses fils ont disparu. Le père, le soir même, écrit à son troisième fils, le « petit abbé de Vogüé, » de quitter le séminaire pour venir prendre, au service du Roi, la place de ses deux frères tenus pour morts.

Ils ne l'étaient pas et en revinrent. L'abbé resta au séminaire. Lorsque, devenu évêque de Dijon, Mgr de Vogüé menait, entre ses livres et une aimable société, une vie élégante et facile, qui sait s'il ne regrettait point parfois la cuirasse qui avait failli si vite remplacer le petit collet et s'il n'eût pas donné sa crosse et sa mitre pour le cordon bleu que son père, en fin de carrière, devait décrocher à la pointe de l'épée?

***

Je ne m'arrête point à ces derniers Vogüé d'ancien régime. Le lieutenant général de Vogüé, devenu gouverneur de Strasbourg, puis gouverneur de Provence, revêtu du cordon bleu et de l'ordre du Saint-Esprit, allait recevoir le bâton de maréchal quand il mourut en 1782.

Si, d'Alsace et de Provence, Charles n'avait cessé de revenir à Aubenas où, de Vogüé, la famille avait transporté, en des murs plus modernes, sa résidence nouvelle, à plus forte raison Cérice, sorti de l'armée avec le grade de maréchal de camp, avait-il repris sa place de grand propriétaire séant au centre de son domaine provincial. La Cour ne l'arracha pas à cette terre, mais c'est la confiance même des électeurs qui l'en éloigna en mai 1789.

Dès les premières heures de cette année fatidique, il avait, sans tomber dans l'utopie, envisagé qu'une ère nouvelle s'ouvrait. Dans les assemblées électorales du Bas-Vivarais, il avait, le premier, prononcé les paroles qu'attendaient d'un Vogüé ses amis des trois ordres. Après avoir déclaré, le 26 mars, dans l'assemblée de Villeneuve-de-Berg que la noblesse avait décidé de « supporter en parfaite égalité et chacun proportionnellement

à sa fortune, tous les impôts pécuniaires, » il avait, le 2 avril, adressé au président du Tiers une lettre où il renonçait d'avance « à tous les privilèges dont il jouissait à cause de ses baronnies, » sacrifice accueilli par les acclamations de toute la réunion. En travaillant d'autre part à l'accord des trois ordres, Cérice restait, nous le savons, dans la tradition de sa maison. Son aïeul du XVIe siècle, Guillaume, avait dû concilier des Français divisés après la bataille : son descendant essayait maintenant d'éviter la bataille en faisant noblement aux circonstances la part que lui paraissaient exiger tout à la fois le cœur et la raison.

C'est pourquoi sans doute, deux ans après, un député du Tiers vivarois incitait, dans une lettre incendiaire, le peuple de Villeneuve-de-Berg et autres lieux, à détruire les châteaux de son collègue Vogüé, notoire contre-révolutionnaire. Le futur baron Boissy d'Anglas encourageait le souverain populaire à se montrer plus ingrat encore que Richelieu lorsqu'il rasait le châtelet de Vogüé.

Si un Boissy d'Anglas en est là en 1791, on pense si les bandes révolutionnaires respecteront le domaine. Nul n'était plus que le comte de Vogüé autorisé à émigrer. Il ne le fit cependant qu'à toute extrémité, après la chute du trône qui lui parut, à tort, la fin de la France. Il fut de cette dernière équipe d'émigrés qui, bien différente des premières, ne sortit de la maison que lorsque déjà tout brûlait autour d'eux. Que, dans l'espoir d'étouffer l'incendie, l'ancien maréchal de camp se soit jeté dans l'armée des princes, rien là ne peut nous étonner. Les Vogüé avaient, depuis six siècles, incarné dans le Roi l'idée française. Au moment où le Roi, déchu et captif, allait être jeté à la guillotine, on comprend qu'ils aient cherché, avant toute chose, le moyen de le sauver *per fas et nefas*. On ne rompt pas en un jour des liens qu'ont noués six cents ans.

Lorsque, douze ans plus tard, n'ayant bien, semble-t-il, gagné à l'Émigration qu'un surcroît de haine pour l'étranger, Cérice de Vogüé rentra en France, le domaine n'existait plus. La terre lentement assemblée était aliénée et dispersée. Les descendans de l'Émigré, entraînés par le mariage de Charles, son fils, vers d'autres provinces, Bourgogne et Berry, s'y allaient transplanter. Des ruines de Rochecolombe aux noires rues d'Aubenas, la Maison de Vogüé disparaît.

***

Une telle race ne meurt pas.

Celle-là allait, durant le nouveau siècle, pousser de vigoureux rejetons.

Se rappelle-t-on ces deux frères qui, le 1er avril 1759, à Minden, tombaient sous les yeux de leur vaillant père? De l'un et de l'autre sont sorties ces deux branches parallèles de Vogüé, chargées aujourd'hui de fleurs et de fruits superbes.

Des assemblées politiques et des académies aux champs de bataille, des Vogüé parviennent encore à illustrer leur race. Rien n'émeut plus que cette dernière ligne de la généalogie où j'aperçois de front les descendans des deux blessés de Minden. On dirait d'une ligne de bataille, après la bataille. Passant sur le front de cette ligne, je vois Robert, tué à Reichshoffen (1870), Joseph, tué à Loigny (1870), Henri, tué à Sedan (1870). Les autres, remettant l'épée au fourreau, travaillèrent au relèvement.

Naguère encore ils étaient deux qui, descendans des deux frères, se rencontraient à l'Académie française, l'éminent savant dont l'œuvre a fait toute la substance de cette étude, et cet autre, Eugène-Melchior de Vogüé, qui fut un des guides de ma jeunesse et à qui sans cesse ma pensée reconnaissante me ramène. Que de fois, retrouvant chez vingt Vogüé, ses ancêtres, ce mélange singulier de force et de finesse, de générosité et de raison, j'ai évoqué Eugène-Melchior de Vogüé! Le revoyant, j'eusse retrouvé cette lignée qu'aujourd'hui je connais mieux; mais à travers l'homme déjà, je devinais cette race.

Un jour qu'Eugène-Melchior de Vogüé venait, dans son cabinet, de déplorer la perte de quelques illusions, il craignit de m'avoir découragé. « Nous n'avons jamais le droit de penser que ce pays-ci ne se tirera pas de cette fange-là. Il en a vu et fait bien d'autres. Il nous a, cela est clair, à tout jamais interdit de douter de ses réveils. Aimez-le, servez-le... et vous verrez. »

Il était de la Maison. *Vigilantia et fortitudine :* vigilance et courage!

LOUIS MADELIN.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Riquet à la Houppe*, comédie féerique en quatre actes en vers par Théodore de Banville. — Théatre Sarah-Bernhardt : Reprise du *Bossu*, drame en cinq actes par Anicet Bourgeois et Paul Féval. — Théatre de l'Œuvre : *La Brebis égarée*, pièce en trois actes et un prologue par M. Francis Jammes. — Vaudeville : *Les Honneurs de la guerre*, comédie en trois actes par M. Maurice Hennequin. — Odéon : *La Rue du Sentier*, pièce en quatre actes par MM. Pierre Decourcelle et André Maurel.

Si *Peau d'Ane* m'était conté... C'est *Riquet à la Houppe*, conté par Banville, que nous a offert la Comédie-Française : nous y avons pris un plaisir extrême. Les contes qui ont bercé notre enfance nous sont restés chers. Combien de fois, au cours de la vie, n'avons-nous pas vu se vérifier les leçons qu'enferment leurs symboles charmans et légers ? Nous en aimons tout ensemble la sagesse et la fantaisie ; et, puisqu'ils sont toute poésie, il nous plaît qu'on y parle en vers. Des vers faciles, ingénieux, d'une langue souple et ductile, que ces vers soient de Banville ou de Rostand, c'est, au théâtre, la passion de tout public français : nous raffolons de ces jeux du rythme et de la rime qu'une longue tradition nous a rendus familiers.

Un décor de Belle au Bois dormant : château délabré, parc jadis dessiné par Le Nôtre, et dont les fleurs, dans une orgie de couleurs et de parfums, ont envahi toutes les allées, recouvert toutes les avenues, escaladé toutes les plates-bandes : sur ces vieux murs croulans courent des guirlandes de jeunes roses. La fée Diamant se rencontre avec la fée Cyprine dans ce lieu fait à souhait pour des conversations de fées qui ont à s'entretenir de leurs filleule et filleul. Ces jeunes gens ont toutes les qualités, sauf une, comme c'est l'usage pour les filleuls des fées, à qui toujours quelque mégère, qu'on avait négligé d'inviter au

baptême, a, par vengeance, jeté un mauvais sort. Riquet à la Houppe est spirituel, mais il est laid, plus que laid, épouvantablement laid. La princesse Rose est belle, mais elle est sotte; ce n'est point cette sottise qu'on rencontre assez souvent chez les belles personnes et que fait passer un joli visage : c'est une sottise à décourager un amoureux. Comment corriger cette double disgrâce? Les bonnes marraines qui, sous leur air d'éternelle jeunesse, sont de très vieilles personnes, et qui ont une longue expérience, savent un remède, et souverain. Que ce spirituel nabot se fasse aimer de cette beauté : il cessera d'être laid, dans le même temps qu'elle cessera d'être sotte. L'amour aura fait, d'un seul coup, ces deux miracles, ce qui n'est pas pour l'embarrasser. Tel est le plan que combinent les deux fées, et ce sera toute la pièce... Pareillement, dans les tragédies antiques, nous entendons, au prologue, converser des divinités rivales. Il apparaît ainsi que nous vivons nos destinées, mais que d'autres en tiennent le fil. Ces drames humains, où nous mettons tout notre cœur et qui nous coûtent tant de larmes, ne sont que des jeux divins.

Donc nous sommes à la cour familiale et falote où le roi Myrtil habite, dans la verdure et dans les fleurs, le château de la Misère. Il a pour conseiller son fou, comme il convient à un roi de légende. Et tous deux se lamentent sur le pitoyable état de leurs affaires. Dans le trésor, le vide absolu : nous manquons d'or vierge et d'argent monnayé. Pas d'argent, pas de courtisans. Les chiens eux-mêmes sont partis, sans doute ayant appris de leurs frères les rats qu'il faut quitter le bâtiment en détresse. Et pourtant ce n'est ni la misère, ni l'abandon qui causent au roi Myrtil son pire tourment. Tout le chagrin de sa vie ne lui vient que de sa fille, la princesse Rose. Vainement chacun s'accorde à vanter la beauté de la princesse, et vainement Clair de Lune en fait ce portrait ressemblant :

Sire, elle est belle comme le jour.
Joie et ravissement des yeux mortels, amour
De la lumière dont le baiser la caresse,
Son visage et son air sont d'une enchanteresse.
L'abeille sur sa lèvre irait prendre le miel.
Ses yeux mystérieux sont comme un profond ciel,
Et le tragique hiver cesse d'être morose,
En voyant les regards de la princesse Rose
Que la pervenche trouve aussi doux que les siens.

« Possible! répond le roi Myrtil; mais ma fille est bête comme une oie. »

Nous allons nous-mêmes en juger. La princesse Rose arrive, tenant

dans ses bras sa poupée qu'elle plaint d'être malade. Elle commence un conte de nain et de géant qui l'a émerveillée, et s'arrête au milieu sans en pouvoir jamais retrouver la fin. Est-ce là une sotte ? Non, mais plutôt une innocente. Elle a la raison d'un enfant de sept ans ; elle est en retard ; son intelligence n'est pas encore développée : ce n'est pas du tout la même chose que de posséder une de ces sottises épanouies, encombrantes et agressives, telles que nous en connaissons tous et qui sont incurables. Mais d'être trop jeune, c'est un mal dont chaque jour nous guérit. Le roi Myrtil a tort de se tant désoler. Lui non plus, ce bonhomme de roi, il n'est pas très intelligent. Serait-ce de lui que tient sa fille ?

Cependant arrive Riquet à la Houppe. « Qu'il est laid ! » s'écrie la princesse, et elle s'enfuit. « Qu'elle est belle ! » s'écrie Riquet, et il va conter sa peine aux arbres de la forêt, aux fleurs du buisson, aux vents qui l'iront dire aux dieux :

C'en est fait, ce triste cœur bat.
La fièvre me dévore et sous l'ombre des chênes
Je me traîne, lié par d'invisibles chaînes,
Et prisonnier de guerre et vaincu sans combat.
Hier encor je bravais l'adorable martyre
Qui me brûle et m'attire.
Toi qui m'as pris, amour, dans ton filet,
Dis, que faut-il que j'ose ?
A mon aspect on fuit, tant je suis laid,
Et je suis fou de la princesse Rose...

La princesse l'entend sans le voir, ce qui était précisément la scène à faire : les marraines fées savent leur métier, comme le savait M. Scribe. Elle l'entend qui vante la beauté de sa princesse et dépeint son propre tourment ; c'est ce qu'on dit toujours quand on aime et il n'y a rien d'autre à dire : on dit la même chose, parce que c'est toujours la même chose. D'entendre cette voix qui soupire et ces accens qui viennent du cœur, la princesse en est tout émue, et, quand Riquet reparaît à ses yeux, à travers quel voile l'aperçoit-elle ? mais elle ne le trouve plus si laid : l'amour l'a métamorphosé.

A vrai dire, le conte joue un peu sur les mots. Il prend ce mot d' « esprit » dans un sens assez spécial. L'esprit de Riquet à la Houppe consiste à bien parler des choses de l'amour ; c'est un esprit qu'on trouve souvent chez des hommes qui n'ont guère d'esprit, mais qui sont très amoureux. Avoir de l'esprit, c'est autre chose et qui ne vous fait pas toujours aimer. Le conteur narquois savait à quoi s'en

tenir, mais il a voulu insinuer qu'une femme ne résiste guère à la vanité d'être flattée, ni au trouble que verse en elle l'appel d'une tendresse passionnée... Au fait, est-ce que Cyrano de Bergerac n'avait pas lu Riquet à la Houppe? C'est fâcheux que les contes de Perrault n'eussent pas encore paru. Il y aurait appris, de son prédécesseur en difformité, que bien parler compte plus qu'être bien fait. Et ce n'est pas pour Christian, mais pour lui-même, qu'il aurait conquis, à la pointe des mots, le cœur de Roxane.

Cependant, une métamorphose s'opère chez la princesse : depuis qu'elle aime, il lui pousse de l'esprit. C'est pour tout son entourage une stupeur :

Qui l'eût cru, Clair de Lune? — Écuyer, qui l'eût dit?

Son père surtout n'en revient pas. Sa fille, — est-ce bien sa fille? — se moque des gens le plus agréablement du monde; elle fait des mots; elle trouve des images et des tropes. Elle qui de sa vie n'avait ouvert un livre, la voilà qui lit couramment et même entre les lignes. Elle joue du luth sans avoir jamais appris. Elle fait des vers et ce sont des vers parnassiens, où la rime est riche et d'où sont bannies les licences poétiques, suivant la meilleure doctrine du *Petit traité de Poésie française*. Un peu plus, et les bas de la princesse Rose seraient bleus...

Ici encore il me semble que le conteur emploie les mots dans un sens qui n'est pas celui où nous les entendons habituellement. Oui, l'amour donne de l'esprit aux filles, mais de cet esprit qui fait les affaires de leur amour. Agnès, qui est sotte, trouve dans son amour, ou dans son goût du plaisir, tout l'esprit qu'il lui faut pour berner Arnolphe et donner du contentement à Horace. Molière n'a point prétendu qu'elle devînt subitement artiste, critique, poète et musicienne : elle manque un peu trop de préparation. Mais c'est que *l'École des femmes* est une comédie de mœurs : *Riquet à la Houppe* n'est qu'un conte bleu.

Tant y a que les plus grands princes de la terre, apprenant qu'il existe une princesse riche d'esprit, de beauté, de vertu, et pauvre de dot, s'empressent de prétendre à sa main... Cela aussi me semble en dehors des usages et à l'encontre de toutes les traditions de la diplomatie. Ce n'est point au visage des princesses, ni à leur esprit que regardent les chancelleries, c'est à leurs mains pour savoir combien elles y apportent de provinces. Ainsi s'accroissent les Empires, grâce à de fructueuses alliances : *Felix Austria nube!*... Le prince d'Aragon, celui d'Illyrie et le prince du Maroc accourent où brille cette étoile. Ils

sont trois, et ils ont un nègre parmi eux, comme les trois Rois Mages. Mais la princesse les renvoie, eux, leurs complimens et leurs présens, à leur Aragon, à leur Illyrie et à leur Maroc. Encore que ce soient de beaux hommes, elle leur préfère à tous ce mal bâti de Riquet. Cela vaut bien une récompense. C'est pourquoi le Riquet, que nous voyons revenir sous ses habits du bon faiseur, n'est plus ni tortu, ni cagneux, ni bossu : c'est le Prince Charmant.

Tout cela est très gracieux, d'une grâce un peu enfantine relevée d'une pointe d'ironie. Et je ne prétends pas que le besoin se fît impérieusement sentir de mettre à la scène cette bluette, qui, je crois, dans sa nouveauté, avait été dédaignée par les directeurs de théâtre. Mais, puisque la Comédie-Française a voulu s'en passer la fantaisie, nous ne pouvons que la remercier de nous en avoir donné le plaisir délicat et innocent.

M. Georges Berr est un Riquet à la Houppe tout à fait remarquable et excellent diseur de vers. Le reste de l'interprétation est assez pâle.

Je n'avais jamais vu *le Bossu*. Je m'y suis beaucoup diverti, comme a fait aussi bien toute la salle. Ce n'était pas cette attention distraite par laquelle un public, décidé à tout subir, témoigne de son inépuisable bonne volonté. Ce n'étaient pas ces sourires forcés et ces applaudissemens de complaisance, où se contraignent des spectateurs désireux de se persuader à eux-mêmes qu'ils n'ont pas tout à fait perdu leur soirée. C'était un ample contentement, une émotion abondante, un épanouissement général, une franche satisfaction. Pourtant, l'œuvre date de plus de cinquante ans ; elle appartient à un genre qui n'est plus à la mode ; elle est d'ailleurs loin d'en égaler certains types tels que *le Courrier de Lyon* ou *les Deux Orphelines;* elle n'a plus le secours et le prestige d'acteurs populaires. Beaucoup d'élémens qui jadis avaient fait son succès ont disparu ; beaucoup de sa saveur s'est évaporé. Et pourtant, tel qu'il est, ainsi dépouillé et réduit à sa plus simple expression, le vieux mélo plaît, intéresse, remue, attendrit, passionne. Cela vaut bien qu'on se demande pourquoi.

Il va sans dire que ce n'est pas de la littérature et que cela n'a aucun rapport avec aucune sorte de littérature. Oui, mais aussi cela n'y a aucunes prétentions. Ce n'est pas de la littérature, mais ce n'en est pas la contrefaçon. Et ce dont le public est fatigué par-dessus tout, c'est du semblant de littérature, des élégances en toc et des « fausses beautés » dont on le régale dans certaines pièces de théâtre qui n'ont de littéraire que leurs prétentions. Elles ont, ces

pièces, de grandes visées; mais les aventures, qui en forment la trame n'ont pas plus de vraisemblance que celles des mélodrames les plus fous et elles sont moins amusantes ; le monde dont on y étale les mœurs, généralement déplorables, ne ressemble en rien au monde où nous vivons ; les personnages, d'une psychologie exceptionnelle et même monstrueuse, y sont aussi éloignés de l'humanité moyenne que les traîtres et les héros du boulevard du Crime. Convention pour convention, le public préfère celle qui ne cherche pas à lui en imposer.

L'action est éperdument romanesque. Enlèvemens, séquestrations, substitutions de personnes, que sais-je encore ? Et aussi déguisemens, duels, coups de main. Tout cela se compliquant et s'enchevêtrant, en sorte que la suite et l'enchaînement n'apparaissent pas toujours, mais toutefois sans qu'on soit jamais plongé dans la fâcheuse obscurité. D'ailleurs, le tout lancé dans un tel mouvement qu'on n'a le temps ni de réfléchir, ni de respirer. A chaque instant, et alors qu'on croyait tout sauvé ou tout perdu, survient un incident imprévu qui nous rejette dans des péripéties nouvelles et dans un abîme d'angoisse. De temps en temps, et sans qu'il y ait à cela de raison appréciable, tout le monde met flamberge au vent et ferraille avec allégresse. Il y a de grands coups d'épée, et cela est écrit d'un méchant style, disait Mme de Sévigné des Anicet Bourgeois et des Paul Féval de son temps. Cela ne l'empêchait pas de s'y prendre comme à de la glu, et de s'amuser comme une petite fille. Nous de même.

Or, et ceci est essentiel, tout ce déploiement d'intrigues, tout ce luxe de complications, tous ces jeux du hasard, tous ces coups de la destinée sont dirigés contre un seul homme, dont l'énergie et la résolution ne faiblissent pas un instant. Un homme a, lui seul, entrepris de lutter contre la perfidie des méchans, l'injustice des grands, la cruauté du sort. Sans autres armes que son bon droit et sa bonne épée, il fait face à tous les dangers, tient tête à tous les adversaires et, à mesure que surgissent de nouvelles difficultés, invente des stratagèmes nouveaux. Mais le spectacle d'une énergie qui se tend pour la lutte, c'est cela même qui est le théâtre. Un héros contre qui s'acharne le monde entier et qui ne trouve de secours qu'en lui-même, c'est tout le théâtre de Corneille, qu'on a souvent qualifié d'être un d'Ennery supérieur.

Ce héros, Lagardère, a tout ce qu'il faut pour plaire. Il est gentilhomme, condition essentielle pour gagner les sympathies d'un auditoire où les petits bourgeois sont en majorité. Et il est pauvre, ce qui a toujours été synonyme d'être honnête. Ami du comte de Nevers, il l'est à la manière dont Pylade était l'ami d'Oreste. Une

religion inspire tous ses actes : la fidélité à la parole jurée et jurée à un mourant. A tant de qualités s'en ajoutent d'autres qui, surtout chez nous, ne sont pas négligeables. La bravoure ne suffit pas, en notre pays de France, s'il ne s'y joint le piquant d'un esprit subtil. Donc ce lion est rusé comme un renard. Il s'introduit dans les maisons sous un déguisement et joue la comédie avec une perfection de professionnel. Il se dissimule derrière les paravens, surprend les conversations, échappe aux pièges qu'on lui tend et même y fait tomber ses adversaires, combine des plans qui auraient fait envie à Machiavel et dispose des souricières qui auraient fait rêver M. Lépine. Il a mille et un tours dans son sac et n'est jamais à court ni d'une parade, ni d'une galéjade. Il est du Midi, cela s'entend, proche parent de Tartarin, ce qui est encore une façon d'être de la famille de Don Quichotte.

Le crime est à la base de ce genre de pièces. Je le regrette, et il est bien fâcheux que les pièces populaires soient toujours des histoires de crimes. Ce prince de Gonzague, qui fait tuer Nevers pour épouser sa femme et veut faire disparaître Blanche pour capter son immense fortune, est un assassin doublé d'un faussaire et d'un escroc. Lagardère lui-même, à moins que ce ne soit Cocardasse, a le stylet un peu prompt et vous jette les gens à la Seine sans ombre de scrupule. Mais, reculées dans le passé, ces violences s'y estompent, comme les crimes dont la tragédie classique évoque le lointain souvenir. C'est de l'histoire. Comment en douter, puisque nous y voyons, en chair et en os, le Régent lui-même ? Finalement, le crime est puni, et la vertu est récompensée. Cela n'est pas d'une observation incontestable et d'une vérité au-dessus de toute discussion. Même on a pu prétendre que la continuité de l'histoire est faite de la série des crimes récompensés. Mais il est bon qu'il y ait, dès ce monde, un endroit où les traîtres sont confondus. Le mauvais quart d'heure que passent les coquins, au dénouement des drames, est une satisfaction, telle quelle, donnée à l'idée que nous portons en nous d'un châtiment nécessaire. L'important est qu'on n'égare pas notre jugement et que les canailles ne soient pas proposées à notre admiration. Tout vaut mieux que le spectacle d'escarpes sympathiques et de cambrioleurs du grand monde glorifiés par le moderne roman policier.

Le public a besoin de romanesque. Rien de plus légitime, après tout. Aller au théâtre pour y retrouver l'image de la médiocrité et de la monotonie quotidiennes, ouvrir un roman pour y remâcher ses propres souffrances, ce sont des joies de dilettante : on ne peut exiger de la masse des spectateurs et des lecteurs qu'elle en recherche

le plaisir d'amertume. Mais au théâtre comme dans le roman, nous manquons aujourd'hui furieusement de romanesque. Le public ne nie pas qu'il n'y ait, dans la plupart des pièces qu'on lui donne, beaucoup de talent ; mais il s'y ennuie. Alors il va dans les bouis-bouis ou dans les cinémas. Un peu d'imagination, un peu de fantaisie, du mouvement, de l'entrain ! Cela ne se commande pas, je le sais, mais cela peut se demander. Le public le demande, à sa manière, en fêtant ce pauvre vieux drame usé, rapiécé, décoloré, délavé et qui produit encore son petit effet. Ainsi le succès du *Bossu* est une leçon à l'adresse de beaucoup de nos auteurs.

Le rôle de Lagardère est très difficile à jouer. Nous avons beau n'avoir pas vu Mélingue ; nous songeons à part nous : « Ah ! si nous avions vu Mélingue ! » Aucun acteur ne nous paraît de taille à soutenir la comparaison avec l'interprète génial que nous n'avons pas vu. Il est vrai aussi que nos artistes ne savent plus mêler les genres, comme faisaient les acteurs d'éducation romantique, et passer de la grandiloquence à la drôlerie. M. Joubé est meilleur dans le sublime que dans le comique. Je l'aime mieux quand il se redresse et se cambre en Lagardère, que quand il se courbe et frétille en bossu. Dans l'ensemble du rôle, il se montre une fois de plus comédien très intelligent et très souple. M. Decœur est un Cocardasse suffisamment pittoresque et qui a plusieurs fois fait rire. M. Angelo (Gonzague) et M. Chameroy (Le Régent) tiennent très convenablement leur emploi. Mlle Marie-Louise Derval, charmante de grâce mouillée de larmes, a dessiné avec un art parfait et une distinction rare le personnage touchant de Blanche de Nevers.

Maintenant, faisons-nous une âme candide et restituons en nous la simplicité des premiers âges, sinon du premier âge. Ces dispositions sont de rigueur pour écouter *la Brebis égarée*, étant celles mêmes où l'auteur s'est mis pour l'écrire. En soi ce drame n'est qu'une histoire d'adultère, et on ne peut pas dire qu'il en manquât dans notre théâtre. Mais peut-être aucune ne nous avait-elle encore été contée avec une ingénuité aussi dépouillée d'artifice. Ni composition, ni agencement et presque pas de dialogue. Une suite de scènes, une infinité de petites scènes où chaque personnage vient dire trois mots et puis s'en va : aussitôt la toile tombe... N'était-ce pas ainsi dans le théâtre de Shakspeare ?

Nous sommes dans le pays basque, aux environs d'Orthez, qui est le pays de M. Francis Jammes. Pierre achève son petit déjeuner. Il

s'appelle Pierre et il est poète : c'est tout ce que nous saurons de lui — et qu'il est épris de Françoise, femme de Paul, son ami. Il reçoit une lettre de la jeune femme : « Venez aux Cerises (c'est le nom de la propriété). Mon mari n'y sera pas. » Cette lettre le flatte, mais aussi elle le scandalise. Est-ce qu'une femme bien élevée écrit à l'ami de son mari, et pour lui donner un rendez-vous encore ? Pierre n'ira pas aux Cerises. La toile tombe.

La toile se relève. Nous ne doutons pas que Pierre ne vienne aux Cerises, et Françoise n'en doute pas plus que nous. Aussi engage-t-elle vivement son mari et ses enfans à partir sans retard pour la visite qu'ils ont à faire. Restée seule, elle prend le dernier volume de vers de Pierre et en lit tout haut une pièce. Elle en lit une seconde. Ce n'est pas que les vers soient mauvais, mais au théâtre ils tiennent un peu trop de place. Elle lit une troisième pièce. Est-ce une séance de récitation ? Une quatrième... Tout le volume y passera. Nous nous prenons à souhaiter que Pierre ne se fasse plus trop attendre. Quand il arrive, ils n'ont guère le temps de causer, mais il l'embrasse. Survient le mari qui, lui aussi, se penche pour embrasser la jeune femme : « Pas sur cette joue-là ; j'ai mal aux dents. » Et la toile tombe.

Quand elle se relève, Pierre est en train de consulter l'indicateur. Puisqu'il a décidé de fuir avec sa maîtresse, il faut bien qu'il étudie l'horaire des trains. Ah ! si les trains pouvaient ne jamais partir ! Mais c'est une folle hypothèse. Il y a un train à huit heures quarante-cinq : c'est celui qu'il faut prendre. Quel scandale ! Impossible maintenant de reculer, mais quel scandale ! Peintres et poètes, sous quelles fausses couleurs ils ont représenté l'embarquement pour Cythère !... Jamais séducteur n'a enlevé une femme avec aussi peu d'enthousiasme. Irrésistiblement nous vient à l'esprit la comparaison de Pierre avec un chien qu'on fouette.

Quand on a si peu d'illusions, au départ pour l'adultère, on a tôt fait d'être à bout. Dès l'entrée en gare à Burgos, la provision était épuisée. Alors commence pour les deux amans une vie d'enfer. Pas d'argent, pas de santé, plus d'amour. La blanchisseuse qui n'est pas payée refuse de livrer le linge. Françoise est obligée de vendre ses derniers bijoux. Elle tombe gravement malade, et son amant lui obtient à grand'peine un lit à l'hôpital. Non, ce n'est pas gai, l'amour à Burgos ! On comprend que Pierre renonce à ses joies pour se faire capucin. En somme, il abandonne la femme qu'il a « enlevée, » ce qui, au regard de l'honneur mondain, n'est pas très chic. Pierre est

un poète, si vous voulez, mais ce poète est un pleutre. Seulement, il ne faut pas nous placer au point de vue du monde : il ne faut voir dans l'amant que le pécheur et dans le pécheur que l'instant de la conversion : la grâce le cherchait et les voies du Seigneur sont mystérieuses. Car c'est ici du théâtre chrétien, et même du théâtre édifiant. Nous en avons été avertis par le prologue qui est en vers, en une pluie de petits vers nus comme ceux des Mystères qu'on jouait, aux époques de foi, devant les églises. La brebis égarée n'a plus qu'à rentrer dans le droit chemin. Par bonheur pour elle, et comme il arrive dans la plupart des cas, son mari vaut mieux que son amant. Elle revient au bercail; elle retrouve sa place dans la maison conjugale, qui, par une attention délicate du mari, est une nouvelle maison : Paul a déménagé.

Cette plate aventure nous est servie sans ornemens. Toute l'originalité y consiste dans les fréquens baissers de rideau. Quelqu'un me dit : « Ne comprenez-vous pas que la scène, une fois le rideau baissé, se continue ? A vous de l'imaginer par vos propres moyens. L'auteur se borne à vous orienter par quelques brèves indications. Ces bribes dont est faite chaque scène, ce sont les lambeaux de phrases qu'on saisit en passant dans une pièce où les gens conversent sans se soucier de vous. Ainsi la réalité est saisie sur le vif, enregistrée comme au phonographe. » Je doute que ce système dramatique ait grandes chances de s'acclimater chez nous ou ailleurs. Et M. Francis Jammes est probablement du même avis, puisque sa pièce n'a été donnée qu'en représentations exceptionnelles. La simplicité est une belle chose, et M. Francis Jammes a bien raison de l'aimer ; mais il exagère.

Mlle Gladys Maxhence, MM. Dhurtal et Savoy ont joué *la Brebis égarée* comme il convenait, d'un air de dormeurs éveillés.

Au Vaudeville, une comédie très gaie de M. Maurice Hennequin, *les Honneurs de la guerre*, contient un très joli premier acte, qui est de véritable comédie de mœurs. Un M. de Cermoise, après avoir fait abondamment la fête, usé et fourbu, a songé à prendre ses invalides dans le mariage. Il est allé chercher au fond de la Bretagne une épouse de tout repos. Est-il besoin de dire que la jeune Huguette, arrivant à Paris avec des énergies toutes neuves et de belles réserves de vitalité, entend mener cette grande vie que personnifiait à ses yeux ce mauvais sujet de Cermoise, et s'en donner jusque-là ? Donc, elle se lance dans le tourbillon où son mari a peine à la suivre. La situation est par elle-même assez amusante, mais ce qui en redouble la vertu comique, c'est le

malentendu, — je n'ai pas dit le quiproquo, — qu'elle occasionne. Les parens d'Huguette, M. et Mme de Kersalec, sont un ménage de vieille noblesse provinciale, comme on n'en voit plus guère qu'au théâtre : ce sont les derniers chouans. Tombant à l'improviste dans l'intérieur des Cermoise, ils sont scandalisés par ce décor et cette atmosphère de fête. Voilà ce que c'est que d'avoir donné sa fille à un de ces Parisiens corrompus ! Il pervertit la vertueuse Huguette ; il la condamne à mener une vie de patachon ! L'ahurissement de Cermoise sous ces reproches si injustifiés et devant ce renversement des rôles est tout à fait réjouissant et d'une drôlerie d'excellent aloi.

Cependant Huguette ne peut manquer de s'être affublée et coiffée d'un compagnon de fête : c'est le jeune Pressigny. Celui-ci est, de beaucoup, le meilleur rôle de toute la pièce : c'est un caractère, ou, tout au moins, une silhouette d'aujourd'hui. Il est d'une famille excellente, ancienne et presque illustre. Il y a eu des Pressigny dans l'armée, dans la marine, dans la diplomatie et qui, tous, ont honorablement servi leur pays. Le descendant de ces nobles Pressigny s'est fait, lui aussi, une réputation et une spécialité. Il est acteur mondain et conducteur de cotillon. C'est sa profession, son rôle social, sa raison d'être en ce bas monde. Pas un cotillon ne se danse sans lui, comme pas une bataille ne s'est livrée sans ses ancêtres. Et ces ancêtres mettaient moins d'importance et de vanité à lancer un escadron sur l'ennemi, qu'il n'en met à lancer une danse nouvelle. Pour le moment, il lance dans les salons la valse chaloupée : aussi le verrons-nous tout à l'heure, costumé en apache, empoigner Huguette débraillée en fille des faubourgs et esquisser avec elle ce pas de bal public. Hier c'était, dans la pièce de M. Hermant, le tango ; voici maintenant une danse de barrière ; les vaudevillistes et les prédicateurs s'accordent à reconnaître que les danses à la mode sont le pire scandale de notre époque. Bien entendu, Pressigny profite du rapprochement très étroit avec sa danseuse serrée de près pour lui faire une déclaration. Il ne se gêne pas ; personne ne peut les entendre : il n'y a dans la pièce que l'accompagnateur qui est au piano et qui est sourd. Méfiez-vous, au théâtre, des accompagnateurs sourds ! Celui-ci a l'oreille particulièrement fine, car il est l'employé d'une de ces agences de police privée auxquelles ont recours les maris inquiets pour faire « filer » l'épouse qu'ils soupçonnent. Le faux sourd rapporte mot pour mot la conversation coupable à Cermoise qui flanque Pressigny à la porte.

Tout cet acte est charmant, mêlé d'observation et de fantaisie,

de satire légère et de cocasserie. Il est fâcheux que la pièce dévie à partir du second acte et s'oriente vers le vaudeville de situation, intrigué, compliqué et laborieux. Comment Cermoise, craignant d'être trompé par sa femme, arrange-t-il les choses pour faire semblant de la tromper et avoir ainsi les « honneurs de la guerre? » Ce serait assez difficile à conter et je craindrais de m'y embrouiller.

A citer surtout Mme Marie Magnier qui déploie dans le rôle de la marquise de Kersalec une verve extraordinaire, M. Lérand qui, dans le rôle à transformations du policier, a montré de remarquables ressources de pittoresque, et Mlle Simone Frévalles, charmante dans le rôle d'Huguette.

A l'Odéon, *la Rue du Sentier*, une pièce des plus honorables de MM. Pierre Decourcelle et André Maurel. On a souvent dit qu'il ne faut pas se marier hors de son monde : c'est une vérité toujours bonne à redire. Voici Julien Morisset, fils d'honnêtes commerçans de la rue du Sentier. Pourquoi va-t-il prendre pour femme Catherine Herbelin, élève du cours de déclamation Labourdette? Dans ce milieu de négoce et de bourgeoisie, Catherine s'ennuiera et elle fera scandale. Et si un peintre, — un artiste comme elle, — l'invite à lui faire une petite visite dans son atelier, il est probable qu'elle ne résistera pas à la tentation. Tout cela, très bien raisonné, n'est pas très neuf. Mais attendez la suite. Le peintre chez qui Catherine est en maraude, reçoit un mot le prévenant que Julien va venir les surprendre : un bon averti en vaut deux. Il fait partir à temps Catherine. Il n'était que temps, en effet : surviennent Julien et Mme Morisset, la belle-mère. Qui donc avait prévenu l'amant? Le mari. La situation est neuve, on ne saurait le contester. Dans une autre pièce et ailleurs qu'à l'Odéon, elle aurait fait sourire ou même rire. Mais ce n'est pas ici de la littérature frivole. La pièce est des plus sérieuses. Les personnages n'y ont que de bons sentimens, et n'y donnent que les meilleurs exemples. Si tous les maris suivaient cet exemple de s'annoncer eux-mêmes, cela éviterait bien des ennuis dont le constat de flagrant délit est parfois l'occasion.

La pièce de MM. Decourcelle et André Maurel a été écoutée avec beaucoup de déférence, et on a fort applaudi les excellens acteurs, surtout Mlle Nory, charmante dans le rôle de Catherine.

René Doumic.

REVUE MUSICALE

Théatre des Champs-Élysées : *Benvenuto Cellini* de Berlioz et le *Freischütz* de Weber. — Théatre de l'Opéra-Comique : *Le Pays*, drame lyrique en trois actes ; poème de M. Charles Le Goffic, musique de M. Guy Ropartz. — Théatre Municipal de la Gaîté-Lyrique : *Panurge*, opéra-comique en trois actes ; paroles de MM. G. Spitzmuller et Maurice Boukay, musique de Massenet.

Avant de connaître le *Benvenuto Cellini* de Berlioz, et le croyant, sur la foi de ses dévots, qui s'annonçaient comme ses vengeurs, un ouvrage « d'avant-garde, » sa chute, il y a soixante-quinze ans, nous semblait toute naturelle. Après connaissance faite, elle nous étonne au contraire, tellement cette musique nous est apparue, au fond et dans la forme, assortie et, comme on dit en style pédantesque, « adéquate » à son temps. Hormis deux ou trois scènes, dont une admirable et de tout point nouvelle, il n'y a rien, absolument rien dans *Benvenuto*, qui devance ou surpasse la moyenne et surtout, — permettez-nous l'expression, les chefs-d'œuvre du « grand opéra français. » *Les Huguenots* entre autres, ou plutôt au-dessus des autres, en tant que musique de théâtre, et *Guillaume Tell*, comme pure musique, l'emportent de très haut sur les trois quarts au moins de *Benvenuto Cellini*.

Voulez-vous ne rien ignorer de l'opéra de Berlioz ? Alors lisez, — vous avez déjà, n'est-ce pas, deviné le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage, eh bien ! oui, lisez, dans le second des trois volumes de M. Adolphe Boschot (*Un romantique sous Louis-Philippe*), les chapitres cinquième et septième. Lisez-les également si, de l'opéra de Berlioz, vous souhaitez, autant que tout savoir, tout ou presque tout admirer. Mais ensuite, nous n'osons pas vous conseiller d'entendre ou de lire l'opéra lui-même. Il se présente et se défend moins

bien. La forme, ou la coupe, est celle de l'époque : morceaux détachés (airs, duos, ensembles), reliés par un récitatif. Cette forme d'ailleurs n'est pas en cause : d'assez nombreux chefs-d'œuvre, et de tous les temps, ont démontré ce dont, au sens littéral du mot, elle est « capable. » Ici, malheureusement, elle est vide ; ou du moins, au lieu de créatures humaines, elle n'enveloppe, ne drape que des mannequins ou des fantoches. Le 20 septembre 1838, dix jours après la première représentation de son ouvrage à l'Opéra, Berlioz écrivait à son fidèle ami Humbert Ferrand : « Quand je vous dirai : « Cette partition est douée de toutes les qualités qui donnent la vie aux œuvres d'art, » vous pouvez me croire et je suis sûr que vous me croyez. La partition de *Benvenuto* est dans ce cas. »

Berlioz, une fois au moins, et cette fois, s'est trompé. La vie est ce qui manque le plus, — deux ou trois scènes toujours exceptées, — à cette partition de *Benvenuto*. Entendons-nous : la vie manque aux personnages isolés. Auprès de certain cardinal qui figure dans les dernières scènes, le cardinal Brogni, de la *Juive*, prend une valeur psychologique, un air d'humanité et de vérité. Les autres n'existent pas davantage en musique, ou par la musique. Quant aux paroles, mieux vaut n'en rien dire et se refuser à croire qu'un vers, un hémistiche, un mot de ce « poème » puisse avoir eu Vigny pour auteur. Mais, encore une fois, la musique n'a pas été créatrice ici d'un seul caractère, d'une seule âme. Certain Fieramosca, rival burlesque, ou qui voudrait l'être, de Benvenuto, sert tout au plus à nous convaincre que le sens du comique, l'esprit, le rire enfin, ne fut jamais le propre de l'homme qu'était Berlioz. Au surplus, après *Benvenuto*, *Béatrice et Bénedict* un jour devait confirmer ce témoignage. L'amoureuse Teresa n'est, elle aussi, qu'une silhouette, une ombre. Enfin et surtout, on peut s'étonner que le musicien romantique par excellence n'ait trouvé que de si pâles et si fades romances (témoin celle du dernier acte) pour exprimer le romantisme ardent, pathétique, exalté, du sculpteur florentin. « Bandit de génie, » c'est ainsi qu'il appelait volontiers le farouche, l'indomptable Benvenuto. Mais il ne l'a pas, tant s'en faut, représenté ainsi. Ou plutôt, et c'est à n'y pas croire, il ne l'a pas du tout représenté. Dans la galerie des contemporains (et des contemporaines) de ce héros d'opéra, pas un type, j'entends parmi les survivans, qui ne l'efface ou ne l'écrase : il suffit de citer, avant lui, Bertram de *Robert le Diable*, Valentine et Marcel des *Huguenots*, déjà nommés, et Rachel, et même Éléazar, de la *Juive*, et la Fidès du *Prophète*, onze années après lui. Ils vivent, tous ceux-là, ils vivent encore, d'une vie

personnelle et qui sans doute ne les dépasse ou ne les déborde pas assez, mais qui les anime. Autrement dit, on peut regretter qu'ils ne soient qu'eux-mêmes, eux seuls, et non pas nous, chacun de nous et nous tous, mais on doit reconnaître qu'ils sont.

Musique inanimée et froide, il est singulier, il semble paradoxal qu'on puisse qualifier ainsi la musique d'un Berlioz. Elle est pourtant cela dans les pages les plus nombreuses de *Benvenuto :* pages de mélodie ou de chant, pages également de récitatif. Rien de moins ému que l'air languissant de Teresa au premier acte, si ce n'est, au dernier, certain air, élégiaque et rococo, où Benvenuto se repent d'avoir préféré la carrière aventureuse de l'artiste au bucolique destin du berger. Quelques pages auparavant, un récitatif de Benvenuto, narration de meurtre, de bagarre et de fuite, n'a pas au moindre degré l'accent, le mouvement, l'intensité de la vie, surtout de la vie telle que la comprenait et la menait un Cellini.

Dans une œuvre, même secondaire, pour ne pas dire inférieure, du plus passionné, du plus frénétique des grands artistes, de celui dont l'existence entière ne fut qu'un perpétuel transport, un paroxysme sans relâche, ne rencontrons-nous donc rien de vivant, ni personne ? Si : la foule, ou seulement, quelquefois, tel ou tel groupe choisi. Certain *terzetto* demi-bouffe, au premier acte, est animé de la plus vive, de la plus légère gaîté. On trouverait là, pour le dessin et la couleur, une esquisse du quintette pimpant de *Carmen : « Quand il s'agit le tromperie, de duperie, de volerie ! »* A la fin du premier acte encore, la scène de Fieramosca poursuivi, bâtonné par la troupe des voisines et des servantes, forme un épisode plus développé, mais non moins leste, brillant, pétillant de verve, et d'une verve toute française aussi : quelque chose d'intermédiaire entre l'énorme bagarre des *Maîtres Chanteurs* et l'éblouissant *imbroglio* qu'est, dans *Falstaff*, le finale du panier. Mais le chef-d'œuvre de la partition, chef-d'œuvre musical et dramatique, ou scénique, chef-d'œuvre de vérité et de vie, de vie populaire, est la mascarade nocturne du mardi-gras, à Rome, sur la place Colonna. Vingt élémens, vingt incidens variés composent le tableau sonore ; les mouvemens les plus divers tantôt s'y combinent et tantôt s'y contrarient ; une action tragique (enlèvement, querelle et meurtre) s'y noue et s'y dénoue au bruit d'une fête, devant un théâtre en plein air, à la lueur des *moccoli*, dans le tourbillon dansant et chantant d'un *salterello*.

Notre confrère M. Boschot a fort bien parlé de cette scène. En des pages aussi solides que brillantes, il a tout dit sur les origines, la com-

position et les caractères, sur la valeur, musicale autant qu'expressive, de ce finale, centre, ou plutôt sommet, de *Benvenuto* (1). Rien, dans notre musique française, n'y atteint ni peut-être même n'y ressemble, pour l'entrain et la verve, pour le naturel aussi, pour la puissance autant que pour la finesse, pour la poésie quelquefois, et toujours, et partout, pour la clarté. Cela est proprement à nous, ou de nous; cela, pour le coup, nous donne une place, et bien nôtre, — que dis-je! cela nous l'assura d'avance, — entre le musicien des *Maîtres Chanteurs* et celui de *Falstaff*, en un genre, en un sujet qu'ils devaient traiter après nous. Oui, c'est de poésie, d'une poésie langoureuse, qu'est imprégnée l'ariette mimée par Arlequin sur les tréteaux de sa baraque, et chantée pour lui par un cor anglais et deux harpes. Exquise cantilène, que le pauvre Berlioz avait publiée autrefois dans un journal de modes (!) et qu'il reprend, qu'il transfigure ici. « Autour d'elle, les *a parte* des voix, très faibles, semblent un frémissement d'émotion; le cor anglais lui prête sa douceur rêveuse; les deux harpes, *pianissimo*, lui font un frêle et tendre accompagnement, lumineux, aérien, qui flotte au-dessus du murmure de deux violoncelles mélancoliques (2). » Au milieu de l'action tumultueuse et qui marche, se précipite, c'est une halte, un repos délicieux. Et puis, au milieu d'une scène comprise, traitée, nous le disions, à la française, on surprend ici, dans la nuit romaine, un souvenir en effet, peut-être un regret de cette Rome, que Berlioz, pensionnaire de la villa Médicis, avait mal comprise en général et médiocrement aimée. Il en rapporta peu de chose : la *Sérénade du montagnard*, transcrite en son mélodrame de *Harold*, et, dans *Benvenuto* même, (avant-dernier tableau) certain refrain entendu naguère à Subiaco. Italienne aussi, par le sentiment au moins, sinon par le thème, l'ariete d'Arlequin nous paraît un peu la sœur, charmante et pensive, de l'une et de l'autre chanson.

Il est un Berlioz qui, dans *Benvenuto Cellini*, tantôt s'annonce et déjà s'affirme, tantôt ne se laisse en rien deviner : c'est le Berlioz symphoniste. On s'étonne qu'il ait manqué, ce qui s'appelle manqué, la scène de la fonte du *Persée*, au dernier tableau. Aucune autre pourtant ne paraissait devoir être mieux selon sa nature et, pour ainsi dire, à sa taille. Sans même l'ébaucher, il s'est dérobé devant elle. L'orchestre, au cours de l'ouvrage, alors qu'il se contente d'accom-

(1) Voir le second volume de la trilogie « berlioziste : » *Un Romantique sous Louis-Philippe*, par M. Ad. Boschot (p. 419 et suiv.), 1 vol. in-8; Plon.

(2) *Ibid.*

pagner, ou de concourir, n'a pas non plus toujours l'intérêt, la nouveauté, l'importance et le rôle enfin qu'on pouvait attendre. Mais aussitôt que, se sentant seul, il se donne carrière, alors, et tout de suite, le génie instrumental de Berlioz éclate. Italienne à demi par le principal thème, l'ouverture est personnelle déjà par la verve, l'emportement et le coloris sonore. Mais elle n'est rien auprès d'une autre, jouée en guise de prélude avant le second acte, et depuis longtemps connue, célèbre même, sous le nom d'ouverture du *Carnaval romain*. Celle-ci ne fut composée que six ans après le reste de l'ouvrage, en 1844. Berlioz, ayant rouvert un jour la partition de *Cellini* pour en faire exécuter un fragment au concert, se sentit en quelque sorte pris, ou repris d'amour, de pitié aussi, pour quelques-uns de ces chants, condamnés autrefois, et si vite, au silence, et qui sans doute, sur le théâtre, ne chanteraient jamais plus. Il en choisit deux, parmi ceux qui lui plaisaient, le touchaient davantage, et par l'orchestre, ou dans l'orchestre, il résolut de leur rendre la voix et la vie. L'orchestre ! Berlioz alors pouvait se croire à la veille de le conquérir. Dans ce domaine, dans ce royaume, objet de ses ambitions et de ses rêves, il avait conscience d'entrer et de s'établir en maître. Il venait d'achever et d'imprimer son grand *Traité d'instrumentation*. La transcription de l'*Invitation à la valse* avait reçu, même du public, un favorable accueil. L'orchestre, l'orchestre seul, était capable de consoler le grand artiste méconnu, de le défendre, de le venger peut-être. Sur le socle de son *Persée* de bronze, vainqueur enfin de l'envie et de la haine, Benvenuto, le héros de l'opéra malheureux, n'avait-il pas gravé ces mots : « *Si quis te læserit, ultor ero.* » Promesse pour l'artiste, menace contre ses ennemis, l'orchestre de Berlioz saurait bien reprendre un jour le fameux serment, et le tenir. Berlioz, en attendant, remit à l'orchestre l'avenir et la fortune de deux idées, de deux « motifs, » très différens, qui lui tenaient chèrement au cœur : le thème bondissant de la saltarelle romaine, et certaine phrase d'amour, chantée, dans un duo du premier acte, à Teresa par Benvenuto. De l'un, Berlioz fit l'*allegro* de sa nouvelle ouverture ; de l'autre, l'introduction ; de tous deux, un chef-d'œuvre de rêverie et de langueur d'abord, puis de mouvement et de folle joie. Très supérieur à l'ouverture primitive, l'*allegro* n'est comparable, dans l'œuvre entier de Berlioz, qu'au bal chez Capulet, de *Roméo et Juliette*. En liesse toutes les deux, Rome et Vérone se répondent. Ici et là, même verve, même éclat, mêmes « soleils tournans, » même feu d'artifice sonore. Quant à l'*andante* qui précède, c'est une pure merveille ; mais, privilège singulier, il n'est cela qu'à

l'orchestre. Le mois dernier, quand on l'entendit au théâtre pour la première fois, chanté par Benvenuto sur ces paroles : « *Teresa, vous que j'aime plus que ma vie,* » on s'étonna de reconnaître à peine la mélodie, si connue, si admirée, et depuis si longtemps, sous une autre apparence. On n'en retrouvait plus ni la couleur, ni la forme elle-même ; avec le timbre des sons, leur charme s'était perdu. L'orchestre heureusement vint peu après le leur rendre. Alors il nous émut de nouveau, le thème lointain, mystérieux, que M. Boschot a si bien qualifié de nostalgique. Avant la Rome du carnaval, il semble en évoquer une autre, asile sacré du silence, de la solitude et de la mélancolie. Il y a plus : le thème pittoresque est également un thème pathétique ; il va au cœur parce qu'il vient du cœur ; autant qu'un paysage, une âme vit, respire, soupire en lui. Et ce n'est pas la moindre preuve du génie symphonique ou instrumental de Berlioz, qu'il ait su donner à l'un de ses chants, par la voix de l'orchestre mieux que par une voix humaine, l'accent et comme le son même de l'humanité.

Une dernière question pourrait se poser à propos de *Benvenuto :* quelle est la part et quels sont les signes du romantisme dans cette œuvre du plus romantique des musiciens ? La part, il la voulut, ou plutôt il la rêva très grande. « Imaginant son héros à travers les *Mémoires de Cellini*, récemment traduits et fort sympathiques aux Jeune-France ; l'imaginant aussi à travers certains contes d'Hoffmann, Berlioz faisait de Benvenuto un autre Berlioz : c'était encore un frère de cet *Artiste* qui avait déclamé dans le *Retour à la vie*, un frère d'*Harold*, un héros indiscipliné, révolté, ravagé par les passions aux griffes de vautour, traqué par les gens en place et raillé par les stupides bourgeois, — un véritable héros 1830, un artiste enfin (1). » Ce n'est pas tout. Un autre article du *Credo* romantique prescrivait alors le mélange, au besoin la confusion des genres, à la Shakspeare : l'alternance du comique, voire du burlesque, avec le plus noble lyrisme. Berlioz encore se piqua d'introduire en son *Benvenuto* cette nouveauté. Nous y sommes peu sensibles aujourd'hui. Et le reste, qu'il y prétendait mettre aussi, nous échappe également. Romantique, et d'un romantisme superficiel, artificiel, le sujet l'est peut-être, et le livret : par l'idée, du moins, et les intentions, car le style !... Quant à la musique, elle nous paraît manquer étonnamment des caractères où se reconnaît le mieux le romantisme proprement musical. La place nous fait défaut aujourd'hui pour l'analyser ou seule-

(1) M. Ad. Boschot. *op. cit.*

ment le définir. M. Boschot, dans l'ouvrage par nous cité maintes fois, s'est acquitté de ce soin. En tout cas, et cela soit dit en manière de conclusion, après avoir entendu *Benvenuto*, l'on peut douter encore si l'œuvre la plus fougueuse et la plus exubérante, la plus fiévreuse et la plus extraordinaire, la plus romantique, enfin la plus berlioziste ou berliozienne de Berlioz, est la *Symphonie fantastique*, ou *Harold en Italie*, ou le *Requiem*, ou *Roméo et Juliette*, ou *la Damnation de Faust*; on a du moins la certitude que cette œuvre-là n'est pas *Benvenuto*.

Mais le *Freischütz* demeure assurément le chef-d'œuvre, sans égal et sans pareil, du romantisme sincère, profond, ingénu, que fut le romantisme allemand. Chef-d'œuvre national, et pourtant qui n'a rien d'étroit, encore moins d'hostile ; chef-d'œuvre universel, que, sans nulle contrainte et sans aucun sacrifice, sans rien abdiquer ni rien forcer de soi, chacun de nous, de nous tous, l'ignorant au cœur simple et même le savant, s'il ne s'enorgueillit pas de sa science, peut comprendre et peut admirer.

Oui, dans l'histoire entière de l'opéra, de l'opéra de tous les temps et de tous les pays, le *Freischütz* est unique. Il l'est d'abord parce que la musique y donna pour la première fois la plus grande place, et, si le mot ne sentait un peu trop le théâtre, nous dirions le principal « rôle, » à la nature. A côté du *Freischütz*, la plupart des drames lyriques antérieurs, — et nous ne parlons que des chefs-d'œuvre, — nous font un peu l'effet de se passer, tantôt (comme ceux de Gluck) dans un temple, tantôt (ceux de Mozart) dans un salon, à moins (rappelez-vous le *Fidelio* de Beethoven) que ce ne soit dans une cave. Il arrive sans doute qu'un souffle du dehors les traverse et les embaume; mais le chef-d'œuvre de Weber, le premier, baigne presque tout entier dans l'air ; autant, sinon plus qu'une action, il est un paysage en musique.

Il l'est à chaque instant. Il l'est dès les premières mesures. Avec quelle grandeur, et pourtant quelle intimité, quel mystère, le chant des quatre cors, au début de l'ouverture, en témoigne. Ailleurs, jusque dans les moindres détails et comme dans les coins les plus cachés, partout la nature est présente. Il suffit, non pas même d'une phrase, mais de quelques mesures, de quelques notes, pour nous la rappeler. Entre le récitatif qui précède le premier air de Max, et cet air, un appel de clarinette prépare le coloris de l'admirable cantilène, où la musique, à la fois large et précise, va nous rendre vraiment sensibles ces bois et ces plaines, que la parole ici nomme d'abord (« *Durch die Walde;*

durch die Auen »), mais qu'elle ne sait que nommer. Même impression après la période agitée et tumultueuse de cet air, lorsque l'idée, ou plutôt l'image, l'image sonore d'Agathe ouvrant sa fenêtre, vient ramener un instant le calme dans l'âme inquiète du chasseur. L'effet n'est pas moindre, bien que résultant d'une moindre cause (exactement quatre notes) au début du grand air d'Agathe, de cet air où le détail pittoresque abonde au point d'en faire un poème descriptif autant qu'un poème du cœur. Il y a deux airs d'Agathe : celui dont nous parlons, qu'on pourrait appeler nocturne, et l'autre, matinal. « *Rein und klar*, pur et clair. » Il s'achève par ces deux mots, que la musique transfigure, qu'elle illumine et purifie encore. Les deux scènes, qui se passent également dans la chambre de la jeune fille, montrent, chacune en son genre, quelle est, sur la musique du *Freischütz*, et jusque sur les tableaux d'intérieur, l'influence du dehors; combien les âmes dépendent ici de la nature, changeantes comme elle, et tour à tour avec elle orageuses et rassérénées.

Quand vient le dénouement heureux, la nature encore en ressent l'allégresse. Elle participe au cantique final. Comme le prince et comme l'ermite, j'allais dire : comme le pouvoir civil et le pouvoir religieux, il semble que les puissances naturelles veuillent aussi pardonner. Témoins de la hardiesse de Max et de son impiété, les bois, les rochers, le sont maintenant de son repentir et lui redeviennent amis. « Une voix est dans tout, un hymne sort du monde. » L'opéra de Weber se termine par un hymne de ce genre, universel, et qui jaillit des choses non moins que des cœurs. Au théâtre, avant le *Freischütz*, on n'avait encore entendu rien de pareil. Depuis, excepté le chœur, final aussi, de *Guillaume Tell*, apothéose à la fois pastorale et religieuse, il n'est pas sûr que rien de semblable ait été chanté.

Le romantisme du *Freischütz* est dans le sentiment de la nature, et de la nature bienveillante. Il est encore, et beaucoup plus, dans le sentiment, dans la sensation même de la nature devenue en quelque sorte surnaturelle, fantastique et terrible. Ce brusque revirement fait l'une des beautés, — innombrables, — de l'épisode fameux appelé tantôt la Fonte des balles et tantôt la Gorge au loup. Quelqu'un a dit, en termes pittoresques et justes, que c'est là de la musique à ne pas traverser la nuit. Toutes les puissances, tous les maléfices des ténèbres y sont en effet conjurés ; ils y sont représentés sous des formes, sous des figures sonores, dont on ne sait qu'admirer davantage, ou la valeur dramatique, ou la musicale, et rien que musicale, beauté. De celle-ci, tout était nouveau jadis. Après quatre-vingt-douze ans, tout

le paraît encore. Premièrement, le rôle de la symphonie, et ce rapport entre elle et la voix, dont personne peut-être, pas même Wagner, n'a déterminé la nature et les conditions avec plus de justesse. Il semble que du premier coup, — un épisode de ce genre ayant été jusque-là sans exemple, — les deux élémens aient trouvé dans le *Freischütz* leur parfait équilibre et leur concert harmonieux. La voix et la symphonie sont ici tour à tour, quand ce n'est pas ensemble, ouvrières de beauté, de la beauté la plus originale et la plus diverse. Toute la partie orchestrale de la *Wolfschlucht* constitue un trésor inépuisable de formes et de forces, de mouvemens, de rythmes et de timbres. Chaque page, et presque chaque paragraphe, la fonte de chacune des balles, a son caractère et son coloris. Rien ne traîne en longueur et rien n'est écourté. Avec cela, tout est mélodique, tout chante, les instrumens comme la voix, et celle-ci, même alors qu'elle parle, ajoute encore à tant d'effets musicaux son effet, rien que sonore, mais singulièrement pathétique, de froideur et de nudité.

Tout a paru nouveau, disions-nous, dans le *Freischütz* tel qu'on vient de le reprendre. Tout, y compris le dialogue, heureusement rétabli, qui rend au chef-d'œuvre son charme, sans lequel il n'est pas tout lui-même, de candeur et de naïveté. Ajoutez qu'à notre époque de musique surabondante et qui littéralement nous étouffe, plusieurs d'entre nous éprouvent comme une tendresse rétrospective pour le bon vieux genre d'autrefois, ce genre mixte, où la musique, tempérée par la parole, nous laissait quelque relâche et nous permettait çà et là de respirer. Enfin, la nouveauté par excellence de ce chef-d'œuvre à peu près centenaire, c'en est la grâce, l'aisance, la fraîcheur, avec un naturel que rien ne flétrira ; c'est le don de plaire et d'émouvoir tout de suite. Oui, tout de suite, et pour si peu ! Pour trois notes, ou quatre. Ne les comptions-nous pas tout à l'heure ? Mettons-en cinq et, si vous voulez, que ce soit les cinq notes initiales, déjà citées, de l'air de Max au premier acte : « *Durch die Walde*, par les bois. » Elles n'ont pas même besoin des paroles, ces notes-là, par elles seules expressives et toutes-puissantes. Qu'elles résonnent, qu'elles chantent seulement à l'orchestre, et nous voilà gagnés, ravis, et le royaume et le mystère des sons devant nous se découvre ; alors, une fois de plus, nous reconnaissons combien est juste cette définition de l'art véritable, en deux mots qu'on ne saura jamais trop répéter et qui suffisent : supérieur et prochain.

C'est une œuvre supérieure assurément que celle dont nous avons

encore à parler. Il lui manque seulement, ou surtout, d'être prochaine.

M. Charles Le Goffic a pris dans l'*Islandaise*, une des plus poétiques nouvelles de son poétique recueil, *Passions Celtes*, le sujet, très simple, non moins triste, et très musical, ou « musicable, » du *Pays*. Tual, un marin breton, a fait naufrage sur les côtes de l'Islande. Un brave insulaire, Jörgen, a sauvé Tual du péril de la mer d'abord, et puis d'un autre danger : l'enlizement dans les fonds mouvans d'un marécage ou d'une tourbière, qui s'appelle, d'un nom géologique plus qu'harmonieux, le Hrafuaga. Du naufragé blessé, longtemps malade, la fille du vieux Jörgen, Kœthe, aux cheveux couleur de miel, a pris de tendres soins, qui l'ont guéri. L'amour est né de cette cure. Aucun pasteur ne se trouvant à proximité, pour unir le pêcheur de Paimpol et la petite Islandaise, il suffira de leurs sermens échangés devant le Hrafuaga, terrible, paraît-il, aux parjures. Le vieux Jörgen ajoute seulement à cette formalité sa bénédiction paternelle. Ainsi l'on nous a rapporté que, naguère, un illustre géographe, et qui n'était pas Islandais, avait coutume de procéder sans autre cérémonie à l'hymen de ses descendans.

Le sacrement n'eût pas été de trop pour défendre un bonheur aussi menacé. Le mal du pays ne tarda point à s'emparer de la mémoire de Tual, de son imagination, de son âme enfin, qu'il posséda peu à peu tout entière. Ni l'amour conjugal, ni la prompte espérance de l'amour paternel, ne purent triompher de l'autre, de l'invincible amour. Un jour enfin, ou plutôt une nuit, Tual apprit la présence, dans une baie voisine, des goélettes de Paimpol, et leur prochain départ. Alors, se dérobant aux bras de l'épouse endormie, il sella son cheval et prit la fuite. Pour arriver plus tôt, il ne craignit pas de se lancer, la croyant encore gelée par l'hiver, sur la surface du perfide Hrafuaga. Mais le printemps approchait, son premier souffle avait commencé de fondre la croûte de glace. Elle fléchit, et, sous les yeux de Kœthe et de son père accourus en hâte, l'abîme vengeur engloutit le cheval et le cavalier.

On le voit, ce n'est pas le genre enjoué, comme disait Molière. Mais, nous le disions plus haut, c'est le genre lyrique par excellence, où le dehors ne compte pas, où le dedans seul importe. Un seul épisode, la chevauchée finale, est extérieur, et n'y gagne rien. La musique en est un paroxysme qu'on voudrait plus court. L'action dramatique même, par sa durée aussi, manque à la vraisemblance. On ne saurait suivre si longtemps des yeux un cheval au galop. Pour le reste, ce poème est des plus favorables à la musique, ayant comme unique

sujet le sentiment, et presque un sentiment unique, dont les autres ne sont en quelque sorte que les accessoires ou les dépendances. Et ce sentiment enveloppe ou baigne tout l'ouvrage. Il en fait l'unité, la profondeur, et la monotonie.

La partition de M. Guy Ropartz est strictement conforme aux principes wagnériens. C'est dire assez que la symphonie et le *leitmotif* y sévissent. L'influence de M. d'Indy ne s'y trahit pas moins que celle de Wagner. *Fervaal* et *Tristan* se rencontrent ici. Les thèmes d'ailleurs, indépendamment de leur valeur représentative, ont souvent leur beauté spécifique. Outre qu'ils signifient, ils sont. Ils ne sont pas seulement en eux-mêmes : ils existent les uns par rapport aux autres ; autant qu'une vie personnelle, ils ont une vie de relation. Et sans doute le mode ou la forme particulière de cette vie, étant celle du *leitmotif*, n'a plus pour nous de secret. Les moindres ressorts nous en sont familiers; que dis-je ! l'abus qu'on en a fait nous les a rendus fastidieux. Il faut du moins reconnaître qu'ils jouent ou qu'ils travaillent ici d'après toutes les règles du genre. Le mécanisme ou le système ne laisse rien à désirer.

Quelque chose heureusement, et de plus désirable encore, y vient s'ajouter et comble nos désirs : c'est le sentiment, l'émotion, l'âme enfin. Oui, le sentiment général et dominant, cette nostalgie qui sur tout le poème est répandue, la musique en est pénétrée tout entière. Elle l'exprime partout, avec autant de force, d'intensité, que de noblesse. Rien de vulgaire en elle, ou seulement de superficiel et de léger. Elle est profonde, elle est grave et souvent elle sait être tendre. La partition de M. Ropartz compte parmi celles, — aujourd'hui rarissimes, — qui redoublent chez un critique le regret de ne pouvoir faire des citations de musique ainsi qu'on en fait de poésie. Qui saura transposer dans les mots le charme des sons, de quelques sons : par exemple des premières mesures du premier acte, où tout de suite, l'orchestre et les voix, les deux voix de Tual convalescent et de Kœthe qui le soutient, suffisent à donner comme le ton et la couleur générale de l'idylle tragique à peine commencée. Que de pages on aimerait de signaler encore, ou de mesures seulement ! Rien que dans ce dialogue du premier acte, que d'accens, tantôt de tendresse douce, et tantôt de passion véritable ! Enfin et surtout il se pourrait qu'au second acte, le très long, très libre, très varié monologue de Tual, regrettant sa Bretagne, fût une chose admirable et méritât une place d'honneur, au-dessous du monologue de Tristan moribond, dans un ordre qu'on appellerait celui des chefs-d'œuvre de la mélancolie...

Avec, ou malgré cela, nous ne nous étonnerions qu'à moitié si vous preniez, à l'audition de l'œuvre de M. Ropartz, un plaisir... comment dirons-nous, plutôt austère. Cette musique est sombre et hautaine, elle est touffue et distante aussi. Elle se réserve et se renferme. Il lui manque la spontanéité, le don et l'abandon de soi, l'effusion et l'éclat, le charme et la grâce avenante. Assurément, cela n'est pas le *Freischütz*, ni même les *Noces de Figaro*. Que voulez-vous! Nos musiciens d'aujourd'hui, fût-ce les meilleurs, ou du moins la plupart d'entre eux, semblent ne rien craindre autant que de nous faire plaisir. Il suffit de nommer les partitions les plus insignes, que d'ailleurs on les aime ou non, de notre temps : un *Fervaal*, un *Pelléas*, une *Ariane et Barbe-Bleue*, pour mesurer tout ce que leur nature, leur beauté même, comporte de tristesse et de sévérité, de ténèbres ou d'ombre. Ayons patience et ne nous lassons pas d'appeler de nos vœux le jour que souhaitait Gœthe, où le poing longtemps fermé s'ouvrira sous la caresse d'une main amie.

Avec un *Amadis* et une *Cléopâtre*, *Panurge* est l'une des trois œuvres inédites laissées par Massenet : œuvres de la dernière heure, de cette heure dont l'illustre musicien, malgré la maladie et la souffrance, fut, avec un rare courage, l'infatigable et vraiment héroïque ouvrier. La musique de *Panurge* est agréable, un peu mince. Il y aurait fallu surtout plus de gaieté.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

UN LIVRE POSTHUME DE SWINBURNE SUR DICKENS

Charles Dickens, par Algernon Charles Swinburne, 1 vol. in-18, Londres, 1913.

O toi, le premier parmi ta génération de ces hommes — que la louange anglaise s'est plu à acclamer comme nés du sang anglais, — ô toi dont les yeux rivalisaient avec le regard universel du matin — à la fois pour les rayons des larmes et du rire, s'attendrissant surtout

lorsque des pensées d'enfans échauffaient leur lumière, ou bien lorsque — le respect d'une vieillesse usée par l'amour et la peine, — ou bien encore une divine pitié lancée en compagnie d'un divin mépris — projetaient à travers eux une flamme qui donnait des ailes à ta rapide et vivante plume;

là où brûlent des étoiles et des soleils que nous ne voyons pas, — plus haut même qu'en ce monde, bien qu'en ce monde ta place ait été la plus haute, — notre amour voit ton esprit parler et se divertir et étinceler

avec Shakspeare et la douce âme brillante de Sterne, — et la puissante bonté de Fielding et la grâce de Goldsmith, — tous maîtres dont un seul à peine est plus aimé que toi, ou plus digne d'amour!

Ce beau sonnet en l'honneur de Dickens, — fatalement condamné, d'ailleurs, à perdre la plus grosse partie de sa beauté dans une traduction, — a été publié en 1882 par A. C. Swinburne; et je me souviens encore de la surprise avec laquelle l'ont accueilli, en ce temps-là, les plus fervens admirateurs du célèbre poète lyrique anglais. C'était un temps où la renommée de Dickens traversait, dans son pays, une crise assez semblable à celle que subissait alors chez nous la gloire de Mozart. Fatigués peut-être de l'unanimité des éloges qui, durant les années précédentes, avaient exalté au-dessus de tous les roman-

ciers l'auteur de *David Copperfield*, comme aussi l'auteur de *Don Juan* au-dessus du reste des musiciens, une foule de « délicats » s'étaient mis à mépriser l'un et l'autre de ces deux grands hommes, — sauf, pour un certain nombre d'entre eux, à se garantir efficacement contre la dangereuse séduction que risquerait d'exercer sur eux l'œuvre de Mozart, ou celle de Dickens, en prenant d'avance le parti de ne les point connaître. Il m'est arrivé ainsi de rencontrer, il y a un quart de siècle, de jeunes lettrés anglais qui affirmaient n'avoir jamais lu un roman de Dickens : ce qui ne les empêchait pas de s'ingénier ensuite à me démontrer l'extrême indigence littéraire de ces romans, et combien leur était supérieur, en toute façon, le moindre récit d'un Thackeray ou d'un Meredith. Ceux-là seuls, les Thackeray et les Meredith, avaient le droit de figurer, dans l'estime de leurs compatriotes, à côté de ces admirables poètes anglais de l' « ère victorienne, » dont le plus original et le plus parfait était précisément Algernon Charles Swinburne, l'auteur des *Poèmes et Ballades* et de *Chastelard*. Et voilà que le même Swinburne, dans un recueil où se déployait à nouveau son génie d'audacieux créateur d'images et de rythmes, voilà que, non content de proclamer Dickens le « premier des grands Anglais de sa génération, » il n'hésitait pas à le ranger en compagnie de ce Shakspeare que l'on s'accordait communément à tenir pour une sorte de personnage surnaturel, ne souffrant pas qu'aucun autre nom d'écrivain se trouvât jamais accouplé au sien !

Je m'empresse d'ajouter qu'aujourd'hui, au lendemain du centenaire de la naissance de Dickens, l'opinion exprimée sur celui-ci par Charles Swinburne, dans son sonnet de 1882, n'aurait plus de quoi indigner, ni étonner personne. Le plus populaire des romanciers anglais est décidément sorti vainqueur de l'âpre bataille que lui ont livrée la plupart des lettrés de la fin du XIXe siècle, et tout porte à penser que sans cesse maintenant les historiens de la littérature de son pays continueront à le ranger non seulement au-dessus des autres grands conteurs de l' « ère victorienne, » mais au-dessus même de ces Fielding, et Goldsmith, et Sterne dont il est bien vrai que les génies divers se sont comme rassemblés et fondus dans le sien. J'ai eu du reste l'occasion de signaler ici, tour à tour, les deux phases les plus mémorables de ce qu'on pourrait appeler la résurrection de la gloire de Dickens (1). Lorsque, aux environs de 1900, l'ingénieux romancier George Gissing a fait paraître une édition abrégée et remise au point

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre 1902 et 15 février 1907.

de la *Vie de Dickens* par John Forster, c'est encore bien timidement qu'il a rappelé à ses lecteurs les mérites artistiques d'une œuvre où l'émotion sincère ne manquait pas moins, à l'en croire, que le « style, » mais qui rachetait cette double lacune par la merveilleuse qualité, — et éminemment « littéraire, » — de sa plaisanterie. Je m'étais même permis, à ce propos, de protester contre la sévérité excessive avec laquelle le zélé défenseur du génie de Dickens me paraissait condamner cette partie poétique et sentimentale de l'art de son maître qui, bien loin par delà les limites de l'Angleterre, avait exercé une influence énorme sur des écrivains tels qu'un Dostoïewsky ou un Tolstoï, un Alphonse Daudet ou un Théodore Fontane ; et je me souviens d'avoir reçu en réponse, de George Gissing, fort peu de temps avant sa mort, une longue lettre contenant notamment l'aveu des difficultés que rencontrait encore à ce moment, en Angleterre, toute tentative pour faire admettre dans la véritable « littérature » des chefs-d'œuvre comme *Martin Chuzzlewit* ou *Barnabé Rudge*. Mais ces difficultés allaient commencer bientôt à devenir moins insurmontables, et le fait est que le généreux effort de Gissing n'a point tardé à être suivi d'une série de livres, de brochures, et d'articles, pareillement destinés à rassurer ou à encourager le public anglais, en lui attestant l'excellent aloi « littéraire » de récits dont il persistait, quasi involontairement, à se nourrir d'année en année. Si bien que, dès le début de notre siècle, M. Gilbert K. Chesterton a pu recueillir à la fois les remerciemens enthousiastes de ce public et l'approbation à peu près unanime de ses confrères les plus « raffinés, » lorsque, dans une étude délicieusement spirituelle et sage, il a célébré sans aucune réserve l'immortelle beauté et l'action bienfaisante du génie de ce Dickens qu'il n'hésitait pas à déclarer, lui aussi, le « premier des grands Anglais de sa génération (1). »

Tout de même que chez nous la gloire de Mozart, celle de Dickens semble dorénavant n'avoir plus rien à craindre, dans son pays, de l'épreuve du temps. L'empressement avec lequel les compatriotes du romancier anglais se délectent à la lecture de ses livres ne suffirait-il pas à nous prouver déjà que l'auteur de *David Copperfield* appartient à la famille, infiniment restreinte, de ces créateurs privilégiés dont

(1) Une traduction française du *Dickens* de M. Chesterton a été publiée, depuis lors, à la librairie Delagrave ; et le succès qu'elle a obtenu paraît bien attester que, chez nous aussi, l'œuvre et le génie de Dickens comptent encore maints admirateurs.

l'œuvre possède la merveilleuse faculté de ne point vieillir ? Que l'on songe à la fortune présente des romans les plus fameux d'un Fielding ou d'un Walter Scott, en regard des innombrables éditions de Dickens, se succédant sans arrêt depuis plus d'un demi-siècle! Et quel autre écrivain pourrait-on citer qui eût laissé derrière soi non pas seulement des types généraux et un peu abstraits, comme ceux qui survivent parmi nous à Molière, à Balzac, ou à Flaubert, mais bien des individus de chair et d'os : une abondante galerie de personnages d'un relief si poussé que tout Anglais d'aujourd'hui a coutume d'apprécier et de définir d'après eux les personnages qui l'entourent dans la réalité, — moins réelle, — de son existence quotidienne? Le vieux cocher Weller et son fils Samuel, M. Micawber avec ses espoirs toujours renaissans, la sage-femme Sarah Gamp accompagnée de sa fabuleuse amie Mme Harris : ce n'est qu'une petite partie de ce groupe de figures caractéristiques, introduites à jamais par Dickens dans la familiarité des hommes de sa race. Resterait bien à savoir, il est vrai, d'où lui sont venues à lui-même ces vivantes figures, et quels ont été au juste les rôles respectifs de son observation et de sa fantaisie dans ce qu'on est convenu d'appeler son *humour :* mais il n'en reste pas moins évident qu'un tel *humour*, s'épanchant sous une forme aussi concrète, et capable de produire des résultats aussi positifs, dépasse amplement en qualité aussi bien qu'en degré celui du plus subtil et spirituel caricaturiste des travers d'une époque.

Il n'y a pas jusqu'à la langue des romans de Dickens qui, désormais, ne se soit imposée à l'admiration des connaisseurs, avec son mélange harmonieux de souplesse et de limpidité. La rigueur des jugemens portés sur elle autrefois n'était due qu'à une conception erronée de l'esthétique littéraire d'alors, suivant laquelle tout « style » était tenu d'être un mode d'expression ayant sa valeur et son charme propres, indépendamment des choses exprimées. Erreur que nous avons connue, nous aussi, à peu près vers le même temps ; et peut-être n'a-t-on pas oublié avec quelle sévérité nos théoriciens de « l'art pour l'art » excluaient de la « littérature » des œuvres comme celle d'un Renan ou presque d'un Lamartine, parce que ces maîtres de notre langue se bornaient à faire de leurs phrases un fidèle reflet de leur pensée. De la même façon les lettrés anglais exigeaient d'un auteur, pour ainsi dire, qu'il prît soin de cultiver séparément sa pensée et son style ; ou du moins entendaient-ils que ce dernier, par lui seul, fût à même de leur procurer une jouissance absolument distincte de celle qui naissait pour eux de l'ensemble de l'œuvre. Mais aujourd'hui, cette doctrine du

« style pour le style » a, fort heureusement, beaucoup perdu de son autorité ; et personne ne songe plus dorénavant à regretter, dans les récits de Dickens, l'absence de je ne sais quel attrait purement verbal, dont la recherche aurait sans doute empêché le grand romancier de nous livrer sa vision poétique toute fraîche et vivante, — traduite en des phrases d'une adaptation si parfaite qu'il nous semble y percevoir l'écho des plus légers battemens de son cœur.

Ce cœur frémissant de Dickens, l'un des plus ardemment imprégnés de pitié et d'amour qu'il y ait eu jamais, ne pouvait manquer, lui non plus, de finir par transmettre sa flamme aux cœurs, longtemps rebelles, des compatriotes de l'auteur du *Magasin d'Antiquités*. Le fait est que nombre de savans ouvrages publiés récemment sur la « religion, » la « morale, » voire le « socialisme » de Dickens marquent une louable tendance du public anglais à réagir contre son habitude ancienne de ne goûter que le seul *humour*, dans l'œuvre de son conteur préféré. Mais avec cela je serais tenté de croire que, décidément, l'émotion du romancier anglais renferme en soi quelque chose qui la condamnera toujours à ne produire son plein effet qu'au delà des frontières de son pays. Aussi bien n'en est-on plus à vouloir considérer un Dickens, tout de même qu'un Shakspeare, comme l'incarnation complète de l'esprit et du caractère de leur race. Une étude plus intime de ces êtres d'exception que sont, incontestablement, les hommes de génie a permis de reconnaître à quel point l'essence secrète de leur nature se trouvait affranchie des conditions ordinaires de temps et de lieu : de telle sorte que l'on ne s'étonne plus de rencontrer, par exemple, dans l'art de Rembrandt, dans celui de Mozart ou de Beethoven, des élémens plus ou moins étrangers à l'atmosphère intellectuelle et morale des régions où ont vécu ces grands « initiés. » Pourquoi ne pas admettre, pareillement, la présence, chez Dickens, d'une espèce de poésie ou de musique sentimentale ayant des allures trop passionnées pour convenir de tous points aux goûts, plus « réservés, » du lecteur anglais, tandis qu'elle répondrait beaucoup mieux à l'idéal artistique de ces âmes slaves qui, depuis plus d'un demi-siècle, ne se lassent pas d'adorer les touchantes figures anglaises de la petite Nell et du petit Dombey ?

Mais toujours est-il que, exception faite peut-être de ce qui concerne cette partie pathétique de son art, Dickens est redevenu, aux yeux de ses compatriotes, le « premier des grands Anglais de sa génération. » L'hommage que lui offrait Charles Swinburne dans son sonnet

de 1882, maints jeunes poètes l'ont repris à leur compte, sans que personne les accusât désormais de « superstition » surannée ou de paradoxe; et c'est avec une curiosité toute sympathique et respectueuse que, ces semaines passées, les admirateurs de Swinburne se sont unis à ceux de Dickens pour accueillir la publication d'une étude posthume du poète, toute consacrée, elle aussi, à la louange enthousiaste du romancier. L'un des plus hautains « stylistes » de naguère analysant et glorifiant le génie d'un écrivain à qui ses contemporains reprochaient dédaigneusement son manque de « style : » il y avait là, pour le lecteur anglais, un spectacle tout particulièrement imprévu et piquant, malgré ce que le sonnet susdit avait déjà fait entrevoir des sentimens de Swinburne à l'égard de Dickens. Si bien que le petit volume nouveau, pieusement édité par le fidèle ami et compagnon d'armes du poète, M. Watts-Dunton, a obtenu sur-le-champ un succès pour le moins pareil à celui d'un autre petit volume analogue où, voilà plus de trente ans, Swinburne avait révélé à l'Angleterre la personne et l'œuvre de la farouche, mystérieuse, et inoubliable Emily Brontë.

Malheureusement, le poète de *Tristram of Lyonesse*, au contraire de ce que je disais tout à l'heure de Dickens, paraît bien avoir concentré dans son talent toutes les qualités et tous les défauts « représentatifs » de sa nation ; et peu d'hommes, notamment, nous montrent à un aussi haut degré l'ignorance ou le dédain trop ordinaires des écrivains anglais pour tout ce qui ressemble à des « idées générales. » C'est ainsi que l'on chercherait vainement, d'un bout à l'autre de sa très intéressante étude sur *Charles Dickens*, le moindre essai d'une définition totale du génie du romancier, ou même la moindre trace d'un jugement d'ensemble sur son œuvre. Après nous avoir répété, par manière de préambule, que Dickens sera toujours proclamé « le premier Anglais de sa génération, » — à quoi il ajoute maintenant son regret de ne pouvoir découvrir, dans cette génération, aucun génie de la trempe de Shakspeare ni de Victor Hugo, — le critique improvisé se met aussitôt à examiner tour à tour, suivant l'ordre de leurs dates, les principaux récits de l'illustre conteur. Encore les stations qu'il fait successivement devant chacun de ces récits ne sont-elles jamais pour les considérer d'un point de vue « objectif, » ou, si l'on veut, « critique : » Swinburne se contente de nous dire quels sont, dans telle ou telle œuvre, les personnages qu'il préfère, et puis de nous esquisser à sa façon les figures de ces personnages, avec une justesse de trait, une force de modelé, et, par-dessous tout cela, une chaleur continue de tendresse ou de haine, qui suffisent à racheter,

— sinon peut-être à nous faire oublier, — les limites trop étroites de son horizon. Écoutons-le, par exemple, nous rendre compte de ses impressions devant *Barnabé Rudge*, l'un des deux romans « historiques » de Dickens :

En dehors de la très petite catégorie qui ne comprend que les plus hauts chefs-d'œuvre de la poésie, il est difficile de trouver ou d'imaginer un ouvrage de création qui soit sans défaut : mais on aurait peine à soutenir, en bonne justice, que l'histoire de *Barnabé Rudge* ne mérite pas cet éloge suprême. Sans compter, que, dans ce livre, — à supposer même que cela ne puisse être dit d'aucun des précédens, — un lecteur pénétrant doit reconnaître une qualité d'*humour* qui lui rappellera Shakspeare, et peut-être aussi Aristophane. L'impétueuse et irrépressible volubilité de miss Miggs, dès le moment où son éloquence éclate et se répand comme un torrent furieux, a sur nous assez de puissance pour étouffer momentanément toutes les objections que pourrait suggérer une morale sévère touchant la rectitude et la convenance de la conduite de cette personne. D'avoir réussi à nous rendre, pour un instant, la méchanceté aussi délicieuse que la simple drôlerie, à nous faire paraître miss Miggs aussi amusante que la Mme Quickly de Shakspeare ou que Mme Gamp, c'est là un triomphe insurpassable de l'*humour* dramatique.

Mais le progrès de l'auteur en force tragique est encore plus saisissant et plus mémorable. L'émotion pathétique du roman est, il est vrai, trop cruelle : les tortures de la mère du jeune idiot sont si affreuses que l'intérêt et la sympathie du lecteur sont presque contre-balancés par un sentiment d'horreur plutôt que de pitié, malgré tout ce que nous offre de merveilleux le génie d'invention vivante qui anime chaque scène, à chacune des étapes du martyre de la pauvre femme. Le bourreau Dennis est le premier de ces parfaits et admirables scélérats, avec deux vilaines faces sous le même bonnet crasseux, dont le capitaine ou principal représentant est le Rogue Riderhood de l'*Ami Commun* : coquins infiniment plus terribles que cet Henriet Cousin de *Notre-Dame de Paris* qui pouvait à peine respirer pendant qu'il attachait la corde autour du cou d'Esmeralda, *tant la chose l'apitoyait*, — et combien une telle touche divine d'humanité survivante aurait été impossible à cet horrible Dennis dont la mortelle angoisse, devant la perspective immédiate de sa propre pendaison, nous demeure dans l'esprit avec une réalité aussi inoubliable que pas une autre scène évoquée jamais par la fiction la plus poétique ! Non moins admirable est la figure de l'autre oiseau de potence, tout au long de son orageuse et brûlante carrière, jusqu'au dernier moment... A deux reprises seulement, le plus grand des écrivains anglais de son temps s'est servi de l'histoire comme d'un décor pour sa création ; et l'usage qu'il en a fait dans *Barnabé Rudge* est encore plus prodigieux, avec son mélange de tragédie vivante et de terrible comédie, que celui qu'il devait en faire dans *Paris et Londres en 1793*.

Beaucoup plus sévère nous apparaît l'opinion de Swinburne sur ce *Magasin d'Antiquités* qui était primitivement destiné, comme l'on

sait, à devenir le « pendant » de *Barnabé Rudge*. Le poète a eu beau célébrer autrefois, dans son sonnet, les « rayons de divine pitié » que « la pensée d'un enfant » faisait jaillir avec plus d'ardeur des yeux « attendris » de Dickens : son humeur positive d'Anglais ne lui permettait pas de prendre tout à fait au sérieux, dans la pratique, ces figures d'enfans, d'une pureté et douceur par trop idéale, dont l'exemplaire le plus parfait demeurera toujours, pour nous, la délicieuse petite-fille du vieux marchand d'antiquités. « Ce soi-disant enfant, — nous assure-t-il, — n'a jamais en soi le moindre trait d'enfance. Elle est un impeccable et immuable modèle de dévouement, sans la plus légère retombée dans la fragilité humaine. Dickens aurait pu tout de suite nous la montrer ornée d'une paire d'ailes. Un enfant que rien ne saurait jamais irriter, que rien ne saurait jamais décevoir, et que rien ne saurait jamais dégoûter, c'est là un monstre aussi inhumain que le serait un bébé avec deux têtes ! »

Ce passage de l'étude de Swinburne est le seul que M. Watts-Dunton n'ait pu s'empêcher de désapprouver ; et la modeste note de quelques lignes qu'il a intercalée à son propos me semble contenir, en vérité, la plus belle réponse non seulement à l'objection de son défunt ami, mais aussi à tout ce que les critiques anglais, dès le premier jour, ont tenté pour détourner notre affection de la petite Nell. « Avec tout mon attachement à la mémoire de Swinburne, — écrit-il, — me laissera-t-on observer qu'il aurait eu besoin d'une expérience de la vie bien autrement large que celle qu'il a eue, pour comprendre des enfans instruits par ces deux maîtresses d'école, incomparables pour mûrir et pour agrandir les âmes : la misère matérielle et la souffrance morale? » Comme cela est sage, et de quelle lumière cette simple réflexion du vénérable poète survivant illumine pour nous l'exquise figure de l'héroïne favorite de Dickens ! Tout au plus M. Watts-Dunton aurait-il le droit d'ajouter que, si même l'éminente beauté poétique du personnage ne s'était pas trouvée doublée d'une vraisemblance plus que suffisante, tout lecteur serait encore tenu de l'aimer et de l'admirer, sans pouvoir exiger d'elle rien d'autre qu'elle seule. Car il n'y a personne de nous qui ne se trouve, par rapport à la « réalité » d'une création poétique, plus ou moins dans la situation où se trouvait Swinburne vis-à-vis de l'adorable petite « élève de la souffrance et de la misère. » Toute notre « expérience de la vie » ne vaut guère à nous renseigner efficacement sur la possibilité d'une figure évoquée devant nous ; et ce que nous croyons être la « réalité » de cette figure n'est, le plus souvent, qu'un écho du plaisir produit en nous par sa beauté. Que deviendrions-nous

en présence d'un personnage comme Orphée ou Don Juan, comme Siegfried ou Parsifal, s'il nous fallait nous inspirer de notre « expérience de la vie » pour nous émouvoir des douleurs ou des joies de ces héros divers? Et l'épreuve d'un siècle bientôt n'a-t-elle pas autorisé la petite Nell à prendre sa place parmi ces membres immortels d'une humanité d'autant plus bienfaisante que nous la voyons plus dégagée de nos faiblesses et de nos laideurs d'ici-bas?

Dédaigneux au point que j'ai dit de toute « idée générale, » Swinburne n'a pas même essayé de fixer solidement sa préférence sur l'un ou l'autre des romans de Dickens : car après nous avoir affirmé que les plus beaux de ces romans étaient *David Copperfield* et *Martin Chuzzlewit*, il nous déclare, quelques pages plus loin, que ce sont les *Grandes Espérances* qui disputent à *David Copperfield* l'honneur d'être le véritable chef-d'œuvre du romancier. Du moins constatons-nous que *David Copperfield* occupe, dans son estime, l'un des premiers rangs : en quoi l'opinion unanime du public anglais semble décidément d'accord avec la sienne. Avouerai-je qu'il m'a toujours été impossible de partager cette admiration des compatriotes de Dickens à l'égard de celui de tous ses récits où il a mis la plus forte part de ses propres souvenirs? J'ai l'idée que, pour des natures comme celle d'un Dickens ou celle d'un Balzac, toujours portées à concevoir des existences imaginaires qui leur paraissent dépasser en réalité toutes les existences réelles, le souci du point de vue autobiographique risque communément d'être une gêne, bien plutôt qu'un profit. Il les condamne à toute sorte de scrupules, de réserves, de menus détours, qui jamais ne les arrêtent dans le libre déploiement de leurs autres visions; et parfois aussi ce point de vue autobiographique les amène à transporter dans leurs œuvres des sentimens individuels qui n'y ont rien à faire. Tel est, précisément, le cas de Charles Dickens, dans l'espèce de « confession » qu'il a publiée sous le titre de *David Copperfield*.

Qui ne se souvient d'avoir éprouvé une impression pénible, — mais heureusement toute passagère, — à la lecture des chapitres où David nous raconte ses brèves semaines de mariage avec la petite Dora? Car c'est chose certaine que cette jeune femme, comme il nous l'a dépeinte, aurait de quoi nous ravir à l'égal des plus douces et charmantes figures de ses autres récits. Elle est naïve et tendre, pauvre de cervelle et riche de cœur, incomparablement élégante et gracieuse. Son ignorance des conditions matérielles de la vie de ménage force bien son mari à devoir la gronder, ou encore à se désoler des dépenses

qu'elle lui cause : mais une telle ignorance n'a guère coutume de compter pour un crime dans la morale ordinaire d'un romancier dont on a pu dire qu'il s'est toujours borné à prendre comme fondement de sa conception du devoir les seuls principes évangéliques du *Sermon sur la Montagne*. Sans l'ombre d'un doute, Dickens se serait passionnément épris de la figure de cette charmante Dora, s'il l'avait rencontrée ailleurs que dans son roman autobiographique. Mais voici que, l'ayant rencontrée dans ce roman, il s'est mis tout d'un coup à la détester ! Sur ce point-là non plus, aucun doute n'est possible. En même temps qu'il nous décrit la gentillesse ingénue de Dora, nous sentons qu'il contient malaisément un mélange de rancune et de mépris à l'endroit de l'aimable petite créature. Lui qui, dans le reste de son œuvre, pardonnait généreusement, chrétiennement, les pires fautes à ses héroïnes, pourvu qu'elles eussent l'âme simple et vécussent par le cœur plus que par l'esprit, nous sentons qu'à la femme de David Copperfield il ne pardonne pas la perte d'une soucoupe, ni quelques shillings mal additionnés dans ses comptes du soir. Et pourquoi ? Parce que cette Dora, que son cœur de poète ne peut pas s'empêcher de nous montrer charmante, se trouve ressembler, d'autre part, à sa propre femme qu'il a désormais prise en haine, après l'avoir d'abord follement adorée. Sans cesse, au cours d'une même page, la Dora du rêve alterne avec celle de la réalité, — sauf même pour Dickens à nous déconcerter, par endroits, plus cruellement encore, en appliquant à l'exquise Dora de son rêve la malveillance qu'il éprouve à l'égard de celle de la réalité.

Je serais tenté d'aller plus loin, et de reconnaître dans le roman entier les fâcheuses conséquences d'une semblable intention autobiographique. Certes, la nature intime de Dickens n'avait rien de bas, ni qui fût indigne de nous être révélé. Mais son génie possédait l'enviable privilège d'imaginer des âmes d'un degré plus haut ; et de là vient que, par exemple, les figures qu'il nous a laissées d'un Nicolas Nickleby ou même d'un Martin Chuzzlewit rendent, pour ainsi dire, un son plus pur, comparées à celle de ce David Copperfield qui n'est rien qu'un portrait de l'auteur du roman. Jusque dans leurs faiblesses, ces personnages jaillis de l'invention poétique de Dickens nous apparaissent imprégnés d'une atmosphère intellectuelle et morale plus délicate : ce sont, essentiellement, des *gentlemen*, tandis que David Copperfield, à l'exemple de son modèle, garde toujours en soi quelque chose de l'ancien ouvrier et commis de boutique.

Le véritable chef-d'œuvre de Dickens, c'est assurément ce *Martin Chuzzlewit*, qui contient, à lui seul, un monde entier de vérité et de poésie, avec des scènes d'horreur tragique justement égalées par Swinburne aux plus sombres évocations d'un Shakspeare, et des scènes comiques si riches d'humanité vivante, par-dessous l'éclat sans pareil de leur verve joyeuse, que nulle autre part ne se révèle à nous aussi manifestement le lien de parenté unissant le conteur anglais à la grande famille de nos maîtres classiques français du XVIIe siècle. Mais bien que les *Grandes Espérances* ne puissent assurément pas être mises au niveau de cet unique et incomparable monument du génie de Dickens, la leçon qu'elles nous apprennent est peut-être plus curieuse encore, et plus émouvante. On sait de quelle façon, vers 1860, l'auteur de *Martin Chuzzlewit*, âgé maintenant de près de cinquante ans, a résolu d'écrire un récit à la fois beaucoup plus simple et plus « poussé » que les précédens, plus conforme à l'idéal artistique nouveau qui, en Angleterre comme chez nous, était alors en train de se substituer à l'ancienne exubérance et profusion romantique. Entreprise infiniment difficile, et dont on comprend qu'elle ait tout d'abord alarmé l'entourage du maître; mais combien aussi l'on comprend que, parmi tous les romans de Dickens, aucun n'ait émerveillé autant que celui-là tout le groupe de ces lettrés que j'appellerais les « dickensiens malgré eux ! » Pour Swinburne, en particulier, les *Grandes Espérances* sont « la plus belle histoire de toute la fiction anglaise. » Infatigablement le poète multiplie les expressions enthousiastes à l'égard d'un récit où « la tragédie et la comédie, le réalisme de la vie et sa rêverie, se trouvent fondus avec une vigueur de main quasi shakspearienne ! » Chacune des figures du roman lui apparaît « telle qu'aurait pu la créer Shakspeare, si la destinée l'avait fait vivre dans notre temps. »

Notons enfin que Swinburne a eu la méritoire sagesse de ne pas vouloir résoudre, à son tour, l'insoluble problème posthume du *Mystère d'Edwin Drood*. Peut-être n'a-t-on pas oublié que Dickens a été surpris par la mort au moment où il venait de publier le vingtième chapitre d'un roman dont l'ensemble devait en comporter une quarantaine. Dans cette moitié écrite du roman, un certain personnage disparaît sans laisser aucune trace ; après quoi un autre personnage surgit, comme de terre, sans que l'on puisse connaître sa véritable identité. De telle sorte que l'on remplirait aisément une armoire de tout ce qui a paru de livres, de brochures, et d'articles pour proposer au public anglais une explication de ces deux « mystères, » — qui d'ailleurs,

selon toute probabilité, demeureront toujours une source inépuisable d'hypothèses plus ou moins fantaisistes. Mais n'est-il pas étrange que Dickens lui-même, vivant au milieu de ses nombreux enfans, et entouré d'un cercle d'amis qu'il ne se faisait pas scrupule d'initier aux événemens les plus intimes de son existence privée, n'ait jamais laissé échapper un seul mot qui eût permis ensuite de deviner la conclusion qu'il entendait donner à son roman? Ce silence à peine croyable, maintenu par lui durant des mois, et résistant à un flot continu d'interrogations qui lui arrivaient de tous côtés, m'est toujours apparu un touchant témoignage de l'importance attachée par lui à son œuvre d'artiste, comme aussi une preuve nouvelle de sa profonde foi dans la « réalité » de ses créations. Évidemment, celles-ci constituaient pour lui, comme pour notre Balzac, un univers particulier, possédant sa vie propre en dehors et au-dessus d'un monde « réel » qu'il ne pouvait s'empêcher de connaître et de se rappeler, — au lieu de l'ignorer, ainsi que faisait volontiers son grand rival français, — mais qu'il n'en estimait pas moins entièrement distinct de l'ample monde idéal de sa fantaisie. Nul moyen de comprendre autrement que, pas une seule fois, il n'ait éprouvé le besoin d'admettre ses enfans, ni personne de ses amis, à la confidence du plan général d'un roman dont on savait cependant qu'il en avait prévu et combiné d'avance jusqu'aux moindres détails.

Cette digression m'a un peu éloigné du livre de Swinburne; et voici que la place me manque pour signaler encore les pages éloquentes où le poète défend son cher Dickens contre le reproche d'avoir manqué de sympathie à l'égard de la France. Reproche souverainement injuste, à coup sûr, ainsi que j'ai eu l'occasion de le montrer ici même à plus d'une reprise. « Il n'y a pas dans toute l'œuvre de Dickens, — écrit justement Swinburne, — de personnages que nous sentions peints avec autant de tendre et fervente affection que le bon Caporal et la petite Bébelle. Victor Hugo, dans sa toute-puissance, n'aurait pas pu nous offrir une plus parfaite image des deux figures d'un héros et d'un enfant; mais combien il me plairait de penser que, les ayant conçues, il nous les eût données comme les figures d'un héros anglais et d'un enfant anglais! »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le roi d'Espagne vient de faire à Paris, ou plutôt à la France, une nouvelle visite qui ne laissera pas de moins bons souvenirs que les précédentes. Alphonse XIII est populaire chez nous. Comme l'a dit M. Poincaré dans le toast qu'il lui a porté à l'Élysée, sa bonne grâce, sa loyauté, son courage nous plaisent : il lui suffit de se montrer pour faire naître des sentimens de sympathie aussi bien que de déférence et de respect. Mais, quoique ces sentimens s'adressent volontiers à l'homme, nous n'avons pas besoin de dire qu'ils vont également à l'Espagne : et, cette fois encore, M. le Président de la République a trouvé des termes expressifs pour caractériser les rapports de deux pays qui doivent voir « plus que jamais dans leur voisinage une leçon de la nature et dans leur parenté la loi de leurs destinées. » « Vos paroles me vont droit au cœur, » a répondu le Roi, et l'accent qu'il a mis dans ces simples mots a montré à quel point ils étaient sincères. « La nation espagnole, a-t-il ajouté, sera heureuse de constater une fois de plus, dans le chaleureux accueil qui m'est fait, les sentimens fraternels du peuple français à son égard. » Le Roi ne s'est pas mépris sur nos sentimens. L'Espagne et la France sont trop proches voisines pour que leurs rapports puissent être indifférens ; ils ne l'ont jamais été, ils ne le seront jamais. Pour notre compte, nous avons toujours souhaité qu'ils fussent toujours cordiaux et, quand des malentendus politiques ont fait naître des nuages artificiels, nous avons demandé avec insistance qu'on les dissipât au plus vite.

Il était peut-être inévitable que les affaires marocaines en fissent naître quelques-uns. A aucun moment la France n'a méconnu les intérêts et les droits de l'Espagne au Maroc. Si elle l'avait fait, toute une partie de l'histoire de l'Espagne, et non la moins glorieuse, aurait protesté contre cet oubli. Le Maroc est d'ailleurs assez vaste

et la tâche à y accomplir, au grand profit de la civilisation, assez laborieuse pour que deux grandes activités y trouvent leur place. Là encore, les deux pays ont besoin l'un de l'autre. Mais les limites des territoires où leur action parallèle doit s'exercer ne pouvaient pas être fixées du premier coup. Entre ces territoires, il n'y a malheureusement pas de Pyrénées comme en Europe. Quand il n'y a pas de frontière naturelle entre deux pays, la politique doit en inventer une et la meilleure volonté réciproque n'y suffit qu'avec du temps et de la peine. Les premiers arrangemens que nous avions faits avec l'Espagne avaient été hâtifs et superficiels et ils ne pouvaient pas être autres à ce moment : les vraies difficultés ont commencé lorsqu'il a fallu les préciser sur le terrain même. L'opinion, mal éclairée dans les deux pays sur les conditions du problème, s'est laissée aller plus d'une fois à des impatiences regrettables. Par bonheur, les deux gouvernemens n'ont pas perdu un seul instant leur sang-froid au cours des longues négociations qui se sont produites. « Longues et courtoises, » a dit excellemment M. Poincaré, et nous ne retenons aujourd'hui que ce dernier caractère qu'ont toujours les négociations avec l'Espagne, lorsqu'on le veut bien. La plus parfaite courtoisie n'empêche d'ailleurs pas la ténacité à défendre son intérêt : elle en atténue seulement l'âpreté et en adoucit le souvenir. Quand tout est fini, on ne songe plus au passé, mais seulement à l'avenir, et c'est de ce côté que le roi Alphonse XIII s'est résolument tourné. « Voisins jusqu'ici en Europe, a-t-il dit, nos deux pays le seront aussi désormais en Afrique et se réjouiront d'avoir, dans des accords scellés par vous, élargi la voie qui leur permettra d'affermir chaque jour davantage les nombreux liens qui les unissent et de rendre plus étroite leur collaboration à l'œuvre de progrès et de paix. » Ce sont là de bonnes paroles : elles ne nous ont pas étonné de la part du roi Alphonse XIII. Le Roi, en effet, soit qu'il n'ait jamais oublié ses origines françaises, soit plutôt qu'il ait toujours eu un sens profond des intérêts de son pays, a toujours manifesté ses sympathies pour la France. Nous sommes convaincu que, tout en laissant à son gouvernement la pleine liberté qu'il doit avoir dans un régime constitutionnel, son action personnelle n'a pas cessé d'être conciliante. Il a désiré que tout se terminât par un rapprochement plus intime entre Madrid et Paris, et c'est ce désir qui a déterminé son voyage. La lecture des journaux espagnols montre, depuis quelque temps surtout, que l'Espagne ne veut plus rester isolée en Europe. Elle se rappelle ce qu'elle a été; elle sent ce qu'elle peut être encore; elle cherche le meilleur moyen d'utiliser

ses forces actives et, pour cela, la loi inévitable à laquelle nous obéissons tous l'oblige à faire certains choix. On se rappelle le mot de Talleyrand qu'il faut être bien avec toutes les Puissances et mieux avec quelques-unes. Il y a là une condition de vie à laquelle personne n'échappe : l'Angleterre elle-même a renoncé à son « splendide isolement » d'autrefois. La visite qu'Alphonse XIII vient de nous faire est une indication de ses tendances personnelles et de celles de son gouvernement : c'est une des nombreuses raisons pour lesquelles nous en avons si hautement apprécié la valeur.

Nous souhaitons que le Roi emporte de cette visite un souvenir aussi satisfait que celui qu'il nous a laissé. Il a pu voir, à Paris même et à Fontainebleau, défiler devant lui nos régimens, opérer notre artillerie, manœuvrer notre cavalerie. Il aime ces spectacles militaires, où tout semble parler de guerre et, en réalité, tend au maintien de la paix. De tous les souverains de l'Europe, c'est peut-être aujourd'hui celui qui connaît le mieux la France, et la France gagne à être connue.

La paix de l'Europe a-t-elle couru, ces derniers jours, des dangers sérieux ? On a pu le craindre sans être pessimiste à l'excès et ceux qui, aujourd'hui, déploient la confiance et le courage de Panurge après la tempête peuvent parler du péril fort à leur aise maintenant qu'il est passé. S'il est passé pour longtemps, nul n'en sait rien. Après avoir vu se succéder rapidement un si grand nombre d'incidens imprévus, il serait téméraire de dire que la série en est définitivement close. Mais il est permis de croire que les plus mauvais jours sont écoulés et qu'après une période d'agitation et d'inquiétude, une période de calme relatif durera quelque temps. Les grandes Puissances, toutes sans exception, veulent la paix et les petites sont épuisées par la guerre. L'occasion semble donc bonne pour fixer le statut politique des Balkans. Le fixer pour toujours ? Non, certes ; on ne peut probablement faire que du provisoire sur un sol aussi remué ; nul ne saurait se flatter d'enchaîner l'avenir; mais c'est beaucoup de pouvoir compter, dans le présent, sur quelque répit, et il semble bien que nous puissions y compter.

La prise ou, si l'on veut, l'occupation de Scutari par les Monténégrins a donné naissance à la dernière crise qui nous a agités. L'événement s'est produit pendant que nous écrivions notre dernière chronique : c'est à peine si nous avons pu en parler. Comment s'était-il passé, on le savait à peine. Le roi de Montenegro, qui est un merveil-

leux metteur en scène et peut-être le dernier des romantiques, avait laissé croire qu'il avait emporté la ville à la suite d'un sanglant assaut: on a su depuis qu'il en avait obtenu la reddition, non pas par la force des armes, mais par celle de la diplomatie. C'est un mérite sans doute, mais qui émeut moins profondément l'opinion. Si le roi Nicolas avait vaincu en combattant, il aurait suscité un plus vif intérêt : puisqu'il avait simplement négocié, on pouvait négocier pour l'amener à une renonciation que l'Europe jugeait nécessaire. L'Europe, en effet, avait pris une résolution ferme : elle avait décidé que Scutari appartiendrait à l'Albanie et l'occupation de la ville par les Monténégrins n'était pas de nature à lui faire changer d'avis. Le lendemain comme la veille, sa volonté restait la même : on se demandait seulement comment elle procéderait, en cas de résistance, pour en assurer l'exécution. Quand nous disons l'Europe, nous entendons parler des gouvernemens, car l'opinion était très divisée. En Autriche même, dans les parties slaves de l'Empire, elle était pour le Montenegro, et ce sentiment devenait encore plus général à mesure qu'on allait de l'Est à l'Ouest. Il y a presque partout une inclination naturelle à donner raison au faible contre le fort, sans même examiner si le fort n'a pas raison et si le faible n'a pas tort. Cela arrive pourtant quelquefois. Mais peu importe : le faible est sympathique, surtout lorsqu'il fait preuve d'audace et de courage, et il faut qu'un intérêt contraire bien évident vienne combattre cette tendance d'aspect généreux pour que l'opinion ne s'y abandonne pas. Les gouvernemens raisonnent autrement, parce qu'ils voient les choses de plus haut dans leur ensemble et de plus loin dans leurs conséquences, et c'est au point de vue des conséquences qu'aurait l'occupation de Scutari par le Montenegro, si elle était maintenue, qu'ils se sont placés. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire : — Eh quoi! nous ferions la guerre pour empêcher le Montenegro de conserver Scutari? — Mais c'est justement pour n'avoir pas la guerre, qu'il fallait empêcher que le Montenegro conservât Scutari.

L'Autriche, en effet, était résolue à user de la force pour obliger le Montenegro à abandonner sa proie et, si elle en usait, il était à peu près impossible de prévoir avec certitude quels contre-coups se produiraient. Sans doute, toute l'Europe était d'accord contre l'occupation prolongée de Scutari par l'armée monténégrine, mais elle se divisait sur les procédés à employer pour assurer ce résultat. Si l'Autriche était pour l'action militaire, d'autres continuaient de croire qu'on atteindrait le but par des moyens diplomatiques, avec des risques

moindres et la même efficacité. Le fait a montré que ces derniers avaient raison, puisque le Montenegro a cédé ; mais, avant le dénouement, on pouvait douter du succès, et l'Autriche en doutait. Elle faisait plus : estimant que son prestige personnel était intéressé à une solution immédiate, elle voulait cette solution, quel qu'en fût le prix. — On avait déjà trop attendu, disait-elle ; la politique d'atermoiement avait fait faillite ; il fallait en venir à une politique d'action ; elle était décidée à y recourir pour son compte, si les autres y répugnaient et s'en abstenaient. — Cette attitude de l'Autriche n'avait rien qui pût surprendre. L'opinion était partagée, dans ce pays, en deux partis opposés, qui luttaient l'un contre l'autre depuis les premières victoires des alliés balkaniques : l'un poussait à l'intervention militaire collective ou isolée, et, de préférence, isolée ; l'autre recommandait l'action politique d'accord avec les autres Puissances. Le gouvernement austro-hongrois a toujours été pour ce dernier système. On ne pourrait savoir trop de gré à l'empereur François-Joseph et au comte Berchtold de la fermeté avec laquelle ils ont résisté à des entraînemens dangereux ; une pression très forte a été exercée, ils y sont restés longtemps réfractaires ; toutefois, après l'occupation de Scutari par les Monténégrins, leur détermination s'est modifiée. La situation était nouvelle et troublante. Le gouvernement austro-hongrois se rendait parfaitement compte qu'une intervention militaire isolée serait pour lui une source de complications et de dangers, mais, après avoir pesé ces dangers et les avoir comparés à ceux qui résulteraient d'une abstention plus longtemps prolongée, les seconds lui semblaient plus graves encore que les premiers et il penchait à préférer ceux-ci ; il avait même pris son parti de les affronter.

Pourtant l'intervention de l'Autriche aurait été une faute. Nous verrons dans un moment qu'elle aurait provoqué celle de l'Italie et, de cette action à deux, ce n'est pas l'Autriche qui aurait tiré le principal avantage ; mais, indépendamment de cette considération dont l'importance n'a pas tardé à apparaître au Cabinet de Vienne, d'autres encore lui conseillaient, sinon une politique d'abstention, au moins une politique d'attente. Il y a, en effet, dans les Balkans, des difficultés en perspective au milieu desquelles l'Autriche, si elle sait attendre les occasions et en profiter, peut jouer à meilleur compte une partie profitable. Une intervention prématurée aurait eu, au contraire, pour conséquence de réunir plus fortement que jamais contre elle le faisceau des forces balkaniques. Était-ce bien son intérêt et une pareille politique n'était-elle pas de nature à lui créer des embarras

intérieurs en même temps que des difficultés extérieures? Peut-elle oublier que la majorité de sa population, qui est slave, vibre à l'unisson des Slaves du dehors? Cela oblige le gouvernement austro-hongrois à user d'une politique faite de souplesse et d'adresse en même temps que de fermeté, et il n'a guère usé jusqu'ici que d'une politique faite de force et d'intimidation. Il en a usé, il y a quatre ans, contre la Serbie, ce qui a amené celle-ci à faire l'immense effort militaire dont on vient de voir la manifestation inquiétante, et c'est d'elle encore qu'il a usé contre le Montenegro. Rien n'est plus propre à irriter les Slaves du dedans et à coaliser les Slaves du dehors. L'Autriche n'a pas eu à se féliciter beaucoup de la politique du comte d'Æhrenthal depuis qu'elle en a vu les suites. Celle du comte Berchtold a été plus prudente et plus sage : un moment est venu pourtant où on a pu croire qu'elle allait dévier. Le bruit a couru en effet, et il a pris même une forme semi-officielle, que, si l'Europe n'intervenait pas collectivement pour obliger le Montenegro à évacuer Scutari, l'Autriche le ferait isolément.

Isolément? Était-ce bien sûr? Ici s'est placé un fait dont on ne saurait exagérer l'importance ; il a jeté un trait de lumière d'un éclat très vif, non seulement sur le présent, mais sur l'avenir : l'Italie a fait savoir que, si l'Autriche intervenait, elle le ferait également. A dire vrai, rien n'était plus facile à prévoir. Il n'était même pas nécessaire pour cela de connaître les arrangemens qui ont été conclus autrefois entre Vienne et Rome. On a beaucoup parlé de ces arrangemens depuis quelques jours; on en a même cité le texte ; ils peuvent se résumer en deux mots : le gouvernement autrichien et le gouvernement italien se sont mis d'accord sur le maintien du *statu quo* en Albanie et ils se sont promis, dans le cas où il viendrait à être troublé, que l'un des deux n'interviendrait pas sans en avoir causé avec l'autre. Cet arrangement est conforme à l'intérêt des deux pays : il l'est même à un tel point que, s'il n'avait pas existé, les choses se seraient passées exactement comme elles l'ont fait. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour comprendre que l'Italie ne peut pas laisser l'Autriche aller en Albanie, que ce soit pour un motif ou pour un autre, sans y aller elle-même, car l'Albanie est en face de sa côte orientale sur la mer Adriatique et, le jour où l'Autriche y aurait pris pied, la liberté de cette mer dépendrait en partie de sa seule volonté. La nature même des choses, la fatalité de la géographie et de la politique ont donc obligé l'Autriche et l'Italie à surveiller l'Albanie et à y combiner, soit leur abstention, soit leur action. Elles n'ont pas

manqué de le faire : toute leur histoire, depuis un grand nombre d'années déjà, porte la marque de cette double préoccupation. L'influence autrichienne et l'influence italienne se sont exercées parallèlement et ont menacé quelquefois de le faire contradictoirement jusqu'au jour où les deux pays ont conclu entre eux les arrangemens auxquels nous avons fait allusion. Ce qui devait arriver est arrivé. A l'instant même où l'Autriche a paru s'apprêter à intervenir en Albanie, l'Italie a ouvert ou repris à ce sujet la conversation avec elle. On a rappelé à Rome qu'au début de la guerre italo-turque, lorsque la marine italienne a tiré quelques coups de canon dans les environs de Preveza, le gouvernement austro-hongrois a fait des observations devant lesquelles le gouvernement italien s'est incliné. Fort de ce précédent, le Cabinet de Rome a déclaré que, si l'Autriche allait en Albanie, il ne manquerait pas d'y aller aussi. De quoi s'agissait-il pourtant? D'amener le Montenegro à évacuer Scutari. Il semblait donc que le plus simple était d'agir sur le Montenegro lui-même, mais on s'y est opposé à Rome. L'alliance de famille qui existe entre les deux familles royales d'Italie et de Montenegro a servi de prétexte à cette opposition. En fait, il y avait une autre cause : une action directe sur le Montenegro ne touchait pas à la question albanaise et l'occasion de la poser a paru bonne. Allez à Scutari, a dit le gouvernement italien au gouvernement autrichien : j'irai à Valona.

Est-ce bien pour aider l'Autriche dans son action sur Scutari que l'Italie serait allée à Valona? Les deux villes sont très éloignées l'une de l'autre, et rien n'aurait moins ressemblé à une action commune que celle à laquelle les deux gouvernemens auraient procédé. Mais si ce n'est pas pour aider l'Autriche que l'Italie serait allée à Valona, pourquoi serait-ce, sinon pour prendre un gage contre elle? On a pu voir alors jusqu'au fond des cœurs, jusqu'à la subconscience elle-même, jusqu'à ces régions mystérieuses où s'élaborent les désirs inavoués. L'Italie, dans sa défiance instinctive, a pensé que, si l'Autriche allait au Nord de l'Albanie, elle pourrait bien y rester : allons donc au Sud, s'est-elle dit, et advienne que pourra. Nous ne croyons nullement qu'il y ait eu, de la part des deux gouvernemens, un projet ultérieur nettement arrêté. L'Autriche sentait derrière elle l'Europe attentive et prévenue. L'Italie a dans la Tripolitaine une armée de 100 000 hommes qu'elle ne peut pas encore en rappeler. Ce n'étaient pas là des conditions excellentes pour s'engager dans une affaire qui comportait une partie d'aventure. Toutefois, l'occasion était tentante de faire quelques-uns de ces gestes qui dessinent les linéa-

mens de l'avenir. On ne saurait trop remarquer le fait que, du jour au lendemain, avec une unanimité significative, les journaux autrichiens et italiens ont dit que la question de Scutari perdait de son importance et passait au second plan. Qu'y avait-il donc au premier? La question d'Albanie! Dans ce pays qui, conformément aux volontés de l'Europe et à celles de l'Autriche elle-même, devait rester indépendant, l'Autriche et l'Italie traçaient à larges traits les limites de leurs zones d'influence respectives. Personne ne s'y est trompé : tout le monde a eu l'impression que, si l'Italie et l'Autriche allaient en Albanie, il y avait beaucoup de chances pour qu'elles y restassent. Le prétexte nouveau qu'elles donnaient à leur intervention était la nécessité de rétablir l'ordre. Il était gravement troublé par la présence d'Essad et de Djavid pacha, l'un et l'autre à la tête d'armées imposantes, l'un et l'autre ambitieux et, disait-on, sans scrupules. On devait faire cesser ce scandale. Entreprise difficile et de longue haleine, qu'il faudrait longtemps pour mener à bonne fin : mais, coûte que coûte, l'Autriche et l'Italie y pourvoiraient. Que devenaient les assurances de désintéressement territorial que toutes les Puissances avaient échangées au début de la guerre balkanique? Que devenait le concert européen que la Réunion des ambassadeurs à Londres avait, avec tant d'ingéniosité et de fermeté, maintenu jusqu'à ce moment?

L'émotion a été vive : elle n'a pas tardé à gagner Vienne et Rome elles-mêmes. L'avenir était trop obscur pour n'être pas inquiétant. On a fait à Vienne des réflexions rapides et sensées dont le résultat a été que l'Autriche aurait préféré aller à Scutari avec toutes les Puissances; mais celles de la Triple Entente persistaient à croire à l'efficacité des moyens diplomatiques et, alors, aller seule à Scutari, tandis que l'Italie irait seule à Valona, était une opération qui comportait comme conséquences des aléas redoutables. Incontestablement, de l'Autriche et de l'Italie, c'était la seconde qui aurait lieu d'être le plus satisfaite de son lot. Établie à Valona et à supposer qu'elle y restât, elle serait maîtresse de l'Adriatique au Nord de laquelle la flotte autrichienne serait, suivant une expression devenue à la mode, « embouteillée. » Était-il sage de s'y exposer? Quant à l'Italie, nous avons dit qu'elle a une armée en Afrique et ne songe pas à l'en rappeler tout de suite. Avant de s'engager dans une seconde entreprise, elle voudrait avoir le temps de terminer la première. Enfin sa perspicacité porte loin et elle a certainement aperçu, dans les éventualités que pouvait provoquer une double intervention en Albanie, des complications probables dont l'issue était incertaine. Si l'Autriche agissait,

l'Italie agirait aussi et elle ne pouvait pas faire autrement; mais désirait-elle que l'Autriche lui donnât l'exemple qu'elle serait forcée de suivre? L'occasion était-elle aussi propice qu'on avait pu le croire au premier moment? Il était permis d'en douter. Ce qui donne à croire qu'on en doutait, à Rome et à Vienne, c'est l'empressement avec lequel on s'y est déclaré satisfait lorsque le Montenegro a annoncé qu'il renonçait à Scutari. Le changement qui s'est produit alors dans les esprits a été d'une spontanéité et d'une rapidité miraculeuses. La veille, le ciel était chargé et surchargé des plus noirs nuages; le lendemain, il était d'un bleu tendre. Le roi de Montenegro s'était montré une fois de plus un grand magicien. Plus le sacrifice qu'il a fait a dû lui coûter, plus il faut lui en savoir gré. Il a choisi son moment comme le plus habile impressionniste. Tout le monde a poussé un heureux soupir de soulagement en apprenant sa détermination. Des troubles de l'Albanie, il n'a plus été question. Dans l'espace de vingt-quatre heures, Essad pacha, qui avait été présenté comme un brigand dangereux, est devenu le plus correct des hommes : on parle déjà de le faire ministre de la Guerre de la future Albanie. Djavid ne donne pas de moindres satisfactions. Des métamorphoses aussi déconcertantes amènent à se demander si les choses politiques n'existent pas autant dans l'imagination que dans la réalité. On vient de voir qu'il en est quelquefois ainsi pour les plus inquiétantes : espérons qu'il n'en est pas de même pour les plus rassurantes, puisque, maintenant, nous voilà rassurés.

La Réunion des ambassadeurs à Londres a repris ses travaux sous de plus heureux auspices. Son œuvre, qui avait paru un moment bien compromise, a été restaurée et raffermie comme par enchantement. Elle en a profité avec une présence d'esprit dont il faut faire honneur à son président, sir Edward Grey. Sir Edward ne s'est pas contenté de prendre acte du désistement du Montenegro; il a mis aussitôt sur le tapis la question du *statut* à donner à l'Albanie, et il a affirmé, avec une approbation générale, le caractère collectif que l'affaire devait avoir jusqu'au bout. Pendant quelque quarante-huit heures, on avait craint de voir se rompre cette action collective de l'Europe; mais tout est bien qui finit bien. A la vérité, rien n'est fini, et la Réunion des ambassadeurs a encore à régler un certain nombre de questions dont quelques-unes sont infiniment délicates : celle des frontières méridionales de l'Albanie par exemple, et celle des îles de la mer Ionienne. Enfin la paix n'est pas encore signée; les Puissances en ont préparé les conditions, mais, sur certaines d'entre elles, qu'elles se sont réservé

de régler plus tard, les alliés balkaniques demandent, comme on dit, des précisions plus grandes. Curiosité bien naturelle ! N'importe : tant d'émotions calmées ont fait renaître l'espérance. Le danger de complications générales semble au moins provisoirement écarté. Il a paru si près de nous pendant quelques jours, si inquiétant, si menaçant, qu'on se demande comment il a pu s'évanouir si vite. Après cela, on veut croire, on croit que tout s'arrangera. Et enfin nous sommes habitués à tout.

Les Chambres sont rentrées en session le 6 mai : cette courte session peut être très utilement remplie, et nous espérons qu'elle le sera par la discussion et le vote de la loi militaire. Il n'y a pas d'affaire plus urgente. On a exprimé le regret que le gouvernement n'ait pas fait voter avant les vacances de Paques au moins le principe du service de trois ans. Nous voulons bien partager ce regret, mais ce qui en diminue chez nous l'acuité, c'est que, si on en juge par l'expérience, les Chambres votent assez facilement les principes qu'on leur propose, mais ne se sentent pas toujours engagées par là à en accepter les conséquences. Combien de fois la Chambre des députés n'a-t-elle pas voté le principe de la Représentation proportionnelle ! La loi n'en est pas moins enlizée et peut-être assez mal en point.

Le gouvernement a fait mieux. A la veille de la rentrée parlementaire, M. le président du Conseil a prononcé deux discours, — le premier à Caen, le second à Paris devant des étudians, — dans lesquels, avec une netteté et une vigueur qui ne laissent rien à désirer, il a affirmé la nécessité du service de trois ans et déclaré que le Cabinet attacherait son sort à celui du projet. C'est tout ce que nous voulons retenir pour le moment du discours de M. Barthou à Caen, car il y a parlé d'autres choses encore sur lesquelles nous aurions à faire des réserves, par exemple de la défense de l'école laïque ; nous lui rendons toutefois la justice que la défense de la patrie lui a paru être aujourd'hui d'un intérêt plus pressant. D'autres avant lui avaient déjà parlé de la nécessité de revenir au service de trois ans ; personne ne l'avait fait en termes plus affirmatifs, ni plus résolus. Devant les étudians, M. Barthou était accompagné et assisté du vice-recteur de Paris. M. Liard s'est préoccupé avec grande raison des facilités qui, dans le nouveau régime militaire, pourraient être données aux jeunes gens voués aux études supérieures pour leur permettre de les continuer ou de les terminer. Rien de mieux sans nul doute, et M. le président du Conseil le pense comme M. Liard et comme nous ; mais il a paraphrasé

le vieil axiome : *primo vivere, deinde philosophari,* et a dit sans ambages que, pour faire resplendir le génie français, il fallait d'abord défendre le sol français. On sait à quel point nous sommes de cet avis : les deux choses d'ailleurs ne sont pas inconciliables et on trouvera certainement, dans la pratique, les moyens de les concilier. On croirait vraiment qu'une année de plus à passer sous les drapeaux est la ruine fatale des hautes études : mais d'abord, s'agit-il vraiment de trois années pour tous? Égalité, oui; uniformité absolue, non. La Commission a admis, sous forme de congés, des tempéramens en faveur des jeunes gens qui auront obtenu le brevet d'aptitude militaire. Et enfin, nous le répétons, on fera pour le mieux en vue de faciliter leurs études aux élèves de l'enseignement supérieur.

La Commission de l'armée n'a pas paru, au premier moment, mettre un grand empressement à reprendre et à poursuivre ses travaux; cependant il est juste de reconnaître qu'elle a regagné le temps perdu et, en peu de jours, fait une besogne utile. Elle a travaillé, non pas sur le projet du gouvernement, mais sur le contre-projet présenté par ses deux vice-présidens, MM. Adrien de Montebello et Joseph Reinach. Hâtons-nous de dire que, non seulement il n'y a pas de contradiction entre les deux projets, mais qu'en réalité, ils n'en font qu'un. MM. de Montebello et Reinach se sont contentés de simplifier celui du gouvernement et de le présenter sous une forme qui supprime certaines objections. S'il n'y a pas assez d'hommes, disait-on, avec le service de deux ans, il y en a trop avec celui de trois. Est-ce aussi sûr qu'on le prétend, nous en doutons. La pénurie actuelle du contingent oblige les conseils de revision à prendre de véritables non-valeurs militaires, des hommes dangereux pour leurs camarades dans les chambrées et qui peuplent les hôpitaux. Les déchets annuels en sont grossis. Quand on ne prendra vraiment que les hommes valides, on en aura peut-être moins qu'on ne l'imagine. Admettons toutefois qu'il y en ait en excès. C'est ce qu'ont fait MM. de Montebello et Reinach et, renversant les termes du problème : — Ce qu'on cherche, ont-ils dit, c'est la fixité des effectifs. Commençons donc par fixer, d'après les indications du ministère de la Guerre, le nombre d'hommes nécessaires dans nos compagnies, nos escadrons, nos régimens. Ce chiffre devra rester immuable, il devra toujours être au plein. Alors, s'il y a des hommes de trop, on les libérera au moyen de congés où la faveur ne pourra jouer aucun rôle, parce qu'ils résulteront de circonstances matérielles et du chiffre obtenu au tirage au sort. — Tel est le système réduit à ses

termes les plus simples. Il est excellent; il écarte les objections et a le grand mérite d'assurer la fixité des effectifs, ce qui est la condition essentielle et primordiale que doit réaliser une bonne loi du recrutement. Le gouvernement n'a pas hésité à se rallier, dans son ensemble, au projet Montebello-Reinach; il y reconnaissait ses propres intentions ; il les y voyait réalisées sous une forme mieux adaptée aux préoccupations de nos assemblées parlementaires et à celles du grand public. Souhaitons que ce projet soit voté le plus tôt possible ; mais, si tôt qu'il le soit, il ne le sera pas assez pour permettre au nouveau système de fonctionner dès le départ de la seconde classe actuellement sous les drapeaux. Le serait-il, que nous subirions une fois encore le grave inconvénient qui a été si souvent signalé et auquel il n'a jamais été porté remède, à savoir que pendant six mois, du 1er octobre d'une année au 1er avril de l'année suivante, nous n'avons sous les drapeaux qu'une classe insuffisamment instruite et une autre qui ne l'est pas du tout. Qui ne sent le danger d'un pareil état de choses? Qui ne tremble rétrospectivement à la pensée de ce qui aurait pu en résulter? C'était là une des plus redoutables conséquences du service de deux ans.

Qu'a fait, ou plutôt que va faire le gouvernement? M. Barthou l'a dit dans son discours de Caen: s'appuyant sur un article de la loi actuelle, il a annoncé qu'il maintiendrait provisoirement sous les drapeaux la classe libérable le 30 septembre. On s'y attendait, on n'en était pourtant pas tout à fait sûr, on ne saurait trop remercier le gouvernement de s'y être résolu. Il doit être interpellé sur cette résolution; sa réponse sera facile, l'adhésion de la Chambre n'est pas douteuse. On pourra alors discuter la loi nouvelle en repos d'esprit et en tranquillité de conscience, puisqu'en fait elle sera appliquée avant d'être votée. Pour qu'il en fût ainsi, le gouvernement a engagé courageusement sa responsabilité. Il a rattrapé par là l'avance que le gouvernement et le Reichstag allemands avaient prise sur nous. Qui ne l'en féliciterait?

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

LA GUERRE DE 1870

LES BATAILLES SOUS METZ. — BORNY

I

Une étude très sérieuse de la journée de Forbach m'a donné la conviction que Bazaine avait été irréprochable ce jour-là. Je l'ai dit. Une étude encore plus approfondie de la bataille de Rezonville m'a conduit à la même conclusion et je le dirai. Mais il s'est prononcé un tel courant de réprobation contre le commandant en chef de l'armée du Rhin que tout jugement qui ne l'accable point paraît suspect. Et, malgré les preuves matérielles sur lesquelles j'ai appuyé le mien, on a insinué qu'il était inspiré par des sentimens personnels : je défends « mon ami Bazaine. »

Or, je n'ai eu de ma vie aucune relation avec le maréchal. Je l'ai vu une seule fois dans un conseil de guerre tenu aux Tuileries la veille des obsèques de Victor Noir. Nous nous sommes salués de loin sans nous adresser un mot et je ne l'ai plus revu. Depuis, dans son livre, *Épisodes de la guerre de 1870*, j'ai trouvé des réflexions qui n'étaient pas de nature à me le rendre sympathique. Il dit de mon ministère : « L'Empereur venait de donner des preuves de son bon vouloir pour satisfaire les vœux du parti... lequel? Je l'appellerai le parti *du changement* (1). »

Passe pour cette réflexion. Un militaire n'est pas tenu de se

(1) Page 65.

rendre compte de la véritable signification des événemens intérieurs. Ce qu'il dit de la guerre est autrement grave : « Dès l'ouverture de la campagne, on s'apercevait que nous n'avions même pas le nécessaire pour faire face à cette guerre entreprise sans motif sérieux et sans préparatifs suffisans (1). » Ainsi, pour un maréchal de France, un soufflet reçu à la face du monde n'était pas un motif sérieux de guerre, et une armée, qui, au dire de Moltke, a, du 6 au 18 août, étendu sur le terrain 50 000 Allemands, manquait des moyens « nécessaires. » C'était donc par leur souffle, que nos soldats ont abattu tant d'ennemis?

En réalité, mes sentimens personnels m'auraient amené à adopter, sans me donner la peine de les contrôler, les sentences consacrées. Si je ne l'ai pas fait, cela tient à mon habitude invétérée de ne tenir aucun compte de mes sentimens personnels dans mes appréciations historiques.

On serait encore dans l'erreur en supposant qu'innocenter plus ou moins Bazaine soit œuvre agréable au parti impérialiste. Ce parti lui a été très dur. L'Empereur, toujours généreux, avait été bon envers Bazaine comme envers Mac Mahon et Le Bœuf, et il lui écrivit : « Wilhelmshohe, 13 octobre 1870 : — Mon cher maréchal, j'éprouve une véritable consolation dans mon malheur en apprenant que vous êtes près de moi. Je serais heureux de pouvoir exprimer de vive voix les sentimens que j'éprouve pour vous et pour l'héroïque armée qui, sous vos ordres, a livré tant de combats sanglans et a supporté avec persévérance des privations inouïes. Croyez, mon cher maréchal, à ma sincère amitié. — N. »

Les violens du parti ne goûtèrent pas cette longanimité et ils criblèrent Bazaine d'attaques presque aussi emportées que celles de Gambetta. L'Empereur essaya en vain de les calmer. Il exprima à la maréchale Bazaine son déplaisir de n'être pas écouté : « Cambden place, Chislehurst, 18 mai 1871. — Madame la maréchale, je n'ai pas attendu votre lettre pour faire savoir à M. Paul de Cassagnac combien je désapprouvais ses attaques contre le maréchal. Malheureusement les journalistes ne veulent pas se soumettre aux recommandations qu'on leur adresse. J'espère néanmoins qu'ils comprendront tout ce qu'il y a de peu généreux à accuser un homme que poursuit une haine aveugle.

(1) Page 157.

— Recevez, madame la maréchale, l'assurance de mes sentimens affectueux. » Et plus tard : « — Cowes, 17 août 1872. — Mon cher maréchal, j'ai été bien sensible à votre bon souvenir pour le 15 août, et je viens vous en remercier. Nous pensons souvent à vous, et nous ne comprenons pas sur quoi peut porter l'accusation dont vous êtes l'objet. J'espère que vos tribulations auront bientôt un terme. Ce procès prouvera que vous avez fait tout ce qu'il était en votre pouvoir de faire. Rappelez-moi au souvenir de la maréchale et croyez à ma sincère amitié. — N. »

Lors de sa condamnation, l'Empereur n'étant plus là, l'Impératrice, dans un premier mouvement d'émotion, télégraphia à Rouher : « Chislehurst. — Je suis vivement émue de la sentence. Faites savoir au maréchal Bazaine que je voudrais pouvoir adoucir ces cruels momens. »

Et Rouher écrivit à Bazaine : « Décembre 1873. — Maréchal, votre courage est au-dessus des violences humaines ; je n'ai point à essayer près de vous d'inutiles consolations. Des passions politiques implacables, des haines voilées, cette basse envie qui croit se grandir en cherchant à abaisser ce qui est au-dessus d'elle, ont égaré des convictions et entraîné la plus déplorable des sentences, non pas seulement contre vous, mais au préjudice de l'honneur et de la dignité de l'armée française, au détriment des intérêts de la patrie. Mais il ne dépend pas de quelques hommes de faire de vous un coupable, et la conscience publique indignée ne permettra pas qu'on en fasse un martyr. La vérité et la justice ne laisseront pas à la postérité le soin de détruire l'œuvre d'iniquité qui vient de s'accomplir. La réparation solennelle sera prochaine. Pour moi, au moment où ses ennemis outragent la victime, je m'honore de son amitié, je sens mon affection pour elle s'élever à la hauteur de son infortune et je prie Dieu de la protéger. »

Les violens du parti tinrent moins compte encore du sentiment de Rouher que de celui de l'Empereur. Ils avaient d'abord projeté de faire de Mac Mahon leur victime. Mais le duc de Magenta était un aristocrate, riche, bien pourvu de parenté et d'alliances, entouré d'amis, attaché à un parti puissant, et son élévation au pouvoir l'avait rendu intangible. Ils se rabattirent sur Bazaine, homme du peuple, officier de fortune, pauvre, sans parenté, sans alliances, sans amis et sans liens avec aucun parti. Ils le déchirèrent d'une dent féroce, surtout lorsque l'Im-

pératrice, revenue de son premier mouvement, se prononça ouvertement contre lui, démentit qu'il eût rendu à Metz des services à la cause impériale et affirma que, des témoignages divers recueillis dans de nombreuses publications successives, elle avait acquis la conviction que la conduite du maréchal Bazaine fut toujours dominée par des considérations et des préoccupations personnelles. Il devint alors officiellement le bouc émissaire du parti, auquel on imputa toutes les catastrophes de la guerre.

Vous pouvez donc, chers lecteurs, sans être taxés de faire acte d'impérialisme, ne pas fermer systématiquement votre esprit aux rectifications de vérité que je vous proposerai, sur certains points, à la décharge du commandant en chef de l'armée du Rhin.

II

Le maréchal Le Bœuf annonça officiellement, le 13 au matin, à Bazaine, sa nomination de commandant en chef de l'armée du Rhin, signée la veille vers une heure et demie. On a prétendu que Bazaine était alors un vieillard hébété, incapable de remplir la tâche qu'on lui confiait. On n'est pas un vieillard à cinquante-neuf ans quand on n'est pas atteint d'infirmités précoces, et il n'en avait aucune. Je l'ai bien observé pendant les quelques heures où j'ai été assis à la même table de conseil, et il m'a paru robuste, dans la plénitude de ses forces physiques. Je n'ai pas pu me rendre compte aussi bien de son état intellectuel, car il ne prononça pas une parole, mais, à en juger par la manière dont il a gouverné la Garde impériale et par son intervention dans les premières phases de la guerre, il n'était pas plus hébété que vieillard, et, autant que ses forces physiques, il possédait ses forces d'esprit habituelles, sa finesse, sa mémoire, sa compréhension rapide, son activité, son sang-froid, son coup d'œil tactique, son aisance à se mouvoir au milieu des rouages compliqués de la machine militaire et à la faire mouvoir elle-même, pourvu que son champ ne fût pas trop étendu. Jamais général ne fut investi, dans des conditions plus terribles, du commandement en chef d'une armée, — trois batailles perdues, deux provinces envahies. Dans leur recours en grâce, ses juges le reconnaissent : « Nous vous rappellerons que le maréchal

Bazaine a pris et exercé le commandement de l'armée du Rhin au milieu de difficultés inouïes, qu'il n'est responsable ni du désastreux début de la campagne, ni du choix des lignes d'opération. » Un généralissime, d'ordinaire, a des mois et des jours pour mûrir ses projets ; lui, dans vingt-quatre heures à peine, devra se mettre au courant de la situation de tous ses corps d'armée, prévoir celle de l'ennemi, opérer en hâte le passage toujours difficile d'une rive du fleuve à l'autre.

Les conditions dans lesquelles le pouvoir lui est remis en rendent l'exécution plus difficile. Par suite d'une de ces violations des règles du bon sens, dont on ne tint jamais compte à l'état-major de l'armée du Rhin, Mac Mahon fut mis sous ses ordres. Mac Mahon échappait par son éloignement à l'action régulière et éclairée de Bazaine; en donnant à celui-ci le souci de conduire une armée hors de sa portée, on lui imposait une tâche impossible; il eût fallu créer deux commandemens séparés. En outre, quoique généralissime, Bazaine ne devint pas omnipotent. L'Empereur lui conféra le titre et lui attribua le pouvoir d'agir directement, seul, sur les corps d'armée et sur les chefs de services spéciaux, mais il ne se considéra pas comme dépouillé lui-même de la qualité d'*imperator*, c'est-à-dire de chef suprême de l'armée aussi bien que de toutes les parties de l'État. Il entendit demeurer maître de diriger le généralissime, qui, tout-puissant vis-à-vis de ses inférieurs, restait vis-à-vis de lui un subordonné. C'est ainsi que Bazaine comprit sa situation : « Je ne croyais pas que l'Empereur partirait, et j'étais là comme un sous-ordre ; je me regardais comme son lieutenant, et, par déférence pour lui, par habitude de lui obéir, je n'ai pas songé à lui rien demander. »

Il ne lui demanda même pas de lui donner un chef d'état-major de son choix, et il accepta, sans mot dire, celui qu'on lui imposa, le général Jarras. C'est cependant chose de première importance que le choix d'un major général. Son influence sur la bonne ou la mauvaise conduite des opérations ne saurait être exagérée. Une des causes du malheur de Napoléon, à Waterloo, fut qu'il eut, à côté de lui, Soult qui, quoique fort expérimenté, ne remplaça qu'imparfaitement l'incomparable Berthier. Bien multiples et bien difficiles à réunir dans un seul homme sont les qualités de vivacité, d'intelligence, de souplesse nécessaires à un chef d'état-major, mais la plus importante de

toutes est la concordance de sentimens, la confiance mutuelle entre lui et le général en chef. Or, par des raisons insaisissables et par cela même plus indestructibles, cette concordance de sentimens n'existait pas entre Jarras et Bazaine.

Jarras était d'une parfaite droiture, instruit, intelligent, consciencieux, expérimenté, mais, quoique ayant été aide de camp de Pélissier, il était devenu très bureaucrate et rond-de-cuir. Il manquait de souplesse, se montrait dans le commandement rude, méticuleux, susceptible, désagréable, et son activité militaire proprement dite était à peu près nulle, car il ne montait à cheval qu'avec précaution, rarement, au pas, et ne voyait rien par lui-même. Il avait sous sa direction un état-major composé d'officiers distingués, particulièrement choisis : les uns en raison de leur expérience de la guerre, les autres parce qu'ils avaient une connaissance approfondie de l'organisation militaire de l'Allemagne. Il les réduisit le plus souvent aux fonctions de secrétaires, rangés autour d'une table avec trente mains de papier, trente porte-plumes, trente encriers, écrivant trente fois le même ordre. Et cependant, en dehors des fonctions de chancellerie nécessaires qu'un petit nombre d'officiers archivistes doit savoir remplir, le propre des officiers d'état-major est d'assurer sur le champ de bataille l'exécution des ordres et d'être les yeux du général en chef, en même temps que ses porte-parole. C'est ce que ces officiers ne furent guère.

Jarras avait senti, du reste, qu'il n'était pas adapté à son emploi. Il s'était débattu, avait refusé, n'avait cédé qu'à des injonctions réitérées, et, il remplit malgré lui, dans l'armée française, le rôle attribué à Moltke dans l'armée allemande !

A côté de l'état-major général, un état-major particulier, composé d'hommes capables, était attaché au maréchal. Le colonel Napoléon Boyer, chef de ce cabinet, aide de camp, avait été au Mexique auprès de Bazaine. C'était un homme remarquablement intelligent et tout dévoué. Au Mexique, il était resté étranger aux opérations ; à Metz, il ne s'y immisça pas davantage, soit comme aide de camp, soit comme chef de cabinet ; eût-il été l'Éminence grise dont on lui a attribué le rôle, il ne pouvait suppléer un chef d'état-major de l'armée et son influence ne s'exerçait que par des conseils confidentiels. De la sorte, pendant toute la campagne, l'armée du Rhin manqua d'un de ses organes essentiels, Jarras n'étant qu'un agent passif

d'exécution, qui ne pouvait ni rectifier, ni vivifier dans le détail les ordres généraux qu'il recevait.

III

A l'armée du Rhin d'ailleurs, rien ne se faisait rationnellement. La manière dont s'opéra la transmission du service du major général ancien, au major général actuel, fut des plus sommaires. Le Bœuf se retira de son cabinet, Jarras y entra, et ce fut tout. Ces gens-là avaient une langue pour ne pas s'en servir. Jarras, qui était jusque-là deuxième chef d'état-major, ignorait une foule de détails qu'il aurait dû savoir et n'avait aucune idée de ce qui s'était passé dans le cabinet de l'Empereur. On ne l'en instruisit pas et il ne s'en informa pas. A peine nommé, il écrit à Bazaine : « Metz, le 14 août. — M. le maréchal Le Bœuf vient de me faire connaître, de vive voix, qu'il a cessé ses fonctions de major général de l'armée du Rhin et que, après vous avoir nommé commandant en chef de cette armée, l'Empereur m'a désigné pour remplir les fonctions de chef d'état-major général auprès de vous. Je ne fais donc qu'accomplir un devoir en vous demandant de vouloir bien me faire connaître vos ordres et, si je le fais par écrit, c'est qu'il ne m'est réellement pas possible de m'absenter en ce moment difficile de transition, où cependant les affaires ne peuvent être laissées à elles-mêmes. — En prenant vos ordres, monsieur le maréchal, je vous prie de vouloir bien me faire connaître où vous avez l'intention d'établir votre quartier général et, à ce sujet, je me permets de vous faire observer que, pour recevoir et donner des ordres, dans le plus bref délai possible, à votre armée, vous seriez peut-être mieux à Metz que sur tout autre point. C'est d'ailleurs à Metz que se trouvent tous les chefs de service avec lesquels les rapports sont de tous les instans. — Quoi qu'il en soit, j'attends vos ordres et je me tiens prêt à les exécuter, ainsi que tous les officiers de l'état-major général de l'armée, qui ont ordre de me suivre. »

Bazaine ne tint aucun compte du conseil de Jarras. Il ne jugea point convenable d'exercer un commandement à côté de l'Empereur, qui venait d'être forcé de l'abandonner et lorsque la proximité de l'ennemi exigeait sa présence sur la rive droite. Ses troupes, établies sur cette rive, faisaient face à l'invasion ; elles pouvaient à tout instant être abordées, contraintes au com-

bat; c'était au milieu d'elles qu'il devait se trouver. Dans les marches en avant, le général en chef doit être à l'avant; dans les marches en retraite, il doit être en arrière-garde. De Borny, par l'état-major laissé à Metz, Bazaine pouvait diriger les mouvemens de la rive gauche; de Metz, il n'aurait pu pourvoir rapidement aux imprévus qui menaçaient les positions risquées de la rive droite. Il répondit à Jarras que, son intention étant de se rendre auprès de l'Empereur vers le milieu de la journée, de là il lui donnerait ses instructions.

Ayant accepté vis-à-vis de l'Empereur sa subordination, Bazaine dut discuter avec lui la conduite stratégique qu'il adopterait. L'armée française était dans une situation d'attente. Canrobert n'était pas au complet, la cavalerie prussienne déjà à Nancy, Frouard, et Pont-à-Mousson, le 12 août, et le chemin de fer étant coupé, le 6e corps d'armée ne put arriver au complet à Metz et resta privé de trois régimens de sa 2e division, de la moitié de son artillerie divisionnaire, de toute son artillerie de réserve et de sa cavalerie. Deux brigades occupaient, l'une le fort Queuleu, l'autre le fort Saint-Julien, sur la rive droite; le 4e corps d'armée (Ladmirault) à l'Est de Saint-Julien; le 3e corps d'armée (Decaen) entre le fort Saint-Julien et le fort Queuleu; la Garde en réserve, en deuxième ligne derrière le 3e et le 4e corps d'armée; le 2e corps d'armée (Frossard) en échelon, derrière la droite du 3e corps d'armée.

Bazaine ne connaissait pas la véritable situation des Allemands. Le 11 août, il avait voulu introduire dans l'emploi de notre cavalerie la modification qu'au même instant, le prince Frédéric-Charles opérait dans la cavalerie allemande, et qui consisterait à revenir à la tradition de nos grandes guerres, de ne plus réduire les reconnaissances à de petites promenades autour des camps, de les lancer au loin afin d'explorer le terrain, de couvrir les mouvemens de l'armée, de préparer des vivres et des logemens. Ces instructions avaient été incomplètement exécutées, comme elles le furent d'abord dans l'armée du prince Frédéric-Charles et on n'avait recueilli que des renseignemens insuffisans. Cependant il fallait se décider.

Avisant au plus urgent, le 13 août, Bazaine avait visité toutes les lignes de Saint-Julien à Queuleu, ordonné des travaux de tranchées-abris, fait pratiquer des percées dans les massifs des bois qui masquaient les vues de l'artillerie. Il se rendit à Metz

vers midi et délibéra avec l'Empereur. Ni le souverain ni lui ne s'arrêtèrent alors à l'idée de se cramponner à Metz. Bazaine la jugeait déraisonnable et l'avait dit. Un désaccord se produisit : Bazaine, sortant de sa nature défensive, eût voulu profiter de l'éparpillement des deux armées allemandes, se précipiter sur la Ire armée (Steinmetz), la séparer de la IIe et gagner Frouard ; là, redevenu défensif après cette offensive heureuse, il irait s'établir sur le plateau des Hayes, forte position qu'il avait signalée depuis deux ans au ministre de la Guerre. L'Empereur au contraire était d'avis de transporter l'armée sar la rive gauche de la Moselle et de la diriger sur Verdun, puis sur Châlons, en évitant toute bataille afin de ne pas s'affaiblir. Le sentiment de l'Empereur était le seul juste. Bazaine s'illusionnait : eût-il battu Steinmetz, il n'eût pas empêché ce qui restait de la Ire et de la IIe armée, et la IIIe armée entière, séparées de peu de jours de distance, de se concentrer vivement et de l'arrêter avant qu'il eût gagné le plateau des Hayes. L'offensive eût été le salut de notre armée du 31 juillet au 2 août. Elle eût été la revanche du 6 août au 10, avant que le Prince royal fût sorti des Vosges, et que les deux autres armées eussent atteint la Moselle ; elle n'eût plus été que désastre maintenant que les trois armées allemandes se trouvaient en état de se serrer en peu de jours sur un point quelconque de la ligne de Thionville à Nancy ; elle ne redeviendrait possible, efficace, nécessaire, qu'après la réunion des forces de Bazaine et de Mac Mahon. Cette réunion était, d'après l'Empereur, le seul but à poursuivre.

Un moment l'Empereur parut concéder l'offensive, mais dans des conditions très réduites. Il écrit : « 13 août, Metz. — La dépêche que je vous envoie de l'Impératrice montre bien l'importance que l'ennemi attache à ce que nous ne passions pas sur la rive gauche ; il faut donc tout faire pour cela et, si vous croyez devoir faire un mouvement offensif, qu'il ne nous entraîne pas de manière à ne pas pouvoir opérer notre passage. Quant aux distributions, on pourra les faire sur la rive gauche en restant lié avec le chemin de fer. »

Bazaine résista, et, cette fois, c'était lui qui avait raison. Une opération offensive n'avait d'utilité que si, la poussant très loin, on menait l'ennemi l'épée dans les reins jusqu'à la Nied française, peut-être au delà, et si on renonçait au passage sur la rive

gauche. L'Empereur n'insista pas; Bazaine abandonna sa proposition. Il fut convenu que l'armée serait ramenée sur la rive gauche et gravirait les hauteurs en se dirigeant sur Verdun par Gravelotte et Mars-la-Tour, et en évitant toute rencontre avec l'ennemi.

IV

Cette décision même n'était-elle pas prise trop tard, et l'ennemi laisserait-il le temps de l'exécuter? Il n'y avait pas, en tout cas, une minute à perdre. Bazaine se mit à l'œuvre. De retour à Borny, il fait télégraphier (le 13 au soir) par Jarras à Coffinières l'ordre de procéder le plus activement possible toute la nuit à l'établissement des ponts sur la Moselle en amont et en aval de Metz, en le priant de lui faire savoir quels sont ceux qui, le 14, à cinq heures du matin, seraient praticables. Coffinières vient, le 14 au matin, auprès du maréchal et lui donne la malencontreuse nouvelle qu'une crue subite a emporté les ponts et que l'inondation en empêchera l'emploi jusqu'au lendemain matin.

Bazaine met à profit le temps de cette attente forcée. Il prend deux mesures qui doivent accélérer le passage sur la rive gauche dès que les ponts seront en état : il fait reconnaître les abords et les débouchés des ponts, et trace l'itinéraire à faire suivre aux troupes quand, le fleuve franchi, elles auront gravi les berges qui montent sur les hauteurs de la rive gauche : « Tous les corps d'armée gagneront le front Gravelotte-Amanvillers, puis se diviseront en deux fractions : l'une, colonne de gauche (2e et 6e corps d'armée), s'engagera dans l'embranchement qui, de Gravelotte, conduit à Verdun par Rezonville, Vionville, Mars-la-Tour. L'autre, colonne de droite (3e et 4e corps d'armée), marchera par la route qui conduit à Verdun par Conflans et Étain. La Garde, dernier élément de la marche en retraite, suivra les traces du passage du 3e corps d'armée, ou exécutera les ordres donnés par l'Empereur. La colonne de gauche sera couverte en avant et surtout éclairée par la division de cavalerie de Forton, la colonne de droite par la division de cavalerie Du Barail, et les deux colonnes s'éclaireront en avant et sur leurs flancs découverts et se relieront entre elles; elles échelonneront deux ou trois escadrons sur la droite

et sur la gauche de manière à bien couvrir le terrain et permettre aux troupes de déboucher plus tard. »

Bazaine prit de sages dispositions relativement à ce fléau des marches rapides, les bagages. Il ne les fit point passer en avant comme une proie à offrir à l'ennemi. Ayant le désir de s'éloigner au plus vite de Metz et de gagner Verdun, il fit parquer ses convois à proximité des points de passage et à l'origine des routes qu'ils devaient suivre : les 2e et 6e corps d'armée entre Longeville et Moulin-lès-Metz ; le 4e à gauche de ses ponts vers la maison de Planches; le 3e, la Garde et la réserve du général Canu au Ban-Saint-Martin. Les convois seraient groupés individuellement et distinctement les uns des autres en attendant l'ordre de se mettre en mouvement. Chaque division ne serait suivie que de son convoi divisionnaire portant quatre jours de vivres. Il ordonna de réduire au nombre strictement réglementaire les voitures de bagages exigées en immense quantité par nos officiers, qui se comportaient dans leur tente comme en villégiature chez des amis, couchés dans leur lit de cantine avec des draps et lisant des romans pour s'endormir (1).

L'important était de déterminer les routes que prendraient les divers corps pour gagner Gravelotte. Il en existait deux belles : l'une, au Nord, celle de Briey; l'autre, plus au Sud, celle de Gravelotte. De renseignemens faux était résultée dans l'esprit de l'état-major général cette idée que des forces allemandes considérables arrivaient au Nord du côté de Sierck, que, dès lors, la route de Briey, difficile, accidentée, était dangereuse à prendre parce qu'elle exposait à un combat latéral, qui eût distrait du but principal et retardé la retraite vers Châlons. Du côté de Gravelotte aussi il y avait à redouter une attaque, puisque les Allemands étaient déjà en nombre vers la Moselle, mais la route qui, d'Ars et de Gorze, conduit sur le plateau, était mauvaise et l'on pouvait espérer les devancer.

Lancer toute l'armée sur la route de Gravelotte aurait amené une indescriptible confusion, des encombremens interminables, de longs retards, alors que les heures valaient des jours. Cet encombrement était facile à éviter. Entre les routes de Gravelotte et de Briey étaient en effet deux chemins, moins beaux mais cependant très praticables : le premier qui conduit de Metz

(1) Du Barail, *Souvenirs*.

à Vernéville par Plappeville, Lessy et Châtel-Saint-Germain, et le second qui aboutit à Amanvillers par Le Coupillon et Lorry.

Bazaine ne commit pas la bévue de lancer toute son armée sur la route de Gravelotte. Il n'engagea que les 2e et 6e corps d'armée, ordonnant d'employer toute la largeur de la chaussée par colonnes de section. En excluant les 3e, 4e corps d'armée et la Garde de la route de Gravelotte, il n'indiqua pas formellement les voies par lesquelles ils devaient passer; — les routes de Lessy et de Lorry n'étaient pas marquées sur sa carte. Il donna l'ordre de reconnaître les chemins et leurs débouchés et chargea le capitaine Locmaria de demander à Ladmirault un capitaine du Génie qui relèverait les points de passage assignés aux corps sur la rive droite, et qui, avec Coffinières, verrait s'il était possible de passer en dehors de la ville et d'accélérer ainsi le mouvement. A la suite de cette reconnaissance, serait établi l'itinéraire des 3e et 4e corps d'armée vers Gravelotte.

Nous touchons ici l'inconvénient de la séparation établie par Bazaine entre lui et son chef d'état-major. Jarras n'eut connaissance de ces instructions que lorsqu'elles eurent été envoyées aux 2e et 4e corps d'armée directement par le maréchal et qu'on le chargea de les notifier au 6e corps d'armée et à la Garde. S'il avait été admis à délibérer sur une mesure dont il ne fut que l'exécuteur partiel, il aurait indiqué que la reconnaissance prescrite avait déjà eu lieu. Dès le 7 ou le 8, l'Empereur, décidé à reconduire l'armée dans la direction de Verdun, avait ordonné à Lebrun et à Jarras d'étudier le moyen d'effectuer ce passage de manière à arriver sur les deux grandes routes qui conduisent par Conflans et par Mars-la-Tour. On avait fait venir de la préfecture le plan détaillé du département, de la ville, des environs, et on avait reconnu très facilement ces routes que tout le monde dans le pays connaissait, par Lessy, Lorry, etc. Ces informations eussent permis à Bazaine de dissiper le vague de ses instructions et de leur donner tout de suite une forme indiscutable. Il n'en est pas moins établi qu'il n'ordonna pas à l'armée de s'engouffrer tout entière simultanément dans une seule voie, et qu'il indiqua plusieurs routes distinctes, celle de Metz à Gravelotte et deux autres à reconnaître.

Dans la soirée du 13 août, les dispositions relatives à la Garde et à la réserve générale de l'artillerie furent modifiées : elles ne durent plus s'engager à la suite du 3e corps d'armée sur la

route de Lessy, mais sur la route de Metz à Gravelotte, dès que le 2e et le 6e corps l'auraient évacuée.

Dans la crainte d'être atteint par les troupes allemandes dont on lui annonçait l'approche, et dans l'espoir que les ponts seraient praticables à la fin de la journée, Bazaine pensa à les franchir avant le matin du 14 août, dans la nuit même, au clair de lune ou à la lueur des torches. Ladmirault lui représenta que c'était impossible en l'état des ponts, et il demeura, malgré lui, immobilisé, à la vue des vedettes de l'ennemi : ce passage, qui eût été une opération si simple deux ou trois jours auparavant, va cesser de l'être; nous allons être mordus au talon.

V

Le dimanche 14 août, à la première heure, Bazaine, dont la prévoyance ne se ralentit pas, prescrit à Coffinières, gouverneur de Metz, qui, seul, avait pouvoir de commander dans la ville, de prendre des précautions contre l'encombrement et de s'assurer qu'on pourra user à l'aise des ponts fixes. Il envoya des officiers et sous-officiers jalonner le parcours des routes et il ordonna de mettre les troupes sur pied. Vers quatre heures du matin, elles sont partout en état de rompre. Frossard et Ladmirault commenceront la retraite en se couvrant par des arrière-gardes qui pourront s'abriter dans des tranchées préparées dans la journée du 13 août.

Mais Frossard ne se presse pas ; ses convois (munitions, trésor, vivres) ne quittent leurs campemens qu'à sept heures et demie, passent le pont le plus méridional sur le grand bras de la Moselle, prennent la Porte de France et la route de Verdun par Longeville. Après avoir dépassé ce village, ils se rangent de chaque côté de la route pour permettre aux troupes de défiler et d'aller occuper les positions de Rozérieulles. Ces troupes, qui avaient attendu depuis quatre heures du matin, l'arme au pied, l'ordre de marche, partent à midi seulement, laissant à Metz la division Laveaucoupet. Des encombremens ralentissent encore leur marche. Frossard en réfère à Bazaine, s'arrête entre Rozérieulles, Jussi, Sainte-Ruffine et Longeau, et, le soir, établit son quartier général à Longeau.

Le 6e corps d'armée (Canrobert), dont les corps sont répartis entre Woippy et les environs Sud de Montigny et du Sablon,

apprend qu'il doit suivre le mouvement de Frossard sur la route de Gravelotte. Lui aussi est arrêté par des encombremens, et sa tête de colonne atteint à la nuit Sainte-Ruffine.

Les divisions Du Barail et Forton quittent leurs bivouacs vers une heure de l'après-midi, laissent leurs bagages au Ban-Saint-Martin, et se dirigent sur Gravelotte. Retardée en route par des encombremens, la division Du Barail arrive à Gravelotte vers cinq heures et bivouaque près de la Malmaison, au Sud de la route de Conflans. La division Forton atteint Gravelotte à sept heures du soir, et s'établit à l'Ouest du village.

Il y avait certainement de tous les côtés ce qu'il y a d'inévitable dans des troupes très serrées les unes contre les autres, des confusions, des enchevêtremens, des retards, mais enfin, tant bien que mal, tout finissait par marcher à la gauche. Il n'en était pas de même à la droite. Les bagages de Ladmirault embrouillaient tout ; son convoi, conduit, chose inouïe, par le chef d'état-major Osmont (1), se promène du débouché des Ponts à Longeville sur la route de Moulins et rétrograde de Longeville à Woippy, jetant la confusion partout et obstruant l'abord des routes de Lessy et de Lorry. Néanmoins, un peu d'ordre finit par se rétablir : le 3e corps d'armée franchit les ponts vers Lessy, et le 4e corps d'armée traverse l'île Chambière ; la division Lorencez s'avance la première vers les hauteurs, suivie de la division Cissey et de la division Grenier. Cette dernière aurait dû être placée en position d'arrière-garde, entre le fort de Saint-Julien et la Moselle, appuyée au bois de Grimont, couverte par des tranchées-abris et des travaux de terre, protégée par ses quatre batteries de 12 : Ladmirault l'avait laissée à l'état de division de queue. Tout à coup elle entend le canon retentir derrière elle. Elle s'arrête.

VI

Les Allemands, quand leur IIIe armée eut franchi les Vosges, purent en concerter les mouvemens avec ceux de la Ire et de la IIe, qui s'avançaient vers la Moselle sans avoir rencontré aucun obstacle de notre part. Moltke aurait voulu nous

(1) Cette fonction de diriger le convoi est généralement remplie par le prévôt du corps d'armée, c'est-à-dire par un commandant ou un capitaine de gendarmerie.

environner de manière à nous couper de Metz. Nous séparer de Metz lui paraissait aussi essentiel que nous empêcher de gagner Châlons. A Metz, l'armée française devenait un obstacle à la marche rapide des Allemands sur Paris, car elle retiendrait des portions importantes de leurs forces : il fallait donc empêcher notre retraite dans le camp retranché de Metz autant que notre marche vers Châlons, nous encercler, nous cerner, entre deux murailles vivantes, nous attaquer, nous anéantir, sinon nous contraindre à fuir en Belgique.

Moltke arrêta son plan en principe dès que la Ire, la IIe et la IIIe armée se furent rapprochées de la Moselle ; mais il ne trouva pas d'abord les moyens tactiques de l'exécuter. Il était dans l'incertitude sur nos mouvemens. Tantôt il pensait que nous nous hâterions de nous porter sur la rive gauche afin d'opérer à Châlons la concentration de nos forces et concluait qu'il y avait à laisser seulement un rideau vers Metz, à porter ses forces au delà de la Moselle et à se mettre en mesure d'opérer le mouvement enveloppant qui devait nous couper la retraite, et nous rejeter vers le Nord. Tantôt il se disait que la présence de corps français sur la rive droite avait quelque chose de menaçant, qu'elle pouvait indiquer l'intention d'une offensive, et que, dès lors, un rideau serait insuffisant, qu'il fallait se trouver en nombre en face de Borny. Sa stratégie n'avait pas pris parti entre ces deux hypothèses ; elle s'était appliquée à pourvoir aux deux à la fois. Il avait constitué deux masses distinctes : celle de Steinmetz, qui s'opposerait à une attaque par la rive droite de la Moselle, et celle de Frédéric-Charles, qui passerait la Moselle et nous gagnerait de vitesse sur la route de Verdun. Il avait établi la liaison entre ces deux masses par deux divisions de cavalerie envoyées vers la droite de Frédéric-Charles. Ce plan était à moitié défensif, à moitié offensif : défensif du côté de Steinmetz, offensif du côté de Frédéric-Charles. Il avait en outre l'inconvénient de séparer les fractions des trois armées de façon qu'elles ne pussent se soutenir le même jour.

Le 13 août, il ordonne à Steinmetz de rester immobile sur la Nied, en contact immédiat avec l'armée française, en observant par des avant-gardes très poussées. Si l'ennemi se retire ou si, éventuellement, il prend l'offensive, il sera soutenu par l'aile droite de la IIe armée dont néanmoins les corps de gauche franchiront la Moselle en avant de Metz, tout en se tenant prêts

à intervenir sur la rive droite au cas d'un combat sérieux. De même si l'ennemi tentait une attaque sur la IIe armée par le Sud, la Ire s'y opposerait par une attaque de flanc ; les autres corps de la IIe armée continueraient leur marche vers la Moselle, et s'empareraient de Pont-à-Mousson et des passages sur la rive gauche. La cavalerie des deux armées serait poussée le plus possible et inquiéterait la retraite éventuelle de l'ennemi sur la route de Verdun.

Steinmetz, autoritaire et taciturne, ne se crut pas obligé d'instruire ses subordonnés des directions de Moltke et se contenta de s'y conformer. Il envoya à son armée l'ordre de rester sur ses emplacemens du 13 en observant les mouvemens de l'ennemi. Mais dans l'armée indisciplinée des Prussiens, personne ne se croyait tenu d'obéir et tous rêvaient d'une initiative personnelle, depuis le caporal jusqu'au général. Parmi ces inquiets de gloire, Goltz, commandant l'avant-garde du VIIe corps, était des plus agités. Excellent officier d'état-major et vaillant conducteur d'hommes, possédant la confiance de ses subordonnés, particulièrement des Westphaliens, dont il avait commandé un régiment, il ne se consolait pas, retenu qu'il avait été par les timidités de son chef Zastrow, de n'avoir pas fait merveille à Forbach. Aussi, lorsque, regardant de Laquenexy vers Metz, il aperçoit distinctement, en face de lui, nos premiers mouvemens de retraite vers les hauteurs, il ne se sent pas d'aise. Sans consulter Zastrow ni le chef de son armée, il fait rompre et dirige sa brigade sur Marsilly et Colombey (3 h. 1/2) où, par une attaque brusque, il retiendra le plus longtemps possible l'armée française en deçà de Metz; il donnerait ainsi le temps à la IIe armée, qui franchissait la Moselle plus au Sud, de lui couper sa ligne de retraite. Non content de disposer de lui-même, Goltz se constitue, au nom de la solidarité, le chef des autres fractions. Il prévient les XIIIe et XIVe divisions et même le corps de Manteuffel et leur demande du secours. Manteuffel ne désapprouve pas son initiative ; cependant, il ne croit pas pouvoir l'appuyer et trangresser les ordres formels de Steinmetz ; les autres sont moins scrupuleux, ils s'ébranlent dès qu'ils entendent la canonnade : le canon est un généralissime, auquel il n'est pas permis de désobéir.

VII

Au premier bruit de la canonnade de Goltz, le général de Berckheim qui, aux abords de Metz, causait avec le général Bourbaki installé au balcon de son logement, saute à cheval et part au galop jusqu'aux avant-postes des chasseurs à pied, qui occupaient le terrain entre les deux routes de Sarrebrück et de Sarrelouis. Ses hommes, sous le feu des tirailleurs ennemis, demeuraient sans riposter. Le général prend sur lui de leur ordonner de tirer. A ce bruit, dans le 3e corps, qui s'ébranlait à peine, ceux qui allaient partir s'arrêtent, ceux qui étaient déjà en route se retournent et reculent. Bazaine accourt et, sortant de son calme habituel, dit d'un ton de colère à Berckheim : « J'avais donné l'ordre qu'on n'acceptât pas le combat aujourd'hui. Je défends formellement qu'on avance d'une semelle (1). » Cette défense n'est pas entendue, et le 4e corps entre en action encore plus vivement que le 3e qui tiraillait sans s'avancer. La division Grenier s'arrête, se retourne et s'engage vivement. Ladmirault perd de vue que l'unique opération à effectuer ce jour-là était le passage de la rivière. Il n'arrête pas Grenier et, prenant l'initiative, il fait faire demi-tour au 4e corps d'armée tout entier et compromet ainsi le but auquel tout devait être subordonné. Sans attendre les ordres du général en chef, il arrête également la division Cissey, lui fait repasser les ponts, déposer les sacs et la pousse au secours de la division Grenier. Les batteries prennent les devans au trot, l'infanterie suit au galop, en criant : « Vive la France ! Vive l'Empereur ! » Les autres divisions du 4e corps, par un mouvement semblable, accourent successivement au secours des camarades engagés, la brigade Golberg, la division Lorencez, qui avaient toutes deux franchi déjà les ponts et fait demi-tour. Elles se rassemblent au fort Saint-Julien. Une partie de la réserve s'élance aussi (6 h. 1/2).

Du côté des Prussiens, le mouvement s'accentue aussi. Manteuffel se décide et intervient ; Glümer, commandant de la XIIIe division, Zastrow, commandant du VIIe corps, arrivent, grinchent un peu, puis secondent. Seul Gœben (VIIIe corps), deux fois appelé par Manteuffel, se conforme à la règle hiérarchique :

(1) Général Zurlinden, *Souvenirs*.

il consulte Steinmetz et il obéit à son ordre de ne pas remuer. La XVIIIe division du IXe corps (général Wrangel), quoique appartenant à la IIe armée, apporte également son concours. La bataille s'échauffe, le général Decaen est blessé mortellement. Bazaine est désolé. Mais comment arrêter le combat? On n'arrête pas des troupes engagées à fond en levant le doigt. Il s'efforce néanmoins de contenir ce qu'il ne peut plus empêcher. A tous, à Metman, qui a remplacé Decaen, à Montaudon, il donne pour instruction de ne pas s'avancer, de continuer la retraite, tout en restant sur le pied d'une défense énergique.

Nous étions établis dans une position magnifique, derrière un ruisseau profondément encaissé, sur un large front qui obligeait les Prussiens à s'étendre par petits groupes dans différentes directions. Ceux-ci, malgré notre supériorité, prenaient héroïquement l'offensive, contenus, repousssés, revenant toujours à la charge. Dans une de ces mêlées, Bazaine, qui était à l'endroit le plus dangereux, reçut une violente contusion à l'épaule. Les Prussiens obtiennent des avantages provisoires, dus surtout à leur artillerie, mais ils ne peuvent les pousser à bout nulle part. A huit heures et demie, Manteuffel, qui a surtout soutenu le combat contre notre 3e corps d'armée, comme Zastrow contre notre 4e, s'arrêtent : ils n'avaient pas gagné trois cents mètres. Bazaine de son côté retient ses troupes victorieuses et leur fait reprendre, en toute hâte, la marche vers les hauteurs de la rive gauche interrompue par la bataille inopportune. Steinmetz, apprenant par un rapport de Manteuffel que des fractions du VIIe corps étaient déjà au feu et que Manteuffel lui-même se proposait de les appuyer, malgré ses ordres, éprouva le même sentiment de colère que Bazaine. Il l'exprima plus violemment. Il envoie à sept heures un de ses officiers ordonner à Zastrow et à Manteuffel de rompre le combat et de reprendre leurs positions de la veille. Ni l'un ni l'autre n'obéissent. Furibond, il lance alors un de ses officiers vers Zastrow et se dirige lui-même vers Manteuffel. Il l'aborde, lui reproche durement de n'avoir pas gardé l'immobilité prescrite, et le rend responsable du sang versé : « Vous avez perdu une bataille, » lui dit-il. Manteuffel, frémissant intérieurement, oppose un calme imperturbable à cette sortie. Steinmetz réitère l'ordre impératif de faire replier toutes les troupes sur les emplacemens du matin. Quitter le champ de bataille, c'est la manière d'affir-

mer la victoire, Manteuffel le prie d'une voix tremblante de ne pas insister sur cet ordre de retraite immédiate : « Je vous donne une heure, » répond Steinmetz, en lui tournant le dos. A onze heures, la retraite commence ; elle se termina à deux heures du matin. Zastrow, qui n'avait pas devant lui son terrible chef, désobéit de nouveau carrément et refusa à son tour de faire replier ses troupes avant le matin. Gœben lui-même se repent d'avoir été docile un instant. Ayant reçu vers neuf heures l'ordre de faire marcher sur l'Étang ses hommes stationnés à Varize, il avait refusé et dit : « Il est trop tard ; une marche de nuit disloquerait mes troupes. Je ne remuerai qu'au matin. »

Le lendemain, ces dissentimens s'étaient effacés : tous s'accordèrent à faire bon visage à la désobéissance blâmée et à en tirer profit. Goltz, inquiet de ce que l'état-major penserait de lui, est rassuré par Verdy du Vernois. Steinmetz, qui a rudoyé Manteuffel, reçoit lui-même du Roi un coup droit : « Sa Majesté prescrit à la Ire armée de se maintenir sur le terrain conquis à la bataille d'hier, en tant qu'il ne s'étendra pas dans la zone efficace d'artillerie de la place. Amenez immédiatement le VIIIe en soutien des Ier et VIIe corps. Le IXe, déjà entré en ligne hier, sera amené près du champ de bataille. Le IIe corps atteindra par sa tête Han-sur-Nied. Sa Majesté se rend à Pange. »

VIII

Nous nous étions retirés nous-mêmes volontairement du champ de bataille. Les Allemands convertirent ce départ volontaire en une défaite et le célébrèrent comme une troisième victoire due au génie de Moltke, qui n'y avait pas plus contribué qu'aux deux précédentes.

Nous chantâmes également victoire. En réalité, la victoire n'avait été pas plus de notre côté que du côté des Allemands : le combat avait donné à nos troupes l'occasion de se battre qu'elles attendaient impatiemment, mais il avait compromis sérieusement une marche stratégique dont la condition de succès était la rapidité, car, en nous arrêtant vingt-quatre heures, les Allemands augmentaient les chances de leur large mouvement enveloppant au Sud de Metz.

Bazaine n'est pas responsable de ce malencontreux retard :

dans cette journée, il ne fut ni incertain, ni flottant. Il ne voulait pas la bataille; on l'engagea malgré lui; il la blâma et la restreignit. Il aurait pu, lorsqu'il vit le combat devenir sérieux et tourner à notre avantage, passer vivement de la défensive à l'offensive, ne pas retenir son monde, le jeter en avant sur des ennemis très inférieurs en nombre, leur infliger une sanglante défaite, peut-être avant la tombée de la nuit, et, dans tous les cas, le matin, en reprenant la bataille à l'aube. Il ne le voulut point parce qu'il n'avait qu'une idée : reprendre le plus tôt possible la marche interrompue sur Verdun. Il se conforme en cela à l'un des principes les plus essentiels, non seulement de l'art de la guerre, mais de toute action humaine. Tout parti a des objections très sérieuses, quelquefois insolubles; quoi qu'on décide, la critique a beau jeu à s'exercer; malheur à ceux qui s'arrêtent à l'objection; ballottés constamment entre deux partis opposés, ils sont certains d'être vaincus. L'état-major prussien, à propos de cette bataille de Borny, l'a rappelé fortement : « L'exécution logique d'une idée, quand même celle-ci ne répondrait qu'en partie aux circonstances données, conduit plus sûrement au but que le passage à des plans sans cesse nouveaux; car, dans ce dernier cas, les contre-ordres, qui ne peuvent manquer de se produire, suffisent à eux seuls à exercer une influence toujours fâcheuse sur la confiance et l'énergie des troupes. »

On avait, le 13 août, toute liberté d'opter entre la bataille sur la rive droite de la Moselle et la retraite sur les hauteurs de la rive gauche. Bazaine préférait la bataille sur la rive droite, l'Empereur fit prévaloir la retraite sur les hauteurs de la rive gauche. Cette retraite était en train d'exécution et, parce qu'il avait plu à un général prussien de la gêner par son attaque, Bazaine, mettant sa conduite à la discrétion de l'ennemi, aurait abandonné un parti pris après mûr examen pour reprendre celui auquel on avait renoncé! En agissant ainsi, il n'eût pas été un général sérieux. Et quelles eussent été les conséquences de cette improvisation? Les Allemands que nous avions devant nous n'étaient pas les troupes de Valmy et de Jemmapes, conduites par Brunswick, qu'une canonnade mettait en déroute, c'étaient des indomptables, du haut en bas de l'échelle, depuis le général jusqu'au soldat, animés du désir furieux de vaincre. Un échec ne les eût pas abattus; ils avaient prévu le cas d'une offensive

débouchant de Metz et y avaient pourvu. La IIe armée fût venue au secours de Steinmetz, eût pris en flanc notre victoire, et l'eût fait sauter en l'air. A Ligny, les Prussiens avaient été battus, ils recommencèrent le lendemain à Waterloo et ils avaient été victorieux. Bazaine doit être loué de n'avoir pas cédé à l'appel de la fusillade et d'avoir résisté à un emportement de troupier qui ne prévoit et ne calcule aucune des conséquences de son acte. La conduite de Berckheim et de Ladmirault prouvait sans doute une fois de plus la vaillance, la générosité martiale de nos généraux ; mais elle prouvait aussi, une fois de plus, combien il est erroné de poser en dogme l'axiome anarchique de marcher toujours au canon, car c'est à l'intempestive application qu'ils en firent qu'on dut la perte de temps, de munitions, d'hommes, causée par cette sotte bataille qui nous coûta 205 officiers et 3 409 hommes de troupes, et aux Allemands 222 officiers et 4 684 hommes.

La conduite des chefs prussiens qui, tous, allèrent au canon, n'est pas davantage à proposer en exemple. Dans une armée conduite selon les règles, Goltz eût été privé de son commandement, sinon traduit en conseil de guerre, et Blümer, Zastrow, Manteuffel eussent été réprimandés.

IX

L'Empereur n'avait plus de raisons de rester à Metz depuis que son armée l'avait quitté. Il s'en était éloigné en même temps qu'elle le 14 août à une heure et s'était dirigé vers Longeville, à peu de distance de la ville. Quelle différence entre le départ et l'arrivée ! Plus de foule acclamante se pressant sur ses pas ; à peine quelques rares passans, égarés dans les rues désertes à travers lesquels il se glissait, le saluaient-ils silencieusement. Cependant il laissait derrière lui un souvenir attendri. Tous avaient été gagnés par son stoïcisme auguste au milieu des souffrances et des désastres, et par sa bonté toujours plus douce à mesure qu'hommes et choses lui devenaient plus cruels. Mgr Dupont des Loges, légitimiste fougueux, disait : « Chaque fois que je le quitte, je me sens devenir impérialiste. » Il avait adressé en partant à la population cette proclamation mélancolique : « En vous quittant pour aller combattre l'invasion, je confie à votre patriotisme la défense de cette grande cité. Vous ne per-

mettrez pas que l'étranger s'empare de ce boulevard de la France, et vous rivaliserez de dévouement et de courage avec l'armée. — Je conserverai le souvenir reconnaissant de l'accueil que j'ai trouvé dans vos murs, et j'espère que, dans des temps plus heureux, je pourrai venir vous remercier de votre noble conduite. »

A peine arrivé à Longeville, il reçoit de Bazaine une dépêche annonçant que le mouvement des troupes a commencé : « MM. les généraux Frossard et Ladmirault ont commencé leur mouvement de passage de la Moselle. Les 3e et 4e corps d'armée suivront la route de Conflans; le 2e et le 6e la route de Verdun. La Garde et la réserve d'artillerie du général Canu suivront également cette route. J'espère que le mouvement sera terminé ce soir. *Les corps ont ordre de camper en arrière des abords de ces routes, afin de les prendre demain matin, et chaque état-major doit faire les reconnaissances nécessaires.* » (Borny, 14 août, midi 50.)

Peu après, on entend le canon dans la direction de Metz. Des officiers envoyés aux renseignemens, des hauteurs du fort Saint-Quentin, distinguent nettement la fusillade sans pouvoir cependant se rendre compte des positions de nos soldats et de celles de l'ennemi. On finit par apprendre que le 3e corps d'armée commandé alors par Decaen, resté encore sur la rive droite de la Moselle, est aux prises avec l'ennemi, et que le général Ladmirault, repassant le fleuve, est venu l'appuyer par sa gauche. L'Empereur, de la terrasse de son logis, aperçoit le combat et en éprouve un violent chagrin.

On demeura dans l'incertitude sur le résultat jusqu'à l'arrivée de Bazaine qui vint, à minuit, au quartier général, en apporter le récit et s'entendre avec l'Empereur sur la conduite ultérieure. Du champ de bataille même il avait déjà pris d'urgence ses dispositions pour recommencer sans retard cette marche sur Verdun qu'il poursuivait opiniâtrément. Quoique nos troupes, debout depuis le matin, eussent grand besoin de repos, il leur en avait accordé à peine quelques heures. Cette nuit même, le passage interrompu sur la rive droite devait être repris. Au général Manèque, qui avait demandé l'autorisation de laisser reposer les troupes du 3e corps d'armée, il avait répondu par un refus formel en disant : « Il faut que nous soyons dans quatre jours à Verdun. » Des officiers d'état-major allaient porter pen-

dant toute la nuit à Ladmirault l'ordre de continuer immédiatement la marche.

L'Empereur souffrant et au lit avait reçu Bazaine tout de suite. Il le félicita chaleureusement. Le maréchal raconta la bataille et montra le coup qu'il avait reçu à l'épaule : il craignait de ne pouvoir supporter les allures du cheval ; il demandait à être remplacé. L'Empereur, lui touchant l'épaule et la partie brisée de l'épaulette, lui répond : « Non, ce ne sera rien, c'est l'affaire de quelques jours et vous venez de rompre le charme. »

Bazaine communique à Napoléon III ses inquiétudes sur les journées qui allaient suivre. Il prévoyait que les Allemands, ayant trouvé les routes libres, prendraient position entre la Meuse et la Moselle et couperaient notre ligne de retraite. L'Empereur répond que, tout en s'efforçant de gagner Verdun, qu'il avait désigné comme nouvelle base d'opérations, il fallait éviter de rien livrer au hasard : « J'attends, dit-il, une réponse de l'empereur d'Autriche et du roi d'Italie. Ne compromettons pas l'armée par trop de précipitation; évitons de nouveaux revers, afin de ne donner aux puissances, qui, lors du début des hostilités, semblaient vouloir venir à nous, aucun prétexte de se retirer. » La persistance de telles illusions désole.

En sortant de la chambre, Bazaine traverse la salle du rez-de-chaussée où la maison de l'Empereur se trouvait en train de souper. Tous les officiers viennent le féliciter en s'écriant avec chaleur : « Monsieur le maréchal, nous sommes en fâcheuse posture, vous allez nous tirer de là. — Je ferai mon possible, » répondit-il. A cheval sur le champ de bataille depuis quatre heures du matin jusqu'au soir, il prend vers une heure du matin quelques momens de repos. A trois heures, il est réveillé par un officier d'ordonnance de l'Empereur, à six, par le maréchal Canrobert, puis par Jarras, qui vient rendre compte de la disposition des troupes.

La réserve générale d'artillerie s'était mise en mouvement la première à neuf heures du soir et venait former le parc au Ban-Saint-Martin ; le 3e corps d'armée, qui avait commencé son mouvement rétrograde la veille à dix heures du soir, avait achevé le matin le passage de la Moselle et s'était massé sur les flancs du coteau de Plappeville ; le 4e corps d'armée avait repris à une heure du matin le mouvement commencé la veille à midi

et se trouvait vers les débouchés de Lorry-Woippy et la route de Thionville ; la Garde pénétrait à Metz aux premières heures de la matinée.

Bazaine donna à Jarras l'ordre général, qui n'était que la confirmation de celui du 13 août : « Le 4e corps d'armée ira à Doncourt, en s'abstenant de prendre la route de Briey ; le 3e, derrière lui, s'arrêtera à la hauteur de Vernéville ; le 2e, dès qu'il verra la tête du 6e, continuera sa marche jusqu'à Mars-la-Tour. Le 6e remplacera le 2e à Rezonville et à Vionville. La Garde s'établira à Gravelotte. La division Forton se portera sur Tronville et éclairera à gauche et en avant sur la route de Saint-Mihiel ; la division Du Barail fera le même service par Jarny et Conflans. » Jarras lui témoigna sa surprise de le voir détourner les 3e et 4e corps de la grande et belle route de Briey. Le maréchal répondit d'un ton péremptoire qu'il avait pris cette détermination de concert avec l'Empereur, parce que des avis de Paris et de Briey leur avaient appris qu'une des armées ennemies se trouvait déjà de ce côté et qu'on désirait ne pas la rencontrer, afin de gagner Verdun sans livrer aucun combat : il eût voulu que la Garde s'arrêtât à Gravelotte et qu'elle continuât sur Étain, mais l'Empereur l'en détourna en répétant qu'il ne fallait pas faire de détachemens ni rien laisser au hasard.

Le Bœuf, à neuf heures, vient annoncer à Bazaine sa nomination à la tête du 3e corps à la place de Decaen tué. Le maréchal lui dit de camper sur la ligne Vernéville-Saint-Marcel et de mettre à la disposition de Ladmirault la division Clérembault. Le capitaine de La Tour du Pin survient ensuite, envoyé par Ladmirault aux informations. Dans l'état-major de son général l'ordre de hâter le mouvement n'avait pas été bien reçu : « Je ressens encore, a raconté La Tour du Pin, l'impression pénible que nous causa cet ordre, nous arrachant à la fois à la jouissance de la victoire et à celle du repos. C'était donc la retraite, la retraite sans trêve ni cesse, à laquelle nous étions voués, et il nous semblait que les forces physiques viendraient à manquer à ceux qui fuyaient l'ennemi plutôt qu'à ceux qui le poursuivaient. »

Il demanda au maréchal l'autorisation de prendre la route de Briey. Le maréchal refusa sans donner ses motifs et en même temps il indiqua de nouveau comme route à suivre le chemin de Plappeville, Châtel-Saint-Germain et celui de Lorry-Amanvillers.

La Tour du Pin répondit que ces chemins ne pouvaient pas être pris, parce qu'ils n'étaient pas assez larges pour recevoir plus d'une voiture de front. Jarras s'écria : « Qu'est-ce que cela fait ? A la guerre, il se présente des circonstances nombreuses où une troupe doit suivre une route médiocre ou même mauvaise, s'il n'en existe pas d'autres. » « A ce moment, dit La Tour du Pin, Bazaine mit fin à la discussion qui s'aigrissait en indiquant du doigt sur la carte la direction qu'il entendait voir prendre au 4e corps lorsqu'il aurait atteint le plateau entre Châtel et Doncourt. « Pardon, monsieur le maréchal, dit La Tour du Pin, mais je ne vois pas de chemin tracé dans cette direction. — Vous n'en voyez pas ? Eh bien ! en voilà un, » fit Bazaine, en traçant avec son ongle une raie noire sur la carte. » Ce coup d'ongle indiquait la route de Lorry. »

La marche en avant de l'armée ne permettait plus à l'Empereur de conserver son quartier général à Longeville. Il se préparait à s'acheminer vers Gravelotte quand deux pièces prussiennes, braquées sur le pont du chemin de fer, lancèrent quelques obus sur la ligne, tuant le colonel Ardant du Picq, auteur d'ouvrages militaires remarquables, un chef de bataillon, un capitaine, et blessant quelques hommes. Il en était résulté un court effarement, mais quelques boulets, tirés du fort Saint-Quentin, délogèrent les Allemands. Cependant, pour gagner plus vite Gravelotte, l'Empereur monte à cheval et se dirige (9 h. 30), par une route difficile, vers le Point-du-Jour, où il reprend haleine pendant deux heures. Vers une heure, il arrive à Gravelotte, exténué et s'arrête dans une auberge de la route.

Bazaine, resté au quartier général, reçut de Coffinières, qui croyait Metz menacé par l'algarade des Allemands, la demande de garder une brigade de grenadiers. Bazaine jugea la précaution excessive et exigea que sa brigade lui fût rendue, trouvant suffisant de laisser un régiment en extrême arrière-garde à Longeville et de faire sauter le pont de Longeville.

X

La marche des corps qui, ce jour-là (15 août), montaient de Metz vers Gravelotte, avait été réglée de main de maître (1). Au

(1) Carnet d'Ange.

centre, les bagages et l'artillerie sur deux immenses files longues de 7 à 8 kilomètres; sur les côtés, l'infanterie et la cavalerie marchant à travers champs, à une distance variant de 2 à 6 kilomètres. Cependant la marche s'opérait lentement. Cette lenteur tenait à ce qu'on avait désobéi à l'ordre formel du maréchal de grouper les convois au Ban-Saint-Martin, en attendant qu'on les mît en mouvement. Trompant la vigilance du vaguemestre général et des vaguemestres des corps d'armée et des divisions, beaucoup de conducteurs, trop impatiens pour attendre leur tour de marche, s'étaient subrepticement engagés sur la route en profitant des intervalles qui se produisaient dans les colonnes.

Les conducteurs des voitures auxiliaires, fournies par réquisitions sur le pays, contribuaient particulièrement à cet immense désordre; elles portaient peu de chose et tenaient beaucoup de place. Dans son dépit d'être ainsi retardé, Bazaine ordonna leur licenciement. Cette mesure inquiéta l'Intendant général. Préval fit observer que licencier le convoi auxiliaire, c'était s'exposer à manquer de vivres : si les voitures auxiliaires portaient peu de chose, elles portaient cependant quelque chose. Il était de toute impossibilité de faire faire des distributions sur place, comme l'ordre du licenciement le prescrivait, les troupes ayant dépassé les convois. Quant à ceux-ci, engagés déjà dans le défilé qui va de Moulins à Gravelotte, les faire retourner en arrière, c'était augmenter encore le désordre. Aussi l'intendant Préval demanda-t-il avant d'obéir qu'il lui fût délivré un ordre écrit.

Bazaine le donna en enjoignant de faire décharger les voitures de la réserve générale et au besoin de les faire jeter dans les fossés si les conducteurs étaient récalcitrans. Il eût voulu faire rétrograder également les convois du grand quartier général, des réserves de cavalerie et du 2e corps d'armée, mais ces impedimenta étaient déjà arrivés à Gravelotte. Il hâtait ainsi de son mieux ce mouvement qu'on l'a tant accusé d'avoir sciemment retardé. Il se dirigea vers Gravelotte en longeant les colonnes de la Garde. Il rencontra Deligny, et lui prescrivit de s'arrêter avec sa division et deux batteries d'artillerie au Point-du-Jour, afin d'aider au besoin le régiment laissé à Longeville et d'assurer l'écoulement des colonnes.

En arrivant à Gravelotte entre cinq et six heures, il trouva l'Empereur se promenant devant son quartier; il lui souhaita

sa fête en lui offrant un petit bouquet cueilli dans le jardin de son logement. L'Empereur le remercia et lui demanda : « Faut-il partir ? » Bazaine, surpris, répondit qu'il ne savait rien de ce qui se passait en avant, et engagea Sa Majesté à attendre. Cette réponse parut plaire. Se tournant vers les officiers de sa maison, l'Empereur dit de manière à être entendu de tous : « Messieurs, nous restons, mais que les bagages demeurent chargés. »

Les troupes, tristes et abattues, continuaient à défiler sur la route devant l'auberge sans pousser un vivat. A la vue des livrées reluisantes et des fourgons attelés de la maison impériale, ils échangeaient des quolibets désobligeans. L'Empereur avait perdu toute autorité morale sur l'armée. Il n'était que temps qu'il s'éloignât.

Il n'y avait pas à Gravelotte de place pour les chevaux; Bazaine s'installa dans la maison de poste, située à 1 kilomètre de Gravelotte, où il y avait de larges écuries. Il maintint l'état-major près du quartier impérial, afin que l'Empereur pût, sans perdre un moment, connaître les dépêches ou avis.

Le plan adopté par Bazaine, approuvé par l'Empereur et notifié de Longeville par Jarras aux commandans de corps d'armée, s'adaptait à l'incertain des circonstances. On était dans une nuit obscure. On ignorait où était l'ennemi et on le supposait gravitant autour de nous, prêt à nous assaillir en nombre très supérieur. Mais d'où viendrait-il ? Est-ce de Briey ? Est-ce de la Moselle par Ars et Gorze ? Essayerait-il de s'interposer entre Metz et nous et de nous couper de la place ? Viendrait-il de la Meuse ? Aujourd'hui, les cartes sous les yeux, nous savons à quoi nous en tenir. A ce moment, il était impossible de discerner quelle serait la marche adoptée par les Allemands. Toutes étaient également à prévoir. Que faire dans une telle situation ? Bazaine savait que nos premiers revers tenaient à une dissémination insensée de nos forces. Selon le précepte de Napoléon, qui a tant recommandé l'action par grandes masses, il concentra ses corps d'armée en deux groupes : l'un sur la route de Mars-la-Tour, l'autre sur celle de Conflans, pouvant à tout instant se réunir, former un tout. Deux divisions de cavalerie, Forton et Du Barail, jetées en avant, les couvriraient et donneraient l'alerte en indiquant de quel côté il faudrait se concentrer. « D'après cet ordre de marche, l'armée était prête à se former sur deux lignes par un à gauche ou un à droite selon le flanc sur

lequel l'attaque aurait eu lieu, enfin par un en avant en bataille, si on avait eu une attaque de front à repousser. »

Cette concentration défensive dans un mouvement en avant parait à toutes les éventualités. Elle permettait de recevoir l'attaque invraisemblable, quoique très redoutée par l'état-major, du côté de Briey, celle peu probable aussi, en face, du côté de la Meuse. Mais elle était d'une efficacité sûre contre le mouvement presque certain d'une poussée des Prussiens montant de la Moselle. En possession des crêtes de Mars-la-Tour, de Tronville, de Vionville et de Rezonville, nous maîtrisions tous les débouchés abrupts, véritables couloirs dans lesquels les Prussiens, venus de la Moselle, étaient obligés de s'engager, et dans lesquels leur artillerie pouvait difficilement se déployer. Nous les tenions en quelque sorte à bout de fusil. « Les habiles dispositions du maréchal Bazaine, » a dit Ladmirault.

Si bien conçu que soit un plan, son succès est subordonné à l'obéissance rigoureuse et à l'intelligence avec lesquelles il sera exécuté. Toutes ces combinaisons de Bazaine seront déjouées si, le 16 août, au matin ne se trouvent pas sur le plateau, à la place qui leur a été assignée, tous les corps d'armée : si le 2e corps (Frossard) n'est pas à Mars-la-Tour, si le 6e (Canrobert) n'est pas sur son aile droite, si la Garde n'est pas à Gravelotte, si le 4e (Ladmirault) n'est pas à Doncourt, si le 3e (Le Bœuf) n'est pas en réserve à Saint-Marcel. Or, c'est précisément ce qui va advenir. De toutes parts vont éclater la désobéissance, la négligence, ou l'inintelligence.

XI

A l'aile gauche, dans la soirée du 15 août, la cavalerie accomplit mal sa mission. Son chef, le général Forton, autrefois très brillant officier, était alors fatigué et ne pouvait aller qu'au pas comme bien d'autres chefs de l'armée. Il se heurte aux avant-postes disséminés de la division de cavalerie Rheinbaben; il s'effare, engage inutilement un combat d'artillerie. Au bruit du canon, deux régimens de Valabrègue et trois de Du Barail viennent le renforcer : il dispose de neuf régimens, soit 5000 cavaliers. Mettez un Lasalle ou un Murat à sa place, il eût fondu sur un ennemi sans consistance, l'eût culbuté, poursuivi; sa charge à fond de train eût été soutenue par la division

Bataille échelonnée en arrière et qui venait vers lui. Mais il ne s'avance pas, il ne tient même pas bon, il abandonne la position défensive de Mars-la-Tour d'où il pouvait s'éclairer au loin, recule sur Vionville et compromet tout le dispositif de surveillance qu'il devait assurer. Du Barail, qui était accouru au canon, voyant son camarade se retirer, s'était jugé trop en l'air et s'était éloigné, et Bataille s'arrête dans les bas-fonds de Vionville.

Frossard, quand Forton se présenta à lui à Vionville, aurait dû lui dire : « Faites donc votre métier, je veux savoir ce qu'il y a devant moi et à ma gauche; retournez d'où vous venez, je suis derrière vous, prêt à vous soutenir et à vous suivre, ce n'est qu'à Mars-la-Tour que nous devons nous arrêter. » Au contraire, il se résigna à la reculade et, quoique ses troupes, nullement fatiguées, fussent en état d'aller jusqu'à Mars-la-Tour, but fixé à son étape, il prend lui-même son quartier de nuit à Rezonville.

Il y est à peine installé qu'un avis du maire de Gorze lui apprend que les Prussiens sont chez lui. Il ne voit rien du terrain qu'il est chargé d'observer et il sent le péril où le laisse la reculade de la cavalerie. Il se hâte d'y suppléer et prescrit au général Bataille de quitter le campement à peine établi à l'Est de Vionville et de se reporter sur la crête de la hauteur dite de la Vierge. De là il apercevra Tronville au pied de ce versant, un peu plus loin Puxieux, le chemin de Chambley; aucune troupe ennemie ne s'avancera que sous son regard et cette position sera une forteresse dont on ne le délogera pas. Bataille, excédé de ses allées et venues, refuse de remuer : « Je viens d'abattre les tentes et de les redresser; vous voulez que je les abatte encore et que je me reporte à 600 mètres et peut-être recommencer après à aller ailleurs? Mes soldats n'en peuvent plus. J'irai demain matin et j'y serai avant l'ennemi. »

Ainsi, par des manquemens inexcusables à l'obéissance et aux règles primordiales du métier, l'ordre essentiel d'occuper Mars-la-Tour dans la soirée du 15 ne fut pas exécuté et la porte que Bazaine avait voulu fermer sur l'irruption allemande resta ouverte.

A l'aile droite, Ladmirault n'était pas non plus un fidèle exécuteur de la volonté de son généralissime. Il avait repris le passage de la Moselle dans la nuit du 14 à une heure, son arrière-garde passa le 15 à dix heures, et, à onze heures, la rive droite

était complètement évacuée. Mais arrivé là, il s'arrête et fait demander au maréchal, par son officier d'ordonnance La Tour du Pin, de faire séjour. Bazaine refuse, et, afin que ce refus parvienne sûrement au général, autrement que par La Tour du Pin, il appelle un officier d'état-major, le commandant Vanson, et le charge de porter sans retard l'ordre d'exécuter les reconnaissances des chemins qu'il avait déjà, dans la matinée, prescrites par le commandant La Veuve. Ladmirault écrit au maréchal : « Conformément aux ordres de Votre Excellence, je vais mettre en route les troupes du 4e corps pour les diriger sur Doncourt-en-Jarnisy. Je suis loin d'avoir rallié tous les hommes des régimens; mais ils arrivent successivement, et je regarde comme complète la 3e division (Lorencez), qui, ce matin, à dix heures, est arrivée la première au bivouac. Je fais remplacer les munitions, surtout celles des batteries d'artillerie qui, hier 14, ont pris une part très active au combat qui s'est livré sur le plateau de Saint-Julien. Je lui fais distribuer les vivres dont elle a besoin et enfin je compte la mettre en route à deux heures. Le reste des troupes du 4e corps suivra cette division à de très courts intervalles, mais de manière à empêcher les encombremens. Enfin demain, dans la matinée, *j'espère que tout le 4e corps sera réuni à Doncourt-en-Jarnisy.* »

Il met en effet la division Lorencez en marche (3 heures), mais comment? Ladmirault n'avait reçu de Bazaine ou de n'importe qui une direction écrite ou orale explicite de passer par Lorry, mais itérativement il lui avait été recommandé de ne pas emprunter la route de Briey et d'en reconnaître une autre en dehors de celle de Gravelotte réservée aux 2e et 6e corps d'armée, à la Garde et à la réserve générale, et du chemin de Lessy indiqué au 3e corps d'armée. Sans doute il eût mieux valu que le chef de l'état-major général substituât à la formule vague : une route à reconnaître, celle précise : la route reconnue de Lorry. Ce n'était pas au maréchal qu'incombait ce soin. Il a répondu justement au Duc d'Aumale : « On donne des indications aux généraux, mais il faut qu'ils prennent sur eux les détails. » Cet axiome est incontestable. Le général en chef a accompli son devoir dès qu'il a nettement indiqué le but. Il appartient aux chefs des corps d'armée d'employer leurs états-majors à découvrir les moyens de l'atteindre. Jarras a commenté fort bien la réponse de son chef : « Quand on est à la tête d'un état-major

général, et lorsqu'il y a, à côté des commandans de corps d'armée, d'autres états-majors généraux, il est impossible d'entrer dans des détails aussi grands que ces derniers peuvent le faire. C'étaient les états-majors particuliers des corps d'armée qui devaient faire reconnaître les routes. »

La reconnaissance des routes si souvent recommandée n'offrait aucune difficulté. Du Sansonnet, où était son quartier général, Ladmirault pouvait voir le chemin de Lorry, que le premier paysan lui eût indiqué, que quelques-uns de ses officiers connaissaient et que son état-major eût pu atteindre en un temps de galop. Ni le général, ni l'état-major ne virent ce qui éclatait à la vue de tous et ne parurent avoir entendu et retenu l'injonction de reconnaître les routes, apportée par deux officiers de l'état-major général. Cette négligence n'est pas surprenante, car l'état-major du 4e corps d'armée présentait le spectacle de la plus incroyable anarchie. Bazaine, quoique n'étant pas en confiance avec Jarras, lui parlait. Ladmirault n'adressait même pas la parole à son chef d'état-major Osmont et s'en débarrassait en l'envoyant au loin diriger ses convois et remplir l'office d'un prévôt de gendarmerie, et, quand il voulait le charger de transmettre un ordre, sans même tourner le visage vers lui, il l'exprimait tout haut comme s'il parlait à la cantonade, et Osmont, sans le regarder davantage, recueillait l'ordre à la volée et le transmettait tant bien que mal. Le dévouement des deux officiers d'ordonnance, officiers d'élite, le commandant Pesne et le capitaine de La Tour du Pin, n'était pas suffisant à remplacer cet état-major baroque.

Par cette raison ou par tout autre, la route à reconnaître ne fut pas reconnue, et Ladmirault engagea sur le chemin de Lessy réservé au 3e corps d'armée sa colonne de bagages, un équipage de ponts et la division Lorencez. La confusion du 3e corps d'armée s'accrut. Lorencez parvint cependant à trouver une traverse qui le menait à grand'peine sur le bon chemin de Lorry. Par une malchance, le capitaine de La Tour du Pin, passant par là à son retour du quartier général, l'en détourna et le remit dans la route déjà encombrée de Lessy. Alors le désordre devint inextricable. C'est en se glissant à travers les voitures que Lorencez arriva à neuf heures du soir à Lessy, ses bagages étant encore à la Maison-Neuve. Il était donc certain qu'il ne se trouverait pas le 16 au matin à Doncourt.

Grenier et Cissey y seraient-ils davantage? Non, si on les lançait encore sur la route de Lessy après Lorencez. Ladmirault n'eut pas cette idée folle, mais il n'eut pas non plus l'idée raisonnable de chercher la route de Lorry, qui était à ses pieds. « On ne me l'a pas signalée, » a-t-il dit. C'était à lui de la découvrir. Malgré la défense de Bazaine, il résolut de gagner Doncourt par la route de Briey Woippy-Saint-Privat. Cette désobéissance n'eut aucune conséquence funeste, puisque la route de Briey, qu'on représentait comme infestée par les troupes ennemies, était libre. Il n'en fut pas de même d'une autre faute contre la discipline, qu'un vrai chef d'armée eût réprimée avec la dernière rigueur (1) et dont les conséquences furent déplorables. « Mes autres divisions, avait écrit Ladmirault à Bazaine, vont suivre. » Et, malgré cette promesse, il prescrivait aux divisions Cissey et Grenier « de ne remuer que le lendemain parce qu'elles étaient fatiguées. » Il va donc les laisser dormir en paix où elles sont? Pas du tout, il fait abattre les tentes, rectifier les emplacemens : mesures si intempestives qu'elles soulèvent des murmures. Il les fait piétiner inutilement, il ne les pousse pas en avant, et les divisions Grenier et Cissey, pas plus que la division Lorencez, ne seront au rendez-vous le 16 au matin à Doncourt. « Si le général Ladmirault, dit le général Bonnal, s'est décidé vers six heures du soir, le 15, à employer le lendemain matin la route de Woippy-Saint-Privat pour amener le gros de son corps d'armée à Doncourt, *pourquoi n'a-t-il pas commencé le mouvement le soir même de façon à réunir la majorité de ses troupes auprès de Saint-Privat avant minuit? En opérant ainsi, le général de Ladmirault retardait peu le mouvement général, et quant aux fatigues de la marche le 15 au soir, elles n'eussent pas été plus grandes que celles qu'a supportées le 3e corps, lequel a pu atteindre avant onze heures du soir Vernéville et ses environs avec deux divisions d'infanterie.* » « Ainsi tout le corps, sauf Lorencez, a constaté le colonel Picard, s'attarda jusqu'au lendemain matin dans la vallée de la Moselle, quand les chemins de Lorry et de Saulny, complètement libres, lui eussent permis de gagner le 15 Amanvillers et Saint-Privat, et de se rabattre dans la soirée sur Doncourt, suivant les instructions du maréchal Bazaine. »

(1) Général Bonnal.

Pas plus à son aile droite qu'à son aile gauche, le maréchal n'avait été obéi. S'il l'avait été, nos corps d'armée se fussent trouvés, le matin du 16 août, en position sur le front de Rezonville-Saint-Privat. Le 16 au matin, Frossard n'est pas à Mars-la-Tour, Ladmirault n'est pas à Doncourt, Le Bœuf n'a que deux divisions sur le plateau, et l'instrument sur lequel comptait le maréchal n'est qu'à moitié formé.

Bazaine n'avait appris l'arrêt de Frossard à Rezonville que dans la soirée du 15, à huit heures, par un officier de Du Barail, puis, à minuit, par des rapports de Forton et de Frossard, mais il ignorait les agissemens de Ladmirault et ceux de Le Bœuf. Ses instructions pour le lendemain n'eurent pas la précision qu'elles auraient pu avoir si tous ses chefs lui avaient fait savoir qu'ils étaient là. Ce sont des instructions d'attente : il prescrit de faire manger la soupe aux hommes le lendemain matin à quatre heures et de les tenir prêts à partir à 4 h. 40, les chevaux étant sellés, mais ne devant être bridés qu'au départ.

A la fin de la nuit, l'intendant général Wolff, envoyé par l'Empereur, étant venu lui demander quelle direction allait suivre l'armée, il répondit que cette direction serait fixée dès qu'on aurait connu les intentions de l'ennemi, signalé sur notre flanc gauche. « Si j'avais tout mon monde réuni, je serais disposé à me jeter sur lui pour le refouler à Pont-à-Mousson ; dans le cas contraire, nous devons aller sur Verdun, qui deviendra notre nouvelle base d'opérations, restant prêts à donner la main à Metz au besoin. »

A la première heure, un officier lui apporte la nouvelle que l'Empereur l'attend. Il accourt, trouve l'Empereur, le Prince impérial et le prince Napoléon dans une calèche à quatre chevaux attelée à la Daumont et conduite par des artilleurs. Il s'approche, s'incline vers l'Empereur et lui demande respectueusement ses ordres. L'Empereur lui dit : « Je me décide à partir pour Verdun et Châlons ; mettez-vous en route dès que vous pourrez dans cette direction. Vous avez là trois millions de rations. La gendarmerie a quitté Briey par suite de l'arrivée des Prussiens. L'Autriche peut encore entrer en ligne ; ne faites rien d'irrémédiable. »

L'Empereur parti, Bazaine se rendit au quartier général où devaient être arrivées les dernières nouvelles des divers corps d'armée et les reconnaissances envoyées pour pénétrer les

intentions de l'ennemi. Frossard et Canrobert lui avaient indiqué qu'ils avaient devant eux 30 000 hommes de troupes et s'attendaient à être attaqués. Il s'agissait de savoir ce que valait cette nouvelle. Parmi les dépêches reçues s'en trouvait une du maréchal Le Bœuf : « Vernéville, onze heures du soir. — J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence qu'à l'heure où j'écris, je n'ai encore d'arrivé et campé autour de moi que les divisions Montaudon et Castagny avec leurs batteries divisionnaires, et, en sus de cela, mes huit batteries de réserve et le parc. L'itinéraire qui m'avait été indiqué, franchissant par un chemin étroit des ravines nombreuses, de Plappeville jusqu'à Châtel-Saint-Germain, les voitures régimentaires, toujours trop chargées, ne pouvaient franchir les pentes et arrêtaient les colonnes; telles sont les causes de retard de mes deux divisions et de la cavalerie. Je donne des ordres pour que l'on se conforme autant que possible aux ordres de Votre Excellence, en ce qui concerne l'heure de la soupe et celle à laquelle on doit se tenir prêt à partir. Mais, si l'on doit combattre, il serait vivement à désirer que mon corps d'armée fût réuni avant de s'ébranler. Votre Excellence n'ignore pas que le 4e corps tout entier, qui devait me précéder, n'a pas fait de mouvement hier et qu'il est encore, à l'heure où j'écris, sous ou même dans Metz. Dans ces conditions de dispersion, Votre Excellence appréciera s'il ne serait pas plus utile d'attendre l'ennemi, plutôt que d'aller à lui, jusqu'au moment où tout le 3e corps sera réuni. Je préviendrai Votre Excellence au fur et à mesure de l'arrivée de mes autres troupes. Il existe naturellement en ce moment une grande trouée entre ma gauche et la droite du 6e corps. La route de Gravelotte à Mars-la-Tour n'est couverte que par l'artillerie. — P. S. : Mon quartier général est à Bagneux, à 3 kilomètres environ en avant de Gravelotte. »

Bazaine répondit à Le Bœuf, 16 août, cinq heures quinze du matin : « D'après les considérations exposées dans votre lettre de ce matin, je suspends jusqu'à cet après-midi la marche de l'armée. Veuillez envoyer *les ordres les plus impératifs pour que les divisions en retard vous rallient et sermonnez les commandans des divisions en retard*, principalement le général de Clérembault dont la division était encore sous Metz cette nuit. — L'intendant général Wolff, qui revient de la ligne du Nord par Longuyon, affirme qu'il n'y a pas un seul ennemi sur notre droite; il n'y

aurait qu'un parti de deux cents uhlans devant vous sur la route d'Étain. Le général Du Barail les a pourchassés d'hier, et leur a fait sept prisonniers. Le danger pour nous est du côté de Gorze, sur la gauche des 6e et 2e corps. Faites donc reconnaître tous les chemins que vous auriez à suivre pour venir vous mettre en seconde ligne derrière les 2e et 6e corps dans le cas d'un combat aujourd'hui. *C'est du reste une précaution que vous devez toujours observer pendant votre marche sur Verdun.* Vous devez également envoyer sur votre flanc gauche, pour vous tenir en communication avec nous, des détachemens de la cavalerie légère. »

Ce retard regrettable était obligé. Napoléon Ier l'a dit : « On ne doit pas livrer de bataille avant d'avoir réuni toutes ses forces, car la victoire dépend souvent d'un seul bataillon. » Et ce n'était pas un seul bataillon qui manquait, c'était tout un corps d'armée et la moitié d'un autre.

XIV

Une brigade de cavalerie de la Garde accompagna l'Empereur jusqu'à Conflans. Là, le général Du Barail fut mandé. Le malheureux souverain était dans sa voiture, frileux, enveloppé d'un manteau de cavalier, très las. Après les salutations : « Pajol vous dira ce que je désire, » dit l'Empereur d'une voix éteinte. Pajol dit au général que la cavalerie d'escorte était trop lourde, qu'il désirait des troupes plus légères et qu'il demandait deux régimens de ses chasseurs. Quoique cette réquisition fût anormale, puisque l'Empereur n'avait plus le commandement, Du Barail y obtempéra, et donna la brigade Margueritte. Il retint les deux régimens de la Garde. Avant de se mettre en route, on dut laisser encore défiler tous les impedimenta du quartier impérial. « Il y avait là des voitures de toutes formes qui portaient les bagages et les services impériaux et ceux de tout le personnel civil, très nombreux; c'était un petit monde où se voyaient jusqu'à des marmitons en vestes blanches sur les toits des fourgons, et tout cela allait très lentement. » Ce ne fut que vers sept heures du matin que Du Barail put quitter son bivouac. Le triste cortège arriva à Étain à dix heures et demie, traversant des populations inquiètes. On signalait dans les bois

voisins des régimens de cavalerie prussienne avec de l'artillerie. A midi, l'Empereur partit pour Verdun.

Ce départ de l'Empereur causa une satisfaction non dissimulée dans l'état-major. La présence au quartier général d'un souverain qu'il faut garder entouré d'une certaine représentation, consulter, est une gêne permanente lorsque ce souverain n'est pas le commandant effectif imposant à tous sa volonté.

Bazaine seul ne fut pas content, car, de ce jour, il cessait d'être couvert et il avait à porter seul la responsabilité des événemens (1).

ÉMILE OLLIVIER.

(1) Le maréchal à la maréchale, 15 août 1870. — « J'ai été fortement contusionné à l'épaule gauche par un éclat d'obus qui a brisé mon épaulette, et la douleur est assez vive, mais j'espère que ce ne sera rien. L'Empereur aurait l'intention de quitter l'armée. Je le regretterais parce que la responsabilité deviendrait trop lourde, d'autant plus que tout ce qui a été fait jusqu'ici a eu lieu en dehors de moi, qui n'ai été consulté que pour la forme. — Nous nous portons ce matin sur le plateau de Gravelotte où doit s'établir le quartier impérial. — Je n'ai que le temps de te répéter, etc. »

SAINT AUGUSTIN[1]

CINQUIÈME PARTIE[2]

L'APOTRE DE LA PAIX ET DE L'UNITÉ CATHOLIQUE

« *Dic eis ista ut plorent... et sic eos rape tecum ad Deum, quia de spiritu ejus hæc dicis eis, si dicis ardens igne caritatis.*

Dis-leur cela, ô mon âme, pour les faire pleurer... et emporte-les ainsi, avec toi, vers Dieu, car tu leur parleras par son esprit, si tes paroles sont brûlantes du feu de la charité... »

(*Confessions*, IV, XII.)

I. — L'ÉVÊQUE D'HIPPONE

Dans son monastère, Augustin continuait à être guetté par les Églises voisines, qui voulaient l'avoir pour évêque. On l'enlèverait à la première occasion. Le vieux Valérius, redoutant une surprise, engageait son prêtre à se cacher. Mais il savait, par l'exemple même d'Augustin traîné à la prêtrise malgré lui, que les meilleures précautions sont inutiles contre des gens décidés à tout. Le plus sûr était de prévenir le danger.

Il se résolut donc à partager l'épiscopat avec Augustin, à le faire sacrer de son vivant et à le désigner comme son successeur. C'était contraire à la coutume d'Afrique et, de plus, aux canons du concile de Nicée (il est vrai que Valérius, comme Augustin lui-même, ignorait ce dernier point). Mais enfin, on pouvait faire fléchir la règle en considération des mérites exceptionnels

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril et des 1er et 15 mai.

du prêtre d'Hippone. Le vieil évêque commença par pressentir Aurélius, le primat de Carthage, et, quand il se fut assuré du consentement et de l'appui de ce haut personnage, il profita d'une solennité religieuse, pour annoncer au peuple ses intentions.

Quelques évêques du voisinage, — parmi lesquels Mégalius, évêque de Guelma et primat de Numidie, — s'étant réunis à Hippone, pour sacrer un collègue, Valérius déclara publiquement, dans la basilique, qu'il désirait s'associer Augustin. C'était, depuis longtemps, le vœu de ses ouailles. Au fond, en réclamant cet honneur pour son prêtre, le vieux prélat ne faisait que céder à la voix populaire. Immédiatement, ses paroles furent accueillies par des acclamations. A grands cris, les fidèles demandèrent qu'Augustin fût sacré.

Seul, Mégalius protesta. Il se fit même l'écho de certaines calomnies, pour écarter le candidat comme indigne. Une telle attitude n'a rien de surprenant. Ce Mégalius était vieux (il allait mourir quelque temps après), et, comme tous les vieillards, il voyait de mauvais œil les innovations. Déjà, contrairement aux usages établis, Valérius avait accordé à Augustin le droit de prêcher en sa présence. Et voici que, par une nouvelle dérogation, il prétendait placer deux évêques à la fois sur le siège d'Hippone! Quels que fussent ses talens, on en avait assez fait pour ce jeune prêtre, — un récent converti, d'ailleurs, et qui, chose plus grave, était un transfuge des manichéens. Que ne racontait-on pas sur les abominations qui se perpétraient dans les mystères de ces gens-là? Jusqu'à quel point Augustin y avait-il trempé? On clabaudait contre lui, un peu partout, à Hippone, comme à Carthage (où il s'était compromis par ses excès de zèle), dans les milieux catholiques comme dans les milieux donatistes. Défenseur jaloux de la hiérarchie et de la discipline, Mégalius accueillit sans doute avec un certain plaisir ces rumeurs malveillantes. Il y trouvait un prétexte pour faire, comme on dit, marquer le pas à Augustin. Les gens médiocres éprouvent toujours une joie secrète à humilier sous la règle commune ceux en qui ils devinent des êtres d'une autre essence que la leur.

Une des calomnies répandues contre Augustin paraît avoir trouvé créance dans l'esprit de Mégalius : il se laissa persuader que le prêtre de Valérius avait donné un philtre amoureux à

une de ses pénitentes, dont il cherchait à obtenir les faveurs. C'était alors la mode, entre dévots, d'échanger des *eulogies*, ou pains bénits, en signe de communion spirituelle. Augustin aurait mêlé des ingrédiens magiques à quelques-uns de ces pains offerts hypocritement à la femme dont il était épris. Cette accusation excita un gros scandale, dont le souvenir persista longtemps, puisque, cinq ou six ans plus tard, le donatiste Pétilianus la répétait encore.

Augustin se disculpa victorieusement. Mégalius reconnut son erreur. Il fit mieux : non seulement il s'excusa auprès de celui qu'il avait calomnié, mais il demanda solennellement pardon à ses collègues de les avoir abusés sur de faux bruits. Probablement que, dans l'intervalle de l'enquête, il avait appris à mieux connaître le collaborateur de Valérius. Le charme d'Augustin, joint à l'austérité de sa vie, agit sur le vieillard chagrin et modifia ses dispositions. Quoi qu'il en soit, c'est par Mégalius, évêque de Guelma et primat de Numidie, qu'Augustin fut sacré évêque d'Hippone.

Il était consterné de son élévation. Il l'a dit et redit maintes fois. Nous pouvons l'en croire sur parole. Cependant les honneurs et les avantages de l'épiscopat étaient alors si considérables, que ses ennemis purent le représenter comme un ambitieux. Rien ne s'accordait moins avec son caractère. Au fond, Augustin n'aspirait qu'à demeurer en repos. Depuis sa retraite à Cassiciacum, il avait renoncé à la fortune comme à la gloire littéraire. Son unique désir était de vivre dans la contemplation des vérités divines, de se rapprocher de Dieu : « *Videte et gustate quam mitis sit Dominus*, voyez et goûtez combien le Seigneur est doux! » C'est peut-être, de toute l'Écriture, le verset qu'il préfère, celui qui répond le mieux au vœu intime de son âme, celui qu'il cite le plus souvent dans ses sermons. Ensuite, étudier les Saintes Lettres, en scruter les moindres syllabes, puisque toute vérité y est contenue, — une vie entière n'est pas de trop pour un pareil labeur. Pour cela, il fallait briser toutes les attaches avec le monde, se réfugier farouchement dans la solitude du cloître.

Mais ce chrétien sincère s'analysait avec trop de clairvoyance, pour ne pas reconnaître qu'il y avait, en lui, une tendance dangereuse à l'isolement. Il goûtait trop de plaisir à se retrancher de la société des hommes, pour s'ensevelir dans l'étude et la con-

templation. Lui qui avouait un penchant secret à la mollesse épicurienne, n'allait-il pas, sous le couvert de la piété, continuer à vivre en dilettante et en voluptueux? L'action, seule, pouvait le sauver de l'égoïsme. D'autres, sans doute, satisfont à la loi de charité, en priant, en se mortifiant pour leurs frères. Mais, quand on a, comme lui, des facultés extraordinaires de persuasion et d'éloquence, une telle vigueur de dialectique, une culture si étendue, tant de puissance contre l'erreur, — n'est-ce point offenser Dieu que de négliger ses dons, et n'est-ce point manquer gravement à la charité que de refuser à ses frères le secours d'une pareille force?

En outre, il savait bien qu'on ne va pas à la vérité sans un cœur purifié. Ses passions, si violentes, n'allaient-elles pas, après un moment de répit, le tourmenter avec plus de frénésie qu'avant sa conversion? Pour cela encore, l'action était le grand remède. Il vit dans les obligations de l'épiscopat un moyen d'ascèse, — une sorte de purification héroïque. Il s'accablerait volontairement de tels soucis et de tels travaux qu'il n'aurait plus le temps d'écouter la voix perfide de ses « vieilles amies. » Réussit-il à les faire taire tout de suite? Cette grâce inouïe lui fut-elle accordée? Ou bien la lutte se poursuivit-elle dans le secret de sa conscience? Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces terribles passions, qui avaient bouleversé sa jeunesse, il n'en est plus question dans sa vie. Depuis qu'il est tombé à genoux sous le figuier de Milan, son cœur de péché est comme mort. Il s'est délivré de presque toutes les faiblesses du vieil homme, non pas seulement de ses vices et de ses affections charnelles, mais de ses défauts les plus excusables, — à part, peut-être, un vieux reste de vanité littéraire et intellectuelle.

Au premier aspect, ses livres ne nous révèlent plus, en lui, que le docteur et, déjà, le saint. Ce qu'on y voit d'abord, c'est une intelligence toute nue, une âme toute pure, embrasée du seul amour divin. Pourtant le cœur aimant et tendre, qu'il avait été, échauffe toujours ses discussions et ses exégèses les plus abstraites. On ne tarde pas à en sentir la chaleur, la puissance d'effusion. Augustin n'y prend pas garde. Il ne pense plus à lui, il ne s'appartient plus. S'il a accepté l'épiscopat, c'est pour se donner tout entier à l'Église, pour être tout à tous. Il est l'homme-verbe, l'homme-plume, le porte-parole de la Vérité. Il devient l'homme des foules misérables sur qui le

Sauveur épanchait sa pitié. Il est à elles, pour les convaincre et les guérir de l'erreur. Il est une force qui va, sans relâche, pour la plus grande gloire du Christ. Évêque, pasteur, conducteur d'âmes, il ne veut plus être que cela.

Mais, que la tâche était lourde à cet intellectuel, qui, jusque-là, n'avait vécu que dans le commerce des livres et des idées! Au lendemain de sa consécration, il dut l'envisager avec plus d'épouvante que jamais. Pendant ses nuits d'insomnie, ou à l'heure de la récréation, dans le jardin du monastère, il y songeait avec angoisse. Les yeux ouverts dans les ténèbres de sa cellule, il cherchait à préciser une théorie sur la nature et l'origine de l'âme; ou bien, à la tombée du crépuscule, entre les branches des oliviers, il voyait « la mer revêtir des nuances changeantes comme des voiles aux mille couleurs, tantôt verte, d'un vert aux dégradations infinies, tantôt pourpre, tantôt d'azur... » Et son âme, facilement lyrique, s'élevait aussitôt de ces splendeurs matérielles à la région invisible des Idées. Puis, immédiatement, il se ressaisissait: il ne s'agissait pas de cela! Il se disait qu'il était désormais l'évêque Augustin, qu'il avait charge d'âmes, qu'il devait pourvoir aux besoins de son troupeau. Il lui faudrait lutter dans un combat de tous les instans. Alors il combinait ses plans d'attaque et de défense. Il embrassait d'un coup d'œil l'énormité de l'œuvre qui l'attendait.

Œuvre écrasante en vérité! Il était évêque d'Hippone, mais un évêque presque sans ouailles, si l'on comparait la communauté rivale des donatistes. L'évêque des dissidens, Proculeianus, se targuait d'être le véritable représentant de l'orthodoxie, et, comme il avait pour lui l'avantage du nombre, il faisait certainement plus grande figure dans la ville que le successeur de Valérius, avec toute sa science et toute son éloquence. L'église des schismatiques, nous l'avons vu, était voisine de l'église catholique. Leurs clameurs troublaient les sermons d'Augustin. Peut-être, depuis les lois de Théodose, la situation s'était-elle légèrement améliorée dans Hippone. Mais il n'y avait pas si longtemps que ceux du parti de Donat y tenaient le haut du pavé. Un peu avant l'arrivée du nouvel évêque, le clergé donatiste défendait à ses fidèles de cuire le pain des catholiques. Un boulanger fanatique avait même refusé celui d'un diacre catholique, qui était son propriétaire. Ces schismatiques se

croyaient assez forts pour mettre en interdit ceux qui n'étaient pas de leur communion.

D'un bout à l'autre de l'Afrique, la déroute du catholicisme semblait un fait accompli. Tout récemment, une seule fraction du parti donatiste avait pu envoyer trois cent dix évêques au concile de Bagaï, qui devait juger les dissidens de leur propre secte. Parmi ces évêques, celui de Thimgad, le terrible Optatus, se signalait par son zèle sanguinaire, parcourant la Numidie et même la Proconsulaire à la tête de bandes armées, incendiant les fermes et les villas, rebaptisant de force les catholiques, organisant partout la terreur.

Augustin n'ignorait rien de tout cela, et, quand il cherchait du secours du côté des autorités locales, il se disait tristement qu'il n'avait aucune aide à espérer du comte Gildon, qui, depuis près de dix ans, tyrannisait Carthage et l'Afrique. Ce Gildon était un indigène, un Maure, à qui les ministres du jeune Valentinien II avaient cru habile de confier le gouvernement militaire de la province. Connaissant la faiblesse de l'Empire, le Maure ne songeait qu'à se tailler, en Afrique, une principauté indépendante. Il favorisait ouvertement le donatisme qui était le parti le plus nombreux et le plus influent. L'évêque de Thimgad, Optatus, ne jurait que par lui, le considérait comme son maître et son « dieu. » Aussi l'avait-on surnommé « le Gildonien. »

Contre de tels ennemis, l'autorité impériale ne pouvait agir que par intermittence. Augustin le savait. Il savait que l'Empire d'Occident était dans une position critique. Théodose venait de mourir en pleine guerre contre l'usurpateur Eugène. Les Barbares, qui composaient, en majorité, les armées romaines, se montraient de plus en plus menaçans. Alaric, campé dans le Péloponnèse, se préparait à envahir l'Italie. Cependant, le tout-puissant ministre du jeune Honorius, le demi-barbare Stilicon, s'appliquait à ménager les catholiques, leur donnait l'assurance qu'il leur continuerait la protection de Théodose. C'est donc vers le pouvoir central que va se tourner Augustin. Lui seul pouvait faire régner un peu d'ordre dans les provinces, — et puis enfin les nouveaux empereurs étaient fermement attachés à la défense du catholicisme. L'évêque catholique d'Hippone va s'efforcer, en conséquence, d'entretenir les meilleures relations avec les représentans de la Métropole, — les proconsuls, les

vicaires, les comtes, les tribuns ou les notaires envoyés par l'Empereur, en qualité de commissaires du Gouvernement.

Nul soupçon de flatterie dans sa conduite, nulle idolâtrie du pouvoir. A Milan, Augustin avait vu la Cour d'assez près pour savoir ce que valaient les fonctionnaires impériaux. Simplement, il s'adaptait de son mieux aux nécessités du moment. Pourtant, dans le secret de son cœur, il aurait souhaité que ce pouvoir fût plus fort, afin de prêter à l'Église un concours plus efficace. D'ailleurs, ce lettré, élevé dans le culte de la majesté romaine, était d'instinct un fidèle serviteur des Césars. Homme d'autorité et de tradition, il professait que l'obéissance aux princes est une chose due : « C'est, dit-il, un pacte général de la société humaine que d'obéir à ses rois. » Dans un de ses sermons, il compare la pensée, qui commande au corps, à l'Empereur assis sur son trône, et, du fond de son palais, dictant des ordres qui mettent en mouvement tout l'Empire. Image purement idéale du souverain de ce temps-là, mais qui plaisait à son imagination de Latin! Hélas! Augustin n'avait pas d'illusions sur les effets des édits impériaux : il savait trop le cas qu'on en faisait, particulièrement en Afrique.

Ainsi, il n'avait guère à compter sur l'appui du pouvoir, pour la défense de la paix et de l'unité catholique. Il ne devait se confier qu'en lui-même, — et toute sa force était dans son intelligence, dans sa charité, dans son âme profondément fraternelle. Ardemment, il voulait que le catholicisme fût une religion d'amour, ouverte à tous les peuples de la terre, comme l'avait voulu lui-même son Divin fondateur. Une intelligence lumineuse et dominatrice, une charité infatigable, voilà les armes d'Augustin. Et cela suffit. Cela lui donne une supériorité accablante sur tous les hommes de son temps. Au milieu d'eux, — païens ou chrétiens, — il apparaît comme un colosse. De quelle hauteur il écrase non seulement les gens d'école, qui ont été ses confrères, — les Nectarius de Guelma ou les Maxime de Madaure, — mais les plus célèbres d'entre les écrivains de l'époque, — les Symmaque et les Ammien Marcellin! Après la lecture d'un traité d'Augustin, on est atterré de la médiocrité intellectuelle de ces derniers païens. Le retrécissement de leur esprit, la platitude de leur pensée est quelque chose qui confond. Même l'illustre Apulée, — qui appartient à l'âge d'or de la littérature africaine, — l'auteur de la *Doctrine de*

Platon, célèbre la philosophie et l'Être suprême en des termes qui rappellent les professions de foi de notre pharmacien Homais.

Et, dans l'entourage immédiat d'Augustin, parmi les évêques ses collègues, il n'y en a pas un qu'on puisse, même de loin, lui comparer. Sauf Nébride peut-être, ses amis les plus chers, Alypius, Evodius ou Sévère, ne sont que des disciples, pour ne pas dire des serviteurs de sa pensée. Le primat de Carthage, Aurélius, administrateur énergique, caractère ferme et droit, s'il n'est pas de la taille d'Augustin, est du moins capable de le comprendre et de le soutenir. Les autres sont de braves gens, comme ce Samsucius, évêque des Tours, à peu près illettré, mais plein de jugement et d'expérience, et, à ce titre, consulté avec déférence par son confrère d'Hippone. Ou bien, ce sont des intrigans, des débauchés, des hommes d'affaires, comme ce Paulus, évêque de Cataqua, qui se lançait dans des spéculations aventureuses, fraudait le fisc et, par son train de vie fastueux, ruinait son diocèse. D'autres, parmi les donatistes, sont de véritables soudards, moitié brigands, moitié fanatiques, comme le Gildonien Optatus, évêque de Thimgad : figure anticipée du marabout musulman, qui prêche la guerre sainte contre les catholiques, razziant, tuant, incendiant, convertissant à coups de sabre et à coups de matraque.

Au milieu de ces violens et de ces médiocres, Augustin va s'efforcer de réaliser complètement le type admirable de l'évêque, à la fois père spirituel, protecteur et soutien de ses ouailles. Il s'est promis de ne rien sacrifier de son idéal de perfection chrétienne. Évêque, il restera moine, comme pendant sa prêtrise. Outre le monastère qu'il a établi dans le jardin de Valérius, et où il ne peut décemment recevoir ses hôtes et ses visiteurs, il en établira un autre dans sa maison épiscopale. Autant que les devoirs de sa charge le lui permettront, il se conformera à la règle monastique. Il priera, étudiera l'Écriture, définira les dogmes, réfutera les hérésies. En même temps, il ne veut rien négliger de sa tâche matérielle. Il a des bouches à nourrir, des biens à gérer, des procès à examiner. Il s'occupera de tout cela. Pour ce mystique et ce spéculatif, cela va être une immolation continuelle.

D'abord, donner à ces pauvres le pain quotidien. Comme toutes les communautés d'alors, celle d'Hippone devait entrete-

nir un peuple de mendians. Souvent, la caisse diocésaine était vide. Augustin est obligé de tendre la main, de lancer, du haut de sa chaire, de pathétiques appels à la charité. Puis, ce sont des hospices à fonder pour les malades, une hôtellerie pour les indigens de passage. L'évêque installe ces services d'assistance dans des maisons léguées à l'église d'Hippone. Par économie, il évite les constructions nouvelles. Cela grèverait trop lourdement son budget. Ensuite, le plus gros de tous ses soucis, — l'administration des biens d'église. Pour augmenter ces biens, il exige que ses clercs renoncent à tout ce qu'ils possèdent en faveur de la communauté, donnant ainsi aux fidèles l'exemple de la pauvreté volontaire. Des particuliers il accepte aussi des donations. Mais il lui arrive fréquemment d'en refuser, par exemple celle d'un père ou d'une mère qui, dans un moment de colère, déshéritait ses enfans. Il ne voulait pas profiter des mauvaises dispositions des parens pour dépouiller des orphelins. Ou bien, il lui répugnait d'engager l'Église dans des procès avec le fisc, en recevant certains héritages. Un négociant d'Hippone lègue-t-il au diocèse sa part d'intérêts dans le service des bateaux de l'annone, Augustin est d'avis qu'il faut refuser cette part. En cas de naufrage, on serait obligé de rembourser au Trésor le blé perdu, ou bien, pour prouver que l'équipage n'est nullement responsable de la perte du bateau, de faire infliger la question au capitaine et aux matelots survivans. Augustin ne veut pas en entendre parler :

— « Voyez-vous, disait-il, un évêque armateur?.. un évêque tortionnaire? Non, non, cela ne convient pas à un serviteur de Jésus-Christ! »

Le peuple d'Hippone n'était point de cet avis. On blâmait les scrupules d'Augustin. On l'accusait de compromettre les intérêts de l'Église. Un jour, il dut s'en expliquer en chaire :

— « Je sais bien, mes frères, que vous dites souvent entre vous : « Pourquoi personne ne donne-t-il rien à l'Église d'Hippone? Pourquoi les mourans ne la font-ils pas leur héritière? — C'est que l'évêque Augustin est trop bon, c'est qu'il rend tout aux enfans, c'est qu'il n'accepte rien. » Je l'avoue, je n'accepte que les donations qui sont bonnes et pieuses. Quiconque déshérite un fils pour faire l'église son héritière, qu'il cherche quelqu'un qui veuille accepter ses dons. Ce n'est pas moi qui le ferai, et, grâce à Dieu, je l'espère, ce ne sera personne... Oui,

j'ai refusé beaucoup de donations, mais j'en ai aussi accepté beaucoup. Faut-il vous les énumérer? Je ne citerai qu'un exemple. J'ai accepté l'héritage de Julien. Pourquoi? Parce qu'il est mort sans enfans... »

L'auditoire trouvait que son évêque était vraiment bien délicat.

Ils lui reprochaient encore de ne pas savoir attirer ni flatter les riches donateurs. Augustin n'admettait pas non plus qu'on forçât un étranger de passage à recevoir la prêtrise, et, par conséquent, à abandonner ses biens aux pauvres. Tout cela, au fond, était très sage, non pas seulement selon l'esprit de l'Évangile, mais selon la prudence humaine. Si Augustin, pour le bon renom de son église, ne voulait pas encourir l'accusation de cupidité et d'avarice, il ne craignait rien tant que les procès. Accepter à la légère les héritages et les donations qui s'offraient, c'était s'exposer à des chicanes dispendieuses. Mieux valait y renoncer que de perdre à la fois son argent et sa réputation. Ainsi se conciliait, dans cet homme de prière et de méditation, le bon sens pratique avec le haut désintéressement de la morale chrétienne.

L'évêque était désintéressé, ses ouailles étaient cupides. Le peuple de ce temps-là désirait que l'Église s'enrichît, parce qu'il était le premier à profiter de sa richesse. Or cette richesse consistait surtout en immeubles et en terres. Le diocèse d'Hippone avait à administrer de nombreuses maisons et d'immenses *fundi*, sur lesquels vivait toute une population d'artisans et d'esclaves affranchis, d'ouvriers agricoles et même d'ouvriers d'art, fondeurs, brodeurs, ciseleurs sur métaux. Dans les domaines de l'Église, ces petites gens étaient à l'abri de l'impôt et des recors du fisc, et sans doute, ils trouvaient le régime épiscopal plus doux, plus paternel que le régime civil.

Par une cruelle ironie, Augustin, qui avait fait vœu de pauvreté et donné aux pauvres son patrimoine, Augustin, élu évêque d'Hippone, devenait donc un grand propriétaire. Sans doute, il avait sous ses ordres des intendans chargés de faire valoir les biens du diocèse. Cela ne le dispensait point d'entrer dans le détail de l'administration et de surveiller ses agens. Il entendait les doléances non seulement de ses paysans, mais de ceux qui appartenaient à d'autres domaines et qui étaient rançonnés par des gérans malhonnêtes. En tout cas, mille

indices nous prouvent que rien de la vie rustique ne lui était étranger.

A cheval ou à mulet, il cheminait pendant des lieues dans la campagne d'Hippone, pour visiter ses vignes et ses olivaies. Il regardait, se renseignait, interrogeait les laboureurs, entrait dans les pressoirs et dans les moulins. Il connaissait le raisin bon à manger et le raison bon à faire du vin. Il signalait les silos creusés dans des terrains trop humides, ce qui exposait le blé à germer. En vrai propriétaire, il était au courant de la procédure, attentif aux termes des contrats. Il savait les formules usitées pour les ventes ou les donations. Il veillait à ce qu'on enterrât des charbons autour des bornes qui délimitaient les champs, afin que, si la borne venait à disparaître, on en retrouvât l'emplacement. Et, comme il était poète, il recueillait, en passant, tout un butin d'images agrestes qui égayaient ensuite ses homélies. Il empruntait des comparaisons ingénieuses aux citronniers « que l'on voit donner des fleurs et des fruits toute l'année, si on les arrose constamment, » — ou bien à la chèvre, « qui se dresse sur ses deux pieds de derrière, pour brouter les feuilles amères de l'olivier sauvage. »

Ces promenades au grand air, si fatigantes qu'elles fussent, étaient en somme un délassement pour son cerveau surmené. Mais, parmi ses fonctions épiscopales, il en était une qui l'excédait jusqu'au dégoût. Tous les jours, il devait écouter des plaideurs et rendre des arrêts. En vertu des récentes constitutions impériales, l'évêque jugeait en matière civile : besogne fastidieuse et interminable dans un pays où la chicane sévit avec fureur et obstination. Les plaideurs poursuivaient Augustin, envahissaient sa maison, comme ces fellahs aux burnous terreux qui encombrent nos prétoires de leurs guenilles. Dans le *secretarium* de la basilique, ou sous le portique de la cour attenant à l'église, Augustin siégeait, tel le cadi musulman dans la cour de la mosquée.

En soumettant les chrétiens à la juridiction de l'évêque, les empereurs n'avaient fait que régulariser une vieille coutume des temps apostoliques. Suivant le conseil de saint Paul, les prêtres s'appliquaient à apaiser les différends entre fidèles. Plus tard, quand leur nombre se fut considérablement accru, les empereurs adoptèrent un système assez semblable à celui des « Capitulations » en pays de suzeraineté ottomane. Les procès

entre clercs et entre laïcs ne pouvaient être équitablement jugés par des civils qui étaient, très souvent, des païens. Et, d'ailleurs, les parties se réclamaient de principes théologiques ou de lois religieuses que l'arbitre ignorait la plupart du temps. Dans ces conditions, il est assez naturel que l'autorité impériale ait dit aux plaignans : « Débrouillez-vous ensemble ! »

Justement, à l'époque où Augustin occupait le siège d'Hippone, Théodose venait d'étendre encore les prérogatives juridiques des évêques. Le malheureux juge était débordé par les procès. Quotidiennement, il donnait audience jusqu'à l'heure de son repas et, quelquefois, toute la journée, quand il jeûnait. A ceux qui l'accusaient de paresse, il répondait :

— « Je puis affirmer, sur mon âme, que, pour ma commodité personnelle, j'aimerais beaucoup mieux, à certaines heures de la journée, comme cela est établi dans les monastères bien réglés, m'occuper de quelque travail manuel et avoir le reste du temps libre pour lire, pour prier, pour méditer sur les Lettres divines, que de me voir embarrassé dans les complications et les ennuis des procès !... »

La coquinerie des plaideurs l'indignait. En chaire, il leur adressait des conseils pleins de sagesse chrétienne, mais qui devaient être médiocrement goûtés. Un procès, selon lui, était une perte de temps et une cause de tribulation. Mieux valait donner de l'argent à son adversaire, que de perdre son temps et de compromettre sa tranquillité. Et ce n'était point encourager l'injustice, ajoutait bonnement le prédicateur : car le voleur serait volé à son tour par un plus voleur que lui.

Ces raisons paraissaient peu convaincantes. Les chicaneurs ne se décourageaient point. Au contraire, ils obsédaient l'évêque de leurs instances. Dès qu'il paraissait, ils s'approchaient en tumulte, l'entouraient, lui baisaient la main et l'épaule, avec des protestations de respect et de soumission, le pressaient, le contraignaient de s'occuper de leurs affaires. Augustin cédait. Mais, le lendemain, dans un prône véhément, il leur criait :

— « *Discedite a me, maligni!...* Éloignez-vous de moi, méchans, et laissez-moi étudier en paix les commandemens de mon Dieu ! »

II. — CE QU'ON ENTENDAIT DANS LA BASILIQUE DE LA PAIX

Essayons de voir Augustin dans sa chaire et dans sa ville épiscopale.

Nous ne pouvons guère nous les représenter que par analogie. Hippone la Royale a totalement disparu. Bône, qui l'a remplacée, en est éloignée environ d'une demi-lieue, et les débris qu'on a exhumés du sol de la ville morte sont bien insuffisans. Mais l'Afrique est riche en ruines chrétiennes, en basiliques surtout. Rome n'a rien de pareil à nous offrir. Et cela se comprend. Les basiliques romaines, toujours vivantes, se sont métamorphosées au cours des siècles, ont revêtu tour à tour les costumes imposés par la mode. Celles d'Afrique sont demeurées telles qu'elles étaient, — du moins dans leurs grandes lignes, — au lendemain de l'invasion arabe, telles que les avaient vues les yeux d'Augustin. Ce sont des ruines sans doute, quelques-unes très mutilées, mais dont nulle reconstruction n'a altéré le plan ni changé la physionomie.

Les vestiges d'Hippone et de ses églises étant effacés ou profondément ensevelis, il faut, pour nous en faire une idée approchante, nous tourner vers une autre ville africaine, qui a moins souffert du temps et des dévastations. Théveste, avec sa basilique, — la mieux conservée, la plus belle et la plus grande de toute l'Afrique, — peut nous restituer un peu de la figure, de la couleur et de l'atmosphère d'Hippone, en ces dernières années du IVe siècle.

L'antique Théveste était bien plus étendue que la ville actuelle, la Tébessa française. Celle-ci, même réduite au périmètre de la forteresse byzantine, élevée sous Justinien, étonne encore le visiteur par un aspect singulièrement original. Au milieu des immenses plaines d'alfa qui l'entourent, avec son enceinte quadrangulaire, ses chemins de ronde et ses tours trapues, elle apparaît, aussi archaïque, aussi étrange que notre Aigues-Mortes au milieu de sa lande marécageuse. Rien n'est riche et joyeux à l'œil comme la patine qui recouvre ses ruines, une véritable dorure qu'on dirait appliquée de main d'homme.

Elle a un petit temple, qui est une merveille, et qu'on a comparé à la Maison carrée de Nîmes. Mais combien les pierres

en sont plus chaudes, plus vivantes ! Les fûts des colonnes et les pilastres du péristyle, écorcés par le temps, semblent écailleux et plein de sève comme des troncs de palmiers. Les acanthes des chapiteaux retombent comme des bouquets de palmes roussis par l'été.

Tout proche, au bout d'une rue étroite, bordée de masures modernes et sordides, l'arc de triomphe de Septime Sévère et de Caracalla ouvre son arche lumineuse, et, dominant la sobre masse architecturale, appuyé sur de frêles colonnettes aériennes, un léger édicule resplendit, pareil à un tabernacle de vermeil ou à un coffret d'ivoire jauni.

Alentour, des formes long drapées se pressent. Les burnous numides ont la blancheur des toges. Ils en ont aussi les beaux plis. A les voir, on se sent tout à coup dépaysé, on recule très loin à travers les siècles. La vision antique, sitôt esquissée, se précise. Là-bas, un cavalier, vêtu de blanc, s'encadre, avec son cheval blanc, dans le cintre surbaissé d'une porte. Il passe, et, sur le mur blanc de la tour voisine, sa silhouette se fixe un instant, comme un bas-relief sur le marbre d'une frise.

En dehors de l'enceinte byzantine, la basilique, avec ses dépendances, est une autre ville, presque aussi grande que l'actuelle Théveste, close, elle aussi, d'une ceinture de tours et de remparts. On est frappé tout de suite par la couleur opulente des pierres, — un rose pâli et blondi au soleil, — puis par le robuste appareil et la perfection de la structure. Comme dans les temples grecs, les pierres se superposent en assises régulières : tout se tient par le poids des blocs et le poli des surfaces.

Les proportions sont monumentales. On n'a épargné, pour la bâtisse, ni les matériaux, ni l'espace. D'abord, en avant de la basilique, une vaste cour rectangulaire, avec des terrasses en bordure, un portique dans le fond, quatre grandes pièces d'eau, dans le milieu, pour rafraîchir le promenoir. Une avenue, dallée et flanquée de deux portails, séparait cette cour de la basilique proprement dite, à laquelle on accédait par un escalier, encadré de deux colonnes. L'escalier conduisait à l'atrium, que décorait un portique corinthien. Au centre, la piscine des ablutions, grande vasque monolithe découpée en forme de trèfle à quatre feuilles. Trois portes faisaient communiquer l'atrium et la basilique, que des rangées de colonnes en marbre vert divi-

saient en trois nefs. Des tribunes se déployaient sur les bas-côtés. Le sol était couvert de mosaïques. Dans le fond de l'abside, derrière l'autel, s'élevait la chaire épiscopale.

Autour de cet édifice central se groupait un grand nombre d'autres constructions : un baptistère, plusieurs chapelles, dont une voûtée en forme de trèfle à trois feuilles, probablement consacrée à des martyrs locaux, un cimetière, un couvent avec ses cellules et ses fenêtres étroites comme des meurtrières, des écuries, des hangars et des greniers. A l'abri de ses murailles et de ses tours, au milieu de ses annexes et de ses jardins, la basilique de Théveste ressemblait déjà à un de nos grands monastères du moyen âge, et aussi, par certains côtés, aux grandes mosquées de l'Islam, celle de Cordoue, ou celle de Damas, avec leurs cours entourées d'arcades, leurs vasques des ablutions, leurs promenoirs plantés d'orangers. Les fidèles et les pèlerins étaient là chez eux. Ils pouvaient passer la journée, étendus sur les dalles des portiques, à flâner ou à dormir, dans l'ombre bleue des colonnes et la fraîcheur des parterres d'eau. L'église était, au sens absolu du mot, la Maison de Dieu, ouverte à tous.

Il est probable que les basiliques d'Hippone n'avaient ni l'ampleur, ni la magnificence de celle-ci. Elles n'étaient pas non plus très nombreuses. A l'époque où Augustin fut ordonné prêtre, c'est-à-dire lorsque les donatistes se trouvaient encore en majorité dans la ville, il semble bien que la communauté orthodoxe ne possédait plus qu'un seul sanctuaire, la *Basilica major*, ou Basilique de la Paix. Son nom d'ailleurs l'indique. La « Paix, » pour les schismatiques, c'était le nom officiel du catholicisme. « Basilique de la Paix » signifiait tout simplement « Basilique catholique. » N'était-ce point dire que les autres appartenaient aux dissidens? Plus tard, après les édits d'Honorius, ils restituèrent sans doute à l'église la Basilique Léontienne, fondée par Léontius, évêque d'Hippone et martyr. Une troisième fut construite par Augustin, pendant son épiscopat : la Basilique des Huit martyrs de la Masse blanche.

C'est dans la Major, ou cathédrale, qu'Augustin prêchait habituellement. La prédication était non seulement une charge, mais une prérogative épiscopale. Seul, — nous l'avons vu, — l'évêque avait le droit de prêcher dans son église. Cela vient de ce que les diocèses africains de ce temps-là, quoique relative-

ment étendus, n'étaient guère plus peuplés qu'une de nos grandes paroisses d'aujourd'hui. La situation d'un évêque était celle d'un de nos curés. Il y en avait presque autant que de villages, et on les comptait par centaines.

Quoi qu'il en soit, la prédication, véritable ministère apostolique, était une tâche épuisante. Presque tous les jours, Augustin prêchait, — et souvent, plusieurs fois par jour : rude métier pour un homme dont la poitrine était si délicate. Aussi lui arrive-t-il fréquemment de réclamer le silence de son auditoire, afin de ménager un peu sa voix. Il parlait sans apprêt, dans une langue voisine de la langue populaire. Des sténographes recueillaient ses sermons, tels qu'il les improvisait : de là des redites et des longueurs qui étonnent le lecteur non averti. Nul plan apparent dans ces homélies. Quelquefois, le temps manque à l'orateur pour développer sa pensée. Alors, il remet la suite au lendemain. Ou bien, ayant préparé un sujet, il en traite un autre, obéissant à une inspiration soudaine, frappé par un verset de l'Écriture qu'on vient de lire. D'autres fois, il en commente plusieurs passages de suite, sans le moindre souci d'unité ni de composition.

Écoutons-le dans cette basilique de la Paix, où, pendant trente-cinq ans, il n'a pas cessé d'annoncer la parole de Dieu... Le chant des psaumes vient d'expirer. A l'extrémité de l'abside, de son siège adossé au mur, Augustin se lève, et sa pâle figure se détache sur les fonds d'or de la mosaïque. De là, comme du haut d'une chaire, il domine l'assistance, par-dessus l'autel, simple table de bois, qui occupe le milieu du transept.

L'assistance est debout, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Entre la balustrade qui les sépare de la foule, se tiennent les veuves et les vierges consacrées, enveloppées de leurs voiles noirs ou mauves. Quelques matrones un peu trop parées se penchent aux premiers rangs des tribunes. Leurs joues sont fardées, leurs paupières et leurs sourcils empâtés de noir, leurs gorges et leurs oreilles surchargées de bijoux. Augustin les a vues : tout à l'heure, il leur fera la leçon. D'avance, l'auditoire est frémissant de sympathie et de curiosité. De toute sa foi et de toute sa passion, il collabore avec l'orateur. Il est turbulent, aussi. Il manifeste ses émotions et ses sentimens avec une entière liberté. Les habitudes démocratiques de ces églises africaines nous surprennent aujourd'hui. On y fait du bruit, comme au

théâtre ou au cirque. On applaudit, on interrompt le prédicateur. Certains lui posent des objections, lui citent des passages de la Bible.

Augustin est ainsi en perpétuelle communication avec son auditoire. Personne n'a moins plané que lui. Il épie les jeux de physionomie, les gestes de son public. Il lui parle familièrement. Lorsque son sermon s'est un peu prolongé, il s'inquiète de savoir si ses auditeurs sont fatigués : il les a tenus debout si longtemps! L'heure du déjeuner approche. Les ventres sont à jeun, les estomacs sont impatiens. Alors, il leur dit avec une bonhomie affectueuse :

— « Allez, mes très chers, allez réparer vos forces, je ne dis pas celles de vos esprits, car je vois qu'ils sont infatigables, mais celles de vos corps, qui sont les serviteurs de vos âmes. Pour qu'il remplissent bien leur office, allez donc refaire vos corps, et, quand ils seront refaits, revenez ici prendre votre nourriture spirituelle.

A de certains jours, un coup de sirocco a passé sur la ville. Les fidèles, pressés dans les nefs, étouffent, sont tout en sueur. Le prédicateur lui-même, qui s'est fort échauffé, a la face ruisselante, ses vêtemens sont trempés. A ce signe, il reconnaît qu'il a été encore une fois bien long. Il s'en excuse modestement. Ou bien, il plaisante, en rude apôtre, que ne rebutent point les émanations d'une foule entassée :

— « Ah! dit-il, quelle odeur! J'ai dû parler longtemps aujourd'hui! »

Ces façons débonnaires lui conquéraient les cœurs des simples gens qui l'écoutaient. Il a conscience du charme qu'il exerce sur eux, et de la sympathie qu'ils lui rendent, en remerciement de sa charité :

— « Mes frères, leur dit-il, vous avez aimé à venir m'entendre. Mais qu'avez-vous aimé? Si c'est moi, cela même est bien, car je veux être aimé de vous, si je ne veux pas être aimé pour moi-même. Moi, je vous aime dans le Christ. A votre tour, aimez-moi en Lui! Que notre mutuel amour gémisse de concert vers Dieu, — et c'est cela qui est le gémissement de la Colombe, dont parle l'Écriture!... »

Bien qu'il prêche du haut de son siège épiscopal, il tient à ce que ses ouailles le considèrent, chrétiennement, comme leur égal. Il se montre aussi peu évêque que possible :

— « Tous les chrétiens sont les serviteurs du même maître... J'ai été à la place où vous êtes, vous qui m'écoutez! Et, maintenant, si, du haut de cette chaire, je distribue le pain céleste aux serviteurs de notre commun Maître, — il y a quelques années seulement, je recevais avec eux, dans une place inférieure, cette nourriture spirituelle. Évêque, je parle à des laïques, mais je sais à combien de futurs évêques je parle!... »

Par l'accent fraternel de sa parole, il se met donc de plain-pied avec son auditoire. Ce n'est point à la chrétienté, à l'Église universelle, ou à je ne sais quel auditeur abstrait, qu'il s'adresse, mais à des Africains, à des gens d'Hippone, à des paroissiens de la Basilique de la Paix. Il sait les allusions, les comparaisons tirées des coutumes locales, qui pourront frapper leur esprit. Le jour de la fête de sainte Crispina, une martyre du pays, ayant développé trop copieusement son homélie, il en demande pardon en ces termes :

— « Imaginez, mes frères, que je vous aie conviés à célébrer le jour de la naissance de la bienheureuse Crispina et que j'aie prolongé le festin outre mesure. La même chose ne pouvait-elle pas vous arriver, si quelque militaire vous eût invités à dîner et qu'il vous eût obligés à boire plus que de raison? Laissez-moi en faire autant pour la parole de Dieu, dont il faut que vous soyez enivrés et rassasiés! »

Comme les banquets de naissance, les mariages fournissent à l'orateur de vivantes allégories. Ainsi, dit-il, quand une noce se célèbre dans une maison, des orgues jouent devant le seuil, des musiciens et des danseurs se mettent à chanter et à mimer leurs chants. Quelle misère pourtant que ces réjouissances terrestres, si vite passées! « ... Dans la maison de Dieu, la fête est continuelle! »

Sans cesse, à travers les commentaires des psaumes, surgissent des comparaisons pareilles, des paraboles capables d'émouvoir des imaginations africaines. Mille détails empruntés aux mœurs locales, à la vie journalière, animent les exégèses de l'évêque d'Hippone. Les mulets et les chevaux, qui ruent quand on leur administre un remède, symbolisent, pour lui, les donatistes récalcitrans. Les petits ânes têtus et malins, qui trottent dans les ruelles étroites des casbahs algériennes, se montrent çà et là, dans ses sermons. On y sent la piqûre des moustiques. Les mouches insupportables se collent, en plaques grouillantes,

sur les tables et sur les murs. Puis, ce sont les maladies et les pharmacopées du pays : les ophtalmies et les collyres. Quoi encore? les tarentes qui courent, au plafond, le long des solives; les lièvres qui débusquent tout à coup, entre les pieds des chevaux, dans les grandes plaines numides. Ailleurs, il rappelle à son auditoire les hommes qui portent une boucle d'oreille en guise d'amulette, ou bien, — comparaison parlante pour ce peuple de marins, — les associations entre commerçans et navigateurs.

Les événemens du jour, les menus faits du moment se glissent dans ses sermons. Pendant l'office d'aujourd'hui, on donne, au cirque, des courses de chevaux, ou, dans l'arène, des combats de fauves ou de gladiateurs. Et ainsi, il y aura peu de monde à la basilique : « Tant mieux, dit Augustin, cela reposera ma poitrine! » Ou bien, on annonce, en ville, qu'on verra au théâtre des attractions sensationnelles, — un décor qui représentera la mer. Le prédicateur raille les absens qui désertent l'église pour aller contempler ce trompe-l'œil : « Ils auront, dit-il, la mer sur la scène : nous autres, nous aurons notre port en Jésus-Christ! » — Ce samedi, pendant qu'il prêche, des femmes juives, qui fêtent le jour du Sabbat, se mettent à danser et à chanter sur les terrasses des maisons voisines. De la basilique, on entend le claquement des crotales et le ronflement des tambourins : « Elles feraient bien mieux, dit Augustin, de travailler et de filer la laine! »

Il commente les catastrophes, qui bouleversaient alors le monde romain, et dont la nouvelle se propageait avec une étonnante rapidité : Les barbares d'Alaric sont entrés dans Rome et l'ont mise à feu et à sang ; à Jérusalem, la terre a tremblé : l'évêque Jean organise, dans toute la Chrétienté, des souscriptions en faveur des sinistrés; à Constantinople, on a vu dans le ciel des globes de feu; le Sérapéum d'Alexandrie vient d'être détruit dans une émeute...

Tout cela se succède, en vives images, et sans ordre apparent, dans les sermons d'Augustin. Ce n'est pas lui qui diviserait sa matière en trois points, s'interdisant de passer au second avant d'avoir doctement démontré le premier. Qu'il commente les Psaumes ou les Évangiles, ses homélies ne sont que des explications de l'Écriture, qu'il interprète tantôt dans le sens littéral, tantôt dans le sens allégorique. Avouons-le : ses

exégèses allégoriques nous rebutent par leur excessive subtilité, quelquefois par leur mauvais goût, et, quand il s'en tient à la lettre de son texte, il tombe dans des minuties grammaticales qui lassent l'attention. Nous ne le suivons plus. Nous trouvons que son auditoire était bien complaisant d'écouter si longtemps, — et debout, — ces interminables dissertations... Et puis, tout à coup, un grand mouvement oratoire et lyrique nous emporte, un vent qui souffle des hautes montagnes et qui balaie, en un clin d'œil, comme une poussière, tous ces raisonnemens ténus.

Il y a des lieux communs qu'il affectionne et aussi tel livre de l'Écriture, par exemple le *Cantique des Cantiques* et l'Évangile de saint Jean, l'un qui satisfait, en lui, l'intellectuel, l'autre, le mystique de l'amour. Il confronte le verset du psaume : « Je t'ai engendré avant l'étoile du matin » avec le début sublime du quatrième Évangile : « Au commencement, était le Verbe. » Il ne tarit pas sur la beauté du Christ : « *Speciosus forma præ filiis hominum.* Tu surpasses en beauté les plus beaux des enfans des hommes. » C'est pourquoi il redit sans cesse, avec le Psalmiste : « Seigneur, j'ai cherché à voir ton visage. *Quæsivi vultum tuum, Domine!* » Et l'orateur, transporté d'enthousiasme, d'ajouter : « Magnifique parole! Rien ne pouvait être dit de plus divin. Ceux-là le sentent, qui aiment véritablement. » — Un autre de ces thèmes favoris, c'est la douceur de Dieu : « *Videte et gustate quam mitis sit Dominus.* Voyez et goûtez combien le Seigneur est doux! » Rien n'égale la volupté de cette contemplation, de cette vie en Dieu. Augustin la conçoit en musicien qui a pénétré le secret des nombres : « Que votre vie, dit-il, soit un chant ininterrompu!... Nous ne chantons pas seulement de la voix et des lèvres, quand nous modulons un cantique; mais il y a, en nous, un chant intérieur, parce qu'il y a aussi, en nous, Quelqu'un qui écoute... »

Pour vivre de cette vie harmonieuse et divine, il faut sortir de soi, il faut se livrer tout entier, dans un grand élan de charité :

— « Pourquoi, s'écrie-t-il, pourquoi hésitez-vous à vous donner, par crainte de vous perdre? C'est, au contraire, en ne vous donnant point que vous vous perdez. La Charité elle-même vous parle par la bouche de la Sagesse et vous rassure contre la terreur que vous inspire cette parole : « Donnez-vous vous-même! »

Si quelqu'un voulait vous vendre un fonds de terre, il vous dirait : « Donnez-moi votre or! » et, pour un autre objet : « Donnez-moi votre argent, donnez-moi votre monnaie! » Écoutez ce que la Charité vous dit par la bouche de la Sagesse : « Mon fils, donne-moi ton cœur! » — Donne-moi, dit-elle. Quoi donc? « Mon fils, donne-moi ton cœur!... Ton cœur n'était pas heureux, quand il dépendait de toi, quand il était à toi, car il était entraîné par les frivolités, les amours impures et pernicieuses. C'est de là qu'il faut retirer ton cœur! Où l'élever? Où le mettre? — « Donne-moi ton cœur, dit la Sagesse, qu'il soit à moi, et il t'appartiendra pour toujours!... »

Après le chant de l'amour, le chant de la Résurrection : « *Cantate mihi canticum novum!* Chantez-moi un cantique nouveau! » Augustin répète ces paroles à satiété. — « Nous voulons ressusciter d'entre les morts! » criaient les âmes avides d'éternité. Et l'Église répondait : « Je vous le dis en vérité, vous ressusciterez d'entre les morts! Résurrection des corps, résurrection des âmes, vous renaîtrez tout entiers! » — Nul dogme n'a été commenté plus passionnément par Augustin. Nul ne plaisait davantage aux fidèles de ce temps-là. Sans cesse, ils réclamaient qu'on les affermît dans la certitude de l'immortalité et du fraternel revoir en Dieu.

Avec quelle allégresse intrépide il montait, ce chant de la Résurrection, dans ces claires basiliques africaines, tout inondées de lumière, sous leur parure éclatante de mosaïques et de marbres aux mille couleurs! Et quel langage ingénu et confiant parlaient ces figures symboliques qui peuplaient leurs murailles, — les agneaux paissant parmi des touffes d'asphodèles, les colombes, les arbres verts du Paradis! Comme dans les paraboles évangéliques, les oiseaux des champs et des basse-cours, les fruits de la terre devenaient les figures des vertus et des vérités chrétiennes. Leurs formes purifiées accompagnaient l'homme dans son ascension vers Dieu. Autour des chrismes mystiques, s'enroulaient des guirlandes d'oranges, de poires, de grenades. Les coqs, les canards, les perdrix, les flamans cherchaient leur pâture dans les prairies paradisiaques peintes sur les murs des églises et des nécropoles.

Ces jeunes basiliques étaient vraiment les temples de la Résurrection, où toutes les créatures de l'Arche sauvée des eaux avaient trouvé leur refuge. Jamais plus, dans les siècles qui

suivront, l'humanité ne connaîtra cette joie candide d'avoir triomphé de la mort, — cette jeunesse de l'espérance.

III. — LE FARDEAU ÉPISCOPAL

Augustin n'est pas seulement le plus humain de tous les saints, c'est aussi un des plus aimables, dans tous les sens de ce mot banalisé, — aimable selon le monde, aimable selon le Christ.

Pour en juger, il faut le suivre dans ses rapports avec ses ouailles, ses correspondans, même avec ceux qu'il attaque, les ennemis les plus acharnés de la foi. La prédication, l'administration temporelle, la justice ne représentaient qu'une partie de ce fardeau épiscopal, *sarcina episcopatus*, sous lequel il a tant gémi. Il lui fallait encore catéchiser, baptiser, diriger les consciences, prémunir les fidèles contre l'erreur, discuter avec tous ceux qui menaçaient la catholicité. Augustin était une lumière de l'Église. Il le savait.

De son mieux, avec une conscience et une charité admirables, il fait face à toutes ces tâches. Dieu sait ce qu'il en a coûté à cet intellectuel d'accomplir rigoureusement jusqu'aux plus humbles fonctions de son ministère. Son grand désir aurait été de passer sa vie dans l'étude de l'Écriture et la méditation des dogmes. Ce n'était nullement par dilettantisme spéculatif, mais parce qu'il estimait cette science nécessaire à celui qui annonce la parole divine. La plupart des prêtres de ce temps-là arrivaient au sacerdoce sans préparation préalable. Ils devaient s'improviser au plus vite toute une éducation sacrée. On reste confondu devant le labeur énorme, que dut fournir Augustin, pour parfaire la sienne. Bientôt même il domina toute la science exégétique et théologique de son temps. Dans son ardeur pour les Lettres divines, il ne connaissait plus le sommeil.

Et pourtant, il ne dédaignait aucune de ses besognes. Comme le dernier de nos curés, il préparait les néophytes aux sacremens. Il fut un catéchiste incomparable, si clairvoyant et si scrupuleux, que ses instructions peuvent encore servir de modèles aux catéchistes d'aujourd'hui. Et il ne s'occupait pas seulement des gens cultivés, en aristocrate de l'intelligence, aban-

donnant à ses diacres le soin du menu peuple de Dieu. Tous avaient droit à ses leçons, aussi bien les simples paysans que les riches et les lettrés. Un jour, un colon, qu'il endoctrinait, le planta là au milieu de son discours. Le pauvre homme, qui avait jeûné et qui écoutait, debout, son évêque, mourait de faim et sentait ses jambes fléchir : il aima mieux s'enfuir que de tomber d'inanition aux pieds du savant prédicateur.

Avec son expérience des hommes, Augustin s'enquérait soigneusement de la qualité de ses catéchumènes, adaptant ses exhortations au caractère de chacun. S'agit-il de citadins, de Carthaginois, habitués à vivre au théâtre et dans les tavernes, ivrognes et paresseux, il leur parle autrement qu'à des rustres, qui n'ont jamais quitté le gourbi natal. S'il a affaire à des gens du monde, ayant le goût des lettres, il n'omet point de leur vanter les beautés de l'Écriture, quoique, dit-il, ce soit là un faible mérite au prix des vérités qu'elle renferme. Les plus difficiles, les plus redoutables, à ses yeux, de tous les catéchumènes, ce sont les professeurs, — les rhéteurs et les grammairiens. Ces gens-là sont tout gonflés de vanité, tout bouffis d'orgueil intellectuel (Augustin en savait quelque chose). Il faudra les secouer fortement, et, d'abord, leur prêcher l'humilité de l'esprit.

Le bon saint va plus loin. Il ne s'inquiète pas seulement des âmes, mais aussi des corps de ses auditeurs. Sont-ils à leur aise pour l'écouter ? Dès qu'on les sent fatigués, qu'on n'hésite point à les faire asseoir, comme cela se pratique dans les basiliques d'outre-mer :

« Notre arrogance serait-elle supportable, dit-il, si nous empêchions de s'asseoir en notre présence des hommes qui sont nos frères, et, encore plus, des hommes que nous devons nous efforcer, avec toute la sollicitude possible, de rendre nos frères ?... »

Si l'on s'aperçoit qu'ils bâillent, « il sied de leur dire des choses qui réveillent leur attention, ou qui dissipent les pensées tristes, qui auraient pu s'emparer de leur esprit. » Le catéchiste doit montrer tantôt une joie calme, — la joie de la certitude, — tantôt une allégresse qui entraîne la conviction, toujours « *cette gaîté du cœur* que nous devons avoir en instruisant. » Même si nous sommes tristes, nous aussi, pour une raison ou pour une autre, rappelons-nous que Jésus-Christ est mort pour

ceux qui nous écoutent. Est-ce que la pensée de lui amener des disciples ne suffira pas à nous rendre joyeux?

L'évêque Augustin donnait l'exemple à ses prêtres. C'était peu d'avoir préparé la conversion de ses catéchumènes, avec cette finesse de psychologue, cette charité toute chrétienne: il les accompagnait jusqu'au bout et les exhortait encore devant la piscine baptismale.

Comme il est changé! On songe au convive de Romanianus et de Manlius Théodore, au jeune homme qui suivait les chasses de Thagaste et qui dissertait de littérature et de philosophie, pour des auditeurs de choix, devant les beaux horizons du lac de Côme. Le voilà avec des paysans, des esclaves, des marins et des marchands. Et il se plaît en leur société. C'est son troupeau. Il doit le chérir de toute son âme, en Jésus-Christ. Quel effort et quelle victoire sur lui-même une attitude si nouvelle nous représente! Car, en vérité, cet amour des humbles ne lui était point naturel. Il dut y mettre une volonté héroïque, aidée par la Grâce.

Une abnégation pareille se trahit chez le directeur de consciences qu'il devint. En cela, il était obligé de se donner plus complètement. Il était à la merci des âmes qui l'interrogeaient, qui le consultaient comme leur médecin. Il s'emploie à les conseiller et, sans relâche, à faire la police des mœurs. Entreprise presque décourageante que de plier des païens endurcis, des Africains surtout, à la discipline chrétienne. Continuellement, Augustin leur reproche leur ivrognerie, leur goinfrerie, leur luxure. Les gens du peuple n'étaient pas les seuls à s'enivrer et à faire bombance. Les riches, dans leurs festins, se crevaient littéralement de mangeaille. L'évêque d'Hippone ne manque pas une occasion de les rappeler à la sobriété.

Plus fréquemment, il les rappelle à la chasteté. Il écrit, à ce sujet, de longues lettres, qui sont de véritables traités. Les mœurs du temps et du pays s'y révèlent à plein. On y voit que les maris réclamaient hautement pour eux le droit à l'amour libre, tandis qu'ils contraignaient leurs femmes à la fidélité conjugale. Ils punissaient de mort l'adultère, qu'ils se permettaient à eux-mêmes. Ils abusaient du divorce. Sur un motif des plus futiles, ils envoyaient à l'épouse le *libellus repudii*, le billet de répudiation, comme cela se pratique encore chez les peuples de l'Islam. Dans cette société en pleine transformation, des cas

de conscience se posaient continuellement pour les chrétiens rigides : par exemple, un homme, qui a répudié sa femme sous prétexte d'adultère, peut-il en épouser une autre ? Augustin professait que le mariage est indissoluble, tant que les deux conjoints sont vivans. Mais cet empêchement n'excitera-t-il pas les maris à tuer leurs femmes adultères, afin de pouvoir contracter un nouveau mariage ? Autre embarras : un catéchumène divorcé sous la loi païenne, et remarié depuis, se présente au baptême. N'est-il pas adultère aux yeux de l'Église ? Un homme qui vit avec une courtisane, et qui ne le cache pas, qui avoue même son intention de continuer ce concubinage, peut-il être admis au baptême ? Augustin doit répondre à toutes ces questions, descendre dans les plus petits détails de la casuistique.

Est-il défendu, même quand on meurt de faim, de manger des viandes consacrées aux idoles ? Peut-on passer des traités avec des chameliers ou des convoyeurs indigènes, qui jurent par leurs dieux d'observer le contrat ? Peut-on mentir en de certaines circonstances ?... Pour pénétrer chez les hérétiques, en feignant d'être un des leurs, et, ainsi, pouvoir les espionner et les dénoncer ?... Peut-on consentir à l'adultère avec une femme qui vous promet, en échange, de vous dénoncer des hérétiques ?... L'évêque d'Hippone proscrit sévèrement tous ces moyens louches ou honteux, toutes ces compromissions contraires à la pure morale évangélique, mais sans affectation d'intransigeance et de rigorisme, en rappelant que la malice du péché consiste uniquement dans l'intention et dans le consentement de la volonté. Enfin, il faut tolérer ou subir ce qu'on est impuissant à empêcher.

D'autres questions, qu'il est impossible de rapporter, nous donnent une singulière idée de la corruption des mœurs païennes. Augustin avait fort à faire de maintenir l'observance chrétienne dans un milieu pareil, où les chrétiens eux-mêmes étaient plus ou moins contaminés de paganisme. Mais si le troupeau des pécheurs ou des tièdes était malaisé à conduire, celui des dévots l'était peut-être davantage. Il y avait les *continens*, les veufs ou les veuves qui avaient fait vœu de chasteté et à qui ce vœu pesait ; les vierges consacrées, qui vivaient d'une façon trop mondaine ; les religieuses qui se rebellaient contre leur directeur ou leur supérieure ; les moines, anciens esclaves qui ne voulaient plus travailler, ou charlatans, qui exploitaient la crédulité

publique, en vendant des amulettes et des onguens miraculeux; puis les femmes mariées qui se refusaient à leurs maris, celles qui donnaient leurs biens aux pauvres sans le consentement de l'époux; et aussi les vierges ou les continentes orgueilleuses, qui méprisaient et qui condamnaient le mariage.

Ensuite, la foule des âmes pieuses qui interrogeaient Augustin sur des points de dogme, qui voulaient tout savoir, tout élucider : celles qui avaient la prétention, dès ici-bas, de contempler Dieu face à face, de connaître comment nous ressusciterons, et qui demandaient si les anges ont des corps... Augustin se plaint qu'on l'importune, lui qui a tant d'autres soucis en tête, qu'on l'arrache à ses études. Mais, charitablement, il s'efforce de donner satisfaction à tous.

Ainsi, il était obligé de correspondre avec un grand nombre de personnes. Outre ses amis et ses collègues, il écrit à des inconnus et à des étrangers, à de hauts dignitaires comme à des gens d'humble condition : aux proconsuls, aux comtes et aux vicaires d'Afrique, au très puissant Olympius, le maître des offices de l'empereur Honorius ; ou encore « à la très honorable dame Maxima, » — « aux très illustres dames Proba et Juliana, » — « à la très sainte dame Albina, » qui appartiennent à la noblesse provinciale, ou à la plus haute aristocratie romaine. A qui n'écrit-il pas?...

Et ce qu'il y a d'admirable, dans ces lettres, c'est qu'il n'y répond point à la légère, pour s'acquitter d'une obligation ennuyeuse. Presque toutes sont pleines d'un enseignement substantiel, longuement médité. Beaucoup étaient destinées à la publicité : ce sont de véritables mandemens. Néanmoins, si grave qu'en soit le ton, le lettré et le mondain d'autrefois s'y trahissent encore. Selon la mode du temps, ses correspondans accablaient l'évêque des plus hyperboliques éloges. Il les accepte avec des cérémonies, mais enfin il les accepte, comme témoignages de la charité de ses frères. Bonnement, il s'efforce de les payer de retour. Ne nous scandalisons pas trop si nos gens de lettres d'aujourd'hui ont avili la louange, à force de la prodiguer et de l'exagérer. Les plus austères contemporains d'Augustin, et Augustin lui-même, les dépassent de beaucoup dans l'art et dans l'abus de l'admiration.

Toujours élégant et fleuri, Paulin de Nole lui écrivait : « Vos lettres sont un collyre d'illumination répandu sur les yeux de

mon esprit. » Augustin, qui lui reprochait la rareté des siennes, ripostait, en des phrases que n'eussent point désavouées nos précieuses : « Quoi ! Vous me laissez passer deux étés, — et deux étés d'Afrique, — avec une telle soif ?... Plaise à Dieu que vous admettiez à l'opulent festin de votre livre le long jeûne que vous m'avez fait souffrir de vos écrits, pendant toute une année ! Si ce festin n'est pas encore préparé, je ne cesserai de me plaindre, à moins qu'en attendant, vous ne m'envoyiez quelque chose pour me soutenir... » Un certain Audax, qui sollicitait du grand homme l'honneur d'une lettre particulière, l'appelait « l'oracle de la Loi, » l'assurait que le monde entier le célébrait et l'admirait, et, à bout d'argumens, l'adjurait en vers de « laisser tomber sur lui la rosée de sa divine parole. » Augustin, avec modestie et bénignité, lui renvoie ses complimens, non sans glisser dans sa réponse une petite malice : « Permettez-moi de vous faire remarquer que votre cinquième vers a sept pieds. Votre oreille vous a-t-elle trompé, ou vouliez-vous voir si j'étais encore capable de juger de ces choses ?... » Vraiment, il en est toujours capable, et il n'est pas mécontent qu'on le sache. Un jeune Grec, nommé Dioscore, de passage à Carthage, l'interroge sur la philosophie de Cicéron. Augustin s'indigne qu'on ose déranger un évêque pour de semblables bagatelles. Puis, peu à peu, il se radoucit, et, entraîné par sa vieille passion, il finit par adresser au jeune homme toute une dissertation sur ce beau sujet.

Ce sont là d'innocens travers. A côté de ces lettres trop littéraires, ou érudites, ou profondes, il en est d'autres simplement exquises, comme celle qu'il écrivit à une jeune fille de Carthage, qui s'appelait Sapida. Elle avait brodé une tunique pour son rère. Celui-ci étant mort, elle supplia Augustin de vouloir bien porter cette tunique, en lui disant que ce serait, pour elle, une grande consolation dans sa douleur. Avec bonne grâce, l'évêque y consentit. « J'accepte ce vêtement, lui dit-il, et, avant de t'écrire, j'ai déjà commencé à le porter... » Puis, doucement, il compatit à sa peine, il l'exhorte à la résignation et à l'espérance :

« Il ne faut pas reprocher aux hommes de pleurer les morts qui leur sont chers... Quand on pense à eux, et que, par la force de l'habitude, on les cherche encore autour de soi, le cœur se déchire et les pleurs coulent, comme le sang de notre cœur déchiré... »

Enfin, avec des paroles magnifiques, il lui chante l'hymne de la Résurrection :

« Ma fille, ton frère vit par son âme, s'il dort dans sa chair. Est-ce que celui qui dort ne se réveillera point? Dieu qui a reçu son âme la rétablira dans son corps, qu'il lui a ôté, non pour le détruire, mais pour le lui rendre un jour... »

Cette correspondance, pourtant si volumineuse, n'est rien à côté de ses innombrables traités dogmatiques ou polémiques. Ce fut l'œuvre de sa vie, c'est par eux que la postérité l'a connu. Le théologien et le polémiste ont fini par cacher l'homme, en Augustin. Aujourd'hui, l'homme nous intéresse peut-être davantage. Et c'est un tort. Lui, il n'eût pas admis un seul instant qu'on préférât ses *Confessions* à ses traités sur la Grâce. Étudier, commenter l'Écriture, en tirer des définitions plus précises des dogmes, il ne conçoit point de plus haut emploi de son esprit, ni d'obligation plus importante pour un évêque. Croire pour comprendre, comprendre pour mieux croire, c'est un mouvement sans fin de l'intelligence qui va de la foi à Dieu et de Dieu à la foi. Il se jette dans ce grand labeur, sans ombre de préoccupation littéraire, avec une entière abnégation de ses goûts, de ses opinions personnelles : il s'y oublie complètement lui-même.

Une seule fois, il a songé à lui, c'est précisément dans ces *Confessions*, dont les modernes comprennent si mal l'esprit et où ils cherchent tout autre chose que les intentions de l'auteur. Il les composa au lendemain de son élévation à l'épiscopat, pour se justifier des calomnies répandues sur sa conduite. Il semble qu'il ait voulu dire à ses détracteurs : « Vous me croyez coupable : je le suis en effet, et plus peut-être que vous ne pensez, mais non pas comme vous pensez! » Une grande idée religieuse transfigure cette défense personnelle. C'est moins une confession ou une excuse de ses fautes, au sens actuel du mot, que la glorification perpétuelle de la miséricorde divine. C'est moins la honte de ses péchés, que la gloire de Dieu qu'il confesse.

Après cela, il n'a plus pensé qu'à la Vérité et à l'Église, — aux ennemis de la Vérité et de l'Église : aux manichéens, aux ariens, aux pélagiens, aux donatistes surtout. Il ne laisse pas passer une erreur sans la réfuter, un libelle sans y répondre. Constamment, il est sur la brèche. On pourrait le comparer,

en beaucoup de ses écrits, à un de nos journalistes de combat. Dans ce métier souvent ingrat, il apporta une vigueur et une subtilité dialectiques extraordinaires : toujours et partout, il fallait qu'il eût le dernier mot. Il y mettait de l'éloquence, beaucoup plus encore de charité, — et, parfois même, de l'esprit. Il y mettait enfin une patience que rien ne décourageait. Cent fois il a répété les mêmes choses. Ces fastidieuses redites, à quoi le contraignait l'obstination de ses adversaires, étaient pour lui une véritable souffrance. Sans se lasser, chaque fois qu'il le fallait, il reprenait la démonstration interminable. Du moment que la vérité était en jeu, Augustin ne se reconnaissait pas le droit de se taire.

On se moquait, en Afrique et ailleurs, de ce qu'on appelait sa manie écrivante. Lui-même, dans ses *Rétractations*, s'épouvantait du nombre de ses ouvrages. Il méditait la parole de l'Écriture, que lui objectaient plaisamment les donatistes : « *Væ multum loquentibus*, malheur à ceux qui parlent beaucoup. » Mais, prenant Dieu à témoin, il lui disait : « *Væ tacentibus de te!...* Malheur à ceux qui se taisent de Toi !... » Les circonstances étaient telles, aux yeux d'Augustin, que le silence eût été une lâcheté. Et ailleurs il ajoutait : « On peut m'en croire si l'on veut : j'aime bien mieux m'occuper à lire qu'à composer des livres... »

En tout cas, sa modestie était évidente : « Moi-même, avoue-t-il, je suis presque toujours mécontent de ce que je dis. » Aux hérétiques, il déclarait, faisant un retour sur ses propres erreurs : « Je sais par expérience combien il est facile de se tromper. » En matière de dogmes, lorsqu'il y a doute, il ne prétend pas imposer ses explications, il les propose aux lecteurs. Que d'humilité intellectuelle dans cette prière qui termine son grand ouvrage sur la *Trinité :* « Seigneur mon Dieu, Trinité une, si j'ai dit, dans ces livres, quelque chose qui vienne de Toi, que Toi et les tiens le reconnaissent! Si, au contraire, cela vient de moi, que Toi et les tiens me le pardonnent! »

Que de tolérance et de charité encore dans ces exhortations aux fidèles de son diocèse qui, autrefois persécutés par les donatistes, brûlaient de prendre leur revanche :

— « Mes frères, la voix de votre évêque retentit à vos oreilles : il vous supplie, vous tous qui êtes dans cette Église, de vous

garder d'insulter ceux qui n'y sont pas, mais plutôt de prier, pour qu'ils entrent dans votre communion... »

Ailleurs, il rappelle à ses prêtres qu'il faut prêcher les Juifs, dans un esprit d'amour et de mansuétude, sans s'inquiéter de savoir s'ils vous écoutent avec reconnaissance ou indignation : « Nous ne devons point, dit-il, nous élever orgueilleusement contre ces rameaux brisés de l'arbre du Christ... »

IV. — CONTRE « LES LIONS RUGISSANS »

Un jour (c'était au début de son épiscopat), Augustin visitait, aux environs d'Hippone, un colon catholique, dont la fille, endoctrinée par les donatistes, venait de se faire inscrire parmi leurs vierges consacrées. Le père avait d'abord jeté les hauts cris contre la transfuge, et, pour la ramener à de meilleurs sentimens, il s'était mis à la rouer de coups. Augustin, instruit de cette affaire, blâma la brutalité du colon, déclarant que, pour lui, il ne recevrait la jeune fille dans la communauté que si elle y rentrait librement. Il s'était donc rendu sur les lieux, pour tâcher d'arranger les choses, lorsqu'en traversant un domaine qui appartenait à une matrone catholique, il rencontra un prêtre donatiste de l'église d'Hippone. Aussitôt le prêtre se mit à l'insulter, lui et ceux qui l'accompagnaient, à vociférer :

— A bas les traîtres ! A bas les persécuteurs !

Et il vomissait des abominations contre la matrone elle-même à qui le champ appartenait. Augustin, par prudence autant que par charité chrétienne, ne répondit pas. Il empêcha même les gens de sa suite de faire un mauvais parti à l'insulteur.

Ces incidens se reproduisaient presque tous les jours. Dans le même moment, les donatistes d'Hippone rebaptisaient à grand bruit un autre apostat de la communauté catholique. C'était un mauvais sujet, qui battait sa vieille mère et à qui l'évêque reprochait sévèrement cette conduite monstrueuse :

— Puisque c'est ainsi, avait riposté l'individu, je vais me faire donatiste !

Par bravade, il continuait à maltraiter la pauvre vieille, en proférant les pires menaces. Il lui criait avec une fureur sauvage :

— Oui, je me ferai donatiste, et je boirai ton sang !

En effet, le jeune bandit passa au parti de Donat. Comme c'était la coutume des hérétiques, il fut rebaptisé solennellement dans leur basilique, et il s'exhiba sur la tribune, revêtu de la robe blanche des purifiés. Le scandale fut grand dans Hippone. Augustin, indigné, fit adresser des représentations à Proculeianus, l'évêque donatiste : « Quoi ? Cet homme, ensanglanté d'un meurtre dans sa conscience, allait se promener pendant huit jours, en habits blancs, comme un modèle d'innocence et de pureté !... » Mais Proculeianus ne daigna pas répondre.

Ces procédés cyniques étaient peu de chose au prix des vexations que les donatistes infligeaient quotidiennement à leurs adversaires. Non seulement, on débauchait les ouailles d'Augustin, mais les colons de l'église catholique étaient sans cesse molestés sur leurs domaines, pillés, rançonnés, incendiés par des bandes de brigands fanatiques, qui, d'un bout à l'autre de la Numidie, organisaient la terreur. Soutenus secrètement par les donatistes, ils s'intitulaient eux-mêmes : « Les athlètes du Christ. » Les catholiques leur avaient donné le nom injurieux de « circoncellions, » ou rôdeurs de celliers, parce qu'ils avaient l'habitude de mettre à sac les caves et les greniers. Des troupes de femmes hystériques et fanatisées s'étaient jointes à eux, courant les campagnes comme de véritables bacchantes, déchirant les malheureux qui tombaient entre leurs mains, brûlant les fermes et les récoltes, lâchant les tonneaux de vin et d'huile, et couronnant ces exploits par des orgies avec « les athlètes du Christ. » Quand ils voyaient flamber une meule dans la campagne, les colons s'affolaient : les circoncellions n'étaient pas loin. Bientôt, ils surgissaient, brandissant leurs matraques et poussant leur cri de guerre : « *Deo laudes !* Louange à Dieu ! » — « Votre cri, leur disait Augustin, est plus redouté des nôtres que le rugissement des lions. »

Il fallait bien se défendre contre ces bêtes féroces, résister aux empiétemens et aux coups de force des hérétiques. Ceux-ci, pour intimider les évêques catholiques, leur déclaraient brutalement :

— Nous n'entendons point discuter avec vous, et nous voulons rebaptiser à notre guise. Nous voulons tendre des pièges à vos brebis et les déchirer comme des loups. Pour vous, si vous êtes de bons bergers, taisez-vous !

Augustin n'était pas homme à se taire, — ni à dépenser ses efforts dans de petites querelles locales. Il voyait grand, il ne s'emprisonnait pas dans les limites de son diocèse. Il savait que la Numidie et une bonne partie de l'Afrique étaient aux mains des donatistes, qu'ils avaient à Carthage un primat rival du primat catholique, qu'ils avaient même envoyé à Rome un pape de leur communauté. Enfin ils étaient le nombre. Une Église dissidente se superposait partout à l'Église orthodoxe, quand elle ne réussissait pas à l'étouffer. Il importait d'arrêter à tout prix les progrès de la secte. Nulle tâche plus pressante aux yeux d'Augustin. Il s'agissait d'abord, pour lui et ses fidèles, d'assurer leur propre existence, puisqu'on les attaquait jusque dans leurs champs et dans leurs maisons. Dès son arrivée à Hippone, comme simple prêtre, il se jeta intrépidement dans la lutte. Dès lors, il n'eut plus de cesse que le donatisme ne fût vaincu et refoulé. Rétablir partout la paix et l'unité catholiques, ce fut le grand labeur de son épiscopat.

Qu'étaient-ce donc que ces terribles donatistes, auxquels nous nous heurtons sans cesse, depuis le commencement de cette histoire ?

Il y avait bientôt un siècle qu'ils agitaient et désolaient l'Afrique. Au lendemain de la grande persécution de Dioclétien, la secte naquit et se développa avec une rapidité étonnante. Pendant cette persécution, on avait pu constater le relâchement moral de l'Église d'Afrique. Un grand nombre de laïques apostasièrent, et bon nombre de clercs et d'évêques livrèrent aux autorités païennes, avec les objets du culte, les Écritures et les archives des communautés. En Numidie, à Constantine particulièrement, des scènes scandaleuses se produisirent. La lâcheté du clergé fut lamentable. L'opinion publique flétrit du nom de *traditeurs* ou traîtres ceux qui avaient faibli et remis aux païens les livres sacrés.

Le danger passé, les Numides, dont la conduite avait été si peu brillante, voulurent payer d'audace et, avec une impudence superbe, prouver qu'ils avaient été plus braves que les autres. Ils se mirent à crier au traditeur contre quiconque leur déplaisait et spécialement contre ceux de Carthage et de la Proconsulaire. Au fond, c'était la vieille rivalité entre les deux Afriques, celle de l'Est et celle de l'Ouest.

Sous le règne de Constantin, la paix étant revenue, — lors-

qu'il s'agit d'élire un nouvel évêque de Carthage, l'archidiacre Cæcilianus, qui s'était mis sur les rangs, fut accusé d'avoir empêché les fidèles de visiter les martyrs dans leurs prisons. Les purs prétendaient que, de concert avec Mensurius, son évêque, il avait livré aux autorités romaines les Saintes Écritures, pour être brûlées. L'élection s'annonçait houleuse. Les partisans de l'archidiacre, redoutant l'hostilité des évêques numides, n'attendirent point leur arrivée. Ils brusquèrent les choses. Cæcilianus fut élu et consacré par trois évêques du voisinage, dont un certain Félix d'Abthugni.

Aussitôt le clan opposé protesta, d'accord avec les Numides. Ils avaient à leur tête une riche Espagnole, nommée Lucilla, une dévote exaltée, qui, paraît-il, portait constamment sur elle un os d'un martyr, d'ailleurs suspect. Avant de recevoir l'Eucharistie, elle baisait sa relique avec ostentation. L'archidiacre Cæcilianus, pour lui avoir interdit cette dévotion comme superstitieuse, se fit de la fanatique Espagnole une ennemie acharnée. On renouvela contre lui toutes les accusations d'autrefois, et on ajouta que Félix d'Abthugni, qui l'avait consacré, était un traditeur : donc l'élection était nulle, par le seul fait de l'indignité d'un des prélats consécrateurs. Lucilla ayant acheté une partie des évêques réunis en concile, Cæcilianus fut déposé et le diacre Majorinus élu à sa place. Bientôt, celui-ci fut remplacé par Donat, homme actif, intelligent et énergique, qui organisa si habilement la résistance et qui incarna si bien l'esprit de la secte qu'il lui laissa son nom. Le donatisme entrait désormais dans l'histoire.

Mais Cæcilianus avait pour lui les évêques d'outre-mer et le gouvernement impérial. Le Pape de Rome et l'Empereur le reconnaissaient comme légitimement élu. D'ailleurs, il se disculpa de tous les griefs formulés contre lui. Enfin, une enquête, conduite par l'autorité laïque, démontra que Félix d'Abthugni n'était point un traditeur. Les donatistes en appelèrent à Constantin, puis à deux conciles convoqués successivement à Rome et à Arles. Partout ils furent condamnés. De plus, le concile d'Arles déclara que la qualité de celui qui confère les sacremens n'influe nullement sur leur validité. Ainsi le baptême et l'ordination, même conférés par un traditeur, étaient canoniquement inattaquables.

Cette décision fut accueillie comme une hérésie abominable

par les donatistes. C'était, en effet, une vieille tradition africaine, admise par saint Cyprien lui-même, qu'un prêtre indigne ne saurait administrer les sacremens. Le préjugé local ne céda point : on rebaptisa tous ceux qui l'avaient été par des catholiques, c'est-à-dire par les partisans des traditeurs.

Mais la question théologique se compliquait d'une question matérielle à peu près insoluble. Puisqu'ils étaient résolus à se séparer de la communion catholique, les évêques donatistes allaient-ils abandonner, avec leur titre, leurs basiliques et les biens de leurs Églises? En admettant qu'ils fussent désintéressés, il y avait, derrière eux, la foule des cliens et des colons qui tiraient leur subsistance de l'Église, qui vivaient sur ses domaines. Jamais ces gens-là ne permettraient qu'un parti rival détournât les aumônes, s'installât sur leurs terres et dans leurs gourbis, les expulsât de leurs cimetières et de leurs basiliques. D'autres raisons, peut-être encore plus profondes, amenaient les donatistes à persévérer dans le schisme. Ces dissensions religieuses flattaient le vieil esprit de division, qui, à toutes les époques, a été le mauvais génie de l'Afrique. L'Africain a toujours éprouvé le besoin de s'isoler en *çofs* ennemis les uns des autres. On se déteste d'un village à l'autre, — pour rien, pour le plaisir de se haïr et de s'assommer mutuellement.

Au fond, voilà tout le donatisme : c'est un accès suraigu d'individualisme africain. Ces révoltés n'ont rien innové en matière de dogme. Ils n'eussent même pas été des hérétiques, sans leur prétention à rebaptiser. Ils se bornaient à conserver une position depuis longtemps acquise, à garder leurs églises et leurs propriétés, ou à prendre celles des catholiques, sous prétexte qu'ils en étaient eux-mêmes les possesseurs légitimes. Avec cela, ils affectaient un respect de la tradition, une austérité dans les mœurs et la discipline, qui en faisaient de véritables puritains. Oui, ils étaient les purs, les intransigeans, qui, seuls, n'avaient pas plié devant les fonctionnaires romains. Tout cela plaisait fort aux mécontens et aux brouillons, caressait l'instinct populaire dans ses tendances au particularisme.

C'est pourquoi la secte devint peu à peu maîtresse de presque tout le pays. Puis, elle se subdivisa, s'émietta en petites Églises, qui s'excommuniaient les unes les autres. Dans le Sud de la Numidie, Thimgad et Bagaï étaient les citadelles du donatisme orthodoxe, si l'on peut dire. Carthage, avec son primat, en était

le centre officiel. Mais, dans la Byzacène et la Tripolitaine, il y avait des maximianistes, en Maurétanie, des rogatistes, qui s'étaient séparés de la Grande Église. Ces divisions du schisme répondaient assez bien aux compartimens naturels de l'Afrique du Nord. Il faut croire qu'il y a incompatibilité d'humeur entre ces diverses régions. Aujourd'hui encore, Alger se pique de ne point penser comme Constantine, qui ne pense point comme Bône ou comme Tunis.

Peut-on voir dans le donatisme un mouvement nationaliste ou séparatiste dirigé contre la domination romaine ? Ce serait transporter dans l'antiquité des idées toutes modernes. Pas plus à l'époque d'Augustin que de nos jours, il n'existait de nationalité africaine. Mais si les sectaires ne songeaient nullement à se séparer de Rome, il n'en est pas moins vrai qu'ils étaient en rébellion contre ses représentans, aussi bien dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel. Supposé que Rome leur eût cédé, — chose impossible d'ailleurs, — c'était capituler devant les prétentions des Africains qui voulaient être les maîtres, chez eux, tant de leurs biens que de leurs croyances. Qu'auraient-ils pu souhaiter de plus ? Peu leur importait le maître nominal, pourvu qu'ils eussent la réalité de la domination. En somme, le donatisme est une revendication régionaliste très fortement caractérisée. Fait remarquable : c'est parmi les indigènes, ignorans du latin, que se recrutait la majorité de ses adeptes.

Telle était la situation de l'Église d'Afrique, quand Augustin fut nommé évêque d'Hippone. Il la jugea tout de suite, avec sa clairvoyance, son ferme bon sens, son large coup d'œil de citoyen romain affranchi des petitesses de l'esprit local, son idéalisme de chrétien supérieur aux contingences et aux considérations matérielles... Quoi ! le catholicisme allait devenir une religion africaine, une secte fermée, misérablement attachée à la lettre de la tradition, aux pratiques extérieures du culte ? C'était pour cela, pour régner sur un petit coin du monde, que le Christ était mort !... Non, non, le Christ est mort pour le monde entier. Son Église n'a pas d'autres limites que l'univers. Et puis, que devient, avec ce parti pris d'exclusion, le grand principe de la charité ? C'est par la charité surtout que nous sommes

chrétiens. La foi, sans l'amour, est une foi inagissante, une foi morte!...

Augustin devinait aussi les conséquences de la séparation spirituelle : il les avait déjà sous les yeux. L'Église est la grande source non seulement de l'amour, mais aussi de l'intelligence. Coupé de cette source vivifiante, le donatisme allait se dessécher et se rabougrir comme un rameau détaché de l'arbre. Le sens profond de ses dogmes allait s'appauvrir, en même temps que ses œuvres se vidaient de l'esprit de charité. Entêtement, étroitesse, inintelligence, fanatisme et cruauté, voilà les fruits inévitables du schisme. Augustin connaissait la rudesse et l'ignorance de ses adversaires, — même des plus lettrés d'entre eux : il pouvait se demander avec angoisse ce que deviendrait l'Église d'Afrique privée du bienfait de la culture romaine, isolée de ce grand courant intellectuel qui réunissait toutes les Églises d'outre-mer. Enfin, il connaissait ses compatriotes ; il savait que les donatistes, même vainqueurs, même seuls maîtres du pays, tourneraient contre eux la fureur qu'ils assouvissaient contre les catholiques, et qu'ils ne cesseraient point de s'entre-déchirer. Voilà près de cent ans qu'ils mettaient l'Afrique à feu et à sang. C'était, à bref délai, le retour à la barbarie. Séparés du catholicisme, ils se sépareraient en réalité de l'Empire et même de la civilisation. Et c'est ainsi qu'en combattant pour l'unité catholique, Augustin combattit pour l'Empire et pour la civilisation.

En face de ces barbares et de ces sectaires, son attitude ne pouvait être, un seul instant, douteuse. Il devait s'efforcer de les ramener à l'Église. Restait à examiner les moyens les plus efficaces.

Pour un orateur comme lui, la prédication pouvait être une arme excellente. Son éloquence, sa dialectique, son érudition profane et sacrée lui donnaient une supériorité énorme sur les apologistes du parti adverse. Il retint certainement dans l'Église beaucoup de catholiques, qui étaient prêts à l'apostasie. Mais, devant la multitude des schismatiques, tous ces beaux dons étaient à peu près perdus. Le peuple ne s'inquiétait nullement d'apprendre de quel côté se trouvait la vérité. Ils étaient donatistes, comme ils étaient Numides ou Carthaginois, sans savoir pourquoi, parce que tout le monde l'était autour d'eux. Beaucoup auraient pu répondre comme ce grammairien de Constan-

tine, qui disait aux enquêteurs, avec une astucieuse naïveté :

— « Je suis professeur de littérature romaine, grammairien latin. Mon père a été décurion à Constantine, mon aïeul était soldat et avait servi dans la garde. Notre famille est de sang maure... Moi, j'ignore l'origine du schisme : je suis un fidèle quelconque dans le peuple des chrétiens. Comme j'étais à Carthage, l'évêque Secundus y vint un jour. On trouva, dit-on, que l'évêque Cæcilianus avait été ordonné irrégulièrement par je ne sais qui, et on élut contre lui un autre évêque. C'est ainsi qu'à Carthage commença le schisme. Je ne puis bien connaître l'origine du schisme parce que notre cité n'a toujours eu qu'une seule Église. S'il y a eu un schisme, nous n'en savons rien du tout... »

Quand un grammairien s'exprimait ainsi, que pouvaient bien penser les colons, les artisans et les esclaves? Ils faisaient partie d'un domaine ou d'un quartier, où l'on n'avait jamais professé d'autre foi que la leur. Ils étaient donatistes comme leurs patrons, ou leurs voisins, comme les gens du *çof* auquel ils appartenaient de père en fils. Le côté théologique de la querelle les laissait tout à fait indifférens. Si Augustin essayait de discuter avec eux, ils refusaient de l'entendre et le renvoyaient à leurs évêques. C'était un mot d'ordre.

De leur côté, les évêques se dérobaient à toute discussion. Augustin tenta vainement d'avoir une conférence avec son collègue donatiste d'Hippone, Proculeianus. Si quelques-uns se montraient de meilleure composition, les réticences, les échappatoires de l'adversaire, quelquefois des circonstances fortuites rendaient la dispute complètement vaine. A Thubursicum, les assistans firent un tel bruit dans le local où Augustin conférait avec l'évêque Fortunius, qu'on ne pouvait plus s'entendre. D'autres fois, l'entretien dégénérait en tournoi oratoire, où l'on s'épuisait à ferrailler contre des mots, au lieu de s'attaquer au fond des choses. Augustin sentait qu'il y perdait son temps. Les évêques donatistes lui opposaient d'ailleurs une obstination contre laquelle tout venait se briser :

— Laissez-nous dans nos erreurs, disaient-ils ironiquement. Si nous sommes perdus à vos yeux, pourquoi nous cherchez-vous? Nous ne voulons pas être sauvés!...

Et ils défendaient à leurs ouailles de saluer les catholiques, de leur adresser la parole, d'entrer dans leurs églises ou dans

leurs maisons, de s'asseoir au milieu d'eux. Ils mettaient en interdit leurs adversaires. Le primat donatiste de Carthage, Primanius, invité par les catholiques à une conférence, répondit superbement :

— Les fils des martyrs ne peuvent pas se réunir avec la race des traîtres!

Dans ces conditions, il n'y avait plus, comme moyen pacifique, que la controverse écrite. Augustin s'y montra infatigable. C'est là surtout, dans ses lettres et dans ses traités contre les donatistes, qu'il n'a pas craint de se répéter. Il savait qu'il avait affaire à des sourds, — et à des sourds qui ne voulaient pas entendre : il était obligé de forcer la voix. Avec une abnégation admirable, il a ressassé cent fois les mêmes argumens, il a cent fois repris l'historique de la querelle depuis ses origines, répandant sur les arguties et les chicanes de ses contradicteurs une telle lumière, qu'il devait emporter la conviction des esprits les plus obtus : « Non, — redisait-il, — Cæcilianus ne fut pas un traditeur, ni Félix d'Abthugni, qui le consacra évêque. Les documens sont là pour le prouver. Et, quand bien même ils l'auraient été, est-ce que la faute d'un seul peut être imputable à l'Église tout entière?... Alors, pourquoi baptisez-vous les catholiques, sous prétexte que leurs prêtres sont des traditeurs et, comme tels, indignes d'administrer les sacremens? C'est le sacrifice de Jésus-Christ et non la vertu du prêtre qui fait l'efficacité du baptême. S'il en était autrement, à quoi bon la Rédemption? Enfin, par la mort volontaire du Christ, tous les hommes ont été appelés au salut. Le salut n'est pas le privilège des seuls Africains. Catholique, l'Église doit embrasser le monde entier... »

A la longue, ces perpétuelles redites finissent par sembler fastidieuses aux lecteurs modernes : de toutes ces discussions, il se dégage, pour nous, un ennui dense et intolérable. Mais songeons que tout cela était singulièrement vivant pour les contemporains d'Augustin, que ces développemens ingrats étaient lus avec passion. Et puis enfin, il s'agissait de l'unité de l'Église et ensuite, — nous ne saurions trop le répéter, — de l'intérêt de l'Empire et de la civilisation.

Contre une telle force persuasive, les donatistes faisaient la conspiration du silence. Leurs évêques défendaient aux fidèles de lire les écrits d'Augustin. Bien plus, ils lui cachaient leurs

propres libelles, pour qu'il lui fût impossible d'y répondre. Mais Augustin s'ingéniait à les découvrir. Il les réfutait, faisait recopier et afficher ses réponses sur les murs des basiliques. Les copies couraient la province et tout le monde romain.

C'eût été fort bien, si la querelle avait eu un caractère purement spéculatif. Mais de gros intérêts matériels, des rancunes, des haines terribles étaient en jeu. Insensiblement, Augustin fut amené à passer de la polémique verbale à l'action directe, — à la défense d'abord, puis à l'attaque.

Tandis que lui et ses collègues s'évertuaient à prêcher la paix, les évêques donatistes n'arrêtaient pas d'exciter leurs ouailles à la guerre sainte. Augustin reçut même des menaces de mort. Au cours d'une de ses tournées pastorales, il faillit être assassiné. Des gens en embuscade le guettaient. Par un hasard providentiel, il se trompa de chemin et ne dut la vie qu'à cette méprise. Son élève Possidius, alors évêque de Guelma, fut moins heureux. Traqué dans une maison par l'évêque donatiste Crispinus, il s'y défendit de son mieux. On mit le feu au logis pour l'en faire sortir. Sur le point d'être brûlé vif, il sortit en effet. La bande donatiste s'empara de lui et l'aurait assommé, sans l'intervention de Crispinus lui-même, qui redoutait des poursuites en cas de meurtre. Mais les assaillans avaient saccagé la propriété, massacré tout ce qu'il y avait de chevaux et de mulets dans les écuries. A Bagaï, l'évêque Maximianus fut poignardé dans sa basilique. Des forcenés brisèrent l'autel, et, avec les débris, se mirent à frapper la victime, qu'ils laissèrent pour morte sur le carreau. Les catholiques ayant relevé le corps, les donatistes le leur arrachèrent des mains et le précipitèrent du haut d'une tour, d'où il tomba sur un fumier, qui amortit la chute : le malheureux respirait encore, et, par miracle, il en réchappa.

Entre temps, les circoncellions, armés de leurs matraques, continuaient à piller et à incendier les fermes. Ils torturaient les propriétaires, pour leur extorquer leur argent. A coups de fouet, ils leur faisaient tourner la meule, comme à des bêtes de somme. Derrière eux, les prêtres donatistes envahissaient les terres et les églises catholiques. Incontinent, ils rebaptisaient les colons (notons l'analogie de ces pratiques avec celles des musulmans africains d'aujourd'hui, qui, en pareilles circonstances, commencent par convertir de force les colons chrétiens). Ensuite,

ils purifiaient les basiliques, en raclaient les murs, lavaient le pavé à grande eau, et, après avoir démoli l'autel, passaient du sel sur l'emplacement. C'était une désinfection complète. Les donatistes traitaient les catholiques comme des pestiférés.

De tels faits criaient vengeance. Augustin, qui, jusque-là, avait répugné à solliciter la vindicte des pouvoirs publics, — qui, suivant la tradition apostolique, n'admettait point l'immixtion de l'autorité civile dans les affaires de l'Église, — Augustin dut céder aux circonstances et aussi à la pression de ses collègues. Des conciles réunis à Carthage demandèrent à l'Empereur des mesures exceptionnelles contre les donatistes, qui se riaient de toutes les lois portées contre les hérétiques : quand on les citait devant les tribunaux, ils démontraient aux juges, — lesquels étaient souvent des païens incompétens, — qu'ils appartenaient, en réalité, à la seule Église orthodoxe. Il fallait en finir avec cette équivoque, aboutir une bonne fois à la condamnation catégorique du schisme. D'accord avec le primat Aurélius, Augustin fut le grand inspirateur de ces assemblées.

Ne jugeons point de sa conduite selon les idées modernes, et ne nous hâtons pas de crier à l'intolérance. Lui et les évêques catholiques se conformaient, en cela, à la vieille tradition qui avait été celle de tous les gouvernemens païens. Rome, en particulier, put bien reconnaître toutes les religions locales, tous les cultes étrangers, elle ne permit jamais qu'aucun de ses sujets refusât de s'associer au culte officiel de l'Empire. Les persécutions contre les Chrétiens et les Juifs n'eurent point d'autre motif. Devenu religion d'État, le christianisme devait, bon gré mal gré, réclamer des peuples la même obéissance. Pour des raisons politiques faciles à comprendre, — pour empêcher des émeutes et assurer la tranquillité publique, — les Empereurs y tenaient extrêmement. Même si les évêques se fussent abstenus de toute plainte, le gouvernement impérial aurait agi sans eux et réprimé les désordres causés par les hérétiques.

Enfin, voyons la situation et les hommes tels qu'ils étaient alors en Afrique. C'étaient les catholiques que l'on persécutait, — et cela avec une fureur et une cruauté révoltantes : ils étaient bien obligés de se défendre. Ensuite, l'organisation de la propriété dans ces pays rendait les conversions en masse singulièrement faciles. Des multitudes de colons, d'artisans et d'esclaves agricoles vivaient sur les domaines immenses d'un seul

propriétaire. Indifférens aux questions de dogmes, ils étaient donatistes uniquement parce que le maître l'était. Pour transformer en brebis paisibles ces loups dévorans, il suffisait souvent que le maître se convertît. Le grand bien de la paix dépendait d'une contrainte exercée contre quelques-uns. Quand tous les jours on courait le risque d'être assassiné ou incendié par des énergumènes inconsciens, la tentation était bien forte de recourir à un remède si simple et si prompt. Augustin et ses collègues finirent par s'y décider. D'ailleurs, ils n'avaient pas le choix des moyens. Il leur fallait sévir, sous peine d'être supprimés eux-mêmes par l'adversaire.

Avant d'user de rigueur, on résolut cependant de lancer un suprême appel à la conciliation. Les catholiques proposèrent aux donatistes de se réunir en une conférence, où loyalement ils examineraient leurs griefs réciproques. Comme les considérations personnelles ou intéressées étaient le plus grand obstacle à l'entente, ils promirent que tout évêque donatiste converti garderait son siège. Là où deux évêques, l'un schismatique, l'autre orthodoxe se trouvaient en présence, ils s'arrangeraient à l'amiable pour gouverner le diocèse à tour de rôle. En cas d'impossibilité, il fut convenu que le catholique se démettrait en faveur de son confrère. Augustin contribua de toute son éloquence à faire adopter cette motion quasiment héroïque pour bon nombre de prélats moins détachés que lui des biens terrestres. Il faut avouer qu'il était difficile de pousser plus loin l'abnégation.

Après bien des tiraillemens et des hésitations de la part des schismatiques, la Conférence se réunit à Carthage, au mois de juin 411, sous la présidence d'un commissaire impérial, le tribun Marcellinus. Encore une fois, les donatistes se virent condamnés. Sur le rapport du commissaire, un décret d'Honorius les assimila définitivement aux hérétiques. Défense leur était faite de rebaptiser et de s'assembler, sous peine d'amende ou de confiscation. Les colons et les esclaves réfractaires seraient passibles de châtimens corporels, et enfin les clercs, punis de la déportation.

L'effet de ces lois nouvelles ne tarda pas à se faire sentir : il répondit pleinement au vœu des évêques orthodoxes. Beaucoup de populations rentrèrent ou feignirent de rentrer dans la communion catholique. Ce résultat était, en grande partie, l'œuvre d'Augustin, qui, depuis vingt ans, y travaillait par la

prédication et la controverse. Mais, comme c'était à prévoir, il n'abusa point de son triomphe. Tout de suite, il s'appliqua à prêcher la modération aux vainqueurs. Il n'avait pas attendu pour cela la défaite de l'ennemi. Déjà, dix ans plus tôt, alors que les donatistes traquaient partout les catholiques, il disait aux prêtres de sa communion :

— « Mes frères, retenez bien ceci pour le pratiquer et le prêcher avec une imperturbable douceur : aimez les hommes, tuez le mensonge ! Reposez-vous sur la vérité sans orgueil, combattez pour elle sans cruauté ! Priez pour ceux que vous reprenez et à qui vous montrez leur erreur ! »

Cependant la victoire du parti de la paix n'était pas aussi complète qu'on aurait pu le croire d'abord. Çà et là, bien des fanatiques s'obstinaient dans leur résistance. Les circoncellions, exaspérés, se signalaient par une recrudescence de folies et d'atrocités. Ils torturaient et mutilaient les catholiques qu'ils pouvaient saisir. Raffinement de cruauté encore inédit, ils remplissaient les yeux de leurs victimes avec de la chaux et ils y versaient du vinaigre. Dans les environs d'Hippone, le prêtre Restitutus fut assassiné. Un évêque eut la langue et la main coupées. Si les villes étaient à peu près tranquilles, la terreur recommençait à régner dans les campagnes.

Les autorités romaines s'efforçaient de mettre un terme à ces brigandages. Quand elles parvenaient à les capturer, elles châtiaient durement les coupables. Augustin, dans sa charité, intercédait pour eux auprès des juges. Il écrivait au tribun Marcellinus :

« Nous ne voulons pas que des serviteurs de Dieu soient vengés par des supplices semblables à ceux qu'on leur a fait souffrir. Nous ne nous opposons point à ce qu'on enlève à des coupables le moyen de mal faire, mais nous croyons qu'il suffira, sans leur ôter la vie, ni les priver d'aucun membre, de les détourner de leur agitation insensée par la répression des lois, en les ramenant au calme de la raison, ou enfin d'empêcher leurs œuvres criminelles, en les employant à quelque ouvrage utile... Remplissez en cette circonstance, juge chrétien, le devoir d'un père, et, tout en réprimant l'injustice, n'oubliez pas l'humanité... »

Cette mansuétude d'Augustin se manifesta particulièrement dans sa rencontre avec Eméritus, l'évêque donatiste de Cher-

chell, — ou, comme elle s'appelait alors, de Césarée de Maurétanie, — un des plus obstinés parmi les réfractaires. Son attitude vis-à-vis de cet ennemi irréconciliable fut non seulement humaine, mais courtoise, pleine de bonne grâce et de la plus délicate charité.

Ceci se passait à l'automne de 418, sept ans après la grande Conférence de Carthage. Augustin avait soixante-quatre ans. Comment, à cet âge, lui dont la santé était toujours si chancelante, entreprit-il ce long voyage d'Hippone à Césarée? Nous savons que le pape Zozime l'avait chargé d'une mission auprès de l'église de cette ville. Avec son zèle infatigable, toujours prêt à marcher pour la gloire du Christ, le vieil évêque vit sans doute dans ce voyage une nouvelle occasion d'apostolat. Il se mit donc en route, malgré les chemins peu sûrs, en ces temps si troublés, malgré les chaleurs accablantes de la saison (on était à la fin de septembre). Il parcourut deux cents lieues à travers l'interminable plaine numide et les régions montagneuses de l'Atlas, prêchant dans les églises, s'arrêtant dans les villes et les bourgades, pour régler des questions d'intérêt, poursuivi sans cesse par mille tracas d'affaires et par les criailleries des plaideurs et des mécontens. Enfin, après plusieurs semaines de fatigues et de tribulations, il arriva à Cherchell, où il fut l'hôte de Deutérius, métropolitain de Maurétanie.

Or, Eméritus, l'évêque dépossédé, vivait mystérieusement dans la banlieue, redoutant toujours quelque coup de force des autorités. Quand il sut les intentions bienveillantes d'Augustin, il sortit de sa cachette et se montra en ville. Les deux prélats se croisèrent sur une des places de Césarée. Augustin, qui l'avait vu autrefois à Carthage, le reconnut, vola au-devant de lui, le salua, et, tout de suite, il lui proposa de causer amicalement :

— Entrons à l'église! dit-il : cette place n'est guère convenable pour un entretien entre deux évêques.

Flatté, Eméritus, y consentit. La conversation se poursuivit sur un ton si cordial, qu'Augustin se réjouissait déjà d'avoir reconquis le schismatique. Deutérius, suivant la ligne de conduite adoptée par les évêques catholiques, parlait de se démettre et de lui restituer son siège. Il était entendu que, le surlendemain, Eméritus accepterait une discussion publique, dans la cathédrale, avec son collègue d'Hippone. Il fut exact au rendez-vous. Un grand concours de peuple se pressait pour entendre

les deux orateurs. La basilique était comble. Alors, Augustin se tournant vers le donatiste impénitent, lui dit avec douceur :

— Eméritus, mon frère, vous êtes ici présent. Vous avez assisté à notre Conférence de Carthage. Si vous y avez été vaincu, pourquoi donc venez-vous ici, en ce moment ? Si, au contraire, vous pensez n'avoir point été vaincu, dites-nous ce qui vous a fait croire que vous avez eu l'avantage !...

Que s'était-il passé, depuis l'avant-veille, dans l'esprit d'Eméritus ? Toujours est-il qu'il trompa l'espoir d'Augustin et du peuple de Césarée. Aux invitations les plus fraternelles et les plus pressantes, il ne répondit que par des phrases évasives. Finalement, il se renferma dans un mutisme farouche, dont il fut impossible de le faire sortir.

Augustin s'en retourna sans avoir converti l'hérétique. Ce lui fut sans doute une déception douloureuse. Il n'en montra néanmoins aucun ressentiment : il s'occupa même de pourvoir à la sûreté du réfractaire, dans la crainte charitable que le peuple ameuté ne lui fît subir quelque avanie. Pourtant, quand il songeait aux résultats obtenus depuis bientôt trente ans qu'il luttait contre le schisme, il pouvait se rendre ce témoignage qu'il avait bien travaillé pour l'Église. Le donatisme, en somme, était vaincu, et vaincu par lui... Allait-il pouvoir enfin se reposer, du seul repos qui convînt à une âme de sa sorte, dans la méditation et l'étude assidue des Écritures ? Pourrait-il, désormais, vivre un peu moins en évêque et un peu plus en moine ? C'était toujours le vœu ardent de son cœur...

Mais, à Hippone, de nouvelles et de pires épreuves l'attendaient.

LOUIS BERTRAND.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES CHOSES VOIENT[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

L'HORLOGE

III

J'ai toujours détesté le 1er janvier, parce qu'il semble déchaîner sur les hommes, leurs petits exceptés, une fièvre de mensonge. On s'aborde, on s'embrasse, on se couvre de souhaits, on s'offre des cadeaux : et le baiser ment, les souhaits mentent, les cadeaux exaspèrent qui les donne et qui les reçoit. Chaque front cache l'agacement d'être troublé dans son indifférence, ou l'effroi : car ces mots aussi : « bonne année ! » font peur. Ils ont l'air de découper le temps en tranches trop grosses. On doute rarement de pouvoir vivre encore vingt-quatre heures ; mais une année ?...

Rien de particulier, cependant, ne différencia la maison, le matin de ce 1er janvier. Elle avait pris son air des dimanches, sans plus. Entendez par là que, dès la veille, Nanette avait balayé les étages de fond en comble, et qu'à l'aube, tout le monde était en toilette, Nanette en bonnet et robe de laine noire unie, Mademoiselle en chapeau et robe de laine également noire, mais d'un grain plus fin. Bien que voltairien, Marcel Clerabault tenait à ce que son personnel figurât dignement à la première messe

(1) *Copyright by* Perrin et Cie, 1913.
(2) Voyez la *Revue* du 15 mai.

de Saint-Michel. Il s'abstenait d'aller à l'église pour son compte, mais cette ambassade pieuse donnait par procuration un complément de respectabilité au logis.

Au retour de la messe, suivant l'usage, Mademoiselle remonta dans sa chambre, tandis que Nanette revenait s'asseoir près de moi pour écouter bouillir son pot-au-feu, — car le pot-au-feu était aussi de fondation dominicale. Il nécessite une moindre surveillance et facilite l'assistance aux offices.

Vers dix heures, Mademoiselle arriva dans la cuisine pour déjeuner. Elle sembla surprise d'être si en avance et, sans dire mot, prit la place de Nanette, tandis que celle-ci passait dans la salle à manger pour mettre le couvert.

Tout à coup, Marcel Clerabault parut. Il était, lui aussi, en costume du dimanche, rasé de frais, et portait à la main un sac de dragées.

— Bonjour, dit-il, je vous ai cherchée tout à l'heure, sans parvenir à vous rencontrer.

Il sourit ensuite d'un air un peu embarrassé :

— Enfin, puisque je vous trouve, et bien que ce ne soit guère l'endroit, je tiens à vous remettre mon présent et à vous souhaiter une heureuse année.

A la vue de Marcel Clerabault, Mademoiselle s'était levée presque violemment. Elle était devenue en même temps extrêmement pâle. Ce fut d'une voix éteinte qu'elle murmura :

— Moi aussi, je vous souhaite... tout ce que vous pouvez souhaiter.

— Oh ! moi... commença Marcel Clerabault qui tendait toujours le sac.

Était-ce une illusion ? je trouvai que son accent respirait une gaîté mal contenue. Il reprit, agacé de voir Mademoiselle toujours immobile :

— Mais prenez donc, je vous en prie... c'est pour vous...

— Je vous remercie, fit-elle encore, vous êtes trop bon.

Se décidant à regret, elle reçut le sac d'un geste lourd. On aurait cru que son bras avait peine à porter ce cornet de papier.

Marcel Clerabault regagna la porte, et sur le point de sortir :

— Il est inutile, n'est-ce pas, de répéter que je compte que vous êtes devenue tout à fait raisonnable, et que nous aurons beaucoup d'autres 1er janvier pour échanger des vœux. Si vous désiriez quelque chose...

Mademoiselle eut un cri étouffé :

— Si je désire!

Était-ce même un cri? Il y a des mots qui semblent détoner, bien qu'on les perçoive à peine. Celui-là venait d'être prononcé avec une telle expression de détresse que Marcel Clerabault s'arrêta net, et fixant un regard froid sur Noémi :

— Vraiment? dit-il, quelque chose pourrait vous faire plaisir? Que ne le disiez-vous!

Il y eut un court silence.

— De quoi s'agit-il?

— Oh! soupira Mademoiselle, c'est peut-être très difficile. Je voulais... j'aurais tant désiré vous parler!

— Me parler? répéta Marcel Clerabault.

Elle poursuivait :

— Peut-être, si je vous avais vu un soir, comme autrefois... mais vous ne venez plus...

— Peste! à vous entendre, je pourrais croire que vous le regrettez, dit Marcel Clerabault avec un air d'ironie qui aurait dû faire trembler Mademoiselle.

Elle secoua la tête tristement :

— Ah! si vous croyez que je m'occupe de moi!

Et elle était sincère! En ce moment, elle ne songeait plus à elle-même. Elle en était arrivée à confondre si bien son propre intérêt et celui de cet homme que, prête à tout risquer pour l'accaparer, elle croyait cependant ne songer qu'à lui.

— Mon Dieu! Noémi, dit Marcel Clerabault sans déguiser son impatience, quand perdrez-vous cette habitude de ne jamais vous exprimer qu'à demi? Si vous avez quelque chose à demander ou à me communiquer, en voici l'occasion. Qu'attendez-vous?

D'un geste silencieux, Mademoiselle montra la porte qui s'ouvrait et Nanette qui rentrait.

Marcel Clerabault haussa les épaules :

— Nanette, dit-il, veux-tu avoir la complaisance d'aller nous excuser auprès de Mme Rose, si le déjeuner n'est pas strictement à l'heure? tu me feras plaisir ensuite en attendant que je te rappelle.

Et comme Nanette semblait ne pas comprendre :

— Va... mais va donc! c'est l'affaire de cinq minutes.

Puis, quand elle fut partie et toujours du même ton posé :

— Cette fois, je pense que tous vos désirs sont accomplis : expliquez-vous.

Les yeux de Mademoiselle s'étaient abaissés vers le sol. Peut-être un dernier débat se livrait-il au fond de sa conscience, mais les circonstances commandent la volonté des hommes. Probablement, si Nanette n'était pas entrée tout à l'heure et si Marcel Clerabault ne l'avait pas renvoyée de la sorte, oui, probablement, Mademoiselle aurait continué de se taire, et rien ne serait arrivé : en revanche, Marcel Clerabault ayant dit à Nanette de les laisser seuls, et se trouvant conduit du même coup à exiger des éclaircissemens, il était devenu impossible que Mademoiselle s'abstînt de parler : il *fallait* qu'elle parlât.

— Je voulais... commença-t-elle.

Sa voix se brisa.

— Pour vous, rien que pour vous, je voulais vous demander si vous ne croyez pas que Madame votre cousine est restée bien longtemps?

Brusquement Marcel Clerabault avait changé de visage.

— Qu'est-ce que cette histoire, fit-il, et en quoi cela vous regarde-t-il?

Elle joignit les mains.

— De grâce, puisque vous l'avez exigé, que je puisse au moins exprimer mon anxiété tout entière! Je sens déjà que je me fais mal comprendre : mais enfin, vous-même, en m'aidant, en y réfléchissant, vous devez arriver à saisir les raisons de ma crainte. Dans sa position, avec tout le tapage d'un procès qui fait scandale...

Elle s'interrompit encore, voyant que Marcel Clerabault se cabrait sous le mot :

— Scandale! je dis bien, je ne retire pas le terme!... Devant vous, naturellement, les gens se taisent. Avec moi, Dieu merci, c'est autre chose. Il me suffit de sortir : on me met au courant et je sais par le menu tout ce que vous croyez m'avoir caché! Je sais sous quel prétexte Mme Morcins a quitté son mari, que celui-ci l'accuse d'avoir eu un amant, que, grâce à vous, le juge Tiphaine allait sans doute prononcer un jugement en faveur de la femme quand, au dernier moment, le mari a fourni des précisions telles que l'on doit recommencer l'enquête. Est-ce vrai? Le nierez-vous encore? Si ce n'était que cela, d'ailleurs, combien ce serait indifférent! C'est de vous qu'il s'agit!

— De moi? fit Marcel Clerabault avec un nouveau sursaut.

Elle eut un sourire de triomphe :

— Il n'était que temps de vous avertir, vous voyez bien! Mon Dieu! que Mme Morcins ait eu la conduite qu'on lui attribue ou toute autre, cela m'est égal! En revanche, puis-je laisser dire qu'elle a résolu de devenir votre maîtresse?... Ah! l'essentiel est lâché maintenant! je ne peux plus reculer! je vous supplie de ne pas m'interrompre... Donc, on a prétendu, on prétend que c'est là son but. J'admets, — remarquez si je suis raisonnable! — j'admets que tout soit faux dans ces bruits, que Mme Morcins ne soit ni l'épouse légère qu'on l'accuse d'avoir été, ni l'intrigante que je soupçonne; j'admets qu'elle soit une victime, et que vous avez raison mille fois d'aider à faire triompher son innocence : une chose demeure, c'est la présence ici d'une femme jeune, jolie, isolée et qui ne vous quitte pas; d'une femme dont la reconnaissance à votre endroit se manifeste de telle sorte que n'importe qui, ne vous connaissant pas, a la conviction irrésistible que vous avez oublié bien des choses, toutes les choses du passé! Moi, évidemment, je sais que c'est absurde. Il me suffit de me rappeler ce que vous me disiez ici même, il y a six semaines. Oui, moi, je ne doute pas; mais les autres?... la ville entière?... Et alors il m'a semblé, il me semble que, si cette femme n'est pas ce que l'on dit, que surtout si elle vous aime, elle aurait raison de ne pas prolonger un jeu qui se tourne contre vous. Qu'est-ce que ça lui ferait d'habiter ailleurs, à l'hôtel, n'importe où!... Que vous lui consacriez votre temps, que vous usiez pour elle de votre influence, rien de mieux. Mais exposer pour rien votre réputation... votre dignité... votre repos... je vous en conjure, au nom de vous-même et de ceux qui tiennent à vous, ne le tolérez plus!... Qu'elle parte!

Tandis que les mots se pressaient sur ses lèvres, je surveillais le visage de Mademoiselle : je n'y lisais que l'épouvante de ce qui allait suivre! A coup sûr, elle avait la conscience absolue qu'après ce qu'elle avait dit, Marcel Clerabault la jetterait dehors comme une simple domestique qu'elle n'avait jamais cessé d'être. Même cet effroi grandissait à mesure qu'il la laissait parler. Car, au lieu de l'interrompre, il écoutait, l'air attentif, presque amusé, une vague gouaillerie dans les yeux... Quelle autre explication donner à une telle attitude, sinon que sa réso-

lution était prise et que, tout à l'heure, du pied il pousserait à la rue ces potins d'antichambre?

Cependant elle poursuivait. Une autre parlait pour elle, qu'elle n'aurait pu arrêter. Elle était moins l'auteur que le spectateur du désastre qu'elle créait. Jusqu'à sa voix qui devenait méconnaissable! une voix de petite fille, à la fois suppliante et volontaire, une voix sans larmes et qui pourtant déchirait comme un sanglot.

Enfin, elle se tut, et l'on n'entendit plus que moi dans la cuisine. Bien que je ne battisse pas plus fort que d'habitude, je fus effrayée du bruit que je faisais. Il paraissait si violent que Mademoiselle se tourna vers moi pour examiner ce qui m'arrivait. Au moment où les misérables attendent le verdict qui les condamnera, ils doivent avoir de ces distractions singulières et découvrir dans le prétoire des détails niais.

Marcel Clerabault suivit ce regard et dit simplement :

— Voilà. Nous déjeunerons avec un quart d'heure de retard, car je suppose que vous avez fini?

L'écroulement des tours de Saint-Michel devant Mademoiselle ne l'aurait pas terrifiée plus. Elle ouvrit la bouche pour répondre : mais le visage de Marcel Clerabault exprimait une joie si énigmatique que toute parole expira en elle.

Déjà Marcel Clerabault appelait :

— Nanette! tu peux servir!

Puis il sortit en sifflotant.

A quoi pensait-il? Avait-il même entendu Mademoiselle? Figée à la place où il l'avait laissée, celle-ci écoutait cette chanson dont chaque note entrait en elle comme un coup de stylet. Elle sentait bien que Marcel Clerabaut ne continuait ainsi que pour la bafouer. Mieux eût valu être chassée!

Une ombre passa devant la fenêtre.

Mademoiselle ne bougea pas, ne tourna pas la tête; mais rien qu'au tremblement qui la secoua, j'aurais juré que la cousine Rose venait de passer pour aller déjeuner.

Marcel Clerabault cessa de siffler. Sans doute le repas commençait... Avec elle!...

Mademoiselle, les yeux clos, les imaginait. Qui sait si Marcel Clerabault ne racontait pas ce qu'on venait de lui dire? Mais non, cette supposition était absurde, car il n'avait pas écouté... Avait-il aussi gardé son air joyeux? Pourquoi riait-il,

quand il était parti? Il riait! Noémi en était certaine, et c'était son rire des jours heureux, celui qu'on lui voyait jadis quand sa femme s'était montrée moins dédaigneuse que d'habitude. Ah! connaître le pourquoi de cette joie!

Nanette intriguée par l'étrange immobilité de Mademoiselle, demanda:

— Mademoiselle veut-elle laisser refroidir son potage?

Elle n'entendit pas. Elle s'obstinait à chercher. Tout son être tournait autour de cette question : « Pourquoi la joie de Marcel Clerabault ? » Car il était impossible qu'elle se fût trompée. Elle l'avait vu : Marcel Clerabault était joyeux comme si les paroles de Mademoiselle répondaient à ses pensées secrètes...

Elle songeait encore :

« N'est-il pas singulier que ce soit moi qui aie provoqué cette joie? Quand il est entré, il avait son air grave, et voilà qu'à mesure, tandis que j'avançais, son visage s'est éclairé. S'il avait voulu se moquer de moi, je l'aurais bien senti! C'était au contraire une joie sincère, une joie d'âme soulagée... »

Soudain, elle chancela vraiment. Une rosée fraîche venait de tomber sur son cœur à vif. Ce fut ensuite plus fort qu'elle. Se tournant vers Nanette :

— Savez-vous, dit-elle, à quoi je songe? Il serait possible que M. Clerabault renvoyât bientôt Mme Morcins!

— Seigneur Dieu! A quel propos? s'écria Nanette.

Mais Mademoiselle, ayant oublié celle-ci, hochait la tête et ne s'adressant plus qu'à moi :

— Nous verrons!... Nous verrons!...

En effet, cela seul était plausible, probable, évident, que depuis très longtemps Marcel Clerabault avait dû chercher un prétexte pour se débarrasser d'une présence qui s'était imposée. Ce prétexte, Mademoiselle le lui avait livré enfin au risque de se perdre : mais, loin de la chasser, comme elle s'y attendait, il avait ri : cette joie était son merci.

Alors, tout ce que Noémi avait cru voir auparavant? La passion naissante dont le spectacle l'avait torturée? Chimère! Imagination d'un cerveau malade! On divague quand on est seul.

De nouveau, Mademoiselle tendait l'oreille. Que n'aurait-elle pas donné pour entendre ce qui se disait à cette minute même dans la salle à manger! Oh! elle connaissait l'homme. Il n'avait pas dû s'expliquer tout de suite. Ce ne seraient d'abord que des

allusions aux bruits circulant dans la ville, des suggestions vagues. Il devait affirmer : « Ce sont des niaiseries ; je suis indifférent à l'opinion. » Cependant, à force d'y revenir, comme il saurait obliger cette femme à deviner son désir, et, sans rien demander, la contraindre à faire ce qu'il souhaitait : ce ne serait pas lui qui la renverrait, ce serait elle qui la première devrait offrir de s'en aller...

— Nous verrons !... Nous verrons !...

Noémi continuait de guetter les bruits de la salle, mais rien n'arrivait de là-bas, et j'étais là aussi, ne cessant de battre sur un rythme égal. J'avais beau souhaiter d'être muette, j'aurais suffi à couvrir tout ce qui parvenait du dehors.

— Cette horloge fait un tapage !...

— Mais c'est vous qui avez exigé qu'on l'achetât ! répliqua Nanette, comprenant de moins en moins ce que voulait Mademoiselle.

Celle-ci, repartie pour la chimère, n'écoutait déjà plus. Ah ! la cruelle facilité avec laquelle les plus clairvoyans se leurrent, dès que leur bonheur est en jeu. Que lui importait en ce moment d'entendre ou non ce qui se passait dans la salle à manger ! Si, contrairement à l'habitude, le repas se prolongeait, c'est que précisément il *devait parler de cela*. Mme Morcins écoutait, ne comprenait pas encore, mais il faudrait bien qu'elle y arrivât !

Les yeux de Mademoiselle prirent brusquement la dureté de l'acier :

— Au besoin, je serai là pour l'éclairer !

— Ainsi, Mademoiselle a décidé de ne pas manger aujourd'hui ? demanda encore Nanette. Mademoiselle est malade ?

— Je vais très bien. Je n'ai pas faim : c'est tout.

— Cependant...

Le timbre résonna. Nanette courut et revint. Décidément, c'était un jour à surprises.

— Monsieur qui va prendre le café au salon, avec Madame !...

— Pour quoi faire ? Est-ce qu'on attend du monde ?

— Hé ! ce n'est pas tous les matins Jour de l'an, je pense !

Nanette emportait le plateau. Je l'entendis monter ; un autre pas doublait le sien. Ce bruit durait encore qu'une forme bruissante se dessina sur le seuil. Je ressentis un élan de joie, puis une telle frayeur, que mon timbre fit entendre un court grésillement : la cousine Rose venait de paraître...

Elle portait la même robe que la première fois. Elle avait le même air de poupée et ce sourire planté entre deux fossettes, comme une pendule entre deux bouquets, qui aujourd'hui encore me semble inséparable de son souvenir. Cependant ses cils battaient, ainsi qu'il arrive souvent quand on approche d'un endroit périlleux. Une contrainte imperceptible, telle de la rosée sur un fruit, était posée sur la grâce frêle qui émanait d'elle, parfumant les aîtres autant que sa verveine.

La main sur le bouton de la porte, sans avancer, très vite elle jeta :

— Mademoiselle, puisque vous êtes là, il ne sera pas dit que je ne vous aurai pas offert aussi mes vœux. Je vous souhaite bonne année.

Et déjà elle esquissait un mouvement pour reculer, quand la voix de Mademoiselle siffla :

— Quoi! Madame! n'entrerez-vous pas, ne fût-ce que pour me donner le temps de vous remercier?

Elle ajouta sur un ton d'ironie :

— Je sais bien que la cuisine est un singulier salon, mais elle est propre, vous pouvez vous y risquer sans crainte de vous tacher. Au surplus, vous y êtes déjà venue...

A mesure qu'elle parlait, la cousine Rose, pareille à un oiseau charmé, avait lâché le pêne, avançait légèrement.

Dès qu'elle fut entrée tout à fait, Mademoiselle alla fermer la porte, sans hâte, comme s'il s'agissait de supprimer simplement un courant d'air : mais elle donna de plus un tour de clé.

— Que faites-vous? dit la cousine Rose stupéfaite.

— Rien que de très naturel : je me mets à l'abri des indiscrétions de Nanette, et comme nous avons à causer...

— Mais, Mademoiselle, je vous assure que je n'avais rien à ajouter!

— Alors, mettons, Madame, que c'est moi qui désire vous parler.

— Encore auriez-vous pu demander si cela me convient!

— Précisément, je me doutais de la réponse ; je préfère profiter de l'occasion.

Et elles se regardèrent.

Suffit-il de fermer une porte pour que les âmes puissent déposer à ce degré leurs masques? Une joie terrifiante avait

remplacé chez Mademoiselle la déférence. Ses yeux noirs rayonnaient de la flamme. Tout dans son attitude exprimait la raideur somnambulique des êtres qui, après avoir longtemps lutté contre la folie, s'apprêtent à lui céder. Quant à Mme Rose, instinct de défense ou expression d'un sentiment profond, elle avait aussi changé de visage. Plus de sourire, plus de grâce enfantine, mais un air de hauteur et une façon de toiser qui insultait avant même que de prononcer un mot.

— Eh bien ! Mademoiselle ?

Elle avait pris cette fois une voix aiguë, très nette. Le ton disait clairement : « Vous pouvez me haïr : je le sais et je m'en moque : vous ne serez jamais que la domestique ! »

Mademoiselle sentit si bien le coup qu'elle en frémit de la tête aux pieds. Pourtant, elle se contint. Elle daigna même s'efforcer de sourire. Seul le vacillement des yeux marqua la blessure.

— Mon Dieu, Madame, vous vous doutez, je suppose, du sujet dont je désire vous entretenir.

— Pas le moins du monde !

Et l'accent de la cousine Rose, encore plus qu'auparavant, exprima ce dédain souverain qu'elle avait accoutumé de pratiquer depuis son enfance à l'égard de la valetaille.

— Tant pis : il s'agit de vous et de votre présence dans cette maison.

La réplique avait sonné comme un défi.

— Ma présence vous importune ? fit la cousine Rose affectant une profonde surprise. Je croyais cependant m'être efforcée de ne vous point donner d'ouvrage et y avoir réussi !

— Oh ! Madame, inutile de railler. Vous savez parfaitement ce que je veux dire, et de même que je n'ai jamais ignoré votre volonté de ne pas me compter, vous êtes assez intelligente pour comprendre ce que votre séjour, en se prolongeant, comporte d'inconvéniens pour M. Clerabault.

— En vérité ?... mon cousin ne m'en avait rien dit !

— C'est peut-être que vous n'avez pas écouté : au surplus, je vous en avertis.

— Vous aurait-il par hasard confié la commission ? Vous me permettrez de penser que ce serait à tout le moins un intermédiaire inutile.

Et comme Mademoiselle ne répliquait pas tout de suite :

— Allons ! me voilà rassurée. C'est en votre nom que vous parlez. Mais... de quel droit ?

— Du droit que j'ai de veiller à la réputation de mon bienfaiteur !

— Oh ! Mademoiselle, vous y songez bien tard !

Un sourire venait de reparaître sur les lèvres jolies, mais si perfide, si nourri de sous-entendus blessans que Mademoiselle blêmit. Cette fois, l'oiseau avait bien sorti les serres : et du même coup, j'eus l'intuition d'une autre cousine Rose, volontaire, frémissante, capable comme Mademoiselle de tuer pour défendre son bonheur ou son bien. Elle n'avait pas cherché le duel : n'ayant pu l'éviter, bravement elle attaquait la première.

— Raillez tant qu'il vous plaît, j'aurai mon tour !

Une voix interrompit Mademoiselle. D'une fenêtre, au premier, Marcel Clerabault appelait :

— Rose !

Il disait « Rose » maintenant et non plus « ma cousine, » comme auparavant.

— Rose ! le café refroidit. Quand aurez-vous terminé vos complimens ?

— A la minute : je viens...

Et se tournant vers Noémi :

— Tous mes regrets. Vous le voyez, on m'attend. J'espère que vous voudrez bien me laisser sortir.

D'un mouvement violent Mademoiselle s'était jetée devant la porte.

— Ah ! non, Madame, pas avant que j'aie parlé !

Elle eut un rire nerveux.

— Insulter les gens pour éviter de s'expliquer est vraiment trop facile, mais c'est une partie qu'on ne joue pas avec moi. Vous saurez...

Très pâle, la cousine Rose avança d'un pas :

— Mademoiselle, ouvrez !

Noémi n'écoutait plus.

— ...Vous saurez qu'on n'a pas le droit, quand on est devenue ce que vous êtes, — une femme sans nom, en marge de la vie commune, — de s'implanter un beau matin chez des gens honnêtes et qui ne vous doivent rien ; on n'a pas le droit, vous dis-je, d'apporter chez eux une atmosphère de scandale ni des

manœuvres louches! Libre à vous de chercher des amans au dehors si les anciens ne vous chantent plus, mais ici...

D'un geste spontané, subitement redevenue fillette, la cousine Rose avait levé les bras, en reculant. Peut-être voulait-elle crier au secours : un seul mot sortit de sa gorge :

— Misérable!

Mademoiselle poursuivait :

— ... Mais ici! Non contente d'abuser de sa crédulité, lui jouer encore cette comédie de fille! ne songer qu'à lui chavirer le cœur et la cervelle!... car vous en êtes là : sitôt près d'un homme, il vous le faut! Hé bien! non, pas ici! Celui-là, vous ne l'aurez pas, je vous le défends!

— Misérable!

Mademoiselle eut un accent de triomphe :

— Compris, n'est-ce pas? Désormais nous sommes à deux : n'y touchez pas, ou gare au gosse!

Les mains de la cousine Rose s'abattirent brusquement :

— Vous avez dit?

— J'ai bien dit : je l'aime! et gare au mioche, si je vous rencontre sur ma route!

Folle de colère, elle avait croisé les bras, défiait sa rivale. Ah! cette fois, les rôles avaient changé! on ne songeait plus à la traiter en domestique! Elles étaient bien pareilles, au même niveau, et la victoire avait changé de côté!

Changé?... était-ce bien sûr? Voici que la cousine Rose, cessant de reculer, contemplait de nouveau Mademoiselle avec son sourire de tout à l'heure, puis qu'une surprise affectée tendait ses lèvres minces :

— Vraiment! vous l'aimez?

Elle riait décidément, elle riait de cela comme de la nouvelle la plus comique, la plus bouffonne.

— Et voyez les malices du hasard! Moi qui croyais jadis que c'était chose faite! moi qui ne me suis décidée à venir ici que parce que votre présence d'apparence singulière devait rendre Marcel aussi tolérant pour les autres que pour lui-même! Penser que c'est à vous que je dois d'être ici, et que je vous devrai...

Le rire s'élargissait, mais elle n'acheva pas la phrase.

— Allons, Mademoiselle, ouvrez vite : il attend, lui aussi... Auparavant, toutefois, un simple mot. Si vous vous avisez jamais de tenter quoi que ce soit qui, de près ou de loin, puisse nuire

à mon fils, si vous parlez, si vous faites un geste, le jour même, sur l'heure, je vais trouver Marcel : je lui dis ... oh! pas grand' chose... simplement ce que vous m'avez dit tout à l'heure avec une candeur qui honore vos sentimens plus que votre adresse... et nous verrons... oui, nous verrons...

Précisément le mot de Mademoiselle auparavant, mais si assuré d'obtenir la vengeance souhaitée qu'à l'entendre celle-ci sentit à son tour une terreur la glacer.

— Mais, Rose, que faites-vous donc?

Revenu à la fenêtre, là-haut, Marcel Clerabault s'impatientait décidément. Un tressaillement secoua Mademoiselle.

— Faut-il que je l'avise tout de suite? dit Mme Rose sur le même ton de raillerie qu'elle avait eu d'abord.

Rappelée à la réalité, Mademoiselle enfin se détourna. La cousine Rose fit jouer la clé. Ses mains qui tremblaient un peu eurent de la peine à rouvrir; ensuite, maîtresse du seuil, elle regarda encore Noémi. Je la voyais là, comme à son entrée, froufroutante, jolie. Sur son visage, aucune trace de la terrible émotion qui avait précédé, aucune, sinon une gaîté énigmatique, toute pareille à celle de Marcel Clerabault, quand lui aussi était sorti par cette porte.

— Allons! fit-elle, je crois que vous aussi avez compris...

— Madame s'est donc oubliée? dit Nanette qui arrivait, envoyée par Marcel Clerabault.

— Mais non. Toutefois, Mademoiselle tenait à m'offrir son cadeau de Jour de l'an... un cadeau dont elle ne soupçonnait pas la valeur. C'est fait. Merci.

IV

La fin de ce Jour de l'an s'écoula sans qu'on revît Mademoiselle. Le 2 et le 3 janvier, elle ne reparut pas non plus. Elle était alitée, paraît-il. Au surplus, si Nanette n'avait dû, de temps à autre, lui porter une tisane ou un bol de consommé, qui se serait aperçu de sa disparition? On avait bien la tête ailleurs!

Les hommes ont le don de projeter autour d'eux la lumière ou l'ombre qui passent dans leur âme. Tout à coup, sans qu'on sût à quel propos, la maison avait changé de visage et riait!

Elle riait positivement, comme si elle n'avait abrité que de la jeunesse et de l'amour! Le corridor n'avait plus la même façon

de répercuter les pas; l'escalier avait pris un air allègre; chaque marche semblait dire à celui qui montait : « Comme tu es léger! » Les portes tournaient sans grincer et, pour se refermer, avaient une allure rapide qui invitait au tête-à-tête. Moi-même, j'étais devenue gaie.

On ne s'explique presque jamais pourquoi l'on est ainsi, mais qu'importe? Du bonheur rôdait dans l'air et j'aurais aimé allonger mon balancier pour le savourer à l'aise. Tout riait, vous dis-je, même ce crépuscule de janvier! Il s'appesantit d'ordinaire sur la ville en brouillard jaune et glace les cœurs : cette fois, il venait après du grand soleil et en nuage d'un gris fin. Au lieu de descendre du ciel à la façon d'un rideau, il se levait du sol, avec la mine fureteuse d'un passant curieux. « Amusez-vous! j'en fais autant, » paraissait-il murmurer en se sauvant.

Si les choses étaient ainsi, que devaient être les habitans!

Je n'apercevais que Nanette devenue alerte, le bonnet de travers, et tournant dans la cuisine pour le plaisir de faire des pas. Dieu me pardonne! je crois même qu'elle se mit une fois à fredonner. Elle avait d'ailleurs la voix faible, parfaitement fausse et chevrotante : aussi ce fredon ne dura-t-il qu'un instant et je dus en être le seul auditeur.

Le 4 janvier, vers cinq heures, Marcel Clerabault entra dans la cuisine et dit :

— Voici encore une lettre. Je compte que c'est la dernière.

Nanette répondit gaîment :

— Bien, Monsieur. Ce n'est pas que cela me fatigue de les porter, mais je serais bien contente si cela finissait comme Monsieur désire.

Elle se mit en mesure de partir aussitôt. La maladie de Mademoiselle avait ceci d'avantageux que chacun, en ce moment, pouvait aller et venir à sa guise. J'entendis encore Marcel Clerabault dire à Nanette dans le couloir :

— Prends ton temps. Nous allons nous promener. Nous ne rentrerons que tard.

Il sortit en effet, quelques instans après, accompagné par la cousine Rose. De loin je sentais leur pas voler. Était-ce que le procès allait finir? N'était-ce pas plutôt qu'ils nourrissaient une autre joie, encore très neuve, et s'apprêtaient à la savourer sans témoins? J'aurais aimé, comme Nanette, escorter ce départ à coups de chansons...

Donc, nous eûmes ainsi trois jours d'allégresse, trois jours dont le souvenir m'émeut encore. Tout compte double durant les crises, mais ce n'est pas assez s'il s'agit de bonheur : on le vit dix fois, car on a la sensation qu'il est le dernier.

Soudain il sembla qu'un vent glacé passait sur la demeure pour éteindre le rire des choses. Les murs se remirent à suinter, les gonds recommencèrent de crier, la nuit tombante redevint un linceul. J'eus à peine le temps de reconnaître que je n'étais plus la même. Mademoiselle venait de traverser la cour et pénétrait dans la cuisine...

Elle était méconnaissable. Les pommettes rouges de fièvre accroissaient la pâleur de son masque. Sa marche tâtonnait. On la devinait portée par une volonté intérieure plus forte que la maladie. Si elle venait, ce n'était pas qu'elle le pouvait ou s'était sentie mieux, mais uniquement parce qu'elle ne *voulait* pas rester là-bas, dans sa chambre, à respirer l'odeur de joie que lui jetait la maison.

Dès le seuil, elle eut un mouvement d'humeur, en constatant l'absence de Nanette :

— A quoi pense cette folle ? Il est cinq heures et demie et le fourneau n'est pas allumé !

Elle guetta ensuite les bruits d'en haut.

— On dirait aussi qu'il n'y a personne.

Résolue enfin à mettre elle-même le repas en train, sans plus attendre, elle se dirigea vers le fourneau, mais ses forces la trahirent. Elle dut s'arrêter à moitié route pour s'affaler sur une chaise et, là, perdue, désemparée physiquement et moralement, elle me considéra...

Elle semblait me demander : « Qu'est-ce que tu fais là ? »

Elle me regardait d'ailleurs sans haine. Entre elle et moi, il y avait la distance infinie que créent les songes. Puis elle se mit à parler presque à voix basse, très doucement :

— Voilà. C'est depuis que tu es là. Quand on t'a annoncée, j'ai cru que tu m'apportais le bonheur. Tu étais la première chose qu'il m'accordait. Je ne t'avais pas demandée, mais il savait que je te voulais et il t'avait achetée sans me prévenir, pour me faire une surprise. Ah ! quand Virot est venu m'avertir que tu venais, quelle heure tu m'as donnée ! J'ai cru mourir de joie. Il songeait donc à moi !

Elle eut un sourire désespéré :

— Comme je me trompais! Tu as l'air d'une horloge pareille à toutes les autres : il suffit qu'on t'approche pour que le malheur vienne. Tu jettes des sorts. Tu te complais à voir souffrir. Tu n'étais pas installée qu'il est venu me parler ici, durement, comme jamais il ne l'avait fait. On aurait cru que, parce que tu étais là, il ressentait une volupté à me signifier que jamais, jamais *cela* ne se ferait. Et c'est toi encore qui l'as amenée, car elle est venue le même soir, toi qui l'autre jour m'as poussée à leur parler. Quand elle me remerciait du cadeau que je lui offrais, je suis sûre que c'est toi qui soufflais la réponse!

Elle s'était levée, avançait vers moi.

— Ne plus t'entendre!... tuer cette malchance qui est en toi...

Voulait-elle arrêter mes battemens? Sa main approcha de ma caisse, mais s'arrêta en route.

— A quoi bon? On ira chercher Virot. Elle est garantie dix ans. Cela va-t-il durer dix ans! ... Et puis, qu'est-ce que cela fait? Est-ce que les choses existent? Ce sont des coïncidences...

Elle revint à sa chaise, haussant les épaules à l'idée que je pouvais connaître les souffrances qui la torturaient.

— Ah! fit-elle encore, cette femme a raison, c'est moi, moi seule qui leur ai fait ce cadeau!

Et elle s'assit de nouveau. Elle avait appuyé ses coudes sur les genoux et soutenait sa tête avec les deux mains jointes. Dans cette attitude de sphinx, elle me regardait toujours, mais sa pensée avait tourné. Cessant de me voir, elle n'apercevait plus que son œuvre : Marcel Clerabault lisant enfin dans son propre cœur, cette femme découvrant qu'elle était adorée, et tous deux la remerciant par une commune ironie... Sans elle, l'un et l'autre, peut-être, se seraient méconnus jusqu'au bout : grâce à elle, la lumière était faite. Il n'y avait au monde qu'un être en mesure de consommer ce désastre, il suffisait qu'il se tût, tout l'obligeait à se taire, et elle avait parlé!

Qu'importaient maintenant les combinaisons folles qui depuis trois jours hantaient son délire! On ne reprend pas une parole prononcée : dès qu'un cerveau vivant a reçu ce rien que l'air dissipe, elle devient plus indestructible qu'une colonne de granit. On peut démolir une ville, brûler un livre, gratter un marbre : on n'efface pas dans un cerveau la trace d'une parole.

Il n'y a que les morts pour qui les mots ne comptent plus. Tant que Marcel Clerabault et cette femme seraient vivans, uniquement parce qu'une parole avait été dite, ils ne pourraient plus jamais ne pas savoir qu'ils s'aimaient!

Un éclair passa dans les yeux de Mademoiselle. Elle dit tout bas :

— Et c'est moi qui les ai réunis, moi qui voulais les séparer! Si j'en mourais au moins!

Peut-être avait-elle espéré en mourir vraiment : je vous ai dit qu'elle m'avait paru méconnaissable. Mais quand l'arbre ne tombe pas du premier coup, on est sûr qu'il se relève. Déjà la vie qui avait paru l'abandonner revenait à flot. Si elle souhaitait encore la mort, ce ne devait plus être que du bout des lèvres : son air, lui, annonçait au contraire le besoin de lutter, un besoin encore ignorant des moyens, mais indifférent à leur choix et prêt à se servir du premier qui viendra.

A peine avait-elle achevé qu'un pas allègre sonna dans le couloir. Nanette rentrait. A la vue de Mademoiselle, son visage changea. Elle retint mal un mouvement de stupeur :

— Mademoiselle levée! Mademoiselle est donc remise!

Mademoiselle, qui avait senti la nuance, sourit aigrement :

— Il paraît. J'espère que cela ne vous fait pas de peine.

— Mademoiselle se moque!

— C'est qu'à première vue, tout à l'heure, j'ai cru saisir que j'arrive en trouble-fête.

— Il faudrait pour cela qu'il y ait eu fête, riposta encore Nanette d'un ton ambigu.

Et s'approchant du fourneau hâtivement :

— La vérité est que je ne me croyais pas si en retard.

— Peuh! je suppose que depuis trois jours, on ne doit plus beaucoup vous chicaner pour les heures...

— Mademoiselle dit cela parce qu'elle était absente?

— Oh! je m'entends...

Et Mademoiselle reprit son attitude accablée. Cette joie, reflet de la joie des autres, la transperçait. On a beau savoir qu'une chose existe, imaginer la souffrance qu'elle peut donner, le contact de la réalité dépasse toujours l'attente.

Un instant, on n'entendit plus que le bruit des casseroles.

— Ils sont sortis... ensemble?

Nanette haussa les épaules.

— Comment le saurais-je, puisque je n'étais pas là?

— Vous aviez été faire une commission?

— Évidemment! je ne sors jamais pour mon plaisir.

Le même plissement aigre pinça les lèvres de Mademoiselle.

— Allons! décidément, ce soir, j'encombre...

Je la vis ensuite frissonner :

— Tant pis, j'avais froid là-haut. Il fait meilleur ici.

— Chauffez-vous à votre aise, dit encore Nanette, qui regrettait, — trop tard, — son mouvement d'humeur.

Un long moment passa de nouveau.

— Ah! fit tout à coup Mademoiselle impuissante à retenir un sursaut, *on* rentre...

Nanette, s'interrompant, tendit l'oreille.

— C'est Monsieur.

— Ils sont deux!

— J'y vais pour éclairer.

— Vous voyez bien qu'ils étaient partis ensemble!

Nanette avait déjà disparu.

— Que leur veut-elle? songeait Mademoiselle.

Elle écoutait maintenant le double pas dans l'escalier, celui de Marcel écouté si souvent quand il descendait le soir, jadis... et l'autre. N'eût-elle entendu qu'une fois celui-là, comme elle l'aurait reconnu!... A chaque coup, il semblait qu'un coin s'enfonçât dans son cœur et, à mesure, son visage devenait plus dur. Ah! l'heure de désirer la mort était passée! La révolte commençait. Elle se tordit les mains :

— Empêcher cela!... Comment?...

Mais voici que les pas s'arrêtaient. On riait là-haut. Et la grosse voix de Nanette réplique :

— Bien, Monsieur.

Le martyre allait-il se prêter à un nouveau raffinement? Mademoiselle avait pris sa tête dans ses mains.

— Empêcher cela!...

Encore elle repassait les solutions imaginées. Pas une efficace ou viable. Pourtant il y en avait une, il fallait qu'elle existât! Quelle qu'elle fût, Mademoiselle la *voulait* comme elle avait *voulu* se lever, comme elle *voulait* encore rester là, quoique savourant à pleines lèvres l'amertume de ce retour d'amans...

Elle eut un sursaut :

— Prenez donc garde, vous faites couler la chandelle!

Nanette venait de rentrer, un bougeoir dans une main, dans l'autre une bouteille poudreuse.

— Que rapportez-vous là?

— Du Clos-Vougeot. Il a demandé du meilleur.

— Pour quoi faire? A quel propos?

— C'est vrai... vous ne savez pas... le procès finit demain!

— Demain!

Soulevée par une rafale, Mademoiselle s'était levée. Avant demain, il *fallait* donc les avoir séparés!

Un calme effrayant se répandit ensuite sur ses traits. Elle était acculée à l'abîme? Soit, elle le franchirait d'un élan. Peu importe d'où lui viendrait la force nécessaire : déjà elle ne doutait plus de la trouver. Et son visage encore changea : elle eut le courage de sourire! Guidée par un instinct profond, elle venait de réfléchir que, en dehors de tout moyen choisi, il fallait d'abord tromper Nanette et mentir, pour se garder la route libre.

Elle souriait... Comment Nanette put-elle s'y laisser prendre? Mais celle-ci était trop pareille à nous, les choses : malgré l'expérience d'une longue vie, elle n'avait pas cessé de croire à la bonne foi des hommes...

Aussitôt ensuite, le jeu commença, jeu atroce qui, entamé au hasard, mené par lui, allait, par la force de la logique, conduire tous ces êtres à la catastrophe.

— Demain? répétait Mademoiselle, mais cette fois d'une voix posée, hé bien! j'en suis enchantée, moi aussi!

Abasourdie, Nanette s'était retournée :

— Ce n'est pas Dieu possible!

— Vous oubliez sans cesse que j'aime tout ce qui fait plaisir à M. Clerabault! Au surplus, ce procès terminé, je suppose également que Mme Morcins nous quittera bientôt, et cela encore n'est pas pour me déplaire, bien qu'à la réflexion, j'en sois venue, comme vous, à la croire très calomniée. Les apparences étaient contre elle, mais si l'on s'en tenait aux apparences!...

Osant à peine croire à un tel revirement, Nanette avait écouté cette réplique dite d'un ton fluide, où rien ne manquait vraiment pour commander la conviction, non, pas même un reste d'aigreur à l'égard de la cousine Rose.

— Ah! s'écria-t-elle enfin, si même Mademoiselle lui rend justice, je suppose que le juge...

— Évidemment! le juge ne peut que lui donner l'avantage. Monsieur, d'ailleurs, a dû vous le dire?

Incapable de retenir plus longtemps sa joie, Nanette jeta :

— Parbleu! C'est pour cela qu'ils sont si contens! Ah! la pauvre chérie!

— Oui, pauvre femme!... murmura Mademoiselle avec un accent indéfinissable.

Nanette poursuivait, s'exaltant :

— Ça ne songeait qu'à son petiot, et parce que c'est joli, parce que c'est frais comme une pêche, ça leur semblait capable de tout! Chacun d'y mettre son grain : pas de méchanceté qu'on n'invente, et puis, cherchez!... Une innocence! D'ailleurs, elle est pareille, si pareille à Madame!...

Mademoiselle secoua la tête d'un air indifférent.

— Arrêtez-vous, Nanette, vous ne soupçonnez pas l'énormité que vous dites!

— Toute pareille, vous dis-je! l'air écervelé, dix ans de raison peut-être, pas forte sur le ménage et incapable de faire des confitures, mais pour des amans...

— Mme Clerabault en avait un...

La phrase était tombée légère, prononcée comme dans un rêve. La main de Nanette lâcha la cuiller qui lui servait à ce moment pour tourner une sauce.

— Mademoiselle veut plaisanter!

— Mais non, reprit Mademoiselle, toujours du même ton absent; au surplus, c'est du passé, et, si j'en parle, c'est pour vous avertir qu'il est bon de ne jamais pousser trop loin une comparaison.

Nanette, hébétée, examinait Mademoiselle. Parce que celle-ci n'avait pas cessé de sourire, il lui semblait impossible qu'elle eût parlé sérieusement. D'ailleurs, si ce n'eût été une moquerie, aurait-elle livré un si lourd secret, comme cela, pour le plaisir?

— Allons! dit-elle, Mademoiselle a tort de jouer avec ceux qui ne sont plus. Je sais bien que ce n'est pas vrai.

La voix de Noémi durcit brusquement :

— Je vous l'affirme.

— Impossible!

— Elle l'a trompé.

— Non, Mademoiselle.

— Voulez-vous voir les lettres?

— Je ne vous crois pas!

— Je les ai!

— Vous avez...

Noémi à son tour s'emportait.

— Ah! cette fois, vous commencez d'y croire? Parfaitement! Elle l'a trompé, dès le premier jour, trompé autant qu'on...

— Pour Dieu! parlez plus bas!

Blême, Nanette venait de s'apercevoir qu'on entrait dans la salle à manger. Comme prise de folie, elle se dirigea ensuite vers celle-ci. Noémi la saisit par le bras.

— Nanette!

— Quoi encore?

— Tout à l'heure, Monsieur a-t-il parlé de moi?

— Mais... non, Mademoiselle.

Un éclair flamba dans les yeux de Noémi.

— Naturellement!... dans une occasion pareille, il a d'autres choses en tête... Hé bien! une recommandation : ne dites pas que je suis descendue.

— Mademoiselle ne veut pas...

— Je ne veux pas lui gâter sa soirée. Il se croirait obligé de s'occuper de moi. Non, laissez-le tout à son plaisir. Il n'y en a pas tant dans la vie! Allez, maintenant, servez!...

Et le dîner commença.

Je me suis efforcée de raconter cela froidement, en témoin fidèle. Je crois même avoir respecté exactement leurs phrases, jusqu'aux tournures du langage : il y a une chose que je n'ai pu rendre : l'atmosphère de cette heure, cette sensation d'irrespirable qui atteignait même les choses! J'étouffais au fond de cette cuisine; et pourtant, je vous jure que, pas plus que Mademoiselle, je ne savais où nous allions!...

Maintenant, imaginez la halte imposée par le repas sur cette route tragique. A côté, dans la salle à manger, Marcel Clerabault et la cousine Rose bavardent, rient; c'est vraiment le premier tête-à-tête sans arrière-pensées, le premier où, libres du souci lancinant, ils n'ont plus qu'à s'occuper d'eux-mêmes. Autour d'eux Nanette va et vient, ivre d'angoisse. Chaque fois qu'elle ouvre la porte pour passer, ses jambes flageolent. Pourquoi en effet Mademoiselle ne recommencerait-elle pas à parler tout haut, *exprès*, pour qu'*il* entende? Imaginez surtout Noémi sur

sa chaise, présente, quoique invisible, Noémi revenue sans qu'ils le sachent et ramassant les moindres éclats de leur joie, tel un avare des pièces d'or, pour être bien sûre de l'enfouir toute quand l'heure sera venue... A cette époque, une simple chandelle éclairait la cuisine. Placée sur le fourneau, elle laissait dans l'ombre à peu près la pièce entière. Ainsi, j'étais enveloppée de nuit. Le froid qui avait repris, aigu, resserrait mes pores. Les casseroles même avaient l'air de se recroqueviller. J'imaginais que tout d'un coup la maison s'était enfoncée d'un étage et que nous avions sombré dans la cave...

Jamais, d'ailleurs, dîner n'avait duré si longtemps. Les deux convives s'accordaient sans doute à prolonger la fête. C'est surtout quand le destin frappe à leur porte que les hommes perdent leur temps et croient l'avenir à eux. Enfin les sièges repoussés font crier le parquet. Encore des rires, un bruit de voix gaies, puis plus rien... la halte est terminée. Et soudain je compris que, pas plus pour Nanette que pour Noémi, cet intervalle n'avait compté. Ayant ramené la chandelle sur la table, Nanette revenait vers Mademoiselle, et se penchant vers elle :

— Alors, c'est vrai ?

— Ah! vous y songez encore?

Elles n'avaient même pas éprouvé le besoin de préciser mieux, tant elles retrouvaient leurs pensées au même point. Un seul changement : cette fois, chez Nanette, une colère froide et cet air implacable qu'ont certains juges résolus à pousser à bout l'interrogatoire du criminel que le sort leur a livré.

Elle reprit, fouillant d'un regard aigu le visage de Mademoiselle :

— Ces lettres... ou les avez-vous prises?

Mademoiselle partit d'un rire sec :

— Je ne suis pas une voleuse. Vous oubliez qu'on me confiait même ces choses-là?

— Et... vous les gardez?

— Il paraît.

— Dans quelle intention?

— Mais... pour les garder... rien de plus.

Nanette eut un geste d'exaspération :

— Je ne vous crois pas.

— Vous ne me croyez jamais.

La voix de Nanette, très basse jusque-là, monta :

— Quand le malheur veut qu'on ait de ces choses-là, il n'y a pas deux façons d'agir : on les brûle !

Mademoiselle secoua les épaules :

— A moins qu'on ne vous ait recommandé précisément de ne pas le faire.

— Ce serait elle qui...

— Vous l'avez dit, c'est elle.

Désarçonnée, Nanette à son tour tomba sur une chaise. Elle avait la certitude qu'on lui mentait, mais comment discerner ce mensonge ? Par quel moyen arracher la vraie pensée qui s'abrite derrière un front ? Mademoiselle, satisfaite de sa victoire, cessa enfin de sourire.

— Rappelez-vous, Nanette, que la veille de sa mort, elle m'a appelée... C'était pour me confier ce paquet, tout ce qui resterait d'elle !... Elle imaginait que, tant qu'il durerait, sa mémoire durerait aussi ! une idée de malade... n'importe ! Vous m'accusiez tout à l'heure de jouer avec les morts : il paraît que j'en suis loin. Quand ils m'ont confié un dépôt à garder, je le garde !

Nanette, maintenant, réfléchissait. Elle n'en était déjà plus à défendre la mémoire de la morte. A tout prix, ne fallait-il pas d'abord préserver Marcel Clerabault des racontars de Mademoiselle et le garer contre une révélation, fût-elle l'œuvre du hasard !

— Admettons : les lettres existent ; où les avez-vous mises ?

— Pour cela, par exemple, vous êtes trop curieuse.

— Pas dans le secrétaire, je pense ?

— Oh ! non, rassurez-vous !

— Alors, où ?

Mademoiselle répliqua simplement :

— Je crois qu'il est temps de vous occuper de votre vaisselle.

Nanette reprit :

— Mais enfin, si lui, qui ne sait rien, les trouvait... c'est possible !

— Non.

— Ou si un jour, dans un coup de colère, une dispute, — sait-on jamais ? — vous alliez lui lâcher cela comme à moi...

— Lui en ai-je jamais parlé ?

— Vous me l'avez bien dit !

La voix de Mademoiselle prit un accent de gravité bizarre :

— C'est peut-être que nous manquions d'un lien commun. Nous l'aurons désormais.

— Ah! s'écria Nanette, fouettée par cette menace qui se révélait enfin, vous aurez beau répéter cette histoire : je n'ai pas vu les lettres, je ne vous crois pas!

— Désirez-vous que je les lui porte immédiatement?

— C'est donc que vous les avez sur vous!

Et je crus que Nanette allait se jeter sur Mademoiselle : mais celle-ci, impassible, le visage clos désormais, répondait encore :

— Pas si bête! N'y pensez plus et relavez, cela vaudra mieux.

Cette fois, Nanette se tut. Tout d'un coup, elle venait de comprendre que désormais Mademoiselle la tenait prise au piège...

Ce fut ensuite un de ces momens de trêve apparente durant lesquels les gens agissent à l'ordinaire, cependant que leur cerveau reste absent, polarisé par un souci unique.

Nanette faisait maintenant sa vaisselle, ainsi que Mademoiselle l'y avait invitée. Elle la faisait méthodiquement, avec les scrupules de propreté de chaque jour. Elle rinçait, essuyait, rangeait comme d'habitude. Elle avait la même précision de mouvemens, la même façon d'aligner l'argenterie sur un coin de la table, les verres à l'autre bout. Rien de changé aux apparences. Cependant, ce n'était plus elle. Elle n'était plus un être, mais une pensée qui marche. Inutile de parler : on la lisait dans ses yeux bridés, sous son front barré par une large ride, jusque dans sa manière de prendre les assiettes; à l'avenir, elle ne s'occuperait plus que de chercher les lettres, les lettres que Mademoiselle avait dû voler et qui menaçaient la sécurité de Marcel.

Noémi, elle, ne bougeait pas. Elle savait très bien que, si la bataille semblait finie, ce ne pouvait être que pour quelques heures; mais quelques heures, n'était-ce pas précisément ce qu'elle avait voulu?

— Là! j'ai terminé, dit enfin Nanette. Allons nous coucher.

— Vous avez raison. Bonsoir, répondit Mademoiselle sans même tourner la tête.

— Mais, vous-même?

— Moi, je reste. J'ai encore besoin de me chauffer. Ma chambre est vraiment froide.

— Faites-y du feu.

— Dépense inutile. Il y en a ici, n'est-ce pas?

Il y eut une seconde incertaine. Peut-être Nanette voulait-elle attendre que Mademoiselle se fût décidée à la suivre, mais brusquement le sort décida :

— Bien. Je m'en vais.

Et elle partit, tel un fantôme. Mademoiselle ne bougeait toujours pas. Elle réfléchissait.

Elle venait de percevoir tout à coup l'inanité de son acte. Qu'importait de s'être assurée du silence de Nanette, si rien ne suivait. Tout en elle affirmait que la minute décisive avait sonné, que, faute d'agir, c'en serait fait de la passion qui, depuis son arrivée dans la maison Clerabault, avait alimenté sa vie. Elle savait encore qu'une chose devait exister qui changerait son désastre en triomphe : mais, parvenue là, elle s'égarait dans le noir. Non seulement elle n'apercevait rien, mais elle n'osait avancer, redoutant, par un singulier retour, de se frapper elle-même.

Distinctement je suivais maintenant sur le visage détendu de Noémi l'incertitude où elle se débattait. Je la vis ainsi lasse d'errer dans l'impossible, désespérant de poursuivre. Elle ne parlait pas, mais tout en elle disait : « A quoi bon ? » Enfin, elle prit à son tour la lumière pour s'en aller, et je crus vraiment le danger disparu quand elle changea d'idée soudain, et vint ouvrir le placard où était l'encrier. Ayant ensuite approché une chaise, elle monta dessus, promena sa main à l'intérieur du bandeau qui couronne l'ouvrant, jusqu'à ce qu'elle eut rencontré un paquet suspendu à un clou, et, détachant celui-ci, descendit avec lui. Aucun doute possible, c'étaient les lettres !

Ainsi, elles étaient là, dans la cuisine, à portée de chacun ! Elles étaient là, mieux cachées par cette absence apparente de précaution qu'au fond d'un coffre. Nanette ou Marcel Clerabault auraient-ils jamais songé à fouiller ce placard ? On pouvait d'ailleurs vider celui-ci ; suspendu à son clou, à l'abri du plumeau comme des regards, le paquet ne courait aucun risque. Allons ! Mademoiselle avait bien choisi la place !

Laissant le placard ouvert, Mademoiselle s'installa devant la table, défit la ficelle du paquet, — un cordonnet bleu que je vois encore, — et dépliant le carton blanc qui servait d'enveloppe, éparpilla devant elle des feuillets, une vingtaine au plus, tout ce qui restait du grand amour de Rose Clerabault !

Ah ! la pauvre chose que l'amour des hommes ! Dire que, si

Noémi avait dit la vérité, Rose Clerabault avait mis là son espoir de survie! Pauvre chose, qu'un souffle suffisait à faire remuer, qu'un peu de vent aurait enlevée, qu'une flamme de chandelle aurait anéantie! Était-il possible que le repos, le bonheur, le renom d'une maison tinssent à si peu?

Par-dessus l'épaule de Mademoiselle, je pouvais les examiner à loisir, ces lettres. Toutes étaient écrites sur du papier bleu. Le papier n'avait pas changé de ton, mais l'encre avait pâli. Toutes encore portaient une date, comme si, consciens de ce que leur passion avait d'éphémère, ces amans avaient tenu à la fixer dans le temps. Toutes débutaient de la même manière : « Rose chérie, petite fleur... » mais la rose était morte, la fleur séchée. Aucune enfin ne portait de signature, — l'homme sans doute était prudent, — si bien qu'elles ressemblaient à des aveux commencés et jamais finis, la mort ayant passé trop vite!...

Distraitement, Mademoiselle allait de l'une à l'autre. Lisait-elle? Je ne le crois pas. Peut-être ne voulait-elle que respirer l'odeur de passion qu'elle se figurait s'en exhaler. Peut-être aussi leur demandait-elle conseil?

A ce contact, d'ailleurs, le passé se levait devant elle. Étrange passé! Certes, Marcel Clerabault avait cru jalouser à bon droit Noémi Pégu devenue la confidente, presque l'amie de celle qu'il adorait en vain : aurait-il jamais imaginé que la servante ramassée au hasard dans un orphelinat en était venue à connaître de tels secrets d'alcôve?

Fermant les yeux, Noémi revit l'homme qui avait écrit ces lettres. Il vivait encore. Il était même resté l'ami de Marcel Clerabault : c'est la loi. Elle eut un rire sourd :

— Et dire que ce sera lui, demain, qui leur rendra l'enfant. Il nous devait bien cela!

Tiphaine! les lettres étaient de Tiphaine!

Je frissonnai. En rouvrant ces papiers, Mademoiselle avait-elle donc songé à passer à son tour chez le juge pour lui dicter un verdict? Mais non, la même incertitude demeurait sous son front. Si elle y avait pensé, elle n'y pensait déjà plus. Une fille, sans protecteurs, sans famille, ne fait pas chanter à son gré un magistrat qui dispose de toute la puissance sociale : à ce jeu, la défaite est trop sûre...

Je répète qu'à ce moment encore, elle ne savait pas ce qu'elle

ferait. Si elle remuait toujours les feuillets, si elle s'obstinait à les examiner l'un après l'autre, c'était uniquement guidée par un instinct. On eût dit qu'elle savait déjà que la clé de son bonheur était cachée là. Élle ne l'avait pas trouvée jusqu'alors, mais rien désormais n'aurait pu la décider à suspendre ses recherches.

Soudain, je la vis tressaillir. Puis ses yeux devinrent fixes, son corps prit une rigidité de cadavre. Elle venait de lire une lettre, la tenait devant elle, et regardait...

Cette lettre, — un billet plutôt, — je puis la redire sans en changer un mot, grâce au secrétaire qui la possède encore. Elle était ainsi conçue :

« Rose, petite fleur chérie, demain tu seras libre. Deux mois que nous attendions cette heure! Ah! pouvoir baiser ces yeux, ta lèvre; n'être plus des amoureux furtifs, et te prendre enfin sans qu'on ait peur!... Je rêve. Il y a des roses sur ma table. Je te respire. A demain le triomphe. »

Toujours pas de signature, mais au coin droit, tout en haut, une date : *4 janvier 1822*.

Or c'était la date que Mademoiselle regardait, uniquement la date! Cette fois, l'éclair avait jailli dans la nuit. Sans hésiter, sans réfléchir non plus aux conséquences possibles, Mademoiselle avait trouvé : avec rien ou presque rien, un *deux* changé en *trois*, le salut était devant elle!

Comprenez-vous? Écrite en 1832, cette lettre établissait que Mme Morcins avait pris pour amant le juge chargé de son procès : écrite en 1832, elle prouvait à Marcel Clerabault que, même sous son toit, la cousine Rose, faute de mieux, utilisait ses loisirs en assurant son intérêt : après une telle préface, il ne lui resterait plus qu'à fermer le roman. C'était le salut, vous dis-je! et à quel prix? Un *deux* changé en *trois :* pas même de grattage nécessaire : un simple trait à prolonger, et tout était fini!

Mademoiselle, toujours, regardait la date. Avait-elle peur? Au moment de franchir une crevasse, les grimpeurs aussi se recueillent parfois : ils savent qu'ils la sauteront, mais leur cœur bat d'une peur sournoise, absurde puisqu'ils n'y céderont pas.

Donc, Mademoiselle regardait : et tout à coup je compris ce qui l'arrêtait. Ce n'était pas la peur de l'acte : ce n'était déjà plus qu'un détail d'exécution : la couleur de l'encre devenue

trop pâle, cette couleur morte elle aussi comme l'amour qu'elle devait perpétuer.

Enfin Mademoiselle se leva. Elle alla chercher dans le placard demeuré ouvert son encrier, sa plume, prit un verre qu'elle remplit d'eau, puis s'étant rassise, ramassa méthodiquement tous les feuillets épars sauf un, et en refit un paquet qu'elle noua comme auparavant, avec la ficelle bleue. Elle faisait cela d'ailleurs avec la même attention méticuleuse que s'il se fût agi de ranger une armoire ou de réparer un bas.

Quand ce fut terminé, elle trempa successivement sa plume dans l'eau du verre et dans l'encrier, traça un trait sur la couverture du paquet et attendit.

L'essai était sans doute satisfaisant, car elle sourit. Mais ensuite je la vis reprendre le paquet et le défaire. Elle venait de songer que le papier de la lettre était bleu et non pas blanc comme la couverture : pour agir en toute sécurité, c'était donc sur une lettre qu'il convenait de faire l'épreuve.

La précaution n'était pas inutile. Elle dut renoncer à la première méthode, trop simple, et procéder à des mélanges. Alors sur un gros papier de cuisine elle jeta de l'eau par places, introduisant chaque fois dans ces mares minuscules une quantité d'encre variable. Elle essuyait sa plume, la trempait et essayait encore.

Trois quarts d'heure environ s'écoulèrent ainsi. Tout à coup elle se redressa. C'était fait. Je n'avais même pas entendu un grincement sur le papier...

Si vous l'aviez aperçue ensuite remettant les objets en place avec une lenteur calculée, l'air parfaitement paisible, auriez-vous cru que ce n'était pas là une simple ménagère achevant sa journée en femme soigneuse et qui a la haine du désordre?

Quand ce fut terminé, elle revint à la table, prit la lettre, l'approcha de la lumière. Avec le même calme, elle la plia en quatre, la froissa légèrement et se dirigea vers le couloir.

Quelle pensée, à ce moment suprême, effleura son cerveau? Eut-elle un pressentiment des catastrophes que ce papier, si léger dans sa main, allait déchaîner sur tous, y compris elle-même? Elle était devenue pâle, les yeux fixes, mais elle continua de marcher. Je la vis s'enfoncer dans le couloir. Je devinai qu'elle gravissait à tâtons l'escalier...

Dans la cuisine, la chandelle allongeant sa flamme comme

un cierge fumait. Il était onze heures et demie du soir. Je voulus sonner : mon marteau trébucha.

Et Mademoiselle reparut les mains vides : le crime était commis!

V

Il n'est pas nécessaire d'être le témoin des catastrophes, pour être ivre de peur : il suffit qu'on les sente venir, et de les attendre. Toute la nuit, tout le matin, j'attendis...

J'ignorais ce que Mademoiselle avait fait de la lettre, par quelle voie elle avait décidé de la remettre, à quelle heure celle-ci arriverait; j'ignorais ce que déciderait Marcel Clerabault, ce que deviendrait Rose; je m'efforçais de ne rien écouter, d'oublier ce que je savais, et encore que je vivais; mais j'attendais!

Il y a des gens qui attendent dans une gare l'arrivée d'un parent, d'autres qui attendent le résultat d'un coup de Bourse, ou la décision d'un jury; vous attendez aujourd'hui d'être vendues chez le notaire ou sur la place. Si l'on mesure une existence, on s'aperçoit que les deux tiers de celle-ci au moins se sont écoulés à attendre quelque chose ou quelqu'un : pourtant, je vous jure que, ni les autres, ni vous-même ne savez encore ce que c'est que d'attendre!

Cela commença dès la sortie de Mademoiselle.

Vous ai-je raconté qu'en partant, celle-ci m'avait regardée? Elle avait l'air de dire : « Et maintenant, souviens-toi tant que tu voudras, cela m'est égal : tu ne parleras pas! » Mais je n'y fis pas attention. Je n'éprouvais qu'une lassitude infinie. Le malaise du crime m'accablait, comme si je l'avais commis. D'ailleurs, aucun sentiment précis. Je ne me rendais compte ni de ce que je redoutais, ni de ce que j'espérais : il m'aurait été impossible de définir l'irréalisé dont j'étais pleine. Volontairement fermée au présent comme au passé, je ne m'occupais que de ma fonction : compter le temps et sonner.

Soudain des visions brèves me bouleversent : visions de fièvre évidemment et que je chasse d'un effort. « Puisque tu ne m'as rien dit, c'est que tu m'approuves, » a paru me signifier l'adieu de Mademoiselle. L'aurais-je approuvée vraiment?

Deviendrais-je complice parce que je ne puis que me taire? Dans les ténèbres, on ne sait plus au juste séparer le bien du mal. Les événemens s'enfoncent dans une fumée. On arriverait à douter qu'on existe ! Puis j'imagine Marcel Clerabault tuant la cousine Rose, la maison s'emplissant de clameurs sinistres, le drame déchaîné sur tous ceux que j'aimais... Glacée d'horreur, j'ai envie de sonner pour appeler au secours...

Écartons ces folies ! La sagesse est de s'obstiner à battre, uniquement battre avec régularité les secondes qui me sont demandées, et je bats... Tant pis si chaque battement nous rapproche du but : l'essentiel n'est-il pas de ne pas réfléchir ?...

Toute la nuit, je vous l'affirme, tant que rien ne bougea, j'allai ainsi. J'aurais pu me croire ramenée au temps où M. Virot me gardait en magasin. J'étais bien sûre d'avoir écarté l'obsession ! Entendez-vous ? J'étais *sûre* à ce moment, *tout à fait sûre* de ne pas attendre ! Or, tandis que je me flattais de ma tranquillité comme de la plus pénible des victoires, déjà rien en moi n'échappait au supplice. Projetée vers ce qui n'était pas encore et allait être, je n'étais plus qu'un veilleur essayant de découvrir des formes qui doivent paraître et ne paraissent pas. Je n'avais même pas eu la patience de rester jusqu'au jour sans me mentir à moi-même : *j'attendais !*

Comment exprimer cette souffrance physique, cet arrachement de soi qui fait qu'on n'est plus où l'on est, et qu'un autre a pris votre place, tandis que votre âme véritable s'en est allée, rôde, tâtonne, se désespère, ne revient pas. Tout d'ailleurs a changé autour de vous, parce que tout aussi attend. Les choses, si elles n'ont pas bougé, n'ont plus le même visage. Les regards qu'elles vous jettent sont des regards d'étranger ; le son qu'elles rendent, si on les heurte, est un son différent. Le silence même a un autre accent ! Tandis que je croyais ne plus penser, dédoublée, je surveillais l'ombre, le ver qui subitement met sa vrille en branle, la porcelaine qu'un cahot de voiture fait trembler à distance, même le frôlement de la neige contre les carreaux, car la neige s'était remise à tomber. Tandis que, terrée dans un puits d'ombre, je me répétais : « Restons en paix, » ou bien encore : « Ne nous occupons pas de l'aube, elle est trop loin, » déjà je me demandais si je battais pour des vivans ou pour des morts et découvrais l'effroi non plus dans l'indéfini d'une journée qui vient, mais autour et derrière moi ! A chaque battement,

j'avais la terreur de trébucher dans une catastrophe. *J'attendais*, vous dis-je !

Tout à coup, un bruit, un vrai bruit humain qui traverse le silence... Grand Dieu ! serait-ce l'œuvre qui commence?

Non, je reconnais Nanette. Nanette s'est levée un peu plus tôt, et vient dans la cuisine. Il est d'ailleurs naturel qu'elle n'ait pu dormir après la confidence que lui a faite Mademoiselle ; ainsi, cette descente prématurée est sans rapport avec ce que j'attends : c'est un fait normal. Rien encore n'a commencé...

Puis, c'est l'aube, cette aube tant redoutée et qui colle aux carreaux sa face blafarde... Dire que j'ai aimé l'aube, que je l'ai vue sourire! Celle-ci grimace. Je voudrais la chasser. Je voudrais... mais au fait, qu'est-ce que je voudrais? car maintenant j'ai envie que la chose survienne : tout en effet serait meilleur que d'attendre encore en compagnie du possible et de recevoir ainsi goutte à goutte l'inconnu.

Ah! quelqu'un a crié!... Ce n'est rien encore. C'est le chiffonnier qui passe...

A Saint-Michel, les cloches entrent en branle pour la première messe. Vont-elles sonner longtemps? Elles m'empêcheront d'entendre. Il est possible qu'à cause d'elles je ne sache rien. De grâce, qu'elles se taisent!

Rien, toujours... Au contraire, un silence farouche, un silence qui n'écrasait pas seulement la maison, mais l'extérieur. A cause de la neige qui tombe, impossible de se rendre compte si Mademoiselle a traversé la cour pour se rendre à l'église comme d'habitude. La cousine Rose dormait-elle toujours? Marcel Clerabault allait-il se lever? Vous avez vu cette année à quel point la maison inhabitée peut se taire : ce matin-là, elle se taisait plus encore, ou mieux, elle se taisait autrement. Nanette avait l'air de se mouvoir derrière une glace. Son poêle rougissait sans ronfler, ses casseroles se posaient sans heurt. Je ne savais même plus si je battais!...

Oh! ce n'était d'ailleurs que le début! Avez-vous remarqué que, lorsqu'on attend, il semble toujours que l'objet de l'attente va surgir tout de suite? Plus l'angoisse est grande, plus on imagine hâter le dénoûment. Misère! mes aiguilles avançaient, je sonnais des heures, des demies, le supplice continuait, mais différent... pire!...

Justement parce que je n'entendais rien, je me figurai sou-

dain que les choses *s'étaient passées*, et quelles choses! Il n'y a pas de vêtement plus effrayant que le silence pour les actes des hommes. Quand ceux-ci ne parlent plus, c'est qu'ils redeviennent bêtes féroces. Étais-je seulement dans la maison des vivans? Pourquoi ne voyais-je, n'entendais-je personne?

Il y avait devant moi Nanette : soit. Dans ce cas, pourquoi Nanette n'était-elle pas montée encore pour faire la chambre de Marcel Clerabault? Pourquoi Nanette s'attachait-elle à éviter tous les bruits? On ne marche ainsi que lorsqu'il y a un mort au voisinage!

Et de nouveau, la vision qui surgit : Marcel Clerabault tuant la cousine Rose, ou mis sur la trace du faux et frappant Mademoiselle, ou se tuant... Il était homme à pouvoir faire tout cela : ne vous ai-je pas dit que, dès le premier soir, j'avais compris qu'il devait aimer ou haïr mortellement?

Démence : rien de tout cela ne pouvait s'être passé *dans la maison*. Il y a des crimes impossibles à commettre, simplement par ce qu'ils devraient avoir pour théâtre un lieu déterminé... Mademoiselle cependant ne venait-elle pas d'en commettre un? D'accord, mais celui-là n'était justiciable d'aucune loi. Il échappait au Code. Un meurtre au contraire se paye en public, un suicide fait scandale : meurtre ou suicide, la maison en aurait tremblé jusqu'au faîte. Autre chose avait surgi : Mademoiselle, peut-être, renonçant à donner la lettre... Oui, c'était cela! je ne percevais *rien* parce qu'il n'y avait *rien*.

Le jour vint. La seconde messe sonna, puis une troisième. Nanette ne quittait toujours pas la cuisine. Et ce silence qui persiste!...

Enfin, un frisson me secoue. Marcel Clerabault est près de moi. Comment est-il entré? Jusqu'alors, j'avais toujours distingué son pas. Serait-ce parce que j'ai cessé d'être une horloge pour devenir une âme qui guette éperdument, serait-ce pour cela que je n'ai rien entendu?

Nanette à son tour aperçoit Marcel Clerabault, mais sans manifester aucune surprise. Elle sait, elle, que les jours où il neige, celui-ci chausse toujours des pantoufles de laine. Quant à moi, je me moque bien de connaître les raisons de cette apparition muette : que Clerabault soit venu comme il voudra, il est venu!

J'écoute ensuite : j'écoute avec la volonté frénétique de

savoir. J'interpréterai au besoin les simples intonations. Dieu merci, l'attente va finir !

Marcel Clerabault approcha du fourneau et, me tournant le dos, dit simplement :

— Je t'ai appelée tout à l'heure. N'étais-tu pas descendue ?

— Vous avez appelé ? Il faut croire que les portes étaient rudement bien fermées.

Nanette en répondant avait les yeux baissés. Sans doute craignait-elle que Marcel Clerabault n'y lût ce qu'elle savait depuis la veille. Hasard ou volonté, leurs regards m'échappaient.

Marcel Clerabault reprit :

— Ce matin, je suis un peu souffrant.

— Vous êtes malade ?

Brusquement Nanette avait relevé la tête pour examiner Marcel. Que vit-elle ? Une expression d'effroi se répandit sur ses traits. Elle balbutia :

— Est-ce que Mademoiselle...

— Laisse donc Noémi en paix, interrompit Marcel Clerabault d'une voix accablée. Ce n'est rien, mais je voulais te prévenir que je ne déjeunerai pas. Mme Morcins déjeunera seule.

Quelle que fût l'expression choisie pour désigner la cousine Rose, elle certifiait que celle-ci était vivante.

— C'est encore ce procès qui vous tourmente, fit Nanette : heureusement qu'avec M. Tiphaine...

Marcel Clerabault l'interrompit de nouveau, mais, cette fois, de quel ton cassant !

— Le procès sera jugé comme il convient.

Et je ne doutai plus que la lettre fût parvenue.

Mais Nanette, qui ne voyait rien, poursuivait :

— C'est pour aujourd'hui, n'est-ce pas ? L'après-midi...

Il haussa les épaules.

— Je le pense.

— Quand vous y aurez été...

Il secoua la tête et reprenant son air d'accablement :

— Mais non, je n'irai pas ! Tu vois bien que je suis souffrant.

Puis, sans s'attarder plus, il partit par la salle à manger. Je n'avais toujours pas aperçu son visage. En revanche, je savais que Rose était vivante et la lettre arrivée. C'était quelque chose : pas assez vraiment pour faire cesser l'attente...

Il fallut encore se consumer une heure en impatiences

vaines. Toujours cette sensation d'un drame qui a commencé, mais qui n'est qu'au début et qui, tout à l'heure, avant la fin du jour, achèvera l'œuvre de terreur. Ah! connaître où nous en sommes, ce qui surtout va survenir!...

Joie subite. Mademoiselle arrive... Elle, du moins, va m'apporter des nouvelles!

J'entends son pas sur le pavé de la cour. Il est régulier, sans hâte. Puisque Mademoiselle n'attend plus, c'est donc qu'elle sait tout! Et je demeure suspendue à son approche lente. Quand elle pénètre dans la cuisine, j'ai envie de crier...

Oublierai-je jamais le regard qu'elle me lança dès l'entrée, ce regard pareil à l'adieu de la veille et qui me saluait en complice? Apercevant ensuite Nanette qui, des assiettes en mains, partait pour la salle à manger :

— Que faites-vous là?

— Mais... je prépare le couvert de Mme Morcins, puisque Marcel ne déjeune pas.

— Inutile.

— Pourquoi, grand Dieu!

— Mme Morcins est partie de grand matin. Je doute qu'elle revienne... déjeuner.

— Elle ira donc directement au tribunal?

— A vrai dire, elle ne m'a pas confié ses intentions. Tout au plus, puis-je les deviner. Elle ne déjeunera pas... ni moi non plus, d'ailleurs...

Nanette, immobile, contemplait Mademoiselle. Un pli de haine barra son front.

— Qu'avez-vous encore fait?

— Moi? vous voyez bien que je me lève.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a?

— Cela... il faudrait le demander aux intéressés... s'ils étaient là.

Au même instant, on sonne sur la place.

— Quelqu'un... Allez voir... ou plutôt, non, j'y vais moi-même.

Elle revient presque aussitôt escortée par un commissionnaire.

— Tenez, c'est au premier, la chambre au fond de la cour. Nanette! Mme Morcins qui e. oie chercher son bagage par un homme de l'hôtel de la Cloche.

Un cri de stupeur répond seul.

— Hé bien? Nanette, allez-vous faire attendre?

Hébétée, Nanette fait un signe vague et guide l'homme. On croirait qu'elle est ivre. Quoi! la cousine Rose a quitté la maison sans même un adieu? C'est impossible! Puis, l'homme revient. J'entends le frôlement d'une valise contre la paroi du couloir. Ce bruit sonne comme un départ de cercueil; j'ai l'intuition qu'on emporte avec lui l'amour de Marcel Clerabault. Mademoiselle de son côté sourit : n'est-ce pas son triomphe qui passe? Enfin! l'incertitude s'est évanouie! On a chassé Mme Rose. Je sais tout!...

Est-ce bien sûr? Est-il possible que ce rien, — un ordre de départ intimé par écrit, — ait pu suffire à Marcel Clerabault? Non, autre chose doit être en route, autre chose que cette fois ni Mademoiselle ni moi ne pouvons imaginer, mais que je sens approcher et qui nous emportera tous, telles des feuilles dans une rafale...

— Vous voyez que je n'avais pas tort, dit Mademoiselle à Nanette qui reparaît, anéantie; elle ne reviendra plus.

Nanette voudrait parler. Pourquoi Mademoiselle savait-elle cela *déjà?* Quelle manœuvre abominable se cache derrière le sourire qui ne quitte plus sa bouche?

— Ah! vous allez m'expliquer!...

Mais Mademoiselle est repartie. Il n'y a plus que nous deux dans la cuisine, Nanette, qui se croit la victime d'un cauchemar, et moi, qui *attends encore*, qui attendrai de nouveau sans trêve, certaine que la réalité atroce en est à peine à son début.

Nous restâmes ainsi près de six heures!

Six heures, face à face, avec l'angoisse que chaque minute semble nourrir; six heures à épier les moindres bruits et à souhaiter une apparition de vivant! Nanette, écroulée sur une chaise, dans une immobilité farouche, disait simplement de temps à autre : « Qu'est-ce qu'il y a eu, mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a eu? » Elle aurait pu monter, frapper à la porte de Marcel Clerabault, car celui-ci n'était toujours pas sorti. Elle aurait pu tenter d'éclairer auprès de cet homme l'abîme de ténèbres où elle s'enfonçait défaillante : elle ne bougeait pas.

L'épouvante est contagieuse. Nanette aussi, j'en suis sûre, savait déjà qu'auprès de ce qui allait arriver, ce qui était ne compterait plus. Aurait-elle voulu marcher, d'ailleurs, qu'elle ne l'aurait pu. On eût dit que tout d'un coup son corps s'était

lézardé. Cinq minutes avaient suffi pour la mettre en débris. La vieillesse venait de tomber sur elle comme un torchon sur la tête d'un passant.

A quoi avons-nous pensé pendant ces six heures? Je ne m'en souviens plus. Peut-être à rien, et c'est le pire de tout. Je me rappelle pourtant qu'au moment où je frappai quatre heures, Nanette se tourna vers moi. Je compris qu'elle songeait qu'à ce moment le tribunal décidait du sort de Mme Rose, et, du même coup, le nom du juge Tiphaine me revint en mémoire. Que ferait à celui-là Marcel Clerabault? car, ayant lu la lettre, il n'avait pas pu ne pas reconnaître l'écriture! Était-ce pour le juge qu'était réservée la vraie vengeance? Tiphaine! Je venais de toucher la clé du mystère . mais ce ne fut qu'un éclair. Quand on attend, il semble qu'une force malfaisante s'amuse à troubler la piste. On rêve de choses vaines. Le vrai paraît absurde ou s'échappe. J'oubliai Tiphaine. Au surplus, tout allait s'effacer. On sonna. Le destin seul pouvait sonner ainsi!...

Ce fut un coup rude, autoritaire, et qui aurait dû briser la cloche, tant il me parut retentissant. Cela mit, sur le silence qui nous écrasait tous, un vêtement sonore mille fois plus terrifiant que ce silence même.

Nanette, arrachée de sa chaise comme par une force déchaînée, bondit vers le couloir.

On aurait pu croire la maison figée, elle aussi, par un spasme d'attente. Elle ne rendait aucun son, en dépit de la course de Nanette sur les dalles. Je n'entendis pas ouvrir. Puis un appel, — un seul, — me révéla pourquoi l'on sonnait ainsi. Nanette, revenue à la cage de l'escalier, annonçait d'une voix rauque :

— Marcel! la police!

Elle attendit ensuite sans rien demander, sans même s'étonner de cette arrivée d'un agent dans la maison, arrivée qui ressemblait pourtant à un sacrilège. Elle avait commencé de vivre désormais dans une autre contrée et coudoyait l'impossible sans y trouver de motif à surprise.

Une minute ou deux s'écoulèrent. Au fait, je ne me rappelle plus si ce fut très court ou beaucoup plus long, tant, à ce moment, hommes et choses, nous étions redevenus pareils : pour tous, le temps n'était plus que ce qu'il est, une conception dépourvue de réalité.

Enfin, un pas traîna dans l'escalier : Marcel Clerabault venait

recevoir la police. A l'inverse de Nanette, il descendait avec une lenteur calculée, degré par degré. Je ne le voyais pas; pourtant, j'avais l'impression d'une marche écrasée de vieux, comme si ses épaules étaient aplaties sous un sac de pommes de terre. Arrivé au bas, il demanda :

— Que me voulez-vous ?

Et cela encore, bien qu'il s'efforçât de s'exprimer tout bas, je le distinguai très bien. Tant qu'il allait être là, il ne devait plus d'ailleurs parler autrement. On aurait dit qu'il chassait du bout des lèvres des mots décolorés. C'était plutôt un sifflement que de la parole articulée. Cependant, malgré la distance, on n'en pouvait rien perdre. De même que la vapeur se condense brusquement au grand froid, ce murmure, dans l'épouvante de la maison, cristallisait subitement et sonnait clair comme un verre.

L'agent qui avait dû entrer à la suite de Nanette ne répondit pas tout de suite.

— Que me voulez-vous ? répéta Marcel Clerabault.

L'agent, probablement intimidé, continuait de se taire.

Toute la maison, maintenant, écoutait avec moi. On avait envie de grelotter, mais on se raidissait de toute sa force pour ne rien perdre de ce que cet homme n'osait pas encore dire, bien qu'il ne fût venu que pour cela.

— Hé bien ? fit pour la troisième fois Marcel Clerabault sans qu'on perçût aucune impatience dans cette demande.

Lui seul, en vérité, paraissait ne pas se soucier de sortir d'incertitude, peut-être parce qu'il n'en avait aucune.

L'agent se décida :

— C'est le commissaire qui m'envoie. On a repêché tout à l'heure une dame dans l'Ouche. On voudrait savoir s'il faut ramener le corps ici.

Nanette jeta un cri bref :

— Madame Rose !

Nous écoutions toujours. Est-ce bien écouter que sentir la vie, comme la mer sur une grève, se retirer par grandes nappes, sans qu'on puisse mesurer sa fuite, ni savoir quand cela cessera ?

Puis Nanette ne parla plus. On aurait pu croire qu'elle avait disparu du couloir et que, seuls, Marcel Clerabault et l'agent y étaient demeurés.

Ce fut au tour de l'agent de répéter :

— Peut-on ?

— Non.

Le mot tomba sourdement, tel un couperet sur de la chair. L'agent reprit :

— C'était votre parente ?

Toujours le mot terrible :

— Non.

— Enfin, elle demeurait ici ?

— Non.

— Le commissaire prétend...

— Il ne sait pas. Elle était partie depuis longtemps.

— Alors, où la porter ?

Un intervalle à peine perceptible précéda la réponse :

— Chez le mari. La loi le lui a gardé. Elle en a un.

Subissant peut-être à son tour la contagion de l'épouvante, l'agent hésita avant de répondre : « Bien, Monsieur, » et il recula vers l'entrée.

Ah ! cette fois, voici que le sol résonnait ! La porte battit avec un bruit énorme, monstrueux qui secoua la maison jusqu'au faîte. Tout avait tremblé. Dans la cuisine, je fus déplacée par la secousse. Puis cela s'éteignit progressivement, très lentement. De même, quand une mine éclate, une poussière effroyable obscurcit l'air et met des heures à retomber... Ensuite le silence de sépulcre, la nuit...

Marcel Clerabault, Nanette, étaient-ils restés dans le couloir ? S'étaient-ils enfuis ? ou bien l'espace s'était-il dépouillé au point de ne plus vibrer au contact de la présence humaine ?

Jusqu'alors, on ne s'était pas préoccupé de l'absence de lumière. Il était indifférent de n'y pas voir. Mais, en ce moment, ces ténèbres où toute matière était plongée, ces ténèbres muettes qui, après avoir mangé les formes, l'espace, effaçaient jusqu'aux êtres placés côte à côte, ces ténèbres décuplaient l'angoisse. Il semblait que, grâce à elles, tout devînt possible. On avait envie de hurler à la mort, comme des chiens.

Toujours rien dans le couloir : pas même un souffle pour révéler ce qui se passait là, maintenant que la police était partie et qu'on *savait !*

Soudain, ce fut bien pis : une voix sans timbre chuchotait distinctement :

— C'est à cause du procès, n'est-ce pas? On lui a enlevé l'enfant?

Ce devait être Nanette qui interrogeait. Pourtant, j'en doutai. Cette phrase dite si bas avait l'air de sortir des murailles. C'était peut-être la maison qui parlait, peut-être les ténèbres. Il y a des minutes où tout se confond. La voix d'ailleurs n'était qu'un souffle, sans rien d'humain. J'aurais juré qu'elle n'appartenait à personne : elle venait aussi bien de la cuisine que du grenier et s'éteignit comme s'était éteint le bruit de la porte.

Oh! ce silence encore qui guette la réponse, cet intervalle muet que remplit uniquement la peur, car tout avait peur désormais. Qu'est-ce que cela faisait que Marcel Clerabault eût interdit l'accès de la maison au cadavre de Mme Rose, puisque son fantôme venait d'entrer!

Une chose sans nom suivit.

La réponse enfin venait, et c'était un sanglot. Qui sanglotait ainsi? Marcel Clerabault, ou Nanette, ou tous les deux? Je ne sais pas : je n'ai jamais pu savoir. Je ne me rappelle qu'une chose : cette clameur, ces hoquets, ce gémissement ululant sans finir... Entendez-vous cet innommable dans la nuit? Tout est effacé, tout est devenu plus mort que la morte. La maison impassible a les yeux clos. Pas un mouvement pour y mettre une trace de vie. On se croirait effondré dans le néant, et, tout à coup, *cela* enfle, grossit, retentit comme des cris, *cela* se prolonge, ne veut pas, ne peut pas s'arrêter!... Désormais faudra-t-il donc toujours vivre à côté de *cela?*

Si encore on pouvait préciser d'où *cela* vient et qui pleure! Je répète que *cela* sortait de partout. Ce n'était pas la douleur de quelqu'un : c'était la Douleur, installée là en même temps que le fantôme et comme lui décidée à ne plus s'éloigner!

Soudain l'ivresse physique d'une lumière qui paraît... C'est Mademoiselle qui revient. Ah! qu'importe que ce soit elle, pourvu que la nuit cesse!

C'est Mademoiselle qui, au coup de cloche, saisie d'une atroce impatience, s'est décidée à descendre. A-t-elle pressenti que son œuvre n'est déjà plus son œuvre et que, pour avoir souhaité simplement de se débarrasser d'une intruse, le sort a fait d'elle un assassin? En tout cas, dès le seuil, les sanglots l'ont saisie à la gorge, l'obligent à ralentir, et elle s'arrête, juste en face de la cuisine!

Elle, du moins, je vais donc la voir! Jusqu'à cette minute, je ne pouvais qu'*imaginer :* désormais, au reflet de la douleur inconnue sur le visage du meurtrier, je saurai qui pleure!

Pas un tressaillement : seulement, Mademoiselle s'est appuyée au chambranle et laisse pendre le bougeoir. Enfin ses lèvres remuent. Elle dit, d'une voix où sonne malgré elle un relent de triomphe :

— Que s'est-il donc passé?

Alors la réponse terrible qui vient, à son tour, tuer cette impassibilité si assurée de la victoire :

— Mme Rose! Mme Rose qui s'est jetée à l'Ouche!

Mademoiselle a chancelé :

— Grand Dieu! Qui l'a poussée à cette extrémité?

Dans le couloir, la même voix de sanglots clame :

— C'est vous qui l'avez tuée!

Ce n'est pas Nanette qui parle ainsi : c'est la morte certainement!

Mademoiselle a reculé. Un tremblement affreux la secoue tout entière. Elle va répliquer, mais au même instant, un grand cri s'élève :

— Taisez-vous! C'est moi qui chez Tiphaine...

Je n'entendis plus rien. Marcel Clerabault, sans achever, remontait l'escalier comme un fou... Les sanglots s'étaient tus. Cette fois, tout était dit : j'avais cessé d'*attendre!*

VI

Quand une pierre tombe dans l'eau, après le premier fracas, la surface se referme, des plis glissent avec lenteur, et tout s'efface. De même, après cette journée, un calme sans rides régna sur la maison. On aurait dit que la cousine Rose n'avait jamais existé. Chacun avait repris ses occupations ordinaires; toutefois, personne ne parlait plus. Mademoiselle donnait ses ordres brièvement et à voix basse. Nanette répondait par oui ou par non, et le reste du temps demeurait bouche close. Marcel Clerabault ne paraissait pas. En dehors des heures de repas nécessairement plus agitées, je crois bien qu'à la cuisine j'étais le seul bruit vivant!

Au début, cela me parut naturel. De pareilles secousses

laissent après elles un appétit de repos qui annihile tout désir d'activité. On ne rêve plus que d'oubli. Simple témoin, j'éprouvais un soulagement à être ainsi enveloppée de silence : que devait-ce être pour les acteurs ?

Mais peu à peu cette prostration des êtres et des choses recommença de m'inquiéter. J'ignorais ce qui se tramait. Il ne se passait peut-être rien. Pourtant, je sentais qu'une fois entré, le fantôme de Mme Rose n'avait pas dû repartir. Supposition ridicule, évidemment. On a toujours, malgré le démenti des faits, une tendance à vouloir que le crime soit puni et la vertu dûment récompensée. Les criminels ont-ils seulement des remords? Mademoiselle, par exemple, s'était-elle même rendu compte qu'elle était un assassin?

Chaque fois qu'elle venait à la cuisine, je scrutais son visage. Aucun souci n'y paraissait, sinon celui du travail immédiat. Approchait-elle du placard, elle le faisait sans hésitation ni répugnance. Elle l'ouvrait, y prenait des objets, touchait peut-être le paquet de lettres et ne tressaillait pas. Elle n'avait pas interrompu d'ailleurs ses habitudes pieuses, allait tous les jours à la messe et au confessionnal le samedi. A n'en pas douter, le cri qu'elle avait jeté à l'annonce du suicide : « Qui l'a poussée à cette extrémité ? » était bien la complète expression de sa pensée intime. Non, elle ne croyait pas avoir tué Mme Rose : elle s'était contentée de la faire chasser. Pour le reste, c'était affaire à d'autres, Tiphaine, les juges, on ne savait qui... Bien mieux, un soir, je la vis revenir après le départ de Nanette, et s'installer, de même que jadis, devant ses comptes. A dater de là, elle n'y manqua plus. A la seule lenteur de son travail, il était certain qu'elle espérait la visite de Marcel Clerabault !

Donc, tout ici avait oublié la morte. Mademoiselle n'avait point de remords : pour Marcel Clerabault, l'heure, sans doute, avait sonné de renouer des habitudes interrompues. Seules Nanette et moi, regrettions encore la disparue, mais Nanette ne parlait plus, et moi, je ne parle pas... Pourtant mes pressentimens me poussaient à ne voir dans ce présent qu'une paix menteuse. Les pressentimens sont comme le parfum. Les chimistes n'ont jamais pesé un parfum, et on le respire cependant ! Il arrive même qu'il grise.

Cela dura deux mois ou à peu près. Janvier s'écoula, puis février. Avec mars les jours grandirent. Nanette commençait

d'ouvrir parfois la fenêtre. Quelquefois aussi, le soleil daignait entrer dans la cuisine. Rien d'ailleurs ne se modifiait dans la maison. Elle demeurait muette, accablée, hypocrite. Elle avait l'air d'un banquier marron qui escroque dans une soirée mondaine l'estime des honnêtes gens. Pour le passant qui la contemplait du parvis Saint-Michel, elle continuait d'être le modèle des maisons décentes : pour nous seuls, les habitans, elle abritait une situation monstrueuse, mais que rien ne devait trahir : le rang qu'on doit garder est le plus sûr des bâillons.

Admirez la vanité des sécurités humaines. Tandis que je me désespérais de la sorte, déjà le hasard suivait sa route. Je ne m'étais pas trompée, le fantôme préparait sa revanche et j'eus la certitude que celle-ci entrait auprès de nous, le vendredi 16 mars, c'est-à-dire le jour où Marcel Clerabault, se décidant enfin, descendit à la cuisine pour retrouver Mademoiselle qui l'y attendait, comme elle l'avait attendu chaque jour depuis bientôt six semaines...

Pour bien comprendre ce qui arriva, il est nécessaire de vous rappeler le décor et la position des meubles. C'est d'ailleurs assez simple.

Étant installée près de la fenêtre, j'avais en face de moi la porte qui conduit à la salle à manger, celle précisément par laquelle Marcel Clerabault allait entrer. A droite de cette porte est le placard formant, à l'angle des deux murs, un pan coupé triangulaire. Entre la porte et moi se trouvait enfin la table. Mademoiselle, assise de mon côté, me tournait le dos, mais, par-dessus son épaule, j'apercevais la moitié du livre de comptes ouvert devant elle, le bougeoir et l'encrier.

Je venais de sonner dix heures.

Mademoiselle, arrivée depuis longtemps déjà, n'avait pu jusque-là se résoudre à toucher à ses comptes. Ayant suivi mes coups, elle estima sans doute que cette soirée serait pareille aux autres et qu'il était inutile de prolonger la veille. Elle prit donc la plume et se mit à écrire. Il suffisait au surplus de voir sa hâte à tracer les lignes pour comprendre combien cette besogne lui paraissait fastidieuse.

J'oublie de mentionner que le livre qui lui servait était de grand format. Ses comptes, d'autre part, étant fort courts, il en résultait qu'une page pouvait en contenir plusieurs. J'en voyais

ainsi trois sur la page de gauche. La fin du dernier occupait le sommet de la page de droite.

Mademoiselle, donc, était en train d'écrire quand je la vis s'arrêter subitement. Plus habile que moi, elle avait entendu marcher dans la chambre du haut. Un instant elle demeura la main levée, guettant de toute son âme ce bruit imperceptible et qui retentissait en elle comme une fanfare inespérée. Cela dura quelques secondes à peine; déjà la porte s'ouvrait en face de moi : Marcel Clerabault venait de paraître.

Était-ce bien lui? Je ne le reconnus pas tout d'abord. Épaissi, les épaules engoncées dans une vieille redingote, il semblait un commerçant au lendemain de sa déclaration de faillite. Il en avait le regard incertain, l'air soupçonneux, ce je ne sais quoi de crasseux qui s'abat sur les déclassés, alors qu'ils portent encore leurs vêtemens des temps heureux. Il était descendu sans lumière. On devinait qu'il recherchait maintenant la nuit. Même la triste clarté qui régnait ici suffit pour le gêner, et ce fut son premier geste de porter les mains devant ses yeux, comme pour prolonger les ténèbres d'où il venait. Puis il approcha de la table et s'assit lourdement, sans même jeter un regard sur Mademoiselle. Une fois affalé seulement, il s'aperçut qu'elle avait quitté sa place pour venir à sa rencontre.

— Eh bien ? dit-il, que faites-vous ? reprenez votre chaise. Vous voyez bien que j'ai à vous parler.

Frappée par son accent étrange, Mademoiselle murmura doucement :

— Vous me permettrez bien pourtant de vous dire quelle joie vous me faites en descendant ici !

Il eut un haussement d'épaules :

— Je vous en prie, asseyez-vous et, si vous êtes heureuse, gardez pour vous ce bonheur inutile.

— Mon Dieu ! répliqua Mademoiselle, il y a si longtemps que j'espérais ce moment !

Il l'arrêta de nouveau :

— Mais asseyez-vous donc ! et contentez-vous de m'écouter !

Il parlait avec effort, comme s'il soulevait un fardeau.

— Vous voyez que j'obéis, dit encore Mademoiselle sur un ton suppliant.

Et elle revint à la table. Dans sa hâte à se lever, elle n'avait même pas songé à lâcher sa plume. Avant de s'installer, elle la

déposa soigneusement sur le bec de l'encrier pour éviter de salir le bois ; puis, sans toucher au cahier de comptes qui resta ouvert, elle prit son attitude coutumière, les coudes appuyés, le menton sur ses mains croisées. Comme je l'ai expliqué, elle me tournait le dos et je ne pouvais apercevoir son visage, mais à la seule tension des épaules, à l'immobilité du buste, je pressentais ce qu'il pouvait exprimer ! Minute divine ! Quelle que fût la rudesse de cet homme, il était là ! Une fois de plus, il revenait, écrasé par la vie, mais qu'importait cette diminution passagère ? N'était-ce pas au contraire une chance ? Malheureux à ce point, il trouverait doux d'accepter ce qu'heureux il avait dédaigné...

— Maintenant, reprit-elle à mi-voix, vous pouvez parler. En quoi puis-je vous être utile ?

Marcel Clerabault avança la main vers le bougeoir qui était placé entre eux :

— Cette lumière...

— Voulez-vous que je la mette ailleurs ?

— Laissez...

Il avait pris le bougeoir, le poussait de côté, mais pas au hasard. On aurait dit qu'il tâtonnait pour lui trouver la place convenable. Et soudain je compris que ce qu'il cherchait avant tout, c'était de mettre les traits de Mademoiselle en pleine clarté, de telle sorte qu'aucun de leurs mouvemens ne pût désormais lui échapper. Du même coup, je sentis la nuit se peupler. Il me sembla que le fantôme de Mme Rose dirigeait cette main tremblante.

— La veille du départ de Mme Morcins, j'ai trouvé devant ma porte une lettre... une lettre qui lui appartenait et qu'elle avait perdue, reprit Marcel Clerabault d'une voix blanche.

Au nom de la cousine Rose, à ce nom que j'entendais prononcer pour la première fois depuis deux mois, Mademoiselle ne frémit pas. S'attendait-elle à ce début ? C'était possible.

Marcel Clerabault poursuivit :

— J'ai cru longtemps, du moins, qu'elle l'avait perdue. Depuis lors, j'y ai beaucoup réfléchi. Aujourd'hui, il me paraît singulier que ce soit elle qui, par inadvertance, l'ait laissée tomber ce jour-là, et précisément à cet endroit.

Il s'arrêta. Ses mots devenaient de plus en plus pesans. En même temps, il regardait fixement Mademoiselle, quoique sans insistance apparente.

Toujours impassible, Mademoiselle sentit qu'elle devait parler. Il fallait, sous peine de fortifier un soupçon qu'elle pressentait déjà, il fallait qu'elle dît quelque chose, n'importe quoi : et ce fut la phrase la plus naturelle, la plus simple, qui vint à ses lèvres en guise de réponse :

— Mme Morcins était très étourdie...

Marcel Clerabault se recueillit et reprit, sans cesser de fixer son regard sur Mademoiselle :

— Étourdie ?... en effet, je me le suis répété souvent pour expliquer cette aventure inexplicable... Cette fois cependant, l'étourderie me paraît une cause à écarter. Supposons un instant qu'elle portât la lettre sur elle : où l'aurait-elle placée ? dans sa poche. Vous me direz que précisément une poche est l'endroit qui se prête le mieux à ce genre d'accident. On y met aussi son mouchoir, sa bourse, et il suffit qu'en retirant l'un de ces objets, on accroche par mégarde le papier qui est auprès, pour perdre celui-ci. Seulement, dans le cas présent, il y a une difficulté à laquelle je n'ai songé que plus tard : Mme Morcins ne mettait jamais rien dans sa poche. Elle tenait toujours son mouchoir à la main et ne portait pas d'argent sur elle. Je me rappelle même lui en avoir fait des reproches.

Les yeux de Marcel Clerabault errèrent une seconde autour de la pièce. Je les sentis passer sur moi sans qu'ils s'arrêtassent. Ils exprimaient une incroyable lassitude.

— Alors ? dit enfin Mademoiselle.

— Alors, répéta Marcel Clerabault, je me demande si ce ne serait pas vous, par hasard, qui auriez apporté la lettre là où je l'ai trouvée...

En même temps, tels des oiseaux de proie, ses yeux fondirent sur elle. Aigus, luisans, ils la fouillaient jusqu'à l'âme.

Je vis Mademoiselle réprimer un sursaut. Qui sait si, rapide comme l'éclair, l'idée ne lui vint pas d'avouer tout de suite ? Après tout, si elle avait trouvé cette lettre et pris ce détour pour avertir cet homme de la duperie dont il était victime, n'était-ce pas un acte légitime dont elle devait se montrer fière ? Avouer, c'était encore provoquer l'explication décisive que son cœur souhaitait... Mais elle eut peur et n'osa pas.

— Je ne comprends plus, dit-elle. Et d'abord, de quelle lettre parlez-vous ?

A mesure que les yeux de Marcel Clerabault s'obstinaient à

fouiller le visage énigmatique, le mur auquel ils se heurtaient semblait devenir plus épais. Il fit un geste découragé :

— Dire que si vous mentiez, vous auriez le même regard !

Hardiment, Mademoiselle redressa la tête :

— Pour mentir, il faudrait savoir ce dont il est question.

Il haussa les épaules :

— La femme ment toujours...

— Je vous jure...

— De grâce, à quoi bon ?

Clairement elle sentit qu'il ne la croyait pas. Or il semble que, précisément lorsqu'on ment, ce soit l'heure où l'on s'irrite le plus de n'être pas cru.

— Soit. Admettons que je mens. Je sais ce qu'est cette lettre; je sais qui l'a jetée devant votre porte. Encore, pour mentir, faudrait-il avoir un motif : lequel ?

Elle eut un rire nerveux :

— Serait-ce par hasard le plaisir de vous voir souffrir ? Car vous souffrez... Oh ! ne niez pas !... vous souffrez de je ne sais quel chagrin qui vous dévore, dont vous ne parlez pas, et qui vous suit sans trêve. C'est pis qu'à la mort de votre femme. J'ai beau ne jamais vous parler, m'efforcer d'être comme si j'étais absente, croyez-vous que je l'ignore ?

Il l'interrompit :

— Cela ne regarde que moi.

— Vraiment ? Cela ne regarde que vous ? Vous avez la mémoire courte ! Alors pour quoi comptez-vous mon chagrin de vous voir ainsi abattu par je ne sais quelles pensées, — de ces pensées à coup sûr qui ne viennent que lorsque la raison s'égare, car si l'on raisonnait, elles ne résisteraient pas à l'examen ! Je sais très bien que je n'existe pas pour vous. Cependant, avez-vous cru pour cela que je cesse de m'occuper de vous ? Ainsi, depuis deux mois je me consume au contact d'une douleur que j'ignore, je donnerais ma vie pour la supprimer, il suffirait d'un mot pour la calmer et, ce mot, je ne le dirais pas ! J'aimerais mieux mentir !

Elle parlait d'une voix cinglante. La pensée ne l'effleurait pas qu'après son premier crime elle en commettait un second en s'acharnant sur la morte sans nécessité, par dilettantisme.

Harassé, Marcel Clerabault baissa les yeux :

— Soit, je vous crois... je vous crois...

La croyait-il vraiment ? Elle continuait d'en douter. Elle avait l'intuition d'un obstacle invisible dressé devant elle. Disparue, la cousine Rose allait-elle devenir plus dangereuse que présente ? Elle reprit, agressive :

— Vous l'affirmez, mais c'est mon tour de me demander qui ment ici ? Ah ! quand aurez-vous cessé de vous défier de moi ? Voici deux mois, vous dis-je, que je vous vois victime de scrupules imbéciles, et deux mois que je n'ose pas... oui, que je n'ose pas vous contraindre à parler. Comprenez-vous ? Depuis deux mois, je devine... je sens qu'il suffirait d'exprimer tout haut votre cauchemar pour le faire évanouir, et je me tais ! Enfin, ce soir, vous êtes là. Rassurez-vous ! il ne sera pas dit que vous êtes venu pour rien. Qu'y a-t-il, voyons ? Quelle chose s'est passée, qui menace d'emporter votre raison ? On ne se laisse pas anéantir par des chimères !

Marcel Clerabault jeta un cri sourd :

— Des chimères !

— Allons donc ! Regardons les choses en face. Croyez-vous que je ne devine pas ? Vous avez parlé d'une lettre trouvée à votre porte. Cette lettre, bien que je ne la connaisse pas, je me doute de ce qu'elle contenait, puisque, après l'avoir lue, vous avez invité Mme Morcins à quitter la maison. Cette femme vous dupait, vous l'avez chassée... Et après ? Était-ce juste ou non ? Fallait-il la supplier de continuer chez vous ce qu'elle avait commencé chez son mari ?

Une colère vibrait dans son accent. On sentait que cette fois c'était moins aux pensées de Marcel Clerabault qu'elle jetait l'anathème qu'à d'autres s'élevant au fond d'elle-même.

Elle poursuivit, s'exaltant :

— Trêve de lâcheté : le voilà, votre crime ! Vous avez obligé cette femme à loger à l'hôtel de la Cloche. Il y a de quoi, vraiment, faire le remords de toute une vie !

Le regard de Marcel Clerabault vacilla :

— Mais... après... fit-il d'une voix sans timbre.

— Après ? Elle a voulu se tuer, elle y a réussi : c'est son affaire. Ni vous ni moi n'y étions pour rien !

Farouche, Marcel Clerabault se leva :

— Vous vous trompez : c'est moi qui l'ai tuée !

— Vous !

Mademoiselle eut un éclat de rire strident.

— Alors, à distance? car autant qu'il m'en souvient, ce jour-là, vous n'êtes pas sorti.

— Je suis sorti.

— Quand?

— A six heures du matin, dès que j'ai trouvé la lettre.

— Et vous avez été...

— Chez Tiphaine, exiger qu'on lui retirât l'enfant!

A demi dressée, Mademoiselle jeta :

— Vous avez fait cela!

— Vous voyez bien que je suis l'assassin responsable! fit Marcel Clerabault retombant sur sa chaise.

— Ah! non! pas vous!

Éperdue, Mademoiselle avait jeté les bras en avant, comme pour écarter une vision.

— Qui, alors? dit Marcel Clerabault.

— Tiphaine aurait condamné sans cela!

— Non!

— Comment le savez-vous? Vous flattez-vous d'être descendu dans la conscience de ce juge? Qui sait si avant de voir la lettre...

— Il ne l'a pas vue : je l'ai gardée.

— Vous l'avez gardée et vous dites...

— Oui, je dis que je suis l'assassin.

Il y eut un arrêt. Marcel Clerabault avait baissé la tête. On entendait leurs respirations oppressées par l'effroi.

— Ce n'est rien encore, murmura enfin Marcel Clerabault dans un souffle, aujourd'hui j'ai peur d'avoir été injuste!

— La lettre ne suffit plus pour vous convaincre?

— Je doute,... ou plutôt, non, je suis sûr qu'elle était innocente!

Mademoiselle frémit :

— Pourquoi ne pas prétendre aussi que la lettre était fausse?

— Même, chez Tiphaine, j'ai douté!

Mademoiselle frémit encore :

— Serait-ce lui par hasard qui vous aurait suggéré des scrupules?

La voix de Marcel Clerabault s'assourdit de plus en plus :

— Peut-être... Est-ce qu'on sait?... Au début, quand je lui ai dit : « Elle a un amant, je le connais, j'ai les preuves, » il a commencé par hausser les épaules. Quand j'ai poursuivi :

« Vous savez quel il est, vous le savez mieux que personne! » j'ai vu qu'il me croyait devenu fou. Puis j'ajoute : « Reconnaissez-vous son écriture? » il ne m'a pas laissé achever, il a blêmi, puis ricané : « Regardez mieux, mon cher : on se trompe quelquefois de correspondant et celui qui reçoit n'est pas toujours celui auquel le poulet fut destiné! »

— Vous parlez par énigmes, interrompit Mademoiselle.

— En effet, cela ne vous regarde pas, dit brusquement Marcel Clerabault comme s'il s'éveillait d'un songe et il se leva.

— Attendez! dit Mademoiselle.

Elle avait eu peur qu'il ne partît ainsi. S'il s'en allait, elle était certaine qu'il ne reviendrait jamais.

— Quoi encore?

Elle le considéra une seconde :

— Comme vous l'aimez toujours!

— C'est possible, fit-il du même ton sourd.

— Si vous l'aimiez un peu moins, vous n'auriez aucun doute.

— Je douterais encore. Il y a autre chose... que vous saurez plus tard... ou jamais. Bonsoir.

Il se dirigeait cette fois vers la porte. Se levant, Mademoiselle courut le rejoindre.

— Vous reverrai-je au moins?

Il ne l'écoutait déjà plus : il continuait de s'éloigner, pareil à un automate, et je crus, comme Mademoiselle, que tout était fini, quand brusquement il se retourna :

— Nierez-vous en tout cas qu'ici même, au Jour de l'an, je crois, vous l'ayez menacée?

Désarçonnée par le regard aigu qui de nouveau la scrutait, Mademoiselle balbutia :

— C'est elle qui vous a raconté cette histoire?

Marcel Clerabault fit un geste de colère :

— Peu importe comment cela m'est venu : je le sais.

Mademoiselle baissa la tête.

— En effet... j'avoue...

Il eut un mouvement farouche :

— Que lui avez-vous dit?

— Mais... rien ou presque rien... ce que je vous avais dit, à vous, une demi-heure auparavant.

— Vous vous êtes permis...

— Je ne le nie pas.

— De quel droit avez-vous fait cela ? De quel droit ?

Sa voix sonnait furieuse. En même temps, il avançait vers Mademoiselle, ayant l'air de foncer sur un ennemi. A mesure, Mademoiselle reculait. Ils avaient fait ainsi le tour de la table, si bien qu'à ce moment, Marcel Clerabault était venu à l'ancienne place de Mademoiselle. C'était lui maintenant dont je n'apercevais plus que le dos, elle qui se trouvait en face de moi.

Je vis les yeux de Mademoiselle s'enflammer : debout, elle appuya les deux poings sur la table et martelant les syllabes :

— De quel droit ? Du seul que vous ne puissiez pas me retirer parce qu'il est mon bien et que, dussiez-vous me chasser, je l'emporterais avec moi. Oui, j'ai fait cela ! J'ai eu le courage que vous n'aviez pas. Parfaitement ! j'ai osé lui dire que sa présence ici menaçait de vous nuire, que vous aviez été trop souvent victime de vos idées larges pour qu'elle continuât d'abuser d'une hospitalité qu'elle imposait. Et comme elle aussi voulait savoir de quel droit je me permettais de parler, j'ai répondu sans hésiter : « Parce que je l'aime ! »

Un cri tenta de l'interrompre, mais elle ne s'arrêta pas.

— Oh ! ce n'est pas ce que vous imaginez ! je ne demande à être ni votre femme, ni votre maîtresse, je ne demande rien, pas même d'être auprès de vous si vous ne le voulez pas ; mais vous n'empêcherez pas que cela soit et que tout mon être vous appartienne ! Insultez-moi, battez-moi, jetez-moi à la rue : qu'importe ! je l'ai dit, je vous aime ! je vous ai toujours aimé ! je vous aime à la façon du pauvre qui regarde un festin derrière une vitre, comme une femme qui sait bien qu'elle aime dans le vide et que son amour demeure une dérision ; mais je vous aime et vous n'y pouvez rien : vous me tueriez sur place que mon cœur continuerait !

Revenu à lui sous le flot de cette parole ardente, Marcel Clerabault ne tentait plus d'interrompre, et moi je contemplais Mademoiselle. Cette minute la payait au centuple du passé souffert, de son crime d'hier, des affres de demain. Enfin ! elle avait donc jeté son amour à la face de cet homme ! Dire qu'elle avait gémi jadis parce qu'une parole ne s'efface pas : grâce au ciel, celle-là non plus ne pourrait plus s'effacer ! Et elle leva les yeux vers moi, des yeux qui célébraient la revanche : « Te souviens-tu ? semblaient-ils me crier, elle m'avait menacée de le lui

dire. Hé bien ! c'est moi aujourd'hui qui viens de m'en charger ! »

— Mon Dieu ! Noémi, murmura Marcel Clerabault du même ton las qu'au début, je ne vous en demandais pas tant !

Accablé, il se laissa tomber ensuite sur la chaise qu'occupait au début Mademoiselle, et le silence recommença. Leurs âmes harassées avaient besoin de repos : ils haletaient comme des coureurs.

Mademoiselle avait baissé la tête. Après l'exaltation du triomphe, elle doutait presque qu'il l'eût écoutée, tant elle sentait de distance entre eux, même après cela ! Marcel Clerabault, lui, regardait machinalement le cahier de comptes désormais ouvert devant lui. Il le regardait, comme on fait quand la pensée est ailleurs, sans rien lire. Cela lui produisait uniquement l'effet d'une tache. Il aurait examiné de pareille manière un journal ou tout autre objet placé à cet endroit.

Soudain je devinai à un léger mouvement d'épaules que son attention venait de se fixer. J'eus en même temps la sensation qu'une chose formidable survenait, qui allait tout orienter.

— Tiens, dit-il, vous avez donc changé d'encre ?

Il avait posé la question d'une voix indifférente. Aux minutes fatales, les hommes sont aveugles. Mademoiselle, trop préoccupée d'elle-même pour interpréter des nuances, ne vit là qu'une demande faite pour éviter un mutisme gênant.

— Non, dit-elle, pourquoi ?

Marcel Clerabault fixait toujours la dernière page où figuraient, l'un au-dessous de l'autre, la fin d'un compte ancien et le début du compte de la journée. Le premier en effet semblait tracé avec de l'encre noire, le second avec de l'encre grise.

— Pour rien, fit-il : on voit bien que, grâce à la chimie, tous les produits sont frelatés. Voyez comme cette encre noircit avec le temps.

Mademoiselle haussa les épaules :

— C'est sans doute la chaleur qui l'altère.

— Où mettiez-vous ce cahier ?

— Mais, là... dans ce placard.

— En effet,... ce doit être la chaleur...

Et Marcel Clerabault se tourna vers moi. Je m'aperçus que son sourire était revenu.

— Onze heures et quart... comme il est tard !

Il ferma le cahier d'un coup sec :

— Allons nous coucher. Je vous prierai de m'éclairer, car je suis venu sans lumière.

Muette, Noémi remit dans le placard la plume, l'encrier, le livre de comptes, et revint prendre le bougeoir.

— Allons ! dit encore Marcel Clerabault.

Il trébuchait comme un ivrogne, mais sa voix ne tremblait plus. Ils arrivèrent à la porte.

— Passez, dit Mademoiselle.

Puis je demeurai dans la nuit noire. J'écoutais. J'étais sûre que Marcel Clerabault allait revenir. J'en étais sûre parce que cette façon brusque d'arrêter l'entretien aurait suffi à le prouver. J'en étais sûre encore parce que, lorsque Mademoiselle lui avait montré le placard, il avait jeté sur celui-ci un tel regard que, pour y fouiller à son aise, il ne devait pas remettre au lendemain.

Je ne restai seule qu'un quart d'heure. Mademoiselle venait à peine de rentrer chez elle que le pas de Marcel Clerabault glissa dans le couloir et qu'il rentra, toujours sans lumière. Allant à la fenêtre, il colla sa tête à une vitre et attendit.

Il demeura ainsi très longtemps. Évidemment il surveillait le coucher de Mademoiselle, voulait être bien sûr qu'elle se fût endormie. C'était un homme patient.

Quand la lumière de Mademoiselle s'éteignit, il eut un soupir de satisfaction, mais continua de ne pas bouger.

Cela se prolongea jusqu'à une heure ! On aurait cru qu'il dormait là. Il ne dormait pas, il vivait la plus atroce des agonies, mais il avait pensé que Mademoiselle pourrait tarder à s'endormir et, calculant ce délai nécessaire, poursuivait sa veille muette. Quand j'eus sonné enfin, il quitta la fenêtre, battit le briquet, alluma une chandelle qu'il avait apportée. Je le vis ensuite aller au placard, en tirer le livre de comptes, le jeter sur la table et alors — alors, seulement, — je compris quelle était cette chose formidable que j'avais soupçonnée : à côté du cahier ouvert, il venait de placer une lettre et *comparait !*

Évocation poignante : est-ce le crime qui ressuscite? A la même place que Mademoiselle, Marcel Clerabault qui tient la lettre : comme Mademoiselle encore, Marcel Clerabault ne lisant pas un texte qu'il sait par cœur, mais hypnotisé par la date et dans cette date ne regardant, lui aussi, qu'un trait imperceptible ajouté sous un chiffre !...

Ah! Mademoiselle avait bien tout prévu, excepté ce rien : un changement dans la couleur de l'encre! C'était donc ce rien dont Marcel Clerabault avait dit tout à l'heure : « Il y a autre chose... que vous saurez plus tard ou jamais, » ce rien qui allait faire la lumière! Allons! ma sonnerie pouvait chanter : Marcel Clerabault tenait la route!

Il comparait... Hélas! comparaison plus propre à l'égarer qu'à le conduire. Il tenait la route, vous ai-je dit, mais pas plus. En vain, gardant la lettre au bout des doigts tremblans, contemplait-il tour à tour l'encre noire du cahier et ce jambage sombre venu au bas du chiffre 2 : obstinément, les deux tons différaient.

Têtu, il posa la lettre à même le cahier, accola les deux taches, recommença sur chaque page : toujours la différence demeurait, à cause du mélange d'eau fait jadis par Mademoiselle. Quand il eut épuisé le cahier, il ferma celui-ci. Une rage froide crispait son visage bouffi :

— Et pourtant, murmura-t-il, je dois trouver!

Une exclamation de colère suivit :

— Garce! j'aurai son secret!

Puis il mit sa tête dans ses mains et réfléchit.

Je battais, maintenant, éperdue de joie. Ainsi, pendant des semaines, j'avais cru l'acte abominable enterré dans l'oubli : je m'étais figuré garder, seule avec Nanette, la mémoire de la morte et j'oubliais cet homme! Le cri de Mademoiselle était le vrai : comme il l'aimait toujours! Il l'aimait au point d'avoir cru tout de suite à la trahison et d'en douter dès le lendemain, — trop tard! Il l'aimait au point de la vouloir innocente, dût-il en mourir de remords. Il l'aimait comme on aime la chimère qu'on a détruite. En vérité, je vous jure qu'à cette minute, Clerabault me sembla magnifique. J'avais oublié son aspect ridicule, cet air sournois, sa rudesse égoïste, même l'acte lâche qui lui avait permis d'assurer la condamnation de la cousine Rose : il n'y avait plus là qu'un justicier martyr de sa propre justice et qui désespérément exigeait la lumière.

Il continuait de réfléchir.

Évidemment l'idée d'un faux, englobant non seulement la date, mais le texte entier, lui était revenue. Mais quelles preuves? Tout, au contraire, militait contre une telle hypothèse. Cet accident même, remarqué dans la date, semblait authentiquer la pièce...

Soudain, il se leva, prit le flambeau et marcha vers le placard. Il ignorait ce qu'il pourrait y trouver; il était convaincu qu'il n'y trouverait rien : n'importe, il avait décidé de le fouiller. Qui sait si le hasard ne lui livrerait pas, à défaut de certitude, un indice, moins que cela : l'assurance que la piste restait possible...

Ayant ouvert les deux battans, il monta sur une chaise et, toujours le bougeoir à la main, entama les recherches par le rayon supérieur. Il s'aperçut presque aussitôt que les deux mains lui seraient nécessaires; sans hésiter encore, il introduisit le bougeoir à l'intérieur et le déposa sur le rayon.

Ensuite, il commença.

Il n'y avait là que de vieux journaux, des sacs en papier, et un fouillis poussiéreux de choses jamais touchées. Si Mademoiselle n'avait déclaré qu'elle mettait là ses cahiers, Marcel Clerabault n'aurait pas songé sans doute à remuer cette place : à cette heure, et précisément parce qu'il s'agissait d'un fatras, il avait résolu de n'en pas omettre une parcelle. Plutôt que d'y renoncer, il aurait sacrifié toutes les nuits de la semaine.

Son travail durait depuis vingt minutes environ quand je remarquai de la fumée. Je songeai d'abord : « C'est la chandelle qui a besoin d'être mouchée. » Cette fumée était d'ailleurs sans odeur et si légère que Marcel Clerabault ne l'apercevait pas. Peu à peu, cependant, elle devint plus dense. J'eus peur. Avec une lumière ainsi placée sans souci de la hauteur disponible, qui sait si la boiserie n'allait pas prendre feu? Marcel Clerabault n'y faisait toujours pas attention.

Subitement une lueur violente éclaira le placard. Que se passa-t-il ensuite? Je n'eus pas le loisir de m'en rendre un compte exact. Tiré de sa sécurité, Marcel Clerabault venait d'avancer la tête à l'intérieur, puis tout à coup sautait à bas de la chaise, un paquet en flammes dans les mains, jetait celui-ci sur le carreau, le piétinait, enfin le ramassait...

Quand je revins à moi, il était debout au milieu de la cuisine et retournait en tous sens ce paquet à demi calciné que retenait encore une ficelle bleue : le destin était venu, une chandelle léchant par hasard des papiers placés au-dessus d'elle avait suffi, Marcel Clerabault tenait les lettres de Tiphaine!

Avez-vous observé comme, après avoir cherché passionnément, la curiosité cesse brutalement, au moment où l'on

trouve? A coup sûr, Marcel Clerabault savait déjà qu'il était inutile de chercher encore et durant une seconde, — oh! une seconde seulement, — regretta peut-être d'avoir trouvé. Sans hâte, ayant dénoué la ficelle, il inspecta sa prise.

Un côté du paquet était intact. L'autre en revanche placé du côté de la flamme avait été presque entièrement consumé. Ainsi l'enveloppe ne cachait plus complètement le contenu : entre ses bords carbonisés, des papiers passaient.

A leur vue, Marcel Clerabault ne put retenir un cri sourd, bientôt suivi d'un autre, car sur le premier feuillet visible, des traits d'essai étaient marqués, tout pareils, ceux-là, au jambage noir de la date. Blême, il murmura :

— Enfin!

Était-ce la joie de savoir la bien-aimée innocente, ou un cri de policier qui met la barre finale à son enquête? A cette minute tragique, j'observais mal. Je n'apercevais plus que cette répétition du crime : même décor, presque mêmes gestes; après la lettre, le paquet... nous remontions dans le temps, pas à pas.

Cependant Marcel Clerabault ne bougeait plus. On eût dit qu'à l'idée de parcourir ces feuillets devenus ses prisonniers, il devinait de quel prix il allait payer sa découverte. Une telle émotion le secouait que, sur la table, l'ombre projetée par sa main avait l'air de faire des bonds. J'en eus pitié : mais il n'était plus temps : surmontant cette suprême hésitation, déjà il venait de vider l'enveloppe, et une à une prenait les lettres en main...

Rien ne parut d'abord sur son visage. Il ressemblait à un spectre. Il ne lisait pas, d'ailleurs : simplement il reconnaissait l'écriture et se disait : « La lettre n'est pas un faux : il y en a une série. Serait-ce vrai? » Une fois de plus, la vérité, comme une eau mouvante, menaçait de lui échapper.

Ensuite, il voulut regarder les dates. Il était possible, n'est-ce pas? que ces lettres fussent des lettres dérobées à Tiphaine, et que, profitant d'une similitude de nom, le faussaire se fût contenté de maquiller les en-têtes. Vous voyez comme, inlassablement, il revenait à cette vérité toujours fuyante! Misère! toutes les dates avaient disparu, car toutes s'étaient trouvées du côté de la flamme.

Alors, toujours impassible, il entama la lecture...

Jusqu'à ce moment, il avait été blême : cette fois, il devint

couleur de terre. J'aurais pu croire que, morte, sa chair allait se décomposer sous mes yeux. Tout à coup l'intuition lui venait que cette Rose dont l'amant s'enorgueillissait avait été peut-être Rose Clerabault.

Enfin, une sorte de halètement rauque. Je devine. Le nom du mari, — son nom, — est écrit en toutes lettres. Il a vu juste : il ne s'agit plus de Rose Morcins, mais de l'autre...

Cependant il est possible encore que ce ne soit pas. Tiphaine était son ami. Pourquoi se serait-il privé de le nommer dans une correspondance avec sa maîtresse? Plus le cercle des hypothèses se rétrécit, plus la raison des hommes imagine de raisons pour échapper.

Et je regarde Marcel Clerabault. Non, les lettres n'ont pas fait la lumière; elles n'ont rien éclairci, ni le crime qu'il soupçonne, ni le passé dont il doute désormais. Elles n'ont apporté qu'un surcroît de supplice. Voici que, pour défendre la cousine Rose, une autre Rose s'est levée et le menace... Ah! savoir pour qui étaient ces lettres et comment elles sont là! Savoir s'il n'a pas été seulement le mari dédaigné, mais un grotesque dont on profane le foyer! Savoir, des deux grands amours de sa vie, lequel l'a le plus trahi! Mais comment? Par qui?

Soudain un nom siffle entre ses dents :

— Nanette!...

Laissant là les papiers, il s'élança comme un fou.

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

LA VILLE ET LA COUR

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE [1]

EXTRAITS DU JOURNAL

DU COMTE RODOLPHE APPONYI

III [2]

ANNÉE 1834

---

28 janvier. — On n'a aucune idée de ce qu'est Paris en ce moment; c'est une folie qui s'est emparée de tout le monde; c'est une rage de s'amuser. On court du matin au soir, on se dispute les jours, ce sont des bals à n'en pas finir; je n'ai pas encore eu le temps de me reposer de mon voyage (3). Quelle vie que d'être toujours pressé, de n'avoir jamais une minute pour soi! Je regrette véritablement Vienne sous ce rapport; on y a au moins le temps de voir les personnes qu'on aime; ici, on tourbillonne.

A la Cour, il y a des fêtes superbes, une ou deux par semaine. Le Roi et la famille royale m'ont reçu on ne peut mieux. Le Roi m'a rendu attentif à tous les embellissemens qu'il a fait faire depuis mon absence; je lui ai dit ce que j'en pense, c'est-à-dire

(1) *Copyright by* Ernest Daudet.

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 octobre 1912 et des 1er et 15 mai 1913.

(3) Le comte Rodolphe, qu'un voyage en Espagne et un long séjour en Autriche et en Hongrie avaient tenu éloigné de Paris pendant la plus grande partie de l'année 1833, venait d'y rentrer.

que je trouvais l'escalier et la salle des Maréchaux, décorés comme ils sont, admirablement beaux.

— Vous me faites, comte Rodolphe, me dit le Roi, un véritable plaisir en vous exprimant de cette manière, car je tiens beaucoup à votre opinion, vous qui avez vu de si belles choses et qui avez si bon goût.

Le Duc d'Orléans n'a pas assisté à ce premier bal, qui eut lieu le lendemain de mon arrivée ; il venait de partir pour Bruxelles. A son retour, il est venu chez nous ; il était à notre bal de samedi dernier. Il a été, ce jour-là, on ne peut plus aimable pour nous tous et surtout pour moi. J'étais à causer avec Mme de Valençay lorsqu'il m'accosta et me dit :

— J'ai un conseil à vous demander, comte Rodolphe ; mais je veux que vous me parliez franchement. Je voudrais engager Mlle de Béthune à danser avec moi ; je n'ose pas, dans la crainte que cela ne lui soit désagréable.

— Il me semble, dis-je au Duc, que Monseigneur ne rend pas justice, dans ce moment, aux nobles dames du faubourg Saint-Germain et nommément à Mlle de Béthune, qui sera, je n'en doute pas, charmée de valser avec Votre Altesse Royale.

— Le croyez-vous? Est-ce vraiment votre pensée, comte? Espérez-vous que Mlle de Béthune voudra oublier, pendant une valse, la politique et les opinions qui nous séparent?

— Je n'en ai aucun doute, et je suis persuadé que Monseigneur pense de même et qu'il ne fait semblant d'en douter que pour rire un peu aux dépens de ces dames.

— Non, je vous assure que non, je crains positivement de ne pas être bien reçu.

— Ne craignez rien, lui dit Mme de Valençay : du courage, monseigneur ! ce n'est que le premier pas qui coûte.

Cependant, j'ai quitté le bras de la Duchesse pour prévenir la princesse Léonie, afin qu'elle ne fût pas prise à l'improviste et que, dans sa frayeur, elle ne fît, par embarras, quelque chose qui ne serait pas tout à fait bien. Effectivement, ma nouvelle la surprit un peu ; mais elle dit, cependant, qu'elle serait charmée de danser avec le Duc d'Orléans, puisqu'il restait toujours un prince du sang, malgré tous les événemens passés, et qu'elle était assez bien élevée pour savoir ce qu'elle lui devait à ce titre. J'ai rapporté cette réponse à Mme de Valençay, qui parlait encore au prince sur le même sujet sans pouvoir le décider.

— Maintenant, monseigneur, il n'y a plus moyen pour vous de reculer, lui a-t-elle dit. Mlle de Béthune a été prévenue par le comte Rodolphe et elle lui a dit qu'elle serait charmée de valser avec vous.

Alors, le Duc se tourna de mon côté et me dit :

— Puisque vous m'avez préparé si bien la voie, je n'ai qu'à la suivre.

Et il alla inviter Mlle de Béthune; celle-ci non seulement accepta l'invitation du prince, mais de plus elle a été parfaitement aimable avec lui.

Le lendemain, il y a eu bal dans son appartement aux Tuileries : c'est celui que Madame avait occupé avant la révolution de Juillet. Depuis cette époque, je n'y étais plus venu. De revoir ces salles, de m'y trouver dansant et de voir arriver Louis-Philippe, après que les huissiers eurent frappé avec leur canne en prononçant à haute voix ces mots : « le Roi! » tout cela m'a fait un singulier effet. Il me semblait impossible de ne point rencontrer Madame dans cet appartement, de ne pas danser avec elle, de ne pas la voir courir d'une chambre à l'autre, puis sauter, puis rire et danser avec le Duc de Chartres et faire les honneurs de son bal en soignant son oncle et sa tante d'Orléans et ses cousines, les princesses Louise et Marie. Je la voyais entourée de ces princesses, recevant leurs remerciemens pour telle ou telle robe, telle ou telle autre parure qu'elle avait l'habitude de leur offrir le matin du jour où il y avait bal chez elle. Quel changement! Le Duc d'Orléans va à la rencontre de sa mère : c'est la Reine! on annonce le Roi : c'est Louis-Philippe! C'est donc une autre Cour; c'est une autre société, et pourtant l'on danse de même; c'est la même gaîté parfois de commande, c'est le même langage de cour, c'est la même vanité si désireuse de rencontrer un regard des têtes couronnées.

Une seule chose a changé, l'ameublement. Le Duc d'Orléans a fait enlever les anciennes tentures pour les renouveler par de plus anciennes encore, mais plus magnifiques. Le Garde-meuble les a fournies, elles s'y sont reposées depuis Louis XIV. De même les étoffes dont les canapés et fauteuils et chaises sont recouverts; ce sont de lourds brocarts d'or tout raides à force d'y avoir employé de ce précieux métal; ce sont des velours écarlates tissus d'or; ce sont des satins brodés de toutes les couleurs, parsemés d'or et d'argent. Le reste correspond à toute

cette magnificence ; les parquets faits par des menuisiers de Bruxelles sont d'une beauté remarquable ; les meubles de Boule, les vases du Japon et autres qui ont orné les salons et boudoirs de Louis XIV, de Louis XV et enfin un bureau magnifique qui avait servi au malheureux roi Louis XVI ! Voici un vaste champ de réflexions.

Le Duc d'Orléans ne peut plus se voir dans la société qui l'entoure, et puisque celle qu'il voyait autrefois ne vient plus chez lui, il veut aller la chercher chez elle ; il veut la voir, il veut parler à ces dames, si ce n'est à la Cour au moins ailleurs ; c'est ce qui l'a engagé à danser avec Mlle de Béthune et je suis chargé de sonder les duchesses de Rauzan et de La Trémoïlle, afin de savoir si elles voudront suivre l'exemple de la princesse Léonie.

J'ai répondu que je voulais bien me charger de cette commission, mais que je croyais que, pour réussir, il ne fallait pas laisser le temps à ces dames de se voir et de discuter sur ma proposition, et que, par conséquent, je ne leur en parlerais qu'au moment même, ainsi que je l'avais fait avec Mlle de Béthune. On est tombé à ce sujet d'accord avec moi, et il ne s'agit maintenant que de décider en quel lieu le Duc d'Orléans pourra se rencontrer avec les dames du faubourg Saint-Germain.

30 janvier. — Hier, au bal de la Cour, j'ai parlé à M. de Rumigny du duel qui avait eu lieu le matin entre le général Bugeaud et M. Dulong, député de l'opposition. M. de Rumigny était un des témoins et semblait, le soir encore, assez ému de la scène qui s'était passée sous ses yeux. Le général Bugeaud s'était bien proposé de tuer son adversaire. L'un et l'autre des combattans tiraient fort bien au pistolet. Le général, qui était instruit de l'habileté de son adversaire, prit le parti de ne pas lui laisser le temps de tirer. Au signal donné par les témoins, il a avancé de cinq pas et, en même temps, a tiré et si bien que sa balle est entrée dans la tête de Dulong un pouce au-dessus de l'œil gauche. Celui-ci tomba sans proférer une parole. Quelques saignées appliquées aux deux bras le firent cependant revenir à lui pour quelques instans, mais, bientôt, il perdit de nouveau connaissance, et quoiqu'il ne fût pas mort encore à onze heures du soir, son état était tel que les médecins n'avaient aucun espoir de le sauver.

Les amis du gouvernement sont enchantés de la leçon que viennent de recevoir les députés républicains et il espère, non sans fondement, il me semble, qu'une autre fois, ces messieurs s'énonceront avec plus de mesure dans la Chambre. Bien des personnes croient qu'à l'occasion de l'enterrement de Dulong, il y aura du train; je ne le pense pas; le parti républicain n'est pas assez fort pour lutter à main armée contre le gouvernement.

31 janvier. — L'enterrement de Dulong s'est passé très tranquillement, grâce aux 30 000 hommes de troupes sous les armes et les canons braqués de tous les côtés. La lettre que Carrel a adressée à M. de Rumigny, en réponse à la sienne publiée dans les *Débats*, est épouvantable. Personne ne doute qu'elle aura pour suite un nouveau duel entre Carrel et le général de Rumigny. Mais ce dernier a quitté Paris pour se rendre aux élections dans le Maine. Le gouvernement espère qu'à son retour, tout sera oublié. En attendant, on rejette publiquement tout le blâme sur l'aide du camp du Roi; les journaux du gouvernement disent que M. de Rumigny avait oublié son devoir; qu'étant de semaine aux Tuileries, il n'aurait jamais dû accepter d'être témoin, les devoirs de son service lui défendant de quitter le château. On lui reproche encore d'avoir reçu aux Tuileries les autres témoins, d'avoir discuté là les conditions du duel, ce qui a pour effet de compromettre le Roi.

24 février. — Hier, dans les rues de Paris, la police a rossé tout le monde, tout ce qui lui tombait sous sa main. Les mouchards s'étant mis dans la foule, faisaient des croix avec de la craie blanche sur les habits de tous les crieurs; et les sergens de ville, qui en étaient instruits, poursuivaient ceux-ci en les rossant d'importance. Les sergens, la police, la troupe une fois lancée y ont pris goût, à ce qu'il paraît, et voilà qu'on battait, qu'on assommait des femmes et des enfans; c'est jusqu'à l'apothicaire du château qui, malgré ses protestations, a été tellement meurtri de coups qu'il est au lit pour plusieurs semaines.

Cependant, le peuple souverain avait déjà enfoncé la boutique d'un armurier sous le théâtre de l'Ambigu-Comique et se disposait à s'emparer des armes, lorsque la garde municipale est venue et l'a empêché de continuer. Le mannequin dont

parlent les journaux ressemblait à Louis-Philippe : la police s'en est emparée avant son supplice, car on allait le brûler au coin de la rue Neuve-Vivienne. Hélas! son sort n'a pas été meilleur; il n'a échappé aux flammes que pour être sabré par les dragons réunis à un piquet de service. Les sous-officiers lui ont à plusieurs reprises fourré l'épée dans le ventre jusqu'à la garde; on battait des mains, on riait comme de raison; on prétend même qu'on a distribué du vin et de l'argent à la troupe qui a bien voulu donner cette petite comédie.

Il y a tous les soirs un attroupement assez fort qui se forme à la Porte Saint-Martin. Dernièrement, en allant chez Mme Merlin, notre voiture et les autres qui ont dû passer au milieu du rassemblement pour arriver à ce concert ont été huées, et le comte de Calvière me dit qu'on l'avait menacé de dételer son cheval, sous prétexte qu'il écrasait le peuple souverain. Cette émeute, qui se répète tous les jours, reste, à quelques exclamations républicaines près, très tranquille. A minuit, arrivent les lanciers; à cette vue, la république prend la fuite à toutes jambes pour y revenir le lendemain.

Les chefs du parti républicain ont pris ce système d'émeutes inertes pour fatiguer la troupe et la garde nationale, qui sont ainsi continuellement sur pied. Tout cela n'est que préparatifs pour la grande entreprise qu'on veut tenter lors du décès du général La Fayette. Le gouvernement s'y prépare aussi : nous verrons comment tout cela se terminera.

2 avril. — L'abbé Lacordaire prêchait et prêche encore au collège Stanislas; il y a une telle foule qu'on a beaucoup de peine à trouver une place. Il parle dans le genre de l'abbé de Lamennais, et pour les hommes surtout. C'est de la philosophie, de la morale parfois, mais toujours de l'éloquence. Il veut prouver avant tout que la Religion catholique est tout particulièrement compatible avec les principes républicains.

Les conférences de notre curé, M. Landrieu, ont pris fin et n'ont pas cessé d'être fort suivies par beaucoup de nos belles dames. Un jour, M. Landrieu a parlé sur les dangers du bal masqué et combien c'était mal d'y aller; il a développé ce sujet avec beaucoup d'esprit et d'une manière fort intéressante. Or, il y avait dans l'auditoire force belles dames qui les ont beaucoup fréquentés cet hiver, sans trop en convenir toutefois. Leur figure devint

couleur pourpre, tant elles se trouvaient embarrassées, ce qui fit le bonheur de celles qui auraient bien voulu y aller, mais dont le mari le leur avait défendu.

Le jour des morts, l'abbé Landrieu a si bien dit tout ce qu'il y a à dire sur ce triste sujet que la pauvre Mme de Dolomieu, qui a perdu sa fille l'année dernière, et M. de Saint-Maurice, son gendre, ont tant pleuré qu'ils ont fait pleurer tous ceux qui étaient autour d'eux; bientôt tout le monde pleurait dans notre petite paroisse, et enfin l'abbé Landrieu lui-même, et au point qu'il a dû quitter la chaire.

14 avril. — Le *Moniteur* nous a appris hier que tout est terminé à Lyon (1). Mais, comme cet article et la nouvelle télégraphique se trouvent datés de Villefranche, ville située à plusieurs postes de Lyon, on doute de l'authenticité de la nouvelle, et ce qui confirme les incrédules dans leur opinion, c'est que la malle n'est point arrivée et que, par conséquent, nous sommes sans lettres particulières.

Le Roi a passé hier une revue sur la place du Carrousel. Il en a gardé deux régimens et une grande quantité de pièces d'artillerie nécessaires pour la défense du château: il avait été averti que l'émeute, annoncée depuis plusieurs jours, allait avoir lieu. A cinq heures, en effet, on commença à construire des barricades. Il y avait eu avant des coups de fusil dans les rues Saint-Denis et autres. Après notre dîner, j'ai parcouru à pied, avec Rodolphe II, tous les boulevards. Il y avait quantité de troupes sur pied; c'étaient des marches et des contremarches de cavalerie, d'infanterie de ligne et de gardes nationaux, mais il n'y avait plus de rassemblemens, si ce n'est de curieux, qui se racontaient ce qui arrivait dans le quartier Latin et à la Bastille.

— Je n'ai pas vu *la Tribune* ce soir, disait l'un.

— Je le crois bien, lui répondit un petit garçon de sept à huit ans; on l'a saisie ce matin; j'ai vu enlever les presses par pièces et morceaux.

— Je viens du côté du quartier Latin, dit un autre; j'ai monté au troisième chez un de mes amis; nous avons distinctement entendu les coups de fusil.

Hier soir et pendant toute la nuit, il y a eu beaucoup de

(1) L'insurrection lyonnaise de 1834 venait d'être vaincue.

troupes sur les quais et nommément du côté de la Chambre des Députés, puis sur la place Bourbon et aux coins de notre rue et de la rue de Bourgogne. Sur la place Bellechasse, il y avait un grand bivouac qui faisait passablement peur aux personnes qui allaient chez Mme de Bellissen. Elle reçoit les dimanches et a eu une frayeur terrible, d'autant plus que l'officier qui commandait ce détachement est entré chez elle et lui a demandé la permission de faire une reconnaissance dans la cour et dans le jardin.

— En cas de retraite, lui a-t-il dit, je compte me jeter avec ma troupe dans votre hôtel, madame la marquise, car il me paraît le plus propice à une défense vigoureuse.

Le soir, la marquise a fait fermer sa grille; les dames qui allaient la voir étaient obligées de descendre et de traverser la cour à pied.

— C'est pour avoir de la place pour les soldats, nous a dit la marquise, avec inquiétude.

Le marquis était en bottes, avec un pantalon gris, espèce de costume de voyage; cela nous a fait rire et nous nous disions qu'il était en petit costume d'émeute. Au surplus, on n'avait, pour nous recevoir, ouvert qu'un seul salon où il y avait une telle presse, une si forte chaleur, que c'était à n'y pas tenir.

Ce matin, j'ai parlé à quelqu'un, qui venait précisément du théâtre de la guerre. On tirait beaucoup, mais seulement avec des fusils. Les soldats du Roi fusillaient tout ce qu'ils prenaient. Un des républicains, qui venait de blesser un garde national, a été poursuivi par un détachement de la ligne; il courait du côté du pont Notre-Dame. Se voyant cerné de près, il se précipita dans la Seine pour se sauver à la nage, mais il y trouva la mort. On a tiré sur lui plus de soixante coups de fusil. Enfin, il disparut, atteint de plusieurs balles.

A l'heure qu'il est, on se bat encore, le Roi est à l'Hôtel de Ville, on ne sait pas trop ce qu'il compte y faire. Si c'est un nouveau programme, il sera conçu dans d'autres termes que le premier. On a tiré dans la rue Saint-Denis sur le prince royal. On prétend que des agens de police avaient été payés pour cela et qu'on n'a tiré sur lui qu'avec de la poudre. On a visité de la cave au grenier la maison d'où, disait-on, les coups étaient partis. Mais on n'y a trouvé personne de suspect, ce qui n'a pas empêché d'y sabrer ferme.

Il est une heure, et l'on vient de me dire que le Roi passait

en revue ses troupes sur la place Louis XV, après une victoire complète qu'elles ont remportée sur 1 500 malheureux républicains qui ont bien voulu se faire assommer, fusiller, pour le bon plaisir de leurs chefs. Il y a eu plus de soixante mille hommes sur pied dans Paris et, encore ce matin, on faisait venir des renforts de tous les côtés, entre autres tout le parc d'artillerie de Versailles qui est arrivé ici vers six heures.

Les chefs républicains ont dit qu'ils savaient très bien qu'ils ne pouvaient réussir, mais qu'il leur suffisait de forcer Louis-Philippe à baigner sa couronne dans le sang. C'est bel et bon pour les chefs qui ne prêtent pas le leur, mais pour les malheureux qu'ils font immoler, c'est tout différent; aussi n'ont-ils pu réunir que quinze cents hommes de bonne volonté, et encore est-ce à force d'argent et de promesses.

Paris est tellement gardé que tout ce que la République peut tenter ici est et sera à pure perte. Ces jours derniers, en empoignant plusieurs des rédacteurs de la *Tribune*, on a trouvé un gouvernement provisoire tout arrangé. Cabet, Marrast, Carrel et compagnie y figurent, ce qui n'a étonné personne; mais ce dont quelques personnes se sont indignées, c'est d'y trouver le nom de M. de Chateaubriand; indignation sans cause, du reste, car c'est assurément sans son aveu qu'on l'a fait figurer sur cette liste.

15 avril. — Nous sommes allés hier porter nos félicitations à la Reine et au Roi; il y avait beaucoup de monde : Mmes de Rambuteau, de Lobau, de Marmier, de Boigne, de Valençay, de Werther, lady Granville, plusieurs membres du corps diplomatique, puis le duc de Devonshire, qui ne comprenait pas un mot de ce que l'on disait. La Reine lui demanda en criant de toutes ses forces s'il venait de la Sicile et il répondit qu'il ne pouvait rester longtemps à Paris. Moi aussi, j'ai tenté une petite phrase, mais comme on ne peut crier dans le salon de la Reine, je ne suis pas parvenu à me faire entendre. J'ai eu pour réponse un sourire gracieux et un shake hand par-dessus le marché.

Parmi les personnes notables, il y avait encore M. Pasquier, président de la Chambre des Pairs, qui bientôt va jouer un grand rôle : on a décidé dans le Conseil que cette Chambre sera érigée en Cour de Justice, devant laquelle seront traduits les

provocateurs des derniers désordres. M. Gisquet, préfet de police, m'a dit qu'on avait arrêté ces jours derniers cent quarante chefs de sections révolutionnaires et saisi les archives de ces sections; que MM. Laffitte, Odilon-Barrot, La Fayette, Garnier-Pagès étaient fortement compromis, qu'il avait proposé d'arrêter Laffitte et La Fayette, mais que le Conseil avait rejeté sa proposition. Il m'a dit aussi que Garnier-Pagès avait provoqué et dirigé l'affaire de Lyon.

La Reine avait l'air bien contente, bien heureuse; elle se flatte que de semblables scènes ne se renouvelleront plus. Elle a horriblement souffert de voir ses fils mêlés à ces sanglans épisodes de guerre civile, dans les rues étroites et tortueuses. On raconte, mais je ne sais si c'est vrai, qu'elle a tout fait pour les empêcher de s'éloigner d'elle.

— Il faut avoir vécu de telles heures, me disait-elle, pour juger de ce qu'elles ont d'affreux pour une mère. Ah! que de cruelles heures j'ai passées jusqu'au retour de mes fils. Chartres m'est revenu couvert de gloire, il a été si courageux, tout le monde le proclame; il se porte bien et je ne pense plus à mes angoisses.

Madame Adélaïde avait les yeux battus. Elle n'a cessé de s'entretenir avec Mme de Boigne; je n'ai donc pas pu lui parler. Mme de Lobau, qui réside au château et dont les croisées donnent sur la place du Carrousel, n'a pas fermé l'œil de toute la nuit; le maréchal entrait et sortait à tout moment; c'était des ordres à donner, des ordres à recevoir de la part du Roi, etc. Chez Mme de Rambuteau, c'était pire; elle loge avec son mari, le préfet de la Seine, à l'Hôtel de Ville, c'est-à-dire tout près du champ de bataille. De chez elle, on entendait les fusillades, on y apportait des blessés auxquels, aidée de ses filles, elle prodiguait des soins. Parmi ces victimes de la guerre civile, il y avait aussi des insurgés que la troupe et les gardes nationaux, dans leur exaspération, voulaient achever. Mme de Rambuteau m'a dit qu'il a fallu ses supplications, celles de ses filles et toute l'éloquence de son mari pour sauver ces malheureux, jeunes gens de quinze à dix-huit ans, pour la plupart, ayant, sous leur blouse en lambeaux, du linge très fin qui prouvait, ainsi que la blancheur de leurs mains et leur manière de s'exprimer, qu'ils n'étaient pas des ouvriers.

Le Roi m'a demandé si j'avais assisté à toutes ces épouvan-

tables scènes; je lui ai répondu que je n'avais été que sur les boulevards jusqu'à la Porte Saint-Martin et que je n'avais pas poussé la curiosité jusqu'à m'embarquer dans les petites rues.

— Je n'ai pas suivi l'exemple de Votre Majesté, ai-je ajouté, et surtout pas celui du Duc d'Orléans. A mon avis, Son Altesse Royale a été un peu trop loin.

— Vous avez raison, comte Rodolphe; je trouve moi-même que son courage l'a entraîné au delà de ce qui était nécessaire.

— C'est un brillant défaut pour un prince que d'avoir trop de courage.

— Oui, reprit le Roi, mais cela n'est pas moins un défaut.

Sa Majesté a bien voulu me dire encore qu'Elle venait de recevoir des nouvelles de Lyon, qui lui apprenaient que finalement tout était terminé et que la prise du dernier retranchement de l'insurrection avait été bien moins sanglante que tout ce qui l'avait précédée. C'était comme au siège de Saragosse; chaque maison était transformée en forteresse; les Républicains occupaient les croisées et les toits et, comme les maisons à Lyon sont de six à sept étages, aucun fusil ne portait jusque-là. Les soldats ont été obligés de monter sur les toits qui sont devenus ainsi le théâtre de combats sanglans. Il est même arrivé que les soldats, en voulant précipiter leurs ennemis du haut des combles, tombaient en même temps avec eux.

Ce qui s'est passé dans les églises fait frémir; la troupe en a pris quatre d'assaut. Il y a eu des tués en grand nombre, voire des femmes et des enfans, Derrière les autels, dans les confessionnaux, le sang ruisselait; tout fut détruit, renversé; çà et là gisaient pêle-mêle des candélabres, des calices; la lampe éternelle fut renversée, et l'huile se mêlait au sang des victimes. Les cadavres étaient ensevelis sons les décombres de colonnes et de statues brisées et sous le tas des aubes et autres ornemens d'église, déchirés et ensanglantés. Il a fallu déchirer les surplis afin d'avoir des bandages pour panser les blessés. Qu'on ajoute à ce tableau les cris de détresse et de vengeance, le son du tocsin, le bruit des canons et des fusils, les gémissemens des blessés, le râle des mourans, et il sera complet.

A notre émeute à Paris, le même acharnement, la même cruauté se sont manifestés; on tuait des deux côtés autant qu'on pouvait. Le général de Rumigny, qui avait son commandement à la Bastille, m'a donné cet épouvantable détail : un soldat de

sa troupe venait d'être atteint au bras par une balle qui le lui fracassa; le malheureux tombe évanoui. Pendant que M. de Rumigny donnait des ordres pour le faire transporter dans un hôpital, un petit monstre de quinze ans vint lui couper la tête et s'enfuit après.

— J'ai vu cette tête détachée du corps rouler dans le ruisseau, m'a dit M. de Rumigny.

Et sa figure exprimait toute l'horreur qu'il éprouvait encore en se rappelant cette scène. On a trouvé des poignards à barbes qui, en les retirant de la plaie, déchiraient tellement les chairs que de pareilles blessures étaient presque toujours mortelles.

3 mai. — Il y a deux jours, l'abbé de La Mennais nous a régalés d'un ouvrage de sa façon; il est écrit avec une élégance, une élévation de style comparable à Bossuet, mais les principes qu'il y énonce, qu'il y professe, sont le républicanisme le plus affreux, le régicide, le renversement de tous les principes existans, au point qu'un des rédacteurs du *National* disait à Renduel, éditeur de l'ouvrage:

— Vous publiez un livre de M. de La Mennais dont, à ce qu'on prétend, les lettres brûlent les doigts de vos imprimeurs.

— Oui, monsieur, lui répondit Eugène Renduel, ils bondissent de joie en plaçant une lettre après l'autre d'un livre qui fera trembler les souverains sur leurs trônes ébranlés.

Le duc de Noailles arriva avant-hier à l'Abbaye-au-Bois chez Mme Récamier; il avait dans sa poche ce livre intitulé : *Les Paroles d'un croyant*, et comme il fut question de M. de La Mennais, M. de Noailles donna lecture de plusieurs chapitres. Le vicomte de Chateaubriand et le duc de Laval écoutaient avec attention. Les deux ducs et Mme Récamier se récrièrent sur l'épouvantable tendance de ce livre. Chateaubriand n'en paraissait pas trop mécontent et se contenta de dire :

— C'est pourtant encore bien plus fort que tout ce que j'ai dit dans mon *Avenir*.

— Oui certes, lui répondit M. de Laval, c'est bien plus fort encore; mais permettez-moi de vous faire observer, cher vicomte, que M. de La Mennais n'a pas été, comme vous, ministre et ambassadeur, chargé sous Louis XVIII et sous Charles X de maintenir les droits de la couronne de saint Louis, et telle est la confiance qu'on a en vous et en vos principes monarchiques que

vous vous trouvez, à l'heure qu'il est, chargé, de la part de Charles X et de la part de Mme la Duchesse de Berry, de veiller aux progrès du parti de Henri V en France et de donner aux affaires de ce parti la direction la plus avantageuse, afin d'effectuer le retour de ce jeune prince dans sa patrie et de le rétablir dans ses droits par la grâce de Dieu.

— C'est vrai, c'est vrai, lui répondit M. de Chateaubriand.

Et la conversation en resta là.

8 mai. — Hier soir, il était question chez nous des progrès que fait le magnétisme et des résultats inconcevables qu'on en obtient. Le duc de Laval nia tout ce qu'on disait là-dessus et soutint qu'il n'en était rien.

— Il y a deux ans que je pensais exactement comme M. le duc, observa M. de Balzac qui était là; il m'aurait fallu toutes sortes de preuves évidentes pour me résoudre à croire à une chose dont on voit les résultats sans qu'il soit humainement possible de les expliquer. Je me trouvais à la campagne, avec quelques-uns de mes amis. Le soir, on parla de magnétisme, ainsi que nous en parlons en ce moment. Je m'énonçai contre, dans le même sens que M. le duc. Il se trouvait parmi nous un médecin qui soutint avec force que le pouvoir du magnétisme existait réellement et qu'il ne tenait qu'à moi ou à une autre personne de bonne volonté de lui donner le moyen de prouver la vérité de son assertion. Une des dames qui se trouvaient comme nous en visite dans ce château fut déclarée par lui comme très sensible au magnétisme. Il fallut quelque temps et mille promesses et assurances de notre part et de son amie, la maîtresse de maison, avant que cette dame consentît à se prêter à cette expérience. Le médecin commença donc à la magnétiser; il ne lui fallut que quelques minutes pour l'endormir. Elle répondit alors à toutes nos questions exactement comme si elle était éveillée; elle nous reconnut sans ouvrir les yeux, elle annonça toutes les cartes que je lui présentais. Cela ne me suffisait pas; je voulus que la voyante me dît des choses qu'elle n'aurait pu nous dire dans son état naturel. Je tirai donc cinq cartes au hasard, sans les regarder ni les montrer à personne; je les mis dans ma poche, puis je demandai à la somnambule quelles cartes j'avais. Sans trop hésiter, elle me les nomma toutes. J'allai ensuite dans la chambre voisine, je tirai une carte après l'autre

et je constatai qu'elle avait dit vrai. « — Maintenant, me dit le médecin, touchez-la et demandez-lui des renseignemens sur ce qui se passe dans l'intérieur d'une maison de Paris dont vous désirez avoir des nouvelles.

« Sur ma prière, tout le monde se retira, excepté la maîtresse de maison, qui, selon la volonté de la voyante, devait rester auprès d'elle. Lorsque nous fûmes seuls, je la priai de me dire ce qui se passait en ce moment chez une dame de mes amies, à Paris. Elle me répondit qu'il y avait plus de monde que de coutume, elle me nomma toutes les personnes. Comme il s'en trouvait dans le nombre que mon amie ne voyait pas habituellement, je crus que la voyante se trompait; je le lui dis, ce qui parut la fâcher, et lorsque je lui demandai pourquoi tout ce monde était réuni, elle me répondit qu'on venait de demander la fille de mon amie en mariage, que les personnes que je paraissais ne pas connaître étaient le futur et ses parens. Ceci me parut une mauvaise plaisanterie, je savais positivement qu'il n'était point question de marier la jeune personne et que, si cela avait été, on m'en eût certainement prévenu. Le médecin rentra sur mon invitation, ainsi que toutes les autres personnes. Je lui dis ce qui venait de m'être raconté et que pour le coup, cette fois-ci, le magnétisme était en défaut. Le médecin m'assura qu'il était persuadé du contraire et que je ne devais porter aucun jugement avant de m'être renseigné. Son air d'assurance me piqua si vivement, que je pris sur-le-champ une chaise de poste et me rendis à Paris. Jugez de mon étonnement et de celui de mon amie lorsque je lui détaillai tout ce qui s'était passé chez elle la veille et qu'elle me dit que tout avait été exactement ainsi; que le mariage de sa fille était chose décidée, quoique inattendue, et qu'au moment où j'arrivais, elle m'écrivait pour me donner cette heureuse nouvelle. Depuis ce jour, il m'est impossible de douter de l'existence de la force surprenante du magnétisme et, une fois convaincu, je suis devenu un de ses plus zélés défenseurs. Je suis donc magnétiseur moi-même et j'ai une telle force qu'il y a bien peu de personnes qui me résistent, puisque toutes deviennent somnambules chez moi, pas toujours à la première séance, mais infailliblement après les avoir renouvelées plusieurs fois de suite. En mettant une personne en rapport avec ma somnambule, je lui ferai dire par celle-ci jusqu'à ses pensées les plus secrètes.

— Mais, dit M. de Laval, si cela en est ainsi, il me semble que pendant les années où j'ai été ambassadeur en Espagne, à Rome, à Vienne, à Londres, j'aurais beaucoup mieux fait de me procurer, à la place de tous mes secrétaires, une bonne somnambule de votre façon, mon cher monsieur de Balzac, et je le conseillerai beaucoup à M. l'ambassadeur d'Autriche ici présent.

Nous nous mîmes tous à rire de cette phrase de M. de Laval. Balzac nous donna encore une foule d'autres exemples dans le genre précité, tous également étonnans. Ce qui me déplaît surtout, c'est cette influence que conserve le magnétiseur sur la personne magnétisée ; il vous force à vous soumettre à sa volonté. Vous restez son esclave ; lui à Saint-Pétersbourg et vous en Amérique, il vous forcera, par sa seule volonté, de penser à lui dans le moment où il l'exigera de vous.

M. de Balzac nous a dit qu'il avait bien souvent fait cette expérience, qu'il avait par exemple fortement désiré que la personne qui se trouvait sous son influence magnétique et absente en Angleterre ou partout ailleurs, pensât à lui au moment même et qu'elle le lui prouvait en lui écrivant et en lui donnant de ses nouvelles.

— J'inscrivais, continua-t-il, la date du jour dans mes tablettes et je ne manquais jamais de recevoir la lettre voulue et portant la date que j'avais inscrite. C'est une expérience très facile à faire, très licite et que je me suis permise souvent pour convaincre les personnes qui ne voulaient pas croire à mes assertions.

21 septembre. — Voici la conversation que j'ai eue avec la duchesse de Périgord, en parcourant avec elle son beau parc à Maffliers.

— Je ne sais trop, lui ai-je dit, ce que notre société deviendra cet hiver et à quel point l'influence que vous autres, mesdames, vous exercez sur elle et je dirai même sur les affaires du jour, nous sera salutaire cette année.

— Elle sera nulle, cher comte, me répondit la duchesse. Nous ne sommes plus ce que nous étions autrefois, nous sommes détrônées.

— Ne parlez pas ainsi, madame; n'abdiquez pas et, si vous vous croyez détrônées, ne l'avouez pas, car, si vous parveniez à le faire croire, vous seriez aussitôt remplacées, et Dieu sait par

qui ! Dans ce pays-ci, les femmes ont toujours eu et auront toujours une grande influence. Ni la Révolution de 1789, ni les hommes terribles qui ont mis à néant une monarchie de huit siècles, ni les Dantonistes, ni les Girondins, ni le triumvirat, ni la guillotine, ni les cachots, ni la loi n'ont pu ébranler ce pouvoir. Le sang versé par la Terreur teignait encore le pavé de Paris que déjà s'ouvraient les salons de Mme Récamier, de Mme de Staël et de la belle Mme Tallien ; Napoléon lui-même s'était mis sous le joug de l'aimable Joséphine de Beauharnais, et Louis XVIII, le monarque si distingué, si spirituel, se donnait autant et plus de peine pour écrire un billet doux que pour faire une loi : Mme Du Cayla pourrait facilement nous le prouver. Il n'est pas de pages dans l'Histoire de France où les femmes ne figurent. Il y en a de célèbres dans tous les siècles, depuis la Fronde jusqu'à nos jours ; ne doutez donc pas de la durée de leur règne. C'est vous, mesdames les grandes dames, qui avez régné jusqu'à présent. Si vous vous retirez, d'autres se mettront à votre place ; vous serez obligées d'obéir, tandis que vous pourriez commander.

— C'est peut-être vrai, cher comte, mais que voulez-vous faire avec une société qui ne parvient plus à s'entendre ? Voyez la duchesse de ***. Est-il possible de lui faire entendre raison ? Son éloquence d'autrefois n'est plus que du radotage aujourd'hui ; elle voudrait voir établie une Terreur royaliste ; elle voudrait qu'une moitié de la France égorgeât l'autre, voilà toute sa politique. Ses amies sont, pour la plupart, tout aussi absurdes qu'elle, et celles qui voient les choses avec un peu plus de sang-froid, sont taxées comme moi de libérales. Vous en riez, comte, et vous avez raison, car cela ne me va guère d'être libérale ! Mais, que voulez-vous ! le monde est ainsi. Les mêmes personnes qui disent aujourd'hui que M. de Périgord est libéral, disaient sous Charles X qu'il était de la Congrégation.

Ces réflexions étaient si vraies que je n'ai rien trouvé à répondre.

9 octobre. — La Cour étant à Fontainebleau, nous avons été invités, l'ambassadeur, l'ambassadrice, leurs fils et moi, à y passer trois jours. Nous sommes partis de Paris vers onze heures du matin, l'ambassadrice, ses fils et une femme de chambre dans une grande berline, l'ambassadeur et moi dans un coupé.

Bien que nous fussions au 4 octobre, la chaleur et la poussière ont rendu le voyage assez pénible, d'autant que la route était sillonnée d'innombrables voitures de poste, de diligences et de fiacres.

A la première poste, nous nous sommes rencontrés avec le duc de Frias, ambassadeur d'Espagne. Il avait quitté Paris une heure avant nous ; mais, une roue de sa voiture s'étant cassée, il avait dû attendre qu'elle fût réparée. A la seconde poste, nous avons trouvé la princesse de Wagram dans une voiture de voyage d'un rouge clair, avec son chiffre d'une grandeur peu commune, surmonté d'une couronne royale, à laquelle elle tient infiniment et à laquelle elle a droit comme princesse de Bavière.

Il était deux heures à peu près lorsque nous arrivâmes à l'entrée de la belle forêt de Fontainebleau. Comme nous venions d'y pénétrer, toute la cavalcade des Ducs d'Aumale et de Montpensier, composée des aides de camp des deux princes, de ceux du Roi et de quelques étrangers, en tout cinquante personnes environ, se trouva sur notre chemin. Grandes salutations de part et d'autre, et puis, chacun poursuit sa route. Peu de temps après, apparurent neuf voitures à six chevaux. Dans la première voiture de chasse à baldaquin se trouvaient le Roi, lord Granville à sa droite et le maréchal Gérard ; dans la seconde, un grand char à bancs recouvert aussi d'un baldaquin, étaient assises sur la première banquette la Reine, Madame Adélaïde et lady Granville et derrière, Mme Thiers, les maréchales de Trévise et Gérard, Mme de Montalivet, Mme de Laborde, Mme de Lobau, etc., et enfin les dames d'honneur. La troisième voiture, encore un char à bancs pareil à celui de la Reine, ressemblait à une grande corbeille de fleurs. Les deux princesses occupaient la première banquette. Les autres étaient occupées par une infinité de jolies jeunes femmes et de jeunes personnes telles que Mlles de Laborde, de Chanterac, de Lobau, de Chabot, Mortier. Leurs belles et élégantes toilettes, leur figure si fraîche, si gaie ayant pour fond de tableau cette superbe forêt, ces beaux arbres avec leur verdure foncée sur laquelle tous ces chapeaux blancs, ces rubans roses, ces robes blanches se détachaient si admirablement, tout cela précédé et suivi de nombreux équipages de piqueurs, de palefreniers en grande livrée, produisait un ravissant effet et nous disposait d'avance très favorablement au séjour de Fontainebleau.

Nous descendîmes dans la Cour des Princes. L'appartement qui nous était destiné se composait d'un grand vestibule qui séparait l'appartement de l'ambassadeur de celui de l'ambassadrice ; les deux avaient le même nombre de pièces, à savoir une antichambre, un salon d'attente, un second salon et une chambre à coucher, le tout meublé avec magnificence. L'appartement de Jules, de Rodolphe II et de moi communiquait par une porte dérobée avec celui de l'ambassadeur et se trouvait comme les deux autres au rez-de-chaussée et dans le même corps de logis ; il avait été habité avant nous par le prince Buttera, ambassadeur de Naples. J'avais pour moi une superbe chambre à coucher, puis un salon en commun avec Jules et Rodolphe II, dont la chambre à coucher donnait aussi dans ce salon; puis, nous avions un grand vestibule et une sortie séparée de celle de l'ambassadeur.

Ces trois appartemens sont éclairés par le jardin de Diane ou de l'Orangerie, réservé pour la Reine et les princesses dont l'habitation y accède. Une belle fontaine en marbre blanc ornée d'une statue de la déesse chasseresse, en bronze, et la galerie de Diane qui se trouve au-dessus de l'appartement que nous habitions donnent ce nom au jardin. Dans toutes les chambres, se trouvait sur une des commodes une assiette avec du raisin et une autre avec des pâtisseries qui tous les jours ont été renouvelées.

Pendant que nos domestiques déballaient nos effets, on nous dressait une table avec un très bon déjeuner.

Ces superbes appartemens si richement ornés de meubles à forme grecque tout dorés, ces tentures en satin broché parsemé de bouquets et d'abeilles, ces beaux tapis dont le tissu moelleux avec des couleurs si vives, des casques, des boucliers, des dards, des cimeterres, des glaives, des épées, rappelle le règne de Napoléon, ce règne de gloire et de destruction qui a été tant admiré et tant abhorré, ce large lit surchargé de bronzes dorés avec ses rideaux en velours vert, si richement galonnés d'or, avec ses grosses torsades, ses glands resplendissans, ce lit dans lequel je me suis si bien reposé des fêtes de la veille, tout cela n'existait point du temps de Louis XIV. Cette longue suite d'appartemens formaient ensemble une seule longue galerie connue sous le nom de galerie des Cerfs. C'est là que périt Monaldeschi, écuyer de la reine de Suède, la fameuse Christine.

Dès que la Cour fut rentrée de sa promenade, ce qui arriva vers les cinq heures, Mmes de Dolomieu et de Montjoye arrivèrent chez nous ainsi que M. de Montalivet pour nous saluer de la part de Leurs Majestés et pour s'informer en même temps si nous étions pourvus de tout ce qu'il nous fallait. Eussions-nous manqué de tout, encore aurait-il fallu avoir l'air content; à plus forte raison, comblés comme nous l'étions, il ne nous restait qu'à exprimer notre reconnaissance.

Mme de Dolomieu nous dit qu'elle se voyait forcée de nous quitter, puisqu'on dînerait de meilleure heure, c'est-à-dire à six heures et qu'elle était obligée de faire sa toilette; nous aussi, nous nous retirâmes pour le même motif dans nos appartemens. Notre planton vint chez moi en me disant :

— Monsieur le comte, le dîner de Sa Majesté sera servi à six heures, et la tenue est en frac.

A six heures moins un quart, notre planton nous précéda pour nous conduire jusqu'à l'appartement de la Reine. Sa Majesté était assise à sa table, ayant à sa gauche Madame Adélaïde, mais à une distance assez grande pour qu'il restât entre elles une ou deux places réservées aux personnages que la Reine voulait distinguer particulièrement. La princesse Marie occupait la place vis-à-vis de la Reine et de la princesse Clémentine, celle-ci vis-à-vis de Madame Adélaïde. Entre les princesses se tenaient leurs jeunes amies ou quelques dames étrangères. Nous fîmes notre entrée presque en même temps que lady Granville. Sa Majesté se leva et tout le monde suivit son exemple. Elle vint à la rencontre de notre ambassadrice, la prit par les deux mains et lui exprima le plaisir de la voir à Fontainebleau.

— Bonjour, messieurs, dit-elle en se tournant de notre côté, bonjour; je suis charmée de vous voir tous réunis; mais il me manque quelqu'un, c'est Marie.

— Votre Majesté est trop bonne de se rappeler ma petite Marie, répondit l'ambassadrice; mais c'eût été abuser de la bonté de Votre Majesté de lui amener une sixième personne.

— J'en suis bien fâchée, ma chère comtesse, car j'avais compté sur elle et j'ai dit à la maréchale Gérard d'amener sa petite, absolument du même âge que Marie, afin qu'elle lui tînt compagnie.

— Votre Majesté est vraiment mille fois trop bonne.

— Êtes-vous bien chez vous, dans vos chambres? Avez-vous tout ce qu'il vous faut, vous, le comte Apponyi et vos enfans? Le Roi désire que vous soyez tous bien; il est allé lui-même dans tous vos appartemens pour se convaincre, de ses propres yeux, que ses ordres ont été exécutés.

— Oui, interrompit le Roi, j'ai fait le tour de tous les appartemens; mais si, malgré cela, il vous manquait quelque chose, voilà Montalivet à qui je vous engage à vous adresser.

L'ambassadeur d'Espagne, que nous avions laissé à onze heures du matin à la première poste, venait d'arriver enfin; il avait eu toute la peine du monde, et sa pauvre fille surtout, à finir sa toilette à temps pour ne pas faire attendre. Il arriva donc dans le salon tout haletant, se confondant en excuses et nous donnant des détails sur sa mésaventure : cette roue, toujours la même, qui s'était cassée quatre fois pendant la route.

— Sa Majesté est servie!

Tout le monde se mit en marche, le Roi donna le bras à Madame Adélaïde et notre cousin à la Reine; les deux autres ambassadeurs aux princesses, le maréchal Gérard à notre cousine, l'amiral Jacob à l'ambassadrice d'Angleterre, Mmes de Dolomieu et de Montjoye avaient sur elles la rude tâche de l'affaire des bras pour le reste du monde; elles me prièrent de m'occuper des jeunes personnes et des jeunes gens.

— Donnez le bras à lady Georgina Fullerton ou à la marquise Belmonte, me dit Mme de Dolomieu; partagez-vous ces deux dames entre vous et votre cousin.

Nous voilà en marche pour la galerie de Diane. Cette galerie fut construite et décorée par Henri IV, les peintures étaient l'ouvrage d'Ambroise Dubois et représentaient les victoires remportées par le prince. Indépendamment de ces tableaux, il y en avait d'autres retraçant des sujets de la fable, choisis pour rappeler, sous la forme allégorique, les amours du roi chevalier et de la belle Gabrielle. Toutes ces belles peintures furent détruites par le temps, et Napoléon trouva presque anéanti ce chef-d'œuvre de l'art; il donna l'ordre de les rétablir, mais on ne put exécuter que le gros des travaux, et sa chute arriva au moment où les meilleurs peintres de son temps composaient des tableaux représentant les batailles les plus mémorables où il avait commandé en chef.

Louis XVIII ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il

ordonna la continuation de cette galerie. Deux peintres d'un mérite distingué, MM. Abel Pujol et Blondel, furent choisis pour exécuter le nouveau plan qui devait être arrêté; ce sont eux qui ont peint et décoré cette grande voûte si riche en arabesques, dorures et tableaux; c'est donc dans cette superbe galerie que nous étions assis cent personnes à table, tandis qu'une musique se faisait entendre.

Je me trouvai assis entre la marquise Belmonte et Mlle Mortier, fille du maréchal duc de Trévise. Cette dernière est une très agréable personne. La marquise Belmonte me parla encore de sa roue cassée et de sa femme de chambre, qui avait oublié une écharpe à Paris. Un tableau peint par Duperreux, embrassé dans son large cadre doré vis-à-vis de nous, représentant le palais de Fontainebleau du côté de l'étang, fournit matière à notre conversation. On voit sur le devant du tableau Henri IV relevant son ministre et son ami, qui avait mis un genou en terre, et lui adressant ces paroles :

— Relevez-vous, Sully, on croirait que je vous pardonne.

Après-dîner, nous sommes restés pendant une demi-heure encore dans le salon de la Reine avant d'aller au spectacle. Au moment où l'on se mit en marche pour se rendre dans la salle, le Duc d'Aumale vint me trouver et m'engagea à prendre place à côté de lui dans la coquille.

— Nous y verrons mieux, me dit-il que dans la loge du Roi.

J'acceptai avec reconnaissance. On appelle les deux coquilles, deux loges où il y a place pour une vingtaine de personnes et qui réunissent le double avantage d'être très près de la scène et de l'avoir en même temps en face. Nous voyant si bien établis, je demandai au Duc de me permettre d'aller chercher la duchesse de La Trémoïlle avec laquelle je m'étais engagé avant la proposition du prince et que je voyais placée bien près de la loge royale, mais fort mal pour voir et entendre.

— Oui, comte, amenez-nous quelques dames aimables, notre coquille n'en deviendra que plus recherchée.

— Madame, dis-je à la duchesse de La Trémoïlle, lorsque je me trouvai auprès d'elle, le Duc d'Aumale me charge de vous dire que, si vous n'êtes pas femme à regretter les grandeurs dont vous vous trouvez entourée, en les échangeant contre une bonne petite place, bien commode, d'où l'on entend et d'où l'on

voit à merveille, il vous propose de venir dans la coquille dont il fait les honneurs.

— Je ne demande pas mieux, me dit-elle; mais ne croyez-vous pas qu'on trouvera mauvais que je quitte une place que Madame Adélaïde m'a fait assigner?

— Si vous me le permettez, je m'en vais en parler à S. A. R.

A ces mots, j'avance jusqu'auprès de Madame Adélaïde et, en lui exposant la petite affaire, je lui dis que la duchesse ne voulait pas profiter de l'offre du Duc d'Aumale avant de savoir si S. A. R. ne s'en trouverait pas offensée.

Cette respectueuse soumission de la part d'une grande dame, telle que la duchesse de La Trémoïlle, flatta infiniment Madame Adélaïde. Elle me chargea donc de toutes sortes de gracieusetés pour la duchesse et les fit précéder de charmantes petites mines aimables qui comptaient au moins autant que mon message, puisqu'elles étaient un témoignage public de sa bienveillance. De retour auprès de Mme de La Trémoïlle, je lui fis mon message en y ajoutant qu'on lui devait au moins tout cela pour la manière dont elle, la duchesse et le duc de La Trémoïlle étaient traités par les journaux carlistes pour avoir mis le pied à la Cour du roi Louis-Philippe.

Arrivée dans la coquille, elle fut enchantée de voir de si près la scène. Mlle Mars, malgré ses cinquante-trois ans, nous charma dans un rôle d'ingénue; elle est encore jeune, elle est encore belle, son organe est toujours le même, celui d'une personne de dix-huit ans. Personne ne dit les vers comme elle, personne ne prononce avec plus de soin, personne ne possède plus la prosodie de sa langue et certainement personne n'en fait un plus agréable usage. Le spectacle finit par un opéra-comique. Pendant l'entr'acte, les personnes qui résidaient au château furent priées de passer dans le petit salon à côté de la loge du Roi pour y prendre le thé. On nous avait déjà servi des glaces dans nos loges.

Avant de rentrer dans nos appartemens respectifs, nous sommes encore restés pendant une demi-heure dans le salon de la Reine, après quoi Sa Majesté et les princesses nous souhaitèrent le bonsoir et chacun se retira.

Le lendemain, à neuf heures, on nous servit dans le salon de l'ambassadrice un premier déjeuner, café, chocolat, thé. A dix heures, précédés de notre planton, nous nous rendîmes à la

chapelle de Saint-Saturnin : elle remonte au temps de Louis VII, comme l'indique la charte de sa consécration, qui est de l'année 1169.

Depuis longtemps, ayant cessé d'être consacrée au culte, elle avait servi tantôt de salle à manger, tantôt de magasin. Le Roi vient de la rendre à sa première destination et sans rien changer à son architecture intérieure, on y a construit, au-dessus de la porte d'entrée et dans toute la largeur, une tribune à laquelle on arrive des grands appartemens par un escalier qui prend naissance à la sortie de la salle de bal près de la bibliothèque. Ces arrangemens ont été terminés peu de jours avant l'arrivée de la famille royale à Fontainebleau.

L'ambassadeur d'Espagne, après avoir mené sa fille auprès de notre cousine, prit place à côté de nous; il fit une inspection très soigneuse de ma toilette, il en passa et repassa tous les détails en revue en la comparant pièce par pièce avec la sienne.

— J'aurais mieux fait peut-être de mettre un pantalon blanc comme vous, me dit-il ; après la messe, je vais faire ce changement.

— Je ne vous le conseille pas, monsieur le duc, car à dix heures et demie on se met à table pour le déjeuner; vous arriveriez trop tard, et puis je ne vois pas qu'il soit inconvenant de porter un pantalon gris perle.

— Vous croyez ?

Et voilà qu'il recommence à me regarder et à se regarder lui-même. Comme on commençait à rire autour de moi du pauvre duc, je voulus changer de conversation et je lui dis :

— Comment trouvez-vous cette chapelle ?

Malheureusement, il avait tourné de mon côté l'oreille par laquelle il n'entend pas trop. Il me répondit donc :

— Si j'ai des chapelles ! j'en ai en quantité ; j'ai même deux cathédrales.

— Je n'en doute pas, mais je vous demande si vous trouvez belle cette chapelle.

— Mais, mon cher comte, ce n'est rien, rien du tout ; dites vous-même si cela se compare à la chapelle d'Aranjuez !

Puis il tourna le dos à l'autel et se mit à regarder la tribune occupée par la famille royale, puis, tout à coup, il quitte sa chaise, avance à petits pas, mais très vite vers l'autel, fait trois ou quatre génuflexions et revient de nouveau à sa place.

Ce mélange de piété et de distraction fit le bonheur des jeunes gens ; les princes d'Aumale et de Montpensier n'ont pas manqué de s'en divertir.

La princesse Marie est occupée en ce moment de la composition des dessins de vitraux qui doivent être posés dans cette chapelle et dont les sujets sont tirés de la vie de saint Saturnin.

Au déjeuner, quoiqu'il n'y eût absolument que les personnes habitant le château, nous étions quatre-vingt-cinq. Ce fut au reste un dîner complet avec la soupe et tout ce qui la suit à un grand repas, mais, en outre, il y avait aussi du thé et du café pour ceux qui en voulaient. Après ce repas et pendant que notre cousin travaillait avec le Roi, la Reine nous montra ses appartemens.

— Voici, nous dit-elle, en nous faisant entrer dans sa chambre à coucher, voici ma chambre ; ces meubles, ce lit, ces tentures brochées et brodées sont du temps de Marie-Antoinette, la vue donne sur le jardin réservé. — Sa Majesté tout en parlant, me fit signe d'ouvrir la croisée. — Vous connaissez cette vue, comte Rodolphe, c'est celle qu'on découvre de votre appartement. Mais vous n'avez que la vue, tandis que j'ai cet escalier pour descendre dans le jardin et m'y promener. Je n'en profite guère d'ailleurs, si ce n'est pour aller voir mes filles qui demeurent au rez-de-chaussée. Maintenant, Aumale, ajouta-t-elle en se tournant du côté de son fils, faites le cicerone ; expliquez à la comtesse Apponyi le sujet des tableaux. Vous savez cela beaucoup mieux que moi.

Le prince se mit donc à la tête du groupe et accomplit sa besogne avec beaucoup d'aplomb et d'amabilité.

— Voici, dit-il, la chambre à coucher de Napoléon ; elle sert aujourd'hui à mon père ; mais il ne dort pas dans le lit de l'Empereur que voilà ; ce lit est trop mou pour lui ; vous savez que nous avons tous l'habitude d'avoir des lits très durs. Maintenant, continua le prince, nous arrivons dans une pièce fort intéressante, c'est celle où Napoléon a abdiqué. Voilà, dit-il, en s'approchant d'une petite table, voilà où il a signé l'acte mémorable. Le Roi y a fait placer le fac-simile de cet acte rédigé par l'Empereur lui-même et dont le baron Fain, que voilà présent, possède l'original, lui, secrétaire alors de l'Empereur, comme il l'est aujourd'hui du Roi.

Le baron Fain s'inclina et nous fit la lecture de cette abdi-

cation, dont voici le texte : « Les Puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses enfans aux trônes de France et d'Italie et qu'il n'est aucun sacrifice, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France. »

Parmi nous se trouvaient, outre le baron Fain, le colonel Gourgaud, Anatole de Montesquiou et le général Athalin qui avaient été témoins des adieux de l'Empereur.

— Les voitures de voyage, me dit M. Athalin, étaient déjà rangées dans la cour du Cheval-Blanc. La garde impériale prit les armes et forma la haie. A une heure, Napoléon sortit de cet appartement ; il nous trouva rangés sur son passage ; nous étions tout ce qui lui restait de sa Cour, la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe. Ce furent le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel de Bussy, le colonel Anatole de Montesquiou, le comte de Turenne, le général Fuler, le baron de Mesgrigny, le colonel Gourgaud, encore un qui se trouve en ce moment parmi nous, le baron de La Place, le baron Le Lorgne d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Corsakowski, le colonel Vonsowitch, le baron Fain et moi. Napoléon tendit la main à chacun de nous, puis descendit vivement l'escalier et, dépassant le rang des voitures, s'avança vers la Garde. Il fit signe qu'il voulait parler ; tout le monde dans le silence le plus religieux écouta ses dernières paroles... Ce silence n'était troublé que par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion était visible, fit un effort et reprit d'une voix ferme : « Adieu encore une fois, mes vieux compagnons ! que ce dernier baiser passe dans vos cœurs ! » Et il embrassa le drapeau que le général Petit lui présenta. S'arrachant alors au groupe que nous formions autour de lui, il s'élança dans sa voiture, au fond de laquelle était déjà le général Bertrand. Il me serait impossible de vous dépeindre, continua le général Athalin, ce que nous avons éprouvé et ce que j'éprouve encore aujourd'hui en me rappelant cette déchirante scène.

— Ce qui est fort remarquable, interrompit le Duc d'Aumale, c'est l'inscription que porte cette table par ordre de S. M. feu le roi Louis XVIII.

Le prince leva le dessus de la table et sur une plaque de bronze nous lûmes ces mots qui y sont gravés : « Napoléon

Bonaparte signa sur cette table, le 11 avril 1814, l'acte d'abdication comme empereur des Français *dans le second cabinet du Roi.*

— Le roi Louis XVIII, nous dit M. de Montalivet en prenant la parole, ayant visité ce château avec S. M. Louis-Philippe, alors Duc d'Orléans, il fut question de cette table. Le Roi demanda à la voir et la fit placer dans cette chambre où elle se trouve depuis : « — Afin, dit-il au Duc d'Orléans, que ce détail ne tombe pas dans l'oubli, je compte faire faire une inscription sur ce meuble devenu historique, j'y penserai. » Quelques mois après, on apporta cette plaque de bronze de Paris et elle fut placée comme vous voyez. Le Duc d'Orléans en eut connaissance et ne cacha pas au Roi qu'il ne la trouvait pas de son goût, sur quoi Louis XVIII lui répondit : « — Voyez-vous, mon cousin, vous n'avez jamais compris et vous ne comprendrez jamais ces choses-là. »

MM. Thiers et Duchatel écoutaient ces détails avec intérêt et rirent de la petite faiblesse de l'auteur de la Charte.

— Allez, mon cher Aumale, continuez votre course et prenez Tonton avec vous, dit la Reine à son fils. Et puis se tournant vers moi : — Il me semble que la comtesse est fatiguée, je resterai ici avec elle, oui, ma chère, nous n'avons pas trop de force à nous deux; laissons-les aller voir le reste, vous avez vu ce qu'il y a de plus intéressant. Allez, messieurs, et laissez-moi ici avec la comtesse Apponyi.

Dans la salle du trône, autrefois la chambre à coucher de Louis XIV, dont le plafond est une des plus belles choses que l'on puisse voir dans ce genre, j'exprimai au Duc d'Aumale mes regrets d'abord que Napoléon lui eût donné une autre destination, mais surtout qu'il eût fait faire des portes dans le style grec que rien autre ne rappelle dans cette superbe pièce.

— Vous avez raison, me répliqua le prince ; Bonaparte a commis là une très grande faute contre le bon goût, mais il n'est pas moins vrai qu'il a eu celui de laisser les fleurs de lis : en voilà partout, comme vous voyez.

Cette phrase dans la bouche du fils de Louis-Philippe m'étonna, mais je m'abstins de le faire remarquer.

A deux heures, nous étions tous réunis dans le salon de la Reine pour faire ensuite la grande promenade dans la forêt, à cheval et en voiture. Nous descendîmes par le grand escalier de la cour du Cheval-Blanc ; au bas de cet escalier avancèrent

toutes les voitures les unes après les autres : celle de la Reine d'abord, elle y fit monter les ambassadrices, puis celle du Roi, qui se chargea des ambassadeurs, puis celle des princesses, qui firent les honneurs aux jeunes personnes et aux jeunes femmes, puis celle de Madame Adélaïde, à laquelle les vieilles dames tombèrent en partage et cinq autres, enfin toutes à six chevaux, Rodolphe II, Jules, moi et la plupart des jeunes gens montèrent à cheval ; nous étions une trentaine à peu près.

Le comte Strada, écuyer du Roi auquel nous étions fortement recommandés par Sa Majesté, m'avait destiné un charmant petit cheval ; mais le colonel Caradoc (lord Howden) avait trouvé bon de le prendre pour lui, et il me tomba en partage un énorme cheval si haut que le comte Strada fut obligé de m'aider pour monter. Une fois dessus, ce furent des cabrioles, des sauts énormes ; le bruit des tambours, des voitures, les cris de : Vive le Roi ! la quantité de cavaliers, de piqueurs, de palefreniers, de grooms, etc., tout cela augmenta encore la pétulance de nos chevaux. Le mien faisait des gambades, se dressait sur ses jambes de derrière, se lançait en l'air, ce qui fit dire à lady Granville :

— Mais, mon Dieu, Rodolphe a l'air d'un Centaure.

Nous passâmes ainsi par les trois cours jusque dans le parc au milieu des étangs. Rodolphe II venait de me quitter pour voir ce qui se passait devant nous, — du moins, je le croyais, — mais, bientôt, comme je m'approchais de la voiture du Roi, l'ambassadeur tout pâle me dit :

— Le cheval de Rodolphe s'emporte.

En même temps, Fullerton s'écrie :

— Le voilà par terre et le cheval qui se sauve.

Le Roi ordonna à son cocher de suivre, tandis qu'il me dit d'arrêter la suite des voitures pour ne pas augmenter la confusion. Cependant, avant que j'eusse eu le temps de prendre un parti quelconque pour rassurer la mère de Rodolphe, il s'était déjà relevé ; il avait pris un autre cheval et accourait au grand galop droit à la voiture de la Reine pour faire ses excuses à Sa Majesté et pour rassurer sa mère. Bientôt on reprit la promenade.

A un certain endroit, dans la forêt, la commune d'un village des environs avait érigé une espèce d'arc de triomphe en fleurs et feuillage ; un vieillard offrit au Roi, au nom de la commune, une corbeille remplie d'énormes poires ; celle du milieu,

la plus grosse, portait l'inscription : « Vive le Roi ! » Le Duc d'Aumale les prenant pour des raisins, dépêcha son aide de camp pour en demander pour nous, mais l'aide de camp revint les mains vides. Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ils ont la rage des poires, dans ce pays-ci, me dit le prince. Dernièrement, une autre commune nous en envoya ; sur chacune était inscrit un de nos noms ; il y avait donc la poire pour le Roi, pour la Reine, puis pour ma tante, pour mes frères et mes sœurs ; elles allaient toujours en diminuant, de sorte que mon frère Montpensier eut un véritable poirillon.

Dans une allée couverte, au bord de la Seine, la Reine fit faire halte et tout le monde mit pied à terre. J'en profitai pour remettre à un palefrenier mon trop fringant cheval, bien décidé à ne plus le monter. La Reine me demanda encore des nouvelles de Rodolphe II et me témoigna ainsi que le Roi leur déplaisir de ce désagréable incident. Je m'empressai de les rassurer sur l'état de Rodolphe, qui ne s'était pas fait le moindre mal. L'ambassadeur, de qui je m'étais rapproché, m'amusa en me rappelant les propos que le duc de Frias avait tenus au Roi pendant la promenade. Chaque fois que le Roi désignait un beau site, Frias s'écriait :

— Mais, cela n'est rien, Sire; si Votre Majesté voyait Aranjuez, Elle constaterait que c'est bien autre chose et bien autrement beau.

Comme l'ambassadeur me quittait, le duc de Frias arrivait vers moi et me prenant le bras :

— Quelle différence entre Aranjuez et ceci, me dit-il. Vous y avez été et vous devez me comprendre. On veut que j'admire; mais cela m'est impossible. Trouvez-moi ici, je vous prie, la Casa del Labrador : je donnerais tout Fontainebleau pour une chambre de ce pavillon. Il n'en est pas une qui n'ait coûté plus cher que tout Fontainebleau.

A ce moment, on remontait en voiture; je trouvai place dans celle de M. de Montalivet, ce dont j'eus à m'applaudir, vu qu'il me donna toutes sortes de détails sur ce que le Roi compte faire faire à Fontainebleau et sur les travaux superbes qu'on exécute au château de Versailles.

— C'est une belle et grande idée qu'a eue Sa Majesté, me dit le ministre de la maison du Roi, de ressusciter l'ancien palais de Louis XIV avec tous ses souvenirs. Vous trouverez l'appartement

de Louis XIV exactement dans l'état où ce monarque l'a laissé. Nous avons été assez heureux pour retrouver la tenture de sa chambre à coucher qu'avaient brodée les demoiselles de Saint-Cyr, et mise en gage pour 80 000 francs chez un banquier de Francfort ; de même le lit, qui a été retrouvé et racheté à Turin. Tous les meubles de cette chambre sont les mêmes qui ont servi à Louis XIV ; ils ont été remis à la place où ils étaient autrefois. On a trouvé dans le garde-meuble du Roi une petite peinture du temps, représentant en détail cette chambre et c'est d'après ce tableau que tout a été reconstitué. On a apporté les mêmes soins dans la reconstitution des appartemens de Louis XV, de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Lorsque M. de Montalivet eut fini de me donner ces détails, je me permis de lui dire que ce que je trouvais de plus remarquable dans la pensée du Roi, indépendamment de la volonté qu'il révélait de conserver à la France un monument devenu national, c'est qu'il était visiblement inspiré par le désir d'apprendre aux Français qu'en dépit des dissentimens politiques, les grands souvenirs de leur histoire sont un patrimoine que les générations doivent se transmettre sans en rien renier, la gloire du passé contribuant à celle du présent et de l'avenir. J'ajoutai que Sa Majesté, en reconstituant le palais de Versailles, avait voulu sans doute guérir les Français de leur goût pour le changement, et en flattant l'amour-propre national, leur communiquer le goût de la conservation.

— C'est cette considération, je suppose, dis-je en finissant, qui a fait concevoir au Roi un projet que Napoléon lui-même avait jugé trop vaste pour l'entreprendre et qui l'a décidé à l'exécuter en si peu de temps.

M. de Montalivet parut frappé de mes réflexions, et même surpris de me voir pénétrer aussi avant dans la pensée intime du Roi. Il me demanda si quelqu'un m'avait déjà fait cette réflexion : je l'assurai du contraire, et notre entretien en resta là.

Il est dans le monde des choses de convenance, des coutumes ennuyeuses dont nous pâtissons tous plus ou moins et que la politesse nous condamne à subir. Il faut avant tout être poli ; il est impardonnable d'être ennuyeux, mais il est plus impardonnable encore d'être impoli. Je range parmi ces coutumes certaines phrases banales qu'il faut dire et, ce qui est plus pénible encore, qu'il faut écouter et auxquelles il faut

répondre avec politesse, reconnaissance même, tandis qu'on en est impatienté au suprême degré. Rodolphe II et moi nous en avons été victimes avant et après le dîner. Le Roi, la Reine, les princes et les princesses, les aides de camp, la Cour et la ville, enfin tous et chacun me demandèrent la même chose :

— Monsieur votre cousin ne se ressent pas de sa chute?

Rodolphe II, moins accoutumé au monde que moi, s'en impatienta. L'habitude que j'ai acquise me donne plus de calme, je fais en ces occasions une mine touchée, je rassure tout le monde, bien que personne n'ait besoin d'être rassuré, et puis je finis d'ordinaire par une petite phrase de remerciement qui ne manque jamais d'être bien reçue.

Le Roi, outre la petite phrase obligée, gronda devant moi et à très haute voix M. Strada, son premier écuyer, en lui disant:

— Vous avez bien mal soigné ces messieurs, comte Strada : je vous avais cependant tout particulièrement recommandé les comtes Apponyi.

— Sire, je suis bien au regret de ce qui est arrivé au comte Rodolphe II, mais pour ma justification, je suis obligé de dire que le cheval que je lui avais donné est celui que la princesse Marie monte ordinairement. Malheureusement, aujourd'hui, les chevaux étaient tellement tourmentés par les mouches, excités par le bruit des tambours, des voitures, du monde réuni dans les cours que les plus doux étaient devenus indomptables.

J'appuyai ce que disait le comte Strada et fis mon possible pour l'excuser, sans toutefois taxer mon cousin de gaucherie, car notre conversation avait lieu devant toute la Cour. Puis on se tut, parce que le Roi parlait haut et avait l'air de vouloir être écouté par tout le monde.

J'ai donné le bras pour aller dîner à Mme de Rumigny; je l'avais à table à ma droite, et comme le Duc de Montpensier m'avait prié de lui conserver sa place à côté de moi, il vint s'y placer accompagné du fils du maréchal Gérard qui prit place à sa gauche. Le Duc de Montpensier fut d'une humeur charmante et me raconta toutes sortes d'histoires merveilleuses, jusqu'à ce que son valet de chambre vînt lui dire à l'oreille, mais assez haut pourtant pour que j'aie pu l'entendre :

— Monsieur Tonton, voici du beefsteak. Mangez et ne parlez pas autant; gardez vos histoires pour après, sans quoi je vous dénonce.

Ce discours fit quelque effet sur le petit prince; il devint un peu rouge, mais il ne fit semblant de rien, tout en se hâtant pourtant de finir son plat de bœuf et ses pommes de terre. Voyant son assiette vide, il recommença de plus belle à causer, à bavarder comme une pie. Cependant, au beau milieu d'une grande et belle histoire, voilà encore son valet de chambre avec deux côtelettes de mouton : cette fois-ci, il interrompit sur-le-champ son discours et fit disparaître au plus vite ses deux côtelettes, puis il reprit sa conversation.

— Avez-vous entendu, me dit-il, tout le bruit qu'ont fait cette nuit les choristes des Italiens et de l'Opéra ?

— Pas le moins du monde, monseigneur.

— C'est que vous logez dans la cour des Princes et ils habitent dans la cour du Cheval-Blanc. Après la représentation, ils ont soupé copieusement et longuement jusqu'à trois heures du matin où ils ont de nouveau redemandé qu'on leur apportât du vin, ce à quoi on leur a répondu négativement en les invitant à aller se coucher. Loin de suivre cet avis, ils commencèrent à chanter et à danser des galops tout le long des corridors; puis ils forcèrent la porte de l'office et prirent, au grand désespoir de l'officier, deux ananas destinés à la table du Roi. C'est l'officier qui m'a donné ce matin les détails du sabbat qu'ils ont fait et de la perte de ses ananas; j'en ris beaucoup et je dis à l'officier que je n'avais qu'à le féliciter de la discrétion de ces messieurs, car deux ananas pour deux cent cinquante personnes, on ne saurait se contenter de moins !

Le soir, il y eut de nouveau grand spectacle; on a donné *le Philtre* avec un petit ballet intercalé. Mlle Duvernet a dansé comme un ange. Puis les Italiens ont représenté le premier acte du *Barbier de Séville* et la *prova* d'un *opera seria*. Lablache, Rubini et la Grisi ont chanté avec la plus grande perfection.

Le lendemain matin, avant le déjeuner, au moment où nous nous trouvions réunis dans le salon de la Reine, le Roi me demanda si je n'avais pas vu le fantôme de Monaldeschi.

— Ce malheureux a été assassiné, me dit-il, à l'endroit même où se trouve votre lit.

Je répondis à Sa Majesté que j'avais trop bien dormi et que le fantôme probablement n'avait pas fait assez de bruit pour me réveiller.

— Chez vous et surtout en Allemagne, chaque vieux châ-

teau a son revenant; je suis sûr, comte Rodolphe, que vous savez beaucoup de ces contes, poursuivit le Roi, et je vous préviens que Montpensier ne vous laissera pas partir de Fontainebleau sans que vous lui en racontiez un, c'est tout ce qu'il aime.

— Auriez-vous cette bonté? me dit le prince en s'approchant?

— Ne vous l'ai-je pas dit? reprit Sa Majesté. Le voici. Vous u'y échapperez plus.

— Je ne demande pas mieux, Sire; je serai enchanté d'être agréable à M. de Montpensier; mais avec tant de plaisirs qui se suivent ici coup sur coup, il me serait assez difficile de trouver un moment.

Nous fûmes interrompus par le maître d'hôtel qui avait l'honneur d'avertir le Roi qu'il était servi. Après le déjeuner, je suis allé avec le Duc d'Aumale et quelques dames au jeu de paume pour voir les deux plus fameux joueurs de France. L'année dernière, ils ont battu à Londres toutes les célébrités du genre. Ces deux virtuoses étaient payés par le Roi pendant son séjour à Fontainebleau, afin de jouer depuis midi jusqu'à deux heures avec qui voudrait se mesurer avec eux. Plusieurs jeunes gens de notre société, qui avaient envie de tenter une partie, se sont retirés après les avoir vus jouer ensemble avec une précision rare, un coup d'œil incomparable.

M. de Montpensier, lorsqu'il a su que je n'étais pas de la partie à cheval du Duc d'Aumale, m'avait invité ainsi que l'ambassadeur d'Espagne à chasser dans le parc. Je l'ai remercié en ajoutant que je n'étais pas de la partie à cheval pour ne pas me fatiguer à cause du grand bal qui aurait lieu le soir et que la chasse n'était certes pas un moyen de repos.

— D'ailleurs, lui dis-je, je compte faire une promenade dans le jardin avec la Reine et ces dames, elles ont bien voulu m'y engager.

Pendant que je parlais, le Duc de Montpensier me prend le bras et me demande ce que je comptais faire après la promenade de la Reine. Je lui dis que je n'avais pas de projet bien arrêté, mais que j'aimerais assez faire une promenade en voiture dans la forêt.

— Bon, me dit le Duc, je vous y accompagnerai.

— C'est-à-dire, dis-je, c'est moi qui aurai l'honneur de vous y accompagner.

— Eh bien! c'est convenu, nous irons ensemble, c'est charmant, nous arrangerons pour nous une petite partie sans rien dire aux autres; mais où irons-nous?

— Je voudrais voir le Bosquet du Roi, la Roche qui pleure et cette autre qui rit. Je ne les ai pas encore vus.

— Il faut voir cela, en effet; c'est une bien bonne idée, nous irons en char à bancs, vous, Gérard et moi; invitez quelques dames que nous placerons sur la seconde banquette; pour les autres, n'est-ce pas, il nous importe peu de savoir comment elles seront occupées.

— Ce sera, dis-je, comme Monseigneur voudra.

— Non, comte, ce sera comme vous voudrez, car c'est à moi de vous faire les honneurs; nous nous trouverons à deux heures dans la salle Henri IV, je vous y attendrai.

A la promenade de la Reine, dans le jardin anglais, il n'y avait en fait d'hommes, en dehors des personnes de la Cour, que l'ambassadeur d'Espagne et moi. J'ai exprimé à l'ambassadeur mon étonnement de le voir ici, alors que je le croyais à la chasse.

— Mais, comment, je déteste la chasse, moi! me dit le duc, c'est M. Thiers qui a voulu m'y faire aller; Dieu m'en préserve!

De très élégantes barques dorées, pavoisées et recouvertes de riches baldaquins nous transportèrent sur le bel étang de François Ier, du rivage au pavillon qui se trouve au milieu de cette belle pièce d'eau. C'est dans ce pavillon, à ce qu'on prétend, que Charles IX décida la Saint-Barthélemy, avec Catherine de Médicis. Nous avons abordé sur la partie de la terrasse qui est de forme elliptique; dans l'intérieur du pavillon, on avait dressé une table avec un petit goûter; en outre, il y avait des corbeilles remplies de pain coupé en petits morceaux pour en jeter aux carpes monstres qui peuplent l'étang en quantité prodigieuse. Elles se sont fait attendre assez longtemps. La princesse Louise, un peu contrariée de ne pas les voir arriver, se tourne vers le général Athalin et lui dit assez haut pour que l'ambassadrice et moi nous l'ayons entendue, ce qui probablement n'était pas son intention :

— Elles ne veulent donc pas venir, ces carpes; je les soupçonne d'être carlistes.

Toutes nos belles dames avaient si peur de se fatiguer et de

ne pas avoir le teint assez brillant pour le bal que les unes étaient restées chez elles toute la matinée et que celles qui accompagnaient la Reine, à sa promenade, s'étaient empressées de rentrer pour se reposer.

Deux d'elles pourtant, Mmes de Bertoy et Duhesme, acceptèrent ma proposition pour la course en char à bancs. Nous nous rendîmes donc, après avoir été congédiés par la Reine, dans la salle Henri IV, où Mgr de Montpensier se trouvait déjà.

En voiture, il se plaça entre Gérard et moi sur la première banquette, derrière nous Mmes de Bertoy et Duhesme, puis plus loin le maréchal Mortier, quelques généraux et aides de camp. Pendant que nous parcourions de belles allées pour arriver aux gorges d'Apremont et de Franchard, le prince me donna des détails sur le séjour qu'il a fait avec ses frères et sœurs à Chantilly, chez son frère d'Aumale.

— Croiriez-vous, me dit-il, qu'il a si peu fait les honneurs de son château qu'il n'a pas voulu me céder l'appartement que nous appelons le Cabinet des Singes, parce que tous les personnages de la Cour de Louis XV y sont représentés dans leurs costumes, mais avec des figures de singes. J'aurais tant aimé y loger! Mais Aumale a préféré le garder pour lui.

Le prince, passant brusquement d'un sujet à un autre, me demanda instamment de lui raconter une histoire. Mmes de Bertoy et Duhesme me prièrent de la dire assez haut pour qu'elles pussent l'entendre. Mon histoire a eu un très grand succès, trop grand malheureusement pour moi, car, depuis, il en a été question à la Cour, et j'ai dû la conter à toutes les dames d'honneur, à Madame Adélaïde qui tourmentait son neveu et ses dames d'honneur pour se la faire raconter et à qui ils répondaient :

— Elle est charmante, cette histoire. Mais c'est de la bouche du comte Rodolphe que Votre Altesse Royale doit l'apprendre.

J'observe en passant que la curiosité de Madame Adélaïde est restée en suspens pendant trois semaines où je ne suis pas allé à la Cour.

Le Duc de Montpensier nous fit les honneurs de la Roche qui pleure et qui, d'après le *Journal des Débats*, a cessé de pleurer depuis que Louis-Philippe est venu habiter sa royale demeure de Fontainebleau.

A dîner, j'ai été assis à côté de Mme de Montjoie, dame d'honneur de Madame Adélaïde, femme très spirituelle, autrefois on ne peut plus aimable. Depuis quelques années, elle s'est jetée dans la haute piété et n'a plus autant de laisser aller dans la conversation. Le sentiment religieux bride un peu sa gaîté naturelle et la tendance légère de son esprit vers la critique. Néanmoins, il y a encore quelques étincelles de raillerie qui se font jour au milieu de l'humilité chrétienne et de la sévérité qu'elle exerce sur elle-même.

Le Duc d'Orléans était de ce dîner. Il venait d'arriver de Compiègne où il a passé tout le temps des manœuvres, où il a vu beaucoup de monde et d'où toutes les personnes qu'il a invitées à y passer quelques jours sont revenues enchantées de son accueil et de la manière dont il a fait les honneurs du château. Malheureusement pour nous, il avait laissé toute son amabilité à Compiègne ; il a été d'une humeur de chien ; il m'avoua que tout lui déplaisait à Fontainebleau, qu'il était horriblement fatigué et qu'il avait tellement peur de faire mauvaise figure au bal, qu'il se retirerait de très bonne heure pour ne pas paraître maussade. Pendant qu'il me parlait, la Reine écoutait et, pour lui être agréable, elle ordonna d'ouvrir le bal le plus tôt possible. M. Athalin lui fit observer que les invitées de la ville et des environs qui n'avaient pas l'honneur d'être connues de Leurs Majestés et qui devaient se réunir dans la salle de Henri II pour être présentées, n'étaient pas encore arrivées.

— Comment, ma mère, dit le Duc d'Orléans, vous invitez des personnes que vous ne connaissez pas ? Je n'ai pas fait cela à Compiègne et certes je ne l'aurais pas fait à Fontainebleau non plus si j'avais quelque chose à dire ici.

— Mais, mon cher Chartres, répondit la Reine, nous n'aurions pas eu assez de monde. Et puis, pourquoi ne pas faire des heureux lorsqu'on le peut ?

Je n'oublierai jamais l'effet magique qu'a produit sur nous la salle de Henri II au moment de notre entrée, cette vaste pièce, qui nous ramenait au temps de la Renaissance, avec ce superbe plafond en chêne admirablement sculpté, avec ses cadres octogones à caissons au fond desquels on voit le chiffre de Henri II et de Diane, avec ses huits grands panneaux et leurs accessoires peints par Nicolo sur les dessins du Primatice. Ce précieux morceau d'architecture tout resplendissant de la lumière des lustres,

tout ce monde, cette grande estrade pour la Cour et les ambassadrices et ces buffets avec leurs pyramides de fruits, de bonbons, de fleurs, tout cela réuni à une marche pompeuse, exécutée avec tout le talent dont Tolbeque est capable, nous arracha à tous des cris d'admiration. Le Duc d'Orléans lui-même, malgré toute sa mauvaise humeur, en fut stupéfait ; néanmoins, il m'assura de nouveau qu'il était trop fatigué pour rester et que surtout, il ne se sentait pas en train d'être aimable.

— Moi, au contraire, monseigneur, lui dis-je, je suis fort disposé à m'amuser, d'autant plus que je n'ai qu'une seule danse de corvée. Monseigneur n'est pas dans le même cas ; il n'en aura pas mal aujourd'hui.

— Oui, oui, mon cher comte, mais encore ne suis-je pas obligé de me sacrifier par trop.

— Un prince, dis-je...

— Un prince, interrompit le Duc, n'est pourtant pas non plus un cheval de charrette qui doit aller toujours et traîner tous les fardeaux après lui. Pour vous parler franchement, je m'en vais surtout pour ne pas être obligé de danser avec la comtesse de B***.

— Moi, repris-je, qui n'ai pas le bonheur d'être un grand prince et d'en avoir les bénéfices, je ne puis me dispenser de traîner cette charrette-là.

Après le bal, il y a eu un superbe souper dans la galerie de Diane, après lequel nous prîmes tous congé de la Reine, devant partir le lendemain à dix heures du matin.

Comte Rodolphe Apponyi.

SUR MIRABEAU

I

M. Louis Barthou a écrit sur Mirabeau un très beau livre (1), clair, sobre, ferme, bien ordonné, d'une lucidité historique et politique à n'y rien souhaiter, nullement oratoire, ce qui témoigne, en un tel sujet, d'une maîtrise de soi extraordinaire, grave comme un rapport, mais, pour ce qui est du récit des faits et de la peinture des scènes, très animé et très vivant; un livre où l'on sent l'homme politique à la facilité avec laquelle l'auteur se démêle et se débrouille dans les labyrinthes de l'histoire parlementaire, extrêmement mesuré, quoique sans faiblesse, dans l'appréciation du héros, enrichi d'inédits bien compris et non surfaits, ce qui est rare; un livre d'histoire, enfin, qui est un livre d'historien, ce qui n'est pas commun non plus.

Je serai bref sur la biographie privée de Mirabeau avant 1789. On a tout dit sur elle et il ne reste plus qu'à l'abréger. C'est ce que M. Barthou a fait, mais je souhaiterais qu'il l'eût fait encore plus et qu'il eût insisté davantage sur les écrits de Mirabeau, en en donnant cette analyse succincte, mais complète, qu'il eût si bien faite, qu'il aurait eu plaisir à faire, et qui eût été si attrayante et si instructive.

On néglige trop Mirabeau auteur. Mirabeau auteur, c'est tout le XVIIIe siècle repensé par l'homme qui avait le plus de passé dans la mémoire et le plus d'avenir dans l'esprit. C'est Mirabeau se préparant, à tout hasard, à une œuvre politique et sociale qu'il sentait qui pouvait être immense et pour laquelle il voulait être prêt de toutes les manières.

(1) *Mirabeau*, par M. Louis Barthou, 1 vol. in-8; Hachette.

Moralement, il s'y prépara d'une façon désastreuse; intellectuellement, il s'y prépara à merveille. Il s'enquit d'histoire et l'on voit très bien que l'*Essai sur les mœurs* l'a conduit à un contact direct et immédiat avec l'antiquité, à des lectures méditées de Thucydide, de Tite Live et de Polybe dont il a tiré grand profit; il sait (peut-être moins bien) l'histoire d'Angleterre et il a fortement étudié la Constitution anglaise; il a suivi de très près la Révolution dont les États-Unis d'Amérique sont sortis; sa mission secrète en Prusse, encore (on le lui a assez reproché) qu'elle n'ait rien de reluisant, lui a appris l'Europe, que ses contemporains français connaissent si peu, et les méthodes et les traditions diplomatiques.

Très peu versé, je crois, dans la littérature du XVIIe siècle, dont je reconnais qu'il n'a que faire, il a pratiqué Buffon, qu'il admire avec enthousiasme et qui peut tout au moins apprendre aux hommes politiques que, comme les révolutions de la nature, les révolutions de l'espèce humaine ne se font pas en un jour et ont besoin du temps comme principal ouvrier; il a pratiqué Montesquieu *avec lequel il n'est presque jamais d'accord*, mais qui, au moins, lui a donné ou a confirmé en lui l'idée d'une constitution « *analogue* à celle d'Angleterre, » et qui, surtout, lui a donné l'exemple de la méditation concrète, pratique et j'allais dire pragmatique sur les choses politiques; il a pratiqué Rousseau, qu'il adore; mais, remarquez bien que ce qu'il en admire, ce n'est pas le *Contrat social*, qu'il me semble qu'il ne nomme jamais, mais l'*Émile*, c'est-à-dire le livre de l'éducation naturelle et de la profession de foi du vicaire savoyard; il a pratiqué Voltaire, peut-être trop, car il fut toujours irréligieux et toujours royaliste un peu plus que je ne souhaiterais qu'il fût; mais surtout le Voltaire de l'*Essai sur les mœurs*, de l'*Histoire des Parlemens*, du *Siècle de Louis XIV* et de *la Henriade*, que l'on sait qui est un ouvrage excellent comme livre d'histoire.

Et surtout il a vécu, sauf la partie féminine de sa vie, d'une façon souverainement intelligente. Il était, chose curieuse, un orateur qui savait écouter et un orateur qui savait interroger. Il séduisait tout le monde, amis, adversaires, ennemis, gouverneurs de prison, geôliers; mais ce n'était pas pour séduire qu'il séduisait, encore qu'il y prît plaisir, c'était pour tirer de chacun tout ce qu'il savait, tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il sentait et en faire son profit. Je sais quelqu'un à qui l'on disait :

« Pourquoi causez-vous avec des gens qui ne pensent pas? — C'est qu'avec moi, ils pensent et d'une façon très personnelle; » et Mirabeau était tout à fait cet homme-là. Quand, membre de l'*Assemblée nationale*, il eut vingt collaborateurs où il puisait chaque jour et qu'il vida, il ne faisait que continuer de faire ce qu'il avait toujours fait, avec cette différence que précédemment il emmagasinait et que maintenant il dépliait. Ainsi nourri, ainsi muni, armé Riquetti de Mirabeau, 1789 pouvait venir.

II

En 1789, Mirabeau était un gros homme, grand, fort, aux épaules puissantes, à tête énorme, à figure laide et couturée, à gros nez, à bouche grande, à lèvres minces, à front grand, rond et magnifique; de beaux yeux sous des paupières lourdes. Son extérieur avait quelque vulgarité et il était de ceux que l'on sent tout de suite qui sont faits plus pour le forum et pour la tribune que pour le monde. La première impression qu'en reçut le comte de la Marck, homme de cour affiné et raffiné, ne fut pas très bonne. « En voyant entrer M. de Mirabeau, M. de la Marck fut frappé de son extérieur. Il avait une stature haute, carrée, épaisse. La tête, déjà forte au delà des proportions ordinaires, était encore grossie par une énorme chevelure bouclée et poudrée. Il portait un habit de ville dont les boutons, en pierres de couleur, étaient d'une grandeur démesurée, des boucles de souliers également très grandes. On remarquait enfin, dans toute sa toilette, une exagération des modes du jour qui ne s'accordait guère avec le bon goût des hommes de cour. Les traits de sa figure étaient enlaidis par des marques de petite vérole. Il avait le regard couvert, mais ses yeux étaient pleins de feu. En voulant se montrer poli, il exagérait ses révérences; ses premières paroles furent des complimens prétentieux et assez vulgaires. En un mot, il n'avait ni les formes, ni le langage de la société dans laquelle il se trouvait, et quoique, par sa naissance, il allât de pair avec ceux qui le recevaient, on voyait, néanmoins, tout de suite à ses manières qu'il manquait de l'aisance que donne l'habitude du grand monde. »

En revanche, au milieu des foules ou dans une assemblée en majorité populaire, il avait souverainement cette aisance autoritaire que donne l'habitude des hommes. Du premier jour, du pre-

mier coup il domina l'assemblée du Tiers-État qui, après annexion du clergé et de la noblesse, devint l'Assemblée nationale.

Qu'y apportait-il? Son éloquence vingt ans comprimée et qui pouvait enfin se donner carrière; mais qu'y apportait-il comme programme ou plutôt comme doctrine?

Mirabeau est royaliste, profondément et radicalement royaliste; d'autant plus profondément, je crois pouvoir dire, qu'il ne l'est nullement d'une façon sentimentale. Il croit rationnellement, par méditation scientifique, qu'une France monarchique depuis dix siècles, dans une Europe en grande partie monarchique (quoiqu'il y eût plus de républiques en Europe à cette époque qu'à la nôtre), doit rester monarchique : « Je serai à l'*Assemblée nationale* (il l'appelle ainsi dès 1788) très zélé monarchique parce que je sens profondément combien nous avons besoin de tuer le despotisme ministériel et de relever l'autorité royale. » Il verrait dans la chute de la monarchie la chute même et l'engloutissement de la France : « Il s'agit de savoir (fin mai 1789) si la monarchie et le monarque survivront à la tempête qui se prépare ou si les fautes faites et celles qu'on ne manquera pas de faire encore nous engloutiront tous [avec eux]. » — « Je serai (1790) ce que j'ai toujours été : le défenseur du pouvoir monarchique réglé par les lois et l'apôtre de la liberté garantie par le pouvoir monarchique... Sous l'ancien régime, l'autorité du Roi était incomplète, parce qu'elle n'était pas fondée sur les lois; insuffisante, parce qu'elle tenait à la force publique plus qu'à l'opinion; incertaine, parce qu'une révolution, toujours prête à éclater, était capable de le renverser. »

Et il est difficile de mieux marquer qu'une monarchie est précaire, surtout quand elle est absolue; mais il est impossible aussi de mieux marquer à quel point l'on tient à la monarchie.

Il est monarchiste, mais il est anti-aristocrate de toutes les manières, et *c'est surtout parce qu'il est anti-aristocrate qu'il est monarchiste.*

Il a toutes les formes de l'anti-aristocratisme :

Il est, comme Voltaire, l'ennemi déclaré et acharné des Parlemens : quand le Parlement de Paris, dont il n'a pas oublié sans doute l'hostilité à l'égard de Turgot et de Necker, élabore en 1788 tout un programme de réformes, il déclare que « cela est bien fou pour [de la part de] un pouvoir judiciaire, » et un peu auparavant il avait écrit à M. de Montmorin : « Il serait bien

maladroit, le gouvernement qui rendrait la France parlementaire [gouvernée par les parlements]. » Il faut que quelque chose mette fin « aux menées et aux conspirations de ces corps implacables » qui ne profitent de l'horreur qu'inspirent certains despotismes ministériels et ne se posent en défenseurs des libertés publiques que pour acquérir ou perpétuer une usurpation et une suprématie intolérables.

Il est adversaire de l'autorité (pourtant si faible alors) de la noblesse et du clergé parce que ces *ordres de l'État* ont une autorité disproportionnée à leur importance, parce que, placés entre le Roi et la nation, ils empêchent le Roi de se « coalitionner avec ses peuples » et entre lui et eux ne sont pas des intermédiaires, comme disait Montesquieu, mais des fossés, de sorte que le Roi est isolé et n'a de contact qu'avec ceux qui veulent partager son pouvoir, et c'est-à-dire avec ses ennemis.

Il est hostile au grand clergé, archevêques, évêques, parce qu'ils sont un corps aristocratique qui limite, lui aussi, l'autorité du Roi et peut-être sa puissance de mal faire, mais assurément sa puissance de faire le bien; *mais*, quoique absolument irréligieux, il est, si l'on me permet le mot, *curiste*, ami et défenseur du petit clergé, des curés, des vicaires, des desservans, parce qu'il sait très bien que ceux-ci *sont peuple*, sont très dévoués au peuple et ne s'appuient sur une aristocratie ou sur une autre que quand on a la sottise, par horreur bête ou vicieuse de la religion elle-même, de les persécuter.

Que veut-il donc? La monarchie absolue?

Point du tout. Je le comparerais, d'un peu loin, à Malebranche, qui n'admettait pas que Dieu agît par des volontés particulières, et qui assurait qu'il agit toujours par des volontés générales, c'est-à-dire par des lois. La royauté agissant par des volontés particulières, qui du reste très souvent ne sont pas les siennes, mais celles des ministres, c'est la monarchie arbitraire; la royauté agissant par des volontés générales qui sont des lois, c'est la vraie monarchie, c'est quelque chose comme la monarchie divine.

Les lois ont cela de bienfaisant qu'elles limitent celui qui les exécute en le fortifiant; qu'elles sont à la fois ce qui l'empêche d'errer et ce qui lui donne une puissance que sans elles il n'aurait pas et un caractère sacré qu'elles renouvellent et que sans elles il finirait par perdre. Cette limite au caprice royal que l'on

a cherché et qu'on a cru trouver dans les pouvoirs intermédiaires entre le peuple et le Roi, il la faut, elle est nécessaire ; mais ce n'est pas dans les pouvoirs intermédiaires qu'il faut la chercher ni qu'on la trouve, c'est dans la loi.

C'est ainsi qu'entre le Roi et le peuple, il y aura un intermédiaire qui ne sera pas un fossé, ni un mur fortifié, mais un lien moral; qu'entre le Roi et le peuple, il y aura une communication perpétuelle et une communauté de volontés et de bonnes volontés.

Quelles seront ces lois, tout au moins ces lois générales? Elles seront, en leur ensemble, l'application du principe de la souveraineté immanente du peuple, le peuple étant maître de lui, et le Roi n'étant que son « premier magistrat. » Elles établiront que le peuple ne paiera jamais que l'impôt qu'il aura consenti, ce qui est la première condition de la liberté nationale et l'essentielle différence entre la royauté légale et le despotisme ; elles établiront la liberté individuelle des citoyens; elles établiront la liberté de la presse, garantie de la liberté individuelle et assurance contre les caprices arbitraires du pouvoir central; elles établiront la responsabilité des ministres, « seule base de l'inviolable respect de l'autorité royale ; » elles formeront, de la sorte, une constitution « analogue à celle de l'Angleterre, » *moins* les aristocraties que le Royaume-Uni a conservées.

C'est ainsi que la royauté sera, non dépossédée, mais fortifiée et consolidée.

Mirabeau insiste toujours sur ce point. La Révolution, telle qu'il l'entend, est inattaquable, ne doit pas être attaquée et l'on ne doit pas essayer de rebrousser à l'encontre d'elle, mais elle a été faite au profit véritable de la royauté, et, à réagir contre elle, la royauté réagirait contre soi-même. A reprendre le pouvoir absolu, elle se replacerait dans cet isolement funeste où la moindre commotion populaire peut la renverser et la détruire; à essayer d'une combinaison des corps privilégiés partageant le pouvoir avec elle, elle créerait une république aristocratique qui serait le foyer de la plus active tyrannie ; à supprimer toutes les aristocraties et en se « coalisant » avec le peuple, mais en se coalisant avec lui d'une façon permanente, régulière, systématique, organique, constitutionnelle, elle inaugure et elle fonde la monarchie véritable, et elle garantit la révolution et la révolution la garantit.

N'est-ce rien que d'être sans parlemens, sans pays d'États, sans corps de clergé, de privilège, de noblesse? Mirabeau, selon les excellentes formules de M. Barthou, veut « assurer le succès de la Révolution, la consommer pacifiquement » pour l'union intime de la nation qui la veut avec le Roi qui l'accepte et qui en profite; il apprécie dans la monarchie la *condition et la garantie* de la Révolution, et il ne « conçoit le maintien et le développement des conquêtes révolutionnaires que sous la sauvegarde et dans le cadre de la Royauté. »

En un mot, il est démocrate-royaliste et royaliste-démocrate, et il veut fonder cette *démocratie royale* (je ne sais pas si le mot est de lui et je ne crois pas, mais il résume sa pensée) qui fut la doctrine de la grande majorité des révolutionnaires jusqu'en 1792.

Il veut fonder une royauté qui, sans corps intermédiaire, gouvernera le peuple par l'intermédiaire des lois seules; à la royauté légitime il oppose et il veut faire succéder la royauté légale.

Mais encore, ces lois, qui les fera? Le peuple lui-même; car le seul pouvoir législatif, c'est le peuple: « La souveraineté [législative] réside uniquement et inaltérablement dans le peuple et le « souverain » n'est que le premier magistrat de ce peuple. » Le peuple fera la loi par le ministère de ses représentans librement élus. Il faut un corps législatif *périodiquement renouvelé*, qui fera la loi, et c'est à cette condition que la monarchie française prendra la forme définitive d'une « monarchie tempérée » et que l'on pourra « allier les principes du gouvernement représentatif avec ceux du gouvernement monarchique. »

— Mais voilà un *corps*, voilà un *ordre*, et vous qui ne voulez entre le peuple et le Roi qu'un intermédiaire moral, à savoir la loi, en créant un corps qui fait la loi, en créant un ordre qui fait la loi, vous reconstituez une aristocratie analogue aux anciennes et beaucoup plus forte, beaucoup plus limitatrice des pouvoirs du Roi et beaucoup plus usurpatrice des pouvoirs du peuple!

Analogue aux anciennes; car elle sera élue et non héréditaire, il est vrai; mais, parce qu'elle sera élue périodiquement, elle recevra périodiquement une investiture, une consécration nouvelle, qui manquaient aux anciennes, ce qui compensera parfaitement l'hérédité, d'autant plus que le choix des électeurs

n'étant pas indéfiniment large et extensif, il y aura bien encore un peu et beaucoup d'hérédité, et il y aura des familles « parlementaires » dans le sens nouveau du mot, comme il y avait des familles parlementaires dans le sens ancien du vocable.

Beaucoup plus forte que les anciennes, parce que, représentant le peuple, elle sera le peuple visible, elle se considérera et sera considérée comme le peuple, se dira le peuple souverain et ne faisant que sa volonté et non celle du peuple (cela se voit déjà dans l'Assemblée nationale qui ne tient pas le moindre compte des *Cahiers* de ses commettans et rit quand on lui en parle), elle gouvernera, non comme un *ordre* qui n'est jamais qu'une fonction de la nation, mais comme le peuple tout entier, comme le peuple souverain, qu'elle ne sera point du tout.

Plus limitatrice des pouvoirs du Roi; car, se considérant et étant considérée comme étant le peuple, elle sera le souverain en face du Roi et tiendra le Roi pour simple chef du pouvoir exécutif et c'est-à-dire pour son ministre subordonné, obéissant, ou qui doit l'être; d'autant plus que les ministres étant responsables et le Roi ne l'étant pas, entre l'Assemblée souveraine et les ministres, pouvoir exécutif responsable, le Roi ne sera plus rien qu'un personnage décoratif et un président des fêtes nationales.

Plus limitatrice des droits du peuple, parce que les *ordres* n'avaient chacun qu'une fraction très limitée du pouvoir, chacun étant limité par le Roi d'abord et par les autres ordres ensuite, tandis que l'Assemblée nationale ramassera en elle tous les pouvoirs possibles, n'étant laissé au peuple que le pouvoir, très limité par la force des choses, de la renouveler périodiquement.

En un mot, le nouveau régime n'est pas autre chose qu'une royauté et plusieurs aristocraties remplacées par une aristocratie unique.

Mirabeau a parfaitement senti ou pressenti toute l'objection, et c'est pour cela qu'il a voulu *partager le pouvoir législatif entre l'Assemblée et le Roi* par le moyen du *veto*, le Roi, par le *veto*, pouvant s'opposer à une volonté législative de l'Assemblée législative.

Avec le *veto* l'Assemblée législative ne fait que les lois que le Roi permet qu'elle fasse; elle n'est plus législateur sans appel;

elle n'est plus législateur souverain; elle n'est plus souveraine; il n'y a plus d'aristocratie.

Il n'y a plus d'aristocratie, et donc, le *veto* n'est pas royaliste, n'est pas autocratique, *il est démocratique.*

Et c'est bien ainsi que Mirabeau prend les choses; car il dit : « Quand il sera question de la prérogative royale, c'est-à-dire, comme je le démontrerai en son temps, *du plus précieux domaine du peuple...* » Il a raison; le domaine du peuple, c'est sa souveraineté législative et il ne l'a pas plus quand une Assemblée la confisque que quand une royauté autocratique l'absorbe.

C'est bien comme sauvegarde du « domaine du peuple » que Mirabeau considère le *veto;* car il dit : « J'aimerais mieux vivre à Constantinople qu'en France si le Roi n'avait pas le *veto.* Oui, je le déclare, je ne connaîtrais rien de plus terrible que l'*aristocratie souveraine* de 600 personnes qui, demain, pourraient se rendre inamovibles, après-demain héréditaires et finiraient, comme toutes les aristocraties du monde, par tout envahir. »

A la vérité, comme *moyen de partage* du pouvoir législatif et c'est-à-dire de la souveraineté entre le Roi et la représentation nationale, le *veto* n'était pas très heureux, n'était pas très rationnel. Il était, sinon le contraire, du moins l'inverse de ce qui serait rationnel. C'est un petit nombre d'hommes, instruits et informés, qui savent ce qu'ils veulent, *la foule ne sait que ce qu'elle ne veut pas.* C'est donc un homme placé au centre, et indépendant, autonome et détenteur, du reste, des traditions nationales et entouré et informé par un groupe d'élite, conseil des ministres ou conseil d'État, ou les deux ensemble, qui peut faire utilement la loi; c'est l'Assemblée nationale qui peut utilement ne pas l'accepter et, en cas de conflit entre ces deux pouvoirs, c'est la nation consultée qui peut à son tour et définitivement la repousser; et ce serait donc « au Roi en son conseil » qu'il faudrait donner l'action législative, et à l'Assemblée le *veto* suspensif, et à la nation le *veto* définitif.

Mais encore, dans l'état des esprits tel qu'il était en 1790, vouloir partager, même en l'envers, si je puis m'exprimer ainsi, le pouvoir législatif entre l'Assemblée et le Roi, c'était tout le possible comme effort anti-aristocratique, et ce n'était pas même le possible, puisque le projet de Mirabeau, sur ce point, échoua, comme on sait, complètement.

Telles étaient les idées générales de Mirabeau, que je ne songe pas à approuver, puisque les miennes sont, sinon contraires, du moins très différentes, mais qui sont singulièrement fortes, étendues, compréhensives et inspirées au moins par la vue la plus lucide des dangers prochains (et du reste éternels) que contenait en lui le nouveau régime.

III

Telles étaient ses *idées* directrices. Sa *conduite* politique, qui, très souvent, ne fut pas inspirée par ses idées, est loin de mériter le même hommage. Mirabeau, toujours endetté et toujours avide d'argent, avec le caractère le plus indépendant du monde, manquait absolument de ce qui assure l'indépendance : il n'avait pas le goût de la pauvreté ; et donc il était essentiellement corruptible. Déjà, en 1788, il avait fait des appels d'argent du côté du ministre Montmorin pour ses frais d'élection en Provence. A peine mêlé aux luttes de l'Assemblée nationale, il vit que sa popularité pouvait être une valeur négociable et il fit avec la Cour ce fameux marché sur lequel on a tant discuté et qui, à mon avis, ne comporte pas cinq minutes de discussion. Dettes payées (208 000 francs), 6000 francs de pension par mois ; un million à la fin de la session de l'Assemblée nationale *si M. de Mirabeau avait bien servi le Roi.*

Comme l'a très bien marqué M. Barthou, avec les distinctions peu nécessaires, mais utiles encore, c'était la vente pure et simple ; car si, à la rigueur, on peut admettre, ce que je prie de croire que je n'admets pas, qu'un député se fasse payer ses dettes par le gouvernement et accepte de lui des mensualités encourageantes ; se faire promettre un million à la condition de bien le servir, ce n'est pas autre chose que se mettre aux gages du gouvernement que l'on a le mandat de contrôler.

Il résulta de ce marché que Mirabeau, à l'Assemblée, « louvoya » (c'est son mot) continuellement et c'est-à-dire agit de la façon qui était la plus contraire du monde à son tempérament et à son tour d'esprit.

Il le sent bien ; car au mérite extraordinaire qu'il s'attribue à ce propos on peut mesurer l'effort que cela lui coûtait et la difficulté qu'il avait à se plier à cette manœuvre : « Il faut, écrivait-il à M. de la Marck, plus de peine et de véritable habileté

(non pas de génie) pour louvoyer ainsi que pour combattre ; c'est là peut-être la partie du talent la plus rare, du moins chez les talens un peu distingués, parce que c'est la moins attrayante et celle qui vit de petites combinaisons accumulées, de privations et de services... L'homme public qui n'a pas renoncé à influer et qui se considère plus comme homme d'État que comme orateur ou écrivain, n'avait pas un autre parti à prendre. » — « Il faut dissimuler, disait-il dans une autre circonstance, quand on veut suppléer à la force par l'habileté, comme on est obligé de louvoyer dans une tempête. »

Il résultait de cela une certaine « incohérence » (le mot est de M. Barthou) dans la conduite de Mirabeau à l'Assemblée nationale : on ne comprenait pas ses contradictions, si éloquentes qu'elles fussent, et ses volte-face, de quelques prestiges littéraires qu'elles fussent comme illuminées.

Et l'Assemblée se défiant de lui, non qu'elle sût qu'il fût acheté, mais doutant peu qu'il ne fût capable de l'être ; et la Cour se défiait de lui comme d'un homme de la duplicité même duquel on ne pouvait pas être sûr, et « la grande trahison du comte de Mirabeau » avait ceci de particulier, comme d'autres du reste, qu'on ne pouvait pas être certain qu'il ne serait pas traître à sa trahison.

Ajoutez encore qu'il entrait dans le plan concerté entre Mirabean et la Cour, — plan dans le détail duquel je n'ai pas lieu, ici, d'entrer, — de décréditer et de dépopulariser l'Assemblée nationale, de manière que l'opinion publique, réclamant sa dissolution et l'obligeant à se retirer, on pût faire de nouvelles élections plus favorables aux idées conservatrices. Or, pour décréditer l'Assemblée nationale en lui faisant faire des sottises, Mirabeau jouait chez elle, par des « discours incendiaires, » le rôle d'agent provocateur. Mais encore ni ses contemporains ne pouvaient savoir, ni nous-mêmes ne pouvons démêler si tel discours révolutionnaire de Mirabeau ou procède de son désir d'induire l'Assemblée en tentation de sottise, ou est dû simplement au tempérament tribunitien du grand orateur : et tout cela est parfaitement inextricable.

Il est très paradoxal, mais il serait, à mon avis, très exact de dire que Mirabeau s'est diminué pendant la Révolution. Certes, il ne s'est pas diminué comme orateur, cela va de soi, ni même comme homme d'État à idées générales (encore que

toutes ses idées générales il les eût très précisément avant 1789); il ne s'est pas diminué non plus comme homme capable de gouverner, car c'est à partir de 1789 qu'il a montré l'art suprême du chef de gouvernement, qui est de savoir choisir dix, quinze, vingt collaborateurs, de tirer d'eux tout ce qu'ils contiennent, de le comprendre mieux qu'eux, de l'assimiler rapidement et de le transformer en vues de génie, et pratiques; mais il s'est diminué comme homme moral et par suite comme homme ayant du crédit et à qui l'on a confiance.

Il semble s'être trompé sur ce point; car il attribue sa relative impuissance à ses fautes et à ses vices de jeunesse; il dit, il répète : « L'immoralité de ma jeunesse est un malheur public. » Ce n'est pas tout à fait cela : on lui aurait parfaitement pardonné sa vie licencieuse, et ce n'est pas elle qui l'empêchait de devenir ministre; l'obstacle c'était sa vénalité soupçonnée et l'insurmontable défiance que, de ce fait, il inspirait. Et sans doute, ce sont bien ses vices qui l'ont conduit à la vénalité et qui sont la cause première, et s'il a voulu dire cela, il a dit juste; mais il ne semble pas que ce soit cela qu'il ait voulu dire, et je crois bien qu'il attribuait les difficultés de sa position, non à l'homme taré, mais à l'homme vicieux.

Tant y a qu'il s'est diminué pendant la Révolution de la façon que j'ai dite et qu'il en est venu assez vite à être, je ne dirai pas un intrigant de génie, car il n'avait pas du tout de génie comme intrigant, mais un intrigant, qui du reste et d'autre part était un homme de génie. La moralité de ceci c'est que, pour être un grand homme d'État, il faut, avec du génie, avoir toutes les ambitions et pas de besoins.

IV

Que serait-il arrivé de Mirabeau s'il n'était pas mort le 2 avril 1791 à l'âge de quarante-deux ans? Ces questions sont trop oiseuses pour que je consacre à l'une d'elles plus de vingt lignes, mais encore elles contribuent à fixer les idées sur un homme.

Il aurait été assurément guillotiné en 1793 s'il fût resté en France; si, ce qu'il aurait sans doute compris qu'il fallait faire après les découvertes de l'armoire de fer, il avait fui à l'étranger, il n'aurait pas pu revenir avant le Consulat, et très probablement il n'aurait pas été employé par Napoléon qui s'accom-

modait mal d'hommes de sa taille, et il n'aurait pu devenir ministre qu'avec Louis XVIII vers 1818 ou 1820, et, à cette époque, il aurait eu soixante-dix-ans. C'était un peu tard. On peut donc dire qu'à la date où Mirabeau mourut, sa carrière était si près d'être finie qu'en vérité elle l'était.

Inversement, s'il avait été prêt d'autre sorte qu'intellectuellement en 1788, s'il avait été moralement *ministrable* en 1787 ou 1788, s'il avait, à la place de Necker ou de Montmorin, présidé comme chef de gouvernement à la Révolution naissante, s'il avait été appelé à la diriger, à la contenir, à la guider, à l'éclairer avec la netteté de ses vues et la décision de son geste, il est possible, il est presque probable que ce grand mouvement, très nécessaire, eût pris un tout autre cours, et meilleur, et que son seul produit net, l'Empire (qu'il a prévu), n'aurait jamais existé.

Quittons l'uchronie. Que reste-t-il de Mirabeau? Ses écrits, tout pleins d'idées, presque toutes justes, toutes intéressantes et curieuses, malheureusement d'un mauvais style; ses discours, d'un style meilleur, quoique surchargé encore et trop feuillu, mais presque toujours d'un mouvement magnifique, d'une largeur de fleuve et d'une course de torrent; ses vues sur le nouveau régime, qui ne s'appliquent précisément qu'à une monarchie constitutionnelle, mais dont il y a à tirer profit indirectement pour tout gouvernement représentatif : immense danger pour les libertés individuelles et pour les droits du peuple d'une Assemblée qui assume tous les pouvoirs, qui « envahit tout, » qui se fait législative et exécutive et qui forme, elle et sa *clientela*, une aristocratie plus égoïste et plus oppressive, une aristocratie de curée, plus féroce que toutes les aristocraties et que toutes les royautés; nécessité, pour la contenir, d'une presse libre qui la surveille et qui la dénonce et d'un partage de sa souveraineté même législative avec le chef de l'État, qu'il soit roi constitutionnel ou président de République, ce qui est exactement la même chose; nécessité de mœurs publiques qui soient telles, s'il est possible, que jamais le peuple ne se croie libre pour avoir délégué sa souveraineté à des délégués qui l'oppriment.

Il y a peut-être de bonnes choses dans ce que Mirabeau a laissé derrière lui après son court et tumultueux passage à travers le monde.

ÉMILE FAGUET.

L'EXPOSITION DE L'ART BOUDDHIQUE

AU

MUSÉE CERNUSCHI

Je ne sais plus dans quel endroit Renan se réjouit que, quand sa tâche d'historien du christianisme viendra à lui manquer, il ne se trouvera pas réduit à ne rien faire : « J'apprendrai le chinois, dit-il, et ce vaste morceau me mettra en appétit pour plusieurs existences. » Nous sommes en train de faire sans lui ce qu'il se promettait pour ses vieux jours. Une vive préoccupation nous attache aux choses et aux idées de l'Extrême-Orient. Notre goût s'élargit. Nous reconnaissons beaucoup de beautés différentes. Leur nouveauté nous charme. Nos musées les recueillent. Le public s'ouvre de plus en plus à ce genre de curiosités. Cela a commencé par la mode japonaise. Ensuite est venue la Chine. Chaque campagne des voyageurs rapporte sa moisson d'inédit. On sait quelle part, dans ces recherches, revient à la science française, aux missions de M. Alfred Foucher au Penjâb, de MM. Pelliot et Chavannes sur la frontière chinoise. Il était temps de coordonner les résultats de cette enquête : c'est à quoi a pensé l'active direction du musée Cernuschi. Les expositions qu'elle organise depuis quatre ans sont d'un haut intérêt pour la culture générale. Elles présentent à tous, sous une forme vivante, tout un ordre de connaissances qui risqueraient de rester le monopole des érudits.

Le programme de cette année rappelle celui de la belle Exposition des Arts musulmans donnée, il y a deux ans, par le *Kunstgewerbe-Verein* de Munich. L'objet n'est rien moins que

d'offrir une vue d'ensemble de l'art bouddhique, à travers les pays qui embrassèrent tour à tour la doctrine de la Compassion et de la Délivrance. Il s'agissait d'éclairer par quelques exemples l'histoire d'un des plus vastes mouvemens religieux du monde ; il s'agissait de faire comprendre la forme sous laquelle des centaines de millions d'hommes, des empires, des peuples entiers, parfois anéantis, sous la jungle tropicale ou sur les altitudes glacées des plateaux de l'Asie, se sont figuré le divin, comment le même idéal s'est modifié selon les mœurs, les climats, les tempéramens, ce que chaque nation y a ajouté du sien, et comment enfin toutes ces nuances se reflètent dans les images que chacun de ces peuples s'est faites de ses dieux : perspectives indéfinies, riche paysage intellectuel, magnifique horizon de races et de siècles...

Sans doute, une pareille ambition déborde infiniment les ressources dont nous disposons. Qu'on imagine une société de dilettantes chinois, de mandarins curieux des choses européennes se proposant, à Pékin, une exposition de l'art chrétien : c'est ce que nous essayons à l'égard de l'Asie. Fallait-il renoncer à l'entreprise ? Non pas! Ce que nous avons est peu : c'est pourtant beaucoup plus qu'on ne pouvait espérer. Les amateurs, depuis quinze ans, ont fait bien des progrès. Les antiquités vénérables, les débris augustes des vieux siècles ne manquent pas à leurs collections. L'*Alokiteçvara* de bronze, de six mètres de haut, qui encombre de sa forêt de bras et de sa pyramide de têtes l'escalier du musée, la *Kouan-Yin* de pierre et l'admirable stèle prêtées par M. Worch, sont en France une révélation. Jamais l'art oriental n'avait été encore représenté chez nous par des exemplaires d'un tel choix ou d'une telle qualité.

Il va sans dire que je ne songe pas à passer en revue tous les aspects que les œuvres exposées nous présentent du bouddhisme. Je me bornerai aux faits saillans et aux traits essentiels. Je ne dirai rien, d'ailleurs, qui ne soit connu du lecteur familier avec les livres classiques du Dr Grünwedel et de M. Alfred Foucher.. Il ne sera pourtant pas inutile de les résumer, à propos d'une Exposition qui en offre le commentaire ou l'illustration raisonnés. On a moins cherché en effet à nous surprendre par du nouveau, qu'à mettre de l'ordre dans nos idées. On a voulu montrer que l'art religieux de l'Orient dérive tout entier d'un principe commun, reconnaissable jusque dans ses mani-

festations les plus lointaines, et que cet art, à l'origine, est un rejeton du même tronc dont le nôtre, avec toutes ses ramifications, n'est que la branche occidentale. Il y a près de quarante ans, lors des premières découvertes faites dans le district de Peshawâr, Curtius écrivait : « Une page nouvelle de l'art grec vient de s'ouvrir. » Tout ici vérifie cette formule et l'éclaire. Cette prodigieuse fortune du génie hellénique, cette nouvelle odyssée à travers les pays et les dieux de l'Orient, ses avatars, ses aventures au milieu de contrées et de races inconnues, parmi les Lotophages et jusqu'aux bords de la mer de Chine, viennent d'être racontées avec un art exquis par M. Victor Goloubew, dans un cours de six leçons professées à l'École des Langues orientales, et dont je lui dois d'avoir le texte sous les yeux. Je ne le suivrai pas dans ce récit. Je m'attacherai seulement à préciser le point de départ.

S'il y a deux arts opposés et en apparence irréductibles, c'est bien l'art chinois et l'art grec. Ce qu'on appelle « chinoiserie, » c'est-à-dire la complication, l'artifice, la bizarrerie, le formalisme jusqu'à l'absurde, est sans doute fort éloigné de la raison, de l'incomparable sentiment de la nature et de la vie que respirent les marbres du Parthénon. Si l'on entend par « japonisme » l'abus de la recherche, le raffinement excessif, la préciosité et la mièvrerie du décor, rien ne ressemble moins à la simplicité, au calme imposant de l'antique. Mais ces définitions sont-elles exactes? Ce sont des opinions fondées sur les productions récentes et vulgaires d'écoles bien dégénérées. Regardez, par contraste, certains petits bronzes archaïques, montrant des ascètes accroupis dans la pose des atlantes : on pourrait les croire exhumés d'une fouille d'Herculanum, ou de cette galère athénienne que M. Alfred Merlin retrouva naguère échouée dans les sables des Syrtes.

Mais ce ne sont là que des bagatelles. La Grèce a rendu à l'Asie un service autrement important. Elle lui a permis de se représenter ses dieux. C'est elle qui a créé le type plastique du Bouddha ; l'art des pays bouddhistes lui est donc redevable de son objet essentiel. Partout où l'on adore, partout où l'on supplie le miséricordieux apôtre de Kapilavastou : partout où, dans une bonzerie cinghalaise, un couvent du Népal, une lamaserie du Tibet, se dresse, assise sur un lotus, la figure du doux rêveur, du consolateur sage et tendre qui enseigna aux hommes

le grand Renoncement et la grande Pitié, — il y a là un souvenir, un immortel bienfait de la Grèce.

Les faits sont connus, les monumens sont publiés; plusieurs ont trouvé un asile au British Museum, au Louvre et à Berlin. L'Exposition ajoute peu de chose à ce qui était acquis. Mais ce qu'elle nous montre suffit à nous ravir. Pour ceux qui ne lisent pas les Revues spéciales, et que découragent le désordre et le dédale du Louvre, la vingtaine d'objets trouvés au Gandhâra et appartenant à Mme Michel, présente une matière immense de rêveries. Arrêtez-vous devant cette vitrine : considérez cette frise d'Amours, ces Cupidons joueurs qui portent des guirlandes; regardez ces petits bas-reliefs, aux sujets mystérieux, et qui semblent une réduction de ceux des sarcophages; admirez ce fragment de statuette mutilée, ce jeune torse aux cuisses viriles, tel que seule jamais en sut modeler l'Ionie; voyez ces têtes gracieuses, ces draperies élégantes, ces ombres exilées, ces touchantes Andromaques : ce sont des reliques de la Grèce.

Ces objets, je l'ai dit, proviennent du Gandhâra, c'est-à-dire de la partie septentrionale du Penjâb, voisine du Cachemire. Cette portion de l'Inde, au pied de l'Hindou Kousch, sur la frontière afghane, et qui, par la passe de Caboul, est la seule route de l'Ouest à la vallée de l'Indus, a été de tout temps un carrefour de peuples : c'est le grand chemin des invasions. Par là entrèrent les Perses, les Scythes, les musulmans: c'est l'objectif de Bonaparte, lorsqu'il médite à Saint-Jean-d'Acre d'aller rejoindre Tippo-Sahib et de battre l'Angleterre aux Indes, sur les traces d'Alexandre. Tout le monde connaît l'étonnante équipée, le *raid* de ce jeune héros jusqu'aux bords de l'Hydaspe, et les rapides destinées de son empire d'Asie, éphémère comme son fondateur. Pendant deux siècles, la Bactriane fut pourtant un royaume grec. Cette influence, mêlée à celle de l'Iran, est sensible sur les premiers monumens du bouddhisme. On y trouve, enlacé à des réminiscences de l'art des Séleucides, maint motif familier et charmant de l'art grec : amours, tritons, sirènes, silènes, centaures, hippocampes, scènes de vendanges et de bacchanales. Ce fut toujours une molle argile, que cette Inde; chaque pas étranger y laisse son empreinte. En présence de telle voluptueuse idylle, de tel bas-relief du Gandhâra, où de jeunes femmes demi-nues boivent avec des satyres, on ne peut s'empêcher de songer au vieux mythe, au mer-

veilleux voyage de Bacchus dans les Indes, avec son cortège païen de faunes et de bacchantes, sur des chars attelés de panthères.

Les monumens dont je parle peuvent dater du règne d'Açoka, le fameux Constantin du bouddhisme, qui vivait au milieu du IIIe siècle avant notre ère; il y avait donc trois siècles que le Bouddha était mort. Ces vénérables témoins du premier art bouddhique, les portes des *stoupas* de Barhut, de Sanchi, ont été bien des fois décrits : le moulage d'une de ces portes, provenant de Sanchi, est placé dans la cour intérieure du musée Guimet, où chacun peut la voir. L'œuvre est très curieuse. C'est une architecture de pierre qui se souvient de l'époque récente où elle était de bois : les quatre faces de ses montans, la triple traverse qui les unit, et qui conserve la forme de poutres, ne sont qu'un fourmillement de bas-reliefs et de sculptures. L'œil a peine à s'y reconnaître : c'est déjà, avant qu'on ait eu le loisir de rien distinguer, cette impression de folle luxuriance, ce mélange de richesse et de puérilité, cet amour des répétitions, cette absence de retenue et, pour tout dire, ce manque de goût qui est propre au génie de l'Inde, et qui gâte toujours ses plus belles inspirations. Il faut ajouter, après cela, qu'une fois habitué à cette diction touffue, on démêle aussitôt mille détails charmans : ce sont des scènes de mœurs, des défilés, des éléphans, des villes, des palais, des jardins, des fontaines, mille renseignemens sur les armes, le mobilier, les costumes, les parures, bref, un tableau complet de la vieille civilisation de l'Inde, un répertoire d'antiquités, un grand *Jungle-book* en images de la vie du pays, il y a deux mille ans. Seulement, on est bien surpris d'apprendre que ce monde sculpté, si amusant, si instructif, représente la vie du Bouddha : car, dans ces centaines de personnages, au milieu de cette foule d'animaux, d'hommes, de femmes, qui animent cette porte inépuisable, l'artiste n'a oublié qu'une seule figure, et c'est précisément celle de son héros.

Il est clair que cet oubli n'est pas une négligence. Si fortes qu'on suppose les habitudes de bavardage, l'étourderie de ces vieux imagiers, une omission à la fois si capitale et si constante ne saurait s'expliquer par une inadvertance. On ne s'impose pas non plus gratuitement la gageure de raconter l'histoire d'un saint par prétérition. Évidemment, on a affaire à des motifs

d'ordre religieux : soit qu'on redoutât l'idolâtrie, soit plutôt que l'on considérât comme une impiété de montrer, engagé au milieu des accidens de l'existence, un homme délivré à jamais du mal de vivre, et définitivement entré dans le Nirvana. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne craint pas de le représenter dans les histoires de *jatakas*, c'est-à-dire dans le récit de ses existences passées, au cours de ce cycle de vies et de métamorphoses où le Bodhisattva, autrement dit le Bouddha futur, sous la forme d'un cygne, d'une caille, d'un singe, d'un éléphant, accomplit tant de merveilles de mansuétude et de charité. Mais à peine entre-t-il dans sa suprême incarnation, et devient-il le « Bouddha parfaitement accompli, » qu'aussitôt il s'efface : il disparaît même des épisodes, d'un caractère tout laïc, qui précèdent la nuit sainte, la nuit de l'Illumination sous l'arbre de la Bodhi.

Invisible, il opère les quatre « grands miracles; » il devient, en quelque sorte, étranger à sa vie. Flottant hors de ce monde dont il s'est détaché, jouissant par avance de sa levée d'écrou, gracié de la terre, il en rompt les liens et ne fait plus qu'assister derrière la coulisse aux derniers actes d'un drame dont la péripétie lui est déjà connue. Sa présence ne se signale plus que par hiéroglyphes. Des empreintes de pieds, une roue, un trône vide, un arbre sous lequel ne repose personne, voilà tout ce qu'il nous est donné d'apercevoir de lui. Ce système d'ellipses singulières ne laisse pas de poser parfois des problèmes embarrassans. Nous savons que la roue est celle de la Loi, que l'arbre est celui de la Bodhi : le rébus, à la rigueur, se laisse deviner. Mais que dire de la scène qui représente la sortie du prince Siddarthâ, par un cheval sans cavalier qu'ombrage un parasol ? Jamais nous ne trouverions le mot de ces énigmes, si parfois les sculpteurs n'avaient eu la prévenance de l'écrire pour nous au bas de chaque tableau.

Toutes les religions ont éprouvé les mêmes scrupules. Faut-il rappeler les cas de conscience qui se posèrent aux temps de la primitive Église, au sujet des représentations de la personne de Jésus ? Plusieurs Pères les maudissent comme des objets d'horreur, d'exécrables idoles. La question, au sein du bouddhisme, était plus délicate encore. Le Bouddha n'était pas un dieu. On a mille fois observé que les vieux textes, qui ne lui ménagent pas les prérogatives surhumaines les plus extravagantes, n'ont pas une seule fois l'idée de lui attribuer la nature

céleste. La divinité, dans le bouddhisme, est un ressort fort secondaire ; elle paraît presque étrangère à la pensée du fondateur, à cette espèce d'étrange « religion athée, » sans dogmes, sans culte, désossée et dépourvue de tous les organes essentiels qui forment la charpente des autres religions. L'imagination indienne ne devait pas tarder à prendre sa revanche. Rien ne serait plus curieux que d'assister en détail à cette transformation. Des synodes, comme ceux que réunit le roi Narishka, au Ier siècle de l'ère chrétienne, s'occupèrent sans doute de régler ces questions ; malheureusement, les actes n'en sont point venus jusqu'à nous, comme ceux des conciles de Trente ou de Nicée. Les moines qui permirent les premières images du « Parfait, » prévoyaient-ils à quelle débauche d'idolâtrie ils exposaient l'avenir, et que, quelques siècles plus tard, dans la langue des conquérans arabes, le mot « Bout » (Bouddha) deviendra le synonyme d'idole ? On voit que l'ancienne théologie n'avait pas tort de se méfier. Mais il manquerait beaucoup à l'art, si la réserve antique avait plus longtemps prévalu.

Les premières images du Bouddha peuvent dater du début du deuxième siècle de notre ère. Toutes proviennent du Gandhâra. Toutes sont des œuvres du ciseau grec. Il y avait longtemps que le royaume indo-grec n'était plus qu'un souvenir. Mais les fils du subtil Ulysse étaient toujours grands voyageurs. Ils arrivaient par habitude, appelés les uns par les autres, par besoin d'activité, par curiosité, par goût, des aventures, et aussi par l'appât du lucre ; il en venait de partout, d'Alexandrie, d'Asie Mineure et de la Grèce elle-même. *Atheniensis in Asia turba est*, dit Sénèque : l'Asie est pleine de Grecs. C'est au point que le nom de *Yavanas*, d'« Ioniens, » désigne tous les Occidentaux, comme aujourd'hui encore tout Européen, en Syrie, est appelé un Franc. Ils font là ce qu'on les voit faire partout ailleurs : habiles, diserts, sans scrupules, ils sont musiciens, pédagogues, marchands d'esclaves, entremetteurs, peintres, sculpteurs. Ce sont ces mercenaires, ces métèques, ces *graeculi*, qui créèrent le panthéon bouddhique, ou qui le définirent sous sa forme plastique. Ce que le génie indigène n'avait su formuler, un type viable du Bouddha, ce sont ces étrangers qui le lui apportèrent. Seulement, comme ils n'avaient pas cet article dans leur bagage, ils donnèrent à ce dieu les traits d'un Apollon. C'était leur pratique ordinaire : avec la même désin-

volture, ils transformaient en Olympiens nos rudes divinités celtiques, celles de la Germanie, celles même de l'ancienne Rome. M. Alfred Foucher, dans une jolie page, nous les fait voir à l'œuvre : « Que vous faut-il ? Un Hésus, un Teutatès ? Nous vous ferons un Mars, un Mercure : libre à vous de les vénérer sous le nom qu'il vous plaira... Vous voulez un Mithra, nous n'en avons pas fait encore : mais nous savons représenter le jeune Ganymède avec un bonnet phrygien, et nous le pencherons sur le taureau du sacrifice, dans l'attitude des Victoires... Et comme ils sculptaient le marbre d'Afrique, le calcaire du Jura, le porphyre de Pannonie, nous les retrouvons taillant le schiste du Gandhâra, faisant un *Mâra* d'un Eros, et, avec un turban et des boucles d'oreilles, changeant en *Garoûda* l'aigle de Jupiter. »

Revenons à notre vitrine : voyez cette admirable figure de jeune homme, ce profil délicat qui se dessine si noblement dans la pierre d'un bleu gris d'ardoise, ces yeux mi-clos, cette bouche sinueuse, qui semble retenir son souffle, ces cheveux parfumés, aux ondulations légères, ce visage d'un si beau modelé, ces joues pures que le jour enveloppe comme un flot d'ambroisie. Platon eût sur-le-champ reconnu le fils de Latone. C'est un Bouddha. Vous voyez à son front le signe de l'*ourna*, sur sa tête le monticule, la « bosse » de l'*usnisha*, marque de l'omniscience, et que l'artiste, par un artifice plein de tact, déguise d'un chignon finement crespelé. Sans doute, l'auteur de ce morceau n'était point un Scopas. Illustre dans sa profession, eût-il été si loin, à la cour d'un barbare Scythe, chercher son gagne-pain ? Était-il même un Grec, ou seulement un de ces provinciaux, un de ces *colonials*, Égyptiens, Syriens, que nous désignons sous le nom commun d'alexandrins ? Pourtant, une supériorité immense éclate dans son œuvre : c'est ce génie de clarté, de résolution, ce don décisif de l'artiste qui est le partage de la Grèce et qui, partout où elle passa, demeure son héritage.

Ce n'est pas tout. Il ne suffisait pas d'avoir donné à l'Inde le type du Bouddha, d'avoir fixé sa rêverie et arrêté cet idéal flottant et indécis, à demi dissous dans les vapeurs de cette terre fabuleuse, qui rendent presque insaisissable, à force d'impersonnalité, la figure réelle du grand apôtre de l'Amour. En forçant ce vague fantôme à redescendre sur la terre, en l'obligeant à prendre un corps, c'était, du même coup, toute l'iconographie

de la sublime légende qui sortait pour toujours des limbes dont le génie de l'Inde ne savait s'affranchir. Le but de la Grèce, c'est l'action. Nul génie plus simple, plus direct. Vous rappelez-vous ces scènes diffuses de Sanchi, ces bégaiemens interminables d'un enfant qui s'amuse autour de son sujet sans jamais entrer en matière, et qui prodigue les qualités les plus rares en pure perte, faute de dire de quoi il s'agit? C'est l'histoire délayée à état de nébuleuse. Tout ce verbiage fait silence à l'apparition du héros. Dès que le principal personnage entre en scène, tout s'éclaire, s'ordonne, se concentre. Plus de ces éparpillemens, de cette confusion, de ce vagabondage d'une imagination oisive qui suppose son idée connue, se noie dans les détails, divague et se dilue dans l'insignifiance et la niaiserie. Il suffit que le Bouddha se montre: tout se cristallise, se détermine, tout prend une valeur et un sens. Les comparses s'effacent, les figurans s'évanouissent, le détail superflu s'élimine de lui-même; il ne subsiste que l'essentiel. La Grèce, si quelqu'un l'avait pu, aurait corrigé l'Inde de la prolixité. Avec elle, ce fuyant génie eût fait sa rhétorique. Il eût appris à composer. Il aurait acquis la seule chose qui manque à ses dons magnifiques, de savoir se borner.

Les formules créées par les artistes du Gandhàra le furent pour les siècles. Elles suivirent, dans son immense itinéraire, la fortune du bouddhisme. Ce sont elles qu'on retrouve à Amaravati, aux fresques d'Ajanta, dans les kilomètres de bas-reliefs des temples de Boro-Bodour, dans les peintures chinoises et celles du Japon; ce sont elles que les lamas s'opiniâtrent à répéter dans l'immuable Tibet. Sculptée ou peinte, la scène du *Pari-nirvana*, ou la mort du Bouddha, sera toujours reproduite selon les lignes fixées par le sculpteur du Gandhàra: plus ou moins compliqué, plus ou moins surchargé, on y reconnaît toujours le même thème invariable, de même que nos *Calvaires* espagnols ou vénitiens, allemands ou français, ne font que répéter avec mille nuances la donnée primitive tracée par les maîtres byzantins dans les sanctuaires de la Palestine. On distingue, on le sait, deux aspects de la scène : comme le crucifix se détache du Calvaire, de même le Bouddha mourant est souvent montré seul, dans l'attitude du sommeil. Ces deux versions du motif ont été inventées par les Grecs du Gandhàra.

Est-ce à dire que les types classiques furent admis sans retouches? Ce serait grand miracle. Déjà la belle figure que nous

admirions tout à l'heure offre je ne sais quoi de mol, d'efféminé, d' « asiatique, » qu'eût répudié le goût d'un Phidias. Une légende, au sujet du célèbre Bouddha de Vajrâsana, exprime ingénieusement cette histoire d'une création grecque et des altérations qu'elle reçut du génie local. C'est une de ces fables de sacristie que toutes les religions suspendent aux vieilles images, en garantie de leur vérité. La voici. Trois brahmanes, nouveaux convertis, consacrent au Bouddha trois statues et trois temples. Or, les artistes qui se présentèrent « étaient des dieux cachés sous une forme humaine. » Ils demandèrent sept jours pour exécuter un portrait d'une ressemblance irréprochable. Le plus jeune des brahmanes s'enferme avec eux dans le temple. Le sixième jour, sa mère vient frapper à la porte. « Demain ! » lui crie-t-on de l'intérieur. « Demain, dit la vieille, je serai morte. Et qui dira alors si le portrait ressemble? Je suis la dernière vivante qui ait connu le Saint. » A peine eut-on ouvert, que les artistes célestes disparurent. « C'est Lui! C'est le Parfait! » s'écrie cependant la bonne femme, et soudain elle expire aux pieds de la statue. Il y manquait toutefois une journée de travail. Quelques parties restaient inachevées; d'autres détails prêtaient à de légères critiques. *On fit cela plus tard.* — Tout n'est-il pas dans ce petit conte : les divins étrangers, le moine qui dirige leur main, le cri d'admiration des simples à la vue de l'œuvre merveilleuse, puis le travail de la réflexion, et l'effort autochtone pour s'approprier, adapter, « baptiser, » si je puis dire, l'image apollinienne?... Voilà, résumée en quelques lignes, toute l'histoire de l'œuvre grecque et de son absorption par le génie bouddhique.

Il resterait à raconter, dans leurs phases successives, la suite des transformations qu'elle subit au cours de migrations nouvelles. On la verrait reprise, comme une ruine antique, par la toute-puissante végétation hindoue ; on verrait, sous l'action de cette force dissolvante, les types perdre leurs traits, s'encombrer d'attributs, les bras se ramifier, les corps se multiplier au point d'aliéner toute ressemblance humaine, et prendre cet aspect démoniaque, cette terrifiante apparence de crabes emportés par une frénésie de férocité et de luxure, qui nous épouvante à la vue de certains monstres du Tibet. On verrait, d'autre part, sous l'influence plastique de l'art du Gandhâra, les nobles *graffitti*, les silhouettes majestueuses, les « ombres chinoises » du Long-

Men se décoller de leur paroi, prendre du relief et de la vie, arriver à la ronde-bosse, à l'existence indépendante. On distinguerait, selon les races, les physionomies diverses de chaque dieu, la sérénité infinie que prête aux siens la sculpture chinoise des beaux siècles et, sur ceux du Cambodge, ce fugitif sourire, à peine perceptible, d'ironie, de désenchantement, de démission et de faiblesse, cet « A quoi bon ? » d'une race usée, vouée à disparaître, et dont le scepticisme railleur et douloureux glace notre Loti dans les ruines d'Angkor.

Ce serait le sujet d'une autre étude. Je ne voulais ici qu'appeler l'attention sur un fait important, trop peu connu encore. Longtemps, nous n'avons vu dans l'art de l'Extrême-Orient que le côté exotique, amusant, grimaçant, le côté « potiche » ou « bibelot. » C'est la manière du XVIIIe siècle, qui se divertissait à peindre des Chinois sous la forme de magots et de poussahs de paravent. Qu'avions-nous de commun avec ces personnages falots ? Une connaissance plus éclairée et de meilleures méthodes nous font voir notre erreur. Déjà la philologie avait montré dans toutes les langues indo-européennes des rameaux d'une famille unique. La vue des monumens de l'art donne une image plus sensible et plus touchante de ces rapports. Découvrir, jusque dans les Bouddhas de ce lointain Japon, des variations sur un thème classique, quel agrandissement ! C'est retrouver les titres d'une moitié de l'Univers, c'est faire rentrer dans le plan de l'histoire générale toute une portion, restée jusqu'à nous excentrique, de la civilisation et de l'humanité.

Comme on voudrait les connaître ces Grecs, ces *Yavanas* dont on vient de voir l'œuvre immense ! Au fait, sommes-nous sûrs qu'ils étaient mécréans ? L'un d'eux ne fut-il pas un jour touché par un rayon de la religion de la tendresse humaine ? Est-ce que leur roi Ménandre n'était pas tout au moins un ami du dehors, peut-être un converti ? Leurs œuvres ne respirent-elles pas une conviction sincère ? Mais je veux terminer par une dernière remarque. C'est que cette école alexandrine, qu'on présente souvent comme une école de décadence, a été au contraire prodigieusement féconde. Il en est d'elle un peu comme de l'Italie baroque, de cet art bolonais, longtemps disqualifié, et auquel nous devons toutes les formules modernes. Si l'on songe que les premiers Bouddhas sont les contemporains des pre-

miers Bons Pasteurs, que l'art du Gandhâra est frère de celui des Catacombes, et que l'un et l'autre sont l'œuvre du même génie « hellénistique, » on est émerveillé d'une telle création. Les deux grands « moyen âges, » le moyen âge chrétien et celui de l'Extrême-Orient, sont fils du même père. Ils s'ignorèrent longtemps. Ils se reconnaissent aujourd'hui. Gloire à la Grèce ! Elle a modelé patiemment les riantes figures de son Olympe. Les deux branches principales de l'art religieux, les deux plus grands aspects du divin sur la terre, sont encore un don qu'elle nous fait. La Grèce, dans le monde du beau, a réellement tout inventé. Cette « divine feuille de mûrier » étendue sur les flots de la mer d'Ionie, n'est-elle pas plutôt une main, la main du démiurge, de la race d'artistes souverains qui est née pour donner leur forme à tous nos rêves? Et qui aurait prévu, pour finir comme j'ai commencé, par une citation de Renan, que cet essai sur l'art bouddhique s'achèverait par une stance ajoutée, en l'honneur de Pallas Athéné, à la Prière sur l'Acropole ?

LOUIS GILLET.

POÉSIES

LES PIERRES SAINTES

Le livre, au long des ans, sonore tympanon,
Lance et fait rebondir un souvenir auguste;
Mais le livre est souvent moins durable qu'un nom
Gravé sur un sépulcre ou sur le pied d'un buste.

Pour garder un empire et sauver un renom,
Quelques signes creusés dans une dalle fruste
Valent mieux, à défaut d'un divin Parthénon,
Que le rythme où du rêve éphémère s'ajuste...

L'homme, en ses bâtimens, figea sa volonté :
C'est pourquoi, plein d'un grave émoi, j'ai feuilleté,
Aux sols élus où votre gloire s'édifie,

Trois chants de ce poème éclatant et divers
Dont vous êtes les mots, les strophes et les vers,
Pierres que tant d'histoire habite et sanctifie.

LE SACRE DU RÊVE

I

L'eau lisse des bassins n'a pas gardé l'empreinte
Du siècle éblouissant qui décora ses bords;
Les échos, où vibraient les flûtes et les cors,
Du temps silencieux subissent la contrainte.

Ici, pourtant, tremblaient d'espérance ou de crainte
Des cœurs plus que partout audacieux et forts ;
Des bras vifs se tendaient vers l'appât des beaux corps,
Et des tailles ployaient, fragiles, sous l'étreinte...

Où sont les taffetas, les brocarts, les satins,
Les lèvres butinant la fleur rose des teints?...
Où, les soupirs sortant de gorges peu vêtues?

Seul, parmi les bosquets ròde et gémit tout bas
Le vent désespéré de baiser des statues
Dont la chair est de marbre et ne frissonne pas.

II

Donc, dans le séculaire et magique domaine
Rien ne survit des corps qui jadis l'ont hanté ;
Pas un reflet dans l'onde opaque n'est resté ;
Le sol n'a rien gardé de la poussière humaine.

Mais la raison harmonieuse et souveraine
Triomphe ; et sur le parc, rajeuni chaque été,
Luit la même noblesse et la même beauté
Qu'aux jours où Jupiter y courtisait Alcmène.

Dans le vivace accord des eaux, des frondaisons,
De l'immense palais, avec les horizons
Et les cieux asservis à sa majesté vaste

Royalement médite et gravement sourit
Le songe le plus net de grandeur et de faste
Qu'à l'inerte matière ait imposé l'esprit.

III

Puisque le sûr orgueil qui te donna naissance,
Versaille, entre tes murs a su faire tenir
Tout ce que le désir aidé du souvenir
Peut concevoir de grâce et de sobre décence,

Le passé te commit de sacrer l'avenir...
Qu'il poursuive l'amour, la gloire ou la puissance,
C'est vers ton calme auguste et ta magnificence
Que chaque élu du rêve en tremblant doit venir.

Il accomplira mieux qu'un pompeux simulacre;
Car, proférant sur lui le verbe qui consacre,
Tu feras brusquement son doute s'apaiser,

Tandis qu'épouvanté de sa grandeur future
Il sentira, courbé sous ton investiture,
L'invisible auréole à son front se poser.

LA CENDRE DES LYS

I

Quand, de leur parfum tendre ou de leur vif éclat,
Ils avaient réjoui le jardin de la France,
Surannés, ou frustrant une longue espérance,
Les lys, fauchés du sort, venaient s'amasser là.

Sous des marbres pesans que le respect scella
Ils se décomposaient, dans un pieux silence;
Vint à souffler un vent d'ire et de violence;
Jusqu'au fond des tombeaux sa rafale roula.

Explore maintenant les cryptes ; sous les voûtes
D'où les larmes du temps pleuvent à lentes gouttes,
Refais, en te courbant, le funèbre chemin ;

Dans les caveaux obscurs tu peux même descendre,
Et gratter l'âpre humus pour y chercher leur cendre ;
Tu n'en trouveras pas de quoi remplir ta main.

II

Plus de mille ans ayant frôlé la basilique
Sans renverser un mur et sans rompre un pilier,
Qu'importe que des lys on l'ait pu spolier,
Et que le reliquaire ait perdu sa relique ?...

Les arceaux ont toujours leur élan symbolique ;
Couché, nu, sur sa pourpre ou sur son bouclier,
Le monarque galant ou le roi chevalier
Toujours dirige au ciel sa muette supplique...

Dehors, indifférent aux spectres, le soleil
Éclabousse les murs d'un badigeon vermeil,
Allège le clocher, fleurit chaque verrière ;

Et, prêt pour quelque appareillage fabuleux,
L'édifice, au-dessus des toits flottans et bleus,
Semble un grand vaisseau d'or ancré dans la lumière.

III

Saint-Denis ! somptueuse et vaine nécropole,
Ceux qui te confiaient le sommeil de leurs os
Ne pensaient pas que nul dérangeât leur repos
Sous ton massif abri que sa grandeur isole...

Dans nos âmes aussi nous creusons des tombeaux
A telle passion qui fut charmante ou folle;
C'est pour trouver trop vite au sépulcre mal clos
La lame descellée, et vide l'alvéole.

La cendre des amours, des orgueils et des fois
Est plus fragile encor que la poudre des rois;
Seul l'art impérieux domine la mémoire :

Heureux qui, sur les fosses vides de son cœur,
Peut, d'un marbre solide ou d'un style vainqueur,
Bâtir un monument de prière et de gloire!...

LA GLOIRE DES ROSES

I

Lorsqu'elle est lasse, en son ennui, de varier
Les étoffes autour de sa beauté frivole,
La glissante, languide et futile créole
Près de vous va s'étendre et se réfugier,

Roses, de qui, pareille à son front, la corolle
Par tous les vents se laisse alourdir et plier,
Et dont elle préfère au trop amer laurier
Les parfums, sur lesquels son âme éparse vole

Pour retrouver l'odeur des soirs martiniquais,
Les cannes, les ballots de café sur les quais,
Les fins voiliers tournant vers l'Europe leurs proues,

Et jusqu'à ce refrain nègre, aux rythmes ardens,
Qu'un jeune esclave, avec de nostalgiques moues
Sifflait, en découvrant la blancheur de ses dents.

II

Ce soir, elle visite, en robe d'indienne,
Ses rosiers dont l'orage a battu les beaux cous,
Et cache entre ses seins où du corail s'égrène
Un carré de papier qui semble un billet doux.

« *Madame, il me revient des bruits fâcheux sur vous...* »
Dit le billet, daté de Schoenbrünn, près de Vienne.
Des lettres d'Italie et de leurs appels fous
Pourquoi faut-il, si tristement, qu'il lui souvienne?...

Elle va, relevant les boutons un à un,
De la *Cuisse de nymphe émue* à l'*Aigle brun*,
Du *Temple d'Apollon* au *Triomphe de Flore...*

Soudain, elle a pâli; car, pourpre, et se dressant
Sur l'Occident où pèse un ciel couleur de sang,
Le *Grand Napoléon* est plus sanglant encore.

III

A Malmaison, non loin du cèdre et du platane,
Toutes les roses, aux effluves captivans,
Dont Redouté peignit les visages fervens,
Roses qu'un mois colore, et roses qu'un jour fane,

Roses aux noms légers, roses aux noms savans,
La grecque, l'italique et la mahométane,
La *gentille Thalie* et la *belle Sultane*
Toutes les roses, comme alors, s'ouvrent aux vents...

Celle que consolaient leurs odorans prestiges
Revient, fantôme frêle, errer parmi leurs tiges,
Et parfois se retourne, et semble s'étonner

De ne plus voir dans l'estivale somnolence,
Au-dessus du languide et parfumé silence,
Abeilles, votre vol rauque tourbillonner...

A PARTHÉNICE

C'est en vain que l'orgueil redressait notre front
Près des palais qu'un long souvenir environne;
S'il ne subsiste pas un mur de Babylone,
Nos poèmes de pierre à leur tour périront.

Les baisers des amans, les fleurs de leur couronne
De siècle en siècle, seuls, se renouvelleront;
Car, hostile aux contours, le temps de son affront
Sauve tout ce qui luit et tout ce qui frissonne,

Les roses de Sapho, d'Horace, de Saadi,
Du même effluve ardent qui, ce soir, t'engourdit
Dans des corps disparus ont caressé nos fièvres...

Puisqu'il n'est pour avoir un goût d'éternité,
Que l'haleine des fleurs et le parfum des lèvres,
Nature, Amour, gardez notre fragilité

Prisonnière du rêve où vit votre beauté.

MAURICE LEVAILLANT.

REVUE LITTÉRAIRE

UNE ÉPOPÉE (1)

Une épopée, c'est l'histoire napoléonienne écrite par M. Frédéric Masson.

Or, Villemain définissait l'épopée : « l'histoire écrite par les poètes, à une époque où il n'y a pas d'autre historien que le poète. » Cette définition résumait une ingénieuse théorie de l'épopée qui eut beaucoup de vogue au siècle dernier, mais à laquelle il faut qu'on renonce. Il paraissait que l'épopée fût un genre très différent de tous les autres, soumis à des conditions très particulières ; et l'on posait en principe l'antinomie de l'épopée et de l'histoire. Mais cette vive antinomie, invention d'une critique impérieuse, se résout d'elle-même, comme en témoigne l'œuvre savante et poétique de M. Frédéric Masson.

Cependant, on a pu croire, il y a quelque cinquante ans, que non seulement l'épopée, chant de l'histoire, mais l'histoire allait périr. Et, ce qui faillit la tuer, c'est la fameuse « méthode historique » que divers érudits, prudens et un peu tatillons, préconisaient. Méthode austère et triste. Ces érudits pratiquaient, sans joie, une science. Ils recueillaient et publiaient, selon leur mot, des « textes ; » et ils en discutaient, avec minutie, la teneur. Ils les chicanaient ; et ils avaient grand soin de ne rien avancer qui ne fût dans les textes, dûment constitués. Leur occupation n'était pas dépourvue de toute analogie avec le jeu dit des

(1) *Napoléon et sa famille* (tome X, *1814-1815*), par M. Frédéric Masson. Le premier volume est de 1896. L'auteur annonce deux volumes encore, pour compléter cette série.

puzzles; mais il manquait, à l'image qu'ils s'efforçaient de retrouver, maintes pièces : la règle était de n'y pas suppléer. La règle était de bannir l'hypothèse ; la règle était de bannir l'imagination ; la règle était de bannir l'homme qui, assemblant peu à peu les élémens de la réalité, rêverait là-dessus et, de son rêve, ranimerait cette mort desséchée.

La « méthode » a triomphé quelque temps. Appliquée à de certains sujets, elle a donné de fins résultats. Seulement, elle devait se borner à de petits problèmes où les « textes » n'abondent pas : la Grèce archaïque, par exemple, ou bien les annales des Mérovingiens. Alors, les maîtres de la « méthode » réussissaient le mieux du monde à n'être aucunement frivoles. Quant à procéder ainsi pour l'étude des périodes récentes, dans la quantité immense des journaux, des mémoires, des correspondances, autant valait y renoncer. Et c'est ce que firent, très sagement, les maîtres de la « méthode. » Leur labeur, au surplus, est un perpétuel renoncement.

Notons-le : il y a, dans leur abnégation même, une sorte de beauté, une sorte de poignant chagrin. Leur idée de la science leur refuse tout le plaisir de l'art. Ils ont accepté une terrible discipline. Et plus est inféconde la science à laquelle ils consentent leur sacrifice, plus est manifeste leur désespoir. Une telle assiduité, qui étonne, commande aussi le respect. Ces érudits furent les moines pathétiques d'une divinité morose et ingrate.

Mais ils tuaient l'histoire : — l'histoire, qui est une hypothèse, — une perpétuelle hypothèse. Ils tuaient le passé qui, mort, survit uniquement dans l'intelligence qu'ont de lui les âges suivans. M. Frédéric Masson a écrit (*Napoléon et sa famille*, avant-propos du tome VII) : « Nos histoires, moins belles certes, sont pareilles aux Dames que chantait Villon : à peine sont-elles nées qu'elles sont vieilles ; à peine ont-elles paru qu'elles sont mortes. Comme tant d'autres, les miennes passeront... » L'histoire n'est jamais achevée ; elle est sans cesse à refaire. Pourquoi ? De nouveaux documens apparaissent, qui modifient les conclusions premières. Et puis, surtout, ce qui change, c'est nous.

Or, l'erreur que les maîtres de la « méthode » ont commise, la voici. Une orgueilleuse et belle erreur. Ils ont cru que l'histoire était exactement le passé, sans nous : et ils nous chassaient ; tout leur effort consistait à nous chasser. Mais l'histoire est le contact du passé et de nous.

Au gré de nos changemens, elle est toujours à refaire. Elle change, puisque nous changeons. Et ainsi, elle entretient l'éternité mobile de la

durée humaine, en prêtant au passé notre vie incessamment renouvelée. Voilà l'histoire : et elle n'a pas cette « objectivité » parfaite (et, d'ailleurs, impossible) à laquelle prétendirent les maîtres de la « méthode. » Elle est aussi moins distincte de l'épopée qu'ils ne le disaient. Elle continue l'épopée.

Elle la continue ; mais elle la transforme. La « méthode historique » aurait pu tuer l'histoire ; elle ne l'a pas tuée : mais l'histoire a subi les conséquences de l'attaque. Victorieuse, elle les a tournées à son profit ; et elle est sortie de là fortifiée. Il y avait, dans la « méthode, » des germes malfaisans : et l'histoire les a éliminés. Il y avait, dans la « méthode, » des sucs vitaux : et l'histoire les a vite assimilés. Elle a triomphé de l'épreuve, magnifiquement; et elle est aujourd'hui, dans la littérature, le genre qui s'épanouit le mieux.

Ce qu'elle a su garder de la « méthode, » c'est un ardent souci de la vérité, un puissant désir de connaître le détail, une habileté subtile à le vérifier ; c'est la volonté de n'être pas facilement contente, et de chercher, et de trouver ; c'est le goût de la certitude et, à défaut d'un tel résultat, c'est le soin de limiter son affirmation. Tout cela caractérise, à présent, l'histoire. Mais tout cela qui, au lieu de tuer l'histoire, l'a vivifiée, enrichie, ne l'a pas non plus dénuée de ses qualités épiques. Avec ses procédés scientifiques, dont elle fait un heureux emploi, l'histoire ne devient pourtant pas une science : elle est encore une poésie. Homère demandait à la muse combien les Achéens avaient de navires. Trois cent quatre, répondait la muse. Et Homère écrivait : Les Achéens avaient trois cent quatre vaisseaux. Si M. Frédéric Masson souhaite de savoir combien ont coûté les draperies funèbres, pour les obsèques de Leclerc, il interroge, non la muse, mais les archives. Deux mille cinq cent quatre-vingt sept francs soixante centimes, disent les archives. Et il l'écrit, avec un amusement pareil à celui d'Homère que les précises révélations de la muse divertissaient.

Les « Études napoléoniennes » de M. Frédéric Masson : de l'histoire, — préparée par l'érudit le plus docile aux bonnes règles de la méthode, — et composée (je tâcherai de le montrer) par un poète épique.

Je ne sais si jamais nul historien eut à réunir une telle somme de documens. Son héros, pourvu d'un génie universel et d'une activité sans repos, le menait partout. Et M. Masson ne négligeait rien ; il s'était promis de n'omettre aucune des journées du héros qui emplissait, bondait chacune de ses heures. L'initiative du héros se répandait au loin ; et il fallait la suivre jusqu'à ses aboutissemens. Autour du

héros, il y eut ses frères, sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, qui ont été parfois ses auxiliaires et, plus souvent, tout le contraire : il fallait conduire l'enquête chez ces divers garçons et filles ; et il fallait, au bout du compte, se procurer un quart de siècle de vie française, européenne, le héros ayant assumé en lui la France et puis l'Europe.

Si l'on se figure que, cette époque étant proche de nous, les documens sont à portée de notre main, quelle naïve illusion ! Ils se cachent; ou bien, en d'autres termes, on les cache. Et M. Frédéric Masson, qui les dépiste, a l'air d'un général de Napoléon, lancé à la poursuite des ennemis. Le voici, au rapport : « Où chercher, où trouver? En France, rien, ou à peu près, dans les dépôts publics. Un peu plus, guère, au dehors : néanmoins, des pièces importantes aux archives de Russie ou aux archives du Vatican. Les collections particulières?... » Impénétrables, ou dangereuses. Alors ? « Il est d'autres moyens, pour composer un dossier... De ces moyens, je n'ai négligé aucun et, jusque dans les derniers jours, j'ai vu des pièces nouvelles s'intercaler à leur place et éclairer des parties demeurées dans l'ombre. Jamais la chasse aux papiers n'a été si fructueuse : certains lots sont sortis de cette étonnante loterie où la justice est l'enjeu et j'y ai trouvé tantôt la clef d'énigmes demeurées jusqu'ici insolubles, tantôt le droit d'affirmer ce que j'avais seulement soupçonné. » Toute l'histoire des Napoléonides, Joseph, Lucien, Louis, Jérôme, était, on peut dire, inconnue : M. Masson l'a découverte, éclaireur au galop, qui fouille les coins et les recoins. Possède-t-il, enfin, tout ? Non pas ! Et il le sait ; et il prévoit que des vérités approchent. Il les pressent ; et son regret, dit-il, est grand, de ne pouvoir encore les saisir. Mais quelle chasse il a menée !...

Il se méfiait. Cet éclaireur n'ignorait pas les embûches. Il y a, autour de la vérité, les mensonges ; et, autour d'une vérité que tant de gens redoutent, plus de mensonges. Cet éclaireur, ses documens rapportés, les examine. Et il est alors le critique le plus avisé. Il compare les documens, juge leurs origines, estime leur probabilité, leur bizarrerie ; il appelle les témoins et il les presse de questions auxquelles les plus retors seront pris : le dupeur dupé avoue la fraude. Et lui : « Halte-là ! Le fait est faux ; faux par là même tous les discours auxquels il eût donné lieu, faux les commentaires qu'on en tire ! » A la fin du dixième tome de *Napoléon et sa famille*, l'appendice consacré aux papiers qui traitent de l'Empereur et de Pauline Borghèse, de leur tendresse abominablement travestie, offre le modèle d'une discussion rigoureuse. Les maîtres de la « méthode » ne discutent pas mieux et

plus attentivement et avec plus d'adroite rouerie un texte relatif à Childéric II, fils de Clovis II et de Bathilde. Mais ils le discutent plus posément, oui ! Et ils n'ont pas cette fougue, cet entrain gai. Ils n'ont ni fougue, ni entrain, ni gaieté. Ce sont des écrivains graves et accablés : la « méthode » ne sourit pas.

Elle a quelque chose de guindé, de compassé. Pourquoi ? C'est qu'elle s'ennuie. Et elle semble dire au lecteur : « Je voudrais bien vous y voir ! » Le lecteur s'ennuie également. Elle a un grand air froid. C'est qu'elle recommande et enseigne l'impassibilité. Elle veille à ne se mettre ni en colère ni en joie : elle craint d'altérer, par ses passions, la vérité. N'a-t-elle pas cru un instant que l'historien devait être une sorte de pur esprit et comme un indifférent miroir où vient la vérité se réfléchir ? Elle exigeait que l'historien se démunît de toute sa personnalité, qu'il fût un endroit où arrivent les faits, à leur guise ; et cet endroit, où les faits sont accueillis, n'est pas une demeure dont il sied qu'on prenne et les habitudes et les manières, mais un hôtel : le voyageur n'a point à se gêner, on ne jugera point sa façon d'être.

La personnalité de M. Frédéric Masson, bien marquée, ardente, exubérante, apparaît à toutes ses pages. Il se déclare « Français, patriote, militariste : » et le maître de la « méthode, » à ces mots, s'est voilé la face. Il écrit : « Et si, d'un jeune homme ou d'un enfant, j'avais, par l'exemple de Napoléon, ouvert l'âme prédestinée et géniale aux ambitions salutaires et aux résolutions décisives, quel orgueil j'en prendrais. Ah ! qu'il vienne donc enfin le Libérateur ! Que dans l'orgie parlementaire à quoi Circé préside, où les porcs, vautrés dans la fange de leurs lois, se disputent, de leurs groins sanglans, les lambeaux pantelans de la chair divine, qu'on entende sonner comme un glas le pas du convive redouté ! Que, devant lui, les portes trois fois verrouillées tombent et s'écroulent sous l'irrésistible poussée du vent du large ; que, dans l'effarement et la fuite des pourceaux repus, il entre, qu'il aille droit à Circé et, sans parler, d'un geste expiatoire et divin, qu'il plonge jusqu'à la garde sa courte épée dans la gorge de la Magicienne scélérate ! » Et le maître de la « méthode » est mort subitement.

Du reste, cette invective, je l'emprunte à l'un de ces avant-propos où l'auteur, songeant à ce qu'il va conter, cède à son émoi plus librement que dans le récit. Mais enfin, sentimens, amitiés ou haines qui l'occupent, — et voire le préoccupent, — il ne dissimule rien. Toute son œuvre (et, à mon avis, très justement) proteste contre une fausse idée de l'impartialité.

Il faut, dit-on, que l'historien soit impartial. Certes, oui ; certes, si l'on entend par là que son premier devoir est la simple vérité. En 1870, au Collège de France, Gaston Paris, qui étudiait la Chanson de Roland et la nationalité française, déclarait : « Je professe absolument et sans réserve cette doctrine, que la science n'a pas d'autre objet que la vérité, et la vérité pour elle-même, sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. » Au lieu de *la science*, disons *l'histoire* : ces paroles augustes gardent leur qualité d'axiomes. Et M. Frédéric Masson (*Napoléon et sa famille*, avant-propos du tome III) : « La vérité est une ; l'histoire n'est faite que pour elle... Si, ayant trouvé un fait, surpris une pensée ou même ressenti une impression, j'en dissimulais une parcelle, si j'hésitais à découvrir tout entière la vérité telle qu'elle m'est apparue, je ne serais plus, à mes propres yeux, qu'un misérable pamphlétaire ou un misérable courtisan. L'un vaut l'autre. » Voilà, nettement posé, l'impératif catégorique de l'histoire. L'auteur des Études napoléoniennes, l'ayant posé, ne l'oublie pas. Acharné à la recherche de la vérité, usant à cette tâche autant d'activité qu'il en a, multipliant les scrupules et, au besoin, les astuces, épiant et furetant pour attraper les bribes de la moindre certitude, il ne cèle rien, quitte à ce qu'on le voie fort rude et brutal même. Il est napoléonien : et il l'est avec une espèce de radieux enchantement. Célera-t-il, au profit de Napoléon, la vérité? *Napoléon et sa famille* est, en dix et bientôt douze volumes, l'histoire de la faute que Napoléon, pendant tout son règne et dès avant son règne, a commise et qui l'a conduit au désastre : un instinct corse de la famille a perdu l'Empereur des Français. Il y a d'autres responsabilités ; il y a celle-là. L'historien de Napoléon le dit, le prouve et il le montre avec une prodigieuse abondance d'argumens, avec une merveilleuse délicatesse d'analyse. Et, bref, il est impartial. S'il lui en coûte de l'être, il l'est néanmoins ; il l'est avec chagrin : ne l'est-il pas avec une volonté plus énergique?

Quand il parvient (tome X) au temps suprême de l'Empire, aux « jours néfastes que voile pour jamais un crêpe ensanglanté, » sa douleur éclate. Devait-il la tenir secrète? comme, ailleurs, devait-il ne pas divulguer son enthousiasme ou son indignation, sa sympathie ou son

mépris pour les uns ou les autres? Ici, nous apercevons cette fausse idée de l'impartialité contre laquelle j'ai dit que protestait l'œuvre tout entière de M. Frédéric Masson.

Les faits présentés sans feintise, la vérité clairement offerte, quelle est cette affectation d'impassibilité ou de glaciale indifférence à laquelle la « méthode » condamnerait l'historien? Vous prétendez que son exaltation l'éloigne de l'exacte vérité : c'est, en somme, lui accorder peu de discernement. Puis une affectation, — fût-ce l'affectation de l'indifférence et de l'impassibilité, — vaut-elle mieux, à l'homme de qui vous exigez d'abord la sincérité la plus franche?...

Ni exaltation ni affectation?... Mais alors vous suppposez un historien de néant. Cet historien n'existe pas — cet historien qui aurait devant lui l'Empereur et qui ne frémirait pas; — s'il existait, son œuvre ne serait pas de l'histoire, l'histoire étant (je le répète) le contact du passé et de nous.

L'historien, dans son œuvre où il est tout entier, représente l'un des élémens de ce contact; il est nous. S'il a eu soin, comme l'auteur des Études napoléoniennes, de déclarer loyalement ses opinions, il reste au lecteur d'adopter ses opinions et de juger à leur mesure les événemens, ou bien d'avoir une autre doctrine et d'aboutir à d'autres conclusions. Mais, abolir la personnalité de l'historien, ce serait supprimer l'histoire; et contraindre la personnalité de l'historien, ce serait pour autant gêner l'histoire.

Il y a, dans l'œuvre de M. Frédéric Masson, tous les motifs à invoquer en faveur d'une histoire où intervient effectivement la personnalité de l'historien. Tout à l'heure, quand il a prêté, un peu comme Gaston Paris, serment de véracité parfaite, il a promis de ne cacher ni un fait, ni une pensée, ni une impression, disait-il. Une pensée, une impression : cela est de l'homme lui-même.

Avait-il raison d'aller jusque-là? Oui, à mon gré.

Les faits, une enquête nous les donne. Plutôt, l'enquête la plus méticuleuse et vaste nous donne un certain nombre de faits; elle nous donne beaucoup de faits : elle ne nous les donne pas tous. Elle laisse, entre les faits qu'elle a su attraper, des vides. Ce qu'elle donne de meilleur et de plus complet, je le compare à une page de belle écriture, mais effacée par endroits ou déchirée. Nous avons à lire cette page, inintelligible si l'on se contente d'en copier les passages évidens. Donc, il en faut combler les lacunes. C'est, dans l'histoire, le rôle indispensable de la conjecture.

L'aventure de Murat, vers la fin de l'Empire, est extrêmement mystérieuse. Elle l'est moins ou elle ne l'est plus guère, si l'on admet que s'y mêle l'influence des sociétés secrètes italiennes. Sans cette influence, toute une suite de faits est incompréhensible; avec cette influence, tout s'éclaire. Alors?... « Ai-je des documens, — dit M. Frédéric Masson (*Napoléon et sa famille*, tome V), — des documens pour l'affirmer? Non : seulement des raisonnemens, des rapprochemens, à peine des indices. Je n'affirme donc pas; mais, si l'on n'était point admis à supposer, il faudrait renoncer à écrire l'histoire... » Il ajoute : « Surtout celle d'époques si rapprochées et si tumultueuses. » La conjecture, la voilà, et sa nécessité.

La conjecture? Et les maîtres de la « méthode » vont crier à la fantaisie. Remarquons, pour les apaiser, qu'en procédant ainsi l'historien suit l'exemple de la critique verbale, science revêche et qui, partant, leur impose. Cette page que complète, par conjecture, le philologue, c'est l'histoire que l'historien complète. Et le philologue est sans reproche, s'il a encadré de certains crochets sa conjecture; pareillement, l'historien, s'il a dit : — Je n'affirme pas, je suppose.

La vérité de l'histoire, écrit M. Frédéric Masson, « n'est pas toute enfermée dans les papiers. » Il y a, pour qui la veut connaître toute, un effort de « divination. »

Comment deviner?... Si l'on peut ainsi parler, c'est un coup de la grâce. Mais, la grâce de l'histoire, comme la grâce de la foi, il faut qu'on la prépare; ou, plutôt, il faut qu'on se prépare à elle. « Il faut, sans s'occuper d'une idée d'ensemble... » Et Taine, assez souvent, partait d'une idée; l'idée, ici, vient après... « Il faut accumuler les pièces venues de partout, dont on a pu vérifier l'authenticité et retrouver l'origine, ne rien négliger même des billets infimes, même des témoignages contradictoires, former le dossier de tout ce qui a un rapport même lointain avec le sujet, — et, alors, les pièces s'éclairent l'une l'autre, un trait de feu les parcourt et les relie, elles font masse; elles portent la conviction dans l'esprit, — et c'est une phrase, un mot parfois qui a provoqué l'explosion subite de la vérité. » Voilà, en résumé, le mécanisme de la divination.

Quand Fustel de Coulanges publia son *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, les maîtres de la « méthode » opinèrent qu'il avait, en bien des endroits, abusé des « textes : » et puis on découvrit d'autres « textes, » qui prouvèrent que Fustel de Coulanges avait deviné, quoi? la vérité.

M. Frédéric Masson pose, on l'a vu, les règles de la divination. Et

ainsi, dans un admirable essai, Henri Poincaré démonte les rouages de l'invention mathématique. Mais l'invention et la divination, — les mots l'indiquent assez, — sont les miracles de l'intelligence, qui échappent à l'examen de l'observateur. L'invention mathématique se fait, sans qu'on sache comment, dans une tête pourvue de ce génie; et la divination de l'histoire, on l'a, ou non. Si elle n'est pas toute l'histoire, elle en est au moins le principal. Et tant vaut l'homme, tant vaut l'historien, puis son œuvre. M. Frédéric Masson, — si je résume, comme je le crois, ses idées, — n'a donc pas à contraindre ni à dissimuler son « moi. » Quand il a réuni tous ses documens et quand il les a soumis aux rigueurs de sa critique, ensuite quand il a senti la vérité sortir des limbes où elle était d'abord empêtrée, il n'a plus qu'à écrire, selon le gré de son imagination qui est de nature épique, une histoire qui, de nature, est déjà une épopée.

Heureux accord de l'auteur et du sujet !

On dirait que la destinée, ayant suscité Napoléon, créa autour de lui les hommes et les événemens pour le servir, — fût-ce en le contrariant et, même alors, pour lui permettre d'accomplir son personnage, de composer son authentique légende : — et elle lui créa son historien.

M. Frédéric Masson ne s'en aperçut pas tout de go : le cardinal de Bernis, le marquis de Torcy et le Département des affaires étrangères pendant la Révolution le divertirent quelque temps de connaître sa mission. Mais il la connut et fut, désormais, consacré. Il eut devant lui cette immensité : Napoléon.

Et il s'éprit, pour l'Empereur, d'un tel sentiment qu'il aima, plus encore que ses exploits, lui. Et il abandonna les guerres à d'autres, — non sans regret, peut-être; — l'âme de l'Empereur, il se la réserva, non sans jalousie.

Les Études napoléoniennes, encore inachevées, emplissent vingt et quelques volumes in-octavo. Il faudrait ajouter les petits volumes, — *Jadis*, *Autour de Sainte-Hélène*, *Sur Napoléon*, *Petites histoires*, etc., — qui sont comme les carnets de croquis où il note premièrement des aspects et des gestes, des signes qu'il utilisera plus tard, enfin les « préparations » du grand portrait.

Les vingt et quelques volumes des Études napoléoniennes, et ceux qu'on attend, formeront un cycle analogue à celui de Charlemagne dans la littérature du moyen âge. Et le nouveau Charlemagne y passe toute sa vie, courte et abondante plus que nulle autre, depuis sa nais-

sance jusqu'à son trépas. Il y a, — empruntons le langage de l'épopée carolingienne, — les Enfances Napoléon, la Paternité, la Famille ; et puis l'Intimité Napoléon, sa maison, ses loisirs ; et puis, cette sorte de Moniage Napoléon, Sainte-Hélène. C'est un beau cycle, et digne d'entrer dans la « matière de France. »

Épopée admirable, et familière au point qu'on en fut quelquefois surpris. Mais l'épopée est familière : on a tort de l'oublier. L'*Odyssée* est familière ; et l'*Iliade* aussi, quand Leconte de Lisle ne l'a pas transformée en un poème barbare. Comment l'épopée ne serait-elle pas familière, elle qui est la vie des héros ? Et la vie, la vie même des héros, le détail de toutes leurs journées en tisse l'étoffe remuante.

C'est avec le détail des journées que M. Frédéric Masson, patiemment et allégrement, recrée l'âme de l'Empereur. Et l'on a bien voulu se demander si l'Empereur ne méritait pas un traitement plus impérial et cérémonieux. Laissez de côté, disait-on, ce par quoi il serait l'un de nous, tout bonnement !... L'un de vous ?... M. Frédéric Masson n'accepte pas ce reproche : il a raison. Vous séparez, a-t-il répondu, l'homme public et l'homme privé ; mais « il y a l'*homme :* son caractère est indivisible comme sa nature. » Et il ajoute : « Dès qu'un homme a joué un rôle historique, il appartient à l'histoire ; l'histoire le saisit partout où elle le rencontre, parce qu'il n'est pas de menu fait de son existence, de médiocre manifestation de ses sentimens, de détail infime de ses habitudes qui ne serve à le connaître. Tant pis s'il a des vices, tant pis s'il a des manies morbides, de vilains côtés de nature ; l'histoire le dira, et de même s'il est borgne ou bancal. Elle recueillera toutes ses paroles, même les paroles d'amour ; elle étudiera ses tares physiques de même que les déviations de sa pensée ; elle interrogera aussi bien sa maîtresse que son médecin, son valet de chambre que son confesseur. Si, par fortune, elle saisit son livre de comptes, elle le dépouillera, et elle dira de quel prix ont été payés ses services, comment il s'est enrichi et ruiné, quels héritages il a laissés. Elle soulèvera son drap funéraire pour chercher de quelle maladie il est mort et quelles ont été devant l'absolu ses suprêmes agitations... » Bien ! — Mais l'histoire, ainsi conçue, n'est-elle pas le dénigrement des héros ? — Le dénigrement ? Pourquoi ?... Et pourquoi supposez-vous que l'enquête, méticuleuse, aboutisse au dénigrement ? C'est qu'à votre avis l'homme, et voire le grand homme, est dans le secret de son âme et de sa chair un pauvre homme : peut-être ! Mais alors, le héros est le pauvre homme qui, de sa chair débile et de son âme commune, tire pourtant de l'héroïsme. Cela suffit à sa grandeur exceptionnelle ;

et cela rend plus magnifique sa grandeur, plus magnifique et plus poignante, car, ainsi seulement, elle est humaine.

Et humaine, toute l'histoire, telle que l'entend M. Frédéric Masson. L'histoire véritablement humaine, il l'oppose à l'histoire « politique. » Celle-ci prend un à un les grands faits d'une époque; et elle en montre l'enchaînement : c'est le rêve des philosophes de l'histoire. Ils considèrent qu'une puissante logique préside aux apparens hasards des siècles ; et ils formulent ce qu'ils nomment les lois de l'histoire. Seulement, il n'est rien de plus chimérique : si Napoléon n'était pas intervenu, l'anecdote européenne se fût déroulée autrement; or il se pouvait que Napoléon n'intervînt pas, ou bien il pouvait être tué rue Saint-Nicaise. Alors, les lois de l'histoire avaient mille ennuis. Ce n'est pas qu'il n'y ait, parmi les grands faits d'une époque, cet enchaînement. Mais, la cause de cet enchaînement, capricieux d'ailleurs, elle ne réside pas dans une fatalité mystérieuse: elle réside dans la volonté intelligente des hommes qui tantôt continuent, tantôt modifient la série des événemens. Un petit nombre d'hommes : ceux que Thomas Carlyle appelle les héros, Emerson les hommes représentatifs, et dont Salluste évaluait l'énergie efficace, *virtus*. A la vaine philosophie de l'histoire, l'auteur des Études napoléoniennes substitue, si l'on veut, la psychologie de l'histoire : il n'a point recours à des systèmes d'idées abstraites, mais à la réalité concrète, vivante, à la fois spirituelle et charnelle, des « êtres majeurs, » les héros. Son histoire est, ainsi, humaine; et, ainsi, elle est individualiste. Il y aurait maintes raisons de l'en approuver : au surplus, l'historien de Napoléon s'y fût-il trompé, l'Empereur l'avertissait.

Je crois que plus et mieux travaillent les historiens, depuis cinquante ans, plus et mieux se révèle la vérité de l'opinion qu'après Salluste, Emerson et Carlyle ont affirmée : l'individu est l'agent de l'histoire.

Eh bien ! de cette manière, ne retournons-nous pas à l'épopée ? ou l'épopée n'est-elle pas la soumission d'une époque à son héros ?...

Et l'on voit enfin comme sont heureusement liés les divers élémens de l'histoire que M. Frédéric Masson préconise et pratique.

Au tome X de *Napoléon et sa famille*, le héros est entré dans l'ère de la tribulation. La solitude, peu à peu, gagne autour de lui, devient plus vaste. Les Napoléonides s'éloignent. Louis est parti pour Lausanne ; Joseph attend ses passeports ; Jérôme sollicite l'hospitalité autrichienne; Lucien lie de très bonnes relations avec le Pape ; Murat

s'est séparé de la France. Napoléon, à Fontainebleau, est seul. Madame, Fesch, Joseph, Julie, Jérôme, Catherine passent à peu de distance ; mais il est seul. Puis, au long de sa route d'exil, peu s'en est fallu qu'il ne rencontrât l'un des siens ; mais on s'écarte de lui, et il est seul. Des intrigues se nouent, sans lui. Toutes ces intrigues, où les Napoléonides sont mêlés, M. Frédéric Masson les signale, et sans épargner personne. Mais il nous invite à ne pas confondre le fait et la conjecture. Il est possible que, sur la conjecture, on discute avec lui : c'est affaire aux savans. Après avoir indiqué, en principe, comment M. Frédéric Masson traite la vérité, je ne songe plus qu'à la beauté de ce poème, à cette épopée de l'abandon.

Quand le héros est à l'île d'Elbe, dans ce désert et la tête peuplée de tout un monde absent, quel bruit fait tout ce monde imaginé, parmi le silence et l'isolement !... Napoléon s'ennuie. Et nous pensons à cet autre héros, Achille, loin de l'armée.

L'épopée napoléonienne de M. Frédéric Masson varie de ton, d'allure et de couleur, d'un épisode à l'autre. Elle est, dans le poème de la solitude, voilée de chagrin, morne, et parfois animée de colère ; puis la tristesse, de nouveau, l'accable, et non la résignation : le deuil. « C'est le grand deuil pour la mort de Roland » — qui se prépare.

Elle était, cette épopée, si hardie précédemment, si vaillante, si orgueilleuse, et plaisante, gaie, selon les heures ! Elle a toute la variété de l'âme napoléonienne en qui tous les sentimens multipliaient leur abondance et leurs singularités.

Le style : celui qu'il fallait. Désinvolte, souvent bizarre, et populaire volontiers, comme improvisé : improvisé, de même que la chose impériale, que l'opportunité réclame. Un style qui, à chaque instant, trouve ses ressources, les trouve plus riches, plus extraordinaires, plus éblouissantes qu'on ne les aurait prévues. Un style obéissant à l'idée, et qui accompagne son chemin, sa course, voire ses bonds. Et un style qui marque le rythme des phrases, les lance ou les retient, comme des bataillons dociles à un chef.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

SUR QUELQUES RECHERCHES BIOLOGIQUES RÉCENTES

Des recherches biologiques récentes, celles surtout du physiologiste américain Jacques Loeb, ont vu leurs résultats extrapolés en doctrines audacieuses qui touchent aux points les plus délicats du monde moral. Ainsi ont été ravivées les controverses qui depuis des siècles divisent spiritualistes et matérialistes sur cette question éternelle : Qu'est-ce que la vie ?

Nulle part autant que sur ce sujet l'antinomie ne s'est montrée irréductible entre les hommes qui ont au regard du monde adopté l'attitude idéaliste, et ceux que n'effraie point la rude tristesse du réalisme, entre les imaginatifs et les positifs. Cette opposition durera tant que, dans le problème de la vie, le physique et le métaphysique se côtoieront, c'est-à-dire bien longtemps encore... nous dirions toujours, si nous étions assurés qu'il y aura toujours des êtres pensans.

M. Dastre a fait naguère un exposé remarquable des diverses philosophies biologiques qui se partagent aujourd'hui les esprits. Si nous adoptons la classification de ce maître de la physiologie contemporaine, et si nous mettons à part la doctrine que M. Dastre appelle l' « animisme, » et qui ne relève pas de la science hors des atteintes de laquelle elle s'est délibérément placée, il reste en présence le *vitalisme* et le *physico-chimisme*. Le vitalisme sous sa forme la plus moderne, qu'on a appelée *néo-vitalisme*, et dont M. le professeur Grasset a donné naguère ici même un séduisant tableau (1), tout en recon-

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1909.

naissant que les phénomènes vitaux ne sont point soustraits aux forces qui gouvernent la matière brute, croit y distinguer des caractères particuliers : la vie, sans modifier les lois de la matière, les utilise en leur donnant une *direction* particulière, ce que certains appellent des dominantes, ce que Claude Bernard nommait des *idées directrices*, et qui rendent les êtres vivans essentiellement différens des autres. Cette doctrine, sous des formes diverses qu'il serait superflu d'analyser après les pages définitives que lui a consacrées M. Dastre, a aujourd'hui l'adhésion de tous les spiritualistes qui prétendent d'autre part ne rien dédaigner des conquêtes de la science ; elle s'est en outre répandue d'une manière étonnante dans tout le monde cultivé, grâce notamment à l'éloquence de M. Bergson, à qui est due sans doute pour une large part la vague de spiritualisme qui depuis quelques années soulève la société.

De l'autre côté de la barricade, le *physico-chimisme* biologique prétend réduire les phénomènes vitaux à ceux que manifeste la matière inanimée. Pour lui, toutes les forces mises en jeu chez l'être vivant sont essentiellement réductibles aux forces physico-chimiques. C'est la théorie de l'école matérialiste ou moniste.

Les faits nouveaux apportés par M. Loeb, et qui sont relatifs surtout à la fécondation, ont apporté assurément un argument sérieux à la doctrine physico-chimique de la vie. Pourtant, avant de les exposer, nous voulons remarquer qu'*a priori* même il est impossible d'en tirer des conclusions *définitives* dans un sens ou dans l'autre. La raison en est simple : la doctrine vitaliste et la conception physico-chimique de la vie sont toutes deux des hypothèses et des extrapolations puisqu'elles ne se fondent que sur un nombre *limité* de faits acquis (sur lesquels d'ailleurs elles sont d'accord) et, comme telles, elles sont l'une et l'autre en quelque sorte métaphysiques. Tandis que le moniste dit: « Tous les phénomènes vitaux que j'ai analysés jusqu'ici sont physico-chimiques, et j'en induis que tous les autres que je n'ai pas pu encore aborder le sont également, » le vitaliste s'écrie : « Si loin que nous allions dans l'analyse physique des phénomènes de la vie, il arrivera un moment où nous nous heurterons à quelque chose qui n'est pas physico-chimique. » Il n'y aurait qu'un moyen de départager ces opinions opposées, ce serait de connaître absolument et d'avoir pu reproduire sans exception tous les phénomènes vitaux. Avant que cela soit fait, il s'écoulera encore quelques douzaines de siècles sans doute. D'ici là, et quels que soient les progrès de la biologie expérimentale, spiritualistes et matérialistes sont sûrs de n'avoir point à rendre les armes, puisque

les uns et les autres, dans leurs doctrines de la vie, sont au delà des faits, c'est-à-dire font de la métaphysique.

Entre ces systèmes opposés qui devraient logiquement se réconcilier dans l'ignorance comme font parfois, dans un même deuil, deux frères ennemis, le conflit n'intéresse la science qu'autant qu'il est suggestif d'expérimentations nouvelles.

Pour nous, ce qui seul importe dans les doctrines, c'est leur fécondité, leur valeur stimulante au point de vue du mieux savoir, leur rendement scientifique en un mot. Ne serait-ce qu'à ce point de vue, le matérialisme biologique ne mérite pas les dédains dont certains l'ont accablé. Nous ne parlons pas de ce matérialisme puérilement orgueilleux d'un Hoeckel, qui pense avoir fermé toutes les issues au mystère et croit naïvement qu'il a résolu dès maintenant « les énigmes de l'univers. » Celui-là n'est pas moins funeste à la science que les doctrines qui prétendent arbitrairement tracer des limites à celle-ci et lui crier à tout propos : « Tu n'iras pas plus loin. » Il est aussi néfaste qu'elles, car, en bannissant du monde l'« inconnu, » par un simple décret d'ailleurs platonique, il tarit le seul stimulant de la recherche scientifique. Mais l'hypothèse matérialiste, telle que le plus grand nombre des biologistes la conçoivent aujourd'hui, et d'après laquelle il n'est aucun des phénomènes vitaux, même les plus élevés, qui ne soit justiciable de l'expérimentation physico-chimique, d'après laquelle il n'en est aucun qu'on ne puisse *espérer* élucider quelque jour par cette méthode, une telle hypothèse a été, et sera encore utile à la science, car elle est éminemment suggestive d'expériences nouvelles, qui nous apporteront des *faits* nouveaux. Et, dût-elle finalement faillir à son ambition et voir fuir sans cesse devant ses efforts le but sans cesse reculé, elle n'en aura pas moins mérité de la science, par les faits nouveaux qu'elle aura fait jaillir des laboratoires. Car seul le fait vérifiable enrichit la science. Qu'importe si la cime superbe qui plane là-bas au-dessus des nuages mouvans est inaccessible, pourvu que nous ne la croyons pas telle, pourvu que l'espoir de l'impossible escalade nous fasse marcher vers elle, et que nous découvrions, chemin faisant, les forêts nouvelles pleines de plantes merveilleuses où se drapent ses flancs décevans.

Parmi les fonctions des êtres vivans qui ont paru jusqu'ici les plus réfractaires aux explications physico-chimiques, la génération occupe le premier rang. On a cru longtemps que la faculté de s'accroître et la faculté de se reproduire, qui n'est elle-même, comme l'a montré M. Dastre, qu'une conséquence fatale de la première, étaient des pro-

priétés exclusives des êtres vivans et constituaient une sorte de critérium permettant de différencier les créatures animées des objets inanimés. L'étude des substances cristallines a montré qu'il n'en est rien. On a établi que les solutions concentrées d'un grand nombre de substances minérales se solidifient sous forme de cristaux qui se nourrissent et s'accroissent peu à peu aux dépens de la solution mère, mais que cet accroissement n'est pas indéfini, et qu'il a, comme pour les organismes vivans, une limite au delà de laquelle se forment de nouveaux individus cristallins. Ces analogies entre l'accroissement et la multiplication des cristaux et celle des cellules, ont été récemment poussées très loin et étendues à d'autres objets, en particulier à des substances qui, beaucoup plus que les cristaux, jouent un rôle important dans la chimie des corps vivans : les *colloïdes*.

Si on verse au fond d'une éprouvette une solution d'une substance cristallisable, telle que le sel marin, le sucre, l'urée, etc., et que l'on achève de remplir lentement le vase avec de l'eau pure, on constate que ces substances diffusent à travers l'eau et atteignent la surface supérieure avec une vitesse qui est du même ordre de grandeur pour ces différens corps. Si on refait la même expérience avec des solutions d'albumine, de gomme, etc., la diffusion se fait avec une vitesse beaucoup moins grande, et cette différence s'accentue encore quand on étudie la vitesse avec laquelle ces corps dialysent à travers du papier parchemin par exemple. Les premières solutions sont dites des *solutions vraies*, les secondes des *solutions colloïdales*, dans lesquelles le corps n'est pas réellement dissous, mais suspendu à un état d'extrême division. Certains corps peuvent même, selon la façon dont on les a préparés, fournir indifféremment des solutions colloïdales ou non, et c'est ainsi qu'aujourd'hui la thérapeutique utilise couramment des solutions colloïdales de sels de différens métaux qui, dans leur état habituel, donnent des solutions vraies. Or la substance vivante, le protoplasma, se présente en fait sous la forme de *solutions colloïdales*, et c'est pourquoi aujourd'hui la physique et la chimie biologique s'identifient de plus en plus à la physique et à la chimie des colloïdes.

Or M. le professeur Stéphane Leduc (de Nantes) a montré récemment, par des expériences fort suggestives, que l'accroissement et la division des colloïdes artificiels de nature inorganique présentent, lorsqu'ils sont placés dans un milieu approprié, des ressemblances singulières avec ceux des organismes vivans. A l'aide de vulgaires solutions de sels inorganiques, tels que le chlorure de sodium, tenant en suspen-

sion des particules de carbone, M. Leduc a pu imiter d'une manière remarquable un grand nombre des phénomènes qui étaient regardés naguère comme exclusivement caractéristiques de la matière vivante : la karyokinèse et la multiplication des cellules nucléaires artificielles qu'il réalise ainsi s'opèrent d'une manière qui rappelle à s'y méprendre ce qui se passe pour les cellules vitales. Voici, pour ne prendre qu'un exemple, comme M. Leduc réalise artificiellement le phénomène du phototropisme, qui avait été longtemps considéré comme essentiellement vital : si, dans une solution saline appropriée dont la moitié est éclairée et l'autre plongée dans l'obscurité, on verse une goutte d'eau teintée d'encre de Chine, les particules de charbon abandonnent la portion illuminée et cherchent refuge dans la partie sombre.

Certes, il est interdit actuellement de voir dans ces expériences autre chose que des analogies ; mais, même sous cette réserve, elles n'en sont pas moins puissamment suggestives. Elles nous aideront à comprendre l'audacieuse théorie que M. Loeb a donnée de l'origine de nos instincts et de nos désirs.

C'est d'ailleurs par une voie toute différente de celle où nous venons de jeter un regard que M. Loeb et ses émules ont abordé la question de la génération des êtres vivans, et tenté l'assaut d'une des principales forteresses vitalistes : nous voulons parler du rôle mystérieux de l'élément mâle dans la fécondation.

On sait que tout animal dérive d'un œuf et que, chez la plupart des animaux, cet œuf ne peut se développer que lorsqu'un spermatozoïde y a pénétré. La façon dont le spermatozoïde provoque le développement de l'œuf en un nouvel individu paraissait, il y a quelques années encore, un mystère complet. Les expériences de M. Loeb, que nous allons rapidement résumer, montrent que la fécondation semble pouvoir se ramener entièrement à un processus physico-chimique.

On sait que lorsqu'un spermatozoïde pénètre dans l'œuf, celui-ci commence à se développer ; son noyau et la cellule se divisent en deux, puis chaque noyau et chaque cellule subissent une nouvelle bipartition, et ainsi de suite. La façon dont les cellules formées se juxtaposent ensuite, se nourrissent et se différencient peu à peu pour constituer avec son organisation la larve embryonnaire, tout cela n'importe pas pour l'objet de cet exposé qui est uniquement le mécanisme de la fécondation.

Déjà, il y a une douzaine d'années, M. Loeb avait réussi à faire développer en larves des œufs vierges d'Oursins en les traitant par de l'eau de mer à laquelle on avait ajouté du sel. Mais le mécanisme de

cette action, qu'on a réussi par des moyens analogues et depuis peu à étendre à des œufs vierges d'autres animaux (Étoiles de mer, Vers, Mollusques) restait mystérieux. C'est pour l'élucider que M. Loeb a effectué ses récentes expériences. Les premières avaient établi que l'élément vivant mâle peut être remplacé dans la fécondation par un agent physico-chimique : une simple concentration de l'eau de mer. Celles-ci tendent à saisir sur le vif comment le spermatozoïde ou son suppléant inanimé provoque le développement de l'œuf.

Dans la fécondation artificielle ou, comme on dit dans le langage technique, dans la parthénogénèse (de παρθένος, vierge) par l'eau de mer surconcentrée, les larves produites s'arrêtaient rapidement dans leur développement, de sorte qu'on n'avait pas une imitation parfaite du phénomène naturel. Voici comment M. Loeb a réussi à le reproduire et à l'analyser exactement. Il a traité les œufs par l'eau de mer additionnée d'un peu d'acide butyrique, qui détermine à la surface de l'œuf une modification se traduisant par la formation de ce qu'on appelle la « membrane de fécondation : » cette première action déclanche le développement de l'œuf, qui pourtant ne tarde pas, dans ces conditions, à s'arrêter, de même qu'il s'arrête lorsqu'on a simplement amené un spermatozoïde au contact de l'œuf (ce qui détermine la formation de la membrane de fécondation), en l'empêchant ensuite de pénétrer dans l'œuf, par exemple par centrifugation, comme l'a fait récemment M. Lillié en opérant sur les œufs de certains vers. Pour certaines espèces, cette première phase de la parthénogénèse, que l'acide butyrique réalise chez l'oursin, peut être produite par des moyens non pas même chimiques, mais purement mécaniques : c'est ainsi que, pour l'Étoile de mer et certains vers, il suffit d'agiter les œufs ; chez la grenouille, il suffit, comme l'a découvert il y a quelque temps M. Bataillon, de piquer l'œuf avec une aiguille. Restait à imiter la seconde et essentielle action du spermatozoïde : celle qu'il produit lorsqu'il a pénétré dans l'œuf et qui amène le développement complet de celui-ci. M. Loeb y a réussi dans le cas des œufs d'oursin en les plongeant pendant un moment après l'action de l'acide butyrique dans une solution hypertonique contenant de l'oxygène.

Et M. Loeb se croit en droit de conclure de ces expériences, dont on voudra bien excuser cet exposé un peu aride à la faveur de l'intérêt puissant qu'elles présentent, que la fertilisation de l'œuf ne résulte pas de je ne sais quel influx vital apporté par l'élément mâle, puisqu'on peut remplacer celui-ci par de vulgaires réactifs physiques ou chimiques.

La parthénogénèse expérimentale constitue une emprise nouvelle du physique sur le métaphysique. « C'est (Dastre, *la Vie et la Mort*, p. 42) dans l'étude des phénomènes par lesquels l'organisme se construit et se perpétue, c'est sur le terrain des fonctions de la génération et du développement, que les doctrines philosophiques s'étalent et fleurissent. Voilà où est la frontière actuelle de la philosophie et de la science. »

Ces recherches sont d'ailleurs étroitement liées à celles que les physiologistes poursuivent en ce moment en vue d'élucider les mystères de l'hérédité. Les limites de cette étude ne nous permettent pas d'en parler aujourd'hui. Aussi bien avons-nous seulement voulu montrer par un exemple que la barrière un peu arbitraire, élevée par les vitalistes, entre les phénomènes de la matière brute et ceux dont les organismes sont le siège, semble devoir reculer sous la poussée des faits. Est-ce à dire qu'un jour viendra où cette barrière sera brisée? Nous avons déjà montré que cela est à peu près impossible. Mais en poussant même les choses au pire... comme dirait un vitaliste, au mieux... comme dirait un physico-chimiste... à l'extrême, comme nous dirons simplement, en nous allégeant de toute doctrine tendancieuse; en admettant, dis-je, que jamais cette barrière dût être anéantie et l'hypothèse vitaliste balayée, y aurait-il là de quoi attrister vraiment ceux qui redoutent de voir l'esprit écrasé par la matière? La conclusion de cette étude montrera combien une pareille crainte serait peu fondée. Mais auparavant nous devons revenir sur certaines affirmations d'une singulière hardiesse dont M. Loeb a accompagné l'exposé de ses récentes recherches et sur les controverses qu'elles ne pouvaient manquer de soulever, et que nous examinerons d'un point de vue exclusivement scientifique.

Si la plupart des savans ont éprouvé à toute époque une vive prédilection pour la doctrine mécaniciste ou physico-chimique, « en tant qu'elle confond, comme dit M. Dastre, l'ordre vital avec l'ordre physique, en revanche les résistances et les contradictions ne se manifestent qu'à propos de l'ordre psychique. » En face des savans qui, comme M. Loeb, veulent réduire le phénomène de la pensée à un phénomène matériel, nous en voyons d'autres, comme M. Armand Gautier, qui combattent avec une éloquence vigoureuse et avertie cette prétention. Et que M. Loeb et M. Armand Gautier soient tous deux des physiologistes éminens, et soient complètement d'accord tant qu'il s'agit des faits mis en évidence par la science qui leur doit à tous deux des progrès; que ces hommes également instruits, prudens et sincères se trouvent tout à coup opposés dans des attitudes contradic-

toires dès qu'il s'agit de la vie psychique, cela démontre mieux que tout au monde que la question n'est pas encore assez élucidée pour être justiciable des explications scientifiques.

La continuité que les physico-chimistes aperçoivent entre les phénomènes matériels et les phénomènes vitaux, M. Loeb prétend qu'elle se poursuit de ces derniers jusqu'aux manifestations les plus hautes de la pensée consciente. Il se montre ainsi le disciple des Carl Vogt, des Büchner, des Moleschott, de ceux qui ont inventé ces propositions célèbres, simplistes, et d'ailleurs indémontrables non moins qu'indémontrées : « La pensée est au cerveau à peu près ce que la bile est au foie et l'urine aux reins, » ou « la pensée est une phosphorescence du cerveau. » Les raisonnemens qui conduisent M. Loeb à des conclusions analogues sont assez originaux pour mériter une analyse. On connaît la tendance qu'ont certains insectes à voler vers la lumière ou loin d'elle et qu'on appelle le phototropisme, et nous avons rappelé ci-dessus comment M. Leduc réalise le phototropisme de certaines cellules artificielles. Le phototropisme se présente chez certains animaux comme la manifestation d'une impulsion à laquelle l'animal ne peut résister, et à laquelle il obéit, bien qu'il lui en coûte souvent la vie. Or M. Loeb explique d'abord ce phénomène par l'action de la lumière sur les substances photosensibles que contiennent les yeux de ces animaux, et dont les produits de réaction agiraient sur les muscles du corps par l'intermédiaire du système nerveux central. C'est ainsi que la prétendue volonté ou l'instinct de l'animal se ramènerait entièrement à des processus physico-chimiques. Par une série d'hypothèses analogues, dont il n'est aucune qui ne soit à la fois soutenable et indémontrable dans l'état actuel de la science, M. Loeb en arrive à conclure que nos désirs et nos espoirs, nos désillusions et nos souffrances, notre morale même et les sentimens bas ou sublimes qui emplissent notre vie intérieure, ont leur origine dans des instincts comparables au phototropisme des insectes, et sont déterminés en nous chimiquement et héréditairement.

C'est, sous une forme à peine rajeunie, la vieille, la très vieille doctrine du déterminisme psychologique. Les réfutations que les philosophes en ont données sont trop présentes à toutes les mémoires pour que nous ayons besoin de les rappeler. Aussi bien nous nageons ici en pleine métaphysique, et la thèse et l'antithèse sont aussi indémontrables expérimentalement, c'est-à-dire scientifiquement, l'une que l'autre. C'est pourquoi le suprême argument ne pouvant être actuellement trouvé dans les faits, le sentiment incline chacun dans un sens

ou dans l'autre. Pour beaucoup, le déterminisme psychologique a l'inconvénient radical de supprimer la liberté qui est une condition essentielle de noblesse et de dignité dans la vie, tant des individus que des peuples; mais il serait exagéré d'attacher trop d'importance à cet inconvénient. D'une part, en effet, ceux qui professent et défendent le mieux le déterminisme se conduisent dans la vie comme s'ils étaient libres. D'autre part, ainsi que l'a dit Henri Poincaré, « tant que la science est imparfaite, la liberté conservera une petite place, et si cette place doit sans cesse se restreindre, c'en est assez pourtant pour que, de là, elle puisse tout diriger; or la science sera toujours imparfaite, et non pas seulement parce que nos facultés sont débiles, mais par définition; la question du matérialisme pas plus que celle du déterminisme ne saurait donc être résolue en dernier ressort par la science. »

C'est pourtant par des argumens purement scientifiques et en se fondant sur l'expérimentation physiologique, qu'un illustre biologiste français, M. Armand Gautier, s'est élevé récemment contre le déterminisme physico-chimique de la vie psychique; à ce titre, il convient de les examiner. M. Atwater a fait en 1904 une expérience justement célèbre au moyen de sa *Chambre respiratoire*. C'est une cage métallique à triple paroi, soigneusement isolée au point de vue calorifique, et dans laquelle les sujets humains sur lesquels on expérimente peuvent vivre des semaines entières et travailler, recevoir leurs alimens analysés d'avance, renvoyer leurs excrétions à l'extérieur, et se livrer à diverses occupations, tandis que l'expérimentateur note à l'extérieur, grâce à d'ingénieux dispositifs, les quantités de chaleur ou de travail transformé en chaleur produites dans cette enceinte. En 1904, M. Atwater ayant fait vivre dans sa chambre respiratoire, durant 155 jours, plusieurs jeunes gens qui s'y livrèrent à divers travaux intellectuels ou mécaniques et y dormirent, trouva que le total de l'énergie produite par eux dans ce temps s'était élevé à 449 950 calories. Or l'énergie produite par les alimens qu'ils avaient consommés, si on les avait transformés dans les mêmes produits résiduels en les brûlant dans un calorimètre ordinaire, aurait fourni 450 000 calories, c'est-à-dire, à un neuf millième près (ce qui correspond aux petites erreurs inévitables en des expériences aussi délicates), exactement la quantité observée dans l'expérience. De cela on a conclu que les transformations d'énergie se font dans la machine humaine suivant la même loi de conservation énergétique que dans une machine inanimée quelconque, et que, suivant une formule de Berthelot, *l'entretien de l'état de vie ne consomme aucune énergie qui lui soit*

propre. Partant de là et de ce que les sujets de M. Atwater se sont livrés durant l'expérience à diverses opérations intellectuelles, M. Armand Gautier conclut avec beaucoup de force que, non plus que l'entretien de l'état de vie, les phénomènes de conscience, de pensée et de volonté qui constituent la vie supérieure ne correspondent à aucune consommation d'énergie, et que, par suite, ils sont immatériels et ne sont pas de même nature que l'énergie des physiciens.

Il est à craindre que, malgré sa rigueur, la démonstration de M. Armand Gautier ne convainque pas ses adversaires, et cela pour la même raison qui permet d'échapper facilement aux affirmations de ceux-ci : je veux dire l'imperfection, si petite soit-elle, des résultats expérimentaux. L'écart inévitable qui existe entre les résultats numériques d'une expérience et ceux que prévoyait la théorie fournit toujours une échappatoire qui laisse le moyen d'incriminer indifféremment soit l'imperfection de l'expérience, soit celle de la théorie.

En premier lieu on peut, comme l'a fait M. Matisse (*Rivista di Scienza*, t. XI, 1912, p. 424-430), interpréter les résultats de M. Atwater d'une manière différente de celle de M. Gautier : si les faits de volition, les actes de raison ne *consomment* pas d'énergie, rien ne prouve qu'ils ne correspondent pas à une transformation d'énergie. L'énergie fournie par les alimens coule dans les organes comme une rivière à travers un moulin. Leur fonctionnement n'est qu'une des phases successives des formes transitoires que l'énergie prend entre son entrée dans l'organisme sous forme d'alimens combustibles et sa sortie sous forme de chaleur. Rien ne prouve qu'il n'en soit pas de même pour la pensée et que celle-ci ne se comporte pas comme une roue dentée intercalée dans le mécanisme du moulin. Une machine quelconque n'est qu'un chemin le long duquel l'énergie chemine ; la machine elle-même ne fait que transmettre l'énergie ; elle n'en *consomme* que si elle subit une modification dont le maintien nécessite une absorption de travail.

A ce titre, il est certain que, parmi les phénomènes intellectuels, la mémoire occupe une place à part, car elle correspond à une modification permanente de l'individu ; elle est, si j'ose dire, une opération endothermique. Mais nous avons vu que dans l'expérience de M. Atwater, il s'en faut d'un huit-millième que l'énergie recueillie à la sortie ne soit égale à ce que veut la théorie. Cette petite différence ne correspond-elle pas précisément à l'énergie absorbée dans l'organisme par les phénomènes de mémoire ?

Et puis, il y a encore une autre manière de concilier le résultat de

M. Atwater avec l'hypothèse d'une énergie non seulement transformée, mais même consommée en grande quantité dans les opérations intellectuelles. Quelques comparaisons feront comprendre notre pensée. Lorsqu'un fumeur imprudent fait sauter une poudrière, il n'y a aucun rapport entre l'énergie correspondant à la chaleur de combustion de l'allumette qu'il a négligemment jetée, et le travail formidable mis en jeu par l'explosion. C'est que l'énergie libérée par celle-ci existait déjà à l'état latent, à l'état potentiel, dans la poudre. Il suffisait d'une intervention infiniment petite pour la déclancher. Autre exemple : dans la télégraphie sans fil, une onde électrique très faible rend soudain conducteur de l'électricité la limaille métallique du cohéreur ; si celui-ci se trouve sur le circuit d'une batterie colossale d'accumulateurs, cette batterie fonctionnera soudain, mettant en jeu des puissances formidables et hors de toutes proportions avec celle de l'onde excitatrice. Rien ne prouve que les phénomènes de la vie psychique ne soient pas ainsi déclanchés par de faibles excitations et ne mettent en jeu des quantités énormes d'énergie qui existaient à l'état potentiel dans l'organisme vivant. L'expérience de M. Atwater ne saurait rien prouver au sujet de cette énergie-là.

C'est ainsi que la science, à l'heure actuelle, n'est pas en état d'apporter dans un sens ou dans l'autre une réponse précise à la question du déterminisme psychologique.

*
* *

Au fond, lorsqu'on examine d'un œil froid les tendances divergentes qui se partagent la philosophie biologique, une chose frappe par-dessus tout : c'est l'incompréhension réciproque et l'immodestie attristante des doctrinaires des systèmes rivaux. Les uns et les autres oublient que c'est folie de vouloir enfermer l'univers dans quelques raisonnemens, et que le contenu ne saurait exprimer tout le contenant.

Quelque rapides que soient les travaux d'approche par lesquels le matérialisme pense s'emparer un jour de tout le monde de la vie et avec lui de l'univers psychique, nous avons vu que ce résultat ne sera jamais atteint. Mais supposons qu'il dût l'être dans quelques centaines de siècles, et qu'alors tous les actes de la vie et les arcanes de la pensée aient été réduits humblement à des processus physico-chimiques et forcés à passer sous le joug et la loi de la matière inanimée, ce jour-là il ne restera plus qu'à savoir ce qu'est la matière. Or nous commençons à connaître que nous n'en savons rien ! Lorsque les physiciens

examinent aujourd'hui, avec leur loupe magique, cette chose en apparence si simple qu'on appelle un corps pesant et inerte, ils découvrent que ce n'est là qu'une vaine apparence, que la masse et l'inertie, ces attributs jadis intangibles de la matière, n'existent pas, sont seulement des mots derrière lesquels il n'y a pas autre chose que notre ignorance, et que les atomes des corps matériels ne sont que des trous dans l'éther, c'est-à-dire dans un milieu impondérable et immatériel. Il n'y a plus de matière dans le monde, il n'y a plus que de l'énergie. Mais d'où vient celle-ci, nous n'en savons rien. Ainsi, tandis que l'ambitieux édifice élève toujours plus haut ses étages géométriques de « gratte-ciel, » on aperçoit soudain que ses fondations reposent dans le vide.

De leur côté, les vitalistes commettent peut-être une double erreur. Pourquoi d'abord tracer une limite arbitraire entre le monde inanimé et le monde vivant? Est-ce pour laisser un enclos inviolé où puisse régner sans conteste le mystère, ce temple du rêve et de l'infini? Mais ce serait faire la part trop belle aux esprits puérils, et leur donner à croire qu'ils peuvent réduire le mystère à la fuite. Celui-ci est partout, et il n'y a pas moins d'inconnu dans la *cause* de la force qui attire la terre vers le soleil, ou qui combine l'oxygène à l'hydrogène, que dans celles qui font pour une idée mourir les humains. Pourquoi refuser d'admettre que ces forces puissent être parentes? L'univers ne sera-t-il pas plus beau, plus grandiose, plus adorable, si on admet son unité essentielle, au lieu de le « compartimenter » en zones d'influences dont les unes pourront être divines et les autres non? Pourquoi enfin s'imaginer que le *déterminisme* de tous les phénomènes, s'il est jamais démontré, puisse être fatal au sentiment religieux? Le contraire est peut-être plus vrai. Ce qu'il y a de divin dans l'Univers, c'est précisément que son harmonie soit gouvernée par des lois immuables, universelles et ne souffrant pas d'exception. « Les hommes, suivant une pensée profonde d'Henri Poincaré qu'on ne saurait trop citer, les hommes demandent aux dieux de prouver leur existence par des miracles; mais la merveille éternelle, c'est qu'il n'y ait pas sans cesse des miracles. Et c'est pour cela que le monde est divin, puisque c'est pour cela qu'il est harmonieux. S'il était régi par le caprice, qu'est-ce qui nous prouverait qu'il ne l'est pas par le hasard? »

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Ce n'est pas sans douleur que nous avons assisté aux manifestations d'indiscipline militaire qui se sont produites dans un certain nombre de villes. Il y a eu là un premier avertissement; un pays qui n'en tiendrait pas compte serait à plaindre; un gouvernement qui ne mettrait pas le fer rouge dans la plaie encourrait toutes les sévérités de l'histoire. Mais ce mal qui vient d'éclater au grand jour d'une manière si inquiétante, quelle en est la nature et surtout quelle en est la cause? Sommes-nous en présence d'une sédition qui a son origine dans l'armée elle-même et qui est le produit direct de son mécontentement? Vient-il du dehors et a-t-il été importé dans l'armée par une propagande criminelle? La vraie cause en est-elle dans le service de trois ans? Est-elle ailleurs? M. le ministre de la Guerre, répondant au Sénat à une question de M. de Lamarzelle, a dit que le service de trois ans n'avait été qu'un « prétexte. » Il a raison sans aucun doute. Tout le monde savait quelle propagande scélérate rôdait autour de nos casernes, mais on croyait qu'elle n'y pénétrerait pas, ou que, si elle y pénétrait, elle y trouverait un terrain où elle ne germerait pas. C'est l'erreur à laquelle il faut renoncer. La propagande a pénétré dans nos casernes et elle y a trouvé, par endroits, un terrain favorable. M. le ministre de la Guerre a pris devant le Sénat l'engagement d'« extirper » le mal: l'expression est énergique; les actes le seront-ils aussi?

Ils l'ont été déjà, nous nous plaisons à le dire. Les faits étaient nets, précis, incontestables; les premières sanctions devaient donc être immédiates. Le général Gœtschy, commandant le 20e corps d'armée, les a proposées, et le ministre les a approuvées. Nombre de soldats ont été punis de la prison, d'autres ont été envoyés dans les bataillons d'Afrique, d'autres encore traduits devant le Conseil de guerre, enfin plusieurs gradés ont été cassés. A ces premières sanctions

d'autres viendront s'ajouter, à mesure que des fautes nouvelles seront découvertes. Au moment où nous écrivons, il s'en produit encore, hélas ! presque tous les jours. Le mouvement avait été préparé de longue main ; il devait sans doute éclater partout simultanément et peu s'en est fallu qu'il ne le fît ; il y a eu toutefois quelques jours d'intervalle entre ses diverses manifestations à Toul, à Belfort, à Mâcon, à Orléans, à Dijon, à Rodez. Il a été particulièrement grave dans cette dernière ville et il aurait pu le devenir encore davantage sans la présence d'esprit et le courage du commandant Angelly, dont le nom mérite d'être retenu au milieu de tant de tristesses. A un signal convenu, un roulement de tambour, les hommes devaient descendre en armes dans la cour de la caserne et marcher ensuite sur Albi où les attendaient sans doute d'autres conjurés. Par bonheur, le commandant Angelly était dans la caserne au moment où le tambour a retenti et où les soldats ont commencé à déboucher dans la cour. Saisissant un fusil, il s'est écrié que le premier qui passerait outre était un homme mort. Tous ont reculé, et on a vu une fois de plus ce que peut la résolution d'un seul homme lorsqu'on la sent indomptable. Le commandant Angelly a sauvé la situation, mais l'affaire ne peut pas en rester là : c'est à Rodez surtout qu'il importe de faire la lumière, et de la faire complète, sur le complot qui s'y est ourdi. Là, comme ailleurs, des soldats ont été emprisonnés et des gradés cassés, mais la conscience publique ne serait ni satisfaite, ni rassurée, si l'enquête ne découvrait pas la main qui, à distance, en a préparé la criminelle machination.

Elle n'est pas difficile à découvrir. Avec une audace encouragée par une longue impunité, la Confédération générale du Travail a entamé la propagande dont nous venons de voir les effets. Les organes principaux par lesquels son action s'est développée et transmise de proche en proche jusqu'au cœur même de notre armée, sont les Bourses du travail et cette prétendue société de secours qui s'appelle « le Sou du soldat. » Échapperont-elles plus longtemps à la responsabilité de leurs actes ? C'est la question qui se pose et, suivant la réponse, les séditions militaires de ces jours derniers auront servi à conjurer le danger en le révélant, ou bien elles l'aggraveront et le porteront au paroxysme.

Les journaux, — nous parlons de ceux qui ne se voilent pas la face devant le péril, mais qui, au contraire, le regardent fixement, le montrent et l'affrontent, — ont donné avec abondance des détails sur la propagande que les organisations syndicalistes poursuivent pas-

sionnément. Il y a surtout un *Nouveau Manuel du Soldat*, tiré à plus de 150000 exemplaires, qui est le plus abominable catéchisme d'anarchie et d'antipatriotisme qu'on ait vu dans aucun temps et dans aucun pays. La vraie patrie, y lit-on, « c'est nous-mêmes, ou bien ce n'est rien du tout ; » la fausse patrie, « c'est une religion abêtissante comme toutes les religions. » Le Manuel distingue pourtant les caractères particuliers de cette religion de la patrie au nom de laquelle « on nous enferme pendant trois ans pour faire de nous des esclaves, peut-être des assassins ou des victimes de la brutalité des galonnés... Tant que cette religion imbécile de la Patrie, conclut-il, continuera à nous imposer, c'est-à-dire tant que nous n'aurons pas vu clair dans le jeu de ses prêtres, nous serons encore des esclaves. » Que dire de l'armée ? C'est « la plus affreuse conséquence du patriotisme... La caserne fait de nous une machine à obéir, à astiquer, à marcher au pas... Il faut obéir aux ordres les plus idiots, les plus contradictoires, les plus immoraux, les plus grossiers... Le meilleur officier, le militaire accompli, c'est celui qui se montre en toute circonstance la plus parfaite brute... L'armée n'est pas seulement l'école du crime, elle est encore l'école du vice, l'école de la fourberie, de la paresse, de l'hypocrisie et de la lâcheté. » Et cela continue longtemps ! La plume tremble dans notre main en reproduisant ces phrases odieuses. Les vertus de nos ancêtres, de ces grands soldats qui ont fait la France, et dont quelques-uns ont été parmi les hommes qui ont le plus honoré l'humanité, les noms de Bayard, de Turenne, de Vauban, de Desaix nous reviennent à la mémoire comme une protestation héroïque contre la profanation et le sacrilège commis par ce honteux Manuel qui aboutit, comme il devait logiquement le faire, à prêcher la désertion. Telle est la propagande qui a été faite impunément dans nos casernes depuis une douzaine d'années. Comment n'y aurait-elle pas produit des ravages ? Nos soldats sont de tout jeunes hommes, à peine majeurs, à peine sortis de l'enfance, sans esprit critique, sans défense contre les doctrines qu'on leur prêche, sensibles au bien, mais aussi au mal, souvent incapables de distinguer l'ivraie du bon grain : comment quelques-uns d'entre eux ne subiraient-ils pas les influences coupables contre lesquelles ils sont insuffisamment protégés ? Ce sont donc ces influences elles-mêmes qu'il faut atteindre et supprimer. Si on ne le fait pas, si on hésite, si on tergiverse, nul ne peut répondre de l'avenir. Qu'on mesure, en comparant l'armée d'aujourd'hui à celle d'autrefois, le progrès qu'on y a déjà fait dans la marche à l'abîme. La vieille armée, celle

que nos révolutionnaires et nos démagogues ont si outrageusement attaquée, n'a jamais donné que des exemples de soumission aux lois, de respect de la vie civile et, pour dire le mot juste, de parfaite abnégation. En sera-t-il toujours de même? On nous avait assuré que, plus l'armée serait démocratisée, plus elle serait bonne citoyenne, comme sous la grande Révolution où on rappelle avec raison qu'elle a été admirable sur les champs de bataille, mais où on oublie trop qu'elle a pris part à tous les coups d'État. Gardons-nous d'insister; ce serait donner au mal plus de gravité qu'il n'en a encore; mais qui ne serait ému de ces premiers symptômes d'indiscipline que l'armée d'hier n'avait pas connus, en dépit de beaucoup d'épreuves pénibles qu'elle a subies, et dont celle d'aujourd'hui nous donne le spectacle et la leçon? Souhaitons du moins que celle-ci soit profitable. Nous savons où est la source du mal: le frappera-t-on là? Si on le fait, tout pourra être arrêté. Si on ne le fait pas, si on recule effrayé devant les organisations révolutionnaires qui se croient tout permis parce qu'on leur permet tout, les prétendus remèdes qu'on appliquera ne seront que des palliatifs: leur effet ne durera qu'un jour.

Il fallait s'attendre à ce que les mutineries de Toul, de Belfort, etc., produisissent des impressions diverses en dehors de nos frontières, et c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver. Dans la plupart des pays, on les a jugés comme ils devaient l'être, c'est-à-dire que, sans en contester l'importance, on ne l'a pas grossie plus qu'il ne convenait. Avons-nous besoin de dire qu'un sentiment beaucoup moins bienveillant, beaucoup moins juste aussi, s'est manifesté au delà de nos frontières du Nord-Est? Lorsque les nouvelles y arrivent, elles sont aussitôt exagérées, déformées, répandues à la hâte et à profusion, et quoi de plus naturel? Il y aurait de notre part quelque simplicité à nous en plaindre, mais il nous est permis de le déplorer. L'excitation de l'opinion en Allemagne et en France est en ce moment un sérieux motif d'inquiétude, et tout ce qui l'augmente est l'objet de nos regrets. Tantôt, en Allemagne, on présente la France comme belliqueuse et chauvine; on l'a fait officiellement jusqu'à la tribune du Reichstag. Tantôt on la dénonce comme un réceptacle d'anarchie, par conséquent d'impuissance, et alors, la presse allemande se complaît dans l'expression d'une ironie mêlée de mépris. Il y a quelques mois, la nation française était apparue sous un aspect nouveau et imprévu: elle avait comparé à la sienne la force militaire si formidablement accrue que l'Allemagne s'apprêtait à se donner et, de cette comparaison, était née chez elle la volonté de rétablir entre les deux armées l'équilibre

détruit. Cette résolution avait produit quelque effet à notre avantage, effet qui n'avait pas été effacé, quoiqu'il eût été un peu atténué, par les lenteurs qui avaient suivi et qui durent encore. On restait convaincu, malgré tout, que la loi de trois ans serait votée. Et voilà que, tout d'un coup, l'opposition à la loi, qui est légitime partout ailleurs, — car tout le monde n'est pas obligé d'avoir le même avis sur une grande réforme militaire, — se manifeste dans l'armée elle-même sous la forme que l'on sait. Si les auteurs de ce mouvement n'ont pas prévu qu'il serait exploité, ils sont bien légers ; s'ils l'ont prévu, ils sont bien coupables. Ils donnent contre nous des armes morales à l'Allemagne, qui se charge de s'assurer les armes matérielles. Ils augmentent sa force, et amoindrissent la nôtre. Ont-ils bien réfléchi à toutes les conséquences de leur propagande ? Ils ont rendu encore plus nécessaire le service de trois ans, qu'ils voulaient empêcher. S'il n'était pas voté, les pouvoirs publics auraient l'air d'avoir reculé devant les pires des séditions et les mutineries militaires deviendraient un des élémens de notre vie politique comme les grèves le sont devenues de notre vie économique. On nous surveille du dehors, on nous observe, on ne sait plus trop ce qu'on doit attendre de nous. Dès le premier jour, nous avons écrit que, si la loi de trois ans échouait, nous deviendrions, après tout le bruit que nous en avons fait, la risée de nos adversaires. Ils affectaient déjà de dire que tout en France était feu de paille et qu'après une grande flamme il n'y restait qu'un peu de cendre et de fumée. Que diraient-ils maintenant?

Qu'on nous permette d'ouvrir ici une parenthèse pour revenir sur un passé qui, vieux de quelques jours, paraît l'être seulement davantage à cause de tous les événemens qui se sont succédé et accumulés depuis : nous voudrions dire un mot de la Conférence de Berne et de ses suites, parce qu'elles n'ont pas été sans influence sur l'état de l'opinion en Allemagne et en France, ni, semble-t-il, sur les résolutions du gouvernement impérial.

On sait ce qu'a été la Conférence de Berne qui a réuni des parlementaires français et des parlementaires allemands dans la proportion de quatre contre un. Quelques Suisses, pavés de bonnes intentions, mais qui n'avaient d'ailleurs aucun mandat pour cela, ont invité les parlementaires des deux pays à se réunir chez eux pour chercher les meilleurs moyens d'amener un rapprochement entre Paris et Berlin. Aussitôt nos pacifistes ont assuré que l'invitation venait du gouvernement helvétique lui-même, du Conseil fédéral, ce qui était manifestement faux ; mais ils n'y regardent pas de si près. Le gouvernement

helvétique n'a certainement pas été flatté de la naïveté qu'on lui prêtait : il se doutait bien qu'il ne pouvait sortir rien de bon de la Conférence projetée et que, s'il n'en sortait rien de mauvais, le résultat pourrait être considéré comme un succès. Quoi qu'il en soit, nos parlementaires sont allés à Berne en grande abondance et ils ont été frappés, en y arrivant, de la disette des parlementaires allemands, qui étaient à peu près tous des socialistes. Bien que les nôtres fussent d'opinions plus variées, il a été bientôt évident que l'impulsion à laquelle ils obéissaient machinalement était socialiste aussi et que M. Jaurès était le *deus ex machina* de toute l'affaire. Nous attachons trop peu d'importance à la Conférence de Berne prise en elle-même pour nous attarder à parler de ses travaux : au surplus, ils ont été fort courts. On s'est contenté, ou peu s'en faut, de voter une résolution qui aurait été supérieurement banale, s'il n'y avait pas été question de l'Alsace-Lorraine. Lorsqu'ils en ont entendu la lecture, quelques parlementaires français, — c'est une justice à leur rendre, — ont sursauté. S'ils étaient venus à Berne, c'était sur l'assurance formelle que pas un mot ne serait dit de nos provinces perdues : ils estimaient à la fois inconvenant et dangereux, n'ayant aucun titre pour cela, de traiter de l'Alsace-Lorraine avec des Allemands qui n'en avaient pas davantage. Quelle n'a pas été leur surprise lorsqu'ils ont vu que les sermens les plus sacrés étaient violés ! Ils ont protesté, pas assez fortement à notre gré, mais enfin ils l'ont fait. La résolution soumise au vote de la Conférence faisait allusion à un vœu émis par la Chambre alsacienne en vue d'éviter la guerre entre deux grands pays et d'obtenir l'autonomie : on sait que tel est aujourd'hui le *desideratum* de nos anciens et toujours très chers compatriotes. Il est à remarquer — car le fait est remarquable — que les socialistes allemands se sont d'abord opposés à l'adjonction du paragraphe relatif à l'Alsace-Lorraine : ils n'ont cédé que devant l'insistance des socialistes français. Ceux-ci ont cru faire merveille en renonçant à l'Alsace-Lorraine par prétérition et en recommandant au gouvernement allemand une solution qui mettrait tout le monde d'accord. Ils étaient allés à Berne pour amener un rapprochement entre les deux pays : — Quoi de plus simple ? ont-ils dit ; donnez l'autonomie à l'Alsace-Lorraine qui la désire et n'en parlons plus. — Mais ils en avaient déjà trop parlé et nous avons pu apprécier une fois de plus la sage recommandation de Gambetta : y penser toujours, n'en parler jamais.

L'indiscrétion de la Conférence, qui a produit un pénible effet en France, n'en a pas produit un meilleur en Allemagne : on y a trouvé

qu'elle s'était mêlée de ce qui ne la regardait pas et avait appuyé lourdement sur des points qui restent sensibles aux deux pays. Quelle a été la conséquence ? Un rapprochement que tout le monde souhaitait? Tout au contraire : dès le lendemain de la Conférence, le gouvernement allemand a déposé un projet de loi qui resserre encore ce joug de fer imposé à l'Alsace-Lorraine en autorisant par simples décrets la dissolution des sociétés qui auraient déplu et l'interdiction des journaux écrits en langue française. Nous n'avons pas à apprécier ici la politique du gouvernement impérial à l'égard de l'Alsace-Lorraine; évidemment la générosité française en aurait conçu une autre qui aurait probablement été plus habile ; mais on ne peut pas attendre des gens qu'ils sortent de leur caractère ; or le caractère des Allemands les porte à frapper sur l'Alsace-Lorraine dès que nous lui témoignons publiquement de l'intérêt. C'est ce dont nos socialistes ne s'étaient pas avisés, en quoi ils ont mal servi les intérêts du pacifisme. Les socialistes veulent la paix à tout prix; mais, quand il s'agit de l'assurer, ils n'ont pas la manière. Il semble bien que le gouvernement allemand ne l'ait pas non plus en Alsace-Lorraine. Nous admirerons sa politique à l'égard des deux provinces quand elle aura réussi : cela nous donne du temps.

Il est peu probable, lorsqu'on discutera la loi de trois ans, que les socialistes invoquent leur succès de Berne pour influencer le vote de la Chambre. La discussion n'est pas encore commencée ; cependant, une première passe d'armes a eu lieu et le résultat en a été significatif. Le gouvernement, comme il en avait annoncé l'intention pendant les vacances parlementaires, a notifié aux Chambres, dès leur rentrée en session, la résolution qu'il avait prise de retenir sous les drapeaux, au mois de septembre prochain, la classe qui, ayant fait deux ans, était libérable à cette époque. L'article 33 de la loi de 1905 lui donne le droit de le faire, à titre provisoire, lorsque les circonstances l'exigent. L'exigent-elles? Au mois d'octobre prochain, l'armée active allemande comptera 180 000 homme de plus : un gouvernement français, quel qu'il soit, à quelque parti qu'il se rattache, de quelques élémens qu'il se compose, pourrait-il rester inerte en présence d'une situation pareille? En tout cas, le gouvernement actuel n'a pas cru devoir le faire et, sous sa responsabilité qu'il a hautement revendiquée, il a décidé de retenir la classe libérable. On lui a demandé pourquoi il prenait sa décision dès aujourd'hui, alors que cinq mois nous séparent encore du moment où elle devra être exécutée ; à quoi il a répondu, et sa réponse était toute simple, que les

circonstances ne seraient certainement pas changées en septembre prochain, que les prévisions qu'on peut dès maintenant former sur les armemens allemands seraient réalisées alors sans aucun doute et que, si on attendait jusqu'à la dernière heure pour prendre les dispositions que nécessite le maintien d'une classe sous les drapeaux, le temps manquerait pour le faire utilement. En effet, nos casernes actuelles, pour ne parler que de cela, sont trop étroites pour contenir plus de deux classes, et il n'y a pas un jour à perdre si on veut être prêt, dans quelques mois, à recevoir l'apport d'une troisième; il faut y pourvoir dès maintenant.

Ces considérations d'ordre pratique et matériel devaient faire impression sur la Chambre, mais elles n'auraient pas suffi à déterminer son vote. Sans doute, pour loger et entretenir trois classes au lieu de deux, certaines dispositions préalables sont indispensables; mais faut-il trois classes? Inévitablement la question se posait dès le premier jour. On ne l'a pas traitée à fond; le moment n'en était pas encore venu; mais le service de trois ans était dans tous les esprits et, quand le vote a eu lieu, c'est bien sur lui qu'il a porté. M. Jaurès a accusé le gouvernement d'appliquer la loi avant qu'elle fût faite, et M. Barthou a répondu que la discussion de cette loi serait parfaitement libre et que la Chambre y consacrerait tout le temps qu'elle voudrait. Ils avaient raison tous les deux. A coup sûr, il n'entre pas dans les intentions du gouvernement d'écourter le débat et, quand bien même il le voudrait, il ne le pourrait pas; on n'a pas encore trouvé le moyen de mettre un bâillon aux Chambres et de les empêcher de parler. La discussion suivra donc son cours normal et prendra vraisemblablement de longues séances. Il n'en est pas moins vrai que le vote par lequel la majorité a approuvé la résolution du gouvernement de retenir la classe libérable en septembre avait le sens d'un vote de principe. Personne ne s'y est mépris. Les adversaires de la loi ont mis la plus grande véhémence à combattre l'ordre du jour qui approuvait le gouvernement. Ils en ont proposé un autre qui contenait un blâme plus ou moins enveloppé. Un premier scrutin a eu lieu sur la priorité : le gouvernement a eu une majorité de 74 voix. Il est arrivé alors ce qui arrive souvent dans les Chambres : un premier vote sert à se tâter, à se reconnaître, à voir où est la majorité et, quand on l'a vu, on s'y porte. Nous ne donnons pas cela comme un grand exemple de courage civique : c'est seulement un fait d'observation. Les moutons de Panurge sont de tous les temps et de tous les lieux. Après ce premier vote, M. Jaurès s'est écrié triomphalement que la loi

était morte. 74 voix sont pourtant une majorité appréciable ! Après le second, il s'est tu. Sur l'ordre du jour lui-même, c'est-à-dire sur le fond, la majorité du gouvernement était élevée à 167 voix. Quelques jours plus tard, sur le vote du crédit demandé pour le maintien de la classe, elle a été de 221. Ces oscillations sont sans doute un peu déconcertantes : on ne nous croirait pas si nous disions que les 221 voix du gouvernement constituent un bloc inébranlable. M. Barthou a cependant mérité sa victoire par la fermeté de son attitude et l'énergie de son affirmation. Son succès a été très vif. C'était assurément son devoir de parler net : mais il l'a rempli de manière à décourager ceux qui espéraient de lui une transaction qui aurait affaibli la vertu de la loi ou, plus simplement encore, un recul. Ce n'est pas seulement son existence que le gouvernement a attachée au maintien intégral de la loi, c'est son honneur.

Cependant, en dehors du parti socialiste mais d'accord avec lui, le parti radical s'était mis en campagne. Au premier moment, il avait été un peu déconcerté par la rapidité avec laquelle le gouvernement avait déposé son projet de loi et par le mouvement favorable qui s'est produit dans l'opinion, mais il n'a pas tardé à se ressaisir. La rapidité dont nous parlons n'a été qu'à l'origine ; les vacances de Pâques sont venues et elles ont été longues ; les radicaux en ont profité pour faire contre la loi un travail d'abord souterrain, un peu timide et équivoque, qui s'est progressivement changé en une opposition ouverte. Il ne faut pourtant pas confondre ici les radicaux avec les socialistes. Ces derniers ne veulent ni du service de trois ans, ni du service de deux : ils n'en veulent aucun. Les radicaux n'en sont pas là. Quelques-uns d'entre eux s'y laisseraient peut-être assez facilement entraîner, mais les hommes qui comptent dans le parti ont un sens plus exercé de la réalité. Ils ont été ministres, ils aspirent à le redevenir et ils savent fort bien que, s'ils le redeviennent, ils seront obligés de prendre, pour assurer la sécurité du pays, des mesures qui ne s'éloigneront pas beaucoup de celles que propose le gouvernement actuel. Il faut bien pourtant qu'ils se distinguent de ce gouvernement ; sans quoi, comment pourraient-ils s'offrir pour le remplacer ? M. Caillaux, M. Paul-Boncour, M. Messimy se sont donc donné pour tâche de faire un contre-projet qui, tout en s'inspirant des mêmes principes que celui du ministère, n'irait pas tout à fait aussi loin dans l'application et donnerait ainsi quelque satisfaction aux socialistes de manière qu'ils pussent le voter finalement comme un pis aller.

M. Caillaux s'est chargé de conduire la manœuvre. Il a prononcé,

dans son département, un discours ingénieux, où il n'a pas encore dépouillé tout embarras et qui lui permettra de se retourner dans un sens ou dans l'autre, suivant les circonstances. Pour lui néanmoins, la nécessité d'augmenter notre force militaire est hors de cause et il ne peut y avoir de contestation que sur le meilleur moyen à y employer. Il a inventé un mot qui a fait le tour de la presse, en disant qu'il fallait mettre à notre organisation militaire une « rallonge. » Va pour la rallonge : toute la question est de savoir quelle en sera la longueur. Le gouvernement demande qu'elle porte la durée du service à trois ans, c'est-à-dire à 36 mois. D'autres demandent 30 mois. D'autres encore se contenteraient de 29. D'autres enfin de 28. M. Caillaux n'a pas dit à ce sujet son dernier mot, ni même son premier d'ailleurs : on ignore encore à quel chiffre il s'arrêtera, et qui sait s'il n'accepterait pas le service de trois ans, à la condition de le faire lui-même? Rien ne l'en empêche dans son discours, puisqu'une rallonge peut avoir toutes les dimensions qu'on voudra. Il reste acquis que les hommes les plus intelligens du parti radical reconnaissent, en face des armemens allemands, la nécessité de se mettre à niveau. Ils se montrent de plus très frappés de l'inconvénient si grave que nous avons signalé dans la loi de 1905, à savoir que, pendant six mois au moins, d'octobre en avril, notre armée n'est pas mobilisable parce qu'elle se compose d'une classe qui est encore insuffisamment instruite et d'une autre qui ne l'est pas du tout. Il faut, disent-ils, assurer la « liaison des classes, » c'est-à-dire que celle qui a terminé ses deux ans ne s'en aille pas tout de suite et reste le temps indispensable pour dégrossir la nouvelle. Restera-t-elle six mois, cinq mois, quatre mois? On diffère sur le chiffre, mais on convient qu'il doit y en avoir un et qu'il ne peut pas être le même pour la cavalerie et pour l'infanterie. Un autre système consisterait à échelonner les classes en fractions qui entreraient successivement sous les drapeaux et en sortiraient de même, avec des intervalles de six mois, de manière à éviter, à un même moment, le départ total de la classe la plus instruite. C'est déjà quelque chose d'en être venu à ce point, et, quand même la campagne qui vient d'être faite aurait abouti à ce seul résultat, il ne serait pas négligeable. A nos yeux toutefois, comme à ceux du gouvernement, il n'est pas suffisant : les trois ans sont nécessaires, et la discussion le prouvera. Grâce à Dieu, la majorité de la Chambre n'est pas exclusivement composée d'hommes qui veulent être ministres, ou qui soient en passe de le devenir. Le débat sera difficile, long, acharné : nous espérons pourtant que la Chambre, sans s'arrêter aux sous-

enchères des anciens ministres radicaux, votera la seule loi qui puisse assurer au pays la plénitude de sa sécurité et de son autorité.

Le pays, si on en juge par de nombreux témoignages, accepte la loi de trois ans avec plus de facilité que ne le fait le Parlement : cela vient sans doute de ce qu'il est moins divisé en coteries ambitieuses et qu'il lui importe peu que M. Caillaux soit ministre à la place de M. Barthou. Son salut seul l'intéresse. Il n'éprouve sans doute aucun enthousiasme pour une loi qui sera très lourde sur ses épaules, mais il se soumet à la nécessité. Si la Chambre refuse au gouvernement les moyens de défense qu'il déclare indispensables, la responsabilité lui en appartiendra donc tout entière : on ne pourra pas dire cette fois qu'elle a été suggestionnée par le pays. Mais elle comprendra son devoir. Elle a ressenti profondément, douloureusement, ce qu'il y a d'inquiétant et d'humiliant dans les manifestations militaires de ces derniers jours : à la première émotion qu'elle en a éprouvée, a succédé un sentiment d'irritation contre les fauteurs du désordre et elle sait fort bien où ils sont. Le 25 mai, devait avoir lieu, à ce qu'on appelle le mur des fédérés au Père-Lachaise, la manifestation annuelle que la faiblesse gouvernementale a pris l'habitude de tolérer. La glorification de la Commune est celle d'un crime monstrueux qui n'a pas été trop sévèrement puni, et, s'il faut faire la part des entraînemens irréfléchis que la fièvre du siège a provoqués chez beaucoup de malheureux, ce n'est pas une raison pour en perpétuer le souvenir et en fausser le caractère dans l'imagination des foules. Quoi qu'il en soit, le gouvernement ne s'est pas mépris sur le danger particulier que la manifestation présenterait cette année, et il l'a interdite. Naturellement, une interpellation a eu lieu à la Chambre ; M. le ministre de l'Intérieur y a répondu. On accusait le gouvernement de supprimer le droit de réunion : M. Klotz a protesté du contraire, mais il a déclaré qu'il ne tolérerait pas le moindre désordre dans la rue ; or il y avait lieu de craindre que le désordre ne sortît de la manifestation annoncée. La discussion a été ce qu'elle devait être, violente et creuse de la part des socialistes, ferme de la part du ministère, peu importante en somme et seulement significative par le vote qui l'a terminée. L'attitude du gouvernement a été approuvée par 195 voix de majorité. On voit que cette majorité augmente à mesure que le gouvernement se montre plus résolu. Il l'a été dans cette circonstance : cependant il aurait pu l'être encore davantage. Les socialistes ont annoncé que, ne pouvant pas aller manifester au Père-Lachaise, ils le feraient au Pré-Saint-Gervais, large prairie qui

s'étend le long des fortifications. Pourquoi, après avoir interdit la manifestation sur un point, la permettre sur un autre? Mieux aurait valu l'empêcher partout. Nous reconnaissons toutefois qu'au Pré-Saint-Gervais elle s'est évaporée au grand air au milieu d'une foule considérable que le désœuvrement du dimanche avait attirée et qui, dans son ensemble, ne songeait ni à la Commune, ni à la loi de trois ans. Quelque considérable qu'elle fût encore, la foule l'était moins qu'elle ne l'avait été les années précédentes. De nombreux discours ont été prononcés, M. Jaurès s'est bruyamment dépensé, un flot de paroles s'est perdu dans l'espace, l'effet a été parfaitement nul. M. Jaurès, pour s'en consoler, a pris à partie le lendemain dans son journal la politique qui sort de l'« antre élyséen. » Quant à M. Klotz, il a eu satisfaction, puisqu'il n'y a eu aucun désordre. Les chefs du parti socialiste avaient été d'ailleurs les premiers à recommander qu'il n'y en eût pas. Ils sentent monter et gronder autour d'eux l'indignation provoquée par leur antipatriotisme. Le moment n'est pas bon pour eux.

La quinzaine qui s'ouvre verra commencer à la Chambre la discussion de la loi militaire. C'est là que le ministère fera définitivement ses preuves. Après M. Barthou, plusieurs ministres ont pris la parole dans des discours prononcés hors du Palais-Bourbon. Le dernier en date est celui de M. Klotz à Montdidier : il a été aussi un des meilleurs. Le gouvernement a pris son parti de lutter jusqu'au bout pour le service de trois ans, sans faire aucune de ces concessions qui le désarmeraient lui-même avant de désarmer le pays. S'il en faisait, M. Barthou n'aurait plus, en bonne logique, qu'à céder la place à M. Caillaux, et M. Étienne à M. Messimy. Mais ils ont donné trop de gages de ce que leur résolution a d'inébranlable pour que nous ne soyons pas assurés qu'elle le restera jusqu'au bout.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

LA GUERRE DE 1870[1]

LA BATAILLE DE REZONVILLE

I

On a parlé des hésitations de notre commandement; dans l'armée allemande, ce fut bien pis. Les journées du 14 et du 15 août ne sont qu'ordres, contre-ordres, se croisant, se contredisant, s'annulant; — Moltke avait d'abord songé à accorder à son armée une journée de repos, mais il crut à l'imminence d'une attaque de notre part et il la tint en haleine. Il n'arrivait pas à se rendre compte de quel côté viendrait cette attaque et il suspendit ses décisions aux nôtres. Par momens, il croyait que nous opérerions par la rive droite et immobilisait de ce côté cinq corps d'armée et quatre divisions de cavalerie, ou bien il nous supposait en marche sur Verdun, et il prescrivait le passage de la Moselle. Chacun était impatient d'agir, et personne ne savait si ce serait à droite ou à gauche. Alvensleben, commandant du IIIe corps, aperçoit le premier la réalité. Il était couché, souffrant; à la nouvelle de la bataille de Borny, il se lève et dit : Marchons! Il a deviné que les Français n'opéreront pas leur mouvement par la rive droite de la Moselle, qu'ils ont dû franchir le fleuve et s'élever sur le plateau de la rive gauche, mais que ce mouvement ne doit pas être achevé : traverser le canal, le fleuve, les rues étroites de Metz, gravir les hauteurs demandait du temps, et, en agissant rapidement, on avait chance de

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

les devancer, de les refouler vers Metz. Avant toute instruction, il prend sur lui de rapprocher ses troupes de la rivière. A six heures trente du matin, le 15, il rend compte à Frédéric-Charles de son initiative. Le prince est frappé de ses argumens, mais, moins résolu, il n'ose sortir de l'immobilité prescrite par le Roi et à neuf heures et demie il renouvelle l'ordre de faire halte. Alvensleben n'en continue pas moins à avancer. Frédéric-Charles lui-même, sur de nouveaux rapports, se décide vers midi à adopter l'avis de son lieutenant et demande au Roi l'autorisation de franchir la Moselle.

Après une visite du Roi sur le champ de bataille de Borny, on avait enfin au quartier général vu ce qu'Alvensleben avait aperçu, que les Français se retiraient sur la rive gauche, et qu'il fallait combiner un large mouvement enveloppant jusqu'au delà de la Meuse avec une attaque immédiate sur la route de Metz à Verdun. On accorde donc au prince l'autorisation de marcher; on remet à sa disposition les IIIe, IX, XIIe corps qu'on lui avait retirés et le prince permet à Alvensleben de passer la Moselle.

Mais tout en admettant l'urgence de gagner la route de Verdun, convaincu qu'il n'y trouvera plus que l'arrière-garde des Français et que le gros de leurs forces, ayant déjà passé Mars-la-Tour, sera en marche vers la Meuse, le prince juge que c'est vers les défilés de cette rivière, et non sur la route de Verdun, qu'il convient de se concentrer. Dans son ordre du jour du 15 au soir, il dirige sur la route de Verdun le IIIe corps qui devra gagner, par Novéant et Gorze, Mars-la-Tour et Vionville. La VIe division de cavalerie, passant par Thiaucourt, le précédera. Le reste de la IIe armée est éparpillé de manière à utiliser toutes les voies qui mènent à la Meuse.

Alvensleben franchit la Moselle à une heure avancée de la nuit (15-16 août) et se met immédiatement (2 h. du matin) en mesure de gagner la route de Mars-la-Tour. Nous y trouvera-t-il encore à cinq heures? Serons-nous en avant ou en deçà? Serons-nous en masse, ou ne serons-nous qu'une arrière-garde en retraite? Il l'ignore, car si nous ne sommes pas renseignés sur les mouvemens des Prussiens, eux ne le sont pas davantage sur les nôtres. Il ira voir lui-même. Il n'attend pas que son généralissime lui indique les routes par lesquelles il doit passer, il sait les trouver tout seul. Au milieu d'une foule de sentiers et de chemins, il en est deux praticables : l'une qui passe par

Gorze et arrive sur Vionville, l'autre qui, par les Baraques, va directement sur Mars-la-Tour. Il engage (7 h. 1/2) la Ve division Stülpnagel sur la route de Vionville et lui-même, à la tête de la VIe division Buddenbrock suivie de l'artillerie de corps, se dirige vers Mars-la-Tour. Les deux colonnes, séparées par quelques kilomètres, ne peuvent se soutenir instantanément, mais la configuration du terrain boisé est favorable à une marche dérobée. Alvensleben recommande expressément à la division Buddenbrock de ne pas se montrer avant que la division de cavalerie Mecklembourg ait atteint le plateau et puisse entrer en action. Il se croyait sûr de nous surprendre. Mais une intervention imprévue déconcerte ses calculs. Le commandant du Xe corps, Voigts-Rhetz, avait prescrit, sans l'avertir, à la division de cavalerie Rheinbaben de saisir toutes les occasions d'aborder l'ennemi, et Rheinbaben s'y était décidé à la nouvelle de l'approche d'Alvensleben. Les trois brigades de sa division, Redern, Bredow, Barby, ouvrirent le feu de leur artillerie sur la brigade Murat (9 h. 15).

Cette attaque était téméraire. Les batteries prussiennes, encadrées à leurs ailes par trois régimens de cavalerie seulement, ne la pouvaient soutenir. Il eût suffi à ce moment que Forton se lançât au galop sur la tête de la colonne prussienne : il l'eût rejetée en désordre dans les bois. Mais Forton était, comme tout le corps d'armée de Frossard, dans une parfaite quiétude. Des renseignemens contradictoires de nos reconnaissances résultait le sentiment que l'ennemi n'était pas là en forces, et Forton croyait n'avoir personne devant lui. Quoiqu'il lui eût été recommandé de tenir ses chevaux harnachés, il les avait fait desseller, conduire à l'abreuvoir par les hommes en bras de chemise et lui-même déjeunait tranquillement. La canonnade prussienne produit une véritable panique : les chevaux sans cavaliers balayent tout, passent à travers les tentes, les culbutent; ils se heurtent aux bagages de la division, ils s'accumulent sans pouvoir passer et deviennent par leur masse le point de mire de l'artillerie prussienne qui redouble son feu dans le tas.

La débandade est accrue par l'arrivée de la division de cavalerie Mecklembourg, retardée par les difficultés de la traversée de la Moselle. Elle criblait à son tour le corps de Frossard du haut d'un mamelon sur le chemin de Flavigny à Gorze. Rheinbaben avait là l'occasion merveilleuse d'une mémorable

victoire de cavalerie, plus facile encore que celle que venait de laisser échapper Forton. Le chef allemand ne se montra pas plus audacieux que ne l'avait été le chef français. Il nous donne le temps de nous ressaisir; il ne nous enlève pas et ne pousse pas ses avantages à fond. Nos troupes débandées se retrouvent bientôt; le sang-froid des officiers, la ferme attitude de quelques fractions ont rétabli l'ordre. L'infanterie de Vergé, de Bataille, rejoint ses faisceaux et commence une action vigoureuse. La brigade Mangin sonne la charge, bondit, couvre de balles l'artillerie prussienne privée de soutien et lui fait subir de telles pertes en hommes et en chevaux que cinq batteries sur huit sont forcées de se replier. Cette double intervention de la cavalerie allemande n'avait eu que le résultat de nous tirer de notre quiétude et de nous avertir que les Prussiens étaient là. Alvensleben en est désolé. « Ce que les Français, dit-il, n'avaient pu apprendre par leurs patrouilles, ils l'apprenaient par notre sottise. »

Alvensleben, cependant, n'était pas sans avoir profité lui aussi de cet avertissement : il nous avait mis sur nos gardes, mais notre résistance lui avait appris qu'il avait devant lui des forces considérables. Il s'en rend compte encore mieux quand il monte sur ces hauteurs de la Vierge que, la veille, Bataille avait refusé d'occuper et d'où il domine tout le plateau. En descendant il rencontre Rheinbaben qui lui dit : « Je ne sais si je suis plus bête que le commun des mortels, mais j'ai toujours prétendu que nous avions en face de nous toute l'armée française; maintenant j'en suis sûr (1). — Et moi aussi, » répond Alvensleben.

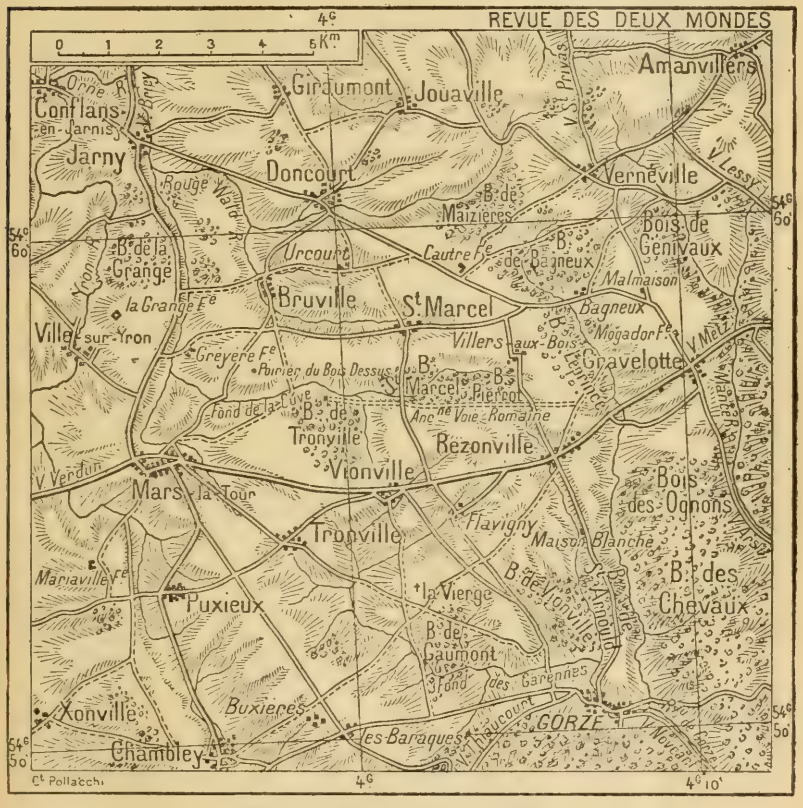
Voilà Alvensleben arrivé à ce moment solennel où un homme de guerre est obligé en quelques minutes d'opter entre deux périls et d'encourir la responsabilité redoutable d'un choix d'où dépendra le salut ou la perte de son armée : la prudence conseille de ne pas affronter une lutte inégale et de revenir sur la Moselle; mais se retirer, c'est s'infliger à soi-même la défaite; mieux vaut risquer que l'ennemi vous l'impose, qui sait les hasards qu'amènera la bataille? La défaite même ne serait pas sans profit : elle retarderait, pour un temps, la marche de l'armée française sur Verdun. Le Xe corps voudra-t-il ou pourra-t-il venir au secours? Dans tous les cas il le recueillera, s'il est obligé de

(1) Picard, p. 23.

reculer. Fût-il battu, il ne sera pas anéanti : « Bazaine pourra me vaincre ; il ne se débarrassera pas de moi. » Il engagera la bataille.

II

Le terrain sur lequel il va opérer est un plateau ondulé sur lequel se rencontrent quelques villages compacts aux lisières nettement défensives, Rezonville, Flavigny, Tronville, Mars-la-



Plan de la bataille de Rezonville.

Tour. Il est traversé par la grande route de Metz à Verdun et par une ancienne voie romaine, et limité à l'Orient par la Mance, à l'Occident par l'Yron, cours d'eau généralement à sec. Un autre ruisseau coule de l'Est à l'Ouest à partir du bois de Saint-Marcel, contourne dans un ravin profond qu'on appelle le Fond de la

Cuve la croupe de la ferme Gréyère, se dirige vers le Nord parallèlement à l'Yron, traverse Jarny et se jette dans l'Orne. A l'Est et au Sud-Est, de vastes massifs de forêts, le bois des Ognons, le bois des Chevaux, le bois de Saint-Arnould, le bois de Vionville, interrompus seulement aux abords de la route de Gravelotte à Metz, s'étendent surtout sur la crête des pentes qui descendent vers la Moselle. Ces pentes très abruptes, au milieu desquelles se trouve Gorze, sont entrecoupées de ravins et de bois qui rendaient difficile la marche des troupes, mais permettaient de cacher leurs mouvemens. Un réseau de parcelles boisées moins considérables court au Nord de la grand'route le long de la voie romaine, bois de Pierrot, de Tronville et de Saint-Marcel. Les seuls abris dont on puisse tirer parti pour le combat sont constitués par les ondulations naturelles du terrain et par les dépressions où sont blottis les villages de Rezonville, Flavigny, Vionville, Mars-la-Tour. De tous les points du plateau, et surtout du sommet des longues lignes de collines qui le sillonnent, la vue s'étend librement en tous sens.

Sur cette position nos divers corps d'armée se développaient en largeur et s'échelonnaient en profondeur. En largeur étaient établis les 2e et 6e corps d'armée, les deux divisions de cavalerie du 2e à Vionville, le reste du corps d'armée, sauf la division Laveaucoupet laissée à Metz, perpendiculairement à la route de Gravelotte, face à Verdun, la droite appuyée à cette route; le 6e corps d'armée au Nord de la route, à cheval sur la voie romaine; une division à Saint-Marcel et deux autres rejoignant le 2e corps d'armée, la gauche appuyée à la route. Étaient échelonnés en profondeur : la Garde à Gravelotte derrière le 6e et le 2e corps d'armée; plus au Nord, deux divisions du 3e, les seules arrivées sur le plateau à Vernéville et Bagneux. La place assignée au 4e corps d'armée, Ladmirault, à notre droite, vers Doncourt, restait encore inoccupée.

« Notre situation, dit Moltke, était formidable. » Elle l'eût été en effet si nous avions occupé les hauteurs de la Vierge. Malgré que Frossard manquât d'une division et Le Bœuf de deux, malgré que Ladmirault fût absent, notre supériorité numérique était écrasante : huit divisions françaises et la Garde contre deux divisions allemandes. Le seul corps de Frossard égalait toutes les forces allemandes. Alvensleben ne pouvait évaluer en chiffres son infériorité, mais il n'en doutait pas.

Cependant il n'est pas effrayé. Il contre-balancera la disproportion de forces par le poids moral de l'attaque. Il attaquera partout, à outrance, sous toutes les formes, et il nous fera croire que nous avons devant nous, non deux divisions, mais une armée. Cette volonté indomptable d'attaque eût été bientôt brisée, malgré sa ténacité épique, si la lutte s'était circonscrite entre les deux infanteries. Mais il avait dans son artillerie un instrument d'une puissance supérieure, il en fera le facteur principal de sa volonté. Cette artillerie était telle que cent de ses canons pouvaient contre-balancer l'effet de quatre cents pièces françaises. Le IIIe corps prussien avait donc la certitude qu'en restant groupé sur un terrain favorable, il obtiendrait la supériorité du feu sur l'artillerie qui lui serait opposée directement, celle-ci dût-elle comprendre toutes les batteries de l'armée de Lorraine (1).

Alvensleben prescrit à son infanterie de n'aborder l'ennemi qu'après que l'artillerie aura commencé son œuvre. Elle évitera de se présenter en formations en masse aux balles de nos chassepots, elle lancera en avant une ligne très étendue et peu compacte, derrière laquelle elle se couvrira jusqu'à ce qu'elle soit à portée de se servir utilement de ses armes. L'artillerie elle-même ne devra agir qu'en masse, en réunissant le plus grand nombre de ses batteries quand le terrain le permettra, ne laissant entre elles que l'espace nécessaire à y établir de l'infanterie de soutien.

Alvensleben débute par réparer l'erreur qu'il avait commise quand, croyant n'avoir affaire qu'à notre arrière-garde, il avait séparé ses deux colonnes, et augmenté la distance entre elles en ordonnant à la division Buddenbrock de poursuivre sur Jarny par Mars-la-Tour, afin de couper notre arrière-garde de son gros. Par un mouvement de conversion rapide à droite, il rapproche la division Buddenbrock de la division Stülpnagel et les met l'une et l'autre en mesure de se soutenir.

La lutte s'engage : Stülpnagel contre Lapasset et Vergé ; Buddenbrock contre Bataille. La brigade Mangin va occuper Vionville et Flavigny, face au Sud ; elle est appuyée là par la brigade Fauvart-Bastoul ; sa ligne se prolonge vers l'Est par les deux brigades Valazé et Jollivet. Canrobert aurait pu alors, sans effort, s'emparer des bois de Tronville, dont la possession au-

(1) Général Bonnal, p. 155.

rait changé tout le caractère de la lutte. Il n'y songea pas. Sur tous ces points, le combat s'engage ardemment et, à ce premier moment, tourne partout à notre avantage. L'infanterie allemande, qui a commencé son feu en se dérobant derrière des abris, en sort aussitôt qu'elle nous voit. Elle arrive à portée de nos canons, de nos mitrailleuses et de nos chassepots. Alors, nos soldats se dégagent de leurs lignes un peu denses de formation et s'élancent; les mitrailleuses crépitent, les chassepots font fureur; ils abattent non seulement les premières lignes, mais atteignent encore la seconde ligne et les réserves; les Allemands, en désordre, regagnent leurs abris, laissant le champ de bataille jonché de morts et de blessés.

Mais la physionomie et les péripéties du combat se modifient tout à coup à notre désavantage, du moment que l'artillerie prussienne a installé ses soixante canons en batteries fixes et mobiles sur les hauteurs de la Vierge et de Tronville. La ligne de bataille des Allemands décrit autour de nous un immense arc de cercle dont les extrémités et le centre étaient protégés par de puissantes batteries reliées entre elles par des batteries mobiles. L'élan impétueux de notre offensive est contenu, repoussé, brisé.

Est-ce parce qu'il a été mal préparé? Nos généraux de ce temps savaient, aussi bien que leurs censeurs systématiques, qu'une attaque offensive doit se préparer par l'action de l'artillerie, qui concentre ses feux sur la position à enlever et qu'on ne lance l'infanterie que lorsqu'on suppose l'adversaire ébranlé. Vergé et Bataille, les premiers engagés, s'étaient conformés à cette règle. Ils avaient mis leur artillerie en jeu avant de pousser leur infanterie. Mais les batteries prussiennes des hauteurs dirigeaient sur nous un feu convergent très nourri, d'une effrayante précision; nos canons d'une portée moindre ne ripostaient pas avec succès, leurs obus n'atteignaient pas les canons ennemis, leur tir était mal réglé par nos fusées fusantes. Ils furent saccagés, démontés et n'eurent que le temps d'aller chercher en arrière, soit un abri, soit leurs réserves d'approvisionnemens. Les fantassins, livrés à eux-mêmes, ne rétrogradent pas; ils mettent en déroute l'infanterie ennemie encore à leur portée. Mais, dès qu'ils tentent d'aborder la position, l'artillerie prussienne, concentrant ses feux convergens, les laboure, les écrase, trace dans leurs rangs de longs sillons ensanglantés. Ils s'arrêtent,

reculent, les uns se mettent en fuite, les plus braves se couchent par terre, mais les fusées percutantes viennent éclater sur leurs corps. Peu à peu, les rangs se vident; ils disparaissent du terrain où d'autres fractions viennent les remplacer, jusqu'à ce qu'elles les imitent. Nos soldats avaient beau être aussi intrépides que soldats le furent jamais, et leurs généraux aussi résolus que l'ont toujours été des généraux français, ils ne pouvaient, privés du secours de notre artillerie impuissante, arrêter leurs troupes, ravagées par des obus qui les atteignaient à plus de 4 kilomètres. Et certainement, si nos troupes, malgré leurs qualités exceptionnelles, n'avaient eu à leur tête des généraux dont aucune épreuve ne fit fléchir le courage, elles auraient été anéanties.

Les Allemands, à la suite de nos reculades non interrompues, vont de l'avant. Mangin ne réussit pas à prendre les hauteurs de la Vierge ; la division Lafont de Villiers (de Canrobert), accourue spontanément au secours, tente aussi en vain d'occuper le bois de Tronville. Elle ne parvient qu'à empêcher les occupans de s'étendre au delà. Vionville et Flavigny sont aux ennemis.

III

Bazaine, informé de la mauvaise tournure du combat, quitte son quartier général et galope vers Frossard. En passant, il a un mot pour chacun ; l'aspect de son visage impassible et la tranquillité souriante avec laquelle il se meut sous les balles et les obus, réconforte les troupes. Il place les bataillons et les batteries, pointe les pièces, excite les tambours à battre plus fort. Le calme de sa parole donne l'impression d'un véritable chef et inspire confiance. « Par la fermeté de son attitude, dit le recours en grâce de ses juges, il maintient le centre de sa ligne de bataille. » Il ordonne de recommencer les offensives et Flavigny est repris. Il ne se laisse émouvoir ni absorber par les affaissemens trop explicables auxquels il essaie de parer ; il ne se réduit pas au rôle d'entraîneur d'un corps d'armée entamé ; il se souvient que généralissime il doit pourvoir également à la direction de toutes les fractions et de l'ensemble.

Devant lui est un rideau de forces allemandes que la configuration du terrain couvert de bois et les attaques audacieuses

d'Alvensleben permettaient de croire considérables. Il les croit telles. Il n'espère pas mettre en déroute ces forces accumulées ; il se contentera de maîtriser leur audace et de les empêcher de prendre possession du plateau sur lequel nous campons. S'il ne maintient pas vigoureuse la résistance de sa gauche, les Allemands se glisseront entre Rezonville et Metz; ils accentueront leur attaque de front vers Mars-la-Tour; ils nous prendront entre deux feux et empêcheront notre retraite aussi bien sur Metz que sur Verdun. C'est de notre droite libre, compacte, ayant peu de monde devant elle, qu'il faut attendre la solution heureuse, c'est par elle que se décidera la bataille.

Alvensleben a pensé aussi que c'est de ce côté, à notre droite et à sa gauche, qu'est le danger pour lui d'une défaite. Il s'y établit : « La place du médecin, dit-il, est au chevet du malade. » Et le malade était la chaussée de Vionville-Mars-la-Tour. Bazaine, lui, ne croit pas devoir se transporter à sa droite, quoique ce soit là que se donnera le coup de poing de la fin; car il craint que sa gauche ne s'effondre s'il ne la soutient de sa présence. Ce qui lui paraît impossible ne lui semble d'ailleurs pas nécessaire. A sa droite est Ladmirault, réputé dans toute l'armée un chef de premier ordre, au coup d'œil sûr et rapide, à la résolution intrépide : Bazaine a en lui une confiance entière (1). Ladmirault verra ce qui est évident, la manœuvre qui s'impose et il prendra l'initiative indiquée. Néanmoins il eût voulu stimuler son zèle par une direction. Mais où le trouver ? Il n'a donné signe de présence nulle part. Il devait être à Doncourt le 15 au soir, au plus tard le 16 au matin. Il n'y est point. S'est-il égaré? A-t-il eu quelque rencontre imprévue? Bazaine envoie plusieurs officiers s'enquérir; d'autres vont vers Le Bœuf le presser de rassembler ses divisions.

Tandis que Bazaine se préoccupe de sa droite, sa gauche lui donne le spectacle d'une défaite imminente. Les Allemands continuent à progresser; ils reprennent définitivement Flavigny et y tiennent la corde du vaste arc de cercle qu'ils dessinaient primitivement autour de Rezonville. Leur attaque, tournée vers l'Est, s'est assuré à Flavigny une base sérieuse. Vergé et

(1) Rapport du maréchal Bazaine sur la bataille de Rezonville : « Je comptais sur la vieille expérience du général Ladmirault pour accourir au canon et soutenir le mouvement tournant du 3e corps en avant duquel il devait alors se trouver. »

Bataille sont blessés, Frossard a un cheval tué sous lui, le IIe corps d'armée se désorganise de plus en plus. La division Bataille disparaît la première. Frossard demande à Bazaine de recourir à la ressource de la désespérance, la charge de cavalerie. Le général Desvaux, de la Garde, trouve le moment mal choisi; Frossard insiste; Bazaine consent et fait charger les lanciers, puis les cuirassiers de la Garde. Les lanciers fléchissent, les cuirassiers sont vigoureux, mais les uns et les autres sont également écrasés par les feux à bout portant de l'infanterie prussienne, et ils reculent, ayant subi des pertes cruelles, sans que leur intervention ait été d'aucun secours à Frossard.

Des hussards allemands, suivant nos hommes en retraite, arrivent jusqu'au quartier même de Frossard. Bazaine est entouré, cerné, mais non reconnu; il est obligé de mettre l'épée à la main; il réussit à se dégager et il s'éloigne d'une telle vitesse, que bientôt il est séparé de son état-major, de ses officiers et se trouve seul avec son porte-fanion (midi et demi). Il vient d'avoir la démonstration dramatique de la nécessité d'une action prompte de la droite. Aucun de ses officiers envoyé vers Ladmirault n'est de retour; il ignore où en est Le Bœuf. Frossard tient encore; au pis aller, Canrobert et la Garde sont en mesure de le recueillir et de le remplacer; il croit donc avoir le temps d'opérer une reconnaissance personnelle, et il se dirige au trot allongé vers Canrobert et Le Bœuf. En route, il rencontre un jeune officier d'artillerie, déjà en renom dans son corps, qui, depuis, a acquis une grande autorité dans toute l'armée, le commandant Berge, qu'il avait eu à ses côtés à San-Lorenzo. Il l'arrête, lui ordonne de le suivre. Au bout d'une heure, il lui dit : « Je suis inquiet de ma droite. Je ne sais pas ce que fait Ladmirault. J'ai envoyé des officiers à sa recherche, ils ne reviennent pas. Vous êtes bien monté. Filez sur la route de Verdun. Ramenez ce que vous pourrez du 4e corps. Vous connaissez la situation, vous les guiderez (1). »

Berge partit à grande allure et Bazaine se dirigea vers Le Bœuf. Il le trouve lisant une carte : « Mon cher ami, lui dit-il, ce n'est pas le moment de lire une carte. Ladmirault doit être à Doncourt, ou va y arriver; il opérera une conversion, l'aile droite en avant, et tentera d'envelopper la gauche

(1) Lettre du général Berge, 12 janvier 1912.

allemande et de la rejeter dans la Moselle. Il sera l'aile marchante et vous le pivot. Tenez vos troupes prêtes à le seconder. » Pensant qu'il a suffisamment défini la tâche réservée à sa droite, il reprend la route de son quartier général. Il rencontre la division Aymard. Les hommes sont fatigués et pesans. Bazaine fait jouer toutes les sonneries et encourage la tête de colonne, « Allons, mes enfans, ça va marcher (1). »

Sa disparition avait mis tout le quartier général en émoi. On l'appela, on le chercha, on l'attendit. Avait-il été tué ou fait prisonnier? Que va devenir cette armée sans chef au milieu de l'action si vive, dont il tient les fils? Un officier d'état-major, d'Andlau, court vers Canrobert : il est le plus ancien, il faut qu'il prenne le commandement. Canrobert ne s'en soucie pas, fait des objections. Un autre officier va vers Bourbaki, qui accepte. De lui-même, poussé par la seule évidence, voyant ce qui était visible pour tous, qu'on ne viendrait à bout de l'attaque acharnée sur notre gauche qu'en lançant notre droite à fond de train sur la gauche prussienne, Bourbaki envoie lui aussi le capitaine Hue porter à Ladmirault un ordre identique à celui que Bazaine avait confié à Berge et porté à Le Bœuf.

Mais Le Bœuf ne paraît pas avoir bien compris, car, à peine revenu à son quartier général, Bazaine apprend que le 3e corps d'armée va se mettre en mouvement avant que Ladmirault ait commencé sa marche. Cela l'inquiète. Plus il attache d'importance à cette attaque de son aile droite, plus il tient à ce qu'elle ne soit pas compromise. Il craint que Le Bœuf, réduit à ses

(1) On trouve dans le premier rapport de Bazaine à l'Empereur daté de onze heures du soir la confirmation des ordres qui précèdent : « Ce n'est que dans l'après-midi que le maréchal Le Bœuf et le général Ladmirault ont pu arriver sur le terrain d'action en opérant par mes ordres un mouvement tournant sur la gauche de l'ennemi qui a été obligé de se replier sur la droite. » Le général Soleille dans son rapport confirme les instructions à Le Bœuf : « Le 3e corps était établi le 15 au soir à Saint-Marcel, le 4e corps, attardé par la lenteur du passage de la Moselle, ne quitta Woippy que le 16 à cinq heures du matin. Ces deux corps devaient se rabattre vers Mars-la-Tour, contenir et tourner l'aile gauche de l'ennemi. » (*Journal des Opérations du général Soleille*, 16 août). D'Andlau, dans son livre, *Metz, Campagne et Négociations*, si défavorable à Bazaine, constate aussi ce fait en ce moment hors de doute. « Il s'était porté jusqu'auprès du maréchal Le Bœuf, avec lequel il s'était concerté : il avait envoyé des instructions au général Ladmirault (*Metz, Campagne et Négociations*, p. 72, 1871, Dumaine). Bazaine, dans son mémoire explicatif devant le conseil d'enquête, répète ces assertions : « J'indiquai au maréchal Le Bœuf la direction de Mars-la-Tour comme objectif, les 3e et 4e corps devant exécuter une conversion, l'aile droite en avant, afin de refouler les Allemands dans les défilés de Gorze, Chambley, enfin dans la vallée de la Moselle. »

propres forces, n'obtienne pas un succès, qui sera certain s'il est poursuivi à la fois par Ladmirault et par lui : toutes les attaques de ce genre, entreprises par des fractions de Canrobert, ont échoué déjà; il ne doit pas s'exposer à un sort pareil. En conséquence, il envoie à Le Bœuf l'ordre de s'arrêter et de ne commencer son mouvement que lorsque Ladmirault aura commencé le sien : ce n'était pas un contre-ordre, ce n'était que le rappel à un ordre mal compris. Changarnier, que Le Bœuf avait recueilli dans son état-major, survient : « Quel malheur, dit-il à Bazaine, que vous n'ayez pas poussé à bout notre mouvement par notre droite pour les rejeter dans le ravin de Gorze! — C'est ce qui va se faire, répond Bazaine, mais il faut attendre Ladmirault. » Le commandant Roussel apporte également le conseil de Canrobert de prescrire le mouvement offensif de l'aile droite. Bazaine répond qu'il l'a déjà ordonné, et Canrobert, très préoccupé du succès de la manœuvre, envoie Roussel rapporter à Le Bœuf ce que Bazaine vient de lui répondre.

Ainsi les avertissemens ne manqueront pas à la droite. Tranquille de ce côté, Bazaine se donne tout entier à la direction du combat à sa gauche où sa présence lui paraît de plus en plus nécessaire. C'est encore une manière de contribuer à l'action décisive de la droite, puisqu'en retenant l'ennemi vers Rezonville, il assure la liberté de notre initiative vers Mars-la-Tour.

IV

A notre gauche, la physionomie du combat n'était pas modifiée. « Des deux côtés, on prenait l'offensive, a dit Moltke, et des deux côtés, cette offensive s'annulait et était contrainte à revenir à la défensive. » Quand c'était le moment du canon, les nôtres se couchaient ou reculaient en désordre; quand c'était le moment du chassepot, les Prussiens jonchaient le sol ou allaient se cacher derrière les massifs d'arbres. Et cela recommença ainsi pendant toute la bataille. Changez le nom des brigades, des régimens, que ce soit Frossard ou le 9e corps d'armée ou la Garde française, la Ve ou la VIe division prussienne, c'est toujours la même alternative. Les Allemands ne réussirent pas plus à enlever le plateau que nous à les culbuter dans le ravin. Nous les maintenions et eux-mêmes nous maintenaient. Des deux

côtés, fut égale la sublimité héroïque, et, des deux côtés, l'impuissance de la pousser en une de ces offensives triomphantes qui chassent tout devant elles. Des deux côtés, la bataille prenait successivement l'aspect d'une défaite, puis d'une victoire.

Les troupes de Frossard fondaient de plus en plus; Bataille avait déjà disparu du combat; la division Vergé, soutenue par la division Lafont de Villiers et les élémens de la division Levassor-Sorval (onze bataillons envoyés par Bazaine), tient un peu plus longtemps, mais elle se retire à son tour du combat (2 heures). Seule, la brigade Lapasset garde ses excellentes positions : les officiers s'étaient engagés par serment à ne pas les abandonner et ils y demeurèrent jusqu'à la fin de la journée. Le 2e corps, qui avait perdu 5 200 hommes, disparut tout entier. Sa place ne pouvait rester vide : c'eût été la route ouverte à l'assaillant. Bazaine y plaça les grenadiers de la Garde. Mais très éprouvés par le feu des batteries qui les prenait à revers, il fallut remplacer bientôt, au prix de nouvelles pertes, leurs lignes défaillantes. Cette accumulation de troupes sur une position insuffisamment couverte n'était pas inutile; sans ces troupes de remplacement, l'ennemi aurait eu le chemin libre, mais remplaçans comme remplacés passent par les mêmes alternatives, et la situation restait toujours tellement exposée que Bazaine ne pouvait pas cesser de faire de la gauche l'objet de sa préoccupation. C'est au prix de l'énergie avec laquelle fut arrêté de ce côté l'élan désespéré des Allemands qu'il assura à notre droite une liberté d'action dont elle ne sut point profiter.

Toutefois, la situation d'Alvensleben devenait encore pire que la nôtre. Son infanterie n'était plus qu'une ligne sans profondeur le long des rebords du plateau; privée de réserves, toutes les unités mêlées; beaucoup manquaient d'officiers, les munitions de l'artillerie étaient épuisées; les chevaux des pièces tombaient; les pièces devaient être poussées à bras d'hommes. L'artillerie de la division Canrobert et nos mitrailleuses, tirant à bonne distance, lui avaient fait subir des pertes cruelles, et Canrobert paraissait vouloir s'avancer sur Vionville avec tout son corps d'armée. Alvensleben était à bout. Il eut recours, lui aussi, à la ressource de la désespérance, la charge de cavalerie. Cette cavalerie était très diminuée : la division Mecklembourg avait disparu, celle de Rheinbaben était dispersée; la brigade Redern venait de se faire fusiller par notre infanterie; il ne restait que

la brigade Bredow comprenant le 7e cuirassiers et le 16e uhlans, 8 escadrons, 900 cavaliers.

Avec ces élémens, Alvensleben veut tenter un dernier effort : « L'ascendant que le IIIe corps avait pris jusqu'ici sur l'ennemi, paraissait menacé par les préparatifs d'offensive qu'on remarquait contre la VIe division... Un mouvement de retraite éventuel avait été prévu et envisagé. Mais la pensée d'abandonner à l'ennemi le champ de bataille avec nos blessés était insupportable... Renoncer à l'ascendant moral eût été, pour l'issue de la journée, un risque devant lequel d'autres ne comptaient pas. Je résolus de prévenir l'adversaire par une nouvelle attaque de cavalerie, car la VIe division d'infanterie n'en était plus capable... »

Il envoie à Bredow l'ordre de charger; celui-ci hésite, lanterne, n'obéit qu'à des insistances répétées. Enfin il a la singulière idée de s'affaiblir, alors qu'il est déjà trop faible et d'éliminer deux escadrons qu'il envoie dans le bois de Vionville, déjà occupé par l'infanterie allemande, et il part réduit à 700 hommes (2 h. 30). Il passe, formé en colonne, le creux évasé qui s'ouvre depuis Vionville, fait un quart de conversion à droite, franchit le versant Est et se développe sur un front unique, à découvert. Il galope à toute bride. Quatre batteries allemandes, postées à l'Ouest de Vionville, balaient le terrain devant lui. « Accueillie à courte portée par un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, la brigade se précipite en muraille sur nos lignes; elle les culbute, se jette au milieu de nos batteries, tue les servans, met les bêtes en fuite, cause une inexprimable confusion dans l'infanterie. Aucune force ne paraît devoir l'arrêter, lorsque surgit devant elle la division Forton immobile depuis sa déroute du matin et brûlant de la réparer. La division de cavalerie Valabrègue la rejoint, elles abordent les escadrons haletans, et, à bout de course, les prennent de front, de flanc et de revers. Bredow fait sonner le ralliement; à son tour, la chevauchée de la mort est obligée de reculer. On voit le pendant de la charge anglaise de Balaclava en Crimée. Les malheureux, criblés de projectiles, sont obligés de repasser, en fuyards effarés, par la route qu'ils ont suivie en ouragan victorieux. Ils y sèment la moitié de leur effectif.

Néanmoins, leur sacrifice n'avait pas été inutile : dix-neuf de nos batteries, sur vingt, qui étaient déployées face à Vionville,

Flavigny, etc., s'étaient retirées, la plupart sans esprit de retour. Par la suite, c'est-à-dire après cinq heures du soir, un certain nombre revinrent combler partiellement le vide créé par « la débâcle, » mais « elles ne parvinrent pas à rétablir la situation telle qu'elle était avant la charge Bredow. »

Cette débâcle de notre artillerie fut un des épisodes funestes de la journée. « Indépendamment de la dépression morale que la charge Bredow avait produite, il faut tenir compte du désespoir profond qu'éprouvèrent les officiers de l'arme en constatant, à la fois, l'énorme puissance de l'artillerie allemande, et l'inanité de leurs propres efforts (1). » Le départ de l'artillerie laissa un vide de 1 200 mètres entre Rezonville et la voie romaine : Bazaine le combla en faisant appuyer sur ce point une partie de la division Aymard du corps d'armée de Le Bœuf.

Canrobert renonça à l'attaque sur Vionville, et il y eut un répit à notre aile gauche entre Rezonville et Vionville. La bataille essoufflée languit ; une accalmie de fatigue se produit ; on attend plus qu'on ne combat. Alvensleben attend l'entrée en ligne de Voigts-Rhetz (X^e^ corps) et Bazaine celle de Ladmirault. « Grâce, dit le général Soleille, à l'action vigoureuse de l'artillerie de la réserve générale et de la Garde d'une part, grâce, d'autre part, à l'énergique diversion de la cavalerie du général Forton, le combat avait été rétabli sur toute la ligne et on commença à attendre avec anxiété les 3e et 4e corps d'armée destinés à frapper le coup décisif sur le flanc gauche de l'ennemi (2). »

Qu'à ce moment Ladmirault réponde à l'attente de l'armée, qu'il marche sur Mars-la-Tour et prenne à revers les défenseurs du bois de Tronville, Alvensleben, assailli de front et de flanc, ayant des débouchés difficiles pour les reculs de son artillerie, eût été rejeté sur la Moselle. La résistance têtue qu'il nous avait opposée tournait contre lui et la défensive sur laquelle nous nous tenions à gauche devenait une offensive qui ne s'arrêtait plus.

Toute l'armée tendait l'oreille vers notre droite. Bazaine entend le canon : il croit que c'est celui de Ladmirault ; il se met en mesure de le seconder. Il emprunte la division Montaudon au 3e corps ; il l'envoie par Gorze détruire les ponts

(1) Général Bonnal.
(2) *Journal des Opérations du* général Soleille.

d'Ars. Elle atteindrait une double fin : elle couperait la retraite à Alvensleben, lorsque les 3e et 4e corps d'armée l'auraient rejeté sur la Moselle et, jusqué-là, elle protégerait notre aile gauche contre les secours allemands venus de ce côté.

V

Ladmirault ne répond pas à l'attente de l'armée. Il devait être à Doncourt le 15 au soir ou le 16 au matin, et il n'avait quitté les bords de la Moselle que le 16 à cinq heures du matin avec les divisions Grenier et Cissey. La division Lorencez empêtrée dans les bois de Leussy ne s'était mise en marche qu'à deux heures.

Ladmirault n'avait pas pris la route de Lorry : malgré la défense qui lui avait été faite, il avait marché sur celle de Briey par Saulny. Il n'avait pas formé sa colonne avec les élémens combattans, et il avait intercalé entre ses divisions des convois qui auraient dû être laissés en arrière. Il s'était fait précéder de sa division de cavalerie, mais il ne l'avait envoyée ni au loin ni sur son flanc droit d'où l'irruption ennemie était à redouter ; il lui avait donné l'ordre de manœuvrer vers le Sud, de fouiller les bois de Vernéville, occupés par le IIIe corps, avec lequel elle échangea des coups de fusil. Il avait gêné sa marche par des évolutions intempestives, s'était égaré sur la route de Briey, et son avant-garde arrivait à peine en pointe à neuf heures du matin à Amanvillers, et lui-même atteignait, avec deux escadrons et deux batteries, Doncourt à midi.

Son premier devoir était d'envoyer un ou plusieurs officiers à Bazaine et de l'avertir qu'il était là, de lui demander ses ordres, et de se mettre au moins en rapport d'opérations avec lui. Il manque à ce devoir et continue ainsi tout le reste de la journée. Canrobert et Le Bœuf expédient à chaque instant des officiers vers Bazaine ; Ladmirault, lui, ne paraît pas se douter qu'il a un général en chef.

J'ose à peine indiquer, tant il est inouï, le motif que donne son officier d'ordonnance de la négligence de son chef : « Il n'avait garde (de demander des ordres) ; il ne se pouvait pas qu'il eût manqué de pressentir à quoi ces ordres eussent tendu. » Ainsi, un général de corps d'armée français se serait soustrait à la direction de son généralissime et aurait compromis l'armée

en rompant l'unité de sa direction, parce qu'il lui a plu de supposer calomnieusement que les ordres qu'il recevrait seraient ceux d'un fourbe ! Un général qui aurait commis une telle énormité eût mérité d'être passé par les armes.

Quoi qu'il en soit, Ladmirault se considère comme ne dépendant que de lui-même, libre de ses déterminations, et commandant réel de l'aile droite de l'armée : il assume donc la responsabilité entière de ce qui va se passer (1), et il agit en effet comme un commandant en chef isolé. D'un pas appesanti, il marche vers Bruville et il envoie une reconnaissance de cavalerie à Mars-la-Tour. De Bruville, il se rend compte qu'une action vive est engagée dans les bois de Tronville. Ayant renoncé, à la suite de la charge Bredow, à l'attaque contre Vionville, Canrobert avait dirigé ses divisions sur ces bois qu'occupaient depuis une heure et demie deux bataillons brandebourgeois et la demi-brigade d'infanterie Lehmann. Il n'avait pas réussi à les en expulser et Lehmann tenait ferme. L'accalmie, qui s'était faite à gauche vers Vionville et Rezonville, ne s'était pas étendue jusque-là ; autour des bois de Tronville, on bataillait, les uns pour y entrer, les autres pour n'en pas sortir. A Mars-la-Tour, au contraire, il n'y a personne, rapporte la reconnaissance de cavalerie. Cette exploration préalable terminée, Ladmirault va aux renseignemens, vers Le Bœuf. Le Bœuf lui explique que Bazaine attend de lui qu'il tourne la gauche allemande, prenne à revers la droite et rejette vers la Moselle toutes les deux. Coup sur coup, le capitaine Hue, au nom de Bourbaki, et le commandant Roussel, au nom de Canrobert (2), confirment le dire de Le Bœuf. Ladmirault avait dans le coup d'œil de la justesse et connaissait son métier ; il ne put qu'approuver. Cependant, quoiqu'il eût dans la main l'excellente division Grenier, neuf batteries, la division de cavalerie Legrand, deux régimens de cavalerie de la Garde et un de chasseurs d'Afrique du général Du Barail, et que Le Bœuf et Canrobert fussent prêts à l'appuyer au premier appel, il hésite. Il craint de n'avoir pas encore assez de monde : Lorencez est encore perdu dans les bois de la rive gauche de la Moselle, Cissey se fait attendre. Il se décide cependant devant l'évidence

(1) C'est l'opinion exprimée par le général Zurlinden.

(2) Le commandant Roussel avait été envoyé par Canrobert à Le Bœuf. N'ayant pas trouvé Le Bœuf, c'est à Ladmirault même qu'il s'adressa

qui le presse ; il expédie à Cissey un de ses officiers et revient à Doncourt. Il y trouve la division Grenier, arrivée derrière la cavalerie (11 h. 30), qui avait dressé les tentes et préparé le café. Il la fait rassembler et la dirige sur Bruville, flanquée sur sa droite par la division de cavalerie Legrand.

Il lui ordonne de marcher vers le Ravin de la Cuve : il le traversera et attaquera le bois de Tronville. Ce dispositif eût été parfait s'il eût placé sous la direction unique du général Du Barail, qui s'était subordonné à lui, les 24 escadrons et les 4 batteries à cheval. « Cette masse cavalière, à laquelle se serait jointe, sur un signe, une brigade au moins de la division Clérembault du 3e corps d'armée, aurait procuré au commandant du 4e corps une sécurité presque absolue pour son flanc droit (1). »

L'attaque commence ; elle est aidée par cinq bataillons de la division Tixier du 6e corps d'armée, et appuyée par des fractions de la division Aymard (3e corps). Elle réussit ; les bois sont pris ou tournés. L'artillerie prussienne est menacée d'être fauchée par nos tirailleurs. Tout est en bon train de victoire. Alvensleben aux abois s'écrie : « Il en sera bientôt de moi comme de Wellington à Waterloo ; je voudrais voir arriver la nuit ou le Xe corps ! »

Ladmirault se charge de le tirer d'angoisses. Tout d'un coup, l'offensive française, qui allait dévorer les Prussiens, recule. Ladmirault a aperçu sur sa droite un point noir ; il croit que c'est une force ennemie qui va le tourner, tandis qu'il est occupé à tourner les autres ; « il s'effraie, il laisse fuir la victoire qu'il effleurait de ses mains (2). » Qu'avait-il à craindre, protégé qu'il était sur sa droite par 44 escadrons (5000 sabres) et l'artillerie de ses divisions ? Tout lui ordonnait de continuer sa bataille sans se préoccuper de l'attaque hypothétique. Mais il s'arrête court, rappelle la division Grenier (4 heures) en deçà du Ravin de la Cuve, et compromet les fractions des 3e et 6e corps d'armée qui ont pris l'offensive avec sa brigade Bellecourt ; il retire en arrière les deux batteries situées sur le côté Nord du ravin qui sont exposées au feu à courte distance des tirailleurs allemands revenus dans le ravin abandonné, et il ordonne également à la division Legrand, alors en position à moins de deux kilomètres au Nord de Mars-la-Tour, de venir sur le plateau du Poirier,

(1) Général Bonnal.
(2) Lehautcourt.

derrière le centre de la position qu'allait réoccuper la division Grenier.

Même en admettant que la position de résistance du 4e corps d'armée dût être constituée par le plateau du Poirier, il fallait grouper les divisions Legrand et Du Barail sur le plateau d'Yron, d'où elles pouvaient déborder par l'Ouest une offensive ennemie dirigée de Tronville, ou bien prendre en flanc, du Nord au Sud, l'attaque qui marcherait des abords de Ville-sur-Yron sur la position de défense (1). « Cette retraite, si peu justifiée, cause une impression d'étonnement à toutes les troupes. Certaines ne peuvent se décider à l'effectuer. Il faut deux fois répéter l'ordre (2). » Alvensleben respire : « Nous reprenons l'attitude défensive. Pour les Allemands, c'est le salut ; pour l'armée du Rhin, c'est le renoncement à la victoire alors presque saisie. Entre la circonspection excessive de Ladmirault et l'audace raisonnée d'Alvensleben le contraste est frappant et douloureux (3). » « A deux heures du soir, l'aile droite française pouvait tout oser. Si donc l'aile droite française est restée inerte, il faut s'en prendre à son commandement que l'on peut qualifier d'anémique (4). »

Ladmirault fut-il paralysé par l'inaction du corps de Le Bœuf? Il ne tenait qu'à lui d'en avoir l'appui. Le Bœuf était si impatient d'accourir qu'il avait voulu devancer le mouvement sans l'attendre, au risque de le faire échouer, et que Bazaine avait dû le retenir. Si Ladmirault lui eût fait signe, Le Bœuf se serait mû immédiatement avec les 24 bataillons et les 10 batteries qui lui restaient. Il aurait marché, si Ladmirault avait avancé. Il n'a pas marché, lui le pivot, parce que Ladmirault, qui était l'aile marchante, n'a pas donné le signal de la marche.

Ayant mis ainsi ses troupes d'infanterie sur la défensive, Ladmirault se rendit à la ferme Gréyère, d'où il put observer le point noir qui l'avait détourné de son attaque : il n'est plus qu'un spectateur qui observe et attend. Il aperçoit 5 à 6 000 cavaliers français et allemands, hussards, dragons, lanciers, cuirassiers, tantôt plus nombreux sur un point, tantôt inférieurs

(1) Général Bonnal.
(2) Lehaucourt, *Histoire de la Guerre de 1870-1871*, t. V, p. 249.
(3) Colonel Picard, *1870, La guerre en Lorraine*, t. II, p. 90.
(4) Bonnal, p. 439.

sur l'autre, se ruant dans une mêlée confuse au milieu des cris, des coups de fusil, tirés comme au hasard, sans ordre, ni direction. On eût dit un de ces combats antiques dans lesquels on s'abordait corps à corps. Le général Legrand est tué, le général de Montaigu blessé, désarçonné, fait prisonnier. Cette mêlée eût pu durer indéfiniment sans résultat, lorsque, de notre côté, une sonnerie de ralliement attribuée au général de France se fit entendre. Nos cavaliers se dégagèrent, se reformèrent sur la ferme Gréyère et ne furent point poursuivis; les escadrons allemands, exténués autant que les nôtres, dans un complet désordre, se replièrent sur Ville-sur-Yron, puis sur Mars-la-Tour. « On s'était bousculé, sabré inutilement. L'action de la cavalerie, latérale au combat, a été un épisode dramatique de la bataille, mais n'a eu aucune influence sur l'issue de la journée (1). »

Il n'eût cependant tenu qu'au général de Clérembault qu'il en advînt autrement. Sa division était restée impassible à Bruville, à la distance de 2 kilomètres, c'est-à-dire un temps de galop de quelques minutes. Si ses seize escadrons compacts étaient tombés en ordre sur le flanc de la retraite allemande, regagnant en hâte les hauteurs de Mars-la-Tour, ils eussent changé cette rencontre indécise en un éclatant succès qui eût marqué dans les annales de la cavalerie : « Pourquoi, demanda Le Bœuf à Clérembault, ne vous êtes-vous pas jeté en avant? — Je n'avais pas d'ordres. » Pauvre réponse ! Dans les affaires de cavalerie, la résolution devant être immédiate, qui attend les ordres n'est pas un cavalier. Ni Kellermann, ni Lasalle, ni Murat ne les attendaient; c'est l'occasion qui les leur donnait et ils la saisissaient au vol. Clérembault finit par comprendre que son inaction était intempestive. Il alla demander à Ladmirault les ordres qui lui faisaient défaut : « Mon général, faut-il charger? — C'est trop tard, » répond Ladmirault. Et Clérembault n'arriva en effet sur le champ de bataille que pour ramasser les fugitifs et les morts (2).

(1) Lettre du général Du Barail à Émile Ollivier, 13 janvier 1891.

(2) « Nous assistions en simples spectateurs à la mêlée et au combat de 6 000 cavaliers. Rien ne nous retenait et cependant nous restions cloués au sol au lieu de voler à l'aide de nos camarades. Il y avait 2 kilomètres à faire pour arriver, c'est-à-dire un temps de galop de cinq minutes. A défaut d'ordres qui n'arrivaient point, pas la moindre initiative. Cependant nous étions absolument inutiles là où notre mauvaise fortune nous avait placés et les événemens nous criaient qu'il fallait marcher. » (Général Cuny.)

VI

Ladmirault n'avait pas répondu à l'attente de Bazaine. Voigts-Rhetz ne fit pas défaut à celle d'Alvensleben. Il s'était hâté d'accourir à l'aide de ses camarades en danger. Son corps, échelonné, le 15 août, sur la route de Pont-à-Mousson à Verdun, avait sa division de tête et son quartier général à Thiaucourt. Il avait apporté l'ordre du prince Frédéric-Charles de pousser le plus loin possible la poursuite des Français dans la direction de Verdun. Voigts-Rhetz, très fatigué, s'en remettait à son chef d'état-major Caprivi, homme d'une grande vigueur intellectuelle et physique, qui fut chancelier de l'Empire après le renvoi de Bismarck. Selon Caprivi, le prince Frédéric-Charles se trompait : les Français n'étaient pas en retraite, et il y aurait de grands inconvéniens à s'avancer vers le point où ils ne se trouvaient pas et à s'éloigner de celui où se livrerait réellement la bataille. Il ne désobéit pas ouvertement ; il respecta la lettre, mais prit les dispositions telles qu'il serait en mesure de marcher vers Rezonville, Mars-la-Tour, et de secourir le IIIe corps. Il n'interrompait pas la marche sur Saint-Hilaire, que Schwarzkoppen opérait avec la moitié de sa division (XIXe), et la brigade des dragons de la Garde, mais il prescrivit aussi à la division Kraatz (XXe) et à l'artillerie de corps de se rendre à Thiaucourt et de se tenir prêtes à intervenir avec le gros de leurs forces à Mars-la-Tour et Vionville. Lui-même quitta Thiaucourt à quatre heures du matin et se rendit sur le terrain probable de l'action. De là, il suit les péripéties de la lutte du IIIe corps, et, se rendant compte de l'urgence de le soutenir, il envoie aux divers élémens du Xe l'ordre de venir à la bataille. Avant tout ordre, la brigade Brandebourg (Ire division de la cavalerie de la Garde) marchait déjà sur Mars-la-Tour, avec quatre escadrons et une batterie à cheval. Deux batteries légères de la XXe division, venues de Thiaucourt, puis six autres, se placent sur sa droite ; la XXe division d'infanterie se dirige vers les bois de Tronville ; trois bataillons balaient les bois, où il n'y avait plus personne depuis que Grenier en avait été retiré. Ils donnent au colonel Lehmann exténué la faculté d'aller se reposer à Tronville (3 h. 1/2). Un autre secours bien plus important advient à Alvensleben : celui du généralissime lui-même.

Le prince Frédéric-Charles avait pensé qu'aucun engagement sérieux n'aurait lieu ce jour-là. Il avait trouvé suffisant d'envoyer son IIIe corps sur Mars-la-Tour et il n'avait pas interrompu la marche de ses autres corps vers la Meuse. Il était à table avec le prince Albert de Saxe lorsqu'il reçut un rapport du général Kraatz qui le tira de sa tranquillité : « Le IIIe corps est engagé au Nord de Gorze contre des forces supérieures ; le général Rheinbaben est sur les lieux avec 9 régimens de cavalerie et 4 batteries. La XXe division marche vers le champ de bataille, la XIVe est prévenue. » (2 heures.) Le prince saute à cheval et part au galop ; son état-major, en longue chaîne, ne pouvait le suivre de près. Il s'arrêtait de temps à autre et échangeait quelques mots avec des soldats ou des officiers blessés. Il écrit dans son carnet : « Sur le chemin de Novéant par Gorze, jusqu'au champ de bataille, ce fut un continuel hourrah de tous les blessés. »

Arrivé sur le champ de bataille à la droite du IIIe corps à trois heures quarante, il rencontre Stülpnagel, commandant la Ve division, qui est à pied ; il descend de cheval, l'interroge, l'écoute, examine longuement le champ de bataille et, comparant les petites réserves qui l'entourent aux masses françaises qu'il découvre, il sort de l'erreur dans laquelle il s'était reposé depuis le matin, et voit, lui aussi, que c'est toute l'armée française et non son arrière-garde, qu'il a devant lui Il sent le péril, mais il reste impassible : il défend à Stülpnagel de prendre aucune offensive, et lui prescrit de se borner à garder sa position, tant que les renforts des VIIe et IXe corps ne sont pas arrivés. Afin que ses troupes soient solides jusque-là, il lance des officiers d'ordonnance qui galopent de tous côtés en criant : « Le prince est là ; il a amené huit bataillons frais ; tenez bon ! » Puis il se dirige à toute vitesse vers son aile gauche, notre droite, où il va trouver les XIXe et XXe divisions. Avec elles, il prendra l'offensive qu'il vient d'interdire à sa droite. Il s'installe sur le plateau au Sud de Flavigny, derrière de l'artillerie du IIIe corps (4 h. 3/4).

Il a d'abord une première vision de succès : la XXe division avait profité de la retraite de la division Grenier et s'était installée dans les bois de Tronville. Le prince veut aussitôt profiter de cet avantage par une offensive audacieuse comme toutes ses combinaisons. Partant des bois de Tronville et de Mars-la-Tour, la division Schwartzkoppen, soutenue par les divisions de cava-

lerie Rheinbaben et Brandebourg, marchera droit sur la position de Ladmirault à Bruville, l'enlèvera et tournera la droite française. « Avancez, ordonne-t-il au général Kraatz, avec toutes vos forces disponibles, tambours battant, contre l'aile ennemie. — Ce mouvement, répond Kraatz, est impossible. »

Les choses en effet avaient changé de face par l'entrée en jeu de la division Cissey.

VII

Parti de la vallée de la Moselle le matin à sept heures quarante-cinq, Cissey s'était vite fatigué de suivre pas à pas les interminables convois derrière lesquels s'était engagée la division Grenier et qui comprenait le parc de réserve du 4e corps, l'ambulance et les bagages. Cette longue colonne d'impedimenta embarrassait la route et produisait de continuels retards. Ceux qui devaient mettre de l'ordre dans ce défilé s'arrêtaient pour boire ou allumer leur cigare ; les conducteurs en faisaient autant ; de longs intervalles s'établissaient entre les voitures (1). La division Cissey n'avançait pas. Impatienté, les bois ne bordant pas la route, Cissey passe sur le flanc gauche du convoi avec son infanterie et ses trois batteries et marche à travers champs. Il avait arrêté (11 h.) ses troupes à Saint-Privat et leur avait fait préparer le café. Au bruit du canon, il fait renverser les marmites et se remet en route.

Un peu avant d'arriver à Doncourt, il rencontre l'officier de Ladmirault qui le presse de se hâter et de venir au secours de la division Grenier déjà engagée. Plus loin, il voit venir Berge, en quête de Ladmirault, qui lui communique les ordres de Bazaine. Cissey était déjà tout résolu à engager l'action. L'insistance de Berge l'anime encore. Il lui répond : « Je ne veux pas faire trotter mon infanterie. Mais je vais faire appeler de

(1) Bonnal, t. II, p. 170 : « La 1re brigade suit la route par Vernéville et Jouaville. La 2e sans aucun motif va jusqu'à Saint-Privat. — Pourquoi donc la division de cavalerie s'arrêtait-elle si souvent et causait-elle à l'infanterie des retards dans la marche ? Uniquement parce qu'elle ignorait les règles les plus élémentaires du service de sûreté. Au lieu de se faire précéder, à grande distance, par une avant-garde et de détacher au loin des flancs-gardes, la division de cavalerie avançait en bloc. Par suite, lorsque des bois, des villages, des hauteurs, situés à quelque distance de la route de marche, semblaient pouvoir recéler l'ennemi, on y envoyait des patrouilles et, en attendant leur retour, la division faisait halte. »

Narp qui commande mon artillerie; vous la conduirez à un endroit convenable. C'est parce que j'ai confiance en vous. Mais n'allez pas me la faire prendre. Souvenez-vous qu'il s'écoulera vingt à vingt-cinq minutes avant que j'arrive pour vous soutenir. »

Berge conduisit Narp vis-à-vis de Vionville, à un endroit d'où se voyait bien le village. Narp plaça ses batteries, ouvrit le feu. — Les Allemands, maîtres de Vionville, voyant une artillerie isolée, très rapprochée, se préparèrent à l'enlever. Quand ils eurent, à l'abri du village, pris une formation compacte, ils descendirent dans le ravin auquel ce village est adossé, leurs hommes se faufilant entre les branches et les épines. Mais là ils se trouvèrent en face des premiers bataillons de la division Cissey, qui, déjà, se déployait à droite des batteries et sur le bord du ravin. Leur masse compacte, formant cible, fut accueillie par une fusillade meurtrière dont l'intensité augmentait de minute en minute par l'entrée en ligne de nos compagnies successives. Ils n'enlevèrent point les batteries, et le petit nombre de ceux qui échappèrent à nos feux se réfugia en désordre derrière Vionville. Quand Berge vit l'affaire ainsi engagée, il dit à Cissey : — « Mon général, dans une demi-heure, vous aurez occupé Vionville. Je vous demande la permission de vous quitter pour aller rassurer le maréchal Bazaine. — Allez, répondit Cissey, et dites au maréchal que Lorencez me suit. Je m'entendrai avec lui pour qu'il me déborde par ma droite et se rabatte sur la gauche des Prussiens (1). »

La demi-heure fut plus longue que ne l'avait cru Berge. Cissey ne put reprendre Vionville. La brigade allemande Wedell avait réussi à franchir l'espace découvert qui la séparait du ravin et en avait gravi les pentes Nord. Sous son attaque impétueuse, notre artillerie avait été obligée de reculer. Le général Brayer était tué, Cissey renversé de cheval. Cissey se relève vivement, saute sur la monture de son aide de camp, Garcin, et crie à ses troupes : En avant ! Il les enflamme, les enlève; une batterie de mitrailleuses, placée en bonne position, seconde le feu de nos chassepots, et nos troupes, poussées, par l'exemple de leur chef, à un état d'exaltation extraordinaire, redeviennent irrésistibles. Les deux régimens westphaliens, qui avaient gravi

(1) Lettre du général Berge à Émile Ollivier.

le versant Nord du ravin, sont reçus par une fusillade à bout portant. Ils sont repoussés, presque anéantis; leurs débris se laissent glisser au fond du ravin, mais, épuisés par une marche de 45 kilomètres, ils n'ont plus la force de gravir l'autre versant et ils se jettent à genoux devant nos soldats, demandant grâce de la vie. Ceux auxquels il reste encore quelque vigueur remontent précipitamment comme frappés de folie et s'enfuient vers Mars-la-Tour. 72 officiers sur 95 étaient tués; 2 542 hommes sur 4 546 jonchaient de leurs cadavres le fond du ravin, et nous avions pris 350 prisonniers et un drapeau (1).

A la vue de cette catastrophe, Voigts-Rhetz s'écrie : « Il faut que la cavalerie attaque coûte que coûte. » Sans désemparer, des officiers sont envoyés à toute allure aux généraux Rheinbaben et Brandenbourg. Trois escadrons de dragons chargent le flanc droit des troupes de Cissey, qui se reprenaient à peine de la confusion causée par leur victoire; ils les mettent en désarroi, mais nos soldats retrouvent vite leur sang-froid, se reforment rapidement, se groupent, ouvrent leurs rangs, laissent passer les dragons prussiens, puis les fusillent de face, en flanc, à revers, et tout ce qui n'est pas détruit par le feu est fait prisonnier. Sur 20 officiers, 16 avaient été tués (6 h. 45).

Ladmirault, en revenant vers ses troupes du poste d'observation d'où il avait assisté au tournoi de Ville-sur-Yron, avait été bien surpris en apprenant qu'une offensive heureuse venait de se produire à son insu. Il l'aurait empêchée s'il l'avait prévue, car elle contrariait sa résolution de s'en tenir à une défensive expectante. Le général de Cissey, qui partageait l'ardeur de ses soldats, chargea le capitaine Garcin d'aller exposer à son chef sa situation si avantageuse et de lui demander avec instance de l'aider à garder le terrain gagné en occupant Mars-la-Tour, et de donner le coup de grâce à un ennemi déjà battu. Cette demande importuna Ladmirault ; il ne veut point qu'on marche en avant, et il ordonne de repasser le Ravin de la Cuve, franchi quelques instans auparavant en trombe victorieuse.

On a dit que, dans l'état d'épuisement, d'éparpillement, presque de dissolution où elles se trouvaient, nos troupes n'étaient plus en état de fournir un nouvel effort. Ladmirault ne pouvait en juger puisqu'il ne s'était point rendu sur le champ de ba-

(1) *Souvenirs inédits du général de Cissey.* Metz, t. II, p. 547

taille. Mais ceux qui avaient entraîné les héros du Ravin de la Cuve ont pensé que leurs hommes n'étaient ni exténués, ni en état de dissolution et que ce dernier effort, qu'ils désiraient accomplir, n'était pas au-dessus de leurs forces.

« Nos troupes, m'a écrit un des survivans les plus héroïques de ce beau fait d'armes, le général Garcin, chef d'état-major de Cissey, officier de haute valeur, étaient fatiguées assurément, après la succession d'efforts quasi surhumains qu'elles venaient de fournir ; elles n'étaient pas désorganisées. Dans leur enthousiasme, elles acclamaient leurs vaillans chefs, qui les avaient conduites à la victoire. Après s'être rapidement reprises, après avoir soufflé, malgré la nuit qui approchait, elles auraient encore été capables de pousser jusqu'à Mars-la-Tour, que nos tirailleurs abordaient (1). »

Un de nos brillans et nobles généraux, le général des Garets, alors jeune officier, qui fut blessé ce jour-là, m'écrit aussi : « Après la mêlée furieuse, tout ce qui était sorti intact se calma, se reprit et se rassembla sur ce terrain où venait de disparaître le Xe corps allemand. Tous les soldats s'étaient ralliés auprès de leurs chefs restés debout. Ils reformaient d'eux-mêmes leurs rangs fort éclaircis, et, inspirés par la clarté de la situation qui aveuglait les moins clairvoyans, suppliaient leurs officiers de les mener en avant compléter la victoire (2). » La vigueur avec laquelle nos soldats venaient de mettre en déroute l'attaque allemande prouve la vérité de ce témoignage.

« Tous, dit le colonel Courson de la Villeneuve, jusqu'au dernier sous-lieutenant, jusqu'aux soldats, tous avaient éprouvé un sentiment de tristesse profonde quand, tenant la victoire dans les mains, ils avaient vu qu'on leur donnait l'ordre de battre en retraite, alors que, sur les petites cartes, chacun voyait Frédéric-Charles avec la Moselle à dos, la place de Metz sur son flanc droit et nous sur ses derrières... Ici, il suffisait d'avoir un peu plus confiance dans le soldat, qui aurait gagné tout seul la bataille si on l'avait laissé faire ! » « Ah ! s'écrie encore le général Garcin, il eût fallu faire occuper tout de suite Mars-la-Tour, avec tout le 4e corps et une réserve ; nous aurions ainsi intercepté la route de Paris et empêché les Allemands de

(1) Le général Garcin à Émile Ollivier, 3 août 1912.
(2) Lettre à Émile Ollivier.

garder ce point important en se renforçant pendant la nuit (1). »

Ainsi, deux fois dans cette journée, « Ladmirault laisse échapper l'occasion d'écraser la gauche allemande, et cette occasion perdue, nous ne la retrouverons plus jamais (2). » Cette fois, c'est fini, la journée est, sinon malheureuse, du moins pas gagnée, et nous avions manqué une chance encore plus belle que celle de Forbach. La fortune se lasse d'accorder des faveurs à qui en profite aussi mal.

VIII

A la droite allemande, Stülpnagel s'était mis en danger par sa faute. Enfreignant la défense du prince Frédéric-Charles, il s'était témérairement engagé dans une série d'offensives mal préparées, et sa troupe, déjà très éprouvée, avait subi encore sans profit de grandes pertes. Elle eût été même tout à fait compromise si, à lui comme à Alvensleben, n'était arrivé en temps opportun le secours sauveur.

Diverses fractions des VIIIe et IXe corps : la brigade Rex (XXXIIe), la division Barnekow (XVIe), du VIIIe corps, le régiment Schoëning (11e grenadiers), la division du prince de Hesse (XXVe), les unes sur des ordres formels, les autres par leur initiative, s'étaient acheminées par Arry et Corny vers Gorze, et vers les bois et les hauteurs où la division Stülpnagel se débattait de plus en plus faiblement. Les grenadiers de Schoëning firent plus qu'un acte d'initiative, ils désobéirent. Leur général leur avait ordonné de retourner au bivouac ; mais, au moment même, arrivait un appel de Barnekow ; Schoëning consulte du regard ses officiers et, les voyant décidés à marcher, il tourne le dos au bivouac et monte sur le plateau. Par l'arrivée de ces renforts, la bataille se ranimait et redevenait menaçante pour notre gauche autant que dans la matinée.

Leur approche, signalée par un feu très nourri de mousqueterie, alarma Bazaine. Il s'en exagéra l'importance et crut que Steinmetz était sur le plateau et allait le tourner. De Rezonville, il vint placer lui-même les canons destinés à balayer les pentes qui, de Gravelotte, descendent vers les bois, et il fit

(1) Carnets du général Garcin publiés par la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1912.

(2) Lehautcourt, t. III, p. 345.

mettre en position ses autres batteries disponibles. Il rappela rapidement sur le plateau Montaudon et lui adjoignit une partie des deux divisions reformées du corps d'armée Frossard. Dans la lutte acharnée qui s'ensuivit alors, notre artillerie eut une action plus efficace qu'elle ne l'avait encore eue. N'ayant plus à affronter que des batteries divisionnaires mobiles, qui précédaient ou accompagnaient l'infanterie ennemie, elle retrouva tous ses moyens dans le corps-à-corps (1).

Ses canons et ses mitrailleuses écrasèrent sans relâche les têtes de colonnes ennemies renouvelées (2), et les troupes de secours furent aussi maltraitées que celles qu'elles venaient secourir. L'attaque allemande ne parut réussir un instant que pour être plus terriblement refoulée. L'intrépide Lapasset fait des prodiges ; la Garde, grenadiers et zouaves, sont dignes d'eux-mêmes; Montaudon met en fuite la division du prince de Hesse.

Mais, après tant d'heures d'efforts et tant de sacrifices, la situation réciproque ne s'était pas modifiée; elle restait ce qu'elle était aux premiers engagemens. Aucun des deux adversaires n'avait écrasé l'autre et passé sur son corps. Le va-et-vient sanglant de l'offensive et de la défensive se poursuivait sans amener de résultat final. C'était toujours de notre droite que devait venir la solution. Un moment, Bazaine espéra qu'elle allait se produire. Le commandant Berge, revenu de sa mission, lui avait annoncé qu'il venait de laisser Cissey en train de victoire (3), mais aucun message de Ladmirault n'a confirmé cet heureux pronostic. Il n'annonce pas qu'il s'avance, il ne fait pas savoir qu'il recule ; on ne peut pas dire : « Ladmirault est victorieux. » On en est réduit à dire : « Pourvu que Ladmirault soit victorieux! » Pendant que le champ de bataille est en feu, que balles, boulets, obus font rage, que chacun tire de soi ce qui lui reste d'énergie, que la lutte prend un caractère de frénésie désespérée, que Prussiens et Français rivalisent d'ardeur dans ce sacrifice de leur vie à la patrie, qu'Alvensleben et Bazaine animent leurs troupes par leur présence et leur exemple, relevant et exaltant les courages, pendant cette heure critique qui précède le moment où l'obscurité de la nuit va interrompre le

(1) Derrécagaix, *Guerre de 1870*, p. 170.

(2) *Journal des opérations du général Soleille.* Historique de la 8e batterie du 4e régiment d'artillerie, 1re division, 3e corps d'armée, p. 236.

(3) Lettre du général Berge, La Malle, 23 juillet 1912.

combat, celui qui domine le champ de bataille, qui peut, accru de Le Bœuf et de Canrobert, foncer sur les Prussiens mal engagés, décousus, celui qui est à ce moment le maître de la journée, Ladmirault se repose.

IX

Dès que notre droite s'était retirée du combat, la bataille était, en réalité, terminée. Cependant le prince Frédéric-Charles ne se résigne pas. « On n'est vaincu, dit-il à Stülpnagel, que quand on veut l'être, et je ne veux pas permettre à Bazaine de se déclarer vainqueur. Soyons plus fermes que lui ; en avant ! »

Il ramasse de tous les côtés, à droite, à gauche, au centre, tout ce qui est encore capable de se tenir debout et de se mouvoir, infanterie, cavalerie, partie de l'artillerie de l'aile droite du Xe corps, quelques fractions de son infanterie, la division Buddenbrok, la division de cavalerie Mecklembourg, dix batteries du 35e et du 20e régiment d'infanterie, les deux brigades de la VIe division de cavalerie, la brigade Grutter, la brigade Schmidt. Il les précipite tous dans une dernière chevauchée de la mort, et les batteries allemandes arrivent jusqu'à cette hauteur Sud de Rezonville qu'on s'était tant disputée. Mais cinquante-quatre pièces de notre Garde impériale prennent ces batteries en flanc. Nos grenadiers, nos voltigeurs, les zouaves de la Garde soutiennent en le prolongeant le feu de nos canons. Tout plie, tout rompt, tout fuit devant eux. Cette fois, la journée est vraiment finie et elle laisse l'armée allemande dans un état lamentable, les forces épuisées, les troupes presque sans munitions, les chevaux qui n'avaient pas été dessellés de quinze heures n'ayant, durant ce temps, rien mangé; une partie des batteries ne pouvait plus s'avancer qu'au pas (1).

Frédéric-Charles a eu beau faire, il ne s'est pas constitué le vainqueur de la journée. Pourtant il n'en est pas non plus le vaincu, car, malgré leur épuisement, le IIIe et le Xe corps occupent les positions sur lesquelles nous étions le matin : Flavigny, Vionville, les bois de Tronville, nos points d'appui du début. A huit heures et demie, Frédéric-Charles rejoint Alvensle-

(1) *Mémoires du maréchal Moltke*, p. 59.

ben et le félicite de son initiative titanesque qui a obtenu tout ce qu'il était possible de tirer de la situation. Il demande : « Mais qu'arrivera-t-il demain en présence des forces supérieures que nous venons de constater ? » Alvensleben répond qu'après les pertes qu'ils ont subies, les Français entreprendront difficilement une attaque le lendemain ; il a pris ses mesures pour refaire les troupes et les ravitailler.

Il y eut encore jusqu'à dix heures du soir quelques fusillades de-ci de-là, mais la bataille véritable était finie à huit heures et demie. L'ombre s'épaississait ; les étoiles impassibles éclairaient à peine de leur clignotement railleur ce champ de désolation, immense pour nous, fourmilière invisible pour elles, et la psalmodie des oiseaux de la mort couvrait de son rythme lugubre la plainte étouffée des moribonds. 834 officiers, 12927 hommes pour l'armée du Rhin, 711 officiers, 15079 hommes allemands étaient restés sur le terrain ensanglanté. A la vue de tant de cadavres, Alvensleben ému s'écria : « Dieu nous pardonne ! nous n'avons pensé qu'à l'avenir et non à ceux qui gisent sur la terre. » Le lendemain, il confessait à un officier qu'il se sentait trop vieux pour supporter la vue de tant de misères.

X

On ne saurait trop louer les officiers prussiens de hauts et bas grades, le prince Frédéric-Charles, Stülpnagel, Buddenbrock, Bulow, Caprivi, etc. Seul Rheinbaben paraît avoir été mou, malaisé à se remuer et à se décider. Mais Alvensleben s'élève au-dessus de tous. Cette bataille ne devrait pas être appelée celle de Rezonville ou de Vionville, mais celle d'Alvensleben, ou mieux celle de la volonté. Depuis notre à jamais illustre Pélissier à Sébastopol, nul chef d'armée n'a été doué à un tel degré de cette qualité transcendante qui fait les grands hommes à la guerre comme ailleurs. Ses vertus privées ajoutaient à son héroïsme : il était bon, modeste, désintéressé même de la gloire ; il avait la passion de la responsabilité, parce que c'était celle du devoir. Envers ses inférieurs, toujours de la plus grande douceur, il se montrait parfois ombrageux vis-à-vis de ses supérieurs : il ne supportait point, par exemple, qu'on lui indiquât l'endroit où il devait établir son quartier général ; ses chefs

tenaient son caractère en si haute estime qu'ils lui passaient cette petite faiblesse.

Nos chefs, même ceux qui se sont trompés, avaient vaillamment rempli leur mission. Néanmoins, d'aucun d'eux on n'a à signaler un acte exceptionnel. Canrobert ne demeure point passif; il enflamme, par des harangues où il excellait, l'ardeur de ceux qui allaient au combat, envoie ses officiers se renseigner auprès de Bazaine ou lui porter des conseils et des exhortations à pousser sa droite en avant, mais il laisse presque toujours à ses excellens divisionnaires le soin des initiatives nécessaires. Le Bœuf, dont le corps d'armée est un réservoir où doivent puiser les troupes combattant en première ligne, est aux aguets toute la journée, regardant de quel point de l'horizon on l'appellera, donnant ses divisions à qui les demande, prêt à seconder le mouvement tournant de Ladmirault, dès que celui-ci lui fera un signe, mais attendant toujours et, en attendant, ne remuant pas. Bourbaki se prodigue, désolé toutefois de n'employer son incomparable Garde qu'en troupe de remplacement et de ne pas trouver l'occasion d'assurer le succès par une intervention décisive. Frossard fait de son mieux, mais disparaît très vite du champ de bataille. Lapasset arrête davantage notre admiration ; il n'y a au-dessus de lui que Cissey, qui, par l'exploit du Ravin de la Cuve, sort du rang et se désigne au commandement des armées. C'était une physionomie militaire captivante. Fortement constitué, robuste avec de l'élégance, d'une rare force de caractère, très rapide dans ses décisions, quoique très réfléchi ; d'une bravoure superbe au feu, et d un sang-froid à toutes épreuves, il savait entraîner les troupes d'une façon irrésistible, et son cri : « En avant ! » avait une sonorité qui exaltait les cœurs.

Bazaine se montre, ce jour-là, digne de commander à de tels chefs et à de telles troupes. A-t-il commis des erreurs tactiques? A-t-il négligé certaines de ces règles pratiques que nos théoriciens modernes croient avoir inventées et qui existaient déjà? Qu'est-ce que cela prouverait? Napoléon lui-même n'a-t-il pas commis des fautes de tactique? Bazaine, le 16 août, a déployé les trois qualités essentielles à un chef d'armée : l'imperturbabilité, l'activité, la résolution. Il a été imperturbable, faisant mieux que braver le péril, ne l'apercevant même pas, se décidant sous les balles aussi tranquillement que s'il eût été

dans son cabinet de travail devant une carte. Il a été actif, à cheval toute la journée, parcourant le champ de bataille. C'était, a-t-on dit, afin de se dispenser de commander. Or, il n'a galopé sur le terrain que pour commander de plus près. On a supputé un certain nombre d'unités d'infanterie ou d'artillerie auprès desquelles il passa sans leur donner des ordres. On paraît ignorer qu'un généralissime ne doit pas communiquer directement avec les troupes de ses chefs de corps d'armée parce que ce serait un empiétement cause de désordre : il ne s'adresse qu'aux chefs eux-mêmes à qui il appartient de disposer de leurs troupes selon les indications qu'ils ont reçues.

Il a été résolu : de tous ses ordres et ses actes résulte qu'il n'a eu durant cette journée qu'une pensée fixe, celle de s'éloigner de Metz et d'empêcher qu'on coupât sa ligne de retraite sur Verdun. Et cette ligne eût été absolument coupée si les Allemands restaient maîtres de la route de Rezonville à Mars-la-Tour, d'où ils n'auraient pas tardé à avancer sur celle de Conflans. Il ignorait le chiffre véritable des corps qu'il avait devant lui, il pouvait supposer que plusieurs armées s'avançaient derrière l'avant-garde qui l'assaillait, que ces armées agiraient à la fois sur Rezonville et Mars-la-Tour et que, maîtresses de ces deux points, elles le prendraient entre deux masses. C'est pourquoi, pendant toute la bataille, il fut préoccupé de s'assurer que son flanc gauche ne serait point enlevé et ne cessa de le fortifier. Sur le flanc droit, il n'y avait pas une défaite à éviter, mais une victoire à poursuivre. Ladmirault, s'il arrivait en temps utile, soutenu par Le Bœuf et Canrobert, en s'avançant vivement sur Mars-la-Tour, s'en emparait. De ce côté, Bazaine n'avait pas de renforts à envoyer; il suffisait de hâter le mouvement de Ladmirault, à quoi il n'a pas manqué, puisqu'il lui a dépêché plusieurs officiers dans la journée et que lui-même a essayé de le rencontrer.

Sans doute il y a eu du décousu dans la bataille. Pouvait-il n'y en pas avoir en présence d'un ennemi dont l'offensive changeait sans cesse d'orientation ? Ce n'était pas une bataille rangée, préparée comme celle d'Iéna, mais un combat défensif de surprise, dont les assaillans modifiaient à tout instant l'allure et la physionomie et qui obligeait à des modifications correspondantes. Toute bataille défensive, vous mettant à la discrétion de l'adversaire dont on ignore les desseins, a nécessairement

quelque chose de décousu. Ce n'est que par l'offensive, qui agit sans se préoccuper de ce que veut l'ennemi, qu'on peut avoir un ordre, une tenue, une suite.

Une des pratiques ordinaires de Bazaine a permis d'imputer à sa direction quelque chose d'indécis, quoiqu'elle ne fût qu'une de ces décentralisations du haut commandement tant admirées dans les directives de Moltke, et tant préconisées par les théoriciens de la guerre moderne. S'adressait-il à un maréchal qui avait été son supérieur, ou à un général renommé pour ses capacités tel que Bourbaki ou Ladmirault, il ne leur dictait pas minutieusement leur conduite, il leur indiquait le but, s'en rapportant à leur expérience du soin de trouver eux-mêmes les meilleurs moyens de l'atteindre. Et, en indiquant le but, il évitait d'employer la forme impérative; il paraissait exprimer un avis à des égaux plutôt qu'un ordre à ses subalternes. « Un avis, donné par un supérieur, équivaut à un ordre auquel on doit obéissance (1) ; » toutefois, il ne vaut pas un : « Je le veux » sec, et il permet aux malintentionnés de voir une mollesse là où il y a une courtoisie. D'autres donnaient aussi des formes polies à leurs ordres, quoique très explicites : « Je vous prie d'ordonner, » écrivait Soleille aux divers commandans de l'artillerie.

La critique qu'on peut adresser à Bazaine est d'avoir été à certains momens plus soldat que généralissime, par exemple lorsqu'il est allé lui-même porter ses instructions à Ladmirault et à Le Bœuf. La place d'un chef n'est pas à côté des tambours, pour lancer les troupes ou à la tête des batteries pour mieux établir ses positions, ou sur les routes pour donner des ordres; il doit être en un point central où on sera certain de le rencontrer. Pendant la plus grande partie de la bataille, on n'a point su où trouver le général en chef; il a rempli l'office réservé à ses officiers d'état-major, tenant ceux-ci immobiles autour de Jarras, posté quelque cent pas derrière lui, et ne les envoyant pas sur le terrain se renseigner ou porter des ordres. Toutefois, cette irrégularité ne paraît pas avoir nui à la direction générale, car, en s'occupant d'un détail, il ne perdait pas de vue l'ensemble et, où qu'il fût, il eut constamment la connaissance exacte de la position des divers corps et les fit mouvoir avec certitude au point nécessaire. Dire qu'il n'a pas voulu vaincre, celui qui, de

(1) Général Bonnal.

neuf heures du matin à huit heures du soir, a usé ses forces à soutenir ses troupes, à souffler l'ardeur martiale de l'attaque ou de la résistance, celui sans l'énergie duquel la bataille aurait plus d'une fois fléchi, ce n'est plus une opinion fausse, c'est une impertinence au bon sens que l'histoire ne doit pas s'abaisser à discuter.

Le mot définitif sur cette bataille du 16 août a été dit par deux généraux : le général Soleille et le général de Cissey. Soleille a dit : « Si le programme que le maréchal Bazaine s'était tracé avait pu recevoir une exécution complète, si l'ennemi, repoussé de Mars-la-Tour et Vionville, avait été refoulé dans les ravins de Gorze et culbuté dans la Moselle, l'armée française aurait pu, le 17 août, continuer sa route sur Verdun (1). » Et de Cissey : « Presque tout ce qu'on dit du maréchal Bazaine n'est qu'un tissu d'infamies : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il n'a jamais été franchement obéi (2). »

En effet, le malheur de Bazaine est d'avoir été mal obéi. Il avait défendu d'abord de livrer la bataille à Borny, puis, la bataille entamée, de la pousser à fond, et Ladmirault avait entamé la bataille et lui avait donné une extension démesurée. Il avait ordonné aux vaguemestres de grouper les convois des divisions et des corps d'armée au Ban Saint-Martin, et d'attendre qu'on les mît en mouvement, et les voitures s'étaient engagées isolément sur la route, en se faufilant dans les intervalles laissés entre les colonnes et avaient partout porté l'encombrement. Il avait ordonné à Frossard de coucher le 15 août au soir à Mars-la-Tour, et, quoique l'exécution de cet ordre ne présentât aucune difficulté, les troupes n'étant pas fatiguées, Frossard s'était arrêté à Rezonville. Il avait ordonné à Ladmirault de se diriger sur Doncourt par une route à reconnaître, celle de Lorry, et d'éviter celle de Briey, et Ladmirault n'avait pas reconnu la route de Lorry, avait choisi celle de Briey et envoyé sa division Lorencez se perdre sur la route de Lessy, nous privant au moment décisif d'une division entière. Il avait encore ordonné à Ladmirault de se mettre en route le 15 au soir, et Ladmirault ne s'était mis en marche que le 16 au matin, n'était arrivé à Doncourt que vers midi, en pleine bataille (3). Enfin il avait

(1) Rapport.
(2) Lettre à sa femme, 8 novembre 1870.
(3) « Qui peut dire aujourd'hui, s'écrie Jarras, ce qu'il en serait advenu si cet

ordonné à Ladmirault d'opérer un mouvement tournant sur la gauche de l'ennemi, vers Gorze par Mars-la-Tour, et Ladmirault n'avait pas permis à ses troupes de l'accomplir : en plein succès, il avait interrompu le mouvement commandé.

La faute capitale de la journée, l'inertie de notre droite, ne peut être imputée à la fois à Ladmirault et à Bazaine. Bazaine n'a-t-il pas ordonné, Ladmirault ne mérite aucun blâme; Ladmirault a-t-il désobéi à un ordre donné, Bazaine échappe à tout reproche. Or il est certain que Bazaine a ordonné et que Ladmirault a désobéi.

On peut le dire : si Bazaine avait été obéi par tous, la journée n'aurait pas été indécise, elle fût devenue une belle victoire. Si on appliquait à Ladmirault la méthode de suppositions psychologiques dont on se sert contre Bazaine, on dirait, en s'appuyant du témoignage de son officier d'ordonnance : « Ladmirault détestant Bazaine et ne voulant pas lui donner l'auréole d'une victoire a retenu les troupes et compromis les destinées de son pays. » Mais personne ne s'est permis cette supposition infâme. Pour tous, après comme avant, Ladmirault est resté un loyal soldat, d'une capacité éprouvée, digne de tout respect. Seulement, ce jour-là, il s'est trompé, ou plutôt il a succombé à la fatigue : « La limite des forces, dit son officier d'ordonnance, était atteinte à la fin d'une journée de marche continue depuis le matin sous un soleil d'août. Je peux l'affirmer, pour l'avoir ressenti personnellement, au point que mes forces me refusèrent un dernier service, à moi, bien monté, et alors dans la force de l'âge. Certainement, les forces du général étaient à bout, elles l'étaient déjà au commencement de la journée (1). »

ÉMILE OLLIVIER.

ordre avait reçu son exécution immédiate. Le même soir ce corps, tout entier, ou au moins deux de ses divisions eussent été rendus à Doncourt et la bataille de Rezonville se serait engagée le lendemain dans des conditions telles que, dès le début même, elle aurait pris une physionomie différente de celle qu'elle a eue et que probablement le résultat en eût été tout autre. » (*Souvenirs*, p. 97.)

(1) La Tour du Pin.

SAINT AUGUSTIN[1]

DERNIÈRE PARTIE (2)

EN FACE DES BARBARES

« *Et nunc veniant omnes quicumque amant Paradisum, locum quietis, locum securitatis, locum perpetuæ felicitatis, locum in quo non pertimescas Barbarum...*

« Et maintenant qu'ils viennent tous ceux qui aiment le Paradis, le lieu du repos, le lieu de la sécurité, le lieu de l'éternelle félicité, le lieu où le Barbare n'est plus à craindre... »

(*Sermon sur la Persécution des Barbares*, VII, 9.)

I. — LE SAC DE ROME

Dans le courant du mois de juin 403, un événement extraordinaire avait bouleversé l'ancienne capitale de l'Empire. Le jeune Honorius, accompagné du régent Stilicon, venait y célébrer son triomphe sur Alaric et l'armée des Goths mise en déroute à Pollentia.

Une pompe triomphale, c'était un spectacle bien extraordinaire, en effet, pour les Romains de ce temps-là. Ils en avaient tellement perdu l'habitude ! Et non moins insolite était la présence de l'Empereur au Palatin. Depuis le règne de Constantin, les palais impériaux étaient déserts. C'est à peine si, en deux siècles, ils avaient reçu quatre fois la visite du Maître.

(1) *Copyright by* Louis Bertrand, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril, des 1er et 15 mai, du 1er juin.

Rome ne pouvait se résigner à l'abandon de ses princes. La Cour ayant été transportée à Milan, puis à Ravenne, elle se considérait comme découronnée. A plusieurs reprises, le Sénat avait supplié Honorius de se montrer au moins à ses sujets romains, sinon de venir habiter au milieu d'eux, puisque des raisons politiques s'y opposaient. Ce projet de voyage avait toujours été différé. Au fond, les Césars chrétiens n'aimaient pas Rome et se défiaient de son peuple et de son Sénat encore à demi païens. Il fallait cette victoire inespérée sur les Barbares, pour décider enfin Honorius et ses conseillers. Le sentiment du danger commun avait rapproché momentanément les deux religions antagonistes, et voici qu'elles semblaient se réconcilier dans une même allégresse patriotique. Les haines anciennes étaient oubliées. Enfin l'aristocratie païenne espérait de Stilicon un traitement plus favorable. Pour toutes ces raisons, le César triomphant fut accueilli à Rome avec une joie délirante.

La Cour, partie de Ravenne, avait traversé l'Apennin. On s'était arrêté aux bords du Clitumne, où, dans les temps antiques, on venait chercher les grands bœufs blancs que les triomphateurs sacrifiaient au Capitole. Mais les dieux de la patrie étaient vaincus : cette fois, il n'y aurait pas de bœuf opime sur leurs autels. Les païens y songeaient avec amertume.

De là, par Narni et la vallée du Tibre, on descendit dans la plaine. Le pas cadencé des légions sonna sur les larges dalles de la Voie flaminienne. On franchit le Pont Milvius, — et la vieille Rome apparut comme une ville toute neuve. En prévision d'un siège, le régent avait fait réparer la muraille d'Aurélien. Les briques rouges de l'enceinte et des tours fraîchement maçonnées éclataient au soleil. Enfin, en suivant la *Via lata*, le cortège s'achemina vers le Palatin.

La foule s'écrasait dans cette longue rue étroite, refluait dans les ruelles adjacentes. Les femmes en atours se pressaient aux balcons et jusque sur les terrasses des palais. Tout de suite, les spectateurs remarquèrent que le Sénat ne précédait point le char impérial. Stilicon, qui tenait à le ménager, l'avait dispensé, contrairement à la coutume, de marcher à pied devant le triomphateur. On commentait avec satisfaction cette mesure habile, où l'on voyait la promesse de nouvelles libertés. Mais des applaudissemens et des acclamations enthousiastes saluèrent

au passage le jeune Honorius, qui partageait avec Stilicon l'honneur du char triomphal.

La splendeur inouïe de sa trabée, où les broderies à l'aiguille disparaissaient sous la profusion et le chatoiement des pierreries, excitait l'ébahissement de la multitude. Le diadème, chef-d'œuvre d'orfèvrerie, écrasait ses tempes. Des pendeloques d'émeraudes cliquetaient de chaque côté de son cou un peu gras, d'une mollesse presque féminine, qui le fit aussitôt comparer à Bacchus. On lui trouvait une figure avenante et même un air martial, avec ses épaules carrées et son cou trapu. Les matrones considéraient d'un œil attendri ce César de dix-neuf ans, qui avait alors une certaine beauté et comme un éclat de jeunesse. Cet Espagnol dégénéré qui, véritable eunuque couronné, allait vivre dans la société des eunuques du Palais et mourir d'hydropisie, ce fils de Théodose aimait, en ce temps-là, les exercices violens, la chasse et les chevaux. Mais, déjà, il s'alourdissait d'une graisse malsaine. Sa carrure, la boursouflure de sa chair donnaient l'illusion de la force à ceux qui le voyaient de loin. Il fit sur les Romains, sur les jeunes gens surtout, une impression excellente.

Mais, plus peut-être que l'Empereur, on admira l'armée, sauvegarde de la patrie. Les légions, à la suite du prince, avaient à peu près déserté la capitale. Les troupes d'élite y étaient presque inconnues. Et, ainsi, le défilé de la cavalerie fut un spectacle tout nouveau pour le peuple. On se récriait devant les cataphractaires, éblouissans dans la cotte de mailles qui les revêtait de la tête au pied. Sur leurs montures, caparaçonnées de métal, ils avaient l'air de statues équestres, de cavaliers d'argent montés sur des chevaux de bronze. Les étendards des draconnaires, longs serpens d'étoffe qui sifflaient au vent, provoquaient d'enfantines exclamations. On se montrait du doigt les cimiers des casques, empanachés de plumes de paons, et les écharpes de soie écarlate, qui se gonflaient sur la cambrure des cuirasses dorées...

La pompe militaire s'engouffra dans le Forum, remonta la Voie sacrée, et, après avoir passé sous les arcs de triomphe des anciens Empereurs, s'arrêta au Palais de Septime Sévère. La foule attendait Honorius dans le Stade. Lorsqu'il apparut au balcon de la loge impériale, des vivats effrénés retentirent sur tous les gradins. L'Empereur, diadème en tête, s'inclina devant

le peuple. Alors, ce fut une tempête d'acclamations. Rome ne savait comment manifester son bonheur d'avoir enfin reconquis son maître.

A la veille des pires catastrophes, elle eut cette suprême journée de gloire, d'orgueil éperdu et de foi invincible dans ses destinées. L'ivresse publique encourageait les plus folles espérances. Le poète Claudien, qui était du voyage, se faisait l'interprète éloquent de ces dangereuses illusions : « Relève-toi, disait-il à Rome, relève-toi, je t'en supplie, Reine vénérable. Aie confiance dans la faveur des Dieux. O ville, rejette les craintes misérables de la vieillesse, *toi qui es immortelle comme les cieux !...* »

Pourtant, le péril barbare menaçait toujours. La victoire, d'ailleurs indécise, de Pollentia n'avait rien terminé. Alaric était en fuite dans les Alpes, mais il guettait les circonstances favorables pour redescendre en Italie et arracher à la cour de Ravenne des concessions d'argent et de dignités. Appuyé sur son armée d'aventuriers et de mercenaires, comme lui à la solde de l'Empire, il pratiquait auprès d'Honorius une sorte de chantage perpétuel. Si le gouvernement impérial refusait de lui payer les sommes qu'on lui devait, assurait-il, pour l'entretien de ses troupes, il se paierait lui-même par la force. Rome, où s'accumulaient, depuis tant de siècles, des richesses fabuleuses, était, pour lui et les siens, une proie toute désignée. Depuis longtemps, il la convoitait, et, pour s'encourager à ce hardi coup de main, comme pour y entraîner ses soldats, il prétendait que le Ciel lui avait donné mission de châtier et de détruire la nouvelle Babylone. Dans ses forêts de Pannonie, il aurait entendu des voix mystérieuses, qui lui disaient : « Va, et tu détruiras la Ville ! »

Ce chef de bandes n'avait rien d'un conquérant. Il comprenait qu'il n'était nullement taillé pour revêtir la pourpre : lui-même sentait son infériorité irrémédiable de Barbare. Mais il sentait aussi qu'il n'était pas né davantage pour obéir. S'il sollicitait le titre de maître de la milice et s'il s'obstinait à offrir ses services à l'Empire, c'était afin de le dominer plus sûrement. Repoussé, dédaigné par la Cour, il essayait de se grandir à ses propres yeux comme à ceux du vulgaire, en se donnant des allures de justicier, d'homme fatal, qui marche en aveugle à un but terrible désigné par la colère divine. Souvent, il lui

arrivait d'être dupe de son rôle. Cette âme trouble de Barbare était sujette aux terreurs les plus superstitieuses.

En dépit de ses rodomontades, il est certain qu'au fond Rome l'épouvantait. Il n'osait guère l'attaquer. Et d'abord l'opération n'était pas commode pour lui. Son armée de mercenaires ne possédait point un outillage suffisant pour le siège de cette énorme ville, dont les lignes de défense embrassaient un tel périmètre. Il dut s'y reprendre à deux fois, avant de se décider à l'investir sérieusement. La première fois, en 408, il se contenta d'affamer les Romains, en arrêtant le service des vivres. Il avait établi son camp sur les rives du Tibre, de manière à intercepter la navigation entre la capitale et les magasins d'approvisionnemens installés près de l'embouchure du fleuve. Des remparts, on voyait aller et venir les soldats barbares, avec leurs casaques de peau de mouton, teintes en rouge cru. Affolée, l'aristocratie s'enfuyait vers ses villas de Campanie, de Sicile ou d'Afrique. On emportait avec soi tout ce qu'on pouvait. On se réfugiait dans les îles les plus proches, jusqu'en Sardaigne et en Corse, malgré leur réputation d'insalubrité. On se cachait même dans les rochers du littoral. La terreur était si grande que le Sénat souscrivit à toutes les exigences d'Alaric. On lui paya une énorme indemnité, moyennant quoi, il consentit à se retirer.

L'année suivante, il usa du même moyen d'intimidation pour imposer un empereur de son choix et se faire conférer par lui ce titre de maître des milices qu'il ambitionnait depuis si longtemps. Enfin, en 410, il frappa le coup suprême.

Le Barbare savait ce qu'il faisait et qu'il ne risquait pas grand'chose, en mettant le blocus devant Rome. Tôt ou tard, la famine lui en ouvrirait les portes. Tous ceux qui l'avaient pu, les riches surtout, avaient quitté la ville. Pas de garnison pour la défendre. Il ne restait derrière les murs qu'une plèbe paresseuse, inhabile aux armes, affaiblie encore par de longues privations. Néanmoins, dans un sursaut de patriotisme, cette population décimée et misérable résista avec la dernière énergie. Le siège fut long. Commencé sans doute avant le printemps, il ne se termina qu'à la fin de l'été. Dans la nuit du 24 août 410, à la lueur des éclairs et au roulement du tonnerre, Alaric pénétra dans Rome par la porte Salaria. Encore est-il certain qu'il n'y réussit que par trahison. Il fallut qu'on lui livrât sa proie.

Le sac de Rome dura, paraît-il, trois jours et trois nuits. Une partie de la ville fut incendiée. Toutes les horreurs, coutumières en pareil cas, les vaincus les subirent: destructions féroces et stupides, viols, assassinats isolés, carnages en masse, tortures et mutilations. Mais, au fond, les Barbares n'en voulaient qu'à l'or des Romains. Ils se conduisirent en véritables voleurs de grands chemins. S'ils torturaient leurs victimes, sans différence d'âge ou de sexe, c'était pour leur arracher le secret de leurs trésors. On prétend même que l'avarice romaine fournit, en cette occasion, d'admirables exemples de constance. Certains aimèrent mieux se laisser supplicier jusqu'au dernier souffle que de dénoncer leurs cachettes. Enfin, quand Alaric jugea son armée suffisamment gorgée de butin, il donna le signal du départ et se remit en route avec ses charrettes pleines.

Gardons-nous d'envisager ces événemens selon nos idées modernes. La prise de Rome par Alaric ne fut point un désastre national. Ce fut un colossal brigandage. Le Goth ne songeait aucunement à détruire l'Empire. Ce n'était qu'un mercenaire en révolte, — un mercenaire ambitieux sans doute, — mais surtout un pillard.

A la suite de ce coup de main contre la Ville Éternelle, la contagion du pillage se propagea de proche en proche, gagna jusqu'aux fonctionnaires et jusqu'aux sujets de Rome. Au milieu de l'anarchie générale, qui semblait assurer l'impunité, personne ne se gênait plus. En Afrique particulièrement, où le vieil instinct de piraterie sommeille toujours, on se mit à rançonner les Romains et les Italiens fugitifs. Beaucoup de riches y étaient venus chercher un asile, se croyant plus en sûreté, une fois qu'ils auraient mis la mer entre eux et les Barbares. La renommée de leurs richesses, démesurément gonflées par la rumeur populaire, les avait précédés. On citait, parmi eux, des patriciens comme les *Anicii*, dont les biens étaient tellement immenses et les palais si luxueux qu'ils ne trouvaient point d'acquéreurs. Ces archi-millionnaires en fuite devenaient une aubaine miraculeuse pour le pays. On les exploita sans vergogne.

Tout le premier, le gouverneur militaire de l'Afrique, le comte Héraclianus, s'empressa de détrousser les émigrés italiens. A la descente du bateau, il faisait saisir les matrones

illustres et ne les relâchait qu'après leur avoir extorqué une forte rançon. Celles qui ne pouvaient pas payer, il les vendait à des marchands d'esclaves, des Grecs ou des Syriens, qui pourvoyaient de chair humaine les harems orientaux. Quand l'exemple partait de si haut, les subordonnés se disaient sans doute qu'ils auraient eu bien tort de garder la moindre pudeur. D'un bout à l'autre de la province, chacun s'évertuait à tirer le plus possible des malheureux fugitifs. A Hippone, les propres paroissiens d'Augustin entreprirent d'arracher une donation à un de ces fastueux *Anicii*, dont les propriétés lassaient le vol d'un milan, — à Pinien, l'époux de sainte Mélanie la Jeune. Ils voulurent le faire ordonner prêtre malgré lui, ce qui, comme on sait, équivalait à l'abandon de ses biens en faveur de la communauté catholique. Augustin, qui s'y opposait, dut capituler devant la foule. Ce fut presque une émeute dans la basilique.

Telles étaient les répercussions lointaines de la prise de Rome par Alaric. Carthaginois et Numides volaient les Romains comme de simples Barbares.

Or, comment se fait-il que ce monstrueux pillage ait pris, aux yeux des contemporains, les proportions d'une catastrophe mondiale? Car enfin rien n'était absolument perdu. L'Empire restait toujours debout. Après le départ d'Alaric, les Romains étaient rentrés dans leur ville et ils s'occupaient à en relever les ruines. Bientôt, la populace en vint à crier bien haut que, si on lui rendait les jeux du cirque et de l'amphithéâtre, elle considérerait le passage des Goths comme un mauvais rêve.

Il n'en est pas moins certain que cet événement sensationnel avait causé une véritable stupeur dans tout le monde méditerranéen. Les imaginations étaient frappées. L'idée que Rome ne pouvait être prise, qu'elle était intangible et presque sacrée dominait tellement les esprits qu'on se refusait à admettre la sinistre nouvelle. On ne réfléchissait pas que le sac de la Ville par les Barbares aurait dû être prévu depuis longtemps, que Rome, démunie de garnison, abandonnée par l'armée impériale, devait attirer fatalement la cupidité des Goths, que le pillage enfin d'une place sans défense, déjà affaiblie par la famine, n'était pas une prouesse bien glorieuse, bien difficile, ni bien extraordinaire. On ne considérait que le fait brutal : la Ville Éternelle avait été prise et incendiée par des mercenaires.

On restait sous le coup de l'émotion excitée par les récits des fuyards. Augustin, dans un de ses sermons, nous a transmis un écho de la panique générale :

« — Des choses horribles, dit-il, nous ont été racontées ; il y a eu des ruines, des incendies, des rapines, des meurtres, des tortures. Cela est vrai, nous l'avons entendu maintes fois, nous avons gémi sur tous ces malheurs, nous avons pleuré souvent, et c'est à peine si nous avons pu nous en consoler!... »

Évidemment, cette prise de Rome était un terrible avertissement pour l'avenir. Mais l'esprit de parti exagéra singulièrement l'importance et la signification du désastre. Pour les païens, comme pour les chrétiens, cela devint un thème à déclamations, un lieu commun de polémique religieuse. Les uns et les autres voyaient dans cet événement une manifestation de la vengeance céleste :

« — Quand nous faisions des sacrifices à nos dieux, — disaient les païens, — Rome était debout, Rome était heureuse. Maintenant que nos sacrifices sont interdits, vous voyez ce que Rome est devenue!... »

Et ils s'en allaient répétant que le christianisme était responsable de la ruine de l'Empire.

De leur côté, les chrétiens répondaient : D'abord Rome n'a pas péri, elle est toujours debout. Elle a été seulement châtiée, et si elle l'a été, c'est parce qu'elle est encore à demi païenne, Dieu a voulu l'avertir par cette punition effroyable (et on raffinait sur la description des horreurs commises) ! Qu'elle se convertisse, qu'elle revienne aux vertus de ses ancêtres, et elle sera de nouveau la maîtresse des peuples !

Voilà ce que disaient Augustin et les évêques. Cependant, le troupeau des fidèles n'était qu'à demi convaincu. On avait beau leur remontrer que les chrétiens de Rome et même bon nombre de païens avaient été épargnés au nom du Christ, que le barbare Alaric avait entouré d'une protection et d'une vénération toutes spéciales les basiliques des saints apôtres, — on ne pouvait s'empêcher de songer que beaucoup de chrétiens avaient péri dans le sac de la Ville, que des vierges consacrées avaient subi les derniers outrages, et qu'enfin tous les habitans avaient été dépouillés de leurs biens... Était-ce ainsi que Dieu protégeait les siens? Quel avantage trouvait-on à être chrétien, si l'on était traité comme les idolâtres?...

Cet état d'esprit devenait extrêmement favorable à un retour offensif du paganisme. Depuis les lois si dures de Théodose, qui prohibaient, même à l'intérieur des maisons, le culte des anciens dieux, il n'avait pas manqué une occasion de protester contre les rigueurs impériales. A Carthage, il y avait des batailles continuelles, dans les rues, entre païens et chrétiens, voire des émeutes. Dans la colonie de Suffecte, soixante chrétiens avaient été massacrés. L'année qui précéda la prise de Rome, il y eut des troubles païens à Guelma. Des maisons appartenant à l'église furent brûlées, un moine tué dans la bagarre. Dès que la surveillance de l'autorité se relâchait, ou que les circonstances politiques leur semblaient propices, les païens s'empressaient d'afficher leurs croyances. Tout récemment encore, dans Rome bloquée par Alaric, le nouveau consul Tertullus avait jugé à propos de ressusciter les vieux usages. Avant d'entrer en charge, il observa gravement, dans leurs cages, les poulets sacrés, traça des cercles dans le ciel avec le bâton augural et consulta le vol des oiseaux. Enfin, un oracle païen circulait avec persistance dans la foule, assurant qu'après un règne de trois cent soixante-cinq ans, le christianisme serait vaincu. Les siècles de la grande désolation étaient révolus : l'ère de la revanche allait commencer pour les dieux proscrits.

Ces symptômes belliqueux n'échappaient point à la vigilance d'Augustin. Il ne s'indignait plus seulement de ce que le paganisme fût si lent à mourir : il redoutait encore que la faiblesse de l'Empire ne lui permît de reprendre un semblant de vie. Il fallait en finir avec lui, comme on en avait fini avec le donatisme. Une nouvelle campagne sollicitait le vieil apôtre : il va y consacrer le meilleur de ses forces, jusqu'à la veille de sa mort.

II. — *LA CITÉ DE DIEU*

Pendant treize ou quatorze ans, à travers mille occupations et mille soucis, au milieu des transes et des alertes perpétuelles qui tenaient en éveil les Africains de ce temps-là, Augustin travailla à sa *Cité de Dieu*, la plus formidable machine de guerre qu'on ait dressée contre le paganisme, et aussi le plus complet arsenal de preuves et de réfutations, où les polémistes et les apologistes catholiques aient jamais puisé.

Nous n'avons pas à entrer dans le détail de cette œuvre immense, nous qui nous attachons uniquement à étudier l'âme d'Augustin et qui ne retenons guère de ses livres que les parties où palpite un peu de cette âme ardente, celles qui sont toujours vivantes pour nous autres hommes du xxe siècle, qui contiennent des enseignemens ou des façons de sentir toujours capables de nous toucher. Or l'attitude d'Augustin en face du paganisme est une des plus révélatrices de sa nature et de son caractère. Et elle peut être encore la nôtre en face d'une conception du monde et de la vie, qu'on peut bien ruiner pour un temps, mais qui renaît, aussitôt que le sens de la spiritualité s'oblitère ou s'affaiblit :

> Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit.
> Mais Pan, tout bas, s'en moque, et la Chimère en rit.

Comme nous, Augustin, élevé par une mère chrétienne, ne le connaissait que littérairement, et, si l'on peut dire, esthétiquement. Des souvenirs d'école, des émotions et des admirations de lettré, voilà ce que la vieille religion représentait pour lui. Néanmoins, il avait sur nous, pour le bien connaître, un grand avantage : le spectacle des superstitions et des mœurs païennes était encore sous ses yeux.

Que les aventures voluptueuses, romanesques ou poétiques des anciens dieux, que leurs statues, leurs temples, tous les arts issus de leur religion, l'aient séduit et enthousiasmé avant sa conversion, cela est trop certain. Mais cette mythologie et cette plastique étaient choses secondaires alors, même aux yeux d'un païen. Le sérieux, l'essentiel de la religion n'était pas là. Le paganisme, religion de la Beauté, est une invention de nos modernes esthètes : on n'y songeait guère du temps d'Augustin.

Bien avant lui, le Romain Varron, le grand compilateur des antiquités religieuses du paganisme, distinguait trois espèces de théologies : celle du théâtre, comme il l'appelle, ou mythologie fabuleuse, à l'usage des poètes, des dramaturges, des sculpteurs et des baladins. Inventée par eux, elle n'est qu'une fantaisie, un jeu de l'imagination, un ornement de la vie. La seconde est la théologie civile, — sérieuse, solide celle-là, et qui réclame le respect et la piété de tous : « C'est celle que les citoyens dans les villes et surtout les prêtres *doivent* connaître et pratiquer. Elle apprend quels dieux il faut honorer publique-

ment, quelles cérémonies et quels sacrifices il faut faire en leur honneur. » — Enfin, la troisième, la théologie physique, ou métaphysique, est réservée aux philosophes et aux esprits d'élite : elle est purement spéculative. La seule importante, vraiment religieuse, qui comporte, pour le croyant, l'obligation, c'est la seconde, la théologie civile.

Or nous ne voulons pas en tenir compte. Ce que nous nous obstinons à considérer comme le paganisme, c'est ce que Varron lui-même appelait une « religion de théâtre : » matière d'opéra, prétexte à ballets, à décors et à figurations. Transposée par nos poètes, cette mythologie se gonfle, à l'occasion, d'un mysticisme ou d'un symbolisme vagues. Amusettes de beaux-esprits! Le paganisme vivant, contre lequel Augustin a lutté, que les foules ont défendu au prix de leur sang, auquel les humbles ont cru et que les plus grands politiques jugeaient indispensable à la sauvegarde des cités, — ce paganisme-là est autre chose. Comme toutes les religions possibles, il impliquait et il *imposait* non seulement des croyances, mais des rites, des sacrifices et des fêtes. Et c'est cela qu'Augustin, comme les chrétiens d'alors, repoussait avec dégoût et déclarait intolérable.

Il voyait, ou il avait vu de ses yeux les réalités du culte païen, — et la plus répugnante de toutes pour nos sensibilités modernes, celle des sacrifices. A l'époque où il écrivait *la Cité de Dieu*, les sacrifices privés, comme les sacrifices publics, étaient interdits. Cela n'empêchait point les dévots d'enfreindre la loi, chaque fois qu'ils le pouvaient. Il se cachaient plus ou moins, quand ils sacrifiaient devant un temple, une chapelle, ou dans une propriété particulière. Les rites ne pouvaient pas s'accomplir selon toutes les prescriptions minutieuses des Livres pontificaux. Ce n'était plus qu'une ombre des cérémonies d'autrefois. Mais, dans son enfance, par exemple, sous le règne de Julien, Augustin avait pu assister à des sacrifices célébrés avec toute la pompe et selon toutes les exigences rituelles. C'étaient de véritables scènes de boucherie. Oublions, de grâce, la frise du Parthénon et ses sacrificateurs aux belles lignes. Si nous voulons avoir la traduction littérale de cette plastique et retrouver l'image moderne d'une hécatombe, il faut aller aux Abattoirs de la Villette.

Parmi ces amoncellemens de viandes dépecées, ces flaques de sang répandu, le mystique Julien se laissait emporter par

une sorte d'ivresse : à son gré, il n'y avait jamais assez de bêtes égorgées ou abattues. Rien n'apaisait sa fureur de carnage sacré. Les païens eux-mêmes se moquaient de cette manie sacrifiante. Pendant les trois années que dura son règne, les autels ruisselèrent de sang. Les bœufs, par centaines, s'abattaient sur les pavés des temples, et les tueurs égorgeaient tellement de moutons et de menu bétail qu'on renonçait à les compter. Des milliers d'oiseaux blancs, pigeons ou mouettes, furent détruits, au jour le jour, par la piété du prince. On l'appelait *le Victimaire*, et, quand il partit pour son expédition contre les Perses, on remit en circulation une épigramme composée autrefois contre Marc-Aurèle (l'empereur philosophe!) pareillement prodigue d'hécatombes : *A Marcus César, les bœufs blancs! C'en est fait de nous, si tu reviens vainqueur.* On prédisait que Julien, à son retour, allait dépeupler les étables et les pâturages.

La populace, qui prélevait sa large part dans ces tueries, encourageait naturellement de tels excès de dévotion. A Rome, sous Caligula, on immola en trois mois plus de 160 000 victimes, près de 2 000 par jour. Et ces massacres s'accomplissaient sur le parvis des temples, en pleine ville, sur les forums, sur des places étroites, encombrées d'édicules et de statues. Qu'on se représente la scène, en été, entre des murs chauffés à blanc, au milieu des odeurs et des mouches. Les spectateurs et les victimes se coudoyaient, pressés les uns contre les autres, dans ces espaces restreints. Un jour, Caligula, assistant à un sacrifice, fut éclaboussé par le sang d'un phénicoptère à qui l'on coupait le cou. Mais l'auguste César n'était pas si délicat : lui-même opérait, dans ces cérémonies, armé du maillet et revêtu de la courte blouse des tueurs. L'ignominie de tout cela révoltait les chrétiens et quiconque avait les nerfs un peu sensibles. La boue sanglante où l'on pataugeait, le grésillement des graisses, les fades effluves des chairs, c'était un écœurement. Tertullien se bouchait le nez devant « les bûchers puans, » où rôtissaient les victimes. Et saint Ambroise se plaignait de ce que, dans la Curie romaine, les sénateurs chrétiens fussent obligés de respirer la fumée et de recevoir en pleine figure les cendres de l'autel élevé devant la statue de la Victoire.

Les manipulations de l'haruspicine représentaient, aux yeux des chrétiens, une abomination pire. Dissection des viscères,

inspection des entrailles, ces pratiques étaient fort à la mode dans toutes les classes de la société. Les païens, en général, s'occupaient plus ou moins de magie. On n'était guère philosophe sans être thaumaturge. Il y avait là comme une concurrence déloyale aux miracles chrétiens. Les ambitieux ou les mécontens ouvraient le ventre des animaux, pour savoir quand l'empereur mourrait et qui serait son successeur. Mais, sans aller jusqu'à la magie, l'haruspicine faisait partie intégrante des sacrifices. Sitôt le dépeçage achevé, les devins commençaient la consultation des entrailles. Les consultans les tournaient et les retournaient avec une anxieuse attention. L'opération pouvait durer longtemps. Plutarque raconte que Philippe, roi de Macédoine, sacrifiant un bœuf, sur l'Ithôme, avec Aratus de Sicyone et Démétrius de Pharos, voulut interroger les entrailles de la victime touchant l'opportunité d'une mesure stratégique. L'haruspice lui remit le paquet fumant entre les mains. Le Roi le plaça sous les yeux de ses compagnons, qui en tirèrent des pronostics contradictoires. Il écouta le pour et le contre, tenant toujours les entrailles du bœuf entre ses mains. Enfin, il se rangea à l'avis d'Aratus, puis, tranquillement, il repassa le paquet au sacrificateur...

Sans doute, ces rites ne se pratiquaient plus ouvertement du temps d'Augustin. Néanmoins, ils avaient une importance capitale dans l'ancienne religion, laquelle ne demandait qu'à les restaurer. On comprend la répulsion qu'ils inspiraient à l'auteur de *la Cité de Dieu*. Lui qui n'aurait pas voulu tuer une mouche, pour s'assurer la couronne d'or au concours de poésie, il regardait avec horreur ces bouchers, ces charcutiers et ces cuisiniers sacrés. Il rejetait à l'égout la tripaille des sacrifices, et il montrait fièrement aux païens la pure oblation du Pain et du Vin eucharistiques.

Mais ce qu'il a surtout attaqué, parce que le scandale en était présent et permanent, c'est la goinfrerie, l'ivrognerie et la lubricité des païens. Ne nous exagérons pas trop ces vices, — du moins les deux premiers. Augustin ne pouvait pas en juger comme nous. Il est certain qu'à nous modernes, les Africains de son temps, — comme d'ailleurs ceux d'aujourd'hui, — eussent paru des gens sobres. Les accès d'intempérance, dont il les accuse, ne se produisaient que par intervalles, à l'occasion d'une fête publique, ou d'une solennité familiale. Mais alors ils

étaient terribles. Qu'on songe aux orgies à huis clos de nos Arabes!

Il n'en est pas moins vrai que les vices païens s'étalaient cyniquement sous le couvert de la religion. Les débauches populaires d'ivrognerie et de gloutonnerie étaient l'accompagnement obligatoire des fêtes et des sacrifices. Une fête religieuse, c'était un festin, une foison de victuailles, les tonneaux de vin débouchés dans la rue. Cela s'appelait les Plats, *Fercula*, ou bien la Réjouissance, *Lætitia*. Le pauvre monde qui ne connaissait la viande que de vue en mangeait, ces jours-là, et il buvait du vin. Les effets de cette abondance insolite se faisaient sentir immédiatement. Tout le peuple était ivre. Les riches, dans leurs maisons, y mettaient peut-être plus de cérémonie : au fond, c'était la même brutalité. L'élégant Ovide, qui, dans son *Art d'aimer*, enseigne les belles manières aux apprentis amoureux, leur recommande de ne pas vomir à table et d'éviter de se griser, comme les maris de leurs maîtresses.

Évidemment, la religion n'était que le prétexte de ces excès. Augustin va trop loin, lorsqu'il rend les dieux responsables de ce déchaînement de sensualité. La vérité, c'est qu'ils ne faisaient rien pour l'entraver. Cependant les obscénités, qu'il rejette si âprement à la face des païens, les spectacles libidineux, les chants, les danses, la prostitution même, tout cela tenait plus ou moins à l'essence du paganisme. Le théâtre, comme les jeux du cirque et de l'arène, était d'institution divine. A de certaines fêtes, et en de certains temples, la fornication devenait sacrée. Ce qui se passait à Carthage, dans les cours et sous les portiques de la Vierge Céleste, ce que les oreilles des matrones les plus chastes étaient obligées d'y entendre; à quoi servaient enfin les prêtres émasculés de la Grande Mère des Dieux, nul ne l'ignorait. Augustin, qui dénonce ces turpitudes, n'a point forcé la note de son réquisitoire pour les besoins de la cause. Si l'on veut savoir, avec plus de détails, de quels spectacles on se régalait au théâtre, ou quelles étaient les mœurs de certaines confréries pieuses, il n'est que de lire ce qu'en raconte Apulée, le plus dévot des païens. Il se délecte visiblement à ces récits, ou si, parfois, il s'indigne, il n'accuse que la dépravation des hommes : les dieux planent très haut au-dessus de toutes ces misères. Pour Augustin, au contraire, les dieux sont d'abominables démons, qui se repaissent de

luxures et d'obscénités, comme ils sont avides du sang et de la graisse des sacrifices.

Il met ainsi le doigt sur la plaie vive du paganisme : son immoralité foncière, ou, si l'on aime mieux, son amoralité. De même que notre scientisme d'aujourd'hui, il est incapable de prescrire une morale. Il ne s'en préoccupe même pas. Ce qu'Augustin a écrit, à ce sujet, dans *la Cité de Dieu*, est peut-être l'argument le plus fort qu'on ait jamais opposé au polythéisme. En tout cas, des pages comme celle-ci sont extrêmement opportunes à méditer :

«... Quant aux amis et aux adorateurs de ces dieux, dont ils se glorifient d'imiter les vices et les crimes, s'inquiètent-ils de la corruption et de la décadence profonde de la République ? En aucune façon. Qu'elle subsiste, disent-ils, qu'elle prospère par le nombre de ses troupes, qu'elle soit glorieuse par ses victoires ; *ou, mieux encore, qu'elle jouisse de la paix et de la sécurité*, cela suffit. Que nous importe le reste ! Ce qu'il nous faut surtout, c'est que chacun puisse toujours augmenter ses richesses, pour subvenir aux prodigalités de chaque jour, et pour donner aux puissans la facilité de dominer le faible. Que les pauvres se courbent devant les riches, pour avoir du pain, ou pour vivre sous leur tutelle, dans une tranquille oisiveté ; que les riches abusent des pauvres comme d'instrumens à leur service, et pour faire parade de leur clientèle. Que le peuple applaudisse non point ceux qui prennent ses intérêts, mais ceux qui lui procurent des plaisirs. *Que rien de pénible ne soit commandé, que rien d'impur ne soit défendu...* Que les provinces n'obéissent point à leurs gouverneurs, comme aux surveillans de leur moralité, mais comme aux maîtres de leur fortune, et aux pourvoyeurs de leurs plaisirs. Qu'importe que cette soumission manque de sincérité et repose sur une crainte servile et mauvaise ! *Que les lois protègent plutôt la vigne que les bonnes mœurs.* Que les courtisanes abondent, soit pour quiconque veut en jouir, soit surtout pour ceux qui ne peuvent entretenir des concubines. Que l'on élève de vastes et splendides palais ; que, nuit et jour, chacun, selon sa fantaisie ou son pouvoir, on joue, on boive, on vomisse, on fasse la débauche. Partout, les claquemens rythmés des danses, les cris, la liesse éhontée, le bouillonnement de tous les plaisirs, les plus cruels, ou les plus honteux, dans les théâtres. Celui qui blâmera ces plaisirs sera

condamné comme un ennemi public. Si quelqu'un entreprend de les réformer ou de les bannir, la multitude aura toute liberté d'étouffer sa voix, de le chasser, de lui ôter la vie même. En revanche, ceux qui ont procuré au peuple ces plaisirs et qui en autorisent la jouissance, voilà les dieux véritables !... »

Cependant, Augustin le reconnaît, nombre de bons esprits, parmi les païens, des philosophes, et, au premier rang, Platon, se sont efforcés de moraliser la religion. Le docteur chrétien rend au platonisme un magnifique hommage. Mais ces hautes doctrines ne sont guère sorties des écoles, ou bien cet enseignement moral, dont se vante le paganisme, n'a guère franchi les limites des sanctuaires. « Qu'on ne vienne pas, dit-il, nous objecter quelques chuchotemens mystérieux enseignés dans le secret et soufflés à l'oreille d'un très petit nombre d'initiés, lesquels renfermaient je ne sais quelles leçons de probité et de vertu. Mais qu'on nous montre, qu'on nous désigne les temples consacrés à ces réunions pieuses, d'où étaient bannis les jeux accompagnés de postures lascives et de chants licencieux... Qu'on nous montre les lieux, où les divinités donnaient des enseignemens aux peuples, pour leur apprendre à réprimer l'avarice, à dompter l'ambition et à refréner la luxure, où enfin les malheureux pouvaient apprendre ce dont le poète Perse recommande si vivement la connaissance :

Apprenez, dit-il, misérables, apprenez la raison des choses,
Ce que nous sommes, quel est le but de la vie,
L'ordre établi... Ce que Dieu
Demande de nous et quelle est notre place dans le monde.

« Qu'on nous dise donc en quel endroit les dieux donnaient habituellement de telles leçons et où se rendaient *souvent* leurs adorateurs pour les recueillir. Nous autres, nous vous montrons nos églises, bâties uniquement pour cela, partout où la religion du Christ est répandue. »

Quoi d'étonnant que des hommes, si étrangers à la haute moralité et si profondément enfoncés dans la matière, se soient plongés aussi dans les plus grossières superstitions. Le matérialisme des mœurs finit toujours par engendrer une basse crédulité. Ici, Augustin triomphe. Il fait passer sous nos yeux, en un défilé burlesque, l'innombrable armée des dieux auxquels les Romains ont cru. Il y en a tant, qu'il les compare à des

nuées de moucherons. Quoique, dit-il, il ne puisse pas les citer tous, il s'amuse à nous stupéfier par le nombre prodigieux de ceux qu'il découvre. Traînée par lui au grand jour, toute une plèbe divine sort de l'obscurité et de l'oubli, où, peut-être, elle dormait depuis des siècles : les divinités chétives qui travaillent dans les champs, qui font pousser le blé et qui le protègent de la rouille, celles qui surveillent les enfans, qui assistent les femmes en couches, celles qui veillent sur le foyer, celles qui gardent la maison. Chez les païens, on ne peut faire un pas, exécuter un mouvement, sans le secours d'un dieu, ou d'une déesse. Les hommes et les choses sont comme ligotés et emprisonnés par les dieux.

« Dans une maison, dit malignement Augustin, il n'y a qu'un portier. Ce n'est qu'un homme, et il suffit à son emploi. Mais il y faut trois dieux : Forculus pour la porte, Cardea pour les gonds, Limentinus pour le seuil. Sans doute, Forculus tout seul n'aurait pas été capable de s'occuper à la fois du seuil, de la porte et des gonds. » S'agit-il de la consommation de l'hymen, on met en mouvement, pour une opération si simple et si naturelle, toute une escouade de divinités : « De grâce, s'écrie Augustin, laissez quelque chose à faire au mari!... »

Cet Africain, qui avait si profondément le sens de l'unité et de l'infinité insondable de Dieu, s'indigne de cet émiettement sacrilège de la substance divine. Mais les païens, à la suite de Varron, lui répondaient qu'il convient de distinguer, entre tous ces dieux, ceux qui sont de pures imaginations de poètes et ceux qui sont des êtres réels, les dieux de la fable et les dieux de la religion. « Alors, disait déjà Tertullien, si l'on choisit les dieux, comme on démêle les oignons, il est clair que tout ce qui n'est pas choisi est condamné... » — Tertullien a trop d'esprit! reprend Augustin. Les dieux rejetés comme fabuleux ne sont pas condamnés pour cela. En réalité, ils sont taillés dans la même étoffe que les vrais : « Les pontifes n'ont-ils pas, comme les poètes, un Jupiter barbu et un Mercure imberbe?... Le vieux Saturne, le jeune Apollon sont-ils tellement la propriété des poètes, qu'on ne voie aussi leurs statues dans les temples?... »

Les philosophes, à leur tour, ont bien pu protester contre le pullulement des dieux fabuleux et proclamer, comme Platon et Porphyre, qu'il n'existe qu'un seul Dieu, âme de l'univers, ils n'en admettent pas moins des dieux inférieurs et, entre les

dieux et les hommes, des intermédiaires ou des messagers, qu'ils appellent les démons. Ces êtres hybrides, qui tiennent à l'humanité par leurs passions et à la divinité par le privilège d'être immortels, il faut les apaiser par des sacrifices, les interroger et se les concilier par des conjurations magiques. Et voilà à quoi aboutit le suprême effort de la sagesse païenne : à des évocations d'esprits, aux louches pratiques des devins et des thaumaturges. C'est cela que les païens défendent, dont ils réclament le maintien avec tant d'obstination et de fanatisme.

Non, non, dit Augustin, cela ne mérite point de survivre. Ce n'est pas l'abandon de ces croyances et de ces pratiques superstitieuses qui a causé la décadence de l'Empire. Si vous demandez qu'on rouvre les temples de vos dieux, c'est parce qu'ils sont indulgens à vos passions. Au fond, vous vous moquez d'eux et de l'Empire : ce que vous voulez, c'est la liberté et l'impunité pour vos vices. La voilà, la vraie cause de la décadence! Peu importent de vaines simagrées devant des autels et des statues. Redevenez chastes, sobres, courageux, pauvres comme vos ancêtres. Ayez des enfans, soumettez-vous au service militaire, et vous vaincrez comme eux! Or, toutes ces vertus, le christianisme les prescrit et les encourage. Quoi qu'en disent certains hérétiques, la religion du Christ n'est contraire ni au mariage, ni au métier des armes. Les Patriarches de l'ancienne Loi se sont sanctifiés dans le mariage, et il y a des guerres justes et saintes.

Et quand bien même, en dépit de tous les efforts pour le sauver, l'Empire serait condamné, est-ce une raison de désespérer? On doit prévoir la fin de la cité romaine. Comme toutes les choses de ce monde, elle est sujette à la vieillesse et à la mort. Elle mourra donc, un jour. Loin de nous abattre, fortifions-nous contre cette catastrophe par le sentiment de l'éternel. Affermissons-nous sur ce qui ne passe point. Au-dessus de la cité terrestre, s'élève la cité de Dieu, qui est la communion des âmes saintes, la seule où l'on goûte une joie parfaite et immortelle. Efforçons-nous d'en être les citoyens, de vivre de la seule vie qui mérite ce nom. Celle d'ici-bas n'est que l'ombre d'une ombre...

Les âmes de ce temps-là étaient merveilleusement préparées pour écouter de telles exhortations. A la veille des invasions barbares, ces chrétiens, pour qui le dogme de la Résurrection

de la chair était peut-être la plus forte raison de croire, ces désabusés, qui assistaient avec angoisse à la fin d'un monde, devaient considérer la vie présente comme un mauvais songe, dont il fallait sortir au plus vite.

Au moment même où Augustin commençait à écrire sa *Cité de Dieu*, son ami Évodius, évêque d'Uzale, lui contait l'histoire que voici.

Il avait pour secrétaire un très jeune homme, le fils d'un prêtre du voisinage. Ce jeune homme était entré d'abord, en qualité de sténographe, dans les bureaux du proconsul d'Afrique. Évodius, redoutant pour lui la contagion d'un pareil milieu, et s'étant assuré d'abord de son absolue chasteté, lui offrit de le prendre à son service. Dans la maison de l'évêque, où il n'était guère occupé qu'à lire les Lettres divines, sa foi s'exalta tellement, qu'il n'aspirait plus qu'à mourir : Quitter cette vie, « *être avec le Christ,* » c'était son vœu le plus ardent. Ce vœu fut exaucé. Après seize jours de maladie, il mourut chez ses parens.

« Or, deux jours après ses funérailles, une vertueuse femme de Figes, servante de Dieu, veuve depuis douze ans, eut un rêve, dans lequel elle vit un diacre mort depuis quatre ans, qui, avec des serviteurs et des servantes de Dieu, vierges ou veuves, préparait un palais. Cette demeure était tellement ornée qu'elle resplendissait de lumière et qu'on aurait cru qu'elle était toute d'argent. La veuve ayant demandé pour qui on faisait ces préparatifs, le diacre lui répondit que c'était pour un jeune homme mort la veille, et fils d'un prêtre. Dans le même palais, elle vit un vieillard vêtu de blanc, qui ordonnait à deux autres personnes, également vêtues de blanc, d'aller au sépulcre de ce jeune homme, d'en tirer le corps et de le porter au ciel. Lorsque le corps eut été tiré du tombeau et porté au ciel, il s'éleva, dit-elle, du sépulcre une gerbe de roses-vierges, des roses qu'on nomme ainsi parce qu'elles ne s'ouvrent jamais... »

Ainsi, le fils du prêtre avait choisi la meilleure part. A quoi bon rester dans ce monde abominable, où l'on risquait d'être incendié et assassiné par les Goths et les Vandales, alors que, dans l'autre, les anges vous préparaient des palais de lumière?

III. — LA DÉSOLATION BARBARE

Au moment où Augustin achevait sa *Cité de Dieu*, il entrait dans sa soixante-douzième année. C'était en 426. Cette année-là, il se produisit, à Hippone, un événement considérable, dont le procès-verbal fut inséré dans les actes publics de la communauté.

« Le six des calendes d'octobre, — disent les *Actes*, — le très glorieux Théodose étant consul pour la douzième fois et Valentinien Auguste pour la seconde, — Augustin, évêque, accompagné de Religius et de Martinianus, ses collègues dans l'épiscopat, ayant pris place dans la Basilique de la Paix, à Hippone, et les prêtres Saturnius, Leporius, Barnabé, Fortunatianus, Lazare et Héraclius étant présens, avec tout le clergé et un grand concours de peuple, — Augustin, évêque, a dit :

« — Il faut nous occuper sans retard de l'affaire que j'ai annoncée hier à Votre Charité, et pour laquelle j'ai voulu que vous fussiez ici en grand nombre, comme je vois que vous y êtes venus. Car si je voulais vous entretenir d'autre chose, vous seriez moins attentifs, vu l'attente où vous êtes.

« Mes frères, nous sommes tous mortels en cette vie, et nul homme ne connaît son dernier jour... Dieu a voulu que je vinsse habiter cette ville dans la vigueur de mon âge. Mais, de jeune que j'étais alors, me voilà vieux maintenant, et, comme je sais qu'à la mort des évêques, la paix est troublée par des rivalités ou par l'ambition (j'en ai eu souvent la preuve, et je m'en suis affligé), je dois, autant qu'il dépend de moi, prévenir un tel malheur pour votre cité... Je viens donc vous déclarer à tous que ma volonté, que je crois aussi être celle de Dieu, est d'avoir pour successeur le prêtre Héraclius...

A ces mots, le peuple s'est écrié :

« — Grâce à Dieu ! Louange au Christ !

Cette acclamation a été répétée vingt-trois fois.

« — Christ, exauce-nous ! Conserve-nous Augustin !

Ce cri a été répété seize fois.

« — Sois notre père ! Sois notre évêque !

Ce cri a été répété huit fois.

Le peuple ayant fait silence, l'évêque Augustin a repris en ces termes :

« — Je n'ai pas besoin de vous faire l'éloge d'Héraclius. Autant je rends justice à sa sagesse, autant je dois épargner sa modestie... Comme vous le voyez, les secrétaires de l'église recueillent ce que nous disons et ce que vous dites. Mes paroles et vos acclamations ne tombent pas à terre. En un mot, ce sont des actes ecclésiastiques que nous rédigeons présentement, et je veux par là, autant que cela est permis à l'homme, confirmer ce que je viens de vous déclarer...

Ici le peuple s'écria :

« — Grâces à Dieu ! Louange au Christ !

. . . . . .

« — Sois notre père, et qu'Héraclius soit notre évêque !

Après un nouveau silence, Augustin, évêque, a repris :

« — J'entends ce que vous voulez dire. Mais je ne veux pas qu'il arrive pour lui ce qui est arrivé pour moi. Beaucoup d'entre vous savent ce qui fut fait alors... J'ai été ordonné évêque du vivant de mon père et évêque, le vieillard Valérius, de bienheureuse mémoire, et j'occupai le siège avec lui. J'ignorais comme lui que cela fût défendu par le concile de Nicée. Je ne veux donc pas qu'on blâme dans Héraclius, mon fils, ce qui a été blâmé en moi.

Alors, le peuple s'est écrié treize fois :

« — Grâces à Dieu ! Louange au Christ !

Après un moment de silence, Augustin, évêque, a continué :

« — Il restera donc prêtre, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu qu'il soit évêque. Mais, avec l'aide et la miséricorde du Christ, je ferai désormais ce que je n'ai pu faire jusqu'à présent... Vous vous souvenez de ce que je voulais, il y a quelques années, et que vous ne m'avez pas permis. Pour un travail sur les Saintes Écritures, dont mes frères et mes pères les évêques avaient daigné me charger dans les deux conciles de Numidie et de Carthage, *je devais n'être dérangé par personne pendant cinq jours de la semaine*. C'était chose convenue entre vous et moi. L'acte en avait été rédigé, et vous l'aviez approuvé, après en avoir entendu la lecture. Mais votre promesse dura peu. Je fus bientôt assailli et envahi par vous. Je ne suis plus libre d'étudier comme je le veux. Avant et après-midi, je suis embarrassé dans vos affaires temporelles. Je vous en conjure donc et je vous en supplie par le Christ, souffrez que je reporte le fardeau de tous ces soins sur ce jeune homme, le prêtre Héraclius, que je

désigne, en Son nom, pour mon successeur dans l'épiscopat...

Sur quoi le peuple s'est écrié vingt-six fois :

« — Nous te rendons grâces de ton choix !

Et le peuple ayant fait silence, Augustin, évêque, a dit :

« — Je vous remercie de votre charité et de votre bienveillance, ou plutôt j'en rends grâces à Dieu. Ainsi donc, mes frères, qu'on s'en remette désormais à Héraclius pour toutes les choses qu'on me soumettait auparavant. Toutes les fois qu'il aura besoin d'un conseil, ni mes soins, ni mon secours ne lui feront défaut... De cette façon, sans qu'il vous manque rien, je pourrai consacrer le reste de vie, qu'il plaira à Dieu de me laisser encore, non à la paresse et au repos, mais à l'étude des Saintes Écritures. Ce travail sera utile à Héraclius et, par là, à vous-mêmes. Que personne ne porte donc envie à mon loisir, car ce loisir sera très occupé...

« Il ne me reste plus qu'à vous prier, du moins ceux qui le pourront, de signer ces actes. Votre assentiment m'est indispensable : veuillez me le témoigner par vos acclamations.

A ces mots, le peuple s'est écrié :

« — Qu'il en soit ainsi ! Qu'il en soit ainsi !

. . . . . .

L'assemblée ayant fait silence, Augustin, évêque, termina, en disant :

« — C'est bien ! Maintenant, rendons nos devoirs à Dieu. Tandis que nous lui offrirons le Sacrifice, et, pendant cette heure de supplication, je recommande à Votre Charité de laisser de côté toute affaire et tous soins personnels et de prier le Seigneur pour cette église, pour moi et pour le prêtre Héraclius. »

La sécheresse et la phraséologie officielle de ce document ne parviennent point à effacer le relief et la couleur de cette scène populaire. A travers les pieuses formules d'acclamation, on entrevoit le caractère difficile des ouailles d'Augustin. Ce troupeau tant chéri et tant morigéné par lui n'était pas plus commode à conduire maintenant qu'au début de son épiscopat. Certes, ce n'était point une sinécure que de diriger et d'administrer le diocèse d'Hippone ! L'évêque est littéralement le serviteur des fidèles. Non seulement il faut qu'il les nourrisse et qu'il les habille, qu'il s'occupe de leurs affaires, de leurs querelles et de leurs procès, mais qu'il leur appartienne corps et âme. Ils sur-

veillent jalousement l'emploi de son temps, ils lui demandent compte de ses absences. Quand Augustin va prêcher à Carthage ou à Utique, il s'en excuse auprès de ses paroissiens. Pour entreprendre une étude sur les Écritures, — et une étude dont il est chargé par deux conciles, — il a besoin de leur permission, ou, tout au moins, de leur assentiment.

Enfin, à soixante-douze ans, après trente et un ans d'épiscopat, il obtient d'eux le droit de se reposer un peu. Mais quel repos! Lui-même le dit : « Ce sera un loisir bien occupé, » qui va remplir ces cinq jours de vacances par semaine. Il se propose d'étudier, de méditer l'Écriture, — et cela encore dans l'intérêt de ses ouailles, de son clergé et de l'Église entière. C'est le rêve le plus cher de toute sa vie, — le projet qu'il n'a jamais pu mettre à exécution. Au premier abord, cela nous étonne. Nous nous disons : « Qu'avait-il donc fait jusque-là, dans ses traités, dans ses lettres, dans ses sermons, à travers tout ce flot de paroles et d'écritures que ses ennemis lui reprochaient, sinon d'étudier et de commenter les Saintes Lettres? » Mais dans la plupart de ces écrits et de ces homélies, ou bien il n'expose que partiellement la vérité, ou bien il réfute des hérésiarques. Ce qu'il voudrait, ce serait étudier la vérité pour elle-même, sans se soucier ni s'embarrasser des erreurs à confondre, et surtout la pénétrer, autant que possible, dans son étendue et dans toute sa profondeur, en finir avec cette éristique desséchante et irritante, et refléter dans un vaste *Miroir* la plus pure et totale lumière des dogmes divins.

Il n'en trouva jamais le temps : il dut se borner à un manuel de morale pratique, qu'il publia, sous ce titre, avant de mourir, — et qui est aujourd'hui perdu. Encore une fois, les hérésiarques le détournaient de la vie spéculative. Pendant ses dernières années, au milieu des plus cruelles alarmes, il eut à combattre les ennemis de la Grâce et les ennemis de la Trinité, Arius et Pélage. Celui-ci avait trouvé dans un jeune évêque italien, Julien d'Éclane, un brillant disciple, qui fut, pour le vieil Augustin, un rude adversaire. Quant à l'arianisme, qu'on avait pu croire éteint en Occident, voici que les invasions barbares lui donnaient un regain de vitalité.

L'instant était grave pour le catholicisme comme pour l'Empire. Les Goths, les Alains et les Vandales, après avoir dévasté la Gaule et l'Espagne, s'apprêtaient à passer en Afrique. S'ils re-

nouvelaient contre l'Italie les tentatives d'Alaric et de Radagaise, bientôt ils seraient les maîtres de tout l'Occident. Or ces barbares étaient ariens. A supposer, — et cela semblait de plus en plus probable, — que l'Afrique et l'Italie vinssent à succomber après la Gaule et l'Espagne, c'en était fait du catholicisme occidental. Car les envahisseurs traînaient leur religion dans leurs bagages, et ils l'imposaient aux vaincus. Augustin, qui avait conçu l'espoir d'égaler l'empire terrestre du Christ à celui des Césars, allait assister à la ruine de l'un et de l'autre. Son imagination épouvantée lui exagérait encore le péril trop réel et trop menaçant. Il dut vivre des heures d'angoisse, dans l'attente de la catastrophe.

Au moins que la vérité fût sauve, qu'elle surnageât dans ce flot d'erreurs, qui se répandait comme une inondation à la suite du flot barbare! De là vient sans doute l'obstination infatigable que mit le vieil évêque à combattre, une dernière fois, les hérésies. S'il s'acharna, en particulier, contre Pélage, si, dans sa théorie de la grâce, il poussa ses principes jusqu'à leurs extrêmes conséquences, la hantise du péril barbare y fut probablement pour quelque chose. Cette âme si douce, si mesurée, si délicatement humaine, formula une doctrine impitoyable qui est en contradiction avec son caractère. Mais il estimait sans doute qu'en face des ariens et des pélagiens, ces ennemis du Christ, qui, demain peut-être, seraient les maîtres de l'Empire, on ne pouvait trop affirmer la nécessité de la Rédemption et la divinité du Rédempteur.

Augustin continuait donc à écrire, à discuter et à réfuter. Un moment vint où il dut songer à combattre autrement que par la plume. Sa vie, celle de son troupeau étaient en jeu. Il fallait pourvoir à la défense matérielle de son pays et de sa ville. En effet, quelque temps avant la grande ruée des Vandales, des hordes avant-courrières de Barbares africains avaient commencé à ravager les provinces. Les circoncellions n'étaient pas morts; leurs bons amis, les donatistes, non plus. Ces sectaires, encouragés par l'anarchie générale, sortaient de leurs retraites et se montraient plus insolens et plus agressifs que jamais. Peut-être espéraient-ils des Vandales ariens, qui approchaient, un appui effectif contre l'Église romaine, ou au moins la reconnaissance de ce qu'ils croyaient être leurs droits. A tout instant, des bandes de Barbares débarquaient d'Espagne. Derrière ces troupes

errantes de brigands ou de soldats irréguliers, les vieux ennemis de la paix et de la civilisation romaines, les nomades du Sud, les Maures de l'Atlas, les montagnards kabyles se précipitaient sur les campagnes et sur les villes, pillant, tuant et brûlant tout sur leur passage. Ce fut une désolation : « Des pays, autrefois prospères et peuplés, ont été, dit Augustin, changés en solitudes. »

Finalement, au printemps de l'année 429, sous la conduite de leur roi, Genséric, les Vandales et les Alains, après s'être réunis sur la côte d'Espagne, passèrent le détroit de Gibraltar. Cette fois, ce fut la dévastation, en grand. Une armée de 80 000 hommes se mit à saccager méthodiquement les provinces africaines. Cherchell, déjà bien éprouvée lors de la révolte du Maure Firmus, fut de nouveau prise et brûlée. Toutes les villes et les places fortes du littoral succombèrent l'une après l'autre. Seule Constantine, du haut de son rocher, continuait à défier les envahisseurs. Pour affamer les habitans, qui désertaient les villes et les fermes et qui se réfugiaient dans les gorges de l'Atlas, les Barbares détruisirent les moissons, incendièrent les greniers, coupèrent les vignes et les arbres fruitiers. Et, pour les forcer à sortir de leurs cachettes ils mettaient le feu aux forêts qui couvraient les pentes des montagnes.

Ces destructions stupides allaient contre le but des Vandales, puisqu'ils tarissaient ainsi les richesses naturelles de l'Afrique, ces richesses dont le renom les avait attirés. L'Afrique, pour eux, était le pays de l'abondance, où l'on boit du vin plus qu'à sa soif, où l'on mange du pain de froment. C'était le pays de la vie large, facile et heureuse. C'était le grenier de la Méditerranée, la grande pourvoyeuse de Rome. Mais leur avidité imbécile de l'or les amenait à ruiner des provinces où ils comptaient pourtant s'établir. Ils procédèrent en Afrique comme ils avaient procédé à Rome, sous Alaric. Afin d'arracher leur or aux habitans, ils leurs infligèrent les mêmes tortures qu'aux riches Romains. Ils en inventèrent de pires. Les enfans étaient fendus en deux, comme bêtes de boucherie, sous les yeux de leurs parens. Ou bien on leur écrasait la tête contre les murs et les pavés.

L'Église passant pour très riche et, peut-être, ayant fini par englober dans ses domaines la plus grande part de la propriété foncière, — c'est contre elle surtout que les Barbares s'acharnèrent. Les prêtres et les évêques furent tourmentés avec des raffinemens de cruauté inouïs. On les emmenait comme esclaves, à la

suite de l'armée, afin de tirer des fidèles de fortes rançons pour le rachat de leurs pasteurs. On les obligeait à porter les bagages, avec les chameaux et les mulets, et, quand ils défaillaient, on les piquait de la pointe des lances. Beaucoup s'abattaient au bord de la route, pour ne plus se relever. Mais il est certain aussi que le fanatisme ajoutait encore à la cruauté et à la cupidité des Vandales. Ces ariens en voulaient particulièrement aux catholiques, qui, d'ailleurs, représentaient pour eux la religion et la domination romaines. C'est pourquoi ils s'attaquaient surtout aux basiliques, aux couvens, aux hospices, à tous les biens d'Église. Partout, le culte public était suspendu.

Le récit de ces atrocités précédait, dans Hippone, l'arrivée des Barbares. On aurait dû s'y attendre et se préparer à les recevoir avec une morne résignation. Depuis un siècle, l'Afrique ne connaissait plus la tranquillité. Après les insurrections de Firmus et de Gildon, on venait de subir les ravages des Nomades du Sud et des montagnards berbères. Et le temps n'était pas si loin, où les circoncellions vous obligeaient à être perpétuellement sur le qui-vive. Mais, cette fois, tout le monde sentait que la grande débâcle était proche. On s'affolait à la nouvelle qu'une ville ou un château fort avait été emporté par les Vandales, que telle ferme ou telle villa du voisinage était en flammes.

Au milieu de la consternation générale, Augustin s'efforçait de garder son sang-froid. Lui, il voyait plus loin que les désastres matériels, et, à chaque nouvelle rumeur de massacre ou d'incendie, il avait coutume de répéter à ses clercs et à ses ouailles la parole du Sage :

— « Est-ce une si grande affaire pour un grand cœur que de voir tomber des pierres et des poutres, et mourir des hommes mortels?... »

On l'accusait d'être insensible. On ne le comprenait pas. Alors que tout son entourage s'affligeait des maux présens, il en déplorait déjà les conséquences, et cette clairvoyance était plus douloureuse pour lui que le ressentiment des horreurs quotidiennes commises par les Barbares. Son disciple Possidius, l'évêque de Guelma, qui était près de lui, en ces tristes momens, lui appliquait naïvement le mot de l'*Ecclésiaste :* « Plus on a de science, plus on a de peine. » Augustin souffrait, en effet, plus que les autres, parce qu'il réfléchissait davantage sur la catastrophe. Il devinait bien que l'Afrique allait être perdue

pour l'Empire et, par conséquent, pour l'Église. Dans son esprit, l'une ne se séparait pas de l'autre. Que faire contre la force brutale ? Toute l'éloquence et toute la charité du monde échoueraient contre cet élément déchaîné qu'était la masse vandale. On ne convertirait pas plus les Barbares qu'on n'avait converti les donatistes. La force devait être l'unique recours contre la force.

Alors, en désespoir de cause, l'homme de Dieu se retourna encore une fois vers César. Le moine fit appel au soldat. Il adjura Boniface, le comte d'Afrique, de sauver Rome et l'Église.

Ce Boniface, assez louche personnage, était un beau type de soudard et de fonctionnaire de Bas-Empire. Thrace d'origine, il unissait la duplicité de l'Oriental à tous les vices du Barbare. Il était robuste, habile aux exercices du corps, comme les soldats de ce temps-là, débordant de vigueur et de santé, et même brave à l'occasion. Avec cela, aimant le vin et la débauche, buvant et mangeant en vrai païen. Il se maria deux fois, et, après son second mariage, il entretint, au vu et au su de tout le monde, un harem de concubines. Envoyé d'abord en Afrique en qualité de tribun, c'est-à-dire de commissaire du gouvernement impérial, probablement pour faire appliquer les décrets d'Honorius contre les donatistes, il reçut bientôt, avec le titre de comte, le commandement des forces militaires de la province.

En réalité, sous prétexte de protéger le pays, il se mit à le piller, comme c'était de tradition chez les fonctionnaires romains. Son *officium*, encore plus cupide que lui, l'entraînait à des actes que l'évêque d'Hippone, pourtant très soucieux de le ménager, lui reproche à mots couverts. Pour s'assurer de la fidélité de son entourage, il était obligé de lui passer bien des voleries et des brigandages. D'ailleurs lui-même volait. Il devait fermer les yeux pour se faire pardonner ses propres gabegies. Complice de cette bande de pillards, il n'avait plus assez d'autorité pour les retenir.

Comment Augustin a-t-il pu croire au dévouement et à la sincérité de cet aventurier tout plein de gros appétits, au point de placer sur lui ses suprêmes espérances? Augustin connaissait bien les hommes, il flairait de loin les natures basses ou hypocrites. D'où vient donc que celui-ci l'ait trompé?

D'abord, Augustin avait besoin de lui, lorsqu'il arriva à Carthage, en qualité de tribun, pour mettre les donatistes à la raison. D'ordinaire, on voit en beau les gens qui vous rendent des services. Ensuite, le tribun, pour flatter l'évêque et, en même temps, la cour dévote de Ravenne, affichait un grand zèle en faveur du catholicisme. Sa première femme, qui était très pieuse, et qu'il paraît avoir beaucoup aimée, l'encourageait sans doute dans ces sentimens. Lorsqu'elle mourut, il eut un tel accès de désespoir que, très sincèrement peut-être, il se jeta dans une dévotion exaltée. Peut-être aussi son crédit baissait-il à Ravenne, où l'on devait connaître ses exactions et soupçonner ses menées ambitieuses. En tout cas, soit qu'il fût réellement dégoûté du monde, ou qu'il jugeât prudent de se faire oublier alors, il parlait déjà de donner sa démission et de vivre dans la retraite comme un moine. C'est en ce moment qu'Augustin et Alypius l'exhortèrent à ne point abandonner l'armée d'Afrique.

Ils rencontrèrent le général en chef à Tubunæ, dans la région de l'Aurès, où sans doute il pourchassait les nomades. Notons encore une fois l'ardeur voyageuse d'Augustin jusqu'à la veille de sa mort. Le trajet était long et dangereux d'Hippone à Tubunæ. Pour que le vieil évêque se soit imposé une pareille fatigue, il fallait qu'il jugeât la situation bien inquiétante. Là, Boniface joua-t-il la comédie, ou, vraiment, était-il si accablé par son deuil, que le monde lui devenait intolérable et que, sérieusement, il songeait à changer de vie? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il tint aux deux prélats les propos les plus édifians. Quand ils entendirent le comte d'Afrique parler du cloître avec componction et de son désir d'y entrer, ils trouvèrent une telle piété un peu surprenante chez un militaire. D'ailleurs, ces belles intentions cadraient mal avec leurs plans. Ils lui remontrèrent qu'on pouvait très bien faire son salut dans l'armée, lui citèrent l'exemple de David, le roi guerrier. Enfin ils lui dirent tout ce qu'ils attendaient de son initiative et de sa fermeté. Ils le supplièrent de protéger les églises et les couvens contre les nouvelles attaques des donatistes et surtout contre les Barbares d'Afrique. En ce moment, ceux-ci débordaient toutes les anciennes lignes de défense et ravageaient les territoires d'empire.

Boniface se laissa convaincre sans peine, promit tout ce qu'Augustin et Alypius voulurent. Mais il ne bougea pas. Son

attitude est, désormais, des plus étranges. Il est à la tête de toutes les forces militaires de la province, et il ne fait rien pour châtier les pillards africains. On dirait qu'il ne songe qu'à s'enrichir, lui et les siens. Le pays est si bien mis en coupe réglée par eux, que, suivant le mot d'Augustin, il ne reste plus rien à prendre.

Cette inertie autorisa des bruits de trahison. Il n'est pas impossible, en effet, que, dès les premières années de son commandement, il ait caressé le projet de se tailler en Afrique une principauté indépendante. Aurait-il, pour cette raison, ménagé les hordes indigènes, afin de s'assurer leur concours, en cas de conflit avec les armées de l'Empire? Quoi qu'il en soit, sa conduite n'est pas nette. Quelques années plus tard, il descend sur les côtes d'Espagne pour guerroyer contre les Vandales sous les ordres de Castinus, maître des milices, et il y épouse une princesse barbare, arienne de religion. Il est vrai que la nouvelle comtesse d'Afrique se convertit au catholicisme. Mais son premier enfant fut baptisé par des prêtres ariens, lesquels rebaptisèrent, en même temps, des esclaves catholiques appartenant à la maison de Boniface. Ce mariage vandale, ces complaisances pour l'arianisme excitèrent un grand scandale parmi les orthodoxes. Les rumeurs de trahison recommencèrent à circuler.

Sans doute, Boniface se prévalait beaucoup de sa fidélité à l'impératrice Placidie. Mais il était pris entre les Barbares tout-puissans et l'Empire débilité. Il tenait à rester en bonne intelligence avec les deux pouvoirs ennemis, quitte à passer du côté du plus fort, quand le moment serait venu. Cette diplomatie suspecte causa sa ruine. Son rival Aëtius l'accusa de haute trahison auprès de Placidie. La cour de Ravenne le déclara ennemi de l'Empire, et une armée fut envoyée contre lui. Boniface n'hésita pas : il se mit en rébellion ouverte contre Rome.

Augustin fut atterré de cette désertion. Mais comment faire entendre raison à cet homme violent, qui avait au moins pour lui les apparences du bon droit, ayant été calomnié peut-être auprès de l'Impératrice, et qui trouvait tout naturel de se venger de ses ennemis? Ses succès récens l'avaient encore grisé. Il venait de battre les deux généraux chargés de le réduire, et, ainsi, il était le maître de la situation, en Afrique. Qu'allait-il faire? On pouvait redouter les pires résolutions de la part de ce vainqueur ulcéré et avide de vengeance... Augustin se décida

pourtant à lui écrire. Sa lettre est un chef-d'œuvre de tact, de prudence, et aussi de fermeté chrétienne et pastorale.

Il eût été dangereux de déclarer à ce rebelle triomphant : « Tu as tort. Ton devoir est de te réconcilier avec l'Empereur ton maître. » Boniface aurait pu répondre à Augustin : « De quoi te mêles-tu ? La politique n'est point ton affaire. Occupe-toi de ton église ! » — C'est pourquoi Augustin, très habilement, lui parle, d'un bout à l'autre de sa lettre, uniquement en évêque, zélé pour le salut d'un fils très cher en Jésus-Christ. Ainsi, en se renfermant dans ses attributions de directeur spirituel, il atteignait plus sûrement et plus complètement son but, et, comme médecin des âmes, il osait rappeler à Boniface des vérités qu'il n'aurait jamais osé lui exprimer comme conseiller.

Selon Augustin, la disgrâce du comte et les malheurs qui en ont résulté pour l'Afrique viennent surtout de son attachement aux biens temporels. C'est son ambition et sa cupidité, celle de ses partisans, qui ont causé tout le mal. Qu'il se détache des biens périssables, qu'il empêche les vols et les brigandages de ses subordonnés ! Lui qui voulait vivre autrefois dans la continence, qu'il garde au moins la chasteté conjugale ! Enfin, qu'il se souvienne de la foi jurée ! Augustin ne veut pas entrer dans la querelle de Boniface avec Placidie, il ne préjuge pas des torts de l'un ou de l'autre. Il se borne à dire au général en révolte : « Si vous avez reçu tant de biens de l'Empire romain, ne lui rendez pas le mal pour le bien. Si, au contraire, vous en avez reçu du mal, ne lui rendez pas le mal pour le mal... »

Évidemment, l'évêque d'Hippone ne pouvait guère donner d'autres conseils au comte d'Afrique. Le rôle de conseiller politique, en ces conjonctures si embarrassées, était extrêmement délicat. Comment engager un général victorieux à mettre bas les armes devant les vaincus ? Cependant Augustin, jugeant la situation du seul point de vue chrétien, avait trouvé le moyen de dire tout l'essentiel, tout ce qui importait pour le moment.

De quelle façon Boniface prit-il cette lettre, en somme, si courageuse ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que ses dispositions n'en furent point modifiées. Il lui était bien difficile de reculer et de se soumettre, d'autant plus qu'un nouveau corps d'armée, sous les ordres de Sigisvultus, ne tarda point à être expédié contre lui. Une véritable fatalité le contraignait à rester en rébellion

contre Rome. Se crut-il perdu, comme on l'a répété, ou bien, grâce à ses relations de famille, — n'oublions pas que sa seconde femme était une barbare, — s'était-il depuis longtemps concerté avec Genséric pour le partage de l'Afrique ? On l'en accusa. Toujours est-il qu'en apprenant l'arrivée de Sigisvultus et du nouveau corps expéditionnaire, il appela les Vandales à son secours. Ce fut la grande invasion de 429.

Bientôt les Barbares entrèrent en Numidie. Les régions limitrophes d'Hippone furent menacées. Terrorisés, les habitans fuyaient en masse devant l'ennemi, abandonnant les villes. Ceux qui s'étaient laissé surprendre, se précipitèrent dans les églises, en implorant l'assistance des prêtres et des évêques. Ou bien, résignés à mourir, ils réclamaient le baptême à grands cris, se confessaient, faisaient publiquement pénitence. Le clergé, nous l'avons vu, était particulièrement visé par les Vandales : ils sentaient que les prêtres catholiques étaient l'âme de la résistance. Ceux-ci, dans l'intérêt même de l'Église, devaient-ils se préserver pour des temps plus calmes et se dérober par la fuite à la persécution ? Beaucoup se retranchaient derrière la parole de l'Apôtre : « Si vous êtes persécuté dans une ville, fuyez dans une autre. »

Mais Augustin blâma énergiquement la lâcheté des déserteurs. Dans une lettre adressée à son collègue Honoratus et destinée à être lue par tout le clergé d'Afrique, il déclara que les évêques et les prêtres ne devaient point abandonner leurs églises ni leurs diocèses, mais y rester jusqu'au bout, — jusqu'à la mort et jusqu'au martyre, — pour accomplir les fonctions de leur ministère. Si les fidèles peuvent se retirer en lieu sûr, que leurs pasteurs les accompagnent, sinon qu'ils meurent au milieu d'eux. Ils auront du moins la consolation d'avoir assisté les moribonds à leur dernier moment, et surtout d'avoir empêché les apostasies qui se produisaient couramment sous le coup de la terreur. L'essentiel pour Augustin, qui prévoit l'avenir, c'est que, plus tard, après l'écoulement du flot vandale, le catholicisme puisse refleurir en Afrique. Pour cela, il faut que les catholiques restent dans le pays et que le plus grand nombre possible persévère dans la foi. Autrement, l'œuvre de trois siècles serait à recommencer.

On admire cette fermeté, cette lucidité d'esprit chez un vieillard de soixante-quinze ans, que des troupeaux de fugitifs

démoralisés assiégeaient continuellement de leurs plaintes et de leurs lamentations. La situation devenait de plus en plus critique. Le cercle d'investissement se rétrécissait. Cependant, au milieu de ces angoisses, Augustin eut une lueur d'espoir : Boniface se réconcilia avec l'Empire. Dès lors, son armée, se retournant contre les Barbares, pourrait protéger Hippone et peut-être sauver l'Afrique.

Augustin travailla-t-il à cette réconciliation ? Il est hors de doute qu'il la souhaitait ardemment. Dans une lettre au comte Darius, envoyé spécialement de Ravenne pour traiter avec le général rebelle, il félicite chaleureusement ce plénipotentiaire impérial de sa mission pacifique : « Vous êtes envoyé, lui dit-il, pour empêcher l'effusion du sang. Réjouissez-vous donc, illustre et très cher fils en Jésus-Christ, réjouissez-vous de ce bien si grand, si véritable, et jouissez-en dans le Seigneur, qui vous a fait ce que vous êtes et qui vous a confié une tâche si importante et si belle. Que Dieu confirme le bien qu'il nous a fait par vous !... » A quoi Darius répondait : « Puissiez-vous, mon Père, former pendant longtemps encore de tels vœux pour l'Empire, pour la République romaine !... »

Mais la cause de l'Empire était perdue en Afrique. Si la rentrée en grâce du révolté fit naître quelques illusions chez Augustin, elles ne durèrent pas longtemps. Boniface, après avoir vainement négocié le retrait des troupes vandales, fut battu par Genséric et obligé de se renfermer dans Hippone, avec une armée de Goths mercenaires. Ainsi, c'étaient des Barbares qui allaient défendre contre d'autres Barbares une des dernières citadelles romaines de l'Afrique ! Dès la fin de mai 430, Hippone fut bloquée à la fois du côté de la terre et du côté de la mer.

Augustin se résignait péniblement à cette suprême humiliation et à toutes les horreurs qu'il faudrait subir, si la ville était prise. Chrétiennement, il s'en remettait à la volonté de Dieu, et il répétait à son entourage la parole du Psaume : « Tu es juste, Seigneur, et tes jugemens sont équitables. » Une foule de prêtres fugitifs, et, parmi eux, Possidius, l'évêque de Guelma, s'étaient réfugiés dans la maison épiscopale. Un jour qu'il désespérait, Augustin, étant à table avec eux, leur dit :

« — En présence de ces calamités, je demande à Dieu de délivrer cette ville du siège, ou, si tels ne sont pas ses desseins,

de donner à ses serviteurs la force nécessaire pour accomplir sa volonté, ou, tout au moins, de m'enlever de ce monde et de me recevoir dans son sein. »

Mais il est plus que probable que, chez lui, ces défaillances n'étaient que passagères, et que, dans ses sermons, comme dans ses entretiens avec Boniface, il s'appliquait à stimuler le courage du peuple et du général. Sa correspondance contient toute une série de lettres adressées, vers cette époque, au comte d'Afrique, et qui respirent, çà et là, une véritable ardeur belliqueuse : ces lettres sont très certainement apocryphes. Néanmoins, elles expriment quelque chose des sentimens que devaient éprouver alors le peuple d'Hippone et Augustin lui-même. Une de ces lettres félicite emphatiquement Boniface d'un avantage remporté sur les Barbares.

« Votre Excellence n'ignore pas, je crois, que je suis étendu sur mon lit et que je souhaite l'arrivée de mon dernier jour. Je me réjouis de votre victoire. Je vous adjure de sauver la cité romaine. Gouvernez vos soldats comme un bon comte. Ne présumez point de vos propres forces. Mettez votre gloire dans Celui qui donne le courage, et vous n'aurez jamais à craindre aucun ennemi. Adieu ! »

Peu importent les termes. Quels qu'aient été les derniers adieux d'Augustin au défenseur d'Hippone, il lui a tenu sans doute un langage approchant de celui-ci. En tout cas, la postérité a voulu croire que l'évêque moribond conserva jusqu'au bout sa fière attitude en face de la Barbarie. Ce serait abuser des mots que de le représenter comme un patriote, au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Il n'en est pas moins vrai que cet Africain, que ce chrétien fut un admirable serviteur de Rome. Jusqu'à sa mort, il en a gardé le culte, parce que l'Empire, à ses yeux, c'était l'ordre, la paix, la civilisation, l'unité de la foi dans l'unité de la domination.

IV. — SAINT AUGUSTIN

Le troisième mois du siège, il tomba malade. Il avait la fièvre, une fièvre infectieuse sans doute. Les gens de la campagne, les soldats blessés qui, après la déroute de Boniface, s'étaient réfugiés dans Hippone, avaient dû y apporter des

germes de contagion. On était d'ailleurs à la fin d'août, la saison des épidémies, des chaleurs humides et des soirées accablantes, l'époque de l'année la plus dangereuse et la plus pénible pour les malades.

Tout de suite, Augustin s'alita. Mais, même là, sur le lit où il allait mourir, on ne le laissait pas tranquille. Des gens vinrent lui demander ses prières pour des possédés. Le vieil évêque s'attendrit, pleura, supplia Dieu de lui accorder cette grâce, et les malheureux démens furent délivrés. Comme il est probable, cette guérison fit grand bruit dans la ville. Un homme lui amena un autre infirme à guérir. Augustin, accablé, répondit à l'homme :

— « Mon fils, tu vois mon état ! Si j'avais quelque pouvoir sur les maladies, je commencerais par me guérir moi-même ! »

L'individu insista : il avait eu un songe. Une voix mystérieuse lui avait dit : « Va trouver Augustin : il imposera les mains à ton malade, et celui-ci sera guéri ! » Il le fut en effet. Ce sont là, il me semble, les seuls miracles que le saint ait accomplis de son vivant. Mais qu'est-ce que cela, si l'on considère le perpétuel miracle de sa charité et de son apostolat ?

Bientôt, la maladie de l'évêque empira. Enfin, il obtint qu'on ne le dérangeât plus, et qu'on lui permît de se préparer à la mort, dans le silence et le recueillement. Pendant les dix jours qu'il vécut encore, personne ne pénétra dans sa cellule, excepté les médecins et les serviteurs qui lui apportaient un peu de nourriture. Il en profita pour se repentir de ses fautes. Car il avait coutume de dire à ses clercs que, « même après le baptême, des chrétiens ou des prêtres, quelque saints qu'ils fussent, ne devaient jamais sortir de la vie, sans en avoir fait une confession générale. » Afin de s'exciter à la contrition, il avait ordonné qu'on lui recopiât sur des feuilles les Psaumes de la Pénitence et que l'on disposât ces feuilles sur le mur de sa chambre. De son chevet, il les lisait continuellement.

Le voilà donc seul, en face de lui-même et de Dieu ! Moment solennel pour le grand vieillard.

Il évoquait sa vie passée, et ce qui le frappait d'abord et le contristait, c'était l'écroulement de toutes ses espérances humaines. Les ennemis de l'Église, que, pendant quarante ans, il avait combattus presque sans relâche et qu'il avait pu croire vaincus, tous ces ennemis relevaient la tête : les donatistes,

les ariens, les Barbares. Par les Barbares, les ariens allaient être les maîtres de l'Afrique. Les églises, reconstituées au prix de si longs efforts, seraient encore une fois détruites. Et voici que l'autorité qui aurait pu les soutenir, sur laquelle il avait trop compté peut-être, celle de l'Empire, s'effondrait, elle aussi! C'en était fait de l'ordre, de la paix matérielle, de ce minimum de sécurité qui est indispensable à toute œuvre spirituelle. D'un bout à l'autre du monde occidental, la Barbarie triomphait...

Parfois, au milieu de ces méditations douloureuses du moribond, des sonneries de clairons éclataient : il y avait une alerte aux remparts. Et ces sonneries, dans le demi-délire de la fièvre, prenaient, pour lui, un accent lugubre, comme les trompettes annonciatrices du Jugement. Oui, on pouvait craindre que le Jour de Colère ne fût arrivé. Était-ce vraiment la fin du monde, ou seulement la fin d'un monde?... Certes, on voyait alors assez d'horreurs et de calamités, pour qu'on ne songeât au lendemain qu'avec épouvante. Bien des signes annoncés par l'Écriture effrayaient les imaginations : les dévastations, les guerres, les persécutions contre l'Église se multipliaient avec une continuité et une cruauté terrifiantes. Néanmoins, tous les signes prédits n'étaient pas là. Que de fois déjà l'humanité a été trompée dans ses terreurs et dans ses espérances! En réalité, et bien que tout présage la fin du siècle, on ne sait ni le jour ni l'heure du Jugement. C'est pourquoi il faut veiller sans cesse, selon la parole du Christ!... Mais, si cette épreuve de la guerre barbare doit passer comme les autres, qu'elle est pénible, pour l'instant! Qu'elle est dure surtout pour Augustin, qui voit par elle presque toute son œuvre renversée!...

Au moins, cette pensée le consolait que, depuis sa conversion, pendant quarante ans et plus, il avait fait tout ce qu'il avait pu, il avait œuvré pour le Christ, même au delà des forces. Il se disait qu'il laissait après lui le fruit d'un labeur immense, toute une œuvre apologétique et dogmatique qui prémunirait contre l'erreur ce qui resterait de son troupeau et de l'Église d'Afrique. Lui-même avait fondé une église exemplaire, sa chère église d'Hippone, que, de son mieux, il avait façonnée à la règle divine. Et il avait fondé aussi des couvens, une bibliothèque pleine de livres, enrichie encore tout récemment par les libéralités du comte Darius. Il avait instruit des clercs, qui, au

lendemain des désastres, répandraient le bon grain de Vérité. Des livres, des monastères, des prêtres, des alimens substantiels et sûrs pour les esprits, des refuges et des guides pour les âmes, voilà ce qu'il léguait aux ouvriers de l'avenir. Tout était prêt pour les semailles futures... Et, avec un peu de joie mêlée à sa peine, il lisait sur la muraille, dans l'angle de son lit, le verset du psaume : « *Exibit homo ad opus suum et operationem suam usque ad vesperum...* L'homme sortira pour aller à sa tâche, et il travaillera jusqu'au soir. » Lui aussi, il avait travaillé jusqu'au soir.

Si, maintenant, la récompense terrestre semblait lui échapper, si tout s'abîmait autour de lui, si sa ville épiscopale était assiégée, si lui-même, quoique vaillant encore, — « il avait conservé, dit Possidius, l'usage de tous ses membres, avec une ouïe délicate et une vue parfaite, » — si lui-même allait mourir trop tôt, c'était sans doute en expiation des fautes de sa jeunesse. A ce souvenir de ses égaremens, ses larmes coulaient plus abondantes... Pourtant, quelle qu'eût été la folie de sa conduite d'alors, il y distinguait les marques certaines de sa vocation. Il se rappelait le désespoir et les pleurs de sa mère, mais aussi son exaltation, en lisant l'*Hortensius*, son dégoût du monde et de tout, lorsqu'il avait perdu son ami. Dans le vieil homme, il reconnaissait l'homme nouveau. Et il se disait : « Quoi donc? Mais c'était moi-même! Je n'ai pas changé. Je me suis seulement retrouvé. Je n'ai changé que mes voies. Dès mon adolescence, au plus fort de mes erreurs, déjà, je m'étais levé, mon Dieu, pour retourner vers toi! »

Sa pire folie, ç'avait été de vouloir tout comprendre. L'humilité de l'esprit lui manquait. Enfin, Dieu lui avait donné la grâce de soumettre son intelligence à la foi. Il avait cru, et ensuite il avait compris, comme il avait pu, autant qu'il avait pu. D'abord, en toute simplicité, il avouait ce qu'il ne comprenait pas. Et puis la foi lui avait ouvert les chemins de l'intelligence. Il avait magnifiquement usé de sa raison, dans les limites assignées à la faiblesse mortelle. N'était-ce pas là le vœu superbe de sa jeunesse? Comprendre! Quel plus haut destin!

Aimer aussi! Après l'avoir détaché des passions coupables, il avait bien usé de son cœur. Il songeait à tout ce qu'il avait répandu de charité sur son peuple et sur l'Église, à tout ce qu'il avait aimé en Dieu, — à tout ce qu'il avait fait, à toute la suite de

son action inspirée et soutenue par l'amour divin... Oui, aimer, tout est là ! Les Barbares peuvent venir ! Le Christ n'a-t-il pas dit : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles ? » Tant qu'il y aura deux hommes assemblés pour l'amour de Lui, le monde ne sera pas complètement perdu, l'Église et la civilisation seront sauvées. La religion du Christ est un levain d'action, d'intelligence, de sacrifice et de charité. Si le monde n'est pas, dès aujourd'hui, condamné, si le jour du Jugement est encore lointain, c'est d'elle que sortiront les renaissances de l'avenir...

Ainsi, Augustin oubliait ses souffrances et ses déceptions humaines dans la pensée que, malgré tout, l'Église est éternelle. La Cité de Dieu recueille les débris de la Cité terrestre : « Le Goth n'enlève pas ce que garde le Christ, *non tollit Gothus quod custodit Christus!* » Et, ses souffrances augmentant, il ne voulait plus considérer que cette Cité impérissable, « où l'on se reposera, où l'on verra, où l'on aimera, » — où l'on retrouvera tous les chers absens. Tous, il les appelait, en cette minute suprême : Monique, Adéodat, et celle qui avait failli se perdre à cause de lui, et tous ceux qu'il avait chéris...

Le 5 des calendes de septembre, l'évêque Augustin était bien bas. On priait pour lui dans les églises d'Hippone et surtout dans cette basilique de la Paix, où, pendant si longtemps, il avait prêché et travaillé pour les autres. Possidius de Guelma se trouvait dans la chambre de l'évêque, entouré de ses clercs et de ses moines. Ils unirent leurs prières aux siennes. Et, sans doute aussi, ils entonnèrent, pour la dernière fois devant lui, un des ces chants liturgiques qui, autrefois, à Milan, l'émouvaient jusqu'aux larmes, et que, depuis l'invasion, sous le coup de la terreur barbare, on n'osait plus chanter. Augustin, se défendant encore contre la douceur trop pénétrante de la mélodie, n'était attentif qu'au sens des paroles, et il se répétait :

— « Mon âme a soif du Dieu vivant. Quand paraîtrai-je devant sa face ? ...»

Ou encore :

« — Celui qui est la Vie est descendu sur cette terre. Il a souffert notre mort, et il l'a fait mourir par l'abondance de sa vie... La Vie est descendue vers vous, — et vous ne voulez pas monter vers Elle, et vivre... ? »

Lui, il entrait dans la Vie et dans la Gloire. Il s'en allait dou-

cement, au chant des hymnes et au murmure des prières... Peu à peu ses yeux se voilèrent, les traits de son visage se détendirent. Ses lèvres ne remuaient plus. Possidius, le disciple fidèle, se penchait sur lui : comme un patriarche de l'Écriture, Augustin de Thagaste « s'était endormi avec ses pères... »

Et maintenant, quoi que vaille cet écrit, conçu et conduit dans un esprit de vénération et d'amour pour le saint, pour le grand cœur et la grande intelligence que fut Augustin, pour ce type unique de chrétien, le plus complet et le plus admirable peut-être, qu'on ait jamais vu, — l'auteur ne peut que redire, en toute humilité, ce que disait, il y a quinze cents ans, l'évêque de Guelma, son premier biographe :

« Je demande instamment à la charité de ceux qui liront ce livre de s'unir à mes actions de grâces et à mes bénédictions envers le Seigneur, qui m'a inspiré la pensée de faire connaître cette vie aux présens et aux absens... et qui m'a donné le pouvoir de l'exécuter. Priez pour moi et avec moi, afin que je m'efforce, ici-bas, de suivre l'exemple de cet homme incomparable, avec qui Dieu m'a accordé le bonheur de vivre pendant un si long temps... »

LOUIS BERTRAND.

LES CHOSES VOIENT[1]

TROISIÈME PARTIE [2]

L'HORLOGE

VII

Aujourd'hui, me reportant à cette nuit extraordinaire, j'ai peine à retrouver les pensées qui m'agitèrent quand je restai seule après ce départ. A distance, la plaine s'efface dans la brume : on n'aperçoit plus que les sommets, mais comme on les voit mieux !

Durant près de deux heures, j'avais suivi passionnément l'enquête de Marcel Clerabault. A chaque minute, en même temps que le crime ressuscitait devant moi, j'avais attendu, espéré le jet de lumière après lequel nulle incertitude ne reste, et voici qu'égaré encore une fois, — je le croyais du moins, — Marcel Clerabault allait interroger Nanette, c'est-à-dire le seul être qui eût intérêt à le tromper ! Il me paraissait impossible que Nanette avouât la faute de Rose Clerabault : trop jalouse du repos de Marcel Clerabault, elle nierait éperdument. Ou bien encore, pressée de questions, elle finirait par reconnaître l'origine des lettres et, tenaillé par une douleur pire, Marcel Clerabault abandonnerait la piste. De toutes manières, la vérité risquait de sombrer.

(1) *Copyright by* Perrin et Cie, 1913.
(2) Voyez la *Revue* des 15 mai et 1er juin.

Cependant j'attendis... Vous voyez combien, moi aussi, je revivais le passé. J'attendis, mais pas de la même attente que durant la nuit du crime. Un espoir déraisonnable, irrésistible, se mêlait à mon angoisse. J'avais la conviction mystérieuse que, malgré tout, nous arriverions au but. Au surplus, je m'apprêtais à sonner trois heures seulement. Nous en avions donc au moins deux devant nous avant qu'il ne fît jour. Deux! plus qu'il n'en fallait pour changer tout dix fois!

Enfin la porte se rouvrit, et Marcel Clerabault reparut, toujours seul.

Aussitôt je cherchai son visage. Avant tout, deviner ce que Nanette a pu dire! S'est-elle obstinée à se taire? A-t-elle au contraire accusé Mademoiselle? Mais de quoi? car elle non plus n'est pas au courant. Elle pressent : cela ne compte pas.

Je ne vis rien, ou plutôt ce que je vis me fit battre follement.

Marcel Clerabault, je l'ai dit, était parti à demi fou, le visage terreux, les yeux sanglans : il rentrait impassible, les traits détendus, calmé. Sans les changemens physiques survenus en lui depuis la mort de Rose, on l'aurait pu croire tout pareil au Clerabault qui était à côté de M. Virot, le soir de mon arrivée. Toutefois, ce soir-là, je n'avais pu décider s'il était bon ou méchant : cette fois, je ne doutai plus : il avait l'air d'un fléau!

De telles impressions ne s'analysent pas : on les subit. Je vous jure qu'à sa rentrée, Marcel Clerabault, tout en étant le même, était un autre! Cela sautait aux yeux. C'était si clair qu'après avoir estimé tout perdu, je n'hésitai pas : la lumière était faite! J'ignorerais toujours peut-être par quelle voie. Était-ce Nanette, ou le résultat de réflexions nouvelles? Peu importe. L'évidence m'aveuglait; Marcel Clerabault n'ignorait plus rien...

Le bougeoir en main, il avança vers la table. On aurait cru vraiment que la cuisine était sa chambre, tant il s'y mouvait avec l'aisance d'un homme qui rentre chez lui. C'était presque avec plaisir qu'il retrouvait là le livre de comptes, le paquet de lettres et celle attribuée à Mme Rose. Ayant déposé le bougeoir, il plia en quatre cette dernière, — toujours les gestes de Mademoiselle, autrefois! — et la mit dans sa poche. Il prit ensuite l'enveloppe du paquet, examina de nouveau très longuement les traits d'essai retrouvés, enfin noua la ficelle bleue et glissa le tout dans une autre poche. Puis, il se dirigea vers le placard et le ferma. Désormais, rien ne pouvait plus signaler

son passage, rien, sinon que la correspondance de Rose Clerabault avait disparu.

Content de son œuvre, il allait remonter au premier quand je le vis chanceler. A trop vouloir dompter les nerfs, on risque de les briser. Épuisée par cette tension surhumaine, la bête succombait. Alors il eut encore le courage de ne pas appeler au secours, la présence d'esprit de ne pas vouloir être surpris, même s'il s'évanouissait. D'un souffle il éteignit la chandelle et, réunissant ce qui lui restait de force, il se lança vers la croisée.

Je sentis le choc mou de son corps contre ma caisse qu'il heurtait au passage. Déjà il avait agrippé l'espagnolette, ouvrait au grand large. Une bouffée glacée entra, calmant sa fièvre, la mienne : et se retenant au chambranle pour ne pas rouler à terre, aspirant l'air à grands coups, comme un buveur étanche sa soif à l'issue d'une étape, il attendit que le malaise passât.

Une demi-heure s'écoula, puis une autre.

Il ne remuait pas. Il avait cessé de haleter. Il avait oublié l'atroce vertige qui avait failli le terrasser. Il ne savait plus où il était, ni que le froid commençait de lui gercer les doigts : hypnotisé par les deux fenêtres qui étaient en face de lui au fond de la cour, il s'était remis à réfléchir.

Ces fenêtres étaient l'une au-dessus de l'autre : celle du premier, les volets clos, l'air d'une morte ; la seconde, au rez-de-chaussée, ouverte comme un œil défiant et toute noire, parce qu'elle reflétait moins de ciel. Ainsi que deux lumières, malgré la nuit qui tentait de les confondre dans son obscurité uniforme, elles illuminaient la crise dont il agonisait. Là-haut, la cage vide d'où s'était envolée la cousine Rose ; au-dessous, le repaire de l'autre, complice de Rose Clerabault et bourreau de Rose Morcins.

Devant ces fenêtres, à quoi aurait pu réfléchir Marcel Clerabault, sinon à sa vengeance ? En ce moment, je le sentais, toute l'intelligence de ce misérable n'existait plus que pour inventer une souffrance qui compensât la sienne. Mais il cherchait sans trouver. Le possible restait trop inégal au mal souffert. Il exigeait plus, il voulait une revanche usuraire.

Cette recherche, d'ailleurs, l'absorbait au point que la réalité semblait effacée autour de lui. La nuit s'achevait, il n'y faisait pas attention. Le jour parut, il ne l'apercevait pas.

Tout à coup, il rit : il avait trouvé ! Si Mademoiselle avait entendu ce rire, elle eût été glacée jusqu'aux moelles.

Enfin, il recula. Maintenant qu'il avait arrêté ce qu'il ferait, il remarquait le froid, l'heure, tout ce qu'il avait oublié jusque-là. D'un mouvement félin, il repoussa la croisée, recula encore et, sans le vouloir, me heurta pour la seconde fois.

Quoi ! encore moi ? Toujours cette chose achetée en l'honneur de l'autre ! Le rire de Marcel Clerabault recommença :

— Appelle-la si tu veux ! ce que tu as vu n'est rien auprès de ce que tu verras !

Les mots hachèrent le bruit de ma sonnerie, car je sonnais précisément. Ils étaient proférés de telle sorte, ils annonçaient de tels projets que je me crus étouffée dans un tumulte. J'aurais juré que nous avions crié l'un et l'autre. Il n'y avait là pourtant qu'un homme parlant à mi-voix et une horloge battant l'annonce de cinq heures avec son timbre grêle !

Je me trompe : on distinguait aussi des pas au premier. Ils étaient allés jusqu'à la chambre, s'arrêtaient, s'éloignaient de nouveau... Qui, dans la maison, s'avisait de nous espionner ?

Marcel Clerabault se précipita vers l'entrée :

— Est-ce toi, Nanette ?

C'était elle. Je reconnus sa voix, bien qu'elle fût altérée :

— Je te cherchais dans ta chambre. Où es-tu ?

— Dans la cuisine.

— Attends-moi, je viens.

Le tutoiement de jadis était revenu. Quoi qu'ils aient dit tout à l'heure, ç'avait été suffisant pour les ramener tous deux au temps où Marcel Clerabault trottait en jupes courtes.

Celui-ci reprit :

— Il vaudrait mieux...

Il n'eut pas le temps d'achever, Nanette l'avait rejoint.

— Enfin ! dit-elle, j'ai eu si peur quand je ne t'ai pas vu là-haut !

Il haussa les épaules :

— Quelle idée ! En tout cas, ce serait mieux d'y remonter.

— Dans un instant : tout de suite, je ne pourrais plus.

Ils n'avaient pas eu besoin de s'expliquer pour savoir de quelle nature était la terreur de Nanette : puisqu'elle avait eu peur que Marcel Clerabault ne se tuât, celui-ci savait tout.

Nanette s'assit. Malgré la faible clarté du matin, je distinguais

ses yeux bouffis et sa face convulsée. Marcel Clerabault ferma la porte du couloir.

— Voyons! qu'y a-t-il encore? fais vite! ici on risque d'être pris.

— C'est entendu, je vais me dépêcher... balbutia Nanette.

Mais son souffle trop court l'obligeait à couper en deux chaque mot. Ainsi tassée, en costume de nuit, elle avait l'air d'un vieux paquet de vêtemens abandonné sur une chaise.

— Arrange-toi comme tu voudras, repartit rudement Marcel Clerabault, l'important est de filer d'ici.

Elle joignit les mains sur sa poitrine et réunissant toutes les forces qui lui restaient :

— Voilà, dit-elle, j'ai réfléchi : ce que je t'ai raconté n'a pas le sens commun.

— C'était la vérité!

Elle eut un geste douloureux :

— Écoute-moi d'abord! Quand tu m'as réveillée si brusquement, tu avais un tel air que j'ai perdu la tête. Moi-même, depuis deux mois, j'avais trop roulé d'idées dans ma vieille caboche. Il m'a semblé que le monde craquait. Je t'ai dit...

— Ce qu'il fallait!

Elle redressa la tête :

— Non! Je te répète que nous nous trompons : ce n'est pas vrai!

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

— Tout ce que cette fille a inventé! Elle a accusé ta femme comme elle a poursuivi Mme Rose, parce qu'elle hait tout ce que tu aimes : c'est sa manière de te prendre! Mais, une fois de plus, elle a menti! Elle ment toujours!

— Allons donc!

— Elle ment!... Oh! je prévoyais ce que tu allais répondre, car tu t'imagines, n'est-ce pas, que je veux reprendre ce que tu m'as arraché? Tu te figures que pour cela je vais inventer n'importe quelle histoire. Cependant ai-je hésité tout à l'heure à te faire mal? Si je n'avais désiré que ton repos, il eût été si simple de me taire! Elle ment! Rien n'est vrai, te dis-je, les lettres n'existent pas, *elle n'a pas de lettres!*

Et comme Marcel Clerabault, soulagé, ricanait :

— C'est l'évidence! Si elles existaient, ne fût-ce que pour me convaincre, elle les aurait montrées. Au lieu de cela, des échappatoires, des mots menaçans : « N'en parlons plus; occupez-

vous de ce qui vous regarde ! » En même temps, ses yeux... oui, je me souviens maintenant de ses yeux, et c'est cela encore que j'ai omis de te dire : ses yeux avaient cet aspect particulier des jours où elle se moque de moi et croit que je mords à l'hameçon...

Ironique, Marcel Clerabault l'interrompit :

— Si tu n'as que cela, inutile de te torturer la cervelle ! pour une fois Noémi n'a pas menti.

Les yeux de Nanette s'agrandirent : elle râlait presque.

— En effet, je ne te donne que des impressions... c'est une preuve, une vraie preuve qu'il te faudrait... Et si je l'avais ?

— Impossible !

— Tout à l'heure, je ne t'ai pas tout dit !...

— Malheureuse ! Qu'y a-t-il encore ?

Voyant que cette fois elle tardait à poursuivre, il s'emporta :

— Mais regarde-moi donc ! Depuis une heure que je roule d'un abîme à un autre, ne sens-tu pas que je n'aspire qu'à une chose : tout savoir et en finir !

— Ah ! s'écria Nanette affolée, je pressentais bien que tu voulais mourir !

Il eut un cri d'orgueil.

— Un homme comme moi ne se tue pas : il se venge. Parleras-tu ?

Nanette râla :

— Tu l'exiges ?... Elle n'a inventé cette histoire de lettres que pour m'empêcher de te prévenir... J'ai eu peur, je me suis tue, et j'ai laissé mourir Mme Rose !

Elle leva les bras, désespérée :

— Ah ! cette fois, tu sais tout. Oui, c'est moi, imbécile, qui ai fait cela ! Sans moi, tu l'aurais gardée. Comprends-tu maintenant que je ne sois pas morte à mon tour de désespoir ? Je sentais qu'elle tramait une abomination contre Rose : j'aurais pu t'avertir et j'ai préféré croire à ces lettres que je n'avais pas vues !

Des sanglots l'étouffèrent. On devinait en elle un besoin de se mettre à genoux pour obtenir un pardon qu'elle se refusait à elle-même. Un sourire, — le premier, — tordit la bouche de Clerabault.

— Remets-toi, ma pauvre vieille, et ne pleure plus : je te jure que ce serait arrivé... quand même !

— Tu dis cela pour me consoler ! Ne t'occupe pas de moi et crois-moi !

Plus secoué par cette douleur que par sa propre torture, Clerabault eut un mouvement de pitié tendre. Prenant dans ses bras Nanette, comme il aurait fait d'une mère :

— Je te crois, soupira-t-il, je te crois...

Et moi, bouleversée, je continuais d'écouter. Ainsi tous dans la maison s'imaginaient responsables de la mort de Rose, tous excepté la coupable ! Jusqu'à Nanette que le remords écrasait, remords pitoyable et délicieux d'une âme simple qui ignore comment les choses ont pu se passer, mais se reproche d'avoir laissé frapper l'invisible destin !

Enfin Clerabault relâcha son étreinte, doucement :

— A présent, dit-il, remonte en paix : il n'est que temps, le jour est venu...

Doutant d'une pareille mansuétude, Nanette chercha les yeux de Marcel.

— Dieu ! s'écria-t-elle, c'est toi qui ne dis plus la vérité : tu n'es pas convaincu !

Marcel Clerabault fit un geste lassé : puis s'efforçant de maîtriser le ricanement douloureux qui, décidément, ce matin restait collé à ses lèvres :

— Que te faut-il ? Je te répète que les lettres n'existent pas. Elles n'étaient qu'un piège pour prendre les naïfs... Tant pis ! c'est du passé... ça ne compte plus...

En même temps, il frappait sur sa poitrine et palpait le paquet abrité dans sa poche. Il acheva, très bas :

— Rien ne compte d'ailleurs, excepté nous.

— Tant qu'elle sera là, le passé ne nous quittera pas, reprit Nanette, les dents serrées.

— Elle, non plus, ne compte pas.

— Serait-ce par hasard que tu médites de la garder ?

— Non.

— Ah ! le ciel soit béni ! la voilà donc chassée !

— Non.

Le rire de Marcel Clerabault recommençait.

— Allons ! j'ai mal entendu... Il n'est pas possible que cette fille reste dans la maison ! Si elle y demeurait, tout ce que tu veux oublier se dresserait contre toi... contre moi... C'est impossible, te dis-je ! Tu la chasseras, tout de suite ! Qu'elle parte à son tour, comme Rose ! Qu'on lui rende les honneurs de la rue, tout ce qu'elle mérite, mieux qu'elle ne vaut !

A mesure qu'elle parlait, une âpre joie avait transfiguré Marcel Clerabault. Soudain, relevant Nanette, il lui prit les deux mains, les garda dans les siennes, et d'un ton indéfinissable :

— Sais-tu, dit-il, à quoi j'ai songé?

— Comment le saurais-je!

— Es-tu certaine qu'elle a fait le malheur de la maison?

— Si je le crois!

— Crois-tu que, sans elle, Rose vivrait encore?

— Où veux-tu en venir? je pressens une nouvelle folie...

— Crois-tu que sans elle, jadis, Rose, — la mienne, — m'aurait aimé?

— Marcel! ne t'exalte pas! Chasse-la! cela suffit.

A chaque question, la voix de Marcel Clerabault était devenue plus mordante : une haine effrayante illuminait son visage neutre :

— Alors regarde-moi; vois encore si j'ai l'air d'un homme sachant ce qu'il veut et qui ne pardonne pas... Eh bien! avant trois semaines, entends-tu bien? Marcel Clerabault aura épousé Noémi Pégu!

Nanette jeta un cri :

— Marcel!

Un rire strident fut la seule réponse : cette fois, Marcel Clerabault était reparti.

Anéantie, Nanette resta devant la porte béante. Elle et moi, à cette minute, étions devenues si pareilles qu'on aurait cru la cuisine vidée de toute présence humaine. Immobile autant que moi, Nanette respirait de même que je battais. Pas plus que moi, sans doute, elle n'aurait pu changer de place sans être portée. Il y a des instans où tout se rejoint, l'inanimé et le vivant, l'homme et la chose. Pareillement, vous dis-je, nous traversions un cauchemar, doutant d'avoir entendu, déjà certaines que, puisqu'il l'avait annoncé, Marcel Clerabault épouserait Noémi Pégu. Nous songions :

— Est-ce une idée de fou?

Mais à cela, il avait répondu par avance : « Ai-je l'air d'un homme qui sait ce qu'il veut? » Alors, une plaisanterie féroce, en vue d'égarer notre attente? D'ailleurs, il avait ri en disant cela! mais de quel rire! Il suffisait de se le rappeler pour que l'hypothèse croulât aussitôt.

Au surplus, le doute ne nous effleurait même pas. Si nous

nous interrogions, c'était moins pour répondre à une anxiété véritable que pour tenter au contraire de la provoquer. Nous aurions voulu inventer des prétextes pour douter et nous n'y parvenions pas, tant notre certitude était faite. Plus nous cherchions à ébranler celle-ci, plus nous la sentions définitive : inutile de s'égarer, avant trois semaines Noémi Pégu s'appellerait Noémi Clerabault!

Obéissant à une répulsion de tout son être, Nanette eut enfin un mouvement de recul. Ses lèvres s'agitèrent. Elle murmura :

— Pourquoi?

Je répétai comme un écho :

— Pourquoi?

Je n'avais pas rêvé, pourtant! Tout à l'heure, accoudé à la fenêtre, Marcel Clerabault cherchait bien une vengeance à sa mesure. C'était à moi qu'il avait dit : « Ce que tu as vu n'est rien, auprès de ce que tu verras! » Ah! les mots de Marcel Clerabault! toujours à double sens, et qui, pareils à son regard, s'échappaient d'autant mieux qu'on tentait de les fixer! J'avais cru que ceux-là m'annonçaient le châtiment : c'était le triomphe de Noémi Pégu qu'ils voulaient dire! Nanette, elle, ne s'y était pas trompée! Tout de suite, elle avait renoncé à discuter les possibles : jamais elle n'en comprendrait le pourquoi, mais elle *savait*, comme si elle avait assisté au mariage, elle *savait* que rien n'empêcherait plus Noémi Pégu d'épouser Clerabault.

Elle recula encore.

Jetée d'en haut d'une tour, elle se sentait devenue la proie de l'air, tourbillonnait dans une chute vertigineuse et, revoyant son passé par tranches lumineuses qui l'éblouissaient, attendait que l'écrasement sur le pavé mît fin à une vie qui n'était déjà plus.

Elle se rappelait son entrée chez les Clerabault, quand elle n'était qu'une fille de ferme mal dégrossie et apeurée. Des années passaient. Elle avait eu envie de se marier. Qui avait-elle aimé, voyons? C'était un bedeau de Notre-Dame, mais, à ce moment, elle n'en retrouvait plus le nom. D'ailleurs, il ne la voulait que pour ses économies. Quel désespoir, quand M. Clerabault le greffier le lui avait démontré! Encore des années qui sautent : Marcel est dans la cuisine, elle lui conte des histoires de revenans... puis Marcel se marie... puis Mademoiselle arrive...

Ici le choc attendu ébranla Nanette de la tête aux pieds.

Elle avait tout accepté, le contact journalier, les disputes

sournoises, rançon quotidienne de cette présence imposée, l'attente ininterrompue d'un renvoi toujours possible parce qu'elle gênait : mais cela! Noémi Pégu devenue Noémi Clerabault, et elle, Nanette, la servant comme elle avait servi les autres Clerabault!...

Elle se tordit les mains :

— Jamais!

Puis, comme Clerabault un peu plus tôt, elle tendit le poing vers la croisée de Noémi :

— Garce! garce! tu y es arrivée! c'est moi qui vais partir!

Partir!... Jamais elle n'avait envisagé seulement que ce fût possible! A force de vivre dans la maison, elle n'imaginait pas qu'on pût mourir ailleurs. Ne faisait-elle pas partie des murs, du mobilier? Pas un coin ici où ne fussent accrochées, telles des toiles d'araignées, des bribes de ce qu'elle aimait. Si seulement elle avait su, elle aurait tâché de se garder de la famille! Elle ignorait même si elle avait encore des parens. Et où aller? Comment vivre? Avant de se décider à son coup de folie, Marcel aurait dû songer au moins qu'elle ne pourrait rester et qu'elle devrait finir à l'hôpital!...

Plus elle réfléchissait pourtant, plus ce départ lui apparaissait l'unique solution. Partir, non pas demain, ou ce soir, mais tout de suite! partir sans tourner la tête vers la maison profanée, sans dire adieu, comme une voleuse...

Elle m'aperçut, et acheva, furieuse :

— Es-tu contente? Faut-il aussi que j'aille me jeter à l'Ouche?

Je crus ensuite qu'une tempête l'enlevait. Subitement, elle virait dans la cuisine, ouvrait des tiroirs, y cherchait les choses encore à elle. C'étaient une paire de bas descendus pour le raccommodage, un livre de prières, une image collée au mur et que Marcel lui avait donnée jadis en mémoire de sa première communion... pas même des nippes, des niaiseries pitoyables et qui, avec ses vêtemens, allaient désormais constituer toute sa richesse!

Échevelée, elle avait l'air d'une folle. Tout claquait, le placard en se refermant, les casseroles accrochées au passage, les chaises rejetées contre la table. A chaque chose qu'elle rencontrait, elle jetait d'ailleurs le même adieu :

— Je m'en vais!... je m'en vais!...

De moi seule elle s'obstinait à se détourner, ne me regardant plus, me croyant sans doute joyeuse de son départ!

Ce fut vraiment l'heure la plus injuste de ma vie : car tandis que, suivant l'exemple de Clerabault, elle me traitait en complice de l'autre, désespérée, je ne songeais qu'à sonner le glas de ma dernière joie.

Nanette ! Nanette ! ne plus vous voir ! vous qui étiez l'unique sourire de ma cuisine, le seul aussi de la Maison, depuis que la cousine Rose est morte ! Nanette ! que deviendrai-je ? J'aimais votre démarche lourde, vos gestes brusques, votre accent bourguignon qui faisait que vos mots avaient toujours l'air crottés par de la terre natale ; je vous aimais, Nanette, pour le bon rire de vos lèvres moustachues, pour votre regard où l'on pouvait lire jusqu'au fond de l'âme ! Croyez-vous que j'aie oublié comment vous m'avez admirée quand je suis venue, bien que ma caisse fût sans ornemens et parce qu'elle avait un beau vernis ? Et depuis, comme vous m'avez astiquée avec douceur ! Vous aviez beau me croire une ennemie, devant ce vernis qu'un coup trop brusque eût écaillé, votre main oubliait sa rancune, et vous alliez avec tant de douceur que je pouvais croire à une caresse !...

Regrets vains : Nanette n'entendait pas, Nanette ayant ramassé toute sa fortune, allait sortir quand elle s'arrêta une dernière fois. Les yeux agrandis par la colère, elle venait d'apercevoir Mademoiselle descendue pour la messe, Mademoiselle surveillant depuis le couloir cet étrange manège :

— Eh bien ! disait-elle, qu'avez-vous donc ? qu'y a-t-il ?

Alors secouée par une rafale de haine, comme un buisson par l'orage, Nanette leva ses poings fermés et obligeant Mademoiselle à la laisser passer :

— Ce qu'il y a ? Allez le demander à Marcel qui vous attend là-haut !

La porte d'entrée battit. Nanette ne revint plus.

VIII

Le mariage de Marcel Clerabault avec Noémi Pégu fut fixé au 14 avril. Marcel Clerabault avait dit à Nanette : « Avant trois semaines ! » Un mois à peine s'était écoulé depuis lors : vous voyez qu'il tenait parole, même pour les délais !

Durant cet intervalle, je ne vis point Mademoiselle. Nanette avait été remplacée par une domestique de rencontre, épaisse, laide et grognon. D'autre part, la maison se remplit d'ouvriers.

On réparait. L'escalier fut repeint, le couloir également. On recrépit les murs de la cour. Rien ne fut épargné, sauf la cuisine. Mais c'était dans la chambre de Marcel Clerabault que l'on faisait le plus de tapage. Celui-ci avait dû émigrer et couchait momentanément au rez-de-chaussée, dans la pièce qui donne sur la place. Il paraît que lui seul s'occupait de surveiller les travaux. Il y mettait une véritable fièvre. Excepté lui et les ouvriers, personne ne montait plus au premier.

De quelle joie triomphale devait battre le cœur de Mademoiselle ? je l'ai toujours ignoré. Isolée dans ma cuisine, n'ayant désormais pour compagnie que cette bonne imbécile, enfin secouée tout le long du jour par le bruit des marteaux, je vivais dans une léthargie douloureuse. J'avais à la fois l'impression d'être absente et la conscience de perpétuer en ces lieux des pensées qui n'étaient plus de saison. Tout était bouleversé, la demeure, les gens, les habitudes : moi seule m'obstinais à marcher comme autrefois. Si par hasard je me demandais où nous allions et pourquoi cette folie de Clerabault, une affreuse lassitude me paralysait aussitôt. J'avais définitivement renoncé à connaître jamais la raison de ces choses : nous étions dans l'absurde ; on se résigne à tout ; je ne m'étonnais plus.

Le 14 arriva.

Il paraît encore que, malgré la diligence déployée, les ouvriers s'étaient mis en retard. La chambre de Clerabault, — la chambre nuptiale, — n'était pas prête. Elle ne devait l'être que le soir, assez tard.

J'appris par la domestique que ce contretemps ne sembla pas troubler outre mesure Marcel Clerabault. Au surplus, la noce ne fut pas une noce. Une simple messe matinale en présence des seuls témoins en fit toute la fête. On la célébra à huit heures. Vers huit heures et demie, les mariés rentrèrent. Ils déjeunèrent rapidement dans la salle à manger. Puis Noémi Pégu, ou plutôt Mme Clerabault alla, dans son ancienne chambre, changer sa robe blanche pour une autre de soie bleue, et tous deux repartirent. N'ayant pas la maison à eux, ils avaient décidé de passer la journée en tête à tête au Val-Suzon. Une voiture commandée les attendait à la porte. Je les entendis s'éloigner, et la journée s'écoula, plus morne encore que les précédentes.

En dépit des ouvriers qui faisaient rage, jamais la maison n'avait paru si vide. Les sons qu'elle rendait étaient plus aigres.

La lumière en y entrant devenait blafarde. Ce qui venait de s'accomplir révoltait peut-être les choses. Elles ne savaient rien pourtant. Quant à moi, réfugiée dans l'unique souci de battre mes secondes, je me refusais de penser aux noces qui s'abritaient sans doute au même instant sous la fête des arbres et du printemps.

Une seule fois, je me demandai si le retard des ouvriers était vraiment fortuit. Pris d'un scrupule tardif, Marcel Clerabault avait peut-être fait naître ce prétexte pour emmener Noémi. Dans le décor anonyme d'une auberge, le passé risquait moins de troubler leurs premières étreintes. J'écartai cela aussi, comme tant d'autres pensées inutiles.

Vers le soir, les ouvriers se retirèrent. La bonne, qui avait reçu d'avance la permission de la nuit, en profita pour s'en aller à son tour. Les mariés ne revenaient toujours pas.

Enfin vers onze heures, une voiture roula sur le pavé de la place Saint-Michel. C'étaient eux.

A la façon dont la clé tourna dans la serrure, je reconnus que Marcel Clerabault ouvrait et passait le premier. Ils gravirent l'escalier sans parler, toujours l'un suivant l'autre, cela se reconnaissait à leurs pas. Puis j'aperçus dans la cour le reflet d'une grande lumière. Pour que la fête fût complète, Marcel Clerabault avait dû allumer dans la chambre toutes les girandoles : cependant je n'entendais plus ni parler ni marcher.

Le cœur serré, je m'efforçais d'écouter de toute mon âme ce qui allait suivre, quand je faillis tinter de stupeur : Noémi Pégu que je croyais toujours là-haut, Noémi venait d'entrer !

Elle arrivait dans l'obscurité, à tâtons, l'air affolé, le souffle haletant : ce n'était même pas un être en fuite : c'était déjà le condamné lancé dans le vide et qui sent la corde l'étouffer.

En passant, elle heurta une chaise qui tomba, pour aller droit au placard. On aurait dit que seulement réfugiée près de lui, elle pourrait retrouver sa force, des armes, quelque chose enfin pour faire face à l'épouvante qui la chassait.

Une girandole à la main, poursuivant sa femme, Marcel Clerabault parut presque aussitôt. Lui aussi avait le souffle court, le visage en feu, mais ses yeux exprimaient la gaieté, et sa bouche souriait.

— Eh bien ? demanda-t-il, qu'est-ce qui vous prend ?

La lumière, très vive, éclairait violemment Noémi. En en-

tendant Clerabault, elle se retourna, le dos contre le placard, les mains plaquées aux vantaux. On sentait qu'elle aurait voulu que les murs s'ouvrissent pour lui permettre de reculer encore et d'échapper à l'agresseur que seuls ses yeux apercevaient.

Marcel Clerabault reprit :

— Est-ce moi qui vous fais peur ? Pourquoi cette fuite ? Cet après-midi pourtant, quand je vous tenais dans mes bras, vous ne manifestiez aucun effroi : vous me tendiez vos lèvres sans répugnance. Est-ce le mari que vous redoutez ? Mais non... cet après-midi encore, mon amour vous a trouvée telle que je vous souhaitais et vous avez fondu votre joie dans la mienne... Tout à coup, à peine arrivée, vous fuyez ! et vous vous réfugiez dans cette cuisine où vous ne devez plus paraître que pour commander !... Encore une fois, qu'y a-t-il ?

Elle continuait de le regarder. Elle avait l'air de demander : « Est-ce que je rêve ? Est-ce bien lui qui me parle ? » et de nouveau ses yeux criaient la peur, une peur muette qui séchait et glaçait tour à tour sa bouche, une peur de fou...

Il poursuivit, toujours souriant :

— Vous ne répondez rien ? Si vous ne le dites pas, comment devinerai-je ? Ah ! j'y suis !... Quelque chose là-haut vous aura déplu... Pourtant, Dieu sait que j'ai cru faire de mon mieux. J'ai voulu, pour vous accueillir, pour nous recevoir tous les deux, des murs nouveaux, des meubles neufs, une chambre qui fût vraiment à nous, et qu'aucun regard n'eût touchée avant le nôtre. N'aurais-je pas réussi ? Si un objet ne convient pas à votre goût, n'hésitez pas à me le confier. Pourrais-je, ce soir, vous refuser quoi que ce fût ?

Même silence. Au contraire, à chaque phrase de Clerabault, la peur qui creuse les yeux de Noémi, les enfonce dans le visage... Un frisson maintenant faisait claquer ses dents. A la tension de ses lèvres décolorées, à l'appel de son corps écrasé contre le placard, je devinais qu'elle aurait voulu hurler au secours : mais à quoi bon ? La maison était déserte !

— Décidément, c'est une gageure ! Reconnaissez que si quelqu'un nous apercevait ici, il nous trouverait assez ridicules. C'est bien le dernier lieu que j'imaginais choisir pour un début de vie commune ! Ne vous en prenez aussi qu'à vous si je ne puis vous donner satisfaction. Allons ! remettez-vous et venez avec moi.

Cette fois Noémi fit un signe de tête imperceptible : mais toute sa volonté, tout ce qui subsistait en elle de force vivante, étaient dans ce « non » qu'elle formulait sans le prononcer.

— Par exemple ! s'écria Clerabault, ceci dépasse la mesure : vous ne voulez pas ? Vous avez donc une raison grave ?

Il attendit une seconde, encore en vain, puis brusquement approcha d'elle, et cherchant à lui prendre les mains :

— Cette raison... je pense que vous allez me la dire ?... J'ai le droit de l'exiger !

Écartant violemment ses bras pour échapper à Marcel Clerabault, Noémi eut un cri sourd :

— Ne me touchez pas !

Mais, au lieu de s'emporter, Clerabault sourit encore :

— Excusez-moi, chère amie, je me croyais toujours au Val-Suzon...

Il reprit après un silence :

— Pourtant, nous n'allons pas rester là toute la nuit, j'imagine, et comme je prétends savoir...

Je vis Noémi défaillir.

— Soit, dit-elle, d'un ton à peine distinct, puisque vous y tenez...

Elle essayait de sourire à son tour, mais ce sourire faisait mal.

— En effet, je me sens un peu nerveuse. Il ne s'agit d'ailleurs que d'une niaiserie, une chose dont je vous serais reconnaissante de faire le sacrifice... dès ce soir...

— Mais quoi encore ?... expliquez-vous !

— Ce portrait...

Marcel Clerabault partit d'un éclat de rire : et tout à coup, je me rappelai le rire qu'il avait eu la nuit, jadis, quand il choisissait sa vengeance.

— Quel portrait ?... celui de Rose ?... de votre cousine, désormais ?...

Il haussa les épaules gaîment. Il affectait l'air soulagé d'un homme qui, après avoir eu les pires craintes, découvre qu'elles sont vaines.

— En vérité, ma chère, quelle affaire pour si peu !... Eh bien ? il est fort beau, ce portrait ! Que lui reprochez-vous ? En quoi offusque-t-il vos yeux ?

Elle reprit d'une voix éteinte :

— Vous comprenez très bien... je vous demande de l'enlever.

— Au contraire, je ne comprends pas. Voulant décorer nos murailles, je cherche une œuvre agréable : j'ai la chance de trouver celle-là qui est presque un tableau de famille, qui est même un tableau de prix, car Morcins, à cause de cela, hésitait à s'en défaire : enfin je l'achète, je le mets en belle place, en face de notre lit : c'est la trouvaille dont je suis le plus fier et vous voudriez?...

Il riait toujours. Elle, à mesure, frissonnait de nouveau, comme si elle avait aperçu encore devant elle cette image de la victime installée dans leur chambre et l'accueillant au seuil.

Ah! l'horreur de cette surprise! Elle arrivait triomphante, moins ivre du bonheur déjà connu que du bonheur promis. Gravissant l'escalier, elle montait enfin vers l'appartement Clerabault devenu le sien, et devant cette conquête symbolique de la maison, devant cette prise de possession d'un passé toujours envié, même les joies de l'amour avaient pâli. C'était le sommet. Après une pareille heure, il semblait que son âme dût renoncer au désir et ne s'user plus qu'à séjourner au Thabor : soudain, en face d'elle, l'autre...

Vous connaissez ce portrait : on n'y a plus touché depuis ce jour que je vous raconte. Rappelez-vous le sourire des lèvres et le regard des yeux. Avant même que d'entrer, Noémi avait été chassée. Peu lui importait d'ailleurs que ce fût la victime : pas plus aujourd'hui qu'hier, elle n'éprouvait de regrets : seule une idée avait culbuté sa joie, valant tous les remords : « Pourquoi Clerabault avait-il fait cela? » Puis, devant l'unique réponse possible, la débâcle des nerfs, un recul éperdu, la descente folle à la cuisine redevenue son refuge...

Elle interrompit Clerabault, toujours de la même voix blanche :

— Vous raillez...

— Jamais je n'ai parlé plus sérieusement!

Elle l'arrêta encore :

— Au surplus, que vous railliez ou non, je vous dis ce que je souhaite.

— Et moi, je répète que c'est un enfantillage. Je n'y céderai pas.

— Même ce soir?

— Surtout ce soir. Vous m'accorderez bien d'être devenu un peu le maître!

Le ton restait léger. Comment rendre, cependant, la menace

qui planait dans cette phrase? J'eus la sensation qu'une lame de poignard venait de me frôler. Et Noémi dut l'éprouver aussi, car brusquement je la vis s'avancer vers Clerabault, les yeux durcis, résolue à forcer la pensée de cet homme qu'elle avait cru posséder tout entier, et qu'elle découvrait déjà le maître, comme il disait.

— Soit, fit-elle; toutefois, avant d'imposer vos conditions, vous trouverez bon, je pense, de connaître les miennes.

Clerabault enfin cessa de sourire.

— Des conditions?... Je crains qu'il soit bien tard.

— Oh! rassurez-vous! les miennes se réduisent à une : pas de partage!

— Je ne saisis pas très bien.

Elle répéta, farouche :

— Pas de partage, non, pas même avec une morte!

Une courte lueur fit flamber le regard de Clerabault.

— En vérité, dit-il, cette jalousie posthume fait honneur à la persistance de vos sentimens! Il faudra changer cela encore. Rose était de ma famille. Je comprends que vous ayez une certaine peine à imaginer qu'elle est devenue de la vôtre : c'est une habitude à prendre. Vous vous y ferez!

— Jamais!

— Pourquoi?

— Parce qu'il y des façons de trahir pires que la trahison même! En nous donnant l'un à l'autre, nous nous sommes donnés corps et âme. Je n'admets pas, je n'admettrai jamais qu'une autre, fût-ce votre parente, fût-ce même une morte, se glisse entre nous deux et me vole votre âme! Si vous l'aimez toujours, allez-vous-en.

— Je m'en garderai bien!

— Alors, décrochez cette image!

— Ce n'est que l'image qui vous fait peur?

— C'est vous-même : c'est ce regret que je croyais aboli et que je retrouve dans vos yeux... Oui, tout cela me fait peur, et si vous m'aimez...

— En douteriez-vous, après ce que j'ai fait?

— Dans ce cas, résolument jetez au feu ce passé trop proche, faites ce que je vous supplie de faire...

— Et je tuerai l'image après la femme!... Vous n'êtes pas sérieuse.

De nouveau, Clerabault avait repris sa gaîté, — une gaîté à

faire trembler. Ayant examiné Noémi, comme à la dérobée, il se mit ensuite à marcher le long de la table. Il avait laissé tomber ses bras et de la main suivait le bord du bois ainsi qu'une rampe. Anxieuse, Noémi attendait qu'il décidât.

— Eh bien? reprit-elle.

Il parut s'éveiller d'un rêve.

— Vous avez encore autre chose à me dire?

Elle eut une imperceptible contraction d'angoisse :

— C'est toujours non?

— Sous combien de formes devrai-je le répéter?

Le corps de Noémi sembla se courber sous une rafale.

— Il est bien entendu que vous choisissez entre elle et moi?

— Je ne choisis pas : je vous garde... toutes les deux.

Le front plissé par la colère, Noémi avança vers la porte :

— Soit. Bonsoir.

— Que faites-vous?

Elle tendit le bras vers la cour :

— Dieu merci! j'ai encore une chambre, là-bas : j'y retourne.

Très calme, Marcel Clerabault alla se placer devant elle, et, d'une voix où grondait on ne sait quelle joie sourde :

— Vous oubliez que je suis votre mari.

— Vous ne pouvez exiger...

— J'ai le droit d'exiger ce qui me plaît. Je vous aurai, là-haut, ce soir!

Noémi jeta de nouveau le même cri d'effroi :

— Jamais!

Il avança près d'elle :

— Allons donc! je vous aurai, parce que je le veux et que c'est mon droit, celui que j'ai acheté ce matin devant la loi! Je vous aurai, dussions-nous auparavant nous battre devant ce tableau qui *la* représente, et moi vous avouer que je l'aime comme un être réel! Qui vous dit justement qu'en installant ainsi Rose dans notre chambre, je n'ai pas cherché à mettre son souvenir en tiers avec notre bonheur, le vôtre aussi bien que le mien? N'est-ce pas à elle que vous devez d'être ma femme?

Elle écoutait, pétrifiée. Déjà elle devinait qu'en plaçant le portrait, il n'avait voulu que l'amener au point où elle arrivait. Pourtant, comment rapprocher cette folie de leurs étreintes au Val-Suzon? Était-ce elle ou lui qui délirait?

Clerabault acheva :

— Je suppose que vous voici édifiée. Prenez mon bras.

Encore, Noémi balbutia :

— Tout ce que vous voudrez! mais cela... non!

La main de Clerabault s'abattit sur elle, la meurtrissant :

— C'est donc qu'il y a autre chose ! Alors tu vas me le dire!...

Fuyant le regard aigu qui la dépouillait toute, elle répéta :

— Non.

Il reprit :

— Tu mens!

Et comme elle tentait de se cacher le visage, il lui prit l'autre main, l'obligeant de rester devant lui, prisonnière :

— Tu mens, mais je te tiens! tu parleras!

A son tour, elle eut un rire mauvais.

— Ne me défie pas!

Ils étaient presque visage sur visage.

— Des menaces?.. Tout m'est égal, pourvu que tu parles, enfin! Car c'est ça, le ménage, le vrai... On ne peut plus se duper comme avant : on n'est plus libre; il faut qu'on sorte ce qu'on a dans la cervelle!...

Clerabault maintenant hachait ses phrases. Noémi sentait en même temps ses ongles lui entrer dans la chair.

— Ne me défie pas, te dis-je!

— Des phrases, toujours...

— Si ta Rose était là, elle te dirait ce qu'il en coûte !

Cette fois, elle lui lançait l'aveu en pleine face, folle de haine, sans réfléchir qu'elle frappait du même coup son œuvre de fourmi patiente, et l'avenir qu'elle croyait tenir.

Un éclat de rire lui répondit :

— Tu mens encore! j'ai tout conduit... je ne te crois pas.

Et Clerabault la ramena vers la table, près de la lumière.

— Parbleu! c'est trop niais : tu te souviens de ce que je t'ai raconté ici, la dernière fois que nous y fûmes ensemble, et tu crois me reprendre en m'enlevant mes remords : non, ma chère, à d'autres!...

En même temps sa voix était devenue cinglante. C'était comme si, tout d'un coup, il avait bafoué leur mariage. Derrière chacun de ses mots, on croyait entendre : « Tu hésites, mais tu y viens et tu payeras ! »

Exaspérée, Noémi s'obstinait :

— Que faudra-t-il pour te convaincre ?

Il ricanait, s'obstinant lui aussi.

— Que tu cesses de mentir!

— La lettre que tu as trouvée m'appartenait!

— Mensonge encore!

— C'est moi, te dis-je, qui l'ai maquillée, jetée devant ta porte...

— Rêverie! elle était de Tiphaine : Tiphaine l'a reconnue!

Leurs têtes s'étaient encore rapprochées. Leurs yeux ne se quittaient plus, éclairés par des lueurs pareilles, découvrant peu à peu l'atrocité de leurs âmes.

— Je répète que c'étaient des lettres à moi!

— Non.

— Des lettres écrites à ta femme!

— Non.

— J'en ai d'autres!

— Non.

— Veux-tu les voir?

— Tu mens toujours!

D'un effort violent, Noémi venait enfin de s'arracher à l'étreinte de Clerabault :

— Ah! il te faut des preuves!

Elle se précipita vers le placard, jeta une chaise auprès, puis d'une main fiévreuse chercha, là-haut, le paquet pour le lui jeter comme un soufflet. Soudain, elle blêmit : sa main avait passé sans rien trouver!

— Vous voyez bien! dit Clerabault.

Et ce fut un silence subit, un de ces silences épouvantés où les êtres, déposant le masque, se reconnaissent.

Noémi descendit de sa chaise et, laissant la table entre elle et Clerabault, dit enfin très bas :

— Vous saviez!

Il ne répondit pas. Il la regardait avec la joie féroce des revanches espérées. Le crime lui était donc sorti de la gorge! Elle avait avoué!

Le silence reprit, et c'était cette fois autre chose. Il semblait que tout attendît le geste qui allait tuer. Pourtant Clerabault ne bougeait pas. Il continuait de regarder Noémi. Plus d'ironie sous ses paupières troubles, mais une méchanceté que ce début achève de griser. Noémi croyait peut-être tout fini : Clerabault commençait!

Elle murmura :

— Alors, pourquoi?...

Le même mot que Nanette et moi avions prononcé à l'annonce du mariage...

Il persistait à se taire. Elle reprit :

— Oui, pourquoi cette comédie, cette mise en scène dans votre chambre, et ce qui se passe aujourd'hui? Pourquoi m'avoir contrainte à dire tout cela puisque, tout cela, vous le saviez!

Elle se tordit les mains, suppliante :

— Ah! vous croyez peut-être que c'était votre fortune que je voulais? Imaginez-vous que j'aurais fait cela pour de l'argent? Pas même pour votre nom!

Elle eut un rire douloureux :

— Hélas! je vous aimais... Il faut aimer pour en arriver là!

Toujours Clerabault qui se tait...

— Voyons, reprit-elle, sentant l'angoisse la submerger, vous n'allez pas rester ainsi sans me rien dire? Que voulez-vous de moi? Prétendez-vous me tuer, me chasser...? Qu'y a-t-il? Je lis dans vos yeux que mon sort est arrêté. Il faut parler!... Je veux, j'exige de savoir au moins ce que vous prétendez faire de moi!

Point de réponse.

— Eh bien, non! je me révolte! Après tout, j'étais libre, — entendez-vous, — libre de défendre ma vie avec les armes que j'avais! Tant pis si j'ai perdu. Adieu!

Clerabault, debout devant la porte, croisa les bras :

— Où allez-vous?

— N'importe où; je disparais...

Il eut un dernier sourire, terrifiant :

— Vous êtes ma femme...

Et comme, arrêtée par ce mot, elle l'interrogeait des yeux :

— Allons, reprit-il, c'est mon tour, car je pense que, pour une fois, vous m'avez bien tout dit. Vous demandez ce que je veux faire de vous? Rien. Pourquoi je vous ai épousée? Pour rien... pour le plaisir...

Il appuya sur le mot.

— ... Oui, pour le plaisir de vous avoir toujours à moi, tout à fait à moi... Jusqu'à hier, vous auriez pu m'échapper, vous sauver : aujourd'hui, vous ne pouvez plus. Si vous partiez, je lancerais à vos trousses les gendarmes, et force vous serait de revenir avec eux. De quoi d'ailleurs vous plaindriez-vous auprès

d'un tribunal? Je n'ai pas l'intention de vous battre, ni de vous tuer. Je prétends simplement que nous vivions ensemble, toujours ensemble, comme deux assassins que nous sommes, comme peuvent vivre, en compagnie de leur victime, la faussaire que vous êtes et le corrupteur de justice que je fus. Donc, ma chère, vous allez monter, et vous la regarderez ce soir, demain, chaque jour! C'est bien le moins qu'elle soit de la fête! Au cas ou, par hasard, vous menaceriez de l'oublier, rassurez-vous, je serai là pour vous rafraîchir la mémoire. Si vous avez eu l'amour pour excuse, le mien ne saurait se distraire d'un passé...

Sa voix s'obscurcit. Ses mots devenaient plus lents. Il termina très bas :

— ...du passé que tu m'as fait, gueuse!

Une joie sinistre éclaira sa face. Un afflux de sang incendiait ses joues. Lui qui goûtait rarement la volupté de l'injure, y cédait cette fois.

— ...Gueuse qui m'as tout pris! Gueuse! te voilà donc à moi! Ah! les belles heures qu'on va passer! Avais-tu ainsi rêvé du tête-à-tête? Imaginais-tu au moins que notre nuit de noces s'écoulerait ici, à l'endroit même où, sans hésiter, tu as falsifié la date pour tuer ma bien-aimée? Que te faut-il encore? Les lettres que ma femme recevait de son amant? Les voici... Est-ce bien toi qui t'en chargeais, au moins, ou bien les leur as-tu volées? Tu ne réponds rien... tu ne sais pas... Heureusement, nous aurons le temps, tout le temps! pour nous confier nos secrets. Plus de mensonges! la vie à deux, la communion dans le crime, dans l'épouvante, dans...

Sa voix était de plus en plus rauque. En dépit de l'allégresse qui tentait de lui donner des ailes, un poids atroce ralentissait son souffle.

Et, tout à coup, je fus témoin de la chose affreuse. Porte ouverte sur l'éternité, la phrase commencée ne s'acheva pas. Terrassé par une apoplexie, Marcel Clerabault venait de s'affaisser. Son corps glissa, roula jusqu'à mes pieds... il était mort!

Au bruit de la chute, Noémi avait redressé la tête. Dans un éclair, j'aperçus sur cette face tragique l'espoir fou de la délivrance. Se pourrait-il qu'elle se retrouvât seule! toute seule! maîtresse du nom, de la fortune, de la maison, et libérée! Puis l'éclair s'éteignit. L'amour, plus fort que la peur, balayait

l'odieux souhait. Elle ne vit plus que le danger de cet homme, le seul qu'elle eût aimé, qu'elle aimât de toute son âme !

Comme une bête protège son petit, elle courut à lui, s'agenouilla :

— Marcel !

Elle dégrafait ses habits, essayait de redresser la tête pendante. A grands cris entrecoupés, elle s'acharnait à le rappeler :

— Marcel ! Marcel !

Elle jetait :

— Au secours ! Il se meurt ! Venez !... Marcel !

Ce n'était pas une voix humaine, c'était une clameur qui emplissait la maison, secouait les vieux murs. On aurait dû l'entendre du dehors. On ne pouvait pas ne pas l'entendre. Mais, à cette heure, qui passait sur la place ? Qui surtout aurait accepté de troubler la nuit de noces de Marcel Clerabault ?

Soudain, Noémi comprit. Les cris s'éteignirent.

Elle était devenue de marbre. On aurait cru qu'elle aussi allait mourir. Cependant, je la vis encore se relever. Ses yeux égarés rôdèrent autour de la cuisine. Elle cherchait peut-être par quel geste marquer que sa vie venait de finir avec celle de Marcel Clerabault. Enfin elle vint vers moi. Je sentis le contact de sa main glacée. Elle arrêtait mon balancier...

On m'a portée ici le lendemain. Mais c'est en vain que mon cœur a cessé de battre. Pas plus que Noémi Clerabault, je n'ai pu tuer le souvenir. Regardez à mon cadran : depuis que m'a touchée la main de cette femme, je marque l'heure où finit, avec son amour, le crime de la Maison !

UN PORTRAIT

— Chut. — Quoi ? — Qu'est-ce ? — Avez-vous entendu ? Il est de retour. — C'est lui !

— Vous verrez que je ne pourrai parler... dit le miroir.

— Nous avons le temps, dit le secrétaire, la nuit est longue.

Telle une bougie qu'on souffle, le bruissement qui suivait le récit de l'horloge, s'éteignit. Ce fut une chute vertigineuse dans le silence. Tout à l'heure, on se serait cru sur une place : on retombait au cœur de la forêt, quand l'air est calme.

Au premier, dans la chambre de Clerabault, une voix venait de s'élever qui ressemblait à un double son de flûte ou, mieux, à un grelot. Elle était argentine et très sonore, monotone et discontinue. Elle avait l'air de laisser tomber dans la cheminée des petits copeaux de métal vrillés ainsi qu'on en voit sortir d'une fraiseuse.

— Cri !... cri !...

Comme il suffit de peu pour effaroucher les choses! Aucune n'aurait plus osé parler, parce que, dans un creux de mur, une petite bête commençait sa chanson. En revanche, chacune écoutait ce rien qui, venu des entrailles de la maison, donnait l'illusion que celle-ci se mettait à chanter.

Une exclamation frêle suivit :

— Bonjour! tu viens joliment tard !

C'était le portrait de Mme Rose, placé juste en face de la cheminée, qui saluait le grillon. Il n'y a vraiment parmi les choses que les portraits de l'homme pour oser ainsi braver une voix vivante.

— Cri !... cri !...

Le portrait reprit :

— Étais-tu là au moins quand l'horloge a raconté mon histoire?

Le grillon répéta : « Cri !... cri !... » mais plus lentement : il semblait dire : « J'y étais. »

Le portrait parut se recueillir :

— C'est une curieuse aventure... N'es-tu pas de mon avis?

Le grillon acquiesça :

— Cri !... cri !...

— Très curieuse, poursuivit le portrait, surtout quand on en connaît la fin. La connais-tu?... Non?... Au fond, je n'ai jamais détesté Noémi Pégu. A sa place, peut-être aurais-je agi comme elle...

Le grillon eut une brusque exclamation. Il paraissait à la fois surpris et incrédule.

— Mais oui! affirma le portrait : si nous n'avions pas aimé, Noémi eût été une femme ennuyeuse et je ne me serais pas jetée à l'Ouche : mais nous aimions!... L'amour est une folie momentanée. Là où il passe, il n'y a plus que des victimes. Positivement, je n'en veux plus à Noémi Pégu. Le soir où nous nous sommes réconciliées, il y avait à ta place déjà un de tes

pareils... C'est incroyable combien, dans votre race, on affectionne cette cheminée! Au surplus, j'ai fini par m'y faire si bien que je m'ennuie quand je n'entends plus vos grelots qui grelottent...

Ici le grillon, flatté, se mit à tinter orgueilleusement.

— Paix! laisse-moi finir! Ne sois pas comme les autres qui se moquent de moi et ne m'écoutent jamais. Aujourd'hui encore, les deux messieurs ne m'ont même pas examinée! il est insupportable de passer pour une relique!

— Oh! parut protester le grillon d'un coup de grelot.

— Donc, un soir, Noémi monta dans cette chambre. Il y avait deux ans déjà que j'étais là. Les volets restaient fermés depuis la mort de Clerabault, sauf une heure par semaine durant laquelle on époussetait tout, excepté moi. A ce régime, j'aurais accueilli n'importe qui. Elle entra d'ailleurs d'une manière convenable. Ni arrogance déplacée, ni excès d'humilité. C'était un caractère. Est-il même bien sûr que tu aies jamais rencontré son pareil?

Le grillon ne répondit pas. Il avait envie de connaître la suite.

— Tu me trouves bavarde? Je vais à droite, puis à gauche... Marcel disait aussi que j'étais une linotte incapable de se fixer. N'importe! j'y reviens... Quand Noémi fut entrée, elle s'assit en face de moi et me contempla. Elle me disait : « Après tout, ne sommes-nous pas semblables? Pourquoi des veuves se feraient-elles la guerre? » Elle exprimait cela décemment. La maternité et le chagrin l'avaient embellie. Décidément, ce n'était plus du tout Noémi Pégu, mais une Clerabault de la tête aux pieds, une Clerabault ayant fait souche de Clerabault et résolue à porter le nom comme il sied. Aussitôt l'idée me vint que j'aimerais voir sa fille, et je le lui dis. Elle répondit : « En effet, c'est elle seule qui peut ramener la concorde, » et elle partit pour la chercher. Quand elle revint, elle m'offrit l'enfant comme elle m'aurait apporté un bouquet.

S'apercevant que le grillon ne tintait plus, le portrait s'interrompit :

— Cela t'étonne? Tu sais bien que j'adore les enfans! Aucun n'a jamais ressemblé à mon fils, mais tous me le rappellent. La fille de Clerabault était le meilleur gage que Noémi pût choisir. A dater de là, toutes deux reparurent souvent. On a beau ne plus habiter une pièce, le foyer s'obstine à y rester et les gril-

lons ne cessent pas d'y chanter. Chaque fois, Noémi Clerabault entendait ainsi l'âtre parler et comprenait mieux la Maison. Un grelot comme le tien, c'est plus qu'il n'en faut pour achever une vraie Clerabault.

— Cri!... tinta le grillon d'un coup sec.

— Peuh! ne va pas croire que tu y sois pour quelque chose! Tous les grelots du monde n'auraient servi à rien, si Noémi n'avait pensé que, pour perpétuer Clerabault, elle devait obliger les choses à garder sa mémoire. Une Maison n'est pas du tout, comme ils le croient là-haut, un groupe de vieux objets bavards et curieux : c'est une âme attentive à regarder le passé que les choses ont souffert; ce sont des yeux qui savent; c'est une oreille qui écoute encore les pauvres disparus, un cœur qui, les ayant perdus, ne cesse de les chercher...

Cette fois, le grillon resta muet.

— Eh bien? A quoi songes-tu?... M'aurais-tu déjà quittée?... Reviendras-tu seulement demain?... Et si je suis partie?...

La voix du portrait allait s'affaiblissant.

— Comme c'est triste!... il n'est plus là...

— Je crois que c'est mon tour, dit le miroir.

Mais les choses qui avaient écouté le portrait semblaient ne plus faire attention au vieux meuble. Elles se demandaient :

« Est-ce que le portrait dit vrai?... Faut-il vraiment des hommes pour perpétuer la Maison?... »

— Va donc! dit le secrétaire au miroir, quand nous connaîtrons tout, on verra bien!

LE MIROIR

I

Je n'ai vu, moi, qu'un visage.

Je n'ai pas comme l'horloge traversé une tempête brève : je me suis contenté de suivre sur une face le reflet de la vie qui coulait, et j'en tremble encore de pitié!... J'ai vu, vous dis-je, Noémi Clerabault, non point par éclats, ni par intermittences, ainsi qu'il est d'usage pour les miroirs, mais durant des mois,

jour et nuit, sans une trêve, elle s'efforçant de m'éviter pour confident et moi restant le douanier de son émotion : tout ce qu'elle a pensé, je l'ai su ; ce qu'elle souffrit, vous l'apprendrez tout à l'heure...

Ne croyez pas surtout qu'il me soit échappé quelque chose, ou qu'en ce long tête-à-tête, ma curiosité ait pu se lasser ! Que de fois, auparavant, j'avais suivi sur le ciel les jeux puérils des nuages ou répété le balancement des branches ivres que la brise fait danser. Je connais aussi, pour les avoir réfléchis, la mer changeante, le brouillard promenant à travers champs sa mascarade éphémère, la beauté du soleil qui se lève. Ni le soleil, ni les champs, ni le brouillard, ni la mer ne comptent plus quand on a contemplé de la sorte le spectacle prodigieux dont le hasard m'a rendu témoin !

Ah ! la sublime chose qu'un visage ! Je vous jure que si la nature a l'air de vivre, je n'ai vraiment rencontré la vie, — la vie complète et devenue tangible comme l'être même, — que sur cette tache, toute petite, très humble, toujours pareille en apparence et qui, cependant, était à elle seule plus grande que l'horizon, plus diverse que l'Océan... Mais avant d'aborder mon récit, je dois dire comment naquit ce tête-à-tête : ce fut très simple, d'ailleurs, simple comme le reste qui doit suivre.

Du temps de Marcel Clerabault, j'habitais au salon.

Quand mourut Marcel Clerabault, le salon fut fermé. On n'y entra plus que pour des nettoyages.

Des années passèrent ainsi, moi vivant toujours dans une nuit pareille à celle-ci, garrotté par l'ombre et n'ayant pour distraction que les bruits lointains de la place ou celui plus proche de Marceline qui jouait.

Pour un miroir qui ne voit pas, un pas d'enfant, l'entendît-on à travers la cloison, est encore de la lumière qui passe.

Au temps dont je parle, la fille de Noémi, — Line, comme l'appelait sa mère, — courait dans l'escalier, chantait. Longtemps j'imaginai qu'un tel printemps en maraude finirait par décrocher des murs cette tenture de deuil qu'ils semblaient porter : je me trompais. Ce ne fut pas la maison qui changea : ce fut le rire de Line. Peu à peu j'y découvris moins de joie, puis il s'éteignit. Line cessa de chanter. Le salon, lui, demeurait toujours fermé.

Cela dura jusqu'au 5 janvier 1853. Ce jour-là, on rouvrit les

volets, on battit les tapis, on monta des plantes vertes. Noémi Clerabault, enfin, s'était décidée à recevoir.

Je me rappelle que Line arriva en avance et vint tout de suite à moi. C'était la première fois que je l'apercevais, la première aussi qu'elle se regardait sérieusement. Ce fut ainsi une date mémorable pour tous les deux.

L'image que je renvoyai était charmante. Line avait des cheveux blonds, une bouche gourmande, des yeux couleur améthyste plutôt que pervenche. Le front, renvoyant la lumière à la façon d'un beau marbre, possédait une richesse de contours où moi-même je me perdais.

Elle avait l'air de dire :

— Suis-je à ton goût ? Moi, je ne me supposais pas jolie. J'ai peur encore de me tromper.

Je répondis :

— Une femme se trompe rarement quand il s'agit d'elle-même. Vous êtes mieux que jolie.

— Je ne suis pas belle.

— Ce qui m'inquiète en vous, c'est que vous ne riez pas.

— Je souris.

— Du bout des lèvres...

— Après tout, le sourire ne demande qu'à paraître : seulement j'ignore ce qu'il faudrait pour cela...

Je devins indiscret :

— Aimeriez-vous, par hasard ?

Elle rougit.

— Non, dit-elle ; pourtant, j'aimerais aimer.

— Je devine : vous en êtes à la période où l'on rêve de l'Inconnu qui doit venir.

— Pas même... je ne sais pas... au fait, je voudrais bien savoir à quoi j'ai pu rêver depuis que j'existe ? Il me semble que je m'éveille.

Et brusquement elle détourna la tête.

Ainsi je la trouvai à peu près semblable à ce que j'avais imaginé, candide et fermée. Son cœur, comme une belle meule toute neuve, se contentait de luire au soleil. Toutefois, il y prenait peut-être trop de joie : se complaire de la sorte à la bonne chaleur, c'est risquer l'incendie.

Presque au même instant, Noémi parut à son tour et je compris pourquoi Line m'avait paru telle.

Noémi n'avait pas beaucoup changé. A part ses cheveux gris et un peu d'embonpoint, les années l'avaient à peine touchée. Même regard ardent et profond, même netteté dans l'accent. Cependant sa présence donnait froid. Il y a des gens qui portent toujours des vêtemens noirs, mais sans qu'on s'en aperçoive : on aurait vêtu Noémi d'une robe claire qu'elle eût encore paru en deuil. Comment, auprès d'une telle mère, Line se serait-elle épanouie ? Il devait en être de son âme comme de certaines plantes aux approches de la nuit : les feuilles se replient, les pétales se ferment, et le jardinier ne sait plus s'il a devant lui des fleurs ou des boutons...

Le défilé des visites commença, puis se renouvela désormais pareil à lui-même, apporté par chaque changement de saison avec la même certitude que les bourgeons par le printemps.

A cette époque, les relations de Noémi Clerabault étaient d'ailleurs clairsemées. Elles méritent à peine d'être mentionnées. C'étaient des prêtres, le curé de Saint-Michel, le chanoine Campardon, un abbé Moiset, directeur d'orphelinat ; il y avait aussi le notaire des Clerabault, Me Cornet, père du gringalet qui est passé tout à l'heure ; enfin quelques vieilles dames présidentes de confrérie et Mlle Jupelard, qui avait enseigné à Line la géographie et le français. Malgré le temps écoulé, et soit que Noémi l'eût désiré, soit encore parce qu'en province on oublie peu, il était clair que les amis de Marcel Clerabault ne franchissaient plus notre seuil. Mais, un jour, la domestique annonça : « M. Pichereau ! » A ce nom, je vis les yeux de Noémi briller d'un éclair satisfait. La barrière, cette fois, venait d'être franchie : la famille enfin renouait avec l'intruse.

Ce Pichereau était le cousin germain de Marcel Clerabault et son plus proche parent. De mince fortune, il vivait chichement dans une campagne aux environs de Dijon. Veuf, il avait eu de son mariage deux enfans : un fils, Juste, professeur dans un collège au fond du Gers, et une fille mariée, disait-on, avec un commis des contributions indirectes, je ne sais où. C'était un petit homme en redingote, le nez chevauché par des lunettes et qui posait pour la main.

Il y a deux choses qui ne peuvent tromper un miroir. Asseyez un homme devant moi : qu'il me tourne le dos tant qu'il voudra : dès lors que je vois ses épaules ou sa main, je puis dire quel il est.

Dès cette première visite, la main de M. Pichereau me déplut, parce qu'elle était sèche, avec des doigts joints, et se pliait à angle droit comme un râteau. Cette impression s'accrut chaque fois qu'il revint, car, ayant jugé convenable de reprendre contact avec sa cousine et quoique toujours un peu gourmé, il renouvela ses visites. Quelquefois Noémi le recevait dans sa chambre. Un soir même, il vint dîner.

On arriva ainsi au mois de septembre 1857. Line n'était toujours pas mariée. Je la voyais rarement. Elle ne s'arrêtait plus jamais auprès de moi.

Durant ce mois de septembre, personne n'entra au salon, ce qui me parut singulier. L'après-midi du 24, — on n'oublie pas la date d'une mise en liberté, — un ouvrier me détacha de la place où j'étais fixé et m'emporta au rez-de-chaussée. Moins de dix minutes après, je me retrouvai installé dans la pièce qui donne sur le square, celle-là précisément où Marcel Clerabault vint passer les dernières nuits qui précédèrent son mariage. On n'avait d'ailleurs pas choisi au hasard ma nouvelle position. Tout de suite je reconnus qu'on désirait me voir réfléchir, pour une personne assise au coin de la cheminée, le chœur de Saint-Michel et ses abords.

Je m'étonnai qu'un si grand changement ne fût surveillé ni par Noémi, ni par Line. Je pensai ensuite que celles-ci étaient en voyage, supposition d'autant plus admissible qu'elle justifiait la fermeture momentanée du salon et le silence absolu des aîtres.

Je n'oublierai jamais cette première heure où, sans crainte des volets, je pus enfin contempler à ma guise le ciel, de la verdure, deux bancs, et la fuite des pavés. A droite, j'apercevais aussi des branches de marronnier qui balançaient à leurs extrémités des feuilles fanées devenues couleur safran. Un passant rasait le mur d'une maison voisine. Affalée devant le transept de Saint-Michel, l'ombre avait l'air de tenir compagnie au mendiant qui guette en cet endroit le sou parcimonieux des dévotes.

Comme trois heures sonnaient, la porte s'ouvrit, et M. Pichereau fut introduit par une domestique inconnue. Un jeune homme suivait, long et mince, la poitrine creuse, le visage dévoré par une barbe noire. Il glissait plutôt qu'il ne marchait et jeta en passant un coup d'œil de mon côté où je lus : « Pourquoi suis-je laid ? »

Surpris d'être introduit dans ce lieu insolite, M. Pichereau se tourna vers la domestique :

— Madame va-t-elle plus mal ?

— Non, Monsieur, elle va venir.

— Ah ! bien... bien...

La domestique expliqua :

— Madame s'installe ici, à partir d'aujourd'hui.

— En effet, ce sera plus gai.

M. Pichereau essuya son front moite avec un mouchoir de madras : il paraissait avoir eu peur.

— Ces messieurs voudront bien excuser...

— Évidemment ! Allez, ma fille, nous attendrons... Surtout annoncez que je suis avec mon fils.

Puis, tandis que la porte se refermait, j'entendis M. Pichereau murmurer encore :

— Nous arrivons à pic...

J'écoutais, intrigué, ces nouvelles. Ceci d'ailleurs m'avait surtout frappé que Noémi Clerabault avait décidé de s'installer dans cette pièce. C'en était donc fini de l'obscurité et de la solitude ! Du moins, j'allais vivre !

Les deux hommes, cependant, s'étaient approchés chacun d'une fenêtre, pour contempler la place. Réfléchies côte à côte à ma surface, leurs silhouettes avaient l'air d'une ronde accouplée à une croche. Il y a des filiations inexplicables : physiquement, l'opposition entre ces deux êtres éclatait. Au moral, c'était pis, j'allais m'en apercevoir sans tarder, car brusquement M. Pichereau appela :

— Juste !

Celui-ci eut une secousse inquiète.

— Qu'y a-t-il ?

— As-tu remarqué ? ce n'est plus la même bonne.

— Je ne m'occupe pas des domestiques.

— A moins que...

Le visage de M. Pichereau se plissa :

— A moins qu'il n'y en ait deux, maintenant ! On croirait, ma parole, qu'ils n'ont rien à se refuser. Tu verras qu'il y aura des surprises d'argent !

— Hé ! mon père, vous ne pensez qu'à cela ! Combien de fois faudra-t-il répéter que la pauvreté ne compte pas !

Un rictus amer tordit la bouche de M. Pichereau :

— Parbleu! murmura-t-il, que je sois grugé t'importe peu : c'est toi qui récoltes!

Et, le doigt levé, il se mit à marcher à travers la pièce. Il semblait inventorier la pendule, les tentures, toutes ces choses qui auraient dû lui appartenir. Il avait l'air de ces avares qui gèrent en rêve des capitaux imaginaires comme d'autres se complaisent à des pensées de volupté.

— En tout cas, reprit-il brusquement, je compte que tu reconnaîtras...

— Taisez-vous! interrompit Juste qui venait de quitter la fenêtre : j'entends qu'on vient.

J'entendais aussi.

Imaginez un bruit de roulettes pareil à celui que fait un vieux lit quand on le tire sur un parquet, un bruit intermittent avec des à-coups rudes, comme si le meuble traîné se refusait à avancer : puis, dans les intervalles, des phrases confuses :

— On ne pourra pas tourner! — Mais si! — Attention à la muraille! — Là! virez un peu à droite. — Vous voyez bien...

Soudain la porte qui s'ouvre... J'oubliai tout : Pichereau, Juste, même ma liberté. Était-ce bien Noémi Clerabault ou son spectre qu'on amenait là?

Allons! je ne rêvais pas! il y a deux mois à peine qu'elle avait passé devant moi, le port altier, donnant des ordres... Sans ses cheveux gris, on l'aurait prise pour une jeune femme! Et quelle ardeur en elle! Tout dans son aspect révélait cette flamme intérieure que le passé n'avait pu étouffer sous sa cendre... Tout à coup, devant moi, cette loque? ce cadavre?...

Et d'abord, je ne vis que les jambes mortes, frileusement enveloppées dans une couverture, ces jambes devenues si pareilles au fauteuil qui les portait, qu'elles obéissaient avec lui à toutes les impulsions. Vision horrible! les pieds, butant contre le parquet, se retournaient! Pour continuer d'avancer, il fallait soulever l'avant du siège : alors seulement, pendus en l'air, ils franchissaient l'obstacle et la marche pouvait reprendre!

Et puis, je vis les mains... Devenues couleur de cire, elles du moins se mouvaient encore. Elles se mouvaient ainsi que parvient à le faire une bête dans un filet. On les aurait crues retenues par mille liens. Elles semblaient à la fois lourdes comme des haltères et incertaines de leur route comme un valseur qui s'arrête. Crispées par un prodigieux effort, elles avaient l'air de crier :

« Dépêchez-vous ! Si vous ne nous aidez, le peu de vie que nous retenons va s'échapper ! ».

Enfin, le visage...

Ah ! ce visage tragique où se peignaient en même temps la stupeur d'une pareille déchéance et l'éperdue volonté de subsister, asile suprême où l'énergie de l'être ligoté par la paralysie avait reflué tout entière ! Comment rendre surtout le terrible contraste de ces traits figés et du regard demeuré seul intact, où tout passait, révolte, orgueil, désespoir?... Mais à quoi bon insister ? Tout à l'heure, ne faudra-t-il pas revenir à ce spectacle, puisque aussi bien c'est de lui que je me suis nourri pendant des mois ?

A cette minute, j'en étais à la seule stupeur que suscitait en moi l'apparition. J'avais cru rêver : c'était vrai. Noémi Clerabault, la Noémi qu'a décrite l'horloge, avait cessé d'exister. Une autre avait pris sa place, emprisonnée dans l'impuissance de se mouvoir, ainsi qu'un malfaiteur dans son cachot. Voici qu'on la roulait vers l'angle du foyer, en face de moi, de manière qu'elle pût directement ou par mon aide apercevoir tous les alentours de Saint-Michel ; et voici encore qu'on amenait près d'elle un cordon de sonnette pour qu'elle pût appeler. Là où tout à l'heure j'avais trouvé la lumière, elle ne trouvait qu'une geôle. Qu'importait que le soleil fût ou non de la fête : entrée ici, elle savait ne plus pouvoir en sortir que pour changer de tombe !

Cependant M. Pichereau s'empressait, demandant des nouvelles, montrant son fils « venu tout exprès, affirmait-il, pour témoigner de son intérêt à l'occasion d'un tel malheur. »

— Et votre fille ? N'aurons-nous pas le plaisir de la voir ?

Non, Line, paraît-il, ne descendrait pas. Line, d'ailleurs, chargée désormais de diriger la maison, était si occupée depuis l'accident ! car Noémi disait : *l'accident* de même qu'on dit *la guerre*, et ce terme vague, dans sa bouche, ne signifiait pas seulement l'événement imprévu à dater duquel une existence nouvelle a commencé, mais l'espoir indéracinable de guérison possible. Un accident est susceptible de disparaître comme il est venu : une maladie au contraire risque de durer toujours.

M. Pichereau s'assit. De nouveau je reflétai ses épaules, masse fuyante et plus ronde qu'à l'ordinaire.

Juste, lui, s'installa vers la fenêtre. Je détaillais maintenant

son profil à loisir. Tout à fait singulier, ce profil! La courbe du nez, le dessin âpre des lèvres, surtout le mouvement continu du regard lui donnaient je ne sais quoi d'illuminé, mélange de candeur et de frénésie. Volontiers, j'aurais imaginé cet homme prêchant des utopies au milieu d'une foule en guenilles. J'avais cessé de le trouver laid.

En face de moi, enfin, Noémi. Elle ne m'avait pas aperçu. Prise dès l'entrée par ces deux hommes, tour à tour elle les considérait, et je sentais en elle un effort prodigieux pour reconquérir le sang-froid nécessaire.

Frappant sur ses cuisses avec une bonhomie pleine d'abandon, M. Pichereau reprit :

— Eh bien! ma cousine, puisque Line est absente, cela me dispensera d'aller par quatre chemins, car c'est d'elle que nous venions vous parler.

Au nom de Line, Noémi eut un cillement de paupières imperceptible : inquiétude ou satisfaction, on n'aurait su!

M. Pichereau montra Juste :

— Vous voyez ce garçon? Je ne veux pas vous en faire l'éloge. Cependant, on ne peut nier qu'il ne soit quelqu'un. A vingt-deux ans, docteur ès lettres; à vingt-quatre, entré dans l'Université; aujourd'hui, professeur au collège de Condom...

M. Pichereau eut ici une petite quinte de toux.

— ... Évidemment! Condom n'est pas une préfecture, et c'est dans le Gers : mais Juste a des idées qui sont à lui et que je trouve d'ailleurs absurdes. Si, malgré cela, on le garde à Condom, c'est que l'Empereur toujours très informé juge qu'il perdrait trop à se priver d'un tel concours...

— Je vous en prie, mon cousin, interrompit Noémi, allons au plus court.

Elle prononçait : « mon cousin, » et lui « ma cousine, » avec une certaine affectation. On sentait qu'aujourd'hui encore, et si durable que parût leur rapprochement, ils mettaient alternativement dans ce titre l'expression d'une concession et d'un triomphe.

Les épaules de M. Pichereau se soulevèrent comme un couple d'ailes :

— Le plus court? En effet... Line a vingt-quatre ans. Juste en aura trente et un à la Saint-Jean prochaine. Tous deux se connaissent; les familles se valent, puisque nous sommes parens. J'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille pour mon fils.

Il y eut ensuite un petit silence. M. Pichereau ayant croisé les jambes s'efforçait de paraître indifférent à ce qu'il avait proposé. Juste fixait sur Noémi des yeux anxieux. Noémi enfin, la tête inclinée, avait l'air de réfléchir.

— Eh bien? reprit M. Pichereau.

— Eh bien! fit Noémi, vous me voyez infiniment touchée...

Elle n'acheva pas : mais comment ne pas reconnaître à son accent que cette heure lui apportait la suprême récompense de ses efforts ? M. Pichereau fit un geste nerveux :

— Alors, nous sommes d'accord?

Noémi répéta :

— ... Infiniment touchée... mais vous me prenez à l'improviste et dans des circonstances...

En même temps, comme des témoins, elle tenta de lever ses pauvres mains. On eût dit que par là elle voulait rendre tangibles les liens qui la tenaient impuissante, bien que victorieuse.

— Précisément! s'écria M. Pichereau, ce sont ces circonstances, si pénibles soient-elles, qui m'ont décidé à brusquer ma démarche. Votre fille, qui ne peut plus sortir avec vous, a besoin d'un mari qui vous remplace.

— Il convient cependant qu'elle l'accepte... je la consulterai.

Et Noémi sourit. Plus l'empressement de Pichereau se découvrait, plus elle trouvait utile sans doute de dissimuler le sien.

— Oh! riposta M. Pichereau d'un ton un peu plus aigre, en ces matières, l'avis des parens suffit.

— Je ne marierai jamais Line contre son gré.

— En tout cas, j'aimerais être assuré que vous l'y encouragerez.

— Supposeriez-vous le contraire?

— Oh! c'est une façon de parler... oui... une façon,... rien de plus... balbutia M. Pichereau, n'osant aller au bout de sa pensée.

Et le silence recommença, gêné, car Noémi avait compris. Gérante de la fortune de Line, il pouvait lui déplaire de rendre des comptes et de changer de situation.

M. Pichereau, qui manquait de tact, reprit après un temps :

— J'oubliais de vous dire que Juste ne compte pas démissionner. Nous sommes heureux de penser qu'ainsi la maison, — la maison de famille après tout, — ne cessera pas d'être occupée par vous. Il n'y aura rien de modifié dans votre vie.

— Vous comptez pour rien l'éloignement de Line ?

— Un éloignement que tout autre mariage apporterait, tandis que pour la maison...

— Ai-je donc l'air de m'occuper de moi? coupa Noémi; j'ai dit que Line, consultée, déciderait : que vous faut-il de plus?

Elle avait redressé la tête. Joie imprévue : à tenir ainsi en échec ce Pichereau qu'elle jugeait sans illusion, une seconde, elle avait oublié ce qu'elle-même était devenue.

Soudain, ce fut Juste qui parla. A son tour, il avait levé ses yeux timides et quittant son attitude peureuse :

— Mon Dieu, Madame, je crois que mon père s'explique mal. Je voudrais... j'aimerais à vous faire sentir que, si je m'associe à sa démarche, c'est pour d'autres raisons peut-être moins bonnes au regard des gens d'affaires, mais de nature à vous toucher... Mon père a eu tort de vous vanter ma situation : elle est médiocre. Mon avenir aussi est compromis, car les convictions libérales sont peu au goût du jour. J'ai beaucoup hésité à prêter serment et, le cas échéant, je ne recommencerai pas. Enfin mon traitement, — très maigre, vous le supposez bien, — est ma seule ressource, tandis que vous êtes riche... trop riche. Il y a autre chose, heureusement, que je vous supplie de répéter à Line... vous permettez que je l'appelle ainsi, n'est-ce pas?

Décidément la voix de Juste produisait le même effet que son profil. Elle manquait d'enveloppe, mais une émotion contenue la traversait par à-coups, et chaque fois on ressentait un choc. Il poursuivit, cette fois cherchant ses mots :

— Oui, autre chose... si je n'apporte aucun avenir, ni de l'argent, ni rien enfin de ce qu'elle est en droit d'attendre d'un brillant mariage, j'offre en revanche un cœur... un cœur qui pourrait peut-être la comprendre. J'ai rencontré Line à de rares occasions et de loin en loin. Est-il besoin de la voir souvent pour être certain qu'un seul bonheur existe? Vous le voyez, je ne parle plus raison : tout y serait contre moi...

Noémi l'arrêta :

— J'ai compris : vous l'aimez...

— Je ne sais pas m'exprimer, soupira Juste, mais c'est cela.

— C'est cela aussi que je dirai à Line, acheva Noémi d'une voix sourde.

— C'est tout ce que je souhaite, repartit Juste humblement.

Et il se leva. Après l'effort qu'il avait fait, il avait hâte de s'en aller. Il ressemblait au joueur qui, ayant risqué ses res-

sources sur une table, s'éloigne pour ne pas voir le sort en décider.

— Quand aurons-nous une réponse? dit M. Pichereau, cachant mal son irritation de n'avoir pu terminer l'affaire.

— Mais... demain peut-être... ou ce soir...

Noémi eut ensuite un sourire d'amertume ironique :

— Vous ne m'en voudrez pas si je ne vous reconduis pas?

Mais M. Pichereau, tout entier à ses préoccupations, répliqua machinalement :

— Bien entendu, ne vous dérangez pas!

Il y eut ensuite un bruit de souliers sur le parquet. Les deux hommes partaient comme ils étaient venus, incertains du sort qui accueillerait leurs espoirs si divers. Je saisis encore au passage le profil de Juste assombri par une inquiétude qui ne se cachait plus, et la bouche amère de M. Pichereau. Celui-ci évidemment comprenait mal un accueil aussi peu empressé à sa combinaison. Aurait-il jamais revu Noémi sans l'espoir de reprendre à coup sûr et par cette voie détournée la fortune qui lui avait échappé? Puis je ne vis plus que Noémi seule, une Noémi à demi soulevée sur son fauteuil et savourant cette sortie désemparée. Malgré son mal, n'avait-elle pas agi comme une vraie Clerabault, sans rien trahir de ses désirs, et contraignant les autres à demeurer ses obligés? A l'entrée, la porte battit lourdement. Le buste de Noémi retomba :

— Enfin! murmura-t-elle.

Et, les yeux clos, elle se mit à songer : elle ne m'avait toujours pas aperçu...

Un long moment passa. Elle semblait dormir. A quoi pensait-elle? Était-ce encore à Juste, deviné du premier coup tout l'opposé du père et tombé miraculeusement amoureux de Line? Était-ce au bonheur de celle-ci, un bonheur qui du moins n'avait pas à redouter de conclusion tragique? ou bien encore, satisfaite de son œuvre, en mesurait-elle la grandeur? Que de fois, dans la vie, on se croit au sommet! Hélas! c'est alors que l'on devrait trembler!

Tout à coup Line parut au seuil et parcourant des yeux la pièce, comme pour bien s'assurer qu'elle était vide :

— Ils sont partis?... tant mieux.

Gaiment elle passa ensuite devant moi, rejoignit sa mère.

— J'espère que vous vous trouvez bien? demanda-t-elle encore.

— Assieds-toi! répondit Noémi.

Line sourit :

— Volontiers. J'ai tant rangé là-haut! J'en ai assez...

Et tirant à elle un fauteuil :

— Ouf!

Noémi et moi l'examinions...

Il faut ici que je m'arrête. Je voudrais démêler à distance ce qui, à ce moment, provoqua ma surprise. Je n'avais pas aperçu Line depuis longtemps : pourtant je croyais la connaître. Or, non seulement elle avait changé de visage, mais elle avait dû changer d'âme!

L'air de pastel effacé n'existait plus. Les lèvres avaient pris un rouge vif, les joues un teint de rose. Sous la peau, jadis mince et presque décolorée, de la vie circulait. L'aile du nez palpitait. Le front guettait. Par une singulière anomalie, les yeux seuls avaient échappé au miracle. Leur mystère s'était accru. Moins timides, mais plus retenus, ils avaient l'air de garder mieux des choses profondes, connues d'eux seuls.

Ce que je détaille aujourd'hui avec netteté, je le vis alors en bloc, sans nuance. Je trouvais Line différente : je n'aurais pu expliquer pourquoi. De même je sentis qu'à peine assise, elle se modifiait encore. Auprès de Noémi, le foyer cessait de rayonner. Comme sous une bise d'hiver, sa flamme s'écrasait vers la cendre. Cela tenait à des riens. Cela n'était même pas définissable : mais, nous autres miroirs, sommes ainsi faits que l'impalpable nous atteint. Aux rayons visibles que nous envoie la forme, s'en mêlent d'autres venant du cœur de l'être et donnant son image. Positivement, Noémi et Line n'avaient encore rien dit; et déjà je savais que, malgré la vie commune, chacune suivait sa route...

Noémi eut-elle au même degré cette intuition? Ses traits, tout à l'heure triomphans, perdirent leur assurance. Elle devint grave,

— Line!... commença-t-elle.

Tête basse maintenant, celle-ci répliqua d'une voix un peu sèche :

— Qu'y a-t-il, maman? Ai-je encore fait quelque chose qui ne vous va pas?

Le regard de Noémi acheva de s'éteindre.

— Line... je voulais t'annoncer... Juste Pichereau te demande en mariage...

Elle attendit ensuite, les mains étendues sur les accoudoirs du fauteuil, les yeux ardemment fixés sur ce visage de jeune fille qu'elle n'avait jamais su déchiffrer. Comment ne vit-elle pas qu'il pâlissait?

— Avant de répondre, acheva-t-elle, j'ai cru bon de réserver ta décision.

Line fit un geste de soulagement :

— Ah! maman, vous m'aviez fait peur!

— Que croyais-tu donc?

— Est-ce que je sais!

— Rassure-toi, tu restes libre : mais, avant que tu ne parles, laisse-moi t'expliquer pourquoi je souhaite ce mariage.

— En sommes-nous là, déjà?

Je ne me trompais pas. La pâleur de Line venait de gagner jusqu'à ses lèvres! Mais Noémi, toute à l'anxiété de voir sombrer le rêve magnifique auquel était attachée son ambition, reprenait sans rien voir, et d'une voix où passait une indéfinissable angoisse :

— Écoute : je comprends très bien que Juste Pichereau te soit indifférent : tu le connais à peine; mais il n'est pas mauvais qu'il en soit ainsi. Chercher l'amour dans le mariage est une médiocre condition de bonheur. Le mariage n'est pas une aventure : c'est un établissement. Quand on va s'installer pour la vie dans une maison, il serait absurde qu'on s'occupât des petits agrémens du mobilier : on commence par rechercher si la demeure est habitable et solide. Le mariage, c'est encore quelque chose de très simple, de parfaitement naturel, mais qui ne peut être tolérable qu'à condition d'être dégagé de complications sentimentales dont la moindre provoque des catastrophes. Le bonheur y vient d'une autre manière, la seule à laquelle on ne songe pas tout d'abord...

Line, qui gardait toujours la tête basse, soupira d'une voix sans timbre :

— Je croyais, maman, que vous aviez fait un mariage d'amour.

Je vis Noémi réprimer un frémissement :

— J'ai aimé ton père comme il convenait,... comme tu aimeras sans doute ton mari,... mais crois-en mon expérience, la seule félicité véritable que j'aie connue, moi aussi, est celle dont je parle : c'est l'enfant.

Son accent s'adoucit :

— Tu ne t'es jamais doutée de la place que tu occupais dans ma vie. C'est peut-être ma faute. Je crois avoir veillé sur toi comme peu de mères le font; mais ç'a été mon sort de toujours aimer en silence. Bien des fois, je me suis reproché ma froideur apparente qui t'écartait : cependant les mots que j'aurais voulu dire s'arrêtaient sur mes lèvres. Et, tiens, il a fallu une occasion comme celle-ci, — oh! surtout la perspective de ne plus t'avoir près de moi! — pour que mon cœur brisât cette espèce de réserve où il semble dormir. Que n'as-tu soupçonné à quel point j'aurais souhaité d'être mieux que ta mère, un peu ta confidente!... En ce moment même où je revois le passé, il me semble que, souvent déjà, j'ai essayé de t'exprimer cela et qu'avec une tendresse plus avertie tu aurais pu me comprendre... Je ne te reproche rien : c'est sans doute ma faute. On ne songe jamais assez que les enfans ne savent pas deviner, car l'expérience ne s'est pas encore acharnée sur eux, comme sur nous...

Line soupira encore :

— Mais, maman, j'ai toujours eu confiance en vous.

— Ah! ce n'est pas ce que je demande! je n'ai jamais douté de ta franchise. La confiance que je regrette était autre chose, un jet, je ne sais quoi de spontané qui me manque,... qui nous manque peut-être à toutes les deux. Seulement, moi, j'avais une excuse dans le passé...

— Un passé que j'ignore... acheva Line comme un écho.

Sa tête venait de s'incliner encore plus bas. Elle semblait absente.

— Eh bien? reprit Noémi plus effrayée par cette attitude que par les pires révoltes.

Line tressaillit. Ses yeux cherchèrent enfin ceux de sa mère.

— Eh bien! décidément, c'est non. Je n'accepte pas de vous quitter, surtout en ce moment.

Les lèvres de Noémi se plissèrent.

— Ce n'est pas sérieux! dit-elle.

— Pourquoi?

— Tu as une autre raison. Je parlais de confiance tout à l'heure : c'est le moment de la montrer en t'expliquant.

— Mon Dieu! murmura Line, pourquoi vous obstiner à imaginer sans cesse des mystères entre nous, quand ils n'exis-

tent pas! N'insistez plus et soyez donc une bonne fois convaincue qu'être différente n'est pas être secrète. Comme vous le disiez, ce n'est ni votre faute, ni la mienne si nous ne nous sommes jamais tout à fait comprises!

— En effet, j'en ai peur, dit Noémi.

Et je la vis se redresser. Devant cette résistance sans justifications plausibles, une colère lui venait. L'idée qu'après en être arrivée là, elle pût échouer dans son œuvre ne l'effleurait d'ailleurs pas. Résolue à exiger ce que sa fille n'acceptait pas d'elle-même, elle reprit brusquement :

— Ainsi, de tous les hommes qui pouvaient te rechercher, un seul méritait d'être souhaité : lui seul est en mesure d'enlever à notre situation ce que le passé a pu y mettre de chancelant : il vient, et tu refuses?

En réponse à cette attaque, Line, toujours le visage clos, eut un sourire ambigu :

— Oh! maman, murmura-t-elle, vous n'allez pourtant pas me demander de sacrifier ma vie à du passé!

Les yeux de Noémi s'enflammèrent :

— Ne le blasphème pas! Il te tient!

Line haussa les épaules.

— On dit cela.

— Allons donc! Regarde-toi et regarde-moi! Si jusqu'à ce jour aucun homme n'a demandé ta main, c'est que, soucieuse de ton bonheur, j'ai arrêté au seuil ceux que ton argent seul avait tentés : si je te supplie d'accepter Pichereau, c'est qu'avec lui tu rentres dans un monde dont nous sommes exclues... Ose dire que le passé ne nous accable pas l'une et l'autre! J'ai risqué d'en mourir : tu risques d'y étouffer!

Line répliqua sourdement :

— Étouffer ici où là, qu'importe! Sais-je seulement pourquoi ces Pichereau ont l'oubli si facile?

Croyant enfin la victoire proche, Noémi jeta, triomphante :

— Pourquoi? Parce que le père compte reprendre une fortune qu'il estime lui avoir été volée. Quant au fils, c'est plus simple : il t'aime...

Frémissante, Line venait de se lever.

— Vous dites qu'il m'aime?

— A m'en rendre jalouse!

D'un mouvement rude, Line repoussa le siège qu'elle tenait

encore par le dossier. Une terreur évidente bouleversait son visage.

— C'est trop, dit-elle, les dents serrées.

— Que veux-tu dire?

— Rien.

— Tu refuses toujours?

— Plus que jamais.

Cette fois, c'était prononcé d'une voix si âpre que Noémi devint livide. Étonnée de sa propre violence, Line s'efforça ensuite de l'atténuer par une raillerie forcée.

— Que voulez-vous, maman, c'est aussi votre faute : vous m'avez trop bien montré que le mariage ne peut s'accommoder d'une complication sentimentale!

Et ce fut ensuite un grand silence. Toutes deux, incapables de poursuivre, avaient détourné la tête. Résolues à ne pas prolonger pour le moment une lutte inutile, elles n'acceptaient pas non plus de se quitter ainsi.

Soudain, je reçus un choc. Leurs yeux en se fuyant venaient de se rencontrer sur moi.

Mystère inexplicable : des yeux peuvent s'interroger des heures sans rien livrer d'eux-mêmes; mais qu'ils se heurtent à travers un miroir, subitement leur mensonge s'effondre. Ce qu'on croyait inviolable serait aperçu par un enfant. La vérité jaillit.

— Line! cria Noémi bouleversée, tu aimes!

Elle s'adressait aux seuls yeux qu'elle voyait sur moi, mais déjà Line s'écartait violemment, puis emportée par une gaîté convulsive :

— Oh! maman, dans cette maison!...

Impossible ensuite d'arrêter ce rire saccadé, douloureux : un rire à faire peur. Quand il s'éteignit, ce fut comme il était venu, sans transition ; et Line acheva :

— Vous plaisantez sans doute? Si j'aimais, j'imagine que vous l'auriez déjà vu! Au fait, il fait trop nuit; je vais chercher la lampe...

Stupéfaite, Noémi la cherchait encore, qu'elle avait disparu. Puis, plus rien, une impression brutale de vide. Un instant Noémi eut envie de sonner pour qu'on rappelât sa fille, mais ayant parcouru machinalement le mur sur lequel on m'avait installé, ce mur où j'étais seul à faire une tache claire, son regard s'arrêta... Enfin! nous nous apercevions!

Minute solennelle. Imaginez autour de nous l'obscurité dévorant peu à peu tout ce qui est, chaque lumière accrochée aux parois pâlissant et disparaissant une à une, le froid qui pénètre, sournois, sous prétexte que la nuit approche. Imaginez cette mort progressive des choses montant, comme une marée, autour de Noémi demi-morte, et nous deux, face à face, elle ravagée par une angoisse qu'elle tremble d'analyser, moi devenu son double au point de ne pouvoir plus lui renvoyer que cette angoisse!

Lentement ses mains glissèrent sur ses genoux; elle murmura :

— Qu'y a-t-il?

Oui, pourquoi cet écroulement de son rêve, sans raison acceptable, sans que rien permît de le prévoir? Contre qui lutter? Elle avait beau pressentir un ennemi tapi dans l'ombre, où le chercher? Comment l'atteindre? De quel nom l'appeler?

Les yeux fixés sur moi, elle répéta :

— Qu'y a-t-il?

Pour toute réponse, la faible lueur que je reflétais s'éteignit.

De cet instant date le tête-à-tête dont j'ai à faire l'histoire. Désormais attachés l'un à l'autre, nos regards n'allaient plus se quitter. Pareil à des forçats que rive une chaîne, nous allions vivre d'une pensée commune et en mourir.

II

Voici : la chambre est encore dans la nuit, mais sur la place l'air devient gris et ce rideau me cache les arbres décharnés qui demeurent invisibles. Si par hasard un passant suit le trottoir, son pied résonne comme s'il était chaussé de sabots. On se demande ce qui peut vivre. On respire du néant. Il semble qu'on est mort...

Puis, dans la pièce, le gris a pénétré. Comment? Par où? On ne sait pas. Aussitôt, sur la cheminée, près de la porte, en avant des fenêtres, de toutes parts, des formes se dessinent. On ne peut pressentir ce qu'elles seront. On dirait des larves s'échappant de la muraille. Il y a des momens où l'on a peur que ce ne soient des bêtes, d'autres où l'on s'imagine s'être trompé et avoir pris son désir pour une réalité... Non, ce n'est pas un rêve. Je les reconnais maintenant : ici, le fauteuil à roulettes de Noémi Clerabault; en face, il n'y a pas d'homme

accroupi, c'est tout bonnement la table à ouvrage ; cette déchirure noire qui, dehors, balafre l'air, est le fût d'un marronnier.

Mais, au fond de la chambre, pourquoi ce suaire qui a l'air d'attendre que commence la cérémonie funèbre ? Ah! j'avais oublié l'alcôve et le lit! Ce sont les draps qui trouent l'ombre avec du blanc fade... On ne soupçonne pas ce que devient, dans le matin naissant, un carré de toile étalé sur un tréteau ! Je ne parviens plus à regarder ailleurs. Le reste est un accessoire qui ne compte pas. Chaque chose qui renaît devient d'ailleurs pareille à moi et tend aussi la tête vers ce point où les ténèbres s'obstinent à demeurer, sans que pour cela le blanc cesse d'y être aperçu...

Soudain, au-dessus du drap, une tache qui se dégage, isolée, blafarde comme lui, et sur cette tache deux points brillans, profonds. C'est elle! elle qui me cherchait depuis hier et me retrouve enfin! Alors tout disparaît, la lumière, les meubles, la chambre même. Le tête-à-tête recommence; je ne vois plus qu'un visage, — dans ce visage, des yeux, — dans ces yeux, une question toujours pareille : « Qu'y a-t-il? »

Huit jours déjà que nous sommes ainsi face à face, elle réclamant une réponse que je ne puis donner, et moi, sans me lasser, répétant à sa suite :

— Qu'y a-t-il?

Ce n'était d'abord que de l'inexprimé qui rôde. Après le premier choc, Noémi s'était dit : « Il n'y a rien : c'est un caprice de fillette, elle a répondu non, mais demain elle aura réfléchi et reviendra d'elle-même sur son refus! » Remettant à plus tard le soin d'aviser Pichereau, elle avait donc attendu : cependant Line continuait de se taire, et l'inexprimé aussi avait continué de rôder.

Il rôdait, en dépit des grâces de Line devenue subitement prévenante, des longues stations de celle-ci auprès de sa mère, stations anormales qui inquiétaient au lieu de rassurer.

Noémi disait :

— Tu ne sors plus : tu as tort.

Line répliquait :

— Je sortirai plus tard. Ces temps-ci, je n'en ai pas envie...

Cela, c'étaient les paroles qu'on entendait; mais, à travers elles, l'inexprimé soufflait :

— Line, quand te décideras-tu à accepter?

Et Line, de même, avait l'air de répondre :

— Jamais !

Alors, Noémi inclinait la tête et semblait s'enfermer en elle-même pour mieux contempler sous ses paupières baissées une vision qui passait. Un par un, péniblement, une femme qui était elle-même, gravissait des degrés; et avec elle, je refaisais les étapes de cette rude montée.

D'abord, l'explosion du scandale à la mort de Marcel Clerabault ; les Pichereau doutant de la grossesse et déchaînant alentour une levée d'espionnages et de calomnies... Puis, des années de retraite, des années occupées uniquement à attendre que les souvenirs fussent effrités, — le temps use tout... Après ce délai interminable, la rentrée discrète dans un monde pieux, tandis que par le notaire on s'efforce de joindre les Pichereau : tant que les Pichereau bouderont en effet, tant que la famille sera dressée en face de l'héritage dont les noces de Marcel Clerabault la frustrèrent, la route n'est pas libre. Or ce que veut Noémi, c'est sa fille rétablie dans tous ses droits sociaux comme il sied à l'héritière du nom, c'est la maison rouverte et le passé non plus absous, mais reconnu... Allons! le vent est propice, le hasard joue pour nous. Pichereau, guidé par sa cupidité, a tout de suite compris. Il met à peine de la discrétion dans son retour. Son fils, qu'on sait docile, ne résistera pas non plus. Encore une marche, ce sera le sommet... Soudain l'écroulement : Line qui ne veut pas ! Mais elle cédera ! Il faudra qu'elle cède !

— Line !

— Maman ?

Avez-vous songé parfois aux distances prodigieuses qui séparent deux êtres assis l'un près de l'autre ? Les corps se touchent, les haleines se mêlent ; ils peuvent converser à voix basse, et ils sont si loin qu'au premier appel, ils désespèrent de s'atteindre.

— Line, que fais-tu avec cet acharnement ?

— Une brassière pour l'ouvroir.

— Ah ! bien...

Et c'est fini : on voulait parler, on se tait. « Ce sera pour tout à l'heure... ce sera pour demain, » songe Noémi. Mais le lendemain avait passé, les heures coulaient, et Noémi se taisait toujours.

Hier soir, enfin, sans même lever les yeux, elle a dit :

— Alors, c'est décidé ? Je réponds aux Pichereau ?

Line, qui travaillait, a répliqué d'une voix tranquille :

— Comment ! ce n'est pas encore fait ?

— C'est toujours non ?

— Évidemment !

— Dans ce cas, donne-moi de quoi écrire.

Paisible, Line a été chercher le buvard et s'est remise à l'ouvrage. J'ai vu les mains, en tâtonnant, cheminer sur la feuille blanche. Cependant, au moment de tracer l'arrêt définitif, un espoir absurde les a retenues. Non, il n'est pas possible que quatre mots anéantissent vingt années de calcul heureux. Ce n'est pas un refus brutal qu'elles traceront, mais une phrase entortillée, laissant le chemin ouvert à des reprises :

« Line, trop affectée par mon état, ne veut pas me quitter pour le moment : je ne doute pas qu'avant peu de temps sa volonté ne change... »

— Surtout, reprend Line, dites bien que c'est un refus définitif !

— Je dis ce qu'il convient, murmure Noémi.

Sa main achève, mais en tremblant :

« Attendons !... »

La lettre est fermée, elle est partie... Le soir achève d'obscurcir les silhouettes qui m'environnent, ne respectant que leurs inquiétudes. Attendons ! le mot des gens acculés qui en appellent à la chance ! et j'attends, moi aussi, que surgisse la circonstance imprévue qui, plus forte que Noémi, fera jaillir la lumière...

Sera-ce pour ce matin ? On dirait, en effet, que je ne rerou ve pas le même visage. A mesure que, dégagé de la pénombre, il se dessine mieux, j'hésite. Sans doute, il jette toujours la même question : pourtant, ce n'est plus lui. Un orage a passé, qui a ravagé cette face tirée par l'insomnie. Au cours du tête-à-tête qui recommence, je veux savoir, il faut que je sache d'où provient cette angoisse qui hier n'existait pas, et qui est aujourd'hui assez puissante pour que nous hésitions à nous reconnaître.

Cherchons !

Personne, cette nuit, n'a dérangé notre repos. La maison se taisait. Ainsi l'origine n'est point au dehors. Une pensée, — une seule pensée peut-être a fait cela !

Une minute, tous deux, nous restons également surpris d'être à ce point différens, et nous regardant...

Rappelez-vous que l'aube s'achevait. Si je voyais nettement que la nuit avait déposé sur Noémi une rosée mortelle, j'aurais

eu peine à définir ses traits. Un par un, il me fallait les prendre au gré de la lumière naissante : je ne formais avec eux qu'un raccourci d'image, presque une caricature. Elle, de son côté, ne quittait pas des yeux la tache singulière fabriquée par moi sur le mur et d'où, peu à peu, semblait sortir une étrangère inconnue d'elle.

Tout à coup, elle poussa un cri sourd et détourna la tête avec épouvante. Moi-même, j'aurais voulu, sur ma face ternie, recevoir un jet de vapeur m'empêchant d'être miroir.

Le visage que j'avais formé, ce visage dont la seule empreinte me faisait frissonner, n'était pas celui de Noémi Clerabault : il appartenait à Noémi Pégu ! Le passé, comme un noyé que l'eau rejette, venait de remonter à ma surface !

Le passé ! C'était donc à lui qu'elle avait songé cette nuit ! lui qui, répondant à sa demande, avait tenté d'expliquer l'inexplicable !

Saisissez bien la marche. Jusqu'alors, Noémi a erré dans une forêt obscure, ne voyant rien, — absolument rien, — qui justifie le refus de Line. Jusqu'alors, obligée d'attribuer la résistance de Line à une cause étrangère, et sachant d'autre part que cette cause n'aurait pu lui échapper, elle s'est laissé ronger par la seule torture d'une recherche sans espoir. Soudain, une lumière qui paraît : la plus décourageante qui soit, mais suffisante pour donner l'illusion de la certitude.

Le passé, je le répète, à défaut d'éclaircissement, avait l'air d'expliquer tout. Il était impossible que ce passé se fût écoulé sans laisser de traces, impossible que la mort de Marcel Clerabault eût expié suffisamment le crime de Noémi Pégu, impossible surtout que, durant vingt ans, Noémi Clerabault eût défié le sort à force de réussites et pût assister victorieuse au couronnement de son œuvre !

Comment, objecterez-vous, Noémi n'y avait-elle pas songé plus tôt ?

Ah ! ceci est étrange à dire ! c'est qu'elle n'avait jamais eu de remords : c'est que l'avenir seul, cet avenir vers lequel elle marchait inlassablement, comptait pour cette âme plus soucieuse de maternité que de morale ! Emportée jadis par une force terrible, elle avait dû détruire les obstacles dressés sur sa route : mais n'est-ce pas aussi ce que font les vrais fleuves, quand, au sortir du glacier, ils se heurtent à des roches ? Il faut de ces

batailles pour rouler ensuite vers la mer, en grandes nappes lentes et sereines !

A cette minute d'ailleurs, ce n'était pas même du remords qui s'éveillait au fond de la conscience de Noémi : elle ressemblait plutôt à un comptable qui chiffre son dû et s'aperçoit avec surprise que la balance n'est pas nette.

Spectacle déconcertant : maintenant qu'elle avait pensé cela, elle osait encore mesurer le passé, tout entier ! et, pour y parvenir, le regardait, si bien qu'à mon tour, je le *voyais* projeté sur sa face. J'ai *vu*, vous dis-je, ce matin-là, sur le visage de Noémi Clerabault, Mme Rose et Marcel. Si je n'avais connu déjà ces disparus, à dater de cette heure j'aurais su cependant comment ils étaient. Tout ce que l'horloge a conté, passait devant moi, écrit en traits de flamme. Ce n'était plus moi le miroir : c'était ce visage où rien ne bougeait, dont les lèvres restaient muettes et qui, malgré son immobilité, recréait, à travers un vertige, la tragédie originelle, non pour la condamner, mais pour savoir si vraiment elle valait un talion.

Un pareil doute vous paraît impossible ? Vous ne connaissez pas encore Noémi Clerabault ! Non seulement elle osait cela, mais je suis assuré qu'après cet examen, elle aurait définitivement rejeté de pareilles suggestions si quelque chose n'était venu bouleverser ses idées et la contraindre à poursuivre le voyage, jusqu'au bout !

Vers deux heures, en effet, M. l'abbé Moiset sonna.

Il venait, désireux d'accomplir son devoir en visitant une malade, et d'y échapper au plus vite sous prétexte d'un office à suivre à Saint-Michel.

Suivant l'usage, il commençait de vider son sac de consolations banales, entrelardées de soupirs, quand Noémi demanda sans transition :

— Monsieur l'abbé, croyez-vous à la justice de Dieu ?

— Si j'y crois !

— Alors, comment expliquez-vous que si souvent, ici-bas, les criminels demeurent impunis ?

L'abbé Moiset réfléchit :

— C'est peut-être, dit-il, que Dieu se réserve de les frapper jusqu'à la troisième génération.

— Vous êtes fou ! s'écria Noémi.

Piqué au jeu, l'abbé s'anima.

— L'Écriture nous en fournit nombre d'exemples. Le premier et le plus considérable date du Paradis terrestre, le Seigneur n'ayant pas hésité à frapper tous les enfans des hommes, en expiation de la première faute, qui ne fut que l'œuvre de leurs parens.

— Et vous trouvez cela juste ?

L'abbé rougit violemment :

— Pardon ! Je n'ai pas à apprécier un dogme. Au surplus, le Seigneur sait mieux que nous comment il faut s'y prendre.

— En tout cas, fit Noémi, vous avez l'air de me répondre comme quelqu'un qui n'y croit pas.

— Vous faites erreur, soupira l'abbé.

Puis, comme il lui déplaisait de rester à court, il eut une phrase, une toute petite phrase innocente et qui, pourtant, allait jeter Noémi dans la tempête.

— Supposons, par exemple, que je veuille vous punir : ce n'est pas vous que j'atteindrais, mais votre fille. Une mère ne souffre vraiment que par l'enfant de sa chair !...

Je vis Noémi blêmir. Quand l'abbé se leva, elle ne s'en aperçut pas. Désormais, elle admettait que le châtiment pût venir et que Line fût frappée. Nous nous dirigions vers le but, mais avant d'arriver, que de détours encore !

Line frappée... De quelle manière ?

Une course angoissée à travers le passé recommença. Noémi, maintenant, y cherchait sa fille. Elle se demandait : « Où est la fissure ? par où pourrait-on me la prendre ? » Elle n'apercevait rien. Nul indice. Tout, au contraire, était fait pour rassurer, jusqu'à cette réserve de Line dont hier encore elle se plaignait ! Comment atteindre un enfant dont l'existence entière a coulé dans la maison, aux côtés de sa mère ? Non, la vie de Line, à l'arrière, tintait comme un cristal. Loin de la menacer, le passé la protégeait, et pourtant...

Violemment, le refus de Line jaillissait sur ces perspectives rassurantes. Pourquoi Line avait-elle refusé Juste ? Pourquoi, moi-même, devinais-je que Line attendait quelqu'un ou quelque chose ? Car, tandis que Noémi réfléchissait, Line, sous prétexte d'y mieux voir, venait de s'installer près de la fenêtre, et reflétant la place, je reflétais son profil. Impossible de me tromper au perpétuel va-et-vient des doigts nerveux, à cette agitation sournoise de tout le corps, à cette façon d'être absente pour les

bruits de la chambre, et aux aguets pour tous ceux du dehors! Mais Noémi n'en était pas encore à remarquer ce que le présent lui offrait. Il fallut, pour la tirer de son rêve, que Line, en reculant brusquement, heurtât par mégarde son fauteuil. Alors seulement, elle s'étonna :

— Que fais-tu?

— Rien, maman. Je change la lumière de place.

— A quoi bon?

— Pour en changer moi-même.

La voix de Line sonnait d'allégresse. Cela était si singulier, venant à une pareille occasion, que Noémi enfin voulut regarder sa fille qui marchait, la lampe levée à hauteur du visage.

Puis j'eus l'intuition d'un frémissement, et la voix de Noémi, à son tour, s'éleva, mais défaillante.

— Line!

— Maman?

— Comment ne l'avais-je pas remarqué?

— Mais quoi encore?

— Tu ressembles à ton père!

Line eut un rire sourd :

— Voilà bien une découverte!

Bouleversée, Noémi ne la quittait plus des yeux.

— Tu lui ressembles, et je ne l'avais pas vu!

Déjà Line abaissait la lampe vers la table. A mesure, la ressemblance, due sans doute à un hasard d'éclairement, s'évaporait. Quand la lampe fut posée, elle n'existait plus. Noémi murmura :

— J'ai dû me tromper. Une autre fois je me défierai des effets de lumière.

Ironie des mots! Si elle avait pu se douter du sens terrifiant que la réalité donnait à ceux-ci prononcés au hasard!

— Line, il est plus de sept heures : n'iras-tu pas dîner?

— Quand vous aurez mangé.

— Oh! moi, je ne dînerai pas ce soir. Appelle. Je désire me coucher. J'ai besoin de repos...

Du repos?... c'est autre chose qu'elle souhaite, autre chose que le tête-à-tête va me révéler; car maintenant que le soir vient et à l'inverse du matin, je vais assister à l'évanouissement des choses : une à une, je vais voir les formes disparaître, les larves s'effacer dans le mur : mais là-bas dans l'alcôve, la blancheur du drap s'obstine à trouer les ténèbres et au-dessus d'elle

demeurent les yeux ouverts, ne cessant point de me fixer...

— Est-il vrai qu'elle *pourrait lui ressembler?* demandent-ils cette fois.

Noémi, qui l'a cru, ne le croit plus : cependant cette seule pensée la glace. Si Line ressemble à Marcel Clerabault, qui en effet peut assurer que l'hérédité s'arrête là, et qu'après le corps, l'âme ne va pas se révéler pareille? Déjà d'étranges similitudes ont frappé Noémi. Comme son père, on dirait que Line nourrit alternativement des ardeurs secrètes et un détachement de tout. Comme lui, elle paraît taciturne, fermée, et à certains momens, ce soir par exemple, soulevée par un contentement mystérieux. Ah! la voilà, peut-être, la vraie revanche du passé : l'âme de Line ressuscitant celle de Clerabault! Aujourd'hui elle sommeille, mais demain?

J'entends soudain prononcer dans un souffle :

— Est-il sûr qu'elle sommeille?

Plus que jamais le regard de Noémi s'efforce de me dévorer. Je sens que dans la série d'images que j'ai reçues, elle en cherche une, celle-là même qu'elle aperçut l'autre jour quand elle a crié à Line : « Tu aimes! » Hélas! mes images sont des passans qu'on ne peut jamais rejoindre : un rayon les amène, un autre les dissipe. Noémi soupire :

— Demain, je chercherai ses yeux dans le miroir. Là seulement je saurai vraiment à qui elle ressemble...

La nuit devient toujours plus dense.

Tout à coup je cesse de voir les yeux... Qu'importe! je les sens là... et nous sommes trois désormais à vivre côte à côte, le Passé revenu, elle et moi!...

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(*La quatrième partie au prochain numéro.*)

LETTRES DE M. EDMOND ROUSSE

A M. CARRABY

Il y a trente deux ans, au mois d'avril 1881, le Duc d'Aumale recevait M. Edmond Rousse à l'Académie française. Le Prince était visiblement heureux de souhaiter la bienvenue à l'avocat lettré dont la vie rappelait, disait-il, « ces mâles figures qui ont fait l'honneur et la force de notre Tiers-État. » Cette forme possessive indiquait les sentimens du directeur de l'Académie pour certains hommes d'autrefois et pour leur digne descendant animé, lui aussi, d'une intrépidité tranquille dans la défense de grands droits méconnus ou de grandes libertés violées.

Mettant sur la même ligne la valeur guerrière et le courage civique, le Duc d'Aumale rappelait l'exemple, le grand exemple donné par M. Edmond Rousse, en 1871, sous la Commune. Bâtonnier, il réclama sa place auprès des victimes. Par son attitude, ses paroles, son courageux dévouement, il força les détenteurs eux-mêmes du pouvoir insurrectionnel au respect de sa personne et de ce qu'elle représentait. Puis, le Duc d'Aumale, — avec une délicatesse d'âme qui voulait, dans la solennité de cette séance académique, mêler quelque chose d'intime, — associait le nom de M. Émile Rousse, de ce frère si aimé, à l'hommage que recevait le nouvel élu. Il évoquait en outre la pensée de leur mère qui venait de mourir. Le Prince ne faisait qu'indiquer d'un trait discret l'union si intime de trois êtres qui avaient toujours vécu au même foyer. Les deux frères avaient entouré leur mère, devenue aveugle, d'un dévouement de chaque jour.

Que de fois, au retour du Palais, M. Carraby avait trouvé

ainsi cette mère, frappée de la plus cruelle, de la plus terrible infirmité, souriante entre ses deux fils! L'amitié qui unissait M. Edmond Rousse à M. Carraby était vive. Si différente que fût leur éloquence, — celle de M. Rousse, sobre, à grandes lignes, à vastes horizons, et comparable à un beau parc planté à la française, et celle de M. Carraby d'une variété et d'une souplesse donnant l'idée d'un jardin anglais d'une parfaite élégance, — ces deux avocats avaient la même manière de comprendre leur noble profession. Ils n'acceptaient de plaider que les causes justes. Ils n'étaient dupes ni des apparences, ni des renommées de façade. Ils avaient le culte des grandes figures qui leur inspiraient un égal respect et ils éprouvaient une sympathie semblable pour les esprits et les cœurs ouverts dont l'hospitalité leur était douce comme un refuge.

Leur correspondance avait le prix que donne un confiant échange de pensées et de sentimens dans une franchise absolue. Impressions de l'heure, du moment, les unes gaies, les autres mélancoliques, confidences, conseils, anecdotes, tout se succédait entre les deux amis. L'écriture fine et délicate de M. Edmond Rousse témoignait d'une parfaite maîtrise de soi, mais on devinait, çà et là, les rapides éclairs de son regard bleu aux nuances changeantes, ou le plissement ironique, parfois imperceptible, de ses lèvres serrées, ou encore, à tel endroit d'abandon, un cordial sourire. A la fin de sa vie, la tristesse dominait.

Ces lettres, — que Mme Carraby a retirées du tiroir où M. Carraby les avait conservées avec une piété amicale et qu'elle offre aujourd'hui à la *Revue*, en sachant que M. Edmond Rousse ne se serait pas opposé à leur publication, projetée par M. Carraby, — compléteront la physionomie du célèbre bâtonnier. Et entre les lignes réapparaîtra le visage de son correspondant, ce beau visage frappé comme une médaille antique et au regard plein de lumière.

René Vallery-Radot.

Laroche-Guyon, 22 septembre 1891.

Mon cher ami,

Depuis que je ne vous ai vu, nous avons mené une existence assez nomade, et depuis quinze jours seulement je suis dans un gîte qui n'est pas une auberge, dans un *chez moi* qui n'est pas le *chez nous* de tout le monde. Nous avons quitté Paris dans les premiers jours du mois d'août, fuyant la pluie et le froid de cet été maussade, et décidés à chercher le soleil partout où nous aurions quelque chance de l'atteindre. Nous nous sommes dirigés sur la Provence, lentement, sagement, à petites journées, comme de bons vieux pèlerins que nous sommes, couchant à Lyon, à Grenoble, à Sisteron (grand Dieu!...), à Draguignan. Pour arriver jusqu'à Grasse, nous avons mis cinq jours, — à peu près le temps qu'il fallait à Mme de Sévigné, il y a deux cents ans, pour aller voir, à Grignan, sa pécore de fille.

Vous ai-je dit que cette charmante ville de Grasse est notre pays d'origine? Nous y avons encore un assez grand nombre de parens maternels, et de vieux amis de notre famille. Nous avons passé là huit ou dix jours très agréables, sous un ciel sans nuages, par une bonne chaleur de 30 degrés; respirant avec délice la senteur enivrante de la menthe, des lavandes, des jasmins et des champs de tubéreuses en fleurs; fêtés et choyés par de braves gens pleins de finesse et d'esprit; tout entiers au plaisir d'avoir chaud, d'être bien, et de nous laisser vivre.

De Grasse, nous sommes allés en nous promenant à Cannes, à Monaco, à Menton, où nous avons fait une excursion magnifique jusqu'à la frontière d'Italie. Puis nous sommes revenus en flânant par Toulon, Marseille et Nîmes. Pendant vingt-deux jours, nous avons eu constamment un temps admirable. Ce bain de soleil et de chaleur m'a fait le plus grand bien, et j'y ai retrouvé le restant de force que je pouvais demander à ma convalescence septuagénaire. Quant à mon brave compagnon, il y a retrouvé son antique vigueur; et jamais il ne s'est mieux porté.

A Paris, nous n'avons guère pris que le temps de défaire nos malles et les refaire. Le 1er septembre, nous sommes venus, comme tous les ans, nous établir ici, dans notre vieille petite maison, où nous recevons par série ceux de nos amis qui ne dédaignent pas l'hospitalité rustique de notre bicoque d'épiciers

en retraite. Nous avons hébergé déjà la famille géante des Picot, le père, la mère, et six enfans dont le plus petit a la tête de plus que moi; le docteur Marjolin et sa femme; le docteur Gontier, tous les Duverdy, qui ont, à deux lieues d'ici, un très joli pavillon de chasse; notre confrère Clouet; nos indigènes d'Évreux; le bon Limet, arrivant tout droit de Bayreuth : je ne vous nomme pas ceux que vous ne connaissez ou ne pouvez connaître. Voilà nos *Compiègne* et nos *Marly*, à nous autres prolétaires, et qui sans doute, au milieu des magnificences tudesques de Godesberg, doivent vous paraître très misérables. Heureusement nous avons eu, pendant plus de quinze jours, un temps magnifique; et nous avons pu faire faire à nos hôtes de très belles promenades.

Malgré ces distractions mondaines, mon frère poursuit, avec sa persévérance accoutumée, une très belle et très savante histoire de Laroche-Guyon, qu'il a commencée il y a quatre ans et qu'il est sur le point d'achever.

Moi, mon cher ami, je ne fais rien et je ne suis plus, vraiment, bon à rien. Quoique je sois assez bien portant, mes yeux, pour la première fois de ma vie, me marchandent leurs services; et tout ce que je peux faire, c'est de tenir au courant, tant bien que mal, une volumineuse correspondance que chaque courrier renouvelle et qu'a grossie énormément depuis deux mois, il faut bien le dire, le succès inespéré de mon pauvre petit gros *Mirabeau*. J'ai reçu, dans ces derniers jours encore, beaucoup de lettres à ce sujet, auxquelles il me faut répondre; et plusieurs articles de journaux dont il faut remercier les auteurs. A ce propos, avez-vous lu, dans un numéro du *Temps* du mois dernier, un article contenant un éreintement dans toutes les règles de mon malheureux petit livre? Il assure que je ne sais ni le français ni l'histoire. Je m'en doutais parbleu bien, mais je suis de l'avis de Bridoison : « On ne se dit ces choses-là qu'à soi-même. »

Et vous, mon ami, que faites-vous? Comment occupez-vous vos loisirs aristocratiques? Comment se portent Mme Carraby, Mme de Dampierre, et la future petite marquise? Vous ne me dites rien de tout cela; et vous me devez une autre lettre; car il me paraît assez peu probable que je vous revoie avant le mois de novembre. Puisque nos seigneurs du Palais n'ont pas jugé à propos de vous donner au conseil de l'Ordre la

place qui vous revient, vous seriez bien bon de revenir le 15 octobre.

Moi, j'irai faire ce jour-là une apparition à Paris et je reviendrai ici jusqu'à la Toussaint. Sur ce, mon cher ami, je vous rends aux douceurs de votre villégiature germanique. Il y a assez longtemps que je vous ennuie de mon bavardage sénile. Tâchez, s'il survient un *casus belli* subit entre la France et l'Allemagne, de ne pas vous laisser interner entre Bonn et Cologne. J'espère que les échauffourées de la place de l'Opéra n'amèneront pas deux peuples à s'entr'égorger.

Laroche-Guyon, 28 juillet 1892.

Mon cher ami,

Je veux vous remercier du nouveau témoignage d'amitié que vous nous donnez, et vous dire combien je suis confus de la hardiesse de mon aîné. Je n'aurais jamais eu un pareil toupet. Mais, puisque vous vous êtes laissé prendre aux pièges de ce propriétaire sans scrupule, il faut que vous alliez jusqu'au bout. Vous ne pouvez venir que samedi, va pour samedi! Seulement, je vous en prie, ne songez pas à partir dimanche soir, comme je soupçonne que vous en avez le projet. Nous ne revenons à Paris que mardi. Vous partirez donc lundi soir au plus tôt. Nous pourrons ainsi vous faire voir un peu notre pays qu'on dit très beau. Quant à notre maison, la Muette, Bourbilly, et le château rhénan de votre amie Mme J... ne peuvent vous en donner qu'une très faible idée. Vous verrez ça! Et je ne doute pas que l'année prochaine, — si Dieu nous prête vie, — Mme Carraby ne nous demande une invitation. En attendant, présentez-lui mes bien respectueux et affectueux souvenirs; et remerciez-la, de notre part, de vous avoir cédé pour quelques heures à vos vieux amis.

Laroche-Guyon, 10 octobre 1893.

Mon cher ami,

J'ai eu assez récemment de vos nouvelles sans que vous ayez eu la peine de m'en donner. Quand je dis assez récemment, ce n'est pas tout à fait exact. Vers la fin du mois d'août, nous avions eu, au fond du Dauphiné, à Allevard, la visite de notre

bon camarade Limet. Nous l'avons retrouvé à Paris le 1er ou le 2 septembre, et il nous a dit qu'il vous avait vu au Mont-Dore, en bonne santé; ce que nous a confirmé l'autre jour notre voisin Duverdy. Nous n'étions pas moins, mon frère et moi, très désireux de savoir ce que vous étiez devenu depuis votre voyage en Auvergne, et je peux vous assurer que très souvent, ici, nons nous sommes entretenus de vous et des vôtres; non pas que nous ayons eu un seul instant la pensée téméraire que vous fussiez tenté de renouveler l'épreuve avilissante du mail-coach de notre pays; mais on aime ses amis de loin comme de près. Et parler de vous était encore un moyen pour nous de tromper les soucis de l'absence. Quant à vous écrire, il aurait fallu pour cela savoir où vous prendre ; et je le savais si peu que, ces jours derniers, je vous croyais en Allemagne.

Je suis très heureux que l'Auvergne vous ait agréé; que votre santé et votre humeur se soient bien trouvées de votre séjour dans les montagnes. L'an passé, nous sommes allés, nous aussi, dans ces contrées que nous connaissions déjà, et, malgré le mauvais temps qui nous y attendait, nous en avons emporté de très bons souvenirs. Vous me dites que vous n'êtes plus l'intrépide marcheur que nous avons connu? En lisant cette énorme hâblerie, je n'ai pu m'empêcher de sourire doucement. Sur vos exploits de pedestrian, et sur les records pédestres que vous avez jamais pu battre, nous sommes fixés, et vous êtes classé dans notre estime au rang qui vous appartient.

Quant à l'avachissement intellectuel et moral dont vous vous plaignez, c'est de votre part coquetterie toute pure; et je vous assure, mon cher ami, que je donnerais beaucoup pour être *avachi* comme vous le pouvez être. Vous verrez; vous verrez dans une quinzaine d'années, ce que c'est que la décadence physique, intellectuelle et morale dont vous parlez si plaisamment aujourd'hui. Il faut, pour en arrêter les effets, tout autre chose que « ces douches tièdes » et ces chaudes « étuvées » dont vous me vantez le charme. J'en fais, depuis trop longtemps déjà, l'épreuve humiliante.

Vous vous rappelez peut-être que, cette année, pendant plus de trois mois, j'ai été sérieusement malade. A peine arrivé à Allevard, j'ai eu à subir, par ma faute et par mon imprudence juvénile, une secousse moins longue, mais au moins aussi grave que les autres. Dès le lendemain de notre installation, profi-

tant d'une absence de mon frère et me fiant beaucoup trop à un semblant de force qui m'était revenu, j'ai fait, seul, par un soleil ardent, une course un peu trop longue dans la montagne. Le soir même j'ai été pris d'un froid glacial, de douleurs d'entrailles intolérables, accompagnées de vomissemens que rien ne pouvait arrêter. Enfin j'ai pu me reposer au bout de quarante-huit heures, grâce au dévouement de mon admirable compagnon, et aux soins d'un jeune médecin de rencontre qu'il a, heureusement, trouvé sous sa main. Mais j'ai passé là deux jours et deux nuits dont je garde la souvenance! Cette crise violente m'a laissé, comme vous le pouvez penser, une très grande faiblesse; et je crois que, pendant les quinze jours que j'ai passés ensuite à Allevard, un marcheur, même moins intrépide que vous, aurait eu facilement raison de moi dans un match athlétique ou dans un record de pédalier!

Comme nous sommes, nous, de bons citoyens et des républicains vertueux, nous sommes venus voter à Paris le 20 août, puis voter derechef au scrutin de ballottage du 3 septembre. Entre ces deux sports démocratiques, nous avons été passer huit ou dix jours au bord de la mer, près de Boulogne; et enfin le 3 septembre, nous sommes venus nous établir dans notre Roche, où, comme de coutume, nous recevons par série, comme jadis les hôtes impériaux de Compiègne et de Rambouillet, de vieux amis indulgens, les seuls qui puissent se contenter de notre rustique hospitalité. Quand je dis de vieux amis, je me vante; car, hélas! tous nos contemporains ont disparu, et ce sont maintenant leurs veuves et leurs filles qui viennent chercher dans notre épicerie de province, comme dans un pèlerinage, des souvenirs de ceux qui ne sont plus. Nous nous efforçons de donner à ce harem respectable, dont nous sommes les gardiens inoffensifs, les distractions honnêtes et modestes qui sont à notre portée. Nous sommes fiers et humiliés à la fois de la confiance sans limites que nous témoignent ces *nobles et honnestes dames*. Jeunes ou vieilles, pas une d'elles ne nous fait même l'honneur de pousser le verrou de sa chambre. Hélas! « Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne. »

Mon frère, Dieu merci, intelligence, corps et âme, se porte très bien. C'est un monsieur d'une tout autre trempe, et qui vaut cent fois mieux dans son petit doigt que son cadet ne vaut dans toute sa maigre et triste personne. Vous savez que son

gros livre sur Laroche-Guyon a eu à l'Académie des Sciences morales et politiques une médaille d'or. Il lui avait coûté cinq ans et demi de travail ; à présent, le voici plongé plus avant dans le chartrier du château, que jamais personne n'avait fouillé, et où il fait les trouvailles les plus curieuses. Il s'est appris tout seul à lire les écritures du XIVe et du XVe siècle, et il déchiffre presque couramment ces indéchiffrables parchemins. Quel savant, quel érudit illustre il aurait été, si la destinée l'avait voulu ! C'est assurément un des types d'homme les plus complets que j'aie connus.

Mais voilà bien assez de bavardages ; vous comprenez, mon ami, qu'avec ce délayage d'esprit et cette prosodie sénile, je ne trouve le temps de rien faire. Dieu veuille, encore, que je ne vous aie pas trop impatienté et que vous soyez arrivé jusqu'à ces dernières lignes sans trop vous ennuyer. Elles contiennent, d'ailleurs, le meilleur de ce griffonnage, c'est-à-dire l'expression de mes sentimens bien sincèrement affectueux pour vous et votre si aimable maisonnée.

Laroche-Guyon, 13 septembre 1894.

Merci, mon cher ami, de votre aimable souvenir et de votre bonne lettre. Vous me dites que j'ai coutume de vous écrire une fois tous les ans. Ce n'est guère ; et c'est vous faire attendre bien longtemps très peu de chose. Mais il ne tient qu'à vous de vaincre ma paresse : vous n'avez qu'à me répondre et je ne vous laisserai pas le dernier mot ; car je suis grand écrivassier avec les gens que j'aime.

Il me semble que vous êtes bien sédentaire cette année ; et bien fidèle aux rives prochaines. Vous êtes en trop enviable compagnie pour que je m'en étonne. Le bonheur à deux est le bonheur véritable ; et j'ai dans le cœur toutes les idylles que la vie ne m'a pas données. « Nous rêverons le reste. » Jouissez en paix, homme heureux, de ce que tous les pauvres diables comme moi ne font que rêver ; et que votre rocher de Saint-Malo vous laisse de longs et chers souvenirs !

Pour nous, pauvres solitaires, il nous faut tromper par du vagabondage sans repos l'éternel ennui de notre célibat sans défaillance. Qui donc vous a si bien instruit de nos exploits alpestres ? C'est pourtant vrai que, cette fois encore, nous avons été, comme de vieilles bêtes que nous sommes, essayer dans de

longues courses la vigueur essoufflée de nos vieilles jambes septuagénaires. Cette fois encore, mon infatigable grand frère a voulu revoir ses chères montagnes. Nous sommes partis dans les premiers jours du mois d'août et nous avons été tout droit à Lausanne : puis, comme de bons badauds, comme de bons Perrichons, nous sommes allés voir les gorges du Trient ; et de là, pour la cinquième ou sixième fois, à Chamonix. Nous ne comptions y rester qu'un jour ; mais, le temps s'étant mis au beau, nous avons été repris de cette maladie juvénile que le *Bædecker* appelle le vertige des sommets. Malheureusement, à notre âge, ces belles poussées de jeunesse vous laissent à moitié chemin... Encore est-ce quelque chose !... Et nous avons été fiers d'avoir pu monter, sur la route du Mont-Blanc, jusqu'à la Pierre-Pointue, c'est-à-dire jusqu'à deux heures de la cabane des Grands-Mulets. Ç'a été notre plus remarquable ascension ; et nous l'avons faite en quatre heures, par un soleil torride. Nous sommes restés à Chamonix plus d'une semaine, faisant chaque jour quelque longue promenade ; et nous sommes revenus à Paris par le lac de Genève, à la fin d'août, très bien portans tous les deux. Je ne me rappelle pas si c'est à cette époque que je suis allé prendre de vos nouvelles. Je ne vous faisais pas, croyez-le bien, l'injure de croire qu'un homme comme vous fût à Paris dans cette saison ; mais j'ai été, je l'avoue, assez surpris quand votre concierge m'a dit que vous comptiez passer à Dinard tout l'automne.

Pour nous, pauvres hères, après nous être reposés pendant quelques jours à Paris, dans notre cave de la rue du Helder, nous sommes venus nous blottir dans notre roche, où nous allons rester jusqu'à la fin d'octobre, si Dieu nous prête vie. Les séries bourgeoises ont commencé dans cette épicerie. Nous avons eu, la semaine dernière, les Picot ; le docteur Marjolin et sa femme qui sont encore avec nous; les Duverdy, nos voisins, qui sont souvent en déplacement dans notre cottage ; enfin Limet, qui va partir demain matin. Il faut qu'il soit vendredi aux Andelys ; samedi, à Gisors ; dimanche, à Maisons-Laffitte ; lundi matin, tout en haut de la tour Eiffel, — où il donne à déjeuner à des Dames. — Mardi, il part pour la Champagne. Jeudi, on l'attend près de Nevers ; après quoi, il ira passer quelques jours chez un ami près de Lausanne... Et de là il partira avec sa sœur pour aller passer le mois d'octobre à Naples !

Ne croyez pas que j'exagère d'un jour ni d'une étape. C'est l'itinéraire exact, la volée vagabonde de cet aimable papillon dont ni le temps ni la poussière n'ont alourdi l'aile ouverte à tous les vents et barbouillée du duvet de toutes les fleurs.

Mon frère a été fort enrhumé pendant quelques jours, ce dont j'avais quelque souci ; mais il va très bien maintenant ; et il a repris, avec ses promenades matinales et ses herborisations, l'étude des vieux manuscrits qu'il exhume un à un du chartrier du château. Avec cela menant à merveille sa maison ; très au courant des choses du dehors ; aimable et souriant à ses hôtes ; très occupé de leur bien-être et de leur plaisir : c'est vraiment un homme bien complet et qui fait honte à l'éternelle enfance de ma vieillesse imbécile ! Car je vous assure sans vanité ni coquetterie, mon bien cher ami, que je suis bien complètement fini ; ramolli sans ressource ; *vanné et vidé*, comme disent les jeunes. Je vais, je viens, je tourne et je retourne ; je lis une page par-ci, j'écris dix lignes par-là, que j'efface et déchire aussitôt. Je gâche ma journée sans plaisir et sans profit. Je suis toujours à la veille de faire quelque chose et au lendemain de n'avoir rien fait ; mécontent de tout, de tous et de moi plus que de personne. Taciturne et grognon, le sentant et m'en irritant moi-même. Je me rattrape seulement et me venge de ma paresse en écrivant à mes amis des griffonnages sans fin quand ils ont l'imprudence de m'en donner le prétexte, comme vous l'avez fait à vos risques et périls. Croyez-moi toujours votre vieux camarade très dévoué.

Mardi, 26 février 1895.

Mon cher ami,

Votre lettre est bien imprudente... Puisque vous êtes libre cette semaine, voulez-vous venir faire maigre dans notre chartreuse, demain mercredi des Cendres. Vous ne trouverez que de saintes gens et de bons exemples ; et de la morue ou quelque chose d'approchant.

Si, à sept heures dix, vous n'êtes pas là, nous nous mettrons à table sans vous, en arrosant notre brouet de nos larmes.

Laroche-Guyon, 1er septembre 1895.

Mon cher ami, pardonnez-moi, je vous en prie, d'avoir laissé si longtemps sans réponse votre bonne lettre. Je l'ai reçue loin

de Paris, à Lauterbrunnen, au milieu des ahurissemens d'un voyage précipité. Nous l'avons lue, mon frère et moi, avec le plaisir le plus vif; mais je n'ai pas voulu vous écrire avant d'avoir au moins régalé mes yeux de la précieuse friandise que vous m'annonciez. Arrivés à Paris il y a quatre jours, nous avons trouvé cette chère *angelica archangelica* (sachez que c'est là son petit nom botanique) qui était allée nous chercher à La-roche-Guyon, et que notre intendant fidèle avait renvoyée à notre boulevard. Nous n'avons pas voulu garder pour nous seuls cet illustre bâton; et nous l'avons rapporté ici pour en faire les honneurs aux invités de la première série, qui vont arriver dans quelques jours.

Êtes-vous encore à Niort, ou bien êtes-vous revenu à Dinard? Dans tous les cas, il me semble que vous menez une vie bien tranquille et bien patriarcale. Avez-vous donc renoncé aux voyages lointains ? Et où est le temps où vous alliez à Constantinople civiliser les belles personnes du sérail et révolutionner le harem du Grand Turc ?

Nous autres octogénaires, nous sommes plus remuans et plus impétueux que vous ne paraissez l'être cette année. *Vaincus du Temps*, comme disait le bon Malherbe, nous avions résolu d'être sages et de venir, dès le mois d'août, nous renfermer ici, et de n'en point bouger jusqu'au mois de novembre. Vaines résolutions ! Quand nous avons vu tous les badauds se mettre en route, tous les snobs et tous les cockneys de Paris boucler leur valise et boutonner leurs vestons, nous avons senti nos vieilles jambes s'agiter malgré nous en cadence. Il nous est monté au cerveau des bouffées de senteurs alpestres; et le 13 août, sans aucun itinéraire fixé d'avance, ne sachant pas la veille au soir par quelle gare nous partirions le lendemain matin, dédaigneux de la pluie qui faisait rage, nous nous sommes trouvés dans un wagon du P.-L.-M., qui nous a déposés le soir à Lausanne. De Lausanne, nous sommes descendus à Vevey. Là, nous avons frété un berlingot qui, en deux jours, à travers un très beau pays, nous a conduits au bord du lac de Thoune, à Spiez. De Spiez nous avons fait quelques belles promenades, notamment à Beatenberg, une montagne à la mode que je vous recommande et qui est tout à fait digne de vous, où l'on grimpe par un de ces *funiculaires* si communs à présent dans toute la Suisse ; et là-haut, tout un monde élégant et *select;* des

centaines de beaux messieurs et de belles dames en toilettes délicieuses; une vingtaine d'hôtels splendides où l'on dîne en musique, des lawn-tennis, des matches de bicyclettes, quelques mail-coaches; enfin toutes les joies et toutes les gloires du high-life. Au-dessus de ces magnificences mondaines, la Yungfrau, le Mönch et l'Eiger, lèvent bien, dans le bleu du ciel, leurs têtes chargées de glaces et de neiges. Mais qui les regarde?... Ce sont tout au plus des décors assez réussis de ce grand café-concert cosmopolite, de ce *beuglant* international où des Yvette Guilbert de deuxième ordre jettent à l'écho des glaciers les chansonnettes macabres du Chat-Noir et les romances du café des Ambassadeurs.

De Thoune nous avons été à Interlaken, à Grindelwald et à Lauterbrunnen, où nous avons fait encore sur nos vieilles jambes, en plein soleil et à travers les cailloux brûlans, deux courses assez extravagantes, l'une de quatre heures et demie, l'autre de cinq heures. Cela fait, nous avons ramassé tant bien que mal les morceaux *vannés* de nos antiques carcasses; et après une journée de repos à Schwitz où nous avons été surprendre nos amis Ducamp, que bien vous connaissez, nous sommes revenus à Paris par Bâle et Belfort. A présent, depuis deux heures seulement, nous voici revenus à notre chère solitude, et, de tous les mortels, vous êtes le premier, mon cher ami, à qui je donne, du fond de mon rocher, une pensée et un souvenir.

Vous, jeune homme, vous allez être, partout où vous irez, emporté par le flot des plaisirs mondains et des élégances opulentes. Au milieu de ces enchantemens sportifs, pensez quelquefois aux deux vieux ermites qui vous aiment bien, et qui voudraient vous voir plus heureux que vous ne l'êtes de votre bonheur.

Pendant les trois jours que nous avons passés à Paris, nous n'avons vu presque personne, parce que personne en effet l'on n'y saurait voir en ce moment. Je n'y connais pas dix êtres vivans. Je me suis mis à la recherche de Limet. Limet, comme vous le pensez bien, est introuvable. Il est en Suisse, à moins qu'il ne soit dans le Tyrol, à moins qu'il ne soit à Constantinople ou à Suresnes. Son concierge m'a donné en souriant doucement sa dernière adresse qui, m'a-t-il dit, n'est peut-être déjà plus la bonne... « Château de V. Y. » Chez qui? Mystère.

Sur ce, adieu. Je bavarde et j'ai bien des affaires, ne fût-ce qu'avec mon chef jardinier qui a mis dans mes parterres *trop*

de fleurs, et pas assez de laitues. *Trop de fleurs!* disait Calchas!... Vous rappelez-vous ces bonnes bêtises de notre jeunesse?

Adieu encore, à revoir? Quand et où?... Nous reverrons-nous même jamais? Voilà par où il faut finir quand on est vieux comme moi, philosophe, fils soumis de l'Église, et candidat à une cellule de la Grande-Chartreuse. Pensez-y, mon fils.

Vous n'exigez pas que je vous parle politique ou littérature. En fait de politique, c'est demain l'anniversaire de Sedan! Horreur!... Et en fait de littérature, nous étions jeudi dernier huit grands écrivains à l'Académie, sans compter Pingard. Nous avons failli nous prendre à la gorge en discutant les différens sens du mot *aider* et la prononciation du mot *anguille*. Qu'en pensez-vous, ignorantissime bourgeois? Savez-vous seulement ce que vous faites quand vous dites *O* ou *U?*... u, û, ù... comme M. Jourdain?

Écrivez-moi quand vous aurez un instant de loisir et un sou d'amitié pour moi.

Paris, 27 juillet 1897.

Chère Madame et amie,

Vous avez lu, je le suppose, les deux grands articles que *le Figaro* a publiés dans ses numéros de dimanche et d'hier sur l'éloquence judiciaire. Oubliez, je vous en prie, certains passages de ces articles que je voudrais oublier moi-même, et permettez-moi de vous adresser tous les complimens, les félicitations très vives et très sincères que l'auteur de cette belle étude ne veut pas absolument entendre.

En vous disant que, depuis bien longtemps, je n'avais rien lu, sur le Palais et sur le Barreau, d'aussi remarquable, je ne vous dis guère, je vous l'affirme, que la moitié de ce que je pense. A mes yeux, celui qui a écrit d'un style si solide, si juste et si brillant, ces pages excellentes, est un écrivain tout à fait supérieur, très sûr de son talent, très maître de sa pensée et de sa plume, dont les journaux et les Revues devraient se disputer les écrits. Voudra-t-il travailler dans ce but? Voudra-t-il reprendre les études, les habitudes et les goûts qui, dans sa jeunesse, ont commencé ses succès et sa renommée? Y sera-t-il encouragé par la camaraderie jalouse des maîtres de la critique et les grands seigneurs de la Presse? Je n'en sais rien, mais ce que je sais bien, c'est que ses vrais amis doivent faire tous leurs

efforts pour vaincre la paresse, la nonchalance narquoise et la timidité bourrue de cet écrivain réfractaire.

Malgré ses belles phrases sur « L'Éloquence judiciaire, » le Barreau n'est plus aujourd'hui et ne sera plus jamais ce qu'il a été dans nos jeunes années. On n'y retrouve même plus, à défaut des grands talens que nous admirions autrefois, les relations affectueuses, la familiarité spirituelle et confiante, la belle humeur et les bonnes causeries, ce je ne sais quoi de bourgeois et d'artiste, de très vieux et de très jeune, qui faisait le charme original de cette société très particulière et tout à fait française.

J'ai tort, peut-être, de médire ainsi de ce petit monde que j'aime, qui m'a fait le peu que je suis, et qui m'a donné, je ne sais vraiment pas pourquoi, une si longue popularité. Mais notre cher misanthrope peut en prendre plus à son aise avec lui, sans qu'on le doive accuser pour cela d'*ingratitude*... Sans quitter le Palais, et sans cesser absolument de plaider, puisqu'il y trouve son plaisir, il pourrait trouver, dans la littérature, l'emploi de ses loisirs, et du rare talent d'écrire dont il vient de nous donner la mesure.

Voilà ce que je me hasarde à lui dire timidement quelquefois, et ce qu'hier encore je m'efforçais de lui faire entendre. Mais il n'y a qu'une personne au monde qui connaisse bien les accès de cette âme doucement récalcitrante, et qui puisse animer d'une ardeur salutaire cet esprit charmant, mélancolique et rétif. Cette personne, je ne vous la nommerai pas, chère Madame et amie. Puisque notre homme va vous retrouver dans quelques jours, vous saurez mieux que moi ce qu'il lui faut dire, et comment il le lui faut dire. Il y a, à la fin de la belle étude dont il s'agit, quelques lignes empreintes d'une charmante et douloureuse sérénité. Il ne faut pas le laisser aller à ce découragement tranquille, à ce détachement philosophique de soi-même. Il est trop jeune d'esprit et de cœur pour ce renoncement et ces abdications, dont vous saurez bien le faire revenir.

De moi, de mon cher compagnon, de notre *vieux nous*, je n'ai rien d'intéressant à vous dire. Après un séjour d'un mois à la campagne, nous sommes revenus, il y a huit ou dix jours, à Paris. C'est là que, dans cette saison, l'on trouve le repos et la solitude. La santé de mon frère, qui m'avait donné, là-bas, quelque inquiétude, est meilleure depuis que nous sommes de

retour. Mais il se défie trop de lui-même maintenant, pour que nous entreprenions désormais aucun voyage.

Voilà tout, — et vous trouverez que ce tout pouvait se dire en moins de quatre pages. Pardonnez-moi mon bavardage sénile. J'avais sur le cœur tout ce que je n'ose pas dire à votre mari, c'est-à-dire le très vif plaisir que nous avons pris, mon frère et moi, à lire et à relire son très remarquable travail, la joie fraternelle que nous donnent toujours ses succès, et la très grande amitié, la très haute estime que, tous les deux, nous avons pour lui.

Au revoir, chère Madame et amie; nous sommes dans la saison des longues absences et des prompts oublis. Que la belle société d'Ostende ne vous fasse pas perdre tout à fait la mémoire de vos vieux et modestes amis. Rappelez-moi au bon souvenir de Mlle Marie, et agréez, je vous prie, avec toutes mes excuses, l'hommage de mes sentimens les plus affectueux et les plus dévoués.

Laroche-Guyon, 3 septembre 1897.

Je regrette bien, mon cher ami, de n'avoir pas pu répondre tout de suite à votre aimable lettre. Depuis huit jours, j'ai été si souffrant que j'étais absolument incapable de faire, de dire, d'écrire et de penser quoi que ce soit. Nous sommes arrivés ici le 25 août, par des temps d'orage, qui n'ont guère cessé depuis cette époque, et qui ont fortement éprouvé ma nerveuse et chétive vieille personne. Avant-hier, je me suis cru très sérieusement malade. J'ai passé toute la journée assis devant ma fenêtre, dans un état de torpeur et de stupidité vraiment inquiétant. Il a fallu une médication énergique pour me remettre à peu près sur mes pieds et me tirer de cette léthargie qui commençait à inquiéter vivement mon pauvre frère.

Je me sens, aujourd'hui, la tête moins lourde, l'âme un peu moins en détresse, et le cœur à peu près à sa place. Je me dépêche d'en profiter pour vous écrire. Ce n'est pas ma faute, je vous l'assure, si les premières nouvelles que je vous donne sont si maussades. Heureusement, ce que j'ai à vous dire de mon cher compagnon est meilleur. Vous vous rappelez peut-être qu'il avait mal commencé l'été. A la fin du mois de juillet, j'avais dû le ramener à Paris, où, s'il était tombé malade, nous aurions trouvé tous les soins nécessaires et toutes les ressources désirables.

Grâce à Dieu, sa santé s'est de jour en jour raffermie, pas assez cependant pour que nous pussions songer à quitter notre gîte. Cet infatigable marcheur, ce voyageur intrépide est devenu le plus sédentaire des hommes et le plus casanier.

Ce changement de goûts et d'habitudes n'est pas ce qui me préoccupe le moins. Des voyages et des courses d'autrefois, mon vieux frère a conservé un souvenir très vif et comme une nostalgie passionnée qui lui rend plus lourdes encore et plus pénibles les heures inertes d'aujourd'hui. Il est triste, inquiet, défiant de lui-même. Ici, dans ce pays qu'il connaît depuis si longtemps et qu'il aime, dont tous les sentiers lui sont familiers, il fait, à chaque pas, de tristes retours sur le passé, des comparaisons douloureuses entre les grandes enjambées d'autrefois et les piétinemens timides d'aujourd'hui.

« L'année dernière, j'allais jusque-là sans fatigue. Et cette année, c'est à peine si je peux faire la moitié de la route sans effort ! » Et devant cette nature qui toujours reste la même, à cette mesure immuable, nous pouvons mesurer la décroissance de nos forces et les progrès chaque jour plus rapides de notre déclin. Heureusement, mon brave frère a conservé tout entiers le goût et le besoin du travail, sans que les forces lui manquent pour les satisfaire.

Quel malheur que les hasards, les nécessités et les épreuves de la vie aient détourné cette intelligence robuste et patiente, cet esprit pénétrant et sagace, des études où tant de rares qualités auraient trouvé si naturellement leur emploi. Quel malheur aussi, et vraiment quelle pitié, qu'entre deux frères, dont l'un a eu toutes les vertus, tous les mérites et tous les courages, — dont l'autre a eu toutes les faiblesses et toutes les lâchetés, à peine rachetées par quelques qualités futiles et faciles, par quelques efforts payés mille fois au delà de leur prix, — la Fortune ait fait un si étrange partage du succès, du bonheur et des honneurs de ce monde ! Rien à celui qui les méritait tous. Tous à celui qui n'a jamais rien fait pour les mériter. Ceci n'est pas une boutade ni une bravade de fausse modestie, vous le savez bien, mon ami, et ce que je vous dis là, du fond du cœur aussi, vous le pensez comme moi. Parlons d'autre chose.

Je suis très heureux que ma lettre à Mme Carraby vous ait fait plaisir. Je serais plus heureux encore, — et très fier, par surcroît, — si mes conseils et mes prières pouvaient triompher

de votre modestie et de votre paresse ; la paresse et la modestie vont chez vous, je crois, de compagnie et font ensemble bon ménage. Ajoutons-y un peu d'orgueil et beaucoup d'entêtement ; je vous aurai dit, sur votre caractère et sur vos défauts, à peu près tout ce que je pense. Êtes-vous content? Quant à votre talent d'écrire, quant à la valeur de l'étude que vous venez de publier, je n'ai rien dit que je ne sois prêt à répéter, à vous et aux autres. Je l'ai dit, partout et aussi souvent, et aussi vivement que je l'ai pu. Je n'ai rencontré que des gens qui pensaient comme moi.

Ce que je voudrais, c'est que, vous aussi, vous fussiez de mon avis et du leur.

Pendant tout le temps que nous avons passé à Paris, nous n'avons vu presque personne. Si fait, pourtant! Limet, plus jeune, plus gai, plus alerte que jamais. Il arrivait de Bayreuth, où il avait été accomplir pieusement son quatrième ou cinquième pèlerinage, et d'où il m'avait écrit une longue lettre toute remplie du grand souffle wagnérien. Il paraît toutefois qu'il était sorti du Temple un peu étourdi de ce vacarme sacré, et qu'il éprouvait un grand besoin de silence et de repos, car pour se rafraîchir la tête et se défatiguer les oreilles, il s'en est allé passer quinze jours, tout seul, au fond d'une vallée de l'Appenzell, où il demandait au ranz des vaches l'oubli des rugissemens du dieu Wotan et des chevauchées des Walkyries.

Nous avons, comme vous sans doute, un temps épouvantable : des rafales de vent, des averses continuelles, et un froid de novembre. La Seine, fouettée par la tourmente, est une mer véritable, et vos vagues d'Ostende ne sont pas plus houleuses.

Ostende. Est-ce que, par ce temps endiablé, vous allez y rester longtemps encore? Vous avez beau dire, je crois bien que les belles dames de la plage ne vous sont pas si indifférentes. Pourrez-vous bientôt vous arracher à ce monde cosmopolite dont vous me parlez ; et comptez-vous cette année achever l'automne dans quelque château des bords de la Seine ou de la Loire? Quoi que vous fassiez, mon cher ami, donnez-moi de vos nouvelles. Jouissez de votre repos, de votre jeunesse et de tous vos bonheurs. N'oubliez pas les deux vieux frères qui vous aiment bien sincèrement, et croyez-moi toujours votre ami bien tendrement dévoué.

Laroche-Guyon, 31 août 1898.

Mon bien cher ami,

Je ne sais plus du tout où ni quand je vous ai écrit. Mais ce que je sais bien, c'est qu'il y a très longtemps que je ne vous ai vu, très longtemps que je n'avais eu de vos nouvelles, et que votre charmante lettre m'a fait le plus grand plaisir. Vous voulez savoir ce que deviennent nos vieilles personnes. Où les avez-vous laissées ? Aidez-moi donc ! ma pauvre vieille caboche octogénaire est comme le grenier mal rangé d'une masure en ruine, où tout se brouille et s'embrouille dans un inextricable désordre. Si je pouvais seulement retrouver une date, et au milieu de ces toiles d'araignée qui se croisent dans ma tête vide, si je pouvais saisir et tenir le fil ! Voyons... Je lis dans mon agenda que, le 25 juillet, nous sommes revenus à Paris, mon frère et moi. Vous veniez, si je ne me trompe, de partir pour Dinard, et nous avons trouvé à notre boulevard votre carte de visite... Hélas ! nous ne sommes plus comme vous, mon jeune ami, « qui ne souffrez ni du froid ni du chaud, » pour qui l'été n'a pas de feux, pour qui l'hiver n'a pas de glaces. Pour la première fois, nous étions vaincus par le soleil, notre ami toujours bienvenu d'autrefois ; et nous venions chercher à Paris, dans notre soupente impénétrable, un refuge contre ses ardeurs.

A peine de retour à Paris, j'ai été pris d'idées sombres et d'humeurs noires, — si noires et si sombres qu'il les a fallu traiter comme une maladie véritable, et que c'était, en effet, une véritable et cruelle souffrance. Un accident de santé, brutal et douloureux, a compliqué cette situation piteuse. Un très vif chagrin, que les sages appelleraient peut-être plus simplement une contrariété, a mis le comble à ma détresse. Jugez-en, vous qui, vous l'avouez, êtes aussi « une sensitive. » Mes confrères de l'Académie ayant besoin d'un orateur et d'un discours pour une solennité prochaine, m'avaient fait le très grand honneur de me désigner pour parler en leur nom. C'était pour moi une bonne fortune singulière : la dernière occasion qui m'eût été donnée de dire publiquement ce que, sur certaines choses et sur certains hommes, j'avais dans l'esprit et dans le cœur ; faut-il vous le confesser aussi ? la dernière joie du vieux cabotin qui reparaît encore une fois sur les planches avant de quitter la scène pour toujours. J'avais accepté avec bonheur cette aventure

périlleuse..... mais, au bout de quelques jours, je me suis senti ou je me suis cru si malade, j'ai été envahi par de si sombres pressentimens, par de si folles terreurs, qu'après mille incertitudes, après des journées entières d'angoisses et des nuits *entières d'insomnie*, après avoir donné et repris deux fois ma parole, j'ai fini par renoncer décidément à cette entreprise, donnant à mes confrères, avec un spectacle ridicule, l'embarras d'un autre choix. Et maintenant, cette grande occasion manquée, cet affront subi, je n'ai pas même le profit de ma lâcheté. Je me ronge, je me consume en reproches, en regrets superflus, et je perds à me lamenter tout le temps que j'aurais pu employer à une besogne qui m'aurait fait peut-être quelque honneur. Ne me dites pas que je suis dans un moment de crise, et que cette mauvaise veine cessera. Je suis bien décidément au bout de mon intelligence et de mes forces; — et d'ailleurs, n'est-il pas bien temps de céder à d'autres la place de travailler et de vivre?

En parlant de ces autres, qui nous doivent compte de leur talent et de leur travail, je pensais à vous, mon cher ami, à vous qui avez résolu de ne plus rien faire, si ce n'est vous tourmenter en silence, et promener à l'écart des humains, votre « sauvagerie » moqueuse et taciturne. A ce compte, nous sommes donc tous les deux des démissionnaires de la vie. Mais moi, j'ai une excuse que vous n'avez pas. Si j'ai quitté les affaires, c'est que je ne *pouvais* plus plaider. Si je renonce même aux improvisations académiques, c'est que je ne *peux* plus écrire. « Les ans en sont la cause!... » Mais vous, vous n'en êtes pas là. Vous pouvez, à votre gré, parler *et* écrire. Écrire *ou* parler. Vous ferez également bien l'un et l'autre. Assez récemment encore, vous avez montré que votre plume est plus alerte, plus jeune que jamais; et puisque vous vantez votre santé, qui paraît, en effet, à l'épreuve du froid, du chaud et de la fatigue, vous êtes impardonnable de ne rien faire.

Si vous ne me croyez pas, causez-en avec votre ami Fabrice Carré, qui vous donne, à vous comme à moi, un si admirable exemple de courage, d'endurance à la vie, d'activité d'esprit et de cœur. Parlez-en à notre ami d'Avenel qui, lui aussi, sous le coup de son effroyable malheur, trouve la force de travailler, d'écrire ces livres de si merveilleuse érudition, de style si facile, si ingénieux et si libre. Montrez-leur quelques pages de votre façon, et demandez-leur ce qu'ils en pensent. Cela vaudra

mieux que de flâner, en broyant du noir, dans les petits coins déserts de votre plage.

Avez-vous assez de ma prose, mon cher ami, et me demanderez-vous encore de vous écrire ? Que faut-il vous dire encore ? Que nous sommes ici absolument seuls; et que cette solitude convient à merveille aux deux vieux ermites dont vous connaissez l'humeur taciturne et les habitudes silencieuses...

Après quoi, ayant beaucoup bavardé pour un jour, je vous tiens quitte enfin de mes radotages... Non pas, cependant, sans vous avoir remercié encore une fois de votre bonne lettre, et sans vous avoir demandé de me rappeler au souvenir de Mme Carraby, de Mme de Dampierre et de Mlle Marie. Si même M. de Dampierre a quelque souvenance d'un vieux pékin qu'il a entrevu quelquefois, de très loin, chez monsieur son beau-père, je le prierai d'agréer la poignée de main républicaine de votre ami bien cordialement dévoué.

Laroche-Guyon, 21 juillet 1899.

Mon cher ami,

Dans la solitude profonde où nous vivons, et au milieu de toutes nos tristesses, nous pensons beaucoup à vous et à tout ce qui vous est cher.

Est-il besoin de vous dire que, de toute mon âme, de toute mon affection pour vous, je m'associe à vos émotions et à vos espérances ? C'est pour moi un grand chagrin, de ne pas pouvoir me joindre à tous ceux de vos amis qui apporteront dans quelques jours au jeune ménage leurs félicitations et leurs vœux; mais je ne peux pas songer en ce moment, à laisser seul, ici, mon pauvre cher compagnon. Il est si malheureux et si triste ! L'affaiblissement de sa vue, l'inaction, la dépendance à laquelle il est condamné, lui rendent la solitude si pénible et si lourde !

C'est à peine si, dans la journée, il peut lire lentement et avec une loupe, quelques pages, et dans une heure quelques lignes. Il écrit difficilement, comme vous en avez pu juger peut-être par le petit mot qu'il a voulu vous envoyer; et chaque fois que sa main hésite ou qu'un mot trébuche sous sa plume, ce sont des impatiences et des révoltes que je comprends trop bien, hélas ! Sentant que je le peux, je me fais son secrétaire et son lecteur, mais ni ces longues lectures, ni nos fraternelles causeries ne peuvent tromper son ennui, distraire sa

tristesse... et la mienne : nous savons trop bien tous les deux ce que nous cherchons à nous cacher l'un à l'autre...

Pardonnez-moi, mon bien cher ami, de vous entretenir de nos chagrins, quand autour de vous tout est joie et bonheur. Si j'avais eu l'esprit et le cœur plus libres, j'aurais voulu adresser à Mme Carraby, à Mlle Marie, mes félicitations et mes souhaits. Je ne peux que vous dire à vous, mon bon et cher ami, que je suis avec vous *de toute mon âme*, et que jeudi prochain, dans un coin de notre pauvre petite église de village, il y aura une prière ardente qui, sans être la prière d'un saint, osera se joindre à tant d'autres pour demander à Dieu le bonheur de votre charmante et chère fille.

Votre vieil ami tout dévoué.

Paris, 17 août 1899.

C'est à Paris, mon cher ami, que m'arrive votre bonne lettre, après avoir été me chercher à Laroche-Guyon ; et ce petit contretemps a retardé d'autant ma réponse. Puisque vous voulez avoir de nos nouvelles, puisque votre amitié ne se lasse pas de nous, de nos ennuis, et de nos misères, commençons donc par nous et nos vieilles personnes.

Je vous ai écrit, je crois, vers la fin du mois de juillet, quelques jours avant le mariage de Mlle Marie. Ma lettre ne devait pas être bien gaie, et je crains que celle-ci ne le soit pas davantage.

Nous étions partis pour Laroche-Guyon le 3 juillet. Nous y sommes restés jusqu'au 5 août, absolument seuls, sauf un jour, le 24 juillet, où Albert M... est venu passer vingt-quatre heures dans notre bicoque.

Ce qu'a été ce mois de solitude, j'ai dû vous le dire, ou vous le laisser du moins entrevoir. Des lectures, presque ininterrompues, de tristes causeries, un piétinement monacal dans notre petit cloître et dans notre jardin de curé, quelques flâneries de voisinage ; des lettres paresseuses et des réponses toujours en retard à des amis qui ne nous veulent pas oublier ; ainsi se passaient nos journées, heureux encore qu'aucun incident grave n'en ait troublé la monotonie. Le 5 août, nous sommes revenus à Paris, d'abord pour chercher un peu de fraîcheur dans notre soupente de la rue du Helder; ensuite pour nous aérer un peu l'esprit et le cœur ; pour entendre autour de

nous un peu de mouvement et de bruit ; pour voir les rares amis qui n'étaient pas encore partis pour les longs voyages ou les rives prochaines. Le mouvement, le bruit, nous n'en avons eu que trop !... Quel pays ! Quel temps !

Quel déchaînement de passions furieuses et stupides ! Nous vivons ici dans un tourbillon de folies et de crimes... C'est comme une débandade de fous en pleine liberté... un asile d'aliénés, où il n'y aurait ni médecin, ni directeur, ni gardiens... Car, en ce moment, gouvernans et gouvernés de cette République, médecins, directeurs et gardiens de ce Charenton politique, tout le monde est épileptique, idiot ou fou à lier. La tentative d'assassinat commise contre notre confrère Labori semble avoir encore exaspéré la fureur de tous ces fauves, et je ne doute pas que, d'ici à peu de temps, nous en arrivions aux bombes et aux coups de fusil. Laissons encore cela... ni vous ni moi n'y pouvons rien.

La semaine dernière, il y avait encore au Palais quelques avocats ; au Conseil, nous nous sommes trouvés quatre : Deloyson, Devin, Rousset et moi. Cartier est à Carrières. Il m'a écrit il y a quelques jours. Cresson est à Granville. Suin est tout près de vous à Paramé. Ployer à Évian. Bellet part aujourd'hui pour le Dauphiné. Quant à Limet, il est partout et ailleurs. Après deux ou trois voyages je ne sais où, il a passé, la semaine dernière, deux jours à Paris. J'ai pu mettre la main sur ce papillon, et je l'ai pris délicatement par les deux ailes, entre l'index et le pouce, mais ç'a été l'affaire d'un instant. Il a vite repris son vol ; et il doit être en ce moment à Bayreuth. Quand je vous aurai dit que le bon Jalabert a quitté pendant quelques heures ses ombrages et son joli cottage de Bougival pour venir déjeuner avec nous, je vous aurai nommé à peu près tous ceux de nos amis dont les faits et gestes vous peuvent intéresser. Au milieu des tempêtes civiles et des catastrophes qui, de très près, nous menacent, on continue avec une active sérénité, avec une tranquillité fiévreuse, les magnifiques et stupides préparatifs de l'Exposition. Les architectes, le sourire sur les lèvres, abattent des forêts, dévastent fleurs et gazons, arrachent les pavés, creusent de toutes parts de grands trous et d'immenses fondrières pour y planter les racines de ces Palais gigantesques qui, dans quelques mois, doivent *porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant!* Toute la partie des Champs-Élysées qui longe la rivière

est un labourage informe, coupé en petits morceaux par des palissades qui ressemblent à des parcs de bestiaux. L'Esplanade des Invalides est en friche (ceci à la lettre). Sur les deux côtés, *à travers les arbres qui restent, à cheval sur leurs branches mutilées*, ils maçonnent d'énormes galeries en *plâtre* et en *fer* qui étranglent l'illustre monument de Mansard, et d'ignobles bâtisses *vitrées*, plaquées de dessins en briques, viennent affronter, à trente pas, les vieux canons conquis par Turenne, par Catinat et par Luxembourg... Laissons cela encore.

En attendant, voilà plusieurs pages que je griffonne sans vous avoir dit un mot de vous, — vous les tranquilles, vous les lointains, vous les heureux, — qui ne savez pas jouir de votre bonheur. Votre lettre, cependant, mon bien cher ami, me semble un peu moins triste que la précédente; et je vois avec grand plaisir que vous vous laissez prendre au charme de cette belle et rude nature qui vous entoure, au bercement et au bruissement de cette grande mer qui emporte si loin et si haut la pensée, et qui de nos tristesses nous laisse seulement la mélancolie. Pourvu qu'en calmant votre cœur, ce profond repos n'endorme pas trop profondément votre esprit et votre paresse! Oserai-je, une dernière fois, vous demander de vous mettre au travail, de rapporter de là-bas quelques pages, quelques lignes qui nous rappellent le brillant écrivain d'autrefois et de naguère?

... Allons, adieu, mon ami. En voilà beaucoup pour un jour. Je sens qu'à force de grincer en courant sur ces petits bouts de papier, ma plume s'alourdit et ma main se fatigue. J'ai peur que vous ne m'écriviez plus, pour vous épargner l'ennui de déchiffrer mes réponses. Pardonnez-moi cet énorme bavardage. Prenez-en seulement pour Mme Carraby le souvenir bien affectueux et respectueux que je lui adresse.

Pour vous, mon bon et cher camarade, croyez-moi toujours, pendant que petit vieux Bonhomme vit encore, votre ami bien tendrement dévoué.

Laroche-Guyon (Seine-et-Oise), 8 septembre 1899.

Je ne sais pas si cette lettre vous trouvera encore à Dinard, mon cher ami, mais je ne veux pas tarder à vous remercier de votre bon et fidèle souvenir. Mon frère en a été touché comme moi, et nous vous adressons tous les deux l'expression de notre

bien sincère gratitude. Ce n'est pas à Paris que j'ai reçu votre lettre, mais à Laroche où nous sommes revenus samedi dernier pour y rester, à moins d'événemens imprévus, jusqu'aux premiers jours de novembre.

Nous sommes tous les deux assez bien portans. Tout est donc, de ce côté, pour le mieux ou pour le moins mal possible; car, à notre âge, nous n'avons pas le droit d'être bien difficiles, et nous devons remercier Dieu de tous les maux que nous n'avons pas...

Remercier Dieu!... Ces mots, en venant par hasard sous ma plume, me rappellent tout ce que vous m'écrivez sur votre *état d'âme*, comme disent nos romanciers psychologues, sur les souffrances, les anxiétés, les tourmens de votre cœur inquiet; sur ces combats douloureux où votre raison lutte, dites-vous, contre la foi de votre enfance, et contre les saintes crédulités des âmes pieuses qui prient pour vous... Hélas! mon ami, votre mal est le mien, c'est le mal de tous les hommes de notre temps, — j'entends, de tous ceux que ne prennent pas tout entiers les besognes vulgaires de chaque jour, le vil souci de l'argent et des affaires, les passions basses et les ambitions serviles de ce monde; — de tous ceux qui sont dignes de penser — et de souffrir. Moi aussi, je pense, je souffre, je *crois* et je *doute* tour à tour. Moi aussi, je suis entouré d'amitiés saintes qui appellent sur moi la lumière. Il est bien tard pour que je puisse espérer le complet apaisement d'un cœur qui ne veut pas vieillir, et d'une âme qui, comme la vôtre, n'a jamais connu le repos. Mais ce que je crois fermement, pour vous comme pour moi, c'est que le *désir* de croire, la *volonté* et la *passion* de croire nous seront comptés pour beaucoup dans le Jugement que nous aurons à subir un jour. Chaque soir, là-bas, devant le fauteuil où s'asseyait ma sainte mère, — ici, devant le lit où mon père est mort, et où je m'endors en pensant à eux, je m'agenouille et je *prie*, si c'est prier que de laisser monter mon âme vers ces espaces infinis où je *cherche*, où j'*appelle*, où ma pensée éperdue sent la toute-puissance immuable de l'être inconnu qui tient cet univers dans sa main. Et, quand j'ai fini de rêver, de *pleurer* bêtement, de *crier* quelquefois comme un enfant, je m'apaise dans la vieille prière d'autrefois, et je marmotte le « Notre-Père » de l'Évangile, jusqu'à ce que le sommeil, ou quelque réminiscence littéraire vienne brouiller tout à fait mes idées et endormir tout ce tumulte. *Trouver Dieu*, mon ami!... Je crois, comme vous, que c'est, que

ce serait le souverain bonheur; mais le *chercher*, le chercher sincèrement, ardemment, d'un cœur soumis et d'un violent désir, n'est-ce donc rien vraiment? Ne préférez-vous pas votre souffrance au bonheur imbécile de tant de gens qui, n'ayant jamais pensé à rien, au delà ni au-dessus de leurs procès, de leur négoce ou de leurs plaisirs, ignoreront toujours ce que c'est que de *douter* ou de *croire?* Voilà mon petit sermon.

Votre grand ami le Père Didon ne le trouverait peut-être pas très orthodoxe, mais je suis sûr qu'il ne le condamnerait pas trop sévèrement. Je suis sûr aussi que, connaissant comme il les doit connaître les tourmens de votre grand cœur, il compatirait fraternellement à vos souffrances. Comment ne peut-il pas y apporter quelque allégement?

Faute de mieux, rappelez-vous cette page admirable de Musset, *L'Espoir en Dieu*, — et les deux vers qui la terminent (sur la prière) :

> Si les cieux sont déserts, nous n'offensons personne.
> Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié!

Sont-ce ces graves pensées, mon cher ami, et cette hantise douloureuse de l'incompréhensible et de l'*au-delà* qui vous rendent si triste et assombrissent ainsi votre vie? Je lis vos lettres à mon frère (vous ne m'en voudrez pas, sans doute) et, cette fois encore, il s'inquiète de cette éternelle mélancolie qui semble peser plus lourdement, de jour en jour, sur votre bonheur. Je n'ai à vous faire sur ce point aucun reproche. Je n'ai à vous donner aucun conseil, car, vous le savez trop, je ne suis pas plus gai que vous, et je n'ai pas l'humeur beaucoup plus enjouée. Tout au plus pourrais-je me permettre de vous dire que j'ai quelques sujets de chagrin de plus que vous... mais chacun en dit autant de son voisin et de lui-même. Nous ne plaignons guère que nous; nous supportons légèrement les maux des autres.

> Et lorsque nous avons quelque ennui dans le cœur,
> Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
> Que personne avant nous n'a connu la douleur!

Au lieu de nous quereller pour savoir quel est, de nous deux, le plus intéressant et le plus à plaindre, nous ferons mieux, l'un et l'autre, de regarder autour de nous, de penser par exemple, à votre pauvre ami Fabrice Carré, à sa femme dont

vous me parlez avec une juste admiration, et de nous demander comment nous supporterions une pareille infortune.

Ce qui est lamentable pour vous comme pour moi, comme pour tous les Français qui ont gardé le souvenir de ce qu'a été la France, c'est le spectacle qu'elle donne au monde aujourd'hui. Mon frère et moi, nous en avons la honte au front, la rage au cœur, — et quelquefois les larmes aux yeux. — Cet exécrable procès va se terminer enfin! Mais pour renaître sans doute sous quelque autre forme, et en laissant dans les esprits un désordre inexprimable, dans les cœurs des haines furieuses, la discorde et l'anarchie dans ce pays qui, de ses propres mains, se déchire et s'anéantit. Et ce complot! Et ce nouveau procès qui va commencer!... Et cette douzaine de reporters, de camelots et d'aboyeurs de journaux qui, depuis trois semaines, tient en échec le gouvernement tout entier!... Heureusement, — pour eux! — il y a des gens qui portent allégrement ces ignominies.

Je suis allé, il y a huit ou dix jours, assister aux obsèques de notre doyen, le bon Cliquet. Me voilà maintenant le deuxième sur le tableau! Et le sous-doyen d'âge de l'Académie!! tout de suite après Legouvé!!! — Pensez à cela dans vos humeurs noires, jeune homme mélancolique, heureux et imberbe Hamlet!

Voilà une chienne de lettre, mon ami, où, depuis tantôt huit pages, ma plume court devant moi sans vous avoir rien dit de ce que je voulais, de ce qu'il aurait fallu vous dire. En résumé, nous nous portons bien.

Il fait (sauf quelques orages) un temps magnifique. Nous sommes seuls avec Doña Heude. Nous attendons, dans quelques jours, Bellet avec femme et enfans; — ensuite, les Cazabonne et les Wolff; — puis toute la dynastie féminine des Ducamp. Des douairières, des veuves, des jeunes filles adultes. Enfin tout un harem inutile dont nous sommes les respectables gardiens. Ce matin nous avons eu la visite de notre bonne voisine, Mme Duverdy. Tout le voisinage nous bombarde de gibier. Nous avons dix perdreaux dans le garde-manger de notre bicoque.

Voilà mes nouvelles. J'aurais dû vous les donner tout de suite, et borner là mon discours. Au revoir, mon ami. Secouez-vous. Amusez-vous, sachez être heureux. *Écrivez*, je ne cesserai pas de vous le dire. En attendant, priez Mme Carraby d'agréer mes bien respectueux et affectueux souvenirs. Rappelez mon nom à Mme de Chabannes, du plus loin qu'elle s'en puisse sou-

venir. Si vous êtes encore à Dinard, donnez, de ma part, une bonne poignée de main à notre confrère Fabrice Carré. Ne me gardez pas rancune de cet énorme bavardage, et croyez à la très vive et très profonde affection des deux frères.

Laroche-Guyon, 20 septembre 1900.

Pardonnez-moi, cher et bon ami, de répondre si tard, et par quelques mots seulement, à votre aimable lettre. Depuis plusieurs jours j'étais très souffrant. L'estomac et la tête étaient tous les deux en détresse. Je ne pouvais plus lire une page ni écrire dix lignes sans être pris d'étourdissemens et de vertiges qui, pour mon frère et pour moi, commençaient à m'inquiéter assez vivement. Je suis beaucoup mieux maintenant, mais il me faut, par ordre, marcher beaucoup, *très peu penser*, *très peu lire*, *très peu écrire*... enfin très peu vivre par l'esprit et par le cœur afin que la Bête puisse paître et ruminer en paix. Que votre amitié, d'ailleurs, ne s'inquiète pas de cette défaillance physique. Je m'étais, pendant quelque temps, obstiné à faire de trop longues lectures ; et ma pauvre vieille cervelle n'était plus assez forte pour supporter sans quelque dommage ce surmenage littéraire. Maintenant, tout est bien, et d'autant mieux, que la santé de mon compagnon paraît s'accommoder à merveille de cette bonne chaleur et des splendeurs attardées de cette fin d'été magnifique.

Pendant plus de quinze jours, nous sommes restés seuls avec notre vieille amie, Mme H..., que vous avez vue souvent chez nous ; une de nos très rares contemporaines, la seule personne, je crois, qui ait été dans l'intimité de mon père et de ma mère ; le seul être au monde avec qui nous puissions parler familièrement de nos morts.

Sauf deux ou trois jours, tout ce mois de septembre a été admirable. Ce pays, — que vous n'avez pas voulu connaître, — est certainement un des plus beaux pays de France. Mon frère s'y plaît et s'y trouve bien ; nous avons près de nous, se succédant les uns aux autres, des hôtes aimables qui ne cherchent qu'à nous distraire. De tous côtés, des amis fidèles nous envoient chaque jour des témoignages précieux de leur affection profonde.

Et malgré tant de raisons que j'aurais d'être heureux autant qu'on peut l'être à mon âge, — je me sens triste, inquiet, agité, à charge aux autres par mon humeur chagrine et par mon mutisme taciturne ; me voici, depuis que j'ai commencé ce grif-

fonnage, repris par cette petite fièvre nerveuse qui me ronge... Pourquoi vous dire tout cela, mon ami, vous qui venez d'être vraiment malade, et à qui je reproche sans cesse vos humeurs noires?...

Adieu, mon ami, me voilà déjà las d'écrire. Et cependant j'aimerais tant causer avec vous!

Laroche-Guyon, 26 septembre 1900.

Mon cher ami, nous sommes bien trop contens de votre aimable lettre et des bonnes nouvelles qu'elle nous apporte, pour vous garder rancune de votre long silence.

Vous voilà donc complètement guéri, avec un regain de santé, de jeunesse et de vigueur ; entouré de toutes les affections et de toutes les tendresses qui doivent vous faire aimer la vie, ou du moins vous faire prendre en patience les tristesses et les misères dont il nous faut payer tous nos bonheurs. Et vous voilà aussi promenant votre convalescence mélancolique à Versailles, dans les allées de ce beau parc tout peuplé de souvenirs illustres ; à l'ombre bien alignée de ces charmilles majestueuses; au bruit solennel de ces eaux « qui ne se taisent ni jour ni nuit, » et où l'écho des gloires d'autrefois semble se prolonger doucement. Quoi que vous en disiez, mon cher ami, et malgré votre prétendue sauvagerie, vous êtes bien le sauvage le plus citadin que je connaisse, le plus aristocrate des bourgeois, et le moins rustique des grands seigneurs. En fait de campagne, il vous faut les allées d'Étigny ou le tapis vert de Versailles. *Sylvæ sint consule dignæ*. Tout est bien, d'ailleurs, puisque, — au milieu de ces dieux et de ces déesses de bronze qui vous sourient au passage, malgré les agaceries des naïades qui sortent de l'onde à votre approche, et jusque sur les trois marches de marbre rose où se pressent autour de vous les La Vallière et les Montespan, les Pompadour et les Châteauroux, — vous n'oubliez pas tout à fait vos amis. Pour eux, mon cher ami, il n'est ni déesses ni naïades, ni grandes dames ni marquises. Nous sommes ici depuis un mois, tout seuls ; ne souhaitant même pas que rien vienne égayer notre tristesse et distraire notre solitude ; trop heureux, à la fin de chaque journée, qu'elle ne nous ait pas apporté quelque surcroît d'inquiétude ou de misère.

Faut-il vous parler de moi ? Que vous en dirai-je, aussi, que vous ne sachiez déjà, si ce n'est que, de jour en jour, l'hébé-

tude et la torpeur sénile font des progrès plus odieux et plus rapides ? C'est à présent une paresse chronique et une ankylose intellectuelle que le temps a rendues tout à fait inguérissables. Si du moins je ne sentais pas mon mal, et si je subissais, sans en souffrir, cette irrémédiable déchéance ! Mais, dans cette léthargie profonde, il me prend parfois des réveils soudains, des regrets amers, des remords vengeurs, avec des révoltes de cœur et des sursauts d'intelligence qui aboutissent à de honteux avortemens, à des tentatives impuissantes de penser et d'agir... Jamais je n'ai eu dans la tête plus de semblans d'idées, plus de travaux en herbe, plus de projets en germe, de plus beaux discours qui n'auront jamais d'auditeurs, de plus beaux livres dont je n'écrirai jamais une ligne... Je me lève plein de courage et d'entrain, je m'assieds à ma table, je coupe avec soin une belle feuille de papier blanc sur laquelle je laisse tomber ma plume triomphante. Et puis tout à coup je m'arrête ; je cherche l'idée qui a disparu, le mot qui m'échappe, le sujet qui a fui... Cette grande page blanche m'épouvante ; et quand je songe qu'il faudra la remplir, avec beaucoup d'autres, il me prend un découragement invincible, une insurmontable lâcheté. Et voilà encore une journée perdue dans cette fin de vie qui ne doit plus compter que des heures !... Laissons cela, mon ami ; aussi bien ne suis-je pas, peut-être, aussi coupable ni aussi lâche que je le crois. Mes heures, mes journées, ma vie ne sont plus à moi seul depuis quelque temps. Je les dois et je les donne de bien grand cœur au pauvre cher compagnon qui, à tout instant, a besoin de moi, de mes yeux, de ma voix, de mon bras et de mon aide fraternelle. Le matin, ce sont des comptes à faire, des gens du pays à recevoir. Ensuite la lecture des journaux, des articles de revues, quelques pages d'un vieux livre dont on veut connaître la fin... Et puis la promenade, la promenade pas à pas, sur ces routes et dans ces bois où autrefois nous faisions si allégrement des courses si folles. Puis encore le tour du village, la causerie de porte en porte avec ces braves gens qui nous connaissent depuis leur enfance... Pendant le dîner nos entretiens intimes, nos flâneries dans le passé, le commentaire des lettres reçues ou écrites dans la journée ; le soir, de longues lectures encore, la partie de dominos avec ses surprises toujours nouvelles, ses plaisanteries immuables, accompagnées du chantonnement machinal de quelques réminiscences musicales d'il

y a soixante ans... Et enfin, tout en montant notre étroit escalier : Allons ! bonsoir. — Bonne nuit. — Bonne nuit ! Bonsoir — après quoi je rentre dans ma chambre, je tombe à genoux devant le lit où mon père est mort, — j'écoute dans le corridor, à travers les années, ma mère aveugle, qui monte à tâtons et qui cherche, avec sa petite baguette, la porte de sa chambre. Et ma journée se termine dans des sanglots, ou dans des monologues désespérés où, tout en me déshabillant, je m'en vais répétant tout haut : Lequel de nous deux va s'en aller le premier ? Et sans lui, que deviendrai-je ?... mais sans moi, que deviendra-t-il ?

Allons, c'est trop bête, vraiment, et quelle diable d'idée avez-vous eue de me presser de vous écrire ! Pardonnez-moi, mon ami, ces divagations de vieux gâteux solitaire. Surtout, ne me trahissez pas, et ne communiquez ces chinoiseries sentimentales ni à X... ni à Y... Ils me feraient mettre aux petites-maisons... après expertise...

Depuis un mois que nous sommes ici, nous avons eu seulement deux visites : B... et son fils qui sont arrivés un matin au galop de leurs bicyclettes, et qui sont restés trois jours avec nous. Puis, en même temps qu'eux, R. F... et sa femme, juchés dans leur *automobile*.

Quelle horrible machine ! quelle invention effroyable, bien digne de notre hideuse fin de siècle, où tout est laid, où tout est dur, où, hommes et choses, tout est en bois et en fer. Quand ils sont partis, — par pure fanfaronnade et pour n'avoir pas l'air d'être trop rétif au progrès, — j'ai eu l'idée stupide de monter avec eux dans leur bête de tapissière, pour les accompagner jusqu'au bout du village. Mais voilà qu'arrivés au bas d'une longue côte, à l'endroit où je voulais descendre, la grosse bête se met à souffler, à renifler, à hennir, à mugir, à beugler, à meugler, à se dandiner sur ses pattes de devant. « Descends, descends ! » criait l'époux éploré à sa femme, pendant qu'il pesait de tout son poids sur le frein, et que le mécanicien, à plat ventre sur la route, cherchait à desserrer les vis, à caler les pistons, à ouvrir les soupapes. Je n'ai eu que le temps d'enlever dans mes bras Mme F... et de la mettre par terre... Alors un vacarme effroyable, une canonnade terrible, une épaisse fumée de pétrole vomie par les naseaux de l'horrible animal, qui continuait à tousser, à râler, à hurler, comme le monstre du récit de Théramène... « La terre s'en émeut, l'air en est infecté ! »

Puis, à peine le mécanicien remonté sur son siège, et avant que j'aie eu le temps de hisser Mme F..., dans son char, voilà la satanée machine qui part tout d'un trait sans que l'on puisse l'arrêter!... et tous les deux, elle et moi, obligés de monter toute la côte au petit trot, sous un soleil tropical, derrière le mastodonte ridicule et furieux, pendant que l'infortuné F..., embossé dans ses énormes lunettes noires, nous faisait de loin des gestes désespérés... Enfin, arrivé tout en haut, à bout de forces et de souffle, l'horrible animal s'arrêta, et nous pûmes le rejoindre. Je vous assure que les adieux n'ont pas été longs. Dès que ma belle compagne eut repris sa place auprès de son mari, je me suis jeté sur un tas de cailloux, et ruisselant, essoufflé, haletant, je leur ai crié d'une voix mourante ; Bon... voy... age! Allons! bon voy...age. — Et il m'a fallu ensuite redescendre toute la côte (2 kilomètres). Et quand, au bout d'une heure et demie, je suis rentré chez moi, la langue pendante et les yeux hors de la tête, mon frère m'a dit, pour me consoler : « Faut-il que tu sois bête !... » Et il disait bien!

A revoir, mon ami. Voilà une longue et sotte lettre. Celle-là, du moins, vous ne vous « arrêterez point pour la relire » auprès du bassin d'Apollon, et vous ne la « porterez pas sous votre gilet » comme un talisman!!! Quelle bonne folie d'un grand cœur tendre et charmant! Décidément, nous sommes deux échantillons très curieux de la faune d'un monde disparu. Demandez plutôt à la jeunesse qui vous entoure!

Adieu encore. Je crois que, cette année, nous rentrerons à Paris le 15 octobre. Mais vous n'y serez sans doute pas encore. Le parc de Versailles doit être si beau à la fin de l'automne! — Rappelez-moi, je vous en prie, de très loin, au souvenir de votre charmante Africaine. Quant à Mme Carraby, elle a été si aimable, si bonne pour vos vieux amis que nous avons pour elle, comme pour vous, une affection profonde, j'allais dire fraternelle. A revoir. Quand et où? En attendant, excusez ce long bavardage sénile, et n'en retenez que l'expression bien sincère de ma vieille et tendre amitié.

Paris, 27 juillet 1903.

Je sais, mon cher ami, avec quelle anxiété vous avez cherché à savoir ce que je devenais, — et avec quelle exactitude le bon Limet vous a donné de mes nouvelles.

Quant à moi, je ne saurais y rien ajouter. Je ne sais pas comment je vis, ni si je pense. Je ne sors de ma torpeur que par des crises de sanglots et de larmes.

Il y a quinze jours aujourd'hui que j'ai respiré le dernier souffle de ces lèvres bien-aimées. Je viens de passer une heure atroce dans cette chambre, devant ce lit où j'ai mis auprès l'un de l'autre *son* portrait et le mien. A présent, je suis plus calme, et je crois que je vais avoir du courage. — Je comptais rester plusieurs jours à Laroche, mais je n'en ai pas eu la force. — Cette nuit, pour la première fois, j'ai pu dormir quelques heures. D... trouve la *bête* en assez bon état. Je crois que je vais passer ici tout le mois d'août. Je tâcherai de vous écrire. Aujourd'hui, je veux seulement vous dire merci pour ce que vous avez été, pour ce que vous serez encore, c'est-à-dire le meilleur et le plus tendre des amis.

22 août 1903.

Pardonnez-moi, mon cher ami, de répondre par un mot seulement à toutes vos bonnes lettres dont je suis si profondément touché, mais je suis toujours si misérable, si faible et si lâche! Je suis accablé de douleur, de fatigue, et d'AFFAIRES. Si simple, hélas! que soit ma situation, je n'en ai pas fini avec ces formalités interminables qui sont comme l'horrible supplément de ces amères souffrances. Chaque jour je me heurte à quelque pierre, je me déchire à quelque ronce de ce Calvaire où je rencontre à chaque pas de nouvelles douleurs. Ce matin, en relisant une des admirables lettres que mon bien-aimé compagnon m'écrivait, il y a quelques années, pour que je les lise aujourd'hui, il m'a pris une crise de sanglots que mon pauvre vieux serviteur ne savait comment apaiser. Je ne suis pas malade, et je ne comprends pas comment, depuis plus d'un mois, ma vieille tête a pu résister à tant de secousses qui me déchirent le cœur. Il me reste ici des amis qui font tous leurs efforts pour alléger ma misère; mais la douleur a ses fantaisies et ses caprices; et après chacune de ces diversions charitables, la retombée sur moi-même est plus lourde et plus cruelle. Les nuits surtout sont terribles. Je dors mal, par courts soubresauts; et vous comprenez trop bien quelles pensées, quels souvenirs et quelles images viennent hanter mes insomnies. J'entends sans cesse les plaintes de mon pauvre frère pendant ces dernières journées, les mots

qui revenaient à chaque instant sur ses lèvres; cette voix toujours plus faible et comme enfantine ; ce souffle toujours plus haletant et plus court.

Mon ami, mon pauvre cher ami, pourquoi vous attrister ainsi de ma tristesse et de mon égoïste douleur, quand je ne devrais, quand je ne voudrais vous parler que de vous, quand je devrais tant vous remercier de ce que vous avez été pour le cher absent, de ces visites assidues qui lui faisaient tant de bien, et de l'affection fraternelle que vous lui avez sans cesse témoignée. Comme il vous aimait, et que de fois me l'a-t-il dit!...

Puisque vous faites de pieuses retraites dans votre petite église de Saint-Enogat je recommande à vos prières la grande âme si belle et si pure qui vient de retourner à Dieu. Vous me dites que vous vous sentez à votre aise dans cette humble église... Tant mieux! Pensons à Dieu et ne craignons pas de crier à lui... Il ne nous demandera pas de le connaître, puisqu'il ne nous en a pas donné le pouvoir; mais de l'avoir cherché; de l'avoir pris à témoin de nos joies et de nos peines, de nos doutes et de nos douleurs.

Vale et me ama.

Laroche-Guyon, 16 septembre 1903.

Cher et bon ami, j'ai reçu votre lettre avant-hier, et puisque vous devez être à Paris ce soir, c'est donc à Paris que je vous écris. Vous me demandez à quelle époque vous pouvez venir à Laroche-Guyon !

Vous ne viendrez pas du tout à Laroche-Guyon. Je vous le demande, non pas pour vous; cela sans doute ne vous arrêterait pas, — mais pour moi.

D'abord, je compte quitter Laroche-Guyon le 3 ou le 5 octobre pour retourner directement à Paris. Nous allons donc nous retrouver dans 15 jours; et il est inutile, pour gagner l'un et l'autre si peu de temps, de vous imposer la fatigue et les émotions pénibles de ce triste voyage.

Ensuite, laissez-moi vous l'avouer dans toute la sincérité, dans tout l'égoïsme de ma douleur : j'aime mieux achever seul, comme je l'ai commencé, ce lamentable pèlerinage. Personne, jusqu'à présent, n'est venu distraire ma solitude, ou la partager avec *celui* qui ne me quitte, dans cette vieille maison, ni le jour ni la nuit.

Ce que j'ai souffert, ce que j'y souffre encore, je n'ai pas pu et je ne pourrai vous le dire ; mais j'ai trouvé, je trouve dans la liberté complète de souffrir, le seul allégement qui puisse m'aider à porter ma peine. Quand je veux, où je veux, partout où me prend un accès plus violent, un enfantillage plus irrésistible de cris inutiles et de larmes stupides, je peux pleurer. crier, hurler sans pudeur et sans témoins. Vous, mon cher ami, qui, pour votre malheur, avez le cœur fait à peu près comme le mien, vous comprenez, j'en suis sûr, ma faiblesse ou mon courage, et je ne cherche pas à m'en excuser auprès de vous.

J'ajoute, cependant, que ce n'est pas seulement une fantaisie puérile ou sénile qui me fait souhaiter de rester seul encore pendant les quelques jours qui me séparent de vous.

Comme il advient presque toujours autour de ces grands malheurs qui nous accablent, il est venu se planter et se greffer sur mon chagrin toutes sortes de tribulations qui l'ont aigri et envenimé chaque jour davantage.

Croirez-vous, mon bon ami, que, depuis près de *trois semaines* que je suis ici, *il ne m'a pas été possible* de faire couvrir d'un abri durable ce pauvre coin de terre où, sous les rafales et les tempêtes de cet affreux automne, toute une petite forêt de brins d'herbes pousse et ondule au vent en pleine liberté, en plein bonheur de vivre!... Il a fallu commander à deux lieues d'ici, dans les carrières de Chérence, *la pierre!* Et une fois *la pierre* posée et scellée, la faire déposer et desceller, et mettre *l'huissier* en campagne pour forcer le stupide carrier à reprendre sa *marchandise!...* Ensuite en commander une autre à deux lieues de là, dans un autre chantier où il faudra que j'aille après-demain pour tâcher de m'épargner une autre histoire du même genre!

Et à ces affreuses besognes, ce sont des heures, des journées perdues, et le meilleur de mon chagrin qui se rapetisse et s'émiette en rages inutiles!

Je ne vous dis là qu'un de mes gros ennuis, et je vous épargne les autres. Ce qui devrait me remettre le cœur à sa place, c'est de voir quelles traces profondes, quels souvenirs mon cher grand absent a laissés dans ce pays qu'il aimait tant et où il a fait tant de bien. Vous ai-je dit que ces braves gens ont donné, officiellement, notre nom à notre ruelle, et que nous sommes (je dis toujours *nous*, hélas!) oui, que nous sommes maintenant logés à notre enseigne! « *Rue des Frères Rousse!...* »

Lorsque dans quelques mois vous viendrez me porter en terre à mon tour, vous descendrez, derrière le curé, le suisse et le bedeau, la *Rue des Frères Rousse!* Avouez que c'est là une pensée touchante de ces bons gros cœurs qui savent aimer et se souvenir.

Au milieu de ce chaos où s'abêtit chaque jour davantage ma pauvre vieille tête, j'ai essayé de travailler, sans parvenir à rien faire en trois semaines. J'ai dû écrire à peu près trois pages... Les petits tracas de ménage, dont il faut à présent que je m'occupe, les visites du voisinage auxquelles je ne peux pas échapper, sept ou huit lettres par jour qui laissent toujours derrière elles sept ou huit lettres sans réponse; le journal qu'il faut bien lire pour voir jusqu'où peuvent aller la bêtise et la scélératesse de nos maîtres ; un ou deux chapitres de quelque vieux livre où je vais me mettre à l'abri des stupidités des livres d'aujourd'hui, et voilà la journée finie.

Vous me trouverez bien changé, bien vieilli, les yeux usés et brûlés de larmes, ma pauvre vieille vilaine frimousse toute fripée comme une pomme de reinette au mois de janvier. Que c'est laid et sot d'être si vieux !

A bientôt, mon ami. Naturellement, vous ne me dites pas un mot de vous. Bons et bien affectueux souvenirs à *toutes*. Pour vous, bien cher et compatissant ami, je vous embrasse de tout ce pauvre cœur qui vous aime.

Laroche-Guyon, dimanche matin, 17 juillet 1904.

Reçu votre deuxième lettre (carte) hier, 5 minutes avant mon départ de Paris. Je vous écrirai très prochainement. Aujourd'hui, fourbu de chaleur, hébété de la détresse de cette maison vide, je vous donne seulement les nouvelles que vous demandez.

Santé passable, grande faiblesse générale, affreuse lâcheté de cœur pendant les derniers jours de Paris. L'arrivée ici, hier, a été *horrible*. Je suis resté une demi-heure dans ces chambres d'en haut, sanglotant comme un enfant. Je vais avoir du courage.

Je vous embrasse de tout ce qui reste de ce cœur brisé.

Le service aura lieu ici jeudi à 11 heures. Venez-y de toute votre affection pour moi, de toute votre tendresse pour lui. Que je vous sente près de moi. A revoir, mon bon et cher ami.

Laroche-Guyon, vendredi matin 23 juillet 1904.

Je voulais vous écrire aujourd'hui une longue lettre, mon cher ami, mais je viens de passer une mauvaise nuit, avec un

gros rhume bien mérité, que j'ai pris en m'exposant à tous les courans d'air de ces derniers jours orageux et torrides. Je me borne donc, sans réflexion et sans phrase, au bulletin que vous voulez bien me demander.

Quand vous ai-je écrit ? Au milieu d'un tourbillon de petites besognes odieuses et sans cesse renaissantes, dans le grand désarroi d'esprit et de cœur où je me débats lâchement, je ne sais plus où me reprendre. Si je ne me trompe, je vous ai envoyé un bout de lettre dimanche dernier, le lendemain de mon arrivée ici. Depuis ce jour-là jusqu'à hier, rien qui vous puisse intéresser ; un va-et-vient sans but et sans pensée, — un piétinement hébété, de chambre en chambre, dans cette pauvre vieille maison vide; des pleurs, des sanglots ; des tiroirs ouverts avec terreur et refermés à la hâte ; le fauteuil où il s'asseyait et où je me laissais tomber en hurlant. Sa table, où traînent encore des notes écrites de sa main, illisibles, essayées à tâtons quand déjà il ne voyait plus; ses livres, ouverts à la page où il a cessé de lire; ses herbiers qu'il aimait tant, que fleur par fleur, feuille à feuille, il avait recueillis dans nos chers voyages ; qui ont été ses dernières occupations et son triste plaisir, le pis aller de son intelligente activité, et qu'il tâtait, qu'il tâchait de déchiffrer au toucher quand il ne pouvait plus déjà rien lire ni rien écrire... Toute cette longue vie d'études, de travail et de sacrifice, où jamais, jamais, il n'a pu contenter un seul de ses goûts, donner la mesure de ce grand être qu'il était ; où il a été rivé sans relâche à des besognes ingrates, à des tâches stériles, luttant contre tous les obstacles, exposé à tous les déboires de la mauvaise fortune ; toujours sur la brèche de toutes nos ruines; me frayant la route à travers tous les désastres ; nous refaisant à force d'énergie, de patience et de dévouement, un foyer, une demeure, une fortune dont seul j'ai pu jouir, et dont, vous le savez bien, il n'a jamais senti pour lui-même ni le besoin ni le prix. Et cette grande injustice dont je sens aujourd'hui tout le poids, toute la honte et tous les remords ! N'est-ce pas moi qui lui ai pris sa part de bonheur dans ce monde ? Tout ce qui lui était dû, tout ce dont, seul, il était digne, toutes les amitiés, tous les hasards favorables, tous les honneurs qu'il a mérités seul, — c'est moi qui les ai eus, moi si petit, si médiocre, si misérable auprès de lui, — et quelquefois si coupable ! — Tenez, mon cher ami, je ne sais pas pourquoi je m'obstine à

vous écrire aujourd'hui. Je suis à bout de forces et de nerfs. Je pleure comme un vieil enfant, et je sens bien que je vais vous faire de la peine. Pardonnez-moi; mais mon cœur déborde d'amertume et d'inconsolable douleur. Voici le reste de mon bulletin. Hier matin, j'ai reçu votre bonne et chère petite lettre. Un quart d'heure avant de la recevoir, à 9 heures, je vous avais envoyé *une dépêche* vous demandant de penser à *nous* pendant le service qui allait commencer. Je ne sais pas si mon télégramme vous est arrivé. Ce service a eu lieu à 11 heures. Jamais je n'avais vu notre vieille église plus remplie. Malgré la moisson commencée, presque tous les hommes du village étaient là. Le conseil municipal, les écoles, les religieuses, — paysans, boutiquiers, bourgeois. C'était, vraiment, le renouvellement d'un deuil public. La messe dite, il m'a fallu rester à la porte de l'église, pour donner, de grand cœur, la main à tous ces braves gens *qui se souviennent*. — Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'a été pour moi cette matinée, — et toute cette journée. Vous en pouvez juger par le désordre de ces lignes que j'ai honte de vous écrire. — J'ai auprès de moi nos amies que vous connaissez, Mme D..., sa fille et sa sœur. Elles viennent de perdre leur mère et grand'mère: nos douleurs ne se gênent pas entre elles, et leur deuil est une harmonie très douce dans cette triste maison où elles ont été si souvent si heureuses.

Hier soir, j'ai coupé tout ce qui restait de fleurs dans notre pauvre petit jardin brûlé par le soleil; et accompagné de mes pensionnaires, j'ai porté toute cette fauchaison sur cette pierre où j'ai fait graver l'an dernier: *Ici reposent les deux Frères...*

Si je peux m'acclimater à ce pays où je ne croyais pas tant souffrir, j'y resterai jusque vers la fin de septembre. Encore une fois, mon bien cher ami, pardonnez-moi cette lettre stupide. Je vous promets d'être sage maintenant. D'après ce que vous me dites, l'air des eaux vous est profitable, et j'en suis bien, bien content. Vivez, vous qui avez tant de raisons de vivre, et le *devoir* d'être heureux pour qui vous aime. Écrivez-moi. Je vais me reprendre; et vous verrez comme je serai raisonnable.

Je vous embrasse de tout mon cœur un peu fripé, mais où il y a encore de quoi aimer.

Laroche-Guyon, 21 août 1904.

Merci, mon bien cher ami, pour votre bonne petite lettre.

J'espère que Mme Carraby est tout à fait guérie de son entorse, et qu'après les gentianes et les edelweiss du Mont Caux et des neiges de Naye, elle peut fouler maintenant de son petit pied allègre les bruyères des gorges d'Apremont et des solitudes de Franchard.

Quant à vous, vous ne me dites rien de votre santé ni de votre humeur. Je pense donc que vous vous portez bien, et que vous ne broyez pas trop de noir. En vérité, vous seriez ingrat si vous ne trouviez pas bien large la part de bonheur que vous a faite ici-bas cette mystérieuse Providence vers laquelle nous élèvent si souvent nos sévères entretiens. Que Dieu vous garde bien longtemps encore *tout ce qui vous est cher!* Savez-vous à quoi je pense en écrivant ces mots; et croyez-vous que dans les rêveries de ma présomptueuse amitié, me voilà songeant au chagrin que vous aurez peut-être lorsque dans quelques mois, dans quelques semaines ou dans quelques jours, je m'en irai rejoindre ce grand frère bien-aimé qui était si digne, lui, d'une amitié comme la vôtre?

Ma santé n'est ni beaucoup meilleure ni beaucoup plus mauvaise qu'elle ne l'était il y a un mois. Je crois que je mange un peu plus et que mon estomac est un peu moins fantasque. Mais je ne dors guère mieux, et mes nuits sont trop souvent partagées entre des insomnies cruelles et d'épouvantables et stupides cauchemars.

Je ne peux faire aucune course, à peine de courtes promenades. Partout où je vais, d'ailleurs, partout du moins où je pourrais aller, je me heurterais à des souvenirs trop présens, et que ma lâcheté n'ose pas affronter... Saprelotte, je voudrais bien pourtant vous parler d'autre chose que de moi et de ma triste personne.

Allons! Faites-moi taire. Aussi bien, je ne sais plus du tout ce que j'écris. C'est aujourd'hui la fête de Laroche-Guyon, et depuis ce matin, c'est un tapage assourdissant. Voici trois sociétés chorales et trois orchestres de cuivre qui passent dans ma rue (*rue des Frères Rousse*, s'il vous plaît), et qui font rage de trombones, de grosse caisse et de saxo-bugles sous mes fenêtres,

Au revoir, mon bien cher ami, merci encore. Écrivez-moi. Je serai certainement à Paris le 20 septembre, peut-être avant, et peut-être, dans une de vos descentes avenue d'Iéna, pourrai-je vous saisir au passage?

Laroche-Guyon, 15 septembre 1904.

Je reçois votre lettre, mon cher ami ; et je suis navré de m'être laissé devancer encore une fois par votre amitié toujours en éveil. Je suis tellement ahuri, abruti d'idées noires, traversées par des besognes sans cesse renaissantes et toujours inutiles, que je ne sais plus quand je vous ai écrit, si je vous ai écrit, ni ce que j'ai pu vous dire.

Dans ma dernière lettre, j'ai dû vous dire que je n'avais voulu avoir et que je n'ai eu que deux visites : les trois amies D... en deuil de leur mère ; et après elles, tous les B..., père, mère et enfans, qui ont empli de leur bonheur, pendant quatre ou cinq jours, cette maison vide et muette. Eux partis, personne. Je suis retombé, avec un plaisir sauvage, dans ma solitude jalouse. J'avais remis de jour en jour, à ce moment, la tentative loyale que je voulais faire sur ma paresse et sur ma léthargique imbécillité. J'ai *essayé d'essayer* de travailler. J'avais sous la main une quantité de paperasses apportées il y a deux mois de Paris. Volume par volume, j'ai fait venir, de chez Hachette tout l'ouvrage de Taine sur la Révolution. J'ai lu, j'ai annoté, j'ai compilé, j'ai entassé des centaines de petits bouts de papier noirci des extraits de ce chef-d'œuvre. Et puis je me suis mis à griffonner ; je m'y suis appliqué, je m'y suis acharné, je m'y suis cramponné, écrivant, raturant, répétant vingt fois, cent fois, tout haut et tout bas la même phrase pour m'entraîner et m'exciter à l'éloquence. J'y ai gagné la migraine, la fièvre, de vraies crises de nerfs pendant le jour, la nuit des insomnies cruelles et d'épouvantables cauchemars. Et rien, rien, toujours rien, si ce n'est des lieux communs, et d'effroyables platitudes greffées sur de honteux plagiats. L'impuissance dans ses plus ignominieux efforts. Je comprends à présent la rage et la férocité des eunuques !... Il y a quelques jours enfin, à bout d'invectives contre moi-même, j'ai ramassé mes papiers, fermé mes livres, sanglé mes dossiers ; je me suis fait monter le panier et les malles dans lesquels j'avais apporté tant d'espérances si honteusement déçues ; et tout ce bagage est prêt à partir avec moi dans deux ou trois jours, — probablement lundi prochain. Aussi bien, je suis décidément trop malheureux ici, et je n'ai plus rien à y faire. A force de patience, d'énergie, après six semaines de démarches, de correspondances, et seulement, comme l'année

dernière, sur la menace d'un procès, j'ai pu vaincre l'indomptable inertie de nos braves Normands, et faire achever les très simples travaux dont je dois vous avoir parlé. C'est fait ! à peu près comme je l'avais voulu ; et me voilà un gîte assuré auprès de *Lui*, sous cette pierre qui, jusqu'au jour du dernier jugement, ne se lèvera plus qu'une fois. Laissons cela.

Taine... Je vous parlais de Taine tout à l'heure, mon cher ami. Vous me parlez de lui, vous aussi, dans votre bonne lettre. Et je suis bien content de vous avoir recommandé sa correspondance. Si vous avez admiré le premier volume, vous admirerez bien plus encore le second. Vous y trouvererez justement ce qui vous a paru, très justement aussi, manquer à l'autre, l'apaisement de l'esprit, la modération dans les jugemens, une psychologie plus claire, une moins amère philosophie, des vues plus hautes vers ces régions de l'au-delà où nous attirent malgré nous, vous et moi, nos imaginations inquiètes. Oui, mon ami, je dis avec vous : *Quel charme! Quelle puissance* de penser et d'écrire ! quel écrivain ! quel artiste !... Et quand vous aurez lu, comme je viens de le faire, la plume à la main, son grand ouvrage, vous direz aussi, comme moi : Quel historien ! quel politique ! quel prophète ! Et comme il a *vu* clairement, — dans les sophistes, les histrions, les coquins faméliques, les pédans gonflés d'orgueil, les malfaiteurs sanguinaires d'il y a cent ans, — les malfaiteurs, les pédans, les histrions et les misérables sophistes d'aujourd'hui ! Quand je pense à tout cela, je voudrais, si triste que soit la vie, la recommencer, avoir trente ans, et savoir parler et écrire. Mais au fait, à quoi bon écrire et parler, puisque des hommes tels que Taine n'ont pas su se faire lire ni entendre par ce peuple imbécile. Comme je suis fier que ce grand penseur ait été un peu mon ami, qu'il se soit fait le champion de ma candidature académique, et qu'il ait bien voulu être mon parrain le jour où j'ai étalé ma queue de dindon sous la coupole ! Laissons encore cela.

Vous voulez savoir comment je me porte ? J'aurais dû me borner à vous le dire. La bête (celle qui porte l'autre) est un peu moins poussive, chétive et rétive qu'elle ne l'était il y a trois mois. Je mange, — ou je broute avec moins d'indolence, et je digère, — ou je rumine avec moins de lenteur ma provende. Mais les nuits sont toujours bien longues, bien lourdes ou bien agitées ; tantôt traversées par des insomnies lamentables, tantôt

hantées par ces cauchemars terribles qui, à ce que disent les philosophes, troublent l'âme sourde et l'intelligence épaisse des bêtes. — J'ai fait sans trop de fatigue des courses que je n'aurais certainement pas pu faire au commencement de l'été.

Maintenant, en voilà, je crois, bien assez, — et même beaucoup trop sur moi.

Je serai, dans huit jours, rentré dans ma soupente du boulevard Haussmann, et bien heureux si je dois bientôt vous embrasser. Pardonnez-moi cet incohérent griffonnage ; et croyez-moi, mon bien cher ami, tout à vous du plus profond de mon cœur.

Laroche-Guyon, 28 juillet 1905.

Tant pis pour vous, mon bien cher ami, si ma lettre est triste, et si les lignes qui sont au bout de ma plume vous apportent une volée d'idées noires à mettre avec vos papillons couleur de nuages. En eussiez-vous le goût, vous ne pouvez pas me demander de vous raconter des gaudrioles. Mais ni vous, ni moi nous n'avons le cœur à la danse. Vous du moins, vous avez auprès de vous tout ce qui vous est cher : femme, enfans et petits-enfans; par surcroît même, j'imagine, quelques bons amis qui égaient votre mélancolie et qui mettent dans vos beaux yeux sombres le reflet de leur belle humeur ; mais moi !

Je suis ici tout justement depuis huit jours; et je me demande ce que j'y suis venu faire, si ce n'est *souffrir autrement* qu'ailleurs, et me rapprocher, jusqu'à ce que j'aille les rejoindre, de ceux qui dorment là-bas.

J'ai fait cependant, je vous l'assure, plus d'un *essai loyal* et plus d'un effort courageux pour me reprendre au travail, pour tenter une distraction à ma solitude et une diversion à la tristesse qui m'obsède. J'ai apporté avec moi une grande malle pleine de gros livres, et quelques kilos de paperasses à moitié noircies d'improvisations raturées dans tous les sens, tatouées d'idées ingénieuses, de traits d'esprit et de traits de génie qui ne semblaient attendre qu'un coup de varlope pour s'achever en chef-d'œuvre... A les regarder à distance, ces esquisses d'artiste et ces ébauches de maître se sont aplaties, racornies, ratatinées et recroquevillées en honteux lieux communs et en *poncifs* de pacotille absolument indignes d'un écrivain promis à l'Immortalité.

J'ai remis le chiffon dans son panier, le barbouillage dans

son carton, l'insecte dans sa boîte; et je me suis remis à tourner mes pouces, en me laissant apaiser par ces réflexions salutaires que, bon ou mauvais, ce que j'avais fait le projet d'écrire ne servirait à rien ni à personne, pas même à moi; que ce que je pourrais écrire serait certainement bien plus mauvais et beaucoup plus inutile; que, fût-on ce que je n'ai jamais été, il venait un âge où il fallait s'arrêter et se taire; que les vieux écrivains ne doivent pas attendre les sifflets et que les vieux comédiens ne doivent pas attendre les pommes cuites. A ces causes, comme disaient nosseigneurs les évêques, et après avoir relu le mandement de l'archevêque de Grenade, j'ai tourné mes pouces de l'autre côté; et depuis deux ou trois jours je me suis réduit à cet exercice inoffensif qui n'a fait que substituer un ennui profond à la rage orgueilleuse et stupide dont j'étais d'abord possédé.

Ne pouvant plus rien faire, je passe ma colère et mon ennui sur les gens qui font quelque chose, et comme vous le pensez bien, je n'y mets ni justice, ni bienveillance. Je lis beaucoup; au hasard, au petit bonheur, sans goût, sans but, sans suite et sans méthode, pour user mes nerfs et pour tuer le temps.

Hier, j'ai fini par rire à moi tout seul, je venais de lire tout d'un trait, à la queue leu leu, *Les Enfans d'Édouard* et *La Belle Hélène!* Tous les deux m'ont paru également stupides, et il m'a été agréable de les trouver tels.

Voilà où j'en suis après huit jours de solitude que nul bruit importun n'est venu troubler.

Il y a bien encore la Russie, le Japon, le Maroc, l'entrevue des deux empereurs, les concours du Conservatoire, et la décoration de Mlle Bartet!! Mais qu'est-ce que tout cela peut bien me faire?

Ce que je voudrais bien savoir, c'est ce qui se passe sur la plage de Dinard et de Saint-Énogat, ce que vous dites, ce que vous faites, si vous avez rencontré des amis et si vous avez esquivé des fâcheux; si vous avez enfin trouvé dans votre vaste crâne la solution des grands problèmes sur lesquels nous ratiocinons quelquefois avec une si amusante naïveté.

Je crains bien que, cette année, Brunetière ne nous puisse apporter sur ces graves questions quelques clartés. Mon pauvre grand confrère m'a semblé, dans ces derniers temps, bien malade, et cela m'a fort attristé; car bien qu'il n'y ait entre nous,

à travers toutes les distances qui nous séparent, aucune intimité, j'ai la plus respectueuse sympathie et une admiration véritable pour ce ferme caractère, pour cet esprit intrépide et robuste, pour cette vaste intelligence que ne lasse aucun labeur, que n'effraie aucun danger.

N'avez-vous pas auprès de vous votre ami Vallery-Radot, avec qui j'ai eu tant de plaisir à renouer, grâce à vous, des relations depuis longtemps interrompues? Vous devez rencontrer souvent mon ami Danguillecourt, que mon frère et moi nous aimons d'une affection véritable ; un homme de grand mérite et de grand cœur, qui, tout récemment encore, m'a donné des preuves d'attachement bien tendre, qui m'ont profondément touché ; homme d'esprit, par surcroît, et causeur charmant. Pour vous et pour lui, je souhaite vivement que vous ayez de l'attrait l'un pour l'autre.

Le jour de mon départ, comme j'étais enfoncé dans le coin de mon wagon, attendant le coup de sifflet du chef de gare, j'ai vu une grande figure brune plantée tout droit devant moi... C'était ce brave Du Buit qui, ne me trouvant pas chez moi, venant tout courant me serrer la main. Il partait le soir même pour la Bretagne. Je ne sais pas quels sentimens vous avez pour lui, mais je vous assure que c'est *un homme*, et pas seulement un avocat. Je le connais bien et je l'aime de tout mon cœur.

En voilà beaucoup, n'est-ce pas? Je n'ose ni compter les pages, ni regarder l'heure. Je ne veux pas cependant vous lâcher sans vous charger de tous mes respects, de tous mes souvenirs, de toutes mes amitiés pour Mme Carraby. Comment s'accommode-t-elle de l'air de la mer ou plutôt des souffles de cette fournaise? Il fait ici, aujourd'hui, le temps le plus étrange. Le ciel est comme une immense étuve chauffée à blanc, d'où tombe une vapeur brûlante. Il tonne, là-bas, au bout de l'horizon. Pas une goutte d'eau, des nuées sinistres, des lueurs sans soleil. Mais dites donc! Est-ce que ce n'est pas aujourd'hui qu'il doit y avoir une éclipse? C'est peut-être la fin du monde. Dans tous les cas, c'est la fin de ma lettre, heureusement pour vous... Ah! Boum! voilà un grand coup de vent et un éclair... Il est six heures. Je cours à la poste.

Bonsoir, mon cher ami.

Laroche-Guyon, 21 août 1905.

Mon cher ami,

Je voudrais bien ne pas trop vous ennuyer de ma prose, mais comme je vous ai écrit le 28 juillet, et que, depuis, je n'ai eu de vous aucune nouvelle, je commence à m'inquiéter un peu. Si cela vous est désagréable, tant pis pour vous. Pourquoi m'avez-vous rendu si exigeant? Je vais tâcher d'ailleurs de ne vous écrire que quatre lignes, et je ne vous demande que quatre mots.

Ce qui vous intéresse surtout, sans doute, c'est de savoir si le vieux petit bonhomme vit encore, ou si sa chétive personne ne s'en est point allée de vie à trépas. Voici ce que je vous en peux dire. Pendant les premières semaines qui ont suivi mon arrivée, ma santé n'a été ni meilleure ni plus mauvaise qu'à Paris. Point d'appétit, point de sommeil, ou bien d'épouvantables cauchemars alternant avec d'insupportables insomnies. Avec cela, une faiblesse extrême qui ne me permettait ni de travailler, ni de faire la plus courte promenade. Depuis huit jours environ, je me trouve beaucoup mieux. Je mange sérieusement une fois par jour, et grâce à l'abstinence du soir, *les nuits sont bonnes*, comme dit ce gâteux dans je ne sais quelle pièce de Labiche. Mais les vieilles jambes, quoiqu'elles soient un peu moins rétives, ne se prêtent pas à de bien longues gymnastiques; et depuis un mois, *je n'ai pas fait une course de plus d'une demi-heure.*

Je suis d'ailleurs essoufflé au bout de dix minutes et obligé à cheminer par étapes tout autour du village. Ce qui m'humilie et m'inquiète le plus, c'est que, presque tous les matins, je suis pris de vertiges très pénibles.

C'est une infirmité absolument nouvelle pour moi, et le symptôme le plus alarmant de ma *précoce* décrépitude.

La tête ne vaut pas mieux que la bête. J'avais bêtement espéré que dans ce pays tranquille et dans cette maison muette, le travail pourrait alléger ma douleur et distraire mon ennui.

De mes pensées, de mes souffrances, de mon état d'âme, comme dit mon confrère Bourget, je ne veux rien dire. Vous êtes trop enclin aux idées noires pour que je vous attriste de mes tristesses. Presque chaque jour, je vais porter des fleurs de notre jardin sur cette pierre où sont mesurées d'avance les trois lignes qui porteront bientôt l'unique témoignage de mon

passage sur cette terre. Après les sanglots et les extravagances des premiers jours, je trouve à ce pèlerinage coutumier une douceur singulière, et comme un plaisir dont je ne cherche pas à me défendre. J'éprouve là comme une certitude d'avenir et une hallucination de vie future avec les êtres aimés, que je n'avais jusqu'à présent jamais ressentie. En voilà bien assez sur moi, et bien plus que je n'en voulais écrire.

Du dehors, je ne sais que ce que les journaux nous en peuvent apprendre ; et j'essaie, sans y pouvoir réussir, à me désintéresser des sottises et des folies de ce pauvre pays en démence. D'ailleurs, le monde entier semble emporté dans un irrésistible vertige. « Le temps est hors de ses gonds, » dit un personnage de Shakspeare... Sans avoir jamais compris exactement ce que cela veut dire, il me semble que je le *sens* aujourd'hui, et le mot me fait peur.

De partout, je reçois des lettres de mes amis et des vôtres. Tous nos confrères du Palais courent les champs, les bois, les montagnes et les plages lointaines. Cartier est dans son domaine du Morvan, Du Buit en Bretagne, Barboux à Contrexéville. Bétolaud fourbit ses armes pour la chasse prochaine, Limet pêche des truites dans les torrens du Tyrol. Tous ces bons camarades paraissent heureux... Nous sommes, vous et moi, de pauvres maniaques et nous ne comprenons rien à la vie.

Adieu, mon cher ami, je suis aujourd'hui plus stupide encore que de coutume ; et ma plume trotte toute seule devant moi sans qu'aucune pensée l'accompagne. Il me semble seulement que je vous aime de tout mon cœur, mais je ne sais comment vous le dire. Écrivez-moi pour ne pas me laisser dans l'inquiétude de vous. Tâchez de mettre un peu d'air dans mon esprit engourdi ; un peu de gaîté dans la lourde tristesse qui m'accable. Parlez-moi de vous, de votre chère femme, si activement intelligente, de vos filles et de vos petits-enfans, de tout ce qui vaut la peine et fait le bonheur de vivre.

Aimez-moi encore un peu. Pour quelques mois ou pour quelques semaines que vous avez à me subir encore, cela ne vous mettra pas beaucoup en dépense. Au revoir, mon bon et cher ami.

EDMOND ROUSSE.

LA LIQUIDATION

DE

LA TURQUIE D'EUROPE

Enfin les préliminaires de la paix balkanique ont été signés à Londres le 30 mai à midi. Entre la vieillesse caduque de l'Empire ottoman et l'impatiente jeunesse de ses héritiers, la force des armes a définitivement prononcé : Constantinople reste inviolée, mais la Turquie ne garde plus, au delà du Bosphore et des Dardanelles, qu'un pied-à-terre, une tête de pont. La logique supérieure des événemens a fini par réaliser les solutions depuis longtemps prévues et nécessaires. Presque toute l'ancienne Turquie d'Europe devient le prix de la victoire, magnifique trophée, tel que, depuis Napoléon, n'en recueillit aucun vainqueur, mais qui menace de devenir, entre les quatre associés, un objet de discorde, peut-être une source de conflits. Le moment où les grands résultats sont acquis, mais où ils n'ont pas encore pris leur forme de cristallisation définitive, où la pâte reste encore malléable et les passions encore brûlantes, est favorable pour marquer l'extraordinaire importance d'une transformation de la carte politique de l'Europe dont l'ampleur dépasse tout ce qui est survenu depuis un siècle, et dont les conséquences tendent à modifier profondément les assises de l'équilibre européen. Nous expliquerons par là même pourquoi et dans quelles conditions le partage d'un si riche butin provoque, entre les anciens associés, de violentes compétitions qui peuvent aller jusqu'à la guerre.

I

Les résultats de la guerre de 1877 avaient été en grande partie annulés par l'intervention des grandes puissances au Congrès de Berlin : aux victoires russes, Bismarck, Beaconsfield et Andrassy avaient répondu : coup nul. Après le duel, les combattans étaient remis en place et, de tant de sang répandu, il ne restait que la Bosnie et l'Herzégovine livrées à l'Autriche et la naissance d'une Bulgarie coupée en trois tronçons. Mais les intentions étaient plus mauvaises que ne fut le résultat; l'habileté à courte vue des hommes qui crurent alors détourner le cours de l'histoire, avait seulement préparé l'instrument qui devait le précipiter : la force bulgare. En 1912 ce sont les peuples balkaniques eux-mêmes, autrefois sujets des Sultans, qui ont déterminé l'étape décisive du recul de la puissance ottomane commencé en 1683 sous les murs de Vienne. La Turquie est encore une puissance, elle n'est plus une puissance européenne; à sa place surgissent les peuples vainqueurs. Qu'un si grand événement se soit accompli sans la participation des grandes Puissances, et n'ait entraîné dans la lutte aucune d'elles, c'est un fait considérable et nouveau dans l'histoire européenne. Les Puissances ne se sont pas senti le droit d'essayer vis-à-vis des petits États victorieux ce qu'elles avaient fait, en 1878, contre l'une d'elles. Cette fois, les peuples échappés, par leur propre héroïsme, à la domination des Turcs ne seront pas rendus à leur administration porteuse de mort et de stérilité. Ils sont mûrs pour la vie indépendante et le libre essor; ils l'ont prouvé par des victoires qui ont surpris l'Europe et qu'eux-mêmes n'avaient pas osé espérer si complètes et si décisives.

Les formules solennelles des diplomates : « *statu quo,* » « intégrité de l'Empire ottoman, » sont devenues un thème de plaisanteries faciles. Reconnaissons pourtant qu'elles ont rendu des services et que les peuples balkaniques leur doivent quelque gratitude; à la condition de n'en être pas dupes, de les prendre pour des expédiens et non pour des dogmes, elles répondaient aux nécessités de la politique. Les historiens, qui savent que tout est précaire dans les œuvres des hommes, admettent l'utilité de ces formes pompeuses, de ces paroles sacramentelles dont la diplomatie masque la fragilité de ses constructions

provisoires; ce sont des paravens derrière lesquels s'élabore l'avenir. C'est à l'abri des « intégrités » et des « *statu quo* » artificiels, qui ont maintenu debout le corps épuisé de l'homme malade turc, qu'ont grandi les héritiers naturels de l'Empire ottoman et qu'ils sont devenus assez forts pour remplir leur fonction historique. Telle n'était certes pas l'intention des grandes Puissances; leurs jalousies intéressées travaillaient pour elles-mêmes, et c'est pour d'autres qu'elles ont réservé l'avenir.

Il était naturel et juste qu'il en fût ainsi. L'invasion turque dans l'Europe orientale a été l'une des plus néfastes catastrophes de l'histoire. Une nuit de cinq siècles s'est appesantie sur les populations slaves et grecques et les a tenues à l'écart du puissant mouvement de civilisation des nations occidentales. Pour juger ce qu'auraient pu produire ces peuples naturellement braves et intelligens dont le conquérant avait fait les raïas du Sultan, dont il volait les garçons pour recruter ses janissaires et les filles pour peupler ses harems, il suffit de regarder ce qu'ils ont accompli depuis leur affranchissement. Il était dans l'ordre que les mêmes peuples qui ont souffert par les Turcs devinssent les auteurs et les bénéficiaires de l'expulsion des Turcs. Le droit, qui appartient à tous les peuples organisés et civilisés, de disposer d'eux-mêmes, de pourvoir à leurs propres destinées, avait subi une injuste violence, dont les sujets du Sultan avaient pris, au cours du dernier siècle, pleinement conscience; leur plainte apportait en Europe un trouble permanent, car l'ordre, c'est la justice, et il y a désordre quand la volonté des peuples a été violentée, qu'elle a conscience de l'avoir été et de l'être encore.

Si les grandes Puissances et les États alliés veulent organiser une paix qui dure, il faut qu'ils la fondent sur cette assise solide du droit et de la volonté des peuples. L'application pratique est difficile, nous le verrons; mais le principe est hors de conteste. La formule qui triomphe : « les Balkans aux peuples balkaniques, » que toutes les Puissances ont acceptée, a cette haute signification et cette longue portée; et si l'on veut réfléchir à toutes les conséquences incluses dans ces cinq mots, on s'apercevra qu'ils recèlent toute une philosophie politique, toute une conception nouvelle des relations internationales, dont la France peut espérer devenir, un jour, la bénéficiaire. Le principe du « désintéressement territorial » que M. Poincaré a eu le mé-

rite de proposer aux grandes Puissances et qu'elles ont accepté avec une abnégation qui, pour quelques-unes, était méritoire, est la transcription négative d'une même vérité dont « les Balkans aux peuples balkaniques » est l'expression positive; c'est la double notation de l'évolution qui s'opère dans la politique et dans le droit européen. L'histoire mesurera un jour la distance morale qui sépare le Congrès de Berlin des négociations de 1913.

On peut regretter qu'un congrès n'apporte pas une sanction solennelle aux principes qui sont, dans les difficultés actuelles, le fondement de l'accord européen ; ils seraient ainsi entrés par la grande porte dans le droit public. C'est déjà beaucoup qu'ils s'y introduisent sous la forme détournée d'un précédent. Un congrès eût offert trop d'occasions à des retours offensifs de la vieille politique qui paraissait fonder la justice sur l'égalité dans la spoliation. Des ambitions qui avaient paru autrefois naturelles et légitimes, qui même avaient pu être bienfaisantes, et qui survivent surtout aujourd'hui à l'état de traditions dans les bureaux des chancelleries, auraient pu trouver ou faire naître un prétexte à quelque intervention profitable. Le Congrès de Berlin offrait de dangereux exemples; il eût été déplorable que les intérêts des petits États fussent encore sacrifiés aux convoitises des plus grands. Les alliés balkaniques, il est vrai, étaient de taille à ne pas se laisser brimer; leur force a été un puissant argument au service de leur bon droit. Que les grandes Puissances n'aient pas cru devoir terminer la grande liquidation de la Turquie d'Europe par un congrès, c'est, à bien voir les choses, le signe qu'elles sont résolues ou résignées à ne s'immiscer dans les affaires balkaniques que dans la mesure où leurs intérêts ont besoin d'être sauvegardés, mesure encore large, mais légitime et naturelle. L'Europe n'a pas assez apprécié le service que le gouvernement autrichien a rendu à la paix générale et à l'indépendance des peuples balkaniques en résistant à la tentation de faire revivre, dès le lendemain de la déclaration de guerre, ses anciens droits sur le sandjak de Novi-Bazar et de le faire occuper par ses troupes. Le comte Stürgkh, ministre-président en Autriche, a dit le 20 mai au Reichsrat : « L'attitude prise par la monarchie dans la crise balkanique a été déterminée par la ligne directrice que notre politique étrangère s'est tracée depuis longtemps en prenant

comme principe de favoriser autant que possible le développement et l'indépendance des peuples et des États balkaniques. » De telles paroles, dans la bouche du chef du ministère cisleithan, montrent que l'Europe est sur la voie qui peut la conduire à une politique nouvelle et prévenir le retour des complications balkaniques. La Conférence des ambassadeurs, à Londres, qui a rendu de très grands services à la paix en permettant le contact et la confrontation immédiate des intérêts et des ambitions, n'a qu'un rôle limité de conciliation entre les grandes Puissances et de sauvegarde pour leurs intérêts; les mandataires des « vieilles dames » ont pu donner des conseils amicaux aux représentans des jeunes nations balkaniques et les avertir de la nécessité de respecter certains droits acquis, mais ils n'ont pas mission de leur dicter des lois. La Conférence de Paris n'aura à connaître que des questions financières et économiques, mission d'ailleurs délicate, car il faut concilier les intérêts positifs des Puissances, qui sont si considérables dans l'Empire ottoman, avec les exigences naturelles des vainqueurs et les ménagemens que l'on doit aux vaincus. Dans toutes les affaires où leurs intérêts sont engagés, les pays balkaniques ont le droit d'être entendus et de prendre part aux décisions; c'est une procédure nouvelle, difficile à instituer, mais il est essentiel qu'il ne puisse être statué, comme on le fit au Congrès de Berlin, sur les intérêts vitaux d'un État sans que ses représentans participent à la délibération. Le résultat de la guerre et de la victoire des alliés doit être de rajeunir la vieille Europe en l'élargissant. C'est le rôle de la France de favoriser la naissance de cette Europe nouvelle fondée sur le droit des peuples. Si les grandes puissances ont lieu de se féliciter d'avoir jusqu'ici traversé une crise depuis longtemps redoutée sans aboutir à une guerre générale, elles le doivent à ces principes qu'elles ont adoptés et auxquels elle feront sagement de se tenir. Mais la stabilité et la paix, dans la péninsule, sont encore exposées à bien des hasards dont il nous faut expliquer les causes et les dangers.

II

Les préliminaires de Londres consacrent la ruine de la domination ottomane dans la péninsule des Balkans. La révolution a

achevé ce que la défaite avait commencé. La paix, conclue par Kiamil pacha après le combat de Tchataldja, aurait été moins onéreuse ; la guerre se serait terminée sur un succès; Andrinople, Janina, Scutari auraient conservé le renom d'imprenables. Jamais révolution devant l'ennemi ne fut plus stérile, surenchère patriotique plus détestable ; avec toutes les forces, toutes les ressources de l'Asie, malgré tout le travail utile accompli par Nazim pacha pendant l'armistice, l'armée turque n'a pas réussi à reprendre sérieusement l'offensive ; elle a subi un échec grave à Boulaïr ; Andrinople a été enlevée d'assaut dès qu'elle a été sérieusement attaquée ; Janina et Scutari ont succombé. Ces trois mois de guerre nouvelle, qui ont coûté si cher, ont prouvé que les Turcs étaient impuissans à faire appel du jugement militaire prononcé à Kirk-Kilissé et à Lule-Bourgas. L'honneur des braves soldats turcs, si endurans, si disciplinés, n'avait pas besoin d'être sauvé ; celui des meurtriers de Nazim pacha reste compromis. La capitale, si ardente, si excitée il y a cinq mois, est devenue indifférente et passive ; elle semble non seulement se résigner à la défaite, ce qui est bien dans le caractère ottoman, mais l'accepter, la reconnaître. La nouvelle de la prise d'Andrinople n'a soulevé à Stamboul aucune apparence d'émotion ; celle de Scutari est passée inaperçue. Dans l'armée, la politique a énervé les caractères et fait perdre, à certains officiers, jusqu'à la notion de l'honneur militaire : on a vu, en pleine guerre, des généraux demander et obtenir des congés pour voyager à l'étranger ; d'autres, qui s'y trouvaient, ne sont pas revenus ; des officiers sont restés impunément à Constantinople, malgré les ordres réitérés qui les envoyaient en face de l'ennemi ; d'autres ont quitté la zone des opérations sans permission. Ce sont là des symptômes graves qui indiquent la profonde démoralisation des classes supérieures et l'atonie générale d'un peuple que la politique et le régime des coups d'État ont dégoûté de l'espérance. En face d'un tel spectacle, les étrangers se demandent si la Turquie pourra surmonter la crise et trouver en elle-même l'énergie de se réorganiser, ou s'il faut que l'Europe se prépare à l'effondrement total de l'Empire ottoman.

Et cependant, même en Europe, la Turquie, allégée du poids lourd de provinces depuis longtemps désaffectionnées et qui lui coûtaient si cher, pourrait encore tenir sa place et jouer son

rôle. En tout cas, elle possède en Asie des élémens de prospérité et de force qu'il suffirait d'avoir la volonté de mettre en œuvre. Ce n'est pas aujourd'hui notre objet de nous demander quel pourra être l'avenir de l'Empire ottoman; la France espère qu'il vivra, qu'il saura se réorganiser; elle est disposée à lui prêter son concours pour lui en faciliter les moyens. Nous voulions seulement constater, avant d'étudier quelles vont être les destinées des membres amputés de la Turquie d'Europe, le caractère complet et définitif de la ruine de la domination ottomane dans la péninsule des Balkans. Il n'y a pas d'autre exemple, dans l'histoire des temps modernes, d'une pareille liquidation. A la Turquie d'Europe, conquise aux XIVe et XVe siècles par la force des armes, la force des armes ne laisse aujourd'hui qu'un mince domaine de 200 kilomètres environ de largeur, simple bourrelet destiné à protéger les Détroits et Constantinople dont le Sultan demeure le gardien. Des confins de l'ancien sandjak de Novi-Bazar jusqu'à la frontière de la Thessalie et jusqu'au delà de la Crète, de l'Adriatique aux bouches de la Maritza et à la Mer-Noire, ainsi se mesurent les pertes de l'Empire ottoman et le magnifique domaine que les alliés vont se partager. A l'Est, l'Albanie, qui va constituer un État autonome, reste sous la souveraineté nominale du Sultan : l'avantage apparent et précaire, curiosité archéologique plutôt que réalité politique. Tout le reste échappe complètement aux Turcs et forme le lot des vainqueurs.

Tout ce pays (peuplé de plus de 4 millions d'habitans, sans l'Albanie) c'est la Macédoine, avec ses annexes, et la Thrace ; la dernière guerre et la paix de Londres apparaissent ainsi comme la liquidation de la question de Macédoine par disparition de la domination turque et partage entre les voisins. On aurait pu concevoir, — avant leurs succès foudroyans, les Bulgares n'excluaient pas cette hypothèse, — une Macédoine et une Albanie autonomes, ou une Macédo-Albanie. C'était le sens de la proposition Berchtold, du 4 août 1912; si elle avait été mieux comprise, elle aurait pu aboutir sans guerre à une autonomie de la Macédoine; mais elle avait l'inconvénient d'introduire et d'installer l'Autriche dans la politique balkanique. La proposition Poincaré : l'Europe « prendra en mains » les réformes, aboutissait aussi à une Macédoine autonome sous la tutelle de toutes les Puissances, mais c'eût été sans doute une source de complica-

tions. Même parmi les alliés, c'est d'abord d'une autonomie de la Macédoine qu'il fut question ; la guerre ne leur apparaissait que comme un pis aller, un remède désespéré à une situation sans issue. La ligne de démarcation à travers la Macédoine, tracée entre les Bulgares et les Serbes, ne répondait donc qu'à une hypothèse qui paraissait ne devoir jamais se réaliser. Les conventions serbo-bulgares, l'absence de convention gréco-bulgare s'expliquent par cette incertitude initiale. Dans une Macédoine autonome, englobant des populations de race et de langage très divers, aurait pu s'opérer, au nom des intérêts communs, la conciliation de tant de rivalités historiques et l'apaisement de tant de haines. Salonique en eût été la capitale naturelle.

Les événemens ont pris une autre tournure : c'est le partage qui va s'accomplir ; opération délicate entre toutes dont dépendent l'avenir des Balkans et la paix de l'Europe. A ce tournant difficile, tous ceux qui ont vu sans plaisir l'entente balkanique, ou qui en redoutent la force, attendent les alliés d'aujourd'hui en qui ils espèrent voir des ennemis de demain. Les journaux jeunes-turcs commentent les dissentimens entre les vainqueurs et s'en réjouissent comme d'une revanche. Le *Tanin* n'a-t-il pas annoncé, à la première nouvelle de l'assassinat du roi de Grèce, qu'il avait été frappé par un Bulgare ! Toutes les Puissances à qui porterait ombrage l'épanouissement, dans les Balkans, d'un grand arbre à plusieurs rameaux, travaillent secrètement à semer la discorde entre les alliés ; il suffirait qu'il y eût deux camps dans la péninsule pour que toutes les combinaisons deviennent possibles, que les intrigues étrangères trouvent beau jeu, et que les Balkans redeviennent une arène où les rivalités européennes se donneraient carrière.

Abondance de biens nuit. Les États balkaniques, avant la guerre, ne comptaient pas sur un triomphe aussi définitif ; ils n'avaient pas prévu le partage d'un si riche butin. Aujourd'hui, grisés par le succès, ils se regardent comme lésés, dès qu'on leur parle de faire une concession ; ils croient n'avoir rien dès qu'ils n'obtiennent pas tout. Les causes qui avaient si longtemps retardé l'entente balkanique agissent de nouveau et tendent à dissocier les élémens disparates que l'intérêt d'un instant et le haut patriotisme de quelques hommes avaient unis. Ce qui est ancien, dans les Balkans, c'est la division ; ce qui est nouveau, c'est l'entente. Il a fallu l'insigne maladresse de la politique jeune-

turque pour que l'alliance devînt possible. Bulgares et Grecs sont séparés par des haines séculaires qui datent des temps lointains où le clergé grec travaillait à helléniser les Slaves, tenait leurs prêtres dans la plus grossière ignorance et détruisait les anciens livres liturgiques en langue slavonne; contre l'oppression du Grec, le Slave faisait appel à la justice du Turc dont l'argent du Grec faussait les balances. Pour un Hellène, le Bulgare est le barbare, le paysan grossier, incapable de culture raffinée et de civilisation; les Grecs disent qu'il n'y a pas, en Macédoine, de question de race; le citadin, le commerçant, le marin, l'homme des professions libérales, c'est le Grec; le paysan, le jardinier, peinant sur sa charrue ou courbé sur sa houe, c'est le Bulgare. Avec le Turc, lourdaud et vénal, on peut toujours s'arranger; la domination du Bulgare serait l'abomination de la désolation. Entre le Grec et le Slave, surtout le Slave bulgare, plus rude et plus brutal, il y a incompatibilité d'humeur. Les Grecs ne se sont pas jetés avec enthousiasme dans la guerre qu'ils ont eu l'adresse de terminer si avantageusement pour eux; beaucoup d'entre eux allaient répétant que la vraie politique du royaume devait être l'entente avec les Turcs; l'alliance avec les Balkaniques, c'était la politique de M. Venizelos, une « politique crétoise, » non pas une politique hellénique. Sous le régime turc, les Grecs pouvaient étendre leur influence, accroître leurs conquêtes « culturelles; » on les trouvait dans toutes les villes du littoral, même dans la Mer-Noire, à Constantinople, à Smyrne, dans les îles; un partage ne les satisfera jamais, car même là où ils ne revendiquent pas les droits de la population hellénique, ils réclament les droits de l'hellénisme, de « l'idée, » foyer et ferment de la civilisation. Répandus sur toutes les côtes de l'Empire, ils seront nécessairement lésés par un partage, si favorable qu'il soit pour eux, et ils sauront bien faire entendre leurs doléances. Les événemens de Macédoine ne sont pas si éloignés qu'ils n'aient laissé de cuisans souvenirs. N'oublions pas que, depuis 1902 jusqu'à la révolution de 1908, la Macédoine a été mise à feu et à sang par les bandes adverses: Grecs et Bulgares se combattaient avec un acharnement indicible pour le plus grand profit des Turcs qui favorisaient leurs discordes et régnaient sur les ruines des uns et des autres. Dans les pays où la population est exarchiste, les autorités ottomanes fermaient les yeux sur

les méfaits des bandes grecques, et c'était la tactique inverse dans les régions en majorité grecques ou serbes. Aux Grecs, la Porte opposait la propagande des Roumains. De représailles en représailles, d'insurrections en répressions, meurtres, viols, incendies, pillages désolaient la contrée (1). Ces horreurs sont d'hier; tous les habitans les ont vues, beaucoup en ont été victimes; il est naturel qu'ils en aient gardé des ressentimens vivaces et qu'ils craignent de tomber, par suite d'un partage ou par la décision d'un arbitre, sous une domination détestée. Est-ce une raison pour leur infliger le désolant spectacle d'une guerre nouvelle entre les alliés d'hier?

Il s'en faut que des inimitiés aussi anciennes, aussi tenaces, séparent les Bulgares et les Serbes. L'alliance entre deux pays slaves qui ont des affinités de sang, de langue, de culture, était prévue, préparée depuis longtemps, voulue par les hommes les plus éclairés des deux pays; elle est l'aboutissement naturel d'une évolution historique. Entre Serbes et Bulgares c'est une rivalité de fraîche date pour la Macédoine qui a créé des dissentimens; les Serbes ont fondé des écoles, fait de la propagande, armé même des bandes pour s'attacher une clientèle en Macédoine et se créer des droits en vue du jour où l'Empire ottoman s'écroulerait. Ils travaillaient surtout la région du Nord, mais ils étendaient de plus en plus loin leur propagande; ils avaient une école jusqu'à Doïran, sur le lac de ce nom, au Nord-Est de Salonique. Leur activité irritait les Bulgares comme une provocation. Mais ce sont là blessures légères, différends de surface, qui n'altèrent pas les affinités profondes des deux peuples. Que ces rivalités soient vives, en ce moment, où il s'agit de fixer pour longtemps les frontières des deux pays, rien de plus naturel; le partage achevé, on est en droit d'espérer que la bonne harmonie, et même quelque chose de plus, se rétablira. Il faut toutefois, pour cela, que le partage soit équitable, qu'il laisse, c'est inévitable, des regrets, mais pas de plaies incurables. C'est le problème qui se pose devant les alliés, et auquel l'Europe est intéressée. Selon qu'il sera bien ou mal résolu, les destins de la péninsule seront différens : elle s'acheminera vers un avenir de discordes et de faiblesse, ou vers un avenir d'association, de force et de progrès.

(1) Voyez sur ces événemens notre ouvrage : *L'Europe et l'Empire ottoman* (Perrin, in-8°), ou, ici même, nos articles des 15 mai, 1er juin, 15 juillet 1907.

III

Sur quelles bases est-il donc possible de procéder, entre la Bulgarie, la Serbie, le Montenegro, l'Albanie et la Grèce, à une répartition équitable des territoires cédés par la Turquie?

Plusieurs élémens, d'importance inégale, doivent entrer en ligne de compte. Un seul, parmi les argumens que l'on entend invoquer, nous paraît dénué de valeur : c'est l'étendue du territoire occupé. Tous les pays conquis par les troupes des alliés faisaient partie de l'Empire ottoman. Pour les faire changer de maître, il fallait donc vaincre, réduire à l'impuissance l'armée ottomane ; il est évident que si Abdullah pacha avait remporté la victoire sur les Bulgares en Thrace, pas un pouce du territoire ottoman n'aurait été annexé par l'un ou l'autre des alliés. Le conquérant, c'est celui qui bat et détruit la principale armée ennemie. Qu'ont pesé les armées débarquées en Hollande et à Naples après que Napoléon eut écrasé la coalition à Austerlitz? Les Autrichiens, en 1866, ont été victorieux à Custozza, mais leur armée principale ayant été vaincue par les Prussiens, ils ont dû céder la Vénétie à l'Italie. De plusieurs alliés, c'est celui ou ceux qui battent définitivement le gros de l'armée ennemie et réduisent l'État adverse à demander la paix, qui font bénéficier tous leurs associés de leurs succès décisifs. Tous les théoriciens de l'art militaire enseignent que le premier principe, à la guerre, qu'il s'agisse d'une armée ou de plusieurs armées alliées, est de chercher d'abord et de détruire le principal rassemblement des forces ennemies. C'est ce qu'ont fait les Bulgares ; personne ne saurait leur en contester le mérite. Si, à Lule-Bourgas, les Bulgares avaient été écrasés, la partie était perdue pour les alliés. Si nous rappelons cette vérité, ce n'est nullement pour soutenir que les Bulgares ont seuls des droits sur les pays cédés par les Turcs, mais pour répondre à quelques journaux, grecs ou serbes, qui prétendent que chacun doit garder ce qu'il occupe. On a même annoncé que, sur cette base, un accord aurait été conclu entre les Grecs et les Serbes. Nous n'en voulons rien croire, un tel pacte étant manifestement contraire aux égards que l'on se doit entre alliés et surtout à la stricte justice. Il ne suffit pas d'occuper de vastes territoires pour être en droit de les garder comme bien et définitivement

acquis. Chacun, dans cette guerre, a joué son rôle et rendu service aux autres. Les Bulgares, aidés d'une et plus tard de deux divisions serbes, ont battu les Turcs, les ont enfermés dans les lignes de Tchataldja d'où ils les ont empêchés de sortir et, par là, ils ont décidé du sort de la guerre. Les Serbes, flanqués sur leur gauche d'une division bulgare, ont vaincu l'armée turque de Macédoine à Kumanovo et à Monastir et occupé, avec les Monténégrins, tout le pays jusqu'à l'Adriatique et aux frontières de la Bosnie. Les Grecs ont fait une campagne tout à fait indépendante ; ils ont vaincu un corps turc dans la vallée de Sarandaporou, puis ils ont marché sur Salonique dont ils ont obtenu la reddition sans coup férir; une de leurs divisions, qui poursuivait les Turcs vers le Nord, fut battue par Djavid pacha dans les défilés au Sud de Florina et perdit douze canons ; mais la conquête de l'Épire et la prise de Janina achevèrent brillamment la campagne. Le principal service que les Grecs aient rendu à leurs alliés fut de rester maîtres de la mer et de retarder l'arrivée des réserves turques d'Asie en les obligeant à cheminer par terre. Il n'y a pas lieu d'ailleurs de disputer sur le rôle de chacun des associés : ils ont entrepris une grande guerre en commun, ils n'ont qu'à mettre en commun les résultats et à faire la répartition des bénéfices d'après de tout autres critères. Si l'un d'eux avait été vaincu sur un terrain secondaire (c'est le cas de 1866), il n'en devrait pas moins obtenir sa part des bénéfices communs de l'entreprise.

L'importance des sacrifices faits, des troupes mises en ligne, des pertes subies, est au contraire un élément dont il est naturel de tenir un certain compte, proportionnellement à l'étendue et à la population de chaque pays. Les pertes subies sont la mesure de l'intensité de l'effort accompli Nous n'avons, malheureusement, que des chiffres qui varient selon la source d'où ils viennent, la méthode de ceux qui ont fait les statistiques et la manière dont ils comptent. On peut cependant tenir pour exactes les proportions. Les pertes des Bulgares se sont montées à 33 000 morts et 53 000 blessés, soit 87 000 hommes ; celles des Serbes (tués et blessés) à 22 000, celles des Grecs à 11 000, celles des Monténégrins à 10 000 (6 000 d'après d'autres sources). La Bulgarie a mis sur pied 480 000 hommes, pour l'armée régulière, plus 140 000 employés dans les services de l'arrière. La Serbie a, proportionnellement, mis en campagne un nombre

d'hommes au moins équivalent ; la Grèce un peu moindre. Le Montenegro, le plus petit des quatre, est aussi celui qui a fait le plus gros effort et consenti les plus douloureux sacrifices. Il est légitime qu'il y ait une certaine corrélation entre les compensations obtenues et les pertes éprouvées.

Les conventions sont la loi des parties. Mais, entre les quatre associés, il n'existe pas de traité général qui les engage tous les uns vis-à-vis de chacun des autres. La convention serbo-bulgare est la plus explicite, puisqu'elle prévoit une délimitation. L'alliance gréco-bulgare, conclue peu de jours avant le commencement des hostilités, ne prévoit aucune frontière. Nous ne croyons pas qu'il existe de traité entre Grecs et Serbes ; on n'a jamais parlé d'une convention régulière entre le Montenegro et ses associés, si ce n'est peut-être avec les Bulgares qui ont été le centre et le lien de la confédération. D'ailleurs, ces conventions, spécialement la convention serbo-bulgare, conclue à un moment où les associés pensaient plutôt à l'autonomie de la Macédoine qu'à la conquête de la Turquie d'Europe, peuvent-elles être intégralement exécutées aujourd'hui que tant d'événemens inouïs sont venus modifier les conditions où le traité avait été rédigé? Les Serbes disent : non ; les Bulgares : oui. Nous verrons leurs argumens ; retenons seulement ici que les conventions, là où elles existent, ne sauraient rester lettre morte.

Au-dessus de toutes les autres doit se faire entendre la voix des peuples. La guerre qui vient de s'achever n'est pas une guerre de conquête, c'est une guerre de délivrance. Bulgares, Serbes, Grecs, Monténégrins se sont rués à la bataille pour la libération de leurs frères. Si tel n'avait pas été le caractère de la lutte, il ne serait pas admissible que les alliés gardassent presque tout ce qu'ils ont conquis. Ces annexions sont des annexions consenties, passionnément désirées, et c'en est la justification ; des hommes ne sont pas arrachés à leur patrie, mais des hommes sont rendus à la patrie qu'ils souhaitaient : lointaines réparations que l'histoire est fière d'enregistrer. La volonté des populations, c'est donc, dans le partage des lots qui va être fait, le critère auquel la justice demande que les alliés se conforment.

Est-ce à dire que d'autres élémens ne puissent pas entrer en ligne de compte ? Évidemment non. Dans l'intérêt même des populations, il faut aussi s'efforcer de créer des États viables et

forts. Le principe, facile à poser, est donc difficile à appliquer, surtout dans cette Macédoine où les races sont si mêlées et où les propagandes rivales ont si terriblement enchevêtré les cartes ethnographiques. Même une commission composée de représentans étrangers et impartiaux ne réussirait pas toujours à débrouiller la vérité ; il arrive que les habitans eux-mêmes hésitent sur leur nationalité ; certains villages en ont changé plusieurs fois, par peur ou par séduction, en quelques années. Tous souhaitent d'abord la paix, un bon gouvernement, la prospérité économique, des réformes agraires, des routes. Ils synthétisaient toutes ces aspirations en une seule : plus de Turcs. Encore ne faut-il pas oublier qu'en Macédoine, et surtout en Thrace, les paysans turcs sont nombreux ; ils ont droit à de sérieuses garanties, notamment pour leur liberté religieuse. Une subdivision à l'infini, village par village, rendrait toute vie collective impossible ; aucun État ne pourrait subsister ; les villes mêmes devraient être subdivisées maison par maison, car il n'en est peut-être pas une qui ne soit habitée que par une seule race. Il est bien difficile, par exemple, d'attribuer, dans une même région, les villes et les ports aux Grecs qui y forment souvent la majorité, et les campagnes aux Bulgares. Il faut voir large, et ne pas se perdre dans les détails. L'essentiel est qu'on cherche, chaque fois qu'il n'y aura pas d'inconvénient majeur, chaque fois qu'on ne risquera pas de léser quelque autre droit aussi intéressant, aussi légitime, à décider dans le sens de la volonté des peuples. Cela suffira pour qu'un grand progrès soit fait dans la voie de la justice internationale.

Essayons maintenant d'entrer dans quelques-unes des plus graves difficultés d'application et de les prendre corps à corps.

IV

Au banquet des vainqueurs s'assied un convive qu'on n'avait pas invité et que, ne l'ayant pas vu à la peine, on ne s'attendait pas à voir au profit : l'Albanais. C'est en vertu du principe « les Balkans aux peuples balkaniques » que l'Autriche a réclamé et que l'Europe a reconnu le droit de l'Albanie à l'existence. A la vérité, le Cabinet de Vienne avait sans doute d'autres

raisons, et de moins désintéressées, pour demander la création d'une Albanie autonome; il n'en est que plus caractéristique de constater qu'il a invoqué cet argument du droit des peuples qui, si surpris qu'on puisse être de le voir manié par la diplomatie autrichienne, était, en l'espèce, irréfutable. A l'exception d'un très petit nombre d'hommes éclairés, les Albanais ne demandaient pas l'organisation d'un État albanais indépendant, ils tenaient surtout à leur particularisme féodal, à leur organisation de clan, à leurs vieilles mœurs patriarcales; un État centralisé, des percepteurs exacts, des gendarmes rigoureux, ne sont pas pour plaire aux montagnards de la Liuma ou du pays Malissore ! L'État turc était, pour eux surtout, un minimum de gouvernement. Privilégiés parce qu'en majorité musulmans, ils en abusaient pour opprimer leurs voisins de l'Est, les Serbes de la Vieille-Serbie. Ils entretenaient autour d'eux l'anarchie, la ruine et le désordre. L'un des derniers voyageurs qui aient parcouru le pays (1) rapporte qu'à Prizrend, les paysans serbes n'osent pas cultiver les champs à plus d'un kilomètre des portes de la ville, par crainte de l'Albanais. De ces tribus farouchement isolées, sans unité politique, religieuse, morale, l'Europe a décidé de faire un État organisé; l'expérience est intéressante et les preuves de vitalité que la race albanaise donne depuis tant de siècles permettent d'augurer favorablement du succès; elle n'a jamais, au cours de sa longue histoire, constitué un État organisé ni réalisé son unité nationale, mais jamais non plus elle n'a toléré un joug étroit qui n'aurait pas respecté ses privilèges et son particularisme traditionnel. Il était légitime que les droits de cette race pleine de ressources fussent sauvegardés et que l'Europe les prît en tutelle; mais il importe à l'équilibre européen et à la tranquillité des Balkans que l'Albanie indépendante ne soit pas le prête-nom d'une ou de deux Puissances européennes qui chercheraient à intervenir dans les querelles balkaniques et à fomenter le trouble là où l'on peut espérer voir renaître la paix et la prospérité. Il est nécessaire que les Albanais constituent réellement un « peuple balkanique » puisque c'est leur titre à posséder une partie du sol de la péninsule et que toutes les grandes Puissances participent effectivement à l'organisation et à la garantie de l'État qu'il va

(1) Gabriel-Louis Jaray : *L'Albanie inconnue* (Hachette, in-16).

falloir organiser. Nous voudrions même, quant à nous, que l'Europe fît un geste de générosité qui serait en même temps un geste de justice, et que, dans le directoire européen qui devra établir et contrôler le gouvernement de l'Albanie , elle admît des représentans des États balkaniques qui verront quelques-uns de leurs nationaux englobés dans le nouvel État : Turquie, Roumanie (1), Bulgarie, Serbie, Montenegro, Grèce. Que les diplomates blanchis sous le harnois du traité de Berlin veuillent bien ne pas s'alarmer d'une nouveauté si hardie! Habituons-nous à ne plus traiter les pays balkaniques comme des enfans mineurs; ils viennent de gagner leurs éperons!

Mais quelles seront les limites de l'Albanie autonome? Elles sont presque indéfiniment extensibles. L'Arnaoute ne reste pas dans ses pauvres montagnes; il descend vers les plaines et les villes voisines; il essaime; mais il n'est pas un travailleur sédentaire. Dans la maison d'autrui, il est le plus fidèle et le plus dévoué des serviteurs; dans son pays, il ne veut être que le plus arrogant des maîtres. Depuis la conquête ottomane, et surtout depuis cinquante ans, il abuse de la tolérance des fonctionnaires turcs pour molester le Serbe de la Vieille-Serbie ou le Grec d'Épire et pour usurper sa terre; armé, parmi des paysans sans armes, il les opprime et il les tue. Ipek, autrefois siège d'un patriarcat serbe, Dibra, Prizrend, ont été ainsi en partie albanisées; Uskub, Mitrovitza étaient en voie d'albanisation. Les voyageurs qui passaient à quelques années d'intervalle ne reconnaissaient plus les bourgs et les villages : la terreur les avait faits albanais. Toute cette région est peuplée d'Albanais qui parlent serbe et qui ont gardé le type serbe. Le long de l'Adriatique, où la conquête arnaoute est plus ancienne, il ne reste presque plus trace des Serbes ni de leur langue. Dans les régions où la lutte se poursuit encore et où les victoires slaves vont donner un regain de vitalité aux paysans serbes, il eût été inique de laisser achever la destruction de cette race laborieuse par cette race de proie : l'Europe ne l'a pas voulu; toute la Vieille-Serbie, y compris Dibra, Prizrend, Diakovo, Ipek, sera serbe ou monténégrine. Le gouvernement provisoire albanais qui s'est constitué lui-même à l'instigation d'Ismaïl-Khemal bey a formulé les revendications de la grande Albanie :

(1) A cause des Aroumains du Pinde et d'Albanie qui vont constituer l'un des élémens les plus capables de participer au gouvernement du nouvel État.

ses limites partiraient du point le plus septentrional de la frontière hellène actuelle, et engloberaient le lac de Presba, Monastir, Uskub, Mitrovitza, pour rejoindre de là le Montenegro : prétentions inadmissibles, mais curieuses à enregistrer car elles constitueront peut-être plus tard le programme intégral de l'*Albania irredenta*. Il est permis d'espérer cependant que le jour où une bonne police et une administration régulière auront établi l'ordre dans la Macédoine et l'Albanie, les Arnaoutes trouveront du travail chez eux et seront moins attirés chez leurs voisins.

C'est le malheur du vaillant petit peuple monténégrin que sa frontière Sud-Est est bordée presque immédiatement par des tribus albanaises qui, pour la plupart, poursuivent, avec les clans de la Tchernagora, des vendettas séculaires. Skodra, que l'on appelle Scutari d'Albanie, est vraiment une ville albanaise, le centre des Albanais du Nord, de ces tribus catholiques qui sont sous le protectorat religieux de l'Autriche ainsi que le reconnaissent les mêmes traités qui confirment le protectorat français sur les catholiques dans le reste de l'Empire ottoman. Les clans albanais, à l'exception d'une partie des Malissores, n'auraient pas accepté sans résistance la domination monténégrine. L'Autriche était fondée à demander que Scutari fût rendue à l'Albanie et l'Europe ne pouvait lui refuser une satisfaction qu'elle revendiquait au nom du droit des peuples. Quelque sympathie qu'inspirât l'héroïque effort des soldats monténégrins, dès lors que l'on avait décidé de créer une Albanie, il fallait que Scutari y fût englobée. Il conviendra de chercher quelles compensations les Monténégrins pourraient recevoir pour le sacrifice que l'Europe leur a demandé.

Du côté du Sud, on discute encore sur les frontières qui devront séparer l'Albanie de l'Épire devenue hellène. Dans cette région, les Albanais sont en majorité orthodoxes et plus ou moins hellénisés, à tel point qu'il est souvent difficile de les distinguer des Hellènes; parmi les héros de l'indépendance hellénique, beaucoup étaient Albanais. Jusqu'au Nord d'Argyrocastro la proportion des Hellènes est très forte, surtout dans les villes et les bourgs, et l'Europe ne ferait pas difficulté de tracer largement à la Grèce les frontières de l'Épire si l'Italie n'intervenait. Entre l'île grecque de Corfou et le rivage épirote s'ouvre une magnifique rade naturelle longue de 70 kilomètres et presque fermée à chaque extrémité. Les Italiens y

voient déjà le repaire futur de la flotte hellénique fermant les issues de l'Adriatique ; ils menacent de tirer le canon si les deux rives de ce large bassin devenaient grecques. Leurs craintes ne seraient-elles pas apaisées par une garantie de neutralisation de Corfou que la Grèce ne refuserait pas d'accorder ? Il est presque aussi étrange de voir l'Italie s'opposer à ce qu'un peuple voisin achève son unité nationale, qu'il est piquant de voir l'Autriche invoquer le droit des peuples. On ne fait pas de la politique avec des principes! Ce serait bien le cas, cependant, de les appliquer, puisqu'on est théoriquement unanime à les admettre; une commission européenne pourrait étudier sur place quels villages sont albanais et quels hellènes et procéder à une répartition impartiale.

La frontière du nouvel État albanais, proposée par le Cabinet de Vienne et acceptée par les Puissances, laisse une partie des rives du lac de Scutari au Montenegro avec la haute vallée de la Plava (district de Gusinié, déjà cédé au Montenegro par le traité de Berlin), puis descend vers le Sud et passe tout près de Diakova qui reste slave, coupe le Drin blanc, passe tout près de Prizrend, qu'elle laisse aux Serbes, enveloppe le sauvage district albanais de la Liuma et revient couper le Drin noir au Nord de Dibra, qui reste aux alliés; elle atteint ensuite le lac d'Okrida. Dans l'ensemble, cette frontière est raisonnable, mais quand on en étudie le détail, on s'aperçoit que son tracé est paradoxal et qu'au lieu de chercher à prévenir les conflits et les incidens de frontière, elle semble se proposer de les préparer et de les faire naître. Nous ne pouvons entrer ici dans une description minutieuse du terrain. Prenons un seul exemple : au lieu de suivre les crêtes du Bituch, la frontière proposée passerait à mi-côte, à une portée de fusil de Diakova ; toutes les crêtes appartiendraient aux Albanais, et quand on connaît leur tempérament et leurs mœurs, on peut se demander si les gens de Diakova pourront dormir tranquilles et se livrer aux travaux de la paix. De ce côté-là aussi, il est nécessaire, si l'Europe veut faire œuvre solide et bienfaisante, qu'une commission internationale revise sur place, dans l'intérêt des populations riveraines, le tracé définitif des frontières dont la diplomatie, préoccupée de concilier des points de vue opposés, n'a pu tracer que les grandes lignes. Dans ces délimitations délicates, les Puissances doivent voir les choses de près et travailler de bonne foi à organiser la paix

et non pas à semer la guerre. Une Albanie bien policée peut devenir un élément bienfaisant de tranquillité et de prospérité pour tout le pays entre le Vardar et l'Adriatique; mais c'est à la condition qu'elle ne cherchera pas à faire, sous des inspirations étrangères, une politique d'expansion, et qu'elle acceptera comme définitives les frontières raisonnables que l'Europe lui accordera.

Tout danger de complication européenne à propos de l'Albanie a maintenant disparu, mais c'est le partage de la Macédoine entre Bulgares, Serbes et Grecs qui excite les passions les plus violentes et pourrait amener des conflits entre les alliés d'hier. Nous avons dit ici même la mêlée des ambitions antagonistes et des patriotismes rivaux dans cette Macédoine bigarrée, que la nature semble avoir prédisposée plutôt à des luttes intestines qu'à une puissante unité. La Macédoine est la cause et l'objet de la guerre, il ne faut pas l'oublier. Les Bulgares ne se sont pas levés pour marcher sur Constantinople, mais pour délivrer leurs « frères » de Macédoine. C'est aussi l'objectif des Serbes et des Grecs. On a fait la guerre aux Turcs pour affranchir la Macédoine; et comme on était certain d'avance de ne pas s'entendre sur le partage, on a sagement différé d'y procéder avant que l'ennemi commun fût définitivement hors de combat. Maintenant, on est en face du problème; faut-il s'étonner que les anciennes animosités reparaissent, enfiévrées par la victoire? Essayons de présenter dans toute leur force les argumens rivaux.

Une convention serbo-bulgare, signée en février 1912, prévoit le cas où, les parties contractantes étant obligées de recourir aux armes, se trouveraient amenées à délimiter la part qui reviendrait à chacune d'elles dans la Macédoine. Les renseignemens sur la portée et les termes exacts de ce texte ne sont ni toujours précis ni toujours concordans. Une ligne a été tracée, qui part approximativement de la frontière serbo-bulgare actuelle, descend le cours de la Ptchnia, laissant Egri-Palanka du côté bulgare, coupe la plaine d'Ovitch, franchit le Vardar et le chemin de fer à une douzaine de kilomètres au Nord de Veles (Keuprülü), suit la crête des Monts Golejnitza et aboutit à peu près en droite ligne au lac d'Okrida, entre la ville de ce nom et Strouga. D'après les Serbes, cette ligne constitue une frontière fixe, dont ils demandent la revision pour des raisons que nous allons dire. D'autres, du côté bulgare, disent que cette

ligne marque seulement l'un des côtés d'une zone restée indivise; à l'Est de cette ligne, tout serait bulgare: de même au Nord du Char-Dagh tout serait serbe, mais entre le Char et cette ligne conventionnelle s'étendrait une zone, comprenant Uskub et même Dibra, dont l'attribution ne serait pas faite et pour laquelle les deux pays auraient convenu de s'en remettre à l'arbitrage du Tsar. Ainsi, dans le premier cas, le champ soumis à l'arbitrage serait, sans restrictions, la frontière serbo-bulgare; dans le second cas, ce serait seulement une certaine zone, et la frontière bulgare ne pourrait pas être reculée au delà de la ligne tracée par avance. Les Serbes en tout cas demandent la revision complète de la convention.

Quand nous avons signé cette convention, disent-ils, nous n'avions, ni nous, ni les Bulgares, prévu le succès complet de la coalition; mais nous espérions acquérir tout le pays entre nos frontières et l'Adriatique; c'était le but de nos efforts et nous aurions pu, si nous avions obtenu ce que nous souhaitions, ne demander du côté de la Macédoine que les régions proprement serbes, c'est-à-dire à peu près celles qui sont délimitées par la ligne conventionnelle. Le texte dit d'ailleurs qu'au delà du Char-Dagh les Bulgares n'élèvent aucune prétention : c'est prévoir implicitement que la Serbie doit aller jusqu'à la mer Adriatique, mais, de ce côté, l'Europe l'arrête. La Bulgarie, d'autre part, ne prévoyait pas les larges acquisitions qu'elle fait en Thrace. Enfin, disent les Serbes, nous avons prêté à nos alliés le secours de deux divisions et d'un équipage de siège qui n'auraient pas été nécessaires, ou qui l'auraient été moins longtemps, si les Bulgares, pour la vaine gloire de conquérir Andrinople par les armes et dans le secret espoir d'entrer à Constantinople, n'avaient inutilement continué la guerre alors qu'ils auraient pu, dès le 23 octobre, conclure la paix en obtenant même Andrinople; tous les frais, en hommes et en argent, que la Serbie a faits sans compter depuis cette époque, c'est donc pour le seul avantage des Bulgares qu'elle les consentis et elle a droit à des compensations. Les Bulgares, d'après le traité, auraient dû envoyer 100 000 hommes pour aider les Serbes en Macédoine, ils ne l'ont pas fait et les Serbes se sont tirés d'affaire seuls. Si la Bulgarie recevait tous les accroissemens auxquels elle prétend, elle deviendrait tellement plus forte que les autres pays balkaniques qu'elle exercerait nécessairement sur eux une véritable

hégémonie; or les Serbes veulent bien de l'alliance, mais d'une alliance d'égal à égal; toute prétention à l'hégémonie les mettrait dans la nécessité, pour rétablir l'équilibre, de chercher ailleurs des amis et des appuis : c'en serait fait de la confédération balkanique.

A ces argumens, voici en substance ce que répondent les Bulgares. Nous avons conclu une convention; si les Serbes ne l'avaient pas acceptée préalablement, nous n'aurions fait ni l'alliance, ni la guerre; si nous nous montrons intransigeans, ce n'est pas pour acquérir quelques morceaux de terre de plus ou de moins, c'est pour ne pas laisser des Bulgares en dehors de la nouvelle Bulgarie. Nous avons fait la guerre pour la délivrance des Bulgares de Macédoine et si le bonheur de nos armes et l'héroïsme de nos troupes ont fait tomber entre nos mains Andrinople et une partie de la Thrace, est-ce une raison pour abandonner à d'autres nos frères de Macédoine, eux qui, depuis si longtemps, soutiennent la lutte contre les Turcs, qui ont donné tant de héros à l'indépendance, tant d'hommes remarquables au royaume? Partout où il y a des Bulgares doit s'étendre la Bulgarie : c'est pour cela que nous avons fait la guerre et nous ne céderons pas sur ce point. Nous avons fait aux Serbes de larges concessions en traçant la ligne frontière, car Uskub, par exemple, Strouga ou Krtchevo sont autant bulgares que serbes. La Bulgarie de demain ne pourra plus s'accroître, car il n'existe pas, ailleurs, de pays peuplés de Bulgares; la Serbie, au contraire, a l'avenir devant elle; elle peut se fondre avec le Montenegro, et qui sait si elle ne trouvera pas un jour l'occasion de s'unir aux Serbes de Bosnie, d'Herzégovine, de Croatie et de Hongrie? Le concours militaire des Serbes, disent encore les Bulgares, nous n'en contestons pas la valeur, mais il était de leur intérêt de nous le donner, car tant que la résistance des Turcs n'était pas abattue, rien n'était fini pour eux, ni pour nous, ni pour les Grecs. Pour la même raison il eût été absurde d'envoyer 100 000 Bulgares en Macédoine quand la masse principale de l'ennemi était en Thrace. Les Serbes se plaignent de ne pas obtenir l'accès territorial à l'Adriatique; nous le regrettons, mais n'avons-nous pas dû céder Silistrie et ses environs aux Roumains? La Bulgarie ne prétend pas à l'hégémonie de la péninsule, mais elle était, avant la guerre, la plus puissante, elle le restera après la guerre; il n'y aura

rien de changé dans les proportions. Quant à l'alliance, la Bulgarie y est très attachée, mais elle ne saurait y sacrifier des pays habités par des Bulgares; elle estime d'ailleurs que la Serbie reconnaîtra que son intérêt l'engage à chercher un appui du côté de ses voisins de l'Est; et, l'intérêt, c'est un lien plus fort même que les affinités de race.

En Macédoine, les Grecs ont occupé, durant la guerre, de vastes territoires autour de Salonique; ils sont en contact, dans la région de Monastir, avec les Serbes; ils ont étendu leurs avant-postes jusqu'aux alentours de Sérès et ils demandent aujourd'hui à rester propriétaires définitifs des territoires qu'ils détiennent. Le maximum de leurs revendications — ce maximum que l'on ne formule que pour faire une première concession en l'abandonnant — comprend Kavala, Drama, Demir-Hissar, Doïran et Monastir; mais leur première ligne de défense sérieuse laisserait en dehors de la zone grecque Kavala, Drama, Doïran et Monastir; elle engloberait Sérès. Les Grecs reconnaissent que la région qu'ils demandent n'est pas entièrement peuplée de Grecs. Ils y comptent 1 012 000 Grecs, contre 383 000 Musulmans et 94 000 Bulgares. Les meilleures cartes ethnographiques, — celle, par exemple, du professeur Cvijić, de l'Université de Belgrade (1), — indiquent comme entièrement grecque la péninsule Chalcidique; la plaine entre Drama, Sérès et la mer est peuplée de Grecs et de Turcs; au Nord de Sérès la campagne est bulgare; la ville même de Sérès est grecque, turque et bulgare. De l'autre côté du golfe de Salonique, le bassin de la Vistritza, à l'exception de la région des sources (Kastoria), est entièrement grec; à l'intérieur du grand angle que forme cette rivière et jusqu'au lac d'Ostrovo, on trouve des Turcs. Au Nord de Salonique, les villages bulgares viennent jusqu'aux portes de la grande ville. La frontière minima que revendiquent actuellement les Grecs engloberait donc des pays bulgares; les Grecs ne le contestent pas, mais ils allèguent qu'en Thrace, à Andrinople, sur les côtes de la Mer-Noire et de la mer Égée, les Bulgares vont annexer des cantons où vivent un bien plus grand nombre d'habitans grecs, plus de 300 000, qui, par leur situation géographique, ne peuvent pas espérer entrer dans la grande Grèce et se trouveront incorporés dans le royaume

(1) *Petermanns Mitteilungen* de mars 1913.

bulgare dont le gouvernement ne s'est pas toujours montré paternel vis-à-vis des Hellènes de la Roumélie. Il est donc légitime, d'après eux, que, par une concession réciproque, le gouvernement de Sofia consente à renoncer à quelques morceaux de territoire, bien que peuplés par une majorité de Bulgares. Puisque la géographie politique et l'ethnographie ne peuvent pas concorder complètement, que du moins des exceptions soient faites en faveur des Grecs comme en faveur des Bulgares.

Ainsi parlent les Grecs, et leur diplomatie subtile, demandant beaucoup, se flatte par là d'obtenir quelque chose : c'est Salonique, avec une banlieue aussi large que possible, qui est l'objet principal de ses efforts. Salonique est le grand marché de la Macédoine, la porte par où elle communique avec la mer et avec l'extérieur, le centre où convergent ses chemins de fer; c'est pourquoi les Grecs, laissant l'armée turque se retirer vers le Nord, ont précipité la marche de leurs régimens vers cette grande ville qu'ils appellent encore, comme saint Paul, Thessalonique, et qu'ils se sont arrangés, en dignes fils d'Ulysse, pour y devancer, sans effraction, leurs concurrens slaves. Depuis lors, une bonne administration de plusieurs mois, qui a rassuré les intérêts alarmés, le sang du roi Georges odieusement répandu, ont donné aux Grecs des hypothèques nouvelles sur la métropole macédonienne.

Par sa population, Salonique est une synthèse de la Macédoine; Grecs et Bulgares, Valaques et Albanais s'y coudoient; c'est le rendez-vous de toutes les races et de toutes les langues; le français y est très répandu. L'Hellène, commerçant et citadin, l'emporte sur le Slave, qui peuple les campagnes environnantes; l'un et l'autre sont distancés de loin par l'élément israélite, venu d'Espagne au temps de Philippe II, qui forme plus de la moitié de la population (75 000 âmes) et qui fait concurrence au Grec dans le commerce et la banque. Si Salonique devait appartenir à la race la plus nombreuse, elle constituerait une république juive; et, de fait, si les États balkaniques associés avaient bien compris leur véritable avantage et maintenu entre eux une étroite solidarité, fût-ce au prix de quelques sacrifices, l'intérêt de tous eût été de faire de Salonique une ville libre, une ville fédérale, marché et port commun des États alliés, administrée par sa municipalité, sous la haute protection et le contrôle des États confédérés. Les Bulgares y auraient trouvé le véritable

port de la Macédoine, les Serbes le débouché assuré de leurs porcs et de leur bétail, les Grecs auraient partagé avec les Juifs les bénéfices d'une prospérité commerciale et financière, qui se serait accrue à mesure que, dans la Macédoine pacifiée, auraient grandi la prospérité et la richesse. Possession indivise des alliés, elle aurait formé le lien d'une confédération que chacun d'eux aurait eu intérêt à faire vivre et durer. Peut-être, plus tard, pourra-t-on revenir à une solution de ce genre ; mais, pour le moment, la mésintelligence est telle entre les anciens associés, les prétentions rivales se heurtent avec tant d'acharnement et d'imprévoyance, qu'il serait imprudent d'organiser l'avenir en tablant sur leur concorde. Salonique sera donc bulgare ou grecque. Il semble que les Bulgares ne la revendiquent pas avec la même âpreté que les régions qu'ils regardent comme proprement bulgares; on peut prévoir que Salonique sera grecque avec la Chalcidique à laquelle les Bulgares ne prétendent pas. Mais la campagne étant peuplée de Slaves, le Cabinet de Sofia, s'il cède Salonique, n'abandonnera qu'une étroite banlieue autour de la ville, et encore réclamera-t-il probablement, en échange, les îles de Thasos et de Samothrace, peuplées respectivement de 12000 et 3000 Grecs, mais dont ils estiment la possession nécessaire au libre accès de Dedeagatch et de Kavala, appelés à devenir les ports de la Bulgarie, si Salonique est laissée aux Grecs. Salonique et la zone qui l'entoure, ce sera sans doute le premier objet de litige aigu entre les alliés d'hier. Les Grecs déclarent qu'ils feront la guerre plutôt que de renoncer à Salonique, les Bulgares plutôt que de renoncer au pays peuplé par leurs « frères. »

Le second objet de contestation concernera les villes de Vodena et de Kastoria, que les Bulgares demandent, comme habitées par des Bulgares, et que les Grecs prétendent garder. L'intérêt du problème dépasse la possession d'une étendue plus ou moins grande de territoire. Les Grecs souhaitent de pousser leurs frontières assez haut vers le Nord pour rencontrer les Serbes qui, de leur côté, espèrent garder Monastir, Prilep et Keuprülü (Veles). Ainsi les Bulgares seraient rejetés sur la rive gauche du Vardar; les Serbes, entre leur territoire et le port de Salonique, ne rencontreraient pas les Bulgares, mais seulement les Grecs, avec lesquels ils ont déjà préparé des arrangemens commerciaux. M. Pachitch, dans son discours du 30 mai,

nous l'aurait appris, s'il n'avait été facile de le deviner déjà : Serbes et Grecs ont lié partie pour résister à ce qu'ils regardent comme les prétentions exagérées des Bulgares et s'assurer à eux-mêmes un large morceau de la Macédoine. Il est même possible qu'une convention militaire prévoie l'action commune des deux alliés Serbe et Grec contre le troisième, le Bulgare, ou, plus exactement, la résistance commune aux Bulgares s'ils prétendaient faire évacuer par leurs anciens associés une partie des territoires qu'ils ont occupés pendant la grande guerre.

Les prétentions bulgares traversent à angle droit ces prétentions serbo-grecques. Les Bulgares veulent réunir à leur royaume Vodena et Kastoria, qui marqueraient leurs frontières au Sud, et aboutir au lac d'Okrida, en englobant la ville de ce nom, ancien siège d'un patriarcat bulgare. La Bulgarie serait, par là, limitrophe de l'Albanie ; la Grèce et la Serbie n'auraient pas de commune frontière ; les chemins de fer bulgares pourraient trouver, par l'Albanie, une issue plus facile vers la mer Adriatique. Les Serbes seraient rejetés au Nord-Ouest de la ligne prévue par leur convention avec les Bulgares, dont ceux-ci demandent l'exécution sans amendement. Ainsi serait ressuscitée la Bulgarie de San-Stefano. Monastir se trouve donc être le point central du litige ; on comprend maintenant l'importance que chacun des alliés y attache, et pourquoi les Bulgares, s'ils se trouvent dans la nécessité de sacrifier Salonique ou Monastir, paraissent devoir se résigner plus facilement à laisser Salonique aux Grecs. Ils resteraient ainsi fidèles à leur principe de rechercher avant tout la réunion de tous les Bulgares dans la même patrie.

Les Serbes, il est vrai, contestent que les Macédoniens soient des Bulgares plutôt que des Serbes ; ils ne sont, disent-ils, ni l'un ni l'autre, ou, si l'on veut, ils sont l'un et l'autre ; la carte du professeur Cvijić les appelle « Slaves Macédoniens » et leur donne une teinte spéciale. Leur idiome n'est, en effet, ni tout à fait le serbe, ni tout à fait le bulgare et l'on peut, du point de vue scientifique, soutenir qu'ils forment la transition, — disons plutôt le trait d'union, — entre les deux peuples. Il est très probable également que ces Slaves, réunis aujourd'hui soit à l'un, soit à l'autre des deux royaumes, se trouveraient bientôt, dans leur masse, satisfaits de leur sort. Il paraît certain cependant qu'ils ont, pour employer une expression chère aux Grecs, une « conscience nationale » bulgare, qu'ils se sont battus et

ont souffert pour la Bulgarie, et que, s'ils étaient appelés à manifester leurs préférences, l'élite d'entre eux acclamerait la Bulgarie. L'avenir s'étonnera de ces compétitions, de ces querelles, comme il s'étonne aujourd'hui des luttes anciennes entre Français et Bourguignons, entre la langue d'oil et la langue d'oc. La destinée de ces peuples est l'unité.

Les îles de la mer Égée, sans exception, sont peuplées de Grecs ; c'est là que s'est conservé le type hellène le plus pur. La Crète est celle qui compte la plus forte minorité relative de musulmans. Sauf pour Thasos et Samothrace, les Grecs n'ont pas de compétiteurs parmi leurs alliés pour la possession des îles. Nous ne pensons pas non plus qu'il surgisse une ambition européenne à l'encontre des droits de la Grèce. Les Italiens, qui continuent à occuper quelques-unes des îles sous le prétexte qu'il reste encore des soldats turcs dans les rangs de leurs ennemis en Cyrénaïque, ne sauraient tarder à les rendre à la Turquie qui, elle-même, en a par avance remis le sort aux mains des Puissances. Celles-ci croiront-elles devoir en laisser quelques-unes à la Turquie parce qu'elles se trouvent profondément incrustées dans le littoral de l'Asie Mineure? C'est possible. Donner toutes les îles aux Grecs, y compris Chios et Mytilène, c'est peut-être préparer pour l'avenir un mouvement irrédentiste parmi les Grecs d'Asie. Mais rendre certaines îles, et précisément les plus peuplées, les plus riches et les plus grecques à la Turquie, c'est l'affaiblir plutôt que la fortifier en créant sur sa frontière maritime une cause permanente de trouble et un foyer de rébellion. L'Europe appréciera de quel côté se trouvent les plus graves inconvéniens. Peut-être pourrait-elle y remédier par une neutralisation des îles, qui seraient réunies à la Grèce. En tout cas, il n'est pas admissible que les grandes Puissances violent, au profit de l'une quelconque d'entre elles et aux dépens des Grecs ou des Turcs, le principe salutaire du désintéressement territorial. La mer Égée, au surplus, n'est qu'un ensemble de détroits ; nulle part on ne perd de vue la terre ; pourquoi n'appliquerait-on pas à tout l'Archipel le principe de la « mer libre » comportant l'interdiction de fortifier les îles ? Ce ne sont là, d'ailleurs, que des difficultés secondaires. Le danger, pour la paix et pour la bonne harmonie des États balkaniques, est en Macédoine.

V

Associés pour détruire, la Bulgarie, la Serbie, le Montenegro et la Grèce ne pourront-ils s'entendre pour fonder? Sont-ils condamnés à se battre pour partager le vaste domaine qu'ils ont su glorieusement conquérir? On pourrait le croire, tant les passions nationales, surchauffées par l'ivresse du succès, paraissent intransigeantes. Les intérêts, nous l'avons montré, sont contradictoires, les aspirations incompatibles. Déjà, aux avant-postes, les fusils partent tout seuls; des échauffourées mettent aux prises Grecs et Bulgares. Au tribunal des grandes Puissances, les agens des trois principaux concurrens plaident, à coups de statistiques, d'ethnographie, de précédens historiques, la cause de leurs pays respectifs. Les armées se concentrent pour appuyer les argumens des diplomates. Les sympathies européennes commencent à se détourner de ces vainqueurs qui se montrent moins capables de porter leur brillante fortune que de l'édifier. Faudra-t-il croire qu'il ne puisse rien naître de grand que par le fer et dans le sang? Les passions aveugles des peuples entraîneront peut-être les gouvernemens à d'irréparables erreurs, mais nous ne pouvons imaginer, pour notre part, que les têtes froides qui ont conçu et réalisé l'alliance balkanique, assistent à la ruine de leur œuvre, sans essayer une résistance qui, si elle est conduite avec un large esprit d'équité et une claire vision des possibilités de l'avenir, doit rester victorieuse.

Toute politique est fondée sur des intérêts, mais il y a une hiérarchie des intérêts. Il arrive, aux peuples jeunes surtout et aux victorieux, de ne plus apercevoir, dans le tumulte des événemens qui se précipitent, que leurs passions immédiates et leurs intérêts présens; il faut, pour faire une politique d'avenir, génératrice de grands résultats, porter ses regards plus haut et plus loin; le temps de la récolte, qui est arrivé pour les États balkaniques, doit être aussi celui des semailles. L'heure unique est venue où ils vont décider de leur avenir et orienter leurs destinées pour des siècles; un examen de conscience national les aidera, dans ces circonstances solennelles, à voir clair dans leurs intérêts essentiels; ils leur apparaîtront moins contradictoires qu'ils ne semblent l'être au premier abord.

Quand on regarde une carte des races et des langues de

l'Orient, on est frappé de voir l'extension de l'hellénisme tout autour de l'Archipel. La mer et ses îles, ses ports, ses pointes et ses golfes, voilà le centre de la vie grecque. Comme au temps de la confédération athénienne, la puissance grecque est fondée sur la navigation, le commerce, la banque; l'Hellène ne sera jamais un grand agriculteur. Il aime les lettres et les arts; il est un agent de civilisation; c'est le génie hellénique qui, de Byzance, a rayonné autrefois sur les peuples barbares, slaves ou mongoliques, attirés par son éclat, et qui les a apprivoisés. Toutefois, les Grecs ont rarement dominé par la force : souples, adroits, braves à la manière d'Ulysse, mais préférant, comme lui, l'éloquence ou la ruse, qui enlacent, à la force qui brise : tels ils ont toujours été, tels ils sont encore, hommes de mer, habitués à louvoyer au hasard des vents de l'Archipel, hommes des villes, amis des causeries subtiles et des fructueuses affaires. Tout autour de la mer Égée, ils habitent les ports et les côtes; sauf dans la Grèce proprement dite et en Épire, ils ne s'étendent pas loin dans l'intérieur des terres, si ce n'est en colonies de marchands sporadiquement essaimées dans les villes. Si la liquidation actuelle leur donne toutes les îles, avec le grand port de Salonique, la péninsule Chalcidique et tout le pays hellène ou hellénisé en Épire et en Albanie, ils auront reçu un lot conforme aux aspirations de leur génie national et à leurs intérêts. Dans la partie de la Thrace qui reste turque, sur les côtes de la Turquie d'Asie, ils ont de nombreuses colonies, avec lesquelles, comme au temps de Périclès et de l'empire Perse, ils pourront, sans poursuivre de nouvelles conquêtes, entretenir des relations de culture et d'affaires. La mise en valeur de l'Asie-Mineure les intéresse, ils y participeront. Un nouvel essor de richesse attend le bassin de la mer Égée; ils en seront les principaux bénéficiaires. La vocation de la Grèce est de devenir une grande puissance navale; elle ne sera jamais en mesure de lutter sur terre contre la masse slave. Pourquoi, dès lors, s'acharnerait-elle à obtenir des territoires peuplés de Bulgares? Elle a tout intérêt à ne pas créer d'irrédentisme bulgare chez elle, et, puisque des nécessités géographiques et politiques vont faire passer, du golfe d'Orfano à l'embouchure de la Maritza, des populations grecques sous une domination bulgare, c'est une raison de plus pour elle de consolider avec la Bulgarie des liens étroits d'alliance qui finiront

par créer des sympathies et par abolir les rancunes historiques. L'héritage impérial de Byzance, avec sa domination sur toute la péninsule, serait, pour la Grèce d'aujourd'hui, un leurre dangereux ; l'héritage d'Athènes, d'une Athènes qui aurait su faire l'unité des Hellènes, s'offre à elle, et c'est un bel héritage.

Le Bulgare est un paysan et un soldat. On saura un jour les prodiges d'énergie, d'endurance, de stoïcisme, que tout le peuple bulgare a accomplis pendant la dernière campagne. Sans méconnaître les exploits de ses alliés, on peut dire que le vainqueur du Turc, c'est lui. Vainqueur par les armes, il le sera encore par la charrue ; avec sa ténacité proverbiale, il va conquérir à la culture les plaines que la paix lui assure ; prolifique, il va les coloniser, les peupler : dans vingt ans, on ne les reconnaîtra plus. Ses idées politiques sont simples, mais absolues : il ne rêve ni conquêtes lointaines, ni impérialisme ; mais il est résolu à réunir dans un même État tous les enfans de la race bulgare. S'il obtient ce qu'il demande dans le partage de la Turquie d'Europe, il aura atteint son but et, s'il lui reste une ambition, elle sera dirigée vers Sainte-Sophie, d'où l'Europe le tient éloigné. Il annexera par nécessité, parce qu'il faut avoir une façade sur la mer Égée, les côtes de la Thrace jusqu'au delà de Kavala, mais son cœur est en Macédoine avec ses frères slaves qu'il a voulu, avec toute sa foi et toute son énergie, délivrer. Il a la poigne dure et, parfois, le geste brutal ; s'il croyait que des Bulgares restent en dehors de la patrie bulgare, les faire rentrer au bercail deviendrait l'objet de son activité politique. La prudence de ses gouvernans lui a imposé la cession de Silistrie aux Roumains pour prix de leur neutralité, mais il en tiendra longtemps rigueur à ses voisins du Nord. On n'obtiendra pas sans peine de lui qu'il consente quelques concessions aux Serbes et il faudra, pour le lui demander, que le gouvernement du roi Ferdinand s'inspire des intérêts supérieurs de l'alliance avec les Slaves du Sud et risque même une impopularité momentanée. Plutôt que d'abandonner une partie importante de la Macédoine, le Bulgare ferait la guerre ; il a assez d'esprit pratique, cependant, pour se rendre compte que, une fois l'unité bulgare réalisée, la Bulgarie n'a plus d'avenir que dans une confédération balkanique.

Cette confédération, la Serbie en a besoin, elle aussi, elle

surtout, pour poursuivre hors de ses frontières, même agrandies comme elles vont l'être, une politique d'amitié, d'influence « culturelle » et, un jour peut-être, d'union avec les Serbes qui vivent dans l'empire austro-hongrois et avec tout le groupe des Slaves du Sud. Après cette guerre où ses soldats ont donné des preuves éclatantes de bravoure et de discipline, où le peuple et le gouvernement ont fait des prodiges de patriotisme et d'organisation, la Serbie reste déçue et mécontente; la pente naturelle de ses intérêts est, géographiquement et historiquement, vers l'Adriatique; elle s'en trouve séparée par l'Albanie; elle n'obtient que le droit d'aboutir par un chemin de fer, dont le libre usage lui est garanti, à l'un des ports adriatiques; elle redoute de voir grandir, sur son flanc méridional, un nouvel État où domineraient des influences qui ne lui sont pas favorables. Frustrée vers l'Ouest, elle tente d'obtenir vers l'Est un plus large morceau de la Macédoine; on lui donnera, sans doute, de ce côté-là, quelque satisfaction, mais qu'elle prenne garde de s'aliéner, en se montrant trop exigeante, le seul appui sur lequel elle puisse compter pour résister à la pression autrichienne et poursuivre ses destinées vers le Nord-Ouest. Ou alliance bulgare, ou entente avec l'Autriche, ainsi se pose le dilemme : on y réfléchira à Belgrade, et aussi à Sofia, avant de risquer une rupture.

Pas plus aujourd'hui qu'hier, malgré ses exploits, le Montenegro n'est un État viable; il n'a d'avenir économique et politique possible que dans une union étroite avec la Serbie. Sa seule raison d'être, la lutte contre le Turc, n'existe plus; son particularisme n'est plus de saison : il gardera sa personnalité politique et sa dynastie, mais il a le plus grand intérêt à se lier sans retard par une union douanière, militaire, administrative, politique, avec la Serbie. Ainsi se trouvera résolue, par la fraternité serbe, la question de l'aboutissement de la Serbie à la mer. C'est une indication pour l'avenir.

Voilà, nous semble-t-il, les considérations qui devraient guider les États balkaniques dans le partage pour lequel ils paraissent prêts à en venir aux mains, ou qui pourraient déterminer le jugement de l'arbitre s'ils ne parviennent pas à s'entendre à l'amiable. Le double principe que les Balkans doivent être aux seuls peuples balkaniques et que la volonté des peuples ne doit pas être violentée sera le phare qui éclairera les négociateurs et les guidera dans la bonne voie, celle de l'entente et

de l'alliance. La mésintelligence amènerait l'influence, peut-être l'intervention étrangère. La rencontre annoncée des quatre ministres dirigeans des États alliés est un heureux symptôme qui semble indiquer qu'ils comprennent l'avantage qu'ils trouveraient à résoudre entre eux leurs différends. Les populations de l'ancienne Turquie d'Europe étant trop mélangées pour qu'il soit possible de suivre, sans admettre d'exception, les préférences de chaque canton, de chaque village, ce serait une efficace garantie de paix et d'accord si les États balkaniques, y compris la Turquie et l'Albanie, s'engageaient les uns vis-à-vis des autres à donner des garanties religieuses, scolaires, « culturelles, » à toutes les populations appartenant à des races ou à des religions différentes de celle de la majorité. Il appartiendrait aux amis des peuples balkaniques de prendre l'initiative de proposer à leur acceptation des engagemens réciproques de cette nature : ils auraient un grand effet d'apaisement, de pacification. La prospérité, qui va se développer très rapidement dans l'ancienne Turquie par les œuvres de la paix, aura bientôt achevé d'atténuer les rancunes et d'apaiser les rivalités.

Les peuples balkaniques sont à une heure décisive de leur histoire ; les voies dans lesquelles ils vont entrer seront, pour eux, celles de l'avenir. Ils ont à choisir entre deux politiques. Ou une politique d'équilibre balkanique qui séparerait les États naguère alliés en deux ou plusieurs groupes qui, pour se faire contrepoids, seraient naturellement amenés à chercher des soutiens au dehors ; et c'est ainsi qu'on voit déjà se dessiner une entente entre la Grèce et la Serbie, à laquelle viendrait s'agréger la Roumanie, et qui trouverait un appui en Italie. Une telle combinaison obligerait la Bulgarie à chercher un accord avec l'Autriche et l'Albanie. La Turquie, dans cet imbroglio, reprendrait barre sur ses vainqueurs. Une politique d'équilibre balkanique, ce serait l'immixtion nécessaire de l'Europe, l'impuissance à l'extérieur et la stagnation interne pour chacun des petits États ; au lieu de constituer une grande Puissance collective, ils deviendraient le champ clos où se heurteraient les ambitions européennes ; ils se feraient la guerre jusqu'à ce que l'un d'eux eût imposé aux autres, selon la formule bismarckienne, sa suprématie par le fer et le feu. Si ce n'est pas cette politique-là que souhaitent les peuples balkaniques, il ne reste que la politique d'entente, de confédération, dont il faut vouloir les moyens.

L'alliance balkanique a été une surprise, voulue par quelques hommes supérieurs. Contre elle s'insurgent non seulement des intérêts, mais des habitudes séculaires, tout cet automatisme de haines historiques qui fait faire aux peuples des gestes hostiles et les trompe sur leur avantage réel. La volonté réfléchie des hommes sages qui conduisent la Bulgarie, la Grèce, la Serbie, le Montenegro peut orienter dans une voie nouvelle, celle-là même qui vient de les conduire à la victoire, leurs peuples rajeunis par la guerre et le succès. A certaines heures, il ne suffit plus de répéter les actes héréditaires, de redire les mots traditionnels, il faut faire le geste historique, celui qui fonde l'avenir. Les États balkaniques ne peuvent plus redevenir, après cette guerre, ce qu'ils étaient avant ; leur mentalité doit s'élargir avec leurs frontières. L'alliance a été féconde, la fondation de la confédération le sera encore plus. Entre ces peuples, dont les génies divers se complètent à merveille les uns les autres, l'accord, la fédération, qui n'est pas destructive de l'individualité, est nécessaire ; la pente naturelle de l'histoire les y porte. Pour le moment, il suffit d'éviter tout ce qui blesserait, tout ce qui pourrait créer de l'irréparable, et il appartient aux amis de s'entremettre pour trancher les litiges trop aigus, apaiser les passions soulevées. Bientôt il faudra qu'une volonté supérieure dise les mots et décide les actes généreux qui précipiteront l'histoire dans ses voies nouvelles. Une parole d'union, tombée de haut, produirait en ce moment un immense soulagement, une bienfaisante détente. La voix des morts, dans ces contrées balkaniques arrosées de tant de sang, souffle la haine et la discorde avec le souvenir de tant de luttes intestines ; mais, si une nouvelle guerre fratricide s'allumait, on entendrait s'élever, du fond des tombes encore fraîches, une clameur formidable, celle des héros tombés côte à côte pour la même cause, depuis les flancs du Tarabosch jusqu'aux lignes de Tchataldja, dans la grande croisade victorieuse. Leur voix impérieuse exige la concorde et l'alliance ; malgré la violence des passions nationales, la voix vivante qui traduirait leurs volontés posthumes serait écoutée et imposerait sa loi à l'avenir.

René Pinon.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Vouloir*, pièce en quatre actes de M. Gustave Guiches. — Chatelet : *Marie-Magdeleine*, pièce en trois actes de M. Maurice Maeterlinck. — Odéon : *Moïse*, tragédie en cinq actes en vers de Chateaubriand.

La pièce de M. Gustave Guiches que vient de représenter la Comédie-Française est une pièce intéressante et manquée. Elle est intéressante par le choix du sujet, par la conception des rôles principaux, par toute sorte d'intentions et d'indications qui sont justes. L'exécution, où l'on ne sent pas assez la main d'un homme de théâtre, laisse trop souvent à désirer. C'est un exemple de l'importance extrême qu'a, ici plus que partout ailleurs, la question de métier. Plus d'un trait a porté à faux, qui était de bonne logique ou de fine psychologie. Mais le théâtre a ses raisons...

Vouloir est une étude de la maladie à la mode, qui est la neurasthénie. Pour être tout à fait exacts, disons que c'est une mode d'hier. Elle passe, et nous allons mieux : il n'était que temps. L'honneur de ce retour à la santé revient-il à la récente manie des sports ou à l'éloquente prédication des professeurs d'énergie ? La cure a-t-elle été physique ou morale ? Toujours est-il que nous semblons en bonne voie de guérison. Nos nerfs se sont raffermis, nos pensées se sont virilisées, nos courages se sont relevés. Tout le monde n'est pas subitement redevenu vigoureux; mais les vigoureux n'affectent plus de se donner pour débiles : c'est un grand point. Dans la période que nous venons de traverser, toute personne un peu distinguée devait être affligée d'une sensibilité exaspérée, d'un nervosisme aigu, et d'une volonté défaillante. Il était élégant d'être malade et bien porté de se mal porter. Nous commençons à faire justice de ce paradoxe. A

mesure que s'éloigne la mode qui a cessé de plaire, le ridicule nous en apparaît. C'est l'instant que le théâtre doit choisir pour la mettre à la scène. Un peu plus tôt, il ne serait pas compris. Il a besoin de la collaboration du public. Sa fonction consiste à être un écho de ce public. Ce n'est pas son affaire de devancer l'opinion, mais de la suivre à une honorable distance. Une pièce de théâtre, pour arriver à l'heure juste, doit être toujours un peu en retard.

Notons encore que cette fameuse neurasthénie, dont on a tant parlé, qui a fait couler tant d'encre, et dont nous n'avons pas laissé de tirer quelque vanité, n'a pas été particulière à notre temps. Nous nous sommes imaginé, naïvement, que nous l'avions inventée. Et pourtant, combien d'exemples, éclatans et récens, n'en avions-nous pas derrière nous ? Au début du XIXe siècle, la mélancolie emplit toute la littérature : ce ne sont que tristesses sans cause, vague à l'âme, et plaintes désespérées. Dans cette soudaine dépression de l'âme française, on a voulu voir le contre-coup des terribles émotions par lesquelles venait de passer le pays, tour à tour secoué par le bouleversement de la Révolution et par les guerres de l'Empire. Mais déjà les femmes du XVIIIe siècle avaient eu leurs « vapeurs ; » ce qui ne les empêcha pas, l'instant de s'évanouir étant passé, de montrer dans la tourmente une belle vaillance et de se retrouver prêtes pour l'héroïsme sur le chemin de la guillotine. Et les époques les plus réputées pour leur santé ont eu leurs neurasthéniques, puisque Molière, en plein XVIIe siècle, écrivait son *Malade imaginaire*. La neurasthénie existait avant nous et d'autres générations après la nôtre referont connaissance avec elle. Il est vrai qu'alors elle portera un autre nom. Seules les étiquettes changent; mais ces tares de notre organisme reparaissent, par crises, d'époque en époque. Aujourd'hui, et puisque nous sortons d'une de ces crises, fêtons notre convalescence, en raillant le mal de la veille.

Philippe d'Estal est un neurasthénique. Bien sûr, il l'a toujours été ; mais nul ne s'en doutait et lui moins que tout autre. C'est une de ces maladies dont on porte longuement le germe en soi, avec les plus magnifiques apparences de santé. Il faisait une belle carrière ; député, l'un des plus écoutés à la Chambre, qui sait s'il ne serait pas devenu ministre ? Mais il est de ces hommes qui ont besoin du succès et ne respirent librement que dans le bonheur. Un grand chagrin, la perte d'une femme adorée, a été le désastre où toute son énergie a sombré. C'est l'occasion que guettait la neurasthénie : elle s'est abattue sur lui et l'a terrassé Maintenant, il s'est retiré du monde ; il vit

en sauvage au fond d'un château de province : la société de ses semblables, l'activité, tout ce qui l'intéressait hier et le passionnait, maintenant lui fait horreur.

Qu'un homme brisé par une affreuse douleur prenne la vie en dégoût, c'est preuve qu'il est malheureux, non qu'il est malade. M. Gustave Guiches a prévu l'objection et y a très ingénieusement répondu. Nous voyons en effet que Philippe, dans son parc, fermé à tout le genre humain, accueille une catégorie de visiteurs et une seule : les malades en traitement dans la clinique voisine du docteur Didiaix. Philippe s'entoure de neurasthéniques : preuve qu'il est lui-même neurasthénique. Et c'est pour l'auteur le moyen de nous présenter un certain nombre de silhouettes amusantes, caricatures ou portraits. Oisifs, mondains, privilégiés du luxe, surmenés du plaisir, tel est le troupeau dont ce Didiaix est le pasteur. Celui-ci est l'homme habile qui a diagnostiqué la manie de ses contemporains et qui en tire parti. Il sait l'art d'élever les neurasthéniques et de s'en faire des rentes. En lui donnant un peu d'esprit et beaucoup de scepticisme, l'auteur aurait pu en faire un type curieux de médecin philosophe et mondain, une figure très moderne de neurologiste bien parisien. Tel n'était pas son plan. Son docteur Didiaix n'est qu'un vulgaire intrigant : il ne joue dans la pièce qu'un rôle de traître, moins encore : d'utilité. C'est dommage.

Que les neurologistes ne s'empressent pas de partir en guerre contre M. Guiches. Le docteur Richard Lemas venge la corporation. Il est, celui-là, l'honneur de la Faculté. C'est un de ces médecins psychologues qui mettent au service de la science médicale l'observation déliée du moraliste. Il fait songer au docteur Pierre Janet, que l'Institut vient de s'adjoindre, ou au docteur Grasset, que l'Académie française vient de couronner. Aux anémiques du caractère, aux paralytiques de la volonté, il apporte mieux qu'un remède : son exemple. Il a une devise : « Vouloir, » et il y conforme sa conduite. C'est l'énergie faite homme, la morale de la volonté en action. Or il est le beau-frère de Philippe d'Estal, et il est le bon beau-frère : il opère en famille. Médecin, il a flairé en Philippe un sujet, et beau-frère, il jure de lui rendre la santé. Assistons à cette cure qui est de la psychologie appliquée et partant de la littérature.

La première difficulté est de gagner la confiance du client. C'en est une, et non la moindre, avec des malades atteints précisément de manie ombrageuse et qui soupçonnent en tout visiteur un ennemi. Très adroitement, Richard feint d'être le plus malade des deux et de

chercher secours auprès de Philippe. Ainsi il engage la conversation ; il tâte les points douloureux : il fait de l'auscultation morale. Le diagnostic est des plus nets. Philippe est de ceux qui ne peuvent vivre sans foyer. La présence d'une femme guérira seule la blessure qu'a faite la mort d'une femme. Justement une femme vient à passer, Laurence. Elle est charmante, et Richard le sait mieux que personne, car il a eu jadis pour elle un sentiment qui ressemblait bien à de l'amour. Ajoutez que Didiaix tourne autour d'elle. La conclusion s'impose : il faut que Philippe épouse Laurence. C'est l'ordonnance. Une scène joliment filée met en présence ceux que la Faculté a décidé d'unir. Pour une première entrevue, c'est mieux qu'on ne pouvait espérer. Le mariage se fera...

Il est fait, quand la toile se relève sur le second acte, et bien fait. Philippe est très amoureux de sa femme. Il s'est si bien repris au monde et à ses vanités, qu'il est de nouveau candidat à la députation. La maison est gaie. On reçoit, on chante, on improvise des couplets de circonstance. Méfiez-vous des chansonniers amateurs et des revuistes de salon : ils n'ont pas toujours de l'esprit, mais ils manquent souvent de tact. Un poète homme du monde, c'est-à-dire qui n'est ni homme du monde, ni poète, a jugé bon de faire une allusion indiscrète aux rapports de Laurence et de Didiaix. Richard, qui se trouve là, relève le mot malencontreux, cherche querelle à Didiaix. Quels ont été dans tout cela les torts de Didiaix? Nous ne le débrouillons pas très bien. Mais il nous suffit de savoir qu'il y a eu injure à l'adresse de Mme Philippe d'Estal, et que Philippe avait donc seul qualité pour s'en montrer offensé. Richard n'avait pas à intervenir : il a manqué aux convenances, gravement. Ç'a été mouvement spontané, démarche irréfléchie. Il s'est trahi. Il a laissé voir combien Laurence lui est chère. Il a révélé à tous, et à nous-mêmes, qui n'y songions guère, que l'amour d'antan n'est pas mort en lui...

La critique a été généralement d'avis qu'en agissant ainsi, le personnage démentait sa conduite précédente, manquait à son caractère, cessait d'être l'homme de la volonté; et lui aussi le voilà neurasthénique ! Je crois qu'elle s'est trompée. Les caractères autoritaires ont toutes les qualités, sauf une, qui est la discrétion dans l'exercice de leur autorité. Habitués à vouloir, ils veulent pour eux-memes et aussi pour les autres. Ils n'y cherchent pas malice : c'est chez eux l'effet d'un trop-plein d'énergie qui a besoin de se dépenser, c'est le réflexe ou la détente d'une faculté excessive et toujours sous pression. Ajoutez que, soignant des neurasthéniques, Richard a pour habitude

et pour règle de substituer sa volonté à la leur. C'est toute la médication. Or on sait la tyrannie du pli professionnel. Richard, le volontaire, ne manque pas à sa définition. La psychologie de M. Guiches n'est pas en défaut.

J'en dirai autant des scènes du troisième acte consacrées à nous montrer l'effet produit dans le ménage de Philippe par l'intervention irraisonnée de Richard. Si quelqu'un est innocent de ce qui vient de se passer et n'en peut mais, c'est Laurence. C'est donc à elle que s'en prend d'abord son mari, et il lui fait une affreuse scène de jalousie. Il est injuste, il est absurde, il est révoltant. Disons plus simplement : c'est un malade, incomplètement guéri, chez qui les nerfs, un instant apaisés, reprennent le dessus. Laurence riposte qu'il ne l'a jamais aimée, qu'une seule image, celle de sa première femme, habite son cœur : quel supplice de tous les instans pour une femme, que cette rivalité avec celle qui n'est plus ! Laurence n'est ni moins injuste, ni moins absurde que son mari. C'est qu'à vivre avec des neurasthéniques on devient neurasthénique soi-même. Cela se gagne. Le système du docteur Richard est terriblement chanceux. Il a marié la santé avec la maladie : maintenant ils sont deux à « faire » de la neurasthénie. C'est un résultat que nous aurions prévu, nous qui ne sommes pas médecins. Et je ne prétends pas que le spectacle de cette double crise de nerfs soit agréable à voir; je dis qu'il paraît être de bonne observation clinique.

Mais à partir de ce moment, la pièce dévie. Elle tombe dans le romanesque, dans le factice, dans l'agitation à vide. Richard s'est battu avec Didiaix; il l'a blessé. Il revient : c'est pour recevoir de Philippe la bordée d'injures que vous devinez. Resté seul avec Laurence, il se lamente. « Voilà ma récompense pour lui avoir fait le sacrifice de mon amour. Car, je ne vous l'ai jamais dit, Laurence : je vous aimais. — Vous ne me l'avez jamais dit : c'est le tort que vous avez eu. — Quoi? — Mais oui. — Trop tard ! — Il n'est jamais trop tard. Refaisons notre vie. Fuyons ensemble ! — Fuyons ! » Ah bien, non, docteur ! Il y a des folies pour tous les âges : vous avez passé l'âge de ces sortes de folies. A vrai dire, je ne sais pas exactement quel âge l'auteur donne à Richard ; mais je suis bien obligé de voir le personnage tel que l'incarne M. de Féraudy. Il aurait pu être pour Laurence un mari de tout repos, avec une nuance de protection paternelle ; mais filer avec elle aux rives où l'on file le parfait amour, cela ne convient pas à son genre de beauté. Tranchons le mot : il est ridicule dans ce rôle, et d'un ridicule qui confine à l'odieux.

Au dernier acte, il lui reste, par scrupule de conscience et coquetterie de délicatesse, à informer Philippe de son beau projet : « J'enlève ta femme ; c'est pour le bon motif : nous venons te demander ta bénédiction. » Situation de vaudeville, s'il en fut. Tel en est le comique que Philippe lui-même en est égayé et distrait de sa maladie noire. Il prend la chose en plaisanterie. « Tu te moques de moi ; ce n'est pas d'un goût irréprochable ; mais le mieux est d'en rire. » Les rôles sont renversés ; c'est maintenant Philippe qui est l'homme sensé et de sang-froid : Richard parle et agit comme un dément. Toutefois, cet accueil — auquel il ne s'attendait pas ! — le dégrise. Il revient à lui, il refoule dans les profondeurs de sa conscience cet amour qui n'en aurait jamais dû sortir ; il se sacrifie une seconde fois. Il raccommode le bonheur de Philippe et de Laurence ; il retourne à ses malades ; il s'enferme dans l'austère prison de sa volonté. « Vouloir, » ce n'est pas toujours tout rose ; mais c'est cela même qui fait la valeur morale et la beauté de cet infinitif.

La comédie de M. Guiches est une de ces pièces où toute l'attention et tout l'intérêt doivent converger vers une seule figure. Le fait est que l'auteur a mis dans le personnage de Richard toutes ses complaisances, sinon tout son art. Il en a fait un héros du sacrifice et de la volonté, et ces deux sortes d'héroïsme sont bien aujourd'hui le fonds dont nous manquons le plus. D'où vient que ce héros nous soit, en somme, si peu sympathique ? La faute initiale est, à mon avis, qu'on ne nous a pas, au début, suffisamment convaincus de la grandeur et de la nécessité de son sacrifice. On indique d'un mot, en passant, qu'il aime Laurence. Il semble que ce soit une velléité amoureuse plutôt qu'un amour et que lui-même ne s'y soit pas arrêté. Il eût fallu insister sur cet amour, sur sa profondeur, et nous donner à entendre que Richard est à l'instant d'en faire le tout de sa vie. Il eût fallu d'autre part nous persuader que Laurence, et non point une autre, pouvait faire le bonheur de Philippe. Il fallait que la situation eût la rigueur impitoyable d'un dilemme : perdre Laurence ou perdre Philippe. Nous voyons au contraire que Philippe et Laurence se connaissent à peine. Laurence est une charmante femme ; mais il y en a d'autres, il y en a tant d'autres !

Faute d'établir solidement ces deux points, M. Guiches a privé sa pièce du support qui l'eût soutenue : telle qu'elle est, elle fait l'effet d'être en l'air. Notons aussi que Richard a trop bonne opinion de lui-même et une bonne opinion qu'il laisse trop paraître : il nous désoblige par l'abondance et l'intrépidité de ce contentement de soi. Il a le

pédantisme de ses qualités. C'est le professionnel de la volonté : on le guette à la première défaillance. Quand il se laisse, lui aussi, égarer par la passion, nous ne songeons pas, pour l'en plaindre, que cela est dans la logique de notre nature fertile en contradictions : pour être surhomme, on n'en est pas moins homme. Nous ne songeons qu'à le railler. Nous y prenons du plaisir. Notre veulerie s'amuse à compter les faiblesses des forts. Notre humilité se réjouit à voir les puissans humiliés ; puisqu'ils sont à terre, nous en profitons pour les piétiner un peu. Nous nous empressons d'attester qu'ils ne valent pas mieux que nous et qu'ils ont tort de nous faire la leçon. Ah ! nous ne les aimons pas. Quant à ceux de nos obligeans contemporains qui ont une fois commis l'imprudence de se sacrifier pour nous, ils doivent avoir su à quoi ils s'engageaient : nous ne leur pardonnerions pas de se décourager. C'est ici que la séance doit continuer...

La pièce de M. Guiches avait, au premier acte, beaucoup plu : on en avait aimé les jolis coins de satire ; à partir du second acte, elle a paru d'allure incertaine, et de plus en plus monotone et fatigante. Elle n'a pas été sauvée par l'interprétation. L'excellent artiste qu'est M. de Féraudy a joué le rôle de Richard en comédien consommé ; mais il n'est pas le personnage du rôle. Il a trop de bonhomie, trop de rondeur, trop de verve tout en dehors ; c'est un rôle qu'il eût fallu jouer en dedans, à la manière qui fut jadis celle de Worms. Au contraire, j'ai trouvé M. Grand meilleur qu'à son ordinaire dans ce rôle de frénétique que reprend par momens sa frénésie. Mlle Sorel est une Laurence charmante et digne d'un meilleur sort.

Nous avions déjà beaucoup de Marie-Madeleine au théâtre : de tous les personnages du drame sacré, c'est celui qui, de nos jours, et je ne sais pour quelle cause, intéresse le plus dramaturges et musiciens. M. Maurice Maeterlinck a éprouvé le besoin d'en ajouter une à la collection. Il est poète et philosophe, et le poète et le philosophe s'unissent et fraternisent dans le symboliste. Sa poésie lui sert à exprimer sa philosophie en la voilant, comme il convient. C'est dans son œuvre qu'on a l'impression de cheminer à travers une forêt de symboles. Donc, soyons attentifs et, par delà les apparences, tâchons d'apercevoir d'obscures clartés...

Nous sommes à Béthanie où s'est retiré le riche Silanus : choix singulier, quand il y avait dans l'ancien monde romain tant d'endroits plus agréables ! Ce doux vieillard est un sage. Épicurien ou stoïcien ? L'un et l'autre. On sait que la différence entre les deux doctrines était

toute théorique et qu'elles aboutissaient dans la pratique aux mêmes résultats. Horace s'inscrivait tour à tour aux deux écoles ; Épicure fut un ascète et Sénèque un jouisseur. Quelque solution qu'elle en donne, la philosophie antique ne connaît qu'un problème, celui du bonheur. Toute la morale païenne n'est qu'un « art d'être heureux. » Silanus est heureux et veut qu'on le soit autour de lui. Il invite ses amis et les amies de ses amis. La belle courtisane Marie de Magdala ayant annoncé sa visite, il a eu soin de prévenir Lucius Verus qui en est amoureux. Ce Verus est officier dans l'armée romaine : cela se reconnaît à la cuirasse qu'il porte toujours, et même quand il va goûter en ville. La conversation prend le tour qu'elle a volontiers chez ceux qui tiennent beaucoup à la vie : on parle de la mort. Un invité s'est excusé pour ce motif qu'il vient de perdre son fils, et qu'il en est inconsolable. Silanus, à ce propos, lit une lettre que le même homme lui avait écrite jadis pour le consoler d'une perte semblable. C'est une de ces épîtres raisonnables et compassées dont Sénèque nous a laissé le modèle. Consolations admirables, remarque justement Silanus, qui n'ont jamais consolé personne. Pour que la douleur nous soit supportable, il faut que ce soit la douleur des autres...

Silanus a un voisin : Simon le lépreux. Leurs deux jardins se touchent. Pour un vieil homme qui cherchait le repos et ne voulait que cultiver en paix son jardin, c'est ne pas avoir de chance. Ce jardin de Simon le lépreux sert d'asile à une bande de gens sans aveu, qui infestent le pays, à la suite d'un certain Jésus de Nazareth, thaumaturge. Justement un grand brouhaha, venu d'à côté, annonce qu'ils font leur sabbat. On entend la voix de Jésus : « Bienheureux ceux qui souffrent, car ils seront consolés... Heureux les simples d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient... Heureux ceux qui ont le cœur pur, » etc. Voyez l'Évangile. En entendant ces paroles si nouvelles, Marie de Magdala est frappée de stupeur et d'admiration. Elle se précipite vers le jardin où fleurit cette doctrine extraordinaire. Elle veut voir et savoir. La foule la salue d'un tonnerre de huées. Mais Jésus la prend sous sa protection : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! » Cette fin d'acte est bien en scène. Jésus ne paraît pas et ne paraîtra pas de toute la pièce. Heureuse précaution, dont je ne saurais trop complimenter M. Maeterlinck ! Tous les autres, de Caïphe à Pilate, peuvent avoir un rôle, parce qu'ils sont des hommes. Mais Jésus, qui est Dieu, quelle image nous en présenter au théâtre, qui ne soit une trahison ? Cette fois, le symbole est des

plus clairs; c'est l'opposition de deux morales, l'antithèse de deux religions : celle du plaisir et celle de la souffrance.

Le second acte chez Marie-Madeleine. Lucius Verus, à qui elle a donné rendez-vous, est venu la voir, toujours revêtu de la cuirasse qui ne le quitte ni jour ni nuit. Il est très amoureux, et très ennuyé. On l'a chargé d'une basse besogne : arrêter Jésus. Cela lui répugne. Fondre sur l'ennemi, forcer les villes, charger à la tête de son régiment, tant qu'on voudra ; mais disperser les congrégations, c'est l'affaire de la police, non de l'armée. Arrivent Appius et Silanus. Haletans, le cœur serré par l'émotion, ils racontent ce qu'ils ont vu. Ils ont vu, de leurs yeux vu, Lazare, qui était mort depuis quatre jours, se lever de son tombeau, à l'appel de Jésus, et marcher. C'est le prodige le plus extraordinaire qui ait été accompli depuis que le monde est monde et qu'il est sous l'empire de la mort. Jésus a réussi où sages et devins avaient échoué : il a vaincu la mort... Verus accueille ce récit avec quelque scepticisme. Mais Marie-Madeleine écoute en extase et boit, de tout son être angoissé, les paroles merveilleuses... Voici mieux. Et nous aussi, nous allons voir — hélas ! Car la maison a été envahie par la bande des loqueteux; et, au premier rang, marche un cadavre décharné, livide, épouvantable. C'est Lazare le ressuscité. Il est hideux. La tête inclinée, l'épaule déjetée, la forme du cercueil déjà prise, il étend un bras, et d'une voix, qui est celle du sépulcre, il dit à la Madeleine : « Le Maître t'appelle. Viens. » Elle résiste ; elle se jette sur la poitrine de Verus et le supplie de la garder. Mais le mort vivant est là qui l'appelle. Et toujours se débattant, mais sans force contre la mystérieuse attirance, pareille à la Pythie qui écume et cède à l'approche de son dieu, elle va vers Celui qui lui a envoyé ce messager affreux et irrésistible. On songe au médium hurlant et convulsif sous les passes du magnétiseur. C'est la Salpêtrière à Béthanie.

Je ne connais pas de spectacle plus déplaisant. L'invention en appartient entièrement à M. Maeterlinck. Car il n'est fait dans l'Écriture aucune allusion à cette rencontre de la courtisane avec le ressuscité. L'auteur prend avec le texte sacré toute sorte de libertés. C'est, dit-on, le droit du poète. Admettons-le, — sous les plus expresses réserves. Reste à savoir ce que le poète a voulu donner à entendre et qui nécessitait l'emploi d'un si macabre artifice. Pourquoi a-t-il brouillé les faits, bouleversé la chronologie, confondu les épisodes traditionnels ? Pour quelle raison majeure a-t-il dérangé les morts et ouvert les tombes ? Quelle vérité si profonde exigeait une mise en scène si lugubre ? J'aime mieux dire que je n'y ai rien compris et

laisser à de plus fins que moi l'honneur de déchiffrer cette énigme. J'ai cru jusqu'ici et je continue à croire qu'entre la résurrection de Lazare et la conversion de la Madeleine, il n'y a pas de lien. Ce n'est pas parce que Jésus a vaincu la mort que Madeleine est allée à Jésus. Le Sauveur l'a sauvée d'elle-même: c'est pourquoi elle l'a suivi. Elle était tout amour : c'est en elle que devait se faire la conversion de l'amour charnel à l'amour mystique.

Troisième acte : nous sommes dans la maison de Simon le lépreux, et, m'a-t-il semblé, dans le sous-sol. Les disciples de Jésus s'y sont réfugiés, en grand désarroi, poussés par le vent de la panique et par celui, plus troublant, du doute. Le maître s'est laissé arrêter, juger, condamner; il n'a pu réussir à se sauver lui-même : que parle-t-il de sauver les autres ? Ainsi ils le renient, d'un commun accord, sans en excepter Lazare, plus pâle sous le suaire de la peur que sous celui de la mort. Un seul être lui est resté fidèle : Marie-Madeleine qui, pour la circonstance, s'est costumée en Marguerite de Faust, acte de la prison. Il faut que Lucius Verus fasse évader Jésus. Le galant officier y consentirait, non sans peine, à une condition toutefois : c'est que Marie-Madeleine lui appartienne. Jusqu'ici, il s'est contenté du flirt : maintenant, il aspire aux réalités. Il lui ouvre ses bras : qu'elle se jette sur son cœur et sur sa cuirasse ! Mais Marie-Madeleine est une sœur aînée de Marion Delorme, sujette comme elle à de soudaines et d'exquises pudeurs. Elle se refuse à Verus. Elle n'empêchera pas Jésus de sauver le monde. A quoi il a tenu, pourtant, que le monde ne fût pas sauvé !... Cette conclusion est pitoyable. Je m'étonne que M. Maeterlinck n'en ait pas senti l'inconvenance. C'est plus qu'une faute contre l'art : c'est une faute de goût.

Ce scenario tout à fait sommaire avait probablement pour objet principal de nous montrer Mme Georgette Leblanc dans un rôle fait sur mesure. Aussi ne s'y est-elle pas montrée au-dessus d'elle-même.

Enfin on a représenté *Moïse!* On l'a représenté à l'Odéon : c'est encore Paris. L'histoire est connue de cette tragédie célèbre, qui doit à ses mésaventures toute sa célébrité. Chateaubriand l'avait écrite pour être jouée par Talma et non pour aucune autre cause. Talma étant mort, la pièce n'aurait pas dû lui survivre ; mais Chateaubriand s'était persuadé, entre temps, que c'était son chef-d'œuvre. La Comédie-Française se faisait tirer l'oreille. En attendant que la pièce fût représentée, l'obligeante Mme Récamier s'arrangea pour en donner une lecture à

l'Abbaye-au-Bois. L'assemblée la plus brillante fut convoquée : Cousin, Villemain, Lamartine, Mérimée, le duc de Broglie. Nous savons par Mme Lenormant, qui n'est pas un témoin prévenu, l'échec lamentable de cette première épreuve. L'acteur Lafond, qui gasconnait, se tira convenablement du premier acte. « Dès le second, il ânonne, hésite, se trouble, dit que le manuscrit est mauvais. Impatience de l'auditoire, supplice parfaitement dissimulé de M. de Chateaubriand, désespoir de Mme Récamier. » Cela se passait le 27 juin 1829 et n'était pas de nature à triompher des résistances de nos grands comédiens. Cependant ni Chateaubriand, ni Mme Récamier ne renonçaient. Le 2 octobre 1834, une première et unique représentation eut lieu... au théâtre de Versailles. Ce fut un désastre. « Si les loges firent bonne contenance, écrit Edmond Biré dans *les Dernières années de Chateaubriand*, le parterre ne cacha pas son ennui. Tout le monde sortit triste, comme on sort d'une cérémonie funèbre. A la porte du théâtre, Mme Récamier, pressée et coudoyée par la foule, qui ne la reconnaissait pas sous son voile baissé, avait peine à retenir ses larmes; il lui fallut attendre longtemps, au milieu de cette cohue, la voiture de louage que M. Ballanche cherchait en vain dans la rue. » Tout arrive. De Versailles voici *Moïse* à l'Odéon : il se rapproche.

Mme Récamier aurait été contente de M. Antoine, et aussi du public qui, par un bel après-midi du mois dernier, s'enferma pour entendre les vers de Chateaubriand. Il était, ce public, un peu clairsemé, et beaucoup moins illustre que celui de 1829, mais si plein de déférence! Il a écouté avec respect, avec vénération, cette tragédie ennuyeuse comme de la pluie, mais comme de belle pluie. Il l'a écoutée jusqu'au bout. Ainsi il a voulu rendre hommage à un grand nom et témoigner de son culte pour une mémoire qui n'a jamais eu plus de prestige qu'aujourd'hui. La journée a été excellente pour Chateaubriand. Elle a été détestable pour *Moïse*. Maintenant que la pièce a été représentée, il n'y a plus aucune raison de la jouer.

Elle n'est ni bonne ni mauvaise. Elle n'est pas. Spécimen d'un genre mort, échantillon d'une espèce disparue, elle est née morte. Brunetière avait très bien vu que tout le génie d'un homme ne peut rien pour galvaniser un genre arrivé à ce moment de son évolution où il n'est plus viable. La tragédie classique, au début du XIXe siècle, est un anachronisme. Et *Moïse* est une tragédie classique, comme *Athalie* dont il est une pâle copie, ah! si pâle! Que nous font les amours de Nadab et d'Arzane au pied du Sinaï? Que nous veulent Dathan, Caleb et Nébée? Il paraît que Nadab est fils d'Aaron et que, pour plaire à la

reine d'Amalec qu'il aime sans en être aimé, il se prépare à passer au culte des faux dieux. En faisant effort, on pourrait découvrir que ce Nadab inquiet, mélancolique, werthérien, poursuivi par la fatalité, avide d'orages et courtisan du malheur, a un peu en lui de l'âme de René et de celle de Chateaubriand. Mais à quoi bon s'ingénier pour étreindre le néant? Nous sommes ici dans le royaume des ombres, où des ombres de personnages s'agitent autour de l'ombre d'une action. Çà et là quelques beaux vers qui pourraient être de Corneille ou plutôt de Crébillon ou de Marie-Joseph Chénier. Chose curieuse : ils n'ont rien de la troublante harmonie et des résonances profondes qu'ont certaines périodes de celui qui fut un si admirable poète et l'égal des plus grands, quand il écrivait en prose. Cela est de nul intérêt et surtout n'ajoute rien à la gloire d'un écrivain suffisamment illustre par ailleurs : le *Moïse* de Chateaubriand pourra dormir à côté du *Saül* de Lamartine, pendant que nous relirons *Atala* et les *Méditations*.

Les Escholiers nous ont conviés à entendre une série d'ouvrages, vers et prose, qui se recommandent d'abord par la jeunesse de leurs auteurs. *Coup double* de MM. Jean Renouard et Léon Leclerc est une agréable piécette en vers. Le berger Lucas abandonné par sa bergère a résolu de mettre fin à ses jours; la bergère Muguette, trahie par son berger, a décidé de se « périr. » Ils se rencontrent, se confient leurs peines et s'unissent en légitime mariage. Firent-ils pas mieux que de se tuer? Badinage léger et frais : cela se passe au bord d'une rivière. Également en vers, mais avec plus de lyrisme et plus d'envolée, l'*Épreuve d'amour*, de M. Henry Grawitz, a plu. C'est ici le genre antique, qu'au temps de Ponsard et d'Augier on appelait néo-grec. Côté des pièces en prose. *Le Tournant* de M. Lionel Nastorg pourrait s'appeler, si le titre n'était déjà pris : le plaisir de rompre. Deux amans, sentant prochaine la fin de leur liaison, décident de rompre en beauté : ils se quittent pour n'avoir pas à se « lâcher. » On a fait un grand succès à cette saynète, qui sera sans doute reprise ailleurs. *La vraie Loi*, de M. René Carraire, drame bourgeois et noir, conclut nettement contre le suicide, ce à quoi on ne saurait trop applaudir... Ces auteurs sont de jeunes auteurs : ce ne sont pas des révolutionnaires.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

LA BÉATRICE DE DANTE

Scritti Danteschi, par Alessandro d'Ancona, 1 vol. in-8°; Florence, 1913.

Au temps de l'année où la douceur du ciel revêt de ses ornemens la terre, et la fait toute riante par la variété des fleurs mêlées aux verts feuillages, l'habitude était que les hommes et les dames de notre cité de Florence donnassent des fêtes dans leurs maisons, en y invitant une société choisie; et ainsi est arrivé d'aventure qu'un premier jour de mai messire Folco Portinari, citoyen des plus honorés d'alors, a rassemblé chez lui ses voisins, pour festoyer avec eux. Or, de ces hôtes faisait partie messire Alighieri; et son fils Dante, qui n'avait pas encore achevé ses neuf ans, était venu avec lui, comme d'ordinaire les petits enfans suivent leurs parens, surtout lorsqu'il s'agit de se rendre en des lieux de fête. Il se trouvait là mêlé aux autres enfans de son âge, qui étaient réunis en grand nombre, garçons et filles, dans la maison des Portinari; et, après qu'on leur eut servi un repas accommodé à leur âge, le petit Dante, ainsi qu'il convenait à un enfant, s'est mis à jouer avec ses compagnons.

Et voici qu'il y avait, dans la foule de ces enfans, une petite fille du susdit Folco, qui s'appelait Bice, — encore que Dante l'ait toujours nommée d'après son nom primitif, c'est-à-dire Béatrice, — laquelle fille était âgée d'environ huit ans, et très gracieuse et belle selon sa petitesse, et très douce et plaisante dans ses actions, avec des manières et des paroles beaucoup plus graves et mesurées que l'exigeait son âge; sans compter qu'elle avait les traits fort délicats et excellemment disposés, et tout pleins encore, par delà leur beauté, d'un tel charme ingénu que l'enfant s'était acquis auprès de maintes personnes la réputation d'un ange. Or donc cette Bice, telle que je l'ai dépeinte, ou peut-être beaucoup plus belle, apparut pendant cette fête aux yeux du petit Dante non pas, sans doute, pour la première fois, mais avec un pouvoir tout nouveau de le rendre amoureux; et bien que notre Dante ne fût encore qu'un tout jeune garçon, il accueillit dans son cœur avec tant d'affection la belle image de Bice Portinari que

jamais plus depuis ce jour, aussi longtemps qu'il vécut, cette image ne s'en effaça plus. Que la chose soit résultée d'une conformité secrète de natures ou d'habitudes, ou bien d'une influence spéciale des astres, ou bien encore qu'il se soit passé là ce que nous voyons par expérience dans les fêtes où, sous l'effet de la qualité raffinée des mets ou des vins, les âmes des jeunes gens aussi bien que des adultes s'étendent soudain et deviennent aptes à s'éprendre passionnément de tout ce qui leur plaît : toujours est-il certain que Dante, dès son âge le plus tendre, s'est trouvé un serviteur très fervent de l'amour. Après quoi, arrêtant le récit de ces incidens juvéniles, je dirai seulement qu'avec l'âge les flammes amoureuses se multiplièrent à tel point, dans son cœur, que rien d'autre n'avait de quoi être pour lui plaisir, ou réconfort, ou repos, sinon de revoir sa belle voisine.

Ce témoignage bien connu de Boccace nous est encore confirmé par le propre fils de Dante, dans un passage curieux de son commentaire latin de la *Divine Comédie*, — tout au moins suivant une version manuscrite récemment découverte dans la bibliothèque de lord Ashburnham. A propos de la première mention du nom de Béatrice, dans le second chant de l'*Enfer*, Pierre de Dante écrit ce qui suit :

Et puisque nous rencontrons ici pour la première fois cette Béatrice dont il sera encore beaucoup parlé ci-dessous, surtout dans le troisième livre du poème, consacré au *Paradis*, je dois dès maintenant faire savoir au lecteur que, en effet, une certaine dame nommée Béatrice, et grandement remarquable à la fois par ses mœurs et par sa beauté, vivait dans la cité de Florence au temps du poète, y étant née de la famille de certains citoyens florentins appelés Portinari ; de laquelle dame notre poète était le voisin, et laquelle il aima profondément aussi longtemps qu'elle vécut, et à la louange de laquelle il composa maintes chansons ; et puis, après la mort de ladite dame, et afin de rendre glorieux le nom de celle-ci, il voulut l'introduire à maintes reprises dans ce sien poème, sous l'allégorie et le type de la *Théologie*.

« Sous l'allégorie et le type de la Théologie. » On s'est fort querellé, en vérité, depuis le siècle même de Dante jusqu'à nos jours, sur la question de savoir si c'était bien la « Théologie, » ou peut-être la « Sagesse, » ou encore quelque chose comme l'« Idéal, » qui nous était présenté sous le nom de Béatrice dans la *Comédie*, comme aussi dans les deux principaux ouvrages antérieurs du poète, la *Vie Nouvelle* et le *Banquet*. Mais le fait est que sans aucun doute, dans maints endroits de ces trois ouvrages, la figure de Béatrice nous apparaît revêtue d'une signification éminemment « symbolique. » Poussé par son désir de « nous rendre glorieux » le nom de sa belle voisine, incontestablement Dante a plus d'une fois désigné sous ce nom des « entités » philosophiques, religieuses, ou morales, qui dépassaient de beaucoup la

douce personne réelle de la fille de messire Folco Portinari, — quoi que puisse nous dire Boccace de la précocité intellectuelle de cette dernière, et de tous ses agrémens d'esprit ou de corps. De telle sorte que, malgré le témoignage de Boccace, nombre de biographes et critiques se sont trouvés pour refuser même à Béatrice toute réalité « historique, » ou du moins pour affirmer que le poète, en l'« introduisant » dans ses trois grandes œuvres, a pu vouloir tout au plus glorifier son nom, sans que jamais la Béatrice qu'il évoque devant nous ait eu rien, à ses propres yeux, de l'apparence extérieure, ni de la nature intime d'aucune jeune femme connue et aimée de lui précédemment.

C'est déjà ce que soutenait, au début du XVIIIe siècle, le savant chanoine florentin A. M. Biscioni. « Si d'aventure mon lecteur se sent prévenu en faveur de Bice Portinari, — écrivait-il, — qu'il sache que je n'ai nullement l'intention de porter le moindre préjudice à cette très noble dame; et bien au contraire, je suis prêt à proclamer qu'elle a été dotée ici-bas de prérogatives très dignes d'égard, comme aussi qu'il se peut fort bien qu'elle ait été connue de Dante et fréquentée par lui, en raison du voisinage de leurs habitations ! Mais seulement j'ai prétendu montrer que, des œuvres dudit Dante et des argumens que j'y ai joints, il résulte que notre Béatrice n'est ni cette dame-là, ni aucune autre, mais bien une personne idéale, toute sortie de l'invention délibérée du poète. »

On n'en finirait pas à vouloir citer les divers commentateurs, italiens ou étrangers, qui ont repris à leur compte cette affirmation du vieux chanoine florentin, tout en différant de lui sur l'interprétation du rôle symbolique attribué par le poète à sa Béatrice. Voici, par exemple, ce que nous dit à ce sujet le célèbre Adolfo Bartoli, l'un des plus remarquables historiens de la littérature italienne :

Selon moi, Béatrice n'est pas la Sagesse, comme le croyait Biscioni, elle n'est pas non plus la Monarchie Impériale de Gabriele Rossetti, ni l'Intelligence Active de Francesco Perez. Béatrice, c'est la Femme, c'est la créature féminine d'ici-bas, envisagée dans ses qualités les plus nobles, les plus hautes, les plus célestes, et envisagée avec les yeux un peu mystiques des hommes du moyen âge en général, mais en particulier des Blancs florentins de la fin du XIIIe siècle. Béatrice, c'est la femme terrestre qui, par degrés, s'est acquis quelque chose de l'ange : un être vague, abstrait, impalpable, qui peut bien se concréter un moment en toute figure charmante de jeune fille, mais pour s'envoler de nouveau, sur-le-champ, vers des formes plus éthérées.

Cette manière « allégoriste » d'entendre le personnage de Béatrice a de tout temps étonné et presque scandalisé M. Alessandro d'Ancona,

l'éminent professeur de littérature italienne à l'université de Pise; et c'est déjà expressément contre elle qu'était dirigée, en l'année 1865, une conférence du jeune érudit, dont la réimpression lui offre aujourd'hui le point de départ d'une longue, savante, et captivante étude, toute consacrée à la défense de ce que l'on est convenu d'appeler la théorie « réaliste, » dans le grand débat ouvert depuis des siècles autour de Béatrice. M. d'Ancona nous apprend que l'homme d'État, poète, et historien Bovio disait de lui autrefois à leur ami commun, le fameux Crispi : « D'Ancona est un pédant, qui ne saurait comprendre le génie de Dante ! » Mais il va de soi que le vénérable professeur ne partage pas cette opinion de Bovio sur son compte; et d'autant plus assidûment il tâche à nous prouver que personne ne connaît, ne comprend, et n'aime mieux que lui l'art merveilleux du poète de la *Divine Comédie*. Négligeant les témoignages plus ou moins douteux des biographes, il demande à l'œuvre même de Dante de nous renseigner sur les sentimens qui l'ont inspirée ; et le fait est qu'il met à l'interroger une science exemplairement profonde et sûre, sans se lasser de peser, de contrôler, d'examiner, séparément et en les comparant l'un à l'autre, jusqu'aux moindres passages de toute l'œuvre du poète qui auraient quelque chance de nous révéler le secret de l'attitude véritable de celui-ci à l'égard de sa Béatrice. Quoi que l'on doive penser des conclusions où il aboutit pour son propre compte, les deux cents pages environ de ses nouveaux *Écrits Dantesques* qui traitent du problème de *Béatrice* constituent désormais pour nous un très complet et précieux répertoire de l'ensemble des morceaux de la *Vie Nouvelle*, du *Banquet*, et de la *Divine Comédie*, où Dante lui-même non seulement fait mention de sa Béatrice, mais encore nous décrit des « états d'âme » capables de nous expliquer le rôle (ou les rôles divers) qu'il a voulu prêter à son héroïne.

Essayons de parcourir très rapidement, par exemple, avec l'assistance de M. d'Ancona, les deux premières parties de la *Divine Comédie*, en recherchant sous quel aspect nous y est présentée la figure de Béatrice ! Tout d'abord, comme l'on sait, le nom de l'héroïne est rappelé au poète par Virgile, qui lui raconte comment, dans sa demeure du Purgatoire, il a été abordé par une « dame bienheureuse et belle, » venue là, avec « des yeux pleins de larmes, » et pour le prier d'aller au secours de son ami, « afin qu'elle-même en soit consolée. » « Je suis Béatrice, — lui dit-elle, — et c'est l'amour qui m'a conduite ici, et me fait te parler ! » Après quoi, le nom de Béatrice n'est plus prononcé

une seule fois, durant tout le récit de la traversée de l'Enfer : mais, à plusieurs reprises, nous y rencontrons des allusions manifestes à la « dame bienheureuse, » toujours désignée en des termes voilés, comme si le poète avait craint de profaner son image par une mention trop expresse, dans cette impure atmosphère de ténèbres et de péchés. C'est ainsi qu'au chant xe, Dante, ayant rencontré le père de son ami le poète Guido Cavalcanti, lui adresse ces paroles, d'ailleurs assez obscures, et pouvant être comprises de bien des façons : « Je ne viens pas de mon propre gré ! Celui qui m'accompagne là va m'emmener peut-être vers celle (ou celui) que votre Guido a eue en dédain ! » A coup sûr, c'est vers Béatrice que Virgile « emmène » son compagnon ; et l'on peut être certain aussi que, comme le dit M. d'Ancona, le « peut-être » signifie toutes les épreuves qui attendent le voyageur avant qu'il lui soit donné d'arriver auprès de sa bien-aimée. Mais on entend bien que, sur ce point encore, les « allégoristes » n'ont pas manqué d'hypothèses ingénieuses. On a dit, entre autres choses, que Dante voulait parler de la théologie, ou plus simplement de la religion, toutes deux « dédaignées » ici-bas par le « mécréant » notoire qu'avait été Guido Cavalcanti. Sans doute : et d'autre part, il n'y a rien, non plus, qui nous empêche d'admettre l'interprétation « réaliste » de M. d'Ancona, suivant laquelle Guido se serait moqué de la passion « platonique » de son jeune confrère et ami pour la riche fille des Portinari.

« Lorsque tu parviendras devant le doux rayonnement de celle dont les beaux yeux voient toutes choses, d'elle tu apprendras le voyage ultérieur de ta vie ! » Ainsi parle Virgile à Dante, vers la fin du xe chant de l'*Enfer*, pour consoler le poète du « parler ennemi » du damné Farinata, qui lui résonne encore dans l'oreille. Cette fois, l'allusion à Béatrice est incontestable, à cela près que Virgile nous paraît commettre une légère erreur, puisque ce sera l'aïeul du poète, Cacciaguida, et non pas Béatrice, qui lui prédira le « voyage de sa vie. » Un peu plus loin (chant xii), le même Virgile dit au centaure Chiron, pour obtenir de lui qu'un rameur fasse traverser aux deux pèlerins le fleuve de sang : « Quelqu'un s'est interrompu de chanter alleluia, afin de venir me confier cet office nouveau. » Ce « quelqu'un » est, naturellement, Béatrice ; et de plus en plus nous avons l'impression que Dante se refuse à nommer la jeune femme aussi longtemps qu'il n'aura point quitté le royaume de la douleur. Mais sans cesse il pense à Béatrice et aspire à la revoir, avec le mélange d'espérance et de crainte que nous traduisait, tout à l'heure, le mot : « peut-être, » dans sa

réponse au père de Guido Cavalcanti. « Ce que vous me racontez du cours futur de ma vie, dit-il à Brunetto Latini, je l'inscris en moi et l'y garde, pour interroger là-dessus, comme aussi sur une autre prédiction à moi faite (par Farinata), la dame qui le saura, si seulement je parviens à elle ! »

Pendant la montée du Purgatoire, au contraire, Virgile ne se fait plus scrupule de nommer Béatrice ; et de page en page ses allusions deviennent plus nombreuses à la dame qui l'a chargé de lui amener le poète amoureux. Mais cet amoureux, lui, continue à ne la point désigner formellement par son nom, à l'exception d'un seul cas, — le plus important de tous, en vérité, pour notre étude du « problème » de Béatrice. Je veux parler de la mémorable rencontre du poète, au XXIIIe chant du *Purgatoire*, avec son ancien ami et confident Forese, membre de cette famille des Donati à laquelle appartenait l'épouse légitime de Dante. Forese n'est mort que depuis cinq ans à peine ; et son ami s'étonne de le voir déjà délivré de l'épreuve préalable de l'« Antepurgatoire. » Forese répond que le temps de l'épreuve lui a été abrégé par les larmes de « sa Nella, » par « ses pieuses prières et par ses soupirs. » Il ajoute que sa « veuvette, » *vedovella*, « qu'il a tant aimée, » est d'autant plus chère à Dieu qu'elle est plus seule à faire le bien, entre les « effrontées dames florentines. » Puis il demande à Dante de lui dire à son tour par quel miracle il a pu pénétrer, vivant, dans le séjour des morts.

Et, donc, moi à lui : « Si tu te remets en mémoire — quel tu fus avec moi, et quel je fus avec toi, — ce seul souvenir présent aura encore de quoi te peser !

« De cette vie m'a détourné celui — qui va maintenant devant moi, l'autre jour, à l'heure où, toute ronde, — apparaît au ciel la sœur de celui-ci !

« (Et je lui montrais le Soleil.) Ce guide par la profonde nuit, — m'a emmené de la région des vrais morts, — avec cette véritable chair qui est en train de le suivre.

« Et puis il m'a entraîné dans sa propre région, — gravissant et contournant la montagne — qui vous redresse, vous que le monde a tordus !

« Il m'a promis de m'accompagner jusqu'à ce que — j'arrive là où sera Béatrice. — Là-bas, il faudra que je reste sans lui ! »

A son compagnon de jeunesse, comme l'on vient de voir, Dante a ouvertement nommé cette Béatrice dont il n'avait pas osé prononcer le nom devant maints autres amis, rencontrés presque à toutes les étapes de sa traversée de l'Enfer et du Purgatoire. D'où M. d'Ancona tire un nouvel argument en faveur de sa théorie « réaliste. » Que si

Dante, d'après lui, a prononcé devant Forese le nom de Béatrice, c'est parce que, seul, cet ami d'autrefois a connu le secret de son amour pour la fille de Folco Portinari; et jamais à coup sûr il n'aurait eu l'idée de parler de Béatrice à Forese ainsi qu'il l'a fait, — la plaçant quasi en « pendant » à la Nella célébrée par son mari quelques strophes plus haut, — si Béatrice n'avait pas joué dans sa vie un rôle plus ou moins comparable à celui de Nella dans la vie de Forese: un rôle qui pourrait bien avoir consisté à maintenir, tout au moins, l'esprit et le cœur des deux amis au-dessus de l'existence coupable suggérée par ces mots : « Le souvenir de ce que tu as été avec moi, et de ce que j'ai été avec toi, aurait, à lui seul, de quoi nous peser ! »

Mais surtout M. d'Ancona estime que la pleine réalité de la figure de Béatrice nous est prouvée par le passage fameux du XXVIIe chant du *Purgatoire* où nous voyons Dante hésitant à franchir une muraille de flammes, sans que ni les exhortations d'un ange, ni les assurances encourageantes de Virgile suffisent à vaincre sa frayeur, jusqu'à ce que le poète latin lui crie: « Or, mon fils, vois: ce mur est ce qui te sépare de Béatrice ! » Et aussitôt Dante, en entendant ce nom « toujours présent à son esprit, » se plonge bravement dans les flammes, trop heureux de pouvoir ainsi rejoindre sa bien-aimée. C'est là, au dire de M. d'Ancona, un mouvement qui suffirait pour nous renseigner sur la véritable nature des sentimens du poète à l'égard de Béatrice, si même toute sorte de détails accessoires, — et notamment l'allusion que fait Dante à l'aventure amoureuse de Pyrame et Thisbé, — n'achevaient pas de nous rendre manifeste l'entière vérité « humaine » de son amour. Sans compter que Béatrice, dans les paroles qu'elle adresse à Dante sur les plus hautes cimes du Purgatoire, ne nous apparaît guère, non plus, une simple abstraction métaphysique : « Regarde-moi bien ! dit-elle. Je suis ta Béatrice ! » Après quoi elle lui reproche d'avoir eu sur terre d'autres amours, indignes de celui qu'elle lui avait inspiré, — allant même jusqu'à mentionner une certaine maîtresse entre les bras de laquelle il l'aurait oubliée. « Pendant quelque temps, je l'ai soutenu, au moyen de mon visage; et, en lui montrant mes jeunes yeux, je l'ai conduit avec moi dans le droit chemin. Mais, dès que je fus sur le seuil de mon second âge, et changeai de vie, celui-ci s'est éloigné de moi et s'est donné à d'autres. Puis, lorsque je me suis élevée de la chair à l'esprit, et que beauté et vertu se furent accrues en moi, je lui suis devenue moins chère et moins précieuse ! »

La femme qui parle ainsi est bien une vraie femme, une Béatrice

qui a vécu de notre vie de « chair, » avant d'être « élevée à la vie de l'esprit. » C'est déjà ce qu'affirmait M. d'Ancona dans sa conférence juvénile de 1865 ; il le redit encore aujourd'hui, et toujours en faisant appel à notre cœur plus qu'à notre raison. « Dans une histoire d'amour comme celle-là, je l'ai dit et le répète, pour juger de ce qui est vrai, le verdict du sentiment est indispensable et infaillible. » Et je m'étonne seulement que, sur tous ces points qu'il a savamment et minutieusement examinés, M. d'Ancona ait eu besoin de recourir au témoignage du cœur comme à une sorte d'autorité souveraine, tandis qu'il me semble que le témoignage du bon sens avait déjà de quoi établir assez fortement la pleine justesse de sa théorie. J'ai peine à comprendre, en vérité, que des passages comme ceux que l'on vient de lire, extraits de l'*Enfer* et du *Purgatoire*, aient échoué à ruiner pour toujours les hypothèses « allégoristes » de l'espèce de celles du chanoine Biscioni ou du professeur Adolfo Bartoli. Que Dante, dans ces deux premières parties de son poème, nous ait présenté Béatrice comme une personne réelle, une femme particulière, et jadis aimée de lui pendant son existence terrestre, cela me paraît d'une évidence trop absolue pour valoir même la peine d'être démontré. Manifestement, les « allégoristes » se sont trompés sur le rôle de Béatrice dans l'*Enfer* et le *Purgatoire*, — à commencer par le fils du poète, lorsqu'il nous déclare que son père, « pour glorifier le nom de Béatrice Portinari, l'a introduite dans sa *Divine Comédie* sous l'allégorie et le type de la Théologie. » Ce n'est pas du tout « sous l'allégorie et le type » d'une abstraction religieuse que Dante a « introduit » Béatrice dans tous les passages ci-dessus, et notamment dans son récit de l'arrivée du poète auprès de sa bien-aimée : notre raison s'accorde avec notre cœur pour nous attester que, par exemple, la Béatrice dont il s'entretient avec son confident Forese, ou celle encore qu'il s'apprête à rejoindre de l'autre côté du mur de flammes, et celle aussi qui lui reproche ses infidélités à son endroit, que cette Béatrice-là est bien une jeune femme florentine dont l'image s'est profondément gravée dans son âme, — la belle et sage Béatrice Portinari que nous a révélée le récit de Boccace.

Malheureusement pour la thèse « réaliste, » les deux premières parties de la *Divine Comédie* sont suivies d'une troisième, où le rôle de Béatrice n'est plus du tout, — comme je le disais tout à l'heure, — celui d'une simple jeune dame florentine admise à jouir des délices éternelles après avoir naguère, ici-bas, rempli d'amour les yeux et le cœur du poète. Et de même aussi il en est pour les derniers chapitres de la

Vie Nouvelle, où manifestement Béatrice nous est montrée « sous une allégorie et un type » qui s'étendent bien au delà des limites probables ou possibles de sa personnalité « historique. » Mais M. d'Ancona nous assure que ces deux rôles différens, assignés par Dante à la figure de son héroïne, s'accommodent fort bien de nous être présentés tour à tour, ou parfois même simultanément, — car il ne faut pas oublier que Béatrice, lorsqu'elle accueille son ami sur les hauteurs éthérées du Purgatoire, et lui parle de sa vie « dans la chair, » et lui reproche sa conduite passée avec des accens tout « individuels » d'affection mêlée d'un peu de rancune, ne s'en trouve pas moins escortée d'une légion respectueuse de Prophètes et de Saints, dont la présence autour d'elle ne laisse pas, déjà, de nous étonner. Il y a là, d'après le vénérable auteur des *Écrits Dantesques*, une sorte de développement ou d' « évolution » poétique de l'image de la jeune femme, mais qui s'explique le plus naturellement du monde aussitôt que l'on s'est rendu compte des habitudes intellectuelles de Dante, et de ses véritables sentimens intimes à l'égard de Béatrice.

Les anciens « objectivaient » l'idéal en quelque chose de réel. Dante, lui, — et c'est ce qui le distingue de Boëce, ainsi que des vieux poètes français et de leurs imitateurs, — évite ce procédé de « personnification, » qui n'est qu'une façon de concréter l'abstrait; il veut que « sous le vêtement d'une figure ou d'une couleur de rhétorique » se trouve le réel; et aussi son art commence-t-il par poser la « personne. » Que l'on voie de quelle manière il procède dans l'emploi des entités allégoriques introduites dans la *Comédie!* Tout d'abord, nous avons la *personne*, l'être historique, vrai, réel; et puis sur cette personne il élève le symbole. Il ne va point, par exemple, créer abstraitement un type de la sagesse humaine : mais, pour ce type, il se sert du personnage historique de Virgile. Il ne va point créer un type de la liberté intérieure : mais il affecte à cet usage la figure historique de Caton. Et ainsi de suite. Tout l'univers surnaturel qu'il nous représente a comme un fondement réel... Le moyen âge avait donné aux abstractions un corps fictif : Dante, inversement, à des personnes réelles attribue une valeur abstraite.

Ce premier principe établi, M. d'Ancona nous fait assister aux étapes successives du poète, dans ce qu'on pourrait appeler son travail d'extension symbolique de la figure de Béatrice. Voici d'abord la *Vie Nouvelle*, écrite certainement pendant la jeunesse de Dante, bien des années avant qu'il ait commencé la rédaction de sa *Comédie*. D'une façon générale, « il est impossible de nier raisonnablement que la *Vie Nouvelle* soit le récit d'un amour véritable à l'égard d'une dame qui a vécu vraiment; et que si la forme de ce récit nous paraît avoir

quelque chose de mystique, avec sa multitude d'extases et de visions, cela vient simplement de la tournure particulière de l'esprit d'un poète qui, plus tard, dans sa pleine maturité, nous décrira l'univers réel sous la forme d'une vision imaginaire. »

Oui, c'est proprement une « confession » autobiographique, et déjà toute « moderne, » que nous offre la *Vie Nouvelle*, prise dans son ensemble. Aussi bien, les premiers chapitres de l'ouvrage nous décrivent-ils un amour parfaitement « historique, » un amour « humain et naturel comme tant d'autres ! » Béatrice nous y apparaît « une jeune femme vivante et réelle que l'auteur rencontre dans des fêtes, et en chemin, et à l'église, et dans la maison de ses parens, et qui tantôt se montre pour lui bienveillante, d'autres fois courroucée, et par instans même se moque gentiment de lui. » Tous les premiers chapitres ne sont rien que l'histoire d'un jeune poète naïvement amoureux de sa belle voisine. Puis, soudain, l'attitude de Dante vis-à-vis de Béatrice subit un changement. Comme il nous le dit lui-même, « l'objet de son amour n'est plus la vue de Béatrice, mais sa louange. » Écoutons-le s'expliquer là-dessus en présence de quelques nobles amies : « Mesdames, la fin de mon amour était jadis un salut de cette dame. et c'est en cela que consistait mon bonheur. Mais puisqu'il lui a plu de me refuser cela, mon amour a mis désormais mon bonheur en quelque chose que nul ne saurait m'enlever ! — Et dis-nous donc, nous t'en prions, en quoi consiste ce tien bonheur d'à présent ? — Il consiste en des paroles qui louent ma dame,... et je me suis proposé de prendre toujours pour matière de mon parler tout ce qui pourra être louange de cette très noble dame. »

En d'autres termes, Dante, ayant compris l'impossibilité pour lui de satisfaire jamais ce premier amour, « tout naturel et humain, » qu'il avait conçu pour Béatrice, s'est résigné à chercher ailleurs des satisfactions amoureuses du même ordre, tandis qu'il promouvait la fille des Portinari au rôle idéal d'un « nouveau prodige de douceur, » d'une créature merveilleusement belle et sage, lui apparaissant désormais de si haut qu'il ne ressentait plus même à son endroit la moindre nuance de jalousie. « Lorsqu'elle passait par les rues, tout le monde courait pour la voir : d'où m'arrivait une joie merveilleuse. » Cette première phase de l' « évolution » de l'image de Béatrice, dans le cœur du poète, a-t-elle coïncidé avec le mariage de la jeune femme, dont il semble s'être fait un devoir de ne parler jamais, — mais qui nous est révélé par nombre de témoignages documentaires ? En tout cas, la phase suivante a eu sûrement pour occasion la mort de Béatrice, sur-

venue lorsque la femme du riche et noble chevalier Bardi avait à peine dépassé sa vingt-quatrième année. Depuis lors, Dante ne se borne plus à « louer » les perfections corporelles et morales de Béatrice : il imagine que la mort de celle-ci n'a pas été un accident terrestre, mais en quelque sorte une nécessité surnaturelle. « Ce n'est point l'excès de froid qui l'a enlevée, ni l'excès de chaleur, comme pour les autres créatures ;... mais Dieu l'a rappelée près de lui parce que cette vie d'ennuis n'était pas digne d'une si noble chose ! » Le poète ne cesse plus maintenant de songer à la béatitude céleste de sa bien-aimée ; et ainsi, peu à peu, il s'accoutume à dégager son image de tous liens matériels, à la regarder comme ayant eu de tout temps sa demeure auprès du trône de Dieu. Insensiblement, les derniers chapitres de la *Vie Nouvelle* conduisent à l'apothéose de Béatrice. Et je ne résiste pas au désir de citer encore les quelques lignes, justement fameuses, qui servent de conclusion à l'œuvre juvénile du poète florentin :

Après cela m'est apparue une vision merveilleuse où j'ai contemplé des choses qui m'ont décidé à ne plus rien dire de cette Béatrice bénie aussi longtemps qu'il ne me sera pas possible de traiter d'elle plus dignement. Et d'en arriver à cela, c'est à quoi je m'efforce autant que je puis, ainsi qu'elle le sait en toute vérité. Et donc, s'il plaît à Celui par qui vivent toutes choses que ma vie se prolonge pendant un certain nombre d'années, j'espère pouvoir alors dire d'elle ce qui n'a jamais été dit d'aucune femme au monde.

« Dans ces paroles se trouve, comme en germe, toute la *Divine Comédie*. » Mais, avant de nous montrer la continuation et l'achèvement de la lente montée de Béatrice vers le trône céleste où nous la voyons installée dans la troisième partie du poème de Dante, M. d'Aneona s'arrête à nous expliquer, du même point de vue « biographique, » l'épisode qui forme le sujet du *Banquet*. Après la mort de Béatrice, Dante a péché doublement, — ou peut-être triplement, — contre son immortelle bien-aimée. D'abord, il a accepté de se laisser consoler par une autre « dame, » qui s'est emparée de son cœur en lui témoignant une pitié trompeuse ; puis, sans doute, il s'est montré infidèle à son amour en se livrant à toutes ces agitations politiques dont la triste conséquence a été pour lui l'exil perpétuel ; et, enfin, il a commis une faute envers Béatrice en s'occupant de toutes ces sciences purement terrestres qu'il désigne sous le nom général de « Philosophie. » Si bien que, dans son *Banquet*, il s'est avisé d'incarner tous ces péchés dans l'unique figure de la « dame compatissante ; » tandis que Béatrice, de son côté, signifie toujours à la fois et la jeune femme qu'il a aimée

et l'ensemble des vertus célestes dont il s'est habitué désormais à la concevoir revêtue. Telle encore il nous la présentera dans les trois parties de sa *Comédie*, mais sans que nous puissions deviner, dans les passages cités plus haut de l'*Enfer* et du *Purgatoire*, que la jeune femme parfaitement réelle, individuelle, dont il nous parle, soit en même temps l'« entité » surnaturelle qui déjà s'est annoncée à nous dès les derniers chapitres de la *Vita Nuova*. Jusqu'au terme du poème, Dante poursuit son extension du rôle de Béatrice, en élevant et en agrandissant la part de « symbole, » ajoutée par lui à la « personne réelle » de la jeune patricienne florentine dont il s'est épris jadis, un soir de printemps, dans le jardin des Portinari.

« J'espère pouvoir dire d'elle ce qui n'a jamais été dit d'aucune femme au monde, » écrivait le jeune poète aux dernières lignes de sa *Vie Nouvelle*. Il a tenu sa promesse, et je ne crois pas que toute l'histoire des arts ait à nous offrir une autre aventure plus étonnante, tout ensemble, et plus belle que celle-là. Il m'est naturellement bien impossible de dire jusqu'à quel point les hypothèses « biographiques » de M. d'Ancona répondent aux intentions véritables de Dante; mais, à coup sûr, ceux-là se trompent, et défigurent aussi bien le rôle de Dante que celui de Béatrice, qui ne veulent voir dans celle-ci qu'une simple abstraction philosophique. Des œuvres comme la *Vie Nouvelle* et comme la *Divine Comédie* ne peuvent être nées que d'un grand amour. Sans l'ombre d'un doute, il y a eu à Florence une femme appelée Béatrice dont la vue a provoqué dans le cœur du poète le tendre et ambitieux désir de « dire d'elle ce qui jamais n'a été dit d'aucune autre femme. » Et en effet Béatrice, par-dessous tous les « symboles » qu'il a plu à son amant d'accumuler sur elle, Béatrice sera toujours pour nous non seulement la plus « idéale » des figures féminines, mais encore la plus « réelle » et la plus « vivante. »

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La Chambre des députés a enfin entamé la discussion de la loi militaire, mais, au train dont elle marche, il est difficile de dire quand elle la terminera. Plus de cinquante orateurs sont inscrits pour prendre la parole, sans compter ceux du gouvernement et de la Commission. La question est très importante sans doute et très grave, elle est même la plus importante et la plus grave qu'il soit possible, mais dans toutes les questions, sans en excepter les plus compliquées, il n'y a qu'un nombre assez limité d'argumens à mettre en ligne et lorsqu'on les voit passer et repasser trop souvent, on ne tarde pas à s'en fatiguer. Au moment où nous sommes, tous, ou peu s'en faut, ont déjà été portés à la tribune, et on aura de la peine à en trouver beaucoup de nouveaux. La Chambre ferait d'autant mieux de clore la discussion générale qu'elle recommencera presque inévitablement avec certains contre-projets, par exemple avec celui de M. Jaurès. M. Jaurès, en effet, n'a pas encore donné, ce qui équivaut à dire qu'il y a, à l'extrême gauche, d'immenses réserves oratoires qui restent intactes et ne seront pas de sitôt épuisées.

Il faut s'attendre d'ailleurs à ce que l'opposition socialiste et radicale use de tous les moyens pour retarder le vote final, dans l'espoir de renverser auparavant le ministère, contre lequel elle déploie un acharnement qu'aucun échec ne décourage et qui n'a même pas attendu l'ouverture de la discussion militaire pour se manifester avec une activité passionnée. Cet espoir ne semblait pas irréalisable. Sa première rencontre avec la Chambre, avant les vacances de Pâques, n'avait pas été bien favorable au Cabinet. Sans doute il avait eu la majorité, mais une majorité très faible, et l'accueil qu'il avait reçu avait été particulièrement froid. M. Barthou a eu le bon esprit de n'en être pas

déconcerté ; il connaît l'histoire parlementaire ; il y a vu plus d'une fois un ministère arriver à la vie presque expirant et reprendre peu à peu assez de forces pour fournir une longue et utile carrière. Cela est vrai surtout des ministères qui ont la bonne fortune de représenter une cause parfaitement claire aux yeux de l'opinion et qui met en jeu non seulement des intérêts certains, mais des sentimens profonds. Il en a été ainsi l'année dernière pour le ministère Poincaré et il en est de même aujourd'hui pour le ministère Barthou. Les radicaux socialistes ont fort bien senti qu'au point où ils s'étaient placés, M. Poincaré hier et naturellement M. Barthou échappaient à leurs atteintes. De là leur exaspération, produit naturel de leur impuissance. Ils ont accusé le ministère de jouer du péril extérieur pour assurer sa solidité intérieure, reproche facile, mais injuste : le ministère pouvait-il nier un péril trop évident, sans tromper le pays et sans l'endormir dans une fausse sécurité ? Il aurait été bien coupable s'il l'avait fait. Il a préféré dire les choses comme elles sont et proposer les mesures qu'elles comportent, en quoi il s'est trouvé avoir pris une situation très forte : toutes les fois qu'on a essayé jusqu'ici de l'y ébranler, on l'a consolidé avec des majorités de plus en plus imposantes, au point que ce ministère si débile à sa naissance et dont nous avons entendu si souvent annoncer la mort certaine et prochaine, continue de survivre à tous les assauts. Il le doit, nous le constatons volontiers, à la netteté et à l'énergie de ses déclarations. Son chef, M. Louis Barthou, avait montré jusqu'ici un talent souple, facile et brillant qu'il avait exercé sur des sujets et dans des ministères divers, mais il n'avait pas fait preuve, sans doute parce que l'occasion lui avait manqué, de la fermeté résolue et, qu'on nous passe le mot, de la crânerie d'allure qu'on lui voit depuis qu'il a toute la responsabilité du pouvoir. Dans plusieurs circonstances, il a su dire le mot juste, qui était le mot courageux et il a tenu le langage d'un chef de gouvernement. Il a percé à jour le jeu de l'opposition à travers les prétextes dont il s'enveloppait. Pourquoi les attaques continuelles dont le gouvernement a été harcelé ? Parce que ce gouvernement a pris en main la cause du service de trois ans et s'est promis de la faire aboutir. Voilà ce qu'il fallait dire et ce qu'a dit M. Barthou. Ainsi la loi militaire qui semblait devoir faire sa faiblesse fait-elle sa force. L'opposition commence à se rendre compte que ce n'est pas sur cette loi qu'elle le renversera, et elle cherche un autre terrain de combat; mais le gouvernement l'y suit, la démasque une fois encore, dénonce ses intentions véritables, invoque la question politique qui

domine toute la situation et, à chaque fois, il l'emporte. Espérons qu'il l'emportera jusqu'au bout.

Nous avons dit qu'on avait essayé de le renverser avant l'ouverture du débat sur le service de trois ans ; mais au fond, et nul ne pouvait s'y tromper, c'était bien le service de trois ans qui était en cause dès ce moment : on l'accusait en effet d'avoir méconnu l'esprit de la loi en décidant le maintien sous les drapeaux de la classe libérable à la fin de septembre. La Chambre l'en a approuvé. Était-il donc sauvé? Pas encore : il lui restait une nouvelle attaque à soutenir et une attaque qu'on disait devoir être plus dangereuse que la première, parce qu'il ne s'agissait plus aussi directement, aussi évidemment de la question militaire et parce que M. Caillaux devait donner en personne. Le maintien de la classe entraînait une dépense ; il fallait donc voter un crédit et, à travers ce crédit, l'opposition découvrait et dénonçait les projets financiers ultérieurs de M. le ministre des Finances. Ces projets sont critiquables : il serait d'ailleurs difficile d'en inventer qui ne le seraient pas. C'était pour M. Caillaux une belle occasion de descendre dans la lice avec le fanion du parti radical-socialiste dont il est l'orateur le plus distingué. M. Charles Dumont, le ministre actuel des Finances, a peut-être d'autres mérites, mais il n'est pas encore un grand financier et, dans un corps à corps avec M. Caillaux, on pouvait croire qu'il montrerait quelque infériorité. En quoi on ne s'est pas trompé. M. Caillaux a bien saisi le point faible des projets ministériels, et plus d'une de ses observations mérite d'être retenue ; mais ses critiques étaient prématurées. La Chambre discutera plus tard les projets de M. Dumont, elle dira alors ce qu'elle en pense, c'est une question d'avenir : pour le quart d'heure, il suffisait d'un crédit plus modeste. C'est ce qu'a fait remarquer M. Barthou dans une improvisation très heureuse. Le discours de M. Caillaux, et aussi ses intentions, dépassaient de beaucoup la portée du vote à émettre. M. Barthou s'est placé et il a ramené la Chambre sur le terrain politique, qui était bien d'ailleurs celui où M. Caillaux avait voulu se placer lui-même. Seulement, M. Caillaux n'avait garde de le dire, et M. Barthou l'a dit. La Chambre a pu alors comprendre la signification qu'aurait son vote et elle a donné une forte majorité au ministère. La campagne radicale-socialiste avait manqué son but. Que d'espérances, cependant, avaient été mises dans l'intervention de M. Caillaux ! On voyait déjà se reformer derrière lui l'union des gauches qui nous a si longtemps gouvernés. Quelques paroles de M. Barthou ont fait une clarté où on s'est reconnu et ressaisi. Et, une fois de plus, le gouvernement a triomphé.

Un incident sans grande importance en lui-même a failli plus mal tourner. Depuis quelque temps, on manifeste beaucoup à Paris à propos de Jeanne d'Arc. Il y a quelques jours toute la ville était en fête. Les rues étaient pavoisées ; les balcons, les fenêtres étaient ornés de drapeaux tricolores et d'étendards blancs et bleus ; les statues de notre grande et pure héroïne nationale disparaissaient sous les fleurs. Il y avait eu place pour tout le monde dans ces manifestations auxquelles chacun avait pu prendre part à sa manière et il en était résulté comme un symbole de concorde et d'union. N'est-ce pas ainsi que doit être célébrée Jeanne d'Arc? N'appartient-elle pas à tous les Français indistinctement? Mais tel n'est pas le sentiment d'une poignée de radicaux et de libres penseurs ; ils ne sauraient tolérer que leur manifestation à eux disparaisse au milieu des autres et y soit comme fondue ou noyée; ils ont voulu avoir un jour qui leur appartînt exclusivement. Nous n'y aurions pas vu, au total, grand inconvénient, s'ils s'étaient contentés d'exhiber des couronnes à leurs couleurs sans y rien joindre qui ressemblât à une provocation ; malheureusement, cette réserve ne convenait pas à leur dessein qui était, moins d'honorer Jeanne d'Arc, que de l'exploiter. En conséquence, ils avaient entouré leur couronne d'une inscription qui rappelait ou qui affirmait que Jeanne avait été trahie par son roi et brûlée par les prêtres. La scène se passait place des Pyramides, devant la belle statue dorée qui est un des chefs-d'œuvre de Frémiet. Un agent de police est intervenu et a déclaré que, conformément à ses instructions, il ne pouvait pas autoriser le dépôt d'une couronne portant une légende. Les manifestans ont protesté, l'agent de police a insisté, et le lendemain une question a été posée au gouvernement à la Chambre. M. Painlevé lui a demandé, avec une indignation qu'il avait de la peine à contenir, s'il serait désormais interdit de faire dans les rues de Paris des manifestations républicaines et laïques. Comment le gouvernement, qui avait montré plus de sang-froid dans d'autres circonstances, en a-t-il eu si peu dans celle-ci? La réponse qu'il avait à faire était des plus simples : c'est que, si d'autres manifestations étaient autorisées, les inscriptions, quelle qu'en fût d'ailleurs la nature, étaient interdites sur la voie publique. Cette règle ne pouvait vexer personne, puisqu'elle s'appliquait à tout le monde ; elle était d'ailleurs depuis longtemps déjà établie et observée et on ne pouvait pas la faire fléchir au profit d'une catégorie de citoyens, sans leur accorder un véritable privilège. Au lieu de le dire, le gouvernement, intimidé sans qu'on sache pourquoi, a cherché un bouc émissaire, l'a

trouvé dans la personne de M. Touny, directeur de la police municipale, et a déclaré que cet agent, ayant commis une défaillance, l'expierait par sa mise à la retraite. Les radicaux ont triomphé, mais leur triomphe a été court. On connaît les mœurs de notre presse : lorsqu'un homme est l'objet ou le sujet d'un incident quelconque qui attire sur lui l'attention, les reporters se précipitent, le découvrent où qu'il soit et le font parler qu'il le veuille ou non. La surprise de M. Touny a été si grande qu'il n'a pas pu la dissimuler : les ordres qu'il avait donnés étaient conformes aux instructions générales qu'il avait reçues autrefois de ses chefs et qui lui avaient été renouvelées depuis. Le gouvernement, étonné, a aussitôt ordonné un supplément d'enquête, à la suite duquel M. Touny a été maintenu dans ses fonctions et M. Painlevé a adressé au ministère une question nouvelle sur laquelle, pour des motifs restés un peu mystérieux, il n'a pas beaucoup insisté. On assure que, s'il l'avait fait, il se serait exposé à tirer sur ses propres amis de l'entourage du nouveau préfet. Quoi qu'il en soit, M. Barthou a eu assez facilement gain de cause : il a traité l'incident de « minuscule » et dénoncé derechef la manœuvre qui consiste à faire arme de tout pour renverser un ministère qui a lié son sort à celui du service de trois ans. La Chambre a été une fois de plus convaincue et M. le président du Conseil une fois de plus victorieux.

Quelque « minuscule » qu'il soit en effet, l'incident n'en est pas moins significatif. Il est extraordinaire, pour ne rien dire de plus, qu'un agent comme M. Touny ait été dénoncé à la Chambre et condamné devant elle comme il l'a été sans qu'on l'ait entendu, sans qu'on lui ait demandé la moindre explication de sa conduite. La même pensée est venue à tous les esprits : Ah ! si M. Touny avait été seulement un instituteur, ou un postier, ou tout autre fonctionnaire affilié à un syndicat, avec quelles précautions n'y aurait-on pas touché ! On connaît les mesures prises depuis quelques années pour garantir les droits des fonctionnaires ; ils sont protégés par des conseils spéciaux ; on leur communique leurs dossiers, y compris les pièces les plus secrètes ; on multiplie autour d'eux les sauvegardes. Telle est la règle générale, mais il y a, paraît-il, des exceptions, et la différence est vraiment trop grande, l'opposition et la contradiction trop fortes entre la manière dont on traite les uns et dont on maltraite les autres. Au surplus, les garanties données aux fonctionnaires en sont aussi quelquefois pour le gouvernement : s'il avait interrogé M. Touny, il se serait épargné une bévue. M. le ministre de l'Intérieur et M. le président du Conseil ont mis d'ailleurs la meilleure grâce à reconnaître qu'ils

s'étaient trompés. Ils n'ont, ont-ils dit, aucune prétention à l'infaillibilité : quand ils ont commis une erreur et qu'on la leur signale, ils s'empressent de la réparer. Mais c'est précisément parce qu'ils ne sont pas infaillibles que les ministres doivent entourer leur jugement de certaines règles et qu'il est prudent pour eux de ne pas les transgresser.

Voilà pour la question de personne : il y en a une autre ici, il y a la question de fond. Comment le gouvernement n'a-t-il pas senti tout de suite que le maintien de l'ordre dans la rue a des conditions strictes, au nombre desquelles est l'interdiction d'accrocher aux statues certaines inscriptions ou légendes? Les statues de nos grands hommes et, entre toutes, celle de Jeanne d'Arc sont faites pour nous unir dans un même sentiment de reconnaissance et de respect : ce but serait manqué le jour où chacun, interprétant l'histoire à sa façon, aurait le droit de déposer à leur pied l'expression de ses rancunes, de ses colères et de ses haines. Ces monumens deviendraient bientôt le centre d'un champ de bataille. Il faut donc interdire toutes les inscriptions. Nous serions avec M. Painlevé si, après en avoir autorisé d'autres, on avait interdit celle de ses amis, mais on les a interdites toutes et, dès lors, personne n'est admis à se plaindre. Supposons, au contraire, qu'on ait pu mettre sur la statue de la place des Pyramides l'inscription : « A Jeanne d'Arc trahie par son roi et brûlée par les prêtres, » comment aurait-on pu empêcher le lendemain le dépôt d'une autre ainsi conçue : « A Jeanne d'Arc outragée par Voltaire ? » Comment aurait-on pu empêcher le dépôt, au pied de la statue de Lavoisier, derrière la Madeleine, de l'inscription suivante : « A Lavoisier, guillotiné par les républicains qui ont déclaré que la République n'avait pas besoin de savans ? » Comment aurait-on pu empêcher que sa statue servît à rappeler que Danton, lui aussi, avait été guillotiné par les républicains, mais que son sang avait ensuite étouffé Robespierre ? Si nos statues servaient à ces évocations venimeuses d'une histoire partielle et partiale, mieux vaudrait les renverser. Nous avons assez de motifs de querelles dans le présent sans aller en chercher dans le passé. Laissons-lui les discordes qui l'ont troublé et ensanglanté pour ne lui emprunter que les grands exemples de courage, d'héroïsme et d'abnégation qui heureusement n'y manquent pas et dont la vie de Jeanne d'Arc est, de tous, le plus complet et le plus sublime.

Nous avons hâte de revenir à la loi militaire dont la Chambre poursuit la discussion. Elle non plus n'a pas été exempte d'incidens : un surtout devait produire et a produit en effet une vive émotion. Parmi les commissaires du gouvernement, le général Pau jouit dans

l'armée d'une estime, d'une considération, d'une sympathie et il faut ajouter d'une confiance hors de pair. Ce grand soldat mutilé est l'image même de la patrie telle que l'ont laissée nos désastres, mais aujourd'hui relevée et résolue. Seulement, le général Pau ne connaît pas nos assemblées parlementaires ; il y pénétrait, croyons-nous, pour la première fois et, n'ayant aucune habitude de l'atmosphère qu'on y respire, il s'en est senti tout de suite incommodé et étouffé. Un orateur radical était à la tribune, M. Chautemps, homme studieux, mais homme de parti, et l'un des adversaires les plus déterminés de la loi de trois ans. C'est son droit de l'être et de défendre son opinion à la tribune, même par de mauvais argumens : il a toutefois dépassé la mesure lorsque, non content d'exposer cette opinion et ces argumens, il a attaqué l'état-major de notre armée en le rendant responsable, par son inertie, son incurie, sa mauvaise volonté, de l'insuffisance dont le service de deux ans a fait preuve dans la pratique. La thèse qu'a soutenue M. Chautemps le sera encore, car c'est celle des adversaires de la loi : bornons-nous à souhaiter qu'elle le soit avec plus de modération dans les termes et plus de justice dans le fond. Il est d'ailleurs vrai que la loi qui a réduit le service à deux ans avait prévu qu'une instruction militaire intensive serait donnée à la nouvelle armée et que, notamment, on créerait pour cela des champs d'instruction qui sont restés à l'état de promesse. C'est un peu comme pour la loi du maréchal Niel, qui avait créé sur le papier la garde nationale mobile, laquelle n'avait pas encore été organisée au moment de la déclaration de guerre ; mais la responsabilité de cette négligence ne saurait être attribuée au maréchal, pas plus qu'on ne peut attribuer à notre état-major d'aujourd'hui d'autres négligences dont la faute revient à ceux qui ne lui ont pas donné les moyens de tirer de la loi tout ce qu'elle pouvait donner. Nous croyons au surplus que, de quelque façon qu'on s'y fût pris, elle n'aurait pas pu donner tout ce qu'on en attendait. Mais M. Chautemps a trouvé plus simple d'accuser l'état-major de notre armée et il l'a fait d'une main lourde et brutale. Alors, à deux reprises, le général Pau s'est levé pour quitter la salle des séances et les membres du gouvernement qui l'entouraient ont eu quelque peine à le retenir.

Qui ne comprendrait l'impression du général et le mouvement réflexe qui en a été la suite? Après quarante-trois ans de services, il est dur pour un vieux soldat, qui se croit sans reproches comme il est sans peur, d'entendre traiter le corps auquel il appartient à la manière de M. Chautemps. Ce n'est pas nous, certes ! qui lui ferons un grief du

geste qu'il n'a pas pu contenir : il était de sa part naturel et légitime, et le pays a pu y voir un avertissement silencieux qui valait mieux que de longs discours. Mais les Chambres, qui se sentent faites pour discourir, ont, elles aussi, une susceptibilité très irritable. M. Jaurès les connaît bien, et il sait profiter des occasions comme un manœuvrier expérimenté ; il n'a pas laissé échapper celle qui s'offrait à lui et a présenté, en fin de séance, une motion par laquelle le gouvernement était invité à faire respecter la liberté des délibérations de l'Assemblée. Comme l'a fait remarquer M. Deschanel, ce n'est pas le gouvernement qui a charge de faire respecter la liberté de la Chambre, c'est son président. M. Jaurès ne l'ignorait pas, mais il voulait obtenir du gouvernement un désaveu du général Pau, son commissaire, qui n'aurait pas pu le rester après cela. La situation était délicate, difficile même. L'impression ressentie par la Chambre avait été vive et M. Jaurès se sentait soutenu. M. Barthou a compris le danger et, en quelques mots pleins d'à-propos, il a contenu et dissipé l'orage qui commençait à se former. Sans doute le général Pau, qui n'a pas l'habitude d'être injurié à bout portant, avait éprouvé un mouvement d'impatience qu'il aurait mieux fait de contenir, mais le fait a paru véniel au gouvernement. Il a défendu le général, sans descendre jusqu'à plaider en sa faveur les circonstances atténuantes : il a expliqué la psychologie de son cas, ce qui était la meilleure chose à faire et, repoussant la motion de M. Jaurès, il a déclaré que le gouvernement ne s'associerait pas à une « lâcheté. » O mobilité des assemblées ! On a vu une fois de plus comment un mot les tourne et un autre les retourne. La Chambre a regardé le banc du gouvernement ; elle y a vu, dans la simplicité de son attitude, un vieux général qu'elle sait être l'honneur de notre armée ; quelque chose s'est tout d'un coup ému en elle. Dès lors, la manœuvre de M. Jaurès était déjouée, et il l'a si bien senti lui-même qu'il a retiré sa motion, se bornant à indiquer, dans une phrase équivoque, qu'il avait obtenu une suffisante satisfaction. Mais M. Barthou n'a pas voulu la lui laisser : reprenant la parole, il a affirmé que le général Pau resterait le commissaire du gouvernement dont il avait toute la confiance, et cet incident, qui aurait pu mal finir, a fini au contraire dans un soulagement de la conscience générale, dont le gouvernement avait exprimé la pensée véritable et le sentiment profond.

Quant à la discussion de la loi, elle continue sans renouveler beaucoup, car il n'est pas possible de le faire, les argumens pour ou contre qui ont été donnés partout. Nous ne voulons pourtant pas

dire par là que le débat parlementaire auquel nous assistons soit sans objet. La tribune a un retentissement supérieur à tout autre, et il importe au groupement des partis, aussi bien qu'à l'autorité du gouvernement, que les paroles définitives et décisives partent de là. Seulement, qui ne sut se borner ne sut jamais parler. Nous avons dit un mot du discours de M. Chautemps. Malgré les violences sans excuses qui le déparent, c'est le plus complet qui ait été prononcé jusqu'ici au nom de l'opposition : elle ne trouvera probablement pas grand'chose à y ajouter. En tout cas, les orateurs venus après lui ne l'ont pas trouvé. Si on compare les discours prononcés pour ou contre la loi, l'avantage reste certainement aux premiers. Le président de la Commission de l'armée, M. Le Hérissé, a ouvert le débat et, sans aucune prétention oratoire, il a exposé simplement et clairement le système de la loi proposée et les motifs qui l'ont rendue indispensable. Après le sien, le discours de M. Joseph Reinach mérite une mention spéciale ; il a été excellent de tous points, fortement documenté et piquant dans une de ses parties. M. Reinach a cité l'opinion d'un historien qui a attribué nos désastres de 1870 à l'insuffisance numérique de notre armée de première ligne ; nos effectifs étaient inférieurs à ceux des Allemands ; de là notre défaite qui, en dépit des efforts héroïques que nous avons faits depuis, est restée irrémédiable. Grande leçon que nous ne saurions trop méditer ! Et par qui nous est-elle donnée ? Par le plus imprévu des conseillers, M. Jaurès lui-même ! La Chambre s'est quelque peu égayée de cette citation, et M. Jaurès a paru en éprouver quelque embarras. Il a couru à la bibliothèque et en est revenu avec de gros livres menaçans dont il a cependant épargné la lecture à la Chambre et il s'est borné à dire que son but était précisément d'empêcher son pays de retomber dans les fautes de l'Empire. C'est pour cela qu'il a déposé un projet d'organisation d'une garde nationale dont le service diminue de durée d'année en année jusqu'à se réduire à quelques semaines. Ce qui a empêché de prendre son projet au tragique, c'est que personne ne l'a pris au sérieux : malheureusement, il tiendra de la place dans la discussion.

On a cru d'abord qu'après les discours de MM. Le Hérissé et Joseph Reinach, il ne restait plus rien à dire en faveur de la loi ; un nouvel orateur a pourtant produit sur la Chambre une grande impression : c'est M. Lefèvre, ancien sous-secrétaire d'État dans une combinaison ministérielle antérieure, mais qui, bien qu'il ait eu quelques succès de tribune, n'avait pas encore donné toute sa mesure. Cette fois, son succès a été complet ; la grande majorité de la Chambre l'a couvert

d'applaudissemens; seuls, les socialistes unifiés et quelques radicaux sont restés renfrognés et hostiles.

Dans la dernière partie de son discours, la voix de l'orateur a été souvent couverte par les violentes interruptions de l'extrême gauche, qui ne voulait pas admettre qu'à la fin de l'Empire, des républicains comme Jules Simon et Jules Favre eussent contribué, par des discours qu'ils ont regrettés ensuite, à maintenir le pays dans l'illusion sur les projets et sur la force agressive de l'Allemagne. M. Jules Guesde en particulier ne peut pas admettre que tant de bons citoyens se soient trompés en 1870 et qu'on disperse une responsabilité qui, comme il le dit élégamment, doit retomber tout entière sur « M. Bonaparte. » Laissons à l'histoire le soin de se prononcer; c'est son affaire, la nôtre est de pourvoir aux nécessités de l'heure présente. Qu'elle soit inquiétante pour notre pays, M. Lefèvre l'a démontré avec les chiffres les plus probans et une vigueur d'argumentation à laquelle il est difficile d'échapper. Depuis trente ans, l'Allemagne a dépensé en crédits militaires extraordinaires le double de ce que nous avons dépensé nous-mêmes. Quel est le but de ces dépenses ? C'est de préparer le matériel nécessaire à ce que M. Lefèvre appelle une « attaque brusquée. » Il restait à mettre les effectifs en rapport avec les moyens d'action qu'on avait lentement accumulés : la nouvelle loi allemande a précisément cet autre objet. Dans quelques mois, l'Allemagne aura à la fois le matériel et les effectifs nécessaires; il faudrait fermer les yeux à la lumière pour ne pas le voir et nous abandonner nous-mêmes pour ne pas y pourvoir. Si la guerre éclate, il n'est pas douteux pour M. Lefèvre qu'elle éclatera subitement, brusquement. Tout en effet a été disposé de l'autre côté de la frontière pour que, dès les tout premiers jours, grâce à l'énorme renforcement de son armée de première ligne, l'Allemagne porte des coups décisifs. Elle a d'ailleurs besoin qu'il en soit ainsi. Ses réserves en numéraire qui sont moins grandes que les nôtres, les difficultés de son ravitaillement alimentaire qui le sont beaucoup plus, lui rendraient particulièrement onéreuse une guerre de longue durée. Elle a en outre un intérêt évident à nous atteindre et à nous blesser dans nos œuvres vives avant que la Russie, dont la mobilisation est plus lente que la nôtre, ait pu nous apporter son concours : nous frapper d'abord et le faire mortellement, se tourner ensuite du côté de la Russie, tel est son plan. Il est vrai que M. Jaurès, dans son projet, espère retarder les premiers coups qui nous seraient portés en abandonnant un quart de la France à l'ennemi, pour nous

retrancher et nous reformer à plusieurs centaines de kilomètres en arrière. Nous reconquerrions ensuite le terrain perdu, si nous pouvions : en attendant, l'ennemi exploiterait à son profit et frapperait de taxes de guerre écrasantes la partie la plus populeuse et la plus riche de la France. Son infériorité en numéraire serait ainsi compensée. Le projet de M. Jaurès aura de la peine à se relever des critiques de M. Lefèvre : celui de M. Chautemps ne sera pas plus heureux. M. Lefèvre a montré, toujours avec des chiffres, que, dans le système de M. Chautemps, notre armée de première ligne sera toujours plus faible que l'armée de première ligne allemande ; notre couverture sera insuffisante, elle sera déchirée et dispersée ; il y a du moins tout lieu de le craindre par la simple comparaison des forces en présence. Le service de trois ans, ou du moins un service qui s'en rapproche, pourra, seul, nous préserver du danger. On remarquera cette atténuation. M. Lefèvre, bien qu'il accepte dans son principe le projet du gouvernement, a ouvert la porte à des amendemens sur ce qu'il appelle les modalités d'exécution. Cette partie de son discours, que M. Caillaux a pu applaudir, appelle des réserves. On se demande à quelles modalités M. Lefèvre se ralliera. Son discours n'en reste pas moins une œuvre puissante : l'effet qu'il a produit sur la Chambre a été très grand et nous espérons qu'il subsistera.

Pourtant M. Lefèvre lui-même n'a rien dit de bien nouveau : son art a consisté surtout à grouper ses argumens et à les présenter sous une forme saisissante. L'action oratoire y a ajouté de la force. Mais que la guerre, quand elle éclatera, procède par une attaque brusquée, et que ce soit l'intérêt de l'Allemagne de procéder ainsi, et qu'elle ait tout préparé en conséquence, combien de fois ne l'a-t-on pas dit et qui donc, depuis longtemps déjà, pourrait en douter ? Les armemens actuels donnent à ces intentions l'éclat de l'évidence. Nous ne disons pas que l'Allemagne veuille la guerre et qu'elle soit résolue à la faire ; nous sommes même convaincu du contraire ; mais elle se prépare, pour y faire face, à toutes les éventualités possibles, comme c'est le devoir d'un grand pays et d'un grand gouvernement. Si c'est le sien, c'est aussi le nôtre. Si l'Allemagne renforce son armée active, nous devons renforcer la nôtre. Si elle consolide sa couverture, nous devons consolider la nôtre. Et nous ne sommes pas libres de faire autrement. Il est probable qu'on ne dira pas autre chose dans la discussion qui se prolonge, car toute la loi est là !

Nous serons très brefs sur la situation extérieure : nos lecteurs

trouveront, dans une autre partie de la *Revue*, un article de M. René Pinon où les difficultés d'aujourd'hui et celles de demain sont exposées très clairement. M. Pinon indique aussi comment ces difficultés pourraient être résolues, comment même elles devraient l'être si les États balkaniques entendaient bien leur intérêt. Nous sommes malheureusement dans une période où, après la fièvre de la guerre et l'enivrement de la victoire, les ambitions respectives de ces États n'ont pas encore eu le temps de se concilier. Après avoir si souvent parlé de ce que leurs compétitions réciproques ont d'âpreté, de ce que leurs exigences mutuelles ont d'absolu, nous ne saurions nous dissimuler l'extrême gravité de l'heure présente. On n'entend parler que du conflit serbo-bulgare, ou du conflit bulgaro-grec. Ces conflits existent en effet à l'état latent, et il faudrait peu de chose pour en amener l'explosion violente. Les grandes Puissances s'appliquent à la prévenir : puissent-elles y réussir, mais il ne faut pas se dissimuler que certains symptômes sont inquiétans. Il y a quelques jours M. Guéchoff, premier ministre de Bulgarie, et M. Pachitch, premier ministre de Serbie, se sont donné rendez-vous sur un point de la frontière des deux pays, en vue de chercher une solution aux questions posées entre eux. Bien qu'ils n'aient pas trouvé cette solution, il a suffi qu'ils l'aient cherchée en commun pour que l'optimisme ait été ranimé et ce sentiment s'est encore accru lorsqu'on a appris que MM. Guéchoff et Pachitch avaient résolu de se rencontrer de nouveau quelque part, à Salonique sans doute, pour continuer leur recherche avec M. Venizelos, premier ministre de Grèce et un ministre monténégrin. Mais, à peine de retour à Sofia, M. Guéchoff a donné sa démission et elle a été acceptée par le roi Ferdinand. Que signifie cette démission? On n'en sait rien ; on sait seulement que M. Guéchoff était un sincère partisan de l'alliance balkanique dont il avait été un des principaux auteurs. Aussi son départ a-t-il causé de l'inquiétude. En tout cas, la crise ministérielle, encore ouverte à Sofia, retarde, suspend, arrête les négociations et, d'après les dernières nouvelles, l'excitation des esprits s'aggrave dangereusement à Sofia, à Belgrade, à Athènes. On en est là, et les nuages continuent d'obscurcir l'horizon.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUINZIÈME VOLUME

MAI — JUIN

Livraison du 1er Mai.

Pages.

SAINT AUGUSTIN, troisième partie. — LE RETOUR, par M. LOUIS BERTRAND. . 5

LAURE, dernière partie, par M. ÉMILE CLERMONT 50

A L'EXPOSITION DAVID. — L'INSTINCT ET L'INTELLIGENCE CHEZ L'ARTISTE, par M. ROBERT DE LA SIZERANNE 87

VOLTAIRE INÉDIT. — LE CHAPITRE DES *Arts* DE L'*Essai sur les Mœurs*, par M. FERNAND CAUSSY 103

LA VILLE ET LA COUR SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE. — EXTRAITS DU *Journal du comte Rodolphe Apponyi*, par M. ERNEST DAUDET. 140

LA TÂCHE ACTUELLE DE LA PHILOSOPHIE, par ALFRED FOUILLÉE. 172

REVUE LITTÉRAIRE. — LE ROMAN ET L'HISTOIRE, par M. ANDRÉ BEAUNIER . . . 205

REVUE SCIENTIFIQUE. — AUX DEUX SOMMETS DE LA PLANÈTE, par M. CHARLES NORDMANN 217

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. 229

Livraison du 15 Mai.

SAINT AUGUSTIN, quatrième partie. — LA VIE CACHÉE, par M. LOUIS BERTRAND 241

LES CHOSES VOLENT, première partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ. 276

LA VILLE ET LA COUR SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE. — EXTRAITS DU *Journal du comte Rodolphe Apponyi*. — II. ANNÉE 1832, par M. ERNEST DAUDET. 330

ÉRASME. — L'ÉVANGÉLISME CATHOLIQUE, par M. P. IMBART DE LA TOUR, de l'Académie des Sciences morales. 364

LES SALONS DE 1913 ET LE SALON NÉCESSAIRE, par M. ROBERT DE LA SIZERANNE. 399

UNE MAISON FRANÇAISE, par M. LOUIS MADELIN 416

Pages.

REVUE DRAMATIQUE. — *Riquet à la Houppe*, A LA COMÉDIE-FRANÇAISE; — REPRISE DU *Bossu* AU THÉATRE SARAH-BERNHARDT; — *La brebis égarée*, AU THÉATRE DE L'ŒUVRE; — *Les honneurs de la guerre*, AU VAUDEVILLE; — *La rue du Sentier*, A L'ODÉON, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 433

REVUE MUSICALE. — *Benvenuto Cellini* ET *Le Freischütz*, AU THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES; — *Le Pays*, A L'OPÉRA-COMIQUE; — *Panurge*, AU THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAÎTÉ-LYRIQUE, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 445

REVUES ÉTRANGÈRES. — UN LIVRE POSTHUME DE SWINBURNE SUR DICKENS, par M. T. DE WYZEWA. 457

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. 469

Livraison du 1er Juin.

LA GUERRE DE 1870. — LES BATAILLLES SOUS METZ. — BORNY, par M. ÉMILE OLLIVIER, de l'Académie française. 481

SAINT AUGUSTIN, cinquième partie. — L'APÔTRE DE LA PAIX ET DE L'UNITÉ CATHOLIQUE, par M. LOUIS BERTRAND. 517

LES CHOSES VOIENT, deuxième partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ 561

LA VILLE ET LA COUR SOUS LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE. — EXTRAITS DU *Journal du comte Rodolphe Apponyi*. — III. ANNÉE 1834, par M. ERNEST DAUDET. 617

SUR MIRABEAU, par M. ÉMILE FAGUET, de l'Académie française. 653

L'EXPOSITION DE L'ART BOUDDHIQUE AU MUSÉE CERNUSCHI, par M. LOUIS GILLET. 666

POÉSIES. — LES PIERRES SAINTES, par M. MAURICE LEVAILLANT. 678

REVUE LITTÉRAIRE. — UNE ÉPOPÉE, par M. ANDRÉ BEAUNIER 685

REVUE SCIENTIFIQUE. — SUR QUELQUES RECHERCHES BIOLOGIQUES RÉCENTES, par M. CHARLES NORDMANN. 697

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. 709

Livraison du 15 Juin.

LA GUERRE DE 1870. — LA BATAILLE DE REZONVILLE (avec une carte), par M. ÉMILE OLLIVIER, de l'Académie française. 721

SAINT AUGUSTIN, dernière partie. — EN FACE DES BARBARES, par M. LOUIS BERTRAND. 757

LES CHOSES VOIENT, troisième partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ. 795

LETTRES DE M. EDMOND ROUSSE A M. CARRABY. 846

LA LIQUIDATION DE LA TURQUIE D'EUROPE, par M. RENÉ PINON. 891

REVUE DRAMATIQUE. — *Vouloir*, A LA COMÉDIE-FRANÇAISE; — *Marie-Magdeleine*, AU CHÂTELET; — *Moïse*, A L'ODÉON, par M. RENÉ DOUMIC, de l'Académie française 923

REVUES ÉTRANGÈRES. — LA BÉATRICE DE DANTE, par M. T. DE WYZEWA. . 935

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. 947

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 51891.

AP
20
R5
per.6
t.15

Revue des deux mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY